





Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761118910942>

CA1
YC26
-851

89

Gouvernement
Publications



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, June 2, 2010
Thursday, June 3, 2010

Le mercredi 2 juin 2010
Le jeudi 3 juin 2010

Issue No. 8

Fascicule n° 8

Third (final) meeting on:

Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code
(minimum sentence for offences involving trafficking of
persons under the age of eighteen years)

Troisième (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel
(peine minimale pour les infractions de traite de personnes
âgées de moins de dix-huit ans)

First (final) meeting on:

Bill S-211, An Act respecting
World Autism Awareness Day

Première (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi S-211, Loi instituant la
Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme

First (final) meeting on:

Bill S-203, An Act respecting a
National Philanthropy Day

Première (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi S-203, Loi instituant la
Journée nationale de la philanthropie

INCLUDING:
THE FIFTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Bill C-268)

Y COMPRIS :
LE CINQUIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Projet de loi C-268)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Banks	* LeBreton, P.C.
Champagne, P.C.	(or Comeau)
Cordy	Martin
* Cowan	Merchant
(or Tardif)	Munson
Demers	Plett
Eaton	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Munson replaced the Honourable Senator Fox, P.C. (*June 3, 2010*).

The Honourable Senator Fox, P.C., replaced the Honourable Senator Callbeck (*June 3, 2010*).

The Honourable Senator Banks replaced the Honourable Senator Dyck (*June 3, 2010*).

The Honourable Senator Cordy replaced the Honourable Senator Hubley (*May 31, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES
SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Banks	* LeBreton, C.P.
Champagne, C.P.	(ou Comeau)
Cordy	Martin
* Cowan	Merchant
(ou Tardif)	Munson
Demers	Plett
Eaton	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Munson a remplacé l'honorable sénateur Fox, C.P. (*le 3 juin 2010*).

L'honorable sénateur Fox, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 3 juin 2010*).

L'honorable sénateur Banks a remplacé l'honorable sénateur Dyck (*le 3 juin 2010*).

L'honorable sénateur Cordy a remplacé l'honorable sénateur Hubley (*le 31 mai 2010*).

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, April 20, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Munson, seconded by the Honourable Senator Mercer, for the second reading of Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Munson moved, seconded by the Honourable Senator Tardif, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, April 27, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Mercer, seconded by the Honourable Senator Chaput, for the second reading of Bill S-203, An Act respecting a National Philanthropy Day.

After debate,

The Honourable Senator Comeau, for the Honourable Senator Champagne, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Tkachuk, that further debate on the motion be adjourned until the next sitting.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRES DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 20 avril 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Munson, appuyée par l'honorable sénateur Mercer, tendant à la deuxième lecture du projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

L'honorable sénateur Munson propose, appuyé par l'honorable sénateur Tardif, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 27 avril 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Mercer, appuyée par l'honorable sénateur Chaput, tendant à la deuxième lecture du projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie.

Après débat,

L'honorable sénateur Comeau, au nom de l'honorable sénateur Champagne, C.P., propose, appuyé par l'honorable sénateur Tkachuk, que la suite du débat sur la motion soit ajournée à la prochaine séance.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, June 2, 2010
(17)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg and Dominique Valiquet, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 21, 2010, the committee continued its study on Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years). (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 7.*)

WITNESSES:

As individuals:

Benjamin Perrin, Assistant Professor, Faculty of Law, University of British Columbia (*by videoconference*);

John Winterdyk, Director, Center for Criminology and Justice Research, Mount Royal University.

International Bureau for Children's Rights:

Nadja Pollaert, Director General;

Camille Karbassi, Program Manager, Child Trafficking.

The chair made a statement.

Mr. Perrin and Mr. Winterdyk each made a statement and, together, answered questions.

At 5:21 p.m., the committee suspended.

At 5:24 p.m., the committee resumed.

Ms. Pollaert and Mr. Karbassi each made a statement and, together, answered questions.

At 6:02 p.m., the committee suspended.

At 6:03 p.m., the committee resumed.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years).

It was agreed that the title stand postponed.

It was agreed that clause 1 carry.

The chair asked whether clause 2 shall carry.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 2 juin 2010
(17)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présents : Havi Echenberg et Dominique Valiquet, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 21 avril 2010, le comité poursuit son examen du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code Criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 7 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Benjamin Perrin, professeur adjoint, faculté de droit, Université de la Colombie-Britannique (*par vidéoconférence*);

John Winterdyk, directeur, Center for Criminology and Justice Research, Université Mount Royal.

Bureau international des droits des enfants :

Nadja Pollaert, directrice générale;

Camille Karbassi, chargé de programme, Traite d'enfants.

Le président ouvre la séance.

MM. Perrin et Winterdyk font une déclaration, puis, ensemble, répondent aux questions.

À 17 h 21, la séance est suspendue.

À 17 h 24, la séance reprend.

Mme Pollaert et M. Karbassi font une déclaration, puis ensemble répondent aux questions.

À 18 h 2, la séance est suspendue.

À 18 h 3, la séance reprend.

Il est convenu de procéder à l'étude article par article du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans).

Il est convenu de reporter l'étude du titre.

Il est convenu d'adopter l'article 1.

Le président demande si l'article 2 est adopté.

The Honourable Senator Dyck moved that Bill C-268 be amended in clause 2, on page 1, by replacing lines 22 to 25 with the following:

“of six years if

- (i) the person kidnaps, commits an aggravated assault or aggravated sexual assault against, or causes death to, the victim during the commission of the offence, or
- (ii) the exploitation involves the provision by the victim of a sexual service for which the person receives, or expects to receive, a financial or other material benefit; or”.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was negatived.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 6 carry.

It was agreed that clause 7 carry.

It was agreed that clause 8 carry.

It was agreed that clause the title carry.

It was agreed, on division, that the bill carry.

The Honourable Senator Cordy moved that the committee append observations to the bill that the RCMP be given the resources to prevent and apprehend those trafficking persons under the age of 18 and that border services agents be trained to have the ability to recognize traffickers of persons under the age of 18 at border points.

The question being put on the motion, it was negatived.

The Honourable Senator Dyck moved that the committee append observations to the bill concerning the issue of the potential revictimization of trafficking victims who would have to testify in court, one of the possible unintended consequence of the imposition of mandatory minimum sentences.

The question being put on the motion, it was negatived.

It was agreed that the chair report the bill to the Senate.

At 6:21 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

L'honorable sénateur Dyck propose que le projet de loi C-268 soit modifié, à l'article 2, page 1, par substitution, aux lignes 22 à 25, de ce qui suit :

« peine minimale étant de six ans :

- (i) soit s'il enlève la personne, se livre à des voies de fait graves ou une agression sexuelle grave sur elle ou cause sa mort lors de la perpétration de l'infraction,
- (ii) soit si l'exploitation de la personne comprend la fourniture de services sexuels pour lesquels il reçoit, ou s'attend à recevoir, un avantage matériel, notamment pécuniaire; ».

Après débat, la motion d'amendement, mise aux voix, est rejetée.

Il est convenu d'adopter l'article 2.

Il est convenu d'adopter l'article 3.

Il est convenu d'adopter l'article 4.

Il est convenu d'adopter l'article 5.

Il est convenu d'adopter l'article 6.

Il est convenu d'adopter l'article 7.

Il est convenu d'adopter l'article 8.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu, avec dissidence, d'adopter le projet de loi.

L'honorable sénateur Cordy propose que le comité annexe au projet de loi les observations suivantes : que la GRC dispose des ressources dont elle a besoin pour appréhender les trafiquants qui se livrent à la traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans, et que les agents des services frontaliers reçoivent une formation leur permettant de reconnaître les trafiquants qui se livrent à la traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans aux points frontaliers.

La motion, mise aux voix, est rejetée.

L'honorable sénateur Dyck propose que le comité annexe au projet de loi des observations sur la revictimisation potentielle des victimes de traite qui seraient obligées de témoigner devant un tribunal, une des conséquences éventuelles imprévues de l'imposition de peines minimales obligatoires.

La motion, mise aux voix, est rejetée.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi au Sénat.

À 18 h 21, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 3, 2010

(18)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:34 a.m., in room 2, Victoria Building, the deputy chair, the Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Eaton, Fox, P.C., Martin, Merchant, Munson, Ogilvie, Plett and Seidman (13).

In attendance: Havi Echenberg, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Wednesday, April 21, 2010, the committee began its study on Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day.

WITNESS:

The Honourable Senator Jim Munson, sponsor of the bill.

The deputy chair made a statement.

The Honourable Senator Munson made a statement and answered questions.

At 11:14 a.m., the committee suspended.

At 11:24 a.m., the committee resumed.

Debate.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day.

It was agreed that title stand postponed.

It was agreed that the preamble stand postponed.

It was agreed that clause 1 stand postponed.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 1 carry.

The deputy chair asked whether the preamble shall carry.

The Honourable Senator Seidman moved that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by replacing line 2 with the following:

“a significant number of families in Canada;”.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was adopted by a show of hands: YEAS: 6; NAYS: 4.

The Honourable Senator Seidman moved that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by deleting lines 6 to 8.

OTTAWA, le jeudi 3 juin 2010

(18)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 34, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Eaton, Fox, C.P., Martin, Merchant, Munson, Ogilvie, Plett et Seidman (13).

Également présent : Havi Echenberg, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 21 avril 2010, le comité entreprend l'examen du projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme.

TÉMOIN :

L'honorable sénateur Jim Munson, parrain du projet de loi.

Le vice-président ouvre la séance.

L'honorable sénateur Munson fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 14, la séance est suspendue.

À 11 h 24, la séance reprend.

Un débat s'ensuit.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme.

Il est convenu de reporter l'étude du titre.

Il est convenu de reporter l'étude du préambule.

Il est convenu de reporter l'étude de l'article 1.

Il est convenu d'adopter l'article 2.

Il est convenu d'adopter l'article 1.

Le vice-président demande si le préambule est adopté.

L'honorable sénateur Seidman propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par substitution, aux lignes 3 et 4, de ce qui suit :

« tistique touchent un bon nombre de familles; ».

Après débat, la motion d'amendement, mise aux voix, est adoptée par un vote à main levée : POUR : 6 , CONTRE : 4.

L'honorable sénateur Seidman propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par suppression des lignes 9 à 12.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was adopted on the following vote:

YEAS

The Honourable Senators

Champagne, P.C., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

NAYS

The Honourable Senators

Banks, Cordy, Fox, P.C., Merchant — 4

The Honourable Senator Seidman moved that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by deleting lines 15 to 17.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was adopted on the following vote:

YEAS

The Honourable Senators

Champagne, P.C., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

NAYS

The Honourable Senators

Banks, Cordy, Fox, P.C., Merchant — 4

The Honourable Senator Seidman moved that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 2, by deleting lines 1 and 2.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was adopted on the following vote:

YEAS

The Honourable Senators

Champagne, P.C., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

NAYS

The Honourable Senators

Banks, Cordy, Fox, P.C., Merchant — 4

It was agreed, on division, that the preamble, as amended, carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill, as amended, carry.

It was agreed that the deputy chair report the bill to the Senate.

At 12:01 p.m., the committee suspended.

At 12:06 p.m., the committee resumed and, pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, April 27, 2010, the committee began its study on Bill S-203, An Act respecting a National Philanthropy Day.

WITNESS:

The Honourable Senator Terry M. Mercer, sponsor of the bill.

The deputy chair made a statement.

Après débat, la motion d'amendement, mise aux voix, est adoptée :

POUR

Les honorables sénateurs

Champagne, C.P., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

CONTRE

Les honorables sénateurs

Banks, Cordy, Fox, C.P., Merchant — 4

L'honorable sénateur Seidman propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par suppression des lignes 20 à 23.

Après débat, la motion d'amendement, mise aux voix, est adoptée :

POUR

Les honorables sénateurs

Champagne, C.P., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

CONTRE

Les honorables sénateurs

Banks, Cordy, Fox, C.P., Merchant — 4

L'honorable sénateur Seidman propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 2, par suppression des lignes 9 à 11.

Après débat, la motion d'amendement, mise aux voix, est adoptée :

POUR

Les honorables sénateurs

Champagne, C.P., Demers, Eaton, Martin, Plett, Seidman — 6

CONTRE

Les honorables sénateurs

Banks, Cordy, Fox, C.P., Merchant — 4

Il est convenu d'adopter, avec dissidence, le préambule modifié.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu d'adopter le projet de loi modifié.

Il est convenu que le vice-président fasse rapport du projet de loi au Sénat.

À 12 h 1, la séance est suspendue.

À 12 h 6, le comité reprend ses travaux et, conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 27 avril 2010, entreprend l'examen du projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie.

TÉMOIN :

L'honorable sénateur Terry M. Mercer, parrain du projet de loi.

Le vice-président prend la parole.

The Honourable Senator Mercer made a statement and answered questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill S-203, An Act respecting a National Philanthropy Day.

It was agreed that title stand postponed.

It was agreed that the preamble stand postponed.

It was agreed that clause 1 stand postponed.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 be negatived.

It was agreed that clause 1 carry.

The chair asked whether the preamble shall carry.

The Honourable Senator Champagne, P.C. moved that Bill S-203 be amended in the preamble, on page 1, in the French version, by replacing line 20 with the following:

“ qu’il est important de rendre hommage à;”.

After debate, the question being put on the motion in amendment, it was adopted

It was agreed that the preamble, as amended, carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill, as amended, carry.

It was agreed that the deputy chair report the bill to the Senate.

At 12:19 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

L’honorable sénateur Mercer fait une déclaration, puis répond aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l’étude article par article du projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie.

Il est convenu de reporter l’étude du titre.

Il est convenu de reporter l’étude du préambule.

Il est convenu de reporter l’étude de l’article 1.

Il est convenu de reporter l’article 2.

Il est convenu de rejeter l’article 3.

Il est convenu d’adopter l’article 1.

Le président demande si le préambule est adopté.

L’honorable sénateur Champagne, C.P., propose que le projet de loi S-203 soit modifié, dans le préambule, par substitution, dans la version française, à la ligne 20, page 1, de ce qui suit :

« qu’il est important de rendre hommage à ».

Après débat, la motion d’amendement, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu d’adopter le préambule modifié.

Il est convenu d’adopter le titre.

Il est convenu d’adopter le projet de loi modifié.

Il est convenu que le vice-président fasse rapport du projet de loi au Sénat.

À 12 h 19, le comité suspend ses travaux jusqu’à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, June 3, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has the honour to present its

FIFTH REPORT

Your committee, to which was referred Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years), has, in obedience to the order of reference of Wednesday, April 21, 2010, examined the said bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

Le président,

ART EGGLETON

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 3 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Votre comité, auquel a été renvoyé le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans), a, conformément à l'ordre de renvoi du mercredi 21 avril 2010, examiné ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, June 2, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, to which was referred Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years), met this day at 4:16 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*English*]

The Chair: I call to order this meeting.

Today we continue with our subject matter Bill C-268, an act to amend the Criminal Code, minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of 18.

We have two panels today and we will spend less time with the second panel that consists of two people from one organization. We will spend 15 or 20 minutes with that panel, so we can get into clause-by-clause consideration at the end of our time.

On the first panel we have two participants. Director John Winterdyk is with the Centre for Criminology and Justice Research. He is the former chair of the Department of Justice Studies at Mount Royal University in Calgary. He received an honours BA in psychology from Wilfrid Laurier University and has a PhD in criminology from the School of Criminology at Simon Fraser.

His prime areas of interest include young offenders, criminological theory, research methodology, bio-social explanations of crime and comparative criminology criminal justice. He has published extensively in the areas of criminological theory, youth at risk, corrections and criminal justice related issues.

By video conference from Vancouver, we have Benjamin Perrin, assistant professor, Faculty of Law at the University of British Columbia. Professor Perrin is a faculty fellow at the Liu Institute for Global Issues. His teaching and research interests include domestic and international criminal law, international humanitarian law and human trafficking.

Professor Perrin is the founder of The Future Group, a non-governmental organization that combats human trafficking that works with victims overseas, assists with the extraterritorial prosecution of offenders and conducts public policy research on the issue.

Welcome to both of you. I will start by going to the video and ask that each of you give us about seven minutes of introductory remarks, after which we will engage in a dialogue with the committee.

Benjamin Perrin, Assistant Professor, Faculty of Law, University of British Columbia, as an individual: Thank you very much and thank you for allowing me to join you today by video conference.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 2 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie, auquel a été renvoyé le projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans), se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, pour étudier le projet de loi.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Je déclare la séance ouverte.

Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel et prévoyant une peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de 18 ans.

Nous accueillons deux groupes de témoins aujourd'hui; nous passerons moins de temps avec le deuxième groupe, qui se compose de deux personnes provenant d'un seul et même organisme. Nous allons passer 15 ou 20 minutes avec ce groupe-là, de façon à pouvoir commencer l'étude article par article du projet de loi à la fin.

Le premier groupe compte deux personnes. John Winterdyk est directeur du Centre for Criminology and Justice Research. Il a déjà dirigé le département des études de justice de la Mount Royal University, à Calgary. Il est titulaire d'un baccalauréat spécialisé en psychologie de l'Université Wilfrid Laurier et d'un doctorat en criminologie de l'école de criminologie de l'Université Simon Fraser.

Son travail est axé sur les jeunes contrevenants, la théorie criminologique, les dimensions biosociales de la criminalité, la criminologie comparée et la justice pénale. Il a publié de nombreux écrits concernant la théorie criminologique, les jeunes à risque, le service correctionnel et les questions liées à la justice pénale.

Nous accueillons par vidéoconférence, depuis Vancouver, Benjamin Perrin, professeur adjoint à la Faculté de droit de l'Université de Colombie-Britannique. M. Perrin est chargé de cours au Liu Institute for Global Issues. Le droit criminel canadien et international, le droit humanitaire international et la traite de personnes figurent parmi les sujets d'intérêt de son enseignement et de sa recherche.

M. Perrin est fondateur du Future Group, organisation non gouvernementale qui lutte contre la traite des êtres humains et travaille auprès des victimes à l'étranger, prête assistance aux poursuites extraterritoriales et réalise des recherches d'intérêt public sur la question.

Bienvenue à vous deux. Je vais commencer par le témoignage par vidéo et demanderai à chacun d'entre vous de présenter une déclaration préliminaire d'environ sept minutes, après quoi nous entamerons un débat avec le comité.

Benjamin Perrin, professeur adjoint, faculté de droit, Université de la Colombie-Britannique, à titre personnel : Merci beaucoup; merci de me permettre de me joindre à vous aujourd'hui par le truchement de la vidéoconférence.

This bill is an historic bill for several reasons: First, the mere fact that it is a private member's bill and has made it all the way to your committee, as you well know, is testament to the significance of this issue. The genesis of this particular piece of legislation grew out of discussions that I had with the bill's sponsor in the house, member of Parliament Joy Smith. It began with a research study we have recently completed here at UBC, a three-year study looking at a comprehensive analysis of human trafficking in Canada. During the course of the study, I interviewed front line police officers, social workers, and in some instances met with victims and survivors. Many thousands of pages of information were released under access to information laws.

We will release our study in October. Many of the cases I will talk to you about today have never reached public light. The bottom line is that human trafficking is happening in Canada. It is a systematic criminal enterprise in human rights violation, and it happens in every major region of the country.

Contrary to some myths and stereotypes, human trafficking does not simply involve foreign nationals being brought to Canada and exploited by organized crime. Human trafficking includes that, but it also includes men, women and children from abroad being brought to Canada to be commercially sexually exploited in various forced-labour outlets.

The alarming part of this picture that emerged in the last several years, which spurred the need for this bill, is the explosion of our awareness of domestic sex trafficking in minors. We are talking about Canadian victims. Underage teenage girls typically are recruited in a systematic and ruthless fashion by loosely-affiliated criminal networks, street gangs and individual criminals.

I will give four brief examples to talk about the issue and to show the committee the full scope of what our police forces are facing and why police agencies call for this bill.

A case in British Columbia involved a 14-year-old girl lured and recruited over Facebook. She was brought to Victoria. Someone she thought was her "boyfriend" used physical force and threats to force her to be sold for sex on the street.

Many of you are familiar with the Imani Nakpangi case. This case resulted in the first conviction for human trafficking. It involved two underage girls being sold on Craigslist. Nakpangi used serious physical force, threats against the victim and the victims loved ones, and many other methods to control the victims.

Tattoos and branding have been used by traffickers. Nakpangi indelibly inked his name on the neck of one of his victims. The girl was recruited at the age of 15 as a homeless youth and was under

Pour plusieurs raisons, ce projet de loi présente un caractère historique : premièrement, le seul fait qu'un projet de loi émanant d'un député ait cheminé jusqu'à votre comité témoigne, vous le savez très bien, de l'importance de la question en jeu. Ce projet de loi particulier tire son origine des discussions que j'ai eues avec celle qui parraine ce dernier à la Chambre, la députée Joy Smith. Le tout a commencé avec des recherches que nous venons d'achever ici même à UBC, soit une étude de trois ans consistant en une analyse globale de la traite des personnes au Canada. Dans le cours de l'étude, j'ai interviewé des travailleurs sociaux et des policiers travaillant sur la ligne de front. Dans certains cas, j'ai rencontré aussi des victimes et « survivants ». Nous avons obtenu l'accès à des milliers de pages sous le régime des lois sur l'accès à l'information.

Nous allons publier notre étude en octobre. Nombre des cas dont je vais vous parler aujourd'hui n'ont jamais été révélés au grand jour. Essentiellement, il s'agit de dire qu'il y a bel et bien une traite des êtres humains au Canada. C'est une entreprise criminelle systématisée qui bafoue les droits de la personne, et c'est une chose qui se fait dans toutes les grandes régions du pays.

Contrairement à certains mythes et stéréotypes, la traite des personnes ne se résume pas simplement à l'histoire de ressortissants étrangers que des éléments criminels organisés font venir au Canada pour les exploiter. C'est un élément de la traite de personnes, mais il y a aussi les hommes, les femmes et les enfants étrangers qui sont amenés au Canada pour y être exploités sexuellement à des fins commerciales dans divers établissements de travail forcé.

Depuis plusieurs années, nous prenons conscience de la traite des mineurs organisée en vue de leur exploitation sexuelle au Canada même. C'est le phénomène troublant qui est à l'origine du projet de loi. Nous parlons de victimes canadiennes. Généralement, ce sont des adolescentes qui sont recrutées de manière systématique et impitoyable par des criminels, des gangs de rue et des réseaux vaguement affiliés.

Je donnerai brièvement quatre exemples pour décrire l'enjeu et pour faire voir au comité toute l'ampleur du phénomène devant lequel se trouvent nos forces policières et les raisons pour lesquelles les services de police nous exhortent à adopter ce projet de loi.

Il y a eu en Colombie-Britannique l'histoire d'une fille de 14 ans qu'on a attirée et recrutée grâce à Facebook. On l'a amenée à Victoria. Un garçon qu'elle prenait pour son « ami de cœur » a recouru à la force et à des menaces pour l'obliger à se prostituer dans la rue.

Nombre d'entre vous connaissent déjà l'affaire d'Imani Nakpangi. L'affaire a débouché sur la première condamnation pour traite de personnes. C'est l'histoire de deux mineures vendues sur Craigslist. Nakpangi a recouru à une force physique abusive, proféré des menaces contre la victime et ses êtres chers et fait appel à de nombreuses autres méthodes pour exercer son emprise sur les victimes.

Les trafiquants ont fait usage de tatouages et d'autres procédés pour marquer les victimes. Nakpangi a écrit son nom en encre indélébile sur le cou d'une de ses victimes. La fille, une jeune sans-

Nakpangi's control for two and a half years. He made \$360,000 by selling this young woman, who we call Eve to conceal her identity. She lost those years of her life. Her victim impact statement spoke of nightmares and she lives a horrible life while trying to recover. Fortunately, good police officers were able to investigate this crime and had her trafficker convicted.

Unfortunately, when you do the math on how long Mr. Nakpangi will spend serving his sentence for that count of human trafficking, it will be less than the time he spent exploiting the victim. It is a crude measure by any stretch of the imagination, but one that demonstrates the initial sentence for child trafficking in Canada falls far short of what many expected and, more importantly, falls short of international standards.

Another case exposes the false distinction often made in debates between sex trafficking and forced labour. In many instances, these forms of exploitation are merged. In our research, we came across a case involving a 16-year-old girl from Saint Vincent and the Grenadines. She was brought to Canada to work as a babysitter and ended up being essentially in domestic servitude — forced to work long hours, her papers taken, physically and sexually abused during the night. If you were to break down this case, you would say she was a labour-trafficking victim by day and a sex-trafficking victim by night. Her exploiters were never held accountable.

There are victims as young as an 11 year old who was identified entering Canada by someone posing as her parent. An investigation revealed she was destined for exploitation.

A final case happened literally blocks from where you are sitting in Ottawa. Laura Emerson trolled through women's shelters seeking underage women who she could exploit and who she violently and physically kept under her control. Her actions included forcing her victims into the trunk of a car. She beat her victims, forced them to freebase crack cocaine and threatened them when she realized they sought escape. One victim fled into the frigid Gatineau River. Laura Emerson dragged the victim back by her hair.

We know victims are recruited predominantly as minors. While you hear about adult and minor sex trafficking, remember that many victims that we identify as adults were initially recruited, targeted and exploited as minors.

Who are the traffickers? Law enforcement across the country has begun to nail down their identities. They include violent street gangs like Halifax's North Preston's Finest, Ottawa's the Ledbury Banff Crips, which Laura Emerson and her associate were believed to be affiliated, and Greater Toronto's Haitian gangs the Bloods and the Crips.

abri recrutée à l'âge de 15 ans, s'est retrouvée sous son emprise pendant deux ans et demi. Il a gagné 360 000 \$ en vendant la jeune femme, que nous appelons Eve pour dissimuler son identité. Ces années-là lui sont perdues à jamais. Dans sa déclaration à titre de victime, elle a parlé des cauchemars qu'elle fait. Essayant de se rétablir, elle mène une vie horrible. Heureusement, de bons policiers ont pu faire enquête sur l'infraction en question et faire condamner son trafiquant.

Malheureusement, la peine que M. Nakpangi aura à purger en rapport avec ce chef d'accusation — la traite d'un être humain — sera inférieure au temps pendant lequel il a exploité la victime. Quelle que soit notre façon d'aborder la question, cela illustre crûment que la peine initiale pour le trafic d'enfants au Canada est nettement inférieure aux attentes de nombreuses personnes et, fait plus important, inférieure aux normes internationales.

Une autre affaire illustre la fausse distinction que font souvent des gens dans les débats sur la question entre la traite à des fins sexuelles et le travail forcé. Souvent, ces formes d'exploitation sont combinées. Pendant nos recherches, nous avons découvert le cas d'une fille de 16 ans de Saint-Vincent-et-les-Grenadines. Amenée au Canada pour travailler comme gardienne d'enfants, elle s'est retrouvée essentiellement en état de servitude domestique — contrainte à travailler de longues heures, privée de ses papiers d'identité, et exploitée physiquement et sexuellement la nuit venue. S'il fallait analyser son cas, on dirait qu'elle était victime de la traite des personnes à des fins de travail forcé le jour et d'exploitation sexuelle la nuit. Ses exploiters n'ont jamais eu à répondre de leurs actes.

Il y a même eu une victime de 11 ans qu'on a interceptée au moment où elle entrait au Canada en compagnie de quelqu'un qui se faisait passer pour un de ses parents. Une enquête a révélé qu'elle était destinée à être exploitée.

Enfin, il y a une affaire qui s'est produite à quelques rues, littéralement, d'où vous vous trouvez, à Ottawa. Laura Emerson rôdait dans les refuges pour femmes à la recherche de mineures qu'elle pouvait exploiter et qu'elle gardait sous son emprise physiquement, par des moyens violents. Notamment, elle enfermait ses victimes dans le coffre d'une voiture. Elle battait ses victimes, les forçait à consommer du crack et les menaçait si elle s'apercevait qu'elles voulaient s'enfuir. Pour s'enfuir, une victime en particulier s'est précipitée dans les eaux glaciales de la rivière Gatineau. Laura Emerson l'a ramenée en la traînant par les cheveux.

Nous savons que les victimes recrutées sont d'abord et avant tout des mineures. Tandis que vous entendez parler de traite en vue de l'exploitation sexuelle d'adultes et de mineurs, n'oubliez pas que bon nombre des victimes que nous voyons en tant qu'adultes ont été recrutées, ciblées et exploitées d'abord en tant que mineures.

Qui sont les trafiquants? Partout au pays, les forces policières ont commencé à les identifier. Il s'agit notamment de gangs de rue violents comme les Halifax's North Preston's Finest, de Halifax, les Ledbury Banff Crips d'Ottawa, auxquels Laura Emerson et son associé masculin auraient été affiliés, et les gangs haïtiens Bloods et Crips du Grand Toronto.

Law enforcement tells us that these individuals are armed and dangerous. Police officers are told not to approach them if they identify these individuals. The question I put to you is: How do you expect a 14-, 15- or 16-year-old girl to escape the control of someone like that? How do you expect that individual to be confident to testify in court when, in some instance, his or her traffickers are freed merely one week after being convicted?

The case that truly spurred the need for Bill C-268 was that of Michael Lennox Mark. This was the first Quebec conviction for human trafficking. The victim was a 17-year-old Canadian girl forcibly sold for sex. Her trafficker pled guilty and was sentenced to two years imprisonment, which is an egregiously low sentence for such a serious violent crime. He received two-for-one credit for one year of pretrial custody and spent one week in prison upon conviction. It should come as no surprise that this 17-year-old Canadian victim declined to give her victim impact statement in court when she was informed that exploiter would be free within a week.

The bottom line is that law enforcement officers are deeply concerned that the courts have not recognized the seriousness of this crime or its systematic nature. I have two documents to submit to the committee today. I authored an article in the *Alberta Law Review* that sets out, in detail, why Bill C-268 complies with our international legal obligations. The age of 18 is consistent with the Convention on the Rights of the Child, which Canada ratified, the Optional Protocol on the sale of children and what is referred to as the Palermo Protocol, the UN anti-human trafficking protocol. Canada already has agreed that less than 18 years is an age at which an individual requires additional protection of the law.

The additional materials before you include evidence from the Criminal Intelligence Service Canada in a report entitled: *Organized Crime and Domestic Trafficking in Persons in Canada*. This document is literally a 911 call. It came out in August 2008 and identifies for police agencies that this is a systematic national enterprise across the country.

The bottom line is that Bill C-268 is about denouncing this conduct, about separating the individual from society. It recognizes the egregious nature of the crime.

I will end with a one-paragraph quote from an instructional manual given to me by law enforcement and victims group. It is available on the Internet and shows how domestic sex traffickers recruit and lure their victims. It describes the grooming process:

You will start to dress her, think for her, own her. . . . If you and your victim are sexually active, slow it down. After sex, take her shopping for one item. Hair and/or nails is fine. She will develop a feeling of accomplishment.

Les policiers nous disent que ce sont des personnes armées et dangereuses. Les agents se font dire de ne pas les aborder s'ils les aperçoivent. Je vous poserai quant à moi la question suivante : comment voulez-vous qu'une fille de 14, 15 ou 16 ans échappe à l'emprise de tels personnages? Comment croyez-vous qu'une personne peut avoir la confiance nécessaire pour témoigner devant le tribunal là où, dans certains cas, ces trafiquants sont libérés une semaine seulement après avoir été condamnés?

L'affaire qui a vraiment illustré la nécessité du projet de loi C-268 est celle de Michael Lennox Mark. C'est la première fois où quelqu'un a été condamné pour traite des personnes au Québec. La victime était une Canadienne de 17 ans contrainte à la prostitution. Son trafiquant a plaidé coupable et a été condamné à une peine d'emprisonnement de deux ans, peine extraordinairement peu rigoureuse pour un crime grave et violent de cette nature. Il a eu droit à un crédit double pour une année de détention avant le procès et a fini par purger une semaine d'emprisonnement une fois condamné. On ne devrait pas s'étonner de savoir que cette jeune Canadienne de 17 ans a refusé de lire sa déclaration de victime devant le tribunal lorsqu'elle a appris que son exploiteur serait libre une semaine plus tard.

Essentiellement, les services policiers s'inquiètent profondément du fait que les tribunaux n'ont pas reconnu la gravité de l'infraction en question ni sa nature systématique. J'ai deux documents à présenter au comité aujourd'hui. J'ai signé dans l'*Alberta Law Review*, un article qui expose en détail les raisons pour lesquelles le projet de loi C-268 est compatible avec nos obligations juridiques internationales. Fixer l'âge à 18 ans concorde avec la Convention relative aux droits de l'enfant, que le Canada a ratifié, le Protocole facultatif concernant la vente d'enfants et le Protocole de Palermo, comme on l'appelle, soit le protocole de l'ONU contre la traite des personnes. Le Canada a déjà convenu du fait que 18 ans est l'âge en deçà duquel il faut prévoir une protection supplémentaire par des lois.

Parmi les documents supplémentaires que vous avez devant vous, citons un rapport du Service canadien de renseignements criminels intitulé *Le crime organisé et la traite intérieure des personnes au Canada*. C'est littéralement un appel à l'aide. Publié en août 2008, le document souligne à l'intention des services policiers qu'il s'agit d'une entreprise systématique menée à l'échelle du pays.

Essentiellement, le projet de loi C-268 vise à dénoncer cette conduite, à isoler les auteurs de méfait de la société. Le législateur y reconnaît le caractère extrême de l'infraction en question.

Je terminerai en faisant la lecture d'un paragraphe d'un guide qui m'a été remis par un service policier et un groupe de victimes. Publié sur Internet, le guide en question montre aux trafiquants comment attirer et recruter les victimes en vue de leur exploitation sexuelle au pays. C'est le travail de préparation qui est décrit :

Tu commences à la vêtir, à penser à sa place, à la posséder... Si vous avez des relations sexuelles, ralentissez la cadence. Après les relations sexuelles, allez faire des courses avec elle et achetez-lui un article. Si elle veut une nouvelle coiffure ou se faire faire les ongles, c'est très bien. Elle commencera à ressentir un sentiment d'accomplissement.

The shopping after a month will be replaced with cash. The lovemaking turns into raw sex. She will start to crave the intimacy and be willing to get back into your good graces.

After you have broken her spirit, she has no sense of self-value. Now pimp, put a price tag on the item you have manufactured.

To conclude, human traffickers have a plan. They are ruthless. They are making a great deal of money off trafficking. Our current law is not working to hold them accountable. I urge you to pass Bill C-268 promptly and without amendment.

John Winterdyk, Director, Center for Criminology and Justice Research, Mount Royal University, as an individual: Honourable senators, I thank you for allowing me to be here today. I will be brief. I am not a lawyer; I am a social scientist. I will approach this from a slightly different perspective. I obviously condemn human trafficking of any nature, whether of minors or adults in any form or otherwise.

However, as a social scientist, I urge you to think about whether simply passing a law of punishment will act as an effective deterrent. The basic premise of the Criminal Code or any punishment is one of either general or specific deterrence.

Setting a minimum standard is in agreement with United Nations protocols and in concert with what other countries are doing around the world. That is illustrated in Professor Perrin's article regarding the United States, and is articulated, to some extent, in my written submission. However, there is no evidence that general or specific deterrence would work in this effect. I agree that Canada needs to take action to address this problem but, first, we do not understand the true extent of it. The industry estimates range from \$12 billion to \$32 billion involving 600 victims to several thousand victims, depending on which resource you look at. If we are going to take steps, we need to understand the underlying motivation and cause behind human trafficking. Depending on the regions studied, the motivation for recruiting individuals, for example from the Balkan States or from the Pacific Rim, tend to be quite different. A deterrent of 5 years to 14 years to life imprisonment has completely different connotations.

I encourage the committee to consider another issue when thinking about setting a minimum penalty: To what extent does the perpetrator of the crime actually acknowledge or pay attention to these things. We see that in other types of crime, such as the war on drugs, war on terrorism and in virtually any other type of crime is that most criminals do not pay attention to the consequences of minimum penalty because less than 1 per cent of crimes such as human trafficking are ever detected and/or reported. The principles underlying deterrents are certainty, swiftness and severity.

Après un mois, remplace les courses par de l'argent comptant. Remplace l'amour par des baisers crues. Elle commencera à être en manque d'intimité et sera prête à faire des efforts pour revenir dans tes bonnes grâces.

Après avoir brisé son esprit, tu verras qu'elle n'a plus d'estime de soi. Là tu deviens le maquereau, tu mets un prix à l'article que tu as fabriqué.

Pour conclure, les trafiquants ont un plan en tête. Ils sont impitoyables. Ils tirent un revenu énorme de la traite. Nos lois actuelles ne les obligent pas à répondre de leurs actes. Je vous exhorte à adopter le projet de loi C-268 rapidement et sans modification.

John Winterdyk, directeur, Center for Criminology and Justice Research, Mount Royal University, à titre personnel : Honorables sénateurs, je vous remercie de me permettre de venir ici aujourd'hui. Je serai bref. Je ne suis pas avocat; je suis spécialiste des sciences sociales. J'aborderai cette question d'un point de vue un peu différent. Évidemment, je déplore toute forme de traite des personnes, qu'elle touche les mineurs ou les adultes, sous quelque forme que ce soit.

Cependant, à titre de spécialiste des sciences sociales, je vous exhorte à vous demander si le simple fait d'adopter une loi punitive produira un effet dissuasif marqué. Fondamentalement, le Code criminel et toute forme de punition reposent sur le principe de la dissuasion générale ou spécifique.

Fixer à cet égard une norme minimale concorde avec les protocoles des Nations Unies et s'accorde avec ce que font d'autres pays. À titre d'illustration, voyez l'article de M. Perrin à propos des États-Unis et, dans une certaine mesure, mon propre mémoire. Cependant, il n'y a pas de preuve de l'utilité de la dissuasion générale ou spécifique à cet égard. Je conviens du fait que le Canada doit agir pour régler le problème, mais, d'abord, nous ne saisissons pas l'ampleur véritable du phénomène. Selon les estimations, l'industrie vaut entre 12 et 32 milliards de dollars et fait entre 600 et plusieurs milliers de victimes, selon la source que vous consultez. Si nous voulons agir, nous devons comprendre la motivation sous-jacente de la traite des personnes et ses causes. Selon la région étudiée, par exemple les pays des Balkans ou de la côte du Pacifique, les motifs de recrutement ont tendance à être très différents. La peine dissuasive pouvant aller de cinq à 14 ans et jusqu'à la perpétuité, la connotation est tout à fait différente d'un cas à l'autre.

J'encourage le comité à prendre en considération un autre facteur lorsqu'il envisage de fixer une sanction minimale : la mesure dans laquelle l'auteur de l'infraction reconnaît la pénalité ou y prête même attention. Les crimes commis par ailleurs, par exemple en lien avec la guerre aux drogues, la guerre au terrorisme et pratiquement toute autre forme de criminalité nous le montrent : la plupart des criminels ne songent pas aux conséquences d'une peine minimale à recevoir étant donné que moins de 1 p. 100 des infractions comme la traite des personnes sont détectées ou signalées, ou les deux. Les principes sous-tendant la dissuasion sont la certitude, la célérité et la sévérité.

Professor Perrin gave excellent examples of individuals who made exorbitant amounts of money and the price they had to pay was basically inconsequential. Whether another human trafficker is observing this or paying attention to this either directly or indirectly, is unlikely. For example, in my research I have found that most youth do not think of themselves as being of risk of being apprehended. Whether you set the minimum at nothing or at 5 years or at 10 years, it is not an effective deterrent to an offender based on opportunity.

We need to make a statement to the public that we do condone this type of action. The energies and resources need to be allocated to understanding traffickers and victims and to providing the front end support to do that. In that regard, a colleague and I completed a study looking at the capacity of Canadian border security to identify and detect potential entrants into the country. The study was in comparative form between the United States and Canada. The results were abysmal. The average CBSA officer has absolutely no skills in identifying, recognizing or otherwise intervening in protecting these individuals from coming into the country. That is a simple example.

If this bill goes ahead, I suggest that in addition to setting a minimum penalty, some of the proceeds of the crime could be redirected into prevention and intervention in the countries of origin, transit and destination to help understand and educate people. In that way, we would address this problem at a collective level instead of thinking that introducing this amendment to the Criminal Code will bring about effective results. I have just returned from the Balkans.

The Chair: I thank both witnesses for their presentations.

I will move to questions. There is no doubt that we have to do something about these awful crimes. I am sure we all agree that preventing them in the first place is better than reacting after the crime has been committed. We all agree that the people who commit these crimes should receive the appropriate punishment. I am not convinced that mandatory minimums are the answer or that mandatory minimums serve as a deterrent.

At our last meeting, we heard from the Canadian Association of Crown Counsel who said that said this bill would bring about fewer guilty pleas if there is a five-year minimum resulting in more cases going into the court system. An overburdened court system means longer periods of time to bring cases to trial, which means that memories, including the memories of the victims, begin to fail. In some cases of such delays, victims are forced into the traumatic situation of having to relive the crime in court. Previously, Crowns were able to work out with the court on a plea-bargaining basis. I know that might not be most popular thing with people but remember that there are individual circumstances in every case. You cannot simply say that they are all the same.

M. Perrin donne d'excellents exemples d'individus qui ont tiré des revenus exorbitants de la traite, mais subi des sanctions essentiellement inconséquentes pour avoir été pris. Il est peu probable qu'un autre trafiquant observe cela ou y prête même attention, directement ou indirectement. Par exemple, mes recherches m'ont permis de constater que la plupart des jeunes ne se considèrent pas comme étant à risque d'être appréhendés. Qu'on fixe le minimum à rien ou à cinq ans ou encore à 10 ans, la mesure dissuasive ne sera pas efficace chez le délinquant opportuniste.

Nous devons exprimer publiquement le fait que nous n'allons pas tolérer les actes du genre. Il faut réunir les énergies et les ressources nécessaires pour comprendre les trafiquants et les victimes et aménager en première ligne les mesures de soutien qui s'imposent pour y arriver. À cet égard, nous venons, un collègue et moi, d'achever une étude portant sur la capacité de sécurité à la frontière canadienne, là où il s'agit de repérer et d'identifier les arrivants au pays. Il s'agit d'une étude comparative confrontant les États-Unis et le Canada. Les résultats sont catastrophiques. À l'ASFC, l'agent moyen ne connaît aucune des techniques d'identification, de reconnaissance ou d'intervention utiles lorsqu'on a affaire à des gens qui arrivent ainsi au pays. Voilà un exemple qui est simple.

Si le projet de loi va de l'avant, je propose que, en sus de la sanction minimale, certains des produits du crime commis soient réinvestis dans la prévention et des interventions dans les pays d'origine, de transit et de destination, pour favoriser la compréhension et l'éducation. De cette façon-là, nous aborderions le problème d'une manière collective, plutôt que de penser que le fait d'apporter cette modification au Code criminel produira des résultats marqués. J'arrive tout juste des Balkans.

Le président : Je remercie les deux témoins de l'exposé qu'ils ont présenté.

Je passe à la période de questions. Indubitablement, nous devons agir pour contrer ces horribles crimes. J'en suis sûr, nous sommes tous d'accord sur l'idée de les prévenir, au départ, plutôt que de réagir une fois le méfait commis. Nous sommes d'accord pour dire que les gens qui commettent ces crimes devraient recevoir une sanction appropriée. Je ne suis pas convaincu du fait que les minimums obligatoires soient une solution au problème ou que les minimums obligatoires aient un effet dissuasif.

À notre dernière rencontre, l'Association canadienne des juristes de l'État nous a dit que ce projet de loi se traduirait par un nombre moindre de plaidoyers de culpabilité, si le minimum de cinq ans est à l'origine d'un plus grand nombre de causes. Or, si l'appareil judiciaire est submergé, le temps qu'il faut pour arriver au procès sera plus long, ce qui veut dire que la mémoire des gens, y compris celle des victimes, commence à défaillir. Dans certains cas où il y a de tels retards, la victime est contrainte de revivre le crime devant le tribunal, ce qui a un effet traumatisant. Auparavant, l'État pouvait se concerter avec le tribunal en vue de négocier le plaidoyer. Je sais que ce n'est peut-être pas la mesure la plus appréciée chez les gens, mais n'oubliez pas que chaque affaire comporte des circonstances particulières. On ne peut simplement dire que tout cela revient au même.

Both lawyers who appeared at the last meeting indicated that they had faith in the court system. Not everyone has complete faith in the court system but keep in mind that the court system includes the judges who hear the cases as well as the appeal process whereby the Crowns can appeal if the sentences are deemed too light.

We do not receive much information on why these sentences appear to be so badly out of whack with what the penalty should be. It is difficult to fathom a one-week or two-week sentence or a one-year or two-year sentence. Sometimes we do not hear the whole story. In a couple of the cases mentioned, other charges and sentences were involved. Some of them were consecutive so it was not one week after all but several years instead. There is also the question of how much time had been served in custody before the case came to trial. Of course, under this bill Crown counsels will have people in custody longer because fewer of those charged will plead guilty due to the minimum sentence.

I ask both of you for your comments. Is a mandatory minimum sentence the right thing to have? Should we not look more at prevention? Should we not look at other ways to reduce the number of these terrible crimes?

Mr. Perrin: I note that six separate issues have been raised. I will go through them one by one. First is the question of whether Bill C-268 and mandatory minimums generally constitute an effective deterrent. That was also one of Professor Winterdyk's main submissions. The legislative record in the house on this and the article I have written show that the primary argument for Bill C-268 is not one of general deterrence. It is one that reflects other recognized sentencing principles, including denunciation, separating the offender from society and providing protection for victims. This bill does that. I would put it back to you the other way by stating that there is no evidence that mandatory minimums provide general deterrence. I say to the committee that there is concrete evidence that the current practice of our courts in sentencing is absolutely failing to protect victims and hold traffickers accountable.

Second, with respect to fewer guilty pleas, I would put it to you that the overburdened Crown load in many provinces in the country, which is a provincial area of responsibility, is a separate problem that needs to be addressed as is the training of judges on this issue. I agree with those measures. Other proposals by Professor Winterdyk, such as providing greater prevention activities, I fully support, and there have been calls for a national action plan. Bill C-268 is not overly ambitious. It is directed at a specific part of the problem and it is here with you now. I urge you to pass it because it would be an effective part of a greater plan. If the committee is interested in studying the issue

Les deux avocats venus témoigner à la dernière rencontre ont exprimé la confiance qu'ils faisaient à l'appareil judiciaire. Ce n'est pas tout le monde qui fait entièrement confiance à l'appareil judiciaire, mais n'oubliez pas que celui-ci comprend des juges, qui instruisent les affaires, et un processus d'appel dont l'État peut se prévaloir s'il tient la peine accordée pour trop légère.

Nous ne recevons pas beaucoup d'information quant aux raisons pour lesquelles les peines en question semblent être tout à fait éloignées de ce qu'elles devraient être. Il est difficile d'imaginer en quoi on peut aboutir à une peine d'une semaine ou deux ou encore d'un an ou deux. Parfois, l'histoire qui nous est relatée est incomplète. Dans quelques-uns des cas mentionnés, il y a eu d'autres chefs d'accusations portés et d'autres peines imposées. Les peines étaient consécutives dans certains cas, donc c'était non pas une semaine après tout, mais plutôt plusieurs années. Il y a aussi la question de savoir pendant combien de temps l'accusé a été détenu avant le procès. Bien sûr, si ce projet de loi est adopté, les avocats de la Couronne feront détenir les gens sur une plus longue période étant donné que les accusés plaideront coupables, en raison de la peine minimale.

J'aimerais savoir ce que vous en pensez tous les deux. La peine minimale obligatoire est-elle une mesure qui s'impose? Ne devrions-nous pas nous concentrer davantage sur la prévention? Ne devrions-nous pas chercher d'autres façons de réduire le nombre d'horribles crimes ainsi commis?

M. Perrin : Je note que six questions distinctes ont été soulevées. Je vais les aborder une à une. D'abord, il y a la question de savoir si le projet de loi C-268 et les minimums obligatoires sont efficaces comme facteurs de dissuasion, de manière générale. Cela nous renvoie à un des arguments principaux de M. Winterdyk. Les documents législatifs de la Chambre à ce sujet et l'article que j'ai signé moi-même sur la question montrent que le raisonnement principal du projet de loi C-268 ne repose pas sur l'idée de dissuasion générale. Il s'articule plutôt autour d'autres principes reconnus de détermination de la peine, dont la dénonciation, l'isolement du délinquant de la société et la protection des victimes. Ce projet de loi applique les principes déclinés. J'inverserai la question en vous disant qu'il n'y a pas de preuve de l'effet de dissuasion générale des peines minimales obligatoires. Je dirai au comité qu'il existe des preuves concrètes du fait que la façon dont nos tribunaux déterminent actuellement la peine manque tout à fait à la tâche s'il s'agit de protéger les victimes et d'obliger les trafiquants à répondre de leurs actes.

Deuxièmement, pour ce qui est d'un nombre moindre de plaidoyers de culpabilité, je vous dirais que la charge de travail excessive pour la Couronne dans de nombreuses provinces, ce qui renvoie à un champ de responsabilité provinciale, représente un problème distinct qu'il faut chercher à régler, tout comme la question de la formation des juges à propos de cette question. Je suis d'accord avec les mesures évoquées. J'appuie sans réserve d'autres propositions de M. Winterdyk, par exemple l'accroissement des activités de prévention, et il y a eu des appels en faveur d'un plan d'action national. Le projet de loi C-268 n'est pas trop ambitieux. Il cible un élément précis du problème et il a le mérite d'exister, ici

further and supporting colleagues in developing a national strategy, then I am more than happy to work with you on it. But this is the bill before you today.

I do not believe that a two-year guilty plea that results in spending one week in jail is effective. As evidenced in the record, that occurred in the Michael Lennox Mark case. There were no other charges at issue and he was released within a week. We do not want to encourage guilty pleas like that, which is why we establish these minimums in the first place.

Third, the trauma victims are exposed to when testifying in court is absolutely a concern. Bill C-49 was passed in respect of general human trafficking offences and Bill C-268 builds on that by creating stiffer penalties when the victim is a minor. Fortunately, C-49 brought in a whole range of victim protection measures, such as protecting the victim's identity from the public, including when testifying by video link; and a number of other measures as well. Therefore, there are provisions in place to help the victims gain the confidence that they need to testify.

The fourth point was on faith in the court system and that we should simply trust the judges. I would like to read a quote here. It is from the Report and Recommendations in Respect of Legislation, Policies and Practices Concerning Prostitution-Related Activities. It is from a federal-provincial-territorial working group that studied that issue. It relates to an issue tied to sex trafficking. When the report looked at the mandatory minimum of five years in section 212(2).1 in the Criminal Code, which is the aggravated offence of living off the avails of prostitution of a minor, it stated the following, which was endorsed by the provinces and the federal government:

... it is difficult to imagine a case in which the minimum sentence would not be suitable ... it definitely signals the community's abhorrence of such a crime by imposing a sentence commensurate with the gravity of the offence ... Both public protection and the expression of public revulsion for such conduct require that the minimum time served in a correctional system be the subject of legislative rather than judicial or administrative control ...

There is broad recognition that egregious exploitive conduct against children necessitates legislative intervention. We have mandatory minimums for murder, manslaughter with a firearm, possession of child pornography and drug offences. Some of those

maintenant, devant vos yeux. Je vous exhorte à l'adopter, car ce serait un élément efficace d'un plan plus vaste. Si le comité souhaite approfondir la question et appuyer les collègues qui cherchent à élaborer une stratégie nationale, je serai tout à fait heureux de travailler avec vous à un tel projet. Par contre, voici le projet de loi que vous avez devant les yeux aujourd'hui.

Je ne considère pas comme efficace une peine d'emprisonnement de deux ans imposée à la suite d'un plaidoyer de culpabilité si la personne finit par passer seulement une semaine en prison. Comme le dossier le montre, c'est ce qui s'est passé dans le cas de Michael Lennox Mark. Il n'y avait pas d'autres accusations portées contre lui, et il a été relâché dans la semaine. Nous ne souhaitons pas encourager des plaidoyers de culpabilité de ce genre, et c'est pourquoi nous établissons ces peines minimales au départ.

roisièmement, l'expérience traumatisante vécue par les victimes lorsqu'elles sont appelées à témoigner devant un tribunal est tout à fait une question dont il faut tenir compte aussi. Le projet de loi C-49 a été adopté pour traiter des infractions d'ordre général concernant la traite des personnes, alors que le projet de loi C-268 y tient lieu de complément en créant des sanctions plus sévères là où la victime a moins de 18 ans. Heureusement, le projet de loi C-49 a servi à instaurer toute une série de mesures de protection de la victime, par exemple, la protection de son identité face au public, notamment au moment de témoigner par lien vidéo, et plusieurs autres mesures aussi. On a donc mis en place des mesures pour donner aux victimes la confiance nécessaire pour témoigner.

Quatrièmement, il y a la foi en l'appareil judiciaire et le fait que nous devrions simplement faire confiance aux juges. J'aimerais lire une citation. Le passage est tiré d'un ouvrage intitulé Rapport et recommandations relatives à la législation, aux politiques et aux pratiques concernant les activités liées à la prostitution. C'est l'oeuvre du groupe de travail fédéral-provincial-territorial ayant étudié la question. Le passage a trait à une question liée à la traite des personnes en vue de leur exploitation sexuelle. Les auteurs se penchent sur la peine minimale de cinq ans prévue au paragraphe 212(2.1) du Code criminel, soit l'infraction grave qui consiste à vivre des produits de la prostitution d'une personne de moins de 18 ans; les auteurs du rapport formulent l'observation suivante, que les provinces et le gouvernement fédéral ont appuyée par la suite :

[...] il est difficile d'imaginer un cas pour lequel la peine minimale ne serait pas appropriée [...] Cette mesure témoigne réellement de la répugnance de la société envers les crimes de ce genre en imposant une peine qui correspond à la gravité de l'offense. La protection du public et le dégoût exprimé par le public devant un tel comportement sembleraient exiger que la peine minimum à purger dans un établissement correctionnel soit fixée par la loi et non par les autorités judiciaires et administratives.

De manière générale, il est reconnu que la nature extrême de l'exploitation des enfants justifie une intervention législative. Nous avons établi des peines minimales obligatoires dans le cas du meurtre, de l'homicide involontaire commis avec une arme à feu,

you may agree or disagree with. This type of conduct, though, trafficking of a child, is one which has far greater support and justification behind it.

Mr. Winterdyk: This notion of denunciation is an interesting one as well. The perception of denunciation is who is hearing this message. The public already abhors this activity. Whether or not you send this message to the perpetrators of the crime, in essence, does not mean much when you look at the vast volume of individuals. If the lowest estimate is 600 individuals being trafficked a year, and let us say each of those has his or her own individual perpetrator, the number that comes before the courts is abysmal.

We already know the justice system is becoming overburdened and is collapsing and imploding on itself because of the cost. We need to understand that the human trafficking, as I referred to it in various pieces I have done, is a “dis-ease.” I hyphenate “dis-ease” because it speaks to not only the psychological problems that express themselves but also the social problem, the economic imbalances that exist around the world and here in Canada that allow for the exploitation. However individuals get drawn into this, the law itself cannot address that.

In terms of a message going out to the public or to the perpetrators of this crime that we will take this seriously, there are other ways we can take this seriously. The law has been a wonderful tool, but if we look in terms of the effectiveness of the Criminal Code, it has tripled in size since the turn of the last century, and crime is not going down. We need to address the social ills of society and human trafficking, and, as Professor Perrin points out, it is not just an international problem but also a domestic problem. Regarding the perpetrators of those crimes in Canada, if we look at the traffickers and not just the victims, we will see that the traffickers have a lot of dis-ease as well. If we are not able to help them, then the problem will not go away by simply amending the Criminal Code.

As we well know, within the correctional environment, the majority of offenders are not there because they are of sound mind and body. They are there because over 60 per cent or 80 per cent of them are challenged with social, economic and mental health issues.

Senator Plett: Mr. Winterdyk, you suggested that we do not understand and we do not have evidence that mandatory minimums in fact are successful. The fact of the matter is if we do not try something, then we also will not know whether it is not successful. We do not have mandatory minimums right now. Clearly the system we have now, as Mr. Perrin has said, is not successful, it is not working.

de la possession de pornographie infantile et d'infractions liées aux drogues. Certains d'entre vous sont peut-être en accord, ou en désaccord, avec cela. Par contre, la mesure conçue contre le type de conduite dont il est question ici, la traite d'un enfant, bénéficie d'appuis nettement plus vastes et est nettement plus justifiée.

M. Winterdyk : La notion de dénonciation est intéressante elle aussi. Pour connaître la perception de la dénonciation, il faut savoir qui entend le message. Le public a déjà cette activité en horreur. Essentiellement, que vous envoyiez ou non le message aux auteurs de l'infraction importe peu, si on songe au grand nombre de personnes dont il est question. L'estimation la plus prudente chiffre à 600 le nombre de personnes qui font l'objet de la traite tous les ans; disons donc qu'il y a un délinquant auteur de l'infraction pour chacune des personnes en question. En regard de cela, le nombre d'affaires qui se retrouvent devant les tribunaux est lamentable.

Nous savons déjà que l'appareil judiciaire est surchargé de travail et qu'il est en train de s'effondrer sur lui-même du fait des coûts engendrés. Nous devons comprendre que la traite des personnes correspond à ce que j'ai qualifié de « dis-ease », en anglais, dans diverses publications. Je mets le trait d'union entre « dis » et « ease » pour laisser entrevoir non seulement les problèmes psychologiques qui se manifestent, mais aussi le problème social, les déséquilibres économiques qui existent dans le monde et ici même au Canada et qui permettent qu'il y ait exploitation. Quelle que soit la façon dont les gens se retrouvent dans une telle situation, le législateur ne peut régler tous les problèmes que je viens d'évoquer.

S'il s'agit de dire au public ou aux auteurs de l'infraction en question que nous allons prendre la chose au sérieux, il existe d'autres façons de prendre la chose au sérieux. Les lois se sont révélées être un merveilleux outil, mais si on veut se pencher sur l'efficacité du Code criminel, il faut voir que son volume a triplé depuis le tournant du dernier siècle, mais la criminalité ne décline pas. Nous devons nous attaquer aux problèmes d'ordre général liés à la société et à la traite des personnes et, comme M. Perrin l'a fait remarquer, il s'agit non pas seulement d'un problème international, mais aussi d'un problème canadien. Quant aux auteurs des infractions au Canada même, si nous examinons la situation des trafiquants et non pas seulement celle des victimes, nous verrons qu'ils souffrent beaucoup eux aussi du mal évoqué : « dis-ease ». Si nous ne sommes pas en mesure de les aider, le simple fait de modifier le Code criminel ne fera pas disparaître le problème.

Comme nous le savons tous, ce n'est pas en raison d'un parfait état de santé physique et psychologique que la plupart de délinquants se retrouvent en milieu correctionnel. Ils y sont parce que plus de 60 ou 80 p. 100 d'entre eux se débattent avec des problèmes sociaux, économiques et de santé mentale.

Le sénateur Plett : Monsieur Winterdyk, vous avez laissé entendre que nous ne savons pas si les peines minimales portent vraiment fruit et que la preuve de leur efficacité n'est pas faite. En réalité, si nous n'essayons pas une chose, nous ne saurons jamais si elle porte fruit ou non. Nous n'avons pas de peines minimales obligatoires en ce moment. Or, le système que nous avons en ce moment ne fonctionne visiblement pas, comme M. Perrin l'a dit.

I believe that first and foremost we need to punish the crime. To me, and I say this maybe with some reservation, but the deterrent must be secondary, in my opinion, to the punishment. In fact, being in jail is a huge deterrent to trafficking people. The trafficking that the person in jail will do might be in jail, but he will not be trafficking children out on the streets if he is in jail. That alone is a large deterrent.

My biggest concern is to protect the victim. You are absolutely right, sir, when you say that these Lennox Marks of the world and Imani Nakpangi of the world clearly have some terrible problems. I do not doubt that for one second. Maybe they are not beyond help, but they must receive that help behind bars where they cannot hurt innocent children. As Mr. Perrin suggested, Imani Nakpangi tattooed and branded his victims to brainwash them into becoming another Imani Nakpangi on the street.

I agree with you, Mr. Winterdyk, that five-year minimums are not the way to go. We should have 10- to 15-year minimums. I certainly would want these people in jail for a lot longer. As I said, if they are in jail, they will not be involved in human trafficking.

I agree with the great comment you made that the proceeds from these horrible crimes should be used to help the victims and should not be used to help the perpetrators of these crimes. I am certainly entirely supportive of that comment.

Our chair suggested that a couple of lawyers last week had not been supportive of the mandatory minimums. I would like to remind the committee that the group we had just a day or two before that, Statistics Canada, the Department of Justice and the RCMP — I might be wrong on all of those groups — but I certainly got the impression that they all supported the mandatory minimums. I would suggest there that is four groups to two groups in support of mandatory minimums. I certainly agree with the groups that did support them.

The chair was wondering whether we are hearing everything that there is to be heard. I do not believe we are. I certainly believe there is a lot that we have not heard. Frankly, I do not want to hear any more about Lennox Marks and Imani Nakpangi again. I am sorry if this is not the right attitude, but I do not care about those individuals at this point. I care about the Eves of the world and about the 17-year-old girl that was raped over and over again. Again, prevention is keeping the perpetrator in jail.

I do not have a lot of faith in our court system on some of these issues, keeping in mind that I do not even think it is necessarily the judge's fault at all times. It is our system's fault. The lawyers here last week talked about all the plea bargains. Fortunately, we have gotten rid of the two-for-one sentencing fiasco. That is a

Je crois que nous devons punir l'auteur de l'infraction, d'abord et avant tout. À mes yeux, et j'ai peut-être quelques réserves en disant cela, l'aspect dissuasif passe en second lieu, après, à mon avis, la punition elle-même. En réalité, le fait de se trouver emprisonné est excellent pour dissuader quelqu'un de s'adonner à la traite des personnes. Le délinquant s'adonnera peut-être à un trafic quelconque à l'intérieur des murs de la prison, mais il ne vendra pas d'enfants dans la rue s'il est en prison. Voilà qui est en soi un excellent moyen de dissuasion.

Je me soucie d'abord et avant tout de protéger la victime. Vous avez tout à fait raison, monsieur, de dire que les Lennox Mark de ce monde et les Imani Nakpangi de ce monde ont visiblement des problèmes terribles. Je n'en doute pas pour un instant. Peut-être serait-il même possible de leur venir en aide, mais c'est une aide qu'ils doivent recevoir derrière les barreaux d'une prison, là où ils ne peuvent faire de mal à des enfants innocents. Comme M. Perrin l'a dit, Imani Nakpangi tatouait et marquait ses victimes pour leur laver le cerveau, pour qu'elles deviennent un autre Imani Nakpangi dans la rue.

Je suis d'accord avec vous, monsieur Winterdyk : il ne faut pas opter pour les peines minimales de cinq ans, il faut opter pour des peines minimales de 10 à 15 ans. Je voudrais certainement que ces gens se retrouvent en prison beaucoup plus longtemps. Comme je l'ai dit, s'ils se trouvent en prison, ils ne s'adonneront pas à la traite des personnes.

Je suis d'accord avec l'excellente observation que vous avez faite en disant que les produits de ces crimes horribles devraient servir à aider les victimes et non pas à aider les auteurs de l'infraction. Certes, je suis tout à fait d'accord avec cette observation.

Notre président a fait remarquer que quelques avocats venus témoigner la semaine dernière n'étaient pas d'accord avec les peines minimales obligatoires. Je tiens à rappeler au comité que le groupe que nous avons reçu, une journée ou deux avant, Statistique Canada, le ministère de la Justice et la GRC — je me trompe peut-être dans tous les cas —, mais j'ai certainement l'impression qu'ils étaient tous d'accord avec l'idée des peines minimales obligatoires. Je ferais valoir que ce sont quatre groupes qui appuient les peines minimales obligatoires contre deux qui les rejettent. Certes, je suis d'accord avec les groupes qui les appuient.

Le président se demandait si nous entendions tout ce qu'il y avait à dire sur le sujet. Je ne crois pas que ce soit le cas. Je crois certainement qu'il y en a beaucoup que nous n'avons pas entendu. Pour être franc, je ne veux plus entendre parler de Lennox Mark et d'Imani Nakpangi. Si je n'ai pas la bonne attitude, je m'en excuse, mais je ne me soucie pas de ces personnes-là au point où nous en sommes. Je me soucie des Ève de ce monde et de la fille de 17 ans qui a été violée maintes et maintes fois. Encore une fois, la prévention consiste à garder l'auteur de l'infraction en prison.

Pour certaines des questions en jeu, le système judiciaire ne m'inspire pas beaucoup de confiance, mais je vous rappellerai que je ne crois pas que ce soit forcément la faute du juge chaque fois. C'est la faute du système. Les avocats qui ont témoigné la semaine dernière ont parlé de tous les plaidoyers négociés. Heureusement,

huge step in the right direction. That would only have given Lennox Mark two years instead of one year, which still would not have been enough.

I thank you both for your input here today, but I have to say, and I would never want people to say when you vote that it should be a secret ballot, but as someone said to me one day, your fig leaf has gotten small, Don. Everyone knows how I plan to vote on this particular bill, and I certainly hope everyone else will do the same.

If there are any comments you would like to make to my comments, feel free. I have not asked a question but made a number of comments.

Mr. Winterdyk: I appreciate the gravity, and I think we all do. At the end of the day, what I hear is a reactive process. Yes, perpetrators need to be held accountable, but if we do not build in this notion of deterrence, then the future perpetrators of human trafficking will follow in their footsteps. There is plenty of research to show that if a message does not go out to the community at large, it does not have a ripple effect to future offenders. If you want to simply punish those that you are able to identify, capture and sentence, fine. However, what will we do about all the new offenders coming forward?

If you look at the literature, we see that as we are responding and as the global community is responding, the offenders are responding in kind. We used to only focus on international trafficking. Now, because of issues of border security, domestic trafficking is becoming an issue. As is the case with all crimes, crimes tend to morph because they know the punishment is not effective.

Mr. Perrin: I want to break down this false debate about deterrence. What the evidence shows, and this is absolutely true, is what does provide general deterrence generally is increased enforcement, greater public education and greater awareness about the instances in which people are arrested for crimes and held accountable for them.

The key part that everyone seems to be missing who says Bill C-268 will not help deter is the fact that no matter how much enforcement there is, no matter how much public awareness is raised, if the law still allows for one week in jail upon conviction, it will not deter anyone.

I hear a great deal of this mutually exclusive language being made by some who have concerns about this bill. I would put it to them that this bill is part of the solution and we should not fall prey to the famous maxim that perfection is the enemy of good.

nous nous sommes débarrassés du fiasco du « deux pour un ». C'est une mesure extraordinairement positive. Ça ferait seulement que Lennox Mark se retrouverait avec une peine de 24 mois plutôt que 12, ce qui est encore insuffisant.

Je vous remercie tous les deux de la contribution que vous avez apportée au débat aujourd'hui, mais je dois dire une chose, et je ne voudrais jamais que les gens disent qu'il faudrait opter pour un scrutin secret... tout de même, comme quelqu'un me l'a dit un jour, il ne te reste plus grand-chose à cacher, Don. Tout le monde sait quel sera mon vote en rapport avec ce projet de loi particulier, et j'espère certainement que tout le monde va faire de même.

Si vous avez des observations à faire à propos de mes observations à moi, n'hésitez pas. Je n'ai pas posé de questions; j'ai plutôt formulé un certain nombre d'observations.

M. Winterdyk : Je comprends la gravité de l'affaire, je crois que nous comprenons tous cela. En fin de compte, j'entends ce que j'assimile à un processus réactif. Oui, les auteurs des infractions doivent répondre de leurs actes, mais si nous n'intégrons pas à la mesure cette notion de dissuasion, ils auront des successeurs pour s'occuper de la traite des personnes. D'amples recherches démontrent que là où un message n'est pas envoyé dans la collectivité générale, il n'a pas d'effet d'entraînement et n'atteint pas les futurs délinquants. Si vous souhaitez simplement punir les auteurs d'infraction que vous parvenez à identifier, à appréhender et à contraindre à une peine, très bien. Cependant, qu'allons-nous faire de tous les nouveaux délinquants qui prennent le relais?

Si vous jetez un oeil à la documentation, vous verrez qu'avec les mesures que nous adoptons et les mesures que la communauté internationale adopte, les délinquants eux-mêmes adoptent des mesures de leur côté. Auparavant, nous nous occupions seulement de la traite des personnes à l'échelle internationale. Maintenant, du fait des mesures de sécurité instaurées à la frontière, la traite intérieure des personnes devient un problème. Comme c'est toujours le cas, le crime tend à évoluer dans la mesure où les auteurs estiment que la sanction n'est pas efficace.

M. Perrin : Je veux mettre fin à ce faux débat sur la dissuasion. Ce que les données démontrent, et ceci est absolument vrai, c'est que la dissuasion générale passe par un accroissement des mesures de répression, une meilleure éducation du public et une sensibilisation accrue aux cas où des gens sont arrêtés pour avoir commis une infraction et tenus de répondre de leurs actes.

L'élément clé que semblent oublier tous ceux qui affirment que le projet de loi C-268 n'aura pas d'effet dissuasif, c'est que, quelle que soit l'ampleur des mesures de répression adoptées, quel que soit le degré de conscientisation du public auquel on arrive, si la loi permet toujours que le délinquant n'ait à passer qu'une semaine en prison après avoir été condamné, cela n'aura d'effet dissuasif sur personne.

J'entends souvent des propos mutuellement exclusifs du genre de la part de ceux qui ont des réserves à propos de ce projet de loi. Je leur dirais que le projet de loi fait partie de la solution au problème et que nous ne devrions pas tomber dans le piège du

Certainly a greater national action plan, which disgorges proceeds of crime routinely from traffickers, is something I fully support. I support prevention as well.

As I said earlier, this bill is with you now. We have an opportunity in this minority Parliament to pass it without amendment, before the summer recess, and that again is what I recommend.

The question was put of who hears the message of denunciation if no one really knows what is going on in court. I can tell you the Michael Lennox Mark case was never public until our researchers identified it and put it into the *Alberta Law Review* article. It came out from reviewing the court record.

I can tell you who is hearing the denunciation message. Over 14,000 Canadians signed a petition in support of this bill, including the Assembly of Manitoba Chiefs.

Let us not forget the one person who matters most: The victim who sat in the courtroom and decided not to tell her own story because her trafficker would be out within a week.

Senator Martin: Thank you both for your presentations.

I have a question for Mr. Winterdyk concerning the need for front-end support to address this issue. You spoke about the need for greater law enforcement and how to provide that kind of support. Professor Perrin mentioned that during the course of this three-year research he consulted or met with front line officers. Is that correct?

Mr. Perrin: Yes, I spoke to front line officers in eight Canadian cities.

Senator Martin: I would like to hear more about what you heard. We heard witnesses from the RCMP. We had some other officials and many of them said that because the provisions are new since 2005 that there are cases currently in the courts but, in terms of this human trafficking issue, it the cases are increasing and yet we are still educating ourselves and need to learn more about this crime.

Could you tell us, Professor Perrin, what you heard from the police officers you met with in the eight cities? We need to hear what they had to say.

Mr. Perrin: I thank you for that question and you have made a crucial point. While the RCMP has the Human Trafficking National Coordination Centre, that office has absolutely no investigative capacity at this present time. All of the human trafficking cases that I have referred to the committee involved municipal police forces, which, as you correctly point out, have not been before this committee.

dicton qui dit que le mieux est l'ennemi du bien. Certes, je suis tout à fait d'accord avec l'instauration d'un plan d'action national plus vaste qui, systématiquement, prendrait aux trafiquants les produits de la criminalité. Je suis d'accord avec les mesures de prévention aussi.

Comme je l'ai dit plus tôt, c'est ce projet de loi que vous avez devant les yeux aujourd'hui. Le Parlement minoritaire a maintenant l'occasion de l'adopter sans modification, avant le congé de l'été, et c'est ce que je recommande, encore une fois.

La question a été posée : qui entend le message de dénonciation si personne ne sait vraiment ce qui se passe devant les tribunaux. Je peux vous dire que l'affaire de Michael Lennox Mark n'a pas été connue du public tant que nos chercheurs ne l'ont pas repérée et signalée dans l'article de l'*Alberta Law Review*. C'est un examen des dossiers du tribunal qui nous a permis de repérer l'affaire.

Je peux vous dire qui entend le message de dénonciation. Plus de 14 000 Canadiens ont signé une pétition pour appuyer le projet de loi, y compris l'Assemblée of Manitoba Chiefs.

N'oublions pas la personne qui importe plus que tout : la victime qui s'est présentée au tribunal, mais a décidé de ne pas raconter son histoire parce que son trafiquant allait être libéré dans la semaine.

Le sénateur Martin : Merci à vous deux de vos présentations.

J'ai une question pour M. Winterdyk concernant la nécessité d'appuyer en première ligne pour s'attaquer au problème. Vous avez parlé de la nécessité d'accroître les mesures de répression et de fournir ce genre d'appui. M. Perrin a mentionné que, durant les recherches menées pendant trois ans, il a consulté ou rencontré des agents en première ligne. C'est bien cela?

M. Perrin : Oui, j'ai parlé aux agents de première ligne dans huit villes canadiennes.

Le sénateur Martin : J'aimerais en savoir plus sur ce que vous avez entendu. Nous avons recueilli les propos de témoins provenant de la GRC. Nous avons interviewé d'autres responsables, dont bon nombre ont dit que, étant donné que les dispositions sont nouvelles, depuis 2005, il y a des affaires qui se trouvent actuellement devant les tribunaux, mais que, pour ce qui est de la traite des personnes, le nombre d'affaires augmente, mais nous en sommes encore à nous éduquer en la matière et il nous faut en apprendre davantage sur ce crime.

Monsieur Perrin, pouvez-vous nous révéler ce que vous ont dit les policiers que vous avez rencontrés dans les huit villes en question? Nous avons besoin de savoir ce qu'ils ont dit.

M. Perrin : Je vous remercie de poser la question et je souligne que vous avez soulevé un point crucial. La GRC a le Centre national de coordination contre la traite de personnes, mais le centre en question n'a absolument aucune capacité d'enquête en ce moment. Toutes les affaires de traite de personnes dont j'ai fait part au comité ont fait l'objet d'enquêtes de la part des services de police municipaux, qui, vous avez eu raison de le dire, ne sont pas venus témoigner devant le comité.

What I heard in speaking with officers in these eight cities, which included Montreal, Quebec City, Ottawa, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Vancouver and Victoria, was that to begin with, human trafficking is an issue they are beginning to finally understand. Part of the reason is because it is so deeply underground. There are very few resources for victims. That has been a major concern. When we look at where accountability for victims' services lies, it is with provincial governments.

Other than the issue of the federal Criminal Code, border issues and immigration issues if there is a foreign victim involved, all of those needed services fall within provincial jurisdiction. Those issues include where the victims live, what housing they will receive, whether they can obtain medical support to have the tattoos removed or altered, how they get into back high school, and what sort of income support or job and education can they expect. Only Alberta and British Columbia have comprehensive systems in place. Ontario is a gaping hole.

I have had the chance to meet with Premier Dalton McGuinty and put the evidence before him, similar as I have today with you, and called on the provinces to step forward and provide services for victims.

The federal government's role is to ensure that we have well-conceived and well-crafted federal laws. Law enforcement officers who have begun to prosecute these first few cases, particularly Peel Regional Police in the Greater Toronto Area, are the very officers who raised the specific concern about the inadequacy of the sentences and recommended to our research team that a mandatory minimum sentence be put into Bill C-268 and into the Criminal Code. This comes from the front line police officers and they are certainly the people who see these cases.

Police officers have told me that traffickers in Canada consider the sentences handed down against them to be a joke. Who can blame them in feeling the sentences are a joke? If you can earn \$360,000 over a two years and end up spending a year or two in jail, that is not a horrible trade-off for some of these individuals, and that is someone who was caught. As we have heard, most of them are not apprehended.

There is a real concern among law enforcement that the Criminal Code is not up to what it needs to be. In fact, the Canadian Police Association has endorsed Bill C-268. We need to listen to our officers when they tell us that these violent organized criminals do not take the law seriously and, as a result, continue to act with impunity.

Senator Martin: You mentioned that the law is a very wonderful tool. Yes, it is a tool at our disposal; however, some tools can be blunt or less useful, less effective if not sharpened.

I feel that this bill addresses how we can improve this tool because we do have the current provisions. However, as you said, Professor Perrin, there are some gaps. As the early sentences show, they are not serving the victims and not serving the public in the way that they should.

Ce que m'ont dit les agents des huit villes en question, soit Montréal, Québec, Ottawa, Winnipeg, Edmonton, Calgary, Vancouver et Victoria, c'est que, au départ, ils commencent enfin à comprendre ce qu'est la traite des personnes. Cela tient en partie au fait que le phénomène est à ce point clandestin. Les victimes ont accès à très peu de ressources. Cela représente une grande préoccupation. Ce sont les gouvernements provinciaux qui sont responsables des services aux victimes.

Mis à part la question du Code criminel, de la frontière et de l'immigration qui sont de responsabilité fédérale, si la victime est étrangère, tous les services en question relèvent de la compétence provinciale. Citons notamment l'endroit où la victime vit, le logement auquel elle a droit, les services médicaux qu'elle peut obtenir pour faire disparaître ou modifier les tatouages, la possibilité de réintégrer l'école secondaire et le genre de soutien du revenu ou le travail ou l'éducation auxquels elle peut s'attendre. Seules l'Alberta et la Colombie-Britannique ont mis en place un système complet. Du côté de l'Ontario, c'est un trou béant.

J'ai eu l'occasion de rencontrer le premier ministre Dalton McGuinty, à qui j'ai présenté le dossier, un peu comme je l'ai fait avec vous aujourd'hui, et j'ai demandé aux provinces de se manifester et d'instaurer des services aux victimes.

Le rôle du gouvernement fédéral consiste à s'assurer que nos lois fédérales sont bien pensées et bien articulées. Les responsables de l'application de la loi à l'origine des premières poursuites en la matière, particulièrement la police de la région de Peel dans le Grand Toronto, sont justement ceux qui ont affirmé que les peines étaient inadéquates, en particulier, et recommandaient à notre équipe de chercheurs de proposer l'inclusion de peines minimales obligatoires dans le projet de loi C-268 et dans le Code criminel. L'idée est venue des agents en première ligne, qui sont certainement ceux qui ont affaire à ces cas.

Les policiers m'ont dit que les trafiquants au Canada considèrent comme une blague les peines qui leur sont imposées. Qui pourrait leur reprocher d'avoir l'impression que c'est une blague? Si vous gagnez 360 000 \$ sur deux ans, mais que vous vous retrouvez à purger une peine d'emprisonnement d'un an ou deux, ce n'est pas si horrible comme prix à payer, et nous parlons ici de quelqu'un qui s'est fait prendre. Comme nous l'avons entendu dire, la plupart ne sont pas appréhendés.

Les responsables de l'exécution de la loi s'inquiètent vraiment de ce que le Code criminel ne soit pas à la hauteur. De fait, l'Association canadienne des policiers a donné son appui au projet de loi C-268. Nous devons écouter nos agents lorsqu'ils nous disent que ces criminels violents et organisés ne prennent pas la loi au sérieux et, de ce fait, continuent à agir avec impunité.

Le sénateur Martin : Vous avez dit que les lois sont un outil extraordinaire. Oui, c'est un outil à notre disposition; cependant, l'outil qui n'est pas affûté peut être moins utile, moins efficace.

Je crois que ce projet de loi nous fait voir en quoi nous pouvons améliorer l'outil en question étant donné que les dispositions en la matière existent d'ores et déjà. Tout de même, comme vous l'avez dit, monsieur Perrin, il existe certaines lacunes. Comme les premiers cas le montrent, les peines ne servent pas les victimes et elles ne servent pas le public comme il le faudrait.

You also mentioned that the global community is responsible. It is a growing global problem. However, it is true that other jurisdictions have addressed this with more stringent penalties. Some of the members around this table have said we need stricter penalties.

Would you comment on why it is a five-year mandatory minimum and not 10 years or 15 years, as it is in other jurisdictions? How is the five-year mandatory minimum very specific to what can be usable in Canada?

Mr. Perrin: That is an issue that we will look at very closely. We wanted to ensure that the minimum was not too low and that it was not too high.

Those of you who have children know the story of *Goldilocks and The Three Bears*. There are some senators who say it is too low and some who say it is too high. That would probably suggest it is just right.

To be more direct though, we looked at the constitutional standards in the *Ferguson* decision in the Supreme Court of Canada and the Chief Justice of Canada's statement about the current test.

I was asked not to get too technical into the legal issues, but as a criminal lawyer and a criminal law professor, my legal opinion is that Bill C-268 is constitutionally sound and that five years is an appropriate level. I believe there would be potential for a successful constitutional challenge if we were to get into the realm of a 10-year or 15-year minimum sentence. At the end of the day that would in fact not protect any victim.

To pass a law that simply looks tough, that will not pass constitutional muster, will not help these victims. Therefore, my emphasis is that Bill C-268 is a measured response. It is a calculated response that recognizes the Supreme Court of Canada's test. It also recognizes human trafficking is not a crime that can be committed accidentally or with low levels of mental fault. Human trafficking has the highest level of mental fault in the Criminal Code, which is a purposeful or intentional act. As a result, we believe the bill will pass muster.

We also compared the five-year sentence to section 212(2.1) of the Criminal Code. There are important differences between Bill C-268 and that section of the Criminal Code. However, the court told us it will look to other similar or related offences to see if their minimums match. We carefully brought parity to the Criminal Code with Bill C-268 so that both section 212(2.1) and Bill C-268 have this baseline five-year minimum sentence.

Senator Dyck: I think everyone here agrees that we need something in place to protect minors in Canada from trafficking. It is a terrible crime. There were concerns with respect to the imposition of minimum mandatory sentences.

Vous avez dit aussi que la communauté internationale est responsable. C'est un phénomène qui prend de l'ampleur de par le monde. Toutefois, il est vrai que d'autres instances se sont attaquées à la question en adoptant des sanctions plus rigoureuses. Certains des membres du comité nous ont dit qu'il nous faudrait des sanctions plus rigoureuses.

Pouvez-vous dire pourquoi il s'agit d'un minimum obligatoire de cinq ans et non pas de 10 ou de 15 ans, comme cela se fait ailleurs? En quoi une peine minimale obligatoire de cinq ans se rapporte-t-elle très précisément à ce qui peut se faire au Canada?

M. Perrin : C'est une question que nous avons étudiée très attentivement. Nous voulions nous assurer que le minimum n'était ni trop bas ni trop élevé.

Ceux parmi vous qui ont des enfants connaissez l'histoire de *Boucle d'or et les trois ours*. Certains sénateurs diront que c'est trop haut, d'autres diront que c'est trop bas. Ça veut probablement dire que c'est juste comme il faut.

Pour y aller plus directement, tout de même, nous avons examiné les normes constitutionnelles énoncées dans l'arrêt *Ferguson*, de la Cour suprême du Canada, et les propos de la juge en chef du Canada au sujet du critère actuellement appliqué.

On m'a demandé de ne pas trop entrer dans les détails juridiques ou techniques de l'affaire, mais, en tant que criminaliste et professeur de droit criminel, je suis d'avis que le projet de loi C-268 est conforme à la Constitution et que le minimum de cinq ans constitue un niveau approprié. Je crois qu'il y aurait la possibilité d'une contestation fructueuse en application de la Constitution si la peine minimale adoptée était de 10 ou de 15 ans. La victime ne serait pas protégée en pareil cas.

Appliquer une loi qui a simplement l'apparence de la fermeté, mais qui sera déclarée inconstitutionnelle n'aidera pas ces victimes. J'insiste donc pour dire que le projet de loi C-268 représente une intervention mesurée. C'est une réaction dosée au phénomène qui tient compte du critère énoncé par la Cour suprême du Canada. De même, le projet de loi reconnaît que la traite des personnes n'est pas une infraction qui peut se commettre par inadvertance ou comporter une part négligeable de faute morale. La part de faute morale attribuée à la traite des personnes est la plus élevée, c'est-à-dire que c'est un acte intentionnel. De ce fait, nous croyons que le projet de loi sera jugé valable.

Nous avons aussi comparé la peine minimale de cinq ans prévue au paragraphe 212(2.1) du Code criminel. Il existe d'importantes différences entre les dispositions du projet de loi C-268 et cet article du Code criminel. Cependant, le tribunal nous a dit qu'il prendrait en considération des infractions semblables ou liées pour voir si les peines minimales concordent. Nous avons pris la peine d'assurer la parité du Code criminel avec le projet de loi C-268, de telle sorte que le paragraphe 212(2.1) et le projet de loi prévoient tous deux cette peine minimale de base, soit cinq ans.

Le sénateur Dyck : Je crois que tout le monde ici est d'accord pour dire qu'il faut adopter des mesures pour protéger les mineurs contre la traite au Canada. C'est un crime terrible. L'imposition de peines minimales obligatoires soulevait des préoccupations.

With regard to past cases, you indicated that Michael Lennox Mark only served one week. That will no longer occur because of recent legislation. You neglected to mention that in the cases of both Imani Nakpangi and Michael Lennox Mark, they were sentenced for trafficking as well as other offences. In the case of Lennox Mark, he was given two years for procuring. Therefore, his total sentence was four years. Mr. Nakpangi's total sentence was five years.

Bill C-268 will offer a tougher sentencing option, but other sentencing options are available. How did that factor into your decisions in the drafting of the bill to impose a five-year mandatory minimum sentence, knowing that the person can be charged with other offences?

Mr. Perrin: There is already judicial practice on when a concurrent or consecutive sentence should be handed down. Basically, if someone is convicted on two charges and sentenced to two years for each charge, it is up to the judge to determine whether the sentences are served at the same time, making the effective sentence for both counts only two years. In other rare instances, sentences are served back to back.

My understanding of the Lennox Mark case — and it should be examined further if you have evidence to the contrary — was that he was not given consecutive sentences. However, Imani Nakpangi was given consecutive sentences. There were two victims involved in that case and the total sentence was five years. Imani Nakpangi was given pretrial credit as we mentioned earlier.

Your question was how that factored into other offences. When criminal justice policy is crafted and the Criminal Code is developed, it is based on discrete criminal acts. We do not consider that a murderer may also break and enter, assault someone on the way into the house or commit theft. Those are separate crimes.

Similarly in this instance, separate crimes are committed by traffickers. If they take photos of their underage victims and post them on the Internet, which many have been alleged to do, that is the separate offence of distributing child pornography.

Why would we provide the offender with a lesser penalty for the ongoing sale of a victim to random men for sex acts? Why would we reduce it or think it is less egregious if they also commit other crimes? I do not see that logic. We followed the standard practice in drafting criminal law, which is to consider the discrete criminal elements separately.

Senator Dyck: We have heard from witnesses and read comments from others about how women and children are trafficked almost exclusively for the purposes of commercial sexual exploitation in the sex trade — in other words, prostitution-type related services. Why does Bill C-268 not specifically address that issue?

À propos des cas mentionnés, vous avez dit que Michael Lennox Mark a purgé une semaine d'emprisonnement seulement. Cela ne se reproduit plus avec les mesures législatives adoptées récemment. Vous avez oublié de mentionner le fait que, dans les deux cas, Imani Nakpangi et Michael Lennox Mark ont été condamnés pour traite des personnes de même que pour d'autres infractions. Dans le cas de Lennox Mark, il s'est vu imposer une peine d'emprisonnement de deux ans pour proxénétisme. Sa peine totale s'élevait donc à quatre ans. La peine totale de M. Nakpangi s'élevait à cinq ans.

Le projet de loi C-268 propose une peine plus rigoureuse comme option, mais les autres options demeurent. Comment en avez-vous tenu compte au moment de rédiger le projet de loi, pour imposer une peine minimale obligatoire de cinq ans, sachant que la personne peut être accusée d'avoir commis d'autres infractions?

M. Perrin : L'usage concernant les peines concurrentes et consécutives est déjà établi. Essentiellement, si quelqu'un est condamné en lien avec deux infractions et se voit imposer deux années d'emprisonnement pour chacune d'entre elles, il appartient au juge de déterminer s'il doit purger les deux peines en même temps, de sorte que la peine réellement appliquée aux deux chefs d'accusation représente seulement deux ans. Dans d'autres cas rares, les peines sont purgées de façon consécutive.

Si j'ai bien compris l'affaire Lennox Mark — et il vous faudrait l'examiner plus à fond si vous disposez d'éléments qui laissent croire à l'inverse —, l'auteur de l'infraction n'a pas reçu des peines consécutives. Par contre, Imani Nakpangi s'est vu imposer des peines consécutives. Il y avait deux victimes dans cette affaire, et la peine totale s'est élevée à cinq ans. Imani Nakpangi s'est vu créditer le temps passé en détention avant le processus, comme nous l'avons déjà mentionné.

Vous avez demandé comment nous en avons tenu compte par rapport aux autres infractions. L'élaboration des politiques de justice criminelle et du Code criminel prend pour référence les actes criminels considérés en eux-mêmes. Nous n'envisageons pas l'idée qu'un meurtrier puisse aussi avoir commis un vol par effraction, agressé quelqu'un en route vers la maison ou commis un vol. Ce sont des crimes séparés.

De même, dans le cas qui nous occupe, les trafiquants en question ont commis des crimes séparés. S'ils prennent des photos de leurs victimes mineures et les publient sur Internet, ce que bon nombre sont censés avoir fait, c'est une infraction distincte, soit la distribution de pornographie juvénile.

Pourquoi imposer une peine moindre à celui qui vend les faveurs sexuelles de sa victime à Pierre, Jean, Jacques? Pourquoi réduire cette peine ou penser que l'acte en question est moins grave si le délinquant a aussi commis d'autres crimes? Je ne vois pas la logique. Nous avons employé la méthode qui est courante en droit criminel, c'est-à-dire que nous avons envisagé chaque élément criminel séparément.

Le sénateur Dyck : D'après certains témoins et les observations de certains commentateurs, la traite des femmes et des enfants se fait presque entièrement aux fins de leur exploitation sexuelle à but lucratif — autrement dit, de la prostitution. Pourquoi le projet de loi C-268 ne soulève-t-il, pas expressément cette question?

UN conventions and the International Labour Organization discuss the worst forms of child labour. They include commercial sexual exploitation and drug trafficking as the worst forms. There is more than one form of trafficking minors. Why did not you distinguish in Bill C-268 that minors are trafficked explicitly for sexual exploitation and for the profit of the trafficker?

Mr. Perrin: This bill is directed to all forms of human trafficking because that is what Canada committed to do. Canada ratified the United Nations Protocol to Prevent, Suppress and Punish Trafficking in Persons, in 2002. Part of the legal obligation under this binding treaty was a promise to create a crime of human trafficking with respect to all forms of human trafficking. The bill is based on our international legal obligations. Canada must ensure that our laws are ready and equipped to deal with these forms of trafficking.

Are forms of what we refer to as forced labour trafficking happening in Canada? This talks about things like domestic servitude — a minor who is unable to leave the home of someone that she was brought into Canada to provide babysitting or massage services. These people are treated literally as modern-day slaves.

Should Canada's law treat those forms of exploitation less seriously? I mentioned a case earlier to point out that it is a false distinction to split sex trafficking from forced labour.

Bill C-268 takes the standard that these are all forms of exploitation that we need to take seriously. As a result, when we have cases like the young girl from Saint Vincent and the Grenadines that I mentioned where she was a domestic servant by day and she was raped by the man of the house at night. No commercial exchange occurred; no money was traded. We need to be careful how we craft the laws to ensure they are broad enough to capture all forms of trafficking that can be and have been derived.

A final word of caution is in regard to the United States, which has had a crime of human trafficking in minors for many years. The U.S. was fortunate to have a law that captured both sex and labour trafficking because it allowed them to deal with issues that came forward. Today, their law provides much higher penalties for sex trafficking. It has been roundly criticized by a number of non-governmental and feminist organizations.

Senator Dyck: Is the U.S. law still on the books?

Mr. Perrin: Absolutely. The United States has a 15-year minimum sentence for trafficking those victims under the age of 14 and a 10-year minimum sentence for those between 14 and 18. The major difference is that the U.S. has not ratified the UN

Les conventions de l'ONU et l'Organisation internationale du travail traitent des pires formes de travail des enfants. Cela comprend l'exploitation sexuelle à des fins commerciales et le trafic de la drogue. La traite des mineurs ne prend pas qu'une forme. Pourquoi n'avez-vous pas fait dans le projet de loi C-268 deux distinctions particulières pour le cas des mineurs qui sont vendus expressément en vue de leur exploitation sexuelle, au profit du trafiquant?

M. Perrin : Ce projet de loi vise à englober toutes les formes de traite des personnes, car cela nous renvoie à l'engagement du Canada. Le Canada a ratifié le Protocole visant à prévenir, réprimer et punir le trafic des femmes et des enfants en 2002. En ayant signé le traité en question, qui a force d'exécution, le Canada a promis notamment de créer l'infraction « traite des personnes » englobant toutes les formes de traite des personnes. Ce projet de loi s'inspire d'une obligation juridique internationale. Le Canada doit s'assurer que ces lois permettent de s'attaquer à ces formes de traite.

Y a-t-il au Canada ce que nous appelons la traite en vue du travail forcé, sous une forme ou une autre? Il s'agit par exemple de la servitude domestique — le cas d'une mineure qui ne peut quitter la résidence de la personne qui l'a fait venir au Canada pour qu'elle donne des services de gardiennage ou de massage. Ces gens-là sont traités littéralement comme s'ils étaient des esclaves de l'ère moderne.

Le Canada devrait-il prendre moins au sérieux ces formes d'exploitation? J'ai évoqué plus tôt un cas qui montre que séparer la traite en vue de l'exploitation sexuelle et la traite en vue du travail forcé représente une fausse distinction.

Le projet de loi C-268 repose sur l'idée que nous devons prendre au sérieux toutes ces formes d'exploitation. De ce fait, nous nous retrouvons avec des affaires comme celles de la jeune fille de Saint-Vincent-et-les-Grenadines dont je vous ai parlé, qui faisait le ménage le jour et était violée par l'homme de la maison le soir. Il n'y a pas eu d'échange commercial; aucune somme d'argent n'a changé de mains. Nous devons concevoir les lois avec soin pour nous assurer de ratisser assez large pour englober toutes les formes de traite qui peuvent et qui ont pu être conçues.

Je ferais une dernière mise en garde à propos des États-Unis, où l'infraction de traite des mineurs existe depuis de nombreuses années. Les États-Unis ont eu le bonheur de se donner une loi qui englobe la traite en vue de l'exploitation sexuelle et la traite en vue du travail forcé, car cela leur permettait d'affronter les problèmes au fur et à mesure qu'ils se présentaient. Aujourd'hui, leurs lois prévoient des peines nettement plus lourdes en cas de traite en vue de l'exploitation sexuelle. Plusieurs organisations non gouvernementales et organismes féministes les ont vertement critiqués.

Le sénateur Dyck : Est-ce que cette loi est encore en vigueur aux États-Unis?

M. Perrin : Certainement. Les États-Unis imposent une peine minimale de 15 ans pour la traite de victimes âgées de moins de 14 ans et une peine minimale de dix ans pour la traite de victimes âgées de 14 à 18 ans. La principale différence, c'est que les

Convention on the Rights of the Child. Therefore, we have totally different standards to which Canada has committed that the U.S. has not.

Senator Dyck: Is it correct that the U.S. does not have a minimum mandatory sentence for trafficking for the purpose of forced labour?

Mr. Perrin: Yes, that is my understanding.

Mr. Winterdyk: I would like to follow up on Senator Martin's question to Professor Perrin. Our study looked at CBSA front line officers. We also had anonymous senior RCMP officers that went off record to comment on resources available to combat entry of perpetrators into Canada. They basically all agreed that resources available to apprehend or prevent people from entering the country are almost non-existent. Basic training opportunities are available to senior management, but it is virtually non-existent for the front lines.

One suggestion in the report was to provide the resources to combat entry of the perpetrators. When we talk about providing resources for the criminal justice system per se, whether it is law enforcement, corrections or the judicial process, we simply continue to add layers to a criminal justice system that can no longer support the cost to its citizens.

It is argued that the criminal justice system needs to continue to denounce, but in denouncing, when we use the term "measured response," in whose estimation is that a measured response? Is five years acceptable to all Canadians? Do we use the utilitarian principle of the greatest good for the greatest number? Should we go to the extreme, push the law to the limit, and put it up to 10 years or 12 years?

The criminal justice system needs to continue doing what it does. We cannot throw out the baby with the bathwater. In the meantime, we need to look at the prevention oriented ideas, education and asset forfeiture and so on. By way of example, the United Kingdom has an equally horrendous problem with human trafficking. A couple weeks ago, the London Metropolitan Police disbanded the human trafficking unit because they do not have enough resources. It is not that they do not recognize it as a serious problem, but they do not have the resources to deal with it. We also need to be cognizant of that and think seriously about how we can best use the resources we have to combat this grievous problem.

Senator Eaton: This is interesting. It distresses me that both the chair and Mr. Winterdyk are more worried about the court system. You seem to be on a tangent of worrying about the judicial system and not about what is at the heart of this bill. You have provided us with some very nice academic language to say

États-Unis n'ont pas ratifié la Convention relative aux droits de l'enfant des Nations Unies. Le Canada s'est donc engagé à respecter des normes tout à fait différentes de celles que suivent les États-Unis.

Le sénateur Dyck : Est-il correct de dire que les États-Unis n'ont pas prévu de peine minimale obligatoire pour la traite de personnes en vue de les faire travailler?

M. Perrin : Oui, c'est bien ce que j'ai compris.

M. Winterdyk : J'aimerais revenir à la question que le sénateur Martin a posée à M. Perrin. Notre étude portait sur les agents de première ligne de l'ASFC. Nous avons aussi interviewé des cadres supérieurs de la GRC qui, sous le couvert de l'anonymat, ont accepté d'aborder la question des ressources dont ils disposent pour empêcher l'entrée de ces agresseurs au Canada. Les personnes interrogées ont toutes reconnu qu'il n'existait pour ainsi dire aucune ressource disponible pour appréhender ces personnes ou les empêcher d'entrer au pays. Les cadres supérieurs ont accès à des programmes de formation de base, mais à peu près rien n'est offert au personnel de première ligne.

Dans ce rapport, on suggère entre autres de fournir des ressources afin d'empêcher les agresseurs d'entrer au pays. Quand nous disons que nous voulons fournir davantage de ressources pour l'ensemble du système de justice pénale, que ce soit pour l'application de la loi, pour le système correctionnel ou pour le processus judiciaire, nous ne faisons qu'ajouter des étages à un système de justice pénale dont les citoyens n'arrivent plus à assumer les coûts.

On a fait valoir que le système de justice pénale devait continuer à être axé sur la dénonciation, mais, ce faisant, quand nous utilisons l'expression « réponse mesurée », nous ne disons pas selon qui cette réponse est mesurée. Est-ce qu'une peine de cinq ans serait acceptable aux yeux de tous les Canadiens? Devrions-nous mettre en pratique le principe utilitaire du bénéfice du plus grand nombre? Devrions-nous aller à l'extrême, pousser la loi jusqu'à ses limites, et prévoir plutôt une peine de 10 ou de 12 ans?

Le système de justice pénale doit continuer à faire ce qu'il fait déjà. Nous ne pouvons pas jeter le bébé avec l'eau du bain. Pendant ce temps, nous devons étudier les propositions axées sur la prévention, l'éducation, la confiscation des biens, et ainsi de suite. Prenons l'exemple du Royaume-Uni, qui est aux prises avec un problème de traite des personnes tout aussi horrible. Il y a quelques semaines, la police de la communauté urbaine de Londres a dissous l'unité de lutte contre la traite des personnes parce qu'elle n'avait pas assez de ressources. Ce n'est pas que les responsables ne reconnaissent pas qu'il s'agit d'un problème grave, c'est qu'ils n'ont pas les ressources nécessaires pour lutter contre ce problème. Nous devons nous aussi tenir compte de ce fait et réfléchir sérieusement à la façon dont nous pouvons le mieux utiliser les ressources dont nous disposons pour affronter ce triste problème.

Le sénateur Eaton : C'est intéressant. Mais cela m'afflige de constater que le président et M. Winterdyk se préoccupent tous les deux davantage du système judiciaire. Vous semblez plus préoccupés du système judiciaire que de ce qui est au coeur du problème. Vous nous avez dit en de beaux termes savants que

that you do not believe in deterrence. Your research has shown you that and I respect that. Forget the court system and the judicial system. Do you believe in punishment for sex trafficking?

Mr. Winterdyk: That is a loaded and interesting question. I believe that a message needs to be sent to the general public that justice is seen to be done. At the end of the day, no matter what our punishments have been for rape or terrorism, we are not seeing the results we expect. I repeat that the Criminal Code has literally tripled in size since the early 1900s. The rate of recidivism in institutions shows us that we can lock people up but they will get out sooner or later and the message is that once they get out they go right back to what they were doing. I am currently studying gangs.

Senator Eaton: Do you know anything about the rehabilitation and the success of it in jails with sex traffickers or people who have sexual problems.

Mr. Winterdyk: That is a very good question. As Professor Perrin pointed out, part of our difficulty is that there is a vast body of literature but the quality of literature on the studying of traffickers is extremely limited. I am going through some material now. I was recently in the Balkan States where they are looking at that particular effectiveness, but it is too early in the process to determine whether that is an effective deterrent.

Senator Eaton: In effect, a prison sentence might be the only protection afforded to the public.

Mr. Winterdyk: I agree. It is the only protection that the public has at the moment. As I said earlier, one of my other overriding concerns is that yes, we need to address the perpetrator but equally, we need to address the forthcoming perpetrators.

Senator Merchant: My question is directed to Professor Perrin. Why is the U.S. criticized for their law on the sex trafficking of minors? What is wrong with it? I believe you said that, did you?

Mr. Perrin: Yes, the United States has been criticized for its law because it is not reflective of what the international community has recognized, which is that there are other forms of human trafficking beyond the involvement of sex acts. In some instances, those other forms are just as degrading and life-altering as forms of sexual exploitation. The U.S. law also ignores the issue of what constitutes sex trafficking. You get into the same issue that we faced with the law governing rape and sexual assault. If you think you have a definition of sex trafficking, I would love to hear it because the term alone has been hotly debated. For example, is it sex trafficking when a minor is posted on Craigslist as being for sale for sex? We say, yes, it is. How about someone who is forced to strip as an exotic dancer? Is that sex trafficking? Is that young girl I mentioned earlier who is in a domestic servitude situation and abused by the employer at night, in a sex trafficking situation?

vous ne croyiez pas aux effets dissuasifs. C'est ce que votre recherche vous a permis de constater, et je respecte ce fait. Oubliez le système et l'appareil judiciaires. Croyez-vous qu'il faut punir l'exploitation sexuelle?

M. Winterdyk : C'est une question tendancieuse et très intéressante. Je crois qu'il faut envoyer au grand public le message selon lequel il y a apparence de justice. Au bout du compte, nous n'obtenons pas les résultats que nous recherchions, peu importe les châtimens que nous imposons pour viol ou pour terrorisme. Je répète que le Code criminel a littéralement triplé de volume depuis le XX^e siècle. Le taux de récidive dans les établissements carcéraux nous fait comprendre que, même si nous enfermons des gens, ils vont tôt ou tard sortir de prison; le message qui circule, c'est que dès leur sortie ils reprennent leurs activités antérieures. Je mène actuellement une étude sur les gangs.

Le sénateur Eaton : Avez-vous des données quelconques sur les programmes de réinsertion sociale et leur taux de réussite, dans les prisons, en ce qui concerne les proxénètes ou les gens qui ont des problèmes de nature sexuelle?

M. Winterdyk : C'est une très bonne question. Comme le M. Perrin l'a signalé, notre problème découle en partie du fait qu'il existe un vaste corpus de documents, mais la qualité des documents qui portent sur la traite de personnes laisse assez à désirer. Je suis justement en train d'étudier certains de ces documents. Je me trouvais récemment dans les Balkans, où des gens effectuent justement une étude sur l'efficacité de ce type d'interventions, mais il est encore trop tôt pour savoir si elles ont un effet dissuasif réel.

Le sénateur Eaton : En réalité, la peine d'emprisonnement est peut-être la seule protection que l'on peut offrir au public.

M. Winterdyk : Je suis d'accord avec vous. C'est la seule protection dont le public dispose à l'heure actuelle. Comme je l'ai dit plus tôt, ce qui me préoccupe le plus, c'est le besoin de contrer les auteurs de ces crimes, mais aussi de contrer la prochaine génération de ces délinquants.

Le sénateur Merchant : Ma question s'adresse à M. Perrin. Pourquoi les États-Unis sont-ils critiqués en raison de leur loi sur l'exploitation sexuelle des mineurs? Quel est son défaut? C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas?

M. Perrin : Oui, on a critiqué les États-Unis parce que leur loi ne tient pas compte de ce que la communauté internationale a reconnu, c'est-à-dire qu'il existe d'autres formes de traite de personnes qui ne se limitent pas aux actes sexuels. Dans certains cas, ces autres formes sont tout aussi dégradantes que les différentes formes d'exploitation sexuelle, et elles changent également le cours d'une vie. La loi promulguée aux États-Unis ne tient pas compte non plus de ce qui constitue l'exploitation sexuelle. Nous avons eu le même problème quand il a été question de la loi sur le viol et les agressions sexuelles. Si vous pensez connaître une bonne définition de l'exploitation sexuelle, j'aimerais beaucoup que vous me la donniez, parce que l'expression en elle-même a été chaudement débattue. Par exemple, est-ce qu'il s'agit d'exploitation sexuelle quand on affiche la photo d'une personne mineure sur le site Craigslist afin de vendre ses services sexuels? Nous vous répondons par l'affirmative, oui. Et qu'en est-il des

A problem occurs when you try to cut out one form of trafficking that may be of concern to you as the most egregious because it can leave big gaps in the law. That is why the U.S. approach has been challenged.

I encourage members of the committee to look at the recent U.S. publication on the topic by a researcher named Kevin Bales and is called, *The Slave Next Door*. Some of the so-called labour trafficking cases in the United States are extremely egregious. One case that opens the book involves an individual literally being chained outside in Texas during 40-degree-Celsius temperatures so that no one could see the domestic servant being exploited in the house.

We need to be careful not to craft a law today that will be far too limited to encompass the forms of human trafficking that we know exist in Canada. We would be naive to think they are not happening here.

Senator Merchant: That is the problem. It is difficult to define the instance and to have just one punishment for all these different instances. That is what I find difficult with the sentences.

Mr. Perrin: The definition of “exploitation” used in Bill C-268 is the same phrase that then Minister of Justice and Attorney General Irwin Cotler proposed. This bill uses the same definition of human trafficking as is currently in the Criminal Code. I find it hugely incongruous to have a general offence of human trafficking in the Criminal Code and then carve out one piece involving sex trafficking of children, which we think is worse than human trafficking of a child for any purpose. It would not be consistent with what Canada committed to doing, which is to identify all forms of trafficking.

The definition is quite specific, and the courts will begin to interpret it as cases come forward. We are waiting to see what further evidence they will have. Let us not tinker with that definition at this time. The time for that will be later. Bill C-268 uses the same definition and makes a focused change, which is to deal with the sentencing issue.

Senator Cordy: Professor Perrin, you said it was amazing that a private member's bill has gotten this far. A couple of years ago, Liberal Senator Phalen from Nova Scotia brought forward a bill on human trafficking. However, Parliament was prorogued so we did not have time to get the bill through before Senator Phalen retired.

personnes forcées à se dévêtir pour danser? S'agit-il d'exploitation sexuelle? La jeune fille dont j'ai parlé plus tôt, qui a été réduite à l'esclavage domestique et qui a été agressée par son employeur toutes les nuits, est-elle exploitée sexuellement?

Le problème survient lorsqu'on essaie de s'en tenir à une forme de traite qui nous préoccupe davantage car elle nous semble la plus flagrante; cette façon de faire creuse d'importantes lacunes dans la loi. C'est la raison pour laquelle l'approche des États-Unis a été contestée.

J'encourage les membres de votre comité à jeter un coup d'oeil sur le livre *The Slave Next Door*, publié récemment aux États-Unis par le chercheur Kevin Bales. Parfois, les cas de soi-disant traite d'esclaves, aux États-Unis, sont on ne peut plus évidents. La première affaire dont il est question, dès les premières pages de ce livre, concerne une personne qui, à l'extérieur, vivait littéralement enchaînée, dans un coin du Texas où la température s'élève à 40 degrés Celsius, et qui, à l'intérieur, était traitée comme une esclave domestique à l'insu de tout le monde.

Nous devons faire attention, aujourd'hui, car nous ne voulons pas rédiger une loi qui sera trop restreinte et qui ne sera pas adaptée à toutes les formes de traites de personnes qui existent à notre connaissance au Canada. Il serait naïf de penser que cela ne se passe pas ici.

Le sénateur Merchant : C'est bien là le problème. Il est difficile de définir une situation et de ne prévoir qu'une forme de châtimement pour toutes les situations. C'est ce qui m'ennuie quand il est question des peines.

M. Perrin : La définition du terme « exploitation » utilisée dans le projet de loi C-268 reprend le libellé de la proposition d'Irwin Cotler, qui était alors ministre de la Justice et procureur général. Ce projet de loi utilise également la définition de la traite de personnes qui figure actuellement dans le Code criminel. Je trouve tout à fait absurde que l'on ait prévu, dans le Code criminel, une infraction générale liée à la traite des personnes et qu'ensuite, on en isole une disposition liée à l'exploitation sexuelle des enfants parce que l'on croit que c'est pire que la traite des personnes ou des enfants, quel qu'en soit le motif. Cela ne me semble pas respecter l'engagement qu'a pris le Canada, qui consiste à définir toutes les formes de traites de personnes.

La définition est assez précise, et les tribunaux, à mesure que les causes se présenteront, se mettront à l'interpréter. Nous attendons de voir de quelles preuves supplémentaires ils disposeront. Ce n'est pas encore le temps de rafistoler cette définition. Nous ferons cela plus tard. Le projet de loi C-268 utilise la même définition et apporte un changement ciblé, en s'attachant à la question de l'imposition des peines.

Le sénateur Cordy : Monsieur Perrin, vous avez dit être très étonné de voir un projet de loi émanant d'un député se rendre si loin. Il y a un ou deux ans, le sénateur libéral Phalen, de la Nouvelle-Écosse, a présenté un projet de loi sur la traite des personnes. Cependant, le Parlement s'est prorogé, et nous n'avons donc pas eu le temps d'étudier le projet de loi avant la retraite du sénateur.

Everyone around the table would agree that human trafficking is a horrific crime. It is found in every major centre in Canada. We tend to think of it as being international but it is in our backyard. Homeless women and children are the most vulnerable to becoming victims. I used to sit on the board of a centre for homeless teens in Halifax.

One thing struck me, Mr. Winterdyk. Did you say that less than 1 per cent of traffickers are detected and reported?

Mr. Winterdyk: Less than 1 per cent reaches conviction.

Senator Cordy: Punitive measures are not going to change much because 99 per cent are not found guilty and not convicted. Unless we do other work in Canada to provide deterrence to the crime, then this bill will deal with only 1 per cent of the crimes being committed?

Mr. Winterdyk: Exactly.

Senator Cordy: That is scary.

Mr. Perrin: If I may, it is not at all clear to me what this 1 per cent statistic is. We need clarification. My research does not say anything to indicate that in Canada there has been only a 1 per cent conviction rate. It is much higher than that. The committee would need clarification on what Professor Winterdyk is specifically referring to.

Mr. Winterdyk: The 1 per cent goes back to my earlier comment that we do not even have an accurate number of how many perpetrators there are in Canada. The 1 per cent is based on a crude estimate of how many we think there are versus the potential number of perpetrators. If we go on official statistics, it could be as low as 600, in which case the 1 per cent would be lower; and if it is 8,000 or higher, then the percentage is extremely low.

Research out of the United States points to the fact that because we are preoccupied with the problem while not understanding it, we are putting parameters around things that we do not fully understand. I am not suggesting that we are overreacting but rather than have a knee-jerk response, we need to understand this phenomena in order to take the appropriate measures.

That body of literature is finally beginning to emerge. What Professor Perrin is doing, some of what we have been doing, and what is emerging in the United States and internationally is beginning to shed light on these richer questions rather than the descriptive information where we talk about case examples. A case a cause does not make.

The Chair: Thank you. We have run out of time. Thank you to both witnesses.

Toutes les personnes présentes ici aujourd'hui seront d'accord pour dire que la traite des personnes est un crime horrible. Il est perpétré dans tous les grands centres du Canada. Nous sommes portés à penser que c'est un crime qui se produit sur la scène internationale, mais cela se passe dans notre propre cour. Les enfants et les femmes sans abri sont les plus susceptibles d'en être les victimes. J'ai déjà siégé au conseil d'administration d'un centre pour adolescents sans abri à Halifax.

Une chose me frappe, monsieur Winterdyk. Avez-vous bien dit que moins de 1 p. 100 des auteurs de ces crimes sont découverts et font l'objet d'un signalement?

M. Winterdyk : Moins de 1 p. 100 d'entre eux vont être condamnés.

Le sénateur Cordy : Des mesures punitives ne vont rien changer à la situation étant donné que 99 p. 100 des délinquants ne sont jamais jugés coupables ni condamnés. Si le Canada ne prend pas d'autres mesures pour dissuader les auteurs de ce crime, le projet de loi que nous étudions ne concernera que 1 p. 100 des crimes qui sont commis?

M. Winterdyk : Exactement.

Le sénateur Cordy : Cela fait peur.

M. Perrin : Si vous me le permettez, j'aimerais indiquer qu'à mon avis, cette statistique, 1 p. 100, n'est pas très claire. Nous avons besoin de clarification. Selon mes recherches, rien n'indique qu'il n'y aurait au Canada qu'un taux de condamnation de 1 p. 100. Le taux est beaucoup plus élevé que cela. Le comité a besoin d'éclaircissements au sujet de ce que M. Winterdyk mentionne.

M. Winterdyk : Cette proportion de 1 p. 100 dont on parle renvoie à un commentaire que j'ai fait plus tôt, quand j'ai dit que nous ne connaissions même pas le nombre exact d'auteurs de ce type de crime au Canada. Cette proportion de 1 p. 100 est fondée sur une approximation très large du nombre de délinquants et du nombre potentiel de délinquants. Si nous avions des statistiques officielles, nous pourrions dire qu'il n'y en a que 600, auquel cas la proportion de 1 p. 100 serait déjà faible; s'il y en a 8 000 ou davantage, cette proportion serait extrêmement faible.

Les recherches menées aux États-Unis ont révélé que, étant donné que nous nous préoccupons du problème, même si nous ne le comprenons pas, nous fixons des paramètres autour de choses que nous ne comprenons pas pleinement. Je ne dis pas que notre réaction est exagérée, mais, plutôt que d'agir par réflexe, nous devrions chercher à comprendre le phénomène afin de pouvoir prendre les mesures appropriées.

Il se forme enfin un corpus de documents. Les recherches de M. Perrin, une partie des miennes et ce qui se fait d'innovateur aux États-Unis et dans les autres pays, tout ça va commencer à jeter de la lumière sur ces questions complexes, et nous pourrions aller au-delà des renseignements descriptifs que nous tirons des études de cas. Tous les cas ne font pas jurisprudence.

Le président : Merci. Nous n'avons plus de temps. Merci aux deux témoins.

We will continue with our second panel. We have two people from the International Bureau for Children's Rights. Ms. Nadja Pollaert is Director General. She received her diploma in international relations from the Institut d'études politiques de Paris. She also received her master's degree from the Université de Montréal. She spent many years working as coordinator of the committee to aid refugees, defending the rights of refugees and advocating for asylum.

Mr. Camille Karbassi is Program Manager against Child Trafficking. He earned a diploma in international law from the Université de Paris. He has since acquired vast experience in the field of human rights and trafficking. He worked extensively in South America with different NGOs on these issues and contributed to United Nations reports on modern forms of slavery. He has developed training for front line workers in Canada that focuses on the identification of children— victims of human trafficking.

[Translation]

Nadja Pollaert, Director General, International Bureau for Children's Rights: First, may I thank you for this opportunity. It is a privilege to appear before you this afternoon.

We feel that the first question to be asked is why we have so few trafficking charges in Canada today. This is a question that neither Professor Perrin nor Mr. Winterdyk has yet answered. Then, having worked with police officers and with victims' rights organizations, we want to point out to you that yesterday's victims can sometimes help to recruit the victims of today.

The position we take is on the side of children's rights, which is very different. In our view, when we look at other international instruments, like the UN guidelines on crime prevention, it is very important to consider the 3 Ps: prevention, protection and prosecution.

Canada has already passed a body of legislation on sexual exploitation, as mentioned in particular in Canada's first report on the implementation of the optional protocol against the sale of children and sexual exploitation.

The police to whom we have spoken, in particular in and around Montreal, have confirmed to us that this legislation is very effective, that it does what it is supposed to do, which is to put abusers in prison and to protect victims.

Camille Karbassi, Program Manager, Child Trafficking, International Bureau for Children's Rights: I would like to add that we are in complete agreement with recommendation 6 in the Senate report on children entitled *The Silenced Citizens*.

We think that a holistic approach is important and that prevention must be considered as well, not just the suppression of the crime. We must understand how complex the phenomenon of

Nous allons maintenant passer à notre second groupe d'experts. Nous recevons deux témoins du Bureau international des droits des enfants. Mme Nadja Pollaert est la directrice générale. Elle a obtenu un diplôme en relations internationales de l'Institut d'études politiques de Paris et une maîtrise de l'Université de Montréal. Elle a travaillé de nombreuses années à titre de coordonnatrice du Comité d'aide aux réfugiés, se consacrant à la défense des droits des réfugiés et des demandeurs d'asile.

M. Camille Karbassi est chargé du programme dans le cadre du projet contre la traite d'enfants. Il a obtenu un diplôme en droit international de l'Université de Paris. Il a par la suite acquis une vaste expertise dans le domaine des droits de la personne et de la traite des personnes. Il a longtemps travaillé sur ces questions en Amérique du Sud, auprès de différentes ONG et a participé à la préparation de rapports des Nations Unies portant sur l'esclavage moderne. Il a élaboré, à l'intention des travailleurs de première ligne du Canada, un programme de formation qui s'attache à l'identification des enfants victimes de traite.

[Français]

Nadja Pollaert, directrice générale, Bureau international des droits des enfants : D'abord, permettez-moi de vous remercier pour cette opportunité. C'est un privilège de pouvoir comparaître devant vous cet après-midi.

Selon nous, il faut d'abord se poser la question pourquoi nous avons si peu d'accusations de traite aujourd'hui au Canada. C'est une question à laquelle n'ont pas répondu encore le professeur Perrin ou M. Winterdyk. Ensuite, ayant travaillé avec les policiers et les organisations de défense des droits des victimes, nous désirons vous faire remarquer que parfois les anciennes victimes peuvent collaborer au recrutement des nouvelles victimes.

De notre côté, nous nous sommes positionnés d'un point de vue des droits de l'enfant, ce qui est très différent, et selon nous, quand on regarde les autres instruments internationaux, comme les U.N guidelines on crime prevention, c'est très important de regarder les 3P, soit la prévention, la protection et la poursuite.

Le Canada a déjà adopté un ensemble de lois contre l'exploitation sexuelle, toutes notamment mentionnées dans le premier rapport du Canada sur la mise en œuvre du protocole optionnel contre la vente d'enfants et l'exploitation sexuelle.

Nous avons pu confirmer auprès des policiers auxquels nous avons parlé, notamment dans la région de Montréal, que ces lois sont très efficaces, qu'elles font ce qu'elles doivent faire, c'est-à-dire incarcérer les agresseurs et protéger les victimes.

Camille Karbassi, chargé de programme, Traite d'enfants, Bureau international des droits des enfants : J'aimerais rajouter que nous sommes en parfait accord avec la recommandation n° 6 du rapport sénatorial sur les enfants, intitulé *Des citoyens sans voix*.

Nous pensons que c'est important d'avoir une approche holistique et de prendre en considération la prévention aussi, pas seulement la répression, et comprendre la complexité du

trafficking is before we move such a major response to the legislative level. This is a most complex phenomenon that is very difficult to pin down.

As Ms. Pollaert said, I think also that it is important to understand why there are so few convictions. Is the problem with the evidence, with the charges?

It is also important to educate and train judges to understand that they have an important role to play; they must also be given room to manoeuvre. That is basically our position, because a position that does not give judges that room to manoeuvre is a dangerous one. As was mentioned, victims often become traffickers themselves, so it is important to consider how the response can be adapted to the situation.

Ms. Pollaert: We have trained a number of organizations that work with young people in the street and in bus stations, kids who are exploited and vulnerable. The people involved told us that one of the problems is the availability of protection.

We held round tables with Youth Protection, the RCMP, Border Services, Citizenship and Immigration Canada and the Montreal police. I feel that it is important to stress that young people in a trafficking ring run by street gangs do not always want to get out of it, do not always see themselves as victims. That is something else that has to be looked at: we sometimes have a lot of difficulty getting them to testify, because, as victims, they really have no other option in life and they are trapped in the ring and the manipulation.

We would like to draw your attention to the fact that victims can sometimes become recruiters. If the minimum sentence goes to five years, those who have been victims are in danger, because the judge will no longer have the discretion to take that factor into consideration, where a victim becomes an abuser and commits a crime.

The whole question of the sexual exploitation of children in Canada must be considered. We have appeared before the Standing Senate Committee on Human Rights on this matter and we know that currently no strategy is in place. But there is a lot of good will and we have produced a report painting a picture of trafficking in Canada. At the moment, there is even no difference made between the trafficking of children and the trafficking of adults. So it is a problem. Violence against children, sexual exploitation and luring on the Internet are areas where we see that action is not coordinated. That is another important factor to deal with.

[English]

The Chair: That was brief. Thank you. You talked about victims who recruit new victims. One of the problems I have with mandatory minimums is that not all of the perpetrators are the same. Certainly, we want to see some of the bad cases that Professor Perrin talked about get an appropriate sentence. However, some perpetrators are themselves victims who recruit

phénomène de la traite avant d'apporter une réponse aussi importante au niveau législatif. C'est un problème extrêmement complexe, très difficile à cerner.

Je pense aussi que c'est important, comme disait Mme Pollaert, de comprendre pourquoi il y a si peu de sentences. Est-ce un problème de preuve, de mise en accusation?

Il est également important de sensibiliser et former les juges, de comprendre qu'ils ont un rôle important à jouer et qu'il faut leur laisser une certaine marge de manœuvre aussi. C'est un peu notre position, parce qu'une position qui ne donne pas de marge de manœuvre aux juges est une position dangereuse. Comme on le disait, souvent, les victimes deviennent ensuite trafiquants, donc c'est important aussi de voir comment on peut adapter la réponse en fonction de la situation.

Mme Pollaert : On a donné une formation à plusieurs organisations qui travaillent auprès des jeunes dans la rue et aux stations d'autobus, les jeunes qui sont exploités et en situation de vulnérabilité. Les intervenants nous disaient que l'un des problèmes, c'est l'accès à la protection.

Nous avons eu des tables rondes avec la Protection de la jeunesse, la GRC, l'Agence frontalière, Citoyenneté et Immigration Canada et la police de Montréal. Je pense qu'il est important de souligner ceci : souvent les jeunes victimes d'un réseau de traite dans le milieu des gangs de rue ne veulent pas forcément en sortir, ne se perçoivent pas forcément toujours comme des victimes. Voilà un autre aspect qu'il faut regarder : nous avons beaucoup de difficulté parfois à les amener à témoigner, parce les victimes n'ont pas vraiment une autre option de vie et elles sont captives de ce réseau et de cette manipulation.

Nous voudrions attirer votre attention sur le fait que des victimes peuvent quelquefois devenir des recruteurs. Si la sentence minimale était portée à cinq ans, il y un danger pour les anciennes victimes, car le juge n'aurait plus la marge de manœuvre pour prendre en considération cet aspect, c'est-à-dire le cas d'une victime qui devient un agresseur ou qui commet un crime.

Il faudrait se pencher sur tout l'aspect de l'exploitation sexuelle des enfants au Canada. Nous avons comparu au Comité sénatorial permanent des droits de la personne à ce sujet, et nous savons qu'il n'y a aucune stratégie en place à l'heure actuelle. Il y a, toutefois, beaucoup de volonté et nous avons produit un rapport dressant un portrait de la traite au Canada. Présentement, il n'y a même pas de différenciation entre la traite d'enfants et la traite d'adultes. C'est donc un problème. Toute la violence faite aux enfants et l'exploitation sexuelle et la manipulation sur Internet sont des domaines où nous pouvons constater que l'action n'est pas cohérente. Ce serait donc aussi une situation important à considérer.

[Traduction]

Le président : Vous avez été brefs. Merci. Vous avez parlé des victimes qui recrutent de nouvelles victimes. Ce qui m'ennuie, entre autres, quand on parle de peine minimale obligatoire, c'est que les auteurs de ce crime ne sont pas tous les mêmes. Évidemment, nous voulons que les auteurs des crimes sordides dont a parlé M. Perrin se voient infliger une peine appropriée.

new victims. I would like you to talk more about that. Do those victims deserve a five-year sentence? We know in other cases where people are manipulated, brainwashed and set about doing these kinds of things. They would be caught by this bill and subject to a five-year minimum. Could you comment further about such a situation?

[Translation]

Mr. Karbassi: It is important to have a case-by-case approach. Often, girls who have been victims can play a fundamental role in recruitment because they manage to gain the confidence of new victims. They are manipulated, which is why they cannot really be considered traffickers because, as former victims themselves, they have already lost their humanity to a considerable extent. It is important to maintain that case-by-case approach and not to lump them all together.

[English]

Ms. Pollaert: I would add that the laws governing refugees and immigration are becoming restrictive with regard to international trafficking. In many cases, people are trafficked into Canada because in some instances they have no legal way to get into Canada.

We did not mention this point but there is a specific temporary permit for trafficking victims, which is six months. It is our view that it is not procedure. We know from people who work with refugees that they do not complain. There is no insurance that they will not be sent back. Often there is no collaboration between the courts, immigration and the border agencies. I had a case of a victim from Bangladesh who wanted to testify but CIC deported her before she could testify. That is usually not a great thing to do if you want the testimony heard by a court.

There are major issues with regard to victim protection, especially for foreign nationals and people who have no status in Canada. It is a discretionary permit so there is no obligation to issue it. The immigration officer can decide to give it or not. It is difficult to gain the trust of victims and say that they have a chance.

With regard to children, we think it does not take into consideration the primary consideration, which is the best interest of the child. That can be found in Article 3 of the Convention on the Rights of the Child. After six months, the child can be sent back. It is our view that there is no in-depth evaluation of the possibilities of being re-trafficked.

Cependant, les délinquants sont parfois eux-mêmes des victimes qui doivent recruter de nouvelles victimes. J'aimerais que vous parliez un peu plus de cela. Est-ce que ces victimes méritent une peine de cinq ans? Nous savons aussi que, par ailleurs, des gens sont manipulés, subissent un lavage de cerveau et sont prêts à faire ce genre de choses. Ils seraient visés par ce projet de loi et pourrait se voir infliger une peine minimale de cinq ans. Pourriez-vous m'en dire plus sur de telles situations?

[Français]

M. Karbassi : Il est important d'avoir une approche au cas par cas. Souvent, des jeunes filles qui ont été des victimes peuvent jouer un rôle fondamental dans le recrutement parce qu'elles arrivent à gagner la confiance de nouvelles victimes. Elles sont manipulées et on ne peut pas vraiment les considérer comme des trafiquantes parce qu'elles sont manipulées et qu'elles ont perdu déjà, en grande partie, leur humanité parce qu'elles sont d'anciennes victimes. Il est important de garder cette approche de cas par cas et de ne pas tout mettre dans le même sac.

[Traduction]

Mme Pollaert : J'aimerais ajouter que les lois qui régissent l'asile et l'immigration sont de plus en plus restrictives car elles ciblent le trafic international. Dans bien des cas, les gens entrent au Canada clandestinement car ils n'ont pas toujours les moyens de le faire légalement.

Nous n'en avons pas encore parlé, mais, dans des cas très précis, les victimes de la traite des personnes peuvent obtenir une autorisation temporaire pour six mois. Nous estimons que cela ne fait pas vraiment partie de la procédure. Les gens qui travaillent auprès des réfugiés nous ont dit que ces personnes ne portaient pas plainte. Elles n'ont aucune assurance selon laquelle elles ne seront pas renvoyées d'où elles viennent. Souvent, la collaboration fait défaut entre les intervenants des tribunaux, de l'immigration et des services frontaliers. J'ai eu à m'occuper d'une femme du Bangladesh qui avait été victime de la traite des personnes et qui a voulu témoigner; CIC l'a expulsée avant qu'elle ne puisse le faire. En général, ce n'est pas une bonne idée, si vous voulez que le tribunal puisse entendre les témoignages.

La protection des victimes, en particulier les ressortissants étrangers et les personnes qui n'ont pas de statut au Canada, se bute à d'importants obstacles. Pour commencer, il s'agit d'une autorisation discrétionnaire, et il n'est pas obligatoire de la donner. C'est l'agent d'immigration qui décide s'il convient de la donner ou non. Il est difficile de gagner la confiance des victimes et de leur dire qu'elles ont des chances de s'en sortir.

Nous sommes d'avis que l'on n'a pas tenu compte d'un aspect principal, c'est-à-dire l'intérêt supérieur de l'enfant. C'est inscrit à l'article 3 de la Convention relative aux droits de l'enfant. Après six mois, un enfant peut être renvoyé chez lui. Nous sommes d'avis qu'il n'y a pas eu d'évaluation en profondeur des possibilités qu'ils deviennent de nouveau une victime des trafiquants.

[Translation]

Senator Champagne: You have each talked to us a lot about your preference for a case-by-case approach rather than for a real minimum sentence, so that the judge has the widest possible manoeuvring room. In theory, I find that right and proper. But we have seen what happens when one of these abusers is caught: he is put behind bars for a while and then they come up with the two days' credit for every one he spent in jail before his trial. So those days are counted double and, after abusing a victim for two or three years, he ends up doing about a week in prison. In cases like that, I wonder if it would be better to have at least some minimum sentence before he is put back on the street to start the same racket all over again.

Ms. Pollaert: We agree with you in principle. But, before you make your decision, we would like you to consider that existing laws against the sexual exploitation of children have a lot of teeth. That did not come out today in the presentations. I do not have detailed statistics. There are a number of child sexual exploitation cases before the courts and people are being sentenced.

We know from police officers working in the street that the police often tend to use sexual exploitation and organized crime legislation because they know that they will end up with the same result. The person will go to prison. Trafficking is so hard to prove because it is longer and more complicated. There is a greater danger of not being able to prosecute people, but you can do that very well with legislation that is already in place. So I would invite you to compare this with the legislation that is already in place and how effective it is. Specifically, compare the combination of sexual exploitation and organized crime legislation with the human trafficking act.

Senator Champagne: We also have problems with young people who are put with a family, in a house, for example. It is really forced labour. That should be included too. You talked about the difference between trafficking in children and trafficking in adults. That is the hole in the legislation that Bill C-268 would fill because everyone under the age of 18 would be covered. There would be less danger that victims would recruit other victims. That is what you were talking about. That shocked me. I am not sure whether any of my colleagues reacted in the same way to hearing that victims recruit other victims. Maybe it is a way to get better treatment from the people holding them.

Would Bill C-268 not make it so that, with children under 18, it would be considered a crime, but that abusers like them would get a lighter sentence? Are you completely against that as an idea?

Ms. Pollaert: We did not come here to be for or against. I just think that it is important for us to point out that, if the kids, in certain cases, move from being victims to being recruiters, it is important to take that into consideration and to see how this proposal can be adjusted to accommodate the situation.

[Français]

Le sénateur Champagne : Vous nous parlez beaucoup, l'un et l'autre, de votre préférence pour faire du cas par cas et qu'il n'y ait pas vraiment de peine minimale, ceci afin de donner au juge la marge de manœuvre la plus large possible. En théorie, je trouve cela tout à fait correct. Mais on a vu ce qui se passe quand finalement on attrape un de ces agresseurs, on le met en taule pendant quelque temps et on arrive avec deux fois le nombre de jours passés en prison avant son procès; donc on compte les jours en double et, finalement, après avoir agressé quelqu'un et avoir fait de quelqu'un une victime pendant deux ans ou pendant trois ans, il va faire une semaine en prison. Je me demande si, dans ces cas, il ne serait pas mieux d'avoir au moins une peine minimale avant qu'on puisse le retourner dans la rue pour qu'il recommence le même manège?

Mme Pollaert : En principe, nous sommes d'accord avec vous. Mais on voudrait que vous considériez, lors de votre décision, qu'il existe tout de même des lois contre l'exploitation sexuelle des enfants qui ont beaucoup de force. C'est quelque chose qui n'a pas été présentée aujourd'hui. Je n'ai pas de statistiques détaillées. Il y a beaucoup de cas d'exploitation sexuelle des enfants devant les tribunaux et les gens reçoivent des sentences.

Les policiers ont souvent tendance — et on le sait par des policiers qui travaillent sur le terrain — à utiliser les lois contre l'exploitation sexuelle et la Loi contre le gangstérisme en se disant que finalement, ils vont arriver au même résultat. La personne va être incarcérée. La traite est tellement difficile à prouver parce que c'est plus long et plus compliqué. On se met plus en danger de ne pas pouvoir être capable de poursuivre l'individu alors qu'avec les lois présentement en place, on y arrive très bien. Je vous inviterais donc à faire cet exercice de comparaison entre les lois déjà en place et leur efficacité, surtout la combinaison de l'exploitation sexuelle et la Loi sur le gangstérisme versus la Loi sur la traite de personnes.

Le sénateur Champagne : Nous avons aussi les problèmes de jeunes qui sont placés dans une famille, dans une maison, par exemple. Et c'est vraiment du travail forcé. Ce serait inclus également. Vous parliez de la différence entre la traite d'enfants et la traite d'adultes. C'est justement ce trou dans la loi que viendrait boucher le projet de loi C-268 puisque tous les jeunes âgés de moins de 18 ans seront, à tout le moins, couverts par cette loi. Nous risquerions moins que des victimes recrutent d'autres victimes. C'est ce dont vous nous parliez. Cela m'a étonnée; je ne sais pas si certains de mes collègues ont réagi de la même façon au fait que des victimes recrutent d'autres victimes. C'est peut-être la façon d'obtenir un meilleur traitement du géolier.

Le projet de loi C-268 ne ferait-il pas en sorte que, lorsque ce sont des enfants de 18 ans et moins, ce soit considéré comme un crime, mais que les agresseurs puissent être condamnés à une peine minimale? Vous êtes complètement contre cette idée?

Mme Pollaert : Nous ne sommes pas venus ici pour être contre ou pour; je pense qu'il est important pour nous de faire valoir que, dans certains cas, si les jeunes passent de victimes à recruteurs, c'est important de le considérer et de voir comment on pourrait aménager cette proposition pour intégrer cet aspect.

[English]

Senator Plett: Ms. Pollaert, you mentioned victims who recruit victims. If the victims who recruit are underage, they will be tried as minors, so this bill would not apply to them. It would apply only if they were over the age of 18 years. I am not sure that is entirely relevant. If they are adults and they turn to crime, it is terribly sad. We should try to work with them and to help them before they turn to that crime.

I had a conversation with an individual that used to be a provincial attorney general. I discussed with him situations like those you mentioned where there is not much leeway; they must be tried even if there are circumstances. He is quite sure that if there are extenuating circumstances — I hate to say this — there are enough loopholes that they can be tried for something other than human trafficking.

We keep saying we want to have faith in our judicial system and in our judges. I would also have faith in the prosecutor that he or she may be tried for another crime if there are extenuating circumstances. Maybe that is a cop-out.

I said this repeatedly, and this may be the last time I say it because our committee hearings are coming to a close, we bend over for the perpetrators and the victims will simply have to suffer. It is time that we start to penalize the perpetrators and not the victims.

Ms. Pollaert: I think you take the problem from the wrong standpoint. That we do not have a lot of cases in court currently is not because there is no minimum sentence. There are no cases because people are not willing to testify. It is complicated for police to gather proof.

I do not think this bill will change much concerning sexual exploitation of children or human trafficking in Canada. We have given this training to approximately 20 organizations. We work with people that work with children and youth in difficult situations and that may be victims of sexual trafficking. They do not even know what to do with such a child or to whom they can turn. For example, in Montreal, gangs involved in trafficking are outside the youth centre and call the girls. Manipulation and the other factors are still involved. What the bill proposes is, for me, not about victim protection.

Senator Plett: You say this bill will not help these victims, but you have not convinced me that it will hurt the victims. Unfortunately, we will continue to have crime. Even if we had capital punishment, we would continue to have crime, although that individual would not commit a crime again. We cannot simply throw our hands up and say, "It will not work anyway, so

[Traduction]

Le sénateur Plett : Madame Pollaert, vous avez parlé des victimes qui recrutent d'autres victimes. Si les victimes qui font du recrutement sont mineures, elles subiront leur procès à ce titre, et notre projet de loi ne s'appliquera pas à leur cas. Il ne s'y appliquerait que s'il s'agissait de personnes de plus de 18 ans. Je ne suis pas convaincu que cela soit tout à fait pertinent. S'il s'agit d'adultes qui s'adonnent à la criminalité, c'est horriblement triste. Nous devrions tenter de travailler auprès de ces personnes et de les aider avant qu'elles ne s'engagent dans ce type de délinquance.

J'ai parlé à une personne qui se trouve à être un ancien procureur général provincial. J'ai discuté avec lui de cas comme ceux dont vous avez parlé, où la marge de manoeuvre est quasiment inexistante; les délinquants doivent être jugés, malgré les circonstances. Cet ancien procureur était presque sûr du fait que, quand il existe des circonstances atténuantes — je déteste avoir à dire cela —, il existe suffisamment de brèches pour qu'une personne soit jugée pour une autre infraction que la traite des personnes.

Nous disons toujours que nous sommes prêts à faire confiance à notre système judiciaire et à nos juges. Je dois également faire confiance au procureur, lorsqu'il dit qu'une personne peut être jugée pour un autre crime s'il existe des circonstances atténuantes. C'est peut-être une façon de se dérober.

Je l'ai dit à plusieurs reprises, et ce sera probablement la dernière fois que je vais le dire car la séance du comité tire à sa fin : nous nous occupons beaucoup des criminels, et nous laissons les victimes à leur souffrance. Il est temps que nous commençons à punir les criminels plutôt que les victimes.

Mme Pollaert : Je crois que vous abordez le problème sous le mauvais angle. Le fait qu'il n'y ait pas actuellement de causes portées devant les tribunaux ne tient pas au fait qu'il n'existe pas de peine minimale. Il n'y a pas de causes car les gens ne sont pas prêts à témoigner. La police a également de la difficulté à réunir des preuves.

Je ne crois pas que ce projet de loi changera grand-chose à l'exploitation sexuelle des enfants ou à la traite de personnes au Canada. Nous avons donné cette formation à une vingtaine d'organisations. Nous travaillons avec des gens qui travaillent auprès des enfants et des jeunes en difficulté, qui peuvent être victimes d'exploitation sexuelle. Ces jeunes ne savent même pas à qui s'adresser ni quoi faire quand ils rencontrent un enfant qui se trouve dans cette situation. À Montréal, par exemple, les gangs qui s'adonnent à ce trafic téléphonent aux filles de l'extérieur des centres pour jeunes. La manipulation, tout comme les autres facteurs, sont toujours en cause. Ce que propose le projet de loi, à mon avis, ne concerne pas la protection des victimes.

Le sénateur Plett : Vous dites que le projet de loi n'aidera pas ces victimes, mais vous ne m'avez pas convaincu du fait qu'il pourrait leur nuire. Malheureusement, nous ne mettrons pas fin à la criminalité. Nous aurions beau pouvoir compter sur la peine capitale, nous ne mettrions pas fin à la criminalité, même si les criminels ne seraient jamais les mêmes. On ne peut pas se

let us continue the way we are going.” Human trafficking is a problem and it needs to be addressed.

Senator Cordy: I would like to think that you did not say we should keep things the way they are. I want to thank both of you for the work you do for children and the rights of children around the world.

I see the low percentage of traffickers that are prosecuted and found guilty. Whether it is 1 per cent or 10 per cent, we know it is low. That is scary because we are producing a bill that will deal with a low percentage of the crime when the problem is growing increasingly larger.

I do not think a perpetrator thinks about whether they will get one year, five years, or 10 years because few of them are caught. Their feeling will be that they will not be caught rather than they will not commit this crime because they might be sent to jail for five years.

Human trafficking is a horrific crime. We want those found guilty to be punished severely because of what it does to the victims who are, in many cases, the most vulnerable members of our society in Canada or from other countries.

When I look at Bill C-268, I do not think it goes far enough. It deals with the punitive aspects of the crime, but I wish part of the bill dealt with helping people. We talk about breaking the cycle of poverty; I would like to see us breaking the cycle of human trafficking. I do not think being punitive is enough to stop that cycle.

You talked about victims becoming perpetrators. By sending those victims to jail for five years, we re-victimize them instead of helping them when they were victims, which is what your organization does.

What else should we be doing? We heard from other witnesses that we should educate our border security because they are unable to determine people that may be victims of trafficking coming across the borders; that the proceeds of crime are used to help victims; and that RCMP needs more resources to go after the problem.

Many people feel trafficking is only bringing in people from other countries. Trafficking is common in all of the major cities in Canada. I am not sure people understand the prevalence and severity of the problem. Should we have a national action plan dealing with human trafficking?

Ms. Pollaert: The idea that we should have a national action plan is not new. Even the government has been interested to implement a national plan of action, but nothing has been done.

contenter de hausser les épaules en disant que, de toute façon, ça ne marchera pas et que nous devrions nous contenter de laisser les choses comme elles sont. La traite de personnes est un problème, et il faut y voir.

Le sénateur Cordy : J'aurais aimé ne pas vous entendre dire que nous devrions laisser les choses comme elles sont. Je tiens à vous remercier tous les deux pour le travail que vous faites auprès des enfants et pour défendre les droits des enfants du monde entier.

Je sais qu'une faible proportion de trafiquants font l'objet de poursuites et sont jugés coupables. Qu'il s'agisse d'une proportion de 1 ou de 10 p. 100, nous savons que c'est une faible proportion. Et c'est inquiétant, car nous allons déposer un projet de loi qui ne s'appliquera qu'à un tout petit pourcentage de criminels; or, le problème ne cesse de prendre de l'ampleur.

Je ne crois pas qu'un criminel se demande s'il écoperait de un, cinq ou dix ans, car ils ne sont pas nombreux à se faire prendre. Ils ont plutôt l'impression qu'ils ne se feront pas prendre, et ne s'empêchent pas de commettre ces crimes de crainte d'être envoyés en prison pour cinq ans.

La traite de personnes est un crime horrible. Nous voulons que tous ceux qui sont jugés coupables soient punis sévèrement en raison de ce que vivent leurs victimes, qui sont, dans bien des cas, les membres les plus vulnérables de la société du Canada et des autres pays.

À mon avis, le projet de loi C-268 ne va pas assez loin. Il aborde les aspects punitifs que l'on doit associer à ce crime, mais j'aurais aimé qu'il aborde également l'aide que nous pouvons offrir à ces personnes. Nous parlons de briser le cycle de la pauvreté; j'aimerais que nous parlions également de briser le cycle de la traite des personnes. Je ne crois pas que les châtiments à eux seuls réussissent à mettre fin à ce cycle.

Vous avez parlé de victimes qui devenaient des criminels. Si vous les envoyez en prison pour cinq ans, vous allez encore une fois en faire des victimes alors que vous auriez dû les aider lorsqu'elles étaient des victimes; c'est le travail que votre organisme accomplit.

Que devrions-nous faire d'autre? Nous avons entendu des témoins dire que nous devrions éduquer le personnel des frontières, qui est incapable de savoir qui, parmi les personnes qui traversent la frontière, peut être victime de la traite des personnes; les témoins ont également affirmé que les produits de la criminalité devraient servir à aider les victimes et que la GRC a besoin de plus de ressources pour s'attaquer à ce problème.

Bien des gens pensent que la traite de personnes ne consiste tout simplement qu'à faire entrer des gens d'autres pays. Ce trafic est courant dans toutes les grandes villes du Canada. Je ne crois pas que les gens comprennent à quel point ce problème est grave et étendu. Nous devrions peut-être adopter un plan d'action national pour lutter contre la traite des personnes?

Mme Pollaert : Cette idée d'adopter un plan d'action national n'est pas nouvelle. Le gouvernement lui-même s'est dit intéressé par la mise en oeuvre de ce plan, mais rien n'a été fait jusqu'ici.

Another problem is that we talk a lot about trafficking, but we want international groups for children's rights to broaden the definition to the sexual exploitation of children, which comes back to the preoccupation of the Senate as well. I told you that we had the privilege to appear at the Standing Senate Committee on Human Rights in October.

We have asked for a national children's ombudsman for Canada to coordinate different initiatives with regard to sexual exploitation and violence against children. This would be a way forward to achieve coordination and to identify good practices.

We are regulars at the committee of Senator Dallaire against the sexual exploitation of children, which includes many native organizations. After all these years of participation, we came to the conclusion that there must be a focus on good or commendable practices more than on punitive measures to prevent trafficking, especially in native communities. We have worked with native women's centres, and they are concerned about what is happening on reserves. Prevention is a main factor.

Senator Dyck: One of my major concerns with the bill is that it put all forms of forced labour of minors into one package. However, the International Labour Organization's convention identifies a need to prioritize the worst forms of child labour. That category of worst forms includes commercial sexual exploitation and the use of children in drug trafficking.

Do you think the bill should, at least, address the fact that most children are trafficked for the purpose of working in the sex trade for the profit of the trafficker?

Mr. Karbassi: I believe it is important to consider all aspects of trafficking for sexual exploitation. There is a greater prevalence of sexual exploitation in Canada. However, I do not think it is necessary in the bill because a bill is for the long term and we do not know how things will evolve. It is good to mention all forms of human trafficking, not one specific form.

Ms. Pollaert: We are defenders of international instruments and Canada has ratified many of them. Canada's report on the Optional Protocol to the Convention on the Rights of the Child on the sale of children, child prostitution and child pornography is basically an inventory of laws.

I am not a lawyer, but I like laws very much when they are applied. We did not find much quality information in the report of Canada to the Committee on the Rights of the Child concerning their application. We are sceptical about whether this bill will truly have an effect for children and youth.

Il y a un autre problème. Nous parlons beaucoup de traite de personnes, mais nous voudrions que les groupes internationaux de défense des droits des enfants élargissent la définition de l'exploitation sexuelle des enfants, ce qui nous ramène au sujet qui préoccupe également le Sénat. Je vous ai dit que nous avions déjà eu le privilège de comparaître devant le Comité sénatorial permanent des droits de la personne en octobre.

Nous avons demandé que l'on crée un poste d'ombudsman national pour les enfants du Canada, qui coordonnerait les différents projets concernant l'exploitation sexuelle et la violence à l'égard des enfants. Ce serait une bonne façon d'établir un mode de coordination et de cerner les pratiques exemplaires.

Nous comparaissons régulièrement devant le comité contre l'exploitation sexuelle des enfants, qui est présidé par le sénateur Dallaire, et de nombreux organismes autochtones participent à ces séances. Après toutes ces années, nous en sommes venus à la conclusion qu'il fallait faire plus de place aux pratiques exemplaires et recommandées qu'aux mesures punitives si l'on désirait prévenir la traite des personnes, en particulier dans les collectivités autochtones. Nous avons travaillé de concert avec des centres pour femmes autochtones, et nous avons appris que la situation dans les réserves les préoccupe. La prévention est un des facteurs clés.

Le sénateur Dyck : Ce qui me préoccupe le plus, dans ce projet de loi, c'est qu'il met ensemble toutes les formes de travail forcé des mineurs. Cependant, la Convention de l'Organisation internationale du travail dit qu'il faut donner la priorité aux pires formes de travail des enfants. Dans la catégorie des pires formes de travail, il faut inclure l'exploitation sexuelle à des fins commerciales et l'utilisation d'enfants dans le trafic de la drogue.

Pensez-vous que le projet de loi ne devrait pas à tout le moins faire état du fait que la plupart des enfants qui sont victimes de traite seront obligés de travailler dans le commerce du sexe au profit du trafiquant?

M. Karbassi : Je crois qu'il est important d'envisager la traite à des fins d'exploitation sexuelle sous toutes ses facettes. Au Canada, c'est l'exploitation sexuelle qui est la plus courante. Cependant, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de le préciser dans le projet de loi, car un projet de loi a des objectifs à long terme et que nous ne savons pas comment les choses vont évoluer. Il est mieux de mentionner toutes les formes de traite des personnes plutôt qu'une seule.

Mme Pollaert : Nous sommes en faveur des instruments internationaux, et le Canada a ratifié bon nombre d'entre eux. Le rapport du Canada sur le Protocole facultatif à la Convention relative aux droits de l'enfant concernant la vente des enfants, la prostitution des enfants et la pornographie se présente en fait comme un répertoire de lois.

Je ne suis pas avocate, mais j'aime beaucoup les lois quand elles sont appliquées. Nous n'avons pas trouvé dans le rapport du Canada, présenté au Comité des droits de l'enfant, beaucoup d'informations utiles concernant l'application de ces lois. Nous restons sceptiques quant aux répercussions possibles de ce projet de loi sur les enfants et sur les jeunes.

Senator Dyck: You talked about the need for the victim to testify and the problems associated with that. One of our previous witnesses indicated that with minimum mandatory sentences, if the case had to go to trial, then the victim had to testify. Do you think that the imposition of a minimum mandatory sentence would likely force the victim to testify? Is that a negative aspect that might arise as a result of imposing mandatory sentences?

Ms. Pollaert: This is absolutely a negative effect. We have been drafting the UN guidelines for children victims and victims of crime. One of the articles adopted by the international community says that the child should not be used in criminal procedures. There should be a possibility for an exploited or abused child or youth to say the he or she does not want to testify. It is important that the best interests of the child be at the forefront.

Senator Merchant: Can you tell us about other jurisdictions similar to Canada where they have the best practices to which you referred so that we could make the reference when preparing these bills? We heard a few minutes ago that they were critical of the programs in the United States.

Mr. Karbassi: There are other jurisdictions in Europe, for instance, where they do much more work on prevention than on prosecution. They have been very successful at focussing on prevention. England and Ireland have a very good practice of coordinating services. There is a real strategy that has been very successful. There are no minimum sentences but there is an awareness of the judges and the police. As well, there are more cases of human trafficking in the justice system. This is a good practice that we could imitate in Canada.

Senator Merchant: Do you know whether it is extremely expensive? Why can we not imitate these same practices? If someone is doing something that is working, why are we trying to reinvent the wheel? If something is working somewhere else, why do we not adopt these practices in Canada?

Ms. Pollaert: With the first report we did in 2002 on child trafficking to identify whether it is a problem, we found that there is not a lot of collaboration between the different levels of government and the NGOs. There is a problem with coordination.

One of the outcomes of Senator Dallaire's committee is to make the effort. Currently, there are many local initiatives to prevent trafficking or sexual exploitation of young girls, especially in native communities. Although they might not have much funding, they have the will to gather and evaluate good practices. This could be a good recommendation.

Le sénateur Dyck : Vous avez parlé du fait que la victime devrait témoigner et des problèmes que cela soulève. L'un de nos témoins précédents a déclaré que, lorsque des peines minimales obligatoires étaient prévues et que l'affaire est portée devant un tribunal, la victime doit témoigner. Pensez-vous que la victime serait forcée à témoigner si une peine obligatoire minimale était prévue? Est-ce que le fait d'imposer des sentences obligatoires n'aura pas ainsi un effet négatif?

Mme Pollaert : Ce sera certainement un effet négatif. Nous avons participé à la rédaction de l'ébauche des lignes directrices des Nations Unies concernant les enfants victimes et les autres victimes de la criminalité. L'un des articles que la communauté internationale a adoptés prévoit que les enfants ne doivent pas avoir à participer aux procédures pénales. Un enfant ou un jeune qui a été exploité ou agressé devrait avoir la possibilité de refuser de témoigner. Il est important de respecter en premier lieu l'intérêt supérieur de l'enfant.

Le sénateur Merchant : Pourriez-vous me parler des autres administrations, semblables au Canada, qui ont adopté les pratiques exemplaires dont vous avez parlé, afin que nous puissions nous y reporter en préparant ces projets de loi? Nous avons entendu dire il y a quelques minutes que les programmes des États-Unis faisaient l'objet de critiques.

M. Karbassi : En Europe, par exemple, certaines administrations se consacrent beaucoup plus à la prévention qu'aux poursuites. Ces pays ont obtenu de très bons résultats en s'attachant à la prévention. L'Angleterre et l'Irlande ont établi de très bonnes pratiques en matière de coordination des services. Ces pays ont mis en oeuvre une stratégie concrète qui est très fructueuse. Ils n'imposent pas de peines minimales, mais les juges et les policiers sont bien informés. Et les dossiers concernant la traite des personnes sont plus nombreux à être renvoyés au système pénal. C'est une bonne pratique, et le Canada devrait s'en inspirer.

Le sénateur Merchant : Pensez-vous que cela est extrêmement coûteux? Pourquoi ne pourrions-nous pas mettre ces pratiques en oeuvre? Si quelqu'un fait quelque chose de façon efficace, pourquoi cherchons-nous à réinventer la roue? Si quelque chose fonctionne, ailleurs, qu'est-ce qui nous empêche d'adopter ces pratiques au Canada?

Mme Pollaert : Quand nous avons, en 2002, préparé notre premier rapport sur la traite des enfants, pour déterminer s'il y avait là un problème, nous avons constaté qu'il n'y avait pas beaucoup de collaboration entre les différents ordres de gouvernement et les ONG. Il y a un problème du côté de la coordination.

L'un des résultats des travaux du comité présidé par le sénateur Dallaire, c'est que nous savons qu'il faut prendre des mesures. À l'heure actuelle, il y a à l'échelle locale, et en particulier dans les collectivités autochtones, de nombreuses initiatives de prévention de la traite ou de l'exploitation sexuelle des jeunes filles. Ces initiatives sont peut-être mal financées, mais les responsables ont la volonté de réunir ces informations et d'évaluer les pratiques exemplaires. Ce serait une bonne recommandation à suivre.

Senator Martin: After listening to both of you, it is clear how much you care for the victims and the advocacy work that you do. All of us around this table share the same hopes and goals to address this problem and to plug the holes and strengthen our system.

This bill addresses a specific provision that we want to add to the Criminal Code. In no way does that mean that we are neglecting or overlooking the other needs we have as a society and as a country. The member of Parliament who sponsored the bill testified and the professor on the panel all clearly stated that this is a multi-faceted approach to looking at this important issue. The law is one piece of the approach.

We talk about breaking the cycle of trafficking. Where can we enter to address a problem? We have identified that the current human trafficking prohibitions in the law are failing us when the perpetrators are not being justly punished. Something needs to be addressed and this bill specifically addresses where the gaps might be.

I am curious about something. As a former teacher, I look at the terrible issue of bullying and the phenomenon of the bully who was a victim of bullying, which does not lessen the gravity of bullying. It is unfortunate that these victims become perpetrators. You said that each situation is unique but those who are victimized do not change.

I would argue that in cases where the victims become perpetrators, these victims are not career criminals. Perhaps Bill C-268 could become a bit of a deterrent if the laws are clear. That was a statement more than anything. I wonder about that kind of deterrent. This bill looks at other sentencing principles such as denouncement as well.

We are aware that there are many other things that we must do, but this bill fills a gap that we see in the current system.

Senator Demers: I will be brief and go along with what Senator Plett said. Thank you for being here and thank you for your honesty.

You mentioned that there is no one in court because there are no witnesses. We can lock them up for five years, like that young girl who will spend time in jail and then be on the streets. She has no chance. It could be a young girl or a young man or a young child. The victim will know she has a few years to get her life back on track if the criminal is in jail. She could move. If he gets six weeks or six months, he is right back on the streets and she does not have a chance to get her life back on track. If he goes to jail for five years, the victim will have the time to restart her life. It will give her an opportunity to move on to better things. She will testify if she knows the perpetrator will get five years. That is just an opinion.

Le sénateur Martin : Quand on vous écoute tous les deux, il est évident que vous vous préoccupez beaucoup des victimes et de la défense de leurs droits. Toutes les personnes présentes autour de la table partagent les mêmes espoirs et les mêmes buts; nous voulons tous régler le problème, combler les lacunes et renforcer notre système.

Ce projet de loi concerne une disposition précise que nous voulons ajouter au Code criminel. Cela ne veut surtout pas dire que nous négligeons les autres besoins de notre société et de notre pays. La députée qui a parrainé le projet de loi a témoigné, et les professeurs qui font partie du groupe d'experts ont tous affirmé clairement qu'il s'agit d'une approche à multiples facettes qui permettra d'étudier cette question importante. La loi n'est qu'un élément de cette approche.

Nous avons parlé de mettre fin au cycle de la traite des personnes. Par quel bout allons-nous prendre le problème? Nous avons établi que les dispositions de la loi actuelle qui interdisent le trafic des personnes ne sont pas assez efficaces car les auteurs de ce crime ne sont tout simplement pas punis. Il faut faire quelque chose, et ce projet de loi s'attaque justement aux lacunes qui peuvent exister.

Quelque chose me chicote. Comme je suis un ancien enseignant, j'ai pu observer le terrible problème de l'intimidation et le phénomène des fiers-à-bras qui sont d'anciennes victimes et qui se mettent eux aussi à intimider les autres; cela n'enlève rien à la gravité de la chose. Il est bien malheureux que ces victimes deviennent à leur tour des agresseurs. Vous dites que chaque cas est unique, mais les victimes sont toujours les mêmes personnes.

Je pourrais faire valoir que les victimes, celles qui deviennent des agresseurs, ne sont pas des criminels de carrière. Le projet de loi C-268 pourrait peut-être agir comme facteur dissuasif si les lois étaient claires. C'est une déclaration plus qu'autre chose. Je me préoccupe de ce type de facteur dissuasif. Le projet de loi aborde d'autres principes de détermination de la peine, par exemple, la dénonciation.

Nous savons qu'il y a beaucoup d'autres choses que nous devrions faire, mais ce projet de loi comble une lacune que nous avons observée dans le système actuel.

Le sénateur Demers : Je serai bref et j'appuierai ce que vient de dire le sénateur Plett. Merci d'être ici, merci aussi d'avoir été honnêtes.

Vous avez mentionné le fait que personne ne se rend devant les tribunaux car il n'y a pas de témoins. Nous pouvons emprisonner les criminels pendant cinq ans, au maximum, nous pouvons, par exemple, emprisonner cette jeune fille qui ensuite se retrouvera dans la rue. Elle n'a aucune chance. Ce peut être une jeune fille, un jeune garçon, un jeune enfant. La victime saura qu'elle dispose de quelques années pour reprendre sa vie en main si le criminel est emprisonné. Elle peut déménager. Si le criminel ne reçoit qu'une peine de six semaines ou de six mois, il sera vite de retour dans la rue, et elle n'aura aucune chance de reprendre sa vie en main. S'il est emprisonné pour cinq ans, la victime aura le temps de commencer une nouvelle vie. C'est une façon de lui donner une

Right now, that young girl knows that the bum, excuse the expression, will be back on the street within a week or two weeks or six months. She does not have the time or the money to relocate. Does that make sense?

[Translation]

Ms. Pollaert: On the question of proof, the fact that the perpetrator will not be incarcerated for five years is not the issue. In our justice system, a person is innocent until proven guilty, which means that a great deal of evidence has to be presented to prove a case of trafficking. As Professor Perrin stated with his usual eloquence, it is very difficult to prove a case of trafficking.

Judging from the victims we work with, if they are reluctant to file a complaint or to go to court, it is usually because they know that proof will be required and that there will be lengthy legal proceedings. You know better than I do that in the end, justice is not always served. That is generally how it is in a democracy. The lack of cases before the courts has nothing to do with the fact there is no minimum sentence.

[English]

Senator Eaton: Thank you. Your points are subtle and very interesting.

Ms. Smith brought forward Bill C-268. I am sure you are all aware that section 212(2.1) of the Criminal Code specifically relates to the financial gain or benefit from underage prostitution. In a court of law, you must prove someone has been living off the avails of trafficking or prostitution. Bill C-268 does not carry this burden of proof and focuses on the method of trafficking and exploitation that occurs. That could be both labour and sexual.

Perhaps you may see, Ms. Pollaert, that if Bill C-268 becomes law, it will be easier for courts to charge and sentence people because there is no financial burden of proof in the bill.

The Chair: Any further comment?

That brings us to the end of this part of the session. Thank you to both witnesses for being here and for your work with the International Bureau for Children's Rights.

Honourable senators, I want to mention one thing before going to clause-by-clause consideration of Bill C-268. From time to time, members ask me about supplementary questions. I talked to the steering committee about this. We came to the conclusion that it is very difficult, particularly on a tight time frame, to take supplementary questions. It can get out of hand quickly. If we allow one question, there may be others. I believe that the best

chance de passer à autre chose et d'améliorer sa situation. Elle voudra témoigner si elle sait que le criminel devra purger une peine de cinq ans. C'était seulement une opinion.

À l'heure actuelle, cette jeune fille sait que la crapule, excusez l'expression, sera de retour dans la rue après une semaine ou deux, ou six mois. Elle sait qu'elle n'a ni le temps ni l'argent de se trouver un autre endroit pour vivre. Est-ce que cela a du bon sens?

[Français]

Mme Pollaert : En ce qui a trait à la question des preuves, je pense que ce n'est pas juste parce que la personne ne sera pas incarcérée pour cinq ans. On a un système où la personne est innocente jusqu'à preuve du contraire. Forcément, il faut amasser beaucoup de preuves pour démontrer que c'est un cas de traite. Comme M. Perrin l'a exprimé avec brio, comme d'habitude, c'est très difficile à démontrer.

Je ne pense pas que les victimes, ce qu'on voit avec les gens avec qui on travaille, si elles hésitent à déposer une plainte et aller en cour, c'est plutôt parce qu'elles savent qu'il y aura la preuve, les procédures juridiques, vous le savez mieux que moi, à la fin, ce n'est pas toujours la justice qui va être rendue. C'est un effet général de la justice dans une démocratie. Je ne dirais pas juste que cela a un lien avec une sentence minimale.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Merci. Ce que vous dites est très subtil et très intéressant.

Mme Smith a parlé du projet de loi C-268. Je suis sûre que vous savez tous que le paragraphe 212(2.1) du Code criminel porte précisément sur les gains financiers ou les avantages que l'on peut tirer de la prostitution de personnes mineures. Devant un tribunal, vous devez prouver qu'une personne a vécu des produits de la traite des personnes ou de la prostitution. Le projet de loi C-268 ne prévoit pas ce fardeau de la preuve et s'attache plutôt aux méthodes utilisées pour faire le trafic et à la façon dont la victime est exploitée. Elle peut être forcée à travailler et à avoir des relations sexuelles.

Vous voyez peut-être, madame Pollaert, que si le projet de loi C-268 est adopté, il sera plus facile pour les tribunaux d'accuser et de condamner des criminels s'il n'y a pas de dispositions relatives au fardeau de la preuve financière.

Le président : Y a-t-il d'autres commentaires?

Nous sommes donc rendus à la fin de la première partie de cette séance. Merci aux deux témoins de s'être présentés et félicitations pour votre travail auprès du Bureau international des droits des enfants.

Honorables sénateurs, j'aimerais dire une chose avant que l'on passe à l'étude article par article du projet de loi C-268. Il arrive de temps à autre que des membres me demandent de pouvoir poser des questions supplémentaires. J'ai parlé de cela au comité directeur. Nous en sommes arrivés à la conclusion qu'il est très difficile, particulièrement lorsque les délais sont serrés, d'accepter des questions supplémentaires. On peut rapidement perdre le

way for us to operate is not to permit supplementary questions, unless we have a lot of time, and to put people down for a second round of questions.

Let us proceed to Bill C-268. Senator Dyck is planning an amendment that is being passed around dealing with clause 2. For those senators that are new to this method, it may sound archaic at times, but there is specific language that I will use that is traditional. I will go slowly so we do not pass anything that anyone wants to discuss.

Is it agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-268, An Act to amend the Criminal Code (minimum sentence for offences involving trafficking of persons under the age of eighteen years)?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Shall clause 2 carry?

Senator Dyck: I move:

That Bill C-268 be amended in clause 2, on page 1, by replacing lines 22 to 25 with the following:

“of six years if

(i) the person kidnaps, commits an aggravated assault or aggravated sexual assault against, or causes death to, the victim during the commission of the offence, or

(ii) the exploitation involves the provision by the victim of a sexual service for which the person receives, or expects to receive, a financial or other material benefit; or”.

The Chair: Is there any discussion about the amendment?

Senator Dyck: Would you like me to put forth an explanation?

Some Hon. Senators: Yes.

Senator Dyck: Number (i) is really not a change. It only changes “they” to “the person” to make a clear distinction between the trafficker and the victim. Number (ii) inserts the idea that the trafficker has exploited the victim in a sexual service for which the traffickers obtains financial gain. It will give the trafficker a six-year penalty instead of the five-year penalty.

Senator Eaton: Is that not covered in living off the avails of prostitution?

Senator Dyck: Yes, but that is not covered under this offence.

contrôle. Si l'on permet à une personne de poser une question, d'autres voudront en poser également. Je crois que la meilleure façon pour nous de fonctionner est de ne pas permettre les questions supplémentaires, sauf si nous disposons d'assez de temps, et de dresser plutôt une liste des personnes qui poseront une question pendant la deuxième série de questions.

Passons donc à l'étude du projet de loi C-268. Le sénateur Dyck prévoit présenter un amendement dont le texte a été distribué et qui concerne l'article 2. Certains sénateurs ne connaissent pas cette méthode; elle peut leur sembler archaïque, parfois, mais j'utiliserai des termes précis qui sont tout à fait conventionnels. J'irai lentement de façon à ne pas passer par-dessus un sujet dont quelqu'un voudrait discuter.

Acceptez-vous que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-268, Loi modifiant le Code criminel (peine minimale pour les infractions de traite de personnes âgées de moins de dix-huit ans)?

Des voix : D'accord.

Le président : Doit-on réserver l'étude du titre?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est adopté.

L'article 2 est-il adopté?

Le sénateur Dyck : Je propose :

Que le projet de loi C-268 soit modifié à l'article 2, à la page 1, par substitution, aux lignes 22 à 25, de ce qui suit :

« peine minimale étant de six ans :

(i) soit s'il enlève la personne, se livre à des voies de fait graves ou une agression sexuelle grave sur elle ou cause sa mort lors de la perpétration de l'infraction,

(ii) soit si l'exploitation de la personne comprend la fourniture de services sexuels pour lesquels il reçoit, ou s'attend à recevoir, un avantage matériel, notamment pécuniaire; »

Le président : Voulez-vous discuter de cet amendement?

Le sénateur Dyck : Voulez-vous que je donne des explications?

Des voix : Oui.

Le sénateur Dyck : L'alinéa (i) ne change pas grand-chose, en anglais, et ne change rien, en français. En anglais, on substitue « the person » à « they » afin de bien distinguer le criminel et sa victime. L'alinéa (ii) intègre la notion selon laquelle le criminel a exploité sa victime en exigeant d'elle des services sexuels pour lesquels il obtiendra un bénéfice financier. Cela entraîne pour le criminel une peine de six ans plutôt qu'une peine de cinq ans.

Le sénateur Eaton : Est-ce que la disposition sur le fait de vivre des produits de la prostitution ne prévoit pas déjà cela?

Le sénateur Dyck : Oui, mais pas au regard de cette infraction-ci.

Senator Eaton: They can be charged under section 212 of the Criminal Code.

Senator Dyck: Yes.

The Chair: Any other discussion about the amendment?

Senator Martin: I have a question to the committee and maybe to Senator Dyck who is proposing this amendment. By inserting in (ii) "victim of a sexual service for which the person receives, or expects to receive, a financial or other material benefit," does that, in any way, make it more difficult for the Crown to get a conviction? Did we not hear that trying to get a conviction to prove there was a financial gain is challenging?

Senator Dyck: Ms. Smith indicated that, but a lawyer — I forget which lawyer — said later they did not think it was so. It would depend on the specifics of the particular case. You could not make that generalized statement.

Senator Martin: I only wonder if this amendment is more limiting.

Senator Dyck: If a person were trafficking a minor for the specific purpose of putting that minor into the sex trade, the offender would receive six years instead of five years. That is the intent of the amendment. If the offender is trafficking and putting that minor on the street for sexual exploitation, the offender will get six years, not five.

Senator Martin: The bill is concise and specific. What would adding something to it do to the effectiveness of it? I am not a lawyer; I cannot comment on this specific change.

The Chair: I am taking questions for Senator Dyck. Then I will go speakers. Do you have further questions for Senator Dyck?

Senator Martin: Which lawyer did you consult on this issue?

Senator Dyck: I consulted with Janice Tokar and Mark Audcent, Law Clerk and Parliamentary Counsel in the Senate of Canada.

Senator Martin: What did they say about it?

Senator Dyck: They drafted the amendment. We talked about it and they said this would fit according to what they know with respect to criminal law.

The Chair: They give you the legal wording. They do not give you the policy decision. That is a matter for the committee. The legal people are not saying that this is fine to do. Rather, they are saying how to word it if we want to do this.

Senator Martin: I am still concerned.

Senator Ogilvie: I want to make it clear that I will vote against this amendment. Number (i) is unnecessary and number (ii) is an issue that changes the nature of the bill and introduces a risk that we should not take at this stage. This bill is necessary in Canada,

Le sénateur Eaton : Les criminels peuvent être condamnés en vertu de l'article 212 du Code criminel.

Le sénateur Dyck : Oui.

Le président : Voulez-vous discuter d'autres choses à propos de cet amendement?

Le sénateur Martin : J'ai une question à poser aux membres du comité et peut-être au sénateur Dyck, qui propose cet amendement. En ajoutant l'alinéa (ii) « la fourniture de services sexuels pour lesquels il reçoit, ou s'attend à recevoir, un avantage matériel, notamment pécuniaire », est-ce que l'on ne rend pas plus difficile, pour la Couronne, d'obtenir une condamnation? N'avons-nous pas déjà entendu dire qu'il était déjà très difficile de condamner une personne en prouvant qu'elle a retiré des avantages financiers?

Le sénateur Dyck : C'est ce que Mme Smith a indiqué, mais un avocat — je ne sais plus quel avocat — a dit par la suite qu'il ne pensait pas que cela était le cas. Cela dépendrait des circonstances particulières de l'affaire. On ne peut pas généraliser ainsi.

Le sénateur Martin : Je me demande seulement si cet amendement n'est pas davantage restrictif.

Le sénateur Dyck : Si une personne s'adonnait à la traite des mineurs dans le but précis de faire travailler ce mineur dans l'industrie du sexe, elle recevrait une peine de six ans plutôt qu'une peine de cinq ans. C'est le but de cet amendement. Si un criminel s'adonne à la traite des personnes et exige d'une personne mineure qu'elle fasse le trottoir et qu'elle fournisse des services sexuels, cette personne sera emprisonnée pendant six ans, non pas cinq ans.

Le sénateur Martin : Le projet de loi est concis et très précis. Est-ce qu'on peut y ajouter quelque chose pour le rendre plus efficace? Je ne suis pas avocat; je ne peux pas commenter ce changement particulier.

Le président : J'accepte les questions qui s'adressent au sénateur Dyck. Ensuite, je laisserai la parole aux intervenants. Y a-t-il d'autres questions pour le sénateur Dyck?

Le sénateur Martin : Quel avocat avez-vous consulté sur ce sujet?

Le sénateur Dyck : J'ai consulté Janice Tokar et Mark Audcent, légistes et conseillers parlementaires au Sénat du Canada.

Le sénateur Martin : Et qu'ont-ils dit à ce propos?

Le sénateur Dyck : Ils ont rédigé l'amendement. Nous en avons parlé, et ils ont dit que l'amendement serait pertinent, en se fondant sur ce qu'ils connaissent du droit criminel.

Le président : Ils vous ont préparé le libellé dans le langage juridique. Ils ne vous ont pas donné l'orientation politique. Cette question revient au comité. Les gens du milieu juridique ne disent pas que c'est correct d'agir ainsi. Plutôt, ils disent comment il faut l'écrire si c'est ce que nous voulons faire.

Le sénateur Martin : Cela ne m'enlève pas mes inquiétudes.

Le sénateur Ogilvie : Je veux que cela soit clair : je vais voter contre cet amendement. Le premier alinéa n'est pas nécessaire, et le second change la nature du projet de loi en introduisant un risque que nous ne devrions pas prendre à cette étape-ci. Il faut

and I am opposed to the amendment, as it would delay the opportunity to deal with these horrendous and heinous crimes as soon as possible.

The Chair: It is worth knowing that any amendment to this bill goes to the Senate. If the Senate carries any amendment to the bill, then the bill goes back to the House of Commons. Senators should know the process but it does not mean they should not do it.

Senator Champagne: Do not get mad at me. I am just saying that it bothers me. That is all I said, Senator Eggleton. This is not city hall.

Senator Eaton: I reiterate that section 212 of the Criminal Code covers Senator Dyck's victim of sexual service, financial gain. That is the difference between this bill and section 212 of the Criminal Code, living on the avails of prostitution, which we already have on the books.

The Chair: Shall I put the vote? Should the amendment proposed by Senator Dyck carry? Those in favour? Those opposed?

Some Hon. Senators: No.

The Chair: The amendment is defeated.

Shall clause 2 of the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried. Stop me if you want any other amendments.

Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Carried.

Shall clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 6 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 8 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I call it on division. Do you want to do more than that?

Senator Cordy: I am talking about observations.

que le Canada adopte ce projet de loi, et je suis opposé à cet amendement puisqu'il repousserait la possibilité de nous attaquer le plus rapidement possible à ces crimes horribles et haineux.

Le président : Il faut savoir que tout amendement à ce projet de loi sera présenté au Sénat. Si le Sénat adopte un amendement à ce projet de loi, le projet de loi retourne à la Chambre des communes. Les sénateurs devraient savoir comment cela se déroule, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne devraient pas agir ainsi.

Le sénateur Champagne : Ne soyez pas fâché contre moi. Je disais tout simplement que cela me dérange. C'est tout ce que j'ai dit, sénateur Eggleton. Nous ne sommes pas en assemblée générale.

Le sénateur Eaton : Je répète que l'article 212 du Code criminel aborde le même sujet que le sénateur Dyck, c'est-à-dire les victimes qui sont obligées de fournir des services sexuels en vue de produite des avantages financiers. C'est là qu'est la différence entre le projet de loi et l'article 212 du Code criminel, le fait de vivre des produits de la prostitution, une disposition qui est déjà en vigueur.

Le président : Dois-je passer au vote? L'amendement proposé par le sénateur Dyck est-il adopté? Qui est pour? Qui est contre?

Des voix : Non.

Le président : L'amendement est rejeté.

L'article 2 du projet de loi est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 2 est adopté. Interrompez-moi si vous voulez présenter d'autres amendements.

L'article 3 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 3 est adopté.

L'article 4 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 6 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 7 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 8 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le projet de loi est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : J'indiquerai qu'il y a une dissidence. Voulez-vous aller plus loin?

Le sénateur Cordy : Je parlais de présenter des observations.

The Chair: I will come to that. The bill carried, on division.

Does the committee wish to consider appending observations to the report?

Some Hon. Senators: No.

Some Hon. Senators: Yes.

The Chair: Senator Cordy, do you want to make your case quickly?

Senator Cordy: I do not have anything formalized because I just jotted it down when we heard the witnesses today.

We heard that the RCMP has a human trafficking division, but they do not have any investigative ability because of a lack of resources. It does not give me great hope that this bill will accomplish anything if there are no resources to find the people who are committing the crime of trafficking people under the age of 18.

My observation is that the RCMP trafficking division has no investigative ability because of a lack of resources. The RCMP should be given the resources to prevent and apprehend those trafficking persons under the age of 18.

If they do not have the resources, we can have 5,000 bills on the books but they will not do any good. We heard one witness today say that 1 per cent of traffickers is found guilty and prosecuted. If we have even 20 per cent prosecuted, what is the point of having bills that our national police force cannot enforce because of a lack of resources? We all believe that people should be brought to trial, but you cannot enact legislation without having the resources to enforce the law.

We heard that the border services agents are not trained for this purpose. They should be trained to have the ability to recognize traffickers of persons under the age of 18 at border points.

I would like to include those items in observations.

The Chair: Are there other proposals for observations before we have our discussion?

Senator Dyck: One of the witnesses said that the imposition of minimum mandatory sentences might have the unintended consequence of fewer guilty pleas. The trafficker would have to go to trial and the victim would have to testify. For those cases where the victim is young, that essentially amounts to re-victimizing them. The requirement to testify places the victim in a position of reliving the trauma.

The Chair: Do you want to put that as an observation?

Senator Dyck: Yes.

Le président : Je vais y venir. Le projet de loi est adopté avec dissidence.

Est-ce que les membres du comité voudraient joindre des observations au rapport?

Des voix : Non.

Des voix : Oui.

Le président : Sénateur Cordy, voulez-vous exposer rapidement votre position?

Le sénateur Cordy : Je n'ai rien de formel, j'ai simplement pris quelques notes en écoutant les témoins aujourd'hui.

Nous avons entendu dire que la GRC avait mis sur pied une division qui se consacrait au trafic des personnes, mais que cette division n'a aucun pouvoir d'enquête en raison du manque de ressources. Je ne peux donc pas vraiment espérer que ce projet de loi fera quelque chose, s'il n'y a pas de ressources pour trouver les personnes qui commettent le crime de faire le trafic de personnes de moins de 18 ans.

Mon observation est la suivante : la division de la GRC qui est chargée du trafic des personnes n'a aucun pouvoir d'enquête à cause du manque de ressources. Il faudrait donner à la GRC les ressources qui lui permettront d'empêcher les gens de faire le trafic de personnes mineures et de les appréhender.

Si la division de la GRC n'a pas ces ressources, on peut bien adopter 5 000 lois, mais elles n'auront aucune utilité. Nous avons entendu aujourd'hui un témoin affirmer que 1 p. 100 seulement des trafiquants étaient jugés coupables et condamnés. Et même si nous pouvions en poursuivre 20 p. 100, à quoi servirait d'adopter des lois que notre service national de police ne peut pas appliquer en raison du manque de ressources? Nous croyons tous qu'il faut que ces gens soient traduits devant les tribunaux, mais on ne peut pas adopter une loi si on n'a pas les ressources nécessaires pour l'appliquer.

Nous avons aussi entendu dire que les agents des services frontaliers n'avaient pas suivi de formation dans ce domaine. Il faudrait qu'ils soient formés si l'on veut qu'ils aient la capacité de reconnaître les situations où l'on essaie de faire passer la frontière à des personnes de moins de 18 ans.

J'aimerais que ces aspects soient inscrits dans les observations.

Le président : Y a-t-il d'autres propositions à intégrer aux observations avant que nous passions au débat?

Le sénateur Dyck : L'un des témoins a dit que l'imposition d'une peine minimale obligatoire aurait une conséquence imprévue en réduisant le nombre de plaidoyers de culpabilité. Les criminels devraient se présenter devant un tribunal, et la victime aurait à témoigner. Lorsque la victime est jeune, cela équivaut essentiellement à en faire encore une fois une victime. L'obligation d'avoir à témoigner oblige la victime à revivre son traumatisme.

Le président : Vous voulez inscrire cela à titre d'observation?

Le sénateur Dyck : Oui.

The Chair: I will put all the proposed observations on the floor. Are there other proposed observations? I have Senator Plett, Senator Champagne and Senator Martin.

Senator Plett: I have a few comments about Senator Cordy's observations. First, I do not think that we should give any credence to the 1 per cent statistic. The person admitted that he pretty much pulled the 1 per cent out of the air and had absolutely no support for it. He said if we have 600 people, it is about 1 per cent and if we have 8,000 people, it is less than 1 per cent. He gave us a number that is on the record that we have absolutely no backing on at all. We should not give that any consideration.

I did not hear the RCMP say that they did not have the resources. The prosecutor said that he does not have the resources. The RCMP is entirely in favour of this bill. Both of them sat there and said that. They never mentioned a lack of resources. Certainly, we cannot have an observation saying that the RCMP said they had a lack of resources because they certainly did not.

Senator Cordy: Could we have the second part that they should be given the resources?

Senator Plett: I am of the opinion that observations deal strictly with hypothetical situations. We have a bill here that we have passed. We are creating hypotheses on what may or may not be the case. I simply think it is a waste of time. I think we need to bring this bill to the Senate and get it voted on as quickly as possible. I oppose any observations.

Senator Champagne: Senator Dyck, I just want to mention that we were told that when young people have to appear court, all kinds of things are done to protect them. It may be a video conference in another room so they do not have to face their aggressor and so on. That is already within the law, not this one but the other one would apply.

I can understand your concern, but if it is to be looked after, I do not see why we need to add it to the bill. It would be automatic if the victim is less than 18 years of age, obviously, unless takes two years or three years before it comes to court. That victim would be protected. I do not think we need to put it into an observation.

Senator Martin: In spirit, I agree with what Senator Cordy is saying. Of course, everyone needs more resources to do the job, but we did not hear the RCMP say that they lack resources and are unable to do their job. The Human Trafficking Centre is not mandated to do the investigation but other RCMP departments conduct such investigations. Professor Perrin said that there are many police forces across the country doing that as well.

Le président : Je vais mettre les observations proposées sur la table. Voulez-vous proposer d'autres observations? Ce sera le tour du sénateur Plett, du sénateur Champagne et du sénateur Martin.

Le sénateur Plett : J'ai quelques commentaires à faire au sujet de l'observation du sénateur Cordy. Pour commencer, je ne crois pas que nous devrions accorder foi à cette statistique du 1 p. 100. Celui qui l'a donné a reconnu qu'il l'avait pour ainsi dire inventée et qu'il ne pouvait absolument pas l'étayer. Il a dit que, sur 600 personnes, cela représentait environ 1 p. 100, et que, sur 8 000 personnes, cela représentait moins de 1 p. 100. Il nous a donné un chiffre qui figure sur le procès-verbal et qu'il ne peut absolument pas justifier. Il ne faudrait pas en tenir compte.

Je n'ai pas entendu les intervenants de la GRC dire que la gendarmerie n'avait pas de ressources. Le procureur a dit qu'il n'avait pas de ressources. La GRC est tout à fait en faveur de ce projet de loi. Les deux intervenants, ici même, ont dit cela. Ils n'ont jamais parlé d'un manque de ressources. Nous ne pouvons pas intégrer une observation selon laquelle les intervenants de la GRC auraient dit qu'il y avait un manque de ressources, parce que cela n'est pas du tout le cas.

Le sénateur Cordy : Devons-nous garder la seconde partie, qui propose que l'on donne des ressources à la GRC?

Le sénateur Plett : Je trouve que les observations n'ont trait qu'à des situations strictement hypothétiques. Nous avons adopté aujourd'hui un projet de loi. Nous formulons des hypothèses sur ce qui est et sur ce qui n'est pas. Je pense que nous perdons tout simplement notre temps. Je crois que nous devrions présenter ce projet de loi au Sénat de façon à ce que la loi soit adoptée le plus rapidement possible. Je suis contre toute observation.

Le sénateur Champagne : Sénateur Dyck, j'aimerais tout simplement mentionner qu'on nous a expliqué que, lorsque des jeunes doivent se présenter devant les tribunaux, on prend toutes sortes de mesures pour les protéger. On peut organiser une vidéoconférence de façon qu'ils puissent témoigner dans une autre salle sans avoir à faire face à leur agresseur, par exemple. C'est déjà tout prévu dans la loi, pas celle-ci, mais dans l'autre loi qui s'applique.

Je comprends votre inquiétude, mais, si des mesures ont déjà été prises, je ne vois pas pourquoi il faudrait en ajouter dans ce projet de loi. Cela se ferait de façon automatique si la victime est âgée de moins de 18 ans, évidemment, sauf s'il s'écoule deux ou trois ans avant le procès. Cette victime serait protégée. Je ne crois pas que cela soit nécessaire de l'indiquer dans une observation.

Le sénateur Martin : En principe, je suis d'accord avec ce que dit le sénateur Cordy. Bien sûr, tout le monde a besoin de plus de ressources pour faire ce qu'il a à faire, mais nous n'avons pas entendu les intervenants de la GRC dire qu'il manquait de ressources et qu'ils étaient incapables de faire leur travail. Le Centre de lutte contre le trafic des personnes n'a pas reçu le mandat de mener des enquêtes, mais les autres services de la GRC pourraient se charger de telles enquêtes. M. Perrin a dit que de nombreuses forces de police du pays font la même chose.

In addition, we did not hear the victims say that they are feeling re-victimized. We heard from advocacy groups. In terms of what the victims may feel, I do not think we should have any observations from groups that we did not hear from directly. It may or may not be true, but we have passed the bill and we should focus on its merit. That is my position.

Senator Eaton: It is called hearsay.

The Chair: I have a proposed two-part amendment from Senator Cordy. I also have a proposed amendment from Senator Dyck. Do you want me to put the questions?

If we do observations, they would go to the staff for proper wording and form that reflects the testimony heard here today.

All those in favour of Senator Cordy's proposed observation?

Some Hon. Senators: Yes.

The Chair: Those opposed?

Some Hon. Senators: No.

The Chair: That observation loses.

All in favour of Senator Dyck's proposed observation?

Some Hon. Senators: Yes.

The Chair: All opposed?

Some Hon. Senators: No.

The Chair: That loses. Is it agreed that I report the bill to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I shall report the bill to the Senate.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, June 3, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:34 a.m. to study Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day, as well as Bill S-203, An Act respecting A National Philanthropy Day.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

[Translation]

The Deputy Chair: Honourable senators, we have a quorum. I call the meeting to order.

Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

De plus, nous n'avons pas entendu les victimes dire qu'elles avaient l'impression d'être encore une fois des victimes. Nous avons entendu les groupes de défense de leurs intérêts. En ce qui concerne ce qu'éprouvent les victimes, je ne crois pas que nous devrions intégrer des observations qui concernent des groupes dont nous n'avons pas entendu nous-mêmes les témoins. On ne sait pas si c'est vrai ou faux, mais nous venons d'adopter le projet de loi et nous devrions nous intéresser à ses aspects positifs. C'est ma position.

Le sénateur Eaton : Je dirais qu'il s'agit de ouï-dire.

Le président : Le sénateur Cordy a proposé un amendement en deux parties. Le sénateur Dyck a aussi proposé un amendement. Voulez-vous que je passe aux questions?

Si nous nous occupons des observations, il faudrait demander au personnel compétent de les écrire dans un langage et dans une forme appropriés afin de refléter les témoignages entendus ici aujourd'hui.

Qui est en faveur des observations proposées par le sénateur Cordy?

Des voix : D'accord.

Le président : Qui est contre?

Des voix : Contre.

Le président : L'observation est rejetée.

Qui est en faveur de l'observation proposée par le sénateur Dyck?

Des voix : D'accord.

Le président : Qui est contre?

Des voix : Contre.

Le président : L'observation est rejetée. Acceptez-vous que je fasse rapport du projet de loi au sénat?

Des voix : D'accord.

Le président : Je vais donc le faire.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 3 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 34, pour étudier le projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme, ainsi que le projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie.

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[Français]

Le vice-président : Honorables sénateurs, nous avons le quorum. Je déclare la séance ouverte.

Je vous souhaite la bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[English]

I am Kelvin Ogilvie, from Nova Scotia, deputy chair of the committee. While I realize that our distinguished witness recognizes all the committee members, nevertheless, for the viewing audience, I will have senators introduce themselves. I will start on my right with Senator Demers.

Senator Demers: I am Senator Jacques Demers from Quebec. I am happy to be here.

Senator Martin: I am Yonah Martin from British Columbia.

Senator Champagne: I am Andrée Champagne from the province of Quebec.

Senator Eaton: I am Nicole Eaton from Ontario.

Senator Callbeck: I am Catherine Callbeck from Prince Edward Island.

Senator Banks: I am Tommy Banks from Alberta.

Senator Merchant: I am Pana Merchant from Saskatchewan.

Senator Cordy: I am Jane Cordy from Nova Scotia.

Senator Seidman: I am Judith Seidman, from Quebec. Welcome, Senator Munson.

Senator Plett: I am Don Plett, Manitoba.

The Deputy Chair: Today, we will consider two Senate-introduced bills. First, we have Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day, which will designate every April 2 as World Autism Awareness Day. We will hear from our distinguished witness, Senator Munson, followed by consideration of proposed amendments to the bill and clause-by-clause consideration.

Senator Munson, please proceed.

Hon. Jim Munson, sponsor of the bill: It is wonderful to be among colleagues from both sides of the Senate. I have had a great deal of support from all of you in this endeavour of mine. I have been in this position before, about one year ago. I had reached the point where I was hoping the bill would become law because the bill had moved from committee to the House of Commons and almost went to committee in the other place with the support of my Conservative friends, but Parliament was suspended. That is the way things happen in politics, which I accept, although I am not necessarily a patient man.

I am here representing the autistic community on my personal voyage. I hope that one day we will have a World Autism Awareness Day.

[Translation]

I am very happy to appear before you today. It seems to me that I am on a long voyage and that this day is a very important stage in this voyage.

[Traduction]

Je suis Kelvin Ogilvie, de la Nouvelle-Écosse, vice-président du comité. Tout en sachant que notre distingué témoin connaît tous les membres du comité, je vais néanmoins demander aux sénateurs de se présenter, pour les téléspectateurs. Je vais commencer à ma droite avec le sénateur Demers.

Le sénateur Demers : Je suis Jacques Demers, du Québec. Je suis ravi d'être ici.

Le sénateur Martin : Je suis Yonah Martin, de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Champagne : Je suis Andrée Champagne, du Québec.

Le sénateur Eaton : Je suis Nicole Eaton, de l'Ontario.

Le sénateur Callbeck : Je suis Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard.

Le sénateur Banks : Je suis Tommy Banks, de l'Alberta.

Le sénateur Merchant : Je suis Pana Merchant, de la Saskatchewan.

Le sénateur Cordy : Je suis Jane Cordy, de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Seidman : Je suis Judith Seidman, du Québec. Bienvenue, sénateur Munson.

Le sénateur Plett : Je suis Don Plett, du Manitoba.

Le vice-président : Nous allons étudier aujourd'hui deux projets de loi introduits au Sénat. Nous aurons tout d'abord le projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Nous allons entendre notre éminent invité, le sénateur Munson, et nous examinerons ensuite les amendements proposés et procéderons à l'étude article par article du projet de loi.

Sénateur Munson, vous avez la parole.

L'honorable Jim Munson, parrain du projet de loi : Il est merveilleux d'être parmi mes collègues des deux côtés du Sénat. J'ai bénéficié d'un grand soutien de votre part à tous pour cette entreprise. Je me suis déjà trouvé à cette place, il y a environ un an. J'étais parvenu à un stade où j'espérais que le projet de loi serait promulgué, car il était passé de ce comité à la Chambre des communes et s'est presque rendu en comité à l'autre endroit avec l'appui de mes amis conservateurs, mais le Parlement a été suspendu. C'est ainsi que les choses se passent en politique, et je l'accepte, même si je ne suis pas nécessairement un homme patient.

Je représente ici, avec ce cheminement personnel, la communauté autiste. J'espère qu'un jour nous aurons une Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme.

[Français]

Je suis très heureux de comparaître devant vous aujourd'hui. J'ai l'impression que je fais un long voyage et que cette journée est une étape importante de ce voyage.

[English]

Sponsoring Bill S-211 is the culmination of work I started shortly after being appointed to this place. I was moved by witnesses who have appeared before the committee but I was moved first by Andrew Kavchak, on Parliament Hill, who was wearing a kind of billboard that read: "Please help my son now." He said to me, "Senator, I knew you when you worked at CTV; you will not walk by me; you will hear my story."

He told me his story about his son; it was a tearful moment. Andrew, along with many other people in the autistic community, has been in my corner and I have been in their corner trying to help out in any way that I can in moving toward a national strategy for autism spectrum disorders, ASD.

For the last six years, I have been working on behalf of people with autism or ASD and their families. It has given me a sense of focus that has enriched my experience as a senator with meaning and purpose. As you know, a few years ago, with all-party support, we issued a report called *Pay Now or Pay Later: Autism Families in Crisis*. The words "pay now or pay later" came from an autistic man from New Brunswick who said that we needed to pay now because it will cost society a lot more later. The last thing he wanted to see was people placed back in institutions because, for some reason, we do not feel they should be included in society.

We worked hard and learned a lot during that inquiry. Many recommendations in that report still need to be put into place.

As we move toward making this bill law, I want to say that our former colleague Senator Keon has been in my corner from the beginning. The good doctor has supported me in all my endeavours in dealing with autism, and I miss him, as I am sure we all do, and I will always seek his counsel.

We need World Autism Awareness Day because we need to provide awareness. We need to provide opportunities for Canadians to come together around a common cause. Autism is a condition that affects families from coast to coast to coast. As I have said before, there is no border when it comes to autism. We recognize that ASD is a national problem, and we need to have this day to validate the people who have autism, those who love people with autism, those who care for people with autism, and those who work on behalf of people with autism.

During that inquiry we heard of the sense of isolation that people and families with ASD feel. Social isolation is, of course, one of the principal characteristics of autism. This condition also isolates the families and friends around the person with ASD. ASD is a 24-hour-a-day, 7-days-a-week job requiring constant care. This requirement often means that in two-parent families one person stays at home full time and looks after the child with autism.

[Traduction]

Mon parrainage du projet de loi S-211 est le point culminant d'un travail que j'ai entamé peu après ma nomination à cette assemblée. J'ai été ému par les témoins qui ont comparu devant le comité, mais ému tout d'abord par Andrew Kavchak, sur la colline du Parlement, qui brandissait une sorte de pancarte disant : « S'il vous plaît, aidez mon fils maintenant ». Il m'a dit : « Sénateur, je vous connaissais lorsque que vous travailliez chez CTV; vous n'allez pas passer devant moi sans écouter mon histoire. »

Il m'a raconté l'histoire de son fils; c'était un moment plein de larmes. Andrew, avec beaucoup d'autres de la communauté autiste, est à mes côtés et je suis dans son camp pour essayer de pousser, par tous les moyens dont je dispose, à l'adoption d'une stratégie nationale sur les troubles du spectre autistique, ou TSA.

Au cours des six dernières années, j'ai travaillé pour le compte des personnes atteintes d'autisme ou de TSA et de leurs familles. Cela m'a donné un point d'ancrage qui a donné un sens et un but à mon rôle de sénateur. Comme vous le savez, il y a quelques années, avec le soutien de tous les partis, nous avons publié un rapport intitulé *Payez maintenant ou payez plus tard : les familles d'enfants autistes en crise*. La formule « payez maintenant ou payez plus tard » vient d'un autiste du Nouveau-Brunswick qui a dit qu'il nous fallait payer aujourd'hui parce que sinon il en coûtera beaucoup plus à la société plus tard. La dernière chose qu'il voulait voir était que les gens soient relégués dans des institutions parce que, pour une raison ou une autre, nous ne voulons pas les inclure dans la société.

Nous avons travaillé fort et beaucoup appris au cours de cette étude. De nombreuses recommandations du rapport restent encore à mettre en œuvre.

Au moment de faire de ce projet de loi une réalité, je tiens à dire que notre ancien collègue, le sénateur Keon, s'est rangé à mes côtés depuis le début. Cet excellent médecin m'a appuyé dans toutes mes entreprises au sujet de l'autisme et il me manque, comme je suis sûr qu'il nous manque à tous, et je rechercherai toujours son conseil.

Nous avons besoin de la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme parce qu'il est impératif de sensibiliser. Nous devons créer des occasions pour les Canadiens de se rassembler autour d'une cause commune. L'autisme est une maladie qui frappe les familles d'une côte à l'autre. Comme je l'ai déjà dit, l'autisme ne connaît pas de frontière. Nous reconnaissons le TSA comme un problème national et nous avons besoin de cette journée pour valider les autistes, ceux qui aiment des autistes, ceux qui soignent des autistes et ceux qui militent pour la défense des autistes.

Au cours de cette étude, nous avons appris quel isolement ressentent les personnes atteintes de TSA et leur famille. L'isolement social, bien entendu, est l'une des caractéristiques principales de l'autisme. Cette maladie isole aussi les familles et les amis qui entourent les autistes. Le TSA exige des soins constants, 24 heures par jour, sept jours par semaine. Cette contrainte signifie souvent que dans les familles biparentales, l'un des conjoints reste à la maison à temps plein pour s'occuper de l'enfant autiste.

This parent has a heavy burden and, given the nature of the condition, lives also in isolation. Simple things such as birthday parties, play groups, play dates, and trips to the library or the mall are difficult. For example, we sometimes see a mother struggling with a child in a mall. Our instincts may be to wonder what is wrong. We do not take the time to wonder what is right, and what we can do to participate and be part of that child's life.

The cost of care, much of which is not covered by provincial programs, may require that the family earner take on a second job. This requirement means more isolation and more family stress. As many of you know, some families with ASD are breaking apart, and the load of ASD is too much to bear alone.

Declaring April 2 "World Autism Awareness Day" will not change that day-to-day reality, but I believe strongly that it sends out a message. It tells these children and their families that they are not alone. We may never fully understand the isolation a person with ASD feels but we can imagine a little of what it might be like — the frustration, fear and anxiety — and we can also imagine the isolation of the people who care for and love people with ASD.

While we still have much more to do to help them in a substantive way, as *Pay Now or Pay Later* recommends, in the meantime we can say, through World Autism Awareness Day, that we care, we are here, we want to help and we want to understand.

The legislative journey for this bill has been enlightening for me as a senator. I have learned that autism affects people all over the world. It is estimated that tens of millions have autism worldwide. The figure is staggering, but it is a fact.

Countries everywhere have taken action. The Centres for Disease Control and Prevention in the United States has declared autism a serious public issue, and President Obama promised to appoint what he refers to as an "autism czar" to oversee and coordinate a nationwide response. He has promised a bill, the "Combatting Autism Act," which will provide \$108 million for research. He promised as well to fully fund the education of individuals with disabilities.

I applaud the government for the work that has been done in terms of tax breaks for grandparents and others who have grandchildren with autism. That work is helpful.

However, the day that the Government of Canada devotes even more funding to ASD will be a happy day, especially the day when we have a national autism strategy to pull together the disparate efforts that exist across the country, helping us to be more effective and coordinated in our support for families with ASD.

Ce parent porte un lourd fardeau et, vu la nature de la maladie, vit également dans l'isolement. Des choses simples comme des fêtes d'anniversaire, des groupes de jeu, des sorties de jeu et des déplacements à la bibliothèque ou au centre d'achat sont difficiles. Par exemple, nous voyons parfois une mère aux prises avec un enfant qui se débat dans un centre d'achat. Nos instincts nous portent à nous demander ce qui ne va pas. Nous ne prenons pas le temps de nous demander ce qui va bien, et ce que nous pouvons faire pour participer et faire partie de la vie de cet enfant.

Le coût des soins, dont la plupart ne sont pas couverts par les programmes provinciaux, peuvent exiger que le soutien économique de la famille prenne un deuxième emploi. Cette obligation signifie encore plus d'isolement et plus de tension familiale. Comme vous le savez, certaines familles touchées par le TSA éclatent et le fardeau de la maladie est trop lourd pour être porté par une personne seule.

Déclarer le 2 avril Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme ne va pas changer la réalité quotidienne, mais je suis convaincu que cela enverra un message. Cela dit à ces enfants et à leurs familles qu'ils ne sont pas seuls. Nous ne comprendrons jamais complètement l'isolement que ressent une personne atteinte de TSA, mais nous pouvons imaginer un peu ce que cela doit être — la frustration, la peur et l'anxiété — et nous pouvons aussi imaginer l'isolement de ceux qui soignent et aiment ces malades.

Alors qu'il nous reste encore beaucoup à faire pour les aider de manière concrète, comme le recommande le rapport *Payez maintenant ou payez plus tard*, dans l'intervalle nous pouvons dire, par l'instauration de la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme, que nous ne sommes pas indifférents, que nous sommes présents, que nous voulons aider et voulons comprendre.

Le cheminement législatif de ce projet de loi a été plein d'enseignements pour moi, en tant que sénateur. J'ai appris que l'autisme sévit partout dans le monde. On estime que 10 millions de personnes dans le monde sont touchées. Le chiffre est effarant, mais il est réel.

Partout les pays agissent. Les Centres for Disease Control and Prevention aux États-Unis ont déclaré l'autisme comme un problème public sérieux et le président Obama a promis de nommer ce qu'il appelle un « tsar de l'autisme » chargé de superviser et coordonner l'action à l'échelle nationale. Il a promis une loi, la « Combatting Autism Act », qui apportera 108 millions de dollars à la recherche. Il a promis aussi de financer pleinement l'éducation des personnes ayant une déficience.

J'applaudis le gouvernement pour le travail accompli sous forme d'allègements fiscaux pour les grands-parents et d'autres qui ont des petits-enfants autistiques. Ce travail est utile.

Cependant, le jour où le gouvernement du Canada consacrerait encore plus de crédits au TSA sera un jour de bonheur, surtout le jour où nous aurons une stratégie nationale sur l'autisme pour rassembler tous les efforts disparates déployés à travers le pays, ce qui nous aidera à donner un soutien plus efficace et mieux coordonné aux familles vivant avec le TSA.

I have been to dozens of places across the country and spoken about the isolation. In Ottawa, we are working on a program called First Start with Suzanne Jacobson who has two grandchildren with ASD. Each of us is doing a little something to raise money, but we are operating in isolation.

People in Atlantic Canada, which is where I am originally from, are going to Alberta, not for jobs in the oil sector but because there is a fund there for autistic children from the ages of 2 to 18. Ontario is doing a good job, but there are still line-ups. Families are breaking up and people are mortgaging their homes.

In the meantime, like hundreds of other United Nations members, we can recognize April 2 legally as World Autism Awareness Day. In April of 2009, the Minister of Health issued a press release declaring April 2 as World Autism Awareness Day. This declaration is a positive development, but I do not believe it should take the place of legislation. We need a law that declares April 2 as World Autism Awareness Day. A law that results from the legislative process is an expression of the country's democratic will. In other words, it is an act of Parliament. We talk about what we do and what government does, but sometimes we as parliamentarians become lost in the shuffle. This is an act of all Canadians; it is an act of Parliament, and it shows the values of a nation. It will be the result of consultation, collaboration and listening, as this committee has done. It will be the result of careful study and thoughtful debate. A bill reflects the will of the nation, an act voted on by legislators who represent the regions and citizens of this country. As I said, I am happy with the declaration, but we can take it a step further.

I hope committee members will give this bill their full support. I thank you for your attention and consideration.

The Deputy Chair: Thank you, Senator Munson. We will now have discussion before moving to clause-by-clause consideration.

Senator Callbeck: Welcome, Senator Munson. I commend you for the work you have done and continue to do in this field.

I believe that this legislation will increase the awareness of the challenges of autism, and that it will send a message to the people who have autism spectrum disorder and to their families.

How many countries have passed legislation already to recognize World Autism Day?

Senator Munson: Well over one hundred countries have passed this legislation in their parliaments.

Senator Callbeck: Do they all recognize the day on April 2?

Je me suis rendu dans des douzaines de localités du pays pour parler de l'isolement. À Ottawa, nous travaillons à un programme appelé First Start avec Suzanne Jacobson, qui a deux petits-enfants atteints de TSA. Chacun de nous fait un petit quelque chose pour lever des fonds, mais nous travaillons dans l'isolement.

Dans la région Atlantique, d'où je suis originaire, des gens partent s'installer en Alberta, non pour travailler dans le secteur pétrolier, mais parce qu'il existe là un fonds pour les enfants autistes âgés de deux à 18 ans. L'Ontario fait un bon travail, mais il y a toujours des files d'attente. Des familles éclatent et les gens hypothèquent leurs maisons.

Dans l'intervalle, comme des centaines d'autres pays membres des Nations Unies, nous pouvons déclarer légalement le 2 avril comme Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. En avril 2009, le ministre de la Santé a publié un communiqué de presse déclarant le 2 avril comme Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Cette déclaration est positive, mais je ne crois pas qu'elle doive être substituée à une loi. Nous avons besoin d'une loi déclarant le 2 avril comme Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Une loi en bonne et due forme est une expression de la volonté démocratique du pays. Autrement dit, elle est un acte du Parlement. Nous parlons de ce que nous faisons et de ce que fait le gouvernement, mais parfois, nous, les parlementaires, nous nous perdons dans le fouillis du quotidien. Il s'agira là d'un acte de tous les Canadiens, d'un acte du Parlement et qui témoigne des valeurs de la nation. Cette loi sera le résultat de la concertation, de la collaboration et de l'écoute, de ce que ce comité a accompli. Elle sera le résultat d'une étude soigneuse et d'un débat réfléchi. Une loi reflète la volonté de la nation, étant votée par les législateurs qui représentent les régions et les citoyens de ce pays. Comme je l'ai dit, je suis satisfait de la déclaration, mais nous pouvons faire un pas de plus.

J'espère que les membres du comité donneront leur pleine approbation à ce projet de loi. Je vous remercie de votre attention et de votre réflexion.

Le vice-président : Merci, sénateur Munson. Nous allons maintenant avoir une discussion avant de procéder à l'étude article par article.

Le sénateur Callbeck : Bienvenue, sénateur Munson. Je vous félicite du travail que vous avez abattu et continuez d'abattre dans ce domaine.

Je crois que cette loi fera mieux prendre conscience du défi que représente l'autisme et qu'elle enverra un message aux personnes atteintes de trouble du spectre de l'autisme et à leurs familles.

Combien de pays ont déjà promulgué une loi instituant la Journée mondiale de l'autisme?

Le sénateur Munson : Plus de 100 pays ont adopté une telle loi dans leur Parlement.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que cette journée est tenue partout le 2 avril?

Senator Munson: Yes, that is the day. I do not want to use the word “celebration,” as we are not celebrating anything. We are talking about recognizing in our society those of us who are beside us who should be included in the walk that we walk and the talk that we talk. It is the law of many other countries.

Senator Merchant: Senator Munson, I, too, want to congratulate you for the work that you do. I know that you feel strongly about it.

I support this bill, of course. You have spoken about the frustrations and challenges that families face when they have autistic children. What happens to these people when they become adults? You talked about a strategy beyond simply recognizing this day. Will you tell us something about the lifetime challenges and problems that these people face?

Senator Munson: This is one of the greatest fears that has been expressed to me by persons in their 60s who have either children or grandchildren with ASD. Not that long ago, we started closing institutes across this country, one as close as Smiths Falls here in Ontario. We closed those doors for a reason. We made promises to people, both financially and mentally, that we will be here to help them and to work with them.

As more and more autistic cases are discovered, the sad thing is, unless we act on this issue and develop a national strategy where we have a level playing field — it does not matter that the amount of money is high, it is not about money; it is about people — if we do not pay attention to this issue, I think we will see that these people who are 12, 13, 14, 15, 16 will end up back in institutions because their parents cannot care for them anymore. Some parents have the livelihood and can take advantage of this taxation program the government has in place, but those parents are a small percentage.

What I fear is that the dark shadows will gather and these people will be put away because, as a society, we did not pay attention and pay now as opposed to paying later, as the person told this inquiry. That is my greatest fear.

Senator Merchant: When we close these institutions, we need something else to replace them. We need programs to take over.

Senator Munson: Programs for those who are disabled have evolved over the last 40 or 50 years in an immense way. I will give you an example. We had a son with Down syndrome who passed away. He was only a year old. He was going to be our Special Olympian. That was 1967; time moves. At that time, Dr. Frank Hayden, we call him Dr. Frank in the Special Olympics movement, worked with the Shriver family and the Kennedys on a program at York University that said a person with an intellectual disability — we used horrible words in the 1960s — has the right to play and participate in sports and we can develop programs where they can do that. Until that point, we were closing the doors on those babies, those children.

Le sénateur Munson : Oui, c'est le jour. Je ne veux pas employer le mot « célébration », car nous ne célébrons rien. Nous parlons d'une reconnaissance par notre société de ceux d'entre nous qui devraient être inclus dans notre démarche et notre discours. C'est la loi dans beaucoup d'autres pays.

Le sénateur Merchant : Sénateur Munson, moi aussi je veux vous féliciter du travail que vous accomplissez. Je sais qu'il vous tient beaucoup à cœur.

Je souscris à ce projet de loi, bien entendu. Vous avez parlé des frustrations et des difficultés que rencontrent les familles d'enfants autistes. Qu'advient-il d'eux lorsqu'ils deviennent adultes? Vous avez parlé d'une stratégie, au-delà de la simple instauration de cette journée. Pouvez-vous nous parler des difficultés et des problèmes que rencontrent ces gens tout au long de leur vie?

Le sénateur Munson : C'est l'une des plus grandes inquiétudes dont m'ont fait part les personnes dans la soixantaine qui ont soit des enfants soit des petits-enfants atteints de TSA. Il y a peu, nous avons commencé à fermer des instituts à travers le pays, dont l'un tout près d'ici, à Smiths Falls, en Ontario. Nous avions des raisons de le faire. Nous avons fait des promesses, sur le plan tant financier que psychologique, à ces personnes, leur disant que nous serions là pour les aider et travailler avec elles.

Étant donné que l'on découvre de plus en plus de cas d'autisme, ce qui est triste c'est que, à moins que nous agissions et adoptions une stratégie nationale établissant l'égalité — et peu importe combien cela coûte, ce qui compte n'est pas l'argent, ce sont les êtres — si nous ne prêtons pas attention à ce problème, je pense que nous verrons que ceux qui ont 12, 13, 14, 15, 16 ans vont se retrouver dans des institutions parce que leurs parents ne peuvent plus s'occuper d'eux. Certains parents ont les moyens et peuvent tirer parti de ces avantages fiscaux octroyés par le gouvernement, mais ces parents représentent un petit pourcentage.

Ma crainte est que le voile noir tombe et que ces gens se voient enfermés parce que nous, la société, ne leur avons pas accordé d'attention et pas voulu payer aujourd'hui plutôt que de payer plus tard, comme cette personne l'a dit lors de l'étude. C'est ma plus grande crainte.

Le sénateur Merchant : Lorsque nous fermons ces institutions, il faut quelque chose pour les remplacer. Il nous faut des programmes pour la suite.

Le sénateur Munson : Les programmes pour les personnes handicapées ont immensément évolué au cours des 40 ou 50 dernières années. Je vais vous donner un exemple. Nous avions un fils trisomique qui est décédé. Il n'avait qu'un an. Il allait être notre olympien spécial. C'était en 1967; les temps changent. À l'époque, le Dr Frank Hayden, nous l'appelons le Dr Frank dans le mouvement des Jeux olympiques spéciaux, a travaillé avec la famille Shriver et les Kennedy à un programme de l'Université York voulant qu'une personne ayant une déficience intellectuelle — nous utilisions des termes horribles dans les années 1960 — a le droit de jouer et de faire du sport et que des programmes peuvent être établis qui le leur permettent. Jusqu'alors, on ferme les portes devant ces bébés, ces enfants.

Those doors have been opened, and look what we have now around the world—millions of Special Olympians. In this country, we have 32,000 Special Olympians. They are out there being included. We do not even look twice any more. As I said before, with Special Olympians, I have never been hugged this much since my honeymoon. We started this movement only in 1967. Before that we said no, they will hurt themselves; they cannot do it. Look at what is going on there now.

The autistic children are part of this Special Olympics. They participate. I am saying that the more that we pay attention, the more we have awareness campaigns and programs, the more money we spend on research — as Dr. Keon told me over and over again, do not forget research — we will get there. As we have provided for those with intellectual disabilities, we will provide for those who are autistic, and we will not look twice. Who knows? No one dares to talk about a cure — there is no cure — but there is a place for them and a promise that we can keep in helping autistic children.

Senator Merchant: I thank you for your work.

Senator Plett: Thank you, Senator Munson. You answered one of my questions when you answered Senator Calbeck. I was wondering why April 2, and you answered that question.

I have one question for you, and then a comment. Is Member of Parliament Mike Lake doing something on this issue as well? I am not suggesting he is but Mike and his wife have an autistic child, and I thought he was moving something forward on this issue. Are you aware of anything?

Senator Munson: He has been working on the issue as well. I think this is the way Parliament works; we work at it from both ends, and Mike is a friend. I played hockey with Mike and he is brutal.

Senator Plett: Good for him.

Senator Munson: His son is with him all the time and his wife is there. They have been working on all kinds of programs. Mike spoke along with other Conservative MPs in the last go-around in support of this bill. As I said before, it does not bother me who arrives at home plate first on this particular bill or whatever it takes to have a national strategy. We are all looking for the common good, the common cause, of arriving there. I have been working closely with Mike Lake along with other autistic groups across the country. He always encourages me to keep pushing forward.

In the House of Commons, to answer about Mike Lake and others, every party on the other side has supported this particular bill. The Bloc Québécois has a small terminology problem with the word “national.” I can work around that word, but I think the NDP have a private member’s bill on the other side. No matter where we cross in life, if we cross for a good thing, I will be happy with that result.

Ces portes ont été ouvertes et voyez ce que nous avons aujourd’hui partout dans le monde — des millions d’olympiens spéciaux. Dans notre pays, nous avons 32 000 olympiens spéciaux. Ils sont là et sont inclus. Cela n’étonne même plus personne. Comme je l’ai déjà dit au sujet des olympiens spéciaux, je n’ai jamais été autant embrassé depuis ma lune de miel. Nous n’avons lancé ce mouvement qu’en 1967. Auparavant, nous disions non, ils vont se blesser, ils ne peuvent y arriver. Regardez ce qui se passe aujourd’hui.

Les enfants autistes participent à ces Jeux olympiques spéciaux. Je dis que plus nous leur prêtons attention, plus nous avons des campagnes et des programmes de sensibilisation, plus nous dépensons pour la recherche — comme le Dr Keon me l’a répété sans cesse, n’oubliez pas la recherche — et mieux nous y arriverons. Ce que nous avons fait pour ceux ayant une déficience intellectuelle, nous le ferons pour les autistes et ce sera considéré comme normal. Qui sait? Personne n’ose parler de guérison — il n’y a pas de remède — mais il y a une place pour eux et une promesse que nous pouvons tenir en aidant les enfants autistes.

Le sénateur Merchant : Merci de votre travail.

Le sénateur Plett : Merci, sénateur Munson. Vous avez répondu à l’une de mes questions en répondant à celle du sénateur Calbeck. Je me demandais pourquoi le 2 avril, et vous avez répondu à cette question.

J’ai une question pour vous, et un commentaire. Est-ce que le député Mike Lake fait quelque chose à ce sujet aussi? Je ne dis pas que c’est le cas, mais Mike et sa femme ont un enfant autiste, et je pensais qu’il proposait quelque chose dans ce domaine. Êtes-vous au courant?

Le sénateur Munson : Il travaille sur la question aussi. Je crois que c’est ainsi que fonctionne le Parlement; nous prenons le problème par les deux bouts, et Mike est un ami. J’ai joué au hockey avec Mike et il n’épargne personne.

Le sénateur Plett : Tant mieux pour lui.

Le sénateur Munson : Son fils est toujours avec lui, ainsi que sa femme. Ils travaillent à toutes sortes de programmes. Mike s’est exprimé, avec d’autres députés conservateurs, en faveur de ce projet de loi la dernière fois. Comme je l’ai dit, peu m’importe qui arrive au but le premier avec ce projet de loi en particulier ou toute mesure pouvant déboucher sur une stratégie nationale. Nous visons tous le bien commun, la cause commune, le point d’arrivée. J’ai collaboré étroitement avec Mike Lake et d’autres groupes du domaine de l’autisme à travers le pays. Il m’encourage toujours à continuer d’avancer.

À la Chambre des communes, pour répondre à votre question au sujet de Mike Lake et d’autres, tous les partis se sont exprimés en faveur de ce projet de loi. Le Bloc québécois a un petit problème terminologique avec le mot « national ». Je peux trouver un autre mot, mais je crois que le NPD a lui aussi un projet de loi d’initiative parlementaire. Peu importe où nous nous situons dans la vie, si nous agissons pour le bien, je serai satisfait du résultat.

Senator Plett: Fair enough; I was not in any way suggesting anything else. I was concerned that we were working against each other trying to accomplish the same thing. If you say Mike Lake supports the bill, at least we are not working against each other.

I have a comment: My wife and I have a niece in British Columbia and they have an autistic child. Although we are not there often, I have seen some of what these families experience. I have never been supportive of institutions because I believe people forget about the people there. My niece and her husband are so happy for the help they receive from the schools. There is a lot of awareness in British Columbia, or at least in this area of British Columbia. They live in Abbotsford and are receiving a great deal of help. I am happy about that help, and I support an initiative like this bill. I commend you for the work that you have done.

Senator Munson: Thank you. I would love to see April 2 officially recognized, because once it becomes law, we would have to repeal it, and that is not an easy thing to do because we have expressed the will of a nation. However, I would love to see the day where a federal government — I have said this before — would sit down with provincial ministers and close the door.

When I first arrived on the Hill in 1972 as a young reporter, people said, that is provincial jurisdiction; we are setting a precedent. Are we not all trying to set precedents in some way or form to change people's lives? That is why we are here. I think reporters and a few others in society forget what we came here for. I am not on the front page of any news story any longer, but I feel I am on the page of people's lives who matter, and I think you are, too. All of you are on the page of people's lives who matter. You do things behind the scenes with bureaucrats and others. I think it is about the common good; it really is.

There are moments when laws are passed and we say: I was part of that law. That is not a headline, but laws are passed, whether they relate to health, autism or so forth. I want the day to come where a federal government will sit down with ministers, close the door and say: Autism has no borders; how can we work at this issue to make a level playing field across this country?

I want them to set up significant research centres and allotments of money so every autistic child receives a break.

Senator Cordy: Thank you very much, Senator Munson. I know you have done much work in the field of autism, and it was because of your initiative this committee initiated the study on autism and released our report, *Pay Now or Pay Later*. I know you are a voice for the autism community within Canada.

I think this bill to have a world autism awareness day is great. It will provide a focus and make Canadians, at least in April every year, think about autism.

Le sénateur Plett : Très bien; je ne voulais donner à entendre rien d'autre. Je craignais que nous allions à contre-courant en essayant d'accomplir la même chose. Si vous dites que Mike Lake est en faveur du projet de loi, au moins nous ne tirons pas en direction contraire.

J'ai un commentaire : ma femme et moi avons une nièce en Colombie-Britannique et ils ont un enfant autiste. Bien que nous n'y allions pas souvent, j'ai vu ce que vivent certaines de ces familles. Je n'ai jamais été en faveur des institutions car je crois que l'on tend à oublier leurs pensionnaires. Ma nièce et son mari sont ravis de l'aide qu'ils reçoivent des écoles. Il y a beaucoup de sensibilisation en Colombie-Britannique, ou du moins dans cette région de la Colombie-Britannique. Ils vivent à Abbotsford et reçoivent beaucoup d'aide. J'en suis ravi et je suis en faveur d'une initiative comme ce projet de loi. Je vous félicite du travail que vous avez effectué.

Le sénateur Munson : Merci. J'adorerais voir le 2 avril officiellement reconnu, car une fois que ce sera dans une loi, il faudrait l'abroger, et cela n'est pas facile à faire car elle sera l'expression de la volonté d'une nation. Cependant, j'aimerais voir le jour où un gouvernement fédéral — je l'ai déjà dit — s'assoira avec les ministres provinciaux et fermera la porte.

Lorsque je suis arrivé sur la Colline en 1972, comme jeune journaliste, les gens disaient que telle chose était du ressort provincial, que nous établissions un précédent. Est-ce que nous ne cherchons pas tous à créer des précédents d'une façon ou d'une autre pour changer la vie des gens? C'est pourquoi nous sommes ici. Je pense que les journalistes et quelques autres dans la société oublient quelle est notre raison d'être ici. Je ne suis plus en première page des journaux, mais j'ai l'impression d'être sur les pages qui comptent dans la vie des gens, et je crois que vous l'êtes aussi. Vous tous êtes sur la page qui compte dans la vie des gens. Vous faites des choses à l'arrière-plan avec les administrateurs et d'autres. Je pense que c'est pour le bien commun, réellement.

Il est des moments où des lois sont adoptées et où nous pouvons dire : j'ai eu un rôle dans cette loi. Cela ne fera pas les grands titres, mais des lois sont promulguées, qu'elles portent sur la santé, l'autisme et ainsi de suite. Je veux voir le jour où le gouvernement fédéral s'assoira avec les ministres, fermera la porte et dira : l'autisme n'a pas de frontière; comment pouvons-nous attaquer ce problème pour établir un terrain de jeu égal à travers tout le pays?

Je veux qu'ils ouvrent de grands centres de recherche et affectent des crédits de façon à ce que chaque enfant autiste ait sa chance.

Le sénateur Cordy : Merci beaucoup, sénateur Munson. Je sais que vous avez beaucoup travaillé dans le domaine de l'autisme et c'est à votre initiative que notre comité a mené son étude sur l'autisme et publié son rapport *Payez maintenant ou payez plus tard*. Je sais que vous êtes un porte-parole de la communauté autistique au Canada.

Je trouve excellent ce projet de loi instituant une Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Elle servira de point focal et amènera les Canadiens, au moins en avril de chaque année, à réfléchir à l'autisme.

I know as a former schoolteacher, when I first started teaching, no one had ever heard of autism. When I finished teaching, which is almost 10 years ago, the prevalence of autism within each and every school that I was in was growing in leaps and bounds. I think we had better pay attention to what is happening.

I did not hear it today but I remember hearing during one of the other occasions you appeared before this committee someone talking about a ministerial declaration, that because of a ministerial declaration, perhaps there was no need for the bill. I was not familiar with the difference between a ministerial declaration and a bill, so can you explain the importance of having a bill for World Autism Awareness Day?

Senator Munson: I will do that briefly. I want to commend and thank the Library of Parliament for the work it does in terms of research and background. I will read verbatim what can happen.

There are a number of ways that a certain calendar day or days can be declared to be of significance. A public organization or foundation can declare a certain day, week or month to be of significance. A Governor in Council order can make the same declaration. A Cabinet Minister can also make a declaration. The highest form of designation for a calendar year, however, remains a law passed by Parliament to mark the given event or occasion. A designation in the form of a law passed by Parliament, once in force, remains in force, until such time as it is repealed.

In the case of a ministerial declaration, unless authorized by a legal statute, a declaration made by a Canadian Cabinet Minister has no official authority, and is not legally competent or enforceable. An example of such a declaration would be the ministerial declaration made by the Minister of Health to recognize, in Canada . . . World Autism Awareness Day.

I said in my remarks that I thought the declaration by the minister was extremely positive. I went back and did a bit of homework, and thought that one more step will get us there. I think that basically says it all.

Senator Cordy: With respect to a ministerial declaration, if ministers changed and the next Minister of Health who came in did not want to have a World Autism Awareness Day, then we would not have it; whereas a bill is forever, unless it was changed by Parliament. Is that correct?

Senator Munson: Yes.

Senator Cordy: Thank you.

Senator Demers: Senator Munson, just a little shot but if you had a good coach, you would have made it to the National Hockey League, but obviously you did not.

Lorsque j'étais enseignante, à mes débuts, personne n'avait jamais entendu parler de l'autisme. En fin de carrière, il y a presque 10 ans, le nombre des cas d'autisme avait explosé dans toutes les écoles que je connaissais. Je pense que nous avons intérêt à regarder ce qui se passe.

Il n'en a pas été question aujourd'hui, mais je me souviens que lors d'une de vos comparutions précédentes à ce comité il a été question d'une déclaration ministérielle, et d'aucuns disaient que ce projet de loi n'est pas nécessaire puisque nous avons une déclaration ministérielle. Je ne connais pas la différence entre une déclaration ministérielle et un projet de loi, alors pourriez-vous expliquer pourquoi il est important d'avoir une loi pour instaurer la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme?

Le sénateur Munson : Je vais le faire brièvement. Je veux féliciter et remercier la Bibliothèque du Parlement du travail de recherche qu'elle fait pour situer le contexte. Je vous lis verbatim ce qui peut être fait.

Il existe plusieurs façons de déclarer un ou plusieurs jours du calendrier comme importants. Une organisation publique ou une fondation peut déclarer un certain jour, une certaine semaine ou mois comme significatif. Un décret peut faire la même proclamation. Un ministre peut également faire une proclamation. La plus haute forme de désignation d'un jour du calendrier, cependant, reste une loi adoptée par le Parlement pour marquer l'événement ou l'occasion donnée. Une désignation sous forme d'une loi adoptée par le Parlement, une fois promulguée, reste en vigueur jusqu'à son abrogation.

Dans le cas d'une déclaration ministérielle, à moins d'être autorisée par un texte de loi, une proclamation faite par un ministre canadien n'a pas de valeur officielle et n'est pas légalement exécutoire. Un exemple d'une telle déclaration est la déclaration ministérielle faite par le ministre de la Santé reconnaissant, au Canada... la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme.

J'ai dit dans mon exposé que je considérais la déclaration du ministre comme extrêmement positive. J'ai fait un peu de recherche et me suis dit qu'une démarche de plus nous amènera au but. Je crois que tout a été dit.

Le sénateur Cordy : Dans le cas d'une déclaration ministérielle, si le portefeuille était repris par un autre ministre de la Santé qui ne voudrait pas avoir de Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme, alors nous n'en aurions plus; alors qu'un projet de loi est éternel, sauf abrogation par le Parlement. Est-ce exact?

Le sénateur Munson : Oui.

Le sénateur Cordy : Merci.

Le sénateur Demers : Sénateur Munson, juste une petite pique : si vous aviez eu un bon entraîneur, vous auriez été jusqu'à la Ligue nationale de hockey, mais manifestement vous n'en aviez pas.

On behalf of my family, I thank you for the awareness you provide. My niece has two boys and one has autism. No one knows how difficult it is until they have lived in the situation. No one can even come close to knowing until they have walked in someone's shoes.

The story becomes worse. His father was hit while on a bike and killed a few years back. He lost his father. Apparently he was smart, but not as deeply involved as you. This is unbelievable, but one time she was at a gas station when the young child acted up, and someone thought she was beating her child. We know when they lose control it is difficult.

Thank you so much for making people aware of how difficult it is having a child with autism and how appropriate it is because there is more prevalence of autism than ever, as we are now starting to discover. I commend you for what you do.

Senator Munson: Coach, thank you for that comment. That is why we are here. I never thought that six and half years ago, when I was appointed to the Senate, I would be doing the work I am doing. It was because of one person lighting the Centennial Flame that lit a flame in my heart to move on this issue.

Sometimes I feel frustration because I do not know how far I can go, but as *The Globe and Mail* said about the Montreal Canadiens, describing them as dogged little men, I am a dogged little man, and I did play Junior B hockey in Quebec. I played for the Bathurst Papermakers in senior hockey, and these are not my teeth.

Senator Martin: Senator Munson, I have always liked your smile, and now you have revealed another truth.

I want to echo what has been said already about our admiration for the work that you have done and the champion you have been for this cause. Thank you so much.

I believe there is so much more education to be done. As Senator Cordy has mentioned about the rising numbers of students with autism in schools, I taught many of those students and talked to the families. I know of families who have even moved from one province to another because of better support in that other province. I think about the conversations we need to have around the table with the ministers from the provinces to look at what provinces are doing and to make sure that support is there for everybody in all provinces.

I have a question regarding how Canada compares to other jurisdictions. You mentioned there are other countries that already recognize World Autism Awareness Day. I know there is a long road ahead and we must all be vigilant and educate everyone because it takes support from the whole community to raise that child, not only the parents. When neighbours and even strangers see a child with autism, how they respond to that situation requires a whole lot of education.

How does Canada compare, in your opinion, to other jurisdictions that you know of?

Au nom de ma famille je vous remercie de votre travail de sensibilisation. Ma nièce a deux garçons dont l'un est autiste. Nul qui n'a pas vécu dans cette situation ne peut savoir combien c'est difficile. Nul ne peut même s'en faire une idée tant que l'on a pas marché dans les chaussures de l'autre.

L'histoire est devenue encore plus tragique. Son père a été tué en faisant du vélo, il y a quelques années. Il a perdu son père. Apparemment, il était intelligent, mais pas aussi militant que vous. C'est incroyable, mais un jour elle était dans une station-service quand le jeune enfant a fait une crise et quelqu'un pensait qu'elle battait son fils. Nous savons que c'est difficile lorsqu'ils sont en crise.

Je vous remercie de faire savoir aux gens combien il est difficile d'avoir un enfant autiste et combien des mesures s'imposent parce que l'autisme est plus fréquent que jamais, comme nous commençons à le découvrir. Je vous félicite de ce que vous faites.

Le sénateur Munson : Je vous remercie de cette remarque, monsieur l'entraîneur. C'est pourquoi nous sommes ici. Je n'aurais jamais cru, lorsque j'ai été nommé sénateur il y a six ans et demi, que je me retrouverais à faire ce travail. C'est à cause d'une personne qui a allumé la flamme du centenaire, ce qui a allumé une flamme dans mon cœur et m'a décidé d'agir dans ce domaine.

Je ressens parfois de la frustration parce que je ne sais pas jusqu'où je peux aller, mais comme l'a écrit le *Globe and Mail* au sujet des Canadiens de Montréal, les qualifiant de petits hommes obstinés, je suis un petit homme obstiné et j'ai joué dans la ligue de hockey junior B au Québec. J'ai joué dans l'équipe de hockey senior des Bathurst Papermakers et les dents que vous voyez ne sont pas les miennes.

Le sénateur Martin : Sénateur Munson, j'ai toujours aimé votre sourire, et maintenant vous avez révélé une autre vérité.

Je veux me faire l'écho de ce qui a déjà été dit concernant notre admiration pour le travail que vous avez accompli, en vous faisant le champion de cette cause. Merci infiniment.

Je pense qu'il reste encore beaucoup d'éducation à faire. Comme l'a mentionné le sénateur Cordy au sujet du nombre croissant d'élèves autistes dans les écoles, j'ai moi aussi enseigné à nombre de ces élèves et parlé à leurs familles. Je connais des familles qui ont même déménagé d'une province à l'autre parce qu'elles trouvaient un meilleur soutien dans l'autre. Je songe aux conversations que nous devons avoir autour de la table avec les ministres provinciaux pour cerner ce que font les provinces et garantir que ce soutien soit offert à tout le monde dans toutes les provinces.

Comment le Canada se compare-t-il aux autres pays? Vous avez dit que d'autres pays ont déjà proclamé la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Je sais qu'il reste beaucoup de chemin à faire et nous devons tous être vigilants et sensibiliser tout le monde car, pour élever cet enfant, il faut le soutien de toute la société et pas seulement des parents. Lorsque des voisins et même des étrangers voient un enfant autiste, il faut beaucoup d'éducation pour qu'ils sachent comment réagir à cette situation.

À votre avis, comment le Canada se compare-t-il à d'autres pays?

Senator Munson: I think we are halfway there. A great example is the United States of America that I mentioned in my opening remarks and the \$108 million in the Combatting Autism Act. The present government has spent a substantial amount of money for various groups. I am trying to convince the autistic groups across this country speak with one voice, as opposed to many. There is that sort of funding. Some provincial governments have stepped up, and some do not have the money to step up because they have other priorities.

We have a long way to go. A recent government announced a chair at Simon Fraser University two years ago. I have talked to the leader of the government in the Senate privately about that chair, but it was not enough. I believe the offer was a few million dollars, but it was not enough to attract a research chair to Simon Fraser, yet they were prepared to create the chair.

I know there are other routes and the money goes back into a pot, but I think there must be a national research chair at whatever university who would dare to take it on with more money in the pot to do that. We are halfway there.

I have studied a bit on some of the European countries, and they are lagging way behind, countries like Germany and other places. I am sorry to be general about that answer.

Senator Seidman: Senator Munson, I, like everyone else around this table, truly commend you for all the work you have done on this issue. In designating April 2 World Autism Awareness Day, we all recognize the exceptional challenges of children and their families who deal with this group of disorders on a daily basis. I think the bill also brings the issue to the forefront of the consciousness of all governments and the scientific community to continue their efforts on the research front, which Senator Keon always reminds us is critical. I think we need to take up that cause.

I thank you indeed. I do not have any questions. I only have thanks to you for your work on this bill.

Senator Munson: I appreciate that.

Senator Banks: Senator Munson, you have always had the admiration of all your colleagues, and now you have heard that you have added to that admiration with this effort.

I have a question regarding practicality. As you pointed out, this act will call attention on the day to the fact of autism in Canada. One hopes the declaration will focus Canadians' attention, but it does not do anything to solve the problem directly.

You pointed out the difference between respective provinces in Canada and the way they address autism. In the more than 100 countries you referenced that have declared a day for autism, has it had an effect on the way governments in those countries have dealt with autism in their countries?

Le sénateur Munson : Je pense que nous sommes à mi-chemin du but. Les États-Unis d'Amérique, que j'ai mentionnés dans mes remarques liminaires, sont un bon exemple, avec leur *Combatting Autism Act* de 108 millions de dollars. Le gouvernement actuel a accordé des montants substantiels à divers groupes. Je m'efforce de convaincre les associations de l'autisme de tout le pays de parler d'une seule voix au lieu de le faire de manière dispersée. Il existe des financements. Certains gouvernements provinciaux agissent, et d'autres n'ont pas l'argent parce qu'ils ont d'autres priorités.

Il reste beaucoup de chemin à faire. Un gouvernement récent a annoncé il y a deux ans la création d'une chaire à l'Université Simon Fraser. J'ai parlé au leader du gouvernement au Sénat en privé au sujet de cette chaire, mais cela n'a pas suffi. Je crois que l'offre était de quelques millions de dollars mais cela n'a pas suffi à attirer une chaire de recherche à Simon Fraser, et pourtant l'université était prête à créer cette chaire.

Je sais qu'il y a d'autres mécanismes et que cet argent sera utilisé ailleurs, mais je pense qu'il faudrait une chaire nationale de recherche dans une université, quelle qu'elle soit, qui osera entreprendre ce travail, avec un peu plus d'argent dans la caisse pour le mener à bien. Nous sommes à mi-chemin.

J'ai étudié un peu ce qui se fait dans les pays européens, et ils sont loin en arrière, des pays comme l'Allemagne et d'autres. Désolé de donner une réponse aussi générale.

Le sénateur Seidman : Sénateur Munson, comme tout le monde autour de cette table, je vous félicite vraiment pour tout le travail que vous avez accompli dans ce domaine. En proclamant le 2 avril Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme, nous donnons tous acte des difficultés exceptionnelles que connaissent au quotidien les enfants et leurs familles confrontés à ce groupe de troubles. Je pense que le projet de loi porte ce problème au premier plan dans la conscience de tous les gouvernements et de la communauté scientifique et les incitera à poursuivre leurs efforts sur le front de la recherche, dont le sénateur Keon nous rappelle toujours l'importance primordiale. Je pense que nous devons tous nous emparer de cette cause.

Je vous remercie infiniment. Je n'ai pas de questions. Je n'ai que des remerciements à vous exprimer pour votre travail sur ce projet de loi.

Le sénateur Munson : J'apprécie vos paroles.

Le sénateur Banks : Sénateur Munson, vous avez toujours joui de l'admiration de tous vos collègues et nous vous avons dit maintenant que cet effort n'a fait qu'accroître cette admiration.

J'ai une question d'ordre pratique. Comme vous l'avez fait remarquer, cette loi va attirer l'attention ce jour-là sur la réalité de l'autisme au Canada. On peut espérer que la proclamation va aiguïser l'attention des Canadiens, mais elle ne fera rien pour régler le problème directement.

Vous avez fait remarquer la différence entre les provinces canadiennes sur le plan des programmes pour l'autisme. Dans la centaine de pays qui ont déjà instauré cette journée mondiale, cela a-t-il eu un effet sur l'action des gouvernements dans le domaine de l'autisme?

Senator Munson: Leave it to Senator Banks to ask the question I cannot answer. To be candid, that is another area I will have to investigate. It has worked in the United States. I do not know about other countries.

However, I know that if Canada declares the day, it will not be only one day, but 365 days per year where we urge, lobby and push provincial and federal governments not only to give a speech or two, but to follow what this committee recommended, which is the essence and context of the situation regarding autism. The day is only one piece of the puzzle, and autism is a puzzle.

If a federal government follows what this committee suggested on a national autism spectrum disorder strategy, ministers will sit down to ask how to move forward. It will be a time to close doors and hammer out something. Autism is an epidemic; it is urgent; and it needs to be addressed.

We are addressing it now by making the day more than a declaration. I will follow up on how much difference, if any, the declaration has made in other countries.

The Deputy Chair: Senator Munson, your thought and appreciation on this issue is clear to the committee. We commend you for your efforts. However, I know the more important issue to you is clearly the recognition of those who spoke with regard to the importance of the issue. You focus our minds on the important contextual aspects of autism for which you are bringing forward this particular piece of legislation. We thank you for that focus.

As agreed at the outset of the meeting, we will move to clause-by-clause consideration of the bill. As I and many other senators are new to the processes of Senate committees in this regard, I will review the process to ensure we are all aware of the reason things are presented in a certain manner.

You have the bill before you. You know there is a title, a preamble and a first clause that states the obvious. It is normal that we simply postpone consideration of those items to the end after we have gone through the bill clause by clause. We postpone consideration of those items because if there were any changes in clauses, it can require consequential change in the title or other aspects. The process is simply procedure. It does not mean these items are diminished in any way in their importance to the bill.

I will first ask if we anticipate any amendments. If we do, we will take a moment to circulate those amendments to every committee member before continuing.

Will amendments be proposed?

Senator Seidman: Yes.

The Deputy Chair: We will circulate the amendment and then continue consideration of the bill clause by clause. Senator Banks has a question.

Le sénateur Munson : Faites confiance au sénateur Banks pour poser la question à laquelle je ne peux répondre. Pour parler franchement, c'est un autre domaine sur lequel je vais devoir me renseigner. Cela a eu des effets aux États-Unis, mais je ne sais pas ce qu'il en est dans d'autres pays.

Cependant, je sais que si le Canada proclame cette journée, ce ne sera pas seulement ce jour-là mais 365 jours par an que nous allons exhorter, faire pression et pousser les gouvernements provinciaux et fédéral à non seulement prononcer un discours ou deux, mais à suivre les recommandations de votre comité, qui vont droit au cœur du problème de l'autisme et de son contexte. La journée n'est qu'une pièce du puzzle, et l'autisme est un casse-tête.

Si un gouvernement fédéral fait ce que ce comité a recommandé sur le plan d'une stratégie nationale sur les troubles du spectre autistique, les ministres vont s'asseoir et déterminer comment avancer. Ce sera le moment de fermer les portes et de mettre quelque chose au point. L'autisme est une épidémie; elle est un problème urgent auquel il faut s'attaquer.

Nous le faisons aujourd'hui en faisant de cette journée plus qu'une déclaration. Je me renseignerai pour voir quelle différence la proclamation a fait, le cas échéant, dans d'autres pays.

Le vice-président : Sénateur Munson, votre réflexion et votre connaissance du sujet apparaissent clairement au comité. Nous vous félicitons de vos efforts. Cependant, je sais que ce qui compte le plus pour vous c'est la reconnaissance de ceux qui ont souligné l'importance de la question. Vous attirez notre attention sur les aspects contextuels importants de l'autisme, lesquels vous ont amené à présenter ce projet de loi. Nous vous en remercions.

Comme convenu au début de la séance, nous allons procéder à l'étude article par article du projet de loi. Étant donné que moi-même et d'autres sénateurs sommes novices en ce qui concerne la procédure des comités sénatoriaux à cet égard, je vais la passer en revue afin que tout le monde sache pourquoi les choses sont présentées d'une certaine manière.

Vous avez le projet de loi sous les yeux. Vous savez qu'il y a un titre, un préambule, et un article qui énonce une évidence. Il est normal que nous reportions simplement l'examen de ces dispositions jusqu'à la fin de l'étude article par article. Nous reportons ces dispositions car s'il y avait des amendements apportés aux autres articles, ils pourraient entraîner des modifications corrélatives du titre ou d'autres aspects. C'est une simple affaire de procédure. Cela ne signifie en rien que ces dispositions du projet de loi sont de moindre importance.

Je vais demander d'abord s'il y a des amendements. Dans l'affirmative, nous allons prendre un instant pour les distribuer à tous les membres du comité, avant de poursuivre.

Des amendements vont-ils être proposés?

Le sénateur Seidman : Oui.

Le vice-président : Nous allons distribuer l'amendement, puis nous poursuivrons l'étude article par article du projet de loi. Le sénateur Banks a une question.

Senator Banks: Before I ask the question of the proposer of the amendments, I remind committee members that if this bill were to pass here unamended today, it will be susceptible to rule 89(1) in the House of Commons, which will restore it to the position that it occupied immediately at the moment before prorogation. It was in committee, Senator Munson, was it not?

Senator Munson: It was going to committee.

Senator Banks: It was at second reading, then. If we amend the bill in any way, by so much as a comma, then rule 89(1) in the House of Commons does not apply because it applies only to those Senate bills, in particular, which are returned to the House of Commons within 90 of its sitting days in exactly the form in which the bill existed prior to prorogation. If we amend the bill today, it will have the effect of having it reintroduced at the beginning stage in the House of Commons. Once the bill is there, even though it is a Senate bill, it is susceptible to the selection process in the House of Commons with respect to its sponsor there having to obtain a position in it. The likelihood of this bill passing before the next prorogation, and even before the beginning of summer recess, will be virtually zero.

In this context, I will ask the proposer of the amendments to explain to us the purpose, the usefulness and the reason for the amendments, in that the amendments propose to delete from the bill parts of the preamble, none of which, as far as I can see, cause harm.

The Deputy Chair: Senator Banks, with regard to procedure, I think it is appropriate to raise your question at the time the amendment is introduced, because it will be introduced. Your general comment is on the record, but a specific question on the amendment needs to have an amendment moved.

Senator Banks: Thank you.

Senator Merchant: I will pass; my concerns have been raised.

Senator Cordy: Chair, are you saying that we cannot have a comment concerning the fact that if we approve these amendments, the bill will have virtually no chance of passing before the next election?

The Deputy Chair: Those comments and observations have been made. I am not sure what more you want. The point has been made, and it is on the record.

With that, we have agreement to move to consideration of Bill S-211, An Act respecting World Autism Awareness Day. I will now proceed as I had indicated prior to the brief suspension.

Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Carried.

Shall the preamble stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Carried.

Le sénateur Banks : Avant de poser ma question à l'auteur des amendements, je rappelle aux membres du comité que si ce projet de loi était adopté aujourd'hui sans amendement, il pourrait bénéficier de la règle 89(1) de la Chambre des communes, qui le rétablirait au stade où il se trouvait immédiatement avant la prorogation. Il était en comité, n'est-ce pas, sénateur Munson?

Le sénateur Munson : Il était sur le point d'être envoyé en comité.

Le sénateur Banks : Il était donc en deuxième lecture. Si nous modifions le projet de loi le moins, ne serait-ce que par une virgule, alors la règle 89(1) de la Chambre des communes ne s'appliquerait pas car elle ne s'applique qu'aux projets de loi sénatoriaux, en particulier, qui sont renvoyés à la Chambre des communes dans les 90 jours de séance exactement sous la forme qu'ils revêtaient avant la prorogation. Si nous amendons le projet de loi aujourd'hui, cela aura pour effet qu'il devra être réintroduit à la Chambre des communes au point de départ. Bien qu'il s'agisse d'un projet de loi du Sénat, il sera assujéti à la procédure de sélection à la Chambre des communes, c'est-à-dire que son parrain devra obtenir un rang dans l'ordre de priorité. La probabilité que ce projet de loi soit adopté avant la prochaine prorogation, et même avant le début du congé d'été, sera virtuellement nulle.

Dans ce contexte, je vais demander à l'auteur des amendements de nous en expliquer le but, l'utilité et la raison d'être, en ce sens que les amendements visent à supprimer certains éléments du préambule dont aucun, d'après ce que je peux voir, ne peut faire de tort.

Le vice-président : Sénateur Banks, pour respecter la procédure, je pense qu'il est approprié que vous posiez votre question au moment où l'amendement est introduit, car il va être introduit. Votre commentaire général a été noté, mais une question précise sur l'amendement doit attendre que l'amendement soit présenté.

Le sénateur Banks : Merci.

Le sénateur Merchant : Je passe; mes réserves ont été exprimées.

Le sénateur Cordy : Monsieur le président, dites-vous que nous ne pouvons faire remarquer que si nous approuvons ces amendements, le projet de loi n'aura virtuellement aucune chance d'être adopté avant la prochaine élection?

Le vice-président : Ces commentaires et observations ont été faits. Je ne sais pas ce que vous souhaitez de plus. Cet argument a été formulé et il est consigné au procès-verbal.

Là-dessus, nous sommes d'accord pour procéder à l'étude du projet de loi S-211, Loi instituant la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme. Comme je l'avais indiqué, je vais suspendre la séance pendant un instant.

Le titre est-il réservé?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Adopté.

Le préambule est-il réservé?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Adopté.

Shall clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Thank you; that is agreed.

We now come to the one remaining clause in the bill. Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Any abstentions? Contrary? I declare it unanimous. Carried.

I shall now come back to clause 1. Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Any abstentions? Hearing none in the negative, I declare agreement unanimous. Carried.

Shall the preamble carry?

Senator Seidman: I propose four amendments, which I propose to put one at a time.

The Deputy Chair: The senator has the floor and there is an indication to propose amendments. Please proceed.

Senator Seidman: I propose that Bill S-211 be amended in the preamble on page one by replacing line two with the following:

“a significant number of families in Canada.”

[Translation]

Then, in the English version: that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by replacing line 2 with the following:

“a significant number of families in Canada”.

[English]

The Deputy Chair: The amendment has been moved and is open for discussion.

Senator Munson: Senator Banks raised a point about where this amendment will end up. I am not talking on the amendment now. Once again, we need to have patience to move this issue along.

I do not have a big issue with the word “significant” as opposed to “1 in 165” However, let me tell you that all the data comes from reliable sources. Health Canada uses these statistics, and the epidemiology of autism spectrum disorder is in an annual review of public health. That occurrence is probably even greater now. That review was in 2007.

In all these amendments, we have conducted our research. I do not have this problem with the word “significant,” because the situation has changed dramatically. However, I have a small problem with the idea that it will be put on a back burner again in the other place and may never see the light of day.

L'article 1 est-il réservé?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Merci; c'est adopté.

Nous en arrivons maintenant à l'article restant du projet de loi. L'article 2 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Y a-t-il des abstentions? Vote contraire? Je déclare le vote unanime. Adopté.

Nous en revenons maintenant à l'article 1. L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Y a-t-il des abstentions? Ne voyant aucun vote négatif, je déclare le vote unanime. Adopté.

Le préambule est-il adopté?

Le sénateur Seidman : Je propose quatre amendements, que je propose de présenter l'un après l'autre.

Le vice-président : Je donne la parole au sénateur qui propose des amendements. Vous avez la parole.

Le sénateur Seidman : Je propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par substitution, aux lignes 3 et 4, de ce qui suit :

« tistique touchent un bon nombre de familles; ».

[Français]

Puis, dans la version française : que le projet de loi S-211 soit modifié dans le préambule à la page 1 par substitution, aux lignes 3 et 4, de ce qui suit :

« tistique touche un bon nombre de familles; ».

[Traduction]

Le vice-président : L'amendement a été proposé et le comité peut maintenant en débattre.

Le sénateur Munson : Le sénateur Banks a soulevé un point au sujet du sort de cet amendement. Je ne vais pas parler de l'amendement pour l'instant. Encore une fois, il nous faut avoir de la patience pour faire avancer la chose.

Cela ne me pose pas un gros problème que l'on parle d'« un bon nombre de familles », plutôt que d'« une famille sur cent soixante-cinq ». Cependant, permettez que je vous dise que toutes les données proviennent de sources fiables. Santé Canada utilise ces statistiques, et l'épidémiologie des troubles du spectre autistique figure dans un examen annuel de la santé publique. L'incidence du phénomène est sans doute même plus forte aujourd'hui. L'examen dont je vous parle remonte à 2007.

En ce qui concerne tous ces amendements, nous avons fait notre travail de recherche. Les mots « un bon nombre de familles » ne me posent pas de problème, car la situation a énormément changé. Cependant, j'ai un petit problème avec l'idée que ce projet de loi soit de nouveau relégué à l'arrière-plan à l'autre endroit et ne devienne jamais réalité.

Senator Banks: Mr. Deputy Chair, I am not a member of this committee, as you well know. I am officially a member today, because I am replacing a senator, so I will speak only once with respect to all the proposed amendments that we have had the opportunity of seeing. As far as I can see, they do no harm — and I have heard no proposal that they do harm, or they are inaccurate or they adversely affect the intent of the bill. However, I will oppose each of the four amendments. I will not speak further on that until the votes come.

Senator Cordy: I will speak to the first amendment. The statement that is in the bill — 1 in 165 — is data that is used by the department; it is not inaccurate. Other than killing the bill, I am not sure what purpose the amendment will serve.

Senator Seidman: I am happy to respond. Indeed, this bill is important. However, because it is a bill, the feeling here is that it should not be specific to time and place. When the bill uses Statistics Canada data from 2007, that data makes it specific to time and place.

It is a bill that will be there forever, hopefully. When the bill says 1 in 165 families in Canada, that data was based on the definition of autism spectrum disorders in 2007. As we all know, definitions change and prevalence and incidence data change. I think it is preferable to create a bill that will stand the test of time; and that is the spirit in which this amendment is being made.

Senator Champagne: Senator Munson, you made the point earlier of the importance of this bill because it is more than a simple ministerial declaration. Because we all want the bill passed and in our books forever, I think that the Senator Seidman is bringing up points that are valuable. We should stay away from numbers that will vary from one year to the next. Let us state the facts, but let us stay away from numbers.

It is a bill. It is more than a ministerial declaration. You have repeated many times that you felt it was more important to be in a bill. None of us is against the idea in itself. We only want to make sure the bill is good.

Senator Munson: I respect that. If it is the will of the committee, the word “significant” is fine with me, and I will fight my battles on the other side. However, another amendment is coming up that has no numbers, which I think you want to delete, but I will talk about that when that amendment comes.

Senator Merchant: Is this the usual pattern that we follow in bills? Does that mean we can never use statistics again because we do not want to use numbers? Is this pattern typical or a specific thing that is happening here today?

Le sénateur Banks : Monsieur le vice-président, je ne suis pas membre du comité, comme vous le savez fort bien. J'en suis officiellement un membre aujourd'hui, car je remplace un sénateur, et je ne vais donc intervenir qu'une seule fois relativement à tous les amendements proposés que nous avons eu l'occasion de voir. D'après ce que je peux voir, ils ne font aucun tort — et je n'ai entendu personne dire qu'ils font du tort, ou sont inexacts ou portent atteinte à l'objet du projet de loi. Cependant, je vais m'opposer à chacun des quatre amendements. Je ne dirai rien de plus en la matière en attendant que nous procédions au vote.

Le sénateur Cordy : Je vais intervenir au sujet du premier amendement. La déclaration qui est contenue dans le projet de loi — soit que la question touche une famille sur 165 — s'appuie sur des données utilisées par le ministère; elle n'est pas erronée. J'ignore à quoi servira l'amendement, sauf à couler le projet de loi.

Le sénateur Seidman : Je me ferai un plaisir de répondre. En effet, le projet de loi est important. Cependant, du fait qu'il s'agisse d'un projet de loi, le sentiment de notre côté est qu'il ne devrait pas s'inscrire dans le contexte d'un moment et d'un lieu donnés. Du fait que le projet de loi s'appuie sur des données de Statistique Canada de l'année 2007, ces données font que le projet de loi s'inscrit dans un temps et dans un lieu.

C'est un projet de loi qui, il faut l'espérer, sera là à jamais. Le projet de loi parle d'une famille sur 165 au Canada, et ces données s'appuient sur la définition donnée aux troubles du spectre autistique en 2007. Comme nous le savons, les définitions changent, tout comme c'est le cas des données en matière de prévalence et d'incidence. Je pense qu'il serait préférable d'élaborer un projet de loi qui résiste au temps, et c'est dans cet esprit que cet amendement est proposé.

Le sénateur Champagne : Sénateur Munson, vous avez souligné plus tôt l'importance du projet de loi du fait que ce soit plus qu'une simple déclaration ministérielle. Étant donné que nous souhaitons tous que le projet de loi soit adopté et soit à jamais inscrit dans nos lois, je pense que le sénateur Seidman soulève des points qui sont valables. Nous devrions éviter d'utiliser des chiffres qui varient d'une année à l'autre. Que l'on établisse les faits, mais que l'on évite de faire mention de chiffres.

C'est un projet de loi. C'est plus qu'une déclaration ministérielle. Vous avez de nombreuses fois répété l'importance pour vous qu'il y ait un projet de loi. Aucun d'entre nous ne s'oppose à l'idée en soi. Nous voulons simplement veiller à ce que le projet de loi soit bon.

Le sénateur Munson : Je respecte cela. Si c'est la volonté du comité, je veux bien que l'on parle d'« un bon nombre de familles », et je livrerai mon combat à l'autre endroit. Cependant, il s'en vient un autre amendement qui ne renferme aucun chiffre, et qui vise une suppression, mais j'en parlerai lorsque nous y serons.

Le sénateur Merchant : Est-ce ici le schéma habituel que nous suivons pour les projets de loi? Cela signifie-t-il que nous ne pourrions plus jamais utiliser de statistiques, du fait que nous ne voulions pas inclure des nombres? Est-ce que ce qui est en train de se passer ici aujourd'hui est chose typique, ou bien est-ce un cas à part?

I do not know the reason for these amendments, frankly, but I will keep my suspicions to myself. Can someone clarify this point — if this pattern is indeed always followed?

Senator Seidman: Senator Merchant, I do not think I can comment on other bills, as they are devised and created by the lawmakers. However, I think in the case of the bill that is before us — we deal in specifics as opposed to hypotheticals — this amendment is being made as a well-meaning amendment, not in any other fashion.

As I have said, incidence and prevalence data change over time. As Senator Champagne said, we are making this amendment in all earnestness and seriousness in a bill to create an awareness day that will mark it forever in time, and we should take it seriously and do it seriously. Why should we mark 2007 in the bill — which, in a sense, is what we are doing here? This data is from Statistics Canada 2007.

Senator Merchant: I have raised my objection.

[Translation]

Senator Fox: As the saying goes “The best is the enemy of the good.” Indeed, hundreds of bills contain imperfections, but were adopted because the legislator was in favour of an important part of the bill.

All the senators present here have praised not only Senator Munson’s crusade, but those important parts of the bill that are parts 1 and 2. If historians later wish to analyze things — because they are virtually the only ones who will be looking at these numbers —, they will observe that at the time the bill was passed the numbers were valid.

The question that must be asked is if this amendment is that important to Senator Seidman that she wishes to set aside what everyone spoke so highly of at the beginning of the meeting, namely the importance of recognizing a World Autism Awareness Day. That is what matters, and not this number of 165 million.

Once again, the only people who will dwell on this number will be historians or economists who will say at such and such a point in time that it is no longer a valid number, but that at the time of the bill’s adoption, senators based themselves on these numbers.

Once again, the best is the enemy of the good, and if you insist on this amendment, you know as well as I do that you will be putting this bill off indefinitely. This bill deserves to pass for the benefit of the autistic community and not for the benefit of historians or people who will be fussing about commas or semi-colons.

[English]

Senator Banks: I promised I would not speak again. I apologize.

J’ignore, bien franchement, le motif de ces amendements, mais je garderai mes soupçons pour moi. Quelqu’un pourrait-il tirer cette question au clair — est-ce un schéma qui est toujours suivi?

Le sénateur Seidman : Sénateur Merchant, je ne pense pas pouvoir me prononcer sur d’autres projets de loi, étant donné qu’ils sont conçus et élaborés par les législateurs. Cependant, je pense que, dans le cas du projet de loi dont nous sommes saisis — nous traitons de faits plutôt que de cas hypothétiques —, cet amendement est le produit de bonnes intentions, et de rien d’autre.

Comme je l’ai déjà dit, les données en matière d’incidence et de prévalence changent dans le temps. Comme l’a indiqué le sénateur Champagne, c’est avec sérieux et très consciencieusement que nous proposons cet amendement à un projet de loi visant à créer une journée de sensibilisation qui s’inscrira à jamais dans le temps, et nous devrions l’examiner sérieusement et faire ce travail sérieusement. Pourquoi devrions-nous inscrire 2007 dans le projet de loi — ce qui, en un sens, est ce que nous sommes en train de faire ici? Ces données sont celles de 2007 de Statistique Canada.

Le sénateur Merchant : J’ai soulevé mon objection.

[Français]

Le sénateur Fox : Un vieux dicton en français dit que la perfection est l’ennemi du bien. Effectivement, des centaines de projets de loi contiennent des imperfections, mais ont été adoptés car le législateur était favorable à une partie importante du projet de loi.

Tous les sénateurs ont ici fait l’éloge non seulement de la croisade faite par le sénateur Munson, mais des parties importantes du projet de loi que sont les parties 1 et 2. Si des historiens veulent ensuite analyser les choses, — parce que ce ne sont qu’eux ou à peu près qui vont observer ces chiffres — ils constateront qu’au moment où le projet de loi a été adopté, les chiffres étaient valables.

La question qui se pose est de savoir si cet amendement, pour le sénateur Seidman, est à ce point important qu’elle veuille mettre de côté ce que tout le monde a loué au début de la séance, c’est-à-dire l’importance de reconnaître une Journée mondiale de sensibilisation à l’autisme. C’est ce qui importe, et non pas le chiffre de 165 millions.

Encore une fois, les seuls qui s’attarderont à ce chiffre seront des historiens ou des économistes qui diront que ce n’est plus un chiffre actuel à tel moment, mais qu’au moment où cela a été adopté, les sénateurs s’étaient basés sur ces chiffres.

Encore une fois, la perfection est l’ennemi du bien et, si vous persistez avec cet amendement, vous savez comme moi que vous remettez ce projet de loi aux calendes grecques. Ce projet de loi mérite d’être adopté au profit de la communauté autistique, et non pas au profit des historiens ou des gens qui vont y trouver des erreurs concernant des virgules et des points-virgules.

[Traduction]

Le sénateur Banks : J’avais promis que je n’interviendrais pas à nouveau. Mes excuses.

The Deputy Chair: I take back calling you a professor.

Senator Banks: I am grateful for both of those things.

I want to make an observation. I am not a procedural expert, as everyone here knows and will learn the longer we are all here. However, it has been pointed out to me in the past that the point Senator Fox made is extremely valid. In operative terms, the only function of this bill is set out in its clauses 1 and 2. Preambles in bills have no force in law. It is not unreasonable to say they are not even part of the law in terms of the operability of the act. The thing that counts is what is said in clause 1 and clause 2. As a general rule, it is not unfair to say that preambles in bills are incidental to the effect, purpose and intent of bills.

When we consider these amendments, we must consider that they are not amending in any way the effect of the bill. They are not amending in any way the operative parts of the bill. They are not diminishing in any way the future effects of the bill. The effect of the bill, which is to declare a certain date to be a certain day, is not in any way mitigated, reduced or made less effective by anything, wrong or right, that is said in the preamble of the bill.

The Deputy Chair: Thank you, senator. That is an observation. Nevertheless, the amendment is valid and does not overturn the intent of the bill. I am required to allow the amendment. Therefore, honourable senators, the motion of the Honourable Senator Seidman is:

That Bill S-211 be amended in the preamble on page 1, by replacing line 2 with the following:

“a significant number of families in Canada;” and the French equivalent, which states:

[Translation]

“a significant number of families in Canada;”.

[English]

Honourable senators, is it your pleasure that the amendment carry?

Some Hon. Senators: Yes.

Some Hon. Senators: No.

The Deputy Chair: I request a show of hands.

In the affirmative?

Contrary?

I declare the motion carried five to four.

An Hon. Senator: Six to four.

The Deputy Chair: Six to four. I missed one hand. I declare the motion carried. The amendment carried.

I believe Senator Seidman has additional amendments.

Le vice-président : Je reprends ce que j'ai dit lorsque je vous ai appelé professeur.

Le sénateur Banks : Je vous suis reconnaissant pour ces deux choses.

J'aimerais faire une observation. Je ne suis pas un expert en matière de procédure, comme tout le monde ici le sait, et je vais continuer de parfaire mes connaissances aussi longtemps que nous serons tous ici. Cependant, il m'a été souligné par le passé que le point que vient d'exposer le sénateur Fox est extrêmement valable. Sur le plan de l'application, le seul objet du projet de loi est énoncé dans ces articles 1 et 2. Les préambules aux projets de loi n'ont pas force de loi. Il n'est pas déraisonnable de dire qu'ils ne font même pas partie de la loi en ce qui concerne son application. La chose qui compte c'est ce qui figure aux articles 1 et 2. De matière générale, il n'est pas injuste de dire que les préambules aux projets de loi sont accessoires à l'effet, à l'objet et à l'intention des projets de loi.

Lorsque nous examinons ces amendements, il nous faut savoir qu'ils ne modifient en rien l'effet du projet de loi. Ils ne modifient en rien les dispositions essentielles du projet de loi. Ils ne diminuent en rien les effets futurs du projet de loi. L'effet du projet de loi, qui est de déclarer une certaine date comme étant une certaine journée, n'est d'aucune manière atténué, diminué ou rendu moins efficace du fait de toute déclaration, juste ou erronée, contenue dans le préambule.

Le vice-président : Merci, sénateur. Il s'agit là d'une observation. L'amendement est néanmoins valide et n'est pas contraire au sens du projet de loi. Je suis tenu de déclarer l'amendement recevable. En conséquence, honorables sénateurs, la motion de l'honorable sénateur Seidman est la suivante :

Que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par substitution, aux lignes 3 et 4, de ce qui suit :

« tistique touchent un bon nombre de familles; », et l'équivalent anglais, qui est le suivant :

[Français]

« tistique touche un bon nombre de familles; ».

[Traduction]

Honorables sénateurs, vous plaît-il d'adopter l'amendement?

Des voix : Oui.

Des voix : Non.

Le vice-président : Je demande un vote à main levée.

Que tous ceux qui sont pour lèvent la main.

Contre?

Je déclare la motion adoptée par cinq voix contre quatre.

Une voix : Six contre quatre.

Le vice-président : Six contre quatre. Il y a une main qui m'a échappé. Je déclare la motion adoptée. L'amendement est adopté.

Je crois savoir que le sénateur Seidman a d'autres amendements.

Senator Seidman: Yes, I do.

I move:

That Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by deleting lines 6 to 8:

“Whereas the number of Canadians diagnosed with autism spectrum disorder has grown by 150 per cent in the last six years.”

It is paragraph 3, lines 6 to 8. I believe I am quoting lines instead of paragraphs because in the French version, the lines are different. In the French version, paragraph 3 includes lines 9 to 12.

The Deputy Chair: The intent is to delete what you read in English as well as the equivalent in French?

Senator Seidman: Exactly: lines 6 to 8 in the English version, and lines 9 to 12 in the French version.

The Deputy Chair: Is the amendment understood by the committee? Hearing none, it is open to discussion. Senator Cordy followed by Senator Munson.

Senator Cordy: I continue to find it unusual that we cannot have any data or numbers in a preamble of a bill because the bill should always be timeless and not specific to time and place. I have never examined all bills, but I find it unusual that we would not use statistics in any bill. While the premise behind the bill is timeless, one hopes that the statistics can be used in its preamble to make a bill more understandable.

I continue with what I said earlier that I do not believe that this amendment adds anything to the bill. It delays and virtually kills the bill because the bill will not likely pass before the next election or before Parliament is prorogued once again. For that reason, I will vote against this amendment because I do not think that it adds to the bill.

Senator Munson: In a court of law and in other contextual arguments presenting a person's case, they use statistics. If a case were based only on motive, environment or other reason, there would not be many convictions. They need statistics to back up arguments.

In this case, for the record, my source was Autism Speaks, the Autism Society of Canada and Dr. Eric Fombonne from Montreal, who is renowned for his reports that the prevalence of ASD has increased by this much. The Centres of Disease Control and Prevention confirm these same rates. I have no nefarious intentions. One builds a case, comes to a conclusion and presents the arguments using some of these statistics.

Le sénateur Seidman : Oui, j'en ai d'autres.

Je propose :

Que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par la suppression des lignes 9 à 12 :

« que le nombre de diagnostics des troubles du spectre autistique chez les Canadiens a augmenté, au cours des six dernières années, de 150 pour cent; »

Il s'agit du paragraphe 3, lignes 9 à 12. Je pense que j'indique les lignes plutôt que les paragraphes car, dans la version française, les numéros des lignes sont différents. Dans la version anglaise, le paragraphe 3 correspond aux lignes 6 à 8.

Le vice-président : Votre intention est de supprimer ce que vous venez de lire en anglais et son équivalent dans la version française?

Le sénateur Seidman : Exactement : les lignes 6 à 8 dans la version anglaise, et les lignes 9 à 12 dans la version française.

Le vice-président : Le comité comprend-il quel est l'amendement? Si la chose est bien claire, j'ouvre la discussion sur la motion. La parole sera au sénateur Cordy, suivie du sénateur Munson.

Le sénateur Cordy : Je continue de trouver inhabituel que nous ne puissions pas inclure de données ou de chiffres dans le préambule à un projet de loi du fait qu'il faille qu'un projet de loi doive toujours être intemporel et ne faire aucune mention de temps ni de lieu. Je n'ai pas examiné tous les projets de loi, mais je trouve inhabituel que nous ne puissions jamais utiliser de statistiques dans un projet de loi. Bien que la prémisse sous-tendant le projet de loi soit intemporelle, l'on espérerait pouvoir utiliser des statistiques dans son préambule de manière à le rendre plus compréhensible.

Je vais poursuivre dans la même veine que tout à l'heure en disant que je ne pense pas que cet amendement ajoute quoi que ce soit au projet de loi. Il retarde, et, à toutes fins utiles, torpille le projet de loi, car celui-ci ne sera vraisemblablement pas adopté avant les prochaines élections ou avant que le Parlement ne soit de nouveau prorogé. Pour cette raison, je vais voter contre cet amendement, car je ne pense pas qu'il ajoute quoi que ce soit au projet de loi.

Le sénateur Munson : Dans une cour de justice et dans le cadre d'autres arguments contextuels étayant la position d'une personne, l'on peut utiliser des statistiques. Si les causes n'étaient tranchées que sur la base du motif, du milieu ou de quelque autre raison, il n'y aurait pas beaucoup de condamnations. Il faut des statistiques pour appuyer les arguments mis de l'avant.

En l'espèce, aux fins du compte rendu, mes sources ont été Autism Speaks, la Société canadienne de l'autisme et le Dr Eric Fombonne, de Montréal, reconnu pour ses rapports établissant que la prévalence des TSA a connu cette augmentation. Les Centres of Disease Control and Prevention, aux États-Unis, confirment les mêmes taux. Je n'ai aucune vile intention. L'on monte son dossier, débouche sur une conclusion et étaye ses arguments en recourant à certaines de ces statistiques.

Senator Plett: In response to Senator Cordy's comments and possibly to Senator Munson, I support the bill. I hope that no one thinks that because I voted for an amendment that I am not supportive of the bill; I am.

The deed that Senator Cordy and Senator Banks spoke of was done by passing the first amendment. I do not think the rest of the amendments in any way will impede any further the passage of this bill because we can only impede it once. Whether we agree or disagree, that has been done. We need other reasons for not passing the rest of these amendments than that they will slow down the bill, because further amendments will not slow the bill any further.

The Deputy Chair: Thank you, senators. The Honourable Senator Seidman has moved an amendment. Is it your pleasure to have the amendment carry?

Some Hon. Senators: No.

An Hon. Senator: On division.

Senator Cordy: I want a vote by voice, not hands.

The Deputy Chair: You want a recorded vote? In that case, can I ask the clerk to call the vote?

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: The Honourable Senator Banks.

Senator Banks: No.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Champagne?

Senator Champagne: For.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Cordy?

Senator Cordy: No.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Demers?

Senator Demers: For.

Ms. Richardson: Senator Eaton?

Senator Eaton: For.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Martin?

Senator Martin: For.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Fox?

Senator Fox: Against.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Merchant?

Senator Merchant: No.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Plett?

Senator Plett: Yes.

Ms. Richardson: The Honourable Senator Seidman?

Senator Seidman: Yes.

Le sénateur Plett : En réponse aux commentaires du sénateur Cordy et peut-être au sénateur Munson, j'appuie le projet de loi. J'espère que personne ne pense que, du fait que j'aie voté en faveur d'un amendement, je ne suis pas en faveur du projet de loi; je le suis.

Le résultat dont ont parlé le sénateur Cordy et le sénateur Banks est devenu réalité avec l'adoption du projet amendement. Je ne pense pas que les reste des amendements puisse, de quelque manière que ce soit, entraver davantage l'adoption du projet de loi, car son adoption ne peut être entravée qu'une seule fois. Que nous soyons ou non d'accord, voilà qui a été fait. Il nous faut d'autres raisons de rejeter le reste des amendements que le fait qu'ils freinent l'adoption du projet de loi, car aucun autre amendement ne saurait freiner davantage le projet de loi.

Le vice-président : Merci, sénateurs. L'honorable sénateur Seidman a proposé un amendement. Plaît-il au comité d'adopter l'amendement?

Des voix : Non.

Une voix : Avec dissidence.

Le sénateur Cordy : J'aimerais un vote par appel nominal au lieu d'un vote à main levée.

Le vice-président : Vous voulez un vote par appel nominal? Dans ce cas, puis-je demander à la greffière de faire l'appel nominal?

Jessica Richardson, greffière du comité : L'honorable sénateur Banks.

Le sénateur Banks : Non.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Champagne?

Le sénateur Champagne : Pour.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Cordy?

Le sénateur Cordy : Non.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Demers?

Le sénateur Demers : Pour.

Mme Richardson : Le sénateur Eaton?

Le sénateur Eaton : Pour.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Martin?

Le sénateur Martin : Pour.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Fox?

Le sénateur Fox : Contre.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Merchant?

Le sénateur Merchant : Non.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Plett?

Le sénateur Plett : Oui.

Mme Richardson : L'honorable sénateur Seidman?

Le sénateur Seidman : Oui.

The Deputy Chair: I declare the motion carried by a vote of six to four in a recorded vote.

I believe the Honourable Senator Seidman has an additional motion.

Senator Seidman: I do, thank you. I move that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by deleting lines 15 to 17 in the English version and lines 20 to 23 in the French version.

The Deputy Chair: The motion is before us. Is there debate? Are senators ready for the question?

The Honourable Senator Seidman moves that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 1, by deleting lines 15 to 17 in the English version.

[Translation]

— and the deletion of lines 20 to 23 in the French version —

[English]

Ms. Richardson: Lines 20 to 24.

The Deputy Chair: Lines 20 to 24, thank you.

[Translation]

Thank you very much. It is lines 20 to 24.

[English]

Senator Seidman: No, it is 20 to 23.

The Deputy Chair: It is 23. It is the section. Thank you, senators. I want to be absolutely clear.

[Translation]

In the French version, it is the removal of lines 20 to 23. Is that correct?

[English]

Is it your pleasure, honourable senators, that the amendment carry?

Some Hon. Senators: Yes.

Some Hon. Senators: No.

The Deputy Chair: I declare the motion carried.

Senator Cordy: Can we have a recorded vote, please?

The Deputy Chair: Senator Cordy wishes a recorded vote.

Ms. Richardson: Senator Banks?

Senator Banks: No.

[Translation]

Ms. Richardson: Senator Champagne.

Senator Champagne: In favour.

Le vice-président : Je déclare la motion adoptée par six voix contre quatre après tenue d'un vote par appel nominal.

Je pense que l'honorable sénateur Seidman a une autre motion.

Le sénateur Seidman : Oui, merci. Je propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par suppression des lignes 15 à 17 dans la version anglaise et des lignes 20 à 23 dans la version française.

Le vice-président : Nous sommes saisis de la motion. Quelqu'un souhaite-t-il en débattre? Les sénateurs sont-ils prêts à voter?

L'honorable sénateur Seidman propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 1, par suppression des lignes 15 à 17 dans la version anglaise.

[Français]

... et de la suppression des lignes 20 à 23, dans la version...

[Traduction]

Mme Richardson : Des lignes 20 à 24.

Le vice-président : Des lignes 20 à 24, merci.

[Français]

Merci beaucoup. Ce sont les lignes 20 à 24.

[Traduction]

Le sénateur Seidman : Non, ce sont les lignes 20 à 23.

Le vice-président : À 23. C'est le paragraphe. Merci, sénateurs. Je tiens à ce que les choses soient parfaitement claires.

[Français]

Dans la version française, on fait la suppression des lignes 20 à 23. Est-ce correct?

[Traduction]

Plaît-il aux honorables sénateurs d'adopter l'amendement?

Des voix : Oui.

Des voix : Non.

Le vice-président : Je déclare la motion adoptée.

Le sénateur Cordy : Pouvons-nous avoir un vote par appel nominal, s'il vous plaît?

Le vice-président : Le sénateur Cordy souhaite un vote par appel nominal.

Mme Richardson : Sénateur Banks?

Le sénateur Banks : Non.

[Français]

Mme Richardson : Sénateur Champagne.

Le sénateur Champagne : En faveur.

[English]

Ms. Richardson: Senator Cordy.

Senator Cordy: No.

[Translation]

Ms. Richarson: Senator Demers.

Senator Demers: In favour.

[English]

Ms. Richardson: Senator Eaton.

[Translation]

Senator Eaton: Yes.

Ms. Richardson: Senator Fox.

[English]

Senator Fox: No.

Ms. Richardson: Senator Martin.

Senator Martin: Yes.

Ms. Richardson: Senator Merchant.

Senator Merchant: No.

Ms. Richardson: Senator Plett.

Senator Plett: In favour.

Ms. Richardson: Senator Seidman.

Senator Seidman: Yes.

The Deputy Chair: I declare the motion carried by a vote of 6 to 4 in a recorded vote.

Senator Seidman: I move that Bill S-211 be amended in the preamble, on page 2, by deleting lines 1 and 2.

[Translation]

In French, by deleting lines 9 to 11.

[English]

The Deputy Chair: The motion is before us, open for debate.

Senator Munson: For a point of clarification, this is the part where it says:

Whereas Canada has no national strategy to address autism spectrum disorders;

Senator Seidman: Correct.

Senator Munson: There are no figures here. There are no statistics in this argument. It is a fact.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Cordy.

Le sénateur Cordy : Non.

[Français]

Mme Richarson : Sénateur Demers.

Le sénateur Demers : En faveur.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Eaton.

[Français]

Le sénateur Eaton : Oui.

Mme Richardson : Sénateur Fox.

[Traduction]

Le sénateur Fox : Non.

Mme Richardson : Sénateur Martin.

Le sénateur Martin : Oui.

Mme Richardson : Sénateur Merchant.

Le sénateur Merchant : Non.

Mme Richardson : Sénateur Plett.

Le sénateur Plett : En faveur.

Mme Richardson : Sénateur Seidman.

Le sénateur Seidman : Oui.

Le vice-président : Je déclare la motion adoptée par six voix contre quatre, suite à la tenue d'un vote par appel nominal.

Le sénateur Seidman : Je propose que le projet de loi S-211 soit modifié, dans le préambule, à la page 2, par suppression des lignes 1 et 2, dans la version anglaise.

[Français]

En français, par suppression des lignes 9 à 11.

[Traduction]

Le vice-président : Nous sommes saisis de la motion, et nous pouvons en débattre.

Le sénateur Munson : Aux fins d'éclaircissement, c'est la partie qui dit :

que le Canada ne possède aucune stratégie nationale en matière des troubles du spectre autistique;

Le sénateur Seidman : C'est exact.

Le sénateur Munson : Il n'y a pas de chiffres ici. Il n'y a aucune statistique dans cet argument. C'est un fait.

I will plead my argument to my Conservative colleagues. When this committee met and thoughtfully listened to the autistic community across this country, who sat in the same place I sat and pleaded their case, we listened. We listened with honourable intentions of trying to do something.

At the end of these meetings, as we said before, we came up with a report, a Senate report, that was approved by the two parties. In that report it says, on a clear basis, whereas we do not have a national autism spectrum disorder strategy, and we do not really have one. We have a patchwork program across the country that is implemented by provinces.

I will plead to my Conservative senators, if there is one thing that I would love to see left in this bill, it is those two lines. It does not obligate a federal government to do it. All it is saying — as we said in the preamble before it about the United Nations and about the signatory to the United Nations Convention on the Rights of the Child — is that we have to move forward on this issue and try to do something about it. It is about building blocks and getting inside that autistic puzzle and completing that puzzle, so that we do the right thing for the autistic community in this country.

I ask senators to reconsider that amendment. It is extremely important to me in my arguments. I will leave it at that.

Senator Seidman: I might try to give some kind of response to Senator Munson. I think that here we are not saying that this is not a terribly important issue, and that indeed we have listened to the community. I am not sure it is fair to say distinctly that Canada has no national strategy to address autism spectrum disorders. I think it is a question of how one approaches the issue.

There is no question that over the last couple of years an enormous effort has been made to fund more and more projects, both at the university level and the association and group level, to further research and provide services to the autistic community.

How well-developed is the national strategy? Probably not as well-developed as we might like to see it. However, perhaps it is not fair to say that Canada has no national strategy to address autism. The strategy may be evolving — it may be in its early stages of development — but we may not say we have no national strategy. I think that is why we put this amendment forward, with all due respect.

Senator Munson: I have a brief response. If we want to be positive, we can say, “Whereas Canada needs a national strategy to address autism spectrum disorders.” That wording takes out the negative context. That is a suggestion.

Je vais plaider ma cause auprès de mes collègues conservateurs. Lorsque le comité s’est réuni et a écouté attentivement les porte-parole de la communauté autistique de partout au pays, lorsqu’ils étaient assis là où je suis assis aujourd’hui et ont plaidé leur cause, nous les avons écoutés. Nous avons écouté avec l’intention honorable d’essayer de faire quelque chose.

À la fin de ces réunions, comme nous l’avons déjà dit, nous avons rédigé un rapport, un rapport du Sénat, qui a été approuvé par les deux partis. Il est clairement dit dans ce rapport que nous n’avons pas de stratégie nationale en matière des troubles du spectre autistique, et c’est bel et bien le cas. Nous avons à l’échelle du pays des mesures disparates, qui sont mises en œuvre par les provinces.

Je lance mon plaidoyer à mes collègues sénateurs conservateurs : s’il est une chose que j’aimerais énormément voir demeurer dans le projet de loi, ce sont ces trois lignes. Elles n’obligent aucunement le gouvernement fédéral à faire quoi que ce soit. Tout ce qu’elles disent — comme nous le disons dans ce même préambule au sujet des Nations Unies et du fait que nous soyons signataire de la Convention des Nations Unies relative aux droits de l’enfant — est qu’il nous faut prendre des mesures à l’égard du problème et essayer d’y faire quelque chose. Il s’agit de mettre en place la structure et de pénétrer à l’intérieur du puzzle autistique et de le compléter, afin de faire dans ce pays ce qu’il faut pour la communauté autistique.

Je demande aux sénateurs de revoir cet amendement. Il est extrêmement important pour moi de vous exposer mes arguments. Je vais m’arrêter là.

Le sénateur Seidman : Je pourrais peut-être essayer de donner des éléments de réponse au sénateur Munson. Je considère qu’ici nous ne sommes pas en train de dire qu’il ne s’agit pas d’une question terriblement importante, et nous avons, en effet, écouté la communauté. Je ne suis pas convaincue qu’il soit juste de dire expressément que le Canada ne possède aucune stratégie nationale en matière de troubles du spectre autistique. Je pense que la question est de savoir comment l’on va aborder la chose.

Il n’y a aucun doute qu’un effort énorme a été déployé au cours des dernières années pour financer de plus en plus de projets, au niveau tant des universités que des associations et des groupes, pour appuyer la recherche et offrir des services à la communauté autistique.

Quel est le niveau de développement de la stratégie nationale? Celle-ci n’est probablement aussi bien développée que nous le souhaiterions. Cependant, il n’est pas juste de dire que le Canada n’a aucune stratégie nationale face à l’autisme. La stratégie est peut-être en train d’évoluer — elle en est peut-être aux débuts de son développement —, mais nous ne pouvons pas dire que nous n’avons aucune stratégie nationale. Je pense, sauf tout le respect que je vous dois, que c’est ce pour quoi nous avons déposé cet amendement.

Le sénateur Munson : J’ai une brève réponse. Si nous voulons être positifs, nous pourrions dire « Attendu que le Canada a besoin d’une stratégie nationale en matière des troubles du spectre autistique ». Ce libellé enlèverait l’aspect négatif. C’est une suggestion.

Senator Cordy: Are you willing to accept that amendment?

Senator Seidman: I think we would need another discussion about amendments, so I think we should leave it at this. This is my amendment for now.

Senator Cordy: You said that to say there is no national strategy is incorrect and that the strategy may not be well-developed. I wonder if perhaps, at the next meeting of this committee, after this bill is passed with its amendments — we already have three of them — that you can bring forward what we have so far in terms of a national strategy. I am not aware of any national strategy, one that is not well-developed or one that is even partially developed. I have not heard of a national strategy. Perhaps you can bring something forward, because we are all interested in this issue. Perhaps you can bring forward to the committee, at our next meeting, what we have in terms of the development of a national strategy for autism spectrum disorder.

Senator Seidman: In fact, if you went back to my speech as the government critic on this bill in the Senate, you will probably find some development of the government's strategy around autism. Perhaps if you check that speech you might have some sense of where the government is going.

The Deputy Chair: Is there further debate?

Seeing no indication, the Honourable Senator Seidman has moved an amendment to the preamble of Bill S-211, such that it be amended on page 2 by deleting lines 1 and 2 in the English version.

[Translation]

By deleting lines 9 to 11 in the French version.

[English]

Is it your pleasure, honourable senators, that the amendment carry?

Some Hon. Senators: No.

Some Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: We will record the vote.

Ms. Richardson: Senator Banks.

Senator Banks: No.

[Translation]

Ms. Richardson: Senator Champagne.

Senator Champagne: Yes.

[English]

Ms. Richardson: Senator Cordy.

Senator Cordy: No.

Le sénateur Cordy : Êtes-vous prête à accepter cet amendement?

Le sénateur Seidman : Je pense qu'il nous faudrait une autre discussion au sujet des amendements, alors je crois que nous devrions laisser le texte comme il est. Voilà quel est mon amendement pour le moment.

Le sénateur Cordy : Vous dites que de déclarer qu'il n'y a aucune stratégie nationale est faux et que la stratégie n'est peut-être pas très bien développée. Je me demande donc si, lors de la prochaine réunion du comité, une fois adopté le projet de loi avec ses amendements — nous en avons déjà trois —, il vous serait possible de nous montrer ce que nous avons jusqu'ici en matière de stratégie nationale. Je ne connais aucune stratégie nationale, ni pas très développée ni même partiellement développée. Je n'ai entendu parler d'aucune stratégie nationale. Vous pourriez peut-être nous soumettre quelque chose, car nous tous sommes intéressés par la question. Vous pourriez peut-être soumettre au comité, lors de notre prochaine réunion, ce que nous avons en matière d'élaboration d'une stratégie nationale visant les troubles du spectre autistique.

Le sénateur Seidman : En fait, si vous repreniez le discours que j'ai prononcé au Sénat en ma qualité de porte-parole du gouvernement au sujet du projet de loi, vous y trouveriez sans doute certaines explications sur la stratégie du gouvernement à l'égard de l'autisme. Si vous vérifiez ce discours, vous auriez peut-être une certaine idée de ce vers quoi le gouvernement se dirige.

Le vice-président : Y a-t-il d'autres interventions?

Ne voyant aucun autre sénateur désireux d'intervenir, l'honorable sénateur Seidman a proposé un amendement au préambule du projet de loi S-211 qui le modifierait, à la page 2, en supprimant les lignes 1 et 2 dans la version anglaise.

[Français]

Par la suppression des lignes 9 à 11 dans la version française.

[Traduction]

Vous plaît-il, honorables sénateurs, d'adopter l'amendement?

Des voix : Non.

Des voix : Oui.

Le vice-président : Nous allons procéder à un vote par appel nominal.

Mme Richardson : Sénateur Banks.

Le sénateur Banks : Non.

[Français]

Mme Richardson : Sénateur Champagne.

Le sénateur Champagne : Oui.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Cordy.

Le sénateur Cordy : Non.

[Translation]

Ms. Richardson: Senator Demers.

Senator Demers: Yes.

Ms. Richardson: Senator Eaton.

Senator Eaton: Yes.

[English]

Ms. Richardson: Senator Martin.

Senator Martin: Yes.

[Translation]

Ms. Richardson: Senator Fox.

Senator Fox: No.

[English]

Ms. Richardson: Senator Merchant.

Senator Merchant: No.

Ms. Richardson: Senator Plett.

[Translation]

Senator Plett: Yes.

[English]

Ms. Richardson: Senator Seidman.

[Translation]

Senator Seidman: Yes.

[English]

The Deputy Chair: I declare the amendment carried by a vote of 6 to 4, recorded.

I now return to the preamble, as amended. Shall the preamble, as amended, carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: I declare by voice vote that the amendment carry.

An Hon. Senator: On division.

The Deputy Chair: On division. Is that agreed? Thank you.

Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: I declare the title carried.

Shall the bill as amended carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: I declare the bill as amended carried.

Does the committee wish to consider appending observations to the bill?

[Français]

Mme Richardson : Sénateur Demers.

Le sénateur Demers : Oui.

Mme Richardson : Sénateur Eaton.

Le sénateur Eaton : Oui.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Martin.

Le sénateur Martin : Oui.

[Français]

Mme Richardson : Sénateur Fox.

Le sénateur Fox : Non.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Merchant.

Le sénateur Merchant : Non.

Mme Richardson : Sénateur Plett.

[Français]

Le sénateur Plett : Oui.

[Traduction]

Mme Richardson : Sénateur Seidman.

[Français]

Le sénateur Seidman : Oui.

[Traduction]

Le vice-président : Je déclare l'amendement adopté par six voix contre quatre, suite à un vote par appel nominal.

Passons maintenant au préambule, modifié. Le préambule, modifié, est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Je déclare l'amendement adopté suite à un vote par oui ou non.

Une voix : Avec dissidence.

Le vice-président : Avec dissidence. Tout le monde est-il d'accord? Merci.

Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Je déclare le titre adopté.

Le projet de loi modifié est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Je déclare le projet de loi modifié adopté.

Le comité souhaite-t-il envisager l'ajout d'observations au projet de loi?

Hearing none, is it agreed that I report this bill as amended to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: I declare that approved. Thank you very much.

Senator Munson: I sincerely want to thank all honourable senators for their observations and point of view, and I sincerely hope that we can carry on and have this day recognized in a legal statute.

Hon. Senators: Hear, hear!

The Deputy Chair: On behalf of the committee, we want to thank you very much, Senator Munson, and I hope out of this meeting, you have taken the unanimous support from the committee for the substance of your intent.

We will now consider Bill S-203, An Act respecting a National Philanthropy Day, and I invite Senator Mercer to provide the committee with his comments.

Hon. Terry M. Mercer, sponsor of the bill: Thank you, colleagues.

This bill was here in the First Session of the Thirty-eighth Parliament as Bill S-46. It then became Bill S-204, and in the second session it was Bill S-204 again. In the First Session of the Fortieth Parliament it was Bill S-210, and in the second session it was Bill S-217. All those times it was proposed by our former colleague Senator Grafstein, who I pay special tribute to for his determination to move this bill forward. I worked with him to move this bill through, and we did move it through the Senate a couple of times and over to the House of Commons. The last time an event ensued through Parliament.

I am familiar with the frustration that goes along with trying to pass what seems to be uncomplicated legislation here in the chamber and then in the other place. It took me two to three years in working with Canadian Blood Services and Héma-Québec to have the week in which June 14 falls declared National Blood Donor Week. World Blood Donor Day, which falls within National Blood Donor Week, occurs on June 14. It seemed like a motherhood issue when we started, but the parliamentary process can sometimes be cumbersome, but it is also one that is recognized.

This bill is important in that I have been involved in the philanthropic sector as a volunteer, staffer and professional fundraiser since 1978. I had the privilege and honour to work for many of Canada's largest charities, and to help tens of thousands of volunteers raise hundreds of millions of dollars for those charities. National philanthropy day is an opportunity to celebrate those people and that process of providing the necessary money for charities, whether they be community orchestras, universities or colleges in the neighbourhood or the local minor hockey team. This bill is an opportunity to have that celebration.

N'entendant aucune demande en ce sens, dois-je faire rapport du projet de loi modifié au Sénat?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Je déclare le projet de loi approuvé. Merci beaucoup.

Le sénateur Munson : Je tiens sincèrement à remercier tous les honorables sénateurs de leurs observations et de leurs opinions, et j'espère sincèrement que nous pourrions poursuivre et faire reconnaître cette journée dans un texte de loi.

Des voix : Bravo, bravo!

Le vice-président : Au nom du comité, nous vous remercions beaucoup, sénateur Munson, et j'espère que vous aurez compris du fait de cette réunion que le fond de votre intention jouit de l'appui unanime du comité.

Nous allons maintenant examiner le projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie, et j'invite le sénateur Mercer à livrer ses commentaires au comité.

L'honorable Terry M. Mercer, parrain du projet de loi : Merci, collègues.

Le projet de loi a été ici pendant la première session de la 38^e législature, en tant que projet de loi S-46. Il est ensuite devenu le projet de loi S-204, et lors de la deuxième session, il a de nouveau été le projet de loi S-204. Lors de la première session de la 40^e législature, il a été le projet de loi S-210, et pendant la deuxième session, le projet de loi S-217. Il a, à chaque fois, été proposé par notre ancien collègue, le sénateur Grafstein, à qui je tiens à rendre un hommage tout spécial en reconnaissance de sa détermination à faire adopter ce projet de loi. J'y ai œuvré à ses côtés, et nous avons une ou deux fois réussi à en saisir le Sénat, pour que le projet de loi soit ensuite renvoyé à la Chambre des communes. La dernière fois, il est survenu un certain incident au Parlement.

Je connais bien la frustration qui accompagne le fait d'essayer de faire adopter ici en cette Chambre, puis, à l'autre endroit, un projet de loi d'apparence non complexe. Il m'a fallu deux ou trois ans de travail avec la Société canadienne du sang et Héma-Québec pour que la semaine dans laquelle tombe le 14 juin soit déclarée Semaine nationale du don de sang. La Journée mondiale du don de sang, qui s'inscrit à l'intérieur de la Semaine nationale du don de sang, est le 14 juin. La chose semblait inattaquable lorsque nous nous sommes lancés, mais le processus parlementaire peut parfois être lourd, bien qu'il faille en même temps en reconnaître l'importance.

Le projet de loi est important en ce que je suis actif dans le secteur de la philanthropie à titre de bénévole, d'employé et de collecteur de fonds depuis 1978. J'ai eu le privilège et l'honneur de travailler pour nombre des plus importants organismes caritatifs du Canada et d'aider des dizaines de milliers de bénévoles à recueillir des centaines de millions de dollars pour ces œuvres de charité. La Journée nationale de la philanthropie serait l'occasion de célébrer ces personnes et ce processus d'aide financière pour les œuvres de bienfaisance, qu'il s'agisse d'orchestres communautaires, d'universités ou de collèges de quartier ou de l'équipe de hockey mineur locale. Ce projet de loi ouvrirait la voie à cette célébration.

November 15 has been celebrated unofficially by Canadians for many years, and indeed, I have had the privilege of speaking at national philanthropy day celebrations in almost every province across the country. One year, I spoke in three different provinces on the same day for the celebration.

The celebration involves thousands of Canadians, mostly people volunteering to help raise money, but many are also donors celebrating their giving. There are also people who help organize these events and this raising of money professionally.

In my speech in support of this bill in the chamber, I went through a number of associations and organizations that some committee members are affiliated with. I will not redo that now, to save time. However, in the previous go-round, I gave a similar speech and I used another list of our colleagues. I paid particular attention to my colleagues on the government side, mainly because I was courting them, without doubt, but also because I already had talked to people individually on my side.

I am pleased to say we have had good support from both sides in the Senate chamber and also from all four parties in the House of Commons when the legislation moved there.

A number of volunteers across the country who are supportive of this legislation have spent a good deal of time and effort talking to their local members of Parliament to ensure they understand the importance the volunteers place on this legislation. As I said, celebrations happen in all provinces already. This bill gives the celebration official status. Over 50,000 people in 125 events across North America have celebrated this day, not including events happening around the world.

I do not want to go on because I know time is of the essence today, chair. I am happy to answer any questions that my colleagues might have.

The Deputy Chair: Thank you very much, Senator Mercer. The bill is open for questions.

Senator Champagne: Thank you, Mr. Deputy Chair. Senator Mercer, I am looking at the bill and I see that clause 3, which asks the Minister of Canadian Heritage to make a declaration, has already been done by our Minister of Canadian Heritage. Therefore, I do not think we need this added clause. I think we all agree to have this day to say thank you and honour all the people who help so much in all kinds of areas.

I think Senator Banks will agree that without “les mécènes” — the people who give so much for the arts — I do not know where we would be. We are all for this bill, but I wonder if clause 3 is necessary now that it has been done by the minister.

La journée du 15 novembre est depuis de nombreuses années célébrée de manière non officielle par des Canadiens, et j’ai même eu le privilège de prendre la parole à l’occasion de célébrations de la Journée nationale de la philanthropie dans presque toutes les provinces du pays. Une année, j’ai prononcé des discours dans trois provinces différentes, le même jour, aux fins de cette célébration.

La célébration intéresse des milliers de Canadiens, surtout des bénévoles qui sollicitent des fonds, mais il y a également des donateurs qui célèbrent les dons qu’ils font. Il y a aussi les personnes qui aident à organiser ces événements et ces levées de fonds professionnelles.

Dans le discours à l’appui du projet de loi que j’ai prononcé au Sénat, j’ai fait mention de plusieurs associations et organisations auxquelles sont affiliés certains membres du comité. Vu le temps dont nous disposons, je ne vais pas refaire cela ici. Cependant, lors de notre dernière tentative, j’ai prononcé un discours semblable et j’ai utilisé une autre liste de nos collègues. Je me suis tout particulièrement attardé sur mes collègues du parti au pouvoir, principalement parce que je les courtais, sans aucun doute, mais également parce que j’avais déjà parlé individuellement avec les gens de mon côté.

Je suis heureux de dire que nous avons joui d’un bon appui des deux côtés de la Chambre du Sénat, ainsi que des quatre partis à la Chambre des communes, lorsque le projet de loi a été renvoyé là-bas.

Plusieurs bénévoles de partout au pays qui appuient ce projet de loi ont consacré beaucoup de temps et d’effort à s’entretenir avec leur député local pour veiller à ce qu’il comprenne l’importance que les bénévoles accordent au projet de loi. Comme je l’ai dit, des célébrations ont déjà lieu dans toutes les provinces. Le projet de loi donnerait un statut officiel à la célébration. Plus de 50 000 personnes ont célébré cette journée dans le cadre de 125 événements tenus à l’échelle de l’Amérique du Nord, sans compter les événements organisés ailleurs dans le monde.

Je ne vais pas prolonger mon exposé, car je sais que le temps dont nous disposons aujourd’hui est limité, monsieur le président. Je me ferai un plaisir de répondre aux questions que mes collègues voudront peut-être me poser.

Le vice-président : Merci beaucoup, sénateur Mercer. Nous allons maintenant passer aux questions sur le projet de loi.

Le sénateur Champagne : Merci, monsieur le président. Sénateur Mercer, je regarde le projet de loi et je vois que l’article 3, qui demande que le ministre du Patrimoine canadien et des Langues officielles fasse une déclaration. Or, une telle déclaration a déjà été faite par notre ministre du Patrimoine canadien. En conséquence, je ne pense pas qu’il nous faille cet article. Je pense que nous sommes tous d’accord pour créer cette journée pour dire merci à toutes les personnes qui aident tellement dans toutes sortes de domaines, et pour les honorer.

Je pense que le sénateur Banks conviendra que sans les mécènes — les gens qui donnent tellement pour les arts —, le monde serait bien différent. Nous sommes tous en faveur du projet de loi, mais je me demande si l’article 3 est bien nécessaire, vu que cette déclaration a déjà été faite par le ministre.

Senator Mercer: Senator Champagne, I appreciate your support. In discussions that I and my office have had with the minister's office after the bill was introduced, it was suggested that this clause might be redundant.

Recognizing that the bill will have to start again, as Senator Banks outlined earlier, when it passes the Senate and goes over to the other place and, in the spirit of accommodation, I am happy to accommodate that suggestion and remove that clause. I suggest the simplest way to make the change is to defeat the clause in clause-by-clause consideration. That removes it from the process instead of going through the necessity of an amendment.

However, if you want an amendment, one is available. That said, I think defeating the clause is the simplest way to make the change. I have no problem with that suggestion. I thank the honourable senator for her support.

Senator Cordy: I agree this declaration has already been made by the minister and it is redundant. There is no point in having it in the bill. I agree with both senators.

Senator Plett: I am supportive of the bill. Thank you, Senator Mercer, for all your work. You have my support.

The Deputy Chair: Seeing no further discussion, is it your pleasure, honourable senators, to move to clause-by-clause consideration of Bill S-203, An Act respecting a National Philanthropy Day?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Shall the preamble stand postponed?

Senator Champagne: I have an amendment to the preamble.

The Deputy Chair: We will come back to it, as indicated earlier.

Shall clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Carried.

The Deputy Chair: I declare clause 2 carried. Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: No.

The Deputy Chair: I declare clause 3 defeated.

Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: I declare clause 1 carried.

Shall the preamble carry?

Senator Champagne: Allow me to be picky. At line 20. . .

Le sénateur Mercer : Sénateur Champagne, j'apprécie votre appui. Lors de discussions que mon bureau et moi avons eues avec le cabinet du ministre après que le projet de loi ait été déposé, il a été suggéré que cet article était peut-être redondant.

Reconnaissant que ce projet de loi devra reprendre à zéro, comme l'a expliqué plus tôt le sénateur Banks, lorsqu'il quittera le Sénat pour se rendre à l'autre endroit, et, dans un esprit d'accommodement, je me ferais un plaisir d'accepter cette suggestion et de retirer cet article. Le moyen le plus simple, me semble-t-il, d'apporter ce changement, serait de rejeter l'article lors de l'étude article par article du projet de loi. Cela l'éliminerait du processus au lieu de devoir recourir à un processus d'amendement.

Cependant, si vous voulez un amendement, la chose est possible. Cela dit, je pense que le rejet de l'article serait la façon la plus simple d'apporter ce changement. Je n'ai aucun problème avec cette suggestion. Je remercie l'honorable sénateur de son appui.

Le sénateur Cordy : Je conviens que cette déclaration a déjà été faite par le ministre et qu'elle est donc redondante. Il ne sert à rien d'inclure cela dans le projet de loi. Je suis d'accord avec les deux sénateurs.

Le sénateur Plett : J'appuie le projet de loi. Merci, sénateur Mercer, pour tout votre travail. Vous jouissez de mon appui.

Le vice-président : S'il n'y a pas d'autres interventions, plaît-il aux honorables sénateurs de procéder à l'étude article par article du projet de loi S-203, Loi instituant la Journée nationale de la philanthropie?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Le titre est-il réservé?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Le préambule est-il réservé?

Le sénateur Champagne : J'ai un amendement au préambule.

Le vice-président : Nous y reviendrons, comme cela a été indiqué tout à l'heure.

L'article 1 est-il réservé?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : L'article 2 est-il adopté?

Des voix : Adopté.

Le vice-président : Je déclare l'article 2 adopté. L'article 3 est-il adopté?

Des voix : Non.

Le vice-président : Je déclare l'article 3 rejeté.

L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Je déclare l'article 1 adopté.

Le préambule est-il adopté?

Le sénateur Champagne : Permettez-moi d'être pointilleuse. À la ligne 20...

[Translation]

In the French version, the text reads “il est importante de rendre hommage.”

[English]

It is a typo, and nothing more than that. Regardless, we have to send the bill back. I think we should correct that typing mistake.

The Deputy Chair: We have an amendment before us and it is open for discussion. Are members ready for the question on the amendment?

Hon. Senators: Yes.

[Translation]

We are proposing that the bill be amended at line 20, on page 1, in the French version, by replacing the word “importante” by “important.”

[English]

Is it your pleasure, honourable senators, to approve the amendment?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: I declare the amendment carried.

Shall the preamble as amended carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: I declare the preamble as amended carried.

Shall the bill as amended carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: Excuse me; will the committee give the chair permission to move back and determine whether the title shall carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: Thank you. Shall the title carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: I declare the title carried.

Shall the bill as amended carry?

Hon. Senators: Yes.

The Deputy Chair: I declare the bill as amended carried.

Does the committee wish to consider appending observations to the report?

Hon. Senators: No.

The Deputy Chair: I declare the committee does not wish to append observations.

Senator Champagne: Unless we want to send our best to Senator Grafstein, who carried this bill for so long, and to also give a “thank you” to Senator Mercer.

[Français]

Dans la version française, on dit qu’« il est importante de rendre hommage ».

[Traduction]

C’est une faute typographique, rien de plus. Quoi qu’il en soit, il nous faut renvoyer le projet de loi. J’estime que nous devrions corriger cette faute typographique.

Le vice-président : Nous sommes saisis d’un amendement et le comité peut en discuter. Les membres du comité sont-ils prêts à se prononcer sur l’amendement?

Des voix : Oui.

[Français]

Nous proposons qu’à la ligne 20, de la page 1, soit corrigé le mot « importante » et qu’il soit remplacé par le mot « important ».

[Traduction]

Plaît-il aux honorables sénateurs d’approuver l’amendement?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Je déclare l’amendement adopté.

Le préambule modifié est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Je déclare le préambule modifié adopté.

Le projet de loi modifié est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Excusez-moi. Le comité autorise-t-il la présidence à retourner en arrière pour que nous décidions du sort du titre?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Merci. Le titre est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Je déclare le titre adopté.

Le projet de loi modifié est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le vice-président : Je déclare le projet de loi modifié adopté.

Le comité souhaite-t-il envisager d’annexer des observations au rapport?

Des voix : Non.

Le vice-président : Je déclare que le comité ne désire pas annexer d’observations.

Le sénateur Champagne : À moins que nous ne voulions offrir nos meilleurs vœux au sénateur Grafstein, qui a pendant si longtemps défendu ce projet de loi, et dire merci au sénateur Mercer.

The Deputy Chair: It sounds to me like Senator Mercer will do that in the appropriate location.

I want to thank Senator Mercer on behalf of the committee for bringing a bill before us that is so obviously supported by the committee. It will be a pleasure to take it forward, as amended, to the Senate on behalf of the committee. Thank you very much.

I will determine that members wish me to carry the bill forward to the Senate on behalf of the committee. Can I take that as agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chair: Thank you very much. With that, I declare the committee adjourned.

(The committee adjourned.)

Le vice-président : Il me semble que le sénateur Mercer le fera au moment et au lieu opportuns.

Je tiens, au nom du comité, à remercier le sénateur Mercer de nous avoir saisis d'un projet de loi qui jouit manifestement de l'appui du comité. Ce sera un plaisir de le déposer au Sénat, dans sa forme modifiée, pour le compte du comité. Merci beaucoup.

Je conclus que les membres du comité souhaitent que je dépose le projet de loi au Sénat au nom du comité. Tout le monde est-il d'accord?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Merci beaucoup. Sur ce, je déclare la levée de la séance.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, June 2, 2010

As individuals:

Benjamin Perrin, Assistant Professor, Faculty of Law, University of British Columbia (*by videoconference*);

John Winterdyk, Director, Center for Criminology and Justice Research, Mount Royal University.

International Bureau for Children's Rights:

Nadja Pollaert, Director General;

Camille Karbassi, Program Manager, Child Trafficking.

Thursday, June 3, 2010

The Honourable Senator Jim Munson, sponsor of the bill;

The Honourable Senator Terry M. Mercer, sponsor of the bill.

TÉMOINS

Le mercredi 2 juin 2010

À titre personnel :

Benjamin Perrin, professeur adjoint, faculté de droit, Université de la Colombie-Britannique (*par vidéoconférence*);

John Winterdyk, directeur, Center for Criminology and Justice Research, Université Mount Royal.

Bureau international des droits des enfants :

Nadja Pollaert, directrice générale;

Camille Karbassi, chargé de programme, Traite d'enfants.

Le jeudi 3 juin 2010

L'honorable sénateur Jim Munson, parrain du projet de loi;

L'honorable sénateur Terry M. Mercer, parrain du projet de loi.



26
551



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, June 9, 2010
Thursday, June 10, 2010

Le mercredi 9 juin 2010
Le jeudi 10 juin 2010

Issue No. 9

Fascicule n° 9

Thirteenth and fourteenth meetings on:

Treizième et quatorzième réunions concernant :

The study on the accessibility of Post-secondary
education in Canada

L'étude de la question de l'accessibilité
à l'éducation postsecondaire au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Champagne, P.C.	Fairbairn, P.C.
Cordy	* LeBreton, P.C.
* Cowan	(or Comeau)
(or Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Fairbairn, P.C., replaced the Honourable Senator Callbeck (*June 10, 2010*).

The Honourable Senator Dyck replaced the Honourable Senator Banks (*June 3, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Munson (*June 3, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Champagne, C.P.	Fairbairn, C.P.
Cordy	* LeBreton, C.P.
* Cowan	(ou Comeau)
(ou Tardif)	Martin
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Fairbairn, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 10 juin 2010*).

L'honorable sénateur Dyck a remplacé l'honorable sénateur Banks (*le 3 juin 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Munson (*le 3 juin 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, June 9, 2010
(19)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:18 p.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:*Project SEUR:*

Louis Dumont, Director, University of Montreal.

Social Research and Demonstration Corporation:

Jean-Pierre Voyer, President and CEO;

Heather Smith Fowler, Senior Research Associate.

Pathways to Education Canada:

Norman Rowen, Director of Research and Evaluation.

YMCA Canada:

Scott Haldane, President and CEO.

The chair made a statement.

Mr. Dumont, Mr. Voyer, Mr. Rowen and Mr. Haldane each made a statement and, together with Ms. Smith Fowler, answered questions.

At 6:18 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, June 10, 2010
(20)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:31 a.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 9 juin 2010
(19)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 18, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (11).

Également présente : Havi Echenberg, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Projet SEUR :*

Louis Dumont, directeur, Université de Montréal.

Société de recherche sociale appliquée :

Jean-Pierre Voyer, président et chef de la direction;

Heather Smith Fowler, associée principale de recherche.

Passeport pour ma réussite Canada :

Norman Rowen, directeur de recherche et d'évaluation.

YMCA Canada :

Scott Haldane, président et chef de la direction.

Le président prend la parole.

MM. Dumont, Voyer, Rowen et Haldane font chacun une déclaration puis, avec Mme Smith Fowler, répondent aux questions.

À 18 h 18, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 10 juin 2010
(20)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 31, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Fairbairn, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Royal Roads University:

Thomas Chase, Vice-President (Academic) and Provost.

Tony Bates Associates Ltd.:

Tony Bates, President and CEO.

Athabasca University:

Lori Van Rooijen, Vice-President, Advancement.

The chair made a statement.

Mr. Chase, Mr. Bates and Ms. Rooijen each made a statement and, together, answered questions.

At 12:26 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Fairbairn, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présente : Havi Echenberg, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Université Royal Roads :

Thomas Chase, vice-président (académique) et prévôt.

Tony Bates Associates Ltd. :

Tony Bates, président et chef de la direction.

Université Athabasca :

Lori Van Rooijen, vice-présidente, Avancement.

Le président prend la parole.

M. Chase, M. Bates et Mme Rooijen font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 26, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, June 9, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:18 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today, we continue with the topic of accessibility to post-secondary education, PSE, in Canada. We have five witnesses; four will speak and one is here to assist.

Louis Dumont is Director of Project SEUR at the University of Montreal. He is a professor with the Department of Pharmacology in the Faculty of Medicine at the university. He is also founder and director of Project SEUR, which was designed to promote the interaction of high school students with university students, professors, researchers and professionals to help the students better understand the value of education.

Jean-Pierre Voyer is President and CEO of Social Research and Demonstration Corporation, SRDC. He became the CEO in 2006. Prior to that, he was the federal assistant deputy minister in charge of Policy Research Initiative, an organization responsible for conducting research on crosscutting social, economic and environmental issues. He was also the chair of the Organisation for Economic Co-operation and Development — OECD — Education, Labour and Social Affairs Committee from 1998 to 2000.

Mr. Voyer is here today with Heather Smith Fowler, Senior Research Associate with the Social Research and Demonstration Corporation in Ottawa. She is currently working on two large-scale randomized evaluations and programs designed to increase youth access to post-secondary education.

Norman Rowen is Director of Research and Evaluation with Pathways to Education Canada, an organization whose name frequently comes up in committee. He was Pathway's program director for its first five years. His background includes community development, adult literacy and 30 years in educational research, evaluation and policy analysis.

Scott Haldane is President and CEO of YMCA Canada. He has had a 33-year career with the YMCA starting out as a lifeguard and youth worker in Montreal's West Island. He worked up to become the president and CEO of the YMCA of Greater Toronto.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 9 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 18 pour étudier la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous poursuivons aujourd'hui notre étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Nous accueillons cinq témoins, dont quatre interviendront, le dernier étant là au cas où on aurait besoin de lui.

Louis Dumont est directeur du Projet SEUR à l'Université de Montréal. Professeur au département de pharmacologie de la Faculté de médecine de l'université, il est également fondateur et directeur du Projet SEUR, conçu pour faciliter les contacts entre élèves du secondaire et étudiants, professeurs, chercheurs et professionnels universitaires, afin de mieux aider les jeunes à comprendre combien il est important de faire des études.

Jean-Pierre Voyer est président et chef de la direction de la Société de recherche sociale appliquée, et ce depuis 2006. Avant cela, il a été le sous-ministre adjoint fédéral responsable du Projet de recherche sur les politiques, un organisme chargé de mener des projets de recherche sur des questions horizontales émergentes dans les domaines économique, social et environnemental. D'autre part, entre 1998 et 2000, il a présidé le Comité de l'emploi, du travail et des affaires sociales de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE).

Il est accompagné aujourd'hui de Heather Smith Fowler, associée principale de recherche de la Société de recherche sociale appliquée, qui travaille actuellement à deux grosses évaluations randomisées et à des programmes visant à améliorer l'accès à l'éducation postsecondaire pour les jeunes.

Norman Rowen est directeur de recherche et d'évaluation de Passeport pour ma réussite Canada, organisme dont le nom revient souvent dans notre comité. Il était directeur de la programmation de l'organisme pendant ses cinq premières années d'existence. Par le passé, il s'est occupé de développement communautaire, de littératie des adultes et, pendant 30 ans, de recherche, d'évaluation et d'analyse de politiques dans le domaine de l'éducation.

Scott Haldane est président et chef de la direction de YMCA Canada, où il a effectué une carrière de 33 ans, en commençant comme maître nageur et intervenant auprès des jeunes dans l'Ouest-de-l'Île de Montréal. Il a gravi les échelons jusqu'au poste de président et chef de la direction du YMCA du Grand Toronto.

Honourable senators can see from the backgrounds and current work of our witnesses that we have a good panel to discuss access to post-secondary education.

We will start with Louis Dumont, Director of Project SEUR, University of Montreal.

[Translation]

Louis Dumont, Director, Project SEUR, Université de Montréal: Mr. Chair, I would like to thank the committee for the invitation to take part in these discussions on the importance of post-secondary education in Canada.

I think that everyone around this table is convinced of the importance of post-secondary education for both individuals and society as a whole. Some might ask: why? Because it improves both the well-being of individuals and the wellness of all groups in society.

We can address how to improve post-secondary education or increase the number of young people attending post-secondary institutions in a number of ways. Based on the experience that we have acquired through the SEUR project, I think that one of the key issues in post-secondary education is how to motivate young people so that they complete their high school studies and, ideally, further their education. That is probably the most important element.

Why are we here to talk to you about this issue? It is because the SEUR project has some experience with at least five students who work at our secretariat. There are hundreds of university labs, research centres and business officials involved in developing activities to motivate and stimulate young people so that they continue their education.

In our view, the fundamental problem is one of attracting young people to post-secondary studies. Why do we need to tell young people to pursue their education? I think that is a fundamental duty. Today's society is knowledge-based. As an academic, I realize how quickly knowledge is evolving. Almost all areas of knowledge are renewed every 10 years. And I suppose that young people who drop out will be less drawn to acquiring more knowledge.

There is another part to the problem: I think that universities are at the heart of post-secondary education. They attract young people, help mold them and then set them on their way to develop professionally within corporations or the service sector, so that they can put to good use all the knowledge and know-how acquired at university. Therefore, universities are at the heart of knowledge development and help young people develop their skills. They are special places where positive actions can be taken to raise young people's awareness. University students are close in age to high school students and want to interact with them. This is an environment that is an interface between high school and CEPEPs, which are the equivalent of colleges in the English-speaking world. University is a place for interaction between the educational world and the labour market, and is at the heart of this development. We are well placed to understand what young

Honorable senators, à partir des antécédents et du travail actuel de nos témoins d'aujourd'hui, vous pouvez constater que nous avons un bon panel avec qui discuter de l'accès à l'éducation postsecondaire.

Nous allons commencer par Louis Dumont, directeur du Projet SEUR de l'Université de Montréal.

[Français]

Louis Dumont, directeur, Université de Montréal, Projet SEUR : Monsieur le président, je voudrais remercier le comité de l'invitation à participer aux discussions sur l'importance de l'éducation postsecondaire au Canada.

Je pense qu'on est tous convaincus autour de la table de l'importance de l'éducation postsecondaire. C'est important à la fois pour l'individu et pour la société. Pourquoi? Parce que cela améliore le bien-être de l'individu et, en même temps, un mieux-être de toutes les composantes de la société.

On peut adresser la problématique d'améliorer l'éducation postsecondaire ou la fréquentation postsecondaire des jeunes de plusieurs façons. Avec l'expérience que nous avons acquise au Projet SEUR, je pense qu'un des éléments fondamentaux de l'éducation postsecondaire est d'attirer les jeunes, pour qu'ils finissent leur secondaire et idéalement qu'ils poursuivent leur cursus scolaire. C'est probablement l'élément le plus important.

Pourquoi sommes-nous ici pour vous entretenir de ce sujet? C'est parce qu'on a une expérience au Projet SEUR et qu'au moins cinq étudiants travaillent au secrétariat du projet. Ce sont des centaines de laboratoires de l'université, des centres de recherche, ce sont des responsables d'entreprises qui se sont impliqués dans le développement d'activités pour intéresser et stimuler les jeunes afin qu'ils poursuivent leur cursus scolaire.

La nature du problème pour nous, c'est fondamentalement l'attraction vers les études postsecondaires. Pourquoi faut-il dire aux jeunes de poursuivre leurs études? Je pense que c'est fondamental. La société actuelle est basée sur les savoirs. Je constate comme universitaire que les connaissances évoluent à une vitesse phénoménale. Après dix ans, c'est presque toutes les connaissances qui sont renouvelées. Et j'imagine que les jeunes qui décrochent vont perdre cette attirance vers le développement des connaissances.

Il existe un autre élément du problème : je pense que l'université est au cœur de l'éducation postsecondaire. C'est elle qui attire les jeunes, qui les forme et, ensuite, qui les propulse vers les formations professionnelles, vers les entreprises, les services, afin qu'ils utilisent à bon escient tous les savoirs et le savoir-faire acquis à l'université. Donc l'université est au cœur de ce développement du savoir, de l'attraction des jeunes pour développer leurs compétences. C'est un lieu privilégié pour mener des actions positives afin de sensibiliser les jeunes. Les étudiants sont près des élèves du secondaire, ils ont une volonté d'interagir avec les jeunes. C'est un milieu qui est à l'interface entre les écoles secondaires, les cégeps qui sont l'équivalent des collèges anglais. Donc, l'interaction entre ce qu'il y a avant et ce qu'il y a après sur le marché du travail, c'est l'université qui est au cœur de ce développement. On est bien placés pour connaître ce

people want to do. Studies have been published showing that all young people would want to pursue a university education. It is part of their makeup. But for various reasons, many young people stumble and never complete high school.

Our brief shows that the drop-out rate among youth under 20 is approximately 30 per cent. That is an enormous loss for both society and the individuals themselves.

What can we do to improve post-secondary education in Canada? The problem isn't that there are fewer young people who undertake college or university studies, it is that we need to increase enrolment in order to develop knowledge and training profiles. We need more students at university and more doctoral candidates to replace people like me within the next 10 years. Studies show that there will be a major wave of professors retiring within 10 years, and the number of new PhDs in Canada will not be sufficient to replace them. We have to speed up the process; we have no choice.

We must find ways to interest the students, who are a human asset, in playing a citizenship role; let them go beyond their formal training, and when they exercise a profession, let them broaden their zone of influence and let them give something in return for the privilege that they enjoy as a result of having been university students. This is the message that we are sending to universities. The hundreds of students who work with us, who represent the SEUR project, interact with young people and serve as career models, and even more so as models for a certain career path.

I am certain that among you, there are some who have not had a linear course in their career. Who have interrupted their studies and taken them up again one or two years later. This is what we must tell young people: that careers can take different paths. It is important to create an enthusiasm for university studies, to light a spark that will ensure that the young person will take an interest in a profession and ultimately take advantage of post-secondary education.

Another important element for the university is that we are at an interface between the primary and secondary levels and the companies in the business world. And with the experience of the SEUR project, we can create extremely dynamic interaction among the various environments. It is not a simple matter for stakeholders from secondary schools to interact with companies, and vice versa, because there are conflicting interests between high school and the companies. We must find ways to accommodate these two environments. This is what we are trying to do presently with the companies.

The other investment which is equally important for developing post-secondary education in Canada consists in financial investments. The brief mentions the fact that funds come from the federal and provincial levels, and local organizations, and that there is a whole array of projects that are of interest to the young. The problem is, in my opinion, that there is not enough investment. Universities must commit funds based on percentages of indirect costs so as to develop programs.

que les jeunes veulent faire. Des études ont été publiées qui montrent que les jeunes veulent tous faire des études universitaires. C'est dans leur profil et pour différentes raisons. Il y a beaucoup de jeunes qui chutent et ne finissent pas leur secondaire.

Dans le mémoire qu'on a présenté, le taux de décrochage avant l'âge de 20 ans est d'à peu près 30 p. 100. C'est une perte énorme pour la société et pour l'individu lui-même.

Que faut-il faire pour améliorer l'éducation postsecondaire au Canada? Un des problèmes, ce n'est pas qu'il y a moins de jeunes qui entreprennent des études collégiales ou universitaires, c'est qu'il en faut davantage pour le développement des connaissances et les profils de formation. Il faut plus de jeunes qui entreprennent des études universitaires, plus de doctorants pour me remplacer dans une dizaine d'années. Les études montrent que dans dix ans, il y aura une sortie massive des professeurs et on ne pourra pas les remplacer avec le nombre de doctorats octroyés au Canada. Il faut accélérer le pas, l'input, on n'a pas le choix.

Il faut trouver des façons pour stimuler l'intérêt des étudiants, ce capital humain, pour des actions citoyennes; qu'ils sortent de leur formation encadrée, et quand ils sont dans une profession, qu'ils élargissent leur zone d'influence et donnent quelque chose en retour du privilège qu'ils ont d'être à l'université. C'est le message que l'on porte à l'université. Les centaines d'étudiants qui travaillent avec nous, qui représentent le Projet SEUR, interagissent avec les jeunes et servent de modèle de carrière, mais davantage de modèle de parcours.

Je suis certain que parmi vous, il y en a qui n'ont pas eu des parcours linéaires, qui ont interrompu leurs études, pour les reprendre un an ou deux plus tard. C'est ce qu'il faut dire aux jeunes : que les parcours peuvent être différents. Il importe de créer cet engouement pour les études universitaires, cette étincelle qui fera en sorte que le jeune s'intéressera à une profession et finira par profiter de l'éducation postsecondaire.

Un autre élément qui est important pour l'université, c'est qu'on est à l'interface entre les milieux primaires et secondaires et les entreprises. Et avec l'expérience du Projet SEUR, on peut créer des interactions extrêmement dynamiques entre les différents milieux. Ce n'est pas simple pour les intervenants des écoles secondaires d'interagir avec les entreprises, et vice versa, parce qu'il existe des intérêts opposés entre l'école secondaire et les entreprises. Il faut trouver des moyens pour arrimer ces deux milieux. C'est ce qu'on essaie de faire à l'heure actuelle avec les entreprises.

L'autre investissement qui est aussi important pour développer l'éducation postsecondaire au Canada, ce sont les investissements financiers. Il est mentionné dans le mémoire qu'il y a du financement du fédéral, du provincial, d'organismes locaux, et des projets il y en a une multitude pour intéresser les jeunes; il y a énormément de travail qui se fait pour stimuler les jeunes. Le problème c'est que les investissements, à mon avis, ne sont pas suffisants. Il faut qu'il y ait des fonds dédiés dans les universités à partir des pourcentages des frais indirects pour que l'on développe des programmes.

When we developed the SEUR project at the Université de Montréal, the directors of the university said: "Your project is very worthwhile." When university directors as well as company directors interact with young people from high school, they are dealing with people who may be at university over a five-year period.

The effect is not immediate. We are not talking about an immediate increase in the number of students registering in universities. However we must go forward if we want to increase attendance.

The companies are another important element. We can tell the young people that the university offers 60 training programs in 60 departments. The young students can choose their programs at will. They come to university, they fill out the appropriate documents, they visit laboratories and carry out experiments. They will ask us questions such as the following: What does a demographer do? What does a biologist do? If I asked you these questions, you would find it difficult to give me an answer. The young student finds that the training is interesting. Nevertheless, what do university graduates do in their daily lives?

Through the ten years of our intervention, we noted the following problem. We must stimulate the interest of companies beyond a simple one-time expression of interest which consists in receiving young visitors, and after the visit, the visitors leave and no one ever does any follow-up. It is very difficult to get companies involved, because their profitability horizon stretches out over the twelve or twenty-four upcoming months.

We must convince these companies to make investments. To do so, tax breaks could be implemented to incite them to intervene in a way that could be beneficial over a five- or a ten-year horizon.

We need long-term investments. However, currently, the subsidies have a maximum horizon of three years. Our experience has shown us that after three years, the projects that we developed have taken hold in the environment and are functional. Consequently, we are told that we must find financial help from other sources.

Jean-Pierre Voyer, President and CEO, Social Research and Demonstration Corporation: First of all, I want to thank the committee for having invited us to provide an overview of our work on access to post-secondary education.

Over the past few weeks, you have heard from many stakeholders on the issue. Therefore, I will not provide a diagnosis. Instead, I will focus on the status of our projects and the results of our research. We have handed out a document, in both official languages, which summarizes my remarks.

The Social Research and Demonstration Corporation is a non-profit research organization that develops, field tests, and rigorously evaluates new programs. We have offices in Ottawa, Vancouver, and Toronto, and we are active in all of the provinces.

Quand on a développé le projet SEUR à l'Université de Montréal, les dirigeants de l'université ont dit : « ton projet est sympathique. » Pour des dirigeants d'université comme pour des dirigeants d'entreprises, interagir avec des jeunes du secondaire, ce sont des personnes qui vont fréquenter l'université sur un horizon de cinq ans.

L'effet n'est pas immédiat. On ne parle pas d'une croissance immédiate des effectifs étudiants dans les universités. Il faut toutefois aller de l'avant si nous voulons augmenter la fréquentation.

Autre élément important : les entreprises. On peut dire aux jeunes que l'université offre 60 programmes de formation dans 60 départements. Les jeunes peuvent choisir le programme qui leur convient. Ils arrivent à l'université, remplissent les documents appropriés, visitent les laboratoires et font des expériences. La question qu'ils nous poseront est la suivante : que fait un démographe dans la vie? Que fait un biologiste dans la vie? Si je vous posais ces questions, vous seriez embêtés de me répondre. Le jeune constate que la formation est intéressante. Toutefois, dans le quotidien, que font les diplômés universitaires?

Au cours des dix années d'intervention, nous avons constaté le problème suivant. Il faut stimuler l'intérêt des entreprises au-delà du simple intérêt ponctuel qui consiste à accueillir des jeunes en visite, après quoi ceux-ci quittent et personne n'effectue de suivi. Il est très difficile d'impliquer les entreprises, car leur horizon de rentabilité s'établit sur les 12 ou 24 mois qui suivent.

Il faut convaincre ces entreprises d'investir. Pour ce faire, un allègement fiscal pourrait être mis en place pour les inciter à faire des interventions qui seront profitables sur un horizon de cinq ou dix ans.

Il faut des investissements à long terme. Or, à l'heure actuelle, les subventions s'échelonnent sur un horizon maximal de trois ans. Notre expérience a révélé que, après trois ans, les projets développés sont ancrés dans le milieu et sont fonctionnels. Par conséquent, on nous dit qu'il faut trouver le support financier à d'autres niveaux.

Jean-Pierre Voyer, président et chef de la direction, Société de recherche sociale appliquée : Je tiens tout d'abord à remercier le comité de nous avoir invités à présenter un aperçu de nos travaux sur la question de l'accès aux études postsecondaires.

Vous avez déjà entendu beaucoup d'intervenants sur la question au cours des dernières semaines. Donc, je ne m'attarderai pas à poser un diagnostic. Je me concentrerai plutôt sur l'état de nos projets et les résultats de recherches. On vous a remis un document, dans les deux langues officielles, qui résume assez bien mes propos.

La Société de recherche sociale appliquée est un organisme de recherche sans but lucratif qui élabore, met à l'essai sur le terrain et évalue rigoureusement de nouveaux programmes. Nous avons des bureaux à Ottawa, Vancouver et Toronto, et nous agissons dans toutes les provinces canadiennes.

Our mission is to help policy-makers identify policies and effective programs, and raise the standards of evidence used in assessing such policies. Essentially, we are involved in demonstration projects, commonly called pilot projects in bureaucratic jargon. However, our activities go much farther, in that the projects are always subject to a rigorous evaluation. We also evaluate existing programs and are involved in experimental economics. Our involvement goes beyond post-secondary studies and extends to many social issues.

I want to emphasize that our organization is dedicated to research. We are not involved in promoting policies or programs that we evaluate. The program ideas and actions that I will tell you about are selected in cooperation with governments and organizations that have funded our work on these projects. Our role is to evaluate them objectively.

SRDC is currently conducting four projects to test new approaches to increase access to post-secondary education, with special emphasis on under-represented groups. By that we mean students from low-income families, first-generation students, whose parents did not go to CEGEP, university or any kind of college, and also aboriginal students.

Rigorous evaluation of the impacts of education-related programs is very rare in Canada — it is rare in general, but much more so in Canada than in the United States.

The way to determine if a program will achieve the desired results is by conducting a rigorous study using an analysis model. This must often be done on a comparative basis. To see if a program is working, ideally, you need to randomly assign students to a control group and a program group and to measure the impact of the difference. During a recession, registration in post-secondary education tends to increase given the decline in the job market. The phenomenon is in part cyclical. It is difficult to measure the impact of a new program the year that it is launched. So it is important to have a basis for comparison.

Using random assignment makes it possible to measure the impact of a program without relying solely on the most motivated people, as more often than not, they are the ones who register in special programs and that leaves a skewed impression as to the overall results.

The first project that I would like to tell you about is called “Future to Discover.” Recently, we published a description of the program in a preliminary report. The objective is to increase access among students from low-income families, particularly where parents have little or no post-secondary education. The main barrier is the parents’ lack of knowledge about the opportunities offered by post-secondary education, and the economic and social advantages. Many members of these groups believe that post-secondary education is not affordable financially speaking.

Notre mission est d’aider les décideurs politiques à recenser des politiques et des programmes efficaces, et de hausser les normes relatives à l’évaluation de ces projets. Nos activités sont essentiellement des projets de démonstration, appelés communément, dans le langage bureaucratique, des projets pilotes. Toutefois, nos activités vont plus loin, dans le sens que ces projets sont toujours évalués de façon rigoureuse. Nous évaluons également des programmes existants et faisons de l’économie expérimentale. Notre champ d’action s’étend au-delà des études postsecondaires à plusieurs questions d’ordre social.

Je souligne que nous sommes un organisme dédié à la recherche. Nous ne faisons pas la promotion des politiques et des programmes que nous évaluons. Les idées de programmes et d’interventions dont je vais vous parler sont choisies en collaboration avec les gouvernements ou les organismes qui nous ont subventionnés pour ces projets. Notre rôle est de les évaluer de façon objective.

Notre organisme mène actuellement quatre projets qui évaluent de nouvelles méthodes visant à favoriser l’accès aux études postsecondaires en accordant une attention toute particulière aux groupes sous-représentés. On parle des élèves issus de famille à faible revenu, des élèves de première génération, c’est-à-dire dont les parents n’ont pas fréquenté le cégep, l’université ou d’autres formes de collèges, et, entre autres, les élèves autochtones.

Les évaluations rigoureuses des impacts des programmes liés à l’éducation sont très rares au Canada — elles sont rares en général, mais beaucoup plus au Canada qu’aux États-Unis.

La façon de déterminer si un programme aura les effets désirés se fait par une étude et un modèle d’analyse rigoureux qui souvent doit se faire sur une base de comparaison. Pour vérifier si un programme fonctionne, il faut, idéalement, faire une assignation aléatoire des participants entre un groupe-contrôle et un groupe-programme et mesurer l’impact de la différence. En période de recession, l’inscription aux études postsecondaires a tendance à augmenter étant donné la chute du marché de l’emploi. Le phénomène est en partie cyclique. Il est difficile de mesurer les impacts d’un nouveau programme l’année où il est lancé. Il est donc important de se référer à une base de comparaison.

L’assignation aléatoire permet aussi de mesurer l’impact d’un programme sans se fier seulement aux personnes les plus motivées, car bien souvent ceux qui s’inscrivent dans les programmes spéciaux laissent une mauvaise impression quant aux effets globaux.

Le premier projet dont j’aimerais vous parler s’intitule « Un avenir à découvrir ». Nous avons publié récemment sa description dans un rapport préliminaire. L’objectif est d’augmenter le taux d’accès chez les élèves issus de familles à faible revenu, en particulier lorsque les parents ont effectué peu ou pas d’études postsecondaires. La barrière principale est le manque de connaissances des parents quant aux possibilités qu’offrent les études postsecondaires, les avantages économiques et les avantages sociaux. Plusieurs membres de ces groupes croient que les études postsecondaires ne sont pas abordables sur le plan financier.

The project involves strengthening career education planning for grades 10, 11 and 12, which involves multiple components and includes workshops involving parents.

This program also includes an early guarantee of an \$8,000 grant for young people who want to pursue a post-secondary education. The funding is available in \$2,000 instalments for each semester of post-secondary education completed.

This large-scale demonstration project currently involves more than 5,000 students, in 51 schools in Manitoba and New Brunswick. We have been following these students for several years now. We used a random assignment design that enables us to measure the impact on the different language groups. New Brunswick has two school systems: the French system and the English system. The systems in Manitoba and New Brunswick are different. In addition, students come from low- and high-income families.

For the time being we only have interim impacts to report. The impacts are relatively modest, even though intervention seems very significant. We know that students are thinking more intensively about the future and planning for it. We know that the preference for a diploma has changed along the way. The intention to obtain a diploma has increased. Attitudes toward post-secondary education are better and students are more informed on the costs and benefits.

However, the positive impacts we observed are very different from one group to the other. Sometimes, they are negative for certain groups. As a result, when we examine the scope of a program of this nature, we must expect highly diversified results based on the groups of individuals participating.

We have already identified some shortcomings. For example, some of our four-year career-planning programs are offered after school. Many students and parents decided not to participate. For some of these workshops, there is less than 50 per cent participation.

In addition, it is very difficult to get Grade 8 and Grade 9 level students to understand that they may be eligible for the grant. That is low in their priorities. Later, when we ask them if they are aware of it, a rather large number of students say that they are unaware of the program even though they have been identified as participants.

The final report is not ready yet. We will be looking at the final outcome on access to post-secondary education, and the report will be available in 2011.

The second project is on the way in British Columbia and its objective is to increase participation of young people with a certain potential but who are showing behaviour that implies they will not go to university.

Le projet consiste d'abord en un renforcement des programmes de planification de carrière au niveau du secondaire III, IV et V, ce qui comporte une multitude de volets y compris des ateliers impliquant des parents.

Ce programme comprend aussi une garantie anticipée de 8 000 \$ à titre de bourse d'études pour les jeunes qui désirent poursuivre des études postsecondaires. Le montant représente 2 000 \$ versés au compte par semestre d'études postsecondaires complétées.

Ce projet de démonstration d'envergure implique présentement plus de 5 000 élèves, dans 51 écoles, au Manitoba et au Nouveau-Brunswick. Nous suivons ces élèves depuis déjà quelques années. Nous avons utilisé une méthodologie d'assignation aléatoire qui nous permet d'examiner l'impact sur les différents groupes linguistiques. Le Nouveau-Brunswick a deux systèmes scolaires, soit le système francophone et le système anglophone. Les systèmes d'éducation du Manitoba et du Nouveau-Brunswick diffèrent. De plus, les élèves proviennent de familles à revenu inférieur et de familles à revenu supérieur.

En ce moment, nous n'avons que des impacts intermédiaires à rapporter. Les impacts constatés sont plutôt modestes, même si les interventions semblent très importantes. On note chez les étudiants, une planification et une réflexion plus intensive à l'égard de l'avenir. On remarque une préférence en matière de choix de diplôme qui ont été modifiés en cours de route. L'intention d'obtenir un diplôme a augmenté. Les attitudes à l'égard de l'éducation postsecondaire sont plus favorables et les étudiants sont plus informés sur les coûts et les bénéfices.

Cependant, les impacts positifs que nous avons observés sont répartis différemment d'un groupe à l'autre. Quelquefois, ils sont négatifs pour certains groupes. Par conséquent, lorsqu'on examine la portée d'un programme de cette nature, il faut s'attendre à des effets très diversifiés selon les groupes d'individus qui participent.

Déjà, nous avons découvert des lacunes. Par exemple, certains de nos programmes de planification de carrière sur quatre ans sont offerts après les heures de classe. Plusieurs étudiants et parents décident alors de ne pas y participer. Pour certains de ces ateliers, le taux de participation s'élève à moins de 50 p. 100.

Également, il est très difficile de faire comprendre à des étudiants de deuxième et troisième secondaire qu'ils ont accès à cette bourse éventuelle. C'est loin dans leurs priorités. Plus tard, lorsqu'on leur demande s'ils en sont conscients, un assez grand nombre d'étudiants répondent qu'ils ne connaissent pas ce programme même s'ils ont été identifiés comme participants.

Le rapport final n'est pas disponible présentement. Nous examinerons l'effet final sur l'accès aux études postsecondaires et le rapport sera disponible en 2011.

Le deuxième projet est mené en Colombie-Britannique et a pour objectif d'augmenter le taux de participation des jeunes dotés d'un certain potentiel, mais qui présentent des caractéristiques qui laissent entendre qu'ils n'iront pas à l'université.

[English]

The identified barriers are middle academic achievement and lack of early support to pursue PSE programming in school.

This is a version of a very popular program in the U.S. called, AVID, Advancement Via Individual Determination. More than 4,500 schools are using this program, mostly in the U.S. and Canada. There is talk about implementing it more widely in Canada. It is very important that we evaluate properly because, even though it has been in place for several years in the U.S., it has never been evaluated properly. That is what we are doing. It is the first large-scale evaluation of this program.

Essentially, it is an elective class delivered through the regular academic timetable that has a special curriculum focused on learning strategies and study skills. It has tutorial sessions using students who have already graduated. It also works on motivational activities and field trips to universities, colleges and so on to familiarize students with the environment.

Our interim report will be released in the fall. Again, it is not the final impact. This project currently involves some 1,500 participants in 21 British Columbia schools. We are comparing the experience of participants in the program to pre-assigned control comparison groups in non-participating schools.

What we have seen has led us to believe that the program is making a difference. The students started the program in Grade 9, and by Grade 11, we see increases in enrolment in rigorous courses, which is one of the program prerequisites. We also see subsequent success in some of those courses and specific provincial examinations with increased retention in AVID schools. It is a little early, but I encourage you to keep an eye on it.

The third project, Willingness to Pay for PSE, is not a demonstration project, per se; it is an economic experiment. Few such experiments are being run in Canada. They could be counted on one hand. We tried to address whether some students from under-represented groups were more sensitive to the costs of PSE and whether they were averse to loans. Basically, we know that we have an excellent financial aid system in Canada, so if someone wants to study, they can do it because they can borrow the necessary money to do so. However, certain types of students might be reluctant to take on any debt and, therefore, deprive themselves of the privilege of PSE.

We have done this experiment with some 1,200 students across Quebec, Ontario, Manitoba and Saskatchewan in high schools and CEGEPs. Students represented various interest groups and various societal groups, with an emphasis on under-represented groups, such as Aboriginal, low-income and first-generation students, and students living at a greater distance from PSE. It would take too long to explain the methodology but, basically, we

[Traduction]

Les obstacles décelés sont un rendement scolaire dans la moyenne et le manque de soutien précoce à l'école pour les inciter à entreprendre un programme d'études.

Il s'agit d'une version d'un programme américain très prisé, AVID, Advancement Via Individual Determination. Il se déroule actuellement dans plus de 4 500 écoles, essentiellement aux États-Unis et au Canada. On envisage de le mettre en œuvre de façon plus systématique au Canada. Il est très important que nous l'évaluions correctement parce que, bien qu'il existe depuis plusieurs années aux États-Unis, il n'a jamais fait l'objet d'une évaluation en bonne et due forme. C'est donc ce que nous faisons : la première évaluation à grande échelle du programme.

Il s'agit essentiellement d'une classe facultative dispensée à l'intérieur du calendrier scolaire régulier, avec un programme d'études axé sur des stratégies d'apprentissage et des habiletés d'études. Il comporte des séances dirigées par des élèves déjà au postsecondaire. Il fait également appel à des activités de motivation et à des sorties dans les universités, les collèges, et cetera, afin de familiariser les élèves avec l'environnement en question.

Nous comptons publier cet automne notre rapport d'étape, qui, je le répète, ne représente pas l'impact final. Le projet implique actuellement quelque 1 500 participants dans 21 écoles de la Colombie-Britannique. Nous comparons l'expérience des participants au programme à celle de groupes témoins prédéterminés dans des écoles ne participant pas au programme.

Nos constatations jusqu'ici nous amènent à penser que le programme a des répercussions positives. Les élèves ont commencé le programme en 9^e année et quand ils sont rendus à la 11^e année, ils ont tendance à s'inscrire à des cours plus exigeants, ce qui constitue un des prérequis du programme. Nous constatons également une réussite ultérieure dans certains de ces cours et dans certains examens provinciaux, ainsi qu'une baisse des départs dans les écoles offrant AVID. Il est encore un peu tôt pour se prononcer, mais je vous encourage à garder l'œil sur le programme.

Le troisième projet, Volonté d'emprunter en vue des ÉPS, n'est pas un projet de démonstration en soi, mais plutôt une expérience économique. Or les expériences de ce type sont rares au Canada, où on les dénombre sur les doigts de la main. Les questions auxquelles nous nous efforçons de répondre sont les suivantes : les élèves de groupes sous-représentés sont-ils plus sensibles aux coûts des ÉPS? Ou ont-ils une aversion pour les prêts? Nous partons du principe qu'il existe au Canada un excellent système d'aide financière qui permet à toute personne souhaitant étudier de le faire, en empruntant l'argent voulu pour y parvenir. Il est possible toutefois que certains types d'étudiants hésitent à contracter des dettes et se privent, de ce fait, du privilège de suivre des ÉPS.

Nous avons mené l'expérience avec quelque 1 200 élèves d'écoles secondaires et de cégeps au Québec, en Ontario, au Manitoba et en Saskatchewan. Ils représentaient divers groupes d'intérêt et groupes sociétaux, avec une prépondérance des groupes sous-représentés : Autochtones, élèves de familles à faible revenu ou de première génération, résidents de régions éloignées des endroits où on peut avoir accès à des ÉPS, entre

submit students to real choices between cash and financial aid. With that information, we were able to construct their sensitivity to the price of education.

These final findings will be published in a report in a month or so. We found that students from low-income backgrounds with parents having no more than a high school education, Aboriginal students and boys tend to have greater price sensitivity. They react more to price change. When I say "price," I mean the overall cost of education. One makes the determination to participate in PSE by considering the expected benefits of PSE versus the costs. Raising or reducing the costs through various policy means or tuition fees resulted in different responses. The chart shows, in a hypothetical case, that there would be much gain in attracting students from under-represented backgrounds if the perceived costs were changed to better reflect the real costs.

We find that students from these backgrounds show a higher probability of recording low grades, underestimating the net benefits of post-secondary education and discounting the potential higher-rate future earnings. These characteristics explain much of the difference in PSE participation rates. It is not because you are from a low-income background that you will have lower grades. However, there is a tendency to show these characteristics more often, which explains why some of these subgroups show lower participation rates. When we take those characteristics into account, we cannot explain the full difference in participation for Aboriginal students only. Something is happening in that group in the way of unobservable causes that, despite the large number of indicators collected, we cannot identify clearly.

The studies suggest that government could change the perception of returning to PSE. Information policies that address identity issues — by that, I mean peer pressures — could make a difference. About 30 per cent of participants show signs of loan aversion and at least 10 per cent show repeated signs. That suggests policies are needed that target information constraints and financial literacy and, with respect to student aid systems, a decoupling of the grant portion from the loan portion. Often, a student needs to secure a loan if he or she wants a grant.

I will conclude with the final project, which is very exciting. We are starting this one in B.C. with a huge number of schools and participants. We will try something that has proven to work in other circumstances. We will help students fill out their applications to university and the financial aid applications while they are still in high school. They will then realize that PSE is available to them to pursue. Experiments done by H&R Block in the U.S. show that it made a huge difference in access to PSE for many low-income families.

I will leave it at that. If you are looking for the role for the federal government in post-secondary education, I would suggest one that is clear in all areas of social policy: Participate in the infrastructure building. That is to say, ensure that there is good

autres. Sans vouloir m'attarder aux détails de la méthodologie, je dirai que nous donnons aux élèves des choix réels entre de l'argent liquide et de l'aide financière. Cela nous permet de déterminer leur sensibilité au coût de l'éducation.

Nous publierons nos conclusions finales dans un rapport à paraître dans un mois ou deux. Nous avons constaté que les élèves issus de familles à faible revenu où les parents ne sont pas allés plus loin que l'école secondaire, les Autochtones et les garçons semblaient être plus sensibles au prix et au changement de ce prix. Quand je parle de « prix », je parle du coût total des études. On décide de faire des ÉPS en pesant les avantages attendus, d'une part, et de l'autre, les coûts. L'augmentation ou la diminution des coûts par le biais de diverses politiques ou frais de scolarité a suscité différentes réactions. Le tableau montre que, dans un cas hypothétique, on attirerait beaucoup plus d'élèves de groupes sous-représentés si les coûts perçus étaient modifiés afin de mieux refléter les coûts réels.

Nous constatons qu'il est très probable que ces groupes obtiennent des notes inférieures, sous-estiment les avantages nets des ÉPS et ne tiennent pas compte des revenus futurs plus élevés. Ces caractéristiques expliquent en grande partie l'écart dans les taux de participation aux ÉPS. Ce n'est pas parce que l'on vient d'un milieu à faible revenu que l'on aura des notes inférieures. Toutefois, il y a une plus grande fréquence de ces caractéristiques, ce qui explique le plus faible taux de participation de ces sous-groupes. Par contre, même la prise en compte de ces caractéristiques n'explique pas entièrement la différence du taux de participation pour les étudiants autochtones. Pour ce groupe, entrent en jeu des causes inobservables que nous ne sommes pas en mesure de cerner clairement, malgré le grand nombre d'indicateurs réunis.

Nos études suggèrent que le gouvernement pourrait changer la façon dont est perçu le retour aux ÉPS. Les politiques d'information visant les questions d'identité — j'entends par là les pressions exercées par les pairs — pourraient accroître la participation. Environ 30 p. 100 des participants montrent des signes d'aversion pour les prêts et 10 p. 100 au moins des signes répétés. Cela nous amène à penser que des politiques ciblant le manque d'information et la faible littératie en matière financière seraient efficaces. Il serait bon aussi, pour les programmes d'aide aux étudiants, de dissocier les prêts et les bourses. Souvent, un étudiant doit obtenir un prêt s'il veut être admissible à une bourse.

Je vais conclure avec le dernier projet, qui est fascinant. Nous le lançons en Colombie-Britannique, avec un très grand nombre d'écoles et de participants. Nous allons essayer une approche qui a fait ses preuves dans d'autres circonstances. Nous aiderons les élèves à remplir leur demande d'admission à l'université, ainsi que leur demande d'aide financière, alors qu'ils sont encore au secondaire. Ils sauront alors qu'il leur est possible d'effectuer des ÉPS. Des expériences effectuées par H&R Block aux États-Unis montrent que cela a fait une différence énorme dans l'accès aux ÉPS pour de nombreuses familles à faible revenu.

Je vais m'arrêter ici. Si vous cherchez à déterminer le rôle du gouvernement fédéral dans l'éducation postsecondaire, je suggérerais celui qui est manifeste dans tous les domaines de la politique sociale : la participation à la construction d'infrastructures.

data, good evaluations and plenty of experiments so that the provinces can benefit from the lessons learned and invest in and implement them.

The Chair: Thank you, Mr. Rowen, please proceed.

Norman Rowen, Director of Research and Evaluation, Pathways to Education Canada: Let me begin by thanking the committee members and the chair for the invitation to speak before you today on this important issue. I am currently Director of Research and Evaluation at Pathways to Education Canada. More important, though, 10 years ago, I began the process of developing the Pathways to Education Program at the Regent Park Community Health Centre, in a community that is home to Canada's oldest and largest public housing project, and in two census tracts with the lowest family incomes in the Greater Toronto Area. I had the privilege of being the program director for Pathways' first five years in Regent Park. Since 2006, I have worked at Pathways Canada to support the replication of the program in other communities.

In 2007, programs began in five other communities: two in similarly challenged low-income communities in Toronto, Ontario — Lawrence Heights and Rexdale; in the Pinecrest-Queensway area in Ottawa, Ontario; in Verdun, Montreal; and in Kitchener, Ontario. In 2009, programs began in Hamilton and Scarborough, Ontario; and, in September 2010, three additional programs will begin in Halifax, Nova Scotia; Kingston, Ontario; and Winnipeg, Manitoba.

Pathways to Education Canada is a compelling program and a compelling story. It was born of the palpable despair of violence and hopelessness: nine murders in Regent Park the year we developed the program, a 56 per cent dropout rate and a community of immigrants, refugees, poverty and fear. Beneath the tough veneer, however, it was also a community of promise, of people with wisdom, resourcefulness and resilience. Currently, the program in Regent Park is completing its ninth year. It is these cumulative results, experiences and lessons that may be important to your deliberations today.

The challenge of access suggests that there are some important reasons why post-secondary education is an issue of some importance that merits our attention and your attention. First, there is the collective need to educate a higher proportion of the population at much higher levels. Recent analyses suggest upwards of 70 per cent of jobs in the next decade will require post-secondary education, and less than 8 per cent will be available to those without a high school diploma. According to the recent report of TD Economics that was released just last

Il faudrait donc veiller à ce qu'il y ait de bonnes données, de bonnes évaluations et beaucoup d'expériences, afin que les provinces puissent tirer parti des leçons apprises, investir et les mettre en œuvre.

Le président : Merci, Monsieur Rowen, je vous prie.

Norman Rowen, directeur de recherche et d'évaluation, Passeport pour ma réussite Canada : J'aimerais commencer par remercier les membres du comité ainsi que le président de m'avoir invité à m'adresser à vous aujourd'hui sur cette importante question. Je suis actuellement le directeur de la recherche et de l'évaluation à Passeport pour ma réussite Canada. Toutefois, ce qui est encore plus important, c'est qu'il y a 10 ans j'ai commencé à élaborer le processus du programme Passeport pour ma réussite au Centre de santé communautaire de Regent Park, qui se trouve dans une collectivité où il y a le plus ancien et le plus vaste projet de logement social au Canada et où deux secteurs de recensement comptent les plus faibles revenus familiaux du Grand Toronto. J'ai eu le privilège d'être le directeur du programme Passeport pour ma réussite pendant ces cinq premières années à Regent Park. Depuis 2006, j'ai travaillé à Passeport pour ma réussite Canada pour soutenir l'application du programme dans d'autres collectivités.

En 2007, des programmes ont vu le jour dans cinq autres collectivités : deux dans des collectivités à faible revenu ayant des défis semblables à Toronto, en Ontario — c'est-à-dire Lawrence Heights et Rexdale; une dans le secteur Pinecrest-Queensway d'Ottawa en Ontario; une à Verdun à Montréal; et une à Kitchener en Ontario. En 2009, des programmes ont vu le jour à Hamilton et à Scarborough en Ontario, et, en septembre 2010, trois nouveaux programmes seront mis en œuvre à Halifax en Nouvelle-Écosse, à Kingston en Ontario et à Winnipeg au Manitoba.

Passeport pour ma réussite Canada est un programme remarquable qui a une histoire probante. Le programme a vu le jour dans un environnement de violence et de désespoir : il y a eu neuf meurtres à Regent Park l'année où nous avons développé le programme; cette région comptait un taux de décrochage de 56 p. 100 et la collectivité était composée d'immigrants et de réfugiés confrontés à la pauvreté et à la peur. Malgré ce contexte très dur, il s'agissait tout de même d'une communauté qui promettait, pleine de gens avisés, débrouillards et résilients. Aujourd'hui, le programme à Regent Park en est à sa neuvième année. Et ce sont les résultats, les expériences et les leçons cumulés de cette initiative qui pourraient être importants pour vos délibérations aujourd'hui.

Le défi posé par l'accessibilité suggère que des raisons importantes sous-tendent que l'éducation postsecondaire est un enjeu d'importance qui mérite notre attention ainsi que la vôtre. D'abord, nous avons le besoin collectivement d'instruire une plus grande proportion de la population à des niveaux beaucoup plus élevés. De récentes analyses suggèrent que plus de 70 p. 100 des emplois au cours des 10 prochaines années nécessiteront une éducation postsecondaire et que moins de 8 p. 100 de ces postes seront accessibles à ceux qui n'auront pas un diplôme d'études

month, "Canada's post-secondary education (PSE) system will play a pivotal role in enhancing our nation's standard of living."

Second, important expectations are placed on post-secondary education as a vehicle for inclusion. We have not, however, been very successful in ensuring success for those traditionally under-represented. Indeed, we have had far less success, and it has become quite challenging to include in post-secondary education young people from the lowest-income families, First Nations and first-generation students, those people Mr. Voyer spoke about. For example, the TD report sites Statistics Canada data showing "a gap of approximately 20 percentage points between the PSE participation rate of the highest and lowest income quartiles." Children of families earning over \$100,000 annually were, according to Statistics Canada, participating at more than twice the rate of those from families with annual incomes of \$25,000 or less.

How to increase the participation rate for the three groups that I have mentioned has been the focus of some recent discussion, including that by the Canada Millennium Scholarship Foundation and, most recently, the TD economics report. All have noted similar lessons, namely, the need to identify the multiple barriers for participation and, by extension, the need for comprehensive supports. In their 2007 report, the Canadian Millennium Scholarship Foundation, CMSF, noted the following:

Specific interventions designed to alleviate a narrow set of barriers — by targeting one *kind* of barrier, such as academic ability — will be limited in their effectiveness because they leave the other sources of the problem untouched. . . . Without a comprehensive approach to overcoming these barriers, it is unlikely that Canada will gain the post-secondary achievement necessary to chart a successful course in the 21st century.

To address these challenges, namely, the multiple barriers identified by the community, Pathways to Education Canada was developed. I want to touch briefly on three questions: What does Pathways to Education do? What have been the results? What are the implications for your deliberations?

I want to tell you of our experiences and why we believe there is some cause for optimism and some lessons that flow from our experience over the past decade.

As some of you may know, Pathways to Education is a community-based program of comprehensive supports for youth in secondary school. Four supports are provided: academic support; social support; financial support, including current support, as well

secondaires. Selon le récent rapport publié par Services économiques TD, qui a été diffusé le mois dernier, « le système d'études postsecondaires du Canada jouera un rôle crucial dans l'amélioration du niveau de vie de notre nation. »

Deuxièmement, on place beaucoup d'attentes importantes sur l'éducation postsecondaire en tant que moteur de l'inclusion. Nous n'avons pas, toutefois, très bien réussi à veiller au succès des personnes qui sont traditionnellement sous-représentées. En effet, nous avons eu beaucoup moins de succès, et c'est devenu tout un défi que de faire suivre des études postsecondaires aux jeunes provenant de familles à faible revenu, des Premières nations et des groupes d'immigrants de la première génération, c'est-à-dire les personnes mentionnées par M. Voyer. Par exemple, le rapport des Services économiques TD cite des données de Statistique Canada montrant « un écart d'environ 20 points de pourcentage entre le taux de participation aux études postsecondaires et les quartiles de revenu le plus élevé et le plus bas. » Les enfants de familles qui gagnent plus de 100 000 \$ annuellement, selon Statistique Canada, étaient deux fois plus nombreux à poursuivre des études postsecondaires que les enfants de familles dont le revenu annuel est de 25 000 \$ ou moins.

Comment peut-on accroître le taux de participation pour les trois groupes que j'ai mentionnés, voilà la question sur laquelle on s'est penché lors de discussions récentes, notamment celles qui ont été organisées par la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire et, plus récemment, par les Services économiques TD. Tous les participants ont signalé des leçons semblables, notamment, le besoin de recenser les multiples obstacles à la participation et, par extension, le besoin d'outils de soutien exhaustifs. Dans son rapport de 2007, la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire a noté ce qui suit :

Des interventions précises conçues pour réduire un nombre restreint de barrières — en ciblant un *type* de barrière, comme l'aptitude aux études — auront une efficacité réduite parce qu'elles ignorent les autres sources de problèmes... Sans une approche exhaustive pour surmonter ces barrières, il est peu probable que le Canada atteindra un taux de réussite d'études postsecondaires requis pour s'orienter dans la voie de la réussite au XXI^e siècle.

Pour faire face à ces défis, notamment, les multiples obstacles recensés par la collectivité, on a mis sur pied Passeport pour ma réussite Canada. J'aimerais me pencher brièvement sur trois questions : que fait Passeport pour ma réussite? Quels ont été les résultats? Et comment est-ce pertinent pour vos délibérations?

Je veux vous parler de notre expérience et de la raison pour laquelle nous croyons qu'il y a matière à optimisme et des leçons à tirer de notre expérience des 10 dernières années.

Comme certains d'entre vous le savent peut-être, Passeport pour ma réussite est un programme axé sur la collectivité qui offre toute une gamme d'outils de soutien pour les jeunes qui fréquentent l'école secondaire. Nous offrons quatre types de

as a post-secondary education scholarship; and staff support to provide counselling, advocacy and case management.

In developing the program, the community told us that to have an impact, the program must be open to all students entering secondary school in a defined low-income geographic area and must provide the main elements for all of their years in high school until they graduate. In each of the past nine years, 90 per cent of the geographically eligible youth in Regent Park have participated, and the rate averages around 85 per cent in other communities.

The results to date have been nothing short of remarkable. In Regent Park, over the first five cohorts — the first of which began grade 9 in 2001 — we reduced the 56 per cent high school dropout rate to 11.7 per cent. Of nearly 600 graduates through last June, post-secondary participation has increased from 20 per cent to over 80 percent, and 90 per cent of these young people are the first in their families to go on. We have now seen the program replicated in seven low-income communities; over 2,400 students are getting results similar to these.

A study by The Boston Consulting Group, BCG, which looked at the investments required and the results obtained, estimates a rate of return of 12.5 to 1 in real dollars, with a net present value of nearly \$50,000 for each and every young person enrolled in the program. That Pathways is an important long-term and effective approach was recently echoed in the report produced by McKinsey & Company for the task force on Quebec dropouts chaired by Jacques Ménard, which cited Pathways as one of six leading approaches. TD Economics similarly referred to the benefits of the approach and our results in the report released just last month.

The important lessons that we have learned about increasing access for the lowest-income young people concern the four challenges that Pathways has been able to address: financial, academic, disposition and relationship.

First, it was long assumed that cost was the greatest barrier to post-secondary education participation for such young people. We still have a long way to go to provide the right approach. The TD analysis comes to the same conclusion Pathways did, namely, that funds need to be targeted specifically to those with greatest need.

The ineffectiveness of the current approaches to supporting those from lowest-income families, however, has led to alternative suggestions such as the proposed “charitable RESP subscriber initiative” proposed by the OMEGA Foundation last fall, which would provide tax benefits to donors to charitable organizations that could facilitate participation in Registered Education Savings

soutien : le soutien aux études, le soutien social, le soutien financier, y compris du soutien actuel ainsi qu’une bourse d’étude pour les études postsecondaires, et le soutien par des membres du personnel qui offrent des services de counselling, de défense des droits et de gestion de cas.

Lors du développement du programme, la collectivité nous a dit que pour avoir de l’effet le programme devait être ouvert à tous les étudiants qui s’inscrivent à l’école secondaire dans une zone géographique à faible revenu et qu’il doit offrir les principaux éléments pendant toutes leurs années d’étude à l’école secondaire jusqu’à ce qu’ils reçoivent leur diplôme. Au cours de chacune des neuf dernières années, 90 p. 100 des jeunes de la zone géographique admissible de Regent Park ont participé au programme, et le taux est d’environ 85 p. 100 dans d’autres collectivités.

Les résultats à ce jour ont été absolument spectaculaires. À Regent Park, parmi les cinq premières cohortes, c’est-à-dire les premières ayant commencé en neuvième année en 2001, nous avons pu réduire le taux de décrochage à l’école secondaire de 56 p. 100 à 11,7 p. 100. Dans le groupe de près de 600 étudiants ayant reçu leur diplôme en juin dernier, le taux de participation postsecondaire est passé de 20 p. 100 à plus de 80 p. 100, et 90 p. 100 de ces jeunes sont les premiers membres de leurs familles à poursuivre des études postsecondaires. Le programme a maintenant été repris dans sept collectivités à faible revenu; plus de 2 400 étudiants obtiennent des résultats similaires à ceux-ci.

Une étude réalisée par le Boston Consulting Group, qui s’est penché sur les investissements requis et les résultats obtenus, estime que le taux de rendement est d’environ 12,5 à 1 en dollars réels et que la valeur actualisée nette est de près de 50 000 \$ pour chacun des étudiants inscrits dans le programme. Le fait que le programme Passeport présente une approche à long terme importante et efficace, a été confirmé récemment dans le rapport produit par McKinsey & Company pour le groupe de travail sur les décrocheurs au Québec qui a été présidé par Jacques Ménard, lequel a dit que le programme Passeport avait une des six meilleures approches. Les Services économiques TD ont également mentionné les avantages de notre méthode ainsi que les résultats que nous avons obtenus dans son rapport publié le mois dernier.

Les leçons importantes que nous avons tirées du fait d’accroître l’accès aux jeunes personnes des familles les plus pauvres portent sur les quatre défis que le programme Passeport a permis de surmonter : les finances, les études, l’état d’esprit et les relations.

D’abord, on a longtemps supposé que le coût était un des principaux obstacles qui empêchaient ces jeunes d’obtenir une éducation postsecondaire. Nous avons encore beaucoup de travail à faire pour peaufiner notre méthode. L’analyse des Services économiques TD arrive à la même conclusion que nous, c’est-à-dire que les fonds doivent être concentrés sur ceux qui en ont le plus grand besoin.

L’inefficacité des solutions actuelles visant à soutenir les jeunes des familles à faible revenu a toutefois mené à des suggestions concernant des solutions de rechange comme la proposition sur « l’initiative des souscripteurs au Régime enregistré d’épargne-études caritatif », qui a été proposée par la fondation Oméga l’automne dernier et qui procurerait des avantages fiscaux à ceux

Plans, RESP, by low-income families through establishment of a central mechanism to allocate donor dollars through a group RESP structure. Pathways to Education believe this is an alternative worth pursuing.

In addition to financial barriers, however, are several equally important challenges which Pathways has tried to address. Obviously, the first is the challenge of academic preparedness. Pathways have obviously addressed this through the supports provided and evidenced by the results we have obtained. Others have said that the challenge is motivation or disposition; that is, that low-income youth are not motivated to go on to college or university. We can and have addressed this challenge by creating a culture of high expectations, coupled with serious supports, and by changing the prevailing ethic in the community from one of failure to an expectation of success.

Some have suggested that the disposition to access PSE is a function of parental support. Pathways is happy to see parents helping to motivate their adolescent children. but, in truth, our experience suggests, particularly in communities where few parents have PSE, that a peer culture of expectations to continue on to PSE is by far the most important factor. Pathways have helped create this expectation and environment.

Finally, perhaps the most important factor in the success of Pathways students is the ability to find the right post-secondary program for each student. That knowledge, of the institutions and of each and every student, is what makes it possible to have a post-secondary attrition rate of less than 5 per cent for our students.

It is a variety of relationships that make this possible. I have perhaps too often repeated the phrase "community-based" as a central characteristic of Pathways. This is not to denigrate the good work of many institutions, secondary and post-secondary alike. Rather, it is to acknowledge the important lesson that the community holds a central place of trust in the lives of those who have been under-represented for so long. It is in the strengthening of these communities and their capacity through programs such as Pathways that real and lasting results will happen.

A final lesson learned first in Regent Park and now available from the other communities is that realizing these results requires a long-term commitment. The community told us this a decade ago, and their wisdom has proven to be good counsel. It is the most important learning that we need to hear. There is no quick fix. Important and lasting results take time. Changing the stigma, inspiring all youth to realize higher expectations, providing the comprehensive supports that will achieve these results and

qui font des dons à des organisations caritatives qui aideraient les familles à faible revenu à participer à un Régime enregistré d'épargne-études grâce à la mise sur pied d'un mécanisme central permettant d'affecter l'argent des donateurs dans un REEE de groupe. Passeport pour la réussite estime que c'est une solution qu'il vaut la peine de poursuivre.

En plus des obstacles financiers, il y a plusieurs autres défis également importants que Passeport pour la réussite a essayé de relever. Manifestement, le premier défi porte sur l'état de préparation aux études. Nous avons abordé ce problème au moyen des différents soutiens que nous offrons et les résultats témoignent de notre succès. D'autres ont dit que les défis portaient sur la motivation ou l'état d'esprit; c'est-à-dire que les jeunes provenant de familles à faible revenu ne sont pas motivés à poursuivre leurs études au collège ou à l'université. Nous avons relevé ce défi en mettant sur pied une culture d'attente très élevée assortie d'outils de soutien sérieux et en changeant la mentalité générale des membres de la collectivité pour qu'ils pensent en termes de réussite plutôt qu'en termes d'échec.

Certaines personnes ont suggéré que la disposition à suivre des études postsecondaires relève du soutien parental. Le programme Passeport est heureux de voir des parents qui aident à motiver leurs adolescents, mais en fait, notre expérience révèle, surtout dans les collectivités où peu de parents ont suivi des études postsecondaires, qu'une culture dans laquelle les pairs s'attendent à ce que les jeunes poursuivent leurs études postsecondaires constitue de loin le facteur le plus important. Le programme Passeport a aidé à créer cette attente et cet environnement.

Finalement, le facteur qui est probablement l'élément le plus important du succès des étudiants du programme Passeport, c'est la capacité de trouver le bon programme postsecondaire pour chacun des étudiants. C'est la connaissance des établissements et de chacun des étudiants qui fait en sorte que nos étudiants affichent un taux d'abandon d'études postsecondaires de moins de 5 p. 100.

C'est toute une gamme de relations qui rendent cette réalisation possible. J'ai peut-être mentionné trop souvent la phrase « axée sur la collectivité » comme étant une des caractéristiques centrales du programme Passeport. Il ne s'agit pas de dénigrer le bon travail réalisé par de nombreux établissements tant au niveau secondaire que postsecondaire. Mais, il s'agit plutôt de reconnaître la leçon importante que la collectivité constitue un lieu de confiance centrale dans la vie de ceux qui ont été sous-représentés pendant si longtemps. C'est en renforçant ces collectivités et leur capacité grâce à des programmes comme Passeport pour ma réussite que l'on obtient des résultats concrets et durables.

Une dernière leçon acquise d'abord à Regent Park et que l'on observe maintenant dans d'autres collectivités, c'est qu'il faut s'engager à long terme pour obtenir ces résultats. La collectivité nous l'avait dit il y a une dizaine d'années, et sa sagesse s'est avérée être un bon conseil. C'est la chose la plus importante qu'il faut retenir. Et il n'y a pas de solution miracle. Les résultats d'envergure et durables prennent du temps. Éliminer les préjugés, inciter les jeunes à avoir davantage d'ambition, fournir une

developing the relationships that are so critical to the success — all these, and more, take great effort and great time. Our resolve to address these challenges must be as great and be consistent.

Thank you for the opportunity to speak. I am open to questions later.

The Chair: Thank you very much; you will be getting some.

Finally, we have Scott Haldane, President and CEO for the YMCA.

Scott Haldane, President and CEO, YMCA Canada: Good afternoon. Thank you as well for the opportunity to take part in this important focus on access to post-secondary education.

We may be the surprising member of the panel. Many people may not think the YMCA is involved in this area, but we actually have a very rich history of involvement in both the formal education system and the informal education system as an organization that focuses on strengthening the foundations of community. We believe that access to post-secondary education is in fact a very important part of building strong communities.

We have focused in recent years within the framework of the determinants of health, and it is very clear in looking at those determinants of health that education is one of the critical factors in ensuring healthy outcomes for children, youth, families and our society as a whole.

In the work we have doing specifically on access to post-secondary education, we have looked at both the financial and non-financial barriers, and I know that you, as a committee, have heard much about this. Financial access is the most obvious barrier that young people face, and for this reason many strategies have attempted to address this.

We realize that non-financial barriers are equal to the financial barriers young people are facing. There are information and communication barriers in that young people and their parents are not receiving the information they need in a way they can understand and relate to, which is particularly important for the more marginalized groups in our society. Working with newcomers and through the federal government — for example, the YMCA of Greater Toronto works with approximately 50 per cent of the newcomers who come to the Greater Toronto Area, GTA, within their first three months in the country. We have a large welcome and information-referral program for newcomers. We know that navigating the Canadian post-secondary educational system is a huge part of the challenge that newcomers face when they come to our country.

gamme complète d'outils de soutien permettant d'obtenir de bons résultats et développer des relations qui sont si essentielles au succès, tous ces éléments et plus encore nécessitent beaucoup d'effort et de temps. Notre volonté de relever ces défis doit être aussi grande et être cohérente.

Merci de m'avoir donné la chance de vous adresser la parole. Je suis prêt à répondre aux questions que vous voudrez bien me poser.

Le président : Merci beaucoup, nous aurons très certainement des questions pour vous.

Finalement, nous recevons Scott Haldane, président et chef de la direction, du YMCA.

Scott Haldane, président et chef de la direction, YMCA du Canada : Bonjour. Je vous remercie également de me donner la possibilité de participer à cette discussion importante concernant l'accès aux études postsecondaires.

Certains seront peut-être surpris de nous voir parmi les témoins. Bien des gens ne pensent pas que le YMCA participe à ce secteur d'activité, mais nous avons une très longue histoire de participation tant dans le système d'éducation officiel que dans le système d'éducation non officiel, et nous sommes une organisation qui met l'accent sur le renforcement des fondations de la collectivité. Nous croyons que l'accès aux études postsecondaires est, en fait, un élément très important dans la construction de collectivités fortes.

Au cours des dernières années, nous avons mis l'accent sur le cadre des déterminants de la santé, et il est évident que lorsqu'on examine les déterminants de la santé que l'éducation est un des facteurs essentiels de la santé chez les enfants, les jeunes, les familles et la société dans son ensemble.

Dans le travail que nous avons mené en particulier pour accroître l'accès aux études postsecondaires, nous nous sommes penchés tant sur les obstacles financiers que sur les obstacles non financiers et je sais qu'en tant que membres du comité, vous en avez beaucoup entendu parler. L'accès financier constitue un des obstacles les plus évidents auxquels les jeunes doivent faire face et c'est pour cette raison que bien des stratégies ont tenté de régler ce problème.

Nous nous sommes rendu compte que les obstacles non financiers sont aussi importants que les obstacles financiers pour les jeunes. Il existe également des obstacles en matière d'information et de communication, c'est-à-dire que les jeunes et leurs parents ne reçoivent pas l'information dont ils ont besoin d'une manière qu'ils peuvent comprendre et dans laquelle ils se reconnaissent, et c'est particulièrement important pour les groupes les plus marginalisés de notre société. Nous travaillons avec les nouveaux arrivants et avec le gouvernement fédéral — par exemple, le YMCA du Grand Toronto travaille avec environ 50 p. 100 des nouveaux arrivants qui arrivent dans cette région, et nous les rencontrons dans les trois premiers mois de leur arrivée au Canada. Nous avons mis sur pied un vaste programme d'accueil, d'information et d'aiguillage pour les nouveaux arrivants. Nous savons qu'une grande part du défi qu'ils doivent relever lorsqu'ils arrivent ici, c'est de naviguer dans les méandres du système d'éducation postsecondaire canadien.

That applies to all first-generation students who do not have someone in their families that attended post-secondary education in the past. I think about my own situation. I was in a position to provide my kids with a good deal of support, including a university tour, helping them fill out the forms and do their budgets to figure out how they will go to school. I cannot imagine a situation where parents have not experienced that or were not present to see what young people are able to do. Certainly my kids, who come from a more privileged background, had that opportunity through us.

We know that the education system cannot do this on its own. There is a need for many others. I will talk more about that because I want to explain about the YMCA's role specifically and why organizations such as the YMCA are critical in this response.

[Translation]

A study conducted in March 2009 by Ekos Research on behalf of the Canada Millennium Scholarship Foundation found that the major factors and obstacles that prevented students from continuing their studies after high school were directly linked to their negative perceptions of school, their views of PSE, and limited access to key information. They also mentioned various intrinsic factors identified as barriers to PSE which included: inadequate information about PSE and a lack of information among parents resulting in less and optimal parental support and engagement in the planning and decision-making process.

[English]

I want to focus on two key elements in addition to what you have heard. One is about the importance of coordination and sharing of best practices. Just in bringing the four organizations to the table to speak to you — we have done quite a bit of work with Pathways to Education — this type of venue is not frequently available. One of the things we have been working on is the Canadian Post-Secondary Access Partnership, CPSAC, which was developed in partnership with the Canada Millennium Scholarship Foundation — I believe it is just ending its tenure now — in response to a growing community call for information and education about who can go to post-secondary education, how and why. Many different organizations are trying to work on this and are developing best practices, but there is no venue for them to come together in and share information.

This partnership is designed to exemplify the extent of reach of the charitable not-for-profit sector and a credibility that we have in communities. We form a very important bridge between young people on the ground in their own neighbourhoods and the post-secondary institutions themselves. It is difficult, despite best intentions, for the post-secondary institutions to reach into communities and actually connect with young people.

Cela concerne tous les étudiants de première génération dont aucun des membres de la famille n'a suivi d'études postsecondaires dans le passé. Je pense à ma propre situation. J'étais en mesure d'offrir à mes enfants beaucoup de soutien, y compris une visite à l'université, et j'ai pu les aider à remplir les formulaires et à préparer leur budget pour qu'ils sachent comment s'y prendre pour pouvoir faire des études. Je ne peux pas m'imaginer une situation où des parents n'ont pas cette expérience ou qui ne sont pas là pour voir ce que les jeunes sont en mesure de faire. Il est certain que mes enfants, qui viennent d'un milieu plus privilégié, ont eu cette possibilité grâce à nous.

Nous savons que le système d'éducation ne peut pas faire cela à lui seul. Divers besoins doivent également être comblés. Je vais vous en parler davantage parce que je veux vous expliquer le rôle particulier du YMCA et pourquoi des organisations comme la nôtre jouent un rôle essentiel à cet égard.

[Français]

Une étude menée en mars 2009, à Ekos Research, au nom de la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire a trouvé les principaux facteurs et obstacles qui ont empêché les étudiants de continuer leurs études après l'école secondaire. Ils étaient directement liés à leur perception négative de l'école, à leur opinion des études postsecondaires et à leur accès limité à des renseignements clés. Ils ont également mentionné divers obstacles extrinsèques, dont une formation inadéquate sur les études postsecondaires et le manque d'information des parents, lequel nuit à leur capacité d'aider leurs jeunes à planifier et à prendre des décisions relatives à ses projets d'études postsecondaires.

[Traduction]

J'aimerais mettre l'accent sur deux éléments clés en plus de ceux dont vous avez entendus parler. L'un porte sur l'importance de la coordination et de l'échange des pratiques exemplaires. Le simple fait de réunir quatre organismes ici pour vous adresser la parole — et nous avons fait pas mal de travail avec le programme Passeport pour ma réussite — peut être profitable puisque ce genre d'occasion ne nous est pas souvent offert. L'une des choses sur lesquelles nous avons travaillé, c'est le Partenariat canadien pour l'accès aux études postsecondaires qui a été élaboré en collaboration avec la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire — et je pense que cela vient tout juste de prendre fin —; nous avons effectué ce travail en réponse à un appel croissant de la collectivité pour avoir de l'information, à savoir qui peut poursuivre des études postsecondaires, comment et pourquoi. De nombreux organismes se penchent sur cette question et élaborent des pratiques exemplaires à cet égard, mais il n'y a aucun forum leur permettant de se rencontrer et d'échanger l'information.

Ce partenariat est conçu pour montrer la longue portée des organismes du secteur caritatif et à but non lucratif ainsi que la crédibilité de ces organismes dans les collectivités. Nous formons un important pont entre les jeunes sur le terrain dans leurs propres quartiers et les établissements postsecondaires. Il est difficile, en dépit des meilleures intentions du monde, pour les établissements postsecondaires d'aller dans les différentes collectivités et d'entrer véritablement en contact avec les jeunes.

Speaking for the YMCA, we work every year with about 10 per cent of Canadian children and youth. We are working with them in neighbourhoods, community centres, YMCA facilities and in schools through our child care programs and in our camps. We are in touch with them all the time to send the message about post-secondary education; to create the vision that they can actually access these opportunities; to help them see that it is a possibility in their future by helping them *in loco parentis* explore the possibility and fill out the forms; and to find out more about this as an effective way to link the post-secondary institutions with the lives of these young people in their communities.

We believe the partnership is essential and that all sectors have a role to play in finding a solution. The partnership was designed — I will explain that in a moment — to build an access network of experts that share research and promising practices similar to National College Access Network, NCAN, which is the U.S. version of the Canadian Post-Secondary Access Partnership. We have also worked with the European version of that organization.

Creating some type of mechanism, which we have been working on but have had difficulty with the funding of this initiative, is an important part of the message I wanted to give you today.

The second part is, we know there is a gap of communication, information and motivation for first-generation students. However, one of the questions is who is in a good position to provide this. This link that I mentioned before of using the not-for-profit network or those organizations that are already part of the lives of these young people and adding this as part of the role that we can play is important.

We have done this through a program called YMCA YOU CAN GO, or ON Y VA, where we have access workers who work in YMCA centres, our camps and employment training centres to help young people, their adult allies and parents to explore future career paths and employment options that fit their interests; to discover why post-secondary education is a step to seriously consider; to identify post-secondary programs at various colleges, universities or technical institutes or apprenticeship programs that would send them on the right path towards their chosen career; and to select the programs and schools most likely to meet their needs, assist them in completing their applications and support them in securing financial support for their studies.

In each city and region — 12 developed were over the last year and a half or so — the programs are linked to local colleges, universities and technical schools, businesses and community

Pour ce qui est du YMCA, chaque année nous travaillons avec environ 10 p. 100 d'enfants et de jeunes Canadiens. Nous travaillons avec eux dans leurs quartiers, dans leurs centres communautaires, dans les installations du YMCA et dans des écoles dans le cadre de nos programmes de garde d'enfants et dans nos divers camps. Nous sommes en constante communication avec eux afin de leur faire comprendre l'importance de l'éducation postsecondaire; de leur faire voir qu'ils peuvent effectivement avoir accès à cette occasion; de leur permettre de voir que c'est une possibilité dans leur propre avenir en les aidant, en tenant lieu de parents, à explorer ces possibilités et à remplir les formulaires; nous les aidons à se renseigner de sorte que c'est une façon efficace de lier les établissements postsecondaires aux activités des jeunes dans leurs collectivités.

Nous estimons que ce genre de partenariat est essentiel et que tous les secteurs ont un rôle à jouer pour trouver une solution. Le partenariat a été conçu — je vais vous en donner les détails dans un instant — pour établir un réseau d'experts en matière d'accessibilité qui échangent les résultats de la recherche et les pratiques prometteuses semblables à celles utilisées par le National College Access Network qui est la version américaine du Partenariat canadien d'accès aux études postsecondaires. Nous avons également travaillé avec le volet européen de cette organisation.

Nous essayons de créer un type de mécanisme, et nous nous penchons là-dessus, mais nous avons eu de la difficulté à financer cette initiative, et il s'agit d'une part importante du message que je veux vous livrer aujourd'hui.

Deuxièmement, nous savons qu'il y a des lacunes en matière de communication, d'information et de motivation des étudiants de première génération. Toutefois, il faut se demander qui est en bonne position pour combler ces lacunes. Le lien que j'ai mentionné plus tôt et qui consiste à avoir recours au réseau d'organismes sans but lucratif ou aux organismes qui jouent déjà un rôle important dans la vie des jeunes et de leur permettre d'ajouter ce volet comme partie intégrante du rôle qu'ils jouent déjà, est important.

Nous faisons ce travail par le biais de notre programme ON Y VA, appelé YOU CAN GO, qui permet à des travailleurs d'accès qui sont à l'emploi de centres, de camps et de centres de formation en emploi du YMCA d'aider les jeunes, les adultes qui leur sont proches et leurs parents à explorer des carrières et des emplois éventuels qui correspondent à leurs intérêts. Nous voulons aussi les amener à comprendre pourquoi les études postsecondaires peuvent leur être très profitables. De plus, nous cherchons à cerner les programmes d'études postsecondaires offerts dans divers collèges, universités et instituts techniques, de même que les programmes d'apprentissage qui les aiguilleraient vers la carrière qu'ils ont choisie. Enfin, nous voulons choisir les programmes et les écoles qui sont le plus à même de répondre à leurs besoins, de les aider à présenter leurs demandes d'inscription et de les appuyer dans leurs recherches d'aide financière.

Dans chaque ville et région — 12 se sont jointes aux programmes depuis un an et demi —, on crée des liens entre les programmes et les collèges, les universités et les instituts techniques,

organizations, and they are tailored to the unique features and particular needs of individual communities.

With respect to the program statistics in that approximately year and a half since we started the YMCA YOU CAN GO-ON Y VA program, we have seen 2,000 young people in one-on-one counselling sessions where we have sat down with them to help them fill out the applications and discuss this option and what they can do to build a personal action plan to get to where they want to go. About two thirds of that group were newcomers to Canada, and over 90 per cent were first-generation students, young people whose parents, or anyone in their family, have not gone to school before.

In group sessions and workshops for young people, adults and their parents, we have over 14,000 participants. In approximately a year and a half at 12 cities across the country, we helped 16,420 young people *in loco parentis* to build this action plan.

As mentioned earlier and as the research has shown, Aboriginal youth are a very challenged group with respect to creating this vision and planning their future. Particularly in our Western sites — Winnipeg, Regina and Prince George — a significant percentage, between 25 per cent and a third, of the participants have been Aboriginal youth.

Unfortunately, our funding ended in March 2010 when the millennium foundation wound down. We are currently working with Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC, to explore core funding through the Advantage Canada strategy. We have been making progress. There will be a gap in funding between the end of our seed money from the foundation and core funding from the federal government.

However, we developed a number of partnerships. Ernst & Young LLP is our main corporate partner. They provided financial assistance for this initiative. They also provide all of their employees from coast to coast as mentors in the program. Therefore, they are our volunteer cohort, coupled with the YMCA's volunteers, to help young people have an adult role model who can see the vision going forward.

Our YMCAs in Toronto, Vancouver, Regina, Quebec City and Montreal found other means to continue this funding. The other seven sites have wound down, at least, temporarily. We hope to revive them once we have the program operating again.

In the question period, I can be more specific about the needs. Coordination in the sharing of best practices and using the community sector to connect with young people are my two main messages.

The Chair: Thank you to all of you for your presentations. I find these community-based initiatives to be promising practices, as we frequently refer to them. They are quite exciting. The things

ainsi qu'avec des entreprises et des organismes communautaires locaux. Les programmes sont adaptés aux caractéristiques uniques et aux besoins particuliers de chaque collectivité.

En ce qui a trait à la participation aux programmes, depuis que le programme ON Y VA a été mis en place, il y a un an et demi, nous avons tenu des séances d'orientation individuelles avec 2 000 jeunes. Nous les avons aidés à préparer leurs demandes d'inscription et nous les avons conseillés dans l'élaboration d'un plan d'action personnel concernant leur carrière. Les deux tiers de ces jeunes étaient des nouveaux arrivants au Canada, et plus de 90 p. 100 étaient des étudiants de première génération, des jeunes qui étaient les premiers dans leur famille à fréquenter l'école.

Par ailleurs, nous avons attiré plus de 14 000 participants lors de séances de groupes et d'ateliers destinés aux jeunes, à leurs parents et à d'autres adultes. En l'espace d'un an et demi, dans 12 villes du Canada, nous avons aidé, en jouant le rôle de parents, 16 420 jeunes à se donner un plan d'action.

Comme je l'ai mentionné plus tôt, et comme la recherche le démontre, les jeunes Autochtones forment un groupe qui présente des défis particuliers en ce qui concerne cette vision et la planification de leur avenir. C'est notamment le cas dans l'Ouest — à Winnipeg, à Regina et à Prince George —, où une bonne part des participants, soit entre le quart et le tiers, sont des jeunes Autochtones.

Malheureusement, notre financement a pris fin en mars 2010, en même temps que la Fondation du millénaire. Nous collaborons actuellement avec Ressources humaines et Développement des compétences Canada, RHDCC, en vue d'obtenir du financement de base par le biais de la stratégie Avantage Canada. Nous faisons des progrès à cet égard. Nous manquerons cependant d'argent entre le moment où nous ne recevrons plus de capital de départ du Fondation du millénaire et celui où nous toucherons du financement de base du gouvernement fédéral.

Nous avons cependant formé différents partenariats. Ernst & Young LLP est notre principal partenaire du secteur privé. L'entreprise a financé le programme ON Y VA. Elle permet aussi à son personnel d'un océan à l'autre à agir à titre de mentors dans le cadre du programme. Ces bénévoles, jumelés à ceux du YMCA, servent de modèles qui aident les jeunes à planifier leur avenir.

Les centres YMCA de Toronto, de Vancouver, de Regina, de Québec et de Montréal ont trouvé d'autres modes de financement. Les sept autres sites du programme ont mis fin à leurs activités, temporairement du moins. Nous espérons pouvoir reprendre les activités lorsque le programme sera de retour.

Je pourrai vous parler davantage de nos besoins lors de la période de questions. Les deux points sur lesquels j'aimerais insister sont les suivants : la coordination dans le partage des pratiques exemplaires et le recours aux organismes communautaires pour faire participer les jeunes.

Le président : Merci à vous tous de vos exposés. Je crois que les initiatives communautaires sont prometteuses et nous y faisons fréquemment appel. Elles suscitent beaucoup d'enthousiasme.

you do make a difference in people's lives. I hope the recommendations we develop can help you continue these activities and grow them around the country.

I will begin with a question, and I will jump to the bottom line. We are nearing the end of our hearings and reaching the point where we will have to consider what we want to recommend.

Of course, we are a Senate committee and the federal government is first in our line of focus. The federal government has a substantial interest in post-secondary education. It provides Canada Student Loans funding, transfers to the provinces and research funding. However, the secondary level is in the jurisdiction of the provinces. In the words of Mr. Dumont, we have to stimulate the interest in young people. We must reach students at the secondary level. How do we bridge this to get more people into post-secondary education? Specifically, what can the federal government do to help more people continue into post-secondary education?

Mr. Voyer offered thoughts on the matter by suggesting infrastructure funding. Maybe you could expand more on that. I was happy to see that \$20 million was allocated in the budget to Pathways to Education to do outreach. They provide a best practice that can be replicated in different communities across the country. You have outlined places that you are going. I say, the more the better, given that your success in reducing the dropout rate from 56 per cent to 10 per cent in Regent Park is phenomenal. The committee has been to Regent Park and talked to children. It is gratifying to see that initiative.

[Translation]

Mr. Dumont: In fact, that is already mentioned in the brief which contains recommendations for the federal government, such as the federal government could target the budgets of large research granting councils to set up specific budgets for universities. Then it could focus these budgets on developing mechanisms for interventions to attract young people from high school. I think it is absolutely essential to stimulate the interest of students who will be leading our institutions and businesses in the next five to ten years.

The federal government could also offer tax incentives to companies to enable them to develop programs to attract young people and other mechanisms for interaction. That is what will make young people aware of training, professions, and businesses' requirements.

In our interactions we have seen at first that businesses are reluctant to do it because it is not in their immediate interest. But if there are tax breaks, I think that businesses will participate in the programs knowing that there are partners working together towards the same objective, which is to stimulate young people.

Votre travail a des effets tangibles dans la vie des gens. J'espère que nos recommandations vous aideront à poursuivre votre bon travail et à appuyer plus de Canadiens.

Je commencerai par une question, et je sauterai ensuite à la conclusion. Nous avons presque terminé l'audition des témoins et nous devons très bientôt nous pencher sur la nature des recommandations.

Bien entendu, nous sommes un comité sénatorial et c'est sur le gouvernement fédéral que nous nous concentrons. Le gouvernement s'intéresse grandement à l'éducation postsecondaire. En effet, il offre du financement au titre du Programme canadien de prêts et bourses, il verse des paiements de transfert aux provinces et il finance la recherche. L'éducation secondaire est cependant la responsabilité des provinces. Comme l'a dit M. Dumont, nous devons stimuler l'intérêt des jeunes. Nous devons nous adresser à eux lorsqu'ils sont à l'école secondaire. Comment peut-on en convaincre un plus grand nombre d'aller étudier au niveau postsecondaire? De façon plus précise, qu'est-ce que le gouvernement fédéral peut faire pour aider plus de jeunes à fréquenter un établissement d'études postsecondaires?

À cet égard, M. Voyer a parlé de financement des infrastructures. Vous pourriez peut-être nous en dire plus long à ce sujet. Je vois avec plaisir que le budget a réservé 20 millions de dollars pour les activités de sensibilisation du programme Passeport pour ma réussite. Ce programme offre une pratique exemplaire qui peut être adoptée par des collectivités de partout au pays. Vous avez aussi parlé d'endroits où vous travaillez. J'espère que les lieux où vous offrirez votre programme se multiplieront, car vous avez obtenu un succès phénoménal à Regent Park, où le taux de décrochage est passé de 56 à 10 p. 100. Le comité s'est rendu à Regent Park pour discuter avec les élèves. Votre initiative est remarquable.

[Français]

M. Dumont : En fait, c'est déjà mentionné dans le mémoire qui contient certaines recommandations qui relèvent du gouvernement fédéral, c'est-à-dire que le gouvernement fédéral pourrait cibler des budgets de grands organismes de subvention à la recherche pour créer des budgets spécifiques destinés aux universités. De là, il pourrait orienter ces budgets sur le développement de mécanismes d'intervention pour attirer les jeunes du secondaire. Je pense qu'il est fondamental de stimuler l'intérêt des étudiants qui seront les dirigeants de nos institutions et de nos entreprises d'ici cinq à dix ans.

Le gouvernement fédéral pourrait également offrir des allègements fiscaux aux entreprises pour leur permettre de développer des programmes d'attraction des jeunes et des mécanismes d'interaction. C'est ce qui va faire en sorte que les jeunes vont s'éveiller à des formations, à des professions et à des besoins de l'entreprise.

Les interactions que nous avons menées nous montrent qu'au départ, les entreprises sont réfractaires à le faire parce que ce n'est pas dans leur intérêt immédiat. Mais s'il y a des allègements fiscaux, j'ai l'impression que les entreprises vont embarquer dans les programmes en sachant qu'il y a des partenaires qui travaillent ensemble avec le même objectif qui est de stimuler les jeunes.

[English]

Mr. Voyer: I will return to my last point that was also mentioned by Mr. Haldane.

I will pursue the notion of best practices. Through my career in the public service, one of the most valuable policy tools was the capacity to meet and exchange with provincial counterparts on many areas, not just access to post-secondary education. We have slowly been losing that tool. It could be rejuvenated to create the opportunity for people to learn from each other.

Of course, provinces will complain that they do not have money to do new things such as that. However, the federal government created central funding in the past. This can be done in different ways. The federal government can fund, in collaboration with provinces, pilot or demonstration projects and experimentation to be followed by government officials coming together to share the experiences with each other.

Tom Courchene said the benefit of a federation is that we have ongoing experiments across the country. This is fine, but we need a way to share the information.

Another element is information. Information is a public good; therefore, it is no one's property. Most information distributed to students or schools emanates from the federal government because it has the models to calculate shortages in occupations X or Z and to provide basic information. Provinces derive their information from the national economic and occupational forecasts. This is not well recognized, but there must be a modern way to distribute this information instead of printing books and sending them to the schools. In the era of the Internet, we may be able to find another way.

As the chair mentioned, the federal government provides a large chunk of the financial aid. There are ways to frame it so that is more appealing to students who might have a loan aversion having seen their peers going into debt and are no longer open to borrowing money to go to school.

Mr. Rowen: I will pick up on a few of these points. Several things can be done.

I think we have to follow what Don Drummond said in his last TD report, namely, to focus on those with the greatest need. Over the last 20 years, the proportion of student aid money going to those with the most need has declined. It goes more toward a merit-based rather than needs-based funding.

I mentioned the proposal from the OMEGA Foundation, which is one option. There are several other ways to move toward grants first and loans later. I do not know if this is connected with loan aversion; the poorest of our families and communities have never been able to take advantage of RESPs or Canada student

[Traduction]

M. Voyer : Je reviens maintenant au dernier point que j'ai abordé, et qui a aussi été mentionné par M. Haldane.

J'aimerais parler des pratiques exemplaires. Tout au long de ma carrière dans la fonction publique, j'ai pu voir que l'un des outils politiques les plus efficaces, c'était la capacité de discuter avec les homologues provinciaux dans de nombreux domaines, et pas seulement en matière d'accès à l'éducation postsecondaire. Nous avons perdu cet outil petit à petit. Si on s'en servait de nouveau, les gens auraient davantage l'occasion d'apprendre l'un de l'autre.

Bien sûr, les provinces diront qu'elles n'ont pas l'argent nécessaire pour se lancer dans de telles initiatives. Dans le passé, toutefois, le gouvernement fédéral a offert du financement central. Cela peut se faire de différentes façons. Ottawa peut financer, en collaboration avec les provinces, des projets pilotes dont les résultats font l'objet de discussions entre représentants gouvernementaux.

Tom Courchene a dit qu'une fédération a l'avantage suivant : il y a toujours des expériences qui sont tentées à l'échelle du pays. C'est une bonne chose, en effet, mais nous devons trouver un moyen d'en parler.

L'information est un autre élément important. L'information est un bien public; par conséquent, elle n'appartient à personne. Si la majeure partie de l'information diffusée aux élèves et aux écoles provient du gouvernement fédéral, c'est parce que celui-ci dispose des modèles nécessaires pour calculer les pénuries dans les professions X ou Z et de fournir des renseignements de base à ce sujet. Les provinces, quant à elles, tirent leur information des prévisions nationales en matière d'économie et d'emploi. On n'a pas encore très conscience de ce problème. Il doit exister un mode de communication plus moderne que l'envoi de livres aux écoles. En cette ère de l'Internet, il y a sûrement un autre moyen.

Comme le président l'a mentionné, le gouvernement fédéral assure une bonne part de l'aide financière. Il faudrait rendre cette aide plus attrayante. En effet, certains élèves hésitent à demander un prêt parce qu'ils ont vu leurs camarades s'endetter et ne plus accepter d'emprunter de l'argent pour aller à l'école.

M. Rowen : J'aimerais aborder quelques-uns des points soulevés. Plusieurs choses peuvent être faites.

Je crois qu'il faut suivre les conseils que Don Drummond nous offre dans le dernier rapport de la TD, c'est-à-dire qu'il faut s'occuper d'abord des personnes qui ont les plus grands besoins. Depuis une vingtaine d'années, la proportion de l'aide financière qui va aux élèves ayant les plus grands besoins est en baisse. L'argent est de plus en plus versé en fonction du mérite qu'en fonction des besoins.

J'ai déjà parlé de la proposition de la fondation OMÉGA. Il y a plusieurs autres façons d'offrir d'abord des bourses, et plus tard des prêts. Je ne sais pas si la situation actuelle est le résultat de la méfiance à l'égard des prêts. Les familles et les communautés les plus pauvres n'ont jamais été en mesure de profiter des REEE ou

bonds. It is simply not possible to talk to people in Regent Park about putting aside a few hundred dollars per year for each of several children; it is an impossible task.

I think that the federal government does have a role to play in directing the use of grants and tax schemes that would allow — as the collective RESP proposal would — the ability for donors to contribute on behalf of the broad community of young people who need that work.

The second thing, following up on the question of data that is really important, is to develop a system of common metrics. While the Council of Ministers wanted to do that many years ago, I do not believe there is a common and commonly understood way of understanding the dropout rate or post-secondary participation. It is frankly a bit of an embarrassment. The ways in which different provinces and different school boards within different provinces compute this makes the analysis of data and focusing on those who are most in need extremely difficult. That function, whether invested in an independent agency, Statistics Canada or a call for the Council of Ministers to revisit this question, certainly seems to be important.

The third thing I would say goes back to something the late Arthur Kruger mentioned many years ago, which was the creation of an envelope to fund the best practices that are community based. The then HRDC had such an envelope many years ago. We need to return to the idea that we are building the health, responsibility and capacity of communities to look after their own.

That envelope should be focused on a number of features that we have learned are about best practices. Single interventions do not work. It needs to be comprehensive in those communities and over a longer term; it needs to provide for accountability, and it needs to be community-based rather than institutionally based.

We have a budget in the Province of Ontario — I cannot equate it to any other province at the moment — of some \$18 billion of funding that is used from the Ontario Ministry of Education and the Ontario Ministry of Training, Colleges and Universities. Of that, the amount of money that goes to an initiative such as Pathways to Education, that goes to the total sum of community-based initiatives is what my boss calls a rounding error. We are talking about hundreds of a per cent of an \$18 billion budget.

The Province of Manitoba will be participating in the support of the Pathways program in Winnipeg. I hope that the Province of Quebec will soon be able to fund additional programs or support, in part, additional programs.

The last claim about this envelope is that we do need to do rigorous research, but I think we have had great success in being able to demonstrate. The business community, the private sector has been more than generous with respect to the funding of Pathways. The budget allocation, which is quite important to us going forward to other communities, as you mentioned, Mr. Chair, is \$20 million. It is about 20 per cent the budget over the next four years.

des bons d'études canadiens. On ne peut pas dire aux résidents de Regent Park de mettre de côté quelques centaines de dollars par année pour chacun de leurs enfants; c'est une chose impossible à faire pour eux.

Je crois que le gouvernement fédéral a un rôle à jouer dans la mise en place de bourses et de mesures fiscales grâce auxquelles — comme c'est le cas du REEE de groupe proposé — les donateurs pourraient apporter leurs contributions aux jeunes qui ont besoin de soutien.

Par ailleurs, en ce qui concerne la question importante des données, il faudrait s'entendre sur un système de mesure commun. Même si le conseil des ministres s'était attaqué à ce dossier il y a bien des années, je ne crois pas qu'on s'entende sur la façon d'envisager le taux de décrochage et la participation aux études postsecondaires. Franchement, c'est un peu gênant. Comme la méthode de calcul varie d'une province et même d'un conseil scolaire à l'autre, il est très difficile d'analyser les données et de se concentrer sur les personnes qui ont les plus grands besoins. Il serait important d'assurer une plus grande uniformité, que ce soit par le biais d'une agence indépendante, de Statistique Canada ou d'une autre façon déterminée par le conseil des ministres.

J'aimerais maintenant parler d'un troisième sujet qui avait été soulevé il y a bien des années par le regretté Arthur Kruger, c'est-à-dire, la création d'une enveloppe servant à financer les pratiques exemplaires axées sur la communauté. DRHC, à l'époque, avait une enveloppe du genre il y a bien longtemps. Nous devons retourner à l'idée qui consiste à aider les communautés à devenir plus saines, plus responsables et plus en mesure de s'occuper des leurs.

Le financement devrait d'abord cibler les pratiques exemplaires. Les interventions ponctuelles ne fonctionnent pas. Les mesures financées doivent avoir une grande portée et s'échelonner sur le long terme. Elles doivent miser sur la responsabilité et avoir une base communautaire plutôt qu'institutionnelle.

Le gouvernement de l'Ontario a un budget — je ne peux pas faire de comparaison avec d'autres provinces à l'heure actuelle — d'environ 18 milliards de dollars de financement que se partagent le ministère de l'Éducation et le ministère de la Formation, des Collèges et des Universités. La part de ce montant qui va aux initiatives telles que Passeport pour ma réussite, c'est-à-dire aux initiatives communautaires, est ce que mon patron appelle une erreur d'arrondi. Nous parlons ici de quelques centièmes de un pour cent d'un budget de 18 milliards de dollars.

Le gouvernement du Manitoba contribuera à Passeport pour ma réussite à Winnipeg. J'espère que le gouvernement du Québec pourra bientôt financer de nouveaux programmes, en tout ou en partie.

Certains ont dit qu'une telle enveloppe exigeait de faire des recherches rigoureuses. Je crois que nous avons toujours réussi à présenter des preuves probantes. Le monde des affaires et le secteur privé ont toujours été plus que généreux envers Passeport pour ma réussite. L'allocation budgétaire, qui revêt une grande importance pour la mise en œuvre du programme dans d'autres localités, comme vous l'avez mentionné, monsieur le président, s'élève à 20 millions de dollars. Cela représente environ 20 p. 100 du budget pour les quatre prochaines années.

The private sector has, in fact, stepped up over the last 10 years to Pathways. We need to keep that going. Some form of stability of funding for programs that have proven themselves becomes very important. That is true at the provincial level and the partnerships that we have begun to forge with provincial governments, and it is true at the federal level.

Mr. Haldane: I understand, certainly, the jurisdictional issues when you look at it from a political, structural and organizational point of view. However, if you look at the results end, it actually cuts across jurisdictions and impacts on Canadians. It would seem to me that it is an issue of prosperity, which is a federal government responsibility, even though education is a provincial government responsibility.

Some of the specific ideas that I would offer would include an investment by the federal government in national infrastructure around this issue. Regardless of how you look at the Canada Millennium Scholarship Foundation from a political point of view, it nevertheless played a role in providing us with information, with research and with a way of convening the organizations that have an interest in this. We need something to replace that role, frankly, and we think that this Canadian Post-Secondary Access Partnership, an online community that shares best practices and so on, is a very important role and function, and is something that certainly could benefit from federal support.

The second thing would be the not-for-profit sector. We do not have a particular jurisdiction. Most not-for-profit organizations that work nationally are federations. Pathways is just moving nationally now, and there is an opportunity for perhaps the federal government to enable these organizations and create that bridge between post-secondary institutions, which are provincially regulated, and the community, which has the need. I think that would be helpful.

As an example, we have benefited from federal government investment in internship programs. For the past 15 years, the YMCA has run a program called the Federal Public Sector Youth Internship Program. This program takes young people who have dropped out of high school, or finished high school with no intention of going on to post-secondary education, or finished some post-secondary education with no work experience and places them in federal government departments and ministries in every riding in the country, whether a YMCA is in that riding or not.

We have had tremendous success with the program, and it has spawned a new program called the Youth Eco Internship Program. This program places young people in not-for-profit organizations across the country that have green training interest and so on. There may be a way of coming at this with a similar model where we enable a not-for-profit organization to deal with the jurisdictional issues as opposed to the government having to do it.

Specifically, we have been talking to HRSDC about core funding for this post-secondary internship program at the level of \$3 million. That builds the national infrastructure but positions

Au cours des 10 dernières années, le secteur privé a très bien appuyé Passeport pour ma réussite. Nous devons veiller au maintien de cet appui. En effet, il importe d'assurer la stabilité du financement des programmes qui s'avèrent des réussites. À cet égard, nous avons formé des partenariats avec des gouvernements provinciaux et nous comptons faire de même à l'échelle fédérale.

M. Haldane : Je comprends que, sur les plans politique, structurel et organisationnel, il faut tenir compte du partage des compétences. Cependant, du point de vue des résultats, les programmes du genre auront des effets dans toutes les administrations et dans différentes sphères de la société. Il me semble qu'il s'agit d'une question de prospérité, laquelle est une responsabilité fédérale, même si l'éducation relève des provinces.

De façon plus précise, j'estime que le gouvernement fédéral devrait investir dans une infrastructure nationale en éducation. Peu importe le point de vue politique, la Fondation canadienne des bourses d'études du millénaire nous a permis d'obtenir des renseignements et des résultats de recherche et de réunir les organismes intéressés. Je crois franchement qu'un organisme devrait poursuivre le travail de la fondation. Le Partenariat canadien pour l'accès aux études postsecondaires, une communauté en ligne qui permet d'échanger des pratiques exemplaires, accomplit un travail important. Nous estimons que le gouvernement fédéral devrait lui offrir du soutien.

Ma deuxième observation concerne le secteur sans but lucratif. Nous n'exerçons pas de champ de compétence particulier. La plupart des organismes nationaux sans but lucratif sont des fédérations. Passeport pour ma réussite est maintenant mis en œuvre à l'échelle nationale, et le gouvernement fédéral a l'occasion de soutenir des organismes de ce genre et de créer des ponts entre les établissements d'enseignement postsecondaire, qui sont de ressort provincial, et les communautés, qui ont des besoins. Je crois que ce soutien serait utile.

Par exemple, nous avons bénéficié de l'investissement fédéral dans les programmes de stages. Le YMCA offre depuis 15 ans le Programme de stages pour les jeunes dans le secteur public fédéral, qui s'adresse aux jeunes qui ont abandonné leurs études secondaires, qui ont terminé leurs études secondaires sans avoir l'intention d'étudier au niveau postsecondaire ou qui ont étudié un certain temps au niveau postsecondaire sans avoir la chance d'acquérir de l'expérience de travail. Ces jeunes peuvent alors suivre un stage dans un ministère fédéral. Des placements sont possibles dans toutes les circonscriptions du pays, même dans celles où le YMCA n'est pas présent.

Ce programme s'est avéré un très grand succès et il a donné naissance à un nouveau programme appelé Éco-stages jeunesse. Ce programme permet à des jeunes de travailler dans des organismes canadiens sans but lucratif qui se soucient de la protection de l'environnement. Il pourrait être possible de mettre en place un modèle semblable qui permettrait aux organismes sans but lucratif, plutôt qu'au gouvernement, de régler les questions liées aux champs de compétence.

De façon plus précise, nous avons parlé avec RHDC d'un financement de base de 3 millions de dollars destiné au programme de stages postsecondaires. On pourrait alors

us, as well, to seek funding from both the province and the private sector, as Pathways has done. We have had some interest from the Ontario government, Manitoba and B.C., but without the national infrastructure to enable us to do that fund-raising work, it is very difficult to come at. A number of opportunities exist for the federal government to be directly involved while respecting the jurisdictional responsibilities.

The Chair: Thank you very much. You have all given us many ideas.

Senator Ogilvie: Thank you all for very interesting presentations.

I have one question for clarification and a couple of observations.

First of all, Mr. Voyer, could you help me with this chart that was in your document? I am unable to fathom the nature of the graph relative to the conclusion you drew from it. I wonder if you could explain what the vertical axis is and why it is a bell-shaped curve, based on its title.

Mr. Voyer: I admit that I regretted putting the chart in because it is a hypothetical chart. If you think of the proportion of each income group, this is basically a normal bell curve for each group. We assume that the price and the low-income and high-income categories are represented by the bell curve distribution. We are showing a situation where we are supposing that the low-income category would be more reactive to price. This is to illustrate what we were looking for in the study. We found that low incomes were more reactive to price.

On the horizontal axis you have a price, say \$5,000, that someone calculates to continue on to PSE. It shows, if you have these differences between low and high income, the large gain you would achieve in the low-income category by lowering the price in the low-income category.

Senator Ogilvie: What is the vertical number? Is it increased or decreased or proportion?

Mr. Voyer: It is proportion.

Senator Ogilvie: Therefore, the higher the line up the vertical axis, the greater the percentage of students going to PSE. Is that correct?

Mr. Voyer: On the vertical axis, if you had, let us say, 40 per cent at the top, then you would say that at \$6,000, 40 per cent — I should not say 40 per cent. One hundred per cent of the participants are represented on the curve and are distributed normally.

Senator Ogilvie: I will not pursue that further. I cannot fathom it. A curve such as this would indicate that as the price of tuition goes up, we have an increase in the number of students going to PSE. All of a sudden with tuition at \$8,000, we reach a peak.

améliorer l'infrastructure nationale tout en nous donnant la possibilité de demander du financement des provinces et du secteur privé, comme dans le cas de Passeport pour ma réussite. Les gouvernements de l'Ontario, du Manitoba et de la Colombie-Britannique ont manifesté leur intérêt, mais faute d'infrastructure nationale qui nous permette de recueillir du financement, il est très difficile de répondre à leurs besoins. Il existe pourtant divers moyens par lesquels le gouvernement fédéral pourrait intervenir directement, tout en respectant les compétences des provinces.

Le président : Merci beaucoup. Vous nous avez donné bien des idées.

Le sénateur Ogilvie : Merci à tous pour ces exposés très intéressants.

J'aimerais éclaircir un point et faire quelques observations.

Tout d'abord, monsieur Voyer, pouvez-vous m'aider à comprendre le tableau présenté dans votre document? J'ai du mal à saisir ce que dit le graphique en fonction de la conclusion que vous en tirez. Compte tenu du titre, pourriez-vous m'expliquer l'axe vertical et me dire pourquoi le graphique montre une courbe en cloche?

M. Voyer : Je n'aurais peut-être pas dû ajouter ce tableau à mon document, car il montre une courbe hypothétique. Si vous pensez à la proportion de chaque groupe de revenu, il s'agit, en fait, d'une courbe normale pour chaque groupe. Nous supposons que le prix et les catégories de faible revenu et de revenu élevé sont représentés par le tracé de la courbe. Le graphique montre une situation dans laquelle nous supposons que des gens à faible revenu réagissent davantage au prix. Cela illustre ce que nous cherchions dans le cadre de l'étude. Nous avons observé que les personnes à plus faible revenu réagissaient davantage au prix.

L'axe horizontal est celui du pays. Supposons, par exemple, qu'une personne prévoit 5 000 \$ pour ses études postsecondaires. Étant donné les différences entre les catégories de faible revenu et de revenu élevé, on réalise les gains les plus importants en réduisant le prix que doivent payer les gens à plus faible revenu.

Le sénateur Ogilvie : Que représente l'axe vertical? S'agit-il d'une augmentation, d'une diminution ou d'une proportion?

M. Voyer : Il s'agit d'une proportion.

Le sénateur Ogilvie : Par conséquent, plus on monte le long de l'axe vertical, plus grande est la proportion d'élèves qui étudient au niveau postsecondaire. Est-ce le cas?

M. Voyer : Sur l'axe vertical, si vous aviez, par exemple, 40 p. 100 au sommet, alors, vous diriez qu'à 6 000 \$, 40 p. 100 — je ne devrais pas dire 40 p. 100 — 100 p. 100 des participants sont représentés sur la courbe et sont répartis normalement.

Le sénateur Ogilvie : Je n'assisterai pas, suffit de dire que je n'y comprends rien. Une courbe comme celle-ci nous indiquerait que plus les frais de scolarité augmentent, plus d'étudiants s'intéressent aux études postsecondaires. Toutefois, la tendance s'arrête net à 8 000 \$.

Mr. Voyer: No, we will not because the number of participants under the curve is reduced as it goes up. The density is reduced, but we can talk afterwards.

Senator Ogilvie: I do not understand the point you make.

I have two observations about the overall issue we are dealing with. As I said, you all made very good observations and described very good programs. However, I am concerned about something. When we talk about access to PSE, as you have addressed today, we tend to deal with lower-income families. However, the reality is that we are not coming close to getting 100 per cent of young people from middle-income families going to PSE. I hear suggestions that perhaps we should shift the tax benefit, but it seems to me that we should not do anything that would be likely to diminish whatever success rate we have from any given income cohort simply because we think it does not benefit as much a lower-income cohort. To summarize quickly, I am concerned about the groups you have identified today. We want to increase the percentage of them, but we do not want to reduce or be likely to reduce the percentage of other groups accessing PSE. I suggest that merit-based tax benefits, scholarships, and so on, have an impact on middle-income families to some real degree. We do not want to decrease the number of students going to PSE from that group.

I might have misunderstood you, but I believe you commented on certain provincial budgets, their financial support of PSEs and the rounding errors. The reality of total provincial budgets for PSE, which is only one component of the education budget, is that a significant percentage goes to post-secondary education overall. Did I misunderstand?

Mr. Rowen: Perhaps we had a misunderstanding. I was not speaking of the amount of money going into post-secondary education and, in fact, going into student loans. Our student financial assistance is very important and is growing. It is important that it grows.

I was speaking of the rounding error with respect to non-institutional supports that actually make the difference. The range of institutional support includes colleges, universities and secondary schools. In terms of simply targeting education, the ability of money that would flow, for example, to community-based programs, is infinitesimal. Evidence suggests that for those folks who face the gaps because they have been under-represented, it is important that we take such an institutional approach.

Pathways to Education has partnerships with every university and college where we exist. We have dual credit programs and the provinces have begun to fund these programs. Many good examples exist of institutional-based initiatives that have been somewhat successful. We seem to need different approaches for those people who have been the least represented in our institutions of higher education and are the least successful in getting there and succeeding. It was really about that.

M. Voyer : Non, car le nombre de participants en dessous de la courbe est réduit au fur et à mesure qu'elle augmente. La densité est réduite, mais on peut en reparler tout à l'heure.

Le sénateur Ogilvie : Je ne comprends pas ce que vous êtes en train de me dire.

J'ai deux autres observations. Comme je l'ai dit, vous avez tous fait des commentaires très pertinents et décrit d'excellents programmes. Toutefois, quelque chose m'inquiète. Dès lors que vous parlez d'accès aux études postsecondaires, comme c'était le cas aujourd'hui, vous parlez des familles à faible revenu. Toutefois, nous sommes loin d'attirer 100 p. 100 des jeunes de familles de revenu moyen aux études postsecondaires. On nous dit qu'il faudrait peut-être permettre de transférer l'avantage fiscal, mais il me semble que nous ne devrions surtout pas faire quelque chose qui diminuerait les taux de succès d'une cohorte en particulier tout simplement parce que nous pensons que cela ne peut pas bénéficier autant à une cohorte à revenu plus faible. Bref, je m'inquiète des groupes que vous avez décrits aujourd'hui. Nous voulons augmenter le pourcentage de ces groupes, sans toutefois réduire ou être susceptible de réduire la proportion des jeunes d'autres groupes qui ont accès aux études postsecondaires. Pour ma part, je pense que les avantages fiscaux fondés sur le mérite, les bourses, et cetera., ont une réelle incidence sur les familles à revenu moyen. Nous ne devons surtout pas réduire le nombre d'étudiants de ce groupe qui vont poursuivre des études postsecondaires.

Je vous ai peut-être mal compris, mais il me semble que vous avez parlé de certains budgets provinciaux, de leur soutien financier aux études postsecondaires et d'erreurs d'arrondi. Il appert que le grand total des budgets provinciaux destinés aux études postsecondaires, qui ne sont qu'un volet de l'enveloppe destinée à l'éducation, se taille la part du lion de l'éducation totale. Vous ai-je mal compris?

M. Rowen : Peut-être que je me suis mal exprimé. Je ne parlais pas des montants consacrés à l'éducation postsecondaire et, en bout de ligne, destinés aux prêts étudiants. Notre programme d'aide financière aux étudiants est très important et ne cesse d'augmenter. Il est d'ailleurs très important qu'il continue d'augmenter.

En fait je parlais des erreurs d'arrondi en ce qui concerne les soutiens non institutionnels. En termes de soutien institutionnel, on trouve les collèges, les universités et les écoles secondaires. En ce qui concerne l'éducation, les montants qui sont réservés aux programmes communautaires, par exemple, sont négligeables. Pourtant, la recherche démontre que pour les personnes qui vivent les écarts parce qu'elles ont été sous-représentées, il est important que nous adoptions une approche institutionnelle.

Le programme Passeport pour ma réussite a noué des partenariats avec toutes les universités et tous les collèges où nous sommes présents. Nous avons des programmes à crédit double et les provinces ont commencé à financer ces programmes. Il existe de nombreux bons exemples d'initiatives institutionnelles qui ont connu du succès. Il semble qu'on ait besoin d'adopter des approches différentes pour les gens qui sont sous-représentés dans les établissements d'études supérieures, à savoir ceux qui sont les moins susceptibles de s'inscrire et de réussir. C'était vraiment à ce sujet.

To respond to the question about whether this involves suggesting approaches that would injure middle-class kids, I do not think that is true. The targeting of funding to compensate for the inability of people to take advantage of those tax-based programs, such as RESPs and the learning bonds, is an important adjustment that could be made at not a very great cost and, as The Boston Consulting Group said, at an enormous return. When folks drop out, the costs to the justice systems, our health care systems, social services, the Employment Insurance program, et cetera, are enormous; and we can calculate most of those costs. We need to determine the long-term investment that we have to make to reduce those tax expenditures in a way that would benefit everyone. The benefits can be shared quite broadly.

Mr. Haldane: The focus being on first-generation young people as opposed to low-income people includes many low-income kids and other kids who have faced barriers. It is a broader category at which to look.

Being an organization that serves everyone in the community regardless of income level and other backgrounds, we have come to realize that without a particular focus on people living in low-income situations, we risk ignoring the facts that access and outcomes in terms of the broadest definition of "health" are significantly skewed amongst people living in low-income situations or facing other challenges, such as many newcomer groups face.

While we should continue to focus on all young people and provide them with the support and the encouragement to attend PSE, our efforts to date have tended to benefit those in middle- and upper-income groups and those whose families have a history of post-secondary education. Clearly, some groups in Canada have greater problems with access, and we need to ensure that we pay attention to that.

[Translation]

Senator Champagne: Good afternoon gentlemen, and thank you for being here. Listening to you, whether you are from the SEUR project, AVID, Pathways, the YMCA, the YOU CAN GO program, you have a goal and it is to market post-secondary education for our youth.

The interest of young people for post-secondary education must be fanned, and I don't think that this is true only for the disadvantaged or for the first generation of university graduates in a family. We must fan their curiosity. Mr. Dumont talked about it, I find it extraordinary to tell young people that there are all kinds of things, all kinds of careers that you do not even think about because you don't know that they exist.

I think this is a very important point. Parents who are not university graduates do not necessarily know about certain careers and therefore they cannot, for instance, suggest that they take their youngsters somewhere to show them something that might inspire them.

Cette approche pourrait-elle nuire aux enfants des familles à revenu moyen? Je ne le crois pas. Les mesures comme la canalisation de financement vers les familles incapables de se prévaloir des programmes d'incitatifs fiscaux, comme les REER et les bons d'études, représentent un ajustement très important, peu coûteux et présentant un bon rendement sur l'investissement, comme l'a bien dit le Boston Consulting Group. Lorsque les jeunes décrochent, il y a toutes sortes de répercussions sur l'appareil judiciaire, le système de soins de santé, les services sociaux, les programmes d'assurance-emploi, et cetera. Ces coûts sont réels et même quantifiables. Nous devons déterminer l'investissement à long terme que nous devons faire pour réduire ces dépenses et ce, à l'avantage de tous. Les avantages peuvent être distribués sur l'ensemble de la société.

M. Haldane : Nous concentrer sur les jeunes de la première génération plutôt que les jeunes de familles pauvres nous permet d'inclure ces derniers ainsi que d'autres jeunes qui ont affronté d'autres obstacles. C'est une catégorie plus large.

Nous sommes une organisation qui sert tout le monde dans la communauté sans égard au revenu ou autres facteurs. Nous avons compris qu'en n'accordant pas la priorité aux personnes à faible revenu, nous risquons de faire abstraction du fait que l'accès à la santé et les résultats de santé sont très biaisés parmi les personnes pauvres ou affrontant d'autres défis, comme c'est le cas de nombreux nouveaux Canadiens.

Nous devons continuer de servir tous les jeunes et de leur fournir le soutien et l'encouragement dont ils ont besoin pour poursuivre des études postsecondaires. Toutefois, jusqu'ici, nos efforts ont surtout aidé les jeunes des familles à revenu moyen et élevé, ainsi que ceux des familles ayant toujours poursuivi ce genre d'éducation. Il est clair que certains groupes de personnes au Canada ont de la difficulté à accéder à ces études et nous devons mettre l'accent sur ces derniers.

[Français]

Le sénateur Champagne : Messieurs, bonjour et merci d'être venus nous voir. En vous écoutant, que vous soyez du projet SEUR, AVID, passeport, YMCA, programme ON Y VA, vous avez un but et c'est le marketing des études postsecondaires pour nos jeunes.

Je ne crois pas que ce soit strictement dans les milieux défavorisés ou dans une première génération d'universitaires dans une famille, mais l'intérêt du jeune pour poursuivre des études postsecondaires a besoin d'être attisé. Il faut attiser la curiosité. M. Dumont nous en a parlé, je trouve cela extraordinaire de dire aux jeunes : il y a toutes sortes de choses, il y a des carrières auxquelles vous ne pouvez même pas penser parce que vous ne savez pas qu'elles existent.

Je pense que c'est un point très important. Les parents qui ne sont pas nécessairement des universitaires ne le savent pas et ne peuvent donc pas suggérer de penser à quelque chose du genre : je vais t'amener voir quelque chose, cela va peut-être te donner des idées.

You mentioned the 30 per cent drop-out rate in Quebec. I have seen a rather odd situation in Quebec, you probably know about it, in our primary and secondary schools and CEGEPs, where programs and teaching systems are changed regularly. I met a young man who had seen the way he was taught to read and write change completely, and who after two years, said: "I do not have a report card with a number anymore, I do not know where I stand. I will never be good enough to be a doctor, a lawyer or a pharmacist." You talked about one of your students, Mr. Dumont; I think this is where the problem lies.

The other problem for some young people is the nice summer job. You get a nice summer job where, if you are ready to work on a motion picture stage for 15 hours per day for two months, you will be so well paid that you will say: "If I can earn such a living, why go to Ryerson in September? I earned a good living."

They need that money to have a better transition between home and university, they need the experience they get during their summer job, but it can also create uncertainty.

When you meet young people, do you discuss such situations with them so that they can be prepared for things like that? It is nice to make \$400 a week for two months, but that is not their whole life.

Mr. Voyer: You have mentioned several things. Some studies have shown that when we raise the minimum wage, there can be negative consequences on the retention of young boys in school. The idea that you can make very good money with a high school education or even without a high school diploma is a widespread belief. That often explains the difference between boys and girls. Boys may have more opportunities to get well-paid jobs in construction or mining, for example. They then think that they can earn a good salary, but what seems like a good salary at 16 years of age is not necessarily a good salary when you are 40.

A large part of the solution would be to inform young people at an early age and to change their perception of the advantages of post-secondary education. This is not so much of a problem for children from high-income families because they have role models around them. They see for themselves that they will need post-secondary education to maintain the life-style they are accustomed to.

It is another story for youth from less privileged families. Research has clearly shown that in underprivileged families, perceptions as to the costs and benefits of post-secondary education are skewed. One of our major interventions — the Future to Discover pilot project — was to inform and engage parents, for four years, in order to change these perceptions.

Senator Champagne: That is it, precisely: perhaps parents are not entirely aware of all the options their children have. Perhaps the most important thing we can do is to arouse their curiosity

Vous nous parliez de 30 p. 100 de décrocheurs au Québec. J'ai vu une situation assez bizarre au Québec, vous le savez sans doute, dans nos écoles primaires, secondaires, au cégep où l'on change régulièrement les programmes, les systèmes d'enseignement. J'ai vu un jeune à un moment donné pour qui on a changé complètement la manière d'apprendre à lire et à écrire et qui, deux ans après, a dit : « Je n'ai plus de bulletin avec un tel chiffre, je ne sais plus où j'en suis. Je ne serai jamais assez bon pour faire un médecin, un avocat ou un pharmacien. » Vous parliez d'un de vos élèves, Monsieur Dumont. Je pense que le problème était là.

L'autre problème pour les jeunes qui ont une certaine idée, c'est le bel emploi d'été. Vous arrivez dans un bel emploi d'été qui, si vous êtes prêt à travailler sur un plateau de cinéma pendant 15 heures par jour pendant deux mois, vous donnera un salaire tellement important que cela vous fera dire : « Si je peux gagner ma vie comme cela, pourquoi j'irais à Ryerson en septembre? J'ai très bien gagné ma vie. »

Autant on a besoin de ces sommes d'argent pour faciliter le transfert entre la maison et l'université, autant on a besoin de l'expérience qu'on peut acquérir pendant un emploi d'été, cela peut aussi causer de l'incertitude.

Lors de vos rencontres avec les jeunes, est-ce que c'est le genre de situations que vous présentez pour les préparer à faire face à une chose comme celle-là? C'est bien beau de gagner 400 \$ par semaine pendant deux mois, mais ce n'est pas une vie entière.

M. Voyer : Vous avez mentionné plusieurs choses. Il y a des études qui ont démontré que lorsqu'on augmente le salaire minimum, il peut y avoir des incidences négatives sur la rétention des jeunes garçons aux études. L'idée de faire un très bon salaire avec des études secondaires ou même sans un diplôme d'études secondaires est une croyance très répandue. C'est ce qui explique souvent la différence entre les garçons et les filles. Les garçons ont peut-être plus d'occasions d'avoir des emplois rémunérateurs dans le domaine de la construction ou dans le domaine de l'exploitation minière, par exemple. Ils se disent alors qu'ils peuvent faire un bon salaire. Ce qui apparaît un bon salaire à l'âge de 16 ans n'est pas nécessairement un bon salaire à l'âge de 40 ans.

Une grande partie de la solution serait d'informer et de changer la perception des jeunes très tôt par rapport aux bénéfices des études postsecondaires. Ce qui est moins un problème pour les enfants qui viennent de familles à revenus élevés parce qu'ils ont des modèles autour d'eux. Ils conçoivent très bien que cela prend des études postsecondaires pour soutenir le niveau de vie qu'ils connaissent.

Pour les jeunes de milieux moins favorisés, c'est moins évident. Les recherches démontrent clairement que dans les milieux moins favorisés, les perceptions quant aux coûts et aux bénéfices sont mal enlignées. L'une des interventions majeures — c'est ce que l'on fait avec le projet « Un avenir à découvrir » — consiste à informer et à impliquer les parents, pendant quatre ans, pour changer ces perceptions.

Le sénateur Champagne : Justement, les parents ne sont peut-être pas au courant de toutes les options proposées aux jeunes. Attirer la curiosité et l'intérêt, je pense que c'est peut-être

and interest in order to make the life of a university student, and then the life of a university graduate, seem as pleasant and productive as possible.

[English]

Mr. Rowen: Without getting into a discussion about the Quebec curriculum, as it is constantly changing, the program in Verdun has faced this with the kids. We know that that community is very challenging. The question is about creating a different peer culture.

We have seen this problem that you mentioned about the summer jobs and funds, although not necessarily with summer jobs; for example, young people in gangs in Toronto neighbourhoods can make not hundreds but thousands of dollars, which is a great temptation. The dollars in the pocket is of course a great temptation.

We find that it needs to have a different culture. The former head of the Regent Park Community Health Centre, Carolyn Acker, used to call it building a positive gang and a gang that says that this is what the standard of success is now. It is not having the faster car and the nicer clothes or whatever; it is about being part of a culture where everyone is able to be successful.

It is not a mystery to the kids in that this will mean deferring some of that gratification. On the other hand, when they feel that confidence of their peers and others — in this case, staff or volunteers as adults or mentors who came from the same background and who are able to be those role models — to be able to say to each other that this is possible for them, they will like what they did when they were actually exposed to something different. The next part of the problem is how we ensure that they can access those things, such as Mr. Haldane's internships or other opportunities, to see themselves as successful?

There is a wonderful story about a young woman who had grown up in Regent Park. She was from South Asia. She actually had an internship as part of specialty mentoring that we provided at the University of Toronto. She came home one day and said that she had touched a brain. This stimulated her. She graduated from the University of Toronto last year and is currently in medical school. This is someone who did not have anyone in her family who had any exposure to post-secondary education, but she received support from peers and from a program such as ours — we could find other examples — from folks who are closer to her age. I used to say to my own children that the only reason I have adult friends is so they have someone to talk to that is not me. They need to have adults.

An HRDC study many years ago talked about a constant adult presence. Someone needs to be there, many people, a variety of people present who can constantly, with the support of other students in their peer environment, say that the standard is now to succeed in these ways, not in the ways they are used to and not in the ways that gave them the summer job or the gang money. It is

la chose la plus importante si nous voulons leur vendre la vie d'universitaire — et ensuite de diplômé d'université — agréable et productive.

[Traduction]

M. Rowen : Sans entrer dans une discussion sur le cursus du Québec, car il change constamment, le programme de Verdun a affronté ce problème avec les enfants. Nous savons qu'il s'agit d'une communauté très difficile. Il s'agissait d'amener un changement de culture parmi les jeunes.

Nous avons également vu le problème dont vous avez parlé, celui des emplois d'été et des fonds, bien que pas nécessairement avec les emplois d'été; par exemple, les jeunes membres de gangs à Toronto peuvent gagner non pas des centaines mais plutôt des milliers de dollars, ce qui est très alléchant. La tentation d'avoir de l'argent en poche est évidemment forte.

Nous constatons qu'il faut changer la culture. L'ancienne présidente du Regent Park Community Health Centre, Carolyn Acker, parlait de créer un gang positif, un gang qui établirait la nouvelle norme du succès. Il ne s'agit pas de posséder une voiture de sport ou de s'habiller chic; il s'agit de créer une culture où la réussite est ouverte à tous.

Ces enfants ne sont pas bêtes; ils comprennent bien que cela signifie reporter à plus tard leur récompense. En revanche, lorsqu'ils voient la confiance des autres jeunes et d'autres intervenants, par exemple, le personnel, les bénévoles, les adultes, les mentors qui sont également issus du même milieu, alors ils peuvent se dire que si c'était possible pour ces adultes, c'est également possible pour eux. Ils se diront qu'ils ont aimé faire quelque chose de différent. L'autre côté de l'équation c'est de s'assurer que ces jeunes peuvent avoir accès à ces possibilités, comme les stages de M. Haldane, des programmes qui leur donnent le sentiment d'avoir réussi.

Il y a l'histoire merveilleuse de cette jeune femme qui avait grandi à Regent Park mais qui était originaire de l'Asie méridionale. Elle a réussi à suivre un stage dans le cadre d'un programme de mentorat offert par l'Université de Toronto. En rentrant chez elle un soir, elle était tout enthousiasmée d'annoncer qu'elle avait touché un cerveau. Eh bien, l'année dernière, elle a obtenu son diplôme de l'Université de Toronto et elle étudie actuellement la médecine. Il s'agit d'une jeune femme issue d'une famille où personne n'avait poursuivi des études postsecondaires; toutefois, elle a bénéficié du soutien de ses pairs et d'un programme comme le nôtre — il y a d'autres exemples — bref, des gens de son âge. J'avais coutume de dire à mes enfants que la seule raison d'avoir des amis adultes c'est de leur donner quelqu'un à qui parler autre que moi. Les enfants et les jeunes ont besoin d'avoir des adultes comme exemple.

Une étude de Développement des ressources humaines Canada d'il y a plusieurs années a abordé cette question de la présence constante d'adultes dans la vie des jeunes. Il faut qu'il y ait non pas une personne mais une grande variété d'adultes qui, ainsi que d'autres jeunes aux études, transmettent le même message : la nouvelle norme est de réussir de cette façon, non pas de l'ancienne

challenging, but that is what they need to be able to experience themselves as successful in these settings that they did not think were for them.

Mr. Haldane: To build on that, I had mentioned earlier that one of the opportunities is to actually connect with young people where they already are, so the summer jobs that you described is part of that.

Certain employers tend to hire many young people. The YMCA is one of them, but so is McDonald's, for example. One of the thoughts I had as we were talking about this was how do we work with those employers of young people to create a different vision of what their future might be? I do not think we can leave it necessarily to some of the fast-food companies to do so directly. However, with some support, there could be ways in which we could do that.

We have a program in Toronto called the Toronto Sport Leadership Program that takes young people from some of the most vulnerable neighbourhoods and provides them with training to get their lifeguard certification or their camp councillor certification. It gives them an alternative to what they might otherwise do, and it is a way of connecting with young people in their first employment opportunities to create a vision of what is possible and what they should be thinking about for long-term employment.

[Translation]

Mr. Dumont: To answer your question, two things are extremely important. I think it is a question of culture. All sectors of society must participate in this culture shift where knowledge is becoming increasingly important. In order for students to not feel abandoned and left to their own devices, we also have to set up mentorship programs. Targeted and sporadic interventions will not work. What will work is constant attention from university students who will mentor newcomers over several years and maintain their interest in their courses and in their development. I think that is the fundamental thing: we have to change the culture and implement long-term mentorship.

[English]

Senator Callbeck: Thank you for coming and for your presentations.

Mr. Voyer, I have two books here that you passed out, *BC AVID Pilot Project* and *Future to Discover*. Were they totally financed by the Canada Millennium Scholarship Foundation?

Mr. Voyer: Yes.

Senator Callbeck: How long have they been in existence?

Heather Smith Fowler, Senior Research Associate, Social Research and Demonstration Corporation: Since 2004.

Senator Callbeck: What is happening now that the foundation has closed down?

façon qui leur a donné leur emploi d'été ou l'argent des gangs. Oui, c'est difficile, mais il faut que les jeunes passent par là pour pouvoir connaître le succès dans des cadres qu'ils croyaient ne pas être pour eux.

M. Haldane : J'ai mentionné tout à l'heure que cela permet d'établir une véritable connexion avec les jeunes où ils se trouvent. Les emplois d'été que vous décrivez en font partie.

Certains employeurs ont tendance à embaucher trop de jeunes. L'UCJG en fait partie, McDonald aussi. Je me demande comment on pourrait travailler avec ces employeurs de jeunes afin de créer une autre vision de ce que l'avenir leur réserve? Jene pense pas qu'on peut nécessairement laisser le soin aux entreprises de restauration rapide de le faire directement. En revanche, avec un peu d'aide, on pourrait y parvenir.

À Toronto, nous avons un programme intitulé le Toronto Sport Leadership Program. Destiné à des jeunes qui proviennent des quartiers les plus vulnérables, il leur fournit une formation afin qu'ils obtiennent une accréditation de sauveteur ou de moniteur de camp de vacances. Cela leur présente une solution de rechange et c'est un moyen d'établir un lien avec les jeunes lors de leur premier emploi afin de créer une vision de ce qui est possible et de ce à quoi ils devraient songer pour un emploi à long terme.

[Français]

M. Dumont : Pour répondre à votre question, deux éléments sont très importants. Je pense que c'est une question de culture. Chaque composante de la société doit s'impliquer dans ce changement de culture où les savoirs deviennent de plus en plus importants. Afin que le jeune ne soit pas abandonné, il faut aussi qu'il y ait une culture d'accompagnement. Ce ne sont pas des interventions ciblées et limitées dans le temps, mais c'est le geste répétitif des étudiants universitaires qui accompagnent le jeune pendant plusieurs années pour maintenir son intérêt pour le cursus scolaire et son développement. Je pense que c'est fondamental : le changement de culture et l'accompagnement à long terme.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venus. Merci de vos exposés.

Monsieur Voyer, j'ai avec moi deux livres que vous avez fait circuler *BC AVID Pilot Project* et *Future to Discover*. Ont-ils été tous les deux complètement financés par la Fondation des bourses d'études canadiennes du millénaire?

M. Voyer : Oui.

Le sénateur Callbeck : Depuis quand circulent-ils?

Heather Smith Fowler, associée de recherche principale, Société de recherche sociale appliquée : Depuis 2004.

Le sénateur Callbeck : Qu'est-ce qui se passe maintenant que la fondation a fermé ses portes?

Mr. Voyer: We are completing the studies. Some funds were set aside to complete the studies, so we will be finalizing the reports.

Senator Callbeck: How long will the funding keep you going?

Mr. Voyer: Basically, it is contract-driven, so we have to complete things with the funding that we have available. The implementation phase is usually the most costly, and the implementation costs have already been incurred, so now finishing the research is where most of the costs are involved.

Senator Callbeck: You talked about financial programs for students. Did I understand you to say that you felt they were adequate?

Mr. Voyer: As a country, Canada certainly has a system of financial aid that is accessible to all. Whether we can change it to make it more generous is debatable.

I was alluding to the fact that a good policy was already in place.

Senator Callbeck: You indicated that we should structure financial aid to make it more appealing. What do you mean by that?

Mr. Voyer: Again, a variety of systems are in place in Canada. I recall when I was a student in Quebec, and until recently, we had to apply for a loan to receive a grant. If you were basically interested in a subsidy, you had to apply for a loan; it was conditional.

I was suggesting that for people who do not want a loan, it may not be a good way to present available support. The offer is not being framed adequately for this minority of students who may suffer from loan aversion. We see some loan aversion in all groups, by the way, low-income and high-income groups.

If you have an aversion to loans and you come from a high-income family, that may not be an issue because dad and mom will pay. However, if you are from a low-income family, it could be an issue.

Senator Callbeck: Dr. Dumont, you talked about tax incentives. Have you statistics to show that they work?

Mr. Dumont: No. We have no evidence to show that tax incentives work. The provincial government provided fiscal aid to businesses to train people. I think it could work if we provide that for youth.

[Translation]

What I said in the report is that we need to have pilot projects targeting companies who are the least interested in helping youth, for example, large pharmaceutical companies or oil and gas

M. Voyer : Nous terminons les études. Certains fonds ont été mis de côté pour compléter les études. Nous sommes donc en train de finaliser les rapports.

Le sénateur Callbeck : Pendant combien de temps est-ce que vous allez pouvoir continuer de travailler avec ce financement?

M. Voyer : En fait, cela dépend des contrats. Nous devons terminer les choses grâce au financement disponible. La phase de mise en œuvre est d'habitude celle qui est la plus onéreuse et nous avons déjà payé ces frais. Il s'agit maintenant de terminer la recherche et c'est ce qui coûte le plus.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé de programmes financiers pour les étudiants. Ai-je bien compris que vous avez dit qu'ils étaient adéquats?

M. Voyer : Au Canada, nous sommes dotés d'un régime d'aide financière accessible à tous. Quant à savoir si nous pouvons le changer pour le rendre plus généreux, cette question est sujette à un débat.

Je parlais du fait qu'une bonne initiative politique avait déjà été mise en place.

Le sénateur Callbeck : Vous avez indiqué qu'il faudrait structurer l'aide financière afin de le rendre plus attirant. Qu'entendez-vous par cela?

M. Voyer : De nouveau, il existe plusieurs systèmes au Canada. Je me rappelle, lorsque j'étais étudiant au Québec, et jusqu'à tout récemment, nous devions faire une demande de prêt pour recevoir une bourse. Si vous voulez être subventionné, alors il faut faire une demande de prêt. C'était une condition.

Je voulais suggérer que, dans le cas des gens qui ne voulaient pas de prêt, il serait intéressant de leur fournir un soutien disponible. Cette offre n'est pas adéquate pour la minorité d'étudiants qui n'ont pas envie de demander de prêt. Dans tous les groupes, il y a des gens qui sont réticents à demander des prêts, qu'il s'agisse de groupes à revenu élevé ou non.

Si vous avez une aversion à demander un prêt et que vous venez d'une famille bien nantie, cela risque de ne pas vous poser problème, car vos parents pourront payer pour vous. Mais, si vous provenez d'une famille moins bien nantie, cela pourrait poser problème.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Dumont, vous avez parlé de mesures incitatives fiscales. Avez-vous des statistiques qui permettent de montrer qu'elles fonctionnent?

M. Dumont : Non. Nous ne disposons pas de preuves qui indiquent que de telles mesures fonctionnent. Le gouvernement provincial a fourni une aide financière aux entreprises afin qu'elles forment les gens. Je pense que, si on en fournissait pour les jeunes, cela fonctionnerait.

[Français]

Ce que j'ai dit dans le mémoire, c'est qu'il pourrait y avoir des projets pilotes pour cibler des types d'entreprises qui sont plus réfractaires à des interventions pour aider les jeunes, par exemple,

companies. In fact, this is the type of company that hesitates in investing over the long term.

We could develop a three-to-five-year pilot program to see whether tax breaks would interest these companies in partnering up in existing projects. If we ask them to start up new projects, and leave them to their own devices, they will just say that this is not their role. However, if we provide support, I think it will be worthwhile to start up such pilot projects.

[English]

Senator Callbeck: Mr. Rowen, you talked about Pathways to Education. You said that the business community is providing 80 per cent of the funds?

Mr. Rowen: No, the business community provides approximately 60 per cent. Of the funds to date, about 20 per cent has been provided by the Province of Ontario. Their funding has been upwards of 30 per cent in some years.

Going forward over the next four years, our projections are that the federal contribution — assuming the budget passes, and we can negotiate an agreement — will be 20 per cent of those funds. Approximately another 20 to 25 per cent will be from provincial governments. The balance will be from private funding sources — corporations, foundations and individuals.

Senator Callbeck: Is Pathways community-based?

Mr. Rowen: Yes.

Senator Callbeck: Mr. Haldane, you talked about non-financial barriers. You say that young people and their parents are not receiving the information they need in a way that they can understand and relate to. What can the federal government do about this? We hear this time and time again. I would like to hear all of your views on this.

Mr. Haldane: One thing I suggest is that the federal government support the voluntary organizations that have a national scope and add this dimension to the programs they already deliver. We interact with these young people all the time. In addition to the focused efforts made through an organization such as Pathways, which I totally support and feel is an important investment, inclusion of those messages, that information, into the connections already in place with young people is a cost-effective way to spread the word and to support young people and their families.

In many cases, young people do not think about this — it is not on their radar — or they would dismiss it quickly if they did. The federal government could offer support by having someone work with young people who they trust in their communities to reinforce that post-secondary education is possible and inform them of how they can go about it.

des grandes entreprises du domaine pharmaceutique, du domaine de la pétrochimie. En fait, ce sont des entreprises qui hésitent à investir sur le long terme.

On pourrait développer un programme pilote de trois ou cinq ans et vérifier si l'incitatif fiscal va amener ces entreprises à devenir des partenaires dans des projets qui existent déjà. Si on leur demande de faire des projets, à mon avis, si on les laisse seuls, elles diront que ce n'est pas leur rôle de le faire. S'il y a un encadrement d'un milieu comme le nôtre ou d'autres qui sont capables de le faire, je pense que cela vaut la peine de démarrer des projets pilotes.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Monsieur Rowen, vous avez parlé de Passeport pour ma réussite. Avez-vous dit que la communauté d'affaires fournit 80 p. 100 des fonds?

M. Rowen : Non, plutôt dans les environs de 60 p. 100. Jusqu'à maintenant, la province de l'Ontario a fourni un financement à hauteur de 20 p. 100, alors qu'il a dépassé les 30 p. 100 certaines années.

Pour les quatre prochaines années, nous prévoyons que la contribution du gouvernement fédéral — à condition que le budget soit adopté, et que nous puissions négocier un accord — sera d'environ 20 p. 100. Un montant additionnel de 20 à 25 p. 100 des fonds proviendra des gouvernements provinciaux, et le reste de sources privées — des entreprises, des fondations et des particuliers.

Le sénateur Callbeck : Passeport pour ma réussite est-elle une organisation communautaire?

M. Rowen : Oui.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Haldane, vous avez parlé des obstacles non financiers. Vous avez dit que les jeunes et leurs parents ne reçoivent pas les renseignements dont ils ont besoin dans un format qu'ils comprennent et qui les interpelle. Que peut donc faire le gouvernement fédéral pour changer les choses? On nous le répète constamment. J'aimerais donc connaître votre point de vue.

M. Haldane : Je propose notamment que le gouvernement fédéral appuie les organisations bénévoles et de portée nationale pour qu'on ajoute cet élément aux programmes qu'ils offrent déjà. Nous sommes en contact permanent avec ces jeunes. Non seulement faut-il appuyer les efforts ciblés d'organisation tel que Passeport pour ma réussite, à laquelle je souscris puisque je considère que c'est un important investissement, mais il faut également faire passer ces messages et transmettre ces renseignements par l'entremise des liens déjà établis avec les jeunes. Il s'agit là d'une manière rentable de faire passer le message et d'appuyer les jeunes et leurs familles.

Souvent, les jeunes n'y pensent pas — ce n'est pas une priorité — ou écartent rapidement cette idée. Le gouvernement fédéral pourrait les aider en veillant à ce que quelqu'un en qui ils ont confiance dans leurs collectivités leur réaffirme la possibilité de poursuivre des études postsecondaires et les renseigne sur la façon d'y arriver.

Mr. Voyer: This is a key question. It does not apply only to this field; it applies as well to labour market information, for instance. To have the information of a label does not mean the person consumes the information. Looking at means to have people consume, understand and integrate information is the big task. Zillions of things can be tried, such as peer support, social marketing campaigns and delivering information in a format more appealing to youth. A couple of our interventions allow us to test new approaches.

However, at this time, I suggest that we need to do more testing and quickly because this is the key problem. A great deal of money is already spent on information that is not used as we want it to be used.

Senator Merchant: Thank you to all of you for the information.

I think Mr. Dumont said that we have to motivate young people. I find that many young people simply do not know what they want to do. Even if they come from families where parents are educated, there may simply be too many fields that make it difficult to know what to do.

For example, I talked to two priests in Saskatchewan a couple of weeks ago. They were born in Eastern Europe. These two gentlemen knew each other in their community. They both left home without any prodding from their parents at the age of 14 because they knew they wanted to go to Rome to study to become priests. This is daunting because the priesthood is a field that not everyone wants to go into, but somehow they were inspired to follow that path. They told me that they cannot understand young people today who are in their 20s and even their 30s who say that they do not know what to do. Those two men knew the priesthood was what they wanted to do. They are now priests, and they came to Canada.

I know people whose parents are educated and are already in post-secondary education. They still do not know what they want to do. What can we do to help people beyond financial aid and the other measure that we have discussed?

A few years ago, I recall that we complained that too many people went into disciplines for their own personal satisfaction knowing that no possibility of employment in those fields would be available at the end of the line when they received their degrees. That frustrated people because they had invested money and personal capital to attain a degree or a PhD and then could not find employment because too many people were in that particular field.

Is it a good thing to try to steer people toward a choice where they will find employment? If they can find employment today does that guarantee that, by the time they finish, the employment opportunity will still exist? It is confusing world for people today.

Mr. Rowen: I believe there is a great deal of confusion, and our history of labour market forecasting by occupation has been abysmal over many decades. I remember studying it when I was in graduate school almost 40 years ago.

M. Voyer : Voilà un élément clé. Cela ne s'applique pas seulement à ce domaine, mais également à la formation sur le marché du travail, par exemple. Le fait d'afficher les renseignements ne veut pas dire qu'ils sont utilisés. Le plus difficile, c'est de trouver des façons pour que les gens utilisent, comprennent et intègrent ces renseignements. On peut essayer une multitude d'options, comme l'entraide, les campagnes de marketing social et la transmission de renseignements dans un format attirant davantage les jeunes. Certaines initiatives nous permettent de mettre à l'essai de nouvelles approches.

Toutefois, je pense que nous devrions accélérer le processus, parce que c'est un problème clé. On dépense déjà beaucoup d'argent pour communiquer des renseignements qui ne sont pas utilisés comme on voudrait.

Le sénateur Merchant : Merci à tous de cette information.

Je pense que M. Dumont a dit que nous devons motiver les jeunes gens. J'ai l'impression que de nombreux jeunes ne savent tout simplement pas ce qu'ils veulent faire, même si leurs parents sont instruits. Il y a peut-être tout simplement trop de domaines, ce qui rend le choix difficile.

Par exemple, j'ai discuté avec deux prêtres en Saskatchewan il y a quelques semaines. Ils sont nés en Europe orientale. Ces deux messieurs se connaissaient dans leur communauté d'origine. Ils sont tous les deux partis de la maison sans intervention de leurs parents à l'âge de 14 ans parce qu'ils savaient qu'ils voulaient aller à Rome faire des études pour devenir prêtres. C'est déconcertant parce que la prêtrise n'attire pas tout le monde, mais, pour l'une ou l'autre raison, ils ont choisi d'emprunter cette voie. Ils m'ont dit ne pas comprendre pourquoi des jeunes dans la vingtaine et la trentaine disent aujourd'hui ne pas savoir ce qu'ils veulent faire. Ces deux hommes savaient qu'ils voulaient devenir prêtres. Ils ont réussi et ils sont venus au Canada.

Je connais des gens dont les parents sont instruits et qui poursuivent déjà des études postsecondaires, mais qui ne savent toujours pas ce qu'ils veulent faire. Mis à part l'aide financière et les mesures dont nous avons discuté, que pouvons-nous faire?

Je me souviens qu'il y a quelques années, on se plaignait que trop de gens choisissaient des disciplines pour leur satisfaction personnelle sans savoir qu'il n'y aurait pas d'emploi dans ces domaines à la fin de leurs études. Les gens étaient contrariés, parce qu'ils s'étaient investis personnellement et avaient déboursé beaucoup pour décrocher un diplôme ou un doctorat, pour s'apercevoir qu'au bout du compte, ils ne pouvaient pas trouver d'emploi parce que l'offre dépassait la demande.

Est-ce une bonne idée que d'essayer d'orienter les gens vers des domaines où ils pourront trouver de l'emploi? Il existe des débouchés aujourd'hui, en existera-t-il toujours lorsque ces gens obtiendront leur diplôme? Le monde d'aujourd'hui déconcerte les gens.

M. Rowen : Je crois que la confusion est grande, en effet, et que notre bilan est désastreux depuis des décennies en matière de prévision par emploi sur le marché du travail. Je me souviens l'avoir étudié dans le cadre de mes études supérieures il y a 40 ans.

The challenge I have for those you are talking about is exposure to actual occupations that they try to picture themselves doing. Literature around post-secondary education talks about the concept of validation, the notion that a student — whether in high school, college or university — is able to say, “I belong here.”

That is part of what many low-income, Aboriginal or first-generation kids do not feel, that they belong in the institutions the way we have designed them. The same thing applies to labour markets.

Following up on what Mr. Haldane said, Pathways has developed over time. We need to do better and more. We need to work with those donors and corporations that give us a great deal of funding, to be able to give these kids exposure to jobs and occupations that they would not normally have otherwise.

The kids in Regent Park, Lawrence Heights and the Pinecrest-Queensway area know how to work at Tim Hortons and MacDonald's and the local record store, HMV. They know how to do that. However, they do not know how to go into Stikeman Elliott LLP, RBC Dexia Investment Services or Ernst & Young LLP, to pursue these other types of opportunities that they otherwise would not have had without the intervention. These are the primary labour markets rather than what we used to call secondary labour markets.

These kids need exposure, particularly kids who live in homogeneously poor environments where they have not had any. It is not their fault. Their parents and relatives are not in those environments where they could have exposure to that, and we need to broaden those opportunities. That would help.

Mr. Haldane: My son has chosen a career in the theatre business, so I know all about balancing between following your dreams and keeping your options open. That is what I tried to tell him. He is making a go of it — he has not needed any money yet. He works with the Soulpepper Theatre Company, actually. Basically, follow your dreams. You have to have the passion, but you have to keep your options open to find a job.

The YMCA is the largest operator of the Job Connect program — or Employment Ontario as it is now called — in Ontario. We have sites across the province where we are working with young people to provide the support to make the decisions that you are talking about. Most young people are facing some sort of barrier to access and retention in the labour market.

We have found two important factors — and this would echo what Mr. Rowen said. First, an adult role model other than their parents can be significant. Even if the parents are in the picture, having an adult role model who is not a parent is an important link. Much research indicates that that is a determining factor in positive outcomes for young people.

The second piece is job placement; that is, having an opportunity through an internship or a job placement, a subsidized employment opportunity or a summer job. Nothing teaches you more than having a really bad job. Mine was a combination of bartender and

Le problème qui se pose pour les gens dont vous avez parlé, c'est qu'ils ne peuvent pas s'imaginer dans une carrière. Quand on parle d'éducation postsecondaire, on parle du concept de validation, c'est-à-dire du fait qu'un étudiant, à l'école secondaire, au collège ou à l'université, doit pouvoir dire : « Je suis à ma place ».

Or, beaucoup d'enfants autochtones, de première génération ou issus de familles à faible revenu n'ont pas l'impression d'appartenir aux institutions que nous avons conçues. Cela s'applique également au marché du travail.

Pour revenir à ce que M. Haldane disait, Passeport a été élaboré au fil du temps. Or, il faut en faire davantage, et le faire mieux. Il faut travailler avec ces donateurs et ces entreprises qui nous fournissent du financement, pour être en mesure de faire connaître à ces enfants des emplois et des carrières dont ils n'auraient pas eu conscience autrement.

Les enfants de Regent Park, Lawrence Heights et Pinecrest-Queensway savent comment travailler au Tim Hortons, au MacDonald et au HMV, le magasin de disques du coin. Ils savent comment le faire. Toutefois, ils ne savent pas comment entrer chez Stikeman Elliott LLP, RBC Dexia Investment Services ou Ernest et Young LLP, ne savent comment saisir ces autres occasions qui ne se seraient pas présentées autrement. Il est question ici des marchés primaires du travail, plutôt que ce qu'on appelait les marchés secondaires.

Ces enfants doivent en faire l'expérience, surtout ceux qui vivent dans des quartiers où la pauvreté est généralisée. Ils n'ont jamais été en contact avec ce genre de profession, et ce n'est pas de leur faute, c'est que leurs parents et leurs proches n'évoluent pas dans ce genre d'environnement. Il faut donc élargir leurs horizons pour les aider.

M. Haldane : Quand mon fils a choisi de faire carrière dans le théâtre, j'en sais long sur la nécessité d'établir un équilibre entre les rêves et les débouchés. C'est ce que j'ai essayé de lui expliquer. Il s'en sort bien — il n'a pas encore eu besoin d'argent. En fait, il travaille pour la Soulpepper Theatre Company. En gros, il faut poursuivre ses rêves. Vous devez être passionnés, mais ne rejeter aucune avenue pour trouver un emploi.

L'UCJG est le plus important intervenant à offrir le programme Job Connect — ou Emploi Ontario, comme on l'appelle maintenant — en Ontario. Nous avons des bureaux partout dans la province où nous apportons aux jeunes l'appui nécessaire pour qu'ils puissent prendre les décisions dont nous parlons. La plupart des jeunes ont de la difficulté à accéder au marché du travail et à y rester.

Nous avons trouvé deux facteurs importants — et ça revient à ce que disait M. Rowen. Tout d'abord, il ne faut pas sous-estimer le modèle d'un adulte autre que les parents. Même si les parents sont toujours là, un autre modèle adulte peut créer un contact important. La recherche indique abondamment que c'est un facteur déterminant chez les jeunes qui réussissent.

Le deuxième élément, c'est le placement, soit la possibilité de faire un stage ou d'obtenir un emploi, par exemple un emploi subventionné ou un emploi d'été. La meilleure école qui soit, c'est un emploi qu'on déteste. Pour moi, c'était un emploi qui

caretaker at a curling club. Having that bad job experience is an important learning process. Those are the things that we have found to be important ingredients in helping young people. It is not new to this generation. It is more confusing and complex than it was before, but many people do not make up their minds about what they want to do until their 20s and 30s.

[Translation]

Mr. Dumont: This is very important. I think we have to give them as many opportunities as possible in order to expose them to various careers. It takes years to choose a career. I do not think you can ask a student in high school to decide what he is going to do for the rest of his life. Very rarely do we ever see youths who already know that they want to be geologists. Our work is to identify youths who think they might want to be geologists and to put them in touch with a research team so that these young people can develop their interest for the field and perhaps even start thinking about doing a master's or a doctorate. But for most youths, the important thing is to give them as many opportunities as possible and to encourage them to ask questions.

When we question young people at the end of the summer camp that we hold every year, they often say that they know what they do not want to do, that they do want to go to university, but in this field rather than that field. And we try to keep track of them in order to ask them the following year whether their thinking is still the same. The important thing is to keep their minds open. Youths are not necessarily concerned with having the highest paid job they can possibly have. What they are interested in is discovering, exposing themselves to various experiences, which hopefully will validate their choice.

[English]

Senator Cordy: I want to thank you for being here and for the work you are doing in post-secondary education. As a former teacher, I always value the importance of people who are promoting education, so I thank you for that.

One of you commented that students have jobs with fast-food companies that do not necessarily do something. There was a business owner of a Dairy Queen franchise in Dartmouth who was wonderful. He was wonderful because for all of the students who worked for him, if they were planning on post-secondary education, he would set aside so much for every hour they worked, and then when they started at whatever institution after high school, he would give them that amount of money. It was a great thing for him to do.

I am interested in Pathways to Education. I was also at Regent Park, and we met with people involved in the program who were amazing young men and sold the program for us. I am delighted that the program is starting in Spryfield in Halifax. I was delighted to read about that a while ago in the newspaper because I was familiar with the program and the success rate.

combinait des fonctions de barman et de concierge, dans un club de curling. Une expérience d'emploi négative permet d'apprendre beaucoup. Voilà les éléments dont nous avons constaté l'importance pour aider les jeunes. Ce n'est pas nouveau, pour cette génération. Les choses sont plus confuses et complexes qu'auparavant, mais beaucoup de jeunes ne savent pas ce qu'ils veulent faire avant la vingtaine ou la trentaine.

[Français]

M. Dumont : Votre question est importante. Je pense qu'il faut offrir le maximum d'opportunité pour les sensibiliser à différentes carrières. Je pense que le choix se fait au fil des années. Je pense qu'on ne peut pas demander à un élève de troisième ou cinquième secondaire de décider ce qu'il veut faire. On voit rarement des jeunes qui savent déjà qu'ils veulent être géologues. Notre travail est d'identifier le jeune qui veut être géologue et le mettre en lien avec une équipe de recherche pour que ce jeune développe son intérêt, le cultive et pense à une étape ultérieure où il voudra faire des études de niveau maîtrise ou doctorat dans ce domaine. Mais pour l'ensemble des jeunes, il faut ouvrir le maximum d'opportunités et les laisser poser des questions.

Quand on fait des analyses à la fin du camp d'été qu'on mène chaque année, ils nous disent souvent : « Je sais que je ne veux pas faire telle chose, l'université m'intéresse, mais il y a des choses que je mets de côté, et d'autres qui semblent m'intéresser un peu plus. » On essaie de les suivre pour les accrocher l'année suivante et leur dire : est-ce toujours valide cette idée? On se doit de laisser cela ouvert. L'idée d'avoir un travail le mieux rémunéré possible, ce n'est pas la préoccupation majeure du jeune. Ils veulent découvrir, s'ouvrir à différentes formations et ensuite, on espère qu'ils vont valider leur choix.

[Traduction]

Le sénateur Cordy : Je vous remercie d'être venus au comité et du travail que vous avez fait dans le domaine de l'enseignement postsecondaire. J'ai été enseignante et je trouve précieux le travail de promotion de l'instruction; je vous en remercie donc.

L'un de vous a affirmé que des étudiants ont des emplois dans la restauration rapide des emplois qui n'aident pas beaucoup. À Dartmouth, le propriétaire d'une franchise de Dairy Queen était assez extraordinaire. En effet, pour tous les étudiants qui travaillaient pour lui, et qui envisageaient des études postsecondaires, il mettait de côté une petite somme pour chaque heure de travail, et quand les étudiants commençaient leurs études postsecondaires, cette somme leur était remise. C'était épatant.

Je m'intéresse à Passeport pour ma réussite. Je suis aussi allée à Régent Park, et nous avons rencontré des participants au programme, de merveilleux jeunes hommes qui nous ont convaincus de l'utilité du programme. Je suis ravie qu'il soit lancé à Spryfield, à Halifax. J'ai été ravie de lire un article sur le programme récemment, dans le journal, un programme que je connais bien maintenant et qui est un succès.

As the chair said earlier, the community-based programs seem to be the ones that work best, and we have wonderful volunteers in the communities doing wonderful things.

I will ask both my questions at the same time. The first one is related to Pathways to Education. I know that a business person in Halifax made a substantial donation to get the program in our city. How does a community go about getting Pathways to Education in their community?

My second question has to do with working with families. You cannot talk about post-secondary education when the student is in Grade 11 or Grade 12, it must be nurtured, I believe, all along. We look at things such as first-generation students whose parents have not been to PSE, and the challenges and fears that they and particularly their parents face taking on debt and what that will mean at the end of their studies. A number of you mentioned the lack of knowledge of the advantages that having an education can provide.

One of the determinants of dropping out of school is families living in poverty and the lack of early support; that is understandable. You also mentioned summer jobs, but if you are from a middle- or upper-income family, you can talk to your friends who may own a business, who are hiring summer students. Those who are disadvantaged do not have a similar network to provide summer jobs.

How do we work with families early on to promote post-secondary education? How do people get Pathways to work for them in their community?

Mr. Rowen: Let me answer that question about getting Pathways, and then others probably have as much to say about the broader question.

Pathways to Education Canada is an organization that does not deliver programs. It is there to help support all the different community programs. Each of the Pathways programs is delivered by a local agency. It is the local agency that people trust. Chebucto Communities Development Association, CCDA, in Spryfield, wanted to do the program. They talked to us over a period of time. That has been true for every community. I cannot think of one where it has taken less than a couple of years. They would go through the application process: demonstrate the need of the community — the very high dropout rate and low post-secondary participation; define, over a period of time, the community geographically; demonstrate the capacity as an organization to do it; and demonstrate the capacity within the broader community to do it.

That takes place as a process of community engagement of over a period of one year or so. They are just finishing up in Winnipeg, in Spryfield and in Kingston. That is roughly the process. As an agency embedded in the community, they would be the vehicle to deliver the program. We would provide both financial and program support as well as a great deal of mentoring of staff over a long period of time.

Senator Cordy: You are the guide and the helpful partner, is that correct?

Comme le disait le président, les programmes communautaires sont les plus efficaces, et nous avons dans nos collectivités d'extraordinaires bénévoles, qui font des choses épatantes.

Je vais poser mes deux questions d'un coup. La première se rapporte à Passeport pour ma réussite. Je sais qu'un entrepreneur de Halifax a fait un don considérable pour que le programme soit mis en œuvre dans notre ville. Comment une collectivité peut-elle obtenir que Passeport pour ma réussite s'installe chez elle?

Ma deuxième question se rapporte au travail auprès des familles. Il ne faut pas attendre qu'un élève soit en 11^e ou 12^e année pour lui parler d'études postsecondaires, il faut en parler tout au long de la scolarité. Pensons à des jeunes dont les parents n'ont pas fait d'études postsecondaires, pensons aux défis et aux craintes qu'ils peuvent avoir, de même que leurs parents, en songeant à l'endettement à contracter, et à ce que cela signifiera à la fin des études. Vous étiez quelques-uns à dire que les gens ignorent les avantages que peut apporter l'instruction.

L'un des facteurs de décrochage, c'est la pauvreté des familles et le manque de soutien au début de la scolarité, on le comprend bien. Vous avez aussi parlé d'emplois d'été. Quand on est d'une famille de la classe moyenne ou supérieure, il y a toujours moyen de parler à des amis propriétaires d'entreprises qui embauchent des étudiants, l'été. Ceux qui sont démunis n'ont pas l'avantage d'un tel réseau lorsqu'il s'agit d'obtenir un emploi d'été.

Comment travailler auprès des familles pour promouvoir assez tôt les études postsecondaires? Comment faire en sorte que Passeport pour ma réussite aide une collectivité donnée?

M. Rowen : Je vais d'abord répondre à la question sur Passeport pour ma réussite, puis les autres pourront en dire autant, sans doute, sur la question plus générale.

Passeport pour ma réussite Canada est une organisation qui n'offre pas des programmes. Elle soutient divers programmes communautaires. Chaque programme de Passeport pour ma réussite est offert par un organisme local. Les gens font confiance aux organismes locaux. Chebucto Communities Development Association, ou CCDA, à Spryfield, voulait profiter des avantages du programme. L'organisme nous en a parlé pendant un certain temps, comme le font toutes les collectivités. Que je sache, ça ne prend jamais moins de deux ans. Il y a une procédure pour présenter la demande. Il faut justifier les besoins pour la communauté, par exemple un taux de décrochage très élevé ou une faible inscription aux études postsecondaires. Il faut donner une définition géographique de la collectivité, pour une période de temps. Il faut prouver la capacité de l'organisme d'atteindre les objectifs et cela, au sein de la collectivité.

C'est donc un processus de mobilisation communautaire qui dure un an, environ. Ce processus tire à sa fin à Winnipeg, à Spryfield et à Kingston. Voilà en gros comment cela se passe. C'est l'organisme intégré à la communauté qui offrira le programme. Nous pouvons accorder une aide financière et un soutien au programme, de même que beaucoup de mentorat pour le personnel, sur une assez longue période.

Le sénateur Cordy : Vous êtes un guide et un partenaire utile, n'est-ce pas?

Mr. Rowen: Exactly. It has always been a community organization initiating with us, which works best.

Others can talk about the range of supports that people need early in a general sense, but we are talking about building within communities the social capital — that is not to say that human capital is not important — that allows a community to say that there is support for young people to develop in healthy ways from early years programs right through.

Carolyn Acker used to say that she was not that a Pathways program could exist in a community that has not engaged the community and demonstrated it through adopting an early years program. There are several points of strategic intervention, and that is an important one; and the transition to high school and post-secondary education is another. If we look to the old National Children's Agenda, we could find these things, but it takes the breadth of community support, of which Pathways would be just one element of that breadth.

Mr. Haldane: The YMCA is a major provider of child care across the country. We have been experimenting with building this into the national child care YMCA Playing to Learn curriculum. We are building post-secondary access conversations into the child care curriculum and working with parents at a very early stage to start thinking about this possibility.

I do not know whether the committee has had exposure to Martin Connell, who is a philanthropist in Toronto. He has been working on the issue of access to RESP accounts. A significant problem exists in some areas with the application to set up an RESP account. Some organizations are intercepting low-income families in their neighbourhoods and charging a fee for what should be a free service through the banks. We believe this is something you cannot start too early. We can make many interventions at the early childhood level so that families think about this in their children's early years. By the time a student reaches the end of high school, it is challenging to implant this vision into the minds of families.

[Translation]

Mr. Dumont: Interaction with families is not easy. Some youths who join various parts of the project are already taking an interest in university. When they come to participate in activities, the parents have already been advised, and they must give their consent. This part is for the young people who are already aware of the facts.

Some parents call us to ask us whether they can register their child in one of the activities of this project. When we approach families with lower incomes, whose parents have had no post-secondary schooling, we have to go through parents' committees in high schools where we run the parts of our project that target those young people who take less interest in university and who are potential drop-outs. Parents' committees are informed of what we can offer to raise the young people's awareness.

I am quite aware of the fact that we must attract companies to participate in this social commitment to mobilizing young people. We must call upon those parents who have had no schooling.

M. Rowen : Exactement. L'initiative vient toujours de l'organisme communautaire, c'est ce qui fonctionne le mieux.

D'autres témoins pourront parler du soutien qui est nécessaire pendant l'enfance en termes généraux, mais nous parlons de renforcer le capital social de la collectivité. Le capital humain est certes important aussi, mais nous permettons à une collectivité de soutenir les jeunes, pour qu'ils s'épanouissent sainement grâce à des programmes, pendant toute leur jeunesse.

Carolyn Acker disait qu'elle doutait qu'un programme Passeport pour ma réussite puisse exister dans une collectivité qui n'était pas mobilisée et qui ne l'avait pas prouvée en adoptant un programme pour la petite enfance. Il y a divers moments où on peut intervenir stratégiquement, et celui-là est important, de même que la transition entre l'école secondaire et le postsecondaire. On trouvait cela dans l'ancien Plan d'action nationale pour les enfants, mais il faut un large soutien de la communauté, dans lequel peut s'inscrire le programme Passeport pour ma réussite.

M. Haldane : L'UCJG est le plus grand prestataire de services de garderie à l'échelle du pays. Nous avons essayé d'intégrer cela au programme Apprendre en jouant des services de garde de l'UCJG. Dans le programme des services de garderie, nous intégrons des discussions sur l'accès aux études postsecondaires et nous travaillons auprès des parents, très tôt, pour qu'ils songent à cette possibilité.

Je ne sais pas si le comité connaît Martin Connell, un philanthrope torontois. Il a travaillé sur l'accès aux Régimes enregistrés d'épargne-études. Il y a un problème important lié aux demandes de REEE. Certains organismes sollicitent les familles à faible revenu du voisinage et exigent des frais pour ce qui est offert gratuitement par les banques. Nous pensons qu'on ne commence jamais trop tôt ce genre de chose. Nous pouvons faire de nombreuses interventions dans la petite enfance, de manière que les familles réfléchissent à cette possibilité assez tôt. À la fin des études secondaires, il est difficile de faire en sorte que les familles intègrent cette idée à leur vision d'avenir.

[Français]

M. Dumont : Ce n'est pas un élément facile d'interagir avec les familles. Pour certains jeunes qui viennent dans les volets du projet, ils sont déjà intéressés par l'université. Quand ils viennent pour participer à des activités, les parents sont déjà interpellés, ils doivent donner leur accord. C'est le volet pour les jeunes qui sont déjà sensibilisés.

Il y a des parents qui nous appellent pour nous demander s'ils peuvent inscrire leur enfant à une des activités du projet. Quand on s'approche des familles dont les revenus sont moins élevés, où les parents ne sont pas scolarisés, il faut passer à travers les comités de parents dans les écoles secondaires où les volets que l'on mène, ciblés sur les populations de jeunes moins intéressés par l'université sont des décrocheurs potentiels. Les comités de parents sont informés de ce que nous offrons pour sensibiliser les jeunes.

Je suis bien conscient qu'on doit attirer des entreprises dans cette implication sociale de mobiliser les jeunes. Il faut interpellier les parents qui ne sont pas scolarisés. Ils ne sont pas faciles à

They are not easy to approach. They do not trust us because they do not trust educated people. The parents who are in a school environment are much more likely to make the connection.

Once the connection has been well established, I think that this could spread to different parts of society, but all this is a question of time and of visibility for the organizations that do this work and it is also a question of reputation. Over the years, we end up managing to break through almost every point of resistance at various levels. I see that parents are beginning to know about us, and they call upon us without necessarily going through the schools.

[English]

The Chair: I thank the witnesses for their contributions today that have provided the committee with a wealth of information. I wish them good luck in their continued efforts with their respective programs and projects.

We stand adjourned until 10:30 a.m. tomorrow.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, June 10, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, met this day at 10:31 a.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology. Today we continue with our study on access to post-secondary education. The theme today is distance learning. We have three people to help us through the examination of this subject.

Dr. Thomas Chase is Vice-President (Academic) and Provost for Royal Roads University. Prior to that, he was Dean of Arts at the University of Regina. He is also founding director of the Centre for Academic Technologies.

Dr. Tony Bates is President and CEO of Tony Bates Associates Ltd. He is a private consultant specializing in e-learning and higher education. He is currently providing advice on e-learning strategy to a number of universities and colleges in Canada, and also to the Government of Alberta. He was a member of the World Economic Forum Global Advisory Council on Technology and Education in 2008-09. He has written 11 books on distance education and learning technologies. He has done consultation in over 40 countries. He has a wide variety of experience.

Lori Van Rooijen is Vice-President, Advancement, with Athabasca University in Alberta. She has had a successful career as a consultant in strategic leadership and planning, communications and public participation, and project management and development.

approcher. Ils sont méfiants, ils nous voient comme des gens scolarisés. Et c'est davantage des parents dans les milieux scolaires qui vont faire le lien.

Une fois ce lien entretenu, je pense que cela va pouvoir rayonner dans plusieurs milieux, mais tout cela c'est une question de temps et de visibilité pour les organismes qui font du travail et c'est une question de réputation. Avec les années, on finit par percer à peu près toutes les résistances à différents niveaux. Je vois que pour les parents, on commence à être reconnu et ils font appel à nous sans nécessairement passer par les écoles.

[Traduction]

Le président : Je remercie les témoins pour leurs contributions aujourd'hui : vous avez fourni beaucoup d'information. Je vous souhaite bonne chance pour vos programmes et vos projets.

La séance est levée et nous reprendrons nos travaux à 10 h 30 demain.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 10 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 31, pour étudier l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (président) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Bienvenue à la réunion du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie. Nous poursuivons l'étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire. Le thème d'aujourd'hui est l'apprentissage à distance. Nous avons invité trois témoins pour nous aider à examiner le sujet.

M. Thomas Chase est vice-président (académique) et prévôt à l'Université Royal Roads. Avant d'occuper ces fonctions, il était doyen de la faculté des arts à l'Université de Regina. Il est également le directeur fondateur du Centre des technologies de l'éducation.

M. Tony Bates est le chef de la direction de Tony Bates Associates Ltd. Il est consultant privé en apprentissage en ligne et en enseignement supérieur. Il conseille actuellement un certain nombre d'universités et de collèges au Canada ainsi que le gouvernement de l'Alberta sur la stratégie à adopter pour l'apprentissage en ligne. En 2008-2009, il a fait partie du Comité consultatif mondial sur la technologie et l'éducation du Forum économique mondial. Il a écrit 11 ouvrages sur la formation à distance et les technologies de l'apprentissage et a donné des consultations dans plus de 40 pays. Il a une expérience très variée.

Lori Van Rooijen est vice-présidente, Avancement, à l'Université Athabasca en Alberta. Elle a connu une brillante carrière en tant que consultante en leadership et planification stratégique, en communication et participation du public ainsi

Athabasca University itself is a pioneer in the use of computers to deliver online courses. While it is headquartered in Athabasca, Alberta, it has satellites also in Edmonton and Calgary.

Welcome to all three of you. We look forward to hearing your comments, up to seven minutes each. Unless you want to change the order, I will hear you in the order that you are on the agenda, and that means starting with Thomas Chase from Royal Roads University.

Thomas Chase, Vice-President (Academic) and Provost, Royal Roads University: Thank you for the privilege of being here with you this morning to speak on the subject of accessibility of post-secondary education in Canada. In the short time available, I would like to focus on one of the points that the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has identified as being of particular interest: current barriers in post-secondary education such as geography, family income and challenges faced specifically by Aboriginal students.

As provost at Royal Roads University, I represent a unique Canadian university, one specifically founded by the Government of British Columbia to serve the needs of in-career professionals and their employers. The average age of our students is 36; the majority of them are in graduate programs. Indeed, we are the second-largest graduate school in B.C.; and we focus our academic programs solely in the applied and professional fields.

We do so with the explicit goal of high academic quality. In the most recent National Survey of Student Engagement, NSSE, we came first among Canadian universities for level of academic challenge and first among Canadian universities for active and experiential learning. In surveys of graduates done by the B.C. government, we consistently place at or near the top of British Columbia universities for level of student satisfaction with the quality, relevance and delivery of our programs. For public investment per full-time equivalent, FTE, student, we are also the most cost-effective of the British Columbia universities.

At the heart of our model is a blended, cohort-based, team-focused approach to learning. The majority of our graduate programs are organized around a series of intensive on-campus residencies lasting two or three weeks and involving the full cohort in team-based learning that is centered on problem-solving: in a word, active and experiential learning for highly motivated and very mature students. These residencies alternate with distance-learning segments during which students work online with their team under the guidance of a faculty supervisor. Again, the emphasis is on discovery and problem-solving rather than rote learning or memorization.

The success we have may be gauged by the external indices that I have already touched on, including the NSSE and the B.C. government surveys. More important, however, is the repeated testimony of our students and their employers that Royal Roads

qu'en gestion et élaboration de projets. L'Université Athabasca fait d'ailleurs figure de pionnière dans l'utilisation des ordinateurs pour donner des cours en ligne. Même si l'université est principalement située à Athabasca, en Alberta, elle a des installations secondaires à Edmonton et à Calgary.

Bienvenue à vous trois. Vous avez sept minutes pour faire vos exposés, que nous avons hâte d'entendre. À moins que vous ne vouliez changer l'ordre de présentation, je demanderais à Thomas Chase, de l'Université Royal Roads, de commencer, car il est le premier témoin à l'ordre du jour.

Thomas Chase, vice-président (académique) et prévôt, Université Royal Roads : Je vous remercie de m'avoir accordé le privilège de parler avec vous ce matin de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Pour le peu de temps dont je dispose, j'aimerais me concentrer sur un sujet qui intéresse tout particulièrement votre comité : les obstacles à l'accès à l'éducation postsecondaire que l'on rencontre actuellement, comme la distance, le revenu familial et les problèmes auxquels sont confrontés les Autochtones.

En tant que prévôt de l'Université Royal Roads, je représente une université canadienne unique, fondée par le gouvernement de la Colombie-Britannique pour répondre aux besoins des professionnels et de leurs employés. Nos étudiants ont en moyenne 36 ans; la majorité d'entre eux suivent un programme d'études supérieures. En fait, nous occupons le deuxième rang pour ce qui est des écoles d'études supérieures en Colombie-Britannique; nos programmes de formation générale sont seulement axés sur les champs appliqués et professionnels.

Notre objectif est de donner un enseignement de grande qualité. Dans le dernier sondage national sur la participation des étudiants, nous sommes arrivés premiers parmi les universités canadiennes pour le degré de difficulté des études et pour l'apprentissage par l'action et l'expérience. Dans les enquêtes auprès des diplômés menées par le gouvernement de la Colombie-Britannique, notre université se classe chaque fois au premier rang, ou tout près, parmi les universités de la Colombie-Britannique pour le niveau de satisfaction des étudiants concernant la qualité, la pertinence et la prestation des programmes. Pour ce qui est de l'investissement public par étudiant équivalent temps plein, nous sommes également l'université la plus rentable en Colombie-Britannique.

Notre modèle est fondé sur l'apprentissage par cohortes et équipes. La majorité de nos programmes d'études supérieures s'articulent autour d'une série de résidences de deux ou trois semaines intensives sur le campus où toute la cohorte apprend à régler des problèmes en équipes : bref, cela donne des étudiants très motivés et d'une grande maturité qui apprennent par l'action et l'expérience. Ces résidences se font en alternance avec des périodes où les équipes d'étudiants apprennent et travaillent en ligne avec l'aide d'un superviseur de la faculté. Je répète que nous mettons l'accent sur la résolution de problème au lieu de l'apprentissage par cœur.

Le succès que nous connaissons peut être mesuré par les indices externes dont j'ai déjà parlé, soit le sondage national sur la participation des étudiants et les enquêtes du gouvernement de la Colombie-Britannique. Fait plus important encore, il peut être

programs transform their way of seeing and doing. The intensive on-campus residencies establish bonds of support and mutual appreciation among students from widely varying backgrounds and locations. These bonds endure for years after the completion of their academic programs.

Graduates from our master's program in environmental education and communication, for example, many of them employed by governments and NGOs throughout the country, report that the program not only transforms the way they frame environmental issues but provides them with the tools to be effective communicators and advocates for change in their local communities.

Our blended MBA program, unique in Canada not only in its shape but in the pedagogical innovations it contains, provides employers and communities with well-rounded business leaders grounded in the practice and ethics of contemporary management.

Reports in the media over the past year and more have made clear that the traditional funding model for Canadian universities is under considerable strain. Competing demands on the public purse, most particularly the rise in costs of health care and end-of-life care for an aging population, mean that the future for traditional universities is challenging.

The Royal Roads blended model, by contrast, offers much promise in its ability to meet current and future needs of Canadians. The model allows those already in the workforce to gain educational qualifications, particularly graduate degrees, without suspending their employment or relocating themselves for months at a time away from their families. Our model, therefore, keeps the total cost of post-secondary education down by reducing the personal and professional dislocation associated with traditional face-to-face delivery on an urban campus.

Our model has positive implications for populations traditionally under-represented on Canadian campuses, especially Aboriginal people. As noted, Royal Roads programming is designed specifically for those unable to commit to a conventional university delivery mechanism of semester-long, on-campus presence. For members of Aboriginal communities in B.C.'s interior and northern regions, we offer graduate education that allows people to remain in their home communities for the greater proportion of their in-program time. Furthermore, our team-based cohort model provides a tremendous degree of support to students who are working from home communities. This is in strong contrast to most other distance education programs, which can leave students in a one-on-one relationship with an unseen instructor, isolated from others in the program.

mesuré par les témoignages répétés de nos étudiants et de leurs employeurs selon lesquels les programmes de l'Université Royal Roads transforment leur façon de voir et de faire les choses. Les résidences intensives sur le campus favorisent l'interaction entre les étudiants, qui se soutiennent et s'apprécient même s'ils ont des connaissances très diverses et viennent d'endroits très différents. Les étudiants entretiennent toujours leurs relations des années après avoir terminé les programmes d'études.

Les diplômés de notre programme de maîtrise en éducation et communication relatives à l'environnement, dont bon nombre sont employés par les gouvernements et les ONG au pays, signalent que le programme change non seulement leur façon d'envisager les questions environnementales, mais il leur fournit aussi les outils nécessaires pour être des communicateurs et des promoteurs du changement efficaces dans leurs collectivités.

Notre programme de MBA hybride est unique au Canada non seulement par sa forme, mais aussi par les innovations pédagogiques qu'il contient. Il donne aux employeurs et aux collectivités des chefs d'entreprise expérimentés, conscients des problèmes d'ordre pratique et soucieux de l'éthique de la gestion contemporaine.

Notamment au cours de la dernière année, les médias ont clairement signalé que le modèle de financement conventionnel des universités canadiennes est mis à rude épreuve. Les nombreuses demandes de financement public et plus particulièrement l'augmentation des coûts des soins de santé et des soins en fin de vie attribuable au vieillissement de la population signifient que les universités telles que nous les connaissons connaîtront des problèmes dans l'avenir.

Le modèle hybride de l'Université Royal Roads est en revanche prometteur par la possibilité qu'il offre de répondre aux besoins actuels et futurs des Canadiens. Ce modèle permet aux travailleurs d'obtenir des diplômes d'études supérieures sans avoir à interrompre leur emploi ou à s'éloigner de leur famille durant des mois. Notre modèle garde ainsi le coût total de l'éducation postsecondaire à un niveau faible en évitant l'éloignement de la famille et du travail au cours de longue période que nécessitent les cours conventionnels sur les campus.

Notre modèle met à contribution de façon positive les communautés généralement sous-représentées sur les campus canadiens, notamment les Autochtones. Comme je l'ai fait remarquer, les programmes de l'Université Royal Roads sont conçus pour ceux qui ne peuvent pas suivre les cours sur les campus pendant des semestres complets, comme le veut le modèle traditionnel de la formation universitaire. Nous offrons des programmes d'enseignement supérieur aux Autochtones de la Colombie-Britannique et des régions du Nord qui leur permettent de rester dans leur collectivité la majorité du temps. De plus, notre modèle de cohorte par équipe offre un degré de soutien considérable aux gens qui étudient à distance. Il est très différent de la plupart des programmes de formation à distance, où les étudiants communiquent avec un seul chargé de cours qu'ils ne voient pas et sont isolés des autres étudiants du programme.

While enrolments of Aboriginal people are still proportionately below those of non-Aboriginal people, we are confident that our model will attract increasing numbers of Aboriginal professionals as the pool of potential applicants continues to deepen.

I would offer the following four specific suggestions to the committee for its consideration with respect to increasing accessibility.

Target federal funding to the development of a highly skilled workforce with an increased proportion of graduate degree holders.

Target federal funding to applied and professional programs that are directly related to federal and provincial goals for labour market development.

In partnership with the post-secondary sector, strategize on the international component of labour market development: How might we approach the challenge of attracting highly qualified international students to applied and professional programs in Canada, and then retaining those students after graduation so that they assist in meeting our labour market needs?

In approaching the range of issues around student loans, bursary programs, the Canada Learning Bond and similar instruments of fiscal policy as they apply to education, we recommend that you consider emphasizing the fact that investments made now in post-secondary education will pay a very high dividend in the future in the development of a highly skilled workforce, a more productive and diversified knowledge-based economy, and, perhaps more important than anything, a healthier and better engaged population.

The Chair: Thank you very much. Let me move now to Dr. Tony Bates.

Tony Bates, President and CEO, Tony Bates Associates Ltd.: Good morning, everyone. Thank you very much for inviting me here. It is a great privilege to be here. I grappled with this to some extent because I knew I would have colleagues from two excellent institutions talking about distance education, and I would like to talk about something rather different, which is the need for conventional institutions to radically change to improve access for students. I would like to focus on that. I am not focusing on separate organizations for distance education, or even distance education, but flexible delivery of programs to meet students' needs today.

I also grappled with the difference between responsibilities between autonomous institutions such as universities, the provincial responsibilities and the federal responsibilities. I have tried to accommodate to those issues.

The important thing is the demographics of Canadian students now. The average age of a Canadian student is 24. There are now more students, what we would call lifelong learners, returning to education as there are students coming out of high school. That is

Si le taux d'inscription des Autochtones est toujours relativement faible par rapport à celui des personnes non autochtones, nous sommes confiants que notre modèle attirera davantage de professionnels autochtones à mesure que leur nombre augmentera.

Nous souhaitons faire quatre suggestions précises au comité pour faciliter l'accès à l'éducation postsecondaire.

Le financement fédéral doit servir à développer des travailleurs hautement qualifiés et à augmenter le nombre de détenteurs de diplômes d'études supérieures.

Il faut également utiliser les fonds fédéraux pour les programmes de formation appliquée et de formation professionnelle qui sont directement liés aux objectifs fédéraux et provinciaux de développement du marché du travail.

En partenariat avec le secteur de l'éducation postsecondaire, il faut établir une stratégie sur le développement du marché du travail au niveau international : comment amener des étudiants étrangers hautement qualifiés à s'inscrire à des cours de formation appliquée et de formation professionnelle au Canada et comment les garder au pays après les études pour qu'ils aident à répondre aux besoins de notre marché du travail?

En ce qui a trait aux problèmes concernant les prêts étudiants, les programmes de bourses, le Bon d'études canadien et les instruments de politique budgétaire semblables en éducation, nous vous recommandons de mettre l'accent sur le fait que les investissements effectués actuellement dans l'éducation postsecondaire auront des retombées très importantes pour ce qui est de la formation d'effectifs hautement qualifiés et du développement d'une économie fondée sur le savoir plus productive et plus diversifiée et, ce qui est peut-être plus important encore, ils permettront à la population de vivre en meilleure santé et de participer plus activement à la vie collective.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Passons à M. Tony Bates.

Tony Bates, président et chef de la direction, Tony Bates Associates Ltd. : Bonjour à tous. Je vous remercie beaucoup de m'avoir invité; c'est un grand privilège. J'ai un peu hésité dans ma préparation, car je savais que des confrères de deux excellentes universités venaient parler de l'éducation à distance. Pour ma part, j'aimerais parler de quelque chose d'assez différent, soit le besoin d'un changement radical dans les universités conventionnelles pour améliorer l'accès des étudiants. Voilà ce sur quoi je souhaiterais me concentrer. Je ne veux ni parler de l'éducation à distance ni des organisations qui l'offrent, mais de la prestation souple des programmes pour répondre aux besoins des étudiants d'aujourd'hui.

J'ai aussi cherché à comprendre la différence entre les responsabilités des établissements autonomes comme les universités et celles des gouvernements provinciaux et fédéral. J'ai essayé de faire la part des choses.

Il importe de connaître les données démographiques des étudiants canadiens d'aujourd'hui. Ces étudiants ont en moyenne 24 ans. Il y a désormais davantage de gens qui retournent aux études qu'il n'y a d'étudiants qui terminent

a demographic issue and one caused also by the knowledge society, which requires people to continuously keep up to date. In other words, students are learning for life now and need access to universities throughout their life.

It is really important for students working in knowledge-based industries to have access to the latest research coming out of universities. Therefore, it is not enough for conventional universities to think of education from the ages of 18 to 25 or 26, but as Martha Piper, a former president of University of British Columbia, said, "Once a UBC student, always a UBC student."

We have a demand for large numbers of well-educated students, for knowledge-based industries and, particularly, we need to look at how we will cope with lifelong learning.

One of the issues I wanted to raise concerning public policy is about how lifelong learning should be paid for. If many of these students have already been through the public education system, they have already been subsidized, and now they are working and not living at home, or most of them are not, so should they be subsidized to the same rate? Should they pay full cost? Again, I have my own views, but I have not seen any public debate about this. That is an issue I would like to put before you.

With lifelong learning and the knowledge-based society, universities and colleges need to focus on skills and competencies as well as content, and particularly skills defined by The Conference Board of Canada, such as independent learning, the ability to go on learning after they have finished a formal program, embedding information and communication technology skills within their subjects and so on.

In our conventional institutions, we have an old model inherited from the 19th century that works very well for an elite or for small numbers, but we do not have an elite and small numbers now. We have almost 40 per cent or 50 per cent of the population going on to post-secondary education; we have very large numbers of students and very large classes in even our best research universities, particularly in first and second year.

The institutions have not adapted very well to the "massification" of higher education. They have continued the old model forward. Most institutions globally, not just in Canada, are using technology mainly in two ways. They are adding it on to the classroom model. They are putting in lecture-capture systems and clickers, where students can give responses and so on. We are adding the Global Positioning System, GPS, and quadraphonic sound to a horse and cart, but it is still a horse and cart.

The other big development is fully online learning, which is growing very rapidly. Across North America, online enrolments have increased over the last five to six years by about 14 per cent to 15 per cent per annum, compared with 2 per cent to 3 per cent

l'école secondaire. C'est à cause de la société du savoir, qui demande que les gens apprennent continuellement. Autrement dit, les gens apprennent désormais quel que soit leur âge et ils ont besoin d'avoir accès aux études universitaires toute leur vie.

Il importe beaucoup pour les étudiants qui travaillent dans les industries du savoir d'avoir accès aux dernières recherches provenant des universités. Ainsi, les responsables des universités conventionnelles ne peuvent plus simplement se dire que l'éducation est donnée aux gens âgés de 18 à 25 ou 26 ans, mais comme l'a dit Martha Piper, ancienne présidente de l'Université de la Colombie-Britannique, si on a étudié à l'UBC, on fera toujours partie de sa cohorte.

Les secteurs du savoir ont besoin d'un grand nombre d'étudiants qui possèdent un bon bagage scolaire. Nous devons notamment examiner comment nous allons nous adapter à l'éducation permanente.

Je voulais entre autres parler de politiques publiques et de la façon de payer l'éducation permanente. Si un grand nombre de ces personnes ont étudié dans le système public, elles ont déjà été subventionnées. Maintenant qu'elles travaillent et que la plupart ne vivent pas à la maison, devraient-elles recevoir le même niveau de subvention? Devraient-elles tout payer? J'ai bien sûr mes opinions, mais je n'ai pas vu de débat public être tenu là-dessus. Voilà un sujet dont j'aimerais m'entretenir avec vous.

Pour s'adapter à l'éducation permanente et à la société du savoir, les responsables des universités et des collèges doivent se concentrer autant sur les compétences que sur les connaissances que doivent acquérir les étudiants. Il faut porter une attention particulière aux compétences mises de l'avant par le Conference Board du Canada, comme l'autodidaxie, soit la capacité pour quelqu'un d'apprendre après avoir terminé un programme officiel en acquérant des compétences liées aux technologies de l'information et des communications pour les appliquer dans sa sphère d'activité, et cetera.

Dans les établissements conventionnels, il y a un vieux modèle hérité du 19^e siècle qui fonctionne très bien pour une élite ou un petit nombre de personnes. Cependant, nous ne sommes pas dans cette situation à l'heure actuelle. Environ 40 ou 50 p. 100 de la population poursuivent leurs études après l'école secondaire; il y a un nombre considérable d'étudiants dans les universités, même dans nos meilleures universités de recherche, notamment en première et deuxième années.

Les établissements ont de la difficulté à s'adapter à la massification de l'enseignement supérieur. Ils ont perpétué le vieux modèle. En général, et pas seulement au Canada, les établissements utilisent la technologie de deux façons. On ajoute la technologie au modèle des cours donnés en classe. On installe des systèmes de projection, des appareils qui aident les étudiants à donner des réponses et ainsi de suite. Toutefois, si un vieux modèle bénéficie de la technologie dernier cri, il n'en demeure pas moins un vieux modèle.

L'autre développement important est l'apprentissage fait entièrement en ligne, qui prend très rapidement de l'ampleur. Partout en Amérique du Nord, les inscriptions aux cours en ligne ont augmenté d'environ 14 ou 15 p. 100 par année ces cinq ou six

enrolment in traditional institutions. Fully online learning is expanding very rapidly, and even then most institutions are not keeping up with the demand. Unfortunately, in most institutions, it is off to the side. It is not seen as central to the activity of the institution. It is often more expensive, seen as a money generator and run often outside the main academic stream. For instance, we do not have a mainline faculty often teaching online courses.

I would like to see much more hybrid learning, where we do not get rid of face-to-face teaching. I have been in distance education all my working life, and it does much more than most instructors can imagine. However, some things are much easier to do in a face-to-face situation. If you are training someone to be an artist in glass, you have to work with your hands. You cannot do that at a distance. I would like to see more blended learning or hybrid learning, where some of the face-to-face instruction is reduced to give more time for students to work online. That would then enable students who are working part time, or have to commute, to do much more at home but focus when they get to campus on the things the campus does best.

Our current mainline, campus-based institutions do not have enough flexibility for current and certainly for future needs. In particular, the element that is really lacking, compared with Australia, the U.K. and even the United States, is that we do not have a national strategy to support e-learning or the use of technology in teaching. As a result we are missing out, and I will come back to what we are missing out on, particularly on the international market.

I have some solutions, and you will be happy to know that none of these are very expensive. I see the federal role as being relatively limited because the institutions are autonomous, but the big problem is the lack of incentives for change in the current system. Universities are well entrenched. They are very powerful lobbyists with provincial governments. They know they will get the money whatever the government says; it is very hard for governments to interfere, and they should not interfere with the autonomy of the institutions.

I will tell you my suggestions. Create a virtual national centre for digital learning; a virtual centre in that it would link together the experts in Royal Roads University, Athabasca, people in Ontario and so on to work collaboratively on a virtual network. I have provided some background on that. Particularly, this centre would provide a place where industry, education and government can come together to look at policy in this area.

dernières années par rapport à une augmentation de 2 ou 3 p. 100 des inscriptions pour suivre des cours dans les établissements conventionnels. L'apprentissage fait entièrement en ligne prend très rapidement de l'ampleur. La plupart des établissements ne parviennent pas à répondre à la demande. Ce type d'apprentissage est malheureusement mis de côté dans la plupart des établissements. Il n'est pas vu comme faisant partie intégrante des activités. Il est souvent plus dispendieux et considéré comme une source de revenus gérée à part des activités de formation principales. Par exemple, il n'y a généralement pas de corps professoral affecté spécialement aux cours en ligne.

Je souhaiterais qu'il y ait beaucoup plus d'apprentissage hybride, où on n'abandonne pas la méthode d'enseignement face à face. J'ai participé à l'éducation à distance durant toute ma carrière et je peux dire que ce genre d'éducation fait beaucoup plus que ce que peuvent s'imaginer la plupart des agents de formation. Cependant, certaines choses sont bien plus faciles à réaliser en étant sur place. Si on enseigne à quelqu'un à souffler le verre, il faut le faire avec les mains. Ce n'est pas possible de le faire à distance. J'aimerais qu'il y ait davantage d'apprentissage hybride, où l'enseignement face à face est réduit de sorte que les étudiants ont plus de temps pour étudier en ligne. Cela permettrait aux étudiants qui travaillent à temps partiel ou qui doivent faire la navette de faire beaucoup plus à la maison et de se concentrer sur les choses que l'université fait le mieux lorsqu'ils suivent des cours sur le campus.

Nos établissements conventionnels qui se fondent sur l'enseignement donné sur les campus n'ont pas assez de flexibilité pour répondre aux besoins actuels, sans parler des besoins à venir. Par rapport à l'Australie, au Royaume-Uni et même aux États-Unis, ce qui manque le plus, c'est que nous n'avons pas de stratégie nationale pour soutenir l'apprentissage en ligne ou l'utilisation de la technologie dans l'enseignement. Cela fait que nous manquons le coche. Je reviendrai d'ailleurs sur ce qui nous fait le plus défaut, notamment sur la scène internationale.

J'ai certaines solutions, et vous serez heureux de savoir qu'aucune n'est très dispendieuse. Je pense que le gouvernement fédéral devrait jouer un rôle relativement limité étant donné que les établissements sont autonomes. Le grand problème, c'est le manque de mesures incitatives pour changer les choses dans le système actuel. Les universités sont bien campées sur leurs positions. Elles ont des lobbyistes très puissants qui font des pressions sur les gouvernements provinciaux. Les responsables savent qu'ils vont obtenir les fonds, peu importe ce que dit le gouvernement; il est très difficile pour les gouvernements de s'ingérer dans les affaires des universités, ce qui est une bonne chose, car elles doivent garder leur autonomie.

Je vais vous faire des recommandations. Il faudrait créer un centre national virtuel de l'apprentissage par ordinateur; un centre qui mettrait en relation les experts de l'Université Royal Roads et ceux de l'Université Athabasca, des gens en Ontario et ainsi de suite qui pourraient collaborer à la création d'un réseau virtuel. J'ai quelque peu situé le contexte à cet égard. Le centre donnerait notamment l'occasion aux gens de l'industrie, de l'éducation et du gouvernement de se réunir pour examiner les politiques.

I would like to see federal funds for innovative, national program delivery; programs that could be delivered across the country in a hybrid mode, with individual institutions providing the local support but maybe a centralized online component that will be shared across institutions.

Next would be a national depository or centre for Canadian open content. Open content is free educational materials available to instructors and students to integrate in their own studies. There is a big movement toward this, but no collection is being done nationally of digital educational materials.

Another suggestion is national awards for innovative instructors. One of the big problems is lack of transfer between institutions, and particularly between provinces, so that if you start your studies in B.C. and want to go to Ontario, often you have to start all over again because you cannot transfer the credits that you have received. Perhaps we could have a national credit bank.

In conclusion, we had a lead in digital learning. In the 1990s, Canada was probably the most advanced country in the world in using online learning. I think we have lost that lead now. We do not have a national strategy for education, for digital learning or marketing of services or products. It is not just an educational issue but also an economic issue. If we want to be internationally competitive in the knowledge-based industries, we have to have an education system that is really flexible and supports lifelong learning.

Last, the real issue here is not so much these individual proposals — and I could come up with many more — but the lack of an appropriate federal-provincial structure to support flexible delivery of programs, particularly across provincial borders. It is too important to leave just to the institutions and provinces alone.

The Chair: Thank you very much. Next is Lori Van Rooijen from Athabasca University.

Lori Van Rooijen, Vice-President, Advancement, Athabasca University: On behalf of Athabasca University, thank you very much for allowing us to speak today, along with my distance learning panel and colleagues. We are very happy to be here.

Post-secondary accessibility is critical to the future of this country and distance learning is an integral part of the solution. At Athabasca University, we have been living that now for over 40 years.

We are a public, comprehensive university. We do research, have undergraduate and graduate programs and serve over 38,000 students on a completely distance model. We use correspondence, technology and the online medium. Our university is very focused on providing and removing barriers. That is our mission.

Distance learning education continues to lead the sector as the increased accessibility it provides merges with the new information and communication technologies, ICT. New

Je souhaiterais qu'on consacre des fonds fédéraux à un mode de prestation national innovateur par lequel des programmes pourraient être donnés partout au pays de manière hybride. Les établissements pourraient offrir un soutien local, mais il y aurait une composante en ligne centralisée pour tous.

Il pourrait aussi y avoir un centre national de dépôt pour le contenu canadien libre de droits. Le contenu libre de droits, c'est le matériel didactique gratuit offert aux agents de formation et aux étudiants, qui peuvent l'intégrer à leurs programmes. Ce contenu suscite une forte adhésion, mais aucune collection nationale ne réunit les matériels didactiques enregistrés sur support numérique.

Je propose également de remettre des prix nationaux aux agents de formation créatifs. Le manque de transfert entre les établissements et, notamment, entre les provinces est un grand problème. Si on commence des études en Colombie-Britannique et qu'on veut les poursuivre en Ontario, il faut souvent recommencer du début, parce que les crédits obtenus ne peuvent pas être transférés. On pourrait créer un registre national des crédits.

En conclusion, nous étions en avance dans l'apprentissage par ordinateur. Dans les années 1990, le Canada occupait probablement le premier rang mondial concernant l'apprentissage en ligne. Or, je crois que nous nous sommes fait rattraper. Nous n'avons pas de stratégie nationale en matière d'éducation, d'apprentissage par ordinateur ou de mise en marché des produits et services. C'est un problème non seulement d'enseignement, mais aussi d'économie. Si nous voulons être concurrentiels dans les industries du savoir sur le plan international, notre système d'éducation doit être très flexible et il doit soutenir l'éducation permanente.

En terminant, la vraie question n'est pas tant de choisir parmi ces propositions — j'aurais pu en faire bien plus —, mais d'améliorer la structure fédérale-provinciale pour qu'elle soutienne la prestation souple des programmes, notamment d'une province à l'autre. C'est un sujet trop important pour qu'on laisse les établissements et les provinces s'en occuper seuls.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Passons à Lori Van Rooijen, de l'Université Athabasca.

Lori Van Rooijen, vice-présidente, Avancement, Université Athabasca : Au nom de l'Université Athabasca, je vous remercie beaucoup de nous permettre de témoigner aujourd'hui, de concert avec les autres spécialistes de l'apprentissage à distance. Nous sommes très heureux d'être ici.

L'accessibilité à l'éducation postsecondaire est capitale pour l'avenir du pays. L'apprentissage à distance fait partie intégrante de la solution. À l'Université Athabasca, nous le constatons depuis plus de 40 ans.

Les cours offerts dans notre université s'adressent à tous les segments de la population. Nous offrons des programmes de recherche et de premier et de deuxième cycles où l'enseignement se donne à distance à plus de 38 000 étudiants. Nous utilisons la correspondance, la technologie et l'Internet. Nous nous efforçons de réduire les obstacles; c'est notre objectif.

L'apprentissage à distance continue de mener le secteur étant donné que l'accessibilité accrue qu'elle offre est complétée par les technologies de l'information et des communications, les TIC. Les

learning environments include such things as wikis, blogs, podcasts and three-dimensional simulations. Together, they represent a significant shift in learning, and one that needs to be available to all Canadians if we are to maximize learning and also have the innovative workforce that we need in this country.

I will speak about a number of issues today, though I will not go through all of them. You have the submission in front of you. However, I would like to highlight some particular ones today.

The first issue is the barriers to post-secondary education. As reflected in all of our major planning and guiding documents, this issue represents the central purpose of Athabasca University's work over our 40-year history. We have a great deal of information on how distant learning can address the needs of Canadians. In the interest of brevity, I will focus on four of them. Actually, I will likely focus on three because I think my colleague, Dr. Chase, has focused on Aboriginal issues.

Time and space is a particular barrier that Canadians face when they are choosing post-secondary options. Distance education was created to really address the issues related to where potential students live, where they can commute to and when they can study. The combined effect of our model is focused on working adults with inflexible schedules; people in the military or other travelling jobs; students who find out in February that they actually need a course to complete their degree at another institution; adults who perform well at work but did not perform well in high school; and rural youth who are only 58 per cent as likely to enroll in post-secondary education, unless they come from a higher-income family.

In short, anyone with English-language skills and some time can register for our university courses. Together with Télé-université du Québec, TÉLUQ, Athabasca's French-language partner, we can provide accessibility to Canadians across the country.

The cultural context is probably an important one, as well. It is a barrier. We know that socio-economic status plays an important role in the decision to attend PSE. We also know that parental educational attainment also plays a role. This is a difficult one to address because it is a change of perception across many generations, and that is something that we need to work together on with schools, the kindergarten to Grade 12 system and other universities and colleges as well.

Finally, the last barrier is the digital divide. Many aspects of this divide need attention for all Canadians to participate in the economy, including improved digital infrastructure, increased comfort with the new technologies to facilitate the acceptance and application of new technologies, and access for under-represented groups.

nouveaux environnements d'apprentissage comprennent les wikis, les blogues, les balados et les simulations 3D. Pris ensemble, ils représentent un changement considérable dans les méthodes d'apprentissage. Ces nouveaux moyens doivent être offerts à tous les Canadiens si nous voulons maximiser l'apprentissage et avoir les effectifs innovateurs dont le pays a besoin.

Je vais parler d'un certain nombre de sujets aujourd'hui, mais je n'entrerai pas toujours dans les détails. Je vous ai remis mon document. Cela dit, j'aimerais souligner certains aspects de la question.

Le premier problème, ce sont les obstacles à l'éducation postsecondaire. Comme il est indiqué dans tous nos principaux documents de planification et d'orientation, c'est ce sur quoi l'Université Athabasca s'est surtout penchée depuis sa création il y a 40 ans. Nous avons beaucoup d'information sur la façon dont l'apprentissage à distance peut répondre aux besoins des Canadiens. Pour être brève, je vais me concentrer sur quatre aspects de la question. En fait, je vais plutôt parler de trois aspects, car je pense que mon confrère, M. Chase, a traité les questions relatives aux Autochtones.

Le temps et la distance sont des obstacles particuliers auxquels sont confrontés les Canadiens lorsqu'ils font des choix concernant l'éducation postsecondaire. L'éducation à distance a été créée afin de répondre aux problèmes liés à l'éloignement des étudiants potentiels, au trajet qu'ils doivent faire et aux périodes où ils peuvent étudier. L'effet combiné de notre modèle est axé sur les travailleurs adultes qui ont un emploi du temps inflexible; les militaires ou ceux qui doivent se déplacer pour leur travail; les étudiants réalisant en février qu'ils doivent suivre un cours pour obtenir leur diplôme dans un autre établissement; les adultes qui réussissent bien au travail, mais qui avaient de la difficulté à l'école secondaire; enfin, les jeunes des régions rurales, qui sont seulement susceptibles d'entreprendre des études postsecondaires dans une proportion de 58 p. 100, à moins de provenir d'une famille à revenu élevé.

Bref, tous ceux qui possèdent des connaissances de l'anglais et qui ont un peu de temps disponible peuvent s'inscrire pour suivre nos cours universitaires. Grâce à notre partenaire francophone, la Télé-université du Québec, nous offrons des cours aux Canadiens partout au pays.

Le contexte culturel importe sans doute aussi et c'est un obstacle. Nous savons que le statut socioéconomique joue un rôle important dans la décision de faire des études postsecondaires. Le niveau d'études des parents influe également. Il s'agit d'un problème difficile à régler, parce que c'est un changement de perception qui doit se faire au sein de plusieurs générations. Il faut y travailler avec les établissements d'enseignement, des écoles primaires aux universités, en passant par les écoles secondaires et les collèges.

Enfin, le dernier obstacle est le fossé numérique. On doit se pencher sur bien des aspects de ce problème pour que tous les Canadiens participent à la cyberéconomie et pour améliorer les infrastructures numériques, l'aisance avec les nouvelles technologies, l'acceptation et l'utilisation de ces technologies ainsi que l'accès des groupes sous-représentés.

Online education can bridge the digital literacy gap to create digital citizens with the technical, professional and soft skills needed to move out of the rapidly disappearing low-skilled jobs. Therefore, we see distance education as a great equalizer across the country.

The second issue is financial issues for students, and this has implications on public policy both at the federal and provincial levels. Financial barriers to student success and student funding mechanisms are highly interrelated, so I will deal with them all at once.

Part-time students have unique challenges. Most working adults are typically in part-time education — at least many of our students are. Therefore, they typically finish in a six- to eight-year time frame rather than a four-year time frame. However, that allows them to contribute to the economy while they are attending school and allows them to balance their life with their family, learning and work. However, many student funding mechanisms only apply to full-time students. That automatically reduces opportunities for part-time study. While some funding is available, more funding programs targeted at the part-time learner would enhance the environment that encourages more people to pursue university or college education.

Canadian adults working full time often have problems accessing federal funding or provincial funding, so they cannot study unless they have extra money. Relief would be provided if the loan income thresholds were changed or if employers could offer tuition programs because they would be able to write off tuition expenses, as they do in the United States. That would be extremely helpful for employers. It would also encourage adults to stay and work in the economy, which is critical to moving forward.

Students tell us that they do not necessarily understand government financial aid systems: They are unaware of the roles their parents' incomes play in that calculation; they do not understand repayment mechanisms; and they rarely read government websites about financial programs. That is what they are telling us, so we have adjusted our programs to ensure that they are aware of them.

The third issue is the mechanisms to fund scientific research and development and commercialization. Research and development and commercialization are central to economic growth. Government investment has increased in recent years. However, if Canadians are to truly realize the benefits research can bring, we need to think bigger and bolder, reach further and beyond addressing challenges and create an implementation of vision for the future.

There is a great global social need and real money in innovation. The process is largely based on the fields of research and development that are seriously underfunded in Canada. For example, 44 per cent of the federal funding goes toward science and technology, 45 per cent to health and social

L'éducation en ligne peut améliorer les connaissances spécialisées, professionnelles et générales des gens pour qu'ils occupent d'autres emplois que ceux qui demandent peu de qualifications et qui disparaissent rapidement. Nous estimons ainsi que l'éducation à distance permet à tous les Canadiens d'améliorer leurs connaissances.

Le deuxième aspect de la question, ce sont les fonds dont disposent les étudiants. Cela concerne les politiques des gouvernements fédéral et provinciaux. Comme les obstacles financiers au succès des étudiants ont beaucoup à voir avec les mécanismes de financement, je vais parler des deux en même temps.

Les étudiants à temps partiel sont confrontés à des défis uniques. La plupart des adultes actifs qui étudient le font normalement à temps partiel — c'est à tout le moins le cas de bon nombre de nos étudiants. En général, ils prennent de six à huit ans pour terminer leur programme au lieu de quatre. Cela leur permet de participer à l'économie durant leurs études et de trouver un équilibre entre la famille, l'apprentissage et le travail. Cependant, quantité de mécanismes de financement ne s'appliquent qu'aux études à temps plein, ce qui réduit les occasions d'étudier à temps partiel. Si davantage de programmes de financement étaient offerts aux apprenants à temps partiel, plus de personnes seraient incitées à poursuivre des études universitaires ou collégiales.

Les adultes canadiens qui travaillent à temps plein ont souvent du mal à avoir accès à des fonds fédéraux ou provinciaux, ce qui les empêche d'étudier, sauf s'ils ont mis de l'argent de côté. Leur fardeau serait allégé si le seuil de revenu à ne pas dépasser pour obtenir des prêts était modifié ou si les employeurs pouvaient payer une partie des frais de scolarité, parce qu'ils pourraient déduire ce montant, comme c'est le cas aux États-Unis. Cela donnerait un fier coup de main aux employeurs et encouragerait les adultes à continuer de participer à l'économie et de travailler, un facteur essentiel au progrès.

Les étudiants nous disent qu'ils ne comprennent pas nécessairement les systèmes d'aide financière des gouvernements : ils ne connaissent pas l'incidence des revenus de leurs parents sur les calculs; ils ne connaissent pas les mécanismes de remboursement; et ils lisent rarement l'information qui a trait aux programmes de financement affichés sur les sites Internet des gouvernements. C'est ce qu'ils nous disent, et nous avons adapté nos programmes de manière à ce qu'ils connaissent ces données.

Le troisième problème, ce sont les mécanismes de financement de la recherche et du développement scientifiques ainsi que de la commercialisation, des facteurs essentiels à la croissance économique. Les gouvernements ont augmenté leurs investissements ces dernières années. Cela dit, pour que les Canadiens réalisent vraiment les bénéfices que donne la recherche, nous devons voir plus grand, être plus audacieux, avoir une vision d'avenir et chercher à faire plus que simplement régler les problèmes.

L'innovation répond à de grands besoins sociaux partout dans le monde et elle entraîne des retombées économiques. Elle est en grande partie fondée sur les champs de R-D où il manque beaucoup de fonds au Canada. Par exemple, le gouvernement fédéral consacre 44 p. 100 de ses fonds à la science et à la

sciences and business law education receives approximately 11 per cent of the share. It is from where much of the innovation and creativity comes.

Our world is changing, and most Canadians are aware of the growing role of this reality, as the knowledge economy ramps up — an economy where primary economic drivers are based on creation and transmission of knowledge. Both of my colleagues have mentioned that this morning, as well.

Minister Clement has stated on several occasions that Canada needs a plan for the emergent digital economy that incorporates both public and private stakeholders into a common ICT strategy. We have already made a presentation, as the university, to the pre-budget consultations last year. We have heard that some of the things have come out of that following our presentation, so we are very pleased with the direction that it is headed.

Finally, the fourth issue is really the federal-provincial transfer mechanism. Some of this has been mentioned this morning, but I would like to focus on the fact that many aspects of the funding transfer system are of interest and could be reviewed. However, we focused today in our submission on the unique role of post-secondary distance learning.

Open and distance universities have a different business strategy and a different delivery model, and, therefore, they develop courses differently. We have a front-end approach, where we develop content first. Our economy of scale is based on enrolment. Therefore, our capacity is much more elastic, and growth can occur with lower per capita resources, and you heard some of that this morning already. We can deliver education less expensively but still with the same quality using distance and online technologies.

Institutional federal systems face a large and growing problem that, while distance education enrolments are nationally based, allowing diverse learners across the country to make program choices based on their individual needs, the institutions they register in are typically regional or provincial. That causes us problems with funding because the funding is provided by different jurisdictions from where a student resides. This happens because these funding mechanisms were developed prior to distance learning, and they do not necessarily support distance learning. For example, two-thirds of Athabasca University's students are outside the province of Alberta. We have worked very hard across the country to develop transfer agreements, articulation agreements, with over 350 universities and colleges, so that our students' transferability will work in their favour.

That is a large amount of work for us to do. This morning, Dr. Bates mentioned the importance of having some type of a national strategy on education that allows transferability of both funding and courses so that students' needs across the country are met through distance education. If Canada is truly committed to leading the knowledge economy, the idea of a transfer mechanism

technologie, 45 p. 100 à la santé et aux sciences sociales et environ 11 p. 100 à l'éducation relative au droit des affaires. C'est de là que vient une grande partie de l'innovation et de la créativité.

La plupart des Canadiens sont conscients de l'importance que prennent les changements qui se produisent dans le monde, alors que la progression de l'économie du savoir s'accélère — dont les principaux moteurs sont la création et la transmission du savoir. Mes deux confrères l'ont également mentionné ce matin.

Le ministre Clement a indiqué à plusieurs reprises que le Canada a besoin d'un plan concernant l'économie numérique, une industrie qui prend de l'importance. Les intervenants des secteurs public et privé doivent participer à une stratégie commune en matière de TIC. L'université a présenté un exposé l'an dernier durant les consultations prébudgétaires. On nous a dit que certains éléments de la présentation ont été retenus. Nous sommes très heureux de la tournure que prennent les choses.

Enfin, le quatrième problème, c'est le mécanisme de transfert entre les gouvernements fédéral et provinciaux. Il en a été question ce matin, mais j'aimerais insister sur le fait que quantité d'aspects du système de transfert de fonds mériteraient d'être examinés. Nous avons toutefois axé l'exposé d'aujourd'hui sur le rôle unique que joue l'apprentissage à distance dans l'éducation postsecondaire.

Les universités ouvertes et les téléuniversités ont une stratégie d'affaires et un modèle de prestation différents, ce qui fait que leurs cours sont élaborés autrement. Notre approche axée sur les services nous amène à préparer le contenu des cours au préalable. Notre économie d'échelle est fondée sur les inscriptions. C'est pourquoi notre capacité est bien plus souple et nous pouvons connaître une croissance en investissant moins de ressources par personne, ce dont vous avez déjà entendu parler ce matin. Il nous coûte moins cher de donner des cours de même qualité grâce à l'enseignement à distance et aux technologies en ligne.

Les systèmes des institutions fédérales sont confrontés à un problème important et croissant dans la mesure où, si les apprenants peuvent choisir les programmes d'éducation à distance offerts partout au pays selon leurs besoins personnels, les établissements où les gens s'inscrivent sont normalement régionaux ou provinciaux. Cela nous crée des problèmes, car le financement est provincial. C'est que les mécanismes de financement ont été créés avant l'apprentissage à distance. Ces mécanismes ne soutiennent pas nécessairement ce type d'apprentissage. Par exemple, les deux tiers des étudiants de l'Université Athabasca proviennent de l'extérieur de l'Alberta. Nous avons travaillé très fort avec plus de 350 universités et collèges au pays pour élaborer des ententes de transfert et d'articulation afin que nos étudiants ne soient pas pénalisés s'ils changent d'établissement.

Cela représente un travail considérable pour nous. Ce matin, M. Bates a parlé de l'importance qu'il y a à mettre en œuvre un genre de stratégie nationale sur l'éducation pour permettre le transfert des fonds et des crédits afin que l'éducation à distance réponde aux besoins des étudiants. Si le Canada est vraiment déterminé à mener l'économie du savoir, les gouvernements

that acknowledges the role and needs of distance education needs to be addressed by the federal government in conjunction with the provinces.

I very much appreciated sharing our views with you today.

The Chair: Thank you very much, all three of you, for your introductory remarks. A couple of you mentioned TÉLUQ, which is a program operating out of the Université du Québec à Montréal. We had invited them as well, but unfortunately, they could not be here.

As usual, I will start off with the first question. To varying degrees, you have touched on this in your introductory comments. I am interested in the unique challenges faced by people who are getting into distance learning programs. Do they have the same tenacity as the conventional, place-based PSE?

Is the dropout rate any different? In conventional place-based systems, some drop out early, and some drop out and come back. I am wondering about your experience with distance learning and other unique challenges. Ms. Van Rooijen has used that phrase and talked a little about that. It would be helpful if we could have a little more discussion about that, particularly as it relates to what the federal government might be able to do in adapting programs to assist people with distance learning. Dr. Bates, you said that Canada has lost its lead in digital learning. I am interested in why that is so that we can determine how we regain that lead. I will start with you on that.

Mr. Bates: The reasons are complex. In the federal jurisdiction of Australia, they have a department of education that has been active in supporting flexible delivery. For instance, Australia has the Australian Flexible Learning Framework, which is focused on the technical and vocational colleges in Australia. It has put up approximately \$10 million a year over the last eight years to enable colleges to develop materials that can be used and shared across the country. That is an example of federal leadership in a provincial or state system. They obviously work with the states very closely on this, and we see now in Australia many more students taking flexible, online programs in vocational trades than we see in Canada, for instance. That is one example.

Institutions such as Royal Roads University and Athabasca University were created in the 1990s or 1980s, and we have had nothing similar created since. We have had no new institutions or institutions designed differently. I am not saying that we should create more open universities. However, we might look at an institution that is deliberately created as a hybrid university, with less funding for capital buildings — although definitely have capital buildings, maybe labs and so on — but more invested in creating digital materials than buildings, for instance. We have not seen any solutions of that nature.

These are the types of things that are a problem for Canada now. I left Britain because it was way behind Canada. I wanted to come to Canada because it was ahead, but Britain has caught up

fédéral et provinciaux doivent envisager un mécanisme de transfert qui tienne compte du rôle que joue l'éducation à distance et des besoins qui doivent être comblés.

C'est avec grand plaisir que je vous ai fait part de nos opinions aujourd'hui.

Le président : Merci beaucoup à vous trois de vos exposés. Certains d'entre vous ont parlé de TÉLUQ, un programme mis en œuvre par l'Université du Québec à Montréal. Nous avons invité les responsables du programme, mais ils ne pouvaient malheureusement pas venir.

Comme d'habitude, je vais poser la première question. Vous en avez parlé dans votre exposé à divers degrés. Je m'intéresse aux problèmes particuliers auxquels sont confrontés les étudiants qui entreprennent des programmes de formation à distance. Sont-ils aussi persévérants que ceux qui suivent des cours conventionnels dans les établissements d'éducation postsecondaire?

Le taux d'abandon est-il différent? Dans les systèmes d'éducation conventionnels, où les cours sont donnés sur place, certains abandonnent tôt, et d'autres abandonnent leurs études avant de les reprendre. J'aimerais connaître votre expérience concernant les problèmes uniques que pose l'apprentissage à distance. Mme Van Rooijen en a parlé un peu. Il nous serait utile d'approfondir un peu la question, car le gouvernement fédéral pourrait adapter les programmes pour aider les personnes qui suivent des cours à distance. Monsieur Bates, vous avez dit que le Canada a perdu son avance pour ce qui est de l'apprentissage numérique. J'aimerais savoir pourquoi afin que nous déterminions comment reprendre cette avance. Commençons par vous.

M. Bates : Les raisons sont complexes. En Australie, un pays qui fonctionne selon un système fédéral, le ministère de l'Éducation a soutenu activement la prestation flexible. Par exemple, il y a le cadre d'apprentissage flexible de l'Australie, dont se servent les écoles professionnelles et techniques. Ces huit dernières années, environ 10 millions de dollars ont été investis annuellement afin que les responsables de ces écoles élaborent du matériel pour l'ensemble du pays. Voilà un exemple de leadership fédéral dans un système où l'on compte également des provinces ou des États. De toute évidence, on travaille très étroitement avec les États à ce sujet. Par exemple, bien plus d'étudiants suivent des programmes en ligne flexibles pour apprendre une profession en Australie qu'au Canada.

Les établissements comme l'Université Royal Roads et l'Université Athabasca ont été créés dans les années 1980 ou 1990. Rien de semblable n'a été fait depuis. Il n'y a pas de nouveaux établissements ou d'établissements conçus différemment. Je ne dis pas que nous devrions créer davantage de téléuniversités. Toutefois, nous pourrions mettre sur pied des établissements qui ressemblent aux universités hybrides en investissant moins dans les infrastructures matérielles — sans toutefois négliger les investissements, par exemple, dans les laboratoires, et cetera —, et plus dans la création d'outils numériques. Nous n'avons pas vu de solution de ce genre.

Voilà le genre de choses qui posent problème actuellement au Canada. J'ai quitté la Grande-Bretagne parce qu'elle accusait beaucoup de retard par rapport au Canada. Elle nous a cependant

now. Their universities are doing much more in e-learning than ours are now, right through the institutions. That is what I mean by us falling behind.

The Chair: You mentioned a national strategy on e-learning. Is that part of the way that the federal government can contribute to overcome that?

Mr. Bates: Yes. The ministry in Britain created a task force on e-learning and had a national strategy to support e-learning across the institutions.

The Chair: Would someone like to address the question of unique challenges specific to the person who is in distance learning and how the federal government could specifically address that?

Mr. Chase: You have asked a series of provocative questions. Let me begin with a provocative response. Despite the fact that universities are there to innovate and shake up society in many ways, universities themselves are intensely conservative institutions in the way they are formed and run. One of the things the federal government could do is signal broadly to the country how it values distance education and how it values making the products of universities available to a much wider range of people.

To illustrate that, I would draw the committee's attention to something that is happening in California right now. The University of California, the system, is an enormous one, with well over 200,000 students. California is in an enormous budget crisis, with a deficit of \$12 billion in their operating budget, and they are looking for ways to find savings. The University of California, which is a prestigious, research-intensive institution, is looking at moving a number of its high-enrolment introductory year-one and year-two courses online. In doing that, they are budgeting up to \$250,000 per course to convert courses from traditional face-to-face delivery to online delivery. In Canada, we tend to be able to do things more nimbly, quickly and cost-effectively than our colleagues in California are envisaging.

One of the questions you asked was about challenges for students. The attrition rate for fully online programs tends to be higher because people suffer from isolation. That on-campus experience does serve a purpose and bonds people through the social interchange, the feeling of community and so on, which is one of the reasons that, at Royal Roads, nearly all of our programs use the blended model that brings people on campus for periods of time. However, Dr. Bates's suggestion of re-thinking nationally how we are investing money and taking some that is going into bricks and mortar and putting it into some of the softer sides, the intangibles around the design of good online or blended curricula, is one that Royal Roads would support. I think back to any number of traditional institutions in which you have several million square feet of inventory space on campus, much of which is vacant most of the time. Is that an effective use of funds? That is something we would want to argue at some point.

rattrapés. Grâce aux institutions, les universités en Grande-Bretagne font présentement bien plus dans l'apprentissage en ligne que ce que font les nôtres. Voilà ce que j'entends en disant que nous prenons du retard.

Le président : Vous avez parlé d'une stratégie nationale sur l'apprentissage en ligne. Le gouvernement fédéral peut-il rattraper le temps perdu par ce moyen?

M. Bates : Oui. En Grande-Bretagne, le ministère a créé un groupe de travail sur l'apprentissage en ligne et a mis en œuvre une stratégie nationale pour la soutenir dans les établissements.

Le président : Quelqu'un veut-il répondre à la question sur les problèmes particuliers à la personne qui suit des cours à distance et la façon dont le gouvernement fédéral peut l'aider?

M. Chase : Vous avez posé une série de questions qui interpellent; permettez-moi de commencer par une réponse-choc. Si les universités sont là pour innover et faire bouger les choses à bien des égards dans la société, elles restent extrêmement conservatrices dans la manière dont elles sont conçues et gérées. Par exemple, le gouvernement fédéral pourrait indiquer grosso modo à la population qu'il accorde de l'importance à l'éducation à distance et qu'il veut rendre accessibles les produits des universités à un bien plus grand nombre de personnes.

Par exemple, j'invite le comité à regarder ce qui se fait actuellement en Californie. L'Université de la Californie est gigantesque. Elle compte bien plus de 200 000 étudiants. La Californie est aux prises avec une grave crise budgétaire; les autorités essaient d'économiser en raison d'un déficit de 12 milliards de dollars dans le budget de fonctionnement. Axée sur la recherche, la prestigieuse Université de la Californie veut donner en ligne les cours des deux premières années dans les programmes où il y a beaucoup d'inscriptions. Pour y arriver, jusqu'à 250 000 \$ par cours sont alloués pour passer des cours conventionnels, où les étudiants sont en classe, aux cours donnés en ligne. Au Canada, nous sommes généralement en mesure de faire les choses de façon plus souple, plus rapide et plus rentable que ce qui est envisagé par nos confrères de la Californie.

Vous avez posé une question sur les problèmes auxquels sont confrontés les étudiants. En général, le taux d'abandon de nos programmes en ligne à temps plein est plus élevé, car les gens souffrent d'isolement. Fréquenter un campus crée des liens entre les personnes, qui discutent, qui ont un sentiment d'appartenance à une communauté, et cetera. Voilà entre autres pourquoi, à l'Université Royal Roads, presque tous les programmes sont conçus sur un modèle hybride qui demande aux gens de suivre des cours sur le campus durant certaines périodes. Cela dit, l'Université Royal Roads est en faveur de la suggestion de M. Bates selon laquelle nous devons investir moins dans les immeubles et plus dans l'élaboration de judicieux programmes en ligne ou hybrides au Canada. Les établissements conventionnels disposent de plusieurs millions de pieds carrés en locaux, dont une bonne partie est inutilisée la plupart du temps. Les fonds sont-ils dépensés efficacement? Nous aimerions en discuter à un moment donné.

Ms. Van Rooijen: Dr. Chase has introduced one of the things that I feel strongly about. He mentioned science labs and offering programs in blended learning. At Athabasca University, we are completely online and distance learning, but that does not mean we do not provide those opportunities for our students. In fact, we use other post-secondary science labs when they are not in use, increasing the capacity of those institutions and their facilities so that we do not have to put more money into bricks and mortar. We do not build it ourselves. We actually go out to where our students are and find science labs that are currently at other universities or colleges and provide that experience on their campuses. The federal government has the opportunity to encourage that collaboration through matching grants, et cetera.

I will speak to the component of the dropout rates and attrition rates. We find that completion rates are usually measured on a four-year time frame. Did you complete your degree in four years? Around that, many of our students attend other institutions as their home institution, and then they do take one or two courses from Athabasca University to complete their degree on time. For example, in Alberta, approximately 1,500 students a year from the University of Alberta come to Athabasca University to take a course or two to finish their degree on time. We are contributing to their own completion rates.

It is true that, in the past, students who were in individual studies such as Athabasca University did not always complete their programs because of isolation. However, we are finding now that with the social media and the ability to integrate that social media and those connection points into the curriculum, that is changing, and it is changing significantly. That is one of the reasons we struggle and think about doing a blended model all the time, but we have decided to invest in technology and in social networking opportunities for students to connect better. It reduces even more the barriers for time and space for our students, and they certainly appreciate the flexibility of our offering.

Our completion rates, when you look at a student who registers in a program and completes it, are as high as residential universities if you factor in that they take it over a longer period of time. They may take seven or eight years to finish their degree, but if they are intent on finishing, they will. It has been helpful with the new social media as well in reducing that isolation.

Mr. Bates: My response to your question about difficulties is that we have a very heterogeneous mix of students now, and for the student coming out of high school, probably with not many independent-learning skills, they need the campus much more. For the person who has already graduated, is in the workforce and wants to come back to take a professional masters program, they can probably handle the whole program fully online.

Mme Van Rooijen : M. Chase a parlé de quelque chose qui me tient à cœur, soit les laboratoires scientifiques et les programmes de formation hybrides. À l'Université Athabasca, nous offrons tous les cours en ligne et à distance, mais cela ne signifie pas pour autant que les étudiants n'ont pas la chance de se servir d'installations. En fait, nous utilisons les laboratoires scientifiques d'autres établissements postsecondaires lorsqu'ils sont libres, ce qui empêche d'investir davantage dans les immeubles. Nous ne faisons pas construire d'installations. Nous offrons des cours dans les laboratoires scientifiques des autres universités et des collèges selon l'endroit où les étudiants vivent. Le gouvernement fédéral peut encourager cette collaboration en accordant des subventions de contrepartie, et cetera.

Je vais maintenant aborder la question des taux de décrochage scolaire et d'attrition. Les taux de réussite sont habituellement calculés pour une période de quatre ans. Avez-vous obtenu votre diplôme en quatre ans? Afin de terminer leurs études dans le temps normalement prévu, bon nombre de nos élèves suivent le programme d'un autre établissement d'enseignement et s'inscrivent en même temps à un ou deux cours à Athabasca. C'est le cas des quelque 1 500 étudiants de l'Université de l'Alberta qui s'inscrivent chez nous chaque année. Nous contribuons donc au taux de réussite des autres universités.

Dans le passé, il est vrai que l'isolement empêchait parfois les étudiants qui entreprenaient des études individuelles, comme il est possible de le faire à l'Université Athabasca, de terminer leur programme. Toutefois, nous remarquons que la situation est en train de changer considérablement grâce aux médias sociaux et aux autres moyens de communication, qui peuvent maintenant être intégrés aux programmes d'études. Nous sommes ambivalents en ce qui concerne l'idée de créer un modèle mixte. Nous avons décidé d'investir dans la technologie et les réseaux sociaux pour donner l'occasion aux étudiants de mieux communiquer les uns avec les autres. La technologie permet de contourner les obstacles que constituent les facteurs temps et espace pour nos étudiants, qui apprécient vraiment la souplesse que nous leur offrons.

Le taux de réussite des étudiants, c'est-à-dire ceux qui s'inscrivent à un programme et le terminent, est aussi élevé à Athabasca que dans les universités traditionnelles, si on tient compte qu'il faut aux étudiants de notre établissement plus de temps pour finir leur programme. Il y a des étudiants qui n'obtiennent leur diplôme qu'après sept ou huit ans, mais ceux qui ont l'intention de terminer leurs études y parviendront. Les nouveaux médias sociaux ont aussi contribué à réduire l'isolement.

M. Bates : En réponse à votre question sur les difficultés, j'aimerais dire que nos cohortes d'étudiants sont très hétérogènes. Ceux qui viennent de terminer l'école secondaire et qui sont probablement moins habitués à l'apprentissage autonome auront davantage besoin d'un campus. Ceux qui détiennent déjà un diplôme universitaire, qui se trouvent sur le marché du travail et qui veulent retourner à l'université pour obtenir une maîtrise professionnelle seront probablement capables de suivre tout le programme en ligne.

I worry about that group that is in between that needs some campus-based support but more flexibility in the way they work. We really want not so much distance or face-to-face teaching but innovation in teaching. Innovation in teaching should be the focus to provide more flexible delivery to students and also to imbed the use of technology into the teaching of the subject areas. I cannot think of a single subject area where students do not now need to know how to use computers and the Internet within their profession.

That is the reason for using technology. It is not because technology is cool and all the rest of it but because it gives more flexibility and develops the skills we need — and we need many models of doing that.

The Chair: Thank you very much for those answers.

Senator Ogilvie: I want to thank the witnesses for their very interesting observations. I was particularly pleased with your sense that things will have to change in the future. My own view for some time has been that our current higher-education system, that is, universities, in Canada is not sustainable. I predict that within the next decade we will have run into a significant wall. Some of our universities will come out of that extremely well and be internationally competitive and so on, but they will not all survive. The approach of using technology in innovative ways will be important going forward.

Much of the time, however, you spoke about things such as degrees, which I can understand. We have a long tradition of recognizing it as a certification and the measure of a certain level of education. However, with the types of things you are talking about and have implemented, as others have, we will probably get closer to a just-in-time or just-in-application education system in which the certification programs will become quite varied as well.

I do not have any overall questions to challenge you in any way because you have given us very good observations. However, Ms. Van Rooijen, you made one remark that caused me to sit up. You said that only roughly 11 per cent of R & D funding goes to the areas of education, business and so on. However, you said that these are the areas from where most of the innovation comes.

This is the first time I have heard that business programs in universities lead to innovation. Indeed, there is an enormous challenge to even create an entrepreneur. My experience in universities has shown me that the traditional parts, the faculties of education, were the least innovate areas. In fact, having introduced a technology learning environment that is in the Smithsonian Institute as being, at the time, the world's leading example of the application of technology to the learning environment, it was, in fact, the professors of education across this country who damned the idea as being a destruction of the concept of books as we know it and the learning environment as we have had it.

C'est plutôt le groupe d'étudiants qui se trouve entre les deux qui me préoccupe. Il s'agit d'étudiants qui ont besoin d'un certain soutien sur le campus, mais qui veulent pouvoir travailler avec plus de souplesse. Nous ne favorisons pas plus l'enseignement à distance que l'enseignement en classe; nous encourageons plutôt l'innovation en matière d'enseignement. À cet égard, offrir davantage de souplesse aux étudiants et mettre l'informatique au service de l'enseignement dans les différents domaines d'études devraient être une priorité. Je ne connais aucune profession où il n'est pas nécessaire de savoir utiliser un ordinateur et Internet.

Voilà pourquoi il faut utiliser la technologie. Ce n'est pas parce que c'est à la mode ni pour toute autre raison de ce genre, mais plutôt pour la souplesse qu'elle offre et pour les compétences nécessaires qu'elle permet d'acquérir — et c'est ce dont nous avons largement besoin.

Le président : Merci beaucoup pour vos réponses.

Le sénateur Ogilvie : Je tiens à remercier les témoins de nous avoir fait part de ces observations des plus intéressantes. J'étais particulièrement heureux de constater que, d'après vous, les choses devront changer dans l'avenir. Depuis quelque temps, je doute moi-même de la viabilité de notre système d'éducation postsecondaire actuel, c'est-à-dire des universités canadiennes. D'ici 10 ans, je prévois que le système va se retrouver devant une situation incontournable. Certaines de nos universités s'en sortiront extrêmement bien et demeureront concurrentielles sur la scène internationale, mais d'autres ne survivront pas. Pour aller de l'avant, il sera important d'utiliser l'informatique d'une façon novatrice.

Toutefois, vous avez beaucoup parlé de diplômes, ce que je peux comprendre. Depuis longtemps, nous considérons les diplômes comme l'attestation d'un certain niveau d'éducation. Par contre, grâce au genre de solutions dont vous parlez et que vous avez adoptées, tout comme d'autres universités, notre système d'éducation permettra l'apprentissage juste à temps et pourra offrir des programmes menant à une attestation considérablement diversifiés.

Je n'ai aucune question générale à vous poser qui remettrait en question ce que vous avez dit, car vous nous avez présenté des observations très pertinentes. Toutefois, madame Van Rooijen, un de vos commentaires m'a étonné. Vous avez dit que seulement 11 p. 100 des fonds alloués à la R-D sont destinés aux facultés d'éducation, de commerce, et cetera. Vous avez même dit que ces domaines sont à l'origine de la plupart des innovations.

C'est bien la première fois que j'entends dire que des programmes universitaires en commerce sont une source d'innovations. Le seul fait de former un entrepreneur représente déjà un défi de taille. Selon mon expérience des universités, c'est justement dans les lieux d'études traditionnels, comme les facultés d'éducation, qu'on innove le moins. J'ai contribué à intégrer le concept de la technologie à l'environnement d'apprentissage au Smithsonian Institute. À l'époque, l'utilisation de la technologie dans un environnement d'apprentissage était un des meilleurs exemples sur la scène internationale de la voie à suivre. Mais ce sont les professeurs en éducation partout au pays qui ont

Therefore, can you tell me how it is that the two areas that you specifically mentioned are from where most of the innovation comes?

Ms. Van Rooijen: Perhaps the note should have said "some of the innovation." I do not have the same experience as you with respect to the issues around education and business. Many of the faculties at our university have been extremely innovative, particularly our business faculty. They have contributed significantly to the corporations that they lead, ultimately, in determining how to create innovative solutions to business — and businesses generating and running the country. Many things are happening in that.

My experience is probably a little different. I stand by the statement that 11 per cent of the total funding from Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, SSHRC, is not enough for some of the innovative things that are happening now in universities in business, education and law. My experience in education is that there are some innovative leaders out there, and they should be funded.

Senator Ogilvie: To focus it a little, if you had said the distance education components of education, I might have been more inclined to agree. I would argue that your environment is quite different from what I call "traditional" faculties of education.

Ms. Van Rooijen: Yes, it is.

Mr. Chase: Senator Ogilvie, I welcome your comment about the next decade. We are probably in the position right now vis-à-vis post-secondary education across the Western world that Northern Europe was in in about 1520, just before the reformation blew everything loose. I, too, believe that what we have for cost or structure is not sustainable. The traditional university model that we all grew up with and that we reflect to one degree or another is essentially a funding model and business model that was developed in the 1960s and early 1970s, and it has reached the end of its life cycle.

We are on the verge of a tectonic shift. We see bits of it in Europe now with the Bologna Accord, a rationalization of what is happening across Europe in terms of the laddering of qualifications and degree structures. I will come back to that in a moment. In the U.K. now, with the new government facing enormous fiscal strain, I think we will see a university sector under tremendous challenge, and we are not very far away from that in Canada.

Dr. Bates and Ms. Van Rooijen have already pointed to some of the ways that we can anticipate some of these difficulties and address them before we are forced into positions that we do not

condamné l'idée, prétendant qu'elle allait détruire la conception que nous avons du livre ainsi que l'environnement d'apprentissage que nous avons toujours connu.

C'est donc pourquoi j'aimerais que vous m'expliquiez comment la majorité des innovations peuvent provenir des deux domaines que vous avez précisément nommés.

Mme Van Rooijen : J'aurais peut-être dû dire « une partie de l'innovation ». Je n'ai pas observé la même chose que vous en ce qui concerne les facultés d'éducation et de commerce. À notre université, bon nombre de facultés ont fait preuve d'un grand sens de l'innovation, en particulier notre faculté de commerce. En fin de compte, elle a beaucoup apporté aux entreprises grâce aux solutions commerciales novatrices qui en émanent — qui sont même utilisées par les grandes entreprises nationales. Il se passe beaucoup de choses à ce chapitre.

Mon expérience est probablement quelque peu différente de la vôtre. Je persiste à dire qu'avec seulement 11 p. 100 de l'ensemble des sommes qu'attribue le Conseil de recherches en sciences humaines, le CRSH, les facultés de commerce, d'éducation et de droit ne disposent pas de suffisamment de fonds pour continuer à innover comme elles le font actuellement. Je sais que des chefs de file en matière d'innovation oeuvrent dans le domaine de l'éducation et qu'ils devraient recevoir plus de fonds.

Le sénateur Ogilvie : J'aimerais préciser que, si vous aviez parlé précisément du secteur de la formation à distance dans le domaine de l'éducation, j'aurais probablement été plus en accord avec vous. Je dois tout de même faire valoir que votre environnement d'apprentissage est plutôt différent de celui des facultés « traditionnelles » d'éducation.

Mme Van Rooijen : Oui, c'est vrai.

M. Chase : Sénateur Ogilvie, je suis d'accord avec vous à propos de votre commentaire sur la prochaine décennie. À l'heure actuelle, tout l'Occident se trouve probablement dans la même situation par rapport à l'éducation postsecondaire que l'Europe du Nord vers 1520, juste avant que tout soit ébranlé par la Réforme. Je crois tout comme vous que le système n'est pas viable, vu ce qu'il coûte et sa structure actuelle. Le modèle universitaire traditionnel avec lequel nous avons tous grandi, dont nous sommes tous le reflet à différents degrés, suit essentiellement un modèle de financement et un modèle d'affaires qui datent des années 1960 et du début des années 1970; il a atteint la fin de son cycle de vie.

Nous sommes sur le point de vivre une grande transformation. On commence à en voir le début en Europe, notamment avec l'accord de Bologne. Il s'agit d'une harmonisation des systèmes de reconnaissance des compétences et de la structure des études, qu'on commence à observer partout en Europe. Je vais y revenir dans un instant. Au Royaume-Uni, le nouveau gouvernement subit actuellement des pressions financières énormes; à mon avis, les universités de ce pays seront confrontées à un immense défi. Au Canada, la situation n'est pas si différente.

M. Bates et Mme Van Rooijen nous ont déjà indiqué certaines façons de nous attaquer à quelques-uns des problèmes que nous prévoyons sans être obligés de prendre des mesures contre notre

want to take. Above all, we want to preserve quality. We must have degree programs of very high quality. To return to an earlier suggestion I made, whatever the federal government can do to value and to promote in the academic economy the value of distance education, blended education and different modes outside the traditional modes would be of very great help.

Finally, on the degree structure, our three-cycle degree structure of bachelors, masters and doctoral degrees is ancient. To an 18-year-old coming into the system, it seems similar to something out of King Arthur and the Knights of the Round Table. It is a fairly archaic system. We are working hard across the sector to articulate better from institution to institution and within institutions to ladder qualifications much better and to do the type of just-in-time education that you suggested.

I agree that within a decade much of the sector will be difficult to recognize. How that difficult-to-recognize sector will look, I cannot yet predict.

Mr. Bates: I want to talk a little about the research side. E-learning and online learning falls between the social science and science areas. I was part of the NCE-TeleLearning project 10 years ago — the Networks of Centres of Excellence of Canada — which was funded out of the science side and closed down because it did not produce things. The challenge is not technology; the challenge is people, and it is people using technology.

We need a way of doing research into organizational culture and change if we are to see our institutions change. That is the problem. It does not fit comfortably with SSHRC. They are also controlled by the academic disciplines, and this is a cross-disciplinary area. That is the issue for me with research. However, we do need research of a different type, different from the traditional academic research, that is focused on development, for instance, applications for mobile phones. I see that Research in Motion Limited, RIM, and Desire2Learn Incorporated have partnered, but there is no educational partner in there. We should be looking at the pedagogical aspects as well as the technology aspects there.

Senator Plett: Dr. Bates, I certainly agree with some of the solutions in your paper insofar as the federal role is concerned. You mention here, as you did in your oral presentation, the autonomy of the institutions. I have a bit of a disagreement with you that if institutions are receiving federal funding or, indeed, provincial funding, they are entirely autonomous. Maybe that is more of a comment than a question. I do agree with the solutions. If you want to comment further, I think we are losing the autonomy if we are giving money.

gré. Nous voulons par-dessus tout préserver la qualité de l'enseignement. Nos programmes universitaires doivent être de très haute qualité. J'aimerais réitérer une suggestion que j'ai faite plus tôt : le gouvernement fédéral devrait faire tout en son pouvoir pour mettre en valeur et encourager, dans les milieux universitaires, l'éducation à distance, l'éducation mixte et les modes d'éducation autres que l'enseignement traditionnel.

Enfin, notre structure universitaire de trois cycles composée du baccalauréat, de la maîtrise et du doctorat est désuète. Aux yeux d'un jeune de 18 ans qui commence ses études, le système semble sortir tout droit de l'époque du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde. Il est plutôt archaïque. Nous travaillons d'arrachepied à tous les niveaux pour faciliter la reconnaissance des crédits entre les différents établissements et au sein même de chacun d'eux afin d'harmoniser les compétences et de mettre en place le genre de système d'éducation à la carte dont vous avez parlé.

Je suis aussi d'avis que, d'ici 10 ans, l'éducation postsecondaire sera difficilement reconnaissable. Toutefois, je ne sais pas encore à quoi ressemblera ce secteur qui sera si difficile à reconnaître.

M. Bates : J'aimerais parler un peu de la recherche. L'apprentissage électronique et l'apprentissage en ligne se situent quelque part entre les sciences sociales et la science. Il y a 10 ans, j'ai pris part au projet sur l'apprentissage à distance des Réseaux de centres d'excellence du Canada. Le projet recevait des fonds du conseil de recherche en sciences et a dû être abandonné parce qu'il ne produisait rien. Ce n'est pas la technologie qui représente le plus gros défi, ce sont plutôt les gens, puisque ce sont eux, les utilisateurs.

Il faut trouver une façon de faire de la recherche sur la culture organisationnelle et le changement si nous voulons que nos établissements évoluent aussi. Le problème, c'est que cela dérange le Conseil de recherches en sciences humaines. La recherche est cloisonnée alors qu'elle touche toutes les disciplines. À mon avis, c'est là que réside le cœur du problème de la recherche. Toutefois, la recherche doit être effectuée différemment de la recherche universitaire traditionnelle et porter principalement sur le développement. Prenons l'exemple de la création de programmes pour les téléphones mobiles. Je sais que Research in Motion Limited, ou RIM, et Desire2learn Incorporated se sont associés. Toutefois, ils ne collaborent avec aucun partenaire en éducation. En plus des éléments technologiques, il faudrait aussi prendre les aspects pédagogiques en considération.

Le sénateur Plett : Monsieur Bates, je suis tout à fait d'accord avec certaines des solutions sur le rôle du gouvernement fédéral que vous proposez dans votre article. Tant dans votre article que dans votre exposé, vous avez parlé de l'autonomie des établissements d'enseignement. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que les établissements qui reçoivent des fonds fédéraux, ou même provinciaux, sont complètement autonomes. C'est peut-être davantage un commentaire qu'une question. Je suis quand même d'accord avec les solutions proposées. À mon avis, les établissements d'enseignement à qui nous donnons de l'argent perdent leur autonomie. Voulez-vous ajouter un commentaire?

Mr. Bates: The ideal funding model from a university president's point of view is for the government to throw the money over the wall and go away.

Governments can and do influence institutions, but it is very difficult. I do not want the universities micromanaged. Governments are not in a good position to micromanage a university. For example, the B.C. government withheld 1 per cent of all operating budgets from all institutions in one year — and I believe 0.5 per cent the other year — put it into a pot and said that they could have that money back as long as they came forward with innovative ideas about teaching and research. Out of that came WebCT, which became Blackboard Vista, which is now the main learning management system used throughout the world. It was \$2.5 million out of UBC's operating budget. It did 60 proposals, and UBC changed quite substantially as a result of that government initiative. They hated it, but it did drive some change in the institution.

Yes, government can provide leadership, but I do not want it interfering too much in the day-to-day operation of the institutions.

Senator Plett: I probably agree with that. A friend of mine ran a private elementary school, kindergarten to Grade 6 or maybe Grade 8. It was privately funded. I asked him one day why they did not apply for some provincial money. His answer was that they wanted to remain autonomous; they did not want the government telling them how to run their school, so they turned down funding. As I said, this is more of an observation.

We have heard from past witnesses, and you have suggested today, that it is difficult to get these students into PSE because of funding issues. There is a lack of money for a student to be able to pay, so we need to subsidize. Yesterday, we heard about some of those programs. I wanted to ask this question yesterday, and it might have been more relevant, but we ran out of time, so I will ask it today.

One of the reasons for universities having a hard time attracting students is because some of our technical and community colleges are becoming more innovative. You have already suggested that you want to become more innovative, and I applaud you for that. Dr. Lloyd Axworthy is a very good friend. He is the president and vice-chancellor of the University of Winnipeg. We get together on a fairly regular basis. The University of Winnipeg has become very innovative in attracting Aboriginal students and creating programs in which they can get involved that would be similar to possibly a technical college.

M. Bates : Selon le point de vue d'un président d'université, l'idéal serait que le gouvernement donne de l'argent à l'établissement sans s'ingérer dans ses affaires.

Les gouvernements peuvent avoir une influence sur les établissements d'enseignement, et ils en ont bel et bien une. Toutefois, la situation est loin d'être simple. Je ne voudrais pas que les universités soient microgérées, et les gouvernements sont bien mal placés pour le faire. À titre d'exemple, le gouvernement de la Colombie-Britannique a privé tous les établissements d'enseignement de 1 p. 100 de leur budget d'exploitation pendant un an — et je crois qu'il a retenu 0,5 p. cent l'année suivante. L'argent a été mis de côté. Le gouvernement a dit aux établissements d'enseignement que cet argent leur serait retourné à condition qu'ils proposent des idées novatrices en matière d'enseignement et de recherche. C'est ainsi que WebCT a vu le jour, plateforme qui est devenue Blackboard Vista, le système de gestion de l'apprentissage le plus utilisé au monde à l'heure actuelle. L'Université de la Colombie-Britannique, qui avait été privée d'un budget d'exploitation de quelque 2,5 millions de dollars, avait présenté 60 propositions. L'initiative du gouvernement, qui est loin d'avoir fait l'unanimité au sein de cette université, lui a quand même permis de procéder à des changements.

Oui, le gouvernement peut prendre les rênes, mais je ne voudrais pas qu'il se mêle trop des opérations quotidiennes des établissements d'enseignement.

Le sénateur Plett : Je suis probablement en accord avec vous sur ce point. Un de mes amis dirigeait une école élémentaire privée, qui accueillait des élèves de la maternelle à la 6^e ou peut-être à la 8^e année. L'école était financée par des fonds privés. Un jour, j'ai demandé à mon ami pourquoi ses collègues et lui ne sollicitaient pas d'argent auprès du gouvernement provincial. Il m'a répondu qu'ils désiraient que l'école garde son autonomie; ils ont refusé des fonds parce qu'ils ne voulaient pas que le gouvernement leur dise comment la gérer. Comme je l'ai dit, c'était davantage une observation qu'une question.

D'autres témoins nous ont déjà dit que les problèmes de financement empêchent certains de faire des études postsecondaires. Vous aussi y avez fait allusion aujourd'hui. Le manque d'argent des étudiants doit être compensé par des subventions gouvernementales. Hier, on nous a parlé de certains de ces programmes. Ma question aurait probablement été plus pertinente à ce moment-là, mais, puisque nous avons manqué de temps, je vais la poser aujourd'hui.

Nos universités ont du mal à attirer les étudiants parce que certains de nos collèges techniques et communautaires sont de plus en plus innovateurs, entre autres. Vous avez déjà dit que vous vouliez innover davantage, et je vous en félicite. M. Lloyd Axworthy est un de mes bons amis. Il est président et recteur de l'Université de Winnipeg. Nous nous voyons assez régulièrement. À l'Université de Winnipeg, les dirigeants ont fait preuve de beaucoup d'innovation pour attirer les étudiants des Premières nations et pour offrir des programmes dans lesquels ceux-ci ont un rôle à jouer, un peu comme dans les collèges techniques.

I received my education at a technical college. One of the problems is that our construction industry is booming. The oil sands — and we have talked about Alberta here a few times — are attracting people away from schools. I am using many illustrations here. My nephew was in university in Manitoba. He wanted to get a degree in physical education to become a physical education instructor, but of course this cost a fair bit of money. He decided to take some time off and go to Fort McMurray to earn some money. This was many years ago, and he is still working in Fort McMurray earning a large amount of money. I see that situation as being more challenging than the fact that they cannot afford to go to school. They can become a plumber, an electrician or a carpenter while they are making money. Many of these trades are paying better money than some people coming out of universities with degrees are getting, who struggle for the first few years. You see lawyers out pumping gas because they cannot make it in the first years of law.

Tell me what the challenges are. Would you agree with me?

Ms. Van Rooijen: I would absolutely agree that there are challenges in getting young people to university when the economy is hot and there are many opportunities for making money. At Athabasca University, we are working with a number of the oil sands companies that have taken many of our young men, in particular, and we all know that the participation rates of young men in post-secondary are very low. We are working with them now, developing a program called Learning Communities, which means using distance learning and providing on-site education to these young workers who need to have an education for later on when they discover that they have been working hard in the oil patch and at 30 years old or whatever they are physically broken and cannot do anything else. This was a concern for many of the CEOs of the companies with which we have been dealing.

We have found out that many of these young men feel intimidated around education. They do not feel that they are good enough to do post-secondary education, so they do not do it. When they find that, through our university, they can take university programs, there is much uptake of that on-site in the work camps. It has been working out very well.

As you mentioned, they do their trade certificates or complete diplomas through colleges and then go up there. At Athabasca University, we have arrangements now with most colleges across the country where we offer a two-plus-two program. We take the first two years that they have done in their diploma, or through trade certification, we assess those credits and give them credit for those two years. It is not a fait accompli; it is a very complex process, but it can be done. We give them credit for a four-year degree, which means they have only two more years to earn a university degree. That time factor is a huge decision point for them. We are finding that many of these young people who have diplomas are now taking degrees. We are also finding that degree holders from our university and others are returning and taking

J'ai fait mes études dans un collège technique. L'essor de notre industrie de la construction pose problème. Les sables bitumineux — nous avons déjà parlé de l'Alberta à quelques reprises — éloignent les gens des bancs d'école. Ce sont des exemples. Mon neveu fréquentait l'Université du Manitoba. Il voulait obtenir un diplôme en éducation physique pour devenir professeur dans ce domaine. C'est toutefois assez cher. Il a donc décidé d'interrompre ses études pour aller gagner un peu d'argent à Fort McMurray. Après de nombreuses années, il travaille toujours là-bas, où il est très bien payé. À mon avis, ce genre de situation représente une menace bien plus grande que le fait que certains manquent d'argent pour poursuivre leurs études. Il est possible de devenir plombier, électricien ou charpentier tout en gagnant sa vie. Bon nombre de ceux qui exercent ce genre de métiers gagnent plus d'argent que certains nouveaux diplômés universitaires, pour qui les premières années peuvent être difficiles. Certains avocats n'arrivent pas à se trouver du travail dans leur domaine et finissent pompistes quelques années après leurs études.

Dites-moi quels sont les défis. Êtes-vous d'accord avec moi?

Mme Van Rooijen : Je suis tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que c'est tout un défi d'attirer les jeunes sur les bancs des universités en période de prospérité, quand ils peuvent facilement gagner de l'argent. À l'Université Athabasca, nous collaborons avec certaines entreprises de sables bitumineux qui attirent de nombreux jeunes hommes. D'ailleurs, nous savons tous qu'ils sont peu nombreux à poursuivre leurs études au niveau postsecondaire. Le but de notre collaboration est la mise en place du programme Communautés d'apprentissage, qui permet aux jeunes travailleurs d'apprendre à distance et d'avoir ainsi accès à de la formation. Plus tard, à 30 ans ou peut-être, ils auront besoin d'une meilleure scolarité lorsqu'ils réaliseront que, après avoir travaillé très durement dans les champs de pétrole, leur corps ne leur permettra plus de continuer. Bon nombre des PDG des entreprises avec lesquelles nous travaillons nous ont d'ailleurs fait part de cette préoccupation.

Nous avons découvert que les études intimident bon nombre de ces jeunes hommes. Ils ne s'inscrivent pas aux programmes d'études postsecondaires parce qu'ils ne se sentent pas assez bons. Lorsqu'ils découvrent que notre université leur permet de suivre un programme universitaire, ils sont plus nombreux à profiter de la formation à distance. Cela fonctionne très bien jusqu'à maintenant.

Comme vous l'avez dit, ces jeunes obtiennent leur certificat professionnel ou leur diplôme collégial, puis ils vont travailler. L'Université Athabasca a maintenant conclu des ententes avec la majorité des collèges au pays. Nous offrons le programme « deux plus deux », qui permet de créditer les deux premières années d'études de ceux qui ont obtenu un diplôme ou un certificat professionnel, après une évaluation des crédits. Ce processus très complexe n'est pas automatique, mais on peut obtenir une reconnaissance des crédits. Cependant, les étudiants doivent s'inscrire à un programme universitaire de quatre ans, ce qui signifie qu'il ne leur manque que deux années d'études pour obtenir leur diplôme universitaire. Dans leur cas, le temps est un facteur décisif. Nous constatons qu'un grand nombre de jeunes déjà titulaires d'un diplôme poursuivent maintenant leurs études

diplomas from colleges. The transferability is not just between universities; it must be between colleges and universities if we are to make a truly seamless system.

Many things can be done. There are many innovative things out there. We have taken the Learning Communities project and developed it for Aboriginal communities, where we work with five band councils in Alberta to deliver and use distance education. However, the elders and the community provide the support so that those Aboriginal students can stay in their community, learn, become mentors for their community and earn their degree. It is working very well.

Mr. Chase: I could not agree with you more. What you have outlined is yet another symptom of what we were talking about a few moments ago with metaphors such as tectonic shift or transformation of the sector. The divide between the community college or the technical college sector and the university sector is, of course, in one sense a disguised class divide. That must change, too. It has begun to change, but within 10, 15 or 20 years we will see that changed out of recognition. We hope we will have a post-secondary system that is much more seamless in how those programs are articulated.

Mr. Bates: Canada is short 60,000 power engineers. Power engineers can earn, after one year's experience, \$100,000 at 24 years old, yet we are not getting enough of them because people go to university and not necessarily to college.

In British Columbia we have 50,000 people who started an apprenticeship program and never finished because the times were good; they could get work, and they never formally qualified. Then, when the economy tanked last year, suddenly they are all scurrying for jobs, but they are not qualified, so the qualified people got the few jobs that were left.

B.C. has put in place a flexible learning program. A typical example is Vancouver Community College, which offers a 13-week course to working apprentices who are not qualified yet — 10 weeks done online and the last 3 weeks done face to face. They found that half the students already had the hands-on skills, so it was straight back to the employer after one day; they passed. Then they could focus on the students who needed the skills.

Another model is the cook's model. Camosun College provided cook training across the province; it was a very successful program. For some reason, B.C.'s Industry Training Authority, ITA, has closed that program now. I do not know why. I think some internal politics exist there.

That is what needs to be done if we are to improve the quality of people who are out in the workforce already who need formal accreditation, and to bring their skills up to the top levels.

pour obtenir un grade universitaire. Nous constatons aussi que certains de nos diplômés, de même que ceux d'autres universités, s'inscrivent au collège pour obtenir un autre diplôme. Le transfert de crédits ne se limite pas aux universités; il doit aussi être possible entre collèges et universités si nous voulons que le système soit véritablement uniforme.

Il y a toutes sortes de possibilités. Les innovations sont foison. Nous nous sommes inspirés du projet des Communautés d'apprentissage pour en créer un pour les communautés autochtones; nous travaillons avec cinq conseils de bande de l'Alberta pour offrir et exploiter l'enseignement à distance. Ce sont toutefois les aînés et la collectivité qui fournissent le soutien aux étudiants autochtones pour qu'ils puissent rester dans leur collectivité, apprendre, devenir des mentors pour leurs pairs et obtenir leur diplôme. C'est très efficace.

M. Chase : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Vous avez décrit là un autre symptôme encore de ce dont nous parlions il y a quelques instants avec des métaphores du genre « virage tectonique » ou « transformation du secteur ». La séparation entre le secteur des collèges communautaires ou techniques et le secteur universitaire est, certainement, une forme masquée de séparation des classes. C'est aussi à changer. Le changement est amorcé et d'ici 10, 15 ou 20 ans, il n'y aura plus rien de familier. Nous espérons alors avoir un système d'éducation postsecondaire beaucoup plus homogène sur le plan de la structure des programmes.

M. Bates : Il manque au Canada 60 000 mécaniciens de centrale. Ils peuvent gagner 100 000 \$ à 24 ans avec seulement un an d'expérience, et pourtant, nous en manquons parce que les gens vont à l'université et pas nécessairement au collège.

En Colombie-Britannique, 50 000 personnes ont entamé un programme d'apprentissage qu'ils n'ont jamais terminé parce que l'économie était prospère; ils trouvaient du travail sans jamais avoir terminé leur formation. Puis, l'économie a fait un plongeon l'année dernière, et ils se sont retrouvés le bec dans l'eau, sans emploi et sans titre, et ce sont ceux qui étaient qualifiés qui ont eu les quelques emplois restants.

La Colombie-Britannique a mis sur pied un programme d'apprentissage flexible. Je peux donner l'exemple typique du Collège communautaire de Vancouver, qui offre un programme de 13 semaines aux employés apprentis qui ne sont pas encore qualifiés — 10 semaines de cours en ligne, et les 3 dernières en apprentissage face-à-face. Quand ils ont constaté que la moitié des étudiants avaient déjà les compétences pratiques, ils les ont renvoyés à leur employeur au bout d'une journée, avec leur note de passage. Ainsi, ils pouvaient se concentrer sur les étudiants qui n'avaient pas encore les compétences.

Il y a aussi le modèle des cuisiniers. Le Collège Camosun offrait des cours de cuisine dans toute la province; le programme avait beaucoup de succès. Pour une raison que j'ignore, l'Industry Training Authority de la Colombie-Britannique l'a supprimé. Je pense que c'est à cause de politiques internes.

C'est ce qu'il faut si nous voulons améliorer la qualité de vie de membres de la population active qui ont besoin d'obtenir un diplôme et de parfaire leurs compétences.

Senator Plett: Thank you very much, and continue the great work.

Senator Merchant: Thank you to all of you. It is nice to see you again, Dr. Chase.

I, too, wanted to focus a little because I come from Saskatchewan. You know our demographic. We have many young First Nations people.

Ms. Van Rooijen, you started to answer some of my questions. What are the special challenges that you have experienced with Aboriginal students? Has this long-distance learning made things easier for them or is it more difficult? What are their completion rates? Are they able to find work once they have completed their training? Please deal with the Aboriginal issues first.

My second question is about the international students that you mentioned, Dr. Chase. Why are those important to our economy, to universities and to education? Also, what is the federal government doing, or not doing, and what would you like to see them do to attract international students?

Ms. Van Rooijen: One of the issues we face when working with First Nations is the readiness for university. We are an open university, so we do not require a high school diploma to get into a university program. However, we work very hard to ensure that any student, regardless, will successfully complete their program.

We need to do an awful lot more front-end work with many of our populations who typically are under-represented in post-secondary education. It is not just with the First Nations group that we are experiencing this. We do know in Aboriginal populations, in particular, that distance learning is somewhat difficult because of the way they learn. This is one instance where the university has gone to more of a blended approach.

One element we see mostly in Aboriginal communities is the removal from their reserve and from their home place. Without that connection, they do not have support. Our model is to take our education, using our distance-education programs, to their communities so that they can stay there, continue to have the family, elder and community support to finish their programs. This model allows them to stay in their communities and serve their communities.

In terms of completion rates, we do see that it is more difficult. We also have to work much harder to prepare them for university, but it is working. We have a small number of Aboriginal students registered. We have a specific faculty centre within our university that focuses on Aboriginal education and different ways of providing it that is much more culturally sensitive to their needs.

The Learning Communities project is being funded now by the Rural Alberta Development Fund. We are doing a number of different programs to see which one is more successful. I do not have all the results yet, but early indications are that it is working quite well.

Le sénateur Plett : Merci beaucoup. Poursuivez votre excellent travail.

Le sénateur Merchant : Merci à tous. Je suis heureux de vous revoir, monsieur Chase.

Je voulais moi aussi me concentrer un peu sur la Saskatchewan, dont je suis originaire. Vous savez qu'il y a dans la province beaucoup de jeunes Autochtones.

Madame Van Rooijen, vous avez déjà fourni quelques éléments de réponse à certaines de mes questions. Quels défis particuliers vous ont posé les étudiants autochtones? Est-ce que cet apprentissage à distance leur a facilité les choses ou les a compliquées? Quel est leur taux de réussite? Est-ce qu'ils peuvent trouver du travail quand ils ont suivi la formation? Parlez-nous d'abord des enjeux autochtones.

Ma deuxième question concerne les étudiants étrangers, dont vous avez parlé, monsieur Chase. Pourquoi sont-ils tellement importants pour notre économie, les universités et l'éducation? Aussi, que fait le gouvernement fédéral ou que ne fait-il pas, et qu'aimeriez-vous qu'il fasse pour attirer des étudiants étrangers?

Mme Van Rooijen : Un problème qui se pose, quand on travaille avec les Premières nations, vient du manque de préparation pour l'université. Notre université est ouverte et n'exige pas de diplôme d'études secondaires. Nous faisons néanmoins tout en notre pouvoir pour assurer la réussite d'absolument tous les étudiants.

Nous allons devoir faire bien plus de travail de préparation avec un bon nombre de nos populations qui sont généralement sous-représentées dans les études postsecondaires. Le problème ne se pose pas qu'avec les Premières nations. Nous savons que l'apprentissage à distance est problématique pour les populations autochtones, en particulier, à cause de leur mode d'apprentissage. À cet égard, notamment, l'université a adopté une approche pour ainsi dire « mixte ».

Nous constatons notamment, surtout dans les collectivités autochtones, que ces gens doivent quitter leur réserve, leur localité. Ils n'ont alors plus de soutien. Notre modèle consiste à amener notre enseignement chez eux, au moyen d'un programme d'éducation à distance, afin qu'ils puissent rester dans leur collectivité et continuer d'y jouir du soutien de leur famille, des aînés et de la communauté pour achever leur formation. Ce modèle leur permet de rester dans leur collectivité et de la servir.

Pour ce qui est des taux de réussite, nous constatons effectivement que c'est plus difficile. Il est aussi beaucoup plus ardu de les préparer pour l'université, mais on y arrive. Un petit nombre d'étudiants autochtones sont inscrits chez nous. Il y a dans notre université un centre qui se consacre à l'enseignement pour les Autochtones et aux moyens de le livrer qui sont beaucoup plus adaptés à leurs besoins sur le plan culturel.

C'est maintenant le Rural Alberta's Development Fund qui finance le projet des Communautés d'apprentissage. Nous offrons un éventail de programmes dans le but de voir lesquels remportent le plus de succès. Je n'ai pas encore toutes les données, mais, à première vue, tout va pour le mieux.

Senator Merchant: You know that in Regina we have the First Nations University of Canada. That is a unique atmosphere that provides a unique setting for First Nation students. We have been fighting hard in the last little while to keep it open. They have made good changes, and I think the governments will support them; but that was an institution where First Nations students felt very much more at home because it builds on some of their traditional aspects. That is an atmosphere that encourages them to stay at university and to do well.

Ms. Van Rooijen: We hope to create that within their community, using distance education.

Mr. Chase: In my previous institution, I worked quite closely with First Nations University of Canada. You are absolutely right. That institution is critical to the future of the province of Saskatchewan, to be blunt.

It provides a safe place for people who are coming in from tiny, Northern Aboriginal communities that may have only 100, 200 or 300 people. In many cases, this is those students' first contact with Southern, urban civilization, such as it is, and it is an overwhelming experience. To be in an institution that is built around their culture, in which they see similar faces — the artwork, even the cuisine in the cafeteria reflects their own ways of life — is an important way to ensure that they complete their post-secondary education.

Given the demographics of Saskatchewan and also, I think, of Manitoba, getting that right, getting the issue of Aboriginal participation in post-secondary, broadly construed, university, college and technical is absolutely key. I agree with you 100 per cent. It was an interesting and long series of challenges, and that series of challenges continues, but I certainly wish that institution all the best.

On international students, the points I would make come under four main headings; I will do them in an unusual order. First is the strengthening of the social fabric. Bringing highly qualified people to Canada from outside of Canada, giving them a very good post-secondary education here and then retaining them as Canadian citizens and contributing members on the labour market, strengthens the social fabric. It makes this country greater, and I think that is something we need to do.

Second, the selfish side of that is that bringing these people into our universities, colleges and technical institutions gives our own students — native Canadian students, Canadian-born students — a cultural enrichment and an experience of people from other cultures that they might not otherwise get.

Third, we are living in an increasingly globalized economy. That is one of the buzz words of the day. If we retreat behind barriers of whatever type, we will not be competitive; we will not be able to keep up with countries that have taken a very forward-standing approach. Australia is one that Dr. Bates has already mentioned. We need to be ahead of the curve on that.

Finally, the country needs skilled professionals. This is a question of labour-market development. As we are continually reminded in British Columbia by our government, what the

Le sénateur Merchant : Vous savez qu'il y a à Régina la First Nations University of Canada. Il y règne une atmosphère unique, qui crée un milieu unique pour les étudiants des Premières nations. Nous avons lutté bec et ongles depuis quelque temps pour la garder ouverte. Ses administrateurs ont apporté des changements positifs, et je pense que les gouvernements les appuieront. Voilà un établissement où les élèves autochtones se sentaient beaucoup plus chez eux parce qu'il est conçu en regard de certains de leurs modes traditionnels. Le climat qui y règne les encourage à poursuivre leurs études universitaires et à réussir.

Mme Van Rooijen : C'est ce que nous aimerions créer dans leurs collectivités, au moyen de l'enseignement à distance.

M. Chase : À mon poste antérieur, je travaillais en très étroite collaboration avec la First Nations University of Canada. Vous avez tout à fait raison. Cet établissement est essentiel à l'avenir de la Saskatchewan, rien de moins.

C'est un havre pour des gens qui arrivent de minuscules collectivités autochtones du Nord, de 100, 200 ou 300 habitants. Bien souvent, c'est l'un des premiers contacts qu'ont les étudiants avec la civilisation urbaine du Sud, si on peut dire, et l'expérience est des plus déroutantes. Le fait qu'ils sont dans une institution créée d'après leur culture et où ils côtoient des gens qui leur ressemblent, peut largement contribuer au succès de leurs études postsecondaires — les œuvres d'art, même ce que sert la cafétéria reflètent leur mode de vie.

En raison de la démographie de la Saskatchewan et aussi, je pense, du Manitoba, il est absolument primordial de régler le problème de la participation des Autochtones à l'éducation postsecondaire en général, que ce soit à l'université, au collège ou à l'institut de technologie. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Les défis ont été nombreux et intéressants, et ce n'est pas fini, mais je fais à cet établissement mes meilleurs vœux de succès.

Au sujet des étudiants étrangers, mes observations se classent sous quatre grandes catégories, que j'énoncerai dans un ordre peu courant. Tout d'abord, il y a le renforcement du tissu social. Pour renforcer le tissu social, il faut faire venir au Canada des étrangers talentueux, leur fournir une excellente éducation postsecondaire et les inciter à rester ici, à devenir des citoyens canadiens et à intégrer la population active. C'est ce qui renforce notre tissu social et notre pays, et je pense que c'est nécessaire.

Deuxièmement, notre pays tire avantage de la présence de ces gens dans nos universités, collèges et instituts de technologie, présence qui enrichit culturellement nos étudiants — des étudiants nés au Canada — et les met en contact avec d'autres cultures qu'autrement ils pourraient ne jamais connaître.

Troisièmement, notre économie est de plus en plus mondialisée. C'est l'un des termes à la mode. En érigeant barrières et obstacles, nous ne serons pas compétitifs; nous ne pourrions pas maintenir la cadence des pays qui sont très axés sur l'avenir. C'est le cas de l'Australie, dont M. Bates a déjà parlé. Nous devons être à l'avant-garde.

Enfin, le Canada a besoin de professionnels qualifiés. C'est une question de développement du marché du travail. Comme nous le rappelle sans cesse notre gouvernement en Colombie-Britannique,

universities are doing is intrinsically linked to labour-market development. As a matter of fact, our ministry in British Columbia is called the Ministry of Advanced Education and Labour Market Development — which makes for a wonderful acronym — but we are continually reminded that those two activities are deeply and intimately linked in the government's eyes.

Mr. Bates: I have no comments on that..

Senator Merchant: You did not tell me what changes you want the federal government to make to make it more possible. Why is it that Australia is able to attract international students? Perhaps we are lagging behind a little. What would you like to see change?

Mr. Chase: I will try to answer that very briefly. Dr. Bates may know more about the Australian situation than I do.

Australia took a very concerted approach to attracting and recruiting international students to its campuses. That approach has had some challenges in the last few years, as I think most people are aware. However, effectively, the federal government said that this is the direction they will go as a country; everyone fall in behind. In Canada, I do not think we have had that type of national strategy.

B.C. has a provincial strategy along the Pacific Rim, particularly for labour market development. Our president was in China just a few weeks ago signing agreements with four Chinese universities in the company of Premier Campbell. However, nothing on a federal scale says to the world that Canada is serious about this, and that might be something that this committee would consider.

Senator Merchant: Therefore, it is not immigration issues or anything such as that, or do you know?

Mr. Chase: I am not sure I can answer that question. I think it is a very complex situation.

Senator Merchant: I think students apply to several countries and they are apt to accept the first offer because they want to study abroad. In the past, I was under the impression that perhaps we were not making it quite as easy for students to come to Canada.

Mr. Chase: That might have been an issue. I will conclude my remarks by saying that I also think we are a little too apologetic, in a typical Canadian fashion. Other countries go out and market their post-secondary systems as being of the highest quality and prestige. We have extremely fine universities in this country. We do not tend to remind others of that sufficiently.

Mr. Bates: The Australian universities became too dependent on the international student revenues. When the market dropped, some of the institutions were in considerable financial difficulties. The Bradley commission, which was set up by the federal department of education to look at the future of universities, recommended not scaling back on it but developing a different business plan that

ce que font les universités est étroitement lié au développement du marché du travail. D'ailleurs, notre ministère, en Colombie-Britannique, porte le titre de ministère de l'Enseignement supérieur et du Développement du marché du travail. On ne cesse de nous rappeler que ces deux activités sont profondément et intimement liées aux yeux du gouvernement.

M. Bates : Je n'ai rien à dire sur le sujet.

Le sénateur Merchant : Vous ne m'avez pas dit quels changements vous souhaiteriez que le gouvernement fédéral apporte pour que ce soit plus faisable. Qu'est-ce qui fait que l'Australie peut attirer des étudiants étrangers? Peut-être traînons-nous un peu de la patte. Quels changements souhaiteriez-vous?

M. Chase : Je vais essayer de répondre très rapidement. M. Bates connaît peut-être mieux la situation de l'Australie que moi.

L'Australie a adopté une approche très concertée pour attirer et recruter des étudiants étrangers. Cette approche a connu certaines difficultés depuis quelques années, un fait je crois assez connu. Cependant, le fait est que le gouvernement fédéral a dit : « Voilà l'orientation que prend le pays, et tout le monde doit emboîter le pas. » Je ne pense pas que nous ayons ce type de stratégie nationale au Canada.

La Colombie-Britannique a une stratégie nationale pour la région du Pacifique, particulièrement en matière de développement du marché du travail. Notre président a accompagné le premier ministre Campbell en Chine il y a quelques semaines, pour signer des ententes avec quatre universités chinoises. Cependant, rien de ce que nous faisons à l'échelle fédérale ne démontrerait au reste du monde que le Canada prend la question très au sérieux, et peut-être le comité pourrait-il y réfléchir.

Le sénateur Merchant : Ce ne sont donc pas des questions d'immigration ou quoi que ce soit du genre. Qu'en dites-vous?

M. Chase : Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à cette question. Je pense que c'est très complexe.

Le sénateur Merchant : Je crois que les étudiants font des demandes dans plusieurs pays et sont prêts à accepter la première offre parce qu'ils veulent étudier à l'étranger. Dans le passé, j'avais l'impression que nous ne facilitons peut-être pas tellement la venue des étudiants étrangers au Canada.

M. Chase : C'est bien possible. Pour terminer, je pense aussi que nous sommes peut-être un petit peu trop effacés, à notre façon toute canadienne. D'autres pays vont à l'étranger clairoonner la qualité et le prestige de leur système d'éducation postsecondaire. Nous avons d'excellentes universités ici. Nous ne sommes pas assez portés à le rappeler aux autres.

M. Bates : Les universités de l'Australie sont devenues trop dépendantes des revenus générés par les étudiants étrangers. La chute du marché a plongé certains établissements dans d'énormes difficultés financières. La commission Bradley, que le ministère fédéral de l'Éducation avait chargé d'examiner l'avenir des universités, a recommandé que les universités, plutôt que de

made them less dependent on the international fees. They received more money from the federal government as a result.

There is one thing the Australian government did which I have not mentioned, and I have not mentioned it because we really already have a national open university, if you think of Athabasca as a national open university. The federal government created Open Universities Australia, which has open access. Many of our distance programs do not have open access. You have to have high school completion or university entrance qualifications.

Nine Australian campus-based universities across the country that were offering distance programs came together to form this consortium. The government funded the first five years, mainly to develop the first- and second-year online courses, which the universities did not have. That has become so successful that the government does not fund it now. It is a self-financing system.

That is another possibility, but I did not want to raise that because I think Athabasca University could probably do many of those things itself.

Senator Martin: Thank you, Mr. Chair, and thank you very much for some of the ideas and findings that you presented today. As a proud graduate of UBC, I was happy to know, Dr. Bates, that you have worked with UBC, also. I only have one daughter who will be going to university in a few years, but I have had many students of whose educational processes I have been a part, including graduates of Royal Roads University and those that have gone on to other places in Canada.

Ms. Van Rooijen, you pointed out something that I think is a very important barrier that we should address as Canadians. I was so impressed to hear of the relationships you have with other institutions to allow for the transfer of credits. That is one barrier that I have seen repeatedly.

Not all students can go directly to universities for many different reasons, and I have advised many of my students to go to colleges or other institutions as a possible stepping stone to perhaps getting a university degree. Unless they sit down and really plan out their courses with counsellors or advisers, who are not always available, or unless they know the road they will take well in advance, often students will take general courses in the first and second year. I have seen many students having to repeat years of university or do additional years of study because of this inability to transfer credits. Intra-provincially, I have seen this repeatedly.

I am impressed with what you are doing. Where are we with respect to universities moving toward this ability to transfer credits within Canada? What efforts have been made, and how do we move toward that so that all institutions in Canada can make it possible for our students to transfer between institutions?

réduire leurs activités, dressent un plan d'activités différent qui les rendrait moins dépendantes des droits de scolarité des étudiants étrangers. En conséquence, le gouvernement fédéral leur a versé plus d'argent.

Il y a une chose qu'a faite le gouvernement australien et dont je n'ai pas parlé, et je n'en ai pas parlé parce que nous avons déjà, vraiment, une université nationale ouverte, si on peut considérer Athabasca comme une université nationale ouverte. Le gouvernement fédéral a créé Open Universities Australia, dont l'accès est libre. Un grand nombre de nos programmes d'enseignement à distance ne sont pas accessibles à tous. Il faut avoir un diplôme d'études secondaires ou remplir les conditions d'admissibilité.

Neuf universités australiennes avec campus qui offraient des programmes d'enseignement à distance se sont unies pour former ce consortium. Le gouvernement a financé les cinq premières années, principalement pour l'établissement du programme de cours en ligne de première et de deuxième années, que n'avaient pas les universités. Leur succès a été tel que le gouvernement ne les finance plus maintenant. C'est un système autofinancé.

C'est une autre possibilité, mais je ne voulais pas en parler parce que je pense que l'Université Athabasca pourrait probablement faire bon nombre de ces choses elle-même.

Le sénateur Martin : Merci, monsieur le président et merci beaucoup aux témoins pour ces idées et constatations que vous nous exposez aujourd'hui. Étant une fière diplômée de l'UBC, il m'a fait plaisir d'entendre, monsieur Bates, que vous avez aussi travaillé avec l'UBC. Je n'ai qu'une fille, qui n'entrera à l'université que dans quelques années, mais j'ai eu beaucoup d'étudiants issus de ces systèmes d'éducation qui m'ont formée, y compris des diplômés de l'Université Royal Roads et d'autres d'ailleurs au Canada.

Madame Van Rooijen, vous avez parlé d'un obstacle très important, selon moi, qu'il nous faut abattre, nous les Canadiens. J'ai été très heureuse d'entendre que les rapports que vous entretenez avec d'autres établissements permettent le transfert de crédits. C'est un obstacle que j'ai constaté à maintes reprises.

Ce ne sont pas tous les étudiants qui peuvent entrer directement à l'université, pour diverses raisons, et j'ai souvent conseillé à mes étudiants de s'inscrire au collège ou dans d'autres établissements qui pourraient être pour eux une pierre de gué vers un diplôme universitaire. À moins de consulter des conseillers, qui sont parfois difficilement accessibles pour les aider à vraiment planifier leurs cours, ou à moins d'avoir depuis longtemps décidé de ce qu'ils veulent faire, les étudiants ont souvent tendance à suivre des cours généraux en première et deuxième années. J'ai vu bien des étudiants recommencer des années d'université ou en faire de plus à cause de cette impossibilité de transférer des crédits. Je l'ai souvent constaté, entre provinces.

Vos propos m'enthousiasment. Où en sont les démarches pour que les universités puissent un jour transférer des crédits, au Canada? Qu'est-ce qui a été fait, et comment pouvons-nous progresser, pour qu'un jour tous les établissements du Canada permettent aux étudiants de passer de l'un à l'autre?

Ms. Van Rooijen: I will try to answer some of that. I do not have all of the statistics around it, but we know that it is not moving forward the way it should in this country. It is particularly difficult between provinces.

Within Alberta, it is much easier for our students to transfer from college to university or to take our courses. That is because that is what we have set up. I know it is particularly difficult in Ontario to transfer between universities. Over one third of our students come from Ontario, which is why we have focused our efforts on ensuring that they can transfer their one or two courses from us to their home institution.

Also, it speaks to the whole perception of distance, which is a little different than what you are asking. The perception among other universities is that distance learning is not as good and does not have the same quality. We take exception to that because we see our students going out in the world and contributing in the same way that other students do from other universities. They go on to become lawyers and doctors. They come to our graduate programs. In fact, we have one of the largest MBA programs in the country. We certainly have the largest Master of Arts program in the country at the graduate level.

We have to deal with that perception. It will be critical as we move forward as a country that e-learning or online learning is recognized to be as good as a traditional university education.

It is not moving as fast as it should, and we have had to really work hard to get those articulation agreements between institutions, so that our students' transfers are seamless.

The Chair: Are there further comments?

Mr. Chase: Since you are from British Columbia, you will be well aware that, provincially, British Columbia has done a pretty good job with the British Columbia Council on Admissions & Transfer, BCCAT, which has been imitated elsewhere, such as Saskatchewan.

Interprovincially, we are still challenged, as Ms. Van Rooijen said. Part of that stems from the inherent conservatism of universities as institutions and that admissions protocols and transfer protocols are governed effectively by academic councils, which do not always tend to be terribly outward-looking; they tend to be fairly inward-focused. Whatever government funders can do to push universities to open themselves would be a great help.

The issue here is essentially one around business models and how universities are structured to attract and retain FTE enrolments as the basis of their business model. We need to rethink that to allow for a much greater degree of flexibility and movement within the system and still allow universities to operate. There are some challenges there.

Mme Van Rooijen : Je vais essayer de vous donner quelques réponses. Je n'ai pas toutes les statistiques sur le sujet, mais nous savons que les choses n'avancent pas comme nous le souhaiterions, au pays. C'est particulièrement difficile entre les provinces.

Ce que nous avons mis sur pied en Alberta a grandement facilité à nos étudiants le passage du collège à l'université ou l'inscription à nos cours. Je sais qu'il est particulièrement difficile de faire un transfert entre universités en Ontario. Plus d'un tiers de nos étudiants viennent de l'Ontario, et c'est pourquoi nous avons déployé des efforts particuliers pour nous assurer qu'ils puissent transférer un ou deux cours qu'ils suivent chez nous à leur établissement d'attache.

Aussi, cela en dit long sur les perceptions de la distance, bien que ce ne soit pas tout à fait ce que vous avez demandé. L'idée qu'en ont les autres universités, c'est que l'apprentissage à distance n'est pas aussi efficace, ni de même qualité. Nous ne sommes pas d'accord, parce que nous voyons nos étudiants entrer dans le monde et y tenir la même place que les étudiants issus d'autres universités. Ils deviennent avocats et médecins; ils suivent nos programmes de deuxième cycle. Nous offrons d'ailleurs l'un des plus importants programmes de MBA du pays. Nous avons à tout le moins le plus important programme de maîtrise ès arts du pays.

Nous devons lutter contre cette perception. Il sera primordial pour l'avenir du pays que l'apprentissage par voie électronique ou en ligne soit reconnu comme étant aussi valable que des études universitaires traditionnelles.

Les progrès ne sont pas aussi rapides qu'on le souhaiterait, et il a fallu travailler très fort pour aboutir à ces ententes d'articulation entre établissements, pour que les transferts des étudiants puissent se faire sans accroc.

Le président : Y a-t-il d'autres commentaires?

M. Chase : Puisque vous êtes de la Colombie-Britannique, vous savez bien que, à l'échelle provinciale, la Colombie-Britannique a fait du bon travail en créant le British Columbia Council on Admissions & Transfer, le BCCAT, dont d'autres provinces ont suivi l'exemple, notamment la Saskatchewan.

Comme le disait Mme Van Rooijen, des problèmes se posent encore entre provinces. C'est attribuable en partie au conservatisme institutionnel inhérent des universités et au fait que les protocoles d'admission et de transfert sont régis, concrètement, par des conseils universitaires qui sont souvent un peu portés à se replier sur eux-mêmes plutôt qu'à s'ouvrir sur le monde. Tout ce que les organes financiers du gouvernement pourraient faire pour pousser les universités à s'ouvrir serait des plus utiles.

Le problème vient surtout des modèles de gestion et de la façon dont les universités sont structurées pour attirer et retenir les ETP. Il faut repenser ces modèles pour assouplir le système et faciliter la mobilité, sans pour autant nuire au fonctionnement des universités. Cela peut poser certains défis.

Senator Martin: I have a quick question for Dr. Bates. More than 15 years ago, I had heard about virtual schools; it was a model out of Alberta. With your work in e-learning and the technology advancements happening in education, are virtual schools essentially the same as what is happening with e-learning?

Mr. Bates: Yes. B.C. has what they call a distributed learning program for the K-to-12 sector. Basically, each school board is free to offer online courses, which can be taken by students anywhere in the province, and the equivalent portion of the FTE is transferred from the residential school to the online program.

This resulted in every school board offering programs in the first year. Suddenly, they realized it was silly: They were all offering Grade 11 English. Therefore, they got together and created B.C.'s Virtual School Society. Now much more collaboration and sharing happen. It has been very successful with the students; the students have really liked this program. It has really been a challenge for some of the classroom teachers because they can see that they are losing students if they are not delivering good classroom teaching.

Senator Martin: That is interesting. Thank you very much.

Senator Dyck: I am sitting here thinking that I am almost 65. I have spent 40 years of my life either going to a university as a student or working at a university. I feel as if I am a dinosaur. The university that I went to will fade away.

If I were starting now in Grade 12 and trying to decide where to go for post-secondary training, it would be confusing because such an array of opportunities exists in terms of whether I would go to the old-style institution or go for distance learning or a combination. Senator Martin broached this idea as well. How does a student decide? Are there programs developed so that the high school counsellors can determine that a student's style of learning is such that he or she would probably flourish more at a certain type of institution versus another type of institution? Is anything in place to help new students decide which way the should go?

You indicated, Professor Chase, that your programming is a graduate program, so you are dealing with students who already have some experience. However, for those who are starting out, how do they decide? Do we let them know that there is a high probability that they will be switching careers over their lifetime and that they may start at university and then end up going to a technical institute? I have met students who have done that. They have their degree in biology, but then they decide to work in a research laboratory, so they go back to a technical institute for two years. They may have to start all over again. They may not necessarily get credit for their biology degree. How does a student decide?

Please address the question of transferability of credits. How do we maximize the cross-talk among technical institutes, colleges and universities so that it matches the needs of the student in the Internet age as opposed to students from my age?

Le sénateur Martin : J'ai une question, rapidement, pour M. Bates. Il y a plus de 15 ans, j'entendais parler d'écoles virtuelles — c'était un modèle de l'Alberta. Est-ce que ce que vous faites, l'apprentissage par voie électronique et les progrès technologiques dans le domaine de l'éducation, s'apparente plus ou moins aux écoles virtuelles?

M. Bates : Oui. La Colombie-Britannique a ce qu'on appelle un programme d'apprentissage distribué, pour le secteur de la maternelle à la 12^e année. En gros, chaque commission scolaire est libre d'offrir des cours en ligne, auxquels peuvent s'inscrire des étudiants de partout dans la province, et la portion équivalente des ETP est transférée de l'établissement scolaire au programme en ligne.

Toutes les commissions scolaires ont offert des programmes la première année. Elles se sont vite rendu compte que c'était bête : elles offraient toutes le cours d'anglais de 11^e année. Elles se sont donc unies pour créer la Virtual School Society de la Colombie-Britannique. Ainsi, il y a maintenant beaucoup plus de collaboration et de partage. Le programme a eu un énorme succès auprès des étudiants; ils l'ont beaucoup aimé. Il pose un certain défi aux enseignants en classe, qui voient bien qu'ils perdent des étudiants s'ils ne livrent pas un bon cours.

Le sénateur Martin : C'est intéressant. Merci beaucoup.

Le sénateur Dyck : Je vous écoute et je me dis que j'ai près de 65 ans et que j'ai passé 40 ans de ma vie soit à étudier, soit à travailler dans une université. J'ai l'impression d'être un dinosaure. L'université que j'ai connue disparaîtra.

Si j'entamais maintenant ma 12^e année et devais décider quoi faire après le secondaire, je serais complètement démonté par tout l'éventail de possibilités; je me demanderais si je devrais opter pour l'établissement à l'ancienne, l'apprentissage à distance ou une combinaison. Le sénateur Martin en a parlé aussi. Comment un étudiant parvient-il à une décision? Est-ce qu'il existe des programmes qui permettent aux conseillers en orientation de déterminer que le style d'apprentissage d'un étudiant convient à un type d'établissement plutôt qu'à un autre, qu'il s'y épanouirait sûrement plus? Est-ce qu'il existe un mécanisme pour aider les nouveaux étudiants à s'orienter?

Vous avez dit, monsieur Chase, que votre programme en est de deuxième cycle. Vos étudiants ont donc déjà un certain bagage. Mais comment l'étudiant qui commence peut-il prendre une décision? Est-ce qu'on lui dit qu'il y a de très grandes chances qu'il change de carrière en cours de route et qu'il pourrait très bien entamer ses études à l'université et les achever dans un institut de technologie? J'ai connu des étudiants qui l'ont fait. Ils ont un diplôme de biologie en poche, puis ils décident qu'ils veulent travailler dans un laboratoire de recherche. Alors, ils retournent faire deux ans dans un institut de technologie. Il se peut qu'ils doivent recommencer à zéro. Ils ne se feront pas nécessairement créditer leur diplôme de biologie. Comment un étudiant peut-il décider?

J'aimerais que vous répondiez à la question sur la transférabilité des crédits. Comment optimiser les échanges entre instituts de technologie, collèges et universités de manière à répondre aux besoins de l'étudiant à l'ère de l'Internet, par opposition aux étudiants de mon époque?

Mr. Chase: That is a complex set of questions.

As I said in my presentation, at Royal Roads our average age is between 36 and 37 years. The people have been in careers typically for a number of years. They come for a specific program. They are highly motivated. They know exactly what they want, and they are very demanding, which keeps us on our toes — and that is a good thing.

My impression of the sector generally is that, although we have a large number of people trying very hard to provide good, coherent, up-to-date advice to students coming into the system, it is not terribly systematic and has a large degree of variability of quality. Hence, we see a great deal of trial and error on the part of students coming into the system and dropping out.

The attrition rate at some of the traditional comprehensive universities in the country in year one is, I believe, as high as 40 per cent. It is a staggering loss of time, money and human capital in many ways. Can we reduce that? I think we can. However, I am not sure that we have a strategy in place that would allow us to reduce that effectively? Perhaps Ms. Van Rooijen has some ideas.

Ms. Van Rooijen: We are in a very similar position to Royal Roads in that our average age is much older than you would traditionally see coming out of high school. Most of the students who choose Athabasca University are well versed in distance learning or need the flexibility because they are working. The decision factor is fairly simple for them.

We find over the last several years that we are seeing an increasingly younger population coming to our university. We do not know whether this is a trend, whether the younger generation is actually so technologically savvy that distance learning is not an issue for them; but we see younger people come to our university and successfully complete their degree programs, which is terrific.

We have some students who are just over the age of 16, have finished high school early and are excelling. They typically tend to choose the distance component because it suits their lifestyle. They are also in rural areas and do not want to leave home, so that is the other factor. It still has much to do with parental choice. Parents have a huge influence on where their young children go to university.

Awareness is the biggest issue of where to start. That is part of it.

Mr. Bates: U.S. has spent a great deal of time under the Spellings Commission trying to provide measurements of university and college outputs for parents, primarily, so they could make judgments about which universities were performing best. As you know, it is a much more complex system in the U.S. than here. It was not very successful. The institutions pushed back about standardized measures of performance. It is very confusing.

Maclean's magazine provides rankings. My view of those is that they are so traditional. How many books do you have in the library? Is that a way to assess a university these days? The fewer

M. Chase : C'est une série complexe de questions.

Comme je le disais dans mon exposé, à Royal Roads, l'âge moyen des étudiants est entre 36 et 37 ans. Ils travaillent donc depuis déjà quelques années. Ils s'inscrivent à un programme et ils sont très motivés. Ils savent exactement ce qu'ils veulent, et ils sont très exigeants, ce qui nous force à toujours faire mieux — ce qui n'est pas un mal.

Ce que je pense du secteur en général, c'est que bien qu'il ait un grand nombre de personnes qui font de leur mieux pour fournir des conseils cohérents et à jour aux étudiants qui entrent dans le système, leur prestation n'est pas des plus systématique et est de qualité très variable. C'est pourquoi on voit beaucoup de tâtonnements, d'étudiants qui entrent dans le système, puis abandonnent.

Le taux d'attrition la première année, dans certaines universités traditionnelles à vocation générale atteint, je crois, les 40 p. 100. C'est à bien des égards un gaspillage phénoménal de temps, d'argent et de capital humain. Est-il possible de le réduire? Je crois que oui. Je ne suis pas sûr toutefois que nous ayons une stratégie pour nous y attaquer efficacement. Peut-être Mme Van Rooijen a-t-elle des idées.

Mme Van Rooijen : C'est assez semblable à Royal Roads, en ce sens que l'âge moyen de nos étudiants est beaucoup plus élevé que celui des diplômés du secondaire. La plupart des étudiants qui décident de s'inscrire à l'Université Athabasca sont déjà des as de l'apprentissage à distance ou ont besoin de flexibilité parce qu'ils ont un emploi. La décision est assez simple, pour eux.

Nous avons constaté ces dernières années que notre clientèle universitaire est de plus en plus jeune. Nous ignorons si c'est une tendance, si c'est que la plus jeune génération est tellement technophile que l'apprentissage à distance ne lui pose pas de problème; mais nous constatons que les gens qui s'inscrivent à notre université et obtiennent leur diplôme sont de plus en plus jeunes, et c'est fantastique.

Nous avons des étudiants qui ont à peine plus de 16 ans; ce sont de jeunes diplômés du secondaire et ils obtiennent d'excellents résultats. Généralement, ils choisissent l'apprentissage à distance parce qu'il convient à leur mode de vie. Un autre facteur, c'est qu'ils vivent aussi en région rurale et ne veulent pas quitter leur famille. C'est encore beaucoup une question de choix des parents. Les parents exercent une énorme influence sur l'entrée à l'université de leurs enfants.

Le plus gros problème, c'est l'information; savoir où commencer. C'est un facteur.

M. Bates : La Commission Spelling des États-Unis a consacré un temps énorme à essayer de mesurer les résultats des universités et collèges à l'intention des parents, surtout, pour qu'ils puissent juger des universités qui ont le meilleur rendement. Vous savez que le système des États-Unis est beaucoup plus complexe que le nôtre. Ça n'a pas été un succès retentissant. Les établissements ont rejeté le concept de mesures normalisées de rendement. C'est très déconcertant.

La revue *Maclean's* fait un classement. Moi, je trouve que sa méthode est trop traditionnelle. Combien de livres avez-vous dans la bibliothèque? Est-ce que cela en dit gros sur une université, de

books they have, maybe the better they are because it is all online. We do not have very good ways for parents and students to compare institutions.

It varies from province to province. B.C. has a very good online site that provides guidance on different programs and courses that students can take. Ontario has one, and it also has Contact North. Again, if you are looking at access for Aboriginal peoples and people in remote areas, Contact North is a very good model because it provides local learning centres in small communities of 100 people or so. Contact North has a contact person who will give guidance about programs available across the whole of the system in Ontario.

Some provinces are addressing this issue in interesting ways. Other provinces are not doing that as well.

Senator Dyck: In that case, do you think we need some type of national body? It was brought up that we should have a national body that attempts to coordinate or in some way set standards across the country so that we can have better transferability and better access to information for students to make those decisions.

Mr. Chase: It is something worth considering in the context that if we are to have a truly effective and articulated post-secondary system, that advice would be premised on a recognition that every institution needs to differentiate. We cannot have a porridge of institutions that are all roughly the same, trying to do the same thing. We cannot afford that any longer.

[Translation]

Senator Champagne: I could probably speak in English, but I prefer to use my language, if that is okay.

While we were working on this issue, we were often told about the important role parents play in motivating students to participate in post-secondary studies. We now see cases of parents who left school at some point because they had to.

I am talking about parents who had to drop out of school at some point. They have children now and they have a little more time. Distance education could be a way for stay-at-home parents to continue their studies, so that they may tell their kids that while they had to interrupt their education, their children do not have to do that.

Course curricula are not the same today as they were 20 to 25 years ago. Is establishing equivalences an option? Do prospective students have to pass an exam before they can register and qualify for a correspondence course?

[English]

Ms. Van Rooijen: I can start, and I would say absolutely; yes. There are a number of things. In fact, looking at our demographic, that is largely who we are getting to come to our

nos jours? Moins elles ont de livres, mieux elles s'en portent, parce que tout se passe en ligne. Nous manquons de moyens efficaces de permettre aux parents et aux étudiants de comparer les établissements.

C'est différent d'une province à l'autre. La Colombie-Britannique a un très bon site offrant des conseils sur les différents programmes et cours que les étudiants peuvent prendre. L'Ontario en a un aussi, en plus de Contact Nord. Je répète que, si on s'intéresse à l'accès pour les Autochtones et les habitants des régions isolées, Contact Nord est un excellent modèle, parce qu'il a des centres locaux d'apprentissage dans les petites collectivités d'une centaine d'habitants environ. Contact Nord a des conseillers en orientation sur les programmes dans tout le réseau, en Ontario.

Certaines provinces ont une approche intéressante. D'autres proposent des solutions qui le sont moins.

Le sénateur Dyck : Alors, pensez-vous qu'il nous faudrait une espèce d'organe national? On nous a conseillé de créer un organe national qui serait chargé de coordonner ou en quelque sorte d'établir des normes pancanadiennes pour faciliter les transferts et l'accès à l'information afin d'aider les étudiants à prendre ces décisions.

M. Chase : C'est une possibilité qu'il vaudrait la peine d'étudier, sous réserve que, si nous voulons avoir un système d'enseignement postsecondaire véritablement efficace et valable, il faut reconnaître que les établissements doivent se distinguer entre eux. On ne peut avoir des établissements tous plus ou moins semblables qui essaient tous de faire la même chose. Nous ne pouvons plus nous le permettre.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je pourrais probablement m'exprimer en anglais mais je préfère le faire dans ma langue si vous le permettez.

Au cours de nos travaux, on nous a répété l'importance qu'ont les parents pour motiver les élèves à accéder à l'éducation postsecondaire. Ce qui arrive en ce moment, c'est que nous avons des parents qui ont dû abandonner leurs études à un moment donné parce que c'était impossible.

Je parle de parents qui ont dû cesser leurs études à un moment donné. Ils ont des enfants maintenant, ils ont un peu plus de temps. L'éducation à distance pourrait être un moyen pour les parents, qui sont à la maison, de continuer leurs études et de pouvoir dire aux enfants : j'ai dû le faire, mais vous pouvez continuer et non pas arrêter.

Les curriculums des différents cours, il y a 20 ou 25 ans, n'étaient pas les mêmes que ceux d'aujourd'hui. Est-ce qu'il y a une possibilité d'équivalence? Est-ce qu'il y a un examen à passer avant de pouvoir s'inscrire et être accepté à un cours à distance?

[Traduction]

Mme Van Rooijen : Je peux commencer, et je dirais, absolument, oui. Il y a plusieurs choses. D'ailleurs, quand on regarde nos données démographiques, c'est en grande partie ceux-

university. There are many under-represented populations. It is the same situation you talked about: They went to university and had to leave for some reason and did not go back, but felt education was still important and wanted to be an example to their children.

Our convocation is happening now. I can tell you the stories we hear. We hear statements about students, about how they were first in their family to get their degree, and many of them are in their 40s. Seventy-four per cent of people who graduate from Athabasca University are first in their family to get a degree. When they cross the convocation floor, their statements usually relate to how they can now be an example to their children and how their children understand the importance of education.

Without that opportunity, they would not be able to tell their children about and show them the importance of education. Distance education can do this because many of these students are at home and taking care of children. When they know about this opportunity, they enroll.

Senator Champagne: Is it very expensive to take those courses online?

Ms. Van Rooijen: No, they cost about the same as other universities per course. The exception is that all of the books and the learning materials are included in our tuition fee. You do not pay more; you pay one fee and nothing else for your textbooks. We think it is quite cost-effective.

We wish we could offer it for less money because many students coming to us do not have the economic wherewithal to do it. I already mentioned the part-time student issue around funding. It is hard for these parents because they cannot access funding. We are working hard on scholarships and bursaries for these families, but we could do more for them to reduce the financial barriers.

Senator Champagne: Mr. Chase, one thing a person cannot really study at a distance is music. I am talking to the organist. I guess you can become a musicologist, and you could probably become a critic for a newspaper, but you cannot be a performing musician.

I will end my comment, Mr. Chair, if I may, by inviting Mr. Chase, if you are in the Montreal area, to my hometown, where the Casavant organs have been made for the last 120 or 150 years. If you want to try the best one, it is in my cathedral. I would be happy to call the pastor or bishop and invite you to play the organ at the cathedral there.

Mr. Chase: I have actually played that instrument. I have many friends at Casavant Frères. It is a very fine company, and it is a lovely instrument in Saint-Hyacinthe, Quebec. Montreal, too, is filled with very good organs, such as those at St. Jean Baptiste Church, St. Joseph's Oratory, et cetera.

To answer your question, the Prior Learning Assessment and Recognition, PLAR, is key in our systems. I know Athabasca University does a tremendous amount. We try to take people

là qui viennent à notre université. Il y a beaucoup de segments sous-représentés de la population. C'est exactement la situation dont vous parlez. Ils ont entamé des études universitaires et on dû les abandonner pour une raison ou une autre, et ils ne les ont pas reprises, mais ils attachent encore de l'importance à l'éducation et ils veulent être un exemple pour leurs enfants.

Nous avons ces temps-ci notre collation des grades. Je peux vous répéter ce que nous entendons. Nous avons des étudiants qui disent être les premiers de leur famille à obtenir un diplôme, et beaucoup sont dans la quarantaine. Soixante-quatorze pour cent des diplômés de l'Université Athabasca sont les premiers de leur famille à obtenir un diplôme. Quand ils font une déclaration, c'est généralement pour dire qu'ils peuvent maintenant être un exemple pour leurs enfants, et que leurs enfants savent l'importance que revêt l'éducation.

S'ils n'avaient pas eu cette possibilité, ils ne pourraient pas dire à leurs enfants combien l'éducation est importante, et s'en faire l'exemple. L'enseignement à distance leur en donne la chance, parce que bon nombre de ces étudiants sont chez eux, à s'occuper de leurs enfants. Quand ils apprennent l'existence de ce programme, ils s'y inscrivent.

Le sénateur Champagne : Est-il très coûteux de suivre ces cours en ligne?

Mme Van Rooijen : Non, les frais de scolarité par cours sont à peu près les mêmes que ceux d'autres universités. Par contre, tous les livres et le matériel didactique sont inclus. On paye une fois, et les ouvrages scolaires sont gratuits. Nous estimons que c'est très économique.

Nous aimerions pouvoir offrir ces programmes à moindre coût parce que bien des étudiants qui s'informent auprès de nous n'ont pas les moyens de s'inscrire. J'ai déjà parlé du problème de financement des étudiants à temps partiel. C'est difficile pour ces parents, parce qu'ils n'ont pas accès au financement. Nous travaillons fort pour obtenir des bourses pour ces familles, mais il y aurait moyen de faire plus pour réduire les obstacles financiers.

Le sénateur Champagne : Monsieur Chase, s'il y a une chose qu'il est impossible d'étudier à distance, c'est la musique. Je m'adresse à l'organiste. Je suppose qu'on peut devenir musicologue, et probablement critique pour un journal, mais on ne peut devenir un interprète.

Je conclus mes observations, monsieur le président, si vous le permettez, en invitant M. Chase. Si vous venez dans la région de Montréal, ma ville, où les orgues Casavant sont fabriqués depuis 120 ou 150 ans, vous pourriez essayer le meilleur qui soit; il est dans ma cathédrale. J'appellerai avec plaisir le curé ou l'évêque pour vous inviter à en jouer.

M. Chase : En fait, j'en ai déjà joué. J'ai de nombreux amis chez Casavant Frères. C'est une excellente compagnie, et il y a un merveilleux instrument à Saint-Hyacinthe, au Québec. Il y a aussi de très bons orgues à Montréal, comme ceux de l'église Saint-Jean-Baptiste, de l'Oratoire Saint-Joseph, et cetera.

Pour répondre à votre question, l'évaluation et la reconnaissance des acquis, l'ÉRA, représente une composante essentielle de nos systèmes. Je sais que l'Université d'Athabasca fait beaucoup dans

from non-traditional backgrounds — people who may not have completed a high school qualification or, indeed, a first degree — and ask them to present us with a portfolio of what they have done in their professional and working lives. We evaluate that and letters of reference, and consider them for admission to a degree program, even a graduate degree program, on the basis of non-traditional backgrounds. That must become more a part of the Canadian system, generally.

Mr. Bates: I worked at The Open University in Britain in 1969, and we used to run preparatory courses for The Open University. We dropped them because students were self-selecting. The students pretty much knew whether they would succeed. We had completely open access — no prior learning assessment and no high school grades. Approximately 45 per cent of students would go on to graduate of those who had no qualifications whatsoever. It was a lower completion rate than those who had high school completion, but nevertheless they were very successful.

Not as many opportunities existed in those days as there are in Canada now to go to post-secondary education. Therefore, we had many very able people who did not have any high school qualification for whatever reason.

I am a great believer in completely open access. The Open University's criterion was the following: We do not care what you have when you come in; it is what you go out with that matters. The Open University in Britain had a quality assurance process that was run from the ministry of education and went to every university. The U.K. was in top 10 universities, both in teaching and research, despite the fact that many of its students had no prior qualifications whatsoever. I think we are far too conservative about prior learning.

Senator Champagne: I will just end by saying to Mr. Chase that, in the mid-1950s, I was the organist at that church for the young people's choir.

Senator Demers: You should have said the 1970s. You are very young.

Senator Cordy: This has been an excellent discussion. I taught school for a number of years, as well. Having been out of the school system for 10 years, I realize how much things have changed, even within the last 10 years.

Senator Dyck whispered to me earlier the suggestion that we should have a virtual Parliament. It might be worth a try. Question Period might contain better questions with actual answers.

We talk about it as being distance learning, but I think if we do innovative and great things for distance learning, then we are doing innovative and great things for all learners at university. Some of you mentioned earlier that it is not just those who are living far away who will take advantage of it.

ce domaine. Nous essayons de choisir des gens ayant des antécédents non traditionnels — autrement dit, qui n'ont peut-être pas de diplôme d'études secondaires ou de premier cycle. Nous leur demandons de nous présenter un portefeuille qui décrit les compétences qu'ils ont acquises au cours de leur vie professionnelle. Nous évaluons leur dossier et les lettres de référence fournies en vue de leur admission à un programme menant à un diplôme ou à un programme d'études supérieures, toujours en fonction de leurs antécédents non traditionnels. Il faudrait que ce critère soit intégré davantage au régime canadien.

M. Bates : Je travaillais pour l'Université ouverte du Royaume-Uni en 1969. L'établissement offrait à ce moment-là des cours préparatoires qu'elle a fini par laisser tomber, car les étudiants choisissaient eux-mêmes les cours qui les intéressaient. Ils savaient s'ils allaient réussir ou non. L'accès était totalement libre — les acquis ou les notes obtenues au secondaire n'étaient pas pris en considération. Environ 45 p. 100 des étudiants terminaient leurs études, un taux d'achèvement inférieur à celui observé chez les étudiants possédant déjà un diplôme d'études secondaires. Toutefois, l'expérience, pour eux, était un succès.

À l'époque, l'accès à l'enseignement postsecondaire au Canada était plus restreint qu'il ne l'est aujourd'hui. Par conséquent, un grand nombre de personnes très compétentes se retrouvaient, pour une raison ou pour une autre, sans diplôme du secondaire.

Je crois fermement au principe du libre accès. Le critère appliqué par l'Université ouverte était le suivant : ce qui compte, ce ne sont pas les acquis que vous possédez à votre arrivée, mais ce que vous aurez appris ici. L'université était assujettie à un processus d'assurance de la qualité administré par le ministère de l'Éducation qui englobait tous les établissements universitaires. Elle figurait parmi les dix universités les mieux cotées du Royaume-Uni, tant sur le plan de l'enseignement que sur celui de la recherche, même si bon nombre des étudiants admis ne possédaient aucun diplôme. Je pense que nous accordons trop d'importance aux acquis.

Le sénateur Champagne : Pour conclure, je voudrais vous dire, monsieur Chase, qu'au milieu des années 1950, j'étais l'organiste à cette église et que je m'occupais de la chorale des jeunes.

Le sénateur Demers : Vous auriez dû dire dans les années 1970. Vous êtes très jeune.

Le sénateur Cordy : Cette discussion est fort intéressante. J'ai été enseignant pendant plusieurs années. J'ai quitté le milieu il y a dix ans, et je me rends compte que beaucoup de choses ont changé au cours de cette période.

Le sénateur Dyck m'a dit, plus tôt, à l'oreille, que nous devrions avoir un parlement virtuel. On devrait l'essayer. La période de questions serait peut-être plus productive.

Nous parlons de l'apprentissage à distance. Or, les mesures novatrices prises dans ce domaine profitent à l'ensemble des étudiants qui fréquentent une université. Certains ont laissé entendre, plus tôt, que les personnes qui vivent en région éloignée ne sont pas les seules à tirer profit de cette technique d'enseignement.

I actually looked at some of the statistics for the distance learning for the university that I graduated from in Nova Scotia, and for which I served for a time on the board. While students from outside the Halifax area were using it, so were stay-at-home parents. Halifax is a great military town, so a number of military people who might not necessarily be at home used it. People who work shift work, such as nurses, doctors and so on, were also using it. If we make the programs good for distance learners, we are improving them for others.

There are some challenges. You talked about isolation being one of the things that could happen. You can be on your own. Of course, Dr. Bates said that it depends on what age you are. If you are 18 or 19 years old, it might not work for you, but if you are 35 years old, it might work well.

Dr. Chase, you talked about a teen-based cohort model that you have that provided support. Could you explain what that is?

Ms. Van Rooijen, you talked about social media being helpful in terms of people staying connected after the course itself. It is a wonderful idea that we continue learning: we have no choice, we have to do it. We must ensure it is successful.

Mr. Chase: Thank you for your question, senator. Distance learning online does not necessarily mean distance. If you have an online course running on your campus, you may well have someone in Abu Dhabi registered in the course. You might also have a 19 year-old student in the dorm room in the next building taking that course rather than a face-to-face section because the only seat left in that course was at 8:30 a.m.. Dr. Bates referred to it, but this is transforming the face of education.

With respect to the Royal Roads cohort model, if I were to come in to our MBA program this fall, the first thing I would do after being accepted is to be put into an online cohort. I would begin emailing with other students and an instructor lead. I would then come out to campus, as the first official segment of the degree program, and spend two weeks on campus in an intensive residency, living on campus with 50 or 60 other students in that cohort, formed into teams of 5 to 7 students and working about 18 to 20 hours a day. It is a tremendously intensive and exhausting process for these students. By the time that initial residency of two weeks is over, they have bonded, worked in teams, problem-solved and formed a series of communities.

When they leave campus for the first distance-learning segment, or DL segment, typically 9 to 10 weeks, they are formed into teams, and they work online as teams using various technologies, such as Elluminate Inc., that allow them to do this effectively through web conferencing. They then come back to

J'ai jeté un coup d'œil aux statistiques sur la formation à distance qui s'appliquent à l'université où j'ai obtenu mon diplôme, en Nouvelle-Écosse. J'ai siégé au conseil d'administration de celle-ci pendant un certain temps. Ce ne sont pas seulement les étudiants vivant à l'extérieur de Halifax qui ont recours à la formation à distance, mais également les parents à la maison. Comme Halifax est aussi une grande ville militaire, les militaires sont également nombreux à suivre des cours à distance. Les travailleurs de quart, comme les infirmières, les médecins, ainsi de suite, le font également. Donc, si nous arrivons à offrir de bons programmes aux étudiants à distance, d'autres personnes aussi vont pouvoir en profiter.

Toutefois, l'apprentissage à distance présente certains défis. Vous avez parlé d'isolement. L'étudiant peut se retrouver seul. Bien entendu, comme l'a mentionné M. Bates, le facteur âge y est pour quelque chose. Cette formule ne convient peut-être pas à la personne âgée de 18 ou de 19 ans, mais elle répond peut-être aux besoins de celle qui en a 35.

Monsieur Chase, vous avez parlé de la cohorte d'adolescents qui a été utilisée comme modèle. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet?

Madame Van Rooijen, vous avez dit que les médias sociaux peuvent aider les gens à rester en contact une fois le programme terminé. Nous devons poursuivre nos efforts en ce sens. Nous n'avons pas le choix. Il faut le faire. Il faut assurer le succès de cette initiative.

M. Chase : Merci d'avoir posé la question. Apprentissage en ligne ne veut pas nécessairement dire apprentissage à distance. Le cours en ligne offert sur votre campus peut être suivi par quelqu'un qui se trouve à Abu Dhabi ou encore par un étudiant de 19 ans qui habite l'immeuble d'à côté et qui a choisi cette formule parce qu'il ne restait qu'une seule place dans le cours de 8 h 30. M. Bates en a parlé, mais ce phénomène est en train de changer le visage de l'éducation.

En ce qui concerne le modèle de cohorte utilisé par l'Université Royal Roads, la première chose que je ferais si j'étais admis au programme de MBA à l'automne, ce serait de me joindre à une cohorte en ligne. Je commencerais à communiquer par courriel avec les autres étudiants et le chargé de cours. Je me rendrais ensuite sur le campus, puisqu'il s'agit là de la première étape officielle du programme de maîtrise, et je suivrais pendant deux semaines une formation intensive. Je vivrais sur le campus avec les 50 ou 60 autres étudiants qui font partie de la cohorte. Nous formerions des équipes de 5 à 7 personnes qui travailleraient de 18 à 20 heures par jour. Ce processus est très intense et épuisant. Une fois le stage de deux semaines terminé, les étudiants auront tissé des liens, travaillé en équipe, réglé des problèmes et créé une série de communautés.

Lorsqu'ils quittent le campus pour entreprendre le premier segment de la formation à distance, qui dure habituellement de neuf à dix semaines, ils font partie d'une équipe et ils travaillent en ligne en utilisant diverses technologies, comme Elluminate Inc., par exemple, qui leur permet de suivre les cours de manière

campus, bright-eyed and bushy-tailed, and spend another two weeks, at the end of which they leave campus looking absolutely exhausted. That is how the programs are structured.

It is the bonds and community built in to that intensive residency that we feel carries them through the online components and also produces a high degree of alumni satisfaction. When we talk to our graduates, we ask them if we gave them what they wanted. They often tell us that we changed their lives. It is the cohort that does that.

Senator Cordy: If you have a conference call with people you have never met before, it is challenging. If you have a conference call with people you know and have met, it works much better. That is what you are saying.

Ms. Van Rooijen: We have a very similar program to Royal Roads, except we do not do the residency. We have a week at the beginning where they do very similar activities and do bond; we find that is critical in a team-based approach. Most of our graduate programs are that way. Our undergraduate programs are different. They are self-paced and individual. You register for a course, and you take it. You do not necessarily connect with other students. In some of our courses, you do because of the instructors, but in others you do not.

We are finding that many students are using social networking sites such as Facebook and other public sites to actually form their own study groups. This is the power of social networking and the social media. We find that is happening much more than it did even a year ago. We anticipate that will continue and, as Facebook morphs into something different, that will continue there, and there will be more connections. We encourage the students to connect with others, and they find each other on the social network sites. It is working.

Senator Cordy: Dr. Bates, you talked in your expectations for 2010 about e-publishing, which is quite a fascinating trend. When I am reading for relaxation, I have to admit that I love to curl up with a book and not with a Kindle, but I do see the advantages of e-publishing in the university sector. In the old days, when I was a student, we were waiting for the book to arrive at the bookstore, and we were into the course for a month or a month and a half and still did not have the textbook. I remember lugging a backpack of books around campus. How do you see that developing? What are the trends with e-publishing at the university?

Mr. Bates: In some universities, students are spending more on textbooks than on tuition fees, in some programs. It is a huge financial cost. E-publishing cuts down that cost because you are only paying for what you use, and publishing models are much cheaper because they do not have the distribution costs and so on. It is the cost issue as much as anything that will push the market toward more e-publishing.

efficace au moyen d'un logiciel de cyberconférence. Ils retournent ensuite sur le campus, en pleine forme, et y passent deux autres semaines. À la fin, ils sont complètement épuisés. Voilà comment les programmes sont structurés.

Ce sont les liens et le sentiment d'appartenance que créent ces stages intensifs qui permettent aux étudiants d'aller de l'avant et d'éprouver un niveau élevé de satisfaction. Quand nous rencontrons nos diplômés, nous leur demandons si nous avons livré la marchandise. Ils nous disent souvent que nous avons changé leur vie. C'est la cohorte qui produit un tel effet.

Le sénateur Cordy : Il n'est pas facile de participer à une conférence téléphonique avec des gens que nous n'avons jamais rencontrés. Les choses sont plus simples quand les participants se connaissent. C'est ce que vous dites.

Mme Van Rooijen : L'Université Royal Roads offre un programme similaire, mais pas de stages. Nous prévoyons une semaine d'activités, au début, pour que les étudiants puissent tisser des liens entre eux. Nous estimons que cela favorise l'esprit d'équipe. La plupart des programmes d'études supérieures sont conçus de cette façon. Les programmes de premier cycle sont différents. Les cours individuels sont adaptés au rythme de chacun. La personne s'inscrit à un cours et le suit. Elle n'établit pas nécessairement de contacts avec les autres étudiants. Il y a une prise de contact qui se fait dans certains cours, en raison des professeurs, mais pas dans d'autres.

Par ailleurs, de nombreux étudiants utilisent les sites de réseautage social, comme Facebook, par exemple, pour créer des groupes d'étude. Le réseautage social et les médias sociaux sont des outils très puissants. Nous constatons que cette tendance est plus forte aujourd'hui qu'il y a 12 mois. Elle va continuer de prendre de l'ampleur et va évoluer en fonction des changements que subira Facebook. Le nombre de liens va augmenter. Nous encourageons les étudiants à établir des contacts entre eux par l'entremise des sites de réseautage social. C'est une technique qui fonctionne.

Le sénateur Cordy : Monsieur Bates, vous avez parlé de vos attentes relatives à l'édition électronique pour 2010. Je trouve cette tendance fascinante. Je dois admettre que lorsque je veux faire de la lecture pour me détendre, je préfère avoir en main un vrai livre plutôt qu'un Kindle. Toutefois, je suis conscient des avantages que présente l'édition électronique pour le milieu universitaire. Dans le passé, c'est-à-dire quand j'étais étudiant, il fallait attendre que les livres arrivent en magasin. Le cours était commencé depuis un mois ou un mois et demi, et nous attendions toujours. Quand je me promenais sur le campus, mon sac à dos était rempli de livres. Selon vous, comment cette technologie va-t-elle évoluer? Quelles tendances observe-t-on à cet égard dans le milieu universitaire?

M. Bates : Dans certaines universités, les livres, pour certains programmes, coûtent plus cher que les frais de scolarité. Cela présente une dépense énorme. L'édition électronique est plus économique : vous payez uniquement quand vous utilisez le service. Elle est plus abordable parce qu'il n'y a pas de coûts de distribution, par exemple. Ce sont les coûts surtout qui vont pousser le marché vers l'édition électronique.

There are all types of issues, though. We do not have time to go into the new copyright law and how that will affect e-publishing, and particularly how instructors can use that material in class. I have some concerns about the new copyright law and how that will affect the free use of printed materials that are now digital. I am not sure that the new law has really taken that into account. That might slow things up a little while people work out what they can and cannot do. I am not an expert in copyright, so I think someone would have to come before the committee to tell you how that might impact it. I do think that is the future.

There are many issues around things such as Google Books. I am a Canadian author, and they can take copies of my book, if my publisher agrees, and I cannot do anything about it. I am not protected by U.S. law on that. Some problems exist with Canadian publishers about Google Books, which is storing all the books. Their goal is to take all the books in the world and have them available on line. Problems exist with that model, and it is still before the courts in the U.S.

However, it is the way of the future, and I am struggling myself because I have a book coming out with a traditional publisher. I am wondering whether this should be an e-book because if it was, I could put in all manner of things such as activities, URLs for students to follow up and so on. Yes, I think that is the way of the future.

Ms. Van Rooijen: I am glad that you mentioned the issue of e-publishing because I agree with Dr. Bates. The new copyright legislation will have some significant impacts on how we can use information and, more importantly, how students can use information. I am not an expert in it, but I know our university has been in the forefront, working with the federal government to bring to light some of the issues that will result from the copyright legislation.

Four years ago, Athabasca University started an open access press. We were told we were absolutely crazy and that there would never be a revenue model in this. It was not about the revenue to us; it was about making the books, which are published through the research money we receive from public dollars, available to the public, so they are more readily accessible, free of charge. Every manuscript we have is on the web, and you can download it and read it freely. If you want to order a book, then that is where you pay for it. We found, as we suspected, although it was not a proven business model, that we are making more revenue because people want the books. They have read them online first, and then they want the physical books.

I do not know what the future of that is, and I do not know where that is going, but we are now experiencing a transition period. The critical point for us was ensuring that the information and the research that had been produced by our researchers through public dollars were readily accessible for free to the public.

Toutefois, cette technologie pose toutes sortes de défis. Nous n'avons pas le temps de parler de la nouvelle loi sur le droit d'auteur, de ses conséquences sur l'édition électronique, de la façon dont les professeurs vont utiliser cet outil en classe. La nouvelle loi soulève certaines inquiétudes. Je me demande quel impact elle va avoir sur l'accès gratuit aux documents imprimés qui se présentent maintenant sous forme numérique. À mon avis, elle ne tient pas compte de ce facteur. Les gens vont devoir déterminer ce qui est autorisé et ce qui ne l'est pas. Comme je ne suis pas un spécialiste du droit d'auteur, le comité devra trouver quelqu'un qui sera en mesure de lui fournir les explications dont il a besoin. Toutefois, l'édition électronique est la voie de l'avenir.

Le service Google Livres, par exemple, soulève de nombreuses questions. Je suis un auteur canadien. Google Livres peut faire des copies de mon livre, si mon éditeur est d'accord, sans que j'aie un seul mot à dire. Je ne suis protégé par aucune loi américaine. Les éditeurs canadiens ont de la difficulté à composer avec Google Livres, qui cherche à numériser tous les ouvrages. Son objectif est d'offrir en ligne tous les ouvrages qui existent dans le monde. Ce projet suscite la controverse. L'affaire est toujours devant les tribunaux aux États-Unis.

Toutefois, c'est la voie de l'avenir et je suis moi-même confronté à un dilemme. Je m'explique : j'ai un livre qui doit bientôt paraître et je travaille avec un éditeur traditionnel. Je me demande si le livre ne devrait pas être publié par voie électronique, puisque cela me permettrait d'y ajouter toutes sortes d'éléments d'information, comme les adresses URL par exemple, à l'intention des étudiants. Quoi qu'il en soit, c'est la voie de l'avenir.

Mme Van Rooijen : Je suis contente que vous ayez parlé de l'édition électronique, car je suis du même avis que M. Bates. La nouvelle loi sur le droit d'auteur aura un impact significatif sur la façon dont l'information peut être utilisée et, plus important encore, sur l'utilisation que peuvent en faire les étudiants. Je ne suis pas une experte en la matière, mais je sais que notre université fait preuve de leadership dans ce domaine, qu'elle collabore avec le gouvernement fédéral en vue de mettre en lumière certains des problèmes que va soulever la loi sur le droit d'auteur.

Il y a quatre ans, l'Université d'Athabasca a lancé un service de presse libre accès. On nous a traités de fous. On nous a dit ce projet ne générerait jamais de revenus. Or, l'important, pour nous, ce n'était pas les revenus, mais plutôt le fait de mettre à la disposition des gens, de manière gratuite, les ouvrages publiés avec les fonds de recherche provenant du secteur public. Tous les manuscrits que nous avons figurent sur le Web. Ils peuvent être téléchargés et lus gratuitement. C'est là qu'il faut passer les commandes de livres. Nous avons constaté, même si ce n'est pas un modèle d'affaires éprouvé, que ce service nous permet de générer plus de revenus, car les gens veulent avoir les livres. Ils les lisent d'abord en ligne, et ensuite les achètent.

Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir, et je ne sais pas où tout cela va nous mener, mais nous sommes en période de transition. Nous voulons faire en sorte que l'information et les résultats des travaux de recherche menés par nos chercheurs, grâce aux deniers publics, soient accessibles et gratuits.

Mr. Chase: My prediction is that there will be a differentiation in the market. Books for pleasure will remain available in physical form, the one you want to curl up with or take to the beach or read in the hammock. I believe traditional textbooks will disappear. The idea of the enormous introductory economics book or the biology textbook, which had to be revised into a new edition every three years at enormous cost to the system and to students, is gone. It is not only ineffective, but, as Dr. Bates pointed out, the traditional format does not permit the embedding electronically of links or simulations.

To return to Senator Champagne's idea of learning music, if someone were doing ear training now, you could do that effectively online because you can look to audio samples of intervals. You can be taught intervals online, as you would in a face-to-face situation with a teacher. You would not be able to learn how to play, but you would be able to train the ear that way.

For people trying to learn a language, we can now, with learning objects of various types, not only provide the audio narration of an effective teacher in the classroom but show on-screen words actually moving around to demonstrate syntax transformations. If you are trying to teach someone the difference between active and passive sentences, the voices and verbs, you can move the words around on the screen or in the e-book in a way that replicates what a teacher would do at a blackboard in a classroom. That will transform the sector out of recognition, I believe.

Senator Fairbairn: Thank you. I have probably said this before, but I will say it again. I have enjoyed listening to your courageous thoughts on this issue.

It was wonderful to listen to what you were saying, particularly when you were talking as well about our Aboriginal people.

I was recently in Lethbridge, Alberta, and the University of Lethbridge was having its big weekend. We have a very nice university up on the banks of the Oldman River with the mountains right behind. As we marched in, we did not have a band but rather a great and quite delightful group of Aboriginal people, including the students themselves. They took us in.

It reminded me of when I was growing up there. We are in Treaty 7 and the Kainai Nation, and for a long time now they have had the Red Crow Community College on their reserve. It has been a wonderful to watch what has happened over time with that college. It was there long before Lethbridge had a university. Because of how much work and pride went into Red Crow Community College, when the university started in Lethbridge, we made it clear that they would have people from Red Crow Community College come and teach at the university. In that way, they would include young people and show them this was a place to try.

The other day, it made me think both of them and of all the other young people who were there. When I was young in Lethbridge, there was no college. Sometimes people would drive up to Calgary or ride the bus up to Edmonton, which is what I did. Since then, many changes have been made, and it has been very vigorous for everyone, particularly the Aboriginal people.

M. Chase : Je pense que nous allons voir une différence sur le marché. Les livres que nous voulons lire pour nous détendre, par exemple, vont continuer d'exister en format papier. Toutefois, les manuels traditionnels vont disparaître. Les ouvrages volumineux d'introduction à l'économie ou à la biologie, qui doivent être revus et imprimés tous les trois ans, à des coûts énormes et pour le système et pour l'étudiant, font partie du passé. Cette formule n'est pas rentable. De plus, comme l'a indiqué M. Bates, le format traditionnel ne permet pas l'ajout, par voie électronique, de liens ou de simulations.

Pour revenir à ce que disait le sénateur Champagne au sujet de l'apprentissage de la musique, l'éducation de l'oreille peut se faire de manière efficace en ligne, puisqu'on peut utiliser les échantillons audio pour apprendre les intervalles. On peut le faire en ligne ou avec un professeur. On ne peut apprendre à jouer un instrument, mais on peut former l'oreille à la musique.

Dans le cas des personnes qui souhaitent étudier une langue, nous pouvons maintenant, avec les divers outils qui existent, non seulement transmettre l'exposé audio du professeur à partir de la salle de classe, mais également montrer à l'écran des mots qui peuvent être déplacés pour illustrer les transformations syntaxiques. Si vous voulez expliquer à quelqu'un la différence qui existe entre les phrases actives et passives, les verbes à la voix active et passive, par exemple, vous pouvez déplacer les mots sur l'écran ou dans le livre électronique et reproduire ce que fait l'enseignant au tableau. Je crois que cela va transformer tout le secteur.

Le sénateur Fairbairn : Merci. Je l'ai sans doute déjà dit, mais je vais le répéter. Vous vous êtes exprimé de façon courageuse, et je vous en félicite.

J'ai trouvé fort intéressant vos propos sur les peuples autochtones, notamment.

Je suis allée, récemment, à Lethbridge, en Alberta. L'Université de Lethbridge avait organisé une fin de semaine d'activités. L'établissement est situé dans un endroit magnifique, sur les rives de la rivière Oldman, avec, comme toile de fond, les montagnes. À notre arrivée, nous avons été accueillis non pas par un orchestre, mais par un groupe charmant d'Autochtones, et par les étudiants eux-mêmes.

J'ai grandi à cet endroit. La nation Kainai est visée par le traité n° 7. Le Collège communautaire de Red Crow se trouve dans la réserve autochtone. Il est merveilleux de voir les changements qu'a connus le collège au fil des ans. Il existe depuis plus longtemps que l'Université de Lethbridge. Vu les nombreux efforts qui ont été investis, avec fierté, dans cette institution, quand l'université a été mise sur pied, à Lethbridge, nous avons dit clairement qu'elle devrait compter, dans ses rangs, des enseignants du collège. Cela permettrait d'y attirer les jeunes.

J'ai pensé à ces établissements l'autre jour et à tous les jeunes qui étaient là. À une époque, il n'y avait pas de collège à Lethbridge. Il fallait prendre la voiture pour se rendre à Calgary, ou encore faire le trajet en autobus jusqu'à Edmonton, ce que j'ai fait. Depuis, les choses ont beaucoup changé, et de façon positive, surtout pour les Autochtones.

When the University of Lethbridge began, they were clear in bringing in teachers from the tribe itself to start teaching, from Red Crow Community College to the University of Lethbridge.

We were marching in the other day and there they all were; so many young people who previously never had that shot. We also have a college in Lethbridge that works very vigorously to bring in the Aboriginal people.

Many difficulties still remain, but the one thing that has been shown and has helped tremendously is the communities in the area. The work of all the people, the teachers, the ones who have taken care of all of those places, has opened a door that has been quite outstanding. I would hope that it stays that way.

People came from many parts of Alberta just for the event. Both sides have made a huge effort in many ways in Lethbridge and all around. When I look at all of you and all the work that you have done and are doing, you are really changing lives. Here in this small place in the corner of Alberta, it is just hopping.

The Chair: Thank you, Senator Fairbairn. That completes my list. We are just about out of time. Would our panellists like to make any closing comments before I bang the gavel?

Mr. Chase: Other than to thank you, senators, for a fascinating discussion, we hope that we have brought some thoughts that will be useful to you in your deliberations. Thank you very much. It has been an honour.

The Chair: Thank you. You have brought much.

Ms. Van Rooijen: Thank you. I would repeat those sentiments.

The Chair: That does bring to a close our meeting for today, but thank you very much all three of you, again, for the contributions you have made. You have a wealth of knowledge and expertise that is most helpful to us in our deliberations on access to post-secondary education, and particularly on the theme today of distance learning. We learned a few other things as well in the questions and comments. We learned about organs; we got some commentary about international students, as well.

Again, thank you, and this meeting is now adjourned.

(The committee adjourned.)

Quand l'Université de Lethbridge a ouvert ses portes, elle a accueilli des enseignants de la tribu, du Collège communautaire de Red Crow.

À notre arrivée, l'autre jour, ils étaient tous là. Il y avait de nombreux jeunes qui, dans le passé, n'avaient jamais eu une telle chance. Il y a également à Lethbridge un collège qui ne ménage aucun effort pour attirer les étudiants autochtones.

Il reste encore de nombreux obstacles à surmonter, mais les collectivités dans la région ont joué un rôle incroyable. Grâce à la collaboration de tous ces gens, des enseignants, des personnes qui ont veillé aux intérêts de ces établissements, une porte s'est ouverte. J'espère qu'elle ne se fermera pas.

Les gens sont venus de partout en Alberta pour assister à cet événement. Des efforts énormes ont été déployés à Lethbridge et ailleurs. Quand je vous regarde, quand je jette un coup d'œil au travail que vous avez effectué et que vous continuez d'accomplir, je constate que vous changez vraiment la vie des gens. Et tout cela se passe ici, dans ce petit coin de l'Alberta.

Le président : Merci, sénateur Fairbairn. Il n'y a plus d'autres intervenants. Il ne reste presque plus de temps. Est-ce que les témoins souhaitent faire un dernier commentaire avant que je ne lève la séance?

M. Chase : Je tiens à vous remercier, mesdames et messieurs les sénateurs, pour cette discussion fascinante. Nous espérons que les renseignements que nous vous avons fournis vous sont utiles. Merci beaucoup. Ce fut un honneur de vous rencontrer.

Le président : Merci. Nous avons beaucoup appris.

Mme Van Rooijen : Merci. Mon collègue a déjà tout dit.

Le président : Voilà qui met fin à notre réunion. Je tiens à vous remercier, tous les trois, pour votre contribution. Vos connaissances et votre expérience vont nous aider dans nos délibérations sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire et, notamment, sur le sujet à l'étude aujourd'hui, soit l'apprentissage à distance. Les questions et commentaires nous ont également permis d'apprendre certaines choses. Nous avons entendu parler des organes, des étudiants internationaux, ainsi de suite.

Encore une fois, merci. La séance est levée.

(La séance est levée.)



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, June 9, 2010

Project SEUR:

Louis Dumont, Director, University of Montreal.

Social Research and Demonstration Corporation:

Jean-Pierre Voyer, President and CEO;

Heather Smith Fowler, Senior Research Associate.

Pathways to Education Canada:

Norman Rowen, Director of Research and Evaluation.

YMCA Canada:

Scott Haldane, President & CEO.

Thursday, June 10, 2010

Royal Roads University:

Thomas Chase, Vice-President (Academic) and Provost.

Tony Bates Associates Ltd.:

Tony Bates, President and CEO.

Athabasca University:

Lori Van Rooijen, Vice-President, Advancement.

TÉMOINS

Le mercredi 9 juin 2010

Projet SEUR :

Louis Dumont, directeur, Université de Montréal.

Société de recherche sociale appliquée :

Jean-Pierre Voyer, président et chef de la direction;

Heather Smith Fowler, associée principale de recherche.

Passeport pour ma réussite Canada :

Norman Rowen, directeur de recherche et d'évaluation.

YMCA Canada :

Scott Haldane, président et chef de la direction.

Le jeudi 10 juin 2010

Université Royal Roads :

Thomas Chase, vice-président (académique) et prévôt.

Tony Bates Associates Ltd. :

Tony Bates, président et chef de la direction.

Université Athabasca :

Lori Van Rooijen, vice-présidente, Avancement.



CA1
YC26
- 851

Gouvernement
Publications



Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Social Affairs, Science and Technology

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Monday, June 14, 2010
Wednesday, June 16, 2010
Thursday, June 17, 2010 (in camera)

Le lundi 14 juin 2010
Le mercredi 16 juin 2010
Le jeudi 17 juin 2010 (à huis clos)

Issue No. 10

Fascicule n° 10

Fifteenth, sixteenth and seventeenth meetings on:

The study on the accessibility of
post-secondary education in Canada

Quinzième, seizième et dix-septième réunions concernant :

L'étude de la question de l'accessibilité à
l'éducation postsecondaire au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Merchant
Demers	Plett
Dyck	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Plett replaced the Honourable Senator Di Nino (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Demers replaced the Honourable Senator Greene (*June 15, 2010*).

The Honourable Senator Di Nino replaced the Honourable Senator Plett (*June 14, 2010*).

The Honourable Senator Greene replaced the Honourable Senator Demers (*June 14, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Fairbairn, P.C. (*June 11, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES
SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Merchant
Demers	Plett
Dyck	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Plett a remplacé l'honorable sénateur Di Nino (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Demers a remplacé l'honorable sénateur Greene (*le 15 juin 2010*).

L'honorable sénateur Di Nino a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 14 juin 2010*).

L'honorable sénateur Greene a remplacé l'honorable sénateur Demers (*le 14 juin 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Fairbairn, C.P. (*le 11 juin 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, June 14, 2010
(21)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 5:02 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Champagne, P.C., Cordy, Di Nino, Dyck, Eggleton, P.C., Greene, Martin, Ogilvie and Seidman (9).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Citizenship and Immigration Canada:

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division;

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President.

Canadian Institutes of Health Research:

Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio.

Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada:

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President.

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada:

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships.

The chair made a statement.

Mr. Greenshields and Ms. Usher each made a statement and, together with Mr. Tachdjian, answered questions.

At 6:08 p.m., the committee suspended.

At 6:11 p.m., the committee resumed.

Ms. McBride made a statement and answered questions.

At 6:59 p.m., the committee suspended.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010
(21)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Champagne, C.P., Cordy, Di Nino, Dyck, Eggleton, C.P., Greene, Martin, Ogilvie et Seidman (9).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Citoyenneté et Immigration Canada :

Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse;

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, présidente.

Instituts de recherche en santé du Canada :

Pierre Chartrand, Ph.D., conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche.

Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada :

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive.

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada :

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats.

Le président fait une déclaration.

M. Greenshields et Mme Usher font chacun un exposé, puis, avec l'aide de M. Tachdjian, répondent aux questions.

À 18 h 8, la séance est suspendue.

À 18 h 11, la séance reprend.

Mme McBride fait un exposé, puis répond aux questions.

À 18 h 59, la séance est suspendue

At 7:04 p.m., the committee resumed.

Mr. Chartrand, Ms. McCuaig-Johnston and Ms. Yasmeen each made a statement and, together, answered questions.

At 8:49 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 16, 2010
(22)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:38 p.m., in room 2, Victoria Building, the Honourable Art Eggleton, P.C., Chair, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Daniel Thompson, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Department of Finance Canada:

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch;

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch.

Industry Canada:

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

The chair made a statement.

Mr. Forbes, Mr. Williams and Mr. Dunlop each made a statement and, together, answered questions.

At 5:57 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

À 19 h 4, la séance reprend.

M. Chartrand, Mme McCuaig-Johnston et Mme Yasmeen font chacun un exposé, puis, ensemble, répondent ensemble aux questions.

À 20 h 49, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ ;

OTTAWA, le mercredi 16 juin 2010
(22)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 38, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présent : Daniel Thompson, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ministère des Finances Canada :

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale;

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt.

Industrie Canada :

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation.

Le président fait une déclaration.

MM. Forbes, Williams et Dunlop font chacun un exposé, puis, ensemble, répondent ensemble aux questions.

À 17 h 57, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 17, 2010
(23)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met in camera this day at 10:32 a.m., in room 705, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg and Daniel Thompson, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, March 18, 2010, the committee continued its study on accessibility of post-secondary education in Canada. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

Pursuant to rule 92(2)(f), the committee considered an outline of its draft report.

It was agreed that the deputy chair be authorized to seek authority from the Senate for the following order of reference:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on Canada's pandemic preparedness;

That in particular the committee be authorized to examine issues concerning Canada's past pandemic preparedness, lessons learned from the response to the 2009 pandemic virus (H1N1), the roles of all levels of government in pandemic preparedness, and Canada's future pandemic preparedness;

That the committee's examination include processes and ethical issues related to pandemic preparedness;

That the committee submit its final report no later than October 31, 2010, and that the committee retain all powers necessary to publicize findings of the Committee until January 31, 2011.

At 12:17 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,
Jessica Richardson
Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 17 juin 2010
(23)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à huis clos, à 10 h 32, dans la pièce 705 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présents : Havi Echenberg et Daniel Thompson, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 18 mars 2010, le comité poursuit son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'article 92(2)(f), le comité examine un aperçu de son rapport provisoire.

Il est convenu de permettre au vice-président de demander l'autorisation du Sénat concernant l'ordre de renvoi suivant :

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à examiner l'état de préparation aux pandémies au Canada et à en faire rapport;

Que le comité soit autorisé à examiner particulièrement les questions relatives à l'état de préparation aux pandémies du Canada par le passé, aux leçons tirées de la réponse à la pandémie de H1N1 en 2009, aux rôles de tous les paliers de gouvernement en cas de pandémie et à la préparation du Canada en cas de futures pandémies;

Que l'examen du comité porte notamment sur les processus et les questions éthiques liés à la préparation aux pandémies;

Que le comité soumette son rapport final au plus tard le 31 octobre 2010 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour diffuser les conclusions du comité jusqu'au 31 janvier 2011.

À 12 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, June 14, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 5:02 p.m. to study the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: I call this meeting to order. Welcome to the Senate Standing Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We are in a big room and a few people are still coming because we are meeting on a Monday, and people come in from far and wide. I thank Senator Greene for being here. He is a guest on our committee. I also thank Senator Cordy.

Over the next four hours, we will focus on two subjects. The first subject will be recruitment of international students. The first two panels we have will deal with that. Our third panel will deal with the question of research in post-secondary institutions, primarily universities, and will deal with the question of the granting councils and their involvement in helping to advance research and innovation in our universities.

This first panel brings representatives from two departments. From Foreign Affairs and International Trade Canada, I welcome Chris Greenshields, Director of International Education and Youth Division; and Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada. From Citizenship and Immigration Canada, we have Erica Usher, Senior Director of Geographic Operations.

The subject is recruitment of international students.

I understand Mr. Greenshields and Ms. Usher will speak. If you could make your presentation about seven minutes long, that would be appreciated.

[*Translation*]

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division, Foreign Affairs and International Trade Canada: Canada's post-secondary education system is recognized world-wide for its excellence. For their part, Canada's universities and community colleges are pursuing internationalization as a key dimension in their institutional development strategies.

[*English*]

The Advantage Canada strategy seeks to promote Canada's knowledge advantage to create the best educated, most skilled and most flexible work force in the world. The strategy recognizes that other countries are challenging the competitive advantage

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 14 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 17 h 2, pour son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : La séance est ouverte. Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Nous sommes dans une grande salle. Quelques personnes doivent encore arriver parce que c'est un lundi et que les gens viennent de tous les coins du Canada. Je remercie le sénateur Greene de sa présence. Il est l'invité de notre comité. Je remercie également le sénateur Cordy.

Au cours des quatre prochaines heures, nous concentrerons notre attention sur deux sujets. Le premier est le recrutement d'étudiants étrangers. Nous l'examinerons avec nos deux premiers groupes de témoins. Le troisième groupe abordera la question de la recherche dans les établissements postsecondaires, et notamment dans les universités. Nous parlerons des conseils subventionnaires et de leur contribution à l'avancement de la recherche et de l'innovation dans nos universités.

Notre premier groupe de témoins comprend des représentants de deux ministères. Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, nous avons Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse, et Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada. De Citoyenneté et Immigration Canada, nous avons Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques.

Nous parlerons donc du recrutement d'étudiants étrangers.

Je crois savoir que M. Greenshields et Mme Usher ont des exposés à présenter. Si vous pouviez vous limiter à sept minutes, nous vous en serions reconnaissants.

[*Français*]

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse, Affaires étrangères et Commerce international Canada : L'excellence du système d'enseignement postsecondaire du Canada est reconnue dans le monde entier. Pour leur part, les universités et les collèges communautaires du Canada font de l'internationalisation un élément clé de leurs stratégies de développement institutionnel.

[*Traduction*]

La stratégie Avantage Canada vise à faire valoir l'avantage du savoir canadien, en vue de doter le Canada de la main-d'œuvre la plus scolarisée, la plus qualifiée et la plus flexible du monde. La stratégie tient compte du fait que d'autres pays font concurrence

provided by our education system as they expand and improve their own systems. It recognizes the importance of international students to achieve the goals of the strategy.

In 2007, there were 2.8 million students around the world studying outside their country, a 53 per cent increase since 1999. A 2009 report commissioned by Foreign Affairs and International Trade Canada found that international students contributed \$6.5 billion to the Canadian economy in 2008. This surpassed the exports of coniferous lumber and coal. International students also generated about \$291 million dollars in government revenue and created economic activity that sustained employment for 83,000 Canadians.

[Translation]

International students also matter to Canada's labour market and immigration policies. Students and graduates fill labour market gaps and meet immigration needs at a time when Canada faces declining birth rates and an aging population.

International students matter to Canada's foreign policy and trade agendas, as students who return to their countries after graduation retain significant ties to Canada and later become important partners in trade, political relations and global leadership.

[English]

Between 2003 and 2007, the number of international students in Canada grew at a rate of 6 per cent. In the same time period, Australia saw 41 per cent, the U.K. 89 per cent and the U.S. 27 per cent. Our competitors had developed and implemented marketing strategies for attracting international students. In an increasingly competitive environment where countries spend upwards of \$35 million per year, Canada was falling behind. Canada needed a coordinated and sustained approach with both federal and provincial support if we were to compete.

In 2007, as part of the government's global commerce strategy, Foreign Affairs and International Trade Canada received \$1 million per year over five years to launch a marketing campaign in priority markets. This included the development of a brand for education in Canada in collaboration with provinces and other federal departments.

The Imagine Education in Canada brand was launched in September 2008, with the support of all provincial and territorial governments. It is now used with considerable success, positioning Canada as an attractive study destination and education partner.

The brand's messaging, based on research with international students and education providers, speaks directly to the student. The images and words support the key message: students' dreams coming true if they study in Canada. The campaign also emphasizes the high quality of Canadian institutions, with

aux avantages de notre système d'éducation tandis qu'ils développent et améliorent leurs propres systèmes. Elle reconnaît l'importance des étudiants étrangers pour réaliser ses objectifs.

En 2007, 2,8 millions de jeunes de tous les coins de la planète étudiaient dans un pays autre que le leur, ce qui représentait une augmentation de 53 p. 100 par rapport à 1999. Un rapport de 2009 commandé par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international a révélé que les étudiants étrangers ont rapporté 6,5 milliards de dollars à l'économie canadienne en 2008, soit plus que nos exportations de bois d'œuvre résineux et de charbon. Les étudiants étrangers ont aussi généré environ 291 millions de dollars de recettes publiques et créé une activité économique qui a soutenu l'emploi de 83 000 Canadiens.

[Français]

Les étudiants internationaux sont également importants pour les politiques du Canada relatives au marché du travail et à l'immigration. Les étudiants et les diplômés comblent des lacunes du marché du travail et satisfont aux besoins sur le plan de l'immigration à une époque où le Canada fait face à une baisse des taux de natalité et au vieillissement de la population.

Les étudiants internationaux sont importants pour les priorités du Canada en matière de politique étrangère et de commerce puisque ceux qui retournent dans leur pays après leurs études conservent des liens importants avec le Canada et deviennent plus tard des partenaires importants dans le domaine du commerce, des relations politiques et du leadership à l'échelle mondiale.

[Traduction]

Entre 2003 et 2007, le nombre d'étudiants étrangers au Canada a augmenté de 6 p. 100. Dans la même période, la croissance a été de 41 p. 100 en Australie, de 69 p. 100 au Royaume-Uni et de 27 p. 100 aux États-Unis. Nos concurrents ont élaboré et mis en œuvre des stratégies de marketing pour attirer les étudiants étrangers. Dans un contexte de plus en plus compétitif où des pays dépensent jusqu'à 35 millions de dollars par an, le Canada perdait du terrain. Pour soutenir la concurrence, le Canada devait se doter d'une approche ferme et concertée bénéficiant de l'appui du gouvernement fédéral et des provinces.

En 2007, dans le cadre de la Stratégie commerciale mondiale du gouvernement, le MAECI a reçu un million de dollars par an sur cinq ans pour lancer une campagne de promotion dans des marchés prioritaires. La campagne devait comprendre la création d'une marque pour l'éducation au Canada, en collaboration avec les provinces et d'autres ministères fédéraux.

La marque Imagine étudier au Canada a été lancée en septembre 2008, avec l'appui de l'ensemble des provinces et des territoires. Elle est maintenant utilisée avec beaucoup de succès pour présenter le Canada comme une destination d'études attrayante et un partenaire en éducation.

Les messages de la marque, développés en fonction d'études menées auprès d'étudiants étrangers et de fournisseurs de services d'enseignement, s'adressent directement à l'étudiant. Les images et les mots transmettent le message clé : les rêves de l'étudiant prennent forme s'il étudie au Canada. La campagne insiste

reasonable tuition fees and the possibility of immigration. The brand is now being licensed to eligible institutions and associations so they may co-brand and leverage Canada's image and messaging.

[Translation]

Through Canada's international network of embassies and consulates, efforts under the new brand have been stepped up to support the recruitment of international students and to support the building of international education partnerships. Missions are actively engaged in hosting events, facilitating media relations, journalist tours and in providing regional outreach in priority markets as well as in emerging markets.

To enhance Canada's prestige among education professionals and to assist our institutions in building international partnerships, DFAIT has been organizing, with provincial governments, Canada pavilions in major international education events, notably in North America, Europe and the Asia-Pacific region.

In order to better compete internationally, we are also working to better align all federal programs that support education promotion and we are collaborating closely with the provinces to support their efforts.

We work closely with Citizenship and Immigration Canada and clearly the programs which it has put in place are making a major contribution to strengthening Canada's offer in international education.

[English]

Foreign Affairs and International Trade Canada also manages a series of award programs for foreign students and partners, including Government of Canada Awards, the Canadian Commonwealth Scholarship Program and the Emerging Leaders in the Americas Program, among many others. The Canada-U.S. Fulbright Program, the Canada-China Scholars' Exchange Program and the Canada-Chile Equal Opportunities Scholarships are other examples. We also work with other countries to facilitate scholarship awards to Canadians to study in those countries.

In recent years, we have reshaped awards to make them short term to directly support the international linkages of Canadian institutions. The student exchange program approach provides a new framework that is better aligned with government priorities, targets priority regions and promotes the internationalization of Canadian post-secondary institutions.

As part of Canada's Americas Strategy, two programs for short-term scholarships — the Canada-CARICOM Leadership Scholarships Program and the Emerging Leaders in the Americas Program — were announced by Prime Minister Harper and account for over 600 scholarships being awarded in the Americas yearly.

également sur l'excellente qualité des établissements canadiens, le niveau raisonnable des frais de scolarité et la possibilité d'immigrer au Canada. L'utilisation sous licence de l'image de marque est maintenant offerte aux établissements et aux associations admissibles pour organiser des activités de promotion conjointes et exploiter l'image et les messages du Canada.

[Français]

Les efforts de promotion utilisant la nouvelle marque ont été intensifiés dans l'ensemble du réseau international des ambassades et des consulats du Canada pour approuver le recrutement d'étudiants internationaux et l'établissement de partenariats internationaux en éducation. Les missions sont très actives. Elles organisent des activités, facilitent les relations avec les médias et les visites des journalistes et assurent la diffusion régionale dans les marchés prioritaires et dans les marchés émergents.

Pour renforcer le prestige du Canada auprès des professionnels de l'éducation et pour aider nos établissements à conclure des partenariats internationaux, le ministère a mis sur pied avec les provinces des pavillons canadiens lors de grandes rencontres internationales sur l'éducation, notamment en Amérique du Nord, en Europe et dans la région de l'Asie-Pacifique.

Pour mieux rivaliser sur la scène internationale, nous nous efforçons aussi d'harmoniser les programmes fédéraux à l'appui de la promotion de l'éducation et nous collaborons étroitement avec les provinces et appuyons leurs efforts.

Nous travaillons en collaboration étroite avec Citoyenneté et immigrations Canada, et de toute évidence, les programmes que ce ministère a mis en œuvre apportent une contribution importante au renforcement de l'offre éducative du Canada.

[Traduction]

Le MAECI gère en outre une série de programmes de bourses à l'intention des étudiants et des partenaires étrangers, notamment les bourses du gouvernement du Canada, les bourses du Commonwealth du Canada et les bourses Futurs leaders dans les Amériques. Le programme Fulbright Canada-États-Unis, le programme Canada-Chine d'échanges de chercheurs et le programme de bourses d'études Canada-Chili pour l'égalité des chances sont des exemples de partenariats bilatéraux. Nous travaillons aussi avec d'autres pays pour faciliter l'attribution de bourses d'études à des Canadiens qui veulent étudier dans ces pays.

Au cours des dernières années, nous avons réduit la durée des bourses afin d'appuyer directement les liens internationaux des établissements canadiens. Le programme d'échanges d'étudiants fournit en outre un nouveau cadre mieux adapté aux priorités du gouvernement, qui cible des régions prioritaires et favorise l'internationalisation des établissements postsecondaires canadiens.

Dans le cadre de la Stratégie du Canada pour les Amériques, le premier ministre Harper a annoncé deux programmes de bourses à court terme, le programme de bourses en matière de leadership Canada-CARICOM et le programme Futurs leaders dans les Amériques, qui représentent ensemble plus de 600 bourses d'études

Predicated on institutional linkages, they provide four to six months of study or research in Canada at the college, undergraduate and graduate levels for Latin American and Caribbean students.

[Translation]

Post-doctoral research fellowships aim to attract recent PhD graduates to do research in Canada. They are based on reciprocal agreements between Canada and foreign governments and are designed to provide one-year research opportunities to expose international talent to Canada's cutting edge facilities and academic expertise.

All scholarship programs foster brain circulation, promote international research collaboration and create an informed interest in Canada among future opinion leaders. Many of the awards are pursuant to a series of international agreements and other reciprocal efforts to promote two-way education exchange and youth mobility. We are also offering awards for on-line education capitalizing on Canada's strengths in this area.

[English]

In 2010, Foreign Affairs and International Trade Canada expects to support or facilitate close to 900 scholarships to international students. These are being closely coordinated with other programs by Human Resources and Skills Development Canada, HRSDC, the Vanier Canada Graduate Scholarships offered by the tri-council and other awards offered through the Canadian International Development Agency, CIDA, the International Development Research Centre, IDRC, and other organizations. Foreign Affairs and International Trade Canada has put in place a central website that identifies all the federal government scholarships available to international students, which allows them to directly access information on all the programs.

[Translation]

The federal government's strategy, *Mobilizing Science and Technology to Canada's Advantage (2007)*, provides a framework to promote world-class excellence, encourage the commercialization of basic and applied research in areas of strength and opportunity and encourage partnerships involving the business, academic, and public sectors, at home and abroad. Canada has a number of bilateral Science and Technology arrangements. Canada's universities and colleges play an active role in these arrangements and representatives are members of each of Canada's Joint S&T Committees.

[English]

In conclusion, I want to stress that the department works closely with the provinces and territories, given their jurisdiction over education. We do so through the Council of Ministers of Education,

accordées chaque année dans les Amériques. Fondées sur les liens entre établissements, ces bourses permettent à des étudiants de pays de l'Amérique latine et des Caraïbes d'étudier ou de faire des recherches pendant quatre à six mois au Canada, au niveau des études collégiales, du premier cycle et des cycles supérieurs.

[Français]

Les bourses de recherches postdoctorales visent à attirer de récents diplômés au doctorat à entreprendre des recherches au Canada. Ces bourses basées sur des attentes de réciprocité entre le Canada et les gouvernements étrangers visent à offrir des stages de recherche d'un an et permettre ainsi aux étudiants internationaux talentueux de profiter des installations de pointe et de savoir du milieu universitaire canadien.

Les programmes de bourses d'études favorisent la circulation des cerveaux et la collaboration internationale dans la recherche et l'intérêt du Canada chez les futurs leaders. De nombreuses bourses s'inscrivent dans une série d'accords internationaux et d'autres démarches réciproques pour promouvoir les échanges en éducation et la mobilité des jeunes dans les deux sens. Nous offrons aussi des bourses pour l'éducation en ligne afin de mettre à profit les forces du Canada dans ce domaine.

[Traduction]

En 2010, le MAECI prévoit financer ou faciliter l'octroi de près de 900 bourses d'études à des étudiants étrangers. Ces bourses sont étroitement coordonnées avec d'autres programmes relevant de Ressources humaines et Développement des compétences Canada, avec le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier et d'autres bourses d'études offertes par l'Agence canadienne de développement international, le Centre de recherches pour le développement international et d'autres organismes. De plus, le MAECI a créé un site Web centralisé qui annonce toutes les bourses d'études du gouvernement fédéral offertes aux étudiants étrangers, ce qui permet à ceux-ci d'accéder directement aux renseignements concernant l'ensemble des programmes.

[Français]

La stratégie du gouvernement fédéral, *Réaliser le potentiel des sciences et de la technologie au profit du Canada (2007)*, fournit un cadre pour promouvoir l'excellence mondiale, favoriser la commercialisation de la recherche fondamentale et appliquée dans les domaines où nous avons des forces et des possibilités, et favoriser les partenariats entre le milieu des affaires, le milieu universitaire et le secteur public au pays et à l'étranger. Le Canada est signataire de nombreux accords bilatéraux en sciences et en technologie. Les universités et les collèges du Canada jouent un rôle actif dans ces accords et leurs représentants siègent à chacun des comités mixtes en sciences et technologies du Canada.

[Traduction]

Pour conclure, je veux insister sur le fait que le MAECI travaille en étroite coopération avec les provinces et les territoires, qui ont compétence en matière d'éducation. Nous le faisons par le

Canada, with which we have a memorandum of understanding. Under the MOU, there is a formal federal-provincial-territorial body that meets regularly to coordinate activities.

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations, Citizenship and Immigration Canada: I would like to thank the committee for inviting me to speak. Citizenship and Immigration Canada, CIC, recognizes the contributions that international students make to Canada. With this in mind, CIC is working closely with its partners in the Department of Foreign Affairs and International Trade Canada, DFAIT, and the provinces and territories to improve Canada's standing as a destination of choice for international students.

Within the past five years, CIC has introduced several programs designed to increase Canada's attractiveness in this regard. First, students at eligible post-secondary institutions can apply for work permits to work part time off campus during the course of their studies. Second, these students may also apply for up to a three-year open work permit upon completion of their studies. Third, Canadian Experience Class, introduced in 2008, offers many foreign students the opportunity to apply to stay in Canada permanently after graduation and eventually become Canadian citizens.

CIC's statistics indicate over 85 000 students arrived in Canada in 2009, an increase from about 68 000 in 2005. There were nearly 200,000 foreign students present in Canada at the end of 2009, also an increase of 17 per cent from about 167,000 in 2005.

Under the Immigration and Refugee Protection Act, any foreign national wishing to study in Canada for a period longer than six months is required to apply for a study permit. Residents of the United States, Greenland and Saint-Pierre and Miquelon may apply on arrival, but all other prospective students must apply for a student permit at a visa office abroad.

In order to approve a study permit application, the visa officer must be satisfied that the applicant is a genuine student — in other words, that the student has an offer of admission to a recognized school in Canada and that the student intends to study at that school and has sufficient funds to support him or herself. The officer must also be satisfied that the applicant is admissible to Canada, for which a medical examination may be required. Finally, concerns about fraud and program integrity are common, as the study permit process is targeted by individuals with no intention to study who are simply seeking to gain access to Canada.

Many common complaints about Canada's study permit process are based on misconceptions. For example, it is often stated that our refusal rate is very high. In fact, 75 per cent of all study permit applications worldwide were approved in 2009. At

truchement du Conseil des ministres de l'Éducation du Canada, avec lequel nous avons conclu un protocole d'entente prévoyant l'établissement d'un organisme officiel fédéral-provincial-territorial. Cet organisme se réunit régulièrement afin de coordonner les activités.

Erica Usher, directrice principale, Opérations géographiques, Citoyenneté et Immigration Canada : Je voudrais remercier le comité de m'avoir invitée à prendre la parole. Citoyenneté et Immigration Canada (CIC) reconnaît les contributions économiques, sociales et culturelles qu'apportent les étudiants étrangers au Canada. Par conséquent, le ministère travaille en étroite collaboration avec ses partenaires du MAECI et des provinces et territoires en vue d'améliorer la position du Canada comme destination de choix pour les étudiants étrangers.

Au cours des cinq dernières années, CIC a mis en place plusieurs programmes destinés à accroître l'attrait exercé par le Canada à cet égard. Premièrement, les étudiants qui fréquentent des établissements postsecondaires admissibles peuvent demander un permis les autorisant à travailler à temps partiel hors du campus durant leurs études. Deuxièmement, ces étudiants peuvent demander un permis de travail d'une durée maximale de trois ans après avoir terminé leurs études. Troisièmement, la catégorie de l'expérience canadienne, mise en place en 2008, offre à de nombreux étudiants étrangers la possibilité de présenter une demande de résidence permanente au Canada après avoir obtenu leur diplôme et, par la suite, de devenir citoyens canadiens.

Les statistiques de CIC indiquent que plus de 85 000 étudiants sont arrivés au Canada en 2009, ce qui représente une augmentation par rapport aux 68 000 de 2005. Dans l'ensemble, il y avait près de 200 000 étudiants étrangers au Canada à la fin de 2009, soit une augmentation de 17 p. 100 par rapport aux quelque 167 000 de 2005.

En vertu de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, tout ressortissant étranger qui souhaite étudier au Canada pendant plus de six mois doit demander un permis d'études. Les résidents des États-Unis, du Groenland et de Saint-Pierre-et-Miquelon peuvent présenter leur demande à leur arrivée, mais tous les autres candidats doivent le faire auprès d'un bureau des visas à l'étranger.

Pour approuver une demande de permis d'études, l'agent des visas doit être convaincu que le demandeur est un étudiant authentique, c'est-à-dire qu'il a une offre d'admission dans un établissement reconnu du Canada, qu'il a l'intention d'y étudier et qu'il dispose de fonds suffisants pour subvenir à ses propres besoins. L'agent doit également être convaincu que le demandeur est admissible au Canada, ce qui peut nécessiter un examen médical. Le ministère doit constamment prendre des précautions contre la fraude et préserver l'intégrité du programme car le processus de délivrance des permis d'études peut être exploité par des personnes qui cherchent simplement à entrer au Canada sans avoir l'intention d'y étudier.

Beaucoup des critiques communes dont fait l'objet le processus canadien de délivrance de permis d'études sont basées sur des idées fausses. Par exemple, on dit souvent que notre taux de refus est très élevé. En fait, 75 p. 100 des demandes de permis d'études

many of the visa offices processing the largest volumes of study permits, the approval rates are higher than average: 80 per cent in Beijing, 89 per cent in Seoul and 92 per cent in Paris.

The approval rate also varies depending upon the level of study. Globally, we approve over 86 per cent of students destined to university degree programs, while the approval rate for students going to other post-secondary programs — which may include language schools and private vocational colleges — is 57 per cent.

Another common misconception is about long processing times. Globally in 2009, two thirds of study permit applications were finalized in four weeks or less, including the time needed to complete medical exams.

Finally, Canada's student programs are often compared unfavourably to those of our competitors, notably Australia and the United States. However, different program and legal requirements make direct comparison difficult.

The United States requires a personal interview at the embassy for all student visa applicants. While the visa can often be issued very quickly after an interview, wait times for interviews — currently advertised as 30 days in Beijing and 43 days in Riyadh, Saudi Arabia — mean that U.S. processing times are comparable to our own. Australia, meanwhile, advertises a student visa process that takes 12 weeks for applicants from China and India, well longer than our processing times in those countries.

Finally, while Australia has long been known for recruiting large numbers of international students, it should be noted that applications from the two largest markets, China and India, have recently dropped off considerably. There may be several reasons for this, including more robust efforts at identifying fraudulent applications.

CIC is committed to improving client service at all visa offices and recognizes that there is always room for improvement. Given the broad range of countries and clientele served, CIC has implemented innovative local programs in some places to respond to the local market.

For example, in a high-volume and low-risk source country such as Korea, the visa office has long been issuing upfront, at-risk medical examinations to improve processing times. Our office in Beijing began offering a similar service in 2009. For students who provide their medical results at the time of application, 80 per cent are finalized within 15 days.

Meanwhile, our office in New Delhi, which had high application volumes but low approval rates for non-university students, launched a pilot project in 2009 in partnership with the Association of Canadian Community Colleges to improve approval rates and processing times for students destined to participating colleges while maintaining program integrity. The

présentées partout dans le monde ont été approuvées en 2009. Dans de nombreux bureaux des visas qui traitent un grand nombre de demandes de permis d'études, les taux d'approbation sont supérieurs à la moyenne : 80 p. 100 à Beijing, 89 p. 100 à Séoul et 92 p. 100 à Paris.

Le taux d'approbation varie aussi avec le niveau d'études : dans l'ensemble, nous approuvons plus de 86 p. 100 des étudiants qui souhaitent suivre un programme universitaire, tandis que le taux d'approbation pour les étudiants qui souhaitent suivre d'autres programmes postsecondaires, pouvant comprendre des écoles de langues et des collèges privés de formation professionnelle, est de 57 p. 100.

Une autre idée fausse répandue est liée aux longs délais de traitement. Dans l'ensemble, en 2009, deux tiers des demandes de permis d'études ont été traitées en quatre semaines ou moins, y compris le temps nécessaire pour l'examen médical.

Enfin, les programmes canadiens sont souvent comparés de façon défavorable à ceux de nos « concurrents », notamment l'Australie et les États-Unis. Toutefois, les différences qui existent en ce qui concerne les caractéristiques des programmes et les exigences légales rendent difficile une comparaison directe.

Les États-Unis imposent à tous les demandeurs de visa d'étudiant une entrevue personnelle à l'ambassade. Bien que le visa puisse souvent être délivré très rapidement après l'entrevue, les délais d'attente pour les entrevues (actuellement de 30 jours à Beijing et de 43 jours à Riyad, selon les indications données par Washington), font que les temps de traitement américains sont comparables aux nôtres.

L'Australie, qui recrute depuis longtemps un grand nombre d'étudiants étrangers, a récemment vu chuter le nombre des demandeurs venant de ses deux plus grands marchés, la Chine et l'Inde. Cette diminution peut avoir plusieurs raisons, dont les efforts plus sérieux déployés pour déceler les demandes frauduleuses.

CIC est déterminé à améliorer le service à la clientèle dans tous les bureaux de visas, et reconnaît qu'il est toujours possible de faire mieux. Étant donné le grand nombre de pays et de clientèles servis, CIC a mis en place des programmes novateurs à certains endroits afin de répondre aux besoins du marché local.

Par exemple, dans un pays d'origine caractérisé par un volume élevé de demandes et un faible risque, comme la Corée, le bureau des visas fait depuis longtemps subir d'avance l'examen médical aux personnes à risque afin de réduire les délais de traitement. Notre bureau de Beijing a commencé à offrir un service similaire en 2009 : pour les étudiants qui fournissent leurs résultats médicaux au moment de la demande, 80 p. 100 des demandes sont traitées dans les 15 jours.

Par ailleurs, notre bureau des visas à New Delhi, qui avait des taux de demande élevés mais des taux d'approbation faibles pour les étudiants non universitaires, a lancé un projet pilote en 2009, en partenariat avec l'Association des collèges communautaires du Canada, afin d'améliorer les taux d'approbation et les délais de traitement pour les étudiants souhaitant s'inscrire dans des

approval rate of students destined to 20 publicly funded community colleges through this program is currently 78 per cent, about double the previous approval rate for Indian students applying to the same colleges a year ago. In 2010, the program will be expanded to 38 participating colleges.

In conclusion, CIC is committed to the Government of Canada's goal of making Canada a destination of choice for international students. We are dedicated to the dual goals of facilitating the entry of genuine students while also maintaining the integrity of Canada's immigration programs.

Thank you. I would be pleased to answer any questions the committee may have on this topic.

The Chair: Thank you. Let me start by asking some questions of both of you, starting with Mr. Greenshields.

This image Canada program looks to be a good improvement, but according to some of the information we are still getting, we seem to be way behind the kind of investment and programming done in some other countries.

As a couple of examples, the president of the Association of Universities and Colleges of Canada said in his testimony to us last month that there are only 2,800 students from India studying in Canada. There are 28,000 studying in Australia, which has a smaller population tenfold. There are 28,000 students studying in the U.K. If we think about where the world is going in the 21st century, we need to be more engaged.

In your presentation you compared the increases. Canada had a 6 per cent increase between 2003 and 2007, whereas Australia went up 41 per cent, the U.K. 69 per cent and the U.S. 27 per cent. They seem to be producing a lot more. Of course, you also point out that they spend a lot more money. They spend upwards of \$35 million in some cases, and here we have a program, good as it may be, that has \$1 million per year over five years. We have a long way to go here, and if we believe that having international students coming into our country is to our benefit — I believe that, as I think most of us do — why are we not investing more than we are?

I was Minister of International Trade back in 1996 and 1997, and I remember this was an issue then. I said we have to do more. It seems that we are still saying the same thing over a decade later. International students help pay the costs of our system. They are full paying, although that may be an issue as well. The rising tuition fees may be a problem, particularly for some countries. Then we also have the benefit that when they go back, they have connections in Canada that can pay dividends in future investment and trade opportunities. Third, some of them may end up staying here and becoming contributors to our economy and quality of life. I think those benefits are considerable.

établissements participants, tout en maintenant l'intégrité du programme. Le taux d'approbation des étudiants souhaitant s'inscrire dans l'un des 20 collèges communautaires publics aux termes de ce programme est actuellement de 78 p. 100, soit environ le double du taux précédent pour les étudiants indiens qui présentaient une demande concernant ces mêmes collèges il y a un an. En 2010, le programme sera élargi à 38 collèges participants.

En conclusion, CIC s'emploie à atteindre l'objectif du gouvernement de faire du Canada une destination de choix pour les étudiants étrangers. Nous avons à cœur le double objectif de faciliter l'entrée des étudiants authentiques tout en maintenant l'intégrité des programmes d'immigration du Canada.

Je vous remercie. Je serai maintenant heureuse de répondre à toute question que pourrait avoir le comité sur ce sujet.

Le président : Je vous remercie. Je voudrais vous poser tous deux quelques questions, en commençant par M. Greenshields.

Ce programme d'image de marque du Canada semble constituer une bonne amélioration, mais, d'après des renseignements que nous recevons encore, le Canada traîne encore loin derrière quelques autres pays au chapitre des investissements et des programmes.

Je vais vous donner quelques exemples. Le président de l'Association des universités et collèges du Canada a dit, dans son témoignage devant le comité le mois dernier, que seuls 2 800 étudiants venant de l'Inde font des études chez nous, à comparer à 28 000 en Australie, qui a un dixième de notre population. Il y en a également 28 000 au Royaume-Uni. Compte tenu de l'orientation prise par le monde au XXI^e siècle, nous avons besoin de manifester un peu plus d'engagement.

Dans votre exposé, vous avez comparé les hausses. Le Canada a enregistré une augmentation de 6 p. 100 entre 2003 et 2007, par rapport à 41 p. 100 pour l'Australie, à 69 p. 100 pour le Royaume-Uni et à 27 p. 100 pour les États-Unis. Ces pays semblent avoir beaucoup plus de succès que nous. Vous notez aussi qu'ils dépensent bien plus d'argent que nous. Leurs dépenses atteignent, dans certains cas, 35 millions de dollars, tandis que notre programme, aussi bon qu'il soit, ne dispose que d'un million de dollars par an pendant cinq ans. Nous avons un long chemin à faire. Si nous croyons que la venue dans notre pays d'étudiants étrangers est avantageuse pour nous — ce que je crois, probablement comme la plupart d'entre nous — pourquoi n'investissons-nous pas davantage?

En 1996 et 1997, j'étais ministre du Commerce international. Je me souviens que c'était un problème alors. J'avais dit que nous devions en faire davantage. J'ai l'impression que nous continuons à dire la même chose plus de 10 ans plus tard. Les étudiants étrangers contribuent au financement de notre système. Ils paient le plein montant des frais de scolarité... mais cela constitue peut-être aussi un problème. La hausse des frais de scolarité pourrait constituer un obstacle, particulièrement pour certains pays. Par ailleurs, nous avons également l'avantage qu'à leur retour dans leur pays, ils gardent au Canada des contacts pouvant donner lieu plus tard à des investissements et à des perspectives commerciales. Troisièmement, certains d'entre eux peuvent décider de rester chez nous et de contribuer ainsi à notre économie et à notre qualité de vie. Je crois que ces avantages sont considérables.

Why are we not doing more? This is a good program. Why can we not be more competitive with a country that has a smaller budget and population, such as Australia?

Mr. Greenshields: You are right; other countries are doing more. They are investing more funds. I can only say that we have stepped up our efforts considerably, and I think we are seeing results of those efforts as increases in the numbers of students. For example, you mentioned the case of India and compared the figures with Australia. In fact, as Ms. Usher indicated, the numbers are increasing.

As Ms. Usher also alluded to, Australia is in fact suffering seriously because of its approach to student recruitment in India, where it has been a disastrous situation for them because of perceptions in India of violence against Indian students and so forth. Part of the problem is that perhaps Australia's system has not had the same degree of integrity in its visa process, integrity in the sense of management and control to ensure the right and genuine students are being attracted and given visas.

I think we are seeing some clear signs. Another element of why we were less competitive was the federal-provincial dimension. In recent years, we have increased our collaboration with the provinces and territories. We are working closely together. When the provincial premiers travel abroad, most recently to India and China, for example, they are making the recruitment of international students a priority and part of their missions. The Province of Nova Scotia, for example, has developed a new approach over the recent years through EduNova. They have developed a strong marketing plan.

As a result, it is not just about dollars, although, obviously, we would like to see greater funds, because we allocate those funds to our missions abroad to undertake the marketing activities. I think we are doing it more smartly, and we are seeing the results.

The Chair: We will be getting a paper on Australia. Of course, Australia has a similar structure, two tiers of government, so the state governments there had to cooperate with their federal government. I do not know why it took so long to get it together.

This matter about the experience with Indian students I find surprising. Australia generally has the reputation of being tough on illegal immigration, so I do not understand it. We will get more information about Australia.

You said there is an increase, but the increases are small in comparison to the increases Australia, the U.K. and the United States are getting. Do we not recognize that getting numbers similar to at least what Australia gets would be very helpful to our economy?

Pourquoi n'en faisons-nous pas davantage? C'est un bon programme. Pourquoi ne sommes-nous pas plus compétitifs par rapport à un pays comme l'Australie qui a un budget et une population moindres?

M. Greenshields : Vous avez raison. D'autres pays en font plus que nous. Ils investissent davantage. Je peux seulement dire que nous avons considérablement intensifié nos efforts et que nous commençons à en voir les résultats sous forme de hausses du nombre d'étudiants. Par exemple, vous avez mentionné le cas de l'Inde et comparé nos chiffres à ceux de l'Australie. En fait, comme l'a indiqué Mme Usher, les nombres sont en hausse.

Comme l'a également dit Mme Usher, l'Australie a actuellement de sérieuses difficultés à cause de son approche du recrutement des étudiants en Inde. Pour les Australiens, la situation est désastreuse parce que certains ont l'impression qu'il y a de la violence contre les étudiants indiens, et cetera. Il est probable que le problème est partiellement attribuable au fait que le système australien n'a pas le même degré d'intégrité dans son processus des visas. Autrement dit, le contrôle exercé pour s'assurer que seuls les étudiants authentiques obtiennent des visas n'est peut-être pas assez efficace.

Je crois que nous commençons à voir des indices assez clairs. Il y avait un autre facteur, la dimension fédérale-provinciale, qui contribue à nous rendre moins compétitifs. Ces dernières années, nous avons intensifié notre coopération avec les provinces et les territoires. Aujourd'hui, nous collaborons très étroitement. Lorsque les premiers ministres provinciaux voyagent à l'étranger, comme ils l'ont fait récemment en Inde et en Chine, ils font du recrutement d'étudiants étrangers une priorité dans le cadre de leurs missions. La Nouvelle-Écosse, par exemple, a développé ces dernières années une nouvelle approche et un excellent plan de marketing, EduNova.

Par conséquent, ce n'est pas simplement une question d'argent, mais il est évident que nous aimerions disposer de plus de fonds à attribuer à nos missions pour qu'elles entreprennent des activités de marketing. Je crois que nous agissons d'une façon plus intelligente. Les résultats sont là pour le prouver.

Le président : Nous devons recevoir une étude sur l'Australie. Bien sûr, l'Australie a une structure comparable à la nôtre, avec deux ordres de gouvernement. Les gouvernements des États doivent coopérer avec leur gouvernement fédéral. Je ne sais pas pourquoi il a fallu autant de temps pour organiser les choses.

Je trouve assez surprenants ces incidents avec les étudiants indiens. D'une façon générale, l'Australie a la réputation d'affronter assez sévèrement l'immigration clandestine. Je ne comprends donc pas très bien ce qui se passe, mais nous obtiendrons de plus amples renseignements là-dessus.

Vous dites qu'il y a une augmentation, mais elle est faible par rapport à celles de l'Australie, du Royaume-Uni et des États-Unis. Ne comprenons-nous pas qu'en obtenant des résultats au moins semblables à ceux de l'Australie, nous pouvons considérablement avantager notre économie?

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada, Foreign Affairs and International Trade Canada: In Mr. Greenshields' remarks, we were talking about pre-2007. In those days, prior to the brand, we had dismal results, as we have said. Since 2007, after the launch of the Edu-Canada initiative and the development of the brand, we have seen a 15 per cent growth in student numbers over two years. Obviously it does not compare with 69 per cent, but it is much better than what it was. Prior to that, over four or five years we saw only 6 per cent growth, and now between 2007 and 2009 we have seen a 15 per cent growth in numbers of new students arriving into Canada.

The Chair: Ms. Usher, you gave many statistics that sound quite hopeful. Of course, those are applications you receive. I do not know how many people are discouraged from getting into the process in the first place, but you said a substantial number of those who do apply succeed.

I have heard about a couple of the tests that you apply. One is that a person has to prove he or she has enough money to pay for tuition fees, living expenses and return transportation and must also satisfy an immigration officer that he or she will leave Canada once the studies are completed.

In the requirement concerning enough money, the rising tuition fees could be an impediment to a number of people who could be valuable to us, and you do allow people to work part time, so there is some recognition they will need additional resources. Yet, you are requiring them to prove up front that they can pay the tuition fees, living expenses and return transportation, which is everything.

Second, are you still asking prospective students to convince an officer that they will leave Canada? We now have a new program, as you pointed out, the Canadian Experience Class, so why on the one hand would we want them to satisfy an immigration officer that they will leave and on the other hand have a program that says we would like them to stay?

Ms. Usher: On the first question, for funds, we do require that the students provide evidence that they have sufficient funds. If it is a four-year program, when we issue the first permit, we require proof that they have enough for the first year. We do not require proof up front that they have funding for the full four years of their studies. It is our belief that even if we do offer them the opportunities of a work permit, students might not get work right away; so they should have sufficient funds, at least for the first year of studies, and then subsequent years they will provide the proof as they need to renew their permits or if they need to process. When they first apply, it is funds for the first year.

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada, Affaires étrangères et Commerce international Canada : Dans son exposé, M. Greenshields a parlé de la situation d'avant 2007. Avant de lancer le programme de l'image de marque, nous avions des résultats très médiocres, comme nous l'avons dit. Depuis 2007, après le lancement de l'initiative Édu-Canada et la mise au point de l'image de marque, nous avons enregistré une croissance de 15 p. 100 du nombre d'étudiants sur deux ans. Il est évident que ce n'est pas comparable à 69 p. 100, mais c'est beaucoup mieux que ce que nous avions auparavant. Plus tôt, nous n'avions réalisé qu'un accroissement de 6 p. 100 en quatre ou cinq ans. Grâce aux nouveaux programmes, le nombre de nouveaux étudiants arrivant au Canada a augmenté de 15 p. 100 entre 2007 et 2009.

Le président : Madame Usher, vous nous avez présenté beaucoup de statistiques assez optimistes. Bien sûr, il s'agit des demandes que vous recevez. Je ne sais pas combien de personnes se découragent avant même de présenter une demande, mais vous avez dit qu'une importante proportion de ceux qui le font obtiennent une réponse positive.

J'ai entendu parler de quelques-uns des critères que vous appliquez. Les candidats doivent par exemple prouver qu'ils ont suffisamment d'argent pour payer leurs frais de scolarité, leurs frais de subsistance et leur voyage de retour et convaincre l'agent d'immigration qu'ils quitteront le Canada après avoir terminé leurs études.

Dans le cas du critère monétaire, l'augmentation des frais de scolarité peut constituer un obstacle pour un certain nombre de personnes qu'il serait avantageux pour nous d'accueillir. Par ailleurs, vous permettez à ces étudiants de travailler à temps partiel. Vous admettez donc qu'ils ont besoin de ressources supplémentaires, mais vous exigez qu'ils prouvent d'avance qu'ils peuvent payer les frais de scolarité, les frais de subsistance et le voyage de retour, c'est-à-dire le coût total.

Deuxièmement, continuez-vous à demander aux candidats de convaincre l'agent d'immigration qu'ils vont quitter le Canada? Comme vous l'avez signalé, vous avez une nouvelle catégorie, celle de l'expérience canadienne. Alors, pourquoi exiger d'une part qu'ils persuadent l'agent de leur intention de rentrer dans leur pays et, en même temps, mettre en place un programme leur permettant de rester au Canada?

Mme Usher : En réponse à votre première question, je dirais que nous exigeons des étudiants qu'ils prouvent qu'ils ont suffisamment de fonds. S'ils sont inscrits à un programme d'études de quatre ans lorsque nous délivrons le premier permis, nous exigeons une preuve établissant qu'ils ont assez d'argent pour la première année. Nous ne leur imposons pas d'en avoir assez pour les quatre années. Nous croyons, même si nous leur donnons la possibilité de travailler, qu'ils pourraient bien ne pas trouver de travail tout de suite. Ils doivent donc avoir les moyens de payer au moins une année d'études. Pour les années suivantes, ils devront présenter d'autres preuves à mesure qu'ils voudront renouveler leur permis. Lorsqu'ils présentent leur première demande, nous leur demandons une preuve pour la première année.

Regarding students' intent to leave, the Immigration Refugee Protection Act has dual intent, which authorizes people to apply in two streams, and one is a temporary with the intent to stay permanently subsequently. That is perfectly permissible, and the officers will take that into consideration. However, the officers also consider whether, if the student were to apply subsequently as a permanent resident, which is permissible, and be refused for whatever reason, the student would then return to the country of origin or whether there is a risk that person would stay in Canada illegally. That intent is being assessed by the officers.

As you have seen in the statistics, for university students applying to come to Canada, our approval rate is very high, about 85 per cent to 86 per cent. From what I have seen from my colleagues, that has not been an issue for the quality of students we are trying to attract into the Canadian Experience Class and through the programs DFAIT delivers.

The Chair: Residents of the United States, Greenland and Saint-Pierre and Miquelon may apply on arrival, but all other prospective students must apply for a study permit at a visa office abroad. Why do you make those distinctions in those countries?

Ms. Usher: Mr. Chairman, these are our neighbours. We have quite long borders with the U.S. I must admit I am not an expert at where this particular part of the law came from, but I assume that since they are neighbours and border us, we allow them to come to the border and apply for entry there.

Senator Cordy: Thank you for coming today. There are many excellent universities in Nova Scotia. We believe they are the best undergraduate universities in the country, and certainly we are trying to promote them, and the universities in Nova Scotia are working together because, on our own, it does not work. That is why I would like to come back to the Canadian government's marketing plan. It is important to have a strong federal initiative. Is it \$1 million a year, or did someone say \$1 million over a few years? What is the number?

Mr. Tachdjian: It is \$1 million a year for five years for a total of \$5 million, and this is partially for operational costs and some for salaries.

Senator Cordy: That is 2007 to 2012?

Mr. Tachdjian: Yes.

Mr. Greenshields: To clarify, this is in addition to what we already had in place for our ongoing work, for example, to reflect the resources we have deployed abroad, staff that are doing this abroad as well as some at headquarters.

The Chair: What are you spending in total yearly to complete that point?

Mr. Tachdjian: I think the total for salaries of our employees is about \$1.8 million, so when you add the extra million, about \$2.8 million.

Pour ce qui est leur intention de rentrer dans leur pays, la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés a un double objet, qui autorise les gens à présenter des demandes s'inscrivant dans deux catégories. L'une d'entre elles vise la résidence temporaire avec l'intention de rester en permanence dans le pays par la suite. Cela est parfaitement légal. Les agents en tiennent compte. Toutefois, ils doivent également s'assurer, pour le cas où les étudiants demanderaient à rester au Canada, mais que leur demande soit rejetée, qu'ils auront les moyens de rentrer dans leur pays d'origine et ne risquent pas de rester au Canada de façon clandestine. Les agents doivent donc évaluer leurs intentions.

Comme vous pouvez le voir dans les statistiques, notre taux d'approbation, dans le cas des étudiants souhaitant faire des études universitaires au Canada, est très élevé, atteignant 85 ou 86 p. 100. D'après ce que j'ai appris de mes collègues, cela n'a pas eu de répercussions négatives sur la qualité des étudiants que nous essayons d'attirer dans la catégorie de l'expérience canadienne et dans le cadre des programmes du MAECI.

Le président : Les résidents des États-Unis, du Groenland et de Saint-Pierre-et-Miquelon peuvent présenter leur demande à leur arrivée au Canada, mais les autres candidats doivent le faire auprès d'un bureau des visas à l'étranger. Pourquoi faites-vous ces distinctions entre les différents pays?

Mme Usher : Monsieur le président, ce sont nos voisins. Nous avons une très longue frontière avec les États-Unis. Je dois admettre que je ne suis pas experte dans cet aspect de la loi, mais je suppose, comme il s'agit de nos voisins, que nous leur permettons de venir à la frontière pour présenter leur demande.

Le sénateur Cordy : Je vous remercie d'être venus au comité aujourd'hui. Nous avons quelques excellentes universités en Nouvelle-Écosse. Nous croyons que ce sont les meilleures universités de premier cycle du pays. De toute évidence, nous essayons de les encourager de notre mieux, et les universités elles-mêmes collaborent entre elles parce qu'elles ne peuvent pas réussir si elles agissent séparément. J'aimerais donc revenir sur le plan de marketing du gouvernement du Canada. Il est important d'avoir une initiative fédérale forte. Le programme dispose-t-il d'un million de dollars par an, ou bien est-ce un million réparti sur plusieurs années? Quel est le chiffre?

M. Tachdjian : C'est un million de dollars par an pendant cinq ans, ce qui représente un total de 5 millions de dollars. Ce montant sert à payer des frais d'exploitation et quelques salaires.

Le sénateur Cordy : Il va donc de 2007 à 2012?

M. Tachdjian : C'est exact.

M. Greenshields : Pour être précis, je dirais que ce montant s'ajoute à ce que nous avons déjà pour le travail courant, c'est-à-dire les ressources déployées à l'étranger ainsi que le personnel qui fait ce travail à l'administration centrale.

Le président : Au total, combien dépensez-vous par année pour recruter des étudiants étrangers?

M. Tachdjian : Je crois que le traitement de nos employés totalise environ 1,8 million de dollars. Avec le million supplémentaire, cela fait environ 2,8 millions de dollars.

Senator Cordy: Do these employees work full time on the promotion of the Canadian brand?

Mr. Tachdjian: Some work full time on education; some spend 50 per cent of their time on education and 50 per cent of their time on culture or something else. Others are trade commissioners who have education as one of their sectors, and they spend maybe 20 per cent of their time on education. When I give you that amount, I am calculating what percentage of their salaries is being devoted to education only.

Senator Cordy: Is most of the work being done by trade commissioners in embassies around the world, or is it being done from Ottawa?

Mr. Tachdjian: Most of the work is done by trade commissioners around the world or public affairs officers. It varies from mission to mission. At headquarters, the Edu-Canada group coordinates things. For example, we help the missions in their planning processes with making the connection between the institutions, the Canadian universities and colleges and the missions, and we coordinate things with the provincial governments, for example, with development of the brand. The package we provided contains examples of some of the promotional materials developed at headquarters and distributed through the embassies around the world.

Senator Cordy: Developing the brand was done in conjunction with the provinces and with universities?

Mr. Tachdjian: Yes. It was done in conjunction with the provinces. We worked together with the provincial governments on this, and it took about a year and a few months to develop. We consulted very closely with the institutions through their associations, including the Association of Universities and Colleges of Canada, the Association of Canadian Community Colleges, and regional associations like EduNova and the Quebec association of universities. However, the final decision was made by the federal and provincial governments.

Senator Cordy: I think Canadians would be surprised to see how much money international students bring into the economy. You said \$6.5 billion. Is that per year?

Mr. Tachdjian: Yes, per year, and we consider that to be a conservative estimate.

Senator Cordy: Our marketing budget is such a minuscule amount compared to \$6.5 billion going into the economy. I think you said that amount does not include direct money going to universities, like tuition. Is that correct?

Mr. Tachdjian: That includes tuition.

Mr. Greenshields: Yes, that includes tuition the international students pay. They typically pay a higher level of tuition. The figure is somewhere around \$25,000.

Mr. Tachdjian: The total is \$31,000.

Le sénateur Cordy : Ces employés consacrent-ils tout leur temps à la promotion de l'image de marque canadienne?

M. Tachdjian : Certains consacrent tout leur temps à l'éducation, tandis que d'autres partagent leur temps entre l'éducation et la culture ou autre chose. Il y a en outre les délégués commerciaux qui s'occupent d'éducation pendant, peut-être, 20 p. 100 de leur temps. Le chiffre que je vous ai donné tient compte des pourcentages de temps consacré à l'éducation.

Le sénateur Cordy : Est-ce que la plus grande partie du travail est faite par les délégués commerciaux dans les ambassades, ou bien est-elle faite à Ottawa?

M. Tachdjian : Ce sont les délégués commerciaux affectés à nos différentes missions ou les agents des affaires publiques qui font l'essentiel du travail. Cela dépend des missions. À l'administration centrale, le groupe Édu-Canada fait de la coordination. Par exemple, nous aidons les missions à faire la planification nécessaire des contacts entre les établissements, les universités et collèges canadiens et les missions. Nous faisons également de la coordination avec les gouvernements provinciaux au sujet du développement de l'image de marque. La documentation que nous vous avons fournie contient des exemples du matériel promotionnel produit à l'administration centrale et distribué partout dans le monde par l'entremise de nos ambassades.

Le sénateur Cordy : Le développement de l'image de marque a-t-il été fait de concert avec les provinces et les universités?

M. Tachdjian : Oui, de concert avec les provinces. Nous avons travaillé avec les gouvernements provinciaux dans ce domaine. Il a fallu un an et quelques mois pour le faire. Nous avons beaucoup consulté les établissements pour l'entremise de leurs associations, y compris l'Association des universités et collèges du Canada, l'Association des collèges communautaires du Canada et des organismes régionaux tels qu'EduNova et l'association des universités du Québec. Toutefois, la décision finale a été prise par le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux.

Le sénateur Cordy : Je crois que les Canadiens seraient surpris d'apprendre combien les étudiants étrangers rapportent à l'économie canadienne. Vous avez parlé de 6,5 milliards de dollars. Est-ce le chiffre annuel?

M. Tachdjian : Oui, c'est le chiffre annuel. Nous considérons d'ailleurs que c'est une estimation assez prudente.

Le sénateur Cordy : Notre budget de marketing est vraiment minuscule par rapport aux 6,5 milliards que les étudiants rapportent à l'économie. Vous avez dit, je crois, que ce montant ne comprend pas l'argent qui va directement aux universités, comme les frais de scolarité. Est-ce exact?

M. Tachdjian : Le montant comprend les frais de scolarité.

M. Greenshields : Oui, il comprend les frais de scolarité que les étudiants étrangers acquittent. Ces frais sont ordinairement assez élevés, probablement aux alentours de 25 000 \$.

M. Tachdjian : Les dépenses totales sont de 31 000 \$.

Mr. Greenshields: Yes, \$31,000 per head per year. It is a very impressive figure. We conducted that study for that reason. The Minister of International Trade released the study last fall, and I think it has made some impact on the importance.

As I mentioned in my remarks, it is not just a matter of the economic impact. If you look at smaller communities around Canada, it also has a very important impact well beyond the immediate financial impact in contributing to their economic development goals, including immigration and so forth.

We have done a lot of work to demonstrate the importance. For example, it is Canada's second-largest export to China. It is a major export to other countries, as well. It plays a significant role for Canada.

Senator Cordy: I think that is a lot of money. I know you are right: It is more than a dollar figure these international students are bringing to Canada. It is wonderful for the universities and for the Canadian students who have the privilege of learning from students of other countries. However, looking at the \$2.8 million I think you said we are spending compared to the \$6.5 billion we are bringing in, it seems like it would be good to substantially increase the budget on that.

Ms. Usher, you said students can apply for work permits while studying, but this must be done before they come to Canada; is that correct?

Ms. Usher: No, they can apply for work permits from within Canada. For example, they can apply for an off-campus work permit after they arrive here. They do that through our office in Vegreville.

Senator Cordy: If they were in Halifax, they could apply there, could they not?

Ms. Usher: Absolutely. It is all done online.

Senator Cordy: What percentage of students are approved for part-time work while attending university? Do you have those numbers?

Ms. Usher: I do not have those figures with me. However, they are normally approved automatically if they are eligible.

Senator Cordy: It is quite high, then.

Senator Greene: First, I would like to commend you for the work you are doing. I believe the programs and policies are exactly right for Canada at this point in time. I particularly commend you for the progress we have made as a country since 2007, and probably since 2005.

M. Greenshields : Oui, 31 000 \$ par année et par personne. C'est un chiffre vraiment considérable. C'est pour cette raison que nous avons réalisé cette étude. Le ministre du Commerce international l'a diffusée l'automne dernier. Je crois qu'elle a eu un certain retentissement.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, ce n'est pas seulement une question d'argent. Si on considère les petites collectivités du Canada, la contribution des étudiants étrangers est très importante et va au-delà des incidences financières directes parce qu'elle joue un rôle dans leurs objectifs de développement économique, y compris l'immigration et le reste.

Nous avons fait beaucoup d'efforts pour démontrer l'importance de cette contribution. Nous avons établi, par exemple, qu'elle se classe en deuxième position parmi nos exportations les plus importantes à destination de la Chine. C'est aussi une importante exportation pour les autres pays. Elle joue un grand rôle pour le Canada.

Le sénateur Cordy : Je crois que c'est beaucoup d'argent. Je sais que vous avez raison. Les étudiants étrangers apportent au Canada bien plus que des dollars. C'est merveilleux pour les universités et pour les étudiants canadiens qui ont le privilège d'apprendre quelque chose au contact d'étudiants d'autres pays. Toutefois, en comparant les 2,8 millions de dollars dont vous avez parlé aux 6,5 milliards que les étudiants rapportent, il me semble que ce serait une bonne idée d'accroître très sensiblement le budget de marketing.

Madame Usher, vous avez dit que les étudiants peuvent demander un permis de travail pendant qu'ils étudient, mais ils doivent le faire avant d'arriver au Canada. Est-ce exact?

Mme Usher : Non, ils peuvent demander un permis de travail au Canada même. Par exemple, ils peuvent solliciter un permis autorisant à travailler à l'extérieur du campus après leur arrivée dans le pays. Ils ont la possibilité de le faire en s'adressant à notre bureau de Vegreville.

Le sénateur Cordy : S'ils sont à Halifax, ils peuvent présenter une demande sur place, n'est-ce pas?

Mme Usher : Absolument. Tout se fait en ligne.

Le sénateur Cordy : Quelle proportion des étudiants arrive à obtenir un permis de travail à temps partiel tout en suivant des cours à l'université? Avez-vous des chiffres?

Mme Usher : Je n'ai pas les chiffres ici. Toutefois, l'approbation est ordinairement automatique s'ils sont admissibles.

Le sénateur Cordy : La proportion est donc assez élevée.

Le sénateur Greene : Je voudrais tout d'abord vous féliciter pour le travail que vous faites. Je crois que ces programmes et politiques sont exactement ce dont nous avons besoin au Canada en ce moment. Je vous félicite en particulier pour les progrès que nous avons réalisés depuis 2007, et probablement depuis 2005.

I am also interested in advertising and marketing. Senator Cordy has asked almost all my questions. I have a couple, though. Do the universities play any kind of a role in marketing externally? Do they piggyback onto what you are doing?

Mr. Greenshields: Yes. This was a point I might have raised in response to Senator Cordy. Indeed, the institutions are making the bulk of the investments in the recruitment effort. I believe the figure the Association of Universities and Colleges of Canada uses is that, on average, a university in Canada spends about \$3 million or \$4 million per year on international requirement efforts.

Senator Greene: Is that a single university?

Mr. Greenshields: Yes, that is the average per university.

Senator Greene: Taken together, it must be in the \$50-million range across Canadian universities. Would that be right?

Mr. Greenshields: I did not understand the question.

Senator Greene: If you took that as an average figure and multiplied by the number of universities, you would get quite a large sum.

Mr. Greenshields: It would be \$300 million or \$400 million, yes. Institutions in Australia, the U.S. or wherever are also funding similar expenses. In Australia they would be spending far more because the average university in Australia derives 25 per cent of its budget from foreign students. It is one way the Australian post-secondary education system is funded.

We as government are really playing the role of supporting their efforts. Over the years, students have told us and our research has shown that in order to achieve success, students choose the country. The provinces and institutions both recognized that there needed to be a common brand, and that was part of the stimulus to move that effort forward.

Basically, our missions abroad are supporting the recruitment efforts of the institutions by organizing missions, fairs, pavilions, and so on to support their efforts. Ultimately, the students want to be able to come to the university or college and ask what kind of programs they offer, what a degree from their university means for them and their career wishes.

Senator Greene: Do provincial governments participate in this at all?

Mr. Greenshields: Yes, they do. Provincial governments have programs to support their institutions' efforts abroad. EduNova receives funding from the Province of Nova Scotia and is in effect the marketing arm of the province in the area of education. For their part, the institutions also contribute to its budget. The investments are being made at both levels of government and by the institutions themselves.

Je m'intéresse également à la publicité et au marketing. Le sénateur Cordy a posé presque toutes les questions auxquelles je pensais. Il m'en reste cependant quelques-unes. Est-ce que les universités jouent un rôle quelconque de marketing à l'étranger? Sont-elles associées au travail que vous faites?

M. Greenshields : Oui. C'est un point que j'aurais pu soulever en réponse aux questions du sénateur Cordy. Il n'y a pas de doute que les établissements font la plus grande partie des investissements que nécessite l'effort de recrutement. Je crois que, d'après l'Association des universités et collèges du Canada, chaque université consacre en moyenne près de 3 ou 4 millions de dollars par an aux activités internationales de recrutement.

Le sénateur Greene : Chaque université?

M. Greenshields : Oui, c'est la moyenne par université.

Le sénateur Greene : Dans l'ensemble, le total serait donc de l'ordre de 50 millions de dollars pour toutes les universités canadiennes. Est-ce exact?

M. Greenshields : Je n'ai pas compris la question.

Le sénateur Greene : Si on prend cette moyenne et qu'on la multiplie par le nombre d'universités, on arrive à une somme très importante.

M. Greenshields : Cette somme serait de l'ordre de 300 à 400 millions de dollars. Les établissements de l'Australie, des États-Unis et d'ailleurs font aussi des dépenses semblables. En Australie, les sommes seraient nettement supérieures parce que les universités australiennes tirent en moyenne 25 p. 100 de leur budget des frais de scolarité acquittés par les étudiants étrangers. C'est l'une des sources de financement du système australien d'éducation postsecondaire.

En fait, le gouvernement ne fait qu'appuyer les efforts des établissements. Au fil des ans, les étudiants nous ont dit — ce que nos recherches ont confirmé — que pour réussir, ils utilisent le pays comme premier critère de choix. Les provinces et les établissements ont reconnu que nous avions besoin d'une image de marque commune, ce qui a contribué à nous inciter à aller de l'avant.

À la base, nos ambassades et consulats à l'étranger soutiennent les efforts de recrutement des établissements en organisant des missions, des salons, des pavillons, et cetera. En définitive, les étudiants veulent pouvoir s'adresser à l'université ou au collège pour se renseigner sur les programmes d'études offerts, les avantages que leurs diplômes peuvent leur procurer et la mesure dans laquelle ces établissements peuvent réaliser leurs aspirations professionnelles.

Le sénateur Greene : Est-ce que les gouvernements provinciaux participent à cela d'une façon quelconque?

M. Greenshields : Oui. Les gouvernements provinciaux ont des programmes conçus pour appuyer les efforts de leurs établissements à l'étranger. EduNova, organe de marketing de l'éducation en Nouvelle-Écosse, est financé par la province. Les établissements contribuent également à son budget. Les investissements sont faits par les deux ordres de gouvernement ainsi que par les établissements eux-mêmes.

Mr. Tachdjian: I want to say the provincial governments are more and more interested in the sector. For example, the Government of Ontario recently announced it wanted to increase by 50 per cent over five years the number of international students registered in Ontario universities and community colleges. At the same time, it will invest significant amounts in marketing.

The British Columbia Council for International Education gets money from the B.C. government. These are all our partners, and we work very closely with them in our planning and our preparations. When they decide to go out with their institutions, we are there to provide support through the embassies.

Senator Greene: What was been the support of the Nova Scotia government? In Nova Scotia, we have the highest number of universities per capita. In many ways we have too many universities, actually. Those universities cannot exist without students from outside the province, whether they are Canadian students or international students. What is the Nova Scotia government doing?

Mr. Greenshields: They are basically putting their resources through EduNova, which is a consortium of universities and the Nova Scotia college system, together with other institutions, to promote Nova Scotia. As you know, Nova Scotia is called the education province. EduNova has been very successful. If you look at recent reports, the Association of Atlantic Universities and the Nova Scotia association of universities have recorded quite significant growth in international students in Nova Scotia and throughout Atlantic Canada.

Senator Greene: On a per capita basis by province, have you any information on which province might be ahead in attracting international students?

Mr. Tachdjian: The province that received the most international students is Ontario.

Senator Greene: That is perhaps because of the size of the universities.

Mr. Tachdjian: Exactly. However, Ontario is followed closely by British Columbia. Ontario has about 35 per cent of the international students and British Columbia has about 33 per cent. Quebec is third with about 17 per cent or 18 per cent.

Mr. Greenshields: We can get the data per capita for you.

Senator Greene: I am interested in that.

The Chair: You can give that to the committee clerk, and we will distribute it to everyone.

I have a follow-up question to one of Senator Greene's questions. You said Ontario wanted to increase to 50 per cent. That is a big leap. You also said there is cooperation between the federal government and the provinces in the program and, of course, in the branding exercise, Imagine Education in Canada.

M. Tachdjian : Je voudrais ajouter que les gouvernements provinciaux s'intéressent de plus en plus à ce secteur. Par exemple, le gouvernement de l'Ontario a récemment annoncé qu'il voulait augmenter de 50 p. 100 le nombre d'étudiants étrangers inscrits dans les universités et les collèges communautaires de la province au cours des cinq prochaines années. En même temps, il investira des sommes assez importantes dans des activités de promotion.

Le Conseil de l'éducation internationale de la Colombie-Britannique est également financé par le gouvernement de la province. Tous ces organismes font partie de nos partenaires. Nous collaborons étroitement avec eux dans notre planification et nos préparatifs. Quand ils décident d'agir à l'étranger de concert avec leurs établissements, nous leur assurons le soutien nécessaire par l'intermédiaire de nos ambassades.

Le sénateur Greene : Quel genre d'appui le gouvernement de la Nouvelle-Écosse accorde-t-il? Au Canada, c'est la Nouvelle-Écosse qui a le plus grand nombre d'universités par habitant. De bien des façons, nous avons en fait trop d'universités, qui ne peuvent pas survivre sans étudiants venant de l'extérieur de la province, qu'il s'agisse d'autres régions du Canada ou d'autres pays. Que fait donc le gouvernement de la Nouvelle-Écosse?

M. Greenshields : Il met en œuvre des ressources par l'entremise d'EduNova, qui est un consortium d'universités, de collèges et d'autres établissements travaillant ensemble à la promotion de la Nouvelle-Écosse. Comme vous le savez, on dit de la Nouvelle-Écosse que c'est la province de l'éducation. EduNova a eu beaucoup de succès. D'après les rapports les plus récents, l'Association des universités de l'Atlantique et l'Association des universités de la Nouvelle-Écosse ont enregistré une croissance très sensible du nombre d'étudiants étrangers aussi bien en Nouvelle-Écosse que dans tout le Canada atlantique.

Le sénateur Greene : Pouvez-vous nous dire quelle province réussit le mieux, par rapport à sa population, à attirer des étudiants étrangers?

M. Tachdjian : La province qui accueille le plus d'étudiants étrangers est l'Ontario.

Le sénateur Greene : C'est peut-être attribuable à la taille de ses universités.

M. Tachdjian : Exactement. Toutefois, l'Ontario est suivi de près par la Colombie-Britannique. Les deux provinces ont respectivement environ 35 et 33 p. 100 des étudiants étrangers. Le Québec se classe troisième avec 17 ou 18 p. 100.

M. Greenshields : Nous pouvons obtenir pour vous les données par habitant.

Le sénateur Greene : Je vous en serais reconnaissant.

Le président : Vous pouvez remettre ces données à notre greffière, qui se chargera de les distribuer à tous les membres du comité.

Je voudrais vous poser une question qui se rattache à celles du sénateur Greene. Vous avez dit que l'Ontario souhaite augmenter de 50 p. 100 le nombre de ses étudiants étrangers. C'est une très forte hausse. Vous avez également dit que le gouvernement fédéral collabore avec les provinces relativement à ce programme

How would that work? Will they put substantially more money into Imagine Education in Canada, or will they do their own thing, which supposedly still comes under the general brand? It is a bigger increase than you spoke of earlier.

Mr. Greenshields: Provinces typically do not provide funds to us, but we partner with them on a regular basis. For example, depending on the strategy that Ontario may develop, Ontario needs to work with our missions abroad. Our missions are ready to assist the provinces — Ontario in this case — on particular missions to focus on important markets. Ontario recently led a mission to Vietnam with which our Vietnamese missions were closely associated. The provinces basically invest funds first through these kinds of provincial missions and, second, directly to institutions. Alberta does this, for example, to support their marketing efforts.

The challenge and advantage we are developing is to work closely together to ensure a greater impact of individual provinces' efforts. It is clear that they can have more success if they operate under a Canada brand.

Senator Cordy: Do you notice fluctuations when the Canadian dollar fluctuates? For example, five years ago the Canadian dollar was at 60-some cents. It would be a deal for an American to come to Canada. Currently, the dollar is fluctuating between 94 cents and 97 cents. Do you notice any change?

Mr. Tachdjian: Yes and no. We do in certain markets. Korea is an example. The Korean won dropped considerably recently. We see fewer Koreans coming to Canada as a result. When we speak to the embassy and ask what is happening, people basically say it is expensive currently. They look for alternatives or put it off until a later date.

The strengths of Canadian universities and colleges are such that the great majority of people coming to Canada want education at its best. They realize that Canadian education is excellent quality. They are willing to spend the money needed. We are talking about attracting an elite segment of society. Unless students receive a scholarship, it is usually only the elite who have the money to send their children to study abroad.

Senator Cordy: Will the recession affect the number of students that Canada wants to bring? The reality is that you must have financial resources to travel to North America from India, China, and other places.

Mr. Tachdjian: It is difficult to say. In the last two years, which was the heart of the recession, we saw a 15 per cent increase in the numbers of student coming here to study. That suggests the recession had no impact.

et au programme d'image de marque Imagine étudier au Canada. Je me demande comment ça marche. La province augmentera-t-elle considérablement sa contribution au programme d'image de marque ou bien financera-t-elle davantage ses propres initiatives, qui sont censées renforcer également l'image générale du Canada? C'est une hausse plus importante que ce dont vous avez parlé plus tôt.

M. Greenshields : D'ordinaire, les provinces ne nous fournissent pas de fonds, mais nous organisons régulièrement des activités en partenariat. Par exemple, selon la stratégie que l'Ontario pourrait élaborer, la province devra travailler de concert avec nos missions à l'étranger. Nos missions sont disposées à prêter leur concours aux provinces — à l'Ontario, dans ce cas — pour des initiatives particulières ciblant des marchés importants. L'Ontario a récemment dirigé une mission au Vietnam, à laquelle nos ambassades et consulats dans ce pays ont été étroitement associés. Les provinces investissent essentiellement des fonds dans les missions provinciales de ce genre en premier lieu, et directement dans les établissements en second lieu. Par exemple, l'Alberta agit ainsi pour appuyer les efforts de marketing de ses établissements.

C'est à la fois un défi et un avantage — que nous développons — de travailler ensemble pour assurer plus d'effet aux efforts des provinces. Il est clair qu'elles peuvent avoir plus de succès si elles agissent dans le contexte d'une image de marque canadienne.

Le sénateur Cordy : Remarquez-vous des variations lorsque le dollar canadien fluctue? Il y a cinq ans, par exemple, notre dollar était aux alentours de 60 ¢ américains. C'était une bonne affaire pour les Américains de venir au Canada. Aujourd'hui, le dollar se situe entre 94 et 97 ¢. Avez-vous observé des changements?

M. Tachdjian : Oui et non. Nous avons noté des changements dans certains marchés, comme la Corée. Le won coréen a considérablement baissé récemment, ce qui fait que moins de Coréens viennent au Canada. Lorsque nous demandons des explications à l'ambassade, on nous répond qu'il est actuellement trop coûteux d'aller au Canada. Les Coréens envisagent d'autres possibilités ou remettent leurs projets d'études à plus tard.

Les avantages des universités et des collèges canadiens sont tels qu'en grande majorité, les gens qui viennent au Canada recherchent les établissements les plus prestigieux. Ils se rendent compte que notre système d'éducation est d'excellente qualité. Ils sont disposés à payer ce qu'il faut. Nous parlons d'attirer des éléments de l'élite de la société. À moins que les étudiants n'obtiennent une bourse, c'est seulement s'ils appartiennent à l'élite qu'ils ont les moyens de faire des études à l'étranger.

Le sénateur Cordy : Est-ce que la récession s'est répercutée sur le nombre d'étudiants qui viennent au Canada? Il faut avoir de bonnes ressources financières pour venir en Amérique du Nord à partir de l'Inde, de la Chine et d'autres pays.

M. Tachdjian : Il n'est pas facile de répondre à cette question. Au cours des deux dernières années, qui se situaient en plein milieu de la récession, nous avons enregistré une hausse de 15 p. 100 du nombre d'étudiants étrangers. Cela porte à croire que la récession n'a eu aucun effet.

As I said, if there is a strong fluctuation in the currency of a particular market compared to Canada, it could have an impact, as it did in Korea.

Senator Cordy: I want to return to the small promotion budget. I am still fixated on that when it brings in \$6.5 billion to the Canadian economy. How do you spend \$1 million effectively? Do you focus, or is it like peanut butter spread everywhere on the bread? We accept a high percentage of the applicants. How many do not apply because they do not know about it?

Mr. Greenshields: We established priority markets around the world in consultation with the provinces and territories and our stakeholders. The bulk of our resources are directed to our missions. The value added is in putting resources in the field to support institutions' efforts on the ground. We invested a lot up front in developing the brand.

I mentioned in my intervention that we need to do a better job investing through the web. We know this is a post-millennial generation. They get their information through the Internet. This can be done cheaply, but there are many upfront costs to have a state-of-the-art website using Web 2.0 social media. Work needs to be done in this area.

Senator Cordy: I am concerned with the nuts and bolts of how marketing is actually done. How does the 16-year-old or 17-year-old living in Beijing find out there are universities we want them to attend in Canada?

You must look at social media. Once it is established, it is relatively inexpensive. This is how younger people get information, unlike people of my generation. When I go to a movie theatre, I see advertisements from Nova Scotia universities. They advertise where young people go. However, \$1 million does not go far.

Mr. Tachdjian: With the money we have, we cannot afford to buy advertising and things like that. We focus on events and organizing activities to attract young people to come to Canada.

For example, we will arrange for a group of Canadian universities and colleges to go to a certain part of the world. The embassy will get the word out by marketing to universities, high schools and colleges to make people aware a group of Canadian universities will be at a certain hotel for two days.

We have had significant successes. There are third-party fairs like the China Education Expo, which is the world's largest education fair. About 200,000 people attend. About 60 Canadian institutions usually participate in the Canada pavilion. Many students are recruited that way.

Comme je l'ai dit, de fortes fluctuations de la devise d'un marché particulier par rapport au dollar canadien peuvent avoir des incidences, comme cela a été le cas en Corée.

Le sénateur Cordy : Je voudrais revenir au budget canadien de promotion. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il est vraiment minime par rapport aux 6,5 milliards de dollars que les étudiants étrangers rapportent à l'économie canadienne. Comment faites-vous pour dépenser efficacement ce million de dollars? Faites-vous des investissements ciblés ou bien étalez-vous cela comme du beurre sur une tartine? Nous acceptons un pourcentage élevé de candidats, mais combien ne présentent pas de demandes parce qu'ils ne savent rien de ce que le Canada a à offrir?

M. Greenshields : Nous avons défini des marchés prioritaires dans le monde, en consultation avec les provinces, les territoires et les autres intervenants. L'essentiel de nos ressources va à nos missions, qui s'en servent sur le terrain pour appuyer les efforts déployés par les établissements. Nous avons beaucoup investi en amont en mettant au point l'image de marque canadienne.

J'ai mentionné dans mon exposé que nous avons besoin de faire davantage d'efforts sur Internet. Nous savons que nous devons nous adresser à la génération du XXI^e siècle, dont les membres vont surtout chercher l'information sur le Web. Nous pouvons le faire à peu de frais, mais il est quand même assez coûteux au départ d'établir un site hautement perfectionné basé sur les médias sociaux Web 2.0. Il y a du travail à faire dans ce domaine.

Le sénateur Cordy : Je m'intéresse aux détails du marketing. Comment un jeune de 16 ou 17 ans vivant à Beijing peut-il découvrir qu'il y a au Canada des universités qui aimeraient bien l'avoir parmi leurs étudiants?

Nous devons considérer les médias sociaux. Une fois le site établi, il est relativement peu coûteux de le tenir. C'est en ligne que les jeunes vont chercher l'information, contrairement aux gens de ma génération. Quand je vais au cinéma, je vois les annonces des universités de la Nouvelle-Écosse. Elles font de la publicité aux endroits fréquentés par les jeunes. Toutefois, on ne peut pas aller très loin avec un million de dollars.

M. Tachdjian : Compte tenu du budget dont nous disposons, nous n'avons pas les moyens d'acheter des annonces et d'autres formes de publicité. Nous concentrons nos efforts sur différentes manifestations et organisons des activités pouvant inciter les jeunes à venir au Canada.

Ainsi, nous prendrons des dispositions pour permettre à un groupe d'universités et de collèges canadiens de faire une visite dans une région donnée du monde. L'ambassade diffusera des renseignements à l'intention des universités, des écoles secondaires et des collèges pour informer les gens du fait que des représentants d'universités canadiennes se trouveront à tel hôtel pendant deux jours.

Nous avons eu beaucoup de succès. Il y a des foires et des expositions organisées par des tiers, comme l'Expo Éducation chinoise, qui est la plus importante du monde dans le domaine de l'éducation, avec près de 200 000 visiteurs. Une soixantaine d'établissements canadiens sont ordinairement représentés dans le pavillon canadien. Beaucoup d'étudiants sont recrutés de cette façon.

In places where there are no third-party fairs, Canadian embassies organize fairs. For example, we have a trade mission in October called the Middle East Education Initiative. We tour the Middle East starting in Kuwait and ending in Morocco.

Senator Cordy: Do you meet with students?

Mr. Tachdjian: We meet with students. The embassies reach out to students to have them come to the events where they can meet with the institutions and be recruited. In the end, we can only promote. The institutions do the recruitment.

More and more institutions are also working in the field through agents. There is a network of education agents who recruit students and send them to institutions. The agents either get a commission from the school or get paid by students who ask them to find a school that meets their needs. We are working with some of those agents in certain markets and telling them about Canada to get them involved or interested in sending more of their students to Canada, rather than Australia, New Zealand, the U.S. or the U.K.

Senator Cordy: What budget does the University of Toronto have for promotion? I agree with what you said; you do not do it all, but you would certainly be the guide or the force behind getting all the Canadian universities and colleges together to do that. You would be the impetus. However, I have heard that the University of Toronto has a promotional budget as large as the Canadian government's. Is that fair?

Mr. Tachdjian: It is probably much larger than what we have. The answer to the question is that I do not know what their promotional budget is. The University of Toronto is obviously one of the most well-resourced universities in the sector. To be honest, they do not participate very often in our events. They recruit directly in international baccalaureate high schools around the world.

The Chair: I have one question, and then we have come to the end of this session.

The program — and this may be true in other countries as well — is generally set up for foreign international students who are fairly well off, at least middle class in their country. It raises the question that there could be people of considerable potential and talent in some developing countries, but it is very difficult to get all the funds and meet all the requirements that the immigration people have.

You do offer some scholarships, I believe. What do you do in those cases? There is a person that perhaps a university or a province has recruited and thinks is a good candidate to bring over, but that person cannot meet all of the tests easily because of where he or she comes from. There is the other side, working in the opposite direction, is whether we should be attracting people

Là où il n'y a pas d'expositions organisées par des tiers, les ambassades canadiennes en organisent elles-mêmes. Nous aurons par exemple une mission commerciale en octobre, qui portera le nom d'Initiative d'éducation au Moyen-Orient. Nous ferons une tournée dans la région, en commençant au Koweït et en finissant au Maroc.

Le sénateur Cordy : Rencontrez-vous des étudiants?

M. Tachdjian : Oui. Les ambassades prennent des mesures pour inviter des étudiants à assister aux manifestations organisées et à s'entretenir avec des représentants d'établissements canadiens. En fin de compte, nous ne pouvons que faire de la promotion. Ce sont les établissements qui font le recrutement.

De plus en plus d'établissements recourent à des agents pour faire le travail sur le terrain. Il y a un réseau d'agents d'éducation qui recrutent des étudiants et les renvoient aux établissements. Les agents reçoivent une commission de l'établissement en cause ou facturent des honoraires aux étudiants qui leur demandent de leur trouver des écoles répondant à leurs besoins. Nous collaborons avec certains de ces agents dans quelques marchés en leur donnant des renseignements sur le Canada et en les incitant à y envoyer davantage de leurs étudiants, au lieu de les envoyer en Australie, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis ou au Royaume-Uni.

Le sénateur Cordy : À combien s'élève le budget de promotion de l'Université de Toronto? Je suis bien d'accord avec vous. Vous ne pouvez pas tout faire, mais vous pouvez certainement guider ou coordonner les efforts de l'ensemble des universités et collèges canadiens dans ce domaine. C'est vous qui imprimez l'élan nécessaire. Toutefois, j'ai entendu dire que l'Université de Toronto a un budget de promotion aussi important que celui du gouvernement du Canada. Est-ce exact?

M. Tachdjian : Il est probablement beaucoup plus important que le nôtre. Je dois vous dire que je ne connais pas le budget de promotion de l'Université de Toronto, qui est sans doute l'un des établissements les mieux nantis du secteur. En toute franchise, je dirais que l'Université ne participe pas très souvent aux manifestations que nous organisons. Elle recrute directement dans les écoles secondaires du monde qui décernent le baccalauréat international.

Le président : J'ai une question à poser, après quoi nous devons mettre fin à cette partie de la réunion.

Le programme — c'est probablement le cas dans d'autres pays aussi — est généralement conçu pour les étudiants étrangers relativement aisés, qui font au moins partie de la classe moyenne de leur pays. Il est bien possible par ailleurs qu'il y ait des étudiants très brillants dans des pays en développement, qu'il serait très difficile de faire venir au Canada compte tenu des exigences monétaires et des autres conditions imposées par nos services d'immigration.

Vous offrez un certain nombre de bourses, je crois. Que faites-vous dans de tels cas? Que faites-vous, par exemple, si une université ou une province recrute un étudiant, jugeant que c'est un bon candidat, mais que l'étudiant ne réponde pas à tous les critères à cause de son pays d'origine? Il y a aussi l'autre aspect : devrions-nous attirer des gens des pays en développement, alors

from these developing countries that will need them back eventually; once we get those students here, they may get onto this new Canadian Experience Class program. How do you deal with that situation?

Mr. Greenshields: We do have scholarships through the Department of Foreign Affairs and International Trade Canada. The federal government offers scholarships through other programs as well.

As mentioned in my remarks, our approach in recent years has been directed towards supporting the international linkages of Canadian institutions. We offer to international students a short-term award, typically for four to six months, for them to come to Canada to pursue an exchange program with a Canadian institution. That gives the students opportunities to take advantage of the libraries, the research laboratories, the mentoring and the networks they can develop with the Canadian institution.

We have seen an expansion of this program. One program in particular is the Emerging Leaders in the Americas Program, where we bring in about 600 students from the Caribbean and Latin America as part of institutional exchanges. This allows Canadian institutions to send more of their students abroad, because it is a true two-way exchange.

We have adopted this approach also because in some situations — for example, in Africa and in other countries — we are conscious to avoid brain drain from these countries. We feel that by taking this approach, we are promoting the institutional and longer-term collaboration between the institutions and, at the same time, focusing on individual students to give them an opportunity to come to Canada and gain from a Canadian education experience.

The Chair: Thank you. We have run out of time, but let me give one final question here to Senator Ogilvie, the deputy chair of this committee, also from Nova Scotia. We are overwhelmed by Nova Scotia today.

Senator Cordy: We should pass a resolution at this meeting to give a pile of money to the universities in Nova Scotia.

Senator Ogilvie: I not only second Senator Cordy's motion, but I want to follow up on the discussion she was having with you.

From listening to the discussion, I think the issue has not much to do with the budget that you have with regard to specific recruiting compared to the University of Toronto. After all, Canadian universities are independent businesses operating under their own individual charters, with most of them having well over a century of experience and most of them having developed clearly identified market areas and the type of student they want to recruit and the regions of the world they want to recruit them from, and they have long-standing contacts and so on.

Therefore, it seems to me that the government or government agencies should not in any way — and I am not suggesting for a moment you were suggesting this, so please do not take it the wrong

que ces pays auront besoin d'eux à la fin de leurs études? Quand ces étudiants viennent au Canada, ils pourraient bien être attirés par cette nouvelle catégorie de l'expérience canadienne. Que faites-vous dans de tels cas?

M. Greenshields : Il y a effectivement des bourses qui sont accordées par l'entremise du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Le gouvernement fédéral en offre aussi dans le cadre d'autres programmes.

Comme je l'ai dit dans mon exposé, notre approche des dernières années a consisté à appuyer les liens internationaux des établissements canadiens. Nous offrons aux étudiants étrangers des bourses à court terme, ordinairement de quatre à six mois, pour leur permettre de venir au Canada dans le cadre du programme d'échange d'un établissement canadien. Cela donne aux étudiants l'occasion de profiter des bibliothèques, des laboratoires de recherche, des services de mentorat et des réseaux qu'ils peuvent établir au Canada.

Ce programme a été étendu. Nous avons en particulier le programme Futurs leaders dans les Amériques, qui nous permet de faire venir quelque 600 étudiants des Caraïbes et de l'Amérique latine dans le cadre d'échanges entre établissements. Ainsi, les universités et collèges canadiens peuvent également envoyer davantage de leurs étudiants à l'étranger puisqu'il s'agit d'échanges bilatéraux.

Nous avons aussi adopté cette approche car, dans certaines situations — par exemple, en Afrique et dans d'autres pays —, nous essayons délibérément d'éviter un exode des cerveaux. Nous croyons qu'en favorisant cette approche, nous encourageons la collaboration entre les établissements tout en ciblant certains étudiants pour leur donner l'occasion de venir faire des études chez nous.

Le président : Je vous remercie. Nous avons épuisé le temps prévu, mais je voudrais laisser une dernière question au sénateur Ogilvie, vice-président du comité, qui vient lui aussi de la Nouvelle-Écosse. Nous sommes vraiment envahis par la Nouvelle-Écosse aujourd'hui.

Le sénateur Cordy : Nous devrions adopter tout de suite une résolution accordant quelques millions de dollars aux universités de la province.

Le sénateur Ogilvie : Je vais non seulement appuyer la motion du sénateur Cordy, mais poursuivre dans la même veine qu'elle.

Ayant écouté la discussion, je crois que le problème n'est pas vraiment lié au budget de promotion dont vous disposez par rapport à celui de l'Université de Toronto. Après tout, les universités canadiennes sont des entreprises indépendantes fonctionnant aux termes de leur propre charte et ayant, pour la plupart, plus d'un siècle d'expérience. Beaucoup d'entre elles ont des secteurs de marché clairement définis, connaissent bien le genre d'étudiants qu'elles veulent recruter et leurs régions d'origine, ont des contacts de longue date et ainsi de suite.

Il me semble donc que le gouvernement et ses organismes devraient éviter — je ne prétends nullement que vous le faites et vous prie de ne pas prendre cela en mauvaise part — de faire la

way — be in competition in terms of advertising. Rather, they should be developing, as you have identified and as I am aware you have over time, programs that facilitate the arrival of students, the opening up of new markets where they exist and dealing with Canada's national strategies with regard to those issues.

It would surprise me greatly if the University of Toronto was not spending a great deal of money on recruiting not only at the undergraduate level but at the graduate level, where it is world renowned. I wanted to take the edge off any issues with regard to the amounts of money in a government pot for student recruitment versus the individual. Even the smaller universities in Atlantic Canada have serious recruitment strategies, particularly with regard to the Caribbean, Southeast Asia and so on. Those are parts of their individual identities and strategies, and then they can tie into government programs where those facilitate moving forward with their own identities and business plans. That is just an observation.

The Chair: That brings us to the end of this segment, and I thank the officials for being here this evening and telling us about what they are doing. Keep going; it is important for Canada.

Mr. Greenshields: Thank you very much, Mr. Chair, and thank you for your questions and comments. We are always available should honourable senators have further questions or request further information.

The Chair: In our second panel, we will continue to focus on international students. We have with us Karen McBride, President, Canadian Bureau for International Education, CBIE, who will tell us about what they do and speak to this issue of international students. If you can do that in about seven minutes, we will appreciate it.

[Translation]

Karen McBride, President, Canadian Bureau for International Education: The Canadian Bureau for International Education (CBIE) values the opportunity to submit this brief regarding the accessibility of post-secondary education in Canada as it pertains to international students and the mobility of Canadian students enrolled in our PSE institutions.

CBIE is Canada's national, non-governmental organization dedicated to international education. CBIE represents the full spectrum of Canadian education. Its membership is composed of 150 colleges, universities, school boards and provincial associations and organizations such as EduNova.

CBIE's activities comprise advocacy, research, information services for students and professionals, professional management of technical assistance and scholarship programs, professional development for international educators and a host of other services supporting member institutions' effectiveness — all of which keep CBIE at the centre of the issues related to effective international education.

concurrence aux universités sur le plan de la publicité. Ils devraient plutôt concevoir — comme vous l'avez dit et comme je sais que vous l'avez fait au fil des ans — des programmes destinés à faciliter l'arrivée des étudiants, à pénétrer de nouveaux marchés et à mettre en œuvre les stratégies nationales du Canada dans ces domaines.

Je serais fort surpris que l'Université de Toronto ne consacre pas beaucoup d'argent au recrutement tant au niveau du premier cycle qu'au niveau des études supérieures, dans lequel elle a une réputation bien établie dans le monde. Je tenais à préciser les choses en ce qui concerne le montant que le gouvernement affecte au recrutement des étudiants par rapport aux budgets des établissements. Même les plus petites universités du Canada atlantique ont de sérieuses stratégies de recrutement, particulièrement pour les Caraïbes, l'Asie du Sud-Est et ainsi de suite. Leurs efforts font partie de leur identité et de leurs stratégies particulières. Elles peuvent ensuite profiter des programmes gouvernementaux si ceux-ci facilitent l'avancement de leur propre identité et de leurs propres plans d'activité. C'était une simple observation.

Le président : Cela nous amène à la fin de cette partie de la réunion. Je remercie les responsables qui sont venus au comité ce soir pour nous parler de ce qu'ils font. Poursuivez vos efforts. Ils sont importants pour le Canada.

M. Greenshields : Merci beaucoup, monsieur le président. Je vous remercie de vos questions et de vos commentaires. Nous nous tenons à votre disposition pour le cas où des honorables sénateurs auraient d'autres questions à poser ou souhaiteraient obtenir d'autres renseignements.

Le président : Pour la deuxième partie de la réunion, nous continuerons à examiner la question des étudiants étrangers. Nous accueillons maintenant Karen McBride, présidente du Bureau canadien de l'éducation internationale ou BCEI, qui nous parlera de ce que fait le Bureau et du recrutement d'étudiants étrangers. Je vous serais reconnaissant de limiter votre exposé à environ sept minutes.

[Français]

Karen McBride, présidente, Bureau canadien de l'éducation internationale : Le Bureau canadien de l'éducation internationale apprécie beaucoup l'opportunité d'offrir cette présentation sur la question de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada par rapport aux étudiants internationaux et la mobilité des étudiants canadiens qui sont inscrits dans nos institutions d'éducation postsecondaire.

Le BCEI est l'organisation nationale non gouvernementale du Canada qui se consacre à l'éducation internationale. Il représente tout le spectre de l'éducation canadienne. Ses membres proviennent de près de 150 collèges, universités, commissions ou conseils scolaires ainsi que des organismes provinciaux comme EduNova.

Les activités de BCEI comprennent les représentations, des services de recherche et de l'information des programmes de formation, la gestion de bourses, le perfectionnement professionnel des éducateurs internationaux et une foule d'autres services destinés à ses membres, tout ce qui garde BCEI au centre des questions liées à l'éducation internationale.

CBIE's vision is to develop new generations of internationalists through access to an internationalized education. Embedded in this vision is the belief that people-to-people exchange across national borders is one of the best ways to engender understanding and world peace.

[English]

I understand you have the fuller documentation brief that we provided, so I would like to speak specifically to the recommendations. Then I look forward to engaging in discussion and dialogue with you.

The first recommendation is that the Government of Canada should officially adopt the goal that was urged in the Competition Policy Review Panel to double Canada's international student enrolment within the decade. The Canadian Bureau for International Education believes that we need a bold vision in this area, so we very strongly support the Competition Policy Review Panel.

I was listening to the earlier testimony, and it is clear that the committee members understand well the value of international students in Canada. You understand not only the direct economic impact on communities across the country, not only the financial benefits to the institutions that welcome them, but also the academic benefits, the cultural benefits of having international students on our campuses. Equally if perhaps not more important is the potential labour market contribution that these students can make.

The Canadian Bureau for International Education undertook a study of international students in 2009 in which we surveyed 6,000 international students in colleges and universities. We learned that 52 per cent of these students at the university level and 71 per cent of students at the college level planned to stay to take advantage of the post-graduation work permit for three years. In fact, 50 per cent of them are considering applying for permanent residency.

Therefore, our first recommendation is that we need to set a bold vision for the country and say we need to double the number of international students within the decade.

The second recommendation is very much linked to the first. It is that in order to improve access for a broad range of international students to Canadian post-secondary education, PSE, institutions, and not only those who can afford to pay on their own to come to Canada, CBIE recommends that the government substantially enhance its investments in scholarships for international students, including significant support to students from developing countries. In our view, these two recommendations must be linked.

We can set bold targets for ourselves as a country, but we also want to continue to be good international citizens. That means investing and building the capacity of other countries by helping them have access to our high-quality education in Canada so they can go back and contribute to building their own societies.

En bref, la vision de BCEI est de développer une nouvelle génération d'internationalistes par le biais d'une éducation internationalisée. On trouve au cœur de cette vision la croyance qu'un échange entre des individus traversant les frontières nationales est une des meilleures façons de susciter la compréhension et la paix.

[Traduction]

Je crois savoir que vous avez le mémoire plus complet que nous avons fourni à titre de documentation. Je vais donc concentrer mes propos sur les recommandations, après quoi je serai heureuse de discuter avec vous et de répondre à vos questions.

La première recommandation invite le gouvernement du Canada à adopter officiellement l'objectif préconisé par le Groupe d'étude sur les politiques en matière de concurrence, qui consiste à doubler le nombre d'étudiants étrangers inscrits dans des établissements canadiens au cours de la décennie. Le Bureau canadien de l'éducation internationale croit que nous avons besoin d'une vision audacieuse dans ce domaine. Nous appuyons donc fortement l'objectif défini par le Groupe d'études sur les politiques en matière de concurrence.

Ayant écouté les témoignages qui ont précédé, il est clair pour moi que les membres du comité comprennent bien l'importance que revêtent les étudiants étrangers pour le Canada. Vous vous rendez compte non seulement des incidences économiques directes sur les collectivités du pays, non seulement des avantages financiers qu'en tirent les établissements qui les accueillent, mais aussi des avantages intellectuels et culturels de la présence de ces étudiants sur nos campus. Leur contribution possible au marché du travail est également importante, sinon plus.

Le BCEI a entrepris en 2009 une étude sur les étudiants étrangers, dans le cadre de laquelle nous avons interrogé 6 000 de ces étudiants dans les universités et collèges du Canada. Nous avons appris que 52 p. 100 de ceux qui vont à l'université et 71 p. 100 de ceux qui sont inscrits à un collège ont l'intention de rester pour profiter du permis de travail de trois ans qu'ils peuvent obtenir à la fin de leurs études. En fait, 50 p. 100 d'entre eux envisagent de présenter une demande de résidence permanente.

Par conséquent, notre première recommandation est d'adopter une vision audacieuse en visant comme objectif de doubler le nombre des étudiants étrangers au cours de la décennie.

La deuxième recommandation est étroitement liée à la première : pour améliorer l'accès des différentes catégories d'étudiants étrangers — et pas seulement ceux qui ont les moyens de venir au Canada — aux établissements postsecondaires canadiens, le gouvernement devrait sensiblement augmenter son investissement dans les bourses d'études destinées aux étudiants étrangers, y compris ceux des pays en développement. À notre avis, ces deux recommandations doivent être considérées ensemble.

Le Canada peut se fixer des objectifs audacieux, mais nous voulons aussi être de bons citoyens du monde. À cette fin, nous devons investir afin de renforcer les capacités d'autres pays en permettant à leurs étudiants d'avoir accès à une éducation de qualité au Canada pour qu'ils puissent rentrer chez eux et contribuer à l'édification de leur propre société.

As you heard from your previous witnesses, a number of scholarship programs are already in place, but we need more. We need a bolder, broader tool box of scholarships for international students. These can be structured so that we ensure we are not contributing to the brain drain, because we would like to see a particular emphasis on scholarships for students from developing countries.

The third recommendation relates to your question of the investment that we make as a country in education marketing. Our third recommendation is that the Government of Canada should invest a minimum of \$22 million per year over the next five years to promote Canada as a study destination. This figure of \$22 million comes from a study that the government produced. It is on par with what our key competitor countries are investing, and it is absolutely needed, and needed now.

I say that because the foundation for bringing more international students to the country is in place. The institutions are investing heavily in this area, and we now have the Edu-Canada brand, which is a helpful step, from our perspective. There are much more progressive measures on the part of Citizenship and Immigration Canada that give Canada a competitive advantage. Many students, when they choose their country for a study destination, look at options for permanent residency. We have a very competitive offer in that regard, not to mention the capacity to work off campus part time.

We have very engaged provincial and territorial governments that believe this is a priority, and we have increasing collaboration in the education sector itself. I would like to pause on that for a moment and inform you about what I think are some important developments with respect to the education sector.

I think there has been a major step forward to have a less fragmented landscape with respect to education marketing nationally. Five national associations, which together represent education institutions that are engaged in education marketing, have come together to form a consortium. Those associations are the Association of Canadian Community Colleges, the Association of Universities and Colleges of Canada, the Canadian Association of Public Schools-International, the Canadian Bureau for International Education, and Languages Canada. We are going to be formally signing a memorandum of understanding on June 29 establishing this consortium, which we are calling the Canadian Consortium for International Education Marketing. We are doing this because we recognize that the education sector itself needs to do more to contribute to a cohesive, more collective effort to market Canadian education abroad.

We want to work in close partnership with DFAIT, CIC and the provinces and territories, so we have invited them to be part of a steering committee that will guide the activities of the associations working together. We think that this strategy will

Comme vous l'ont dit les témoins précédents, un certain nombre de programmes de bourses sont déjà en place, mais il nous en faut davantage. Nous avons besoin de moyens plus larges et plus audacieux pour accorder des bourses aux étudiants étrangers. Nous devons structurer nos programmes de façon à éviter un exode des cerveaux parce que nous aimerions que ces programmes ciblent particulièrement les étudiants des pays en développement.

La troisième recommandation est reliée à votre question relative aux investissements que le pays consacre à la commercialisation de l'éducation : le gouvernement devrait investir au moins 22 millions de dollars par an au cours des cinq prochaines années pour faire la promotion du Canada comme destination d'études. Le chiffre de 22 millions de dollars est tiré d'une étude produite par le gouvernement, et est comparable aux investissements de nos principaux concurrents. Ce montant est absolument nécessaire tout de suite.

Je dis cela parce que la base dont nous avons besoin pour faire venir davantage d'étudiants étrangers est déjà en place. Les établissements postsecondaires ont lourdement investi dans ce domaine. Nous avons maintenant l'image de marque Édu-Canada, qui est utile à notre avis. Il y a des mesures beaucoup plus progressistes que Citoyenneté et Immigration Canada peut prendre pour donner aux pays un avantage concurrentiel. Quand ils cherchent un pays pour y faire des études, beaucoup d'étudiants souhaitent avoir l'option d'y résider en permanence. Nous pouvons leur offrir des possibilités très avantageuses à cet égard, sans parler des permis de travail à temps partiel à l'extérieur du campus.

Nous avons des gouvernements provinciaux et territoriaux très engagés qui considèrent cela comme une priorité. Nous avons intensifié la collaboration dans le secteur de l'éducation lui-même. J'aimerais m'arrêter sur ce point pendant quelques instants pour vous parler de quelques développements que je juge importants dans le secteur de l'éducation.

Je crois que nous avons franchi une étape importante en vue de réduire la fragmentation des efforts nationaux de commercialisation de l'éducation. Cinq associations nationales représentant les établissements d'enseignement qui font du marketing à l'étranger ont décidé de former un consortium. Il s'agit de l'Association des collèges communautaires du Canada, de l'Association des universités et collèges du Canada, de l'Association canadienne des écoles publiques-International, du Bureau canadien de l'éducation internationale et de Langues Canada. Nous devons signer le 29 juin un protocole d'entente officiel établissant le consortium, qui portera le nom de Consortium canadien de commercialisation internationale de l'éducation. Nous avons pris cette initiative parce que nous reconnaissons que le secteur de l'éducation lui-même a besoin d'en faire davantage pour contribuer à l'effort collectif cohérent de commercialisation de l'éducation canadienne à l'étranger.

Nous voulons travailler en collaboration étroite avec le MAECI, CIC ainsi que les provinces et les territoires. Nous les avons donc invités à faire partie d'un comité de direction qui guidera les activités des associations membres. Nous croyons que

be complementary to what DFAIT is doing, to what CIC is doing and to what the provinces and territories themselves are doing, and we are committed to trying to add value and bring a more consolidated and cohesive effort to this endeavour.

With all those pieces in place, however, with that foundation set, the time is now for federal government investment. If we do not start investing and actually deploying the Edu-Canada brand in a more assertive, aggressive way, we will lose this investment and will not be able to capitalize on all the good work that has been done. This is an urgent matter, because we will start to see in the near future that our market share will continue to decline because we are not out there proactively marketing ourselves as we should. We need to invest far more in the active promotion of Canada.

I will take a moment to speak about access from a different point of view, and that is access to international education for Canadian students. I think you are probably well convinced of the value that international experience brings to a Canadian student. It is transformational. These students are the generation of young people who have to lead our efforts. We are a trading nation. They will be living in a globalized context. They need the international knowledge and intercultural competencies that a study-abroad experience gives them.

Unfortunately, far fewer of them are getting that experience than should be. In fact, at the university level, on average, 3 per cent of students have a study-abroad experience as part of their program of study, and at the community college level, 1.1 per cent of college students get a direct experience internationally during the course of their studies. This is really unacceptable, and we need to do much more to build on a foundation of some good programs that exist funded by the government and some good programs that exist funded by the provinces, but we are not doing enough to get a critical mass of Canadian students this international experience.

CBIE recommends that this Canadian government adopt a target of having no less than 15 per cent of our PSE student population undertaking a study-abroad semester or a year or participating in a field school for a minimum of four weeks, and we should do that by 2015.

Recently, the Lincoln Commission in the United States developed a plan that would see one million U.S. students annually taking part in a semester or year abroad by 2016. We need to do more to ensure there is a critical mass of young Canadians with first-hand knowledge and skills who will lead this country in this globalized context. We cannot afford to ignore this issue, and I would urge this committee to take up the question of access to international education on the part of Canadian students.

To achieve this target, our fifth and final recommendation is that the government invest in a major study-abroad program. We do not need to fund this fully, but our study shows that financial barriers are far and away the largest obstacle to more Canadian students going abroad and that small top-up grants or support for

cette stratégie complètera le travail que font le MAECI, CIC, les provinces et les territoires. Nous sommes déterminés à créer une valeur ajoutée et à faire un travail plus concerté.

Tous ces éléments étant en place, il est maintenant temps que le gouvernement fédéral fasse les investissements nécessaires. Si nous ne commençons pas à investir, si nous ne déployons pas l'image de marque Édu-Canada d'une façon plus dynamique, nous perdrons les investissements déjà faits et ne pourrions pas tirer parti de tout le bon travail déjà accompli. C'est une affaire urgente car, à défaut d'agir, nous verrons notre part du marché continuer à diminuer parce que nous n'aurons pas déployé les efforts proactifs nécessaires pour faire la promotion du Canada. Nous devons investir beaucoup plus dans une promotion active de notre secteur de l'éducation.

Je vais prendre quelques instants pour parler de l'accès d'un point de vue différent. Il s'agit de l'accès des étudiants canadiens à l'éducation à l'étranger. Je n'ai probablement pas à vous convaincre de la valeur de l'expérience internationale pour les étudiants canadiens. Cette expérience peut donner lieu à des changements radicaux. Les étudiants forment la génération de jeunes qui dirigera les efforts du pays. Nous sommes une nation marchande et nous vivons dans un contexte mondialisé. Nos étudiants ont besoin de la perspective internationale et des compétences interculturelles que procurent les études à l'étranger.

Malheureusement, ils sont de moins en moins nombreux à acquérir cette expérience. En fait, au niveau universitaire, en moyenne, seuls 3 p. 100 des étudiants suivent des cours à l'étranger dans le cadre de leur programme. Dans les collèges communautaires, le chiffre n'est que de 1,1 p. 100. C'est vraiment inacceptable. Nous devons en faire beaucoup plus pour développer les quelques bons programmes publics qui existent et qui sont financés par le gouvernement fédéral ou les provinces. Nous n'en faisons pas assez pour qu'une masse critique d'étudiants canadiens acquière cette expérience internationale.

Le BCEI recommande au gouvernement de se fixer pour objectif de permettre, d'ici 2015, à au moins 15 p. 100 des étudiants des établissements postsecondaires de faire un semestre ou un an d'études à l'étranger ou de suivre des stages pratiques d'une durée minimale de quatre semaines.

Aux États-Unis, la Commission Lincoln a récemment élaboré un plan aux termes duquel un million d'étudiants américains passeront chaque année un semestre ou un an à l'étranger d'ici 2016. Nous devons en faire davantage pour qu'une masse critique de jeunes Canadiens acquière cette expérience de première main, qui permettra de diriger le pays dans un contexte de mondialisation. Nous ne pouvons pas faire abstraction de cette question. J'exhorte le comité à s'occuper de l'accès des étudiants canadiens à l'éducation internationale.

Pour atteindre cet objectif, nous préconisons, dans notre cinquième et dernière recommandation, que le gouvernement investisse dans un important programme d'études à l'étranger. Nous n'avons pas à le financer intégralement, mais notre étude montre que les difficultés financières constituent de très loin

airfare is often all it takes to have a student realize the opportunity of having an international education experience. Finally, we recommend that there be a major effort to develop a critical mass of Canadian students with international education experience. Thank you.

The Chair: Thank you very much. Back in 2007, your organization said:

The lack of a strategic, fully articulated policy on international students is damaging Canada's efforts to be competitive with its trading partners for the pool of highly skilled graduates.

How would you update that for the present day with respect to what is going on now and also the ambitious recommendation of adopting the goal of doubling the international student enrolment within a decade, backed up by your recommendation that the Government of Canada invest a minimum of \$22 million a year, about tenfold what it is spending now as I understand from the previous presentation by Foreign Affairs and International Trade Canada. How would you see that money being allocated to meet that goal?

Ms. McBride: For an update on how far we have come in developing a more coordinated national strategy, I would say that since 2007 the development of Imagine Education in Canada has been helpful. There is much more cooperative dialogue now between the federal, provincial and territorial governments than existed in 2007, which is very positive.

From our perspective, a dialogue between two major stakeholder groups — the governmental stakeholder groups and the institutions — has been missing. We have tried to make a major step forward by coming together, five national associations that represent institutions, in a consortium so that we can have a much more structured dialogue about how to take a national strategy and coordinated approach to the next level. In terms of dialogue and cooperation, there has been improvement. In terms of investment, definitely more is needed on that front.

With respect to doubling of international students — and the figure, by the way, is on par with what other governments are investing — we believe that a lot of the foundation is laid. As I mentioned, the brand now needs to be deployed. In our estimation, a large amount of that \$22-million investment needs to be for actual promotion — buying advertising, setting up more fairs, getting out and promoting Canada, putting more human resources into missions that can dedicate themselves 100 per cent to this endeavour. The emphasis needs to be on promotion, not on bricks and mortar but on actually getting the message out and deploying the brand.

This speaks to the need for a coordinated approach. If collectively we agree that we will be targeting certain markets, we want to ensure that the missions abroad and the CIC officers

l'obstacle le plus important qui empêche les étudiants canadiens d'aller à l'étranger. En même temps, il suffirait le plus souvent de verser de petites subventions d'appoint ou de payer un billet d'avion pour que les étudiants profitent de l'occasion d'acquérir cette expérience internationale. Nous recommandons enfin de déployer d'importants efforts pour avoir une masse critique d'étudiants canadiens ayant cette expérience. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. En 2007, votre organisation avait dit ceci :

L'absence d'une politique stratégique et clairement articulée à l'égard des étudiants étrangers nuit aux efforts du Canada de concurrencer ses partenaires commerciaux pour constituer une réserve de diplômés étrangers hautement qualifiés.

Que changeriez-vous dans cet énoncé pour tenir compte de la situation actuelle et de vos ambitieuses recommandations? Vous préconisez de doubler le nombre des étudiants étrangers au cours de cette décennie et d'investir des fonds fédéraux d'au moins 22 millions de dollars par an, soit près de dix fois ce que nous dépensons à l'heure actuelle, si j'ai bien compris ce que nous ont dit les représentants du MAECI. De quelle façon répartiriez-vous cette somme pour atteindre les objectifs que vous avez mentionnés?

Mme McBride : Je vais essayer de faire le point sur les mesures que nous avons prises pour élaborer une stratégie nationale mieux coordonnée. Je dirais que, depuis 2007, la mise au point de l'image de marque Imagine étudier au Canada a eu des résultats positifs. Il y a maintenant un dialogue beaucoup plus concerté entre les autorités fédérales, provinciales et territoriales que ce n'était le cas en 2007, ce qui est une bonne chose.

À notre avis, cependant, il n'y avait pas de dialogue entre les deux grands groupes d'intervenants, c'est-à-dire les gouvernements et les établissements. Nous avons essayé de faire un grand pas en avant en réunissant dans un consortium cinq associations nationales représentant les établissements, de façon à avoir un dialogue beaucoup plus structuré sur une stratégie nationale et une approche coordonnée de ce qu'il convient de faire ensuite. Il y a eu de l'amélioration au chapitre du dialogue et de la coopération. Sur le plan des investissements, il est certain qu'il faut en faire davantage.

Pour ce qui est de doubler le nombre d'étudiants étrangers — soit dit en passant, l'investissement que nous préconisons est comparable à celui d'autres gouvernements —, nous croyons qu'une grande partie du travail de base a déjà été faite. Comme je l'ai dit, il s'agit maintenant de déployer l'image de marque. D'après nos estimations, une importante part de l'investissement de 22 millions de dollars devrait être consacrée aux activités de promotion : achat de publicité, organisation de salons et de foires, efforts de sensibilisation, renforcement des ressources humaines dans les missions et nomination d'employés exclusivement chargés de la promotion du Canada. Il faut vraiment insister sur les activités promotionnelles plutôt que sur les installations, de façon à diffuser notre message et à déployer notre image de marque.

Cela nous amène à la nécessité d'une approche concertée. Si nous convenons collectivement de cibler certains marchés, nous devons être sûrs que les missions à l'étranger et les agents de CIC

abroad have the resources they need. For example, if we put on an additional push in China, we ensure that there are enough resources so that the visa application process does not become a bottleneck and that we have people in the missions who can support that effort.

The vast majority of the investment is for actual promotion but recognizes that some of the infrastructure needs need to be taken care of now. Social media was mentioned in your earlier panel and using new technology to reach students. There needs to be some big improvements in that area also.

The Chair: On the other side of the coin, you say you want to get more Canadian students abroad experiencing interim studies in other locations. What mechanism would we put in place to have federal involvement? We have a mechanism for getting students here, and that essentially comes from Citizenship and Immigration Canada and Foreign Affairs and International Trade Canada, but it does not seem to be the vehicle that would work for your second suggestion. What kind of mechanism or vehicle would you put in place for that at the federal level?

Ms. McBride: At the federal level there are two examples of mechanisms that could be expanded

HRSDC has the International Academic Mobility Initiative, which is funded to the tune of \$3.4 million. That supports two major initiatives, one with the European community and one with NAFTA partners, with the U.S. and Mexico. Those programs are competitive and bring together a consortium of institutions to develop joint projects and programming. In that context, students flow between those countries.

There is another mechanism. The Government of Canada negotiates bilateral arrangements with partner governments, which allows for a reciprocal flow of students. When the Government of Canada funds some of their students to come to us, they reciprocate and provide funding for Canadian students to go to their countries.

Both of those mechanisms could be expanded upon. In particular, I think ensuring there is actual reciprocity in the bilateral exchange agreements we have with a number of countries would be an important step.

That being said, I think there needs to be a broader tool box of mechanisms. We would recommend that there be a program of small-scale grants that institutions could allocate on the basis of need to their students. Universities and colleges have the infrastructure required to send the students abroad. They have their partnerships with institutions abroad. They have to be on the front line in order to take care of health and safety issues. Therefore, I think it would be quite easy to put in place a mechanism of small grants that could be administered by institutions.

Senator Ogilvie: Thank you for your presentation. I want to make a couple of observations in the two categories you addressed. These are very important topics, but they are also

disposent des ressources nécessaires. Par exemple, si nous faisons un effort particulier en Chine, nous devons nous assurer d'avoir les ressources voulues pour que le traitement des demandes de visa ne crée pas des goulots d'étranglement et d'avoir suffisamment de personnel dans les missions pour appuyer ces initiatives.

L'essentiel de l'investissement irait aux activités de promotion, mais il y a quand même quelques besoins d'infrastructure. Le groupe précédent de témoins a mentionné les médias sociaux et le recours aux nouvelles technologies pour toucher les étudiants. Nous avons besoin d'importantes améliorations dans ce domaine aussi.

Le président : Vous dites en même temps que nous devons envoyer plus d'étudiants canadiens suivre quelques cours à l'étranger. Quels mécanismes pouvons-nous mettre en place à cette fin au niveau fédéral? Nous avons un mécanisme pour recruter des étudiants étrangers, qui est basé à Citoyenneté et Immigration Canada et au MAECI. Je n'ai cependant pas l'impression qu'il puisse servir à mettre en œuvre votre deuxième proposition. À quel genre de mécanisme pouvez-vous penser au niveau fédéral?

Mme McBride : À l'échelon fédéral, nous avons deux mécanismes qu'il serait possible de développer.

RHDCC a mis en place l'Initiative de mobilité académique internationale, qui bénéficie d'un financement de 3,4 millions de dollars et appuie de grands projets visant l'Union européenne, d'une part, et nos partenaires de l'ALENA — les États-Unis et le Mexique —, de l'autre. Ces programmes sont compétitifs. Ils ont permis d'établir un consortium d'établissements chargé d'élaborer des projets et des programmes conjoints pour l'échange d'étudiants avec d'autres pays.

Il y a aussi un autre mécanisme. Le gouvernement du Canada négocie des ententes bilatérales avec des pays partenaires en vue d'organiser des échanges d'étudiants. Nous finançons des étudiants étrangers, dont les gouvernements financent à leur tour des étudiants canadiens.

Les deux mécanismes peuvent être développés. Je crois en particulier qu'il serait important de renforcer la réciprocité dans ces ententes bilatérales que nous avons avec différents pays.

Cela étant dit, j'estime que nous avons besoin d'une plus grande gamme de mécanismes. Nous recommandons d'établir un programme de petites subventions que les établissements attribueraient eux-mêmes en fonction des besoins des étudiants. Les universités et les collèges ont l'infrastructure nécessaire pour envoyer des étudiants canadiens à l'étranger. Ils ont des partenariats avec des établissements étrangers. Ils doivent être en première ligne pour s'occuper des questions de santé et de sécurité. Je crois, par conséquent, qu'il serait assez facile de mettre en place un mécanisme de petites subventions qui serait administré par les universités et les collèges.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie pour votre exposé. Je voudrais formuler quelques observations concernant vos deux recommandations. Ce sont des sujets très importants, mais ils

challenging. Take the first issue of recruiting international students. You have emphasized attracting students from low-income families. It is not quite that easy, though, is it?

Universities face two principal realities: the ability of the student to be prepared to enter a Canadian university, and the language issue. As you know, the Canadian universities have spent a great deal of time developing relationships with a number of countries and promoting, for instance, the Ontario high school leaving certificate as a standard for education. Many organizations are set up in many developing countries to help students meet those kinds of requirements. That is just an observation; it is not a simple issue to recruit students.

I want to spend more time on the aspect of students abroad. While these are really great ideas and certainly a number of students have the time and inclination perhaps to spend a year abroad during their undergraduate years, students having a year or two to do that is not just a given in today's competitive world.

My observation is that these programs work well in certain circumstances. The exchange programs many universities have with other universities abroad tend to work reasonably well. With regard to cost, usually the student pays the tuition at the institution they are leaving. That tends to mitigate many of the overall issues.

However, the drivers for even these kinds of exchanges tend to include students wanting to get development in another language, if they are there in a professional program. The students who have the most difficulty taking a year abroad are those in the sciences and professional programs, because there is not necessarily compatibility in those areas. However, my experience with the language development is that Chinese, French, Spanish and Russian tend to be the languages in which there is the greatest degree of overall interest.

The thing we forget about regarding universities encouraging students to study abroad is the responsibility universities take on when one of their students goes abroad. I know all kinds of documents are signed. However, when a volcano erupts and disrupts traffic at a critical time or there is a social uprising or some other issue, the expectation is not only that the Canadian government will be there for assistance but also, for practical matters, that the university will be there to support the student as well. These are practical issues that universities take into consideration when considering the number of students they can encourage to travel abroad on their own right.

Could you comment on the issue of the challenge to universities, the responsibility, the added risks and costs they take on in supporting students going abroad? Also, please comment on the challenge faced by students in competitive programs to take time to go to an institution abroad.

comportent en même temps de grands défis. Prenons d'abord le recrutement d'étudiants étrangers. Vous avez parlé d'attirer des étudiants venant de familles à faible revenu. Ce n'est cependant pas si facile que cela, n'est-ce pas?

Les universités doivent affronter deux grandes réalités : la possibilité pour l'étudiant de se préparer à entrer dans une université canadienne et le problème linguistique. Comme vous le savez, les universités canadiennes ont consacré beaucoup d'efforts à l'établissement de relations avec différents pays et à la promotion, par exemple, du diplôme d'études secondaires de l'Ontario comme norme d'éducation. Dans beaucoup de pays en développement, des organisations ont été créées pour aider les étudiants à satisfaire à ce genre d'exigences. Ce n'est là qu'une observation tendant à prouver que le recrutement d'étudiants n'est pas vraiment une affaire très simple.

J'aimerais consacrer un peu plus de temps à la question de l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger. C'est peut-être une excellente idée, et beaucoup d'étudiants ne verraient pas d'inconvénients à passer un an à l'étranger pendant leurs études de premier cycle, mais il y en aurait beaucoup moins qui voudraient consacrer un an ou deux à cela dans le monde hautement concurrentiel d'aujourd'hui.

Je crois que ces programmes donnent de bons résultats dans certaines circonstances. Les programmes d'échange que beaucoup d'universités ont avec des établissements étrangers fonctionnent le plus souvent assez bien. Pour ce qui est des coûts, les étudiants paient ordinairement les frais de scolarité à l'établissement qu'ils quittent. Dans l'ensemble, cela tend à atténuer les problèmes.

Toutefois, même pour ce genre d'échanges, le principal motif est souvent de se perfectionner dans une autre langue, si l'étudiant est inscrit dans un programme professionnel. Les étudiants qui ont le plus de difficultés à passer un an à l'étranger sont ceux des secteurs scientifiques et professionnels parce qu'il n'y a pas nécessairement de compatibilité dans ces domaines. Toutefois, d'après mon expérience, les langues qui suscitent le plus d'intérêt sont le chinois, le français, l'espagnol et le russe.

Il y a une chose que nous avons tendance à perdre de vue pour ce qui est d'encourager des étudiants à aller à l'étranger. C'est la responsabilité que les universités assument dans ce cas. Je sais qu'il y a énormément de documents à signer. Toutefois, lorsqu'il y a une éruption volcanique qui perturbe le transport aérien à un moment critique ou s'il y a des troubles politiques ou d'autres problèmes, on s'attend non seulement à ce que le gouvernement canadien prête son concours, mais aussi, sur le plan pratique, à ce que l'université accorde à l'étudiant tout l'appui nécessaire. Il y a des questions pratiques que les universités doivent prendre en compte lorsqu'elles déterminent le nombre d'étudiants qu'elles peuvent encourager à aller à l'étranger.

Pouvez-vous nous en dire davantage sur les difficultés que peuvent occasionner aux universités la responsabilité, les risques accrus et les frais à assumer en cas d'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger? Pouvez-vous également nous parler des problèmes que doivent affronter les étudiants inscrits à des programmes concurrentiels s'ils prennent le temps d'aller suivre des cours à l'étranger?

Some cases work out because of specific programs, and students have specific motivations. There may not be as many as you would like occurring, but many of those that do occur do so for substantial reasons. My experience has been that some of those provide exceptional benefit to the individual students, the institutions they are going to and the institutions they leave, which receive an exchange student in return.

Ms. McBride: Right. Thank you for those observations. I agree wholeheartedly with them. The first point is that CBIE recently undertook a study, called the World of Learning, that looks at the state of student exchange in Canada. There is a link to the study in the brief we gave you.

That report observes that there has been a huge amount of innovation in setting up these mobility programs for Canadian students, recognizing exactly the barriers that you pointed to. It also indicates that often students cannot be away for a year because of the particular program they are in. The institutions are responding by developing new types of shorter-term intensive international experiences.

In order to make Canadian programs more attractive and competitive, there is a trend for Canadian institutions to undertake joint programming with their partners overseas. That provides for quite a seamless exchange of students within a jointly defined academic program. We are really pleased to see that institutions are being innovative in creating more pathways for students to do this, and I think it is absolutely as you say. They recognize that it is often a challenge.

The other point I would make is that our institutions report that increasingly students are demanding these opportunities. They are pushing their institutions to give them these opportunities because they understand that the international experience will make them more competitive when they leave the institution and that they will need it.

The other good news story is that Canadian students really want these kinds of opportunities. However, 85 per cent report that financial issues continue to be the major barrier to their undertaking them. We hope that with those infrastructure changes and with some infusion of financial support, they will be able to do more.

With respect to the practical issues of risk and risk management, part of what CBIE does is support the professional development of practitioners within institutions who deal with study abroad issues. While I completely agree it is a huge responsibility on the part of institutions, I can report that they are a very active professional learning community and are sharing good practices and having many seminars. We have hosted webinars and conferences on these issues. A lot of attention is paid to the issue of risk management.

Les choses marchent bien dans certains cas, s'il y a des programmes particuliers et si les étudiants sont spécialement motivés. Les cas ne sont peut-être pas aussi nombreux que vous l'auriez voulu, mais beaucoup d'étudiants qui partent le font pour des raisons sérieuses. À ma connaissance, les séjours à l'étranger sont parfois extrêmement avantageux pour les étudiants, pour les établissements dans lesquels ils vont ainsi que pour les établissements qu'ils quittent et qui reçoivent un étudiant étranger en contrepartie.

Mme McBride : C'est exact. Je vous remercie pour ces observations. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Le premier point que je voudrais signaler, c'est que le BCEI a récemment réalisé une étude intitulée Un monde à apprendre portant sur la situation des échanges d'étudiants au Canada. Vous trouverez un lien renvoyant à cette étude dans le mémoire que nous avons fourni.

Le rapport note qu'il y a eu énormément d'innovation dans l'établissement de ces programmes de mobilité à l'intention des étudiants canadiens et signale exactement les mêmes obstacles que vous avez mentionnés. Le rapport note que les étudiants ne peuvent souvent pas s'absenter pendant un an à cause du programme particulier qu'ils suivent. Les établissements réagissent à cette préoccupation en organisant de nouveaux genres de séjours plus courts et plus intensifs à l'étranger.

Pour rendre le programme canadien plus attrayant et plus compétitif, nos établissements instituent des programmes conjoints avec leurs partenaires à l'étranger. Cela permet de faciliter les échanges dans le cadre d'un programme universitaire conjointement défini. Nous sommes vraiment heureux de constater que les établissements font preuve d'innovation en offrant de nouvelles options aux étudiants. En même temps, c'est exactement comme vous l'avez dit. Ils reconnaissent que c'est souvent problématique.

Je dirais par ailleurs que nos établissements signalent un accroissement de la demande de séjours à l'étranger parmi les étudiants. Ceux-ci pressent les établissements de leur offrir ces possibilités car ils comprennent que l'expérience internationale leur donne de meilleures chances de réussir au terme de leurs études.

L'autre aspect favorable, c'est que les étudiants canadiens souhaitent vraiment profiter d'occasion de ce genre. Toutefois, 85 p. 100 d'entre eux disent que les difficultés financières constituent pour eux le principal obstacle. Nous espérons qu'avec ces changements d'infrastructure et l'injection de nouveaux fonds, ils pourront en faire davantage.

Quant aux questions pratiques des risques et de leur gestion, le BCEI appuie le perfectionnement professionnel des praticiens qui s'occupent des études à l'étranger dans les établissements. Tout en convenant avec vous que c'est une énorme responsabilité pour ceux-ci, je peux vous dire qu'ils l'assument très bien, qu'ils échangent les pratiques exemplaires dans ce domaine et organisent de nombreux colloques. Nous avons nous-mêmes organisé des conférences et des séminaires en ligne sur ces questions. La gestion des risques retient beaucoup l'attention.

Senator Di Nino: First, I will congratulate you. You have put the issue squarely and forthrightly on the table. We are lagging behind, both inbound and outbound. I think you will have made a useful contribution to this study.

I have one basic question. Until recently, I chaired the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade in which we were doing a study on Canada's relationship with China, India and Russia. This issue came up frequently. We talked a lot about the kinds of impediments that exist.

Let us talk about the inbound impediments for now. From your experience, what are the major problems or roadblocks that exist in Canada in attracting students from other countries?

Ms. McBride: First, we have not created any "mind share" for Canadian education in the minds of these students. Having them consider Canada is the first obstacle we have inadvertently set up by not promoting sufficiently the high-quality education they can receive in Canada.

Second, we do not have a competitive tool box of scholarships for these students. To its credit, the Government of Canada has launched new scholarships in recent budgets, like the Vanier Canada Graduate Scholarships. However, compared to the range of scholarships offered by competitor countries, Canada does not offer enough to attract the attention of the best students.

Third, I have to be honest in saying there have been significant improvements in the way study permits are processed. I give credit to Citizenship and Immigration Canada for making this more of a priority in improving policy and practice. I no longer see that as a major impediment. There is always room for more improvement, but that endeavour has improved over recent years.

The impediment with respect to China — language — is not one Canada put in the way, but one that we can better address. When we bring students to our campuses, it is important to have academic support and language training for many of them before they launch into their academic programs. Many institutions have addressed that need.

Senator Di Nino: To clarify, you think the visa problem we heard much about in recent years is not as big an issue as it used to be.

Ms. McBride: There is always the risk of backsliding, depending on broader international developments. However, there seems to be recognition at the policy level in Citizenship and Immigration Canada of the importance of bringing international students to Canada. Efforts have been made to

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi tout d'abord de vous féliciter. Vous avez posé le problème d'une manière très franche et très directe. Nous traînons de l'arrière, aussi bien au chapitre du recrutement d'étudiants étrangers qu'à celui de l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger. Je crois bien que vous avez contribué utilement à cette étude.

J'ai une question de base à vous poser. Jusqu'à récemment, j'étais président du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international qui a réalisé une étude sur les relations du Canada avec la Chine, l'Inde et la Russie. Cette question s'est fréquemment posée. Nous avons beaucoup parlé des obstacles qui existent.

Commençons, pour le moment, par les obstacles au recrutement d'étudiants étrangers. D'après vous, quelles sont les principales difficultés qui empêchent le Canada d'attirer des étudiants d'autres pays?

Mme McBride : Premièrement, nous n'avons pas réussi à sensibiliser suffisamment les étudiants étrangers à l'éducation canadienne. Le premier obstacle, que nous avons établi sans le vouloir en ne faisant pas assez de promotion, c'est de les amener à envisager le Canada comme pays où il est possible de faire des études de qualité.

Deuxièmement, nous n'avons pas un ensemble compétitif de bourses à mettre à la disposition de ces étudiants. Je dois admettre que le gouvernement du Canada a lancé de nouveaux programmes de bourses dans ses derniers budgets, comme le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier. Toutefois, par rapport à la gamme de bourses fournies par les pays concurrents, le Canada n'en offre pas suffisamment pour retenir l'attention des meilleurs étudiants.

Troisièmement, je reconnais qu'il y a eu d'importantes améliorations dans le traitement des demandes de permis d'études. Je félicite Citoyenneté et Immigration Canada d'avoir considéré comme prioritaires les modifications à apporter à la politique et aux procédures. Je ne considère plus que ces demandes constituent un important obstacle. Il est toujours possible de faire mieux, mais il n'y a pas de doute que cet aspect s'est amélioré dans les dernières années.

Dans le cas de la Chine, l'obstacle linguistique ne nous est pas attribuable, mais nous pourrions peut-être en faire davantage pour le surmonter. Lorsque nous faisons venir des étudiants sur le campus, il est important d'accorder un appui pédagogique et de faire suivre une formation linguistique à beaucoup d'entre eux avant de les laisser entreprendre leurs études. Beaucoup d'établissements ont pris les mesures nécessaires pour répondre à ce besoin.

Le sénateur Di Nino : Si j'ai bien compris, vous croyez que le problème des visas dont nous avons tant entendu parler ces dernières années n'est plus aussi aigu qu'il l'a été.

Mme McBride : Il y a toujours le risque d'un recul, selon les développements qui se produisent sur la scène internationale. Toutefois, les responsables de Citoyenneté et Immigration Canada semblent se rendre compte de l'importance des étudiants étrangers pour le Canada. Ils ont fait des efforts pour améliorer les

improve procedures. There is always room for continuous improvement. However, the department sees itself as part of the effort to bring international students to Canada because they will contribute. Whether students return home to become Canadian ambassadors for the rest of their lives or whether they stay to add their talent to our labour force, CIC now gets it.

You talked earlier about dual intent. It is still an issue that can sometimes be tricky and thorny for local visa officers. We have a study permit process that says students are coming to Canada to study; they are not supposed to stay. Then, we have the new Canadian Experience Class of immigrant that says we want to facilitate and fast-track those students for permanent residency. There are still a few dysfunctional issues, but the situation is improving generally.

Senator Di Nino: For the outward-bound Canadians to whom we wish to give the experience of studying abroad, you said cost is a likely factor for approximately 85 per cent, if I heard you correctly. Is that the case?

Ms. McBride: Yes, I can verify the numbers. By far, the largest obstacle identified is the financial cost involved.

Senator Di Nino: I have a relationship with the Bolashak students from Kazakhstan who are sent here and paid for by state money. How many programs similar to that does Canada have to give Canadian students an education experience outside of this country?

Ms. McBride: A number of financial supports are increasingly available at the level of institutions. A number of provinces are also recognizing the need to do more and are starting to make investments.

At the federal level, there are specialized programs for graduate students, post-doctoral fellows and things of that nature. There are two major programs. First is the International Academic Mobility Initiative at HRSDC. That program funding is \$3.4 million per year. It is the most targeted federal program to support Canadian students studying abroad. It is divided into two components. One program deals with North America partnering with institutions in Mexico and the United States. The second program deals with partners in the European Union. Each program runs a competitive process to select the most compelling projects put forward by consortia of institutions. Students flow from these institutional consortia. This is the Canadian flagship program specifically geared to study abroad by Canadian students.

Second, I mentioned that when the Government of Canada offers funding for foreign students to come to Canada, often they negotiate a reciprocal arrangement for Canadian students to go to those countries. Ensuring that those reciprocal opportunities are created and taken up is a challenge. Therefore, there are very few at the federal level.

Senator Di Nino: Thank you.

Senator Kelvin Kenneth Ogilvie (*Deputy Chair*) in the chair.

procédures. Bien sûr, il est toujours possible de faire encore mieux, mais le ministère considère maintenant qu'il contribue à l'effort visant à recruter des étudiants étrangers. Que les étudiants rentrent chez eux pour devenir des ambassadeurs du Canada pendant le restant de leurs jours ou bien qu'ils décident de rester chez nous pour faire profiter notre population active de leurs compétences, CIC fait le nécessaire pour les aider.

Vous avez parlé tout à l'heure de double intention. C'est encore une question qui peut s'avérer épineuse pour les agents locaux des visas. Nous avons un processus de permis d'études selon lequel les étudiants viennent au Canada pour étudier et ne sont pas censés rester au terme de leurs études. Toutefois, nous avons maintenant la catégorie d'immigration de l'expérience canadienne dans le cadre de laquelle nous voulons faciliter les démarches des étudiants qui cherchent à obtenir un permis de résidence permanente. Il y a encore quelques problèmes à régler, mais la situation s'améliore d'une façon générale.

Le sénateur Di Nino : Dans le cas des étudiants canadiens qui souhaitent acquérir de l'expérience à l'étranger, si j'ai bien entendu, vous avez dit que l'aspect financier constitue vraisemblablement un obstacle pour environ 85 p. 100 d'entre eux. C'est bien le cas?

Mme McBride : Oui. Je peux vérifier ces chiffres. C'est de loin l'obstacle le plus important mentionné par les enquêtes.

Le sénateur Di Nino : J'ai eu des contacts avec des étudiants kazakhs du programme Bolashak, qui avaient été envoyés étudier au Canada par leur gouvernement. Combien de programmes semblables notre gouvernement offre-t-il aux étudiants canadiens pour acquérir de l'expérience à l'étranger?

Mme McBride : Différentes mesures d'aide financière existent au niveau des établissements. Plusieurs provinces reconnaissent maintenant la nécessité d'en faire davantage et commencent à investir dans ce domaine.

Au niveau fédéral, nous avons des programmes spécialisés pour les études supérieures, le travail postdoctoral, et cetera. Il y a essentiellement deux grands programmes. Le premier est l'Initiative de mobilité académique internationale de RHDCC, qui bénéficie d'un financement annuel de 3,4 millions de dollars. L'initiative a deux composantes, dont la première concerne des partenariats nord-américains avec des établissements du Mexique et des États-Unis. La seconde porte sur le partenariat avec l'Union européenne. Chacun des deux programmes comporte un processus concurrentiel permettant de choisir les projets les plus intéressants présentés par des consortiums d'établissements. Les étudiants sont proposés par ces consortiums. C'est le principal programme axé sur l'envoi d'étudiants canadiens à l'étranger.

Deuxièmement, j'ai déjà mentionné que lorsque le gouvernement offre des fonds à des étudiants étrangers pour venir au Canada, il négocie souvent des ententes réciproques permettant à des étudiants canadiens d'aller dans les pays en cause. La conclusion et la mise en œuvre de ces ententes réciproques posent des problèmes. Par conséquent, il n'y en a que très peu au niveau fédéral.

Le sénateur Di Nino : Je vous remercie.

Le sénateur Kelvin Kenneth Ogilvie (*vice-président*) occupe le fauteuil.

Senator Martin: Ms. McBride, thank you for your presentation and recommendations. I concur that the work you are doing to bring together national organizations to have a unified voice in the international market is necessary. We compete with the rest of the world. As a former educator in B.C., I know that Canada's education system stands up to anyone else's. The international students I taught all had positive experiences. In universities, I hear the same comments that coming to Canada is a positive experience. What you are doing is important in the world.

You said 52 per cent of international students studying in university and, I think, 71 per cent or 72 per cent of students studying in colleges consider staying in Canada after their studies are done.

Ms. McBride: Yes.

Senator Martin: Have you any statistics or percentages for Canadian students that study abroad? Are the percentages that choose to stay in those countries equally high?

Ms. McBride: Are you asking about Canadian students going to other countries?

Senator Martin: Yes.

Ms. McBride: I do not have the most recent data from UNESCO — the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization — but I can get that to you. However, I believe approximately 30,000 Canadian students go abroad. I am not talking about short-term study exchange; I am talking about when they go abroad to take their full degree. The vast majority of those go to the United States, and the vast majority of those are at the graduate level.

I do not know how many are lost to Canada because they choose to stay in the United States. I think that is probably a function also of how permissive the visa regulations are in that country. I can only assume that most of them are probably in the United States. We can try to find that out for you, senator.

Senator Martin: I am curious because I have mixed emotions about our students going abroad. I know that it is competitive out there, and other countries, other universities, are trying to attract Canadians as well.

My father was an international student in the late 1960s. He went to the United States but eventually ended up staying in North America, which is why I am here. I have had students who have gone on to do their degrees in other countries and have found jobs. It may be a temporary living situation, but many do not come back.

As a mother, I think about my daughter and what she will choose to do. I feel not possessive exactly, but regarding the brain drain we talk about, I am thinking about the interesting balance we must have in providing opportunities for our Canadians to experience international education, but also being mindful of the competitive nature of this global education industry.

Le sénateur Martin : Madame McBride, je vous remercie de votre exposé et de vos recommandations. J'admets volontiers que vous faites un travail nécessaire en regroupant les organisations nationales pour qu'elles puissent faire entendre partout le même son de cloche sur le marché international. Nous sommes en concurrence avec le reste du monde. À titre d'ancienne éducatrice de la Colombie-Britannique, je sais que le système d'éducation canadien est aussi bon sinon meilleur que n'importe quel autre. Les étudiants étrangers à qui j'ai enseigné ont tous eu une expérience positive. J'entends les mêmes observations de la part des universités : venir au Canada est considéré comme avantageux. Ce que vous faites est important dans le monde.

Vous avez dit que 52 p. 100 des étudiants étrangers qui étudient à l'université et, je crois, 71 ou 72 p. 100 de ceux qui étudient dans des collèges envisagent de rester au Canada à la fin de leurs études.

Mme McBride : Oui.

Le sénateur Martin : Avez-vous des statistiques ou des pourcentages concernant les étudiants canadiens à l'étranger? Y en a-t-il beaucoup qui souhaitent rester dans le pays où ils étudient?

Mme McBride : Votre question porte-t-elle sur les étudiants canadiens qui vont dans d'autres pays?

Le sénateur Martin : Oui.

Mme McBride : Je n'ai pas les données les plus récentes de l'UNESCO, mais je peux vous les obtenir. Toutefois, je crois qu'environ 30 000 étudiants canadiens vont à l'étranger. Je parle non pas des échanges à court terme, mais des étudiants qui vont suivre un programme d'études complet dans un autre pays. En grande majorité, ils vont aux États-Unis et font des études de deuxième ou de troisième cycle.

Je ne sais pas combien d'entre eux ne rentrent pas au Canada, préférant rester aux États-Unis. Je suppose que cela dépend de la flexibilité des règlements américains sur les visas. Il est bien possible que beaucoup d'entre eux ne rentrent pas au Canada. Nous pouvons essayer de trouver les chiffres pour vous, sénateur.

Le sénateur Martin : Je suis curieuse parce que j'ai des sentiments un peu ambivalents au sujet des étudiants canadiens à l'étranger. Je sais qu'il y a de la concurrence dans ce domaine et que d'autres pays et d'autres universités tentent aussi d'attirer les étudiants canadiens.

Mon père étudiait à l'étranger vers la fin des années 1960. Il était allé aux États-Unis, puis avait fini par rester en Amérique du Nord. J'ai eu des étudiants qui sont allés obtenir leur diplôme dans un autre pays et qui y ont trouvé du travail. Parfois, c'est temporaire, mais beaucoup ne reviennent pas.

Comme mère, je pense à ma fille et à ce qu'elle voudra faire. Je ne suis pas vraiment possessive, mais au sujet de l'exode des cerveaux dont nous avons parlé, je songe à l'équilibre intéressant que nous devons réaliser en donnant à nos étudiants l'occasion d'acquérir une expérience internationale, sans pour autant perdre de vue la nature concurrentielle du secteur mondial de l'éducation.

Ms. McBride: I understand your point very well. The recommendation to get a critical mass of Canadian students having study-abroad experience is in the context of the students being set up within their institutions' programs of study. It is recognizing that they will go for perhaps a year, maybe a semester, but then they will come back to finish their degrees at their institutions in Canada. With short-term student-exchange and study-abroad experiences, the students can get that international experience without the kinds of challenges one might have from a policy or country perspective, because they are short term, for credit, and that credit counts for their Canadian degree or diploma.

Senator Martin: I do understand that those educational experiences are vital. As I said, I feel mixed emotions at times when we talk about this.

I want to ask you about the Canadian Experience Class. I know we have yet to see the effects of it as it continues. Would you comment on what you have seen to date and how you feel about this class that has been a response to addressing the international students who are here?

Ms. McBride: In general, it is a very positive development. It is a very strong marketing dimension for the Canadian education offering. Many students who are looking for a destination to study are also looking at a longer-term perspective. Knowing that they would have the option, should they choose to come to a Canadian institution, to get some work experience and then apply through the Canadian Experience Class I think makes Canada more interesting to international students as an option.

I will tell you that in our work, in talking with international partners, governments have taken note of this. They are concerned that Canada is being very assertive and aggressive in trying to recruit and keep their best students. That is why I say that as we do this, we also have to be mindful of the need to help build capacity in our partner countries and remember that we have a reputation as a good international citizen. As we look to our own labour market needs, we also have to help build capacity in other countries through scholarships.

Senator Martin: Thank you again for the work you are doing. We really appreciate your being here today.

Senator Greene: We heard earlier that universities in total annually commit about \$300 million to marketing and advertising. You would recommend an additional \$22 million or so by the Canadian government. I agree with that; but I would like to ask, given that the universities are really the main players in the game, to what extent will the universities be involved in designing how to spend the \$22 million?

Ms. McBride: That is a good question. If I could come back to your \$300 million figure, I was familiar with some of the data presented earlier, and the Canadian Consortium for International

Mme McBride : Je comprends très bien votre point de vue. Notre recommandation visant à avoir une masse critique d'étudiants canadiens qui ont une expérience internationale se situe dans le contexte de programmes d'études organisés par les établissements eux-mêmes. Elle se fonde sur le principe que les étudiants resteront à l'étranger un semestre ou un an, puis qu'ils reviendront terminer leur programme d'études dans leur établissement canadien. Grâce à des programmes d'échange et des stages de courte durée, les étudiants peuvent acquérir l'expérience internationale sans occasionner les problèmes pouvant découler d'une politique axée sur un pays. Les séjours à l'étranger seraient de courte durée et feraient l'objet de crédits qui compteraient pour l'obtention du diplôme canadien.

Le sénateur Martin : Je comprends bien que ces expériences internationales sont essentielles. Comme je l'ai dit, j'ai parfois des sentiments ambivalents quand on aborde ce sujet.

J'aimerais vous poser une question concernant la catégorie de l'expérience canadienne. Je sais qu'il faudra attendre pour en connaître les effets. Pouvez-vous nous parler de ce que vous avez constaté jusqu'ici et de ce que vous pensez de ce programme conçu en fonction des étudiants étrangers qui sont chez nous?

Mme McBride : D'une façon générale, c'est un développement très positif qui comporte une très forte dimension de marketing de l'éducation au Canada. Beaucoup des étudiants qui cherchent un pays où faire leurs études souhaitent que leur choix leur laisse des possibilités à long terme. Sachant qu'ils auraient l'option, s'ils choisissent un établissement canadien, d'acquérir l'expérience professionnelle puis de présenter une demande d'immigration dans la catégorie de l'expérience canadienne, je crois qu'ils trouveront le Canada plus intéressant.

Je dois vous dire qu'en discutant avec nos partenaires internationaux, dans le cadre de notre travail, nous avons appris que les gouvernements ont pris note de cette initiative. Ils craignent que le Canada ne s'affirme un peu trop dans ses efforts de recrutement et cherche à garder leurs meilleurs étudiants. C'est pour cette raison que j'ai dit qu'en prenant cette initiative, nous devons essayer de renforcer les capacités de nos partenaires et de garder notre réputation de bons citoyens du monde. En même temps que nous essayons de répondre aux besoins de notre marché du travail, nous devons créer des capacités dans d'autres pays en leur accordant des bourses.

Le sénateur Martin : Je vous remercie encore du travail que vous faites. Nous apprécions beaucoup votre présence au comité aujourd'hui.

Le sénateur Greene : Nous avons appris tout à l'heure que, dans l'ensemble, les universités consacrent chaque année près de 300 millions de dollars au marketing et à la publicité. Vous recommandez que le gouvernement fédéral dépense 22 millions de dollars de plus. Je suis bien d'accord avec vous, mais j'aimerais vous demander ceci. Si les universités sont les vraies parties prenantes dans ce jeu, dans quelle mesure interviendront-elles dans la répartition des 22 millions?

Mme McBride : C'est une bonne question. Pour revenir à votre chiffre de 300 millions de dollars, je connaissais les chiffres présentés par les témoins précédents. Le Consortium canadien de

Education Marketing, the five associations, will try to get more specific data on the level of institutional investment in this endeavour. However, it is definitely fair to say that many institutions invest more than the Government of Canada is investing.

Part of the reason we wanted to form this consortium of associations is because we did not feel that there was enough of a substantive dialogue about priorities with the governments, collectively, as there needed to be, given the level of institutional investment. I do not mean only financial investment but also reputational investment in this endeavour.

The institutions are the ones who offer the service to the international students; they are the ones who have to deliver high-quality education to the students. They need to be engaged in precisely what you say, senator, which is setting the priorities for new investment.

I can tell you they feel what is really lacking is actual dollars for promoting Canada to create in the minds of prospective international students the concept of Canada as an option, so that instead of thinking about going to the U.S. or the U.K. or Australia, those students would actually consider Canada.

Senator Greene: Will they be involved in helping to design or critiquing draft communication plans or advertising campaigns?

Ms. McBride: When the five associations came together to design the consortium's governance structure, we said we needed to have the government partners, both federal and provincial, at the table with us. We want to work in close collaboration with them to ensure that we are acting in a cohesive way going forward.

We have invited them to join the steering committee of this consortium so that we can achieve exactly that objective. We hope they will agree and that it will be a forum where we can have a more structured dialogue between levels of government and institutions.

The Chair: That brings this session to a conclusion. I thank you, Ms. McBride, for coming and for giving us your views on the matter. I wish you well in your continuing operations. Thank you very much for your contribution to this consideration of ours.

Ms. McBride: Thank you very much Mr. Chair and senators. I appreciate the opportunity.

The Chair: For the third segment of our meeting, we have the three big granting councils with us. Of course, they are very important when it comes to the R&D role in Canada's post-secondary education system. Together, they award some \$1.5 billion in grants, scholarships and awards for excellence to Canadian academics, engineers and students. They play an important role, one we specifically outlined in the terms of reference as wanting to explore in our study of access to post-secondary education.

commercialisation internationale de l'éducation, qui regroupe les cinq associations, essaiera d'obtenir des chiffres plus précis sur les investissements des établissements. Toutefois, il n'y a pas de doute que beaucoup d'établissements dépensent bien plus que le gouvernement fédéral.

L'une des raisons pour lesquelles nous souhaitons former ce consortium, c'est que nous n'avions pas l'impression qu'il y avait un vrai dialogue de fond sur les priorités avec les gouvernements en cause. Nous estimions en même temps que ce dialogue était nécessaire étant donné le niveau d'investissement des établissements. Je ne parle pas seulement de l'investissement financier, car les établissements engagent aussi leur réputation dans cette affaire.

Ce sont eux qui offrent des services aux étudiants étrangers et qui leur dispensent une éducation de grande qualité. Ils doivent donc participer, exactement comme vous l'avez dit, sénateur, à la définition des priorités du nouvel investissement.

Je peux vous dire que, pour les établissements, le gouvernement ne consacre pas suffisamment d'argent à la promotion du Canada auprès des étudiants étrangers, afin que ceux-ci pensent au Canada comme option au lieu d'envisager directement les États-Unis, le Royaume-Uni ou l'Australie.

Le sénateur Greene : Participeront-ils à l'élaboration des plans de communication et des campagnes publicitaires ou les invitera-t-on au moins à donner leur avis sur ces plans et campagnes?

Mme McBride : Lorsque les cinq associations se sont réunies pour définir la structure de gouvernance du consortium, elles ont dit qu'elles avaient besoin de la présence à la table de partenaires représentant le gouvernement fédéral et les provinces. Nous souhaitons travailler en étroite collaboration avec eux pour assurer la cohésion de notre action future.

C'est à cette fin que nous les avons invités à faire partie du comité de direction du consortium. Nous espérons qu'ils accepteront et que le consortium constituera une tribune permettant un dialogue plus structuré entre les deux ordres de gouvernement et les établissements.

Le président : Cela met fin à cette partie de la réunion. Je vous remercie, madame McBride, d'être venue et de nous avoir fait part de votre point de vue. Je vous présente mes meilleurs vœux de succès. Merci beaucoup de votre contribution à notre étude.

Mme McBride : Merci beaucoup, monsieur le président et honorables sénateurs. J'ai été très heureuse d'avoir l'occasion de m'adresser au comité.

Le président : Pendant la troisième partie de notre réunion, nous accueillerons des représentants des trois grands conseils subventionnaires. Bien sûr, ces organismes jouent un rôle très important dans les travaux de recherche-développement réalisés dans le système postsecondaire canadien. Ensemble, ils attribuent environ 1,5 milliard de dollars sous forme de subventions, de bourses et de prix d'excellence à des universitaires, des ingénieurs et des étudiants du Canada. Notre mandat souligne particulièrement la nécessité d'examiner leur rôle dans le cadre de notre étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire.

Let me welcome Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio, Canadian Institutes of Health Research; Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President, Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada; and Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships, Social Sciences and Humanities Research Council of Canada.

Mr. Chartrand, please proceed.

[Translation]

Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio, Canadian Institutes of Health Research: Thank you for inviting me.

[English]

I appreciate the opportunity to present to the members of this committee how the Canadian Institutes of Health Research, CIHR, contributes to post-secondary education in Canada and how CIHR training awards can yield dividends for Canada's economy and contributes to the health and well-being of Canadians.

I will focus this presentation on two key priority areas for CIHR: first, training, retaining and sustaining a healthy research foundation; and, second, preparing young talent for various labour markets. Before I delve into these two topics, allow me to situate our organization within Canada's health research and research training landscape.

[Translation]

CIHR's mandate, as defined in our founding Act, is to excel, according to internationally accepted standards of scientific excellence, in the creation of new knowledge and its translation into improved health for Canadians, more effective health services and products and a strengthened Canadian health care system.

CIHR is a unique model, with 13 "virtual" Institutes headed by leading Canadian researchers in their respective disciplines, designed to address research challenges across the health spectrum and to provide funding programs to train the next generation of health researchers and professionals.

[English]

With the funding provided to us by the Government of Canada, we provide leadership and support to over 13,000 health researchers and trainees across Canada.

I am happy to point out that Canada's health research excellence rates high when benchmarked internationally. In fact, Canada ranked top third when compared to 13 countries in the Organisation for Economic Co-operation and Development, OECD, in the area of clinical research based on citations per paper, a strong indicator of the value added and quality of Canadian research.

Although Canada has been a strong presence on the world scene by virtue of its excellent research, we need to assert greater international leadership, and we need highly trained personnel to

Permettez-moi de souhaiter la bienvenue à Pierre Chartrand, Ph.D., conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche, Instituts de recherche en santé du Canada; à Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada; et à Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Monsieur Chartrand, vous avez la parole.

[Français]

Pierre Chartrand, Ph.D., conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche, Instituts de recherche en santé du Canada : Je vous remercie de m'avoir invité.

[Traduction]

Je suis heureux d'avoir l'occasion d'expliquer aux membres du comité de quelle façon les IRSC contribuent à l'éducation postsecondaire au Canada, et de quelle façon leurs bourses de formation profitent à l'économie du pays et ont un effet positif sur la santé et le bien-être des Canadiens.

Mon exposé portera surtout sur deux thèmes prioritaires pour les IRSC : d'abord, former, garder et soutenir une base de recherche vigoureuse; ensuite, préparer le jeune talent à répondre aux besoins de divers marchés du travail. Avant d'approfondir ces deux thèmes, je voudrais situer notre organisation dans le milieu canadien de la recherche en santé et de la formation en recherche.

[Français]

Le mandat des IRSC, selon notre loi constitutive, est d'exceller d'après les normes internationales d'excellence scientifique reconnues dans la création de nouvelles connaissances et leur application en vue d'améliorer la santé de la population canadienne; d'offrir des meilleurs produits et services de santé et de renforcer le système de santé au Canada.

Les IRSC représentent un modèle unique avec leurs 13 instituts virtuels dirigés par d'éminents chercheurs canadiens dans leurs disciplines respectives. Ces instituts sont conçus pour s'attaquer au défi que présente la recherche dans tout le spectre de la santé et offrir des programmes de financement afin de former la prochaine génération de chercheurs et de professionnels dans le domaine de la santé.

[Traduction]

Grâce au financement que nous accorde le gouvernement du Canada, nous offrons leadership et soutien à près de 13 000 chercheurs et stagiaires en santé partout au Canada.

Je suis heureux de signaler que la qualité de la recherche en santé au Canada se compare avantageusement à celle d'autres pays. En effet, la recherche clinique canadienne se classe dans le premier tiers parmi 13 pays de l'OCDE d'après le nombre de citations par article. Ce paramètre constitue un très bon indicateur de la valeur ajoutée et de la qualité de la recherche canadienne.

Bien que le Canada soit très présent sur la scène mondiale grâce à l'excellence de sa recherche, nous devons affirmer davantage notre leadership international. Nous avons besoin pour cela de

make this happen. We also need to ensure that health professionals are sufficiently exposed to research during their training so that they are involved as practitioners in bringing research evidence into health care. As a result, we need to ensure a system of renewal that prepares new health professionals for research careers and provides expert research mentorship during the early years of their training.

In order to achieve this, CIHR provides awards that support candidates along the continuum of health research training, starting with summer studentships for undergraduate students, master's and doctoral student awards, post-doctoral fellowship awards and professional training awards.

As of the 2008-09 fiscal year, CIHR was supporting over 8,300 trainees representing an investment of over \$175 million. Over 2,400 of these trainees are supported directly through CIHR's awards programs, representing an investment of \$55 million, and over 3,000 trainees were supported in 2009-10, a significant increase of 600. The rest of the trainees were supported through CIHR grants provided to researchers who employ trainees in their labs and supervise their studies. These training programs represent a healthy and diverse research training base.

Over the years, CIHR has developed new ways of supporting training in health research. An example of these training innovations is CIHR's Strategic Training Initiative in Health Research, an investment of \$14 million in the fiscal year of 2009-10. This training initiative develops high-quality graduates through multidisciplinary and team-based research training approaches by engaging research experts from different fields of health research to collaborate in mentoring teams of students. This approach also instills leadership qualities amongst the trainees and builds a future base of leaders that will set new solution-driven directions for research, development and innovation for Canada.

[Translation]

Training people at advanced levels such as the doctoral and post-doctoral levels must also meet the needs of all labour markets and must be innovative enough to help Canada increase its competitiveness in global markets. CIHR has developed multiple streams of funding programs that allow trainees to learn across the academic, public and private sector divides in order to become sufficiently "market" savvy to effectively bridge the gap between a research discovery and its application into new clinical practice, new products, new medicines, new policies, new patents, public understanding, and so on.

[English]

For example, the CIHR/Rx&D Collaborative Research Program is a partnership between Canadian research-based pharmaceutical companies and CIHR. CIHR also has the

personnel hautement qualifié. Nous devons aussi nous assurer que les professionnels de la santé se familiarisent suffisamment avec la recherche pendant leur formation pour participer, en tant que praticiens, à l'application des données probantes de la recherche aux soins de santé. Nous devons donc veiller à avoir un système de relève qui prépare de nouveaux professionnels de la santé à faire carrière en recherche et leur procure un encadrement d'experts au cours des premières années de leur formation.

Pour atteindre cet objectif, les IRSC offrent des bourses pour venir en aide aux candidats à tous les stades de la formation dans la recherche en santé, allant des bourses de stagiaire d'été pour les étudiants du premier cycle jusqu'aux bourses de maîtrise, de doctorat, de recherche postdoctorale et de perfectionnement professionnel.

Au cours de l'exercice 2008-2009, les IRSC ont appuyé plus de 8 300 stagiaires, ce qui représente un investissement de plus de 175 millions de dollars. Plus de 2 400 de ces stagiaires ont été financés directement grâce aux programmes de bourses des IRSC, qui ont totalisé 55 millions de dollars en 2008-2009. Le nombre des stagiaires directement financés a sensiblement augmenté en 2009-2010, atteignant plus de 3 000. Les autres stagiaires ont été soutenus dans le cadre des subventions accordées aux chercheurs qui les emploient dans leurs laboratoires et supervisent leurs études. Ces programmes de formation procurent une base de formation solide et diversifiée à quiconque se destine à la recherche.

Au fil des ans, les IRSC ont créé de nouveaux moyens d'appuyer la formation dans la recherche en santé, comme en témoignent les Initiatives stratégiques pour la formation en recherche dans le domaine de la santé, qui ont bénéficié d'un investissement de 14 millions de dollars en 2009-2010. Ces initiatives, fondées sur des approches pluridisciplinaires et de travail en équipe, permettent de former des diplômés hautement compétents en faisant appel à des experts de différentes disciplines de recherche en santé pour encadrer des groupes d'étudiants. Cette formule favorise le développement de qualités de chef parmi les stagiaires et prépare un noyau futur de leaders capables de donner une nouvelle orientation, axée sur les solutions, à la recherche, au développement et à l'innovation au Canada.

[Français]

La formation de gens au niveau doctoral et postdoctoral doit aussi répondre aux besoins de tous les marchés du travail et elle doit être suffisamment novatrice pour aider le Canada à devenir plus compétitif sur les marchés mondiaux. Les IRSC ont mis au point diverses modalités de programmes de financement qui permettent aux stagiaires d'apprendre les rudiments des affaires dans les secteurs universitaires, publics et privés pour être en mesure de combler efficacement l'écart entre la découverte et son application dans les nouvelles pratiques cliniques; de nouveaux produits, de nouveaux médicaments, de nouvelles politiques, de nouveaux brevets.

[Traduction]

Par exemple, le Programme de recherche en collaboration IRSC/Rx&D est un partenariat entre les compagnies de recherche pharmaceutiques du Canada (Rx&D) et les IRSC. Les IRSC ont

Science to Business program, which is designed to encourage individuals with PhDs in the health-related field to pursue a Master of Business Administration, MBA.

Our health care system is currently going through a transformation in all of our provinces and territories to meet the needs of all Canadians. Canada needs a stronger linkage between research evidence and clinical practice to improve care by putting in place high-quality personnel that ensure translation of research results from bench to bedside and from bedside to practice.

CIHR is encouraging young professionals to consider research as a career by creating appealing and viable clinical research career paths as part of our patient-oriented research strategy.

[Translation]

Although Canada has been a strong presence on the world scene by virtue of its excellent research, we need to continue asserting a greater international leadership. CIHR also provides funding programs for unique training opportunities within Canada and abroad to continue benchmarking our research excellence against the rest of the world. The most recent addition to our international initiatives is the Vanier Canada Graduate Scholarships administered by the three granting councils, NSERC, SSHRC, and CIHR, as well as the newly announced post-doctoral awards aimed at attracting and retaining the most promising young researchers.

[English]

In conclusion, translation of health research into health, social and economic benefits in collaboration with academic, public and private sector partners is critical to solving many of the health-related issues that are important to Canadians. In the era of the global knowledge economy, our success will depend on our ability to nurture high-quality health research trainees, ready to generate new knowledge and translate that knowledge into advantages across the full spectrum of the health enterprise. CIHR's role is to directly support the training of young talent and to create, through research initiatives, a rich and vibrant environment in which they can learn. Thank you very much.

The Chair: Thank you very much. Next, we have Ms. McCuaig-Johnston, from the Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada, NSERC.

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President, Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada: Thank you for the invitation to meet with you today. NSERC's president, Dr. Suzanne Fortier, regrets that she cannot be here herself, but NSERC's council is meeting in Edmonton today.

aussi le programme Des sciences aux affaires qui est conçu pour encourager les détenteurs de doctorat dans une discipline de la santé à obtenir une maîtrise en administration des affaires.

Notre système de soins de santé est actuellement soumis, dans l'ensemble des provinces et des territoires, à un processus de transformation destiné à répondre aux besoins de tous les Canadiens. Le Canada doit renforcer les liens entre les données probantes de la recherche et la pratique clinique pour améliorer les soins de santé, en mettant en place du personnel hautement qualifié qui assurera la transmission des résultats de recherche du laboratoire aux praticiens et aux patients.

Dans le cadre de leur stratégie de recherche axée sur le patient, les IRSC encouragent actuellement les jeunes professionnels de la santé à songer à la recherche comme carrière en créant des débouchés intéressants et viables en recherche clinique.

[Français]

Bien que le Canada occupe une place de choix sur la scène mondiale, grâce à son excellence en recherche, nous devons continuer d'exercer un leadership international. Les IRSC offrent ainsi des programmes de financement pour des possibilités de formation unique au Canada et à l'étranger afin que nous puissions continuer de mesurer notre excellence en recherche par rapport au reste du monde. Les plus récentes de nos initiatives internationales sont les bourses d'études supérieures du Canada Vanier, administrées par les trois conseils subventionnaires, le CRSNG, CRSH et les IRSC, de même que les bourses postdoctorales nouvellement annoncées pour attirer et retenir les jeunes chercheurs les plus prometteurs.

[Traduction]

Je voudrais dire, pour conclure, que l'utilisation des résultats de la recherche pour améliorer la santé et produire des avantages sociaux et économiques, en collaboration avec les partenaires des universités et des secteurs public et privé, est essentielle pour résoudre un grand nombre des problèmes de santé qui sont importants pour les Canadiens. À l'ère de l'économie mondiale du savoir, notre succès dépendra de notre capacité d'appuyer des stagiaires de recherche en santé hautement qualifiés, qui seront prêts à générer de nouvelles connaissances et à les transformer en avantages dans tout le spectre de la santé. Le rôle des IRSC est de soutenir directement la formation de jeunes chercheurs et de créer, par des initiatives de recherche, un environnement riche et dynamique dans lequel ils peuvent apprendre. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. Nous entendrons maintenant Mme McCuaig-Johnston, du CRSNG, ou Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada.

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive, Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada : Je vous remercie de m'avoir invitée à m'adresser au comité aujourd'hui. La présidente du CRSNG, Mme Suzanne Fortier, regrette de ne pas être présente elle-même, mais le conseil du CRSNG se réunissait aujourd'hui à Edmonton.

I am pleased to have the opportunity to talk you about NSERC and in particular its role in supporting post-secondary education and Canadian students.

[Translation]

The Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada invests over \$1 billion each year in its award, scholarship and fellowship programs supporting research and advances education in Canadian post-secondary institutions. NSERC has three priorities.

[English]

First, NSERC invests in people and, particularly, each year in 28,000 students. Second, we invest in discovery in investments in more than 12,000 professors who conduct research in our universities. Third, NSERC invests in innovation, in partnership with more than 1,500 companies in Canada.

Because of these three priorities, people, discovery and innovation, which map directly to the three advantages of the federal Science and Technology Strategy, people, knowledge and entrepreneurial, I thought this evening, given the committee's particular interest, I would focus my remarks on our support for students at the undergraduate, graduate and post-graduate levels.

The federal Science and Technology Strategy recognizes that talented, skilled, creative people are the most critical element of a successful national economy over the long term, and talented people are NSERC's most important investment and our most valued output.

We provide direct support to approximately 4,200 undergraduate students, 5,600 master's and PhD students and 500 post-doctoral graduates in the natural science and engineering disciplines. We provide indirect support, for example, through grants awarded to professors who then employ students, to over 5,300 undergraduate students, 10,100 graduate students and 1,500 post-doctoral fellows.

NSERC's suite of scholarship and fellowship programs support post-secondary research experience and training in both academic and industrial settings from the undergraduate to the post-doctoral levels. For example, the most effective way to attract students to graduate studies is to whet their appetites for research. Through NSERC's Undergraduate Student Research Awards, we provide undergrads with the means to conduct a summer research project in either a university or an industrial setting.

The Canada Graduate Scholarships provide financial support to outstanding students pursuing master's or doctoral studies in a Canadian university. This program was a vehicle of *Canada's Economic Action Plan*, which added 600 scholarships for 2009-10 and 400 scholarships for 2010-11 to the more than 1,600 awards

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de vous parler du CRSNG et, en particulier, de son rôle dans le soutien de l'éducation postsecondaire et des étudiants canadiens.

[Français]

Le Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada investit plus d'un milliard de dollars chaque année dans ses programmes de subventions et bourses qui appuient la recherche et la formation avancées dans les établissements postsecondaires canadiens. Nous avons trois directions prioritaires.

[Traduction]

Premièrement, le CRSNG investit dans les personnes : il aide chaque année quelque 28 000 étudiants. Deuxièmement, il investit dans la découverte en finançant plus de 12 000 membres du corps enseignant qui font des recherches dans nos universités. Troisièmement, il investit dans l'innovation, en partenariat avec plus de 1 500 sociétés du Canada.

Compte tenu de ces trois priorités — les personnes, la découverte et l'innovation —, qui se rattachent directement aux trois avantages de la Stratégie fédérale des sciences et de la technologie — l'avantage humain, l'avantage du savoir et l'avantage entrepreneurial —, j'ai cru bon, en me fondant sur les intérêts particuliers du comité, de concentrer mes propos sur notre appui aux étudiants du premier cycle et des cycles supérieurs.

La Stratégie fédérale des sciences et de la technologie reconnaît que les personnes talentueuses, qualifiées et créatives constituent à long terme l'élément le plus critique du succès économique d'un pays. Or les personnes talentueuses sont, pour le CRSNG, à la fois l'investissement le plus important et le produit le plus précieux.

Nous accordons un appui direct à environ 4 200 étudiants du premier cycle, à 5 600 étudiants de maîtrise et de doctorat et à 500 autres faisant des études postdoctorales en sciences naturelles et en génie. De plus, nous aidons indirectement plus de 5 300 étudiants du premier cycle, 10 100 étudiants des deuxième et troisième cycles et 1 500 autres au niveau postdoctoral, en accordant par exemple des subventions à des membres du corps enseignant qui emploient eux-mêmes des étudiants.

Les programmes de bourses et de subventions du CRSNG appuient l'acquisition d'expérience et de formation en recherche au niveau postsecondaire, en milieu aussi bien universitaire qu'industriel, à tous les niveaux d'études supérieurs. Par exemple, le moyen le plus efficace d'inciter des étudiants à faire des études supérieures consiste à les sensibiliser à l'intérêt de la recherche. Grâce au Programme de bourses de recherche de premier cycle, nous donnons aux étudiants de premier cycle l'occasion de réaliser un projet de recherche d'été à l'université ou en milieu industriel.

Le Programme de bourses d'études supérieures accorde une aide financière aux étudiants exceptionnels faisant des études de maîtrise ou de doctorat dans une université canadienne. Grâce au *Plan d'action économique du Canada*, ce programme, qui finançait déjà plus de 1 600 bourses en sciences naturelles et en génie, a pu décerner

already supported by the program in natural sciences and engineering. At the master's level they provide \$17,500, and at the doctoral level, \$35,000 per year for three years.

The Collaborative Research and Training Experience Program, or CREATE, allows students to acquire non-technical and professional skills at the same time that they pursue technical research training. This program funds university teams and directs that these funds go to students and post-doctoral fellows to enhance their training.

As an example, Jeff Dhan and Mary Anne White, representing Dalhousie University's chemistry department, were awarded \$1.6 million under NSERC's CREATE program to fund a cohort of research trainees in Nova Scotia who will address important aspects of energy production, storage and sustainability. By a novel training approach that involves partnership with industry, this program will facilitate the transition of new researchers from trainees to productive participants in the Canadian economic community.

[Translation]

In 2009, NSERC launched its Strategy for Partnerships and Innovation to foster research partnerships between industry and post-secondary institutions and accelerate innovation in order for Canada to obtain increased returns from its investments in the research and development capacity of its universities and colleges. In its 2010 Budget, the government increased the funding of the strategy by \$5 million a year.

[English]

As part of this initiative, in the upcoming year NSERC will increase the number of students and fellows working in industrial settings, for example, by providing more industrial post-graduate scholarships to master's and doctoral students and industrial research and development fellowships to recent doctoral graduates to apply their research and development skills in Canadian companies.

Last year, 544 industrial post-graduate scholarships were supported. These are in addition to the more than 4,700 post-graduate scholarships awarded to students pursuing studies in Canadian universities.

Also, 214 fellowships were awarded through the Industrial R&D Fellowships, IRDF, program last year. In the upcoming year, NSERC will partner with the National Research Council's Industrial Research Assistance Program to create opportunities to place more IRDF candidates with Canadian small and medium-sized companies.

Complementing these programs, the Vanier Canada Graduate Scholarships provide major support to 165 of the very best doctoral candidates each year, including foreign students. This program and the new \$45-million post-doctoral fellowship program announced in Budget 2010 will complement the

600 bourses de plus en 2009-2010 et 400 autres en 2010-2011. Les bourses, d'une durée de trois ans, sont de 17 500 \$ par an au niveau de la maîtrise et de 35 000 \$ par an au niveau du doctorat.

Le Programme de formation orientée vers la nouveauté, la collaboration et l'expérience en recherche permet aux étudiants d'acquérir des connaissances professionnelles et non techniques en même temps qu'ils suivent des études de recherche technique. Le programme finance des équipes universitaires en exigeant que l'argent aille à des étudiants et des stagiaires postdoctoraux pour renforcer leur formation.

Ainsi, Jeff Dhan et Mary Anne White, du département de chimie de l'Université Dalhousie, ont reçu 1,6 million de dollars de ce programme pour financer un groupe de stagiaires en recherche de la Nouvelle-Écosse qui s'occupera d'importants aspects de la production, du stockage et de la durabilité écologique de l'énergie. Grâce à une approche novatrice de la formation faisant intervenir des partenariats avec l'industrie, ce programme facilitera la transition des nouveaux chercheurs du statut de stagiaires à celui de participants actifs à l'économie canadienne.

[Français]

En 2009, le CRSNG a lancé sa stratégie en matière de partenariat et d'innovation pour rehausser les partenariats de recherche entre l'industrie et les établissements postsecondaires et pour accélérer l'innovation afin que le Canada obtienne des bénéfices accrus de ses investissements dans la capacité de recherche et de développement de ses universités et collèges. Dans son budget de 2010, le gouvernement a renforcé ce financement en y ajoutant 5 millions de dollars de plus par an.

[Traduction]

Dans le cadre de cette initiative, le CRSNG augmentera l'année prochaine le nombre d'étudiants et de stagiaires travaillant en milieu industriel, en décernant par exemple plus de bourses d'études supérieures à incidence industrielle à des étudiants de maîtrise et de doctorat et plus de bourses postdoctorales de R-D industrielle à de récents titulaires de doctorats pour leur permettre de faire profiter les entreprises canadiennes de leurs compétences en recherche-développement.

L'année dernière, le Conseil a financé 544 bourses d'études supérieures à incidence industrielle, en sus des 4 700 bourses d'études supérieures accordées à des étudiants inscrits dans des universités canadiennes.

De plus, 214 bourses ont été décernées l'année dernière dans le cadre du Programme de bourses postdoctorales de R-D industrielle ou BPDRDI. Au cours de l'année prochaine, le CRSNG travaillera en partenariat avec le Programme d'aide à la recherche industrielle du Conseil national de recherches afin de placer davantage de candidats du BPDRDI dans des PME canadiennes.

À part ces programmes, le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier accordera chaque année une importante aide à 165 des candidats les plus brillants au doctorat, y compris des étudiants étrangers. Ce programme et le nouveau programme de bourses postdoctorales de 45 millions de

investment in the Canada Excellence Research Chairs to attract talent to Canada and will provide an added incentive for students and post-doctoral fellows to come to Canada.

This year's Steacie memorial prize winners provide evidence of the success of NSERC's scholarship programs. Steacie fellowships are awarded each year to six outstanding and highly promising professors who, in their early career, are earning a strong international reputation for original research.

[Translation]

Alexandre Blais, professor at the Université de Sherbrooke's Department of Physics, received NSERC scholarships and fellowships during his studies as well as a doctoral award. His research in the field of Quantum Information Processing aims at creating computers that would be much faster than those offered by current technology.

[English]

Diane Srivastava, Associate Professor in the Department of Zoology at the University of British Columbia, also received NSERC scholarship and fellowship support throughout her studies. Her research explores the relationship between species and their ecosystem. The information she gathers will inform policy regarding animal conservation and ecosystem management.

NSERC, together with the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, SSHRC, and CIHR, share a common vision to develop a more agile, dynamic and responsive approach to funding research to exploit Canada's strengths to their full potential, to raise the bar of excellence and to insure the international competitiveness of Canadian research, creativity and innovation. The suite of scholarship and fellowship funding offered by the federal government through the granting councils is one of the key mechanisms by which Canada can accomplish this vision. We look forward to the committee's report on the important subject of accessibility of post-secondary education in Canada. Thank you.

The Chair: Thank you very much. Now we turn to Ms. Yasmeen.

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships, Social Sciences and Humanities Research Council of Canada: Honourable senators, on behalf of the Social Sciences and Humanities Research Council of Canada, or SSHRC, I would like to thank members of the committee for the invitation to speak with you today. SSHRC is the federal agency that promotes and supports post-secondary research and training in the humanities and social sciences. We enable the highest levels of research excellence in Canada and facilitate knowledge sharing and collaboration across research disciplines, universities and all sectors of society.

dollars annoncé dans le budget 2010 s'ajouteront à l'investissement du gouvernement dans le programme des Chaires d'excellence en recherche du Canada pour attirer des compétences chez nous et inciter les étudiants et les stagiaires postdoctoraux à venir au Canada.

Les lauréats des bourses commémoratives Steacie de cette année témoignent du succès des programmes de bourses du CRSNG. Les bourses Steacie sont décernées chaque année à six professeurs exceptionnels qui ont acquis, très tôt dans leur carrière, une réputation internationale par suite de recherches originales.

[Français]

Alexandre Blais, professeur au département de physique de l'Université de Sherbrooke, a reçu des bourses d'études supérieures du CRSNG durant ses études ainsi qu'un prix de doctorat du CRSNG. Ses recherches dans le domaine du traitement de l'information quantique visent à créer des ordinateurs qui seront beaucoup plus rapides que ceux qui sont issus de la technologie actuelle.

[Traduction]

Diane Srivastava, professeure agrégée au département de zoologie de l'Université de la Colombie-Britannique, a également profité de bourses du CRSNG tout le long de ses études. Ses recherches portent sur les relations qui existent entre les espèces et leur écosystème. Les données qu'elle a recueillies documenteront la politique sur la conservation des animaux et la gestion des écosystèmes.

Le CRSNG, le Conseil de recherches en sciences humaines et les Instituts de recherche en santé du Canada partagent une vision commune ayant pour but d'élaborer une approche plus dynamique et plus souple du financement de la recherche afin d'exploiter au maximum les points forts du Canada, de relever le niveau d'excellence et de garantir la compétitivité internationale de la recherche, de la créativité et de l'innovation canadiennes. Les nombreux programmes de bourses offerts par le gouvernement fédéral par l'entremise des conseils subventionnaires constituent l'un des principaux mécanismes dont le Canada peut se servir pour réaliser sa vision. Nous attendons avec impatience le rapport du comité sur l'important sujet de l'accessibilité de l'éducation postsecondaire au Canada. Je vous remercie.

Le président : Merci beaucoup. Nous entendrons maintenant Mme Yasmeen.

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats, Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : Honorables sénateurs, au nom du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, je voudrais remercier les membres du comité de leur invitation. Le CRSHC est l'organisme fédéral chargé de promouvoir et d'appuyer la recherche et la formation postsecondaire en sciences humaines. Nous favorisons les niveaux les plus élevés d'excellence en recherche dans le pays et facilitons le partage des connaissances et la collaboration entre les différentes disciplines de recherche, les universités et tous les secteurs de la société.

Canada is internationally recognized as a successful society. We at SSHRC believe our success is based on a distinctive Canadian conviction that the building of a successful society depends on public investments in the advancement of knowledge and understanding and the development of talent as a public good.

[Translation]

Like our sister agencies, NSERC and CIHR, SSHRC is an important player in the landscape of post-secondary education, providing scholarships to the top 7 per cent of Canadian graduate students in the Social Sciences and Humanities and supporting approximately one third of the country's top researchers in these fields, including those who work in partnership and co-create knowledge with collaborators across the public, private and not-for-profit sectors, including First Nations, Metis and Inuit communities.

Developing talent and building knowledge and understanding in the social sciences and humanities is a crucial feature of that investment.

As the distinguished professor of Law and Ethics, Martha Nussbaum, of the University of Chicago has further noted, a liberal arts education is essential to creating the kinds of well-rounded global citizens we need to succeed as societies in the 21st century.

A unique asset that SSHRC brings to the discussion this evening is that research on education, education policy and access to post-secondary training is an SSH field we are very proud to support. SSHRC funded researchers realize that access to post-secondary education in an era of dwindling resources is an urgent public policy issue.

Several of the scholars we fund have potential solutions to suggest. For example, e-learning and the creative use of information and communication technologies in post-secondary education is, not only a way to foster positive learning outcomes, according to Therese Laferriere and Michael Power of Laval University's faculty of education, it is also a way to maximize the use of scarce resources by enabling outreach to students in remote rural and Aboriginal communities as well as other countries.

This could also dovetail nicely with the emerging Digital Economy Strategy and is sure to come up in the current consultations.

[English]

SSHRC is at the forefront of funding innovative research into new ways to provide access to education, at both the primary and the post-secondary levels. For example, Thierry Karsenti, a professor in the Faculty of Education Science at the Université de Montréal and Canada Research Chair on information and communication technologies in education, specializes in integrating

Le Canada s'est acquis une réputation internationale pour le succès de sa société. Au CRSHC, nous croyons que notre succès se fonde sur une conviction distinctement canadienne d'après laquelle l'édification d'une société saine dépend des investissements publics dans l'avancement de la connaissance ainsi que dans la compréhension et le développement du talent comme bien public.

[Français]

Tout comme nos homologues, le CRSNG et l'IRSC, le CRSH joue un rôle important dans le monde de l'éducation postsecondaire. En effet, grâce aux investissements du gouvernement fédéral, le CRSH décerne des bourses à 7 p. 100 des étudiants diplômés les plus doués en sciences humaines au Canada. Ainsi, le Conseil appuie environ un tiers des meilleurs chercheurs du pays en sciences humaines, y compris ceux qui travaillent en partenariat et génèrent des connaissances avec les collaborateurs des secteurs publics, privés et à but non lucratif dont font partie les communautés des Premières nations, des Métis et des Inuits.

Développer le talent, faire avancer la connaissance et favoriser la compréhension en sciences humaines sont des aspects majeurs de cet investissement.

La distinguée professeure de droit et d'éthique, Martha Nussbaum de l'Université de Chicago, a souligné qu'une éducation en sciences humaines est essentielle à la formation de citoyens du monde, nécessaire à la réussite dans les sociétés du XXI^e siècle.

L'un des apports uniques du CRSH à la discussion de ce soir est que la recherche sur l'éducation, sur les politiques d'éducation et sur l'accès à la formation postsecondaire sont des domaines appartenant aux sciences humaines, que nous sommes très fiers d'appuyer. Les chercheurs financés par le Conseil réalisent que l'accès à l'éducation postsecondaire, dans une ère où les ressources s'amenuisent, est une question d'ordre public urgente.

Plusieurs chercheurs financés par le CRSH détiennent des solutions potentielles. Par exemple, l'apprentissage en ligne et l'utilisation créatrice de la technologie de l'information et des communications dans l'éducation postsecondaire est non seulement une façon de générer des résultats d'apprentissage positifs, mais selon Thérèse Laferrière et Michael Power, de la faculté des Sciences de l'éducation de l'Université Laval, il s'agit également d'une façon de maximiser l'utilisation des rares ressources en permettant un rayonnement jusqu'aux étudiants des régions rurales, éloignées et des communautés autochtones de même que d'autres pays.

Ceci pourrait également concorder avec les nouvelles stratégies d'économie numérique, sujet qui sera certainement soulevé lors des prochaines consultations.

[Traduction]

Le CRSHC est à l'avant-garde du financement de recherches novatrices sur les nouveaux moyens de donner accès à l'éducation à tous les niveaux. Par exemple, Thierry Karsenti, professeur à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal et titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur les technologies de l'information et de la communication en éducation (TIC), est

information and communications technology, ICT, into education. He is participating in a far-reaching initiative with the aim of achieving a better understanding of the way that integrating new technologies into schools helps improve the quality of teaching and learning. Since 2008, with funding from SSHRC, Professor Karsenti has been conducting research on the use of ICT in distance training of school teachers, including teacher trainees in francophone Canadian communities outside Quebec.

There is a real need for research to find ways of integrating ICT into teaching and post-secondary education. The training provided to teachers has long focused on teaching computer science or technology itself. Despite heavy investments over the past 25 years, ICT still has very little presence in the classroom. The final breakthrough may occur with the emerging generation when future teachers are already experienced in using the Internet and ICT.

These strategies are designed for success in the knowledge economy and society and in the new culture of innovation that is becoming characteristic of the 21st century. Canada's understanding of innovation is changing. In recent decades, the dominant concept of innovation has evolved from a linear transfer "push" model to a more iterative "chain link" model and more recently to a complex model connecting researchers to consumers and users through multiple non-linear channels. This new integrated model of innovation places people at its core and recognizes the key role that research and research training in the social sciences and humanities play in Canadian innovation from fields such as entrepreneurship, design, technology, public policy, and city, urban and community redevelopment. To understand innovation today is to understand human thought and behaviour — why we do the things we do and why we strive to change or stay the same.

In Canada, universities occupy a central place in this model, supporting the researchers behind new ideas that foster economic growth in ways that embrace the social and cultural dimensions of successful societies. Together with colleagues across campus and partners in the public, private and not-for-profit sectors, many of these researchers are leading global knowledge networks, fuelling Canadian innovation and expertise on social, economic, cultural and political issues, as well as on the human dimension of technology and the natural sciences.

Through the highest levels of excellence, SSHRC-funded research and training programs foster the development of the talented and creative people that Canada needs to thrive in the global knowledge economy. In a labour market where creative, critical and informed thinking has become so important, programs in the social sciences and humanities now attract close to 70 per cent of Canadian students on campus. Overall, social sciences and humanities-based industries account for over 75 per cent of total employment in Canada.

spécialisé dans l'intégration de ces technologies dans l'éducation. Il participe à une initiative de grande portée visant à assurer une meilleure compréhension du processus par lequel l'intégration de nouvelles technologies dans les écoles contribue à améliorer la qualité de l'enseignement et de l'apprentissage. Depuis 2008, grâce au financement du CRSHC, M. Karsenti fait des recherches sur l'utilisation des TIC dans la formation à distance des enseignants des écoles, y compris les élèves-maîtres des collectivités francophones hors Québec.

Il est vraiment nécessaire de trouver, grâce à la recherche, des moyens d'intégrer les TIC dans l'enseignement et l'éducation postsecondaire. La formation donnée aux enseignants a longtemps été axée sur l'enseignement de l'informatique ou de la technologie elle-même. Malgré les importants investissements des 25 dernières années, la présence des TIC est à peine décelable en classe. La percée finale se produira sans doute avec la génération montante, lorsque les futurs enseignants auront déjà acquis l'expérience d'Internet et des TIC.

Ces stratégies sont conçues pour réussir dans l'économie et la société du savoir et dans la nouvelle culture d'innovation qui deviendra la caractéristique du XXI^e siècle. Au Canada, le sens de l'innovation évolue. Au cours des dernières décennies, le concept dominant de l'innovation est passé du modèle de transfert linéaire à un modèle itératif en chaîne, puis, très récemment, à un modèle complexe reliant les chercheurs aux consommateurs et utilisateurs par de multiples voies non linéaires. Dans ce nouveau modèle intégré d'innovation, les gens se situent au centre tandis que la recherche et la formation à la recherche en sciences humaines jouent un rôle clé dans l'innovation canadienne qui se manifeste dans des domaines tels que l'entrepreneuriat, la conception, la technologie, la politique publique et le réaménagement urbain et communautaire. Aujourd'hui, comprendre l'innovation, c'est comprendre la pensée et le comportement humains, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles nous agissons et nous efforçons de changer ou de maintenir le statu quo.

Au Canada, les universités occupent une place centrale dans ce modèle, appuyant les chercheurs sur la base de nouvelles idées qui favorisent la croissance économique dans le respect des dimensions sociales et culturelles des sociétés qui réussissent. De concert avec leurs collègues et leurs partenaires des secteurs public, privé et bénévole, beaucoup de ces chercheurs dirigent des réseaux mondiaux de connaissance, alimentant l'innovation et l'expertise canadiennes en matière sociale, économique, culturelle et politique ainsi que dans la dimension humaine de la technologie et des sciences naturelles.

Les programmes de recherche et de formation financés par le CRSHC aux niveaux les plus élevés de l'excellence favorisent l'épanouissement des personnes talentueuses et créatives dont le Canada a besoin pour prospérer dans l'économie mondiale du savoir. Dans un marché du travail où la pensée créatrice, critique et éclairée revêt tant d'importance, les programmes d'études en sciences humaines attirent maintenant près de 70 p. 100 des étudiants qui fréquentent les campus. Dans l'ensemble, les industries fondées sur les sciences sociales et humaines emploient plus de 75 p. 100 de la population active du Canada.

[Translation]

As Ernest Boyer so elegantly stipulated, the worlds of research, teaching and the reaching out of scholars and students across the broader society for the greater public good are intimately interconnected.

Given the previous discussions of this committee, members may wish to take note of the work of the National Knowledge Commission of India, a high-level advisory body to the Prime Minister, with the objective of transforming India into a knowledge society.

In addition, as this committee is surely well aware, the current work of the EU known as the Bologna Process is streamlining and integrating higher education policy and practice including degree standards across multiple jurisdictions.

SSHRC would be pleased at any time to suggest experts from the social sciences and humanities who could address these topics in a detailed, in-depth way to support the work of this committee.

I look forward to your questions.

[English]

The Chair: Thank you very much. Our audience will have noted that while there are full titles for each of these organizations, there are also acronyms: CIHR, NSERC and SSHRC, which we will probably hear more about in the course of our dialogue.

I will throw three questions at all of you that you can try to answer in a short period of time.

This committee did a review a couple of years ago of the government's new science and technology policy. A couple of things were particularly noteworthy. First, there is very weak support from the private sector into research funding. We rank pretty high in research funding because of the public sector. How can we stimulate the private sector to invest in research, particularly university research?

Another issue that came up was the indirect costs. There is an indirect cost program, but we were told it was insufficient to sustain many of the costs of these different programs to which you grant funds. Perhaps you could update us on where that is now and whether you think it is better.

Finally, many people talk about OECD measurements, and we rank pretty high overall in post-secondary education, but in certain subcategories we do not do as well: in doctoral students, for example, we are much further down the list. When it comes to doctoral graduates in the sciences and engineering, we rank twentieth, according to the OECD. Does this statement trouble you? What do you think needs to be done?

Mr. Chartrand: With regard to the private sector investment in research, and particularly for CIHR in the area of pharmaceutical and biotechnology companies, we certainly have made some

[Français]

Comme l'a déclaré de façon si élégante le grand pédagogue américain Ernest Boyer, les mondes de la recherche, de l'enseignement et le rayonnement des travaux de recherche universitaire dans la société, pour le bien du grand public, sont intimement liés.

Étant donné les discussions antérieures de ce comité, les membres pourront souhaiter prendre note des travaux de la National Knowledge Commission of India, un organisme consultatif de haut niveau du premier ministre ayant pour objectif de transformer l'Inde en société de la connaissance.

De plus, comme ce comité le sait déjà sans doute, les travaux actuels de l'Union européenne, connus sous le nom de « Processus de Bologne », visent à unifier les pratiques et les politiques relatives à l'enseignement supérieur, y compris les normes concernant les diplômes et ce, dans multiples juridictions.

Le CRSR sera heureux de recommander des experts des sciences humaines qui pourraient aborder ces sujets en détail afin d'appuyer le travail de ce comité.

Il me fera plaisir de répondre à vos questions.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup. Ceux qui nous écoutent auront noté que les conseils subventionnaires ont aussi bien des titres complets que des acronymes — IRSC, CRSNG et CRSHC — que nous entendrons sans doute souvent au cours de la réunion.

Je vais vous poser trois questions auxquelles je vous demanderai de répondre tous aussi brièvement que possible.

Le comité a examiné, il y a environ deux ans, la nouvelle politique de sciences et de technologie du gouvernement. Certaines choses étaient particulièrement dignes de mention. Premièrement, l'appui du secteur privé au financement de la recherche est très faible. Nous nous classons assez haut au chapitre du financement de la recherche à cause de la contribution du secteur public. Comment pouvons-nous inciter le secteur privé à investir davantage dans la recherche, et particulièrement la recherche universitaire?

L'autre question qui s'était posée était celle des coûts indirects. Il existe un programme de financement des coûts indirects, mais on nous a dit qu'il ne suffisait pas pour payer les nombreux coûts des différents programmes que vous financez. Vous voudrez peut-être faire le point sur la situation dans ce domaine et nous dire si elle s'est améliorée.

Enfin, beaucoup de gens parlent des mesures faites par l'OCDE. Dans l'ensemble, nous nous classons assez haut au chapitre de l'éducation postsecondaire, mais nous avons des faiblesses dans certaines sous-catégories. Ainsi, nous figurons assez bas sur la liste en ce qui concerne le nombre d'étudiants de doctorat. D'après l'OCDE, nous sommes en 20^e position pour le nombre de doctorats en sciences et en génie. Est-ce que cette constatation vous dérange? À votre avis, que devrions-nous faire?

M. Chartrand : En ce qui concerne les investissements du secteur privé dans la recherche, nous avons certainement réalisé quelques progrès aux IRSC, surtout dans le domaine des sociétés

progress in engaging the private sector in supporting research. I mentioned the program we have with the research-intensive pharmaceutical companies of Canada, which is called Rx&D. They support not only grants projects but also the training of graduate students, post-doctoral scholars and new investigators. They also support chairs jointly with us.

It is a small step in the right direction. Much more needs to be done there. We feel it is important that we have a dialogue that makes the private sector realize to what extent it is essential for them to invest in the research to get the highly qualified personnel they need. We also have a program called Science to Business, in which we support students who have already done a PhD to get further training in an MBA in a business school and, again, to be seen as meeting the needs of the private sector. Yes, there is still a lot to be done there, but we believe that through a partnership and dialogue with the private sector we will achieve some progress.

In terms of the indirect costs, a gap in the support has been identified. Fortunately, through the Canada Foundation for Innovation, CFI, there was a lot of investment in infrastructure in Canada, and that was very beneficial for research in general and certainly for health research in particular. However, much of the investment was in equipment, and highly qualified personnel are needed to maintain and operate this equipment, but there is no specific program to support that. This is very expensive, because this complex equipment needs highly trained personnel to operate and maintain it.

In terms of the doctoral students, potentially qualitatively we need to do better. Certainly quantitatively I see that we are very competitive in quite a number of areas in health research. We are part of an international program called Human Frontier Science Program. In terms of the students who are being trained, the return on our investment is two and a half times what we are investing. That example shows that in some areas we are actually doing pretty well. Having said that, yes, obviously we need also to develop some other areas where we are not doing so well.

Ms. McCuaig-Johnston: I would like to address first the issue of weak support from industry for science and technology for research and development. This is, I believe, the thrust of the federal research and development review that was announced in the last federal budget, so we are looking forward to seeing how that develops over the coming months. That will certainly be one thing that will address it.

As for what NSERC is doing, we launched a new program recognizing that we thought that small and medium-sized enterprises, SMEs, particularly needed to partner more effectively with universities. We launched a new program last December, under our Strategy for Partnerships and Innovation; it

pharmaceutiques et de biotechnologie. J'ai mentionné le programme Rx&D que nous mettons en œuvre de concert avec les entreprises qui font beaucoup de recherche pharmaceutique au Canada. Ces sociétés appuient non seulement des projets de subventions, mais aussi la formation d'étudiants des deuxième et troisième cycles, des stagiaires postdoctoraux et de nouveaux chercheurs. Elles participent en outre avec nous au financement des chaires.

C'est un petit pas dans la bonne direction. Il reste encore beaucoup à faire. Nous croyons qu'il est important d'établir un dialogue pour faire comprendre au secteur privé à quel point il est essentiel pour les entreprises d'investir dans la recherche pour avoir le personnel hautement qualifié dont elles ont besoin. Nous avons également le programme Des sciences aux affaires, dans le cadre duquel nous finançons des titulaires de doctorat pour qu'ils obtiennent une maîtrise en administration des affaires et répondent mieux ainsi aux besoins du secteur privé. Oui, il y a encore beaucoup de travail à faire, mais nous croyons que nous réaliserons des progrès grâce au partenariat et au dialogue avec le secteur privé.

Au chapitre des coûts indirects, nous savons qu'il y a des lacunes dans le financement. Heureusement, grâce à la Fondation canadienne pour l'innovation, il y a eu beaucoup d'investissements dans l'infrastructure, ce qui a été très avantageux pour la recherche en général et pour la recherche en santé, en particulier. Toutefois, l'essentiel de ces investissements a pris la forme d'équipements dont l'exploitation et l'entretien nécessitent un personnel hautement qualifié. Or nous n'avons aucun programme particulier de financement à cet égard. Cela est très coûteux parce qu'il s'agit d'équipements complexes qui imposent le recours à du personnel hautement qualifié.

Pour ce qui est des étudiants de doctorat, nous avons peut-être besoin de faire mieux sur le plan qualitatif. Nous sommes sûrement très compétitifs sur le plan quantitatif dans beaucoup de disciplines de la recherche en santé. Nous participons à un programme international intitulé Human Frontier Science Program. Dans le cas des étudiants en formation, le rendement de notre investissement est de 250 p. 100. Cet exemple montre que nous nous débrouillons en fait très bien dans certains domaines. Cela étant dit, oui, nous avons de toute évidence besoin de développer quelques autres domaines dans lesquels nos résultats ne sont pas aussi bons.

Mme McCuaig-Johnston : Je voudrais d'abord parler de la faiblesse du soutien de l'industrie à la recherche-développement en sciences et technologie. Je crois que cette question constitue le principal objet de l'examen fédéral de la R-D qui a été annoncé dans le dernier budget. Nous attendons les résultats de cet examen pour voir comment les choses évolueront dans les prochains mois. Nous pouvons sûrement nous attendre à ce que des mesures soient prises.

Quant à ce que fait le CRSNG, nous avons lancé un nouveau programme fondé sur l'idée que les PME en particulier doivent former des partenariats plus efficaces avec les universités. Nous avons lancé en décembre dernier un nouveau programme, dans le cadre de notre stratégie en matière de partenariats et d'innovation,

has a number of features for which we are finding huge take-up from companies. It is getting them into the research and development business for the first time.

The Engage Grants Program grants \$25,000 to a company for its first relationship with a particular researcher. It is small, but NSERC funds 100 per cent of the cost. Therefore, we are calling it "the first date is on us." After the relationship starts to work, and the companies see the value of working with a researcher, we believe they will go on to have other forms of research and make use of some of the other research and development initiatives available in the government that incent industry R&D.

The take-up of this has been astonishing, frankly. In the last four months we have had 148 applications, and 118 of these are viable and strong and are being funded. A number of others are still under review. We believe this is starting to really impact SMEs in particular. Most of the applications are from small companies; about two dozen are from medium-sized companies; and about a dozen are from large companies. Of these, 101 companies have never dealt with NSERC before. This is opening up to them new horizons for working with researchers, helping them to develop a capacity internally, and we believe that from there they can move to industrial R&D internship programs so they can get some of our students into the company for a period of time as researchers, and then industrial research and development fellowships as another potential initiative of which they can take advantage.

Innovation is not a technology on a shelf that has to be moved over to a company. It is in people's heads. Companies need to develop this capacity internally, and they are doing that now through some of these new initiatives.

In indirect costs, this program is administered through SSHRC and is fairly new in the suite of federal programs. In one of my former positions back in the 1980s, I was in the Ministry of State for Science and Technology, and indirect costs were seen to be only provincial jurisdiction. Now the federal government has moved in to recognize that indirect costs of research are something the federal government can assist with, and just in the last budget the federal government made an additional contribution of \$8 million to that program.

Regarding the OECD and our ranking, it is absolutely true that we do not do as well on post-graduate standings as other countries. At the same time, to the extent that we can help, NSERC is advancing strong support by assisting 43 per cent of eligible post-graduate students, up from 33 per cent a decade ago. That indicates there is movement and progress in Canada, but clearly we need to do better on that one international measure.

qui présente un certain nombre de caractéristiques que les entreprises ont énormément apprécées. Le programme leur permet d'accéder pour la première fois au domaine de la R-D.

Le Programme de subventions d'engagement partenarial accorde 25 000 \$ à une entreprise pour qu'elle établisse un premier contact avec un chercheur particulier. La subvention est relativement minime, mais le CRSNG finance 100 p. 100 des coûts : nous disons chez nous que « le premier rendez-vous est à notre compte ». Une fois que la relation a pris forme et que l'entreprise se rend compte de la valeur de sa collaboration avec un chercheur, nous croyons que la relation se maintiendra, qu'il y aura d'autres formes de recherche et que l'entreprise aura recours à d'autres initiatives de R-D que le gouvernement met à sa disposition.

L'intérêt manifesté par les entreprises a été vraiment étonnant. Dans les quatre derniers mois, nous avons reçu 148 demandes dont 118 ont été jugées rentables et recevront du financement. Beaucoup d'autres sont encore à l'examen. Nous croyons que ce programme commence à avoir des incidences réelles sur les PME. La plupart des demandes viennent de petites entreprises. Deux douzaines viennent d'entreprises moyennes et peut-être une douzaine, de grandes entreprises. Parmi les demandes, 101 ont été envoyées par des sociétés qui n'avaient jamais eu affaire au CRSNG auparavant. Le fait de collaborer avec des chercheurs leur ouvre de nouveaux horizons et leur permet de développer des capacités internes. Nous croyons qu'à partir de là, elles pourraient passer aux programmes de stagiaires en R-D industrielle afin d'avoir chez eux, pendant une certaine période, quelques-uns de nos étudiants comme chercheurs. Elles pourraient aussi envisager des bourses en R-D industrielle comme autre initiative dont elles peuvent se prévaloir.

L'innovation n'est pas un produit gardé sur une étagère qu'on peut expédier à une entreprise. Elle réside dans la tête des gens. Les entreprises doivent développer cette capacité à l'interne. Elles le font à l'heure actuelle en recourant à certaines de nos nouvelles initiatives.

Pour ce qui est des coûts indirects, le programme est administré par le CRSHC. C'est un élément relativement neuf de la série des programmes fédéraux. J'ai travaillé dans les années 1980 au ministère d'État chargé des Sciences et de la Technologie. À l'époque, nous considérions que les coûts indirects relevaient exclusivement de la compétence provinciale. Depuis, le gouvernement fédéral a reconnu qu'il pouvait intervenir dans le domaine des coûts indirects de la recherche. Il a donc affecté des crédits supplémentaires de 8 millions de dollars à ce programme dans le dernier budget fédéral.

En ce qui concerne l'OCDE et notre classement, il est tout à fait vrai que nous n'avons pas d'aussi bons résultats que les autres pays dans le domaine des études supérieures. En même temps, le CRSNG apporte un appui ferme, dans la mesure de ses moyens, en aidant 43 p. 100 des étudiants admissibles des deuxième et troisième cycles, par rapport à 33 p. 100, il y a 10 ans. Cela indique que des progrès sont réalisés au Canada, mais il est évident que nous devons faire mieux pour améliorer notre classement international.

Ms. Yasmeen: Thank you for the questions. SSHRC researchers have quite a bit of experience collaborating with others in the public, private and not-for-profit sectors. On your specific question regarding collaboration with the private sector, we were pleased in Budget 2007 to receive additional funds for work in the areas of management, business and finance. As a result, we issued a call for proposals that stimulated even greater collaboration between the social sciences and humanities community and the private sector. I will give you a few examples.

Tima Bansal at the University of Western Ontario has a network for business sustainability that has involved several large banks, Suncor Energy and others. TD Bank has actually adopted a sustainability policy based on the research done by her group. It was incredibly successful.

There are similar examples from Calgary in the energy sector. Frances Bowen from the business school there is an example. Other examples include arts and humanities and theatre scholars working in Kitchener-Waterloo with 11 companies, making that whole environment work more successfully as a result of some collaborative investments.

The challenge of tracking and reporting on this collaboration is the interesting part, because some of it happens off the SSHRC balance sheet. There is an issue of being able to effectively capture how much of that collaboration and investment is actually going on.

Right now, we are redesigning our programs to make opportunities for this kind of collaboration even more accessible and flexible, so we are reviewing our files. A tremendous amount of financial and in-kind support is being leveraged through our grants by the public, private and not-for-profit sectors.

Regarding the indirect costs, I echo the remarks of my colleagues. However, I remarked earlier that many of the researchers we are funding in this area recognize that public investments in education and health are some of the largest public investments we have in Canada. Do we need to look at a different business model? This is what the researchers are asking. That is not a SSHRC position; I am just quoting some of the work we are funding.

We can do better in this country in terms of doctoral students. Currently, we fund 7 per cent of the top graduate students in Canada, and SSHRC is the main funding body for social sciences and humanities. We know that former SSHRC doctoral fellowship holders are successful throughout the public, private and not-for-profit sectors. I will give a few examples. Jayson Myers of the Canadian Manufacturers & Exporters is a former SSHRC doctoral fellowship holder. Tiff Macklem, number two at the Bank of Canada, is a former SSHRC fellowship holder.

We can do better, and we would be very pleased to have the opportunity to do much better.

Mme Yasmeen : Je vous remercie de vos questions. Les chercheurs du CRSHC ont beaucoup d'expérience dans la collaboration avec les secteurs public, privé et bénévole. Pour répondre à votre question précise concernant la collaboration avec le secteur privé, je vous dirais que nous avons été heureux de recevoir des fonds supplémentaires dans le budget 2007 pour travailler dans les domaines de la gestion, des affaires et des finances. Nous avons donc lancé un appel de propositions qui a engendré une collaboration encore plus grande entre la communauté des sciences sociales et humaines et le secteur privé. Je vais vous donner quelques exemples.

À l'Université Western Ontario, Tima Bansal a établi un réseau pour la rentabilité du monde des affaires auquel participaient plusieurs grandes banques, la société Suncor et d'autres. En fait, la Banque TD a adopté une politique de rentabilité fondée sur la recherche réalisée par le groupe de Tima. Ce projet a eu un succès extraordinaire.

Je peux vous donner des exemples semblables venant du secteur de l'énergie à Calgary. Il y a celui de Frances Bowen, de la faculté de commerce de l'Université de Calgary. J'ai d'autres exemples du secteur des arts et des sciences humaines et de spécialistes du théâtre travaillant à Kitchener-Waterloo en collaboration avec des sociétés d'informatique. Il s'agit d'investissements conjoints qui ont assuré un grand succès à différentes initiatives.

Il est parfois assez difficile de suivre ces projets de collaboration et d'en faire état parce que certains d'entre eux ne figurent pas dans le bilan du CRSHC. Il faudrait trouver des moyens de déterminer dans quelle mesure les collaborations et les investissements se poursuivent.

En ce moment, nous repensons nos programmes pour rendre les occasions de collaboration encore plus accessibles et plus souples. Nous revoyons donc nos dossiers. Un soutien très considérable en espèces et en nature est obtenu des secteurs public, privé et bénévole grâce à nos subventions.

Pour ce qui est des coûts indirects, je suis d'accord avec mes collègues. Toutefois, j'ai noté tout à l'heure que beaucoup des chercheurs que nous finançons dans ce domaine reconnaissent que les investissements publics dans l'éducation et la santé comptent parmi les plus importants que nous ayons au Canada. Avons-nous besoin d'envisager un modèle de gestion différent? C'est ce que les chercheurs veulent savoir. Ce n'est pas la position du CRSHC. Je ne fais que citer des travaux que nous avons financés.

Le Canada peut faire mieux au chapitre des étudiants de doctorat. À l'heure actuelle, nous finançons 7 p. 100 des meilleurs étudiants des deuxième et troisième cycles. Le CRSHC est le principal organisme de financement pour les sciences sociales et humaines. Nous savons que les anciens titulaires de bourse de doctorat du CRSHC ont bien réussi dans les secteurs public, privé et bénévole. Je peux vous donner quelques exemples. Jayson Myers, des Manufacturiers et Exportateurs canadiens, est un ancien boursier de doctorat du CRSHC, de même que Tiff Macklem, le numéro deux de la Banque du Canada.

Nous pouvons faire mieux, et nous serions très heureux d'avoir l'occasion de le faire.

The Chair: Thank you very much. Research and innovation is very exciting stuff, and you gave great examples.

Senator Ogilvie: Thank you for being here this evening. You certainly represent three very important organizations in Canadian research, Canadian higher education and Canadian society.

I want to ask one specific question, and I think I will direct it to Ms. McCuaig-Johnston at NSERC. I will preface it with an observation. Generally speaking, we refer to our Canadian universities as being roughly divided into three categories: the small, primarily undergraduate universities; the medium-sized universities; and large universities. I will focus on the small, primarily undergraduate universities.

In this committee we are dealing with access to post-secondary education. Very clearly at the graduate and professional program level, access is an issue, as well. Usually, students come from an undergraduate program in order to get there. They need to be motivated and developed to a point where they can actually enter such a program. However, one, they want to be motivated towards it, and two, they have the skills, background and preparation to be accepted into our very successful graduate and professional programs.

A number of years ago, Eugene Garfield created *Current Contents*, which is a journal that abstracts the world's major refereed scientific journals. As a result, he had access to an enormous database of all aspects of science. He wrote two articles that analyzed where successful scientists came from in the United States. He found that disproportionately — that is, higher numbers based on the numbers that actually go through the institutions — the high-quality primarily undergraduate universities in the United States were disproportionately successful in motivating young people to go on to successful scientific careers as ultimately measured by their publications, citations, positions, and so on once they became scientists.

In the most recent granting awards for this year, we have once again heard professors in small universities arguing that they were not very successful in their NSERC applications; in certain institutions, a lower percentage were successful. Ms. McCuaig-Johnston, I realize that all grants need to be based on excellence as excellence is defined, but we would assume that one part of excellence is the motivation of young people at the undergraduate level to ultimately go on to scientific and other kinds of professional careers.

Does NSERC recognize the unique environments at the primarily undergraduate institutions with regard to their unique strengths and so provide a different competitive basis for awarding grants to some level than it does for those in the other, much more powerful research-oriented institutions?

Le président : Merci beaucoup. La recherche et l'innovation sont des sujets vraiment passionnants. Vous nous avez donné d'excellents exemples.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie de votre présence au comité ce soir. Vous représentez trois organisations très importantes de la recherche, de l'enseignement supérieur et de la société du Canada.

Je voudrais poser une question précise à Mme McCuaig-Johnston, du CRSNG, mais j'aimerais d'abord formuler une observation. D'une façon générale, nous répartissons nos universités entre trois catégories : les petites universités offrant surtout des programmes de premier cycle, les universités moyennes et les grandes universités. Je veux principalement parler des petites universités offrant surtout des programmes de premier cycle.

Le comité examine actuellement l'accès à l'éducation postsecondaire. Il est évident que l'accès pose également un problème aux niveaux supérieurs et dans les programmes professionnels. Ordinairement, les étudiants doivent avoir franchi l'étape du premier cycle pour en arriver là. Ils doivent être motivés et être assez compétents pour accéder à un tel programme. Toutefois, ils veulent premièrement être motivés et, deuxièmement, ils ont les compétences, les antécédents et la préparation nécessaires pour être acceptés dans nos excellents programmes supérieurs et professionnels.

Il y a un certain nombre d'années, Eugene Garfield a créé *Current Contents*, revue qui présente des résumés des articles publiés dans les grandes revues scientifiques arbitrées du monde. Il a ainsi eu accès à une énorme base de données portant sur tous les aspects de la science. Il a écrit deux articles dans lesquels il a examiné d'où venaient les scientifiques de renom des États-Unis. Il a constaté qu'ils venaient dans une mesure disproportionnée — c'est-à-dire en nombres relativement plus élevés que les étudiants inscrits dans les établissements — des universités de haut calibre offrant surtout des programmes de premier cycle. Ces établissements parvenaient mieux que les autres à motiver les jeunes et à les inciter à se lancer dans des carrières scientifiques et à y réussir, comme en témoignent leurs publications, citations, positions, et cetera.

Lors de l'octroi le plus récent de bourses, cette année, nous avons encore une fois entendu des membres du corps enseignant de petites universités dire que leurs demandes adressées au CRSNG n'avaient pas eu beaucoup de succès. Dans certains établissements, un pourcentage moindre de demandes ont été acceptées. Madame McCuaig-Johnston, je comprends bien que toutes les bourses et subventions doivent être basées sur l'excellence, selon la définition acceptée de ce terme, mais nous devons supposer qu'une part de l'excellence réside dans la motivation des jeunes diplômés du premier cycle et leur détermination à embrasser des carrières scientifiques et professionnelles.

Le CRSNG reconnaît-il l'environnement unique et les points forts particuliers des universités offrant principalement des programmes de premier cycle et les classe-t-il, par conséquent, dans une catégorie différente quant aux critères d'octroi des bourses et subventions, par rapport aux établissements beaucoup plus puissants axés sur la recherche?

Ms. McCuaig-Johnston: If your question is whether we have a different set of criteria or a different standard for small university professors and researchers than for medium or large ones, the answer would be no. We are looking for excellence wherever it lies, and very often you will find it in a small university where there has been a particular focus on a particular niche area.

For example, I think of the University of Prince Edward Island. It is very strong in bio-energy, veterinary areas of research and other aspects of agriculture. Even small universities can have strong areas of research. Indeed, that university recently attracted one of the Canada Excellence Research Chairs, which attracted millions of dollars to that chair and the suite of students who will be working in projects around that individual on areas of ocean and fish research.

Therefore, no, there is not a different standard of excellence. There is a bar of excellence, which admittedly we are setting very high, but we believe our researchers are up to it.

When you talk about undergraduate students, though, we do agree it is extremely important for them to get the practical experience of what it is like to be a researcher and what it is like to work with one. That is the reason for our undergraduate students research program, which funded \$18.6 million just this past year in support of 4,150 students across the country. It provides funding for students to work in a university lab or a company. They would be getting \$4,500 under this research award program, plus a minimum 25 per cent top-up from the university or company. This would be for a four-month work term. That is the kind of experience that will turn students on to science and engineering. If they can get some practical experience at the undergraduate level, that entices them to go on to the master's level and potentially to the doctoral level after that.

Senator Ogilvie: I will follow up on that. I appreciate your answer, and I know that SSHRC has been trying hard to get professors to collaborate on more significant kinds of programs. The one at the University of Prince Edward Island involves that kind of organization. I also recognize the summer and other support scholarships to the students that you have mentioned, but in order to use them, the students have to go to someone who has the funds to be carrying out an active research program.

I come back to the idea of excellence. I ask this question because academics working primarily in undergraduate institution do not generally have access to doctoral programs or to post-doctoral fellows of research-intensive character. It is not necessarily that their research is not of a high quality; it is that the measures of that, through frequency of publications and other such recognition, cannot compete in a flat basis with those in much larger institutions with much larger research programs.

Mme McCuaig-Johnston : Je crois que vous voulez savoir si nous avons un ensemble distinct de critères ou une norme différente pour les professeurs et les chercheurs des petites universités, par rapport aux moyennes et grandes universités. La réponse est non. Nous cherchons l'excellence là où elle se trouve. Il arrive souvent qu'on la trouve dans une petite université qui s'est intéressée à un créneau particulier.

Je pense par exemple à l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard. Elle est très forte en bioénergie, dans la recherche vétérinaire et dans d'autres aspects de l'agriculture. Même les petites universités peuvent avoir des secteurs de recherche très forts. En fait, cette université a réussi à obtenir une des Chaires d'excellence en recherche du Canada, ce qui lui a rapporté des millions de dollars et une foule d'étudiants qui s'occuperont de projets de recherche sur l'océan et le poisson.

Bref, non, nous n'avons pas une norme d'excellence différente. Nous avons défini un niveau d'excellence qui, nous l'admettons, est très élevé. Nous croyons cependant que nos chercheurs peuvent l'atteindre.

Quand vous parlez d'étudiants du premier cycle, nous convenons volontiers qu'il est extrêmement important pour eux d'acquérir de l'expérience pratique de la recherche et du travail avec des chercheurs. C'est la raison pour laquelle nous avons un programme de bourses de recherche de premier cycle, qui a offert l'année dernière 18,6 millions de dollars à 4 150 étudiants de tous les coins du Canada. Les fonds permettent aux étudiants de travailler dans un laboratoire d'université ou dans une entreprise. Ils obtiennent 4 500 \$ du programme et un supplément minimum de 25 p. 100 de l'université ou de l'entreprise pour une période de quatre mois. Voilà le genre d'expérience qui incite les étudiants à s'orienter vers les sciences et le génie. S'ils peuvent acquérir une certaine expérience pratique au premier cycle, cela les encourage à faire des études de maîtrise et peut-être de doctorat.

Le sénateur Ogilvie : Je vais poursuivre dans la même veine. Je vous remercie de votre réponse. Je sais que le CRSNG a fait beaucoup d'efforts pour inciter les membres du corps enseignant à collaborer à des programmes plus importants. Le programme de l'Université de l'Île-du-Prince-Édouard fait intervenir une organisation de ce genre. Je suis également conscient des bourses d'été et des autres moyens de soutien des étudiants que vous avez mentionnés. Toutefois, pour s'en prévaloir, les étudiants doivent trouver quelqu'un qui a obtenu des fonds afin de réaliser un programme actif de recherche.

Je reviens à l'idée d'excellence. Je pose la question parce que les universitaires qui travaillent surtout dans un établissement de premier cycle n'ont généralement pas accès aux bourses doctorales ou postdoctorales fortement axées sur la recherche. Ce n'est pas nécessairement parce que leurs recherches ne sont pas d'un calibre suffisant. C'est simplement que la façon de mesurer ce calibre, en s'appuyant sur la fréquence des publications et d'autres mesures de même nature, ne leur permet pas de concurrencer directement ceux qui travaillent pour des établissements beaucoup plus grands dotés de programmes de recherche nettement plus étendus.

I urge that we look at that aspect of the undergraduate situation, because we have concerns about the declining numbers of Canadian students going on to doctoral and other programs in certain key areas. I would submit that we really do need to take a slightly different look at how we fund research programs at the undergraduate level. I would not for a moment suggest that we not be looking at quality, but more the way in which we measure quality in terms of frequency of publication over time and the time to conclusion itself, and there are a number of factors. We must not overlook the importance of motivating young Canadians at the undergraduate level in these institutions to be able to go on to further scientific and other professional careers.

Ms. McCuaig-Johnston: You open up a very important issue when you look at the measurement of performance in research. It is absolutely right that patents and papers are the olden-days way of measuring. They still exist, and they are still highly valued in the research community, but when you are talking about innovation, you have to be much more expansive and creative about what you are looking for in the behaviour of professors in their partnerships, in the way they collaborate and their contributions in the networks of centres of excellence and similar contexts. All universities are looking at this now.

I know the other councils have looked at this too, and at NSERC, in our peer review process we have been changing how we look at what is valued and how we assess interdisciplinary work, because sometimes it is a matter of taking researchers from one discipline and matching them up with quite a different discipline. There must be flexibility in the membership of peer review committees and what exactly they are measuring.

Mr. Chartrand: It is absolutely imperative that we tackle this, because innovation is important. There has certainly been recognition, and the National Institutes of Health, NIH, has had a number of papers on this of the fact that when we are supporting big research, we have a tendency to support conservative research as opposed to innovative research. There is a lot of innovation in these smaller universities, if for no other reason than they have to be innovative, they do not have a choice. To capture this, there are new ways to look at the evaluation, and some of them are very ingenious. One has been promoted by the Bill & Melinda Gates Foundation and we are looking into it. It is basically an anonymous grant proposal where the evaluators do not know the researcher's name or track record or location, and they have to judge the innovation of his or her ideas. It is a form of a catalyst grant. Once that part gets going, maybe it is worth investing more into it in a second step.

Ms. Yasmeen: To echo my colleagues' comments, part of our program architecture renewal is exactly to look at how best to evaluate multiple forms of scholarly contribution and broaden out the training of our committees as well as who sits on those committees, and that is absolutely central. Looking at the alternative forms of peer review is worth doing for all three

Je vous exhorte à considérer cet aspect des établissements de premier cycle. Nous nous inquiétons de la baisse du nombre d'étudiants canadiens inscrits à des programmes de doctorat et à d'autres programmes spécialisés. Je soutiens que nous avons vraiment besoin de modifier légèrement notre façon de financer les programmes de recherche au premier cycle. Je ne suggère absolument pas de faire abstraction de la qualité. J'aimerais simplement qu'on tienne compte de la façon de mesurer cette qualité en fonction de la fréquence des publications, de la durée des recherches et d'un certain nombre d'autres facteurs. Nous ne pouvons pas sous-estimer l'importance de motiver les jeunes étudiants du premier cycle pour les inciter à faire des études supérieures et à embrasser des carrières scientifiques et professionnelles.

Mme McCuaig-Johnston : Vous soulevez une question très importante concernant la façon de mesurer la performance en recherche. Il est absolument vrai que la vieille façon de procéder était fondée sur les brevets et les publications. Ces éléments existent encore et ont toujours une grande valeur dans la communauté de la recherche. Toutefois, quand on parle d'innovation, il faut faire preuve d'une plus grande imagination quant à ce qu'on cherche dans le comportement des professeurs, leurs partenariats, leur façon de collaborer et leur contribution à des réseaux de centres d'excellence et à des contextes du même ordre. Toutes les universités ont maintenant adopté ce modèle.

Je sais que les autres conseils y ont également pensé. Au CRSNG, nous avons, dans le cadre de notre processus d'examen par les pairs, modifié la façon d'évaluer le travail interdisciplinaire parce qu'il faut parfois prendre des chercheurs d'une discipline et trouver des correspondances dans des disciplines très différentes. La composition des comités d'examen par les pairs doit être assez souple, il faut déterminer avec précision ce que ces comités mesurent.

M. Chartrand : Il est impératif d'affronter ce problème car l'innovation est importante. Il est certainement admis — les National Institutes of Health des États-Unis ont produit un certain nombre de documents à ce sujet — que lorsqu'il est question d'appuyer de grands travaux de recherche, on a tendance à choisir les recherches classiques par opposition à des recherches novatrices. Il y a beaucoup d'innovation dans les petites universités, ne serait-ce que parce qu'elles n'ont pas d'autre choix que de se montrer innovatrices. Pour en tenir compte, il y a de nouveaux moyens d'évaluation, parfois très ingénieux. Nous examinons actuellement l'un de ces moyens, qui est préconisé par la Fondation Bill & Melinda Gates. Il s'agit essentiellement de propositions anonymes qui sont confiées à des évaluateurs ne connaissant rien des auteurs, de leurs réalisations ni de leur établissement. Les évaluateurs doivent simplement juger le caractère novateur des idées exposées. C'est en quelque sorte une subvention de catalyse. Une fois la première évaluation terminée, on détermine dans une seconde étape s'il vaut la peine d'investir davantage dans la proposition.

Mme Yasmeen : Pour faire suite aux observations de mes collègues, je dirais que le renouvellement de l'architecture de nos programmes nous permet justement d'aborder la meilleure façon d'évaluer de multiples formes de contributions, d'élargir la formation de nos comités et d'en examiner la composition. Cela est absolument essentiel. Il vaut vraiment la peine que les

councils. The other example I would suggest is the work in the U.S. of *Imagining America*, which is a whole consortium looking at the impact of arts and humanities in public life and finding a way to value that within the peer or expert review process.

Senator Cordy: Today's discussion about research is very interesting. Our committee is studying access to post-secondary education, so if we look at research from that perspective, we look at how a university creates the right balance between teaching and research. Research can certainly bring dollars into a university, but you have to create that balance. The program to fund undergraduate students is excellent. Has it been in place long enough to do any research on whether this actually whets the appetite of the undergraduate students so that those who are involved with undergraduate research are more likely to go on to master's degrees, doctorates or post-doctoral studies after they get an initiation at first or second year university? Maybe it is because I am from a small province, but I have also heard that sometimes the smaller universities feel they are at a disadvantage, when it comes to getting some of the really large grants, compared to the larger universities that have more facilities on site.

Ms. McCuaig-Johnston: I could respond to your point on the undergraduate research awards. Indeed, we have just completed an evaluation of that program, and I can provide a copy to the committee. It found that 90 per cent of the respondents, the students, found their experience under the program to be good to outstanding. A majority felt that they had acquired substantive research and development skills. Interest in R&D was higher for 80 per cent of the respondents. They found that the industrial partners provided a stimulating work environment, as well as good supervision and instruction, and 76 per cent said that on the basis of this experience they planned to go on to do a post-graduate degree, and 28 per cent said they would be staying in school longer because of their experience with the Undergraduate Student Research Awards Program. That is from a survey of the students about what they felt they got from that program.

Mr. Chartrand: Even earlier than that, a couple of years ago CIHR launched a program called Synapse where we enrolled quite a number of researchers as mentors for high school students. Upwards of 3,000 mentors have signed up to train high school students. Judging from the reaction of students, it is influential in their outlook on undergraduate and graduate studies.

Ms. Yasmeen: SSHRC allows for the support of undergraduate students as research assistants within our grants. Unfortunately, we do not have a similar initiative as that of our sister councils in undergraduate awards. We do not have the resources for that, although we want to move in that direction if possible. It is worth doing, and our council has reiterated that to us several times.

trois conseils envisagent des formes différentes d'examen par les pairs. L'autre exemple que je propose concerne le programme américain *Imagining America*, qui comprend tout un consortium chargé d'examiner les incidences des arts et des sciences humaines sur la vie publique et de trouver des moyens d'en tenir compte dans le contexte du processus d'examen par les pairs ou par des experts.

Le sénateur Cordy : Notre discussion d'aujourd'hui sur la recherche est très intéressante. Notre comité étudie l'accès à l'éducation postsecondaire. Pour examiner la recherche sous cet angle, nous nous efforçons de déterminer de quelle façon l'université trouve un juste équilibre entre l'enseignement et la recherche. La recherche peut certainement rapporter de l'argent à l'université, mais celle-ci doit réaliser l'équilibre nécessaire. Le programme visant à financer des étudiants de premier cycle est excellent. Toutefois, existe-t-il depuis assez longtemps pour qu'il soit possible de dire si les étudiants qui ont fait de la recherche de premier cycle sont plus susceptibles que les autres de faire une maîtrise ou un doctorat ou encore d'entreprendre des études postdoctorales après avoir été initiés à la recherche au cours de leur première ou de leur deuxième année d'université? C'est peut-être parce que je viens d'une petite province, mais j'ai entendu dire que, lors de l'attribution des très grandes subventions, les petites universités se sentent parfois défavorisées par rapport aux grandes qui ont plus d'installations sur place.

Mme McCuaig-Johnston : Je peux répondre à votre question concernant les bourses de recherche de premier cycle. Nous venons en fait de terminer une évaluation de ce programme. Je peux fournir au comité un exemplaire du rapport. Celui-ci révèle que 90 p. 100 des étudiants qui ont répondu ont jugé que l'expérience acquise dans le cadre du programme était bonne à exceptionnelle. La majorité croyait avoir acquis des compétences de base en recherche-développement. Pour 80 p. 100 des répondants, l'intérêt porté à la R-D avait augmenté. Les participants ont trouvé que les partenaires industriels leur ont assuré un environnement de travail stimulant, une bonne supervision et une bonne formation. De plus, 76 p. 100 ont dit que, se fondant sur cette expérience, ils avaient l'intention d'obtenir un diplôme d'études supérieures, et 28 p. 100 ont affirmé qu'ils étudieraient plus longtemps à cause de leur participation au Programme de bourses de recherche de premier cycle. Ces chiffres sont tirés de l'enquête menée auprès des étudiants pour connaître leur avis sur le programme.

M. Chartrand : Même avant cela, les IRSC avaient lancé, il y a deux ans, un programme appelé Synapse dans le cadre duquel nous avons recouru à un grand nombre de chercheurs pour qu'ils servent de mentors à des étudiants de niveau secondaire. Plus de 3 000 chercheurs avaient offert leurs services. D'après la réaction des étudiants, l'expérience avait influencé leur perception des études de premier cycle et des études supérieures.

Mme Yasmeen : Le CRSHC permet aux bénéficiaires de subventions de financer des étudiants de premier cycle à titre d'adjoints de recherche. Malheureusement, nous n'avons pas des programmes de bourses de premier cycle semblables à ceux des autres conseils. Nous n'avons pas les moyens d'établir de tels programmes, même si nous souhaitons nous orienter dans cette direction si possible. Il serait utile de le faire. Notre conseil nous l'a dit à plusieurs reprises.

Our president, Chad Gaffield, sees the worlds of teaching and research as interrelated: Good research nourishes the teaching environment and vice versa. The undergraduate degree is increasingly becoming a research-oriented degree, with problem-based learning and that sort of approach. We are a long way away from the old-fashioned rote learning — open your head, pour in facts and learn everything you need to know by reading a particular book. Mr. Gaffield likes to say, “You do not learn to play tennis by reading books about tennis. You learn to play tennis by playing tennis.”

Increasingly, we understand that one learns these fields of social sciences and humanities, health or natural sciences and engineering by doing it and engaging directly in the research. That needs to happen as early as possible in the process. Teaching is evolving, and that is, indeed, becoming the case. That is to be encouraged.

Senator Cordy: Regarding the idea of involvement of the private sector in university-level research, we read about other countries where the private sector seems more ready to offer money for research at the university level. Should we provide incentives, through tax incentives or whatever, so that private industry is not as reluctant to become involved at the university? Are private sector companies more likely to become involved in health or science and engineering than in the humanities and social sciences? Ms. Yasmeen gave an indication earlier of banks and private sector organizations that are coming to the forefront to help in the social sciences and humanities. Are they more likely to become involved in something where they can see a financial benefit to their industry if they support research in engineering or health?

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC's Strategy for Partnerships and Innovation, which we launched in December, is directed to that exact challenge. We are starting to see companies become more enthused about partnering with universities. In the past, we have had the Collaborative Research and Development Grants program, which supports substantive partnerships to the tune of several million dollars per partnership.

A smaller program is aimed at small and medium-sized companies. It is already receiving significant support. The Networks of Centres of Excellence, NCE, has been in place since 1989 and has to a large extent had company involvement through the years.

Business-led Networks of Centres of Excellence is much newer. That is an innovation to get companies to set the agenda for research done in the companies and in the universities for true network collaboration. These are business-led networks, which like the classic NCE, connect all the researchers in a particular discipline across Canada, not only physically in one centre. The business-led networks are powerful. We are starting to see strong company participation and take-up of those initiatives.

Notre président, Chad Gaffield, croit que les mondes de l'enseignement et de la recherche sont étroitement liés : une bonne recherche renforce l'environnement d'enseignement, et vice-versa. Le diplôme de premier cycle est de plus en plus orienté sur la recherche grâce à l'enseignement fondé sur la résolution des problèmes et ce genre d'approche. Nous sommes très loin de l'apprentissage par mémorisation consistant à s'ouvrir l'esprit, à enregistrer des faits et à apprendre tout ce qu'il faut en lisant tel ou tel ouvrage. M. Gaffield dit souvent : « On n'apprend pas à jouer au tennis en lisant des livres sur le tennis. On apprend le tennis en jouant au tennis. »

Nous comprenons de plus en plus que l'apprentissage en sciences sociales et humaines, en santé, en sciences naturelles et en génie se fait par la pratique et par une participation directe à la recherche. Cela doit se produire aussitôt que possible dans le processus. L'enseignement évolue. C'est certainement le cas. Il faut l'encourager.

Le sénateur Cordy : Au sujet de la participation du secteur privé à la recherche universitaire, nous avons lu des textes selon lesquels il y a d'autres pays où le secteur privé est plus disposé que chez nous à financer des travaux de recherche dans les universités. Devrions-nous offrir des encouragements fiscaux et autres pour inciter les entreprises à aider les universités? Les entreprises privées sont-elles plus susceptibles de financer des travaux en santé, en sciences ou en génie que dans les sciences sociales et humaines? Mme Yasmeen a parlé tout à l'heure de banques et d'organismes privés qui prennent l'initiative d'offrir de l'aide dans le domaine des sciences sociales et humaines. Sont-ils plus susceptibles de financer des travaux en santé ou en génie pouvant être avantageux pour leur secteur?

Mme McCuaig-Johnston : La Stratégie du CRSNG en matière de partenariats et d'innovation, que nous avons lancée en décembre, vise justement à affronter ce problème. Nous commençons à voir des entreprises s'enthousiasmer pour des partenariats avec des universités. Dans le passé, nous avions le programme des Subventions de recherche-développement coopérative, qui appuyait d'importants partenariats en avançant des montants pouvant atteindre plusieurs millions de dollars.

Nous avons un programme de moindre envergure destiné aux PME, qui fait déjà l'objet d'un appui assez important. Les Réseaux de centres d'excellence existent depuis 1989 et ont réussi dans une large mesure à encourager les entreprises à participer.

Les Réseaux de centres d'excellence dirigés par l'entreprise sont beaucoup plus récents. Il s'agit d'une innovation visant à amener les entreprises à fixer les objectifs de la recherche faite dans les sociétés et les universités dans le cadre d'une vraie collaboration en réseau. Ce sont des réseaux dirigés par l'entreprise qui, comme les réseaux classiques, regroupent tous les chercheurs d'une discipline particulière au Canada, sans qu'ils travaillent tous dans un même centre. Les réseaux dirigés par l'entreprise sont puissants. Nous commençons à voir une participation de plus en plus forte des sociétés à ces initiatives.

Mr. Chartrand: In the case of health research, there are three main sectors — pharmaceutical, biotechnology and medical devices companies. The sector most likely to invest in research is the pharmaceutical companies.

It has been a struggle for them in recent years because branches in Canada may have their headquarters elsewhere. It may also be more cost competitive to conduct research elsewhere. Particularly in the case of clinical trials, it is less costly and easier to recruit patients in countries like China and India than it is in Canada. It is a question of population and cost.

Encouraging business involvement has been difficult. We need to reposition ourselves with regards to what we have to offer to the pharmaceutical industry in research. The high quality of our research they cannot easily find elsewhere. Canada has a strong pre-clinical trial research community. That is part of the dialogue we have had with the pharmaceutical industry, in which they are quite interested.

Ms. Yasmeen: Over the last few years, we were invited to participate in dialogues organized by Philanthropic Foundations Canada in collaboration with universities and several private sector partners interested in looking at some of the tax laws. There were discussions about providing incentives for philanthropic foundations in the private sector to invest in the research agenda. I am not an expert on that, but I understand that has been an issue over the years and is worth looking at.

Investment by the private sector into the world of research is an exchange of value. We see a huge appetite for involvement, whether you talk about financial or in-kind contributions. We should not discount the importance of in-kind contributions — collaborators providing time, space or executives to be involved in a project.

Our community sometimes thinks of itself as not as well endowed compared to health or natural sciences and engineering when it comes to private-sector collaboration. However, we have seen much interest emerging in our grants in recent years, including small- and medium-sized enterprises. Fifth Town Artisan Cheese Company in Prince Edward County is working with Yolande Chan at Queen's University. They see that connection as worth their time to be involved in a regional economic development project.

It is an exchange of value that should be expressed. We should look at the largest possible expression of an exchange of value between the research world and the private sector.

Senator Dyck: Since our committee is interested in access to education, I could not help but think back to the days when I started out at university. I was living on welfare and I had scholarships. I was fortunate in my second year to get a job working for a professor in the department of chemistry. He likely had an NSERC award. The next year I got a summer job with a professor in the department of biochemistry who also had a Medical Research Council award, as it was in those days.

M. Chartrand : Dans le cas de la recherche en santé, nous avons trois grands secteurs, les produits pharmaceutiques, la biotechnologie et les dispositifs médicaux. Le secteur le plus susceptible d'investir dans la recherche est celui des compagnies pharmaceutiques.

Ce secteur a connu des difficultés ces dernières années parce que les succursales canadiennes peuvent relever d'un siège social situé ailleurs qu'au Canada. Il peut aussi être plus avantageux de faire de la recherche ailleurs. Surtout dans le cas des essais cliniques, il est moins coûteux et plus facile de recruter des patients dans des pays comme la Chine et l'Inde qu'au Canada. C'est une question de population et de coût.

Il a été difficile d'encourager les entreprises à participer. Nous devons repenser notre position quant à ce que nous avons à offrir à l'industrie pharmaceutique dans le domaine de la recherche. Notre recherche est d'une qualité que l'industrie ne peut pas facilement trouver ailleurs. Le Canada a une forte communauté de recherche dans le domaine des essais précliniques. Cela fait partie du dialogue que nous avons établi avec l'industrie pharmaceutique, qui s'est montrée très intéressée.

Mme Yasmeen : Au cours des dernières années, nous avons été invités à participer à des dialogues organisés par Fondations philanthropiques Canada en collaboration avec les universités et plusieurs partenaires du secteur privé qui souhaitaient examiner certaines mesures fiscales. Il y a eu des discussions sur la possibilité d'offrir des encouragements aux fondations philanthropiques pour les inciter à investir dans la recherche. Je ne suis pas une experte de ce domaine, mais je crois savoir que cette question a fait l'objet d'examen au fil des ans et qu'elle vaut la peine qu'on s'y attarde.

L'argent investi par le secteur privé dans le monde de la recherche a une valeur d'échange. Il y a une très forte volonté de participer, qu'on parle de contributions en espèces ou en nature. Nous ne devrions pas sous-estimer l'importance des contributions en nature, sous forme de collaborateurs qui offrent du temps, des locaux ou des cadres chargés de participer à des projets.

Notre communauté considère parfois qu'elle est moins favorisée que les secteurs de la santé, des sciences naturelles ou du génie pour ce qui est de la collaboration du secteur privé. Toutefois, l'intérêt pour nos subventions s'est accru dans les dernières années, notamment parmi les PME. La société Fifth Town Artisan Cheese de l'Île-du-Prince-Édouard collabore avec Yolande Chan, de l'Université Queen's. Elle considère ce lien assez important pour participer à un projet de développement économique régional.

C'est un échange de valeurs qu'il faut mentionner. Nous devrions trouver des moyens d'exprimer de la manière la plus vaste possible cet échange entre le monde de la recherche et le secteur privé.

Le sénateur Dyck : Puisque notre comité s'intéresse à l'accès à l'éducation, je ne peux pas m'empêcher de penser à l'époque où j'ai commencé mes études à l'université. Je vivais de l'aide sociale et des bourses que j'obtenais. J'ai eu la chance, en deuxième année, de travailler pour un professeur du département de chimie. Il avait probablement obtenu une subvention du CRSNG. L'année suivante, j'ai eu un emploi d'été auprès d'un professeur du département de biochimie qui avait, lui aussi, obtenu une subvention du Conseil de recherches médicales, comme on l'appelait alors.

The financial barrier is a big one for many students. Before I was summoned to the Senate, I was the Associate Dean of Graduate Studies at the University of Saskatchewan. I had the pleasure and honour to work with many graduate students across campus. The vast majority often came with problems regarding time to completion and money. Because they were running out of money, they often had to work part-time, which made it more difficult to complete their studies.

My questions are related to access to financing and the scholarships provided to students by your organizations. What is the success rate of applications? Ms. Yasmeen said it was 7 per cent. Do the graduate scholarships last long enough? For example, is a graduate scholarship to complete a master's degree for one year or two years? It is unfortunate that many master's degree students take too long to complete their studies — close to three years, which is about twice as long as it should take. I want to know about the adequacy of funding and the success rates.

Ms. Yasmeen: We fund about 7 per cent of graduate students in the social sciences and humanities. Regarding the length of awards, the Canada Graduate Scholarships Master's Awards are for one year, if I am not mistaken, which is the same for all three councils; the Canada Graduate Scholarships Doctoral Awards are three or four years; and the SSHRC doctoral awards are four years. The Vanier Canada Graduate Scholarships are three years, if I am not mistaken; but I will have to ask my colleagues.

We had an evaluation, but I am not sure whether a correlation was drawn between length of funding and completion. My understanding is that the finding of a direct relationship between the length of award and completion was inconclusive. I will defer to my colleagues to go into greater detail. Certainly, access to funding is extremely important.

Ms. McCuaig-Johnston: The post-graduate scholarships at the master's level are \$17,300 per year; the doctoral scholarships are \$21,000 per year; and the industrial scholarship is \$15,000 per year plus a minimum top-up of \$6,000 per year. As I mentioned, NSERC funds 43 per cent of eligible post-doctoral students.

Mr. Chartrand: We have to consider that we are funding students through two streams. One is directly; the students apply to us, and we support them directly through awards. More students are supported through grants awarded to researchers. To determine the precise success rate of the students, we would have to factor in that a number of them are supported by grants.

It is a very good way to support students because you develop an association between a good training lab and students in need of training. In Canada, graduate students are an absolute necessity for researchers to conduct their research, more so than post-doctoral fellows, which would be more the case in the United States.

Beaucoup d'étudiants sont confrontés à l'obstacle financier. Avant d'être appelé au Sénat, j'étais doyen associé des études supérieures à l'Université de la Saskatchewan. J'ai eu le plaisir et l'honneur de travailler avec de nombreux étudiants des deuxième et troisième cycles. En grande majorité, ils venaient me voir pour me parler d'argent et du temps qu'il leur fallait pour finir leurs études. Comme ils étaient à court d'argent, ils devaient souvent travailler à temps partiel et avaient donc de la difficulté à finir leurs études.

Ma question porte sur l'accès des étudiants au financement et aux bourses de vos conseils. Quel est le taux d'approbation des demandes? Mme Yasmeen a parlé de 7 p. 100. Les bourses d'études supérieures ont-elles une durée suffisante? Par exemple, une bourse de maîtrise dure-t-elle un an ou deux? Il est regrettable que beaucoup d'étudiants de maîtrise mettent trop longtemps à finir leurs études, souvent près de trois ans, ce qui représente le double du temps nécessaire. J'aimerais donc savoir si le financement est suffisant et connaître les taux de succès.

Mme Yasmeen : Nous finançons environ 7 p. 100 des étudiants des deuxième et troisième cycles en sciences sociales et humaines. Quant à la durée des bourses, les bourses d'études supérieures au niveau de la maîtrise ont une durée d'un an. Sauf erreur, cette durée est la même pour les trois conseils. Les bourses d'études supérieures au niveau du doctorat sont de trois ou quatre ans, et les bourses doctorales du CRSNG sont de quatre ans. Si je me souviens bien, les bourses d'études supérieures du Canada Vanier ont une durée de trois ans, mais il faudrait que je le confirme auprès de mes collègues.

Nous avons eu une évaluation, mais je ne suis pas certaine qu'il a été possible d'établir une corrélation entre la durée du financement et l'obtention du diplôme. À ma connaissance, on n'a pas pu établir une relation directe d'une façon concluante. Mes collègues pourront peut-être donner plus de détails à ce sujet. Il est certain que l'accès au financement est extrêmement important.

Mme McCuaig-Johnston : Les bourses d'études supérieures au niveau de la maîtrise s'élèvent à 17 300 \$ par an, tandis que les bourses industrielles sont de 15 000 \$ par an avec un complément minimum de 6 000 \$ par an. Comme je l'ai mentionné, le CRSNG finance 43 p. 100 des stagiaires postdoctoraux admissibles.

M. Chartrand : Il ne faut pas perdre de vue que nous finançons les étudiants de deux façons différentes. Dans le premier cas, le financement est direct : les étudiants présentent une demande et obtiennent directement une bourse. Toutefois, la plupart des étudiants sont financés dans le cadre des subventions accordées aux chercheurs. Pour déterminer le taux exact de succès des étudiants, il faudrait tenir compte de ceux qui profitent des subventions aux chercheurs.

C'est un très bon moyen d'appuyer les étudiants parce qu'il crée un lien entre eux et un bon laboratoire de formation. Au Canada, les étudiants des deuxième et troisième cycles sont absolument indispensables aux chercheurs pour mener à bien leurs travaux. À cet égard, ils jouent un rôle plus important que les stagiaires postdoctoraux. Cette situation est inversée aux États-Unis.

There are multiple ways to support students. We have instituted new programs, recognizing that we had to not only create new environments of research but also give the opportunity to students who did not necessarily fit the mould to receive support from other programs. I referred to the student training initiative, in which we create an environment by asking a number of researchers to come together to provide a training environment for graduate students. They select the student to be supported. This can be done by using various approaches.

Senator Dyck: Although you have presented separately the number of students who receive scholarships and the number who are supported by awards to their respective professors, you will probably find that the two are linked. The department likely will select students who have a scholarship, make them an offer to top up their scholarship, and at the end of their scholarship, if they have not completed, they can fund it through an award made to that professor or that department. They are not two completely different categories.

The research unit where I worked for many years was supported by the provincial ministry of health. For a number of years, until 1987, we were able to provide funds and hire students. We did not call them students on the form. They were hired as Level 1 half-time technical staff, I believe.

Is a similar program available within the federal health department? I know Health Canada and other departments have quite large numbers of scientific people. Some years back, I sat on the Science Advisory Board of Health Canada. The First Nations and Inuit Health Branch of Health Canada had a large cadre of scientists doing amazing things. Is a program available so they can partner with university professors to apply for grants or to train students?

Mr. Chartrand: Absolutely. My wife works at Health Canada, so I know about joint programs between universities and Health Canada and research to train students. A number of students are in various labs.

Senator Dyck: With regard to access and diversity, some programs were geared to increasing the enrolment of Aboriginals in science programs. Could someone elaborate on the kinds of programs available to increase the representation of Aboriginal students?

Ms. Yasmeen: SSHRC's approach to Aboriginal research has been to support work by and with First Nations, Metis and Inuit communities. Within our Aboriginal research pilot program, the world's first program designed along those lines, we were pleased to be able to support many undergraduate and graduate students within those grants. I would say that has been a huge step forward.

Il y a de multiples façons d'aider les étudiants. Nous avons institué de nouveaux programmes, non seulement pour créer de nouveaux environnements de recherche, mais aussi pour offrir une occasion aux étudiants qui ne répondent pas nécessairement aux critères d'autres programmes. J'ai parlé de l'initiative de formation des étudiants dans le cadre de laquelle nous invitons un certain nombre de chercheurs à se réunir pour offrir un environnement de formation à des étudiants des deuxième et de troisième cycles. Ils choisissent ceux qu'ils veulent appuyer en recourant à différentes méthodes.

Le sénateur Dyck : Même si vous avez présenté séparément le nombre d'étudiants qui reçoivent des bourses directes et le nombre de ceux qui profitent des subventions offertes à leurs professeurs, vous constaterez probablement que les deux nombres sont reliés. Le département choisit vraisemblablement les étudiants qui ont une bourse et leur fait une offre pour leur permettre d'avoir un revenu complémentaire. À l'expiration de leur bourse, s'ils n'ont pas fini leurs études, ils peuvent être financés sur la subvention accordée au professeur ou au département en cause. Les deux catégories ne sont pas complètement distinctes.

L'unité de recherche pour laquelle j'ai travaillé pendant des années était appuyée par le ministère provincial de la Santé. Jusqu'en 1987, nous avons réussi à obtenir des fonds et à engager des étudiants. Sur le formulaire, nous ne disions pas qu'ils étaient étudiants. Je crois qu'ils étaient inscrits comme techniciens à temps partiel de niveau 1.

Y a-t-il un programme semblable au ministère fédéral de la Santé? Je sais que Santé Canada et d'autres ministères ont d'importants effectifs scientifiques. Il y a quelques années, j'ai siégé au Conseil consultatif des sciences de Santé Canada. La Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits du ministère employait un grand nombre de scientifiques qui faisaient des choses vraiment étonnantes. Y a-t-il un programme qui leur permette de former des partenariats avec des professeurs d'université pour demander des subventions ou pour former des étudiants?

M. Chartrand : Absolument. Ma femme travaille pour Santé Canada. Je sais donc que le ministère a des programmes conjoints avec les universités et qu'il y a des recherches destinées à former des étudiants. Il y a un certain nombre d'étudiants dans les différents laboratoires.

Le sénateur Dyck : En ce qui concerne l'accès et la diversité, certains programmes avaient pour objet d'accroître l'inscription des Autochtones dans les programmes scientifiques. Est-ce que l'un des témoins peut nous parler des programmes mis en place pour augmenter la représentation des étudiants autochtones?

Mme Yasmeen : En ce qui concerne les Autochtones, l'approche du CRSHC consiste à appuyer le travail des Premières nations, des Métis et des Inuits et à collaborer avec eux. Dans le cadre de notre Programme de recherche pilote Réalités autochtones, qui est le premier du monde à être conçu de la sorte, nous avons été heureux d'appuyer de nombreux étudiants de tous les cycles. Je dirais que c'était un énorme pas en avant.

Currently, we are looking at developing a broader Aboriginal strategy in our new programs as we reinvent them to encompass the principles of such an approach throughout our funding streams.

Mr. Chartrand: Under CIHR, we have the Institute of Aboriginal Peoples' Health, which has created a program called Network Environments for Aboriginal Health Research. One objective of NEAHR is to provide an appropriate environment and resources to encourage Aboriginal students to pursue careers in health research. There are nine such centres across Canada. They have been remarkably successful in recruiting and supporting students.

Ms. McCuaig-Johnston: Similarly, NSERC has the Aboriginal Ambassadors in the Natural Sciences and Engineering Supplement Program, which encourages Aboriginal students and fellows to apply at both the undergraduate and the master's levels.

Senator Greene: I have been mulling over Senator Ogilvie's point about students at small universities being disadvantaged with respect to receiving NSERC awards because they attend undergraduate universities. I have a lot of sympathy for that point, but let me try a different angle on the same question.

Over the past couple of hours, we have had many submissions on the need to bring over more international students, to increase that component. It is good for the students and good for Canada.

Perhaps one of the reasons we are having trouble doing that is that our universities, as good as many of them are, do not have the same international reputation that many universities in Europe and the United States have. Especially in the United States, universities have access to incredible amounts of private funding for research, scholarships, et cetera.

I would suggest one of our goals ought to be to make our large, successful universities even larger and more successful. Therefore, you should not change your criteria with regard to NSERC awards at all.

Ms. McCuaig-Johnston: Indeed, we are recognizing that Canada needs to come up to an international bar of excellence. We do 2 per cent of the world's research in Canada, so obviously we do not have a corner on most of the research capacity. We have a lot of international competition, not just for our research but also for our students going abroad. They will go elsewhere if we do not have capacity in Canada at a high level of excellence to keep them in Canada and, ideally, to attract others from around the world.

That is very much behind the Canada Excellence Research Chairs that were announced recently. It is also behind the recent changes to the Discovery Grants process. In addition to providing more funding for those who demonstrate that they are at an advanced level of excellence, we have accelerators for researchers

Nous élaborons en ce moment une stratégie autochtone plus vaste à appliquer dans nos nouveaux programmes, à mesure que nous les repensons pour mettre ces principes en application dans toutes nos initiatives de financement.

M. Chartrand : Aux IRSC, nous avons l'Institut de la santé des Autochtones qui a établi un programme appelé Environnement réseau pour la recherche sur la santé des Autochtones. L'un des objectifs de ce programme est de créer un environnement adéquat et de fournir des ressources suffisantes pour encourager les étudiants autochtones à embrasser une carrière de recherche en santé. Nous avons neuf centres de ce genre au Canada. Ils ont remarquablement réussi à recruter et à appuyer des étudiants.

Mme McCuaig-Johnston : De son côté, le CRSNG a le Programme de suppléments pour ambassadeurs autochtones des sciences naturelles et du génie, qui encourage des étudiants et des stagiaires autochtones à poser leur candidature aux niveaux du premier cycle et de la maîtrise.

Le sénateur Greene : Je pensais à la question soulevée par le sénateur Ogilvie au sujet des étudiants des petites universités qui seraient défavorisés lors de l'attribution des bourses et des subventions du CRSNG parce qu'ils font des études de premier cycle. Je sympathise avec lui, mais je voudrais aborder la même question sous un angle différent.

Au cours des deux dernières heures, nous avons beaucoup entendu parler de la nécessité d'attirer davantage d'étudiants étrangers parce que c'est avantageux à la fois pour les étudiants et pour le Canada.

Il est possible que nous ayons de la difficulté à le faire parce que nos universités, aussi bonnes qu'elles soient, n'ont pas la même réputation internationale que les grandes universités d'Europe et des États-Unis. Surtout aux États-Unis, les universitaires ont accès à des fonds privés quasi illimités pour la recherche, les bourses, et cetera.

Je crois que l'un de nos objectifs devrait consister à aider nos grandes universités qui réussissent bien à devenir encore plus grandes et à avoir encore plus de succès. Par conséquent, vous ne devriez rien changer aux critères d'attribution des bourses et subventions du CRSNG.

Mme McCuaig-Johnston : Nous reconnaissons en effet que le Canada doit se maintenir à un niveau international d'excellence. Nous faisons 2 p. 100 de la recherche mondiale. Il est donc évident que nous n'avons pas le monopole dans le domaine des capacités de recherche. Nous devons affronter une sérieuse concurrence internationale non seulement pour notre recherche, mais aussi pour nos étudiants que nous risquons de perdre. Ils iront ailleurs si nous ne leur offrons pas la possibilité de travailler au Canada à un niveau d'excellence très élevé. Nous avons besoin de capacités pour les garder au Canada et, dans l'idéal, pour attirer d'autres éléments brillants venant d'ailleurs.

C'est justement la raison d'être des chaires d'excellence en recherche du Canada, qui ont récemment été annoncées. Cela explique aussi les récents changements apportés au processus du Programme de subventions à la découverte. En sus des fonds supplémentaires attribués à ceux qui prouvent qu'ils sont à un

who are just at the point of a breakthrough — they are about to do something significant; they have a team with them; but they need an added boost to get through that and to rise up to that standard of excellence.

We are very much attuned to these international standards and are trying to shape our programs so that they will help Canada progress to that high level of international standards. At the same time, we recognize that there is research that has to be done at all levels in Canada, in all universities.

It might surprise you to learn of the contribution of smaller, teaching universities, one might call them, to major areas of research in Canada that are a priority. Oil sands research is a good example. It is very topical to make the oil sands much more environmentally sound, to reduce the environmental footprint and to reduce dramatically the amount of water used in the oil sands. Which are among the top universities contributing to oil sands research? Obviously, the University of Alberta and the University of Calgary, but also Trent University is contributing. It is a smaller university, but it has expertise in water and is a major contributor to oil sands environmental research.

You can see from that example that medium-sized and smaller universities do have capacities, even when they are teaching-focused on significant research agendas in Canada.

Mr. Chartrand: I would like to raise a point with regard to attracting foreign students in Canada. Certainly in health research, first and foremost, it will be the lab — the researcher and his team, wherever he happens to be.

I was a professor and researcher at the Université de Sherbrooke for seven years and at the Université de Montréal for 20 years. In Sherbrooke, which is not necessarily well-known in Europe, I could attract students from France, Italy and Spain, as well as from Great Britain and the United States; it was the same at the Université de Montréal.

The problem, though, was that the tuition for these foreign students was prohibitive in most cases. Even though I could pay them through my grants, as a regular student, they could not afford the tuition.

The Chair: I thought your question was interesting. I am not sure you captured the same thing Senator Ogilvie was trying to get at. Do you want to clarify that?

Senator Ogilvie: Thank you. I would not want to be interpreted as attacking the funding of our larger institutions. Indeed, I would argue that we do need to have powerful, multi-faceted, research-intensive institutions in this country, and I will be the first to support that level of activity.

niveau avancé d'excellence, nous avons des suppléments d'accélération à l'intention des chercheurs qui sont sur le point de faire une importante percée. Ils vont probablement réaliser quelque chose d'important. Ils ont une équipe qui travaille avec eux, mais ils ont besoin d'un coup de pouce pour franchir une étape et atteindre le niveau d'excellence voulu.

Nous connaissons bien les normes internationales et nous nous efforçons de modeler nos programmes pour qu'ils aident le Canada à atteindre le calibre nécessaire. En même temps, nous reconnaissons que le Canada a besoin de recherche à tous les niveaux et dans toutes les universités.

Vous serez peut-être surpris de connaître la contribution des petites universités d'enseignement, comme on pourrait les appeler, aux grands domaines de recherche prioritaires du Canada. La recherche sur les sables bitumineux est un bon exemple. Il est actuellement très opportun de parler des moyens d'écologisation de l'exploitation des sables bitumineux pour en atténuer les incidences environnementales et réduire les énormes quantités d'eau qu'elle nécessite. Quelles sont les principales universités qui contribuent à la recherche sur les sables bitumineux? Bien sûr, il y a l'Université de l'Alberta et l'Université de Calgary, mais il convient de mentionner aussi l'Université Trent. C'est un petit établissement, mais, à cause de ses connaissances spécialisées dans le domaine de l'eau, il contribue beaucoup à la recherche environnementale liée aux sables bitumineux.

Cet exemple témoigne du fait que les petites et moyennes universités peuvent avoir d'importantes capacités de recherche, même quand elles sont axées sur l'enseignement.

M. Chartrand : J'aimerais signaler un point concernant le recrutement d'étudiants étrangers. Il n'y a pas de doute, dans le domaine de la recherche en santé, que le tout premier facteur est le laboratoire, c'est-à-dire le chercheur et son équipe, où qu'ils se trouvent.

J'étais professeur et chercheur à l'Université de Sherbrooke pendant sept ans et à l'Université de Montréal pendant 20 ans. À l'Université de Sherbrooke, qui n'est pas vraiment très connue en Europe, je pouvais attirer des étudiants français, italiens, espagnols, britanniques et américains. C'était la même chose à l'Université de Montréal.

Il y avait cependant le problème des frais de scolarité prohibitifs imposés aux étudiants étrangers dans la plupart des cas. Je pouvais payer ces frais grâce aux subventions que je recevais, mais si les étudiants avaient dû s'en occuper eux-mêmes, ils n'en auraient pas eu les moyens.

Le président : J'ai trouvé votre question intéressante. Je ne suis pas sûr que vous l'ayez abordée sous le même angle que le sénateur Ogilvie. Voulez-vous donner des précisions à ce sujet?

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie. Je ne voudrais pas donner l'impression de m'attaquer au mode de financement de nos grandes universités. Il n'y a pas de doute que nous avons besoin dans notre pays de puissants établissements aux multiples facettes, qui soient axés sur la recherche. Je suis le premier à appuyer ce genre d'activité.

I think Mr. Chartrand put it correctly when he pointed out that graduate students are essential to research programs. Undergraduate universities do not have graduate students generally, but they motivate young people to go on to be graduate students. I was simply pointing out that our research complex requires the motivation of young people to become graduate students, and the small, primarily undergraduate universities are good at that aspect. That is a key component to the research enterprise as a whole, and we need a slightly different way of funding them — not to take money away from the bigger operations.

Senator Seidman: There is no doubt in my mind about the important role that research councils like yours play in the creation of new knowledge and innovation, as well as supporting students throughout their highly specialized training. The federal government spending for R&D in universities and colleges has increased from less than \$1 billion about 12 years ago to almost \$3 billion today.

My first question concerns the CIHR fact sheet, which says CIHR is allocating 94 cents of every dollar directly to fund health researchers. Could you explain that a little more and tell us where the money goes — the 94 cents and the rest of it? Also, if NSERC and SSHRC have that kind of information, how much of every dollar is allocated directly to fund your researchers?

Second, do you have any numbers on completion rates for the master's and doctoral students that you fund?

Mr. Chartrand: I will try to explain the missing 6 cents. They are the cost of administration. Out of a budget of about \$1 billion, \$950 million dollars goes to direct grants and awards — to researchers and trainees. The other \$50 million goes to administration, the cost of running the agency.

Senator Seidman: Could you be a little more specific about the administration? What does that include, so I understand better?

Mr. Chartrand: It is the staff that is needed to run the competitions. We run upwards of 250 competitions a year. We need to recruit 2,200 peers to do the reviews, and we process upwards of 10,000 applications. We need the staff in order to be able to process the material and prepare it for the peers. These are the costs I am referring to. They are the salaries of the staff and the cost to operate.

Senator Seidman: It does not include building costs or overhead of other sorts? You are saying it is staffing costs to oversee the competitions and the reviews?

Mr. Chartrand: Yes, as well as the cost of peer review itself. Even though the peers are not paid to do the peer reviews, their out-of-pocket expenses are reimbursed. That is there just to have these 2,200 peers do the reviews. They come to Ottawa. The cost is around \$3 million.

Je crois que M. Chartrand a dit à juste titre que les étudiants des deuxième et troisième cycles sont essentiels aux programmes de recherche. D'une façon générale, les universités de premier cycle n'ont pas de tels étudiants, mais elles incitent les jeunes à faire des études supérieures. Je voulais simplement signaler que notre complexe de recherche doit prévoir la motivation des jeunes et que les petites universités offrant principalement des programmes de premier cycle sont bonnes dans ce domaine. C'est un élément clé de l'ensemble de l'entreprise de recherche, qui nécessite des moyens de financement légèrement différents, mais il ne s'agit pas du tout d'enlever l'argent aux grandes universités.

Le sénateur Seidman : Je n'ai absolument aucun doute quant à l'importance du rôle que jouent les conseils de recherche comme les vôtres dans l'innovation et la création de nouveau savoir ainsi que dans le soutien de la formation hautement spécialisée des étudiants. Les sommes que le gouvernement fédéral consacre à la R-D dans les universités et les collèges sont passées de moins d'un milliard de dollars il y a 12 ans à près de 3 milliards aujourd'hui.

Ma première question concerne la fiche d'information des IRSC, selon laquelle les Instituts consacrent 94 cents de chaque dollar qu'ils reçoivent au financement direct des chercheurs en santé. Pouvez-vous nous donner davantage de précisions à ce sujet et nous dire où va l'argent, aussi bien les 94 cents que le reste? De plus, si le CRSNG et le CRSHC ont des renseignements du même genre, j'aimerais savoir quel pourcentage de leur budget sert à financer directement des chercheurs.

Deuxièmement, disposez-vous de chiffres quelconques sur les taux d'achèvement des études parmi les étudiants de maîtrise et de doctorat que vous financez?

M. Chartrand : Je vais essayer d'expliquer à quoi servent les 6 cents de différence. Ce sont les frais d'administration. Sur un budget d'environ un milliard de dollars, 950 millions vont directement aux chercheurs et aux stagiaires sous forme de subventions et de bourses. Les 50 millions restants servent à l'administration. Ce sont les frais de fonctionnement des IRSC.

Le sénateur Seidman : Pouvez-vous nous donner plus de précisions sur l'administration? Qu'est-ce que cela comprend?

M. Chartrand : Il nous faut du personnel pour organiser les concours. Nous tenons plus de 250 concours par an. Nous devons également recruter 2 200 pairs pour faire les examens. Nous traitons en outre plus de 10 000 demandes. Nous avons besoin de ce personnel pour traiter les documents et les préparer à l'intention des pairs. Ce sont les frais dont je vous parle. Il s'agit des salaires du personnel et des frais de fonctionnement.

Le sénateur Seidman : Cela ne comprend donc pas des immobilisations ou des frais généraux? Vous dites qu'il s'agit seulement des frais du personnel nécessaire pour organiser les concours et les examens?

M. Chartrand : Oui, ainsi que le coût des examens par les pairs. Même si ces derniers ne sont pas rémunérés, nous devons leur rembourser leurs frais. Il y en a 2 200 qui viennent à Ottawa. Leurs frais totalisent près de 3 millions de dollars.

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC'S budget is about the same size as CIHR's. Our administration costs are 4.7 per cent, at \$49 million last fiscal year. The largest part of that is the travel cost for the peer review.

This is particularly important for all three councils as we try to add more international members to our peer review committees. This is important to ensure that we are bringing Canadian research up to the highest international bar of excellence, not just a Canadian bar of excellence.

Having said that, our travel costs are capped at the 2008-09 level, because although this is operation of committees, travel costs are part of the travel cap that our organizations have to stay within, as do other departments and agencies.

For the balance of our budget, the remainder of the 95.3 per cent, the largest part goes to our Discovery Grants Program, which is \$402 million or 38.2 per cent of our budget. Innovation, which is our programs that partner with companies, is \$300 million, at 28.5 per cent of our budget. The people element, the scholarships and fellowships, is \$302 million, at 28.7 per cent of our budget.

I would add that the Innovation \$300 million levers annually over \$100 million in company R&D and company contributions. That is not insignificant. We spoke earlier this evening about the importance of companies doing more research and development and what can incent them to do more. We find that our programs are quite effective at that.

Ms. Yasmeen: SSHRC's budget is about \$345 million per annum. That does not include the indirect costs program that we manage on behalf of the three councils, which is separate. Administrative costs are about \$27 million of that, similar to our sister agencies, about 7 cents on the dollar. Those are costs relate to peer review but also to corporate-type functions, such as preparing reports to Parliament and all of the statutory requirements that go along with being an independent agency.

With NSERC, we share common administrative services. We share a back-office function, which also makes us efficient in terms of human resources, finance, IT, administration, management of the facilities, et cetera. We have also internationalized our committees, and we have looked at the creative use of information and communication technologies for our processes. Those are the general figures.

Senator Seidman: Would you have with you completion rates of master's and doctoral students whom you fund?

Mme McCuaig-Johnston : Le budget du CRSNG est à peu près égal à celui des IRSC. Nos frais d'administration s'élèvent à 4,7 p. 100 du budget, soit 49 millions de dollars pour le dernier exercice. La plus grande partie de ce montant sert à payer les frais de déplacement pour les examens par les pairs.

Cela est particulièrement important pour les trois conseils parce que nous nous efforçons d'avoir une représentation internationale au sein de nos comités d'examen par les pairs. Nous voulons en effet porter la recherche canadienne au niveau d'excellence le plus élevé sur la scène internationale, et pas seulement au Canada.

Cela étant dit, nos frais de déplacement sont plafonnés au niveau de 2008-2009. Même s'il s'agit des frais de fonctionnement des comités, les frais de déplacement sont assujettis aux plafonds que nos conseils doivent respecter, comme les autres ministères et organismes fédéraux.

Pour ce qui est des 95,3 p. 100 restants de notre budget, la plus grande part va au Programme de subventions à la découverte : 402 millions de dollars représentant 38,2 p. 100 de notre budget. De plus, 300 millions ou 28,5 p. 100 de notre budget vont à l'innovation, c'est-à-dire au programme de partenariat avec les entreprises. L'argent attribué aux particuliers sous forme de bourses totalise 302 millions de dollars ou 28,7 p. 100 du budget.

Je dois ajouter que les 300 millions affectés à l'innovation engendrent tous les ans plus de 100 millions de dollars de R-D et de contributions de la part des sociétés. Ce n'est pas un montant négligeable. Nous avons parlé plus tôt de l'importance de la participation des entreprises à la recherche et au développement et des moyens de les inciter à en faire davantage à cet égard. Nous constatons que nos programmes sont assez efficaces sur ce plan.

Mme Yasmeen : Le budget annuel du CRSHC est d'environ 345 millions de dollars. Cela ne comprend pas le programme des coûts indirects que nous administrons pour le compte des trois conseils et qui fait l'objet d'un budget distinct. Nos frais d'administration s'élèvent à près de 27 millions de dollars, soit environ 7 p. 100 du budget, ce qui est comparable aux autres conseils. Ces frais sont liés aux examens par les pairs, mais aussi à des fonctions de gestion intégrée, comme l'établissement de rapports à l'intention du Parlement et le respect de toutes les exigences législatives imposées aux organismes indépendants.

Nous partageons nos services administratifs avec le CRSNG. Nous avons des services de soutien communs, ce qui assure une plus grande efficacité en matière de ressources humaines, de finances, de services informatiques, d'administration, de gestion des biens, et cetera. Nous avons également donné un caractère international à nos comités et avons cherché à faire une utilisation créative des technologies de l'information et des communications dans nos procédures. Cela vous donne une idée générale de la situation.

Le sénateur Seidman : Avez-vous les taux d'achèvement des études des étudiants de maîtrise et de doctorat que vous financez?

Ms. McCuaig-Johnston: We do not. Mr. Chartrand and I were just conferring as to whether such data even exists. I have not seen these rates since my arrival at NSERC. We will ask at the office, and our colleagues will be able to tell us quickly whether they do. However, I would be surprised if the rate were not very high.

Mr. Chartrand: I know for a fact that we do not have completion rates at CIHR. Since I arrived, we started to collect the data, but there will be a delay between the time we get the data and when we are in a position to determine the completion rate. It is a bit complicated, especially for master's degrees, because quite a number of students go from the master's to the doctoral level without ever submitting a master's thesis.

Ms. Yasmeen: We could send the recent evaluation of the Canada Graduate Scholarships Program, which may have compiled figures in terms of sampling.

Senator Martin: Thank you for your presentations this evening.

I have a question regarding the balance of funding that is required for research in the universities as well as the mission for teaching various courses. I recall that certain professors seemed more preoccupied or their focus tended to be more in research, and a majority of students do not necessarily benefit from these funds per se because they are in other studies where the research may not be part of their educational experience.

I am mindful of the vast majority of Canadians who are thinking about the \$2.8 billion plus funding that goes towards research, yet we need more which is why we need to vitalize, utilize and tap into the private sector as well.

Would you talk about how, in spite of the research money that is benefiting students specifically in these fields, for a university campus that is research-based, the provision of these kinds of experiences would benefit the other students as well as benefit Canada? It is a lot of money, and we wonder about the funding needed for the teaching aspect, which many students would benefit from. That is an important balance.

Mr. Chartrand: As Ms. Yasmeen so eloquently expressed, research and education and training are intricately linked. The quality of the teaching that is given in the classroom is also very much associated with the teachers having a research background and being informed and involved in research. First and foremost, as Ms. Yasmeen said, research is a way of thinking about issues and developing a critical view of what is presented to you, not taking it just at face value, and being interested in pursuing documented evidence. These are critical elements that need to be given to students at all levels.

It is certainly clear that we have moved from a concept of saying, "You sit, you learn, and then you know the truth," to one of "We will present to you the state of our knowledge, and you will have to be aware that that is the current state of our knowledge and take a critical look at the information and the way

Mme McCuaig-Johnston : Non, nous n'avons pas ces chiffres. M. Chartrand et moi venons juste d'en parler. Nous nous demandions en fait si ces chiffres existent. Je n'ai pas vu de chiffres de ce genre depuis mon arrivée au CRSNG. Nous poserons la question au bureau. Nos collègues devraient pouvoir nous dire assez rapidement ce qu'il en est. Quoi qu'il en soit, je serais vraiment surprise si ces chiffres ne soient pas très élevés.

M. Chartrand : Je sais que nous n'avons pas ces chiffres aux IRSC. Nous avons commencé à recueillir des données depuis mon arrivée, mais il faut attendre un certain temps avant d'être en mesure de déterminer les taux d'achèvement. C'est d'ailleurs assez compliqué, surtout dans le cas des étudiants de maîtrise, parce que beaucoup d'entre eux passent au niveau du doctorat sans soutenir une thèse de maîtrise.

Mme Yasmeen : Nous pourrions vous transmettre la récente évaluation du Programme de bourses d'études supérieures du Canada. Il est possible qu'on puisse y trouver quelques chiffres obtenus par échantillonnage.

Le sénateur Martin : Je vous remercie des exposés que vous nous avez présentés ce soir.

J'ai une question à poser au sujet de l'équilibre à maintenir dans les universités entre le financement de la recherche et le financement de l'enseignement. Je me souviens de certains professeurs qui semblaient se soucier davantage de la recherche. La majorité des étudiants ne profite pas nécessairement de ces fonds parce que la recherche en question peut n'avoir aucun lien avec leurs études.

Je pense aux très nombreux Canadiens qui pourraient se poser des questions au sujet des 2,8 milliards de dollars ou plus attribués à la recherche. En même temps, nous avons besoin d'investir davantage, ce qui met en évidence la nécessité de sensibiliser le secteur privé et de l'inciter à investir dans la recherche.

Pouvez-vous nous expliquer de quelle façon les fonds de recherche attribués aux universités axées sur la R-D profitent non seulement aux étudiants spécialisés dans les domaines en cause, mais aussi aux autres étudiants et à l'ensemble du Canada? C'est beaucoup d'argent. Nous nous posons des questions sur le financement de la mission d'enseignement qui touche un très grand nombre d'étudiants. Il y a là un important équilibre à maintenir.

M. Chartrand : Comme Mme Yasmeen l'a expliqué avec beaucoup d'éloquence, la recherche, l'éducation et la formation sont intimement liées. La qualité de l'enseignement donné en classe dépend dans une très grande mesure des travaux de recherche du corps enseignant. Comme l'a dit Mme Yasmeen, la recherche, c'est d'abord et avant tout une façon de réfléchir, un moyen de développer un point de vue critique, de ne pas accepter aveuglément les choses et de chercher à trouver des preuves. Ce sont là des éléments critiques qu'il faut inculquer aux étudiants de tous les niveaux.

Il est évident que nous avons fait une transition. Nous avions l'habitude de dire aux étudiants : « Asseyez-vous, apprenez et vous connaîtrez la vérité. » Aujourd'hui, nous leur disons plutôt : « Nous vous présenterons l'état actuel de notre savoir. Vous devez l'examiner d'un œil critique et voir de quelle façon les

the evidence will evolve." Such knowledge is important because it is not fixed in stone any more. You need to be able to perceive it as an ongoing process. Researchers not only provide research opportunities and mentoring for graduate students in their labs, but they also provide a lot of teaching for undergraduate and graduate classes. This is important, as I said, to convey this concept of learning.

Ms. McCuaig-Johnston: I would add that ideally you would have a strong researcher who is also a dynamic teacher, who could spend at least 10 per cent to 20 per cent of his time in the classroom giving that sense of motivation to young people to go into research. Sometimes researchers choose not to do that and instead focus on their research. There is no requirement against that unless a university has imposed one. One would not want a researcher who was also a deadly boring professor out there demonstrating to students his lack of teaching capacity. Some researchers might be better off in a lab context, in any event, but that is certainly not many of them, and it is not the ideal.

Last week, I attended the inaugural conference of the Canadian Engineering Education Association. This is a group led by a number of Canada Research Chairs in engineering design and industrial design, who see the value of improving the quality of education of engineering and exposing young people to more lab and hands-on experience than just teaching at them. I was impressed with what they have done themselves in organizing this new initiative and what they plan to do in the future to improve the quality of engineering education to attract young people who want to be more involved in research and learning how to apply things in a vibrant lab setting.

Ms. Yasmeen: There are a lot of pressures on the campus now, especially for faculty in the social sciences and the humanities. Enrolments are rising, and teaching loads are increasing. Heather Menzies at Carleton University did a study a number of years ago that showed many faculty members feel they do not have time to think anymore. That is a problem. It has to be looked at.

In my remarks I pointed to some of the work being done by the researchers we fund looking at what is happening in Europe and the Bologna Process. They are looking at two-year degrees and such things.

In a resource-scarce environment, there are ways of looking at how we ensure that the fruits of public investment are adequately and effectively combined with resources from other sectors to produce the best kind of research and training environments that we require.

I pointed to the National Knowledge Commission of India because I was invited to hear Sam Pitroda, the chair of that commission, speak at the International Development Research Centre, IDRC. He made an interesting remark. He said 400 years ago someone decided it took four years to get a bachelor's degree, and here we are. As a society, maybe we have to think through what is being achieved and how these environments become structured in the 21st century to suit the various purposes.

choses évolueront. » Cette connaissance est importante parce qu'elle n'est plus gravée dans la pierre. Il faut la percevoir comme un processus dynamique. Les chercheurs donnent non seulement des occasions de recherche et d'apprentissage dans leurs laboratoires aux étudiants des cycles supérieurs, mais aussi beaucoup d'enseignement à tous les niveaux. Comme je l'ai dit, cela est important pour transmettre ce concept d'apprentissage.

Mme McCuaig-Johnston : J'ajouterai que, dans l'idéal, on peut avoir de bons chercheurs qui sont aussi des professeurs dynamiques qui consacrent au moins 10 à 20 p. 100 de leur temps en classe à motiver les jeunes et à les intéresser à la recherche. Il arrive que les chercheurs n'agissent pas ainsi et concentrent toute leur attention sur leurs recherches. Il n'y a rien de mal à cela, à moins que l'université n'ait imposé d'autres exigences. Nous ne tenons ordinairement pas à avoir en classe des chercheurs qui seraient extrêmement ennuyeux comme enseignants. Certains chercheurs sont parfois plus utiles dans leur laboratoire qu'ailleurs, mais ce n'est pas le cas de la majorité et leur situation est loin d'être idéale.

La semaine dernière, j'ai assisté à la conférence inaugurale de la Canadian Engineering Education Association. C'est un groupe dirigé par un certain nombre de titulaires de chaires de recherche du Canada en génie et en conception industrielle. L'association vise à améliorer la qualité de la formation en génie et à donner aux jeunes plus d'expérience pratique et de travaux de laboratoire. J'ai été impressionnée par le travail accompli par le groupe pour organiser cette nouvelle initiative et par ce qu'il compte faire à l'avenir pour améliorer l'enseignement du génie de façon à attirer les jeunes désireux de faire de la recherche et d'apprendre à appliquer les concepts dans un environnement vivant de laboratoire.

Mme Yasmeen : De nombreuses pressions s'exercent actuellement sur les campus, notamment pour les membres du corps enseignant en sciences sociales et humaines. Les inscriptions augmentent, de même que la charge des enseignants. À l'Université Carleton, Heather Menzies a mené une étude, il y a quelques années, qui a révélé que beaucoup de membres du corps enseignant ont l'impression de ne plus avoir le temps de réfléchir. C'est un problème qu'il est nécessaire d'examiner.

J'ai signalé dans mon exposé quelques travaux réalisés par les chercheurs que nous avons financés sur le processus de Bologne et ce qui se passe en Europe. Ils examinent les diplômes de deux ans et des choses du même ordre.

Dans un environnement où les ressources sont limitées, il faut chercher des moyens de s'assurer que les investissements publics sont efficacement combinés aux ressources provenant d'autres secteurs pour produire les recherches et l'enseignement de qualité dont nous avons besoin.

J'ai mentionné la Commission nationale du savoir de l'Inde parce que j'ai été invitée à une conférence donnée par Sam Pitroda, président de cette commission, au Centre de recherches pour le développement international. M. Pitroda a fait une observation intéressante. Il a dit qu'il y a 400 ans, quelqu'un a décidé qu'il fallait quatre années d'études pour obtenir un baccalauréat. Voilà où nous en sommes aujourd'hui. Nous devrions peut-être, comme société, repenser ce que nous faisons et restructurer notre environnement pour l'adapter aux différents besoins du XXI^e siècle.

Senator Martin: Thank you for that. I absolutely support the funding dollars that are committed to research. I understand the interconnectedness as well. As we heard from the previous panel about the importance of marketing our education abroad and having international students on our campuses, it is mutually beneficial to the Canadian students as well as to the international students receiving the Canadian education. I do believe that what our researchers and the students who are participating are doing does enrich the campus; it is all interrelated. I wanted to draw that information from you in today's session.

I have another question regarding high school students. We have been discussing post-secondary education but also looking at the whole continuum, high school and elementary school and what we need to do before university.

In my second year of university, I was a research assistant to a professor in the education department. I realized when I began that role that I did not know how to do my job very well, and I think he assumed I would know. I apologized to the professor. I did my best, but had I had some foundational skills going into that job, I would have been a much more effective researcher.

Are there partnerships? What is happening right now around identifying some of the Grade 12 students who will eventually become very innovative and effective researchers for the universities in their post-doctorate studies? Could you comment on the importance of investment there?

Mr. Chartrand: We believe it is critical. As I mentioned, our Synapse program mentors high school students in research. It is critical, because they do make the decision at that point. It motivates them to go to university to complete their undergraduate studies, and they already have in mind that they want to complete graduate studies. It is a time when they are extremely curious; they have a lot of energy and ask a lot of questions. Having had some of them as students, I can tell you that they keep you on your toes because they ask very good questions.

We believe it is critical that we have that process all throughout, that we provide kind of a pipeline. If you want to feed the research system, you need to ensure from the start that you will have the people motivated to contemplate the possibility of doing that research.

I also mentioned that we researchers, to do our research, are totally dependent on having grad students and very good ones. We have all the interest in the world — self-interest, actually — to maintain and sustain that pipeline, because we will need these people to be engaged in the research process.

Ms. McCuaig-Johnston: NSERC has a program, called PromoScience, that provides funding for organizations — not federal museums or science centres — but Canadian registered not-for-profit organizations or post-secondary educational institutions that are involved in promoting natural sciences and

Le sénateur Martin : Je vous remercie. J'appuie sans réserve le financement de la recherche. Je comprends aussi les liens qui existent. Comme nous l'ont dit les témoins précédents, il est important de faire une commercialisation internationale de notre système d'éducation et d'accueillir des étudiants étrangers sur nos campus, car cela est aussi avantageux pour les étudiants canadiens. Je suis persuadée que ce que font nos chercheurs et les étudiants qui participent à leurs travaux enrichit nos universités et que tout est relié. Je tenais à ce que vous le confirmiez aujourd'hui.

Je voudrais poser une autre question concernant les étudiants du secondaire. Nous avons discuté de l'éducation postsecondaire, mais nous devons examiner tout le système, y compris le primaire, le secondaire et tout ce qui précède l'université.

Au cours de ma deuxième année d'université, j'ai joué le rôle d'adjointe de recherche auprès d'un professeur du département d'éducation. Quand j'ai commencé à le faire, je me suis rendu compte que je ne savais pas vraiment comment bien faire mon travail. De son côté, le professeur a supposé que j'étais au courant. Je lui ai présenté des excuses, et j'ai fait de mon mieux. N'empêche, si j'avais eu des notions élémentaires en recherche au moment où j'ai accepté de faire ce travail, j'aurais été beaucoup plus efficace.

Y a-t-il des partenariats? Que fait-on actuellement pour reconnaître les étudiants de 12^e année qui ont de bonnes chances de devenir des chercheurs innovateurs et efficaces à l'université lorsqu'ils aborderont le stade des études supérieures? Pouvez-vous parler de l'importance des investissements dans ce domaine?

M. Chartrand : Je crois que ces investissements sont critiques. Comme je l'ai signalé, notre programme Synapse permet à des chercheurs de devenir les mentors d'étudiants du secondaire. Ce contact est extrêmement important car c'est à ce stade que les décisions sont prises. Cette expérience incite les étudiants à aller à l'université pour faire des études de premier cycle, en ayant la volonté de faire des études supérieures. Les étudiants qui passent par là sont extrêmement curieux. Ils ont beaucoup d'énergie et posent de nombreuses questions. Ayant eu moi-même à m'occuper de tels étudiants, je peux vous dire qu'on a intérêt à avoir l'esprit alerte parce qu'ils posent de très bonnes questions.

Nous croyons qu'il est essentiel d'avoir ce processus partout et d'établir cette voie de communication. Si nous voulons alimenter le système de recherche, nous devons veiller dès le départ à motiver les gens et à les persuader d'envisager la recherche comme carrière.

J'ai également mentionné que, pour mener à bien leurs recherches, les chercheurs doivent énormément compter sur de bons étudiants des deuxième et troisième cycles. Nous avons tout intérêt à maintenir et à entretenir cette voie de communication parce que nous aurons toujours besoin de gens désireux de participer au processus de recherche.

Mme McCuaig-Johnston : Nous avons, au CRSNG, le programme PromoScience permettant de financer des organismes, non pas des musées ou des centres fédéraux des sciences, mais des organismes canadiens sans but lucratif et des établissements postsecondaires qui s'occupent de la promotion des sciences

engineering to young Canadians. We provide up to \$2.75 million each year for up to three years at a time. This is one way we can get a number of students looking at increasing their studies and careers in science and engineering. I would also mention the Aboriginal Ambassadors program again because it is tied into this PromoScience program.

Finally, I would mention the quite remarkable Shad Valley Program, which some of you are familiar with. This provides high school kids an opportunity to get together with colleagues from across the country and take on projects that have perhaps an engineering dimension but also a business dimension. They are designing something that they will then figure out how to market. These remarkable programs are important in encouraging young people to enter into the science and engineering fields.

The Chair: That completes my list. Are there any further questions, honourable senators?

With that, I will say thank you very much to our representatives from the three granting councils for being here and for the input you have given to us on these issues of post-secondary education and research and innovation.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, June 16, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:38 p.m. for its study on the accessibility of post-secondary education in Canada.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

My apologies for our late start; we had a longer session of the Senate and the traffic in getting back over here was horrendous, not to mention all the rainfall.

Senator Eaton: We are late because Senator Eggleton was talking.

The Chair: Yes, but I had no choice.

This is our last hearing on the study on the accessibility of post-secondary education in Canada. Today, we are particularly looking at the federal government's role and relationship with the provinces in that regard.

We have witnesses here from the Department of Finance and from the Department of Industry Canada. From the Department of Finance is Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch, and Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch. From Industry Canada, we have Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

naturelles et du génie auprès des jeunes. Nous accordons jusqu'à 2,75 millions de dollars par an pendant une période maximale de trois ans. C'est un moyen d'encourager des étudiants à envisager des études et une carrière en sciences et en génie. Je dois aussi mentionner le programme des ambassadeurs autochtones, qui est lié au programme PromoScience.

Je voudrais enfin signaler le très remarquable programme Shad Valley, que certains d'entre vous connaissent. Ce programme donne à des étudiants du secondaire la possibilité de rencontrer d'autres étudiants venant de tous les coins du pays et de réaliser avec eux des projets ayant des aspects à la fois techniques et commerciaux. Ils doivent, par exemple, concevoir un produit, puis essayer d'imaginer un moyen de le commercialiser. Les programmes de ce genre sont importants pour encourager les jeunes à choisir de faire des études en sciences et en génie.

Le président : Voilà qui complète ma liste. Y a-t-il d'autres questions, honorables sénateurs?

Je voudrais maintenant remercier les représentants des trois conseils subventionnaires de leur présence et des renseignements qu'ils nous ont présentés sur l'éducation postsecondaire, la recherche et l'innovation.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 16 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 38, pour son étude de la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Je vous fais mes excuses pour notre retard; la séance du Sénat a été plus longue que prévu, et la circulation était terrible, sans parler de la pluie.

Le sénateur Eaton : Nous sommes en retard parce que le sénateur Eggleton parlait.

Le président : Oui, mais je n'avais pas le choix.

Nous entamons la dernière séance d'étude sur la question de l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. Aujourd'hui, nous traitons particulièrement du rôle du gouvernement fédéral et de sa relation avec les provinces sur ce plan.

Nous entendrons des témoins du ministère des Finances et d'Industrie Canada. Chris Forbes, directeur général de la Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale, et Baxter Williams, directeur de la Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt, représentent le ministère des Finances. Robert Dunlop est le sous-ministre adjoint du Secteur science et innovation d'Industrie Canada.

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch, Department of Finance Canada: Thank you, Mr. Chair, and I thank the committee for the invitation to speak here today. We would like to talk about the Department of Finance's responsibilities in delivering federal support for post-secondary education. This includes \$3.4 billion in federal transfers provided to provinces and territories, and about \$1.6 billion to help students and their families save for future education, as well as deal with current tuition and other education expenses through the tax system.

I would like to start with my responsibilities, which cover the major transfers administered by the Department of Finance. Mr. Williams will then turn to the tax system.

The Government of Canada has made significant investments in post-secondary education over the past few years through the Canada Social Transfer, or CST, a federal block transfer to the provinces and territories. It also provides financial support to provinces and territories for social assistance and social services, and programs for children.

In Budget 2007, the federal government renewed and strengthened the CST by putting this funding on a long-term predictable track and by making the transfer more transparent and fair.

The funding framework was extended through to 2013-14; an annual 3 per cent escalator was legislated, effective in 2009-10; and annual funding for the post-secondary education component of the CST was increased by \$800 million beginning in 2008-09. This \$800 million continues to grow by 3 per cent per year as a result of the escalation.

[Translation]

At the same time as the Canada Social Transfer was strengthened, the transfer was moved to an equal per capita cash basis to reflect to the government's commitment to ensure that general-purpose transfers provide equal support for all Canadians.

In addition to the legislated base increase of \$300 million in 2007-08, new investments totalling close to \$700 million were made in 2007-08 to facilitate the move to equal per capita cash support.

With Budget 2007 investments, total CST cash support for post-secondary education and social programs amounted to \$11.2 billion for 2010-11. As a result of the automatic escalator, this funding will reach \$12.2 billion in 2013-14.

To address concerns regarding the transparency of the federal contribution to post-secondary education and social assistance, Budget 2007 notionally earmarked the CST along the three priority areas that it supports.

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale, ministère des Finances Canada : Merci, monsieur le président. Je remercie le comité de nous avoir invités ici aujourd'hui. Nous souhaitons vous parler du rôle que joue le ministère des Finances dans les mesures que prend le gouvernement fédéral pour soutenir le système d'éducation postsecondaire du Canada. Cela comprend les transferts fédéraux de 3,4 milliards de dollars versés aux provinces et aux territoires et des mesures se chiffrant à 1,6 milliard de dollars pour aider les étudiants et leur famille à épargner pour les études futures, ainsi qu'à assumer les frais de scolarité et d'autres dépenses liées à l'éducation.

Je commencerai par expliquer mes responsabilités qui couvrent les principaux transferts administrés par le ministère des Finances. M. Williams parlera ensuite du régime fiscal.

Ces dernières années, le gouvernement du Canada a fait d'importants investissements dans l'éducation postsecondaire au moyen du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, le TCPS, un transfert en bloc de fonds du gouvernement fédéral aux provinces et territoires. Ce transfert leur fournit également un soutien financier pour l'aide sociale, les services sociaux et les programmes destinés aux enfants.

Le gouvernement a renouvelé et a renforcé le TCPS dans le budget de 2007 en appuyant son financement sur un modèle prévisible axé sur le long terme et en faisant en sorte qu'il soit transparent et équitable.

Le cadre de financement a été prolongé jusqu'à l'exercice 2013-2014; un facteur de progression annuel de 3 p. 100, en vigueur en 2009-2010, a été établi par voie législative; un montant annuel de 800 millions de dollars a été ajouté au financement de l'éducation postsecondaire par l'intermédiaire du TCPS à partir de 2008-2009 et le facteur de progression automatique accroît le tout de 3 p. 100 par année.

[Français]

Parallèlement à son augmentation, le Transfert canadien en matière de programmes sociaux a aussi été modifié pour que les versements se fassent selon un montant en espèces égal par habitant; le gouvernement veut s'assurer que les transferts à des fins générales offrent un soutien égal à tous les Canadiens.

En plus d'une hausse de 300 millions de dollars du financement de base en 2007-2008, de nouveaux investissements totalisant près de 700 millions de dollars ont été effectués la même année pour faciliter la transition vers un régime de soutien fondé sur un montant égal par habitant.

Si on tient compte des investissements présentés dans le budget de 2007, le soutien financier total au titre du TCPS, pour les programmes d'éducation postsecondaire et les programmes sociaux, s'élève à 11,2 milliards de dollars en 2010-2011. Grâce au facteur de progression automatique, le financement atteindra 12,2 milliards de dollars en 2013-2014.

Afin de répondre aux préoccupations concernant la transparence de la contribution du gouvernement fédéral à l'éducation postsecondaire et à l'aide sociale, le TCPS a été réservé théoriquement aux trois secteurs prioritaires qui l'appuient.

As a result, for 2010-11, over \$3.4 billion of CST support to provinces and territories has been notionally allocated to post-secondary education. Provinces and territories are, however, free to spend the funds they receive through the CST in order to achieve their own goals and objectives.

Additional federal support for national priorities, including post-secondary education, is provided through two other major transfer programs administered by the Department of Finance.

The equalization program enables less prosperous provincial governments to provide their residents with public services that are reasonably comparable to those in other provinces, at reasonably comparable levels of taxation.

Territorial formula financing is an annual transfer to the three territories to support the provision of programs and services that are comparable to those offered by provincial governments.

[English]

Support through these two transfer programs totalled over \$17 billion in this current fiscal year. Both equalization and the territorial formula financing are formula-based, unconditional transfers, which means that the provincial and territorial governments are able to direct funds according to their own needs and priorities.

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch, Department of Finance Canada: The committee posed three questions concerning tax measures for students: who benefits from these measures; what is their rationale; and what is their impact on the accessibility of post-secondary education?

I would like to review the current tax assistance provided in support of post-secondary education and, in doing so, respond to your questions.

Mr. Chair, there are a number of tax measures through which the federal government supports post-secondary students and their families, which cumulatively provide about \$1.6 billion annually in tax support for post-secondary education and training. These tax measures serve two main purposes. They recognize the cost of an education on a student's ability to pay tax, and they help families save for their child's post-secondary education.

The cost of post-secondary education is principally recognized through three non-refundable tax credits: the tuition tax credit, which provides recognition for tuition fees; the education tax credit; and the textbook tax credit. The education and textbook credit are intended to recognize incidental expenses associated with the pursuit of a post-secondary education.

The tuition tax credit provides 15 per cent tax credits to students who pursue studies at a post-secondary institution or an occupational training institution recognized by the Minister of Human Resources and Skills Development. The education tax credit provides a 15 per cent tax credit on \$400 monthly for full-time students and \$125 monthly for part-time students in

Par conséquent, en 2010-2011, plus de 3,4 milliards de dollars d'aide aux provinces et territoires, par l'intermédiaire du TCPS, ont été attribués à l'éducation postsecondaire. Les provinces et territoires sont libres, cependant, de dépenser les fonds reçus dans le cadre du TCPS afin de réaliser leurs propres objectifs.

Un soutien supplémentaire du gouvernement fédéral pour les priorités nationales, y compris l'éducation postsecondaire, est fourni par l'intermédiaire de deux autres programmes de transfert majeurs qui sont administrés par le ministère des Finances.

Le programme de péréquation permet aux provinces les moins prospères de fournir à leurs habitants des services publics qui sont sensiblement comparables à ceux des autres provinces, et ce, à des taux d'imposition sensiblement comparables.

La formule de financement des territoires consiste en un transfert annuel versé aux trois territoires pour les aider à fournir des programmes et des services comparables à ceux offerts par les gouvernements provinciaux.

[Traduction]

Le soutien qu'offrent ces deux programmes de transfert se chiffrera à environ 17 milliards de dollars pour le présent exercice. La péréquation et la formule de financement des territoires sont des transferts sans condition calculés selon une formule établie; les gouvernements des provinces et des territoires peuvent donc librement en disposer selon leurs priorités et besoins particuliers.

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt, ministère des Finances Canada : Le comité a posé trois questions sur les mesures fiscales destinées aux étudiants : qui bénéficie de ces mesures fiscales? Sur quoi sont-elles fondées? Quelle en est l'incidence sur l'accessibilité à des études postsecondaires?

J'aimerais passer en revue les mesures fiscales mises en œuvre pour appuyer l'éducation postsecondaire et, ce faisant, répondre à vos questions.

Monsieur le président, le gouvernement fédéral soutient par diverses mesures fiscales les étudiants de niveau postsecondaire et leur famille, ainsi que la formation. Ensemble, ces mesures se chiffrent à environ 1,6 milliard de dollars par année. Elles sont fondées d'abord sur la capacité limitée des étudiants de payer de l'impôt et, deuxièmement, elles visent à aider les familles à économiser pour subvenir aux besoins de leurs enfants pendant leurs études postsecondaires.

Trois crédits d'impôt non remboursables contribuent principalement à compenser les frais des études postsecondaires. Il y a le crédit d'impôt pour frais de scolarité, qui assure la reconnaissance fiscale des frais de scolarité. Le crédit d'impôt pour études et le crédit d'impôt pour manuels aident à assumer les frais accessoires liés aux études postsecondaires.

Le crédit d'impôt pour frais de scolarité offre un crédit d'impôt de 15 p. 100 aux étudiants des établissements postsecondaires ou des établissements de formation professionnelle reconnus par Ressources humaines et Développement des compétences Canada. Le crédit d'impôt pour études est de 15 p. 100 sur un montant de 400 \$ pour chaque mois d'études à plein temps, ou sur

attendance at a qualifying post-secondary education institution. Finally, the textbook tax credit provides a further 15 per cent credit on \$65 monthly for such students attending full-time and \$20 monthly for part-time students.

Allow me to provide an illustrative example of how a student can take advantage of these credits. A full-time student enrolled in an eligible program and attending university for a period of eight months in a year, or two semesters, who pays \$5,000 in tuition, would be able to claim \$8,720 in total credits. In taking into account other non-refundable credits for which he or she would be eligible, he or she would be able to earn \$21,410 without paying tax.

Although many students work to help pay for their tuition and other expenses, not all students will have sufficient earnings to fully benefit from these tax credits in the year in which they are earned. If their income is insufficient, they may choose to carry forward these amounts or transfer them to an eligible relative.

Credit amounts may be transferred to a maximum of \$5,000 annually to a parent, grandparent or spouse in recognition that these individuals often provide support for a student's education. Unused credits that are not transferred in this manner can also be carried forward indefinitely for use in a future year.

Due to the transfer and carry forward provisions, all students, regardless of family income, ultimately benefit from the value of these credits. In 2007, the most recent year for which CRA has tax data, we know that approximately 2.2 million students claimed the tuition tax credit and, among them, 2 million claimed the education and textbook tax credits.

The total tax relief provided through these three credits was \$1.4 billion, which could be allocated roughly 37 per cent or \$500 million to directly reduce the taxes paid by students. Another \$470 million, or approximately one third, was transferred to a supporting relative. The remaining \$400 million, or about 30 per cent, represented the value of credits that had been carried forward unused from previous years.

Tax relief is also provided to students and their families through the following measures. An exemption of post-secondary scholarship and bursary income introduced in Budget 2006 supports students in the pursuit of academic excellence. An apprentice vehicle mechanics' tool deduction provides an apprentice vehicle mechanic with an extraordinary portion of the cost of new tools. In addition, a student loan interest tax credit of 15 per cent is provided on interest payments of qualifying student loans, mainly the Canada Student Loans Program and similar provincial programs.

The second means to support education is through support for savings for post-secondary education, principally through the registered education savings plan, or the RESP. The savings accumulated in an RESP improve accessibility by increasing the

un montant de 125 \$ pour chaque mois d'études à temps partiel. Enfin, le crédit d'impôt pour manuels, pour aider l'étudiant à assumer les coûts des ouvrages scolaires, est de 15 p. 100 sur un montant de 65 \$ par mois d'études à plein temps, ou sur un montant de 20 \$ par mois d'études à temps partiel.

Je vais vous illustrer par un exemple l'avantage que peut tirer un étudiant de ces crédits d'impôt. Un étudiant inscrit à un programme à temps plein admissible, fréquentant une université pendant huit mois d'une année ou deux semestres et payant des frais de scolarité de 5 000 \$, cet étudiant pourrait réclamer pour cette année-là 8 720 \$ de crédits d'impôt pour les frais de scolarité, les études et les manuels. Avec les autres crédits d'impôt non remboursables auxquels il aurait droit, l'étudiant pourrait gagner jusqu'à 21 410 \$ sans avoir à payer d'impôt fédéral sur le revenu en 2010.

Bien que de nombreux étudiants travaillent pour pouvoir payer leurs études, ils n'ont pas tous un revenu suffisant pour tirer pleinement parti de ces crédits d'impôt au cours de l'année durant laquelle ils gagnent ces revenus. Le cas échéant, l'étudiant peut choisir de reporter ces montants ou de les transférer à un proche admissible.

Les crédits, jusqu'à concurrence de 5 000, \$ peuvent être transférés à un parent, un grand-parent ou un conjoint, puisque l'on sait qu'ils assument souvent une part des frais d'éducation des étudiants. Les crédits inutilisés qui ne sont pas transférés peuvent être reportés indéfiniment à une année ultérieure.

Comme les crédits inutilisés peuvent être transférés ou reportés, tous les étudiants, quel que soit le revenu familial, peuvent en bénéficier. Nous savons qu'en 2007, l'année la plus récente pour laquelle l'Agence du revenu du Canada dispose de données fiscales, environ 2,2 millions d'étudiants ont réclamé le crédit d'impôt pour frais de scolarité et environ deux millions ont réclamé les crédits d'impôt pour études et manuels.

L'allégement fiscal qu'assurent ces trois crédits d'impôt se chiffre à 1,4 milliard de dollars. La réduction directe des impôts des étudiants au cours de l'année où ils y avaient droit totalise plus de 500 millions de dollars, ou environ 37 p. 100 de ces crédits. Environ le tiers des crédits, soit 470 millions de dollars, a été transféré à des proches qui subvenaient à leurs besoins. Les 400 millions de dollars restants, soit environ 30 p. 100, représentaient la valeur des crédits inutilisés reportés d'années antérieures.

D'autres mesures offrent également un allégement fiscal aux étudiants et à leur famille. Une exemption relative aux revenus de bourses d'études et de perfectionnement, annoncée dans le budget de 2006, soutient les étudiants dans leur quête de l'excellence académique. Une déduction au titre des dépenses d'outillage permet aux apprentis mécaniciens de véhicules de déduire de leur revenu la partie extraordinaire du coût des outils neufs qu'ils doivent se procurer. Un crédit d'impôt de 15 p. 100 est accordé pour le paiement d'intérêts sur les prêts étudiants du Programme canadien de prêts aux étudiants et de programmes provinciaux similaires.

D'autres mesures fiscales incitent les familles à épargner pour les études postsecondaires, dont surtout le Régime enregistré d'épargne-études, le REEE. L'épargne accumulée dans un REEE accroît l'accessibilité des études postsecondaires en augmentant

financial resources available to fund post-secondary education. RESPs also encourage parents to begin planning early for a child's pursuit of post-secondary education.

How do RESPs work? Contributions made by families are not tax deductible. However, the income generated through RESPs will grow tax free over the years until it is withdrawn for a student's post-secondary education. This income is taxed in the hands of the student, but generally that results in it not being taxed at all as the student is not in a tax-paying position.

RESP contributions attract Canada education savings grants at a 20 per cent matching rate, up to \$1,000 annually or \$7,200 over the lifetime of a student. In 2007, almost \$600 million in CESGs, Canada education savings grants, were provided, in addition to the \$200 million in tax relief provided on earnings within RESPs.

Two measures have also been introduced over the last decade to encourage the participation of low and modest-income families in RESPs. For such families, enhanced CESGs of 30 per cent to 40 per cent are provided on the first \$500 of RESP contributions. Additional support to low-income families is provided through the Canada learning bond, which provides up to \$2,000 in grants to an RESP for children of low-income families to help kick-start their education savings.

The impact of these measures, as demonstrated through participation in them, has been significant in recent years. At the end of 2008, education savings in RESPs exceeded \$22 billion and will provide for the post-secondary education of 1.8 million potential students.

From 1998 to 2008, \$4.4 billion has been provided to supplement these savings through the Canada education savings grant. Since the introduction of the CESG in 1997, participation in RESPs has risen steadily. It is estimated that 39 per cent of Canadian children aged 17 and under have RESPs to help fund their future post-secondary education. In 2000, the participation rate was one-half of this, at about 19 per cent.

As a complement to the RESP, the lifelong learning plan, LLP, allows Canadians to access the savings they have accumulated in their registered retirement savings plans to help pay for the cost of pursuing post-secondary education. Individuals are able to withdraw up to \$20,000 over four years. Amounts withdrawn must be paid back to the individual's RRSP in equal installments over 10 years. In 2007, an estimated 11,400 individuals accessed the lifelong learning plan, withdrawing \$71 million.

That almost concludes my opening remarks to the committee. As a final note, I would refer to the earlier presentations made to the committee by our colleagues from Human Resources and Skills Development Canada.

I would point out that in addition to the various tax credits and savings vehicles provided through the income tax system, there are a number of federal measures outside the income tax system that directly address the issues associated with access to post-secondary education.

les ressources financières disponibles pour les payer. Le REEE encourage aussi les parents à commencer tôt à épargner en vue des études postsecondaires de leurs enfants.

Comment fonctionne le REEE? Les cotisations des familles ne sont pas déduites de leurs impôts. Par contre, les revenus d'investissement du REEE augmentent au fil des ans à l'abri de l'impôt jusqu'à ce qu'ils soient retirés pour couvrir les coûts d'études postsecondaires. Le montant retiré du REEE s'ajoute au revenu de l'étudiant, mais souvent aucun impôt n'est payé sur lui puisqu'il ne gagne pas suffisamment pour être imposé.

En contrepartie des cotisations au REEE, la Subvention canadienne pour l'épargne-études, la SCEE, verse un montant correspondant à 20 p. 100 des cotisations jusqu'à concurrence de 1 000 \$ par année et d'un maximum à vie de 7 200 \$ par enfant. En 2007, les SCEE se sont chiffrées à près de 600 millions de dollars, et les allègements fiscaux accordés sur l'épargne dans un REEE ont totalisé 200 millions de dollars.

Deux mesures ont été mises en place au cours depuis une dizaine d'années pour inciter les familles à revenu faible ou modéré à cotiser à un REEE. Pour ces familles, la SCEE offre des taux correspondants plus élevés, de 30 à 40 p. 100, sur la première tranche de 500 \$ de cotisations annuelles à un REEE. De plus, le Bon d'études canadien offre aux familles à faible revenu une subvention pouvant atteindre 2 000 \$, qui est versée dans un REEE pour le coup de départ de l'épargne-études.

Comme en témoigne le taux de participation aux programmes, ces mesures ont eu d'importantes retombées ces dernières années. À la fin de 2008, l'épargne dans le REEE a dépassé 22 milliards de dollars, pouvant soutenir les études postsecondaires de 1,8 million d'étudiants.

De 1998 à 2008, 4,4 milliards de dollars ont été versés en contrepartie des sommes épargnées grâce à la SCEE. Depuis la création de cette subvention en 1997, la participation au REEE a affiché une augmentation constante. On estime que 39 p. 100 des enfants canadiens âgés de plus de 17 ans détiennent un REEE en vue d'éventuelles études postsecondaires. En 2000, le taux de participation était deux fois moins élevé, à environ 19 p. 100.

Il y a également le Régime d'encouragement à l'éducation permanente, le REEP, qui permet aux Canadiens de puiser dans leur régime enregistré d'épargne-retraite pour absorber les coûts de la poursuite d'études postsecondaires. Ils peuvent ainsi en retirer jusqu'à 20 000 \$ sur quatre ans, et les montants retirés doivent être redéposés par versements égaux échelonnés sur 10 ans. On estime qu'en 2007, 11 400 personnes ont profité du REEP et retiré 71 millions de dollars de leur REER.

Mes observations préliminaires étant presque achevées, j'aimerais en dernier lieu m'attarder sur les déclarations que vous ont faites plus tôt nos collègues de Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

En plus des différents crédits d'impôt et mécanismes d'épargne qu'offre le régime fiscal, diverses autres mesures fédérales qui ne relèvent pas du régime fiscal visent directement l'accessibilité aux études postsecondaires, notamment le Programme canadien de prêts aux étudiants.

It is important to view the tax and non-tax aspects of government support as working together in a complementary manner to address different objectives associated with supporting post-secondary education. Tax measures are generally best suited to provide broad-based relief according to general eligibility conditions. In contrast, expenditure programs can be better targeted to address specific issues.

[Translation]

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector, Industry Canada: Thank you for your invitation. Your study on the accessibility of post-secondary education in Canada involves examining barriers to access, sources of funding for institutions and students, and the role of research.

I have been asked to remark on the role of research, on federal support for higher education research and development, including through the knowledge infrastructure program.

Federal support for research helps to keep professors at the leading edge in their fields. As important as this is for advancing Canada's innovation potential, it is equally important for our students.

The federal science and technology strategy was released in 2007. It aims to foster three distinct science and technology advantages that impact our prosperity and quality of life: a people advantage, a knowledge advantage, and an entrepreneurial advantage.

Universities and colleges are important partners in the government's science and technology strategy, and they have a central role to play in achieving the government's innovation goals.

Universities are at the forefront of research, pushing the frontiers of knowledge in diverse fields. Colleges and polytechnics are well linked with local businesses, helping them adopt new scientific developments and technologies.

In four successive budgets, the government has systematically implemented the recommendations of its science and technology strategy.

I will provide you with a quick overview of progress to date, starting with initiatives to foster a people advantage.

[English]

The Science and Technology Strategy recognizes that talented, skilled and creative people are critical to building and sustaining a successful national economy and society.

The new initiatives are on a strong base of support that has existed for some time. For example, the Canada Research Chairs program supports 2,000 research chairs at Canadian universities and has an annual budget of \$300 million. This program helps attract and retain some of the best researchers in the world.

Il importe de considérer les formes fiscales et non fiscales de l'aide que fournit le gouvernement comme des outils complémentaires dans la poursuite des objectifs liés au soutien à l'éducation postsecondaire. En général, les mesures fiscales se prêtent mieux aux allègements de portée générale fondés sur des conditions générales d'admissibilité. En revanche, les programmes de dépenses peuvent être plus facilement ciblés sur des enjeux spécifiques.

[Français]

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation, Industrie Canada : Je vous remercie de votre invitation. Votre étude sur l'accessibilité à l'enseignement postsecondaire au Canada nécessite l'examen des obstacles à l'accès des sources de financement pour les établissements et les étudiants et du rôle de la recherche.

On m'a demandé de traiter aujourd'hui du rôle de la recherche et de l'appui fédéral à la recherche et au développement dans le domaine de l'enseignement supérieur, notamment par l'entremise de programmes d'infrastructures de savoir.

L'appui fédéral à la recherche permet aux enseignants de demeurer à la fine pointe dans leur domaine de recherche. Si cet appui est important pour mettre en valeur le potentiel d'innovation du Canada, il est tout aussi important pour nos étudiants.

La stratégie fédérale des sciences et technologies a été diffusée en 2007. Elle vise à favoriser trois avantages distincts au chapitre des sciences et technologies, qui ont une incidence sur notre prospérité et notre qualité de vie : un avantage humain, un avantage de savoir et un avantage entrepreneurial.

Les collèges et les universités sont des partenaires importants dans la stratégie fédérale et ils ont un rôle crucial à jouer dans l'atteinte des objectifs fédéraux au chapitre de l'innovation.

Les universités sont à l'avant-garde de la recherche et repoussent les frontières du savoir dans divers domaines. Les collèges et les écoles polytechniques sont bien reliés aux entreprises locales et les aident à adopter les progrès scientifiques et les nouvelles technologies.

Dans quatre budgets consécutifs, le gouvernement a systématiquement mis en œuvre les recommandations dans sa stratégie des sciences et technologies.

Je vais vous donner un bref aperçu des progrès réalisés jusqu'à présent en commençant par les initiatives visant à favoriser un avantage humain.

[Traduction]

La Stratégie scientifique et technologique reconnaît que des personnes compétentes et créatives sont essentielles pour bâtir et soutenir une économie nationale dynamique.

Les nouvelles initiatives ont un solide fondement, établi depuis déjà quelque temps. Par exemple, le Programme des chaires de recherche du Canada, avec un budget annuel de 300 millions de dollars, appuie 2 000 chaires de recherche dans les universités canadiennes et contribue à attirer et à retenir parmi les meilleurs chercheurs et spécialistes du monde.

The Canada Graduate Scholarships Program supports masters and doctoral students. In 2009-10, it offered more than 3,000 scholarships at the master's level and another 1,500 at the doctoral level.

A newer program introduced in 2008, for example, is the Vanier Canada Graduate Scholarships program, which has now awarded 336 scholarships to attract and retain the absolute best doctoral students. At \$50,000 per year for up to three years, these scholarships are internationally competitive.

Through Budget 2010, the government announced the new Postdoctoral Fellowships Program to support research leaders of tomorrow. Valued at \$70,000 per year, the focus is on making Canada a magnet for the some of the very best who are just starting out their careers.

Together, these programs cover the full spectrum of positions to help attract, retain and develop researchers, whether they are students, post-docs or beginning faculty researchers. I know the granting council representatives were here recently and covered some of these programs with you.

On the knowledge advantage, as you know, according to the OECD, Canada's commitment to the creation of new technology for universities is virtually unmatched in terms of expenditure on higher education, research and development. The Science and Technology Strategy sets out a number of commitments to ensure that Canada continues to be positioned at the leading edge of important developments; for example, investment in the granting councils, which is the principle mechanism for supporting higher education research and development. Most recently, in Budget 2010, their budgets were increased permanently by \$32 million per year, bringing it to a record level of more than \$2.7 billion in 2010-11.

The government has also made significant investments in partner organizations that support higher education in research and development, such as in the last budget, where additional funding was provided for Genome Canada and also reconfirmed the funding for the Canada Foundation for Innovation.

To achieve an entrepreneurial advantage, Canada must turn what it knows into an economic advantage. As you know, Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but we lag behind other countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a competitiveness strategy as much as its competitors do. The government is encouraging firms to be more innovative through improvements to marketplace framework policies and also by fostering linkages between universities, colleges and business.

The applied research and training capacity at our colleges and polytechnics is a tremendous resource for building a more knowledge-based economy. In Budget 2010, the government doubled funding for the College and Community Innovation Program.

Le Programme de bourses d'études supérieures du Canada appuie les étudiants à la maîtrise et au doctorat. En 2009-2010, il a offert plus de 3 000 bourses d'études de maîtrise et 1 500 au niveau du doctorat.

Plus récent, le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier, créé en 2008, a jusqu'à maintenant attribué 336 bourses d'études pour attirer et retenir les meilleurs étudiants de doctorat. À 50 000 \$ par année pour deux ans, ces bourses d'études sont concurrentielles à l'échelle internationale.

Le gouvernement a annoncé, dans le budget de 2010, le nouveau Programme de bourses postdoctorales, d'une valeur de 70 000 \$ par année, pour les leaders de la recherche de demain. Ce programme vise à attirer au Canada les chercheurs en début de carrière les plus prometteurs.

Ensemble, ces programmes couvrent l'éventail complet des mesures prises pour attirer, retenir et former les meilleurs chercheurs, qu'ils fassent des études pré ou postdoctorales ou qu'ils commencent une carrière de chercheur universitaire. Je crois savoir que les représentants des conseils subventionnaires ont comparu devant votre comité il y a peu et vous en ont parlé.

Au sujet de l'avantage du savoir, vous savez que, d'après l'OCDE, l'engagement du Canada à l'égard des universités pour la création de nouvelles technologies est sans égal, au chapitre des dépenses dans l'enseignement supérieur et la R-D. Divers engagements sont pris dans la Stratégie des sciences et de la technologie pour que le Canada demeure à l'avant-garde des progrès importants; par exemple, les investissements dans les conseils subventionnaires, le principal mécanisme de soutien de la R-D dans les établissements d'enseignement supérieur. Plus récemment, dans le budget de 2010, leurs fonds ont été augmentés de 32 millions de dollars par année, ce qui les a portés au niveau record de 2,7 milliards de dollars en 2010-2011.

Le gouvernement a également fait d'importants investissements dans les organismes qui appuient l'enseignement supérieur en R-D. Par exemple, le dernier budget a attribué des fonds additionnels à Génome Canada et a confirmé le financement de la Fondation canadienne pour l'innovation.

Pour acquérir un avantage entrepreneurial, le Canada doit traduire ses connaissances en avantage économique. Vous savez que le Canada se démarque par son excellence en recherche, mais il accuse néanmoins du retard sur d'autres pays industrialisés sur le plan de l'innovation. Au contraire de ses concurrents, le secteur privé du Canada ne voit pas dans l'innovation une stratégie concurrentielle. Le gouvernement incite les entreprises à se montrer plus novatrices en apportant des améliorations aux politiques d'encadrement du marché et en favorisant les liens entre les universités, les collèges et les entreprises.

La capacité de recherche appliquée et de formation des collèges et des écoles polytechniques constitue une ressource phénoménale pour la création d'une économie axée davantage sur le savoir. Dans le budget de 2010, le gouvernement a doublé les fonds accordés au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté.

[Translation]

I will close with a brief report on the status of the \$2 billion knowledge infrastructure program, introduced in *Canada's Economic Action Plan*.

This program has two objectives. First, to accelerate repairs, maintenance and construction at universities and colleges to provide a short-term, targeted stimulus in communities across Canada. And second, to help realize the objectives of Canada's science and technology strategy by enhancing the research capacity of post-secondary institutions, enabling them to attract students and provide a better educational experience for the highly skilled workers of tomorrow.

In total, the government is funding 536 projects, 124 of which will increase the capacity to train students in advanced knowledge areas.

With partners, the program has leveraged a total investment of nearly \$5 billion, including the \$2 billion in federal funding, in research and education facilities across the country.

Thirteen funding agreements are in place with provinces and territories and 14 bilateral agreements are in place with individual institutions. All of the program funding is allocated.

Half of the money is going to new construction. Renovation and repair projects represent 25 per cent of the funding, leaving the final 25 per cent for projects that represent a mix of both.

As of the most recent quarterly reports, dating back to February, 44 projects have been completed, 266 projects were in the construction phase, and 135 projects were in design or planning stages.

The June 2010 quarterly reports are coming in, and we expect to see additional progress. Many projects are expected to be completed over the summer while students are away and construction conditions are ideal.

[English]

The Chair: I have a question for each one of our witnesses.

Mr. Forbes, in 2007 the government made a commitment to increase its contribution through the CST by 3 per cent a year, and there is a notional allocation of 25 per cent of the CST going for post-secondary education. We do not know how the province will end up dividing the CST. Perhaps we should go back to the way we used to do it and have a direct contribution for education. You might want to comment on that.

How do you keep track of how much is going into education? Is that 3 per cent intended for education or for the whole CST?

[Français]

Je terminerai en vous faisant brièvement part du statut du Programme d'infrastructure du savoir, de deux milliards de dollars, introduit dans le *Plan d'action économique du Canada*.

Ce programme vise deux objectifs : premièrement, accélérer les réparations, l'entretien et la construction dans les universités et les collèges afin de fournir un stimulant ciblé à court terme aux collectivités du Canada; deuxièmement, contribuer à l'atteinte des objectifs de la stratégie des sciences et technologies en améliorant la capacité de recherche des établissements postsecondaires, en leur permettant d'attirer des étudiants et d'offrir une meilleure expérience éducative aux travailleurs hautement qualifiés de l'avenir.

Au total, le gouvernement finance 536 projets, dont 124 accroîtront la capacité de former des étudiants dans des secteurs de connaissance de pointe.

Avec les partenaires, le programme a mis à profit un investissement total de près de cinq milliards de dollars, y compris deux milliards de dollars de financement fédéral dans des installations de recherche et des établissements d'enseignement à l'échelle du pays.

Treize ententes de financement sont en place avec les provinces et les territoires et 14 ententes bilatérales ont été conclues avec des établissements individuels. Le financement du programme est entièrement attribué.

La moitié des fonds servira aux nouvelles constructions. Les projets de rénovation et de réparation représentent 25 p. 100 du financement, ce qui laisse 25 p. 100 pour les projets qui représentent un mélange des deux.

Selon les derniers rapports trimestriels datant du mois de février, 44 projets ont été complétés, 266 en étaient à l'étape de la construction et 135 étaient à l'étape de la conception ou de la planification.

Les rapports trimestriels de juin 2010 sont presque prêts et nous nous attendons à constater des progrès additionnels. De nombreux projets seront achevés au cours de l'été pendant que les étudiants sont en vacances et que les conditions de construction sont idéales.

[Traduction]

Le président : J'ai une question pour chacun de nos témoins.

Monsieur Forbes, le gouvernement s'est engagé en 2007 à augmenter sa contribution de 3 p. 100 par année par l'intermédiaire du TCPS, et en théorie, 25 p. 100 du TCPS est investi dans l'éducation postsecondaire. Nous ignorons comment la province répartira le TCPS au bout du compte. Nous devrions peut-être revenir à nos méthodes d'avant et verser directement une contribution à l'éducation. J'aimerais que vous en parliez.

Comment faites-vous le suivi de ce qui est investi dans l'éducation? Est-ce que ces 3 p. 100 sont destinés à l'éducation ou est-ce pour l'ensemble du TCPS?

Mr. Forbes: The 3 per cent applies to the entire Canada Social Transfer, so the entire pot of money, which is currently a little over \$11 billion. It grows at 3 per cent per year.

On the question of the allocation, that notional allocation of the CST, if you will, among the three groupings, was done based on provincial and territorial spending patterns at that time. A little over 30 per cent that is notionally attributed to post-secondary education.

The nature of the overall transfer and the allocation recognizes that while there is a shared priority put on this funding, in the end provinces and territories have the responsibility. The provinces are best placed to do specific program designs and priority settings. That leaves them with flexibility within the entire social envelope and then within post-secondary education to determine what is the best way to use that funding.

The Chair: Would we not be better off with separating the two funds, the education transfer from the social programs, and know directly how much money is going into education? Is that not a better accountability of federal dollars?

Mr. Forbes: There is accountability for federal dollars. It is going to the provinces and we have indicated how much we think should be attributed to post-secondary education. The provinces and territories then, with this transfer, and with others, are then responsible to their own citizens for how they spend these dollars.

As I said, giving them a transfer of this nature gives them the flexibility to set the priorities in design as they see best for their jurisdiction.

The Chair: Mr. Williams, we heard from some people at previous hearings that the tax measures and the education tax credits are not the most effective way to improve access to post-secondary education. Improving access to post-secondary education is our main goal.

I do not know how any student could ever understand how all of these programs hang together and how they can work for them. Second, you gave some statistics that indicate there is some general take-up of these programs, but that does not tell us whether the more vulnerable groups, the people who are under-represented, not getting as much access to PSE are in there, whether they are Aboriginals or disabled or people of low income.

For many students out there it is a struggle in terms of the finances of getting this education. These tax credits that could be transferred or held over to another year, when you are living on small means that does not resonate very well. As you say, they "ultimately" will benefit.

Is there a better way to allocate this money? There is a tax expenditure involved. Is there a better way to spend it? As some people have suggested, to target those people, we need to get better representation in terms of access to post-secondary education.

M. Forbes : Ce pourcentage s'applique à l'intégralité du Transfert canadien en matière de programmes sociaux, donc au montant entier, soit un peu plus de 11 milliards de dollars. Il augmente de 3 p. 100 par année.

En ce qui concerne la répartition, cette répartition théorique du TCPS, pour ainsi dire, entre les trois groupes, elle était fondée sur les modèles de dépense des provinces et territoires à ce moment-là. Un peu plus de 30 p. 100 de ce montant est en principe attribué à l'éducation postsecondaire.

Par ce transfert global et sa répartition, on reconnaît que, bien que le financement vise une priorité commune, ce sont les provinces et territoires qui, au bout du compte, en assument la responsabilité. Ce sont eux qui sont les mieux placés pour concevoir des programmes spécifiques et définir leurs priorités. Ils jouissent donc d'une certaine marge de manœuvre dans toute l'enveloppe sociale, puis en ce qui concerne l'éducation postsecondaire, ils ont la souplesse pour déterminer comment utiliser ces fonds à meilleur escient.

Le président : Ne vaudrait-il pas mieux séparer le transfert pour l'éducation du financement des programmes sociaux, pour savoir combien va directement à l'éducation? Ne serait-ce pas mieux pour rendre compte de l'utilisation des fonds fédéraux?

M. Forbes : On en rend compte. Les fonds sont versés aux provinces, et nous avons dit quelle part, selon nous, devrait être attribuée à l'éducation postsecondaire. Avec ce transfert et d'autres, les provinces et territoires doivent rendre compte de l'utilisation des fonds fédéraux à leurs propres citoyens.

Je répète qu'accorder un transfert de ce genre aux provinces et aux territoires leur permet d'établir les priorités en fonction de ce qu'ils jugent préférable.

Le président : Monsieur Williams, certains témoins nous ont dit que les mesures fiscales et les crédits d'impôt pour études ne sont pas les moyens les plus efficaces pour améliorer l'accès à l'éducation postsecondaire, notre principal objectif.

Je ne sais pas comment un étudiant peut comprendre la manière dont ces programmes interagissent et peuvent l'aider. De plus, les statistiques que vous avez montrées indiquent qu'on a recours, en général, à ces programmes, mais pas s'ils profitent aux groupes vulnérables et sous-représentés comme les Autochtones, les personnes handicapées ou les gens à faible revenu, qui ont de la difficulté à poursuivre des études postsecondaires.

Bien des étudiants ont du mal à réunir les fonds pour accéder à ces études. Le transfert ou le report éventuel des crédits d'impôt à une autre année ne veulent pas dire grand-chose pour ceux qui disposent de peu de moyens. Comme vous le dites, ces crédits ne seront profitables « qu'à la longue ».

Y a-t-il un meilleur moyen d'allouer les fonds? On peut engager des dépenses fiscales. Y a-t-il un meilleur moyen de dépenser les fonds? Comme certains l'ont laissé entendre, il faut une meilleure représentation dans l'accès aux études postsecondaires pour aider ceux qui en ont le plus besoin.

Mr. Williams: The one thing that is clear when you look at the data is that there is a significant portion of those credits that are used in the year in which they are earned — 37 per cent — and that definitely contributes to improving accessibility to the system. In a larger context, you have to look at these credits as serving a larger tax purpose, first, in recognizing the cost of an education and ensuring that our basic principle in terms of tax policy is an ability to pay principle. When people are incurring these expenses, whether they are parents or students, it is important from a tax fairness point of view that they are appropriately recognized.

There are other rationales for introducing these credits in addition to that. You could draw an analogy to a business that incurs an expense to earn income. In many ways, an education is a form of investment in human capital. Therefore, in a tax policy context, it is appropriate to provide some recognition for that investment in assessing the taxes owing.

As I noted in my concluding remarks, there are limits in what you can achieve in terms of accessibility through the tax system.

The Chair: Yes, I noticed, but we are out to try to improve access and that means you have to look at the under-represented groups. These programs probably benefit many people; I am sure they do, as your statistics indicate, but they are not from the group of under-represented individuals. These people are not taking as much from the programs as are people with higher incomes or with parents with higher incomes.

I realize you have amassed these statistics, but have you sat down and had focus groups with students to determine what they think of these tax credits — there are so many of them — and how they might be better allocated?

Mr. Williams: To some extent, the credits have arisen in response to solicitation; something like the lifelong learning plan, for example. Over time, when you look at a credit like the RESP, just because of its broad usage, it inevitably will help improve accessibility. In that context, we have introduced provisions within something like the RESP specifically targeted to deal with low- and modest-income individuals who would in your context, address the accessibility issue. I would say the credits have been responsive.

[Translation]

Senator Champagne: Mr. Forbes, I think that my question will be going to you as the General Director of the Federal-Provincial Relations Branch.

I cannot help discussing with you the battle royal that we are fighting in Quebec, more specifically in Montreal at the moment, where McGill University, which is well aware of the success of its Master of Business Administration program, has decided to increase the students' tuition fees dramatically while, on the other side, the Quebec Minister of Education and the Premier are saying that, if it does, they will deduct all the money that the university collects from the amount the government normally gives for operations.

M. Williams : Les données indiquent clairement qu'une part importante — 37 p. 100 — de ces crédits est utilisée l'année où ils sont obtenus, ce qui améliore sans aucun doute l'accessibilité au système. Globalement, ces crédits pour études donnent avant tout aux gens la capacité de payer, un principe fondamental en politique fiscale. Du point de vue de l'équité fiscale, il importe d'offrir une compensation adéquate à ceux qui engagent les dépenses, qu'ils soient parents ou étudiants.

Il y a d'autres raisons d'accorder ces crédits. Vous pourriez comparer cela à une entreprise qui dépense dans le but de réaliser des profits. À bien des égards, l'éducation est une forme d'investissement dans le capital humain. C'est pourquoi, dans un contexte de politique fiscale, il est approprié de reconnaître la valeur de cet investissement dans l'évaluation de l'impôt à payer.

Comme je l'ai souligné dans la conclusion de mon exposé, il y a des limites à ce que les mesures fiscales peuvent faire pour accroître l'accessibilité.

Le président : Je l'ai en effet remarqué, mais nous essayons d'améliorer l'accès, ce qui signifie qu'il faut se pencher sur les groupes sous-représentés. Ces programmes profitent sans doute à bon nombre de personnes; je n'en doute pas, et vos statistiques l'indiquent. Toutefois, ces personnes ne font pas partie de groupes sous-représentés, dont les membres ne bénéficient pas de ces programmes dans la même mesure que ceux qui jouissent d'un revenu élevé, notamment grâce à leurs parents.

Vous avez recueilli ces données, mais avez-vous mis sur pied des groupes de consultation formés d'étudiants pour savoir ce qu'ils pensent de ces crédits d'impôt — il y en a tellement — et comment mieux allouer les fonds, de leur point de vue?

M. Williams : Jusqu'à un certain point, les crédits répondent à la demande; par exemple, il y a le Régime d'encouragement à l'éducation permanente. Avec le temps, un crédit comme celui pour le REEE ne peut qu'améliorer l'accessibilité, simplement grâce à sa portée générale. Dans le contexte, des mesures ont été prises, notamment en ce qui concerne le crédit pour le REEE, afin d'aider les personnes à revenu faible et modeste et d'accroître l'accessibilité. Je dirais que les crédits ont été profitables.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je pense, monsieur Forbes, que ma question va s'adresser à vous en tant que directeur général de la Direction des relations fédérales-provinciales.

Je ne peux pas m'empêcher de vous parler de cette bataille royale que nous menons au Québec, et à Montréal particulièrement en ce moment, où l'Université McGill — bien consciente des succès obtenus par son programme de maîtrise en administration des affaires — décide de multiplier les coûts annuels pour les élèves, alors que, de l'autre côté, la ministre de l'Éducation du Québec et le premier ministre disent que si c'est le cas, toutes les sommes que l'université recueille, le gouvernement les retirera de ce qu'il leur donne normalement pour les opérations.

How can we bring those two sides together in some way?

Mr. Forbes: That is a matter for the government of Quebec and McGill University.

Senator Champagne: Yes, but since funding for post-secondary education in Quebec also comes from the federal government, it seems to me that there must be a way for you to zero in on that.

Mr. Forbes: We make transfers to the provinces and we recognize their responsibility to decide on their own priorities in terms of the management of programs and the use of the funds at post-secondary level. That use can also vary from one province to the next. It is true that we make the transfer from the post-secondary education envelope, but it is definitely up to them to decide how to use the funds and the way in which they will respond to what their residents are asking for.

Senator Champagne: In the last few months, our study has dealt with accessibility to post-secondary studies, including for less well-off families. That is why we want to find out about the various tax credits, scholarships, loans and so on.

As an example, let us take an internationally prestigious university like McGill, which attracts students from all over the world. They normally pay more than Canada or Quebec students and they would come to the university even if the fees to do so go up. So, in our report, what can we recommend to the government of Quebec? We certainly cannot take away what they themselves went out and got, because that would be in no one's interests. Nor can we take away the opportunity from the students, because who does not want to see someone get an MBA from McGill? Even if you can get them elsewhere.

What do we say to Quebecers and Canadians?

Mr. Forbes: There are several ways. As Mr. Williams said as well, tax credits, transfers and scholarships are available. There is a whole list of federal and provincial programs, meaning that we have a number of ways to provide students with assistance so that they can have access to post-secondary education.

But, for transfers, the money goes to the provinces. It is targeted for post-secondary education, but the provinces are free to decide their own priorities. If the government of Quebec makes a decision and the government of another province makes a different decision, that is up to them.

Senator Champagne: So, as I understand it, if we are brave enough to talk about it, we do so with a big smile and with white gloves up to here. Thank you. I will be back in the second round.

[English]

Senator Callbeck: Mr. Dunlop, how much of the Knowledge Infrastructure Program announced in Budget 2009, for \$2 billion over two years, has been allocated so far.

Mr. Dunlop: All of the funds have been allocated.

Comment peut-on faire pour que ces deux pôles se rejoignent d'une façon ou d'une autre?

M. Forbes : Cela concerne le gouvernement du Québec et l'Université McGill.

Le sénateur Champagne : Oui, mais comme les fonds destinés à l'éducation postsecondaire au Québec proviennent aussi du gouvernement fédéral, je me dis qu'il doit y avoir pour vous une façon de cibler cela.

M. Forbes : Nous octroyons des fonds aux provinces et reconnaissons leur responsabilité de décider de leurs priorités concernant la gestion des programmes et de l'utilisation de ces fonds au postsecondaire. Également, cette utilisation peut varier d'une province à l'autre. Il est vrai que nous octroyons ces fonds à titre d'enveloppe destinée à l'éducation postsecondaire, mais en définitive il leur revient de décider de l'utilisation de ces fonds et de la façon dont ils répondent aux demandes de leurs citoyens.

Le sénateur Champagne : Notre étude des derniers mois a porté sur l'accessibilité aux études postsecondaires, et ce, même au sein de familles moins bien nanties. C'est pourquoi nous souhaitons connaître les différents crédits d'impôt, bourses, prêts et ainsi de suite.

Prenons l'exemple d'une université de prestige international telle que l'Université McGill, qui invite des élèves de partout au monde. Il s'agit de gens qui paient normalement davantage que les Canadiens ou les Québécois et l'université aura donc tout de même de la clientèle même si les coûts pour y accéder sont augmentés. Que peut-on alors, dans notre rapport, recommander au gouvernement du Québec? On ne peut quand même pas leur enlever ce qu'ils sont allés chercher par eux-mêmes puisque cela pourrait nuire à tout le monde. On ne peut empêcher des jeunes d'avoir cette possibilité, car qui ne veut pas voir un jeune obtenir un MBA de l'Université McGill? Même si on peut en obtenir un ailleurs.

Que dire aux Canadiens et aux Québécois?

M. Forbes : Il y a plusieurs façons. Comme M. Williams l'a dit également, des crédits d'impôt, des transferts et des bourses d'études sont disponibles. Il y a toute une liste de programmes au fédéral et au provincial, et donc plusieurs façons d'octroyer de l'aide aux étudiants afin de leur assurer un accès à l'éducation postsecondaire.

Concernant les transferts toutefois, les fonds sont octroyés aux provinces. Ils ciblent l'éducation postsecondaire, mais les provinces sont libres de décider de leurs priorités. Si le gouvernement du Québec prend une décision et que le gouvernement d'une autre province prend un autre type de décision, cela leur revient.

Le sénateur Champagne : Si je comprends bien, si on a le courage d'en parler, on le fait avec un grand sourire et des gants blancs qui vont jusque-là. Merci beaucoup. Je reviendrai au deuxième tour.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Monsieur Dunlop, combien des 2 milliards de dollars sur deux ans du Programme d'infrastructure du savoir annoncé en 2009 ont été accordés jusqu'à présent?

M. Dunlop : Tous les fonds ont été débloqués.

Senator Callbeck: They all have?

Mr. Dunlop: Yes.

Senator Callbeck: Do you have a breakdown of that by province?

Mr. Dunlop: We could provide that information to you.

Senator Callbeck: I would like that, please.

The Chair: If you could provide it to the clerk, we will distribute it to all committee members.

Senator Callbeck: They had two years to complete the projects, so obviously if it is all committed, the two-year timeline was not a problem, was it?

Mr. Dunlop: This was part of the stimulus package. If you recall, universities and colleges had been saying for years that they had a large deferred maintenance issue. As I mentioned, a large percentage of the money is being spent on repair and maintenance type projects. For some of the construction projects, these are things that have been in the planning stages for quite a long time and, therefore, the universities and colleges were able to get moving quickly on them. The presidents of all the institutions had to indicate in writing that they were able to complete the construction within the period of two years.

Senator Callbeck: I believe in their pre-budget submission, they said they needed \$5.1 billion, so \$2 billion would not cover the problem. Have there been any talks with the universities about another fund?

Mr. Dunlop: No. The total spending under the program is about \$5 billion. The federal contribution, which is a maximum of 50 per cent, is \$2 billion. If you look at the contributions of the provinces and others, the total spending under the program will be about \$5 billion.

It is a question of policy whether there would be another program. All I can say is what the government has said so far, that this was a one-time stimulus program that would be concluded on March 31, 2011, as announced in the budget.

Senator Callbeck: Did you say that the federal government funded 50 per cent?

Mr. Dunlop: Yes, that is correct.

Senator Callbeck: Was there any problem with the smaller universities coming up with their 50 per cent?

Mr. Dunlop: In most cases, the provincial governments picked up one-half of the funds. Depending on eligibility, because the federal government would fund up to half of what was eligible under our programs, sometimes the provinces were in for considerably more and sometimes the universities raised funds on their own. I have not come across an issue of smaller versus larger universities having difficulty raising the funds.

Le sénateur Callbeck : Tous?

M. Dunlop : Oui.

Le sénateur Callbeck : Connaissez-vous la répartition par province?

M. Dunlop : Nous pourrions vous la fournir.

Le sénateur Callbeck : Ce serait fort apprécié, merci.

Le président : Si vous pouviez fournir cette information à la greffière, nous la transmettrions ensuite à tous les membres du comité.

Le sénateur Callbeck : On avait deux ans pour terminer les projets. Si tous les fonds ont été alloués, cette échéance ne posait donc aucun problème, n'est-ce pas?

M. Dunlop : Ce programme fait partie des mesures de stimulation. Si vous vous rappelez, les responsables des universités et des collèges ont dit pendant des années que l'entretien des installations était largement négligé. Je répète que les fonds sont consacrés en bonne partie à des projets de réparation et d'entretien. Les universités et les collèges ont pu lancer rapidement certains projets de construction qui étaient à l'étape de la planification depuis assez longtemps. Les dirigeants de tous les établissements ont indiqué par écrit que la construction pourrait être terminée dans les deux ans.

Le sénateur Callbeck : Je crois que durant les consultations prébudgétaires, on a dit qu'il fallait 5,1 milliards de dollars. Ces 2 milliards ne suffisent donc pas à régler le problème. Y a-t-il eu des discussions avec les représentants des universités pour accorder des fonds supplémentaires?

M. Dunlop : Non. Les dépenses totales du programme sont d'environ 5 milliards de dollars. La participation du gouvernement fédéral, plafonnée à 50 p. 100, représente 2 milliards. En ajoutant les fonds des provinces et autres, les dépenses totales du programme s'élèvent à environ 5 milliards de dollars.

Déterminer s'il doit y avoir un autre programme est une question de politique. Tout ce que je peux dire, c'est que le gouvernement a mentionné que le programme de stimulation ne sera pas renouvelé après le 31 mars 2011, comme prévu dans le budget.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous dit que le gouvernement fédéral versait 50 p. 100 des fonds?

M. Dunlop : Oui, c'est exact.

Le sénateur Callbeck : Les petites universités ont-elles eu du mal à trouver l'autre moitié?

M. Dunlop : Dans la plupart des cas, les gouvernements provinciaux ont fourni le reste des fonds. Étant donné que le gouvernement fédéral finance la moitié des projets seulement s'ils sont admissibles aux programmes, les provinces ont parfois versé beaucoup plus, et les universités ont, dans certains cas, dû lever les fonds elles-mêmes. Je n'ai pas entendu dire que les petites universités avaient plus de difficulté à trouver du financement que les grandes.

Senator Callbeck: That is good. I am not sure which witness, Mr. Williams or Mr. Forbes, talked about the student tax credits. That credit can be transferred, you say, to a maximum of \$5,000 to a parent, grandparent or spouse. Is that a maximum of \$5,000 for them all? It cannot be \$5,000 to a parent and the same to a grandparent. Is that right?

Mr. Williams: No, it is a maximum on the total amount that can be transferred in a year.

Senator Callbeck: Could that go on forever and ever? Does that accumulate?

Mr. Williams: The credits can accumulate. That is right.

Senator Callbeck: Have you performed any analyses on the eligible tuition fees and all the various tax credits?

Mr. Williams: Yes, and we have published them in a tax expenditure report. I could make that report available to you.

Senator Cordy: Thank you for being here. It is nice to get all the tax policies and the things happening from the federal perspective at the same time. Thank you for that.

Senator Champagne talked about the CST transfers to the provinces. Whenever I meet with students groups, the thing they always comment that the education part should be separated so they can see whether it is actually being spent on post-secondary education. When I was looking at the numbers, about one-third of the transfers are actually for post-secondary education.

What can I tell these students? You mentioned in your answer to Senator Champagne that you allocate somewhat indirectly, that it is not a firm direction but a suggestion that one-third of the money be spent on post-secondary education. These students who are struggling financially are concerned that the money is not all going to post-secondary education and that it will be used in some other field, which may in itself be wonderful. However, they felt that the money was not all going to post-secondary education. It did not matter what part of the country they were from; this was unanimous.

Mr. Forbes: I have two comments. First is the issue as to whether that 31 per cent, if you will — a little over \$3 billion — is going to post-secondary education. That notional allocation was based on spending patterns in the provinces a couple of years ago, which should not have really changed that much. In total, that should represent a fairly good estimate of a federal contribution to what provinces are spending overall in that area. It is not 100 per cent linked, but I would say it is a fairly good estimate of what is going there.

As far as the issue of breaking it out, the idea of allocating, notionally, the components of the social transfer into the component parts and making that public was to try to address that very point that people are raising: How much of this should be going to post-secondary education and how much should be going to other parts?

Le sénateur Callbeck : C'est bien. Je ne sais plus très bien qui de M. William ou de M. Forbes a parlé des crédits d'impôt pour études. Vous dites qu'un maximum de 5 000 \$ en crédits d'études peuvent être transférés à un parent, à un grand-parent ou à un époux. Ce montant s'applique-t-il à toutes ces personnes réunies? On ne peut pas transférer 5 000 \$ à un parent et autant à un grand-parent, n'est-ce pas?

M. Williams : Non, c'est le montant total qui peut être transféré dans une année.

Le sénateur Callbeck : Y a-t-il une échéance? Les crédits s'accumulent-ils?

M. Williams : Ils peuvent en effet s'accumuler.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous dressé la liste des frais de scolarité admissibles et de l'ensemble des crédits d'impôt?

M. Williams : Oui, et ces données se trouvent dans un rapport sur les dépenses fiscales que je pourrai vous fournir.

Le sénateur Cordy : Merci d'être ici. C'est une bonne idée de nous parler de toutes les politiques fiscales et des choses que fait le gouvernement fédéral en parallèle. Je vous en remercie.

Le sénateur Champagne a parlé des fonds alloués aux provinces par l'entremise du TCPS. Quand je rencontre des groupes d'étudiants, ils disent toujours que les sommes versées pour l'éducation devraient être indiquées de façon séparée afin de savoir si elles sont dépensées pour les études postsecondaires. J'ai constaté qu'environ un tiers des transferts servaient à l'éducation postsecondaire.

Que puis-je dire à ces étudiants? Dans votre réponse au sénateur Champagne, vous avez indiqué que le tiers des fonds sont dépensés de manière indirecte pour les études postsecondaires. Les étudiants qui éprouvent des difficultés financières se demandent si l'argent sert uniquement aux études postsecondaires et s'il peut être dépensé dans autre chose, ce qui pourrait être très bien en soi. Ils estiment que les fonds ne servent pas qu'aux études postsecondaires. Peu importe d'où ils viennent, les étudiants sont unanimes à cet égard.

M. Forbes : Je dois dire deux choses. Premièrement, il faut savoir si ces 31 p. 100 — qui représentent un peu plus de 3 milliards de dollars — sont dépensés pour les études postsecondaires. Cette répartition théorique est fondée sur les régimes de dépenses des provinces qui remontent à deux ou trois ans, des régimes qui ne devraient pas avoir beaucoup changé. Grosso modo, elle devrait représenter une assez bonne estimation de la participation du gouvernement fédéral dans les dépenses totales engagées par les provinces. Cette répartition n'est pas fidèle à 100 p. 100, mais je dirais qu'il s'agit d'une assez bonne estimation.

Pour ce qui est de la répartition théorique des composantes des transferts sociaux selon les domaines et de la publication des résultats, l'idée était d'essayer de régler le problème soulevé par la population : quels fonds faut-il consacrer à l'éducation postsecondaire et combien faut-il allouer au reste?

If there are concerns about how much provinces are spending in the area of post-secondary education, again, that really becomes a question for students to raise with their provincial governments, because we do provide funding towards that. As I mentioned, we do so both through the Canada Social Transfer and through general programs like equalization to provide funding in support of these programs. It is then up to the provinces. They are accountable to their legislatures and their citizens as to how they spend those dollars.

Senator Cordy: I have heard this from every province. Certainly, Nova Scotia is in a unique situation because we have more students coming into Nova Scotia than we have native Nova Scotians attending university. It is a little bit different in Nova Scotia.

Do you get feedback from students or from provinces in terms of how much they are actually spending on post-secondary?

Mr. Forbes: I cannot speak about students too much. We talk to the provinces regularly about the transfer system and hear their views on a range of transfer issues, as you might imagine. From their vantage point, one certainly hears that they are comfortable with the approach of having flexibility. Again, to go back to the answer I gave to the chair, they are comfortable with the approach of flexibility to design and deliver the programs based on how they want to set priorities and how they think they can best deliver in their jurisdictions. The only comments I get from my provincial counterparts would be —

Senator Cordy: “Leave it alone.”

Mr. Forbes: — that this is the way to proceed.

Senator Cordy: Balancing federal and provincial jurisdictions is always a challenge.

I would like to move on to the tax policies you discussed today. Many of the committee members are familiar with these policies. When you look at the tax policies, they are designed for the most part for middle-class families. In many cases, the parents get the tax credits. The idea that you can hold it over indefinitely is a great idea. If people are not using the tax benefit that year, they can carry it over to another year.

I am concerned about something else, and the chair raised the issue earlier on. There are so many programs out there and so many things. Students are often 18 years of age, or very young anyway. That said, that demographic seems to be changing when we look at post-secondary education, because kids are taking gap years and what have you, or working or travelling for a bit. However, when you are 18 years of age, you are not necessarily in a position to be able to find all of the available programs et cetera.

How do you communicate to students what programs are available to them, and promote the idea of being able to save. Indeed, you would have to save your receipts from 2010 if you will not use them until 2015. You would have to be aware in 2010 that you can save them to use them in five years' time. How do you get this knowledge to students?

Les étudiants préoccupés par les dépenses provinciales dans l'éducation postsecondaire doivent en parler au gouvernement de leur province, car c'est pour cela que nous versons des fonds. Je répète que nous le faisons dans le cadre du TCPS et de programmes généraux comme celui sur la péréquation. Ce sont ensuite les gouvernements des provinces qui doivent rendre des comptes à leurs élus et à leurs citoyens sur la façon de dépenser ces sommes.

Le sénateur Cordy : C'est ce que m'a dit chaque province. La Nouvelle-Écosse est toutefois un cas unique, parce que ses universités accueillent plus d'étudiants qui viennent d'ailleurs que de Néo-Écossais. La situation est un peu différente dans cette province.

Les étudiants ou les gouvernements des provinces vous disent-ils combien ils dépensent réellement dans l'éducation postsecondaire?

M. Forbes : Je ne suis pas très au courant de la situation des étudiants. Comme vous pouvez vous en douter, nous discutons régulièrement du système de transfert avec les provinces, qui nous donnent leur opinion sur une série de problèmes. Nous voyons bien qu'elles aiment avoir de la flexibilité. Pour reprendre la réponse que j'ai donnée au président, je dirais que les gouvernements des provinces aiment avoir la possibilité d'élaborer et de mettre en œuvre des programmes selon leurs priorités et ce qu'ils estiment préférable. Tout ce que mes homologues provinciaux me disent, c'est...

Le sénateur Cordy : « Qu'il vaut mieux laisser les choses comme elles sont. »

M. Forbes : ... que c'est la meilleure façon de procéder.

Le sénateur Cordy : L'équilibre entre les compétences fédérales et provinciales pose toujours problème.

J'aimerais parler des politiques fiscales dont il a été question aujourd'hui. Beaucoup de membres du comité connaissent bien ces politiques. Nous constatons qu'elles sont conçues en grande partie pour les familles de la classe moyenne. Dans bien des cas, ce sont les parents qui obtiennent les crédits d'impôt. C'est une brillante idée de permettre de reporter les crédits indéfiniment. Si on ne profite pas de cet avantage fiscal une année donnée, on peut le reporter à l'année suivante.

Je suis préoccupée par le problème qu'a soulevé le président plus tôt. Il y a tellement de programmes et d'autres choses. Les étudiants ont généralement 18 ans ou sont de toute façon très jeunes. Cela dit, la démographie semble changer concernant l'éducation postsecondaire, parce que les jeunes prennent des années de congé et ils travaillent, voyagent un peu ou je ne sais quoi. Il reste qu'à 18 ans, on n'est pas nécessairement en mesure de trouver tous les programmes auxquels on a droit, et cetera.

Comment informez-vous les étudiants des programmes disponibles et comment les encouragez-vous à économiser? Il faut bien sûr conserver ses reçus de 2010 si on ne les utilise pas avant 2015. On doit savoir en 2010 qu'il faut garder ses reçus pour demander des crédits cinq ans plus tard. Comment mettez-vous les étudiants au courant?

Mr. Williams: Students would gain eligibility for the credit in the year they file their tax return, so there would not be a need for them to hold on to the receipts. The universities are well aware of students' eligibility.

This is a question that CRA could better talk to you about in terms of the administration of a tax system. However, to give a general context, there is a high degree of awareness at universities regarding students' eligibility for these credits. They are provided the information they need in order to claim them.

Registered education savings plans and other plans are promoted through a number of sources. Then again, I may not be best placed to speak to that specifically.

Senator Cordy: Therefore, it is basically up to the student to get the information at the university level.

Mr. Williams: As part of tax filing, when you receive various information slips that allow you to file your income tax return, the student would receive information slips from the universities indicating their eligibility for various credits.

Senator Dyck: Thank you, Mr. Chair, and thank you for your presentations this evening.

I notice that you said that the Canada Social Transfer was "notionally allocated to post-secondary education." Let us say a high school graduate had worked part time for a while because he or she was unable to find very good employment opportunities with their education. They then became unemployed. Is there anything available through the Canada Social Transfer that would allow that person to be retrained, let us say if they had to then go on Employment Insurance or welfare? Maybe we have dealt with this before and I have missed it somewhere along the line.

Mr. Forbes: Just to clarify, the Canada Social Transfer is a government-to-government transfer. There are various programs for students. You alluded to the Employment Insurance system which colleagues from Human Resources and Skills Development might be better suited to answer. However, there are a variety of direct programs for lower-income students. Also, if you are looking at retraining, there are programs either through the Employment Insurance system or otherwise that would help individuals in this kind of situation.

Senator Dyck: That budget is not part of the Canada Social Transfer, then?

Mr. Forbes: No, it is a specific program, or programs. There are youth employment strategies and other things that are run directly by the federal government, which can be found in the Human Resources Department. The social transfer is really from the federal government to the individual provinces. The provinces decide how they would like to spend that money.

Senator Dyck: My next question concerns some of the programs where you have matching funding. You mentioned that we are encouraging low- and modest-income families. What are the income ranges that are set for lower income? Do you have data available as to the number of low- and middle-income families that actually take advantage of these programs compared to people who would be above those sorts of income levels?

M. Williams : Les étudiants ont droit au crédit l'année où ils remplissent leur déclaration de revenus, alors ils n'ont pas besoin de garder leurs reçus. À l'université, on est bien au fait des conditions d'admissibilité des étudiants.

Des représentants de l'Agence du revenu du Canada pourraient mieux vous répondre que moi sur l'administration du système fiscal. Toutefois, en général, les étudiants sont très au courant de leur admissibilité à ces crédits. Ils reçoivent l'information dont ils ont besoin pour en faire la demande.

La promotion du REEE et d'autres régimes se fait de diverses manières. À nouveau, je ne suis peut-être pas la personne la mieux placée pour vous répondre avec précision.

Le sénateur Cordy : C'est donc l'étudiant qui doit se renseigner auprès de son université.

M. Williams : On reçoit des feuillets d'information pour remplir sa déclaration de revenus. L'étudiant reçoit des documents de l'université qui indiquent son admissibilité aux crédits.

Le sénateur Dyck : Je vous remercie, monsieur le président. Merci également aux témoins pour leurs exposés ce soir.

Vous avez dit que le TCPS était « destiné théoriquement à l'éducation postsecondaire. » Disons qu'un diplômé de l'enseignement secondaire travaille à temps partiel durant un certain temps, parce qu'il n'est pas capable de trouver de très bonnes occasions d'emploi compte tenu de son niveau d'études, et qu'il se retrouve ensuite au chômage. Le TCPS offre-t-il au diplômé un moyen de suivre un autre programme de formation s'il doit demander des prestations d'assurance-emploi ou d'aide sociale? Peut-être qu'il en a déjà été question et que cela m'a échappé.

M. Forbes : Simplement pour apporter une précision, le TCPS est un transfert d'un gouvernement à un autre. Il y a divers programmes qui s'adressent aux étudiants. Mes confrères du ministère des Ressources humaines et du Développement des compétences seraient peut-être plus en mesure que moi de répondre à votre question sur l'assurance-emploi. Cependant, il y a toute une gamme de programmes directs pour les étudiants à faible revenu. De plus, l'assurance-emploi offre notamment des programmes pour les gens qui veulent suivre une formation d'appoint.

Le sénateur Dyck : Cela ne fait donc pas partie du budget du TCPS?

M. Forbes : Non, il s'agit de programmes particuliers. C'est le ministère fédéral des Ressources humaines qui mène, entre autres choses, les stratégies d'emploi des jeunes. Le TCPS s'effectue entre le gouvernement fédéral et chaque province, qui décide comment elle veut dépenser les fonds.

Le sénateur Dyck : Parlons maintenant de certains programmes qui concernent le financement de contrepartie. Vous avez dit que nous encourageons les familles à revenu faible et modeste. Quels sont les paliers de faible revenu? Avez-vous des données sur les familles à revenu faible et modeste qui tirent avantage de ces programmes par rapport aux gens qui ont des revenus élevés?

Mr. Forbes: I think you are referring to the RESP.

Senator Dyck: Yes.

Mr. Williams: If I remember correctly, the Canada learning bond is available to any child of a family that receives National Child Benefit payments. That would essentially be families with incomes below \$42,000. They are also eligible for 40 per cent matching rate on the first \$500 of the Canada education savings grant. The 30 per cent rate is unavailable for individuals whose families have incomes between \$42,000 and \$80,000, if I am correct.

Senator Dyck: That seems pretty rich.

Mr. Williams: It is a graduated program with the most enhanced relief available to those at the lowest income levels.

I will clarify the exact income thresholds when I get back and send those to you, but that is my recollection.

Senator Dyck: I am not at all familiar with the Canada learning bond. Let us say you had a family that had a \$30,000 income. They would have to have an RESP, and then they would apply for a matching grant; is that correct?

Mr. Williams: By opening an RESP, for years in which you are eligible for the National Child Benefit supplement, you would receive initially a \$500 payment and then \$100 annually afterwards for every year for which you are eligible, providing a maximum of \$2,000.

[Translation]

Senator Eaton: Mr. Forbes, does that \$3.4 billion in federal transfers to the provinces and territories include a special envelope for Aboriginal communities?

Mr. Forbes: No. It is a general transfer from the federal government to provincial and territorial governments for social programs.

[English]

Senator Eaton: Once you give the money, at no point is there any accountability; right? Sheila Fraser cannot walk into a province and say, "We gave you X dollars last year; can you tell us how you spent that money?"

Mr. Forbes: Sheila Fraser does not, but each province has its own provincial auditor who could ask any such question. I cannot speak to what the provincial auditors do.

Senator Eaton: I do not mean to put you on the spot. I suppose one could go to a provincial auditor and get a breakdown of how the money is spent; is that correct?

Mr. Forbes: One could look at provincial financial statements or public accounts and determine what the provinces are spending in that area. My only comment is that was when we looked at the spending a few years ago and tried to notionally allocate the bigger social transfer, we found about 30 per cent of the social spending in this area was going to post-secondary education. That should be more or less the same.

M. Forbes : Je pense que vous parlez du REEE.

Le sénateur Dyck : Absolument.

M. Williams : Si je me souviens bien, le Bon d'études canadien est offert aux enfants des familles qui reçoivent la Prestation nationale pour enfants, soit les familles qui ont des revenus inférieurs à 42 000 \$. Ces ménages également admissibles à 40 p. 100 de la première tranche de 500 \$ accordée dans le cadre de la Subvention canadienne pour l'épargne-études. Que je sache, les gens dont la famille gagne de 42 000 à 80 000 \$ ne sont pas admissibles aux 30 p. 100.

Le sénateur Dyck : Cela semble assez généreux.

M. Williams : Ce programme progressif est celui qui profite le plus aux gens à faible revenu.

Je vous enverrai les seuils de revenu exacts, mais c'est ce dont je me souviens.

Le sénateur Dyck : Je ne connais pas du tout le Bon d'études canadien. Prenons l'exemple d'une famille qui gagne 30 000 \$. Elle doit participer au REEE pour demander une subvention de contrepartie, n'est-ce pas?

M. Williams : Le participant au REEE reçoit 500 \$ la première année et 100 \$ chaque année suivante jusqu'à un maximum de 2 000 \$ durant la période d'admissibilité à la Prestation nationale pour enfants.

[Français]

Le sénateur Eaton : Monsieur Forbes, les transferts fédéraux au montant de 3,4 milliards de dollars versés aux provinces et aux territoires, comprennent-ils une enveloppe spéciale destinée aux communautés autochtones?

M. Forbes : Non. Il s'agit d'un transfert général en matière de programmes sociaux du gouvernement fédéral aux gouvernements provinciaux et territoriaux.

[Traduction]

Le sénateur Eaton : Une fois qu'ils ont reçu l'argent, les gens n'ont pas à rendre de comptes, n'est-ce pas? Sheila Fraser ne peut pas demander au gouvernement d'une province comment les fonds ont été dépensés?

M. Forbes : Non, mais chaque province a un vérificateur qui pourrait le faire. Par contre, je ne peux pas me prononcer sur ce que font les vérificateurs provinciaux.

Le sénateur Eaton : Je ne cherche pas à vous mettre sur la sellette. Ai-je tort de présumer qu'il est possible de demander la ventilation des fonds à un vérificateur provincial?

M. Forbes : Il est possible d'examiner les états financiers ou les comptes publics des provinces pour connaître les dépenses engagées dans le domaine. Tout ce que je peux dire, c'est que lorsque nous avons examiné les dépenses, il y a quelques années, pour répartir théoriquement l'essentiel du TCPS, nous avons constaté qu'environ 30 p. 100 des dépenses servaient à l'éducation postsecondaire. La situation doit être plus ou moins la même.

Senator Eaton: Basically, you are saying that, from a taxation point of view, the federal government can have a more direct say with the money you give to provinces because what we say federally has little impact on how the provinces will spend or allocate their money for higher education?

Mr. Forbes: There is designing the federal tax measure as well as federal programs. We obviously control the eligibility criteria and to whom they apply. Mr. Williams described a number of tax credits, and federal laws put those credits in place. Similarly, we design federal programs. Again, I refer to Human Resources and Skills Development with their federal programs, and we would obviously be charged with designing them.

In the case of the provinces, we give them funding through a variety of forms, generally in a block format, and they are undertaking to spend in these areas. We leave it to them to determine how best to use that money and design in those specific instances.

Senator Merchant: Thank you for being here. Can you to identify some opportunities and suggest a different way of doing things so that we can improve the coordination between the federal and provincial governments?

I understand that education is primarily a provincial area of jurisdiction, but because the federal government is giving these transfers and tax breaks to provinces, what can our committee suggest as a means of improving the opportunities that are afforded to students and educational facilities?

Mr. Forbes: I do not think I can tell the committee what to recommend. We do have a recent example, and Mr. Dunlop talked about the Knowledge Infrastructure Program, where we worked on a two-year program with the provinces to find an area of shared responsibility or joint responsibility and deliver a program effectively and quickly. This is through Canada's Economic Action Plan. I think it is evidence of the way the system can work well. When we determine an area of joint interest, we can move forward.

I cannot speak for all of the programs across government, but certainly in ongoing dialogue with the provinces in determining some needs, we can identify some and they can identify some, and we can ensure that we try to address them. With the transfers, we leave them the flexibility to determine their individual priorities. Again, I cannot speak for the provinces, but that allows them the ability, with the varying circumstances across jurisdictions, to figure out, in the case of post-secondary education, the best way to target the funds to meet the needs of their populations.

Mr. Dunlop: We obviously work within a constitutional context where education is provincial competence. In my department and my programs, research is a shared jurisdiction. We deal with institutions that are creatures of the provincial governments, and most of our programs involve provincial funding as well as federal funding. It represents a different responsibility than the education side of the higher education. That is just a reality that we as officials deal with because that is the context in which we operate.

Le sénateur Eaton : Au fond, vous dites que l'impôt permet au gouvernement fédéral de mieux déterminer comment les provinces vont dépenser les fonds, car ce qui est dit au niveau fédéral a peu d'influence sur les provinces au chapitre de la gestion ou de la répartition des sommes pour l'enseignement supérieur, n'est-ce pas?

M. Forbes : Rien n'est laissé au hasard concernant l'admissibilité à la mesure fiscale et aux programmes du gouvernement fédéral. M. Williams a fait état de crédits d'impôt régis par des lois fédérales. Je répète que nous établissons les critères d'admissibilité aux programmes de Ressources humaines et Développement des compétences Canada.

Nous versons des fonds aux provinces de diverses manières, mais généralement au moyen d'un transfert global. Nous laissons les gouvernements provinciaux déterminer la meilleure façon de dépenser les fonds selon les circonstances.

Le sénateur Merchant : Je vous remercie d'être ici. Pouvez-vous nous dire ce qui permettrait d'améliorer la coordination entre les gouvernements fédéral et provinciaux?

Je sais que l'éducation est avant tout une compétence provinciale, mais étant donné que le gouvernement fédéral accorde ces transferts et ces allègements fiscaux aux provinces, que pourrait proposer le comité pour améliorer l'offre aux étudiants et aux établissements d'enseignement?

M. Forbes : Je ne pense pas être en mesure de dire au comité ce qu'il doit recommander. Récemment, et M. Dunlop a parlé du Programme d'infrastructure du savoir, nous avons travaillé avec les provinces à un programme de deux ans pour déterminer un domaine de responsabilité partagée ou conjointe et mettre en œuvre un programme de façon efficace et rapide dans le cadre du Plan d'action économique du Canada. À mon avis, c'est la preuve que le système peut bien fonctionner. Lorsque nous aurons défini des intérêts communs, nous pourrions procéder.

Je ne sais pas ce qu'il en est pour l'ensemble des programmes offerts par le gouvernement, mais nous poursuivons le dialogue avec les provinces en vue de cerner les besoins qui existent et trouver des pistes de solution. Dans le cas des transferts, nous laissons aux provinces le soin de fixer leurs propres priorités. Encore une fois, je ne peux parler au nom des provinces, mais cette formule leur permet, étant donné que les circonstances varient d'une région à l'autre, de décider comment utiliser les fonds alloués à l'éducation postsecondaire et ainsi répondre aux besoins de leur population.

M. Dunlop : Nous évoluons, bien sûr, dans un cadre constitutionnel où l'éducation relève de la compétence des provinces. Pour Industrie Canada, la recherche constitue un domaine de compétence partagée. Nous travaillons avec des institutions qui sont des créatures des provinces, et la plupart de nos programmes sont financés par les gouvernements fédéral et provinciaux. La responsabilité, dans ce cas-ci, est différente de celle qui concerne l'enseignement supérieure. C'est une réalité avec laquelle nous devons composer, parce que c'est le contexte dans lequel nous vivons.

Senator Merchant: I still find it difficult that there is absolutely no accountability and the federal government does not have any ability to assess the programs. Again, as you say, there is the jurisdictional issue, so maybe there is no resolution to that right now.

The Chair: That is just on the social transfer, because on the other programs, the direct programs of taxation, they do.

Senator Seidman: Mr. Dunlop, if I might, there is no question that the Science and Technology Strategy put forward by the government in 2007 is of such critical import for our country and future generations. You said, "Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but we lag behind other countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a competitiveness strategy as much as its competitors do."

You note that in Budget 2010, the government doubled funding for the College and Community Innovation Program. Might you tell me something about that program? Certainly, from what we have heard over the course of many weeks, this might be a rather significant program, and I am interested in hearing about it.

Mr. Dunlop: This program is run primarily by NSERC. It aims to increase the capacity of colleges and CEGEPs and polytechnic institutes to partner with local companies. NSERC has run a series of competitions, looking at projects that will have the maximum impact on the local economy. Some of the projects are actually larger than the local economy. The idea here is to develop this concept of applied research, which is a different kind of activity than universities would normally be comfortable in doing. Maybe it is more focused on the needs of small and medium-sized businesses, where the company is trying to solve a specific technical problem. In colleges, it is a very good experience for both professors and students to work on a solution, whereas the universities want to stay on the cutting edge and do the kind of research that will lead to publications and those kinds of activities as opposed to solving practical problems. Canada has not got that element as well developed, and in recent years government has been trying to work with the provinces and the colleges to develop that capacity in Canada, recognized by doubling the budget for this program in last year's budget.

Senator Seidman: Can you tell me about the response you have had from private industry?

Mr. Dunlop: The response from private industry has been very positive. Certainly, before the budget, we met with a number of companies that have used this kind of service, and the message we heard was they would like to see more of it.

Senator Seidman: I would like to try to understand a bit about how the program works, so that a student could be an intern in a way.

Le sénateur Merchant : J'ai encore du mal à croire qu'il n'y a aucune reddition de comptes et que le gouvernement fédéral ne peut évaluer les programmes. Encore une fois, comme vous le mentionnez, il faut tenir compte du partage des compétences dans notre pays. Il n'y a peut-être aucune solution à ce problème pour l'instant.

Le président : Cela ne vaut que pour le volet social du transfert. Dans le cas des autres programmes, ceux visant la taxation directe, le gouvernement a un droit de regard.

Le sénateur Seidman : Monsieur Dunlop, la Stratégie des sciences et de la technologie lancée par le gouvernement en 2007 revêt, indiscutablement, beaucoup d'importance pour notre pays et les générations futures. Vous avez dit que « le Canada se démarque pour son excellence en recherche. Cependant, nous accusons du retard par rapport à d'autres pays industrialisés en ce qui a trait à l'innovation. Le secteur privé au Canada n'adopte pas l'innovation comme stratégie de compétitivité autant que ses concurrents. »

Dans le budget de 2010, le gouvernement a doublé le financement accordé au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté. Pouvez-vous me dire quelques mots au sujet de ce programme? D'après ce que nous avons entendu au fil de nombreuses semaines, il s'agit d'une initiative assez importante. J'aimerais en savoir plus là-dessus.

M. Dunlop : Ce programme est essentiellement administré par le CRSNG. Il a pour but de renforcer la capacité des collèges, des cégeps et des instituts polytechniques de travailler avec des entreprises locales. Le CRSNG a lancé une série de concours, misant sur les projets qui ont un maximum de retombées locales. Certains projets ont, en fait, un rayonnement plus vaste. L'idée, ici, est de développer le concept de la recherche appliquée, un type d'activité auquel les universités ne sont pas tellement habituées. Le programme met peut-être davantage l'accent sur les besoins des petites et moyennes entreprises qui, par exemple, cherchent à résoudre un problème technique précis. Dans les collèges, le fait de travailler sur une solution constitue une excellente expérience et pour les professeurs et pour les étudiants. Les universités, elles, préfèrent être à l'avant-garde de la recherche et se concentrer sur la publication des travaux réalisés par des chercheurs plutôt que de s'attacher à résoudre des problèmes d'ordre pratique. Il existe des lacunes à ce chapitre au Canada et le gouvernement tente, depuis quelques années, de développer cette capacité en collaborant avec les provinces et les collèges. Voilà pourquoi le budget du programme a été doublé dans le budget de 2009.

Le sénateur Seidman : Quelle a été la réaction du secteur privé?

M. Dunlop : Sa réaction a été très positive. Avant que le budget ne soit déposé, nous avons rencontré plusieurs entreprises qui se sont prévaluées de ce programme. Elles ont dit qu'elles voulaient d'autres initiatives de ce genre.

Le sénateur Seidman : J'aimerais en savoir un peu plus sur le fonctionnement du programme, sur la façon dont un étudiant peut y participer.

Mr. Dunlop: Once again, because it is competition based, the idea was not to be overly constraining in the required outcomes. Typically, a company would go to a college and indicate the kind of problem they have, and it could be a technical problem or a marketing problem. Especially in the past, the funding just was not available in the colleges either to free the professors or to support the students in working on those practical programs as opposed to their normal course of study.

I am trying to think of where a specific college would develop an expertise in, for example, plastics or moulding, and as part of the program, want to be able to involve students in solving a technical problem for companies. In other cases, it is marketing; it is not always technical.

Again, when it is competition-based, you are looking for the best ideas. There is not the assumption that we officials know what will work in Peterborough or in Rimouski, so make it competition. There is a board from NSERC that is led by the private sector. It is trying to make it a bit different from a standard peer review that involves just scholars. You end up with a variety of programs.

The Chair: We are familiar with the Science and Technology Strategy because we went through it a couple of years ago. Both in that strategy and in the 2007 Budget, the federal government states that it wants to work "with provinces and territories to develop shared objectives and targets, clarify roles and responsibilities and enhance public accountability."

How has that gone so far? Are the federal funds that are being transferred to support post-secondary education in this regard being used for that purpose in light of that statement?

Mr. Dunlop: I brought a copy, but I am not sure of the exact context of that quote. I believe that was dealing mostly with the programs in the area of research and development, whereas I said the Canada Foundation for Innovation, for example, where on a competition basis, federal funding for up to 40 per cent of a project is supported. Obviously, the universities need the support of their provinces for the other 60 per cent in making that happen.

We work quite closely with our provincial colleagues in achieving that and reflecting the nature of our federation, and we end up with different relationships with different provinces. For example, in Quebec, a university or college applies first to the province and ensures funding is available at the provincial level. Then they apply to the federal competition. In other provinces, they apply directly to the federal government and seek provincial funding after.

Over the years, we have developed various forms of cooperation with our provincial colleagues to reflect the shared jurisdiction we have in the research and development side.

M. Dunlop : Encore une fois, parce qu'on procède par voie de concours, il faut éviter d'imposer un cadre trop contraignant au chapitre des résultats attendus. En ce qui a trait à la démarche suivie, l'entreprise qui cherche à solutionner un problème, par exemple d'ordre technique ou de commercialisation, entre en contact avec un collège et sollicite son aide. J'ajouterais que dans le passé, aucune subvention n'était accordée aux établissements pour libérer les professeurs ou appuyer les étudiants qui participaient à des projets de recherche plutôt que de suivre leurs cours normaux.

Autre exemple : un collège spécialisé, disons, dans la fabrication ou le moulage de matières plastiques peut demander que des étudiants participent, dans le cadre du programme, à des travaux axés sur la résolution de problèmes techniques, ou encore de commercialisation, pour le compte d'entreprises.

Encore une fois, les concours ont pour objet de mettre à jour les meilleures idées. Nous ne partons pas du principe que nous savons ce qui va fonctionner à Peterborough ou à Rimouski, d'où l'idée d'organiser des concours. Il existe, au sein du CRSNG, un comité dirigé par le secteur privé. Ce comité d'examen se veut différent, en ce sens qu'il n'est pas uniquement composé de pairs ou de chercheurs. Il a pour mission d'évaluer une variété de projets.

Le président : Nous connaissons bien la Stratégie des sciences et de la technologie, car nous avons mené une étude sur le sujet il y a deux ou trois ans. Dans la stratégie et aussi dans le budget 2007, le gouvernement fédéral disait vouloir, et je cite, « collaborer avec les provinces et les territoires afin de définir des cibles et des objectifs communs, de clarifier les rôles et responsabilités et d'améliorer la reddition de comptes à la population. »

Où en sont les discussions? Est-ce que les sommes transmises par le gouvernement fédéral dans le but de soutenir l'éducation postsecondaire sont effectivement utilisées à cette fin?

M. Dunlop : J'ai ici une copie des documents, mais je ne suis pas sûr du contexte dans lequel cet engagement a été pris. Je pense que l'on faisait surtout allusion aux programmes de R-D. J'ai dit, par exemple, que dans le cas de la Fondation canadienne pour l'innovation, où l'on procède encore une fois par voie de concours, le gouvernement assure jusqu'à 40 p. 100 du financement des projets. Manifestement, les universités ont besoin du soutien des provinces pour le 60 p. 100 qui reste.

Nous collaborons de près avec nos homologues provinciaux, tout en tenant compte de la nature de notre fédération. Les liens que nous établissons varient en fonction des provinces. Par exemple, au Québec, une université ou un collège doit d'abord présenter une demande à la province et s'assurer que le financement existe à l'échelle provinciale. L'établissement doit ensuite présenter une demande au gouvernement fédéral en vue de participer au concours. Dans les autres provinces, les établissements soumettent leur demande directement au gouvernement fédéral. Ils sollicitent ensuite l'aide de la province.

Au fil des ans, nous avons établi, avec les provinces, divers cadres de collaboration qui tiennent compte de la compétence partagée qui existe dans le domaine de la R-D.

The Chair: This statement talks about shared objectives and targets, clarifying roles and responsibilities. It sounds very heavy or heady. Do you know how that is being implemented? It is a government statement; it came in the document or in the budget; I do not know which.

Mr. Dunlop: We speak to provincial colleagues about their priorities. They influence those priorities by what they choose to fund. We stay in contact with them about what their priorities are in their local development.

Senator Champagne: Mr. Dunlop, in Budget 2007 there was an increase of \$800 million, and in 2009, there was \$5 billion in new funding for initiatives related to science and technology. In your speech, you said that Canada punches above its weight in terms of our research excellence, but that we lag other industrial countries when it comes to innovation. The private sector in Canada does not adopt innovation as a strategy as much as its competitors do, and yet in 2010 we doubled funding for community and college innovation programs. This follows what my colleague, Senator Seidman, was talking about.

With this extra money, is the market trying to get more involved? How hopeful are you that, with that money being available and being there, they will get more involved with innovation and that linkages will be easier to make? Will that money make a difference?

Mr. Dunlop: I should say that my statement leaned heavily on the analysis done by the CCA, the Council of Canadian Academics. I referred to a report done by Peter Nicholson, looking at innovation in Canada and comparing us to other countries. The report is entitled, *Innovation and Business Strategy: Why Canada Falls Short*. It is a comprehensive report that is very helpful.

We have seen this in a number of programs, and you mentioned the college program.

[Translation]

We are trying to leverage investment in post-secondary institutions by working with business and industry.

Senator Champagne: Is it easy to get industry involved in that kind of thing?

Mr. Dunlop: That is exactly the objective of the programs announced in recent years. We do not have a lot of experience up to now. As I mentioned earlier, SMEs are showing some interest in working with colleges; if that can get them interested in research and development, the program will have attained its goal.

As I mentioned, the program was announced in 2007. The budget envelope used to contain \$15 million per year, which is not a lot for a large country like ours. Now the figure is \$30 million.

Le président : Il est question, dans le passage que j'ai cité, de la définition de cibles et d'objectifs communs, de rôles et de responsabilités. Tout cela semble très sérieux. Comment procède-t-on pour y arriver? Il s'agit d'un engagement pris par le gouvernement fédéral qui est énoncé dans la stratégie ou le budget, je ne sais plus.

M. Dunlop : Nous participons à des discussions avec nos homologues provinciaux dans le but de connaître leurs priorités. Celles-ci sont fonction des initiatives que les provinces choisissent de financer. Nous les consultons régulièrement pour discuter des priorités qui ont été fixées en matière de développement local.

Le sénateur Champagne : Monsieur Dunlop, le budget de 2007 prévoyait une hausse de 800 millions de dollars. En 2009, cinq milliards de dollars en argent neuf ont été investis dans des initiatives liées aux sciences et à la technologie. Dans votre exposé, vous dites que le Canada se démarque pour son excellence en recherche, mais qu'il accuse du retard par rapport à d'autres pays industrialisés en ce qui a trait à l'innovation. Le secteur privé au Canada n'adopte pas l'innovation comme stratégie de compétitivité autant que ses concurrents. Or, en 2010, nous avons doublé le financement alloué au Programme d'innovation dans les collèges et la communauté. C'est ce que mon collègue, le sénateur Seidman, a indiqué.

Est-ce que ces fonds supplémentaires vont avoir pour effet d'encourager une plus grande participation de l'industrie? Pensez-vous que, par suite de cet investissement, le secteur industriel va consacrer plus d'efforts à l'innovation, ou encore qu'il sera plus facile d'établir des partenariats? Est-ce que cet argent va changer quelque chose?

M. Dunlop : Je dois dire que mes observations s'appuient largement sur l'analyse effectuée par le CAC, le Conseil des académies canadiennes. Elles s'inspirent aussi du rapport de Peter Nicholson intitulé *Innovation and Business Strategy: Why Canada Falls Short*. Le rapport traite d'innovation et compare la performance du Canada avec celle d'autres pays. Il est détaillé et fort utile.

Nous avons observé un changement dans plusieurs programmes. Vous avez mentionné celui qui s'adresse aux collèges.

[Français]

Nous tentons de valoriser l'investissement dans les institutions postsecondaires, avec les compagnies, avec l'industrie.

Le sénateur Champagne : Est-ce plus facile d'inciter les industries à s'impliquer dans ce genre de chose?

M. Dunlop : C'est exactement l'objectif des programmes annoncés depuis les dernières années. Nous n'avons pas beaucoup d'expérience jusqu'à maintenant. Comme je l'ai mentionné plus tôt, les PME démontrent un intérêt certain à travailler avec les collèges et si cela peut les intéresser dans la recherche et le développement, le programme aura atteint son but.

Comme je l'ai mentionné, ce programme a été annoncé en 2007. L'enveloppe budgétaire contenait 15 millions de dollars par année, ce qui n'est pas énorme pour un grand pays comme le nôtre. Maintenant, il s'agit de 30 millions de dollars.

Senator Champagne: So at least it has doubled.

Mr. Dunlop: Yes, at least it has doubled. The goal of the program is to encourage industry to get more involved in this area and to use our investment in post-secondary education as a strategic asset, as is the case in some other countries.

Senator Champagne: We are going to have to do some good marketing with our industries. May God hear your prayer and grant us all possible success!

[English]

Senator Callbeck: I want to ask you about the change that was made in 2007. Until that time, each province ended up with the same amount per capita, when you took in the tax points, the cash transfer and the associated equalization. The tax points are the same. Therefore, what change was made in that cash transfer? I know now that every province gets the same amount per capita. How is that figure calculated?

Mr. Forbes: The figure is calculated by determining the overall cash amount of the CST. At that time, we also enhanced the cash portion. As I mentioned before, we grow it every year. That is divided by the population of the country and the cash portion is allocated across jurisdictions so that the per capita amount of cash everywhere is the same across all jurisdictions.

Senator Callbeck: The previous method took into consideration regional economic disparities, right?

Mr. Forbes: The previous calculation was one of looking at the total of the tax points, as you mentioned, and the cash. The cash was effectively a residual. If you will, there was a total and then tax points were determined and the cash was what went to bring everyone up to a total of cash and tax that was equal.

Senator Callbeck: Why was that change made in the formula?

Mr. Forbes: It was part of a broader package of changes in 2007 to restore fiscal balance. You may recall that there were changes to the equalization program at the same time. There were enhancements to the Canada Social Transfer, and the idea of putting on equal per capita cash was to ensure that, across the country, the amount of cash transfer that went to each province in the form of cash transfers was the same no matter the province of residency.

Senator Callbeck: Right now, we still have that associated equalization, right? You get the tax points and the cash?

Mr. Forbes: The numbers I have discussed with you so far in my remarks were the cash portion. There was a tax point component, and that tax point could include the associated equalization, yes.

Senator Callbeck: It means a lot for the smaller provinces. Prince Edward Island, for example, used to get a lot more in cash per capita than, let us say, Alberta, and now it is the same.

Le sénateur Champagne : Cela a quand même doublé.

M. Dunlop : Oui, cela a quand même doublé. Le programme a pour but d'inciter l'industrie à s'impliquer davantage dans ce domaine et à utiliser notre investissement dans l'éducation postsecondaire comme un atout stratégique, comme dans quelques autres pays.

Le sénateur Champagne : Nous devons faire du bon marketing auprès de nos industries. Que Dieu vous entende et que nous réussissions le mieux possible!

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Je voudrais vous poser une question au sujet des modifications apportées en 2007. Les provinces recevaient, jusque là, le même montant par habitant, une fois pris en compte les points d'impôt, les transferts de fonds et la péréquation associée. Les points d'impôt sont restés les mêmes. Par conséquent, quelles modifications a-t-on apportées aux transferts de fonds? Je sais que chaque province reçoit la même valeur par habitant. Comment calcule-t-on celle-ci?

M. Forbes : En déterminant le montant global du TCPS. Les transferts en espèces ont également été bonifiés à ce moment là. Comme je l'ai déjà mentionné, ils augmentent tous les ans. On divise ce chiffre par le nombre d'habitants que compte le pays, et la valeur en espèces est allouée selon un montant égal par habitant dans toutes les provinces et dans tous les territoires.

Le sénateur Callbeck : L'ancienne formule tenait compte des disparités économiques régionales, n'est-ce pas?

M. Forbes : L'ancienne formule englobait les points d'impôt et, comme vous l'avez indiqué, les transferts en espèces. Ces derniers représentaient effectivement une valeur résiduelle. Donc, on prenait le total, on calculait les points d'impôt, et les transferts en espèces étaient répartis sur la base d'un montant égal par habitant.

Le sénateur Callbeck : Pourquoi a-t-on changé la formule?

M. Forbes : Cette réforme s'inscrivait dans un vaste train de mesures adoptées en 2007 en vue de rétablir l'équilibre fiscal. Si vous vous souvenez bien, le programme de péréquation a lui aussi fait l'objet d'une refonte à ce moment là. Le transfert canadien en matière de programmes sociaux a été bonifié. On a choisi de verser un montant égal par habitant parce qu'on voulait s'assurer que la valeur des transferts en espèces accordés aux provinces soit la même, peu importe la province de résidence.

Le sénateur Callbeck : Les paiements de péréquation associée existent toujours, n'est-ce pas? Ils s'ajoutent aux points d'impôt et aux transferts en espèces?

M. Forbes : Les chiffres que j'ai fournis jusqu'à maintenant s'appliquent aux transferts en espèces. Les paiements de péréquation associée peuvent effectivement être inclus dans la portion fiscale.

Le sénateur Callbeck : Cette aide veut dire beaucoup pour les petites provinces. L'Île-du-Prince-Édouard, par exemple, avait l'habitude de recevoir beaucoup plus, par habitant, que l'Alberta. Maintenant, le montant est le même.

Mr. Forbes: One of the important points is that there was a lot of additional cash to put into the system. Every province was better off through the increases to the CST, and we also at the same time had changes to the equalization system and so on. It was a full package of changes there and I think a significant investment from the federal government in Budget 2007. Every province benefited from those investments.

Senator Callbeck: My own province benefited very little compared to the richer provinces. I never really understood why the government did this because it favours the wealthier provinces in that we will have a bigger gap between the regions.

Mr. Forbes: Not to repeat myself, but at the same time, we significantly enhanced the equalization program, for example, which, as you mentioned, goes to the poorer provinces. There was a package of changes there, and I think Budget 2007 laid out in quite a bit of detail the implications by province. I do not have it here with me, but if you went back province by province, there were benefits across every province.

Senator Callbeck: I think that is right, but I guess my point is that the wealthier provinces gain more than the poorer ones.

Mr. Forbes: Again, if you looked at just the CST investment in isolation, that may be correct that if you were a province with a lower per capita cash payment before you would have gotten more benefit. At the same time, there were equalization changes and others that would have benefited, specifically the equalization-receiving provinces as a group.

The Chair: Just to clarify that, if I can, was that not part of the government's decision that CST should not be used as an equalization factor, that equalization should stand on its own and programs like CST should go evenly on a per capita basis?

Mr. Forbes: Fundamentally, at the same time as the CST was being moved to per capita cash, there were enhancements to equalization, and the idea was that is where the focus would be.

The Chair: That was intended to be the compensating factor. That completes my list, unless anyone else has something. I will then, therefore, thank our witnesses today. I appreciate you being here and contributing to our study on post-secondary education access. Thank you very much.

Colleagues, before we adjourn, I have a couple of things to discuss. First, tomorrow will be our last session on access to post-secondary education. It will be an in camera discussion on direction. You should have a report by now from the staff about some of the recommendations that have come over the period of time of these sessions. We will go through some discussion in terms of giving direction to the staff who will be drafting the report over the summer, and we will look at it in the fall when we are back.

Second, you will notice that today I put a motion for us to meet next Tuesday all day. I propose we meet from 9 a.m. to 11:30 a.m. We adjourn at that point because there are caucus meetings and

M. Forbes : Il ne faut pas oublier que des sommes additionnelles importantes ont été investies dans le programme. Chaque province a bénéficié des augmentations dont a fait l'objet le TCPS. Le régime de péréquation a lui aussi été restructuré. Le gouvernement a adopté toute une série de mesures, en plus de prévoir une hausse considérable du TCPS dans le budget de 2007. Chaque province a tiré profit de ces investissements.

Le sénateur Callbeck : Ma province en a profité beaucoup moins que les provinces riches. Je n'ai pas compris pourquoi le gouvernement a adopté des mesures qui ont pour effet de favoriser les provinces riches. Les disparités entre les régions ne feront que croître.

M. Forbes : Je ne veux pas répéter ce que j'ai dit, mais nous avons grandement bonifié le programme de péréquation qui, comme vous l'avez mentionné, a pour objet d'aider les provinces pauvres. Il y a tout un ensemble de mesures qui ont été adoptées. Je pense que le budget de 2007 expliquait en détail ce que cela voulait dire pour chacune des provinces. Je n'ai pas le document avec moi, mais je pense que si l'on examine la situation province par province, nous allons constater qu'elles en ont toutes bénéficié.

Le sénateur Callbeck : Vous avez raison, mais le fait est que les provinces riches reçoivent plus que les provinces pauvres.

M. Forbes : Encore une fois, si l'on considère uniquement l'augmentation du montant global du TCPS, il est vrai que la province qui reçoit aujourd'hui des transferts en espèces moins élevés par habitant obtenait plus dans le passé. Toutefois, les changements apportés à la péréquation, entre autres, ont profité globalement aux provinces bénéficiaires.

Le président : Je voudrais avoir une précision : le gouvernement n'a-t-il pas dit que le TCPS ne devrait pas servir de facteur, que les paiements de péréquation devraient être considérés à part, que le TCPS, par exemple, devrait être calculé selon un montant égal par habitant?

M. Forbes : Lorsque le TCPS a été modifié de manière à faire du transfert en espèces par habitant l'élément central du programme, des améliorations ont été apportées en même temps aux paiements de péréquation.

Le président : Il s'agissait là d'une mesure compensatoire. Voilà qui met fin aux questions, sauf si quelqu'un souhaite ajouter quelque chose. Je tiens à remercier les témoins d'être venus nous rencontrer et d'avoir ainsi contribué à notre étude sur l'accès à l'éducation postsecondaire. Merci beaucoup.

Chers collègues, avant de lever la séance, je tiens à dire quelques mots. Premièrement, nous allons tenir, demain, notre dernière réunion sur l'accessibilité à l'éducation postsecondaire au Canada. La rencontre va se dérouler à huis clos. Les attachés de recherche ont préparé un résumé, que vous devriez avoir en main, des recommandations qui se sont dégagées des discussions. Nous verrons s'il y a lieu de donner des directives au personnel qui sera chargé de rédiger le rapport, cet été. Nous examinerons celui-ci à l'automne, à la reprise des travaux.

Deuxièmement, vous avez noté que j'ai déposé, aujourd'hui, une motion qui propose que le comité se réunisse toute la journée, mardi prochain. Les membres du comité siégeraient de 9 heures

we will come back at 3 p.m. and meet until 5 p.m., maybe 6 p.m. We will use the additional hour perhaps for going clause-by-clause consideration of Bill C-11. Senator Seidman spoke today from the government side. Senator Jaffer from the opposition side will speak tomorrow. If it gets second reading, we are okay for Tuesday. If it gets held down and adjourned further, that changes the picture. The idea is to try to move up the hearing from June 28. The steering committee talked about June 28, which is a week from Monday. Instead we are saying have the meeting on June 22, which would work out well in our time frame.

June 23, our final meeting before recess, would be on the subject of Bill C-34, which was discussed today in the Senate as well. Are there any questions about that? That is the plan at the moment. Things can change, though; you never know.

With that, I will call adjournment and we will see you tomorrow morning at 10:30 a.m. Thank you.

(The committee adjourned.)

à 11 h 30. Les travaux seraient ensuite interrompus en raison des réunions de caucus, et reprendraient à 15 heures pour se poursuivre jusqu'à 17 ou 18 heures. Nous utiliserons cette heure additionnelle pour procéder à une étude article par article du projet de loi C-11. Le sénateur Seidman a présenté aujourd'hui le point de vue du parti ministériel. Le sénateur Jaffer présentera demain le point de vue de l'opposition. Si le projet franchit l'étape de la deuxième lecture, nous l'examinerons mardi. Autrement, nous devons modifier le programme. L'idée est de devancer la réunion qui devrait avoir lieu le 28 juin. Le comité de direction a parlé de se réunir le lundi 28 juin. Nous préférierions que la réunion ait lieu le 22.

Le 23 juin, soit notre dernière rencontre avant le congé d'été, nous allons nous pencher sur le projet de loi C-34, qui a fait l'objet de discussions, aujourd'hui, au Sénat. Avez-vous des questions à ce sujet? C'est ce que nous prévoyons faire pour l'instant. Les choses peuvent changer, on ne sait jamais.

Cela dit, nous allons nous réunir demain matin, à 10 h 30. Merci.

(La séance est levée.)

Wednesday, June 16, 2010

Department of Finance Canada:

Chris Forbes, General Director, Federal-Provincial Relations and Social Policy Branch;

Baxter Williams, Director, Personal Income Tax Division, Tax Policy Branch.

Industry Canada:

Robert Dunlop, Assistant Deputy Minister, Science and Innovation Sector.

Le mercredi 16 juin 2010

Ministère des Finances Canada :

Chris Forbes, directeur général, Direction des relations fédérales-provinciales et de la politique sociale;

Baxter Williams, directeur, Division de l'impôt des particuliers, Direction de la politique de l'impôt.

Industrie Canada :

Robert Dunlop, sous-ministre adjoint, Secteur science et innovation.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, June 14, 2010

Citizenship and Immigration Canada:

Erica Usher, Senior Director, Geographic Operations.

Foreign Affairs and International Trade Canada:

Chris Greenshields, Director, International Education and Youth Division;

Jean-Philippe Tachdjian, Deputy Director and Trade Commissioner, Edu-Canada International Promotion of Education in Canada.

Canadian Bureau for International Education:

Karen McBride, President.

Canadian Institutes of Health Research:

Pierre Chartrand, Ph.D., Chief Scientific Officer and Vice-President, Research Portfolio.

Natural Sciences and Engineering Research Council of Canada:

Margaret McCuaig-Johnston, Executive Vice-President.

Humanities and Social Sciences Research Council of Canada:

Gisèle Yasmeen, Vice-President, Partnerships.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 14 juin 2010

Citoyenneté et Immigration Canada :

Erica Usher, directrice principale, Opération géographiques.

Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Chris Greenshields, directeur, Direction de l'éducation internationale et de la jeunesse;

Jean-Philippe Tachdjian, directeur adjoint et délégué commercial, Édu-Canada Promotion internationale de l'éducation au Canada.

Bureau canadien de l'éducation internationale :

Karen McBride, président.

Instituts de recherche en santé du Canada :

Pierre Chartrand, Ph.D, conseiller scientifique en chef et vice-président, Portefeuille de la recherche.

Conseil de recherches en sciences naturelles et en génie du Canada :

Margaret McCuaig-Johnston, vice-présidente exécutive.

Conseil de recherches en sciences humaines du Canada :

Gisèle Yasmeen, vice-présidente, Partenariats.

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Social Affairs, Science and Technology

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Tuesday, June 22, 2010
Wednesday, June 23, 2010

Issue No. 11

First, second and third (final) meetings on:

Bill C-11, An Act to amend the Immigration and
Refugee Protection Act and the Federal Courts Act

First (final) meeting on:

Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and
to make consequential amendments to other Acts

First (final) meeting on:

Bill C-13, An Act to amend
the Employment Insurance Act

INCLUDING:

THE EIGHTH REPORT OF THE COMMITTEE (Bill C-34)
THE NINTH REPORT OF THE COMMITTEE (Bill C-11)
THE TENTH REPORT OF THE COMMITTEE (Bill C-13)

APPEARING:

The Honourable Jason Kenney, P.C., M.P., Minister of
Citizenship, Immigration and Multiculturalism,
Citizenship and Immigration Canada
The Honourable Diane Finley, P.C., M.P., Minister
of Human Resources and Skills Development,
Human Resources and Skills Development Canada

WITNESSES:

(See back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mardi 22 juin 2010
Le mercredi 23 juin 2010

Fascicule n° 11

Première, deuxième et troisième (dernière) réunions concernant :

Le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et
la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales

Première (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et
d'autres lois en conséquence

Première (dernière) réunion concernant :

Le projet de loi C-13, Loi modifiant
la Loi sur l'assurance-emploi

Y COMPRIS :

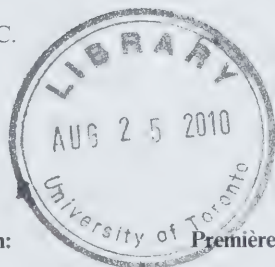
LE HUITIÈME RAPPORT DU COMITÉ (Projet de loi C-34)
LE NEUVIÈME RAPPORT DU COMITÉ (Projet de loi C-11)
LE DIXIÈME RAPPORT DU COMITÉ (Projet de loi C-13)

COMPARAISSENT :

L'honorable Jason Kenney, C.P., ministre de la Citoyenneté,
de l'Immigration et du Multiculturalisme, Citoyenneté
et Immigration Canada
L'honorable Diane Finley, C.P., députée, ministre
des Ressources humaines et du Développement des compétences,
Ressources humaines et Développement des compétences Canada

TÉMOINS :

(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Mercer
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Mercer replaced the Honourable Senator Callbeck (*June 23, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Jaffer (*June 22, 2010*).

The Honourable Senator Jaffer replaced the Honourable Senator Callbeck (*June 22, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Jaffer (*June 22, 2010*).

The Honourable Senator Jaffer replaced the Honourable Senator Callbeck (*June 22, 2010*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Mercer
Demers	Merchant
Dyck	Plett
Eaton	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Mercer a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 23 juin 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Jaffer (*le 22 juin 2010*).

L'honorable sénateur Jaffer a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 22 juin 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Jaffer (*le 22 juin 2010*).

L'honorable sénateur Jaffer a remplacé l'honorable sénateur Callbeck (*le 22 juin 2010*).

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, June 17, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Seidman, seconded by the Honourable Senator Di Nino, for the second reading of Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

After debate.

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Seidman moved, seconded by the Honourable Senator Stewart Olsen, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, June 17, 2010:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Di Nino, seconded by the Honourable Senator Cowan, for the second reading of Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts.

After debate.

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Di Nino moved, seconded by the Honourable Senator Tkachuk, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate*, Monday, June 21, 2010:

Second reading of Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act.

The Honourable Senator Eaton moved, seconded by the Honourable Senator Gerstein, that the bill be read the second time.

After debate.

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

ORDRES DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 17 juin 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Seidman, appuyée par l'honorable sénateur Di Nino, tendant à la deuxième lecture du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

L'honorable sénateur Seidman propose, appuyée par l'honorable sénateur Stewart Olsen, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 17 juin 2010 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Di Nino, appuyée par l'honorable sénateur Cowan, tendant à la deuxième lecture du projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

L'honorable sénateur Di Nino propose, appuyé par l'honorable sénateur Tkachuk, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du lundi 21 juin 2010 :

Deuxième lecture du projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi.

L'honorable sénateur Eaton propose, appuyée par l'honorable sénateur Gerstein, que le projet de loi soit lu pour la deuxième fois.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu pour la deuxième fois.

The Honourable Senator Eaton moved, seconded by the Honourable Senator Gerstein, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

The question being put on the motion, it was adopted.

L'honorable sénateur Eaton propose, appuyée par l'honorable sénateur Gerstein, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 22, 2010
(24)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 9:02 a.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Eaton, Eggleton, P.C., Jaffer, Martin, Ogilvie, Plett and Seidman (11).

In attendance: Havi Echenberg and Daphne Keevil-Harrold, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 15, 2010, the committee began its study on Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

APPEARING:

The Honourable Jason Kenney, P.C., Minister of Citizenship, Immigration and Multiculturalism (by video conference).

WITNESSES:

Citizenship and Immigration Canada:

Les Linklater, Assistant Deputy Minister, Strategic and Program Policy;

Jennifer Irish, Director, Asylum Policy Program Development;

John Butt, Manager, Program Development;

Luke Morton, Senior Legal Counsel, Manager Refugee Legal Team, Legal Services.

Canada Border Services Agency:

Peter Hill, Director General.

Immigration and Refugee Board of Canada:

Simon Coakeley, Executive Director;

Sylvia Cox-Duquette, Senior General Counsel, Legal Services.

Office of the United Nations High Commissioner for Refugees:

Hy Shellow, Senior Protection Officer;

Michael Casasola, Resettlement Officer.

The chair made a statement.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 22 juin 2010
(24)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 9 h 2, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Eaton, Eggleton, C.P., Jaffer, Martin, Ogilvie, Plett et Seidman (11).

Également présentes : Havi Echenberg et Daphne Keevil-Harrold, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 15 juin 2010, le comité entreprend l'examen du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

COMPARAÎT :

L'honorable Jason Kenney, C.P., ministre de la Citoyenneté, de l'Immigration et du Multiculturalisme (par vidéoconférence).

TÉMOINS :

Citoyenneté et Immigration Canada :

Les Linklater, sous-ministre adjoint, Politiques stratégiques et programmes;

Jennifer Irish, directrice, Développement juridique pour les programmes et politiques des droits d'asile;

John Butt, gestionnaire, Développement de programmes;

Luke Morton, avocat-conseil, chef, Équipe des réfugiés, Services juridiques.

Agence des services frontaliers du Canada :

Peter Hill, directeur général.

Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada :

Simon Coakeley, secrétaire général;

Sylvia Cox-Duquette, avocate générale principale, Services juridiques.

Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés :

Hy Shellow, administrateur principal chargé de la protection;

Michael Casasola, administrateur chargé de la réinstallation.

Le président ouvre la séance.

Mr. Kenney, P.C., made a statement and, together with Mr. Linklater, Ms. Irish, Mr. Butt, Mr. Morton and Mr. Hill, answered questions.

At 10:03 a.m., the committee suspended.

At 10:07 a.m., the committee resumed.

Mr. Coakeley made a statement and, together with Ms. Cox-Duquette, answered questions.

At 10:27 a.m., the committee suspended.

At 10:30 a.m., the committee resumed.

Mr. Shellow made a statement and, together with Mr. Casasola, answered questions.

At 11:16 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, June 22, 2010

(25)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 3:00 p.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Eaton, Eggleton, P.C., Jaffer, Martin, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (12).

In attendance: Havi Echenberg and Daphne Keevil-Harrold, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 15, 2010, the committee began its study on Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts.

WITNESSES:

Department of Canadian Heritage:

Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group;

Judith Marsh, Senior Policy Analyst, Heritage Group;

Stephen Wallace, Associate Deputy Minister.

The chair made a statement.

Ms. Elliot Sherwood made a statement and, together with Ms. Marsh and Mr. Wallace, answered questions.

M. Kenney, C.P., fait une déclaration, puis avec l'aide de M. Linklater, Mme Irish, M. Butt, M. Morton et M. Hill, répond aux questions.

À 10 h 3, la séance est suspendue.

À 10 h 7, la séance reprend.

M. Coakeley fait une déclaration, puis avec l'aide de Mme Cox-Duquette, répond aux questions.

À 10 h 27, la séance est suspendue.

À 10 h 30, la séance reprend.

M. Shellow fait une déclaration, puis avec l'aide M. Casasola, répond aux questions.

À 11 h 16, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mardi 22 juin 2010

(25)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 15 heures, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Eaton, Eggleton, C.P., Jaffer, Martin, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (12).

Également présentes : Havi Echenberg et Daphne Keevil-Harrold, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 15 juin 2010, le comité entreprend l'examen du projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence.

TÉMOINS :

Ministère du Patrimoine canadien :

Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine;

Judith Marsh, analyste principale de politiques, Groupe du patrimoine;

Stephen Wallace, sous-ministre délégué.

Le président ouvre la séance.

Mme Elliot Sherwood fait une déclaration, puis avec l'aide de Mme Marsh et de M. Wallace, répond aux questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts.

It was agreed that title stand postponed.

It was agreed that clause 1 stand postponed.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 6 carry.

It was agreed that clause 7 carry.

It was agreed that clause 8 carry.

It was agreed that clause 9 carry.

It was agreed that clause 10 carry.

It was agreed that clause 11 carry.

It was agreed that clause 12 carry.

It was agreed that clause 13 carry.

It was agreed that clause 1 carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill carry.

It was agreed that the chair report the bill to the Senate.

At 3:39 p.m., the committee suspended.

At 3:46 p.m., the committee resumed and pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 15, 2010, the committee continued its study on Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

WITNESSES:

Canadian Council for Refugees:

Janet Dench, Executive Director;

Elizabeth McWeeny, Past President.

Canadian Bar Association:

Mitchell Goldberg, Executive Member, CBA National Citizenship and Immigration Law Section;

Kerri A. Froc, Staff Lawyer, Law Reform and Equality.

As an individual:

Lorne Waldman, Lawyer.

Citizenship and Immigration Canada:

Les Linklater, Assistant Deputy Minister, Strategic and Program Policy;

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence.

Il est convenu de reporter l'étude du titre.

Il est convenu de reporter l'étude de l'article 1.

Il est convenu d'adopter l'article 2.

Il est convenu d'adopter l'article 3.

Il est convenu d'adopter l'article 4.

Il est convenu d'adopter l'article 5.

Il est convenu d'adopter l'article 6.

Il est convenu d'adopter l'article 7.

Il est convenu d'adopter l'article 8.

Il est convenu d'adopter l'article 9.

Il est convenu d'adopter l'article 10.

Il est convenu d'adopter l'article 11.

Il est convenu d'adopter l'article 12.

Il est convenu d'adopter l'article 13.

Il est convenu d'adopter l'article 1.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu d'adopter le projet de loi.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi au Sénat.

À 15 h 39, la séance est suspendue.

À 15 h 46, la séance reprend. Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 15 juin 2010, le comité poursuit son examen du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

TÉMOINS :

Conseil canadien pour les réfugiés :

Janet Dench, directrice exécutive;

Elizabeth McWeeny, ancienne présidente.

Association du Barreau canadien :

Mitchell Goldberg, membre de l'Exécutif, Section nationale du droit de l'immigration et de la citoyenneté de l'ABC;

Kerri A. Froc, avocate, Réforme du droit et Égalité.

À titre personnel :

Lorne Waldman, avocat.

Citoyenneté et Immigration Canada :

Les Linklater, sous-ministre adjoint, Politiques stratégiques et programmes;

Jennifer Irish, Director, Asylum Policy Program Development;

John Butt, Manager, Program Development;

Luke Morton, Senior Legal Counsel, Manager Refugee Legal Team, Legal Services.

The chair made a statement.

Ms. Dench, Ms. Froc, Mr. Goldberg, and Mr. Waldman each made a statement and, together with Ms. McWeeny, answered questions.

At 5:01 p.m., the committee suspended.

At 5:59 p.m., the committee resumed.

Mr. Linklater, Ms. Irish, Mr. Butt and Mr. Morton, together, answered questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-11, An Act to amend the Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

It was agreed that title stand postponed.

It was agreed that clause 1 stand postponed.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 6 carry.

It was agreed that clause 7 carry.

It was agreed that clause 8 carry.

It was agreed that clause 9 carry.

It was agreed that clause 10 carry.

It was agreed that clause 11 carry.

It was agreed that clause 11.1 carry.

It was agreed that clause 12 carry.

It was agreed that clause 13 carry.

It was agreed that clause 14 carry.

It was agreed that clause 14.1 carry.

It was agreed that clause 15 carry.

It was agreed that clause 16 carry.

It was agreed that clause 16.1 carry.

It was agreed that clause 17 carry.

It was agreed that clause 18 carry.

It was agreed that clause 19 carry.

It was agreed that clause 20 carry.

It was agreed that clause 21 carry.

It was agreed that clause 22 carry.

It was agreed that clause 23 carry.

Jennifer Irish, directrice, Développement des programmes et politiques du droit d'asile;

John Butt, gestionnaire, Développement de programmes;

Luke Morton, avocat-conseil, gestionnaire, Équipe juridique pour les réfugiés, Services juridiques,

Le président prend la parole.

Mme Dench, Mme Froc, M. Goldberg et M. Wadman font une déclaration, puis avec l'aide de Mme McWeeny, répondent aux questions.

À 17 h 1, la séance est suspendue.

À 17 h 59, la séance reprend.

M. Linklater, Mme Irish, M. Butt et M. Morton répondent ensemble aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Il est convenu de reporter l'étude du titre.

Il est convenu de reporter l'étude de l'article 1.

Il est convenu d'adopter l'article 2.

Il est convenu d'adopter l'article 3.

Il est convenu d'adopter l'article 4.

Il est convenu d'adopter l'article 5.

Il est convenu d'adopter l'article 6.

Il est convenu d'adopter l'article 7.

Il est convenu d'adopter l'article 8.

Il est convenu d'adopter l'article 9.

Il est convenu d'adopter l'article 10.

Il est convenu d'adopter l'article 11.

Il est convenu d'adopter l'article 11.1.

Il est convenu d'adopter l'article 12.

Il est convenu d'adopter l'article 13.

Il est convenu d'adopter l'article 14.

Il est convenu d'adopter l'article 14.1.

Il est convenu d'adopter l'article 15.

Il est convenu d'adopter l'article 16.

Il est convenu d'adopter l'article 16.1.

Il est convenu d'adopter l'article 17.

Il est convenu d'adopter l'article 18.

Il est convenu d'adopter l'article 19.

Il est convenu d'adopter l'article 20.

Il est convenu d'adopter l'article 21.

Il est convenu d'adopter l'article 22.

Il est convenu d'adopter l'article 23.

It was agreed that clause 24 carry.

It was agreed that clause 25 carry.

It was agreed that clause 26 carry.

It was agreed that clause 27 carry.

It was agreed that clause 27.1 carry.

It was agreed that clause 28 carry

It was agreed that clause 29 carry

It was agreed that clause 30 carry

It was agreed that clause 31 carry

It was agreed that clause 32 carry

It was agreed that clause 33 carry

It was agreed that clause 34 carry

It was agreed that clause 35 carry

It was agreed that clause 36 carry

It was agreed that clause 37 carry

It was agreed that clause 37.1 carry.

It was agreed that clause 38 carry

It was agreed that clause 39 carry

It was agreed that clause 40 carry

It was agreed that clause 41 carry

It was agreed that clause 42 carry

It was agreed that clause 1 carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill carry.

It was agreed that the committee consider draft observations on the bill at the next meeting of the committee.

At 6:51 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 23, 2010
(26)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 8:29 a.m., in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Mercer, Merchant, Ogilvie, Plett and Seidman (13).

In attendance: André Léonard, Sandra Gruescu and Havi Echenberg, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Il est convenu d'adopter l'article 24.

Il est convenu d'adopter l'article 25.

Il est convenu d'adopter l'article 26.

Il est convenu d'adopter l'article 27.

Il est convenu d'adopter l'article 27.1.

Il est convenu d'adopter l'article 28.

Il est convenu d'adopter l'article 29.

Il est convenu d'adopter l'article 30.

Il est convenu d'adopter l'article 31.

Il est convenu d'adopter l'article 32.

Il est convenu d'adopter l'article 33.

Il est convenu d'adopter l'article 34.

Il est convenu d'adopter l'article 35.

Il est convenu d'adopter l'article 36.

Il est convenu d'adopter l'article 37.

Il est convenu d'adopter l'article 37.1.

Il est convenu d'adopter l'article 38.

Il est convenu d'adopter l'article 39.

Il est convenu d'adopter l'article 40.

Il est convenu d'adopter l'article 41.

Il est convenu d'adopter l'article 42.

Il est convenu d'adopter l'article 1.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu d'adopter le projet de loi.

Il est convenu que le comité examine à la prochaine réunion l'ébauche des observations concernant le projet de loi.

À 18 h 51, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 23 juin 2010
(26)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 8 h 29, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Demers, Dyck, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Mercer, Merchant, Ogilvie, Plett et Seidman (13).

Également présents : André Léonard, Sandra Gruescu et Havi Echenberg, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 17, 2010, the committee began its study on Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act.

APPEARING:

The Honourable Diane Finley, P.C., M.P., Minister of Human Resources and Skills Development.

WITNESS:

Human Resources and Skills Development Canada:

Louis Beauséjour, Director General, Employment Insurance Policy, Skills and Employment Branch.

The chair made a statement.

Ms. Finley made a statement and, together with Mr. Beauséjour, answered questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act.

It was agreed that title stand postponed.

It was agreed that clause 1 stand postponed.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 1 carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill carry.

It was agreed that the chair report the bill to the Senate.

At 8:53 a.m., the committee suspended.

At 8:57 a.m., the committee resumed and pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, June 15, 2010, the committee continued its study on Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

It was agreed that the committee append observations to the report on the bill.

It was agreed that the chair report the bill without amendment, but with appended observations to the Senate.

At 9:04 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 17 juin 2010, le comité entreprend l'examen du projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi.

COMPARAÎT :

L'honorable Diane Finley, C.P., députée, ministre des Ressources humaines et du Développement des compétences.

TÉMOINS :

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Louis Beauséjour, directeur général, Politique de l'assurance-emploi, Direction générale des compétences et de l'emploi.

Le président ouvre la séance.

Mme Finley fait une déclaration, puis avec l'aide de M. Beauséjour, répond aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi.

Il est convenu de reporter l'étude du titre.

Il est convenu de reporter l'étude de l'article 1.

Il est convenu d'adopter l'article 2.

Il est convenu d'adopter l'article 3.

Il est convenu d'adopter l'article 4.

Il est convenu d'adopter l'article 5.

Il est convenu d'adopter l'article 1.

Il est convenu d'adopter le titre.

Il est convenu d'adopter le projet de loi.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi au Sénat.

À 8 h 53, la séance est suspendue.

À 8 h 57, la séance reprend. Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 15 juin 2010, le comité poursuit l'examen du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Il est convenu que le comité ajoute en annexe des observations au rapport sur le projet de loi.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi sans amendement, mais accompagné d'observations, au Sénat.

À 9 h 4, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORTS OF THE COMMITTEE

Tuesday, June 22, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has the honour to present its

EIGHTH REPORT

Your committee, to which was referred Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts, has, in obedience to the order of reference of Thursday, June 17, 2010, examined the said bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

Monday, June 28, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has the honour to present its

NINTH REPORT

Your committee, to which was referred Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act, has, in obedience to the order of reference of Thursday, June 17, 2010, examined the said bill and now reports the same without amendment.

Your committee has also made certain observations, which are appended to this report.

Respectfully submitted,

Monday, June 28, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology has the honour to present its

TENTH REPORT

Your committee, to which was referred Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act, has, in obedience to the order of reference of Monday, June 21, 2010, examined the said bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

RAPPORTS DU COMITÉ

Le mardi 22 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie a l'honneur de présenter son

HUITIÈME RAPPORT

Votre comité auquel a été renvoyé le projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence, a, conformément à l'ordre de renvoi du jeudi 17 juin 2010, examiné ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

Le lundi 28 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie a l'honneur de présenter son

NEUVIÈME RAPPORT

Votre comité auquel a été renvoyé le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales, a, conformément à l'ordre de renvoi du jeudi 17 juin 2010, examiné ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Votre comité a aussi fait certaines observations qui sont annexées au présent rapport.

Respectueusement soumis,

Le lundi 28 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie a l'honneur de présenter son

DIXIÈME RAPPORT

Votre comité auquel a été renvoyé le projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi, a, conformément à l'ordre de renvoi du lundi 21 juin 2010, examiné ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

Le président,

ART EGGLETON P.C.

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 22, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 9:02 a.m. to study Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today we are spending pretty much a full day talking about Bill C-11. We have with us via video conference the Honourable Jason Kenney, Minister of Citizenship, Immigration and Multiculturalism. We have five officials to help us go through the bill after Mr. Kenney signs off.

We much appreciate your doing this, minister. We know you are travelling and it is busy. I am not sure what time zone you are in, but it is very kind of you to appear.

Also, congratulations on the effort in the House of Commons. We read it with much interest and heard about it in many different ways; but you ended up being able to bring various parties and interests together to work out some solutions to various concerns people had.

With that, welcome. I turn the floor over to you.

Hon. Jason Kenney, P.C., M.P., Minister of Citizenship, Immigration and Multiculturalism: Thank you, Mr. Chair and honourable senators for the opportunity. I apologize I am not able to appear in person. I had already scheduled attendance at tomorrow's 25th anniversary commemoration of the Air India bombing in Ireland, so it was not possible for me to be in Ottawa today, as I am sure you will understand. Thank you for your accommodation.

As well, I thank Senator Seidman for her sponsorship of Bill C-11 in the Senate. I appreciate the diligence with which I am sure all honourable senators will consider this very important reform to Canada's refugee system.

[*Translation*]

Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act, is important legislation, which, if passed, will allow Canada to help those who truly need Canada's protection and do so much more quickly.

Canada has a long tradition of helping those from around the globe who seek asylum here. Obviously, that is part of our history since we welcomed slaves from the United States, who came to

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 22 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 9 h 2 pour étudier le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous consacrons pratiquement toute la journée au projet de loi C-11. Nous accueillons par vidéoconférence l'honorable Jason Kenney, ministre de la Citoyenneté, de l'Immigration et du Multiculturalisme. Nous recevons cinq représentants pour nous aider dans l'examen du projet de loi après le départ de M. Kenney.

Nous sommes très reconnaissants de votre présence, monsieur le ministre. Nous savons que vous êtes en déplacement et que l'horaire est chargé. Je ne sais pas dans quel fuseau horaire vous vous trouvez, mais c'est très gentil de votre part de comparaître.

Je félicite également vos efforts à la Chambre des communes. Nous lisons à ce sujet avec grand intérêt et nous en entendons parler de différentes façons; mais vous avez été en mesure de réunir divers intérêts et parties afin de trouver des solutions aux différentes préoccupations des gens.

Sur ce, je vous souhaite la bienvenue. Vous avez la parole.

L'honorable Jason Kenney, C.P., député, ministre de la Citoyenneté, de l'Immigration et du Multiculturalisme : Merci, monsieur le président et honorables sénateurs de me donner l'occasion de comparaître. Je suis désolé de ne pas pouvoir être là en personne. J'avais déjà prévu assister demain au 25^e anniversaire commémorant l'attentat à la bombe contre le vol d'Air India, en Irlande, alors il ne m'était pas possible d'être à Ottawa aujourd'hui, comme vous le comprendrez j'en suis sûr. Je vous remercie d'avoir pris des dispositions pour que je puisse comparaître.

De plus, je remercie madame le sénateur Seidman de parrainer le projet de loi C-11 au Sénat. J'apprécie le soin avec lequel tous les honorables sénateurs examineront cette réforme très importante du système canadien de détermination du statut de réfugié.

[*Français*]

Le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales est un texte de loi important qui, s'il est adopté, permettra au Canada d'assister les personnes qui ont vraiment besoin de la protection de notre pays et de le faire beaucoup plus rapidement qu'actuellement.

Depuis longtemps, le Canada aide les étrangers, qui cherchent à obtenir asile sur son territoire. Évidemment, cela fait partie de son histoire depuis l'acceptation des esclaves des États-Unis, qui sont

Canada during the 19th century. But all parties recognize that we also have a broken asylum system that has been characterized by ongoing large backlogs and slow processing times.

Our system is at risk because too many, who are not refugees, try to use it as a backdoor into Canada, abusing our generosity and violating our laws. We have some 60,000 people in the asylum queue in Canada — the largest number of asylum claims of any developed country.

[English]

It currently takes about 20 months for a refugee claimant in Canada to get a hearing at the independent Immigration and Refugee Board. The board determines that almost 60 per cent of our asylum claimants are found not to be in need of Canada's protection; they are not genuine refugees.

Band-aid measures have been tried in the past to address these problems but they have not worked. Additional money was added to the system, which reduced the backlog for a short period of time, but we always saw the backlog in asylum claims go back up and the processing times extend. The problem is that the long wait times act as an incentive, a pull factor for false claimants to come to Canada because it can take several years to remove them.

That is why we need to reform Canada's asylum system, as Bill C-11 proposes to do, so we can more quickly remove those who make false claims. We want to make our system fairer and give faster protection to those who are genuinely in need of it.

I believe that this bill strikes the right balance — “balance” is the key word — and it promises real and balanced reform. As you probably know, during its passage through the House of Commons, there was vigorous debate. Opposition parties and stakeholders made constructive suggestions about the original iteration of Bill C-11. This led to a truly deliberative legislative process, which led to the acceptance of a number of amendments and, consequently, the bill that now stands before you in the Senate.

I would pick up on what you said, Mr. Chair, that the fact that we have managed to achieve all-party consensus in the House of Commons on such a delicate issue as refugee reform is virtually unprecedented in my 14 years in Parliament. I think it speaks well to all parliamentarians who took the issue very seriously and who had the common objective of an asylum system that will be both fast and fair.

venus au Canada pendant le XIX^e siècle. Cependant, tout le monde reconnaît que nous avons un système d'octroi de l'asile qui ne fonctionne pas et qui se caractérise par une accumulation permanente de demandes en souffrance et par des délais très longs.

Notre système est en danger car un trop grand nombre de personnes, qui ne sont pas des réfugiés, essaient d'entrer au Canada de façon détournée, profitant ainsi de notre générosité et contrevenant à nos lois. Il y a près de 60 000 personnes qui attendent une réponse à une demande d'asile au Canada, ce qui constitue le plus grand nombre de demandeurs d'asile parmi les pays développés.

[Traduction]

Actuellement, presque 20 mois s'écoulent avant qu'un demandeur d'asile ne puisse obtenir une audience devant l'organisme indépendant qu'est la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. Selon la commission, ce sont quelque 60 p. 100 des demandeurs d'asile qui n'ont pas besoin de la protection du Canada, car ils ne sont pas des réfugiés authentiques.

Des mesures temporaires ont déjà été prises dans le passé pour régler ces problèmes, mais elles n'ont pas porté fruit. Des sommes additionnelles ont été ajoutées au système, ce qui a eu pour effet de réduire le nombre de demandes en souffrance pendant une courte période, mais le nombre de demandes d'asile en souffrance finissait toujours par augmenter de nouveau et les délais de traitement, s'allonger. Le problème, c'est que les temps d'attente importants servent de mesures incitatives, d'attrait pour les faux demandeurs qui veulent venir au Canada, car ça peut prendre plusieurs années avant de les renvoyer dans leur pays.

C'est pourquoi nous devons réformer le système d'octroi de l'asile au Canada, comme le projet de loi C-11 propose de le faire, afin de pouvoir renvoyer plus rapidement les personnes qui présentent de fausses demandes. Nous voulons rendre notre système plus équitable et accorder plus rapidement la protection aux personnes qui en ont réellement besoin.

À mon avis, ce projet de loi permet d'atteindre le bon équilibre — « équilibre » est le mot clé — et il propose des mesures de réforme réelles et équitables. Comme vous le savez probablement, au cours du processus d'adoption du projet de loi à la Chambre des communes, le débat a été vigoureux. Les partis de l'opposition et les intervenants ont fait des suggestions constructives sur la première version du projet de loi C-11. Il s'en est suivi un véritable processus législatif de délibération, qui a mené à l'acceptation d'une série d'amendements et, par conséquent, le projet de loi se trouve maintenant devant vous au Sénat.

Monsieur le président, je reprends ce que vous avez dit, à savoir que le fait que nous ayons réussi à recueillir un consensus chez tous les partis à la Chambre des communes à propos d'une question aussi délicate que les mesures de réforme concernant les réfugiés est pratiquement sans précédent dans mes 14 années au Parlement. Je crois que cela en dit long sur tous les parlementaires qui ont pris la question très au sérieux et qui avaient pour objectif commun d'établir un système d'octroi de l'asile qui sera à la fois rapide et équitable.

Let me review the major features of the reforms in the bill and the other operational and regulatory changes that we propose.

[Translation]

If passed, the reforms in Bill C-11 would allow Canada to give faster protection to people who are real victims of persecution and torture. It would allow us to welcome to Canada more refugees from abroad, many of whom live in UN camps or in urban slums.

And at the same time, it would try to prevent the abuse of our generosity by people who come through the backdoor of our asylum system and who don't really need our protection. The result would be a streamlined system that would actually add greater procedural fairness, through the creation of what's known as the Refugee Appeal Division. This would allow failed claimants a full appeal of their claims.

In terms of our system, Bill C-11 would provide for the following. First, the creation of a new interview with an Immigration and Refugee Board public servant, in place of a written form, early in the claims process. In our opinion, that would speed up the process and make it more efficient. Second, independent decision makers at the Refugee Protection Division of the IRB who are public servants rather than political appointees. That means that people who hold the hearings for asylum claimants will be, after those reforms, IRB officials rather than cabinet appointees. Third, a new fact-based refugee appeal division that even surpasses what refugee advocates have requested for a long time.

The appeal would also substitute for a pre-removal risk assessment for failed claimants for one year, because there will be a moratorium of one year on applications for pre-removal risk assessment for failed claimants.

[English]

In terms of our process, passage of this bill would result in a new system that would include the following elements: first, a protection for refugees determined to be in need of protection in about three to four months, rather than the current 20 months, while accommodating the needs of vulnerable claimants. That is to say that if a claimant is determined at the initial interview stage to be particularly traumatized, for example, the decision maker or the officer would have the opportunity to schedule a later hearing but we would anticipate that on average they would schedule the hearing in about 90 days.

The second element is: removal of failed claimants in about a year, rather than several years, which would yield about \$1.8 billion in savings over five years for taxpayers, particularly at the provincial level.

Permettez-moi de passer en revue les caractéristiques principales des réformes proposées dans le projet de loi et les autres changements opérationnels et réglementaires que nous avançons.

[Français]

Si elles étaient adoptées, les dispositions du projet de loi C-11 permettraient au Canada d'accorder plus rapidement sa protection aux personnes qui sont véritablement victimes de persécution et de torture. Elles nous permettraient d'accueillir un plus grand nombre de réfugiés sélectionnés à l'étranger, qui vivent dans des camps des Nations Unies ou dans des taudis urbains.

Parallèlement, elles pourraient nous aider à éviter que des gens qui n'ont pas vraiment besoin de notre protection abusent de notre générosité en empruntant la voie de service que constitue notre système d'octroi de l'asile. Grâce à la création de la section d'appel des réfugiés, nous disposerions d'un système simplifié qui, dans les faits, renforcerait l'équité procédurale. Ainsi, les demandeurs déboutés auraient droit à un processus d'appel complet.

Voici ce que prévoit le projet de loi C-11 en ce qui concerne notre système. Tout d'abord, la tenue d'une nouvelle entrevue avec un fonctionnaire de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada en début de processus au lieu du formulaire écrit. D'après nous, cela accélérerait le processus et le rendra plus efficace. Deuxièmement, des fonctionnaires chargés des décisions indépendantes à la section de la protection des réfugiés au lieu de nominations politiques. Cela veut dire que les gens qui président aux audiences auprès des demandeurs d'asile seront, à la suite de ces réformes, des fonctionnaires situés à la CISR au lieu des nominations du Conseil des ministres. Troisièmement, une nouvelle Section d'appel des réfugiés, qui s'appuie sur des éléments factuels et surpasse ce que réclament depuis longtemps les défenseurs des droits des réfugiés.

Pendant un an, l'appel remplacerait également l'examen des risques avant renvoi auquel ont droit les demandeurs d'asile déboutés, parce qu'il y aura un moratoire d'un an sur les demandes pour les annulations de risque avant renvoi pour les demandeurs déboutés.

[Traduction]

Sur le plan des processus, l'adoption de ce projet de loi permettrait la mise en œuvre d'un nouveau système comportant les caractéristiques suivantes : tout d'abord, la protection des réfugiés légitimes accordée en environ 3 à 4 mois plutôt qu'en 20 mois, tout en répondant aux besoins des demandeurs vulnérables. J'entends par là que si, à l'étape de l'entrevue initiale, on juge qu'un demandeur est particulièrement traumatisé, par exemple, le décideur ou l'agent aurait la possibilité de fixer une audience subséquente. Cependant, nous prévoyons qu'en moyenne, l'audience aurait lieu dans les 90 jours environ.

La deuxième caractéristique est la suivante : le renvoi des demandeurs frauduleux dans un délai d'environ un an, plutôt que de plusieurs années, ce qui représente des économies d'environ 1,8 milliard de dollars sur cinq ans pour les contribuables, et plus particulièrement pour les provinces.

The third element is the possibility of expedited processing of claims from designated countries of origin, as well as the identification and expediting of obviously fraudulent claims. These in the bill are what we call manifestly unfounded claims, a legal concept well recognized by the United Nations High Commissioner on Refugees. These so-called fast-track claims would be dealt with much more quickly. The initial hearing for a claimant from a designated country would occur within about 60 days following the initial interview. Their appeal would be occur within about 30 days of a failed audience at the IRB, and they would then have a non-suspensive right of judicial application for judicial review to the federal court, which is to say that following a failed appeal to the Refugee Appeal Division, they would then be subject to removal so they could make an application for judicial review to the Federal Court, but it would not suspend their removal.

Similarly manifestly unfounded claimants would be determined as such by the refugee protection division decision maker. If their claim was found not to be a well constituted, well founded fear of persecution, they would then be put in the fast track with the Refugee Appeal Division decision within about 30 days and, again, they would have a non-suspensive right of judicial appeal to the Federal Court.

These are very important tools to help us address waves of unfounded claims from democratic countries such as in Portugal, around the year 2000, Central Europe in the mid-1990s, Chile in the year 2000, Costa Rica in 2003-04, and currently Hungary, our number one source country for claims, 2,500 of which were filed last year. We are getting about 300 to 400 a month, and 97 per cent of the Hungarian asylum claimants are going on to abandon their claims.

These reforms would provide for \$540 million in new resources for Canada's refugee system. This would include a 20 per cent increase in the number of overseas refugees selected in cooperation with the United Nations High Commissioner on Refugees and resettled in Canada from camps, as well as a 20 per cent increase in settlement support for government assisted refugees through what we call the Refugee Assistance Program.

Grosso modo, what we are proposing to do here, Mr. Chair, is to actually expand Canada's tradition of protection for refugees by welcoming more UN convention refugees, more refugees through our government assisted and privately sponsored programs, give them more support for successful integration to Canada, give faster protection for bona fide asylum claimants who come to Canada, but also faster removal for those who are clearly false claimants.

Voici le troisième élément : la possibilité d'accélérer le traitement des demandes provenant de pays d'origine désignés ainsi que le repérage et le règlement rapide des demandes dont le caractère frauduleux est évident. Dans le projet de loi, nous parlons de demandes manifestement infondées, une notion juridique très bien reconnue par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. On traiterait beaucoup plus rapidement ces soi-disant demandes accélérées. L'audience initiale d'un demandeur provenant d'un pays désigné se tiendrait environ 60 jours après l'entrevue initiale. Son appel aurait lieu environ 30 jours après une audience infructueuse devant la CISR et il pourrait alors se prévaloir du droit non suspensif de demander une révision judiciaire à la Cour fédérale. Donc, à la suite d'un appel infructueux devant la Section d'appel des réfugiés, le demandeur ferait l'objet d'un renvoi, mais pourrait présenter une demande de révision judiciaire à la Cour fédérale. Cependant, le fait de présenter une telle demande ne suspendrait pas son renvoi.

De même, le décideur de la Section de la protection des réfugiés déterminerait quelles sont les demandes manifestement infondées. Si on juge qu'une demande n'est pas bien constituée ou n'est pas fondée sur la peur de la persécution, elle serait alors traitée rapidement et ferait l'objet d'une décision de la Section de la protection des réfugiés dans les 30 jours environ et, encore une fois, le demandeur pourrait se prévaloir du droit non suspensif d'appel judiciaire devant la Cour fédérale.

Il existe des outils très importants pour nous aider à traiter les vagues de demandes infondées provenant de pays démocratiques, comme cela a été le cas au Portugal en l'an 2000 environ, en Europe centrale au milieu des années 1990, au Chili en l'an 2000 et au Costa Rica en 2003 et 2004, et comme c'est le cas actuellement en Hongrie, notre pays source numéro un pour ce qui est des demandes, dont 2 500 ont été présentées l'an dernier. Nous en recevons de 300 à 400 par mois environ, et 97 p. 100 des demandeurs d'asile hongrois finissent par abandonner leur demande.

Les réformes prévoient 540 millions de dollars en nouvelles ressources pour le système canadien d'octroi de l'asile. Ces ressources comprennent une augmentation de 20 p. 100 du nombre de réfugiés d'outre-mer choisis en consultation avec le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, réfugiés qui vivaient dans des camps et qui se sont réinstallés au Canada, ainsi qu'une augmentation de 20 p. 100 des fonds alloués pour l'établissement des réfugiés pris en charge par le gouvernement au moyen de ce que nous appelons le Programme d'aide aux réfugiés.

Grosso modo, ce que nous proposons de faire, monsieur le président, c'est en fait d'étendre la tradition du Canada concernant la protection des réfugiés en accueillant davantage de réfugiés au sens de la convention des Nations Unies et davantage de réfugiés au moyen de nos programmes gouvernementaux et privés. Nous voulons leur donner plus de soutien pour qu'ils s'intègrent bien au Canada, accorder plus rapidement une protection aux demandeurs d'asile de bonne foi qui viennent au Canada, mais également renvoyer plus rapidement ceux qui sont clairement de faux demandeurs.

This has been widely endorsed. As you know, the House of Commons adopted the bill at third reading on division; again, quite remarkable. Every editorial board in the country of every newspaper that I have seen has endorsed the bill, both before and since the amendments at report stage in the House of Commons. Also, I believe this is a marvellous opportunity for Canada to refurbish and re-enhance our humanitarian tradition of protection while establishing a system that is more efficient and that will give us tools to address waves of false claims that seek to undermine the integrity of our immigration system.

Mr. Chair and honourable senators, thank you for your time. I and my officials are prepared to take any questions you may have.

The Chair: Minister, we appreciate the process that the bill went through in the House of Commons and what we want to do here in our review is look to see if there are any unintended consequences that came about as a result of all these changes that were made. We will be spending much of today looking at the bill in that light.

I have three questions. First, on the implementation of these amendments, some of it will happen immediately, some of it will take two years, and even one provision will take three years. We all know the controversies over this system and how important it is to keep the confidence of the public with respect to the fairness of the system while, at the same time, as you say, making it fast as well. How will this work though in this staged implementation in a way that will help keep public confidence?

Mr. Kenney: That is a very good question, Mr. Chair. First, the bill does provide for maximum time for certain elements of reforms to be put in place, for example, a maximum of two years following Royal Assent for the implementation of the Refugee Appeal Division and other elements of the new system.

We would anticipate that all of those new elements will come into place effectively at the same time. Let me also say that we anticipate that the new system will come into place between 12 months and 18 months after Royal Assent. I am hoping that it will be quicker than later, but this is a very complex process with many moving parts. We are adding an entire new section to the IRB. We are adding very significant additional resources to the CBSA for removal purposes. We are piloting a new project — Assisted Voluntary Returns. We are creating the new preliminary interview at the IRB. We have to hire a whole new cadre of public service decision makers at the Refugee Protection Division, and of course there is an enormous amount of regulatory work. The IRB has to draft entirely new rules for this process.

This is a complex process. I have met with Chairman Goodman from the IRB. We have had an initial discussion about implementation. However, just to give a sense of how this

Ces propositions ont été largement appuyées. Comme vous le savez, la Chambre des communes a adopté le projet de loi à la troisième lecture, avec dissidence, et je le répète, c'est assez remarquable. Le comité éditorial de chaque journal canadien que j'ai eu l'occasion de voir a appuyé le projet de loi, tant précédemment que depuis les amendements présentés à l'étape du rapport à la Chambre des communes. De plus, je crois que c'est une occasion merveilleuse pour le Canada de revitaliser et d'accroître de nouveau notre tradition humanitaire en matière de protection, tout en établissant un système qui se veut plus efficace et qui nous donnera les outils nécessaires pour nous attaquer aux vagues de fausses demandes qui cherchent à nuire à l'intégrité de notre système d'immigration.

Monsieur le président et honorables sénateurs, je vous remercie de votre attention. Mes représentants et moi sommes prêts à répondre à vos questions.

Le président : Monsieur le ministre, nous sommes bien conscients du processus que le projet de loi a suivi à la Chambre des communes et ce que nous voulons faire ici, c'est voir s'il y a des conséquences involontaires qui découlent de tous les changements qui ont été apportés. Nous consacrerons une grande partie de la journée à l'examen du projet de loi sous cet angle.

J'ai trois questions. Premièrement, en ce qui concerne la mise en œuvre de ces amendements, certains le seront immédiatement, d'autres prendront deux ans, et une disposition prendra même trois ans. Nous sommes tous au fait des controverses concernant ce système et de l'importance de maintenir la confiance du public en ce qui a trait à l'équité du système, tout en accélérant le traitement des demandes, comme vous le dites. Comment cela fonctionnera-t-il, par contre, au cours de cette mise en œuvre par étape, si on veut contribuer à maintenir la confiance du public?

M. Kenney : C'est une très bonne question, monsieur le président. Tout d'abord, le projet de loi prévoit des durées maximales pour mettre en œuvre certains éléments de la réforme. Par exemple, la mise en œuvre de la Section d'appel des réfugiés et d'autres éléments du nouveau système doit prendre tout au plus deux ans après la sanction royale.

Nous prévoyons que tous ces nouveaux éléments seront mis en place efficacement au même moment. Permettez-moi également de dire que nous prévoyons que le nouveau système sera mis en œuvre entre 12 et 18 mois suivant la sanction royale. J'espère que ce sera fait plus tôt que tard, mais c'est un processus très complexe qui englobe de nombreuses composantes. Nous ajoutons une toute nouvelle section à la CISR. Nous ajoutons un très grand nombre de ressources à l'ASFC à des fins de renvoi. Nous pilotons un nouveau projet, soit l'aide au retour volontaire. Nous créons la nouvelle entrevue préliminaire qui sera menée à la CISR. Nous devons recruter un tout nouveau cadre de décideurs de la fonction publique à la Section de la protection des réfugiés et évidemment, il y a énormément de travail réglementaire à accomplir. La CISR doit rédiger de toutes nouvelles règles dans le cadre de ce processus.

Le processus est complexe. J'ai rencontré le président Goodman de la CISR. Nous avons eu un premier échange concernant la mise en œuvre. Cependant, simplement pour vous

would happen, at some point between 12 months and 18 months following Royal Assent, we would pick a day for the time when we are ready to begin the new system, to launch it, and a claimant who arrives in Canada from that day forward will go into the new system on the accelerated timelines.

For example, let us say the new system comes into effect on September 1, 2011. Someone who makes a claim that morning will then be put into the whole new system. They will have the benefit of the initial triage interview, as we call it. If they are a regular stream claimant they will have their RPD hearing in about 90 days. Then they will have their Refugee Appeal Division decision in about four months and will then still have access to application for judicial review to the Federal Court. They will then fall into the more expedited removals timelines of the IRB if they are found to be a failed claimant all the way through.

We see the whole system being implemented simultaneously. I am encouraging all the actors in the system to move toward implementation as quickly as possible.

The Chair: I will ask you about designated countries. This provision has raised some concern. In some countries, it may not be so much the policy of the government that persecutes people as things that happen in communities or even families. I think of the gender problem which results, in some cases, in women being persecuted. We have seen that in even Canada where honour killings do occur. The government policy of a country may not have a bad record over all, but there may be these situations that exist in communities, which we know happens in many parts of the world.

I will give you another example before you answer. I am told that in the U.K. they have a designated list, and one of the countries on the designated list is British Guyana, which, for all intents and purposes, seems to meet the criteria, but they also have laws against homosexuality, which means that a person being sent back there could be persecuted.

How will these situations within countries affect the designated country provision?

Mr. Kenney: Mr. Chairman, that the United Nations High Commissioner for Refugees has consistently acknowledged that there are such things as designated safe countries from which, there is a presumption, there are less likely to be bona fide refugee claims than other countries. It is on that basis that most of the Western European democracies have developed their asylum systems. Most of them have a fast-track system for claimants coming from designated countries, typically known as safe countries of origin.

That is not to say that we can presume that 100 per cent of the claimants coming from a designated safe country are not in need of protection. It is always possible that there will be a case of individualized risk, such as you have pointed out. Even from a

donner une idée de la façon dont cela se produirait, quelque part entre 12 et 18 mois suivant la sanction royale, nous choisirions une journée où nous serions prêts à mettre en œuvre le nouveau système, à le lancer, et un demandeur qui arriverait au Canada à partir de cette journée-là serait traité en fonction du nouveau système, selon les délais accélérés.

Par exemple, disons que le nouveau système entre en vigueur le 1^{er} septembre 2011. Quelqu'un qui présente une demande ce matin-là sera ensuite traité selon les modalités du nouveau système. Il aura l'avantage de l'entrevue de triage initiale, comme nous l'appelons. Si c'est un demandeur ordinaire, son audience devant la Section de la protection des réfugiés aura lieu dans environ 90 jours. Il recevra ensuite la décision de la Section d'appel des réfugiés dans environ quatre mois, puis pourra toujours demander une révision judiciaire à la Cour fédérale. Si on juge que sa demande est infondée, il sera assujéti aux délais de renvoi plus rapides de la CISR.

Tout le système sera mis en œuvre simultanément. J'encourage tous les acteurs du système à se diriger vers la mise en œuvre le plus rapidement possible.

Le président : Je vais vous poser une question concernant les pays désignés. Cette disposition a soulevé des inquiétudes. Dans certains pays, ce n'est peut-être pas tant la politique du gouvernement qui persécute les gens que les choses qui se produisent dans les communautés ou même les familles. Je pense aux problèmes en raison du sexe qui entraînent, dans certains cas, la persécution des femmes. Nous avons pu le constater au Canada, où les crimes d'honneur existent. La politique gouvernementale d'un pays n'est peut-être pas mauvaise dans l'ensemble, mais de telles situations peuvent exister dans les communautés, et nous savons que ça arrive dans de nombreuses régions du monde.

Je vais vous donner un autre exemple avant que vous répondiez. Je me suis laissé dire qu'il y avait au Royaume-Uni une liste des pays désignés sur laquelle figurait notamment la Guyane britannique, laquelle à toutes fins utiles semble répondre aux critères, mais où il y a une loi réprimant l'homosexualité, ce qui fait qu'une personne qui y serait renvoyée serait à risque d'être persécutée.

Quel sera l'impact des situations de ce genre, qui s'observent dans certains pays, sur l'application de la disposition concernant les pays désignés?

M. Kenney : Monsieur le président, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés a toujours reconnu l'existence de pays désignés sûrs qui, on le présume, sont moins susceptibles que d'autres pays de produire des réfugiés authentiques. C'est sur cette présomption que la plupart des démocraties d'Europe occidentale ont édifié leurs systèmes d'asile. La plupart d'entre eux ont un régime de traitement accéléré du dossier des demandeurs originaires de pays désignés, qu'on appelle généralement pays d'origine sûrs.

Cela ne veut pas dire qu'on peut présumer qu'aucun demandeur provenant d'un pays désigné sûr n'a besoin de protection. Il peut toujours y avoir un risque dans certains cas individuels, comme vous l'avez souligné. Il peut y avoir des cas particuliers même dans

country that complies with international human rights norms and generally provides state protection to vulnerable citizens, it is always possible there might be an outlying case.

That is why, Mr. Chairman, the reforms we propose in this bill do not exclude access to the asylum system for claimants coming from designated safe countries. Every claimant, regardless of from which country they come, whether or not it is designated safe, would have the same access to an independent hearing based on the evidence of their claim at the Immigration and Refugee Board on the merits of their case. The fact that their country has been included on the designated list would not be prejudicial to their claim. Their claim would be considered on its merits.

A homosexual from British Guiana, if British Guiana were a designated safe country, or a woman coming from a European country who argues that she cannot find state protection anywhere in the European Union, would still have a full and independent hearing on the merits of their individual cases at the refugee protection division. The key element of the compromise in the House of Commons was that they would all still have access to the new refugee appeal division at the IRB based not only on the legal process at the initial hearing but also on the facts. They would be able to furnish new evidence, if there was any.

We are offering every claimant, regardless of the country from which they come, a series of legal protections that go far beyond the requirements of either the Charter of Rights and Freedoms or the United Nations Convention Related to the Status of Refugees and the United Nations Convention Against Torture. In fact, Mr. Chairman, people coming from the kinds of situations to which you refer — victims of domestic violence coming from developed democracies, or gays and lesbians coming from developed democracies who may have claims — would, under these reforms, have more procedural rights and fairness than under the status quo, which lacks a fact-based appeal. Those who are understandably concerned about cases of individualized risk should, and I believe now do, support the bill, because it gives everyone access to that appeal.

The only difference is that it moves those claims along more quickly, but hardly in a draconian fashion. A claimant from a designated safe country would have a hearing in 60 days. That compares to the fast-track systems in Europe in which they often have a hearing in a few days. In Portugal, I think it is nine days. In many Western European countries it is one hearing in a matter of days or weeks and then removal for claimants coming from designated safe countries. We are, if anything, erring on the side of fairness and generosity in this system with a 60-day initial hearing, a 30-day appeal and then removal.

un pays qui observe les normes internationales en matière de droit de la personne et qui accorde généralement la protection de l'État aux citoyens vulnérables.

C'est la raison pour laquelle, monsieur le président, les réformes que nous proposons dans ce projet de loi n'excluent pas l'accès au régime de l'asile pour les demandeurs provenant de pays désignés sûrs. Tout demandeur d'asile, indépendamment de son pays d'origine, qu'il soit désigné sûr ou non, bénéficiera d'un accès égal à une audience indépendante devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié pour l'examen du bien-fondé de sa demande. Le fait que son pays figure sur la liste des pays désignés ne serait pas préjudiciable à sa demande, laquelle serait examinée sur le fond.

Un homosexuel provenant de la Guyane britannique, si ce pays est désigné sûr, ou une femme originaire d'un pays européen qui soutient qu'elle ne peut bénéficier de la protection de l'État nulle part dans l'Union européenne auraient toujours droit à une audience indépendante pour l'examen de leur cas particulier devant la Section de la protection des réfugiés. L'élément clé du compromis réalisé à la Chambre des communes tournait autour du principe selon lequel ils auraient toujours accès à la nouvelle Section d'appel des réfugiés de la CISR non seulement à l'égard du processus juridique à l'audience initiale, mais également à l'égard des faits. Ils pourraient présenter de nouveaux éléments de preuve s'ils en ont.

Nous offrons à chaque demandeur d'asile, indépendamment de son pays d'origine, un ensemble de mécanismes de protection qui dépassent les exigences tant de la Charte des droits et libertés que de la Convention des Nations Unies relative au statut des réfugiés et de la Convention des Nations Unies contre la torture. En fait, monsieur le président, les personnes qui connaissent le genre de situation dont vous parlez — les victimes de violence en milieu familial ou les gays et lesbiennes de démocraties développées qui voudraient demander asile — auraient, en vertu des réformes proposées, davantage de droits procéduraux et se verraient traiter avec plus d'équité que dans la situation actuelle, de laquelle est absente la possibilité d'un appel basé sur les faits. Ceux qui se préoccupent tout naturellement la situation des personnes menacées individuellement doivent appuyer, et, je crois, appuient dorénavant le projet de loi, parce qu'il accorde à tout demandeur d'asile cette possibilité d'interjeter appel.

La seule différence réside dans le fait que la demande d'asile est traitée beaucoup plus rapidement, mais pas plus sévèrement. Un demandeur d'asile originaire d'un pays désigné sûr aurait droit à une audience dans un délai de 60 jours, à comparer avec le régime de traitement accéléré en place en Europe, où l'audience a souvent lieu dans un délai de quelques jours. Au Portugal, le délai est de neuf jours, je crois. Dans nombre de pays d'Europe occidentale, il y a une seule audience dans un délai de quelques jours ou de quelques semaines, puis c'est le renvoi des demandeurs originaires de pays désignés sûrs. Si ça se trouve, nous allons trop loin, en fait d'équité et de générosité, avec ce système dans lequel le renvoi peut ne survenir qu'après le délai de 60 jours pour la tenue de l'audience initiale et les 30 jours du délai d'appel.

We need this tool to address these problematic waves of false claims from democratic countries. I do not think most Canadians understand why our number one source of asylum claims now is a European Union democracy for which we have an acceptance rate of well under 1 per cent. We need a tool to send a message to the people, often commercial operators or even criminal networks, who facilitate those irregular migration flows that we will not tolerate. They will not be able to stay in Canada for years. Rather, if they are false claimants, we will have them removed in a matter of months.

The Chair: I appreciate your answer. I just hope that the people who administer this system will bear all of that in mind. I am sure that you will ensure that that happens.

My final question has to do with humanitarian and compassionate applications. I believe this also arises in another case where you can become involved. The bill says that in humanitarian and compassionate applications the minister may not consider factors taken into account in determining fear of persecution or in determining that someone is at risk of torture, death, et cetera. Yet, the bill provides that the minister must consider elements related to hardships that affect the foreign national.

What is different? What is included? Surely fear of persecution or death is part of a hardship. How does that get sorted out?

Mr. Kenney: I will explain the rationale for the amendment. The initial hearing at the Refugee Protection Division and the appeal at the Refugee Appeal Division both constitute an analysis of the risk faced by the claimant. Will they face a risk of torture or threat to their life if returned to their country of origin? Under the current wording of the Immigration and Refugee Protection Act they can also file permanent residency on humanitarian and compassionate grounds, and that assessment, amongst many other factors, also includes an assessment of risk. Our position is that once you have had two negative risk assessments — that is, once an IRB officer has looked at your case and said that you do not face risk if returned to your country and a refugee appeal decision maker has made the same decision — we do not think it is appropriate to have a third, redundant, risk assessment based on that legal criteria of risk, which is now embedded in sections 96 and 97 of the Immigration and Refugee Protection Act.

We propose giving two opportunities at a risk assessment and not a third, redundant opportunity. We will narrow somewhat the criteria that decision makers take into account when they assess an application for permanent residency on humanitarian and compassionate grounds.

Nous avons besoin de cet outil pour répondre au problème des vagues de fausses demandes d'asile provenant de pays démocratiques. Je ne crois pas que la majorité des Canadiens comprennent pourquoi la première source de demandes d'asile en ce moment est une démocratie de l'Union européenne, pour laquelle le taux d'accueil est largement inférieur à 1 p. 100. Nous avons besoin d'un outil pour envoyer à ceux qui facilitent ces flux migratoires clandestins, qui sont souvent des passeurs qui font commerce de leurs services ou même des réseaux criminels, que nous ne tolérerons pas leurs manœuvres. Les faux demandeurs d'asile ne pourront pas rester au Canada pendant des années. Bien au contraire, ils seront renvoyés dans un délai de quelques mois seulement.

Le président : Je vous remercie pour votre réponse. J'espère seulement que les administrateurs du système sauront penser à tout ça. Je suis sûr que vous y veillerez.

Ma dernière question concerne les demandes d'asile pour des motifs d'ordre humanitaire. Je pense que cette question se pose également dans un autre dossier dans lequel vous êtes susceptible d'être appelé à jouer un rôle. Le projet de loi précise que, dans le cas de demandes fondées sur des motifs d'ordre humanitaire, le ministre ne peut s'appuyer sur les mêmes facteurs que ceux pris en compte pour déterminer la crainte de persécution ou pour le risque de torture, de menace à la vie, et cetera. Le projet de loi ajoute cependant que le ministre doit tenir compte des difficultés auxquelles le ressortissant étranger fait face.

Qu'est-ce qu'il y a de différent? Qu'est-ce qui est inclus? La crainte de la persécution ou la menace à la vie constituent sûrement des difficultés auxquelles on peut être exposé. Comment fait-on la distinction?

M. Kenney : Permettez-moi d'expliquer le raisonnement à la base de l'amendement. L'audience initiale devant la Section de la protection des réfugiés et l'appel devant la Section d'appel des réfugiés constituent tous deux une analyse du risque auquel s'expose le demandeur d'asile. Le demandeur est-il exposé à un risque de torture ou à une menace à sa vie si on le renvoie dans son pays d'origine? Aux termes de la formulation actuelle de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, la personne peut également présenter une demande de résidence permanente pour des motifs d'ordre humanitaire et l'évaluation effectuée comprend alors, parmi de nombreux autres facteurs, une évaluation du risque. Nous sommes d'avis que, dès le moment où l'évaluation du risque a été deux fois négative — c'est-à-dire une fois que l'agent de la CISR a examiné le dossier et déclaré que la personne ne s'expose à aucun risque si elle est renvoyée dans son pays et si la Section d'appel des réfugiés rend la même décision —, il n'est pas approprié de procéder à une troisième évaluation fondée sur le critère juridique de risque actuellement prévu par les articles 96 et 97 de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, évaluation qui serait redondante.

Nous proposons d'accorder deux occasions de faire procéder à une évaluation de la menace, mais pas une troisième, qui serait redondante. Nous resserrerons quelque peu les critères que les décideurs prendront en ligne de compte dans leur évaluation d'une demande de résidence permanente pour des motifs d'ordre humanitaire.

Undue hardship would include cases such as someone subject to removal who has a serious medical condition; they cannot be removed without facing undue hardship. It might be someone who now has children in Canada. If they were removed, perhaps they would face undue hardship, in the mind of the decision maker.

My officials can expand on this; the criteria and process for making decisions on humanitarian and compassionate applications is extraordinarily complex. There is a decision makers' manual of over 100 pages. By removing sections 96 and 97 criteria, it will simplify the process somewhat and make it more efficient by removing redundant criteria.

We also propose, in the associated reforms, to move the pre-removal risk assessment decision for failed claimants — which will only be available to them after the one-year bar — if they have managed to stay in Canada for over a year following their initial rejection — from my ministry, CIC, to the IRB. We want to develop a centre of expertise in risk assessment at the IRB, which is why we want to move the legal obligation to assess risk from CIC to the IRB. I know this is very technical stuff. My officials can expound upon this, but we are confident that this will not undermine our obligations under the Charter and the European Union Convention on Refugees.

Bona fide refugees will get protection and additional procedural fairness. The hardship criteria under the H and C process will allow us to address exceptional situations which do not quite meet the bar — such as torture or threat to life — but it may deal with other circumstances at the edges, such as extreme medical situations or family ties.

Senator Jaffer: Minister, I also want to congratulate you for the exceptional work you did on resolving these issues and coming up with a bill that will be credible.

I am also extremely happy that you are looking at bringing refugees from abroad — increasing the number by 20 per cent. I understand at this time we have 12,000 people coming under this category. Do you have a specific number in mind?

Also, I do not know what has happened to the Women at Risk Program. How will the Women at Risk Program fit in? It may not be in place at the moment, but will there be special effort made to bring women who are widowed or in vulnerable situations?

Mr. Kenney: First, on average for the past decade, we have accepted roughly 10,000 resettled refugees, about three quarters of whom were government-assisted refugees identified by the

Quant au préjudice indu, il concernerait, par exemple, une personne susceptible d'être renvoyée mais dont l'état de santé est gravement détérioré; en l'occurrence, la personne serait exposée à des difficultés excessives en cas de renvoi. Ce pourrait être aussi une personne qui a des enfants au Canada. En cas de renvoi, cette personne serait peut-être exposée à des difficultés excessives, dans l'esprit de l'agent appelé à rendre la décision.

Les fonctionnaires de mon ministère pourraient en dire davantage à ce sujet. Les critères et le processus décisionnel applicables dans le cas des demandes faites pour des motifs d'ordre humanitaire sont d'une extraordinaire complexité. Le manuel du décideur compte plus de 100 pages. La suppression des critères prévus aux articles 96 et 97 simplifierait quelque peu le processus et entraînerait un gain d'efficacité en faisant disparaître les critères redondants.

Nous proposons également, parmi les réformes connexes, de transférer de mon ministère, CIC, à la CISR la décision découlant de l'examen des risques avant renvoi dans le cas des demandeurs d'asile déboutés — laquelle ne pourra survenir qu'après l'interdiction d'un an — s'ils ont réussi à rester au Canada pendant plus d'une année après le rejet initial de leur demande. Nous voulons constituer un centre d'expertise en évaluation de la menace à la CISR. C'est pourquoi nous voulons transférer l'obligation statutaire d'évaluer le risque de CIC à la CISR. Je sais que tout cela est très technique. Les fonctionnaires du ministère pourront vous en dire davantage à ce sujet, mais nous avons la conviction qu'une telle mesure ne constituera pas une atteinte aux obligations qui sont les nôtres aux termes de la Charte et de la convention sur la protection des réfugiés de l'Union européenne.

Les réfugiés de bonne foi auront droit à la protection de la loi et à une équité accrue de la procédure décisionnelle. Le critère du préjudice indu que prévoit le processus d'examen des demandes fondées sur des motifs d'ordre humanitaire permettra de gérer les situations d'exception qui ne répondent pas tout à fait aux critères régissant l'interdiction de 12 mois — comme le risque de torture ou de menace à la vie — mais il peut aussi nous permettre de gérer d'autres situations limites, telles que l'état de santé sérieusement menacé ou les liens familiaux.

Le sénateur Jaffer : Monsieur le ministre, je veux également vous féliciter pour le travail exceptionnel que vous avez accompli afin de résoudre ces questions et d'élaborer un projet de loi qui soit crédible.

Je me réjouis également au plus haut point de votre intention de faire venir un plus grand nombre de réfugiés d'outre-mer, dont le nombre serait augmenté de 20 p. 100. Je crois comprendre qu'à l'heure actuelle, cette catégorie compte 12 000 personnes. Avez-vous un nombre précis en tête?

J'aimerais également savoir ce qu'il est advenu du programme « Femmes en péril ». Où s'insère-t-il dans le processus actuel? Il se peut qu'il ne soit pas en place actuellement, mais est-ce que des efforts particuliers seront accomplis pour faire venir les femmes devenues veuves ou en situation de vulnérabilité?

M. Kenney : Premièrement, nous avons accueilli en moyenne, au cours de la dernière décennie, une dizaine de milliers de réfugiés réétablis, dont les trois quarts environ étaient des réfugiés

United Nations High Commissioner on Refugees, whose resettlement to Canada the federal government facilitated and who have benefited from the Refugee Assistance Program. One quarter of the average 10,000 intake of resettled refugees has been through the privately sponsored refugee program.

The maximum number of resettled refugees in our annual immigration plan for the past several years has been 12,000. We are moving just beyond that cap this year, in part because of my announcement of our special program for Iraqi refugees who have had to flee the violence in their country of origin. We are anticipating about 12,000 resettled refugees this year.

Under these reforms, we propose about a 20 per cent increase in the target number of resettled refugees, to 2,500. The 2,500 increment would be broken down between 2,000 additional privately sponsored refugees and 500 government-assisted refugees.

We believe there is tremendous capacity in civil society to help resettle people. When we talk about the privately sponsored refugee program, people should think of the resettlement of the Vietnamese boat people in 1979. It was the genesis of this very successful program, which provides a wonderful, welcoming community environment for these refugees rather than just being anonymous clients of the government.

I am a big fan and admirer of the privately sponsored program. That is why we are responding positively to the longstanding calls of the sponsorship agreement holders in the PSR program to increase the targets. It will be 2,500.

Also, as an associated change, we will be increasing — by 20 per cent or \$9 million — the budget for the Refugee Assistance Program, which has been frozen for 10 years. The budget will increase from \$45 million to \$54 million a year.

In terms of the Women at Risk Program, I am not entirely clear on what you are referring to. Perhaps you are alluding to the fact that several years ago, the Federal Court mandated that the IRB take into consideration cases of women who are victims of domestic abuse and who do not benefit from state protection. That would continue to be the case under the proposed reforms. We do not propose to narrow the scope of the grounds upon which an asylum claim can be filed.

If you are talking about something else and I am wrong on that, please clarify.

Senator Jaffer: I was talking about a program — perhaps it does not exist anymore — under which you helped people resettle in our country, especially through private sponsorship, where five people or families would get together to bring people over.

parrainés par le gouvernement désignés par le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Le gouvernement fédéral a facilité leur réinstallation au Canada et ils ont bénéficié du Programme d'aide aux réfugiés. Le quart de ces quelque 10 000 réfugiés ont été pris en charge aux termes du programme des réfugiés parrainés par le secteur privé.

Le nombre maximum de réfugiés réétablis accueillis depuis plusieurs années aux termes de notre plan annuel d'immigration a été de 12 000. Nous en avons un peu plus cette année, en partie en raison de l'annonce que j'ai faite au sujet du programme spécial pour les réfugiés irakiens qui ont dû fuir la violence qui sévit dans leur pays d'origine. Nous prévoyons accueillir quelque 12 000 réfugiés réétablis cette année.

Aux termes des réformes, nous proposons une augmentation d'environ 20 p. 100 du nombre cible de réfugiés réétablis, qui serait de 2 500. Ce nombre serait ventilé comme suit : 2 000 réfugiés parrainés par des organismes du secteur privé et 500, parrainés par le gouvernement.

Nous croyons que la société civile est dotée d'une formidable capacité d'aide à la réinstallation de ces gens. Quand on parle du programme des réfugiés parrainés par des organismes du secteur privé, on n'a qu'à songer à la réinstallation des réfugiés de la mer vietnamiens en 1979. Cela a été la genèse de ce programme qui a remporté beaucoup de succès et en vertu duquel on évite aux réfugiés d'être les clients anonymes du gouvernement pour les installer dans un environnement communautaire accueillant.

J'ai une grande admiration pour le programme de parrainage par le secteur privé. C'est pourquoi nous donnons une réponse positive aux appels à une augmentation des cibles que lancent depuis longtemps les signataires d'ententes de parrainage qui participent au programme de parrainage par des organismes du secteur privé. L'objectif sera de 2 500.

De plus, nous augmenterons parallèlement le budget du programme d'aide aux réfugiés de 20 p. 100 ou 9 millions de dollars. Le budget était gelé depuis 10 ans. Il sera porté de 45 à 54 millions de dollars par année.

En ce qui concerne le programme « Femmes en péril », je ne suis pas sûr de bien saisir ce dont vous parlez. Vous faites peut-être allusion au fait que, il y a plusieurs années, la Cour fédérale a confié à la CISR le mandat d'examiner le cas des femmes qui sont victimes de violence familiale ou qui ne bénéficient pas de la protection de l'État. Cette pratique serait maintenue avec les réformes proposées. Nous ne proposons pas de rétrécir la fourchette des motifs pour lesquels on peut présenter une demande d'asile.

Si je me trompe et si vous parliez d'autre chose, je vous demanderais de préciser.

Le sénateur Jaffer : Je parlais d'un programme — il n'existe peut-être plus — en vertu duquel vous aidiez les gens à se réinstaller dans notre pays, notamment ceux qui étaient parrainés par le privé, et selon lesquels cinq personnes ou familles s'unissaient pour faire venir des réfugiés.

Mr. Kenney: There is still the Group of Five Program, which is a subcategory of the privately sponsored refugee program. It is a flexible tool, and it can certainly be addressed to women who are at risk. Maybe my officials could respond if they are aware of something I am not, in terms of historical precedent.

Senator Jaffer: I will ask them for clarification.

May I urge you, with regard to the increase, these additional people you are looking at, to specifically look at women who are particularly at risk. In the same vein, you have played quite a leadership role generally, and I would ask that you continue to play a leadership role with regard to gender guidelines.

I would like to hear from you with regard to designated countries with issues of family, female genital mutilation, honour killings, et cetera. How will those people be treated?

I was pleased to read in your remarks about vulnerable people being treated separately. I ask that you take that leadership role, especially with women who are facing these special challenges when they come to our country.

Mr. Kenney: I would answer by pointing out that the IRB has the flexibility to take into account individual circumstances. Again, if they face a client who has been a victim of rape, for example, who is clearly traumatized and not in a condition where they can either provide evidence or testify at the RPD hearing, the IRB decision maker would have the flexibility under their rules to grant an adjournment and delay the hearing.

I know that the IRB has worked with stakeholder groups to train decision makers to be sensitive to the emotional trauma faced by rape victims, for example. They do a very good job of that; I think that is one of the reasons why the United Nations High Commissioner on Refugees has strongly applauded the high-quality decision making process at the IRB, which we believe will continue under the reform system.

In terms of other gender issues, if you have specific ideas, we are certainly keen to hear them.

I can tell you also, in a slightly related field, I am aware that the IRB has recently led a series of training sessions for many of their decision makers on the particular nuances and issues related to claims grounded on sexual orientation. That was an issue that Egale, the gay and lesbian rights organization, raised with me. I passed it on to the chairman and I believe they have just wrapped up a session of training sessions precisely on the nature of those claims.

M. Kenney : Il y a toujours le programme de groupe de cinq, qui forme une sous-catégorie du programme de parrainage de réfugiés par le secteur privé. Sa souplesse permet sûrement de l'appliquer aux femmes en péril. Les fonctionnaires du ministère pourraient peut-être répondre à votre question dans la mesure où ils seraient au courant d'un précédent historique que j'ignore.

Le sénateur Jaffer : Je leur demanderai des précisions.

Relativement à l'augmentation, à ces dossiers supplémentaires que vous examinez, je voudrais vous demander instamment d'accorder une attention particulière aux femmes qui sont dans des situations particulièrement à risque. Dans le même ordre d'idées, vous avez assumé un leadership assez considérable de manière générale, et je souhaiterais que vous continuiez à exercer un leadership relativement aux directives concernant la persécution fondée sur le sexe.

J'aimerais que vous nous parliez de la question des liens familiaux, de la mutilation sexuelle des femmes, des meurtres d'honneur, et cetera, dans les pays désignés. Comment ces cas seront-ils traités?

J'ai été ravie de lire dans votre exposé qu'un traitement particulier est réservé aux personnes vulnérables. Je vous demande d'exercer un leadership à ce chapitre, notamment à l'égard des femmes qui font face à des difficultés particulières quand elles arrivent dans notre pays.

M. Kenney : Je vais vous répondre en soulignant que la CISR dispose de la marge de manoeuvre nécessaire pour tenir compte des circonstances particulières. Encore une fois, si la commission a entre les mains le dossier d'une femme qui a été victime de viol, par exemple, qui a manifestement subi un traumatisme, et qui n'est pas en état de présenter une preuve ou de témoigner à l'audience de la SPR, en vertu des règlements de la commission, l'agent de la CISR aura la possibilité d'accorder un ajournement et de reporter l'audience à une date ultérieure.

Je sais que la CISR a collaboré avec divers groupes d'intervenants pour sensibiliser les responsables des décisions au traumatisme psychologique qui affecte les victimes de viol, par exemple. Les responsables des décisions font un excellent travail à ce chapitre. Je crois d'ailleurs que c'est entre autres pour cette raison que le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés a fait l'éloge du processus décisionnel de la CISR, processus dont la qualité se maintiendra, croyons-nous, sous le régime réformé.

Pour ce qui est des questions de genre, si vous avez des idées précises, nous serions certainement ravis de les entendre.

Je peux également vous dire, sur un sujet quelque peu apparenté, que la CISR a récemment organisé une série de séances de formation qui ont été suivies par un grand nombre de ses agents responsables des décisions et qui portaient sur les nuances et les enjeux particuliers liés aux demandes fondées sur l'orientation sexuelle. C'est une question que m'a soumise Egale, l'organisation pour les droits des gays et des lesbiennes. J'ai transmis le dossier au président, et je crois qu'on vient justement de terminer des séances de formation portant sur les particularités de ces demandes.

The Chair: The minister mentioned the officials with regard to one of the questions. Do officials have a quick response?

John Butt, Manager, Program Development, Citizenship and Immigration Canada: Quickly, there has always been a program of assessing the needs of women in particularly vulnerable situations. An element of the overseas selection is the capacity of the person to successfully establish at some level in Canada, and not at the level of economic immigrants, undoubtedly.

One of the things we recognize is that women do have skills and abilities that do not show up in academic documentation and work histories that enable them to survive in those camp situations, and those skills and abilities can be transferred to the Canadian resettlement scenario. There are programs that look at women in particularly vulnerable situations and take into account those inherent skills that they bring with them when they are resettled to Canada.

Senator Martin: Minister, thank you very much for the leadership you have shown and the work you have done with this bill. I can only imagine the complexity of the process to achieve to this point.

I also want to acknowledge the officials who are here. I know it is truly a team effort, so thank you, again, for your work.

Senator Jaffer has left, but I wanted to commend her on her advocacy for women and human rights. She does work extremely hard on those issues. I want to add that I had an opportunity to meet with the EVA, Ending Violence Association of B.C., and they were also commending you on your work in refugee reform. Training sessions will be quite important, especially in the interviewing process, to understand the cultural differences, the sensitivities, as well as some of the other insights that are needed by these interviewers.

Regarding the interview process, the face-to-face interview versus the paper form, would you comment on the effectiveness of that proposal and what you anticipate that particular change will bring?

Mr. Kenney: Currently, someone making an asylum claim at the port of entry, let us say Vancouver airport, is taken into an interview room immediately after they express their intention to file a claim. They will give an initial interview to a member of the Canada Border Services Agency, which is part of an eligibility review to see whether or not someone is eligible to make a claim; that is to say, did they make a claim before in Canada that was rejected, do they have a serious criminal past and are therefore inadmissible to Canada, therefore ineligible to make a claim. They also get what we call the tombstone data, the basic personal data that goes into case notes and kept on file. Then they are given a personal information form to fill out. They have 28 days to do so

Le président : Le ministre a mentionné les représentants du ministère en répondant à une question. L'un d'entre vous peut-il répondre rapidement?

John Butt, gestionnaire, Développement de programme, Citoyenneté et Immigration Canada : En quelques mots, il y a toujours eu un programme pour l'évaluation des besoins des femmes qui se retrouvent en situation de grande vulnérabilité. Un des critères qui président au choix des immigrants en provenance de l'étranger est la capacité d'une personne de s'établir au Canada à un certain niveau; bien évidemment, il ne s'agit pas du même niveau que pour les immigrants de la composante économique.

Nous reconnaissons que les femmes ont des habiletés et des aptitudes que les attestations d'études et les antécédents de travail ne révèlent pas mais qui leur permettent de survivre dans des camps, et que ces habiletés et ces aptitudes peuvent être mises à profit dans le contexte d'un rétablissement au Canada. Il y a des programmes qui s'appliquent aux femmes en situation de grande vulnérabilité et qui tiennent compte des capacités inhérentes dont elles disposent quand elles sont réétablies au Canada.

Le sénateur Martin : Monsieur le ministre, je vous remercie beaucoup pour le leadership dont vous avez fait preuve et pour le travail que vous avez accompli relativement à ce projet de loi. Je peux seulement imaginer la complexité du processus qui vous a permis d'en arriver à ce point.

Je tiens également à témoigner ma gratitude aux fonctionnaires qui sont présents aujourd'hui. Je sais que ça a vraiment été un effort d'équipe et je vous remercie, encore une fois, pour votre travail.

Le sénateur Jaffer a dû nous quitter, mais je voulais la féliciter pour tout ce qu'elle fait pour défendre les droits des femmes et les droits de la personne. Elle consacre vraiment beaucoup d'énergie à ces dossiers. Je tiens également à dire que j'ai eu l'occasion de rencontrer des représentants de l'Ending Violence Association de la Colombie-Britannique, et qu'ils ont également tenu des propos élogieux à l'égard de vos travaux sur la réforme concernant les réfugiés. Les séances de formation seront très importantes, notamment en ce qui concerne les entrevues, pour que les personnes qui mèneront ces entrevues soient à même de comprendre les différences culturelles, les sensibilités et certains des autres facteurs importants.

J'aimerais que vous nous parliez de l'efficacité du processus d'entrevue proposé, c'est-à-dire de l'entrevue en personne par opposition au formulaire écrit. J'aimerais notamment savoir ce que ce changement devrait apporter, à votre avis.

M. Kenney : Actuellement, quand une personne présente une demande d'asile à un point d'entrée, par exemple à l'aéroport de Vancouver, on l'amène dans une salle d'entrevue aussitôt qu'elle a manifesté son intention de présenter une demande. Une entrevue initiale a alors lieu, avec un membre de l'Agence des services frontaliers du Canada. Cette entrevue fait partie de l'examen d'admissibilité, qui vise à déterminer si cette personne peut présenter une demande; on détermine si elle a déjà présenté une demande d'asile au Canada, qui aurait été rejetée, ou si elle a des antécédents criminels graves et qu'elle ne peut donc pas présenter de demande. Le responsable de l'entrevue consigne également ce que nous appelons les données de base à ce moment, c'est-à-dire

and to submit it. Very often those forms are actually filled out by legal counsel or consultants who are paid by the claimants in some cases, or by legal aid.

We are proposing to replace that process with an interview with a highly trained officer of the IRB who will be able to take that basic information and listen to the person's basic story about the nature of their claim. No key decisions will be made at that point. The key thing is that the initial interview officer will help the claimant to then schedule their RPD hearing, their initial hearing. However, we believe that this will be much more helpful to the client, rather than just giving them a form that they then take to their lawyer, it will actually allow the claimant to tell their story in their own words.

We believe this will also improve, frankly, program integrity. Right now it is well known that in many cases lawyers or consultants will fill out the forms not on the basis of what the claimant actually went through or what their story is, but on the basis of what the consultant thinks are the most likely grounds to get a positive decision from the IRB. Our interest here is in getting the truth and getting it in a direct way.

Counsel can be present. That is very clear in the amended bill. Counsel can attend the triage interview with the claimant and they can intervene on procedural issues, on questions that go back and forth. This will be a non-confrontational interview. It is not hostile. It is not a hearing. It is not a decision-making process. It is just the initial opportunity for the claimant to give their story, which will help to accelerate the whole process. That is part of what allows us to schedule the RPD hearings three to four months after the claim is made, as opposed to the current 19 months or 20 months.

If I could, Mr. Chairman, just pick up on something Senator Martin mentioned. I should have done this in my remarks and I have not yet publicly, but I want to thank my officials from CIC for their diligent work on this, and of course the witnesses who are before you, but this is an issue that CIC has been working on for years. I would like in particular to thank Peter McDougall, who is the Director of the Refugee Policy Division, his whole team, and indeed his predecessor, Micheline Aucoin. These people have spent hundreds of hours on this extraordinarily complicated legislative reform.

Senator Ogilvie: Minister, I have some observations to pass on to you. First, I want to congratulate you for leading this reform, with the unanimous support of your colleagues in the house.

les données personnelles fondamentales. Ces données sont consignées dans les notes sur le cas et elles sont versées au dossier. On remet ensuite un formulaire de renseignements personnels au demandeur d'asile, et celui-ci dispose de 28 jours pour le remplir et le retourner. Bien souvent, ces formulaires sont remplis par des conseillers ou des consultants juridiques, qui sont parfois payés par le demandeur, et parfois par l'aide juridique.

Nous proposons de remplacer le processus actuel par une entrevue menée par un agent de la CISR hautement qualifié, qui serait en mesure d'obtenir les renseignements de base de même que les données fondamentales sur l'histoire personnelle du demandeur et sur la nature de la demande. Aucune décision importante ne serait prise à ce moment. Ce qui importe surtout, c'est que lors de cette entrevue initiale, l'agent aidera le demandeur à planifier son audience devant la CISR, son audience initiale. Nous croyons qu'en procédant ainsi, nous aiderions davantage les clients qu'en nous contentant de leur remettre un formulaire, qu'ils transmettront ensuite à leur avocat; cela permettrait vraiment aux demandeurs de raconter leur histoire, dans leurs propres mots.

Nous croyons également que cette procédure permettrait d'améliorer l'intégrité du programme. Nous savons très bien qu'actuellement, dans bien des cas, les avocats ou les consultants inscrivent sur le formulaire ce qui, à leur avis, donnera les meilleures chances au demandeur d'obtenir une décision positive de la CISR, plutôt que ce que le demandeur a réellement vécu ou ce qui constitue sa véritable histoire. Notre objectif est d'obtenir la vérité, et de l'obtenir sans intermédiaire.

Un avocat pourra être présent; c'est indiqué très clairement dans le projet de loi. Le demandeur pourra être accompagné d'un avocat pendant l'entrevue de triage, et cet avocat pourra intervenir lors des échanges sur les questions de procédure. L'entrevue n'aura rien d'un affrontement; elle ne se déroulera pas dans un climat d'hostilité. Il ne s'agit pas d'une audience, ni d'un processus de décision. Ce sera simplement une première occasion, pour le demandeur, de raconter son histoire, ce qui contribuera à accélérer l'ensemble du processus. Cela fait partie des mesures qui nous permettront de tenir les audiences devant la CISR 3 ou 4 mois après la présentation de la demande, alors que le délai est actuellement de 19 ou 20 mois.

Monsieur le président, j'aimerais reprendre à mon compte une partie de l'intervention du sénateur Martin. J'aurais dû le faire dans ma déclaration préliminaire, et je ne l'ai pas encore fait publiquement, mais je tiens à remercier les fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration Canada pour leur travail assidu à l'égard de ce dossier. Je pense bien entendu aux témoins qui sont devant vous, mais c'est un dossier sur lequel CIC travaille depuis des années, et j'aimerais remercier en particulier Peter McDougall, directeur de la Division de la politique relative aux réfugiés, toute son équipe, de même que sa prédécesseure, Micheline Aucoin. Ces personnes ont consacré des centaines d'heures à cette réforme législative d'une extrême complexité.

Le sénateur Ogilvie : Monsieur le ministre, j'ai quelques commentaires à vous adresser. D'abord, je tiens à vous féliciter pour avoir dirigé cette réforme, avec le soutien unanime de vos collègues de la Chambre.

It is my view that this brings about change that has long been recognized as needed by Canadians in general, and it brings about a process and language that reflects Canadians' values of fairness, as well as effective implementation of fair procedures. In that regard, my reading is that it has the potential to bring much more effective and timely decision making to what has to be one of life's most important decisions.

At the same time, it reduces significantly, if effectively implemented, the broad opportunities for fraud that existed in previous situations; again, a great concern to Canadians in general.

Finally, I want to follow up on your last remarks to thank you and your officials for the very clear and well-organized briefing materials on what could be a very complex document. I would conclude by saying that if effectively implemented I believe that this will be really valued by Canadians and bring real benefit to those who genuinely should have the opportunity to reside ultimately, in Canada, and I want to thank you for that.

Mr. Kenney: Thank you, and I will certainly reiterate those comments to our officials. I have to say the initial briefings they gave me were not as simple as this. I think the initial briefing was 17 memos that ran 140 pages, and that was the high-level summary.

Senator Eaton: Minister, what kind of additional resources are you giving the whole process to really make this work?

Mr. Kenney: That is a very good question. The main efficiency gain is that new claimants who arrive after the new system is put in place will not have to wait at the back of the 60,000-person queue. If you go into the back of that queue, it takes 19 months to 20 months before you even get that initial hearing. We have to choose a point at which to start the new system. When we pull the trigger on the new system, a claimant who arrives that day will benefit from the expedited timelines. We remove 19 months right there.

I wish to express my gratitude to the Minister of Finance and cabinet colleagues for furnishing us with a \$540-million investment during a time of fiscal restraint. We are probably the only developed country in the world that is investing more rather than less in its refugee program. Those additional resources are essential to streamline the system by hiring more decision makers, creating the triage interview at the front end of the system, and, most important, hiring additional removals officers at the CBSA for faster removal at the back end of the system. Even the most enthusiastic refugee advocates have complained about the inefficiency of our removals process. It now takes sometimes two years, if not longer, to remove a failed asylum

Selon moi, elle amènera des changements que la population canadienne en général juge nécessaires depuis longtemps. Un processus et des textes législatifs reflétant cette valeur canadienne qu'est la justice seront mis en place, et nous mettrons en oeuvre efficacement des procédures équitables. À cet égard, la réforme me semble apte à rendre le processus décisionnel plus efficace et plus rapide, relativement à une des décisions les plus importantes que les personnes visées auront à prendre au cours de leur vie.

Si elle est mise en oeuvre efficacement, elle permettra en même temps de limiter les vastes possibilités de fraude qui s'offraient aux demandeurs sous le régime précédent et qui constituaient également une importante préoccupation pour la population canadienne en général.

En terminant, je vais faire écho à vos dernières remarques en vous remerciant, vous et vos fonctionnaires, pour les documents d'information très clairs et très bien structurés que vous nous avez fournis, et qui auraient autrement pu constituer une documentation très complexe. En guise de conclusion, je dirai que, si elle est mise en oeuvre efficacement, les Canadiens apprécieront à sa juste mesure cette réforme, et qu'elle bénéficiera réellement à ceux qui, en dernier ressort, devraient véritablement avoir la possibilité de résider au Canada. Je tiens à vous remercier pour cela.

M. Kenney : Merci. Je me ferai un devoir de transmettre vos observations à nos fonctionnaires. Je dois dire que les premiers exposés qu'ils m'ont présentés à ce sujet étaient plus complexes. Le breffage initial comprenait 17 documents, qui totalisaient 140 pages, et c'était seulement le résumé de haut niveau.

Le sénateur Eaton : Monsieur le ministre, quelles ressources supplémentaires seront affectées à tout ce processus, afin que la réforme puisse vraiment être mise en oeuvre efficacement?

M. Kenney : C'est une très bonne question. Le principal gain, au chapitre de l'efficacité, c'est que les demandeurs qui arriveront après la mise en place du nouveau régime ne se retrouveront pas derrière les 60 000 personnes qui ont présenté une demande avant eux. Il faut 19 ou 20 mois avant que les personnes dont le nom est placé au bout de cette liste puissent obtenir une audience initiale. Nous devons choisir le moment où le nouveau régime entrera en vigueur, et lorsqu'il sera mis en oeuvre, les demandeurs qui arriveront bénéficieront des délais réduits, et ce, dès le premier jour. Nous supprimerons 19 mois d'attente grâce à cette seule mesure.

Je tiens à exprimer ma gratitude au ministre des Finances et à mes collègues du Cabinet, qui nous ont alloué 540 millions de dollars en temps d'austérité budgétaire. Nous sommes probablement le seul pays développé du monde qui augmente, au lieu de la réduire, l'enveloppe budgétaire de son programme pour les réfugiés. Ces ressources supplémentaires sont essentielles pour réorganiser le système, grâce à l'embauche de nouveaux responsables des décisions, à la création de l'entrevue de triage au début du processus et, ce qui est d'une importance capitale, à l'embauche d'agents de renvoi supplémentaires par la CISR, afin que les renvois soient plus rapides à la fin de la procédure. Même les défenseurs les plus enthousiastes des intérêts des réfugiés se

claimant. That will be significantly sped up as a result of the additional investment at the CBSA.

When someone steps off a plane from Iran, where it is clear that they were a victim of torture, we give them a form and tell them that we will check back with them in 18 or 19 months. Instead, bona fide claimants would, under the new system, have the certainty of Canada's protection in a little more than three months. A manifestly false claimant can now go four and a half years, on average, before they have run through all of the recourses in our system, and then it takes time to remove them. Under the new system, if they are coming into the fast track from a designated safe country or as a manifestly unfounded claimant, they would run through all of the recourses in about four months and would be subject to removal after that. We are going from 20 months to 4 months for a bona fide claimant to get protection and from four, five or six years to five or six months for a manifestly false claimant to be removed.

Senator Eaton: Do you have all the resources you need to do that?

Mr. Kenney: Yes. We could always use more, but we understand that this is a time of fiscal restraint, so we are not asking for any more.

Senator Cordy: Minister, you have to be the first minister who has ever said they have enough resources. You will live to rue the day you said that.

I would like to thank you and Maurizio Bevilacqua for the work you have done and the cooperation you have shown. When you work together like that on the House of Commons side, it makes our job in the Senate much easier, because we know that you have done a thorough job with the bill.

Dealing with immigration and refugees issues is always challenging. You talked about the balancing act that we need. We want to provide a safe haven in our wonderful country for those who need one, but on the other hand we do not want people coming in the back door who are not legitimate refugees.

There is some concern that the new rules may require appeals to be filed too quickly, that people may not have time to get counsel. I understand that the time frames are not in the legislation but will likely be in regulations. The Federal Court allots 15 days to the appeal and a further 30 days to file the appeal itself. Are those the guidelines? We do not want the appeal time dragging on forever, but we do want enough time for those filing an appeal to get their case in order.

Mr. Kenney: No, we will not be using the Federal Court guidelines, because the IRB has its own guidelines. Those will be modified to reflect the timelines that we are calling for in the new

sont plaints de l'inefficacité de notre processus de renvoi. Il faut actuellement deux ans, voire davantage, pour qu'un demandeur d'asile refusé soit renvoyé du Canada. Ce processus sera considérablement accéléré grâce aux fonds supplémentaires alloués à la CISR.

Actuellement, si une personne descend d'un avion en provenance de l'Iran, et qu'elle a manifestement été victime de torture dans ce pays, nous lui remettons un formulaire, et nous lui disons que nous ferons un suivi auprès d'elle dans 18 ou 19 mois. En vertu du nouveau régime, un demandeur de bonne foi serait assuré qu'il bénéficierait de la protection du Canada dans un délai d'un peu plus de trois mois. Par ailleurs, une personne dont la demande n'est manifestement pas fondée peut actuellement prendre quatre ans et demi, en moyenne, pour épuiser tous les recours dont elle dispose, en vertu du régime en vigueur, et il faut ensuite du temps pour la renvoyer du Canada. Sous le nouveau régime, une personne provenant d'un pays désigné comme pays d'origine sûr, ou une personne dont la demande ne serait manifestement pas fondée, épuiserait l'ensemble de ces recours en quatre mois environ, et elle serait ensuite sujette à un renvoi. Le délai passe donc de 20 à 4 mois pour qu'un demandeur de bonne foi obtienne la protection du Canada, et de 4, 5 ou 6 ans à 5 ou 6 mois pour que soit renvoyée une personne dont la demande ne serait manifestement pas fondée.

Le sénateur Eaton : Disposez-vous de toutes les ressources dont vous avez besoin pour faire cela?

M. Kenney : Oui. Nous pourrions évidemment en utiliser davantage, mais nous comprenons que nous traversons une période d'austérité budgétaire, alors nous n'en demandons pas plus.

Le sénateur Cordy : Monsieur le ministre, c'est sans doute la première fois qu'un ministre affirme qu'il dispose de ressources suffisantes. Vous regretterez un jour d'avoir dit cela.

J'aimerais vous remercier, ainsi que Maurizio Bevilacqua, pour votre travail et votre collaboration. Quand vous collaborez de cette façon à la Chambre des communes, ça facilite beaucoup le travail du Sénat, parce que nous savons que vous avez travaillé consciencieusement sur le projet de loi.

L'immigration et les réfugiés sont toujours des questions délicates. Vous avez parlé de la nécessité d'une loi pour assurer l'équilibre. Nous voulons que notre merveilleux pays soit un refuge pour ceux qui en ont besoin, mais d'un autre côté, nous ne voulons pas que les gens qui ne sont pas de vrais réfugiés y entrent de façon détournée.

On craint que les nouvelles règles n'exigent que les appels soient présentés trop rapidement et que les gens n'aient pas assez de temps pour trouver un avocat. Je crois comprendre que les délais ne sont pas fixés par la loi mais le seront probablement dans la réglementation. La Cour fédérale alloue 15 jours avant la période d'appel et 30 jours de plus pour présenter l'appel proprement dit. Est-ce ce que vous recommandez? Nous ne voulons pas que les procédures d'appel s'éternisent, mais nous voulons laisser aux demandeurs suffisamment de temps pour préparer leur dossier.

M. Kenney : Non, nous n'appliquerons pas les mêmes règles que la Cour fédérale, parce que la CISR a ses propres règles. Elles seront modifiées de manière à refléter les délais prévus par le

system. A claimant who is rejected by the refugee protection division has a 15-day period in which to indicate their intention to file an appeal to the Refugee Appeal Division. Most claimants would then have four months before their appeal is reviewed. Fast-track claimants, that is, clearly fraudulent claimants or those coming from safe countries, would have their appeal heard within about 30 days.

We think that is very generous. Most other Western democracies do not even grant an appeal. We do not have one now in Canada, and the timelines we are proposing, particularly on the fast track, are much slower than most of our peer democracies. I understand the concern but, frankly, if the Canadian Bar Association was wholeheartedly endorsing this package, I would not be supporting it.

The Chair: There is something to ponder.

Senator Seidman: Minister, I would reiterate what everyone has said here. We thank you for all your efforts and the leadership you have shown in making this bill a success in every way.

I have one question about the designated countries. Does the minister have the authority to designate any country he or she wishes?

Mr. Kenney: No, absolutely not. We have tabled draft regulations, which are available for your review, that make it clear, both in the bill and the draft regulations, that there will be an interdepartmental committee made up of relevant ministries and agencies. There will be a numerical criteria. Designated countries will be those that are responsible for at least 1 per cent of asylum claims filed in any one of the previous three years, with an acceptance rate of no more than 15 per cent. In other words, if the IRB is rejecting 85 or 90 per cent of the claims from that country, that would be the numerical threshold. To repeat, an 85 per cent rejection rate and 1 per cent of claims filed is the quantitative threshold that would trigger a review by the interdepartmental committee, which would then do a qualitative review. Does that country respect human rights? Are they a signatory to the major human rights instruments? Do they provide protection to their citizens?

There would be two independent human rights organizations on that panel. The panel would also confer with the United Nations High Commissioner on Refugees. This is by far the most rigorous procedure in the democratic world of which I am aware for a designation process.

That committee would then make recommendations to the minister. The minister could not designate countries for fast-track treatment that were not recommended to him by the panel. That is to say, only those countries recommended to the minister that meet the qualitative thresholds, where there is a positive assessment that they respect rights and protect their citizens, could be designated. The minister cannot just say, "I like country X; I will designate it for fast-track treatment." There is no such discretion.

nouveau système. Un demandeur dont la requête est rejetée par la Section de la protection des réfugiés dispose d'une période de 15 jours pour signaler à la Section d'appel des réfugiés son intention d'interjeter appel. Dans la plupart des cas, un délai de quatre mois s'écoulera avant que l'appel soit entendu. Pour ce qui est des appels accélérés, c'est-à-dire lorsque les demandes paraissent frauduleuses ou sont présentées par des citoyens de pays sûrs, ils seront entendus dans un délai d'environ 30 jours.

Cela nous semble très généreux. La plupart des démocraties occidentales n'accordent même pas de droit d'appel. Le Canada ne le fait pas non plus actuellement, et les délais que nous proposons, particulièrement pour les appels accélérés, sont beaucoup plus longs que ceux accordés par les autres démocraties. Je comprends les craintes mais, honnêtement, si l'Association du Barreau canadien appuyait sans réserve l'ensemble des propositions, je ne serais pas d'accord.

Le président : Ça donne à réfléchir.

Le sénateur Seidman : Monsieur le ministre, je vais faire écho à tous ceux qui sont ici. Nous vous remercions de vos efforts et du leadership dont vous avez fait preuve dans l'élaboration de ce projet de loi, qui est une réussite sur toute la ligne.

J'ai une question au sujet des pays désignés. Le ministre a-t-il le pouvoir de désigner des pays à sa guise?

M. Kenney : Non, absolument pas. Nous avons déposé un projet de règlement, que vous pouvez consulter, et il est clair, tant dans le projet de loi que dans le projet de règlement, qu'il y aura un comité interministériel composé de ministères et d'organismes compétents. Les critères seront exprimés en chiffres. Pour être désignés, les pays devront être à l'origine d'au moins 1 p. 100 des demandes d'asile présentées au cours d'une des trois dernières années et avoir obtenu un taux d'acceptation maximum de 15 p. 100. En d'autres termes, si la CISR refuse 85 ou 90 p. 100 des demandes d'un pays, ce sont ces chiffres qui serviront de critères. Je le répète, à partir des seuils quantitatifs de 85 p. 100 de refus et de 1 p. 100 des demandes présentées, le comité interministériel entreprendra une étude qualitative du pays. Est-ce qu'il respecte les droits de la personne? A-t-il signé les principales ententes sur les droits de la personne? Est-ce qu'il assure la protection de ses citoyens?

Deux organismes indépendants de défense des droits de la personne feront partie de ce comité. Le comité consultera également le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. À ma connaissance, c'est de loin le processus de désignation le plus rigoureux qui existe dans le monde démocratique.

Le comité fera par la suite des recommandations au ministre. Le ministre ne pourra pas désigner un pays pour le traitement accéléré s'il n'a pas fait l'objet d'une recommandation du comité. Cela signifie que seuls les pays qui remplissent les critères qualitatifs, c'est-à-dire dont l'évaluation révèle qu'ils respectent les droits de la personne et assurent la protection de leurs citoyens, seront recommandés au ministre et pourront être désignés. Le ministre ne pourra pas décider de désigner un pays pour le traitement accéléré simplement parce qu'il aime bien ce pays. Il n'aura pas ce pouvoir.

Senator Plett: Minister, in your remarks you said there would be \$1.8 billion in savings over five years for taxpayers, and provinces in particular. Are the provinces on side?

We heard this morning that the Bloc brought forward an amendment changing a term from "safe countries" to "designated countries." What was their reason for that?

Mr. Kenney: The provinces are generally supportive. They have not issued press releases saying so, but I can tell you that Quebec in particular has raised with us the problem they are facing with the welfare and other costs associated with false refugee claimants. The provinces have good reason to be pleased with the package.

In terms of that amendment, the bill that I tabled at first reading did not include the word "safe." It was added in a proposed amendment as a result of negotiations I had with my Liberal critic. As you may know, the Liberal Party then decided they would not support the bill, even based on the amendments they had negotiated with us. I then had to turn to my colleagues in the Bloc Québécois and NDP, and they said they wanted the word removed because they thought it might create an incentive for foreign governments to lobby us for the safe designation. They wanted to ensure that politics did not play a role in the designation process. I said, frankly, we could have it either way, and it makes no difference.

The Chair: I have one other point on the personal information form that would be replaced by the interview. Some people have said that the personal information form gives an applicant time to think out what they want to say, and they may even have their lawyer involved, as opposed to the interview which relies on the interpretation of the person interviewing them. What is your response to that concern?

Mr. Kenney: Again, legal counsel will be able to attend the preliminary interview with the claimant, and they will be able to assist on legal issues that occur there, but it is not a hearing. A decision is not taken there. I think some of the lawyers misunderstand the process. They think it is an additional hearing or decision-making step in the process, and that is not accurate. Right now, there is an interview with the CBSA officer, minutes after the initial claim is made at a port of entry, with a law enforcement officer where there is typically no legal counsel present.

I think the objection is unreasonable. We believe that listening to the client, giving them to the opportunity to tell us their story, is to their advantage. Again, this does not inhibit in any way their ability to present new or different evidence when they get to the real hearing at the Refugee Protection Division, at which typically counsel will be present.

The Chair: Minister, I thank you for spending this hour with us. I thank your officials for attending. They did not have much to say, which is a credit to how well you know your portfolio.

Le sénateur Plett : Monsieur le ministre, dans votre allocution, vous avez mentionné des économies de 1.8 milliard de dollars sur cinq ans pour les contribuables et en particulier pour les provinces. Avez-vous l'appui des provinces?

Nous avons appris ce matin que le Bloc avait présenté un amendement pour remplacer le terme « pays sûrs » par « pays désignés ». Quelle en était la raison?

M. Kenney : Les provinces nous appuient en général. Elles n'ont pas publié de communiqué à cet effet, mais je peux vous dire que le Québec, en particulier, nous a fait part des problèmes d'aide sociale et des autres coûts occasionnés par les demandes d'asile frauduleuses. Les provinces ont de bonnes raisons de se réjouir de ces propositions.

Pour ce qui est de l'amendement, le mot « sûrs » n'apparaissait pas dans le projet de loi que j'ai déposé en première lecture. Il a été ajouté par un amendement proposé à la suite de négociations avec le porte-parole du Parti libéral. Comme vous le savez peut-être, le Parti libéral a par la suite décidé qu'il n'appuierait pas le projet de loi, même en tenant compte des amendements qu'il avait négociés avec nous. J'ai dû ensuite me tourner vers mes collègues du Bloc québécois et du NPD, et ils ont demandé le retrait de ce mot car ils croyaient qu'il pourrait inciter les gouvernements étrangers à exercer des pressions sur nous pour obtenir la désignation de pays sûr. Ils voulaient s'assurer que la politique n'aurait aucun rôle à jouer dans le processus de désignation. Je leur ai répondu que, franchement, d'une façon ou d'une autre, ça ne ferait pas de différence.

Le président : J'ai une autre question concernant le remplacement du formulaire de renseignements personnels par une entrevue. Certains disent que le formulaire de renseignements personnels donne au demandeur le temps de réfléchir à ce qu'il veut dire, et qu'il peut même consulter son avocat, tandis que l'entrevue repose sur l'interprétation de la personne qui interroge le demandeur. Que répondez-vous à cette objection?

M. Kenney : Encore une fois, l'avocat du demandeur pourra assister avec lui à l'entrevue préliminaire, et il pourra le conseiller sur des questions de droit à ce moment, mais il ne s'agit pas d'une audience. Aucune décision ne sera prise à ce moment. Je crois que certains avocats comprennent mal le processus. Ils s'imaginent que c'est une autre audience ou une étape décisive du processus, mais ce n'est pas le cas. À l'heure actuelle, quelques minutes après la présentation de la demande initiale au point d'entrée, une entrevue est menée par un agent de l'ASFC en présence d'un agent d'exécution de la loi, et il n'y a généralement aucun avocat sur place.

Je crois que l'objection est injustifiée. À notre avis, le fait que nous écoutons les demandeurs et que nous leur donnions la chance de nous raconter leur histoire est à leur avantage. Encore une fois, cela ne les empêche en aucune façon de présenter de nouvelles preuves au moment de la véritable audience à la Section de la protection des réfugiés, où l'avocat devrait normalement être présent.

Le président : Monsieur le ministre, je vous remercie d'avoir passé cette heure avec nous. Je remercie vos collaborateurs de leur présence. Ils n'ont pas eu à s'exprimer beaucoup, ce qui témoigne de votre bonne connaissance du dossier.

Mr. Kenney: Thank you, honourable senators, for your serious consideration of this bill.

The Chair: To the officials at the end of the table, we may have questions that arise as a result of the people we will hear later in the day. We plan on finishing the witness hearings at six o'clock and then go to clause-by-clause review. We may have questions for officials at that point. If you or others replacing you could be here to answer questions, we would appreciate it.

We will now hear from the Immigration and Refugee Board of Canada. Simon Coakeley is the Executive Director, and Sylvia Cox-Duquette is Senior General Counsel, Legal Services for the IRB. Mr. Coakeley, do you have some opening comments?

[Translation]

Simon Coakeley, Executive Director, Immigration and Refugee Board of Canada: Mr. Chair, thank you for inviting me to speak with you today. I am the Executive Director of the Immigration and Refugee Board. I am here today with Sylvia Cox-Duquette, the board's Senior General Counsel. Ms. Cox-Duquette and I both joined the board in 2008.

As Executive Director, I am the board's senior public servant and I report to the chairperson. I am the chief operating officer and I am responsible for the performance of the board's adjudicative support and corporate services functions.

The IRB is Canada's largest independent administrative tribunal. It reports to Parliament through the Minister of Citizenship, Immigration and Multiculturalism, but remains independent from CIC. Our mission under the Immigration and Refugee Protection Act (IRPA) is to resolve immigration and refugee cases efficiently, fairly, and in accordance with the law.

IRB members make anywhere from 40,000 to 60,000 decisions annually. We currently fulfil our functions through three divisions: the Immigration Division, the Immigration Appeal Division and the Refugee Protection Division. Bill C-11 will add a new Refugee Appeal Division.

Since its inception 21 years ago, the IRB has gained a reputation — both in Canada and around the world — for its innovative practices, the excellence of its adjudicative support and the high quality of its decisions. The board is funded to finalize 25,000 refugee claims a year. However, the number of claims referred to the board has consistently exceeded our funded rate for the past several years.

This high intake of refugee claims and a shortfall in the member complement over the same period have resulted in a large backlog in the Refugee Protection Division, which sat at 57,100 at

M. Kenney : Merci, mesdames et messieurs les sénateurs, pour le sérieux avec lequel vous étudiez ce projet de loi.

Le président : Mesdames et messieurs qui êtes assis au bout de la table, des questions pourraient vous être posées à la suite des témoignages que nous entendrons plus tard. Nous prévoyons que les exposés des témoins se termineront à 18 heures, puis nous procéderons à une analyse article par article. Nous pourrions avoir des questions à vous poser à ce moment. Nous vous serions reconnaissants d'être présents ou de mandater un remplaçant afin de répondre aux questions.

Nous entendrons maintenant des représentants de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada. Simon Coakeley en est le secrétaire général et Sylvia Cox-Duquette est avocate générale principale des Services juridiques de la commission. Monsieur Coakeley, avez-vous un exposé préliminaire à présenter?

[Français]

Simon Coakeley, secrétaire général, Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada : Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir invité à comparaître devant votre comité. Je suis le secrétaire général de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada. Je suis accompagné de Me Sylvia Cox-Duquette, avocate générale principale. Elle et moi sommes avec la commission depuis 2008.

À titre de secrétaire général, je suis le plus haut fonctionnaire de la commission et je relève du président. Je suis l'administrateur en chef des opérations et responsable du rendement de ses fonctions relatives aux services de soutien décisionnel et aux services intégrés.

La CISR est le plus grand tribunal administratif indépendant au Canada. Elle rend des comptes au Parlement, par l'intermédiaire du ministre de la Citoyenneté, de l'immigration et du multiculturalisme, mais demeure indépendante de Citoyenneté et Immigration Canada. Notre mission, en vertu de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, consiste à régler de manière efficace, équitable et conforme à la loi les cas d'immigration et de statut de réfugié.

Les commissaires de la CISR rendent entre 40 000 et 60 000 décisions par année. Nous exerçons actuellement nos activités par l'intermédiaire de trois sections : la section de l'immigration; la section d'appel de l'immigration; et la section de la protection des réfugiés. Le projet de loi C-11 ajoutera une nouvelle section, soit la section d'appel des réfugiés.

Depuis sa création il y a 21 ans, la CISR s'est taillé une réputation au Canada et partout dans le monde pour ses pratiques novatrices, l'excellence de son soutien décisionnel et la grande qualité de ses décisions. La commission est financée pour régler 25 000 demandes d'asile par année. Cependant, le nombre de demandes d'asile déferé à la CISR a toujours dépassé le nombre de demandes d'asile financées au cours des dernières années.

Ce nombre élevé de demandes d'asile déferé ainsi qu'un manque dans l'effectif de commissaires au cours de la même période ont donné lieu à un arriéré important à la section de

the end of May 2010. The board will require additional resources to substantially reduce or eliminate this backlog.

Now I would like to speak specifically about some aspects of the proposed new system that will change the way we conduct refugee determination at the IRB. First, I would like to stress that the IRB has no role to play in policy-making; this is the responsibility of Citizenship and Immigration Canada. But I can assure you that we have been consulted appropriately during the drafting of this legislation, on all aspects that affect the mandate of the IRB.

In the new system, an IRB employee will conduct an information-gathering interview normally no earlier than 15 days following referral by CBSA or CIC. At this interview, information will be collected, an overview of the process will be provided to the claimant, and a hearing scheduled before the Refugee Protection Division.

Under Bill C-11, the RPD hearing will be conducted by a public servant appointed pursuant to the Public Service Employment Act rather than a GIC, as is currently the case.

The government has indicated that timelines for both the RPD and the RAD would be set out in Regulations. Any claimant whose refugee claim is rejected by the RPD would have a right of appeal on the merits to a new IRB Refugee Appeal Division (RAD) staffed by Governor-in-Council appointees.

The Minister of CIC would also be able to appeal RPD decisions to the new RAD. The RAD will be able to receive new evidence and, in certain circumstances, could hold an oral hearing.

The RAD will be able to confirm the RPD decision, overturn it and substitute its own decision or, in rare cases, return the matter to the RPD for a new hearing. Unsuccessful applicants and the Minister will also have the right to seek leave for judicial review before the Federal Court. We understand that most of the timeframes for the RPD and RAD processes will be set out in the regulations.

[English]

The minister has also proposed an amendment that would see the transfer of the pre-removal risk assessment, or PRA, function to the IRB one year following the coming into force of the new system. However, the minister would retain authority for prior decisions relating to persons who have been found to be inadmissible for serious criminality, organized criminality, war crimes or national security. These are sometimes referred to as "balancing cases."

protection des réfugiés, qui s'établissait à 57 100 cas en instance à la fin de mai 2010. La commission aura besoin de ressources supplémentaires pour réduire considérablement cet arriéré ou l'éliminer.

J'aimerais parler plus précisément de certains aspects du nouveau système proposé qui changera la façon dont nous octroyons l'asile à la CISR. J'aimerais d'abord souligner le fait que la CISR n'a aucun rôle à jouer dans l'élaboration de politiques. Cette fonction relève de Citoyenneté et Immigration Canada. Cependant, je peux vous assurer que nous avons été dûment consultés, au cours du processus de rédaction du projet de loi, au sujet de tous les aspects qui touchent le mandat de la CISR.

Dans le nouveau système, un employé de la CISR devrait mener une entrevue visant à recueillir de l'information, qui aura normalement lieu au moins 15 jours après le renvoi à l'Agence des services frontaliers du Canada ou à Citoyenneté et Immigration Canada. Lors de cette entrevue, des renseignements seraient recueillis, un aperçu du processus serait donné au donneur d'asile et une audience devant la section de protection des réfugiés serait mise au rôle.

Selon le projet de loi C-11, l'audience devant la section de la protection des réfugiés sera tenue par un fonctionnaire nommé en vertu de la Loi sur l'emploi à la fonction publique plutôt qu'une personne nommée par décret, comme c'est actuellement le cas.

Le gouvernement a indiqué que les délais de la section de la protection des réfugiés et la section d'appel des réfugiés seraient énoncés dans le règlement. Tout demandeur d'asile débouté par la section de la protection des réfugiés aura un droit d'appel sur le bien-fondé d'une décision devant la nouvelle section de la CSR, soit la SAR, dotée par personnes nommées par décret.

Le ministre de Citoyenneté et Immigration pourrait également porter des décisions de la section de la protection des réfugiés en appel à la nouvelle section d'appel. La section d'appel pourra recevoir de nouveaux éléments de preuve et, dans certaines circonstances, pourrait tenir une audience.

La section d'appel pourrait confirmer la décision de la section de la protection, l'annuler et la remplacer par sa propre décision ou, dans de rares cas, renvoyer l'affaire à la section de protection pour une nouvelle audience. Les demandeurs d'asile déboutés et le ministre auraient également le droit de solliciter l'autorisation de demander un contrôle judiciaire par la Cour fédérale. Nous croyons comprendre que la plupart des délais pour le processus de la section de protection et la section d'appel seront énoncés dans le règlement.

[Traduction]

Le ministre a proposé un amendement selon lequel la fonction relative à l'examen des risques avant renvoi (ERAR) serait transférée à la CISR dans l'année qui suit l'entrée en vigueur du nouveau système. Le ministre de CIC conserverait cependant le pouvoir pour les décisions qui concernent des personnes déjà jugées et interdites de territoire pour grande criminalité, criminalité organisée, crime de guerre ou atteinte à la sécurité nationale. On fait parfois référence à la prépondérance des inconvénients.

Another amendment gives RPD decision makers the authority to make determinations that claims are manifestly unfounded if they are of the opinion that a claim is clearly fraudulent. In such cases, the claim will be subject to the same expedited processing at the Refugee Appeal Division as claims arising from countries of origin designated by the minister.

Public servant decision makers for the new Refugee Protection Division and the Governor-in-Council decision makers for the RAD, or Refugee Appeal Division, will continue to be selected through staffing processes which ensure they are suitable and qualified. While we still have a lot of work to do before we launch these processes, we are confident we will be able to select highly qualified candidates, just as we currently do.

Once hired, an extensive training program will be provided to all decision makers to ensure the same high quality decision making as exists now. The IRB training program is already recognized internationally, and by the Federal Court of Canada and the Auditor General, for its thoroughness and professionalism. The new RPD public servant decision makers, as well as members of the new RAD, will be subject to the same code of conduct that establishes the standards that govern the professional and ethical responsibilities that apply to our current Governor-in-Council and public servant decision makers.

Since Bill C-11 was introduced at the end of March, internally, we have started to map out the new processes that will need to be put in place in both the RPD and the RAD. However, the real work to prepare for implementation can only get under way once Bill C-11 receives Royal Assent and transition funding is released. At that point, we will develop rules, finalize work descriptions and accountability profiles for all the new positions to be created, launch staffing processes, secure office space and so on.

I would like to touch briefly on the rule making process that I have mentioned. Rules are a type of binding policy articulated by the board. We will develop rules to establish the procedures that must be followed in the Refugee Protection Division and the Refugee Appeal Division. For example, the rules will establish such details as how and when documents are provided by the claimant to the IRB and the minister, and vice versa; and the roles and responsibilities of the IRB personnel supporting the adjudicative functions.

The process for developing the rules includes meaningful consultation with stakeholders and parties appearing before the IRB before the draft rules reach the stage of publication in the *Canada Gazette*. We will be calling on our stakeholders and asking them to help us effectively structure our new processes. In

Un autre amendement donne aux décideurs de la SPR le pouvoir de conclure que des demandes d'asile sont manifestement non fondées s'ils croient qu'une demande d'asile est clairement frauduleuse. Dans ce genre de cas, la demande d'asile serait orientée vers le même processus accéléré à la Section d'appel des réfugiés que celui des demandes d'asile qui proviennent de pays d'origine désignés par le ministre.

Les décideurs fonctionnaires de la nouvelle Section de la protection des réfugiés et les décideurs nommés par le gouverneur en conseil de la SAR, Section d'appel des réfugiés, continueront d'être sélectionnés aux termes de processus de dotation qui garantiront qu'ils sont compétents et qualifiés. Bien que nous ayons encore beaucoup de travail à faire avant de lancer les processus de dotation, nous sommes certains que nous pourrions sélectionner des candidats hautement qualifiés, comme nous le faisons en ce moment.

Une fois embauchés, tous les décideurs suivront un programme de formation complet, pour assurer le même processus décisionnel de grande qualité qui existe actuellement. Le programme de formation de la CISR est reconnu à l'échelle internationale ainsi que par la Cour fédérale du Canada et la vérificatrice générale pour son exhaustivité et son professionnalisme. Les décideurs fonctionnaires de la nouvelle SPR ainsi que les commissaires de la nouvelle SAR seront assujettis au même code de déontologie qui établit les normes régissant les responsabilités professionnelles et éthiques qui s'appliquent à tous nos décideurs nommés par le gouverneur en conseil et à nos décideurs fonctionnaires actuels.

Depuis la présentation du projet de la loi C-11 à la fin de mars, nous avons commencé, à l'interne, à définir les nouveaux processus qui devront être mis en place à la SPR et à la SAR. Cependant, le véritable travail de préparation en vue de la mise en œuvre ne peut être entamé qu'une fois que le projet de loi C-11 aura reçu la sanction royale au Parlement et que le financement de la transition sera débloqué. À ce moment, nous élaborerons des règles, nous mettrons au point des descriptions de travail et des profils de responsabilisation pour tous les nouveaux postes à créer, nous entreprendrons des processus de dotation, nous nous procurerons des locaux et ainsi de suite.

J'aimerais maintenant prendre quelques instants pour aborder brièvement la question du processus d'élaboration des règles que j'ai mentionné. Les règles constituent un type de politique exécutoire formulée par la commission. Nous élaborerons des règles pour établir les procédures devant être observées à la Section de la protection des réfugiés et à la Section d'appel des réfugiés. Par exemple, les règles détermineront les détails indiquant de quelle façon et à quel moment le demandeur d'asile devra fournir les documents à la CISR ainsi qu'au ministre et vice versa ainsi que les rôles et les responsabilités des employés de la CISR qui soutiennent l'exécution des fonctions décisionnelles.

Dans le cadre du processus d'élaboration des règles, il importe d'établir une consultation véritable avec les intervenants et les parties qui comparaissent devant la CISR, avant que le projet de règles parvienne au stade de la publication dans la *Gazette du Canada*. Nous ferons appel à nos intervenants afin de nous aider à

fact, we already started engaging stakeholders at our consultative committee on practices and procedures' meeting held in Ottawa last week.

The IRB remains steadfast in its commitment to high quality decision making and will continue to maintain the high standards we have set for ourselves. Our thoughts are never far from the people whose lives depend on the decisions we make, as well as the safety and security of Canadians.

As our chairperson, Mr. Goodman, indicated in his appearance before the House of Commons Standing Committee on Citizenship and Immigration, the IRB will deliver, to the best of its ability, on the requirements of the legislation as determined by Parliament. We will do so within the time frames given and within the budget allotted, fulfilling our mandate to resolve cases efficiently, fairly and in accordance with the law. Now I would be pleased to answer any questions you may have.

The Chair: You have a backlog. You have talked about the volume that you do now and the volume you can do in future. How will you get rid of that backlog? Also, how much in additional resources will you require — either as a percentage of the budget or as a dollar figure?

Mr. Coakeley: We have already made a certain amount of progress on reducing our backlog. In the last few months, we have reduced it by about 4,000 cases. What we will be able to do in the next 12 to 18 months will depend largely on the number of cases we receive.

As I indicated, we are currently funded for 25,000 claims per year. If we receive less than that, it gives us room to start eating into the backlog. In the last six to eight months, with some efficiencies and the fact that we now have a full complement of decision makers for the first time in a long time, we have been able to exceed our decision making capacity. Over the last year, for a 12-month period, we probably have been able to do about 28,500 claims.

We expect to continue to be able to do that before the bill comes into force. As I believe the minister did indicate, there is money in the overall package for backlog reduction; that will depend on when the bill receives Royal Assent and when the coming into force will take place.

We are in discussions with Citizenship and Immigration around the timing of those events, and the calculations that it follows because of the new process. If we receive money under the current process, we would be able to do a certain amount of cases; if we receive money under the new process, we will have to reassess because the new process is more fulsome in the sense we have an appeal division we do not currently have. We are still working with our colleagues at CIC to come up with an answer to that question.

The Chair: You do not have a dollar figure.

Mr. Coakeley: Not at this point.

façonner nos nouveaux processus. En fait, nous avons déjà commencé à faire participer les intervenants dans le cadre de notre réunion du comité consultatif sur les pratiques et les procédures, qui s'est tenue à Ottawa la semaine dernière.

La CISR continuera de maintenir fermement son engagement envers la prise de décisions de grande qualité et nous continuerons de respecter les normes élevées que nous nous sommes fixées. Nous gardons toujours à l'esprit le fait que les décisions que nous rendons ont une incidence sur la vie de ceux qui comparaissent devant nous, sans oublier la sécurité et la protection des Canadiens.

Au moment de sa comparution devant le Comité permanent de la citoyenneté et de l'immigration, M. Goodman, notre président, a mentionné que la CISR répondra, dans toute la mesure de sa capacité, aux exigences découlant des mesures législatives prises par le Parlement, dans le respect des échéanciers fixés et du budget alloué, tout en remplissant son mandat, qui consiste à régler les cas de manière efficace, équitable et conforme à la loi. Alors maintenant, je serais heureux de répondre à vos questions.

Le président : Vous avez du retard. Vous avez parlé du volume que vous traitez en ce moment et du volume que vous pourrez traiter à l'avenir. Comment allez-vous absorber l'arriéré? De plus, combien de ressources additionnelles vous faudra-t-il — soit en part de budget ou en dollars?

M. Coakeley : Nous avons déjà fait un certain progrès dans la diminution de l'arriéré. Depuis les derniers mois, nous l'avons réduit d'environ 4 000 dossiers. Ce que nous serons en mesure de faire dans les prochains 12 à 18 mois dépendra en grande partie du nombre de dossiers que nous allons recevoir.

Comme je l'ai indiqué, nous recevons le financement nécessaire au traitement de 25 000 demandes par année. Si le nombre de demandes est moindre, nous pourrions commencer à réduire l'arriéré. Au cours des six ou huit derniers mois, avec quelques économies et le fait que nous avons un effectif complet de décideurs pour la première fois depuis longtemps, nous avons été en mesure de dépasser notre capacité de prise de décisions. Au cours de la dernière année, sur une période de 12 mois, nous avons été capables de traiter environ 28 500 demandes.

Nous prévoyons être capables de continuer ainsi jusqu'à ce que le projet de loi entre en vigueur. Je crois que le ministre a déjà dit qu'il y avait de l'argent prévu dans l'enveloppe globale pour réduire l'arriéré. Tout dépendra du moment où le projet de loi recevra la sanction royale et du moment où la loi entrera en vigueur.

Nous sommes en ce moment en pourparler avec Citoyenneté et Immigration au sujet de la date de ces événements, et des calculs qui s'ensuivent à cause du nouveau processus. Si nous recevons de l'argent avec le processus actuel, nous serons en mesure de traiter un certain nombre de dossiers; mais si nous recevons de l'argent en vertu du nouveau processus, nous devrons réévaluer le tout parce que le nouveau processus est plus complet, c'est-à-dire que nous aurons une section d'appel que nous n'avons pas actuellement. Nous sommes encore à travailler avec nos collègues à CIC pour trouver une réponse à cette question.

Le président : Vous ne connaissez pas le montant d'argent.

M. Coakeley : Non, pas en ce moment.

The Chair: On the pre-removal risk assessment, there is a provision in this bill that says that persons subject to removal order may not apply for this pre-removal risk assessment if their claim for refugee protection was rejected, abandoned or withdrawn within the last 12 months.

There are circumstances where things can change in countries — revolution, changes in government, et cetera. Suddenly there could be changes in policies that a government may have with respect to minorities, people who could be persecuted. How is that covered in this bill?

Mr. Coakeley: Some of that question would be better placed with the minister. As an administrative tribunal, our role is to decide the cases that are referred to us. In the past, stakeholders have consistently suggested they would feel more comfortable with the decisions about risk being taken at the Refugee Protection Division, which is proposed in the bill.

As for the policy decision as to which cases should be referred to us and at what point, that is outside our mandate, I am afraid.

Senator Jaffer: I have a question on gender guidelines. You spoke about training on sexual orientation. Perhaps the minister said that.

Mr. Coakeley: Yes, it was the minister.

Senator Jaffer: What kind of training you are doing and are you continuing, as in the past, to make sexual orientation part of the refugee definition?

Mr. Coakeley: In a general sense, we very much intend that the new public service decision makers at the new RPD, members at the RAD and our interviewers will all receive very similar training. We have not figured out what the final package is, but it would be very similar training to what is currently provided to all our decision makers. That would include things like the gender guidelines and sexual orientation.

I will ask my colleague, Ms. Cox-Duquette, to speak to the specific issue as to the training provided on gender guidelines.

Sylvia Cox-Duquette, Senior General Counsel, Legal Services, Immigration and Refugee Board of Canada: We have general training on the gender guidelines themselves, but sometimes we will have specific training in relation to a particular country. For example, recently we gave training on gender guidelines in the context of Haitian refugee claims.

Together with the guidelines to deal with vulnerable claimants, there is considerable training on gender guidelines. There is considerable attention paid to the particular situation of women as a social group in many parts of the world, and the possibility of persecution and lack of state protection.

Le président : En ce qui concerne l'examen des risques avant renvoi, il y a une disposition dans le projet de loi qui stipule que les personnes qui font l'objet d'une mesure de renvoi ne sont pas admissibles à une évaluation des risques avant renvoi si leur demande d'asile est rejetée, abandonnée ou retirée au cours des 12 mois précédents.

Parfois, le contexte de certains pays change : révolutions, changements de gouvernement, et cetera. Tout d'un coup, les gouvernements peuvent modifier leur politique en matière de minorités ou de personnes pouvant être persécutées. Est-ce que ces changements sont couverts par le projet de loi?

M. Coakeley : Certaines questions seraient mieux répondues par le ministre. En tant que tribunal administratif, notre rôle est de décider quels dossiers nous seront référés. Par le passé, des intervenants ont, à maintes reprises, affirmé souhaiter que les décisions en matière de risque soient prises par la Section de protection des réfugiés, c'est ce qui est proposé dans ce projet de loi.

Quant à la décision de principe qui détermine quels dossiers nous sont référés et à quel moment, c'est malheureusement en dehors de notre mandat.

Le sénateur Jaffer : J'ai une question au sujet des directives concernant la persécution fondée sur le sexe. Vous avez parlé de formation en matière d'orientation sexuelle. Peut-être que c'est le ministre qui l'a dit.

M. Coakeley : Oui, c'était le ministre.

Le sénateur Jaffer : Quel type de formation offrez-vous et est-ce que vous continuez, comme par le passé, à inclure l'orientation sexuelle dans la définition de ce qu'est un réfugié?

M. Coakeley : En général, notre intention est d'offrir une formation similaire aux nouveaux décideurs fonctionnaires de la nouvelle SPR, aux membres de la SAR et aux personnes qui passent les entrevues. Nous n'avons pas encore déterminé quel serait le produit final, mais il s'agirait d'une formation très similaire à ce qui est fourni en ce moment à nos décideurs. Ceci inclurait des éléments comme l'orientation sexuelle et les directives concernant la persécution fondée sur le sexe.

Je vais demander à ma collègue, Mme Cox-Duquette, de répondre à cette question précise au sujet de la formation offerte en matière de directives concernant la persécution fondée sur le sexe.

Sylvia Cox-Duquette, avocate générale principale, Services juridiques, Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada : Nous avons une formation générale sur les directives elles-mêmes, mais parfois une formation plus spécifique en lien avec un pays en particulier est offerte. Par exemple, récemment nous avons offert une formation axée sur les demandes d'asile venant d'Haïti.

En plus des directives concernant les demandeurs vulnérables, il y a une formation assez approfondie portant sur les directives concernant la persécution axée sur le sexe. Une grande attention est portée en particulier à la situation des femmes en tant que groupe social dans diverses parties du monde, ainsi qu'aux probabilités de persécution et de manque de protection de l'État.

Senator Jaffer: The gender guidelines were drafted a number of years ago. Will they be updated or are they still sufficient?

Ms. Cox-Duquette: I do not know of any plans to update the gender guidelines, but guidelines are something that we do look at on a frequent basis to determine if something must be added or changed.

Mr. Coakeley: That is something that is often identified in consultation with our stakeholders. For example, the stakeholder community has identified to us recently that they feel there are some issues with our designated representative guideline, so we are working with them now to address those issues and see what changes if any need to be made. If the stakeholder community identified an issue with the gender guidelines, we would work in cooperation with them.

Senator Jaffer: The concern that I have is with the personal information form. I was a refugee lawyer for many years, and I do not know how, in a short time, your officials will be able to get all the information and process it. It will be a work in progress to see how it will work.

Mr. Coakeley: It will definitely be a work in progress. We see this initial interview as being a two-way exchange of information. Part of it is an opportunity, as the minister indicated, for us to obtain information from the refugee claimant. It is also an opportunity for us to provide information to the refugee claimant. If the individual, for example, is a vulnerable person, it will allow us to identify that much sooner in the process and take the steps we need to accommodate that. We have not yet worked out the exact questions that we will be asking, and we hope to be able to engage our stakeholder community in developing that process.

Senator Jaffer: You will not be using the PIF?

Mr. Coakeley: We do not see a role for the PIF in the new system.

Senator Cordy: After Royal Assent of this bill, assuming it will go through, we will have a new refugee appeal division. These will be Governor-in-Council appointments. What kinds of qualifications will the government be looking for when they make these Governor-in-Council appointments?

Mr. Coakeley: If you would like to check our website, you can find some information about the fairly extensive process we have for selecting Governor-in-Council appointees. We obviously would need to look at that as we go forward to ensure it meets the new needs. However, at the moment, we make the selection on the basis of 10 competencies. These are communication, conceptual thinking, decision making, information seeking, judgment and analytical thinking, organizational skills, results orientation, self-control and cultural sensitivity. We foresee these same 10 competencies we currently use for the Refugee Protection Division and the Immigration Appeal Division in all likelihood.

Le sénateur Jaffer : Les directives concernant la persécution fondée sur le sexe ont été rédigées il y a de nombreuses années. Seront-elles mises à jour ou sont-elles toujours suffisantes?

Mme Cox-Duquette : Je ne sais pas si l'on prévoit mettre à jour ces directives, mais ce sont des directives auxquelles nous nous référons régulièrement pour déterminer si quelque chose doit être ajouté ou modifié.

M. Coakeley : C'est un point qui est souvent soulevé lors de nos consultations avec les intervenants. Par exemple, l'ensemble des intervenants nous a rapporté qu'il y avait certains problèmes avec la directive encadrant les représentants désignés, nous collaborons donc maintenant avec eux pour trouver des solutions et voir si des modifications doivent être apportées. Si l'ensemble des intervenants souhaitait que l'on revoie les directives en matière de persécution fondée sur le sexe, nous travaillerions en collaboration avec eux.

Le sénateur Jaffer : Ce qui me préoccupe ce sont les demandes de renseignements personnels. J'ai été avocate spécialisée en droit des réfugiés pendant plusieurs années, et je ne sais pas comment vous pourrez, en si peu de temps, obtenir tous les renseignements et les traiter. Nous devons en évaluer le fonctionnement en cours de route.

M. Coakeley : Ce sera définitivement un travail évolutif. À notre avis, les entrevues initiales sont un échange de renseignements bilatéral. D'une part, comme le ministre l'a dit, c'est une occasion pour nous d'obtenir des renseignements au sujet du demandeur d'asile. Et de l'autre part, c'est à nous de fournir des renseignements à cette personne. Si la personne, par exemple, est une personne vulnérable, cela nous permettra d'identifier cette situation beaucoup plus tôt dans le processus et de prendre les mesures nécessaires pour intervenir. Nous n'avons pas encore élaboré les questions précises que nous poserons, mais nous souhaitons faire participer l'ensemble des intervenants à ce processus.

Le sénateur Jaffer : Vous ne vous servirez pas du formulaire de renseignements personnels?

M. Coakeley : Nous ne voyons pas l'utilité de ce formulaire dans le nouveau système.

Le sénateur Cordy : Une fois que le projet de loi aura reçu la sanction royale, dans le cas où il serait adopté, nous aurons une nouvelle section d'appels des réfugiés. Il y aura des nominations par le gouverneur en conseil. Quel type de qualifications est-ce que le gouvernement étudiera lorsqu'il procédera à ces nominations?

M. Coakeley : Si vous voulez consulter notre site Web, vous allez trouver certains renseignements concernant le processus assez exhaustif que nous appliquons pour choisir les personnes nommées par le gouverneur en conseil. Nous avons bien sûr réexaminé ce processus pour voir s'il satisfait aux nouveaux besoins. Cependant, en ce moment, nous faisons la sélection en examinant dix compétences. Il s'agit de la communication, du raisonnement conceptuel, de la prise de décision, de la recherche d'informations, du jugement et du raisonnement analytique, des compétences organisationnelles, du souci d'obtenir des résultats, de la maîtrise de soi ainsi que du savoir-faire culturel. Nous

would be used for the Refugee Appeal Division in the future, and also in all likelihood will be similar to the ones we would be using for the new Refugee Protection Division. If the committee would like, we could provide the definition of those competencies and where they can found to the committee clerk.

Senator Cordy: I would appreciate that. Currently, we have the Immigration Refugee Board. Are there any openings currently?

Mr. Coakeley: Out of the 127 positions on the Refugee Protection Division, I believe we have one or maybe two vacancies at the moment. Out of the 37 positions on the Immigration Appeal Division, I believe again we are at one or two.

Ms. Cox-Duquette: We are very close to 100 per cent.

Senator Seidman: There has been a lot of discussion about this change from the PIF to the face-to-face interview, which is much earlier on. You will obviously have to hire and train people to perform these activities. I would like to hear something about that procedure, the kind of people you will look for and how you will train them.

Mr. Coakeley: We still have a lot of work to get those processes up and running. We cannot finalize work descriptions and classification issues within the public service until the bill has been passed and we know exactly what we are working with. However, we do, as I indicated to Senator Cordy, have this Governor-in-Council competency profile that we use at the moment. We intend to be guided by that for the new Refugee Protection Division members. We will look at exactly the same competencies to see what extent they would also be applicable in the context of the interview.

For example, the one on cultural sensitivity would definitely be one we would want to include, as well as the ability to communicate. We would see ourselves using a similar approach, although recognizing that in all likelihood the classification of the interviewer position will be a few degrees lower than the decision makers in terms of the public service process. We would see ourselves using similar competencies and selection processes. The interviewing skill and the extent to which we are asking an interviewer to capture information, either on a computer screen or in notes, will have to be factored in.

We would expect to provide very similar training, not identical because they are conducting an interview, not a hearing, but similar training to our interviewers as will be received by the Refugee Protection Division members. Again, the interviewers are not decision-makers, but they need to understand refugee protection and the grounds for refugee protection. They need to understand many of the latest cases from the Supreme and Federal Courts, as would our decision makers.

pensons utiliser les mêmes 10 compétences, dont nous nous servons pour la Section de la protection des réfugiés et la Section d'appel de l'immigration, avec la Section d'appels des réfugiés à l'avenir, et probablement aussi pour la nouvelle Section de la protection des réfugiés. Si le comité le demande, nous pouvons lui fournir la définition de ces compétences ainsi que l'endroit où l'on peut les trouver au greffier de comité.

Le sénateur Cordy : J'apprécierais oui. Il existe en ce moment la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. Est-ce qu'il y a des postes vacants?

M. Coakeley : Des 127 postes à la Section de la protection des réfugiés, je crois qu'il y a en ce moment un ou deux postes vacants. Des 37 postes à la Section d'appel de l'immigration, je crois qu'il y en a aussi un ou deux.

Mme Cox-Duquette : L'effectif est presque complet.

Le sénateur Seidman : Il y a eu bien des discussions à propos du passage du Formulaire de renseignements personnels à l'entrevue en tête à tête, qui a eu lieu beaucoup plus tôt. Vous allez manifestement devoir embaucher et former des gens pour mener ces activités. J'aimerais que vous me parliez de cette procédure, du type de personne que vous allez rechercher et de la façon dont vous allez les former.

M. Coakeley : Nous avons encore beaucoup de travail à faire avant que ces processus soient au point. Nous ne sommes pas en mesure d'établir la version finale des descriptions de travail et de régler les questions touchant la classification au sein de la fonction publique avant que le projet de loi ne soit adopté, et nous savons exactement avec quels éléments nous travaillons. Toutefois, comme je l'ai dit au sénateur Cordy, nous utilisons actuellement le profil de compétences des personnes nommées par le gouverneur en conseil. Nous avons l'intention de nous inspirer de ce profil pour la nomination des nouveaux membres de la Section de la protection des réfugiés. Nous allons rechercher exactement les mêmes compétences pour voir dans quelle mesure elles s'appliqueraient aussi dans le contexte de l'entrevue.

Par exemple, la sensibilité aux réalités culturelles serait sans aucun doute l'une des compétences que nous rechercherions, de même que la capacité de communiquer. Nous envisagerions de recourir à une démarche semblable, bien qu'il soit fort probable que la classification du poste d'intervieweur soit de quelques degrés inférieure à celle du poste de décideur du point de vue du processus de la fonction publique. Nous utiliserions des compétences et des processus de sélection semblables. Nous allons devoir prendre en considération les techniques d'entrevue et la mesure dans laquelle nous demandons à un intervieweur de recueillir l'information, soit à l'aide d'un ordinateur ou de la prise de notes.

La formation serait très semblable, pas identique parce qu'il s'agit d'une entrevue, et non pas d'une audience, mais la formation de nos intervieweurs serait semblable à celle que reçoivent les membres de la Section de la protection des réfugiés. Je le répète, les intervieweurs ne sont pas des décideurs, mais ils doivent comprendre ce qu'est la protection des réfugiés et les motifs qui s'y rattachent. Ils doivent comprendre bon nombre des cas les plus récents dont ont été saisies la Cour suprême et la Cour fédérale, comme le devraient nos décideurs.

Again, I do not have all the details because it is for us early days, but that is the broad framework that we are expecting to use.

Senator Seidman: Would these people be under some kind of supervision?

Mr. Coakeley: Indeed. Since they are public servants, there will be a management structure that sits on top of them. We still have not decided exactly what the organizational structure will be, but there will be a management structure.

You might be interested in knowing that our chair has made a commitment to the stakeholder community that we will provide a recording of the interview to the claimant so that he or she can provide that to his or her counsel. This also will allow us from a management point of view the opportunity to listen in on the interviews as part of the performance review process to ensure that the right questions are being asked and the right attitude is being displayed and that the people are doing the job we expect them to do.

Senator Seidman: Thank you especially for that last piece of information, which I think is remarkable built-in quality protection.

The Chair: I thank you and wish you well in your implementation of this new legislation, assuming it passes the Senate, of course.

Our next witnesses are representatives from the Office of the United Nations High Commissioner for Refugees. As honourable senators know, in 1951, Canada became a signatory to the United Nations Convention Relating to the Status of Refugees, and this organization is helping to monitor how we are doing in that regard. It has been monitoring this bill and has also spoken to it before the committee of the House of Commons. We now have some revisions to it, so it will be interesting to hear what they have to say at this point in time.

Hy Shelow, Senior Protection Officer, and Michael Casasola, Resettlement Officer, are here. Mr. Shelow will speak for up to seven minutes.

Hy Shelow, Senior Protection Officer, Office of the United Nations High Commissioner for Refugees: Mr. Chairman, thank you for inviting us here today. The UNHCR representative in Canada, Mr. Abraham Abraham, regrets not attending today. He is in Geneva. On his behalf, let me thank you for inviting us to appear.

I will start by saying that UNHCR is pleased with the bill as amended.

In view of the nature of the risks involved and the grave consequences of an erroneous determination, it is essential that asylum seekers be afforded full procedural safeguards and guarantees at all stages of refugee status procedures. The necessity to provide fair and efficient refugee status determination procedures in the context of individual asylum systems stems from the right to seek and enjoy asylum as guaranteed under article 14 of the

Là encore, je n'ai pas tous les détails, parce que nous n'en sommes qu'au début, mais c'est le cadre général que nous prévoyons utiliser.

Le sénateur Seidman : Est-ce que ces personnes feraient l'objet d'une supervision quelconque?

M. Coakeley : Tout à fait. Comme ce sont des fonctionnaires, ils vont faire partie d'une structure de gestion. Nous n'avons pas encore décidé quelle sera exactement la structure organisationnelle, mais il va y avoir une structure de gestion.

Vous serez peut-être heureux d'apprendre que notre président s'est engagé auprès des parties intéressées à ce que nous fournissions un enregistrement de l'entrevue au demandeur pour qu'il puisse le remettre à son avocat. Cet enregistrement va aussi servir à des fins de gestion, puisque nous allons pouvoir écouter les entrevues dans le cadre du processus d'examen du rendement afin de nous assurer que les gens posent les bonnes questions, qu'ils adoptent la bonne attitude et qu'ils font le travail que nous attendons d'eux.

Le sénateur Seidman : Merci, surtout pour ce dernier renseignement à propos de cette remarquable procédure de protection de la qualité qui fait partie intégrante du système.

Le président : Je vous remercie, et je vous souhaite la meilleure des chances dans la mise en œuvre de cette nouvelle législation, si le Sénat l'adopte, bien sûr.

Nos prochains témoins représentent le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Comme vous le savez, en 1951, le Canada est devenu signataire de la Convention des Nations Unies relative au statut des réfugiés, et cette organisation surveille le travail que nous faisons à cet égard. Elle surveille l'évolution du projet de loi dont nous discutons aujourd'hui, et elle en a aussi parlé devant le comité de la Chambre des communes. Il sera intéressant de savoir ce que les représentants ont à dire au sujet des modifications qui y ont été apportées.

Nous accueillons donc Hy Shelow, administrateur principal chargé de la protection, et Michael Casasola, administrateur chargé de la réinstallation. M. Shelow prendra la parole pendant sept minutes.

Hy Shelow, administrateur principal chargé de la protection, Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés : Monsieur le président, merci pour votre invitation. M. Abraham Abraham, qui est le représentant au Canada de l'UNHCR, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, est désolé de ne pas pouvoir être ici aujourd'hui. Il est à Genève. En son nom, je vous remercie de nous avoir invités à comparaître.

Je tiens à dire tout d'abord que l'UNHCR est heureux du projet de loi tel qu'il a été modifié.

Compte tenu de la nature des risques et des conséquences graves pouvant découler d'une décision mal fondée, il est essentiel que les demandeurs d'asile aient droit à des protections et à des garanties complètes à toutes les étapes de la procédure de détermination du statut de réfugié. La nécessité de doter chaque système d'asile d'une procédure de détermination du statut de réfugié qui soit juste et efficiente provient du droit de demander

Universal Declaration of Human Rights and responsibilities derived from the 1951 convention relating to the status of refugees and its 1967 protocol, international and regional human rights instruments, as well as relevant executive committee conclusions.

Currently made up of 78 members, the UNHCR governing executive committee meets in Geneva annually to advise UNHCR on international protection and discuss a wide range of other issues. The program of action for the implementation of the agenda for protection adopted by UNHCR's executive committee in 2002 affirms that states are to grant access to asylum procedures and to ensure that their asylum systems provide for efficient and fair decision making.

Numerous conclusions of the executive committee examine topics relevant to this bill. Canada, as an active contributor informing the work of the executive committee, has been closely engaged in the development and review of international norms and best practices with regard to refugee status determination. My statements today, therefore, echo positions taken internationally by Canada, as reflected in the UNHCR executive committee conclusions supported by Canada and promoted by Canada internationally.

The Canadian refugee status determination procedure is one of the very few that UNHCR holds up as an example to other countries. In fact, there is no other system, as a whole, that we point to as being exemplary. It has a lot going for it. While the Canadian refugee status determination system does have a number of challenges, including the significant backlog of claims pending determination that need to be addressed, let me say that the core remains solid and an excellent example for other countries to emulate. UNHCR hopes to be able to continue to refer to Canada as a bastion of refugee protection, including with regard to your refugee status determination system.

UNHCR has been closely cooperating with Canada for six decades. For three of these, we have directly supported your authorities and their implementation of the refugee convention through our office presence here. UNHCR looks forward to continuing to work closely with Canadian authorities on the reforms planned for Canada's asylum system, including with regard to development of regulations and other areas of engagement.

I would like to shortly review a few issues relating to recent amendments to the bill.

UNHCR is particularly pleased that a full first instance hearing is preserved in the amended bill and at the Refugee Appeal Division, or RAD, an appeal on the merits is available to all claimants who receive a negative first instance decision. This accords with international standards regarding refugee status determination procedures.

asile et de l'obtenir, droit que garantissent l'article 14 de la Déclaration universelle des droits de l'homme, les responsabilités dérivées de la convention de 1951 sur le statut des réfugiés et de son protocole de 1967, les instruments internationaux et régionaux en matière de droits de la personne, et les conclusions pertinentes du comité exécutif.

Comptant actuellement 78 membres, le comité exécutif de l'UNHCR se réunit à Genève chaque année pour conseiller l'organisation sur des questions liées à la protection internationale et pour discuter d'un large éventail de sujets. Le programme d'action pour la mise en oeuvre des priorités en matière de protection que le comité exécutif a adopté en 2002 précise que les pays doivent accorder l'accès à des procédures d'octroi d'asile et veiller à ce que leur système d'asile comporte un processus décisionnel efficient et juste.

Bon nombre des conclusions du comité exécutif portent sur des sujets liés à ce projet de loi. Le Canada, qui contribue activement à l'orientation des travaux du comité exécutif, a collaboré de près à l'élaboration et à l'examen des normes internationales et des pratiques exemplaires en ce qui a trait à la détermination du statut de réfugié. Par conséquent, les commentaires que je vais formuler aujourd'hui rejoignent les positions défendues par le Canada à l'échelle internationale, dont témoignent les conclusions du comité exécutif de l'UNHCR, que le Canada appuie et cherche à promouvoir partout dans le monde.

La procédure de détermination du statut de réfugié du Canada est l'un des rares systèmes que l'UNHCR donne en exemple à d'autres pays. En fait, il n'y a aucun autre système, de façon générale, que nous qualifions d'exemplaire. Il comporte de nombreux avantages. Le système canadien connaît certes plusieurs difficultés, notamment en ce qui concerne le grand nombre de demandes accumulées devant être traitées, mais il n'en demeure pas moins que sa base est solide et qu'il est un exemple à suivre pour les autres pays. L'UNHCR espère pouvoir continuer de parler du Canada comme d'un bastion de la protection des réfugiés, particulièrement pour ce qui est de son système de détermination du statut de réfugié.

L'UNHCR collabore étroitement avec le Canada depuis six décennies. Pendant 30 ans au cours de cette période, nous avons aidé directement les autorités canadiennes à mettre en oeuvre la Convention relative au statut des réfugiés en assurant une présence sur place, dans des bureaux ici. L'UNHCR entend poursuivre cette collaboration étroite aux fins de la réforme prévue du système d'asile du Canada, surtout en ce qui a trait à l'élaboration de règlements et à d'autres domaines d'engagement.

J'aimerais revenir rapidement sur quelques points liés aux dernières modifications apportées au projet de loi.

L'UNHCR est heureux de constater que le projet de loi modifié prévoit toujours une audience devant un tribunal de première instance et que, à la Section d'appel des réfugiés, un appel sur le fond est accessible à tous les demandeurs qui voient leur demande refusée par le tribunal de première instance. Cela correspond aux normes internationales relativement aux procédures de détermination du statut de réfugié.

Regarding timelines set out in the amended bill, UNHCR supports full, fair and efficient process and notes that many asylum seekers in Canada have had to wait substantial periods to receive decisions regarding their asylum claims, and this is a traumatic circumstance. Having noted this, getting the decision correct is at the core of process, and overly ambitious and rigid timelines can result in hasty decision-making. Sufficient time to prepare, submit a well-articulated claim, and take a decision are important. Pressure is placed on refugee claimants and decision makers regarding outcomes by inflexible demands for speed. In some circumstances, asylum seekers may not be able to effectively articulate their claims at an early stage, for example, due to traumatizing experiences which are difficult to describe soon after events due to the impact of torture, witnessing or experiencing atrocities or other negative impact on physical or mental state.

Regarding the one-year interval after a negative decision by the RAD during which a failed refugee claimant is precluded from access to review procedures and during which time they are considered "removal ready" for removal from Canada, UNHCR agrees that those who are not in need of protection may be returned to their country of origin. However, there is the issue of refugee sur place, whereby changes in circumstances in a country of origin while the individual has been away from home result in a well-founded fear of persecution and a well-founded claim for asylum where none was appropriate before, such as fundamental changes in the political situation in a country. Beyond exempting countries to where removal is not acceptable due to generalized violence or sweeping human rights violations, there is a "not infrequent" change with regard to an individual's own circumstances vis-à-vis their country due to political opinions, religion or ethnicity.

Regarding the transition period pending the amended bill becoming law and entering into force, a concern would be if, for example, the bar on access to the pre-removal risk assessment is enforced sooner than the availability of review of negative decisions by the RAD. Of concern is the backlog of tens of thousands of cases pending determination by the IRB and how this could negatively impact the introduction of new procedures.

Processing resources that are meaningful and sufficient to avoid overwhelming the new procedure are necessary. Further, regarding processing resources, including staff, UNHCR is pleased to note that substantial resources are to be devoted to this new procedure. This is a clear commitment to uphold international obligations. UNHCR remains ready to assist with the capacitation of decision makers and other newly hired staff.

Last, the details are key, and we look forward to consulting when the full set of regulations and their contents become available.

Quant aux échéanciers prévus dans le projet de loi modifié, l'UNHCR préconise un processus complet, juste et efficient, et il remarque que de nombreux demandeurs d'asile au Canada ont dû attendre longtemps avant qu'une décision ne soit prise à l'égard de leur demande, ce qui est traumatisant. Cela dit, l'objectif de prendre la bonne décision est au coeur du processus, et des échéanciers trop rigides et trop ambitieux peuvent donner lieu à des décisions hâtives. Le temps dont on dispose pour préparer et présenter une demande bien formulée de même que pour prendre une décision est important. Des demandes rigides à l'égard de la rapidité du processus créent une pression sur les demandeurs d'asile de même que sur les décideurs. Dans certaines situations, les demandeurs d'asile risquent de ne pas être capables d'exposer clairement leur demande au début, notamment parce qu'ils ont vécu des expériences traumatisantes qu'ils ont de la difficulté à décrire tout de suite après les faits en raison de l'impact de la torture ou des atrocités dont ils ont été témoins ou victimes ou d'autres répercussions négatives sur leur état physique ou psychologique.

En ce qui concerne la période d'un an au cours de laquelle un demandeur dont la demande d'asile a été refusée par la SAR n'a pas accès aux procédures de révision et est considéré comme « prêt à être renvoyé » du Canada, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés convient qu'on peut renvoyer les personnes qui n'ont pas besoin de protection dans leur pays d'origine. Il faut toutefois tenir compte de la question des réfugiés sur place, où des changements de circonstances dans le pays d'origine d'une personne, notamment des changements dans la situation politique, alors que cette personne était absente, pourraient justifier les craintes de persécution et la demande d'asile alors qu'elles ne l'étaient pas avant. En plus d'exempter les ressortissants de certains pays où une expulsion serait inacceptable en raison de violences généralisées ou de violations des droits de la personne, on peut compter les changements relatifs aux circonstances propres de la personne par rapport à son pays en raison de ses opinions politiques, de sa religion ou de son appartenance à un groupe ethnique. Ces changements ne sont pas rares.

En ce qui concerne la période de transition entre la promulgation de la nouvelle loi et son entrée en vigueur, on pourrait s'inquiéter si, par exemple, le retrait de l'accès aux examens préalables au renvoi était appliqué avant que l'examen des décisions négatives de la SAR ne soit disponible. Ce qui est préoccupant, c'est le retard dans le traitement de dizaines de milliers de dossiers en attente de décision à la CISR et les effets potentiellement négatifs de la mise en œuvre de nouvelles procédures.

De nouvelles ressources de traitement substantielles et suffisantes pour éviter d'étouffer la nouvelle procédure sont nécessaires. De plus, toujours au sujet des ressources de traitement, ce qui comprend le personnel, l'UNHCR est heureux de noter que des ressources substantielles seront affectées à cette nouvelle procédure. C'est un engagement clair envers le respect de ses obligations internationales. L'UNHCR est toujours prêt à donner son appui lorsqu'il s'agit d'améliorer les capacités des décideurs et des autres nouveaux employés.

Enfin, les détails sont essentiels, et nous sommes impatients de donner notre avis lorsque tous les règlements seront disponibles.

The Chair: We may have a shortage of questions because you said you get into political trade-offs and the kind of discussions that went on over in the House of Commons committee, combined with a fairly rushed timeframe, you sometimes get unintended consequences. Do you see any unintended consequences in this amended bill?

When you get into political trade-offs and the kind of discussions that went on over in the House of Commons committee, combined with a fairly rushed timeframe, you sometimes get unintended consequences. Do you see any unintended consequences in this amended bill?

You said something a moment ago about details. We all see the good intentions here. We have heard from the minister and understand fully his good intentions in regard to this legislation. As the old saying goes, sometimes the devil is in the details. Are there any particular details we need to watch out for to ensure that the direction the minister talked about this morning is upheld? Unintended consequences, good intentions and the details, those are the elements of my question to you.

Mr. Shelow: First, I should start by saying that UNHCR is a UN humanitarian organization and apolitical by definition. However, we face a politicized environment wherever we work. My comments will be looking at an individual rights-based approach as opposed to some of those trade-offs you may be talking about.

When we look at human rights, the clear and key human right associated with the refugee convention is the concept of non-refoulement, or non-return, of an individual to a place where their life or freedom would be at risk. When we look at potential unintended consequences, any consequence that would increase the likelihood that that might occur would be of concern to us. To see what potential unintended consequences there are, we would have to examine the regulations that would be put in place in association with the legislation.

Clearly, any return of an individual to a place where they are in danger would be a serious concern, and any legislation that would make that more likely would be a serious concern as well.

One discussion that appears to be ongoing relates to timelines. I mentioned earlier that when you have strict and inflexible timelines, both decision makers and claimants are put under greater pressure to meet them, especially in situations where individuals are unrepresented or may have linguistic challenges because they do not speak English or French and are in a country where that is expected in terms of process. These are things that need to be taken into account.

The Chair: I asked the minister about designated countries, particularly concerning gender and gay-lesbian issues in countries where there is persecution, not necessarily by the government or government agencies, but perhaps in the family or the community. We all know those things occur.

Le président : Nous manquons de questions parce que vous avez dit que vous étiez satisfaits du projet de loi tel qu'il a été amendé et parce que vous avez complimenté la manière dont le Canada traite les demandeurs de statut de réfugié ainsi que les demandeurs d'asile.

Si on considère les compromis et le genre de discussions dont nous avons été témoins au comité de la Chambre des communes, en plus de l'échéancier plutôt serré que nous avons connu, il peut se produire des conséquences imprévues. En voyez-vous dans ce projet de loi amendé?

Il y a quelques instants, vous avez glissé quelques mots au sujet des détails. Nous voyons tous les bonnes intentions ici. Nous avons entendu le ministre et nous comprenons parfaitement quelles sont ses intentions par rapport à ce projet de loi. Comme on dit en anglais, le diable se cache souvent dans les détails. Y a-t-il des détails en particulier que nous devons surveiller pour veiller à ce que les orientations dont a parlé le ministre ce matin soient suivies? Conséquences inattendues, bonnes intentions, détails. C'est là-dessus que je voudrais vous entendre.

M. Shelow : Tout d'abord, je dois rappeler que l'UNHCR est un organisme humanitaire de l'ONU et qu'il est apolitique par définition. Nous devons toutefois composer avec un environnement politisé partout où nous travaillons. Je concentrerai mes commentaires en utilisant une approche basée sur les droits de la personne plutôt que sur certains de ces compromis dont vous parlez.

Lorsqu'on parle de droits de la personne, le droit essentiel qu'on associe à la convention sur les réfugiés est le principe de non-refoulement ou de non-retour d'une personne vers un endroit où sa vie ou sa liberté pourrait être en danger. Lorsque nous parlons de possibles conséquences inattendues, toute conséquence qui pourrait augmenter la possibilité de ces refoulements pourrait être source d'inquiétude pour nous. Pour voir quelles sont les possibles conséquences inattendues, nous devrions examiner les règlements qui seraient mis en œuvre avec la loi.

Évidemment, tout retour d'une personne à un endroit où elle est en danger constituerait une préoccupation grave, et toute loi qui rendrait cette situation possible constituerait également une préoccupation grave.

On semble beaucoup débattre des échéanciers. J'ai mentionné plus tôt que lorsqu'on utilise des échéanciers rigides qui ne laissent aucune marge de manœuvre, les décideurs et les demandeurs subissent énormément de pression en vue de les respecter, surtout dans des situations où les personnes sont sous-représentées ou des situations où elles connaissent des difficultés parce qu'elles ne parlent ni anglais ni français dans un pays où ces langues sont nécessaires pour suivre le processus. Ce sont les éléments que nous devons prendre en considération.

Le président : J'ai questionné le ministre sur les pays désignés, particulièrement en ce qui concerne les questions liées au sexe et à l'homosexualité dans les pays où il y a de la persécution — la persécution ne vient pas toujours du gouvernement ou des organismes gouvernementaux, elle peut aussi venir de la famille ou de la communauté. Nous savons tous que ce genre de choses existe.

In most of the countries where they do occur, they would not get on the designated list with the criteria that the minister will follow, but there could always be some exception. I cited the case where the U.K. has a country on its list that in fact has a law against homosexuality. Are you satisfied with the way that has been responded to here?

Mr. Shelow: When UNHCR spoke to the issue of designated countries of origin in many different legal venues and in many countries worldwide, our examination of it was in terms of process. We are less concerned about that if it is intended to be a procedural tool that assists the examiner, for example, to expedite cases because background information is already clear and basically one is examining individual circumstances rather than country circumstances by virtue of having the country on the list.

Where using a country list as a bar to access to process occurs, that is a serious concern for us. I do not believe that is the intention of the legislation here in Canada, and I do not think that will result as an unintended consequence, if you will.

When we talk about designated countries, there are two issues. One relates to the individual, as you mentioned. For instance, the situation of homosexuality or female genital mutilation in countries that are otherwise considered democratic and that have acceded to human rights instruments, et cetera, is a concern.

Another concern that has occurred in other legislative milieu but not here, to our understanding, is an attempt to say that parts of a country may be safe when it comes to designation and looking at issues regarding the internal flight alternative. If the legislation here was looking at the possibility of designating a portion of a country as safe, that would be of concern; for instance, saying that Sudan was safe except in south Sudan, that sort of issue.

Senator Jaffer: I may be mistaken, but I understand that UNHCR will be one of the experts giving advice to the minister as to which countries should be designated. Is that in place? I understand that there will be outside experts — I do not know how else to put it — aside from the experts from the department. Could expand on that, please?

Mr. Shelow: UNHCR has been approached and we have had discussions. The reality is that I expect the final outcome to be somewhat similar to our current engagement with your officials with regard to the temporary suspension of removals. A list is created. As part of developing that list, we are requested to make submissions based on our opinion as to safety of the country, country of origin information and other matters. We are not involved in the actual decision as to which country should be placed on the list or not, nor would we be likely willing to do so in any other circumstance.

However, as a source of information, which I think is certainly well respected in Canada and which we appreciate, we are regularly consulted on these issues.

La plupart des pays touchés par cette situation ne figureraient pas sur la liste des pays désignés si on se fie aux critères qui seront appliqués par le ministre, mais il pourrait toujours y avoir des exceptions. J'ai cité le cas d'un pays qui a adopté une loi contre l'homosexualité et qui se retrouve néanmoins sur la liste du Royaume-Uni. Êtes-vous satisfait des mesures qui ont été prises dans ce cas?

M. Shelow : Lorsque l'UNHCR s'est penché sur la question des pays d'origine désignés à différents endroits dans le monde, notre examen portait sur les processus. Ces listes ne nous inquiètent pas outre mesure tant qu'elles demeurent un outil visant à aider l'examineur — par exemple, si elles accélèrent le traitement des demandes parce que les renseignements généraux sont sans équivoque, ou lorsque l'examineur se penche essentiellement sur les circonstances personnelles plutôt que sur la situation du pays, simplement parce qu'il figure sur la liste.

Ce qui nous inquiète davantage, c'est lorsqu'une liste de pays devient le moyen d'accéder à un processus. Je ne crois pas que ce soit l'intention du législateur au Canada, et je ne pense pas que cette loi pourrait avoir cette conséquence involontaire.

Lorsqu'on parle de pays désignés, deux problèmes se posent. Le premier se rapporte aux individus, comme vous l'avez mentionné. Par exemple, la situation de l'homosexualité ou de la mutilation génitale des femmes dans des pays qui sont par ailleurs considérés comme démocratiques et qui disposent d'instruments de protection des droits de la personne, et cetera, est un sujet de préoccupation.

Nous avons rencontré un autre problème ailleurs — mais pas ici, à notre connaissance —, où les législateurs essayaient de déclarer sécuritaires certaines parties d'un pays afin d'examiner les possibilités de refuge intérieur. Si la présente loi avait cet objectif, ce serait préoccupant — par exemple, si elle déclarait que le Soudan est un pays sécuritaire, excepté dans le Sud.

Le sénateur Jaffer : Je suis peut-être dans l'erreur, mais je comprends que l'UNHCR fera partie des experts qui conseilleront le ministre sur les pays qui devraient faire l'objet d'une désignation. Cette mesure est-elle en place? Je comprends qu'il y aura des spécialistes externes — je ne sais pas comment le formuler autrement —, en plus des spécialistes du ministère. Pouvez-vous m'en dire plus à ce sujet, s'il vous plaît?

M. Shelow : L'UNHCR a été approché et il y a eu des discussions. En réalité, j'espère que le résultat final ressemblera à l'engagement actuel que nous avons conclu avec vos représentants en ce qui concerne la suspension temporaire des renvois. Une liste est en cours de création, et on nous a demandé de donner notre opinion sur la sécurité du pays, sur les renseignements relatifs aux pays d'origine, et cetera. Nous ne jouons aucun rôle dans la décision qui est prise d'inclure tel ou tel pays sur la liste, et nous ne désirons pas qu'il en soit autrement.

Cependant, on nous consulte régulièrement sur ces questions. Nous apprécions ce rôle qui est, je crois, tenu en bonne estime au Canada.

Senator Jaffer: Will you be on the panel or not? The reason I ask is that I am very much aware of your independent status, and you would never want to jeopardize it. From what I hear, you will provide advice but will not be on the panel; is that correct?

Mr. Shelow: That is my understanding as well; we would not actually sit on a panel with a decision-making authority as to which countries would appear on a national list.

Senator Jaffer: You touched on another issue with respect to bringing refugees from abroad. I know that UNHCR is very much involved with our government in selecting people who would come from abroad. As you know, the minister has said that there will be an increase of 20 per cent. I am anxious to hear from you. I think you and the minister alluded to the fact that resources will be available to help you do this. More particularly, I would like to hear from you as to how you will help the most vulnerable women in the camp. Is there a special program for that?

Mr. Shelow: I will ask our resettlement officer here in Canada to answer that question.

Michael Casasola, Resettlement Officer, Office of the United Nations High Commissioner for Refugees: Thank you for the question.

UNHCR was happy to hear that Canada, as part of the legislative package, is planning to increase its resettlement program.

Right now, UNHCR goes through a process internationally where, out of the refugees or persons of concern, we determine who is in need of resettlement. We currently estimate that resettlement would be appropriate for somewhere around 700,000 persons who have no other solution. Our challenge is that only about 70,000 to 80,000 resettlement spaces are available to us through countries like Canada, the United States, Australia and about 20 others. Canada is one of the leaders. I think it is the second-largest resettlement country internationally. We are grateful for the spaces, but we need more.

Inasmuch as one in ten refugees is in need of resettlement, we realize this is a multi-year program and that we will not get there right away.

Having said that, as part of the process of identifying which refugees are in need of resettlement, UNHCR uses a variety of tools. One thing we set as a benchmark for ourselves is in follow-up to an EXCOM conclusion relating to women and girls at risk. We are working toward 10 per cent of all our referrals for resettlement being related women at risk, which is not to say that all refugee women are women at risk, but there is a particular program for refugee women who are particularly more

Le sénateur Jaffer : Ferez-vous, oui ou non, partie du groupe? La raison pour laquelle je pose cette question, c'est que je connais très bien votre statut indépendant et que je sais que vous ne voudriez pas le compromettre. De ce que je comprends, vous formulerez des conseils, mais vous ne ferez pas partie du groupe, est-ce exact?

M. Shelow : C'est aussi ce que je comprends; en fait, nous n'accepterions pas de faire partie d'un groupe qui aurait le pouvoir de sélectionner les pays qui devraient apparaître sur une liste nationale.

Le sénateur Jaffer : Vous avez aussi abordé la question des réfugiés qui viennent de l'étranger. Je sais que l'UNHCR participe activement — avec notre gouvernement — à la sélection des gens qui viennent de l'étranger. Comme vous le savez, le ministre a déclaré qu'il y aurait une augmentation de 20 p. 100. Je tiens beaucoup à connaître votre avis à ce sujet. Je pense que vous et le ministre avez fait allusion au fait que vous disposeriez de ressources pour vous aider. J'aimerais notamment que vous me disiez comment vous comptez aider les femmes les plus vulnérables des camps. Y a-t-il un programme spécial à cet effet?

M. Shelow : Je vais demander à notre administrateur chargé de la réinstallation ici au Canada de répondre à cette question.

Michael Casasola, administrateur chargé de la réinstallation, Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés : Merci d'avoir posé la question.

L'UNHCR est heureux d'apprendre que le Canada projette, dans le cadre de cette mesure législative, d'étendre son programme de réinstallation.

À l'heure actuelle, l'UNHCR utilise un processus appliqué à l'échelle internationale qui lui permet de déterminer qui, parmi les réfugiés ou les personnes à protéger, doit avoir recours aux services de réinstallation. Nous estimons à l'heure actuelle que près de 700 000 personnes devraient être réinstallées parce qu'elles n'ont pas d'autre solution. Le problème auquel nous faisons face est que nous ne disposons que d'environ 70 000 à 80 000 places de réinstallation dans des pays comme le Canada, les États-Unis, l'Australie et environ une vingtaine d'autres. Le Canada est un des chefs de file. Je pense qu'à l'échelle internationale, ce pays vient au deuxième rang pour ce qui est de la réinstallation. Nous sommes reconnaissants envers le Canada pour les places qu'il offre, mais il nous en faut davantage.

Dans la mesure où 1 réfugié sur 10 a besoin d'être réinstallé, nous savons que ce programme s'échelonnnera sur plusieurs années et que nous n'atteindrons pas cet objectif immédiatement.

Cela dit, l'UNHCR utilise divers moyens pour identifier les réfugiés qui doivent être réinstallés. Nous nous sommes notamment donné un point de repère qui s'appuie sur une conclusion du comité exécutif au sujet des femmes et des filles en situation de risque. Nous essayons de faire en sorte que 10 p. 100 de toutes nos demandes de réinstallation concernent des femmes en situation de risque, ce qui ne veut pas dire que toutes les réfugiées sont en situation de risque, mais il existe un programme

vulnerable. That is something we have achieved in some areas, but we have not done so internationally yet. We are still working toward that goal.

Senator Jaffer: Can you please provide us more detail about this program for women at risk? Also, while I am asking you the question, I understand that there are criteria as to how these people are selected. Sometimes women do not fit those criteria. As a committee, do we need to do more to advocate for these women so they can fit the criteria?

Mr. Casasola: When UNHCR identifies refugees in need of resettlement, it has eight criteria. Without getting overly technical, we are looking at those people who have the strongest protection need and those refugees who are among the most vulnerable.

Refugee women at risk would fit into both of those categories because they may be people who are in need of physical protection. When we look at our criteria, a refugee often meets more than one. A woman at risk may be in need of resettlement because she is a woman at risk, but also because she has a legal and physical protection need and because she has no other durable solution available to her.

It becomes a challenge for us in terms of developing identification tools. Women at risk are sometimes identified through other programs. When we use tools like group processing — and you may have heard about Canada's involvement with the Bhutanese in Nepal or with the Myanmar refugees in Thailand — we will often use the same kind of criteria like looking for women at risk, but we will not call them that and therefore do not capture that statistic. Our statistics in themselves are problematic. Our referrals are based entirely on need.

Canada has its own criteria, as do other resettlement countries. We always urge resettlement countries to mirror their programs as closely as possible. With the introduction of the Immigration and Refugee Protection Act, Canada introduced a number of changes to bring its program much more in line. Canada now has a number of tools that work well with us, such as its Urgent Protection Program to respond to UNHCR emergency referrals, but it has also diminished the importance of the ability to establish. For example, under the regulations, for refugees determined to be in urgent need of protection or to be vulnerable, that barrier no longer exists. That is less of a problem for us.

The top-shelf issue for us internationally is to find more resettlement space. That is why this announcement is good. We had been hoping Canada would increase its resettlement target, and we are hoping that will be a signal to other countries to increase their programs as well.

particulier pour les réfugiées qui sont particulièrement vulnérables. C'est un objectif que nous avons atteint dans certaines régions, mais pas dans tous les pays. Nous sommes encore en train d'essayer d'atteindre cet objectif.

Le sénateur Jaffer : Pourriez-vous nous donner plus de détails au sujet du programme pour les femmes en situation de risque? Je vous pose cette question, mais je comprends que ces personnes sont choisies en fonction de certains critères. Il arrive que des femmes ne répondent pas à ces critères. Pensez-vous que notre comité devrait faire davantage pour aider ces femmes à répondre à ces critères?

M. Casasola : L'UNHCR utilise huit critères pour déterminer quels réfugiés ont besoin d'être réinstallés. Sans trop entrer dans les détails techniques, nous nous penchons sur les cas des personnes qui ont particulièrement besoin d'être protégées et des réfugiés qui sont parmi les plus vulnérables.

Les réfugiées en situation de risque font partie de ces deux catégories parce qu'elles peuvent avoir besoin d'une protection physique. Il arrive souvent qu'un réfugié réponde à plusieurs de nos critères. Une femme en situation de risque peut avoir besoin d'être réinstallée parce que c'est une femme en situation de risque, mais également parce qu'elle a besoin d'être protégée physique et juridiquement et parce qu'elle n'a accès à aucune autre solution durable.

Ça devient une difficulté pour nous en ce qui a trait à l'élaboration d'outils d'identification. Il arrive que des femmes en situation de risque soient identifiées dans le cadre d'autres programmes. Lorsque nous utilisons des techniques comme le traitement collectif — et vous avez peut-être entendu parler de la participation du Canada dans les dossiers concernant les Bhoutanais au Népal et les réfugiés birmans en Thaïlande —, nous appliquons souvent les mêmes critères que pour les femmes en situation de risque, mais nous ne les désignons pas de cette façon et cela ne figure donc pas dans nos statistiques. Nos statistiques posent elles-mêmes des problèmes. Nos demandes sont uniquement fondées sur les besoins.

À l'instar d'autres pays de réinstallation, le Canada a ses propres critères. Nous invitons régulièrement les pays de réinstallation à adopter des programmes qui se ressemblent le plus possible. Avec l'adoption de la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, le Canada a apporté un certain nombre de changements visant à harmoniser davantage son programme. Le Canada dispose maintenant d'un certain nombre d'outils qui s'intègrent bien à nos activités, comme son Programme de protection d'urgence, pour répondre aux demandes urgentes de l'UNHCR, mais il a également réduit l'importance accordée à la capacité de s'établir. Par exemple, aux termes du règlement, cet obstacle n'existe plus pour les réfugiés qualifiés de personnes à protéger ou de personnes vulnérables. C'est maintenant un problème pour nous.

À l'échelle internationale, notre principal problème est de trouver plus de places de réinstallation. C'est la raison pour laquelle cette annonce est une bonne chose. Nous espérons que le Canada augmenterait son objectif en matière de réinstallation, et nous espérons que cela incitera d'autres pays à renforcer leurs programmes à cet égard.

Senator Jaffer: Mr. Shelow, because I have a preoccupation with designated countries and sur place, I am glad you raised it. The nature of sur place being what it is, I would like you to expand on the notion of a refugee coming here from a designated country, one who for some reason needs safety. Have you had an opportunity to think about how this would work with designated countries? I am not concerned about the others.

Mr. Shelow: If we look at the current situation in Central Asia, in Kyrgyzstan, where an Uzbek minority has been living in relative harmony and peace for quite some time, there are now some 400,000 displaced people. If a claimant here in Canada made a claim that had been rejected one month ago, in the interim period, we have all seen on the news what has happened. If you are at a stage of final rejection, you are "removal ready." When looking at issues of sur place or at individuals in whose country of origin the situation has changed dramatically since that "final outcome," it would be important to determine what to do about those persons.

When you have temporary suspension of a removals list, for example, removals lists are useful and effective if they are dynamic; that is, if you are able to take countries off the list and put them on the list quickly. That is not necessarily the case. Every country has its own bureaucratic situation, and it takes time. Unfortunately, refugee emergencies are quite fast.

That is dealing with an overall situation. However, if you look at the situation in Kyrgyzstan today, beyond the Uzbek minority as a whole, there are individuals who may suffer targeted ill treatment as a result of harbouring an Uzbek neighbour, for example, who might otherwise not fit into the conception of a lot of legislation as to what is final. It is important to ensure that up to the time an individual is removed, there is the possibility that, if they will be in danger, this will be addressed. That is because of the core concern about non-refoulement, sending someone home to a place where they would be in danger.

Senator Jaffer: I see the sur place situation arising at the time of humanitarian compassion, showing hardship, such as your example of the Uzbek neighbour given what is happening now in Kyrgyzstan. Is that where you see sur place being used, or is there any other place?

Mr. Shelow: We would not be in a position to suggest to Canada what its national legislation should look like, as long as we believe it is in conformity with national law. We need something in front of us to be able to comment upon.

Various tools and mechanisms can be put in place that can provide a certain level of discretion to provide immediate protection in a case of last resort.

Le sénateur Jaffer : Monsieur Shelow, je m'interroge au sujet des pays désignés et des réfugiés sur place, et je suis heureuse que vous ayez soulevé ces questions. Étant donné la nature de la question des réfugiés sur place, j'aimerais que vous expliquiez davantage la notion de réfugié en provenance d'un pays désigné qui s'établit ici, d'un réfugié qui, pour une raison ou une autre, a besoin de sécurité. Avez-vous eu le temps de réfléchir à la manière dont cela fonctionnerait avec les pays désignés? Je ne m'intéresse pas aux autres.

M. Shelow : Si nous examinons la situation actuelle en Asie centrale, au Kirghizistan, pays dans lequel une minorité ouzbek vivait en paix et en harmonie relatives depuis un certain temps et où il y a aujourd'hui près de 400 000 personnes déplacées. Si un demandeur d'asile ici, au Canada, a présenté une demande qui a été rejetée il y a un mois, nous avons tous vu aux nouvelles ce qui s'est passé depuis. Si on en est à l'étape finale du rejet, on est « prêt au renvoi ». Lorsqu'on examine la question des réfugiés sur place ou des personnes qui sont originaires d'un pays où la situation a considérablement changé depuis ce « résultat final », il serait important de décider ce que l'on doit faire pour ces personnes.

Lorsqu'il est possible de suspendre temporairement les listes de renvoi, par exemple, ces listes de renvoi sont utiles et efficaces si elles sont évolutives, c'est-à-dire s'il est possible d'en supprimer certains pays et de les y réinscrire rapidement. Ce n'est pas nécessairement le cas. Chaque pays a sa propre procédure administrative et cela prend du temps. Malheureusement, les situations d'urgence concernant les réfugiés évoluent très rapidement.

C'est ce qui se produit dans le cas d'une situation générale. Par contre, si on regarde la situation qui prévaut au Kirghizistan aujourd'hui, outre les membres de la minorité ouzbek dans son ensemble, il y a des personnes qui peuvent faire l'objet de mauvais traitements ciblés parce qu'elles ont recueilli, par exemple, un voisin ouzbek. Ces personnes ne répondraient pas à la notion de ce qui est définitif, selon un bon nombre de lois. Il est important de s'assurer que, tant que la personne concernée n'a pas été renvoyée, il est possible de faire quelque chose pour elle, si elle se retrouvait dans une situation dangereuse. Cela vient du principe fondamental du non-refoulement, qui porte sur le renvoi d'une personne dans son pays d'origine où elle se retrouverait en danger.

Le sénateur Jaffer : Je pense qu'on peut invoquer la notion de réfugié sur place pour des motifs d'ordre humanitaire, dans des situations très difficiles, comme dans votre exemple du voisin ouzbek, compte tenu de ce qui se produit à l'heure actuelle au Kirghizistan. Est-ce dans ce genre de cas que l'on utiliserait la notion de réfugié sur place, ou y a-t-il d'autres circonstances où cela s'avère approprié?

M. Shelow : Il ne nous appartient pas de suggérer au Canada d'adopter des mesures législatives nationales particulières, pourvu que les mesures prises soient conformes au droit national. Nous ne pouvons faire des commentaires que sur des mesures concrètes.

Il est possible de mettre en place divers outils et mécanismes qui accordent un certain pouvoir discrétionnaire permettant de prendre des mesures de protection immédiates en dernier recours.

Senator Eaton: As you both are very much aware, Canada needs immigration to build this country. Backlash is sometimes felt against immigration and refugees because we hear constantly about false refugees from democratic countries jumping the queue.

Mr. Shelow, when you talk about rigid or strict timelines because of trauma, language difficulties or being unrepresented, do you have some kind of percentage or statistic that you could give us with respect to refugees? I am not talking about resettlement of entire refugee colonies, but refugees who arrive at our border. Do we keep statistics of how many really are traumatized?

Mr. Shelow: Thank you for the question, senator. It is an important one regarding the concept of abuse and what that can mean in terms of preserving asylum space in a country. Clearly, you have to be answerable to your citizens.

First, I should say that, in Canada, we get our statistics from the Government of Canada, so we do not develop separate statistics here. We receive them from various sources, including CIC and CBSA. I cannot answer your question as accurately as I would like to. However, having worked in the field of refugee protection for some 15 years, I can say that every individual I have met is traumatized to some extent. The question is how much.

When you are trying to distinguish between a refugee and an immigrant, refugees are forced to move by some event; immigrants move because they want to.

Senator Eaton: You are talking about a bona fide refugee, not someone jumping the queue, arriving, and saying, "I am a refugee."

Mr. Shelow: That is correct. By definition, a refugee is bona fide; otherwise, they should not be recognized as a refugee.

Senator Eaton: That is what has to be determined.

Mr. Shelow: I understand.

When you are talking about the linkage to timelines, one of the concerns states frequently have is with an individual being able to come to the country and stay for a long time because of a lengthy process or because there is no removal at the end of the process. In other words, there is no differentiated outcome between being recognized or not recognized as a refugee. That leads to concerns about abuse. We are well aware of this and also quite concerned about it. We are perhaps the most concerned organization in the world when it comes to the concept of abuse because abuse leads to many more closed doors worldwide.

Le sénateur Eaton : Comme vous le savez fort bien tous les deux, le Canada a besoin d'immigrants pour se développer. On entend parfois des critiques contre les immigrants et les réfugiés parce que nous entendons constamment parler de faux réfugiés venant de pays démocratiques qui essaient de passer avant les autres.

Monsieur Shelow, lorsque vous parlez de délais rigides ou stricts à cause de la présence d'éléments comme des traumatismes, des difficultés linguistiques, ou le fait de ne pas être représenté, avez-vous des pourcentages ou des chiffres à nous fournir au sujet des réfugiés? Je ne parle pas de la réinstallation de groupes entiers de réfugiés, mais des réfugiés qui arrivent à nos frontières. Avons-nous des chiffres sur le nombre de réfugiés qui souffrent véritablement de traumatismes?

M. Shelow : Merci d'avoir posé cette question, sénateur. C'est une question importante qui porte sur la notion de mauvais traitements et de ce que cela peut vouloir dire sur le plan des possibilités d'accueil des réfugiés dans un pays. Il est évident qu'il faut pouvoir rendre des comptes aux citoyens.

Premièrement, je dois dire que, au Canada, c'est le gouvernement du Canada qui nous fournit nos statistiques, de sorte que nous n'avons pas de statistiques distinctes. Nous les recevons de diverses sources, y compris de CIC et de l'ASFC. Je ne peux pas répondre à votre question de façon aussi précise que j'aurais voulu le faire. Toutefois, comme ça fait près de 15 ans que je travaille dans le domaine de la protection des réfugiés, je peux vous dire que pratiquement toutes les personnes que j'ai rencontrées étaient traumatisées à des degrés divers. La question est de savoir à quel point elles le sont.

Lorsqu'on essaie d'établir la différence entre un réfugié et un immigrant, on peut dire que les réfugiés sont obligés de quitter leur pays à cause d'un événement; les immigrants, eux, quittent leur pays parce qu'ils le veulent.

Le sénateur Eaton : Vous parlez d'un réfugié de bonne foi et non pas de quelqu'un qui veut passer avant les autres et qui s'auto-proclame réfugié à son arrivée.

M. Shelow : C'est exact. Par définition, un réfugié est de bonne foi; autrement, il ne devrait pas se voir reconnaître le statut de réfugié.

Le sénateur Eaton : C'est ce qu'il faut déterminer.

M. Shelow : Je comprends.

Lorsque vous parlez du lien avec les délais, les États se préoccupent souvent du fait qu'une personne peut arriver au pays et y rester longtemps à cause de la durée du traitement des demandes et parce qu'il n'y a pas de renvoi à la fin du processus. Autrement dit, le fait de se voir reconnaître ou non le statut de réfugié n'entraîne pas un résultat différent. Ce genre de choses soulève des préoccupations quant aux abus. Nous sommes tout à fait au courant de cette situation, et cela nous préoccupe beaucoup. Nous sommes peut-être l'organisation qui se préoccupe le plus de cet aspect au monde parce que, en raison des abus, de plus en plus de pays tournent leur dos aux réfugiés.

The answer to that is, first, when the process does have an outcome, that outcome must be credible. Individuals who are recognized as refugees are in need of protection, and for those who are found not to be in need of protection, there is some follow-up in relation to them so that the outcome is differentiated.

I am not sure that is particularly linked to timelines, although it is a bit. It is very much linked to outcome and what happens to the individual as a result of being recognized as opposed to being found not to be a refugee.

Senator Eaton: I have trouble thinking that in Canada someone could go unrepresented, which is something you mentioned.

You also mentioned language concerns. I also have difficulty — perhaps it is ignorance, or maybe not — that someone could go before a refugee hearing and not have proper translation or someone to help them with their language concerns.

Mr. Shelow: To answer those questions in reverse order, to use a term used by the IRB, the issue of access to interpretation is clearly a concern both at the stage of an IRB hearing and at the stage of admissibility, or access to territory, such as at a port of entry. In both of those locations, the government tries very hard to ensure adequate interpretation services. The reality is that we see many people coming to Canada who have none of the necessary language skills to speak effectively in terms of their claim. As a result, the need for interpretation is quite serious.

Access to interpreters is also a concern. Canada has fairly stringent requirements with regard to working as an interpreter. The reality is that the number of interpreters who are available to do this work does not necessarily meet the demand. This demand is not simply in relation to asylum claims or refugee claimants. Many processes in Canada require interpretation services in relation to non-refugee immigration matters. The demand for interpreters is high, and the availability of interpreters is not necessarily meeting that demand.

More important, regarding access to representation, the availability of legal aid is increasingly restricted as a result of budget concerns, which is understood. That has been the case given the world economic downturn. Access to legal assistance also varies across Canada. Legal aid services in Ontario, for instance, may well be far superior to legal aid services in British Columbia for refugee claimants. As a result, we see a fair number of individuals submit their claims without the assistance of counsel. We also understand that there are concerns about the effectiveness of that assistance.

Senator Eaton: It could be 5, 10 or 500 people. Do you have actual figures of people who go unrepresented or have trouble getting translators?

Pour résoudre cette difficulté, il faut premièrement que, lorsque le processus aboutit à un résultat, ce résultat soit crédible. Les personnes à qui l'on reconnaît le statut de réfugié ont besoin de protection, mais pour celles qui n'ont pas besoin de protection, il faut qu'il y ait un suivi de leur dossier afin que les résultats soient distincts.

Je ne suis pas sûr que cela soit directement lié aux délais, même s'il existe un certain lien. Il y a un lien très étroit entre les résultats et ce qui arrive à la personne dont le statut de réfugié est reconnu et à celle dont le statut de réfugié n'est pas reconnu.

Le sénateur Eaton : J'ai du mal à croire qu'au Canada une personne pourrait ne pas être représentée. C'est un élément que vous avez mentionné.

Vous avez également parlé des problèmes linguistiques. J'ai également du mal à imaginer — c'est peut-être par manque d'information — que quelqu'un puisse comparaître lors d'une audience relative au statut de réfugié sans bénéficier des services d'un interprète ou de l'aide d'une personne pour pallier ses problèmes de langue.

M. Shelow : Je vais répondre à ces questions en commençant par la dernière, et pour utiliser une expression de la CISR, la question de l'accès à des services d'interprétation pose des problèmes tant à l'étape de l'audience devant la CISR qu'à l'étape de l'admissibilité ou de l'accès au territoire, par exemple, à un point d'entrée. À ces deux endroits, le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour offrir des services d'interprétation appropriés. La réalité est qu'il y a de nombreuses personnes qui arrivent au Canada, mais qui ne possèdent pas les connaissances linguistiques suffisantes pour présenter correctement leur demande. Par conséquent, le recours aux services d'interprétation est très important.

L'accès aux interprètes soulève également des difficultés. Le Canada impose des conditions assez strictes aux personnes qui souhaitent travailler comme interprète. La réalité est qu'il n'y a pas suffisamment d'interprètes pour répondre à la demande. Cette demande ne touche pas uniquement les demandes d'asile ou les demandeurs du statut de réfugié. Il y a de nombreuses situations au Canada touchant les affaires d'immigration non reliées aux réfugiés où des services d'interprétation sont nécessaires. Il y a une forte demande d'interprètes, mais il n'y en a pas toujours suffisamment pour répondre à la demande.

Plus important encore, en ce qui a trait à l'accès à la représentation, le problème découle du fait que le droit à l'aide juridique est de plus en plus restreint en raison de difficultés budgétaires. Cela découle du ralentissement économique mondial. L'accès à l'aide juridique varie également selon les régions du Canada. Il est possible qu'en Ontario, les services d'aide juridique soient bien supérieurs, par exemple, à ceux qu'offre la Colombie-Britannique aux demandeurs d'asile. C'est ce qui explique qu'un bon nombre de demandeurs présentent leurs demandes d'asile sans l'aide d'un conseil. Nous savons également que la qualité de cette aide soulève certaines questions.

Le sénateur Eaton : Il pourrait s'agir de 5, 10 ou 500 personnes. Avez-vous des chiffres concrets sur le nombre de personnes qui ne sont pas représentées ou qui ont du mal à obtenir les services d'un interprète?

Mr. Shelow: We have three officers here in Canada who monitor hearings. For the RPD, for example, we monitor approximately 100 hearings a year. At about one third of those hearings, we see the individual showing up without effective counsel.

Senator Eaton: About 30 people.

Mr. Shelow: Out of 100. I would not say that is in any way representative. I would prefer that you contact our government interlocutors, who provide us the statistics, to better understand the situation.

Senator Martin: Thank you for being here this morning and for your very complimentary remarks and assessment of the Canadian model and the fact that we are a model to the world. I absolutely agree. I think sometimes we may be less appreciative of what may be happening in other parts of the world and take certain things for granted. It was really nice to hear your comments this morning.

I also believe that the key to an effective system is the people who will be dealing with these claimants face to face at all levels of the process. The minister spoke about the training that will be involved and officials talked about the training. Perhaps you have made some recommendations in that regard about the officials or the staff who will be doing that work.

Specifically, this bill proposes to employ public servant decision makers. You have commented on the high quality of decision makers in the current system. Would you comment on whether you have any concerns, in terms of the international asylum standards, about the use of public servants in the system proposed in this bill?

Mr. Shelow: The reality is that we use Canada abroad as an example, sometimes mercilessly. One of our concerns about preserving both asylum space and an effective and efficient system in Canada is we use your staff and reputation to enhance protection in many other parts of the world. For us, it is critical to preserve those things here in Canada so we can encourage better practice and improved processes in other places.

With regard to training, you asked a few different questions — the hiring process and the independence of decision making. In many countries in the world, civil servants are used in the first-instance process, and UNHCR has no concerns to express about that. It is fairly common. We are more concerned with the quality of decision making by the individuals as opposed to how the individuals are employed.

The quality of decision making is impacted in a number of areas. It is impacted by the type of training individuals receive and also the type of information they receive, such as country of origin and background information on particular situations worldwide. A particular ability to be empathetic is important in an environment where you are dealing with someone who is not

M. Shelow : Nous avons trois agents ici au Canada qui surveillent les audiences. Pour la SPR, par exemple, nous assurons la surveillance d'environ 100 audiences par an. Nous constatons que dans un tiers de ces audiences, la personne qui comparait se présente sans être assistée d'un conseil efficace.

Le sénateur Eaton : Une trentaine de personnes environ.

M. Shelow : Sur 100. Je ne pourrais pas affirmer que cela est véritablement représentatif de la situation. Je préférerais que vous parliez à nos interlocuteurs du gouvernement pour mieux comprendre la situation. Ce sont eux qui nous fournissent ces statistiques.

Le sénateur Martin : Merci d'être venu ici ce matin et de nous avoir fait part de votre évaluation et de vos commentaires très favorables au sujet du modèle canadien et du fait que nous sommes un modèle pour les autres pays. Je suis tout à fait d'accord avec vous. Il arrive parfois que nous connaissions mal la situation qui prévaut dans d'autres parties du monde et que nous tenions des tas de choses pour acquises. J'ai vraiment bien aimé entendre vos commentaires ce matin.

Je pense également que pour avoir un système efficace, les personnes qui seront chargées de rencontrer personnellement les demandeurs d'asile aux différentes étapes du processus vont jouer un rôle essentiel. Le ministre a parlé de la formation qui leur sera donnée et les fonctionnaires ont également parlé de formation. Vous avez peut-être des recommandations à faire au sujet des fonctionnaires ou du personnel qui va accomplir ce travail?

Plus précisément, on propose dans ce projet de loi de faire appel à des décideurs fonctionnaires. Vous avez parlé de la très grande qualité des décideurs dans le système actuel. Pourriez-vous nous dire si vous avez des craintes, par rapport aux normes internationales en matière d'asile, quant au recours à des fonctionnaires dans le système que propose ce projet de loi?

M. Shelow : La réalité est que nous donnons toujours le Canada en exemple à l'étranger, et que parfois nous exagérons. Une de nos préoccupations quant au maintien des possibilités d'asile et du système efficace en vigueur au Canada est que nous utilisons votre personnel et votre réputation pour renforcer la protection des réfugiés dans de nombreuses autres parties du monde. Pour nous, il est essentiel que ces choses soient préservées au Canada afin que nous puissions encourager d'autres pays à adopter de meilleures pratiques et à améliorer leur fonctionnement.

Pour ce qui est de la formation, vous avez posé quelques questions relativement au processus d'embauche et à l'indépendance des décideurs. De nombreux pays ont recours à des fonctionnaires pour la première étape et l'UNHCR n'y voit là aucun problème. C'est une pratique assez courante. Nous nous intéressons davantage à la qualité des décisions prises par les décideurs plutôt qu'à la façon dont les décideurs sont recrutés.

La qualité des décisions est influencée par plusieurs facteurs. Elle est influencée par le genre de formation qui est donnée aux décideurs et aussi par le type de renseignements qu'ils reçoivent, comme le pays d'origine et les renseignements généraux sur les situations particulières dans le monde. Il est important que les décideurs soient capables de faire preuve d'empathie à l'égard des

from Canada. In certain situations, even body language can have a significant impact on interviewing. There are many different issues in relation to interviewing techniques.

We look forward to cooperating with Canada, as we have done in the past, when it comes to training and the provision of information that may assist decision makers. There are two key components: The first is the selection process, ensuring you get right people; and the second is the training they receive once they have been selected. Those are very difficult things to achieve uniform standards in relation to. I think Canada tries very hard in both of those instances.

Senator Martin: I do not have any doubt that this quality will be maintained in the new system, if it already exists. As you say, it is about maintaining the quality of the delivery of service in this new system, which is aimed at improving what we already have. Thank you for your insight.

The Chair: You raised an important matter in response to Senator Eaton's question. You said that 30 out of 100 people that you focused on do not have proper representation or interpretation. Thirty per cent is quite a lot, but I will ask our officials later about what they do in those circumstances.

Getting into the process of humanitarian and compassionate consideration, there is an applicable fee. I do not know what that fee is, nor do I know if you do, but there is a fee. When we are talking about refugees, people fleeing largely in conditions of dire straits and poverty, what are your thoughts or your understanding about that?

Mr. Shelow: I do not know the actual cost of the fee, but in terms of convention obligations, the convention talks about not charging fees to a refugee higher than you would charge to any other foreigner similarly situated.

Frankly, I do not believe Canada is "overcharging" refugees with regard to access to many of these processes. For instance, there are charges associated with obtaining a convention travel document or passport. There are charges in relation to the submission of certain documentation; there are charges in relation to applying on humanitarian and compassionate grounds. I believe that people are not being gouged in relation to those concerns.

The greater concern is this: Should you be precluded from access to a process which is supposed to extend protection by virtue of the fact that you cannot afford to pay? Clearly, our response is no, you should not.

The Chair: I will ask our officials about that later.

I think you touched on this: They have gone through the process and then either right after or sometime after they ask for a pre-removal risk assessment, the PRRA. The provisions in the bill say that you cannot do that if you have had a decision within

personnes qui ne sont pas originaires du Canada. Dans certaines situations, même le langage corporel peut jouer un grand rôle au cours d'une entrevue. Les techniques d'entrevue soulèvent toute une série de questions.

Nous sommes heureux de collaborer avec le Canada, comme nous l'avons déjà fait, sur le plan de la formation et de la communication de renseignements susceptibles d'aider les décideurs. Il y a là deux éléments clés : le premier est le processus de sélection, s'assurer de recruter des personnes compétentes; et le second est la formation qui leur est donnée une fois qu'elles ont été choisies. Il est très difficile d'en arriver à des normes uniformes dans ces domaines. Je pense que le Canada fait de gros efforts sur ces deux plans.

Le sénateur Martin : Je suis convaincue que cette qualité sera maintenue dans le nouveau système, s'il existe déjà. Comme vous l'avez dit, il s'agit de maintenir la qualité des services offerts dans ce nouveau système qui a pour but d'améliorer ce que nous avons déjà. Je vous remercie pour vos remarques éclairantes.

Le président : Vous avez soulevé un point important dans votre réponse à la question du sénateur Eaton. Vous avez dit que 30 personnes sur 100 ne bénéficient pas de services de représentation ou d'interprétation adéquats; voilà qui est beaucoup... Un peu plus tard, je demanderai à vos fonctionnaires ce qu'ils font dans ces circonstances.

Pour ce qui est des considérations d'ordre humanitaire, il y a des frais à payer. Je ne connais pas ces frais, et je ne sais pas si vous les connaissez, mais il y en a. Qu'avez-vous à dire au sujet des réfugiés, de ces personnes qui fuient massivement les situations difficiles et la pauvreté? Que comprenez-vous de la situation?

M. Shelow : Je ne connais pas le montant exact auquel s'élèvent ces frais, mais la Convention indique que l'on ne peut facturer à un réfugié des frais plus élevés que ceux que l'on facturerait à un autre étranger se trouvant dans une situation semblable.

Honnêtement, je ne crois pas que le Canada facture des frais trop élevés aux réfugiés qui souhaitent accéder aux processus offerts. Par exemple, des frais sont imposés pour l'obtention d'un document de voyage lié à la Convention ou d'un passeport. Des frais sont également facturés pour l'obtention de certains documents, ainsi que pour la présentation d'une demande pour des considérations d'ordre humanitaire. Je ne crois pas que personne ne se fasse voler ici.

La question la plus préoccupante est la suivante, soit de savoir si l'on devrait empêcher des personnes d'accéder à un processus censé élargir la protection sous prétexte qu'elles ne peuvent pas payer. Bien évidemment, nous croyons que les choses ne devraient pas être ainsi.

Le président : Je demanderai cela à nos collaborateurs plus tard.

Je crois que vous avez parlé de ceci. La réalité est qu'ils ont suivi le processus, tout de suite ou un peu après avoir présenté leur demande pour un examen des risques avant renvoi, ou ERAR. Les dispositions du projet de loi indiquent toutefois qu'une

12 months in the other process. I think you commented on that, but perhaps you could just clarify regarding changing circumstances. Countries can change very rapidly with respect to the direction they are going. We do have a few examples in the world; I suppose Iran is one of them. What are your concerns in that regard?

Mr. Shelow: I believe you are referring to the one-year, post-negative decision before the Refugee Appeal Division, during which there will not be access to a pre-removal risk assessment.

The Chair: Right.

Mr. Shelow: My understanding is that part of the reason for that is the authorities here desire to assure that there is some end to the process and that, at a certain time, individuals who have been through full and fair procedures can be removed without having to worry about further appeals. We understand that there needs to be an end to the process.

In terms of standards that we propound or promote, we say that an individual should have at least access to a full first-instance hearing and determination, followed by a full appeal that will examine everything, including the merits of the claim and legal procedure. Some countries have chosen to go beyond that, including Canada, when examining risk upon removal. The real issue is not whether you have access to it or not; the issue is how long it takes to remove you. If removal is expedited and speedy, there is probably no need for a further review because country situations do not change that quickly.

If there is a one-year period during which there is a fundamental change in situations in countries of origin, our concern is that individuals have access to some sort of review in terms of what is happening in the country. For instance, there are concerns about ethnicity for Uzbeks in Kyrgyzstan. However, their individual situation may change as a result of changes in country of origin. The example I gave earlier involved an ethnic Kyrgyz helping an Uzbek. There would be most likely no change in terms of a temporary suspension of removals list or something like that in relation to that individual since they are not part of the general population being targeted. However, in that case, it is important for the individual to have access to some sort of protection due to a risk concern.

The Chair: You used Sudan as an example and you talked about someone being removed to a country or part of a country. The provisions in the bill do provide for the minister to designate part of a country. Is that a concern to you?

personne ne peut le faire si une autre demande a été traitée au cours des 12 derniers mois. Je crois que vous avez commenté la chose, mais peut-être que vous pourriez clarifier votre point de vue en ce qui concerne les circonstances changeantes. L'orientation d'un pays peut changer très rapidement. Nous avons quelques exemples dans le monde, et je suppose que l'Iran serait l'un d'eux. Quelles sont vos préoccupations à cet égard?

M. Shelow : J'imagine que vous faites allusion à la période d'un an suivant le rejet d'une demande par la Section d'appel des réfugiés, à cette période pendant laquelle le demandeur ne peut avoir droit à un examen des risques avant renvoi.

Le président : Oui.

M. Shelow : De ce que je comprends, les choses sont ainsi dans le pays parce qu'entre autres, on souhaite éviter que le processus s'éternise, et aussi, parce qu'on souhaite que les personnes qui ont franchi toutes les étapes de cette procédure équitable et complète puissent, à la fin, être renvoyées, sans qu'il ne reste de possibilités d'appels ultérieurs. Nous comprenons que le processus doit avoir une fin.

En ce qui concerne les normes que nous proposons, nous croyons qu'une personne devrait au moins avoir accès à un processus complet comprenant une audience de premier palier et une entrevue de détermination, suivies d'une audience d'appel en bonne et due forme visant un examen complet de la question, notamment des avantages que présentent la demande et la procédure juridique en question. Certains pays ont choisi d'aller au-delà de cela, y compris le Canada, pour ce qui est de l'examen des risques avant renvoi. Le vrai problème, ce n'est pas de déterminer si une personne doit avoir accès ou non au processus; le problème, c'est le temps que cela prend pour renvoyer des personnes. Lorsque le renvoi est effectué rapidement, il est peu probable qu'un examen supplémentaire soit nécessaire, parce que la situation d'un pays ne change pas aussi rapidement que ça.

Si, pendant une période d'une année, il y a des changements fondamentaux dans la situation du pays d'origine d'une personne, notre inquiétude, c'est que la personne ait accès à un certain genre d'examen qui tiendrait compte de ce qui se passe dans le pays. Par exemple, on a des inquiétudes d'ordre ethnique pour les Ouzbeks se trouvant au Kirghizistan. Toutefois, la situation d'une personne peut vraiment changer en raison de changements touchant son pays d'origine. L'exemple que j'ai donné plus tôt concernait une personne d'ethnie kirghize qui apportait son aide à un Ouzbek. Il est très probable qu'aucun changement ne soit fait, pour ce qui est de la suspension temporaire des mesures de renvoi ou des autres mesures semblables touchant la personne, puisque cette dernière ne fait pas partie de la population générale ciblée. Toutefois, dans ce cas, il est important que la personne ait accès à un genre de protection en raison des risques possibles.

Le président : Vous avez donné le Soudan comme exemple et avez parlé d'une personne qui était renvoyée dans un pays ou une partie d'un pays. Les dispositions du projet de loi confèrent au ministre le pouvoir de désigner une partie d'un pays. Cela vous préoccupe-t-il?

Mr. Shelow: An individual from south Sudan could quite possibly have difficulties in the capital or in north or central Sudan, so there are serious concerns about designating a portion of a place. You are dealing with governments as opposed to geographic locations.

The Chair: Thank you for that point.

Senator Jaffer: I would like to continue with the point the chair made. I understand that the designation could be for a country, part of a country or a national group, and please clarify if that is not correct. It would be useful for us to hear your experience in this regard. I understand the United Kingdom has designated country status on other countries. How is it working, what are the pitfalls, and what should we be looking out for so we do not make the same mistakes?

Mr. Shelow: One way to examine these issues is to look at outcomes or results of appeals from first-instance decisions where these issues are brought into play. The situation in the U.K. now is of concern because of the significant number of appeals that are recognized, which would lead one to extrapolate that there is some concern about first-instance decision making when it comes to designated countries.

When you mentioned that country, it is not unique. Designated countries or a country list is something used fairly widely in the world.

When UNHCR examines this, our preference and discussion is in relation to speed of process more than anything else, as opposed to precluding people from access. There is usually a joint burden of proof between the refugee claimant and the assessor. A safe country list really helps the assessor because the assessor no longer has to go through a list of questions or an assessment of country conditions but rather can focus on the individual and how their concerns relate to the relative security in a particular country, which allows you to process cases more quickly.

Senator Jaffer: One of my preoccupations with safe or designated countries is that countries that are like-minded with Canada have developed a list of countries thought to be producing terrorists. My concern is that there may a list like the designated countries list we have with like-minded countries. Do you see that happening? Do you have concerns with that?

Mr. Shelow: I go back to my statement earlier that we are a humanitarian organization working in a politicized environment. When you start talking about like-minded countries, I am sure that there is a temptation to politically put your "friends" on a list that recognizes them as being friends. Our concern is that there be checks and balances in any process for designating a country to assure that the countries on that list meet certain objective criteria as opposed to simply being friends of any country, including Canada. I think there is an attempt in this legislation to do just that. When you see what is required in an examination of which countries could potentially be placed on that list, there seems to

M. Shelow : Il est très possible qu'une personne du Soudan du Sud puisse avoir des difficultés dans la capitale, ou dans le nord ou le centre du Soudan. Ainsi, il y a de sérieuses préoccupations à avoir au sujet de la désignation d'une partie d'un pays. On traite avec des gouvernements, et pas avec des lieux géographiques.

Le président : Merci d'avoir clarifié ce point.

Le sénateur Jaffer : J'aimerais poursuivre sur cette idée présentée par le président. Ainsi, il serait possible de désigner un pays, une partie d'un pays, ou un groupe national, est-ce que je me trompe? Votre expérience nous aiderait ici. Et de ce que je comprends, le Royaume-Uni donne le statut de pays désigné à d'autres pays. Comment cela fonctionne-t-il, quels sont les obstacles, et que devrions-nous surveiller pour éviter de répéter les mêmes erreurs?

M. Shelow : Pour mieux comprendre ces questions, on pourrait examiner les résultats ou l'issue d'appels interjetés à l'égard de décisions de premier palier s'y rattachant. La situation que l'on observe actuellement au Royaume-Uni est inquiétante à cause du nombre important d'appels qui sont accueillis; cela pourrait donner à penser, par extrapolation, qu'il y a quelque chose qui cloche dans le processus décisionnel de premier palier, en ce qui concerne les pays désignés.

Vous avez parlé de ce pays, dont la situation n'est pas unique. L'utilisation de la méthode des « pays désignés » ou des listes de pays est assez répandue dans le monde.

Pour ce qui est de cette question, l'UNHCR se préoccupe de la rapidité du processus plus que de n'importe quoi d'autre; nous nous arrêtons moins au fait d'empêcher des personnes d'accéder au processus. Habituellement, le demandeur du statut de réfugié et l'assesseur partagent le fardeau de la preuve. Lorsque l'assesseur dispose d'une liste de pays sans risque, il peut sauter l'étape de la liste de questions ou de l'évaluation des conditions dans le pays, et peut simplement se concentrer sur la personne et sur ses préoccupations à l'égard de la sécurité relative dans le pays en question. Ainsi, les cas peuvent être traités plus rapidement.

Le sénateur Jaffer : L'une de mes préoccupations au sujet des pays désignés ou sans risque, c'est que les pays qui partagent nos idées et nos valeurs ont élaboré une liste de pays suspectés de « produire » des terroristes. Mon inquiétude, c'est qu'il pourrait exister une liste comme la liste de pays désignés du Canada concernant ces pays qui lui ressemblent sur le plan des idées. Est-ce que cela pourrait se produire? Avez-vous des inquiétudes à ce sujet?

M. Shelow : Je reviens à ma déclaration de tout à l'heure. Nous sommes une organisation humanitaire oeuvrant dans un contexte politisé. Lorsque vous parlez de « pays qui partagent nos idées et nos valeurs », je suis certain que vous seriez tentés, politiquement, de placer vos « amis » sur une liste les reconnaissant comme tels. Ce que nous voulons, c'est que des mécanismes de vérification et de contre-vérification soient appliqués chaque fois qu'un processus de désignation de pays est entrepris, de sorte qu'on puisse être certain que les pays se trouvant sur la liste répondent à certains critères objectifs, et que la liste ne témoigne pas simplement d'une amitié avec un autre pays, fut-ce le

be an attempt to create objective criteria for assuring that it is not simply a matter that these countries are our allies or friends politically and therefore we will put them on the list.

The Chair: If there are no further questions of our witnesses, I will thank them both for being here and for what they do in monitoring this situation. Keep at it.

Mr. Shelow: Thank you, Chairman Eggleton and committee members. We appreciate you listening to us today.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Tuesday, June 22, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 3 p.m. to study Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts, and Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Our topic for at least the first hour this afternoon is Bill C-34, An Act to amend the Museums Act and to make consequential amendments to other Acts. Following this, we will resume our deliberations on Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act.

In relation to Bill C-34, we have three people here from the Department of Canadian Heritage: Stephen Wallace, Associate Deputy Minister; Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group; and Judith Marsh, Senior Policy Analyst, Heritage Group. Mr. Wallace will start and say a few things. Then he will turn it over to Ms. Sherwood for further comments. Ms. Marsh is here to help answer questions.

Mr. Wallace, you may take up to seven minutes or so.

Stephen Wallace, Associate Deputy Minister, Department of Canadian Heritage: Thank you very much for the opportunity to support the work of the committee in considering Bill C-34.

[*Translation*]

With your permission, we would like to present an overview of this bill, and you can follow along using the document that has already been handed out to the members of the committee.

Canada. Je crois qu'en fait, cette législation vise cela. À voir ce que comporte l'examen des pays qui pourraient figurer sur cette liste, on dirait qu'on cherche à établir des critères objectifs dans le but d'éviter d'y inscrire des pays pour la simple raison qu'ils sont des pays amis ou alliés.

Le président : À moins qu'il n'y ait d'autres questions pour nos témoins, j'aimerais remercier ces derniers de s'être présentés ici aujourd'hui et pour ce qu'ils font afin de surveiller la situation de près. Continuez votre bon travail.

M. Shelow : Merci, monsieur le président, et merci à vous, membres du comité. Nous vous savons gré d'avoir écouté ce que nous avons à dire aujourd'hui.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mardi 22 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 15 heures pour étudier le projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence et le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Pendant au moins la première heure de la réunion, nous allons examiner le projet de loi C-34, Loi modifiant la Loi sur les musées et d'autres lois en conséquence. Nous reprendrons ensuite notre étude du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales.

Nous avons ici trois représentants du ministère du Patrimoine canadien pour parler du projet de loi C-34. Stephen Wallace, sous-ministre délégué, fera quelques observations, puis cédera la parole à Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive du Groupe du patrimoine. Enfin, Mme Marsh, analyste principale de politiques à Groupe du patrimoine, répondra aux questions avec eux.

Monsieur Wallace, vous avez environ sept minutes.

Stephen Wallace, sous-ministre délégué, ministère du Patrimoine canadien : Je vous remercie beaucoup de nous donner cette occasion de contribuer à l'examen que fait le comité du projet de loi C-34.

[*Français*]

Avec votre assentiment, nous vous proposons la présentation sommaire de ce projet de loi par le biais d'un document, qui a été distribué déjà aux membres du comité.

[English]

With your permission, I would like to hand this over to Ms. Sherwood, who can give you our four- to five-minute presentation on the basics of Bill C-34 via a deck that has been distributed to members.

Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group, Department of Canadian Heritage: I would like to briefly situate Bill C-34 in the context of the Museums Act, which it amends, and to briefly review its key provisions. After that, we would be more than pleased to answer your questions.

The Museums Act, 1990, established all national museums as Crown corporations. That act contains three substantive components: The definitions and the preamble; a section which defines each museum individually and describes its mission, mandate and powers; and a section that is applicable to all national museums which deals with matters such as governance. Bill C-34 amends the latter two of those three components.

Elements of the 1990 act that are not amended will apply to the new museum. Bill C-34, for example, does not refer to the appointment of the board of trustees; that is already covered in the existing 1990 Museums Act and will apply to the new museum. Bill C-34 also contains an amendment to the transitional provisions in the 1990 act and consequential amendments to other acts.

The first section of Bill C-34 creates and names the new Crown corporation — the Canadian Museum of Immigration at Pier 21. It also defines its intended purpose with the mission statement:

... to explore the theme of immigration to Canada in order to enhance public understanding of the experiences of immigrants as they arrived in Canada, of the vital role immigration has played in the building of Canada and of the contributions of immigrants to Canada's culture, economy and way of life.

It is set at a very general level, which allows the museum to evolve over time within the framework of that mandate. The capacity and powers of this museum are modelled on those of the other national museums; there is no departure from the model that we have discovered works well.

Finally, I would observe about this section that, although the primary purpose of the Canadian Museum of Immigration at Pier 21 is not to amass a collection in the same way, for example, that the National Gallery of Canada amasses a collection, the powers and capacities it has allow it to collect museum material — objects and documentary material — but that is not its primary purpose.

There is an amendment to the Museums Act related to governance. That amendment provides that the first director and CEO of the museum will be appointed by the Governor-in-Council on the recommendation of the minister. Thereafter,

[Traduction]

J'aimerais, si vous le voulez bien, laisser maintenant Mme Sherwood prendre quatre ou cinq minutes pour vous donner un aperçu du projet de loi C-34 au moyen d'un diaporama dont les membres du comité ont reçu copie.

Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine, ministère du Patrimoine canadien : J'aimerais situer le projet de loi C-34 dans le contexte de la Loi sur les musées, qu'il modifie, et expliquer brièvement ses principales dispositions. Nous répondrons très volontiers à vos questions ensuite.

La Loi sur les musées de 1990 établissait tous les musées nationaux en sociétés d'État. Elle comporte trois parties importantes : les définitions et le préambule; une section qui définit chaque musée individuellement et en stipule la mission, le mandat et les pouvoirs; et une section qui s'applique à tous les musées nationaux et qui traite de questions comme la gouvernance. Ce sont les deux dernières parties que modifie le projet de loi C-34.

Le nouveau musée sera assujéti à tous les articles de la loi de 1990 qui ne sont pas modifiés. Par exemple, il n'est pas question dans le projet de loi C-34 de la composition du conseil d'administration puisque la Loi sur les musées de 1990 en traite déjà. Par contre, le projet de loi prévoit des modifications aux dispositions transitoires de la loi de 1990 et des modifications corrélatives à d'autres lois.

La première partie du projet de loi C-34 crée la nouvelle société d'État et lui attribue un nom — le Musée canadien de l'immigration du Quai 21. Elle définit aussi l'objectif visé dans l'énoncé de mission :

[...] explorer le thème de l'immigration au Canada en vue d'accroître la compréhension du public à l'égard des expériences vécues par les immigrants au moment de leur arrivée au Canada, du rôle essentiel que l'immigration a joué dans le développement du Canada et de la contribution des immigrants à la culture, à l'économie et au mode de vie canadiens.

C'est très général, ce qui permet au musée d'évoluer dans les paramètres de ce mandat. La capacité et les pouvoirs du musée sont modelés sur ceux des autres musées nationaux; puisque le modèle est efficace, il n'est pas utile de le changer.

Enfin, je soulignerai au sujet de cette section que, bien que la mission première du Musée canadien de l'immigration du Quai 21 ne soit pas d'amasser une collection comme le fait, par exemple, la Galerie nationale du Canada, les pouvoirs et capacités qui lui sont dévolus lui permettent cependant de collectionner du matériel muséal — des objets et documents.

Une modification est apportée à la Loi sur les musées relativement à la gouvernance. Elle stipule que le premier directeur du musée sera désigné par le gouverneur en conseil sur la recommandation du ministre. Par la suite, c'est le conseil

renewal of that first term or appointments would be made by the board of trustees with the Governor-in-Council's approval.

The same amendment was introduced for the Canadian Museum for Human Rights when it was created in 2008 under the Museums Act to allow a rapid staffing process in the context of a brand-new board, which is also still finding its feet and charting a course for the museum.

[Translation]

In the section on transitional amendments, the bill contains a statutory appropriation of \$15 million to enable the museum to operate until its appropriations have been granted by Parliament through a regular estimates cycle. Before the museum can access the funds, its corporate plan, including its projected operating and capital expenditures, must be approved by the Governor in Council.

Finally, I would like to discuss the consequential amendments and the sections pertaining to the coming into force of the bill. Bill C-34 amends a number of other acts, such as the Access to Information Act, the Expenditure Restraint Act, the Financial Administration Act, the Privacy Act, the Public Sector Compensation Act and the Public Service Superannuation Act. The bill amends acts that apply to federal entities across the board. The museum will be added to the list of federal entities to which these acts apply.

The bill provides that its provisions will come into force on a day to be fixed by order of the Governor in Council, which usually corresponds to the appointment of the members of the board of trustees, so as to make the organization a legal entity but also to help the group of people responsible for making the decisions for the institution.

That concludes my presentation, which ended up taking less than four minutes. We would be happy to answer any questions.

[English]

The Chair: You can have more time, if you want.

Ms. Sherwood: I can talk slower.

The Chair: One of the questions I wanted to ask was about the appointment of the board of directors because I could not find it anywhere in the bill. You are saying the board of directors that already exists would continue on; the bill does not have to establish a board or talk about the structure of a board. In other words, the board that is there is the board; is that correct?

Ms. Sherwood: Section 23 of the Museums Act will apply to this museum. It will be a new board of trustees appointed by the Governor-in-Council in accordance with section 23 of the 1990 Museums Act. It is already covered in the Museums Act

d'administration, avec l'aval du gouverneur en conseil, qui décidera du renouvellement de ce premier mandat et procédera aux nominations des nouveaux directeurs.

La même modification a été apportée en 2008 pour la création du Musée canadien des droits de la personne en vertu de la Loi sur les musées. Elle visait à favoriser la nomination rapide d'un conseil d'administration entièrement nouveau, qui est encore maintenant en train d'établir ses repères et de définir les orientations du musée.

[Français]

Dans la section sur la modification transitoire, le projet de loi prévoit l'attribution de crédits législatifs totalisant 15 millions de dollars, ce qui permettra au musée de fonctionner jusqu'à ce que le Parlement lui ait accordé des crédits dans le cadre d'un cycle budgétaire régulier. Avant que le musée ne puisse avoir accès au fonds, le plan d'entreprise, y compris les budgets de fonctionnement et d'investissements prévus, doit être approuvé par le gouverneur en conseil.

Finalement, j'aimerais parler des modifications relatives et les sections qui traitent de l'entrée en vigueur du projet de loi. Ce projet de loi modifie plusieurs autres lois, comme la Loi sur l'accès à l'information, la Loi sur le contrôle des dépenses, la Loi sur la gestion des finances publiques, la Loi sur la protection des renseignements personnels, la Loi sur la rémunération dans le secteur public et la Loi sur la pension de la fonction publique. Il s'agit des lois ayant une application générale pour les entités fédérales. Le musée sera ajouté à la liste des entités fédérales touchées par ces autres lois.

Le projet de loi stipule que ses dispositions entreront en vigueur à une date fixée par le gouverneur en conseil, ce qui, normalement, correspond à la nomination des membres du conseil d'administration, afin de faire en sorte que l'organisme existe du point de vue légal, mais également pour le bénéfice du groupe de personnes chargées de prendre les décisions pour cette institution.

Sur ce, je termine ma présentation qui, finalement, a duré moins de quatre minutes. Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

[Traduction]

Le président : Il vous reste du temps, si vous voulez.

Mme Sherwood : Je peux parler moins vite.

Le président : Je voulais vous poser une question au sujet de la nomination du conseil d'administration parce que je ne trouvais rien dans le projet de loi à ce sujet. Vous dites que le conseil d'administration actuel resterait en poste; il n'est pas question dans le projet de loi de la création d'un conseil d'administration, ni de sa structure. C'est donc que le conseil d'administration actuel reste, n'est-ce pas?

Mme Sherwood : Ce musée sera assujéti à l'article 23 de la Loi sur les musées de 1990. Ce sera un nouveau conseil d'administration, que nommera le gouverneur en conseil conformément à cet article 23 d'application générale. Par conséquent, quand les

in that section of general applicability. Therefore, when the new clauses creating this museum slide into the 1990 act, those clauses of general applicability will apply.

The Chair: How big a board will it be? They are Governor-in-Council appointments, but are there any stipulations as to qualifications, relationship to the facility or anything from the provinces on this? Is it all done by the federal Governor-in-Council?

Ms. Sherwood: The answer to the first part of your question is that the board of trustees for the national museum is 11 people. I do apologize; I referred you to the section covering a director. I will refer you to section 18, which covers the board of trustees.

The stipulation is that members of the board of trustees must be Canadian citizens.

The Chair: So there would be 11 Canadian citizens.

Ms. Sherwood: Yes. I do apologize to the committee. That reference was to section 18 of the Museums Act.

The Chair: This museum's mandate is expanding beyond highlighting the immigration that comes through Pier 21. By the way, Pier 21 is a magnificent facility. I have been there as a visitor. Some of our colleagues in the Senate made emotional comments the other day about the fact that they had actually come through Pier 21 in coming to Canada.

Here, we are talking about more than highlighting immigration through Pier 21, as I understand it. It is celebrating the history of all immigration into Canada, is that not right? There will be displays that will deal with people who might in the modern context come through airports in Toronto, Vancouver and other places as well. How will all immigration to Canada be highlighted?

Ms. Sherwood: The board of trustees is accountable for setting the strategic vision for the museum in the context of the mandate set out in the legislation. Over time, the exhibitions will need to evolve. We expect the new management team to develop an overall interpretation plan that starts with the fact that, because of the emotional weight of that particular historic site, it needs to continue to honour where it is located and its own specific history. It needs to reach beyond that and speak as well to those who may have immigrated to Canada through ports of entry on the West Coast and those who may have immigrated to Canada since Pier 21 ceased to operate as an active port of entry in 1971.

We have arranged to lease additional space for the new museum in adjacent facilities. The challenge for the new museum will be to develop the exhibitions that tell that full story of immigration through the decades and centuries of Canada's history.

The Chair: You will not be lessening or diminishing the facilities that exist there now and how they are designed in terms of the Pier 21 experience. You will not crowd in a lot of newer things to cover the broader theme. You will have an additional building to do that in.

nouvelles dispositions portant création de ce musée seront intégrées à la loi de 1990, celui-ci sera assujéti aux dispositions d'application générale.

Le président : Combien y aura-t-il d'administrateurs? Ils doivent être nommés par le gouverneur en conseil, mais y a-t-il des dispositions concernant leurs qualifications, leurs liens avec le musée ou quelque apport des provinces? Est-ce le gouverneur en conseil qui décide de tout cela?

Mme Sherwood : Pour répondre à la première partie de votre question, le conseil d'administration d'un musée national est composé de 11 personnes. Pardonnez-moi, je vous ai parlé de l'article où il est question du directeur. C'est plutôt l'article 18 qui concerne le conseil d'administration.

Il est précisé que seuls des citoyens canadiens peuvent être membres du conseil d'administration.

Le président : Donc, il comptera 11 citoyens canadiens.

Mme Sherwood : Oui. Je présente mes excuses au comité. J'aurais dû parler de l'article 18 de la Loi sur les musées.

Le président : Le mandat de ce musée ne consiste pas qu'à mettre en valeur l'immigration passée par le Quai 21. En passant, les installations du Quai 21 sont magnifiques. Je les ai visitées. Certains de nos collègues du Sénat ont fait des commentaires émouvants, l'autre jour, étant eux-mêmes passés par le Quai 21 à leur entrée au Canada.

Si j'ai bien compris, il ne s'agit pas seulement de mettre en valeur l'immigration qui est passée par le Quai 21, mais de commémorer l'histoire de tous les immigrants au Canada, n'est-ce pas? Les expositions porteront aussi sur l'immigration dans le contexte moderne, qui passe par les aéroports de Toronto, de Vancouver et d'ailleurs. Comment l'immigration au Canada sera-t-elle mise en valeur?

Mme Sherwood : Le conseil d'administration est chargé de formuler la vision stratégique du musée à la lumière du mandat défini dans la loi. Les expositions devront évoluer avec le temps. Nous nous attendons à ce que la nouvelle équipe de gestion formule un plan d'interprétation global en partant du principe qu'il doit continuer d'honorer le lieu et son histoire, en raison du poids émotionnel de ce site historique particulier. Il faut toutefois aller plus loin et parler aussi de tous ceux qui peuvent avoir immigré au Canada par des ports d'entrée de la côte Ouest et ceux qui sont arrivés au pays depuis 1971, quand le Quai 21 a cessé d'être un port d'entrée.

Nous avons pris des dispositions pour louer des locaux additionnels pour le nouveau musée dans des bâtiments adjacents. Le défi du nouveau musée sera de concevoir des expositions qui illustrent toute l'histoire de notre immigration au fil des décennies et des siècles.

Le président : Vous n'allez pas réduire ou modifier les installations actuelles ni leur architecture, et elles resteront telles que les ont connues ceux qui sont passés par le Quai 21. Vous n'allez pas y entasser toutes sortes de nouvelles choses pour traiter du thème plus général. Vous aurez un autre bâtiment pour cela, n'est-ce pas?

Ms. Sherwood: It is clear that the museum right now does not have within its existing 50,000-square-foot footprint enough space to expand its exhibits. The government is investing in new space on the other side of the wall so there is the opportunity to create a continuous exhibit space on the second floor, and will also be expanding into the immigration annex.

The Chair: Is this an existing building?

Ms. Sherwood: Yes. It does need to be retrofitted by the port authority, but it is adjacent in a way that can allow for a breakthrough wall.

The Chair: If you are going to cover the general topic of immigration to Canada, would there be an opportunity for mobile displays that might be moving across the country so that people who cannot get to Halifax can see these on the West Coast or in the Midwest?

Ms. Sherwood: Yes. One of the expectations over time is that the museum will be creating travelling exhibitions. The other thing that would be equally important for the new museum, as it is for Pier 21, is a website that also allows access to people across the country in a different way from visiting the facility or seeing a travelling exhibit, but which nevertheless brings the theme of immigration alive.

Senator Plett: As I raised my hand, Ms. Sherwood answered, at least in part, the question I had for her.

I am from Manitoba. I am very proud of the wonderful museum that we are getting in Winnipeg. I am certainly looking forward to its completion and looking forward to being part of a group that will welcome the Queen there a few days from now.

I have only been here since August, so I was not part of the Senate when the human rights museum decision was made. It is the first national museum outside of the capital. Were all the same hoops gone through for that? Are many of the rules that you are implementing here similar to what happened with Winnipeg?

Ms. Sherwood: Yes, I can tell you that exactly the same hoops were gone through for the Canadian Museum for Human Rights. It was also created through an amendment to the 1990 Museums Act. All of the powers and capacities that are there in this bill for the Canadian museum of immigration are there equally for the Canadian Museum of Human Rights. The provisions with respect to the board of trustees that apply to all national museums also apply to that museum. The provision with respect to the appointment of the first director was also introduced as a modification for the human rights museum.

The one difference between the two bills, and this is the product of our own learning curve, is that this bill contains a statutory appropriation of \$15 million to carry the museum through the first few months until the regular appropriation cycle is established.

Mme Sherwood : Il est clair que la superficie au sol actuelle de 50 000 pieds carrés du musée ne suffit pas si on veut élargir son programme d'expositions. Le gouvernement investit dans de nouveaux locaux adjacents, où il sera possible de créer un espace d'exposition continue au deuxième étage, et l'annexe de l'immigration sera aussi agrandie.

Le président : Est-ce que le bâtiment existe déjà?

Mme Sherwood : Oui. L'administration portuaire devra le rénover, mais il est à côté. Donc, il est possible de faire une percée dans le mur.

Le président : Puisque vous allez traiter du sujet général de l'immigration au Canada, envisagerait-on de créer des expositions itinérantes qui traverseraient le pays afin que les gens qui ne peuvent se rendre jusqu'à Halifax puissent les voir sur la côte Ouest ou dans les provinces du centre?

Mme Sherwood : Oui. On s'attend à ce que, avec le temps, le musée mette sur pied des expositions itinérantes. Tout aussi important pour le nouveau musée, comme pour le Quai 21, on créerait également un site Web qui offrirait à tous les Canadiens la possibilité de voir différemment les installations ou une exposition itinérante, mais qui néanmoins donnerait corps au thème de l'immigration.

Le sénateur Plett : Mme Sherwood a répondu à ma question, du moins en partie, alors que je levais la main.

Je suis du Manitoba et je suis très fier du merveilleux musée que nous sommes en train de créer à Winnipeg. Je suis impatient de le voir achevé et de faire partie du groupe qui accueillera la Reine dans quelques jours.

Je ne suis ici que depuis août. Alors, je n'étais pas membre du Sénat au moment où a été prise la décision de créer un Musée des droits de la personne. C'était le premier musée national hors de la capitale. Est-ce que celui-ci s'est buté aux mêmes obstacles? Est-ce qu'il y a dans ce projet de loi beaucoup des mêmes règles que vous avez formulées pour le musée de Winnipeg?

Mme Sherwood : Oui, je peux vous dire qu'il a fallu franchir exactement les mêmes obstacles. Il a aussi fallu modifier la Loi sur les musées de 1990 pour créer le Musée canadien des droits de la personne. Tous les pouvoirs et toutes les capacités dévolus dans ce projet de loi au Musée canadien de l'immigration ont été accordés au Musée canadien des droits de la personne dans le cadre d'un autre projet de loi. Les dispositions sur le conseil d'administration visent tous les musées nationaux, y compris celui de l'immigration. Le même article concernant la nomination du premier directeur a aussi été présenté dans le projet de loi sur le Musée des droits de la personne.

La seule différence entre les deux projets de loi, et c'est le fruit de notre propre expérience, c'est que celui-ci prévoit un crédit législatif de 15 millions de dollars pour les dépenses du musée pendant les premiers mois jusqu'à ce que le cycle des crédits soit établi.

Senator Plett: Every museum, then, even in the capital here would have a special act for that particular museum and, of course, they would mirror each other but they would all have a separate act?

Ms. Sherwood: Within the 1990 Museums Act, there is a section that is specific to each museum. It does not have its own stand-alone act, but there is a section, for example, that creates the National Gallery, lays out the mandate for the National Gallery just as this bill lays out the mandate for the Canadian museum of immigration. It then sets out the powers and capacities of that museum. In the Museums Act, there is a section that applies to any museum created under the act which would deal with matters such as the appointment of the board of trustees, how directors are appointed, general matters of governance and administration that apply to all of the national museums that are Crown corporations created under the act.

Senator Plett: I am certainly looking forward to welcoming everyone to Winnipeg to visit the museum there and also going to Pier 21 to visit that museum.

Ms. Sherwood: I look forward to Winnipeg.

Senator Merchant: Thank you for being here. This is a very meaningful moment for me because I am one of the people who went through Pier 21. My family came from Greece. My mother came out to join my father, who had been here two years earlier. We were five children and my mother brought us by herself on a ship. It was a big adventure for us. What I really remember about entering Canada is that we were excited because we were coming to join our father. We did not know as young children that we were coming to a new, strange and wonderful experience, as it turned out. I do not remember much about the arrival, the confusion. At that time many Europeans were coming over because it was a decade or so after the Second World War. Even so, Europe was still in poor condition and many people were thinking of emigrating.

In my own experience with the Greek community, there are whole villages and towns where everyone has someone who went to Canada or Australia. I am just wondering how this museum will relate some of these stories and experiences. My parents are now dead. I am not sure how much consultation goes on when you actually set up the museum. Are the communities themselves going to be involved in some way? So many people come from a community or an island; we always end up in the same part of the country when we come here because one encourages the other to come. What is the overall vision for this museum?

Ms. Sherwood: In order to answer that question, I need to back up to an underlying concept in the Museums Act. The national museums are Crown corporations that are at arm's length from the government. The Museums Act actually specifically prohibits the government from directing the cultural activities of the museum. As a department in presenting the bill, the government approves the mandate, the mission statement for the museum, but

Le sénateur Plett : Il faudrait donc une loi pour créer n'importe quel musée, même dans la capitale nationale, et évidemment, elles se ressembleraient toutes. Mais il en faudrait néanmoins une pour chaque musée?

Mme Sherwood : La Loi sur les musées de 1990 comporte une disposition propre à chaque musée. Il n'est pas nécessaire que ce soit une loi distincte. Il y a un article portant création de la Galerie nationale, où est décrit son mandat de la même manière que celui du Musée canadien de l'immigration l'est dans ce projet de loi-ci. Ensuite sont stipulés les pouvoirs et capacités du musée. La Loi sur les musées comporte un article qui s'applique à tout musée créé sous le régime de la loi et qui concerne notamment la nomination du conseil d'administration, le mode de nomination des administrateurs ainsi que les questions générales de gouvernance et d'administration. Tous les musées nationaux qui sont des sociétés d'État créées en vertu de la loi y sont assujettis.

Le sénateur Plett : Je suis tout à fait impatient d'accueillir tout le monde qui viendra à Winnipeg pour voir le musée et aussi d'aller visiter ce musée au Quai 21.

Mme Sherwood : J'ai moi aussi hâte de voir le musée de Winnipeg.

Le sénateur Merchant : Je vous remercie de votre présence. C'est un moment très important pour moi, étant de ceux qui sont passés par le Quai 21. Ma famille a émigré de la Grèce. Ma mère est venue rejoindre mon père, qui était arrivé deux ans plus tôt. Nous étions cinq enfants, et nous avons fait le voyage en bateau avec ma mère, une grande aventure pour nous. Ce dont je me souviens surtout de mon arrivée au Canada, c'est notre excitation à la perspective de retrouver mon père. Nous n'avions pas conscience, étant si jeunes, de commencer l'aventure nouvelle, étrange et merveilleuse que cela a été. Je ne me souviens pas tellement de notre arrivée, du branle-bas. Beaucoup d'Européens sont venus à cette époque-là, une dizaine d'années après la Deuxième Guerre mondiale. L'Europe était encore en piètre état et bien du monde songeait à émigrer.

D'après ce que je sais de la communauté grecque, il y a des villes et des villages entiers dont tous les habitants connaissent quelqu'un qui est parti pour le Canada ou l'Australie. Je me demande comment ce musée relatera certaines de ces histoires et de ces aventures. Mes parents sont maintenant défunts. Je me demande à quel point vous consultez pour créer le musée. Est-ce que les collectivités elles-mêmes vont y participer d'une manière ou d'une autre? Il y a tellement de gens originaires d'une collectivité ou d'une île qui finissent toujours par se retrouver dans le même coin de pays à leur arrivée ici, les uns encourageant les autres à venir. Quelle est la vision d'ensemble, pour ce musée?

Mme Sherwood : Je dois, pour répondre à cette question, revenir à un concept sous-jacent de la Loi sur les musées. Les musées nationaux sont des sociétés d'État indépendantes du gouvernement. La Loi sur les musées interdit expressément au gouvernement de diriger les activités culturelles du musée. Par l'intermédiaire du ministère qui présente le projet de loi, le gouvernement approuve le mandat et l'énoncé de mission du

the accountability for the development of the actual exhibitions, for the fulfillment of that mission, rests with the board of trustees that will be appointed.

Every time we talk to someone about this museum, he or she has a vision for what it could be doing. Certainly, one of the responsibilities of the new board of trustees will be to hear those ideas and to develop a plan that speaks to all Canadians. That is the core of the mission that it has — not only the immigrants who came directly through Pier 21, who were largely European, but also the other immigrants who have come to Canada and arrived at other ports of entry before it existed or after it stopped operating as a port— through the Toronto airport today or the Pierre Elliott Trudeau airport in Montreal.

It needs to find a way in order to fulfil its mandate to reach out to all of us. However, as government officials, we cannot speak to what the new board's decisions will be as to exactly how it chooses to fulfil that mandate.

Senator Merchant: Before you set up this museum, will the government have some consultations with the communities in the lead up to setting up the museum? Has there been any involvement from the immigrant communities thus far, not just the ones that came through Pier 21?

Ms. Sherwood: We have not had direct consultations with the communities. We have been working primarily with the existing Pier 21 Society and foundation. As government, we have not consulted directly with cultural communities.

Senator Merchant: I look forward to going out and visiting the museum. I am sure it will bring back memories. As I say, I do not recall much about it right now, but I think when you are there, you feel differently.

Senator Ogilvie: I will make my comment directed through the question that Senator Merchant just asked. I think it is important to recognize that the Pier 21 museum has existed for some time, and the very issues that you were identifying are those that were the foundation of the establishment of the previous non-national museum, the one developed by the community and by those persons who took it upon themselves to raise the funds to develop the initial museum.

Those of us from Nova Scotia would encourage you, in particular, and all others to visit the museum. You would see that the museum already comprises a great deal of material that includes interviews, examples, photographs and so on of the various communities that have come through Pier 21. It has been described by those who have come back to visit, as you might, to be a very moving experience and to be tremendously reflective of the experiences they have had. It did, indeed, involve a great number of interviews with people who have come through the port, many of whom donated artefacts and so on that give life to the experience.

I will leave it as a comment as opposed to furthering it with a question.

musée, mais la conception des expositions et l'exécution de cette mission incombe au conseil d'administration qui sera formé.

Quand on parle de ce musée, tout le monde a inmanquablement une vision de ce qu'il pourrait être. Il est certain que le rôle du nouveau conseil d'administration consistera notamment à entendre ces idées et à dresser un plan qui interpelle tous les Canadiens. C'est l'essence même de sa mission : aborder non seulement les immigrants qui sont arrivés directement au Quai 21, en grande partie des Européens, mais aussi les autres, venus au Canada par d'autres ports d'entrée avant l'existence du quai ou après qu'il eut cessé ses activités comme port, soit de nos jours l'aéroport de Toronto ou l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau de Montréal.

Le conseil doit trouver un moyen de s'acquitter de son mandat de sensibilisation de toute la population. Les fonctionnaires que nous sommes ne peuvent pas savoir ce que seront les décisions du conseil d'administration ou les choix qu'il fera pour s'acquitter de ce mandat.

Le sénateur Merchant : Avant de créer ce musée, est-ce que le gouvernement consultera les collectivités? Est-ce qu'il y a eu un apport de l'ensemble des immigrants jusqu'à maintenant, et pas seulement de ceux qui sont arrivés par le Quai 21?

Mme Sherwood : Nous n'avons pas directement consulté les collectivités. Nous avons travaillé surtout avec la Pier 21 Society actuelle et la fondation. Le gouvernement n'a pas directement consulté les communautés culturelles.

Le sénateur Merchant : Je suis impatiente d'aller voir ce musée. Je suis sûre qu'il éveillera certains souvenirs. Comme je l'ai dit, je ne me souviens pas de grand-chose en ce moment, mais je pense que d'être sur place change les choses.

Le sénateur Ogilvie : Mon commentaire est dans la même veine que la question que vient de poser le sénateur Merchant. Je pense qu'il importe de reconnaître que le musée du Quai 21 existe depuis déjà un certain temps, et les enjeux dont vous venez de parler sont ceux-là mêmes qui ont motivé la collectivité et ces gens à prendre l'initiative de recueillir les fonds nécessaires à la création du musée non national initial.

Ceux d'entre nous qui sont de la Nouvelle-Écosse encouragent tout le monde et, plus particulièrement, vous à visiter ce musée. Vous verriez qu'il s'y trouve déjà énormément de matériel, dont des entrevues, des exemples, des photographies et beaucoup d'autres choses reçues d'immigrés passés par le Quai 21. Ceux qui y sont retournés pour une visite — ce que vous ferez peut-être — ont parlé de quelque chose de très émouvant et d'extrêmement fidèle à ce qu'ils avaient connu. Il a fallu, pour cela, mener un grand nombre d'entrevues avec des immigrants passés par le port, dont beaucoup ont fait don d'artefacts et d'autres articles qui donnent un sens à l'expérience.

Je m'en tiendrai à ce commentaire, sans poser de question.

The Chair: That is fine. As I said, I have been there, so I can vouch for that.

Senator Cordy: Senator Ogilvie will be able to give two plugs in the same round. Pier 21 is an amazing place to visit. I am delighted to be part of the committee that is studying this bill to change Pier 21 into the Canadian museum of immigration.

To my colleagues around the table, if you have not been to Pier 21, you should certainly go. It is interesting, educational and very emotional, particularly for the families who came through Pier 21.

I had the opportunity a few years ago to unveil a plaque for the war brides who had arrived at Pier 21. Afterwards at a reception, a number of them came up to me to tell me their stories. They are fascinating. Many of the stories were very heartwarming, but some of the stories were not so good and they reminded me of that.

I said that I thought today was a celebration, so in my speech, I did not tell about the war brides who arrived and there was no one there to meet them; or they arrived and found out that their knight in shining armour or their knight in military uniform was married to someone else when they arrived. There were also some sad stories, but these are stories of extremely brave women who left their families.

One woman told me that when she told her father she was moving to Canada, he shut himself in the bedroom for two weeks and could not talk to her. She was his only daughter. Of course, we think nothing these days of flying from Halifax to London, it is only four hours, but in those days when you left your family, you might never have returned. There are some wonderful stories to be told.

I cannot pass this opportunity up without talking about the work of Ruth Goldbloom, who did an amazing job. She saw a warehouse on the waterfront in Halifax filled with rats and everything else, and she had a vision and a dream that this should be Pier 21, turned into what she hoped and worked very hard on what would eventually become a museum.

In the meantime, she raised amazing amounts of money, talked to people across the country and made Pier 21 a reality. We cannot look at this bill without thinking of the great work she did.

What I am wondering is, how will Pier 21 change if it becomes the Canadian museum of immigration? You talked about some of the physical aspects — enlarging it, overall interpretation plans, travelling exhibitions, which would be wonderful, and the development of a website because there would now be more money available to do those kinds of things. Aside from the physical things, will Pier 21 change substantially now that it will become a museum?

Ms. Sherwood: Certainly, the governance changes in the sense that the board of trustees will be appointed by the government. It is limited to 11 people. The existing Pier 21 board has more than 20 people.

Le président : D'accord. Comme je l'ai dit, j'y suis allé, je peux donc le confirmer.

Le sénateur Cordy : Le sénateur Ogilvie pourra parler deux fois dans le même tour. Le Quai 21 est un lieu étonnant à visiter. Je suis ravie d'être membre du comité qui étudie ce projet de loi qui vise à faire du Quai 21 le Musée canadien de l'immigration.

Chers collègues, si vous n'êtes pas encore allés au Quai 21, vous devriez le faire. C'est intéressant, éducatif et très émouvant, particulièrement pour les familles qui sont passées par le Quai 21.

Il y a quelques années, j'ai dévoilé une plaque en hommage aux épouses de guerre arrivées par le Quai 21. Lors de la réception qui a suivi, plusieurs d'entre elles sont venues me raconter leur histoire. C'était fascinant. Bon nombre de ces histoires étaient touchantes, mais d'autres étaient plutôt tristes, et elles me l'ont rappelé.

J'ai dit que c'était pour moi un jour de célébration. Alors, dans mon allocution, je n'ai pas parlé des épouses de guerre qui n'avaient trouvé personne pour les accueillir à leur arrivée; ou de celles qui avaient constaté en débarquant que leur fier chevalier ou leur chevalier en habit militaire était marié à une autre. Il y avait aussi des histoires tristes, mais ce sont les histoires de femmes très courageuses qui avaient tout quitté.

L'une d'elles m'a raconté que, lorsqu'elle avait dit à son père qu'elle partait au Canada, il s'était enfermé dans sa chambre pendant deux semaines, refusant de lui parler. Elle était sa seule fille. Nous n'hésitons plus, de nos jours, à prendre l'avion à Halifax pour aller à Londres. On y est en quatre heures seulement, mais à l'époque, quand on quittait sa famille, il y avait de grandes chances qu'on ne la revoie jamais. Il y a de merveilleuses histoires à raconter.

Je ne peux laisser passer cette chance de parler de l'œuvre merveilleuse de Ruth Goldbloom. En voyant un entrepôt, sur le bord de l'eau à Halifax, rempli de rats et de toutes sortes de choses, elle a une vision, un rêve de ce que devrait être le Quai 21, transformé comme elle l'espérait, et elle a travaillé d'arrache-pied pour en faire un musée.

Entre-temps, elle a recueilli des sommes phénoménales, elle s'est entretenue avec des gens dans tout le pays et elle a concrétisé le Quai 21. Nous ne pouvons étudier ce projet de loi sans penser à ses merveilleuses réalisations.

Je me demande maintenant en quoi le Quai 21 changera, s'il devient le Musée canadien de l'immigration. Vous avez parlé de certains aspects physiques — l'agrandissement, les plans généraux d'interprétation, les expositions itinérantes, ce qui est emballant, et aussi de la conception d'un site Web, puisqu'il y aurait maintenant plus d'argent pour tout cela. À part les éléments physiques, est-ce que le Quai 21 changera beaucoup, quand il deviendra un musée?

Mme Sherwood : Il est certain que le mode de gouvernance va changer, puisque le conseil d'administration sera nommé par le gouvernement. Il est limité à 11 personnes alors que le conseil actuel du Quai 21 compte plus de 20 membres.

Pier 21 had, over the last few years, articulated a vision beyond the specific Pier 21 site. It had begun to implement that vision — through its travelling exhibitions, its temporary exhibits room and its research centre, which now holds ship records, not only for ships that docked at Pier 21 — in some of its other programming. It did not have the resources to take that vision all the way to fruition.

I think the opportunity is there for the new board of trustees, working with the existing Pier 21 staff who will be offered two-year term positions by the new museum — we have guaranteed that in our agreement — to take the germs of all of the ideas that Pier 21 had as to how to expand its vision and to develop the program that will do that. I am very hesitant to say “and therefore it will have an exhibition on X or Y” because that would be my speculation as to the exhibit that I would want to put in place, but that is really not our role as officials.

Also, because it is explicitly a national museum that is a federal Crown corporation, which by definition belongs to all Canadians, it may approach its mandate not from the site out, but from what is not already present in the site in, if that is not too abstract a concept. I do expect that it will be hearing from people across the country who have, perhaps, very different immigration stories. It will be its responsibility to understand the varying perceptions of the immigration experiences that there are across Canada and to represent that in the museum.

I am not trying to be evasive, but I cannot give you a specific sense that today there is that wonderful Pier 21 exhibit on the second level, and in the Chrysler pavilion next year, there will be this kind of an exhibit. We are simply not in a position where we have the right to do that, given that is the role of the new board of trustees.

Senator Cordy: Will there still be a place for the volunteers? Currently, Pier 21 has a large number of volunteers who work there because they are passionate about what it means to them personally, or to the people of Canada who came through Pier 21 as immigrants. Will that aspect change? Will there still be a place for volunteers in the museum?

Ms. Sherwood: I expect that, as with every other national museum, there will be an active volunteer program. One of the considerations in looking at where national museums are located is whether they do have a strong local base of volunteers to draw on because of their importance. The role that volunteers play today in Pier 21 is very compelling, because many of them have their own immigration stories, and that is part of what brings the facility alive.

Senator Martin: I look forward to seeing Pier 21. I have listened to some of the statements made in the chamber. I listened to Senator Merchant speak about her personal story, and I see my own reflected in that. My father left two years ahead of us and my mother, with three children in tow, landed in Vancouver.

In the stories of all immigrants there are some common threads. For anyone who has gone through such an experience, it is a collective story for our country and the families.

Le Quai 21 a formulé depuis quelques années une vision qui va au-delà du site lui-même. Il avait entrepris de transposer cette vision dans certains de ses autres programmes par des expositions itinérantes, une salle d'expositions temporaires et un centre de recherche, qui renferme maintenant des registres de navires, pas seulement ceux qui ont accosté au Quai 21. Il n'avait cependant pas les ressources pour réaliser intégralement cette vision.

Je pense que le nouveau conseil d'administration, en collaboration avec le personnel du Quai 21 auquel le nouveau musée offrira des mandats de deux ans — nous l'avons garanti dans notre entente —, a l'occasion de faire fructifier les germes de toutes ces idées qu'avait le conseil d'administration antérieur pour réaliser sa vision et de concevoir le programme en ce sens. J'hésite beaucoup à ajouter : « Par conséquent, nous aurons une exposition sur X ou Y », parce que ce serait faire des hypothèses quant aux expositions que je voudrais réaliser, mais ce n'est vraiment pas notre rôle en tant que fonctionnaires.

Aussi, comme c'est explicitement un musée national, une société d'État qui, par définition, appartient à tous les Canadiens, le conseil d'administration pourrait aborder son mandat non pas en fonction de ce qu'est déjà le site, mais en fonction de ce qu'il n'est pas encore, si le concept ne paraît pas trop abstrait. Je m'attends bien à ce que des citoyens de partout au pays puissent raconter ce qu'a été pour eux l'immigration, et ces récits peuvent grandement varier. Le conseil devra comprendre les diverses perspectives de l'immigration partout au Canada et les exposer dans le musée.

Je ne cherche pas à être évasive, mais je ne peux pas vous dire qu'il y aura l'année prochaine dans le pavillon Chrysler quelque chose du même type que cette merveilleuse exposition actuelle au deuxième étage du Quai 21. C'est tout simplement impossible, nous n'en avons pas le droit, puisque c'est le rôle du nouveau conseil d'administration.

Le sénateur Cordy : Est-ce qu'il y aura encore une place pour les bénévoles? Le Quai 21 compte actuellement un grand nombre de bénévoles qui y travaillent avec passion à cause de ce qu'il représente pour eux, personnellement, ou pour les Canadiens qui sont entrés au pays par le Quai 21. Est-ce que cela changera? Est-ce qu'il y aura encore place pour les bénévoles au musée?

Mme Sherwood : Je m'attends à ce qu'il y ait un programme actif de bénévolat, comme pour tout autre musée national. Lorsqu'on examine l'emplacement de musées nationaux, on se demande notamment s'ils ont un solide bassin de bénévoles, à cause de l'importance qu'ils revêtent. Les bénévoles jouent de nos jours un rôle très important au Quai 21, parce qu'un grand nombre d'entre eux ont leur propre passé d'immigrant, et c'est l'un des aspects qui font la dynamique du musée.

Le sénateur Martin : Je suis impatiente de voir le Quai 21. J'ai écouté certaines déclarations qui ont été faites au Sénat. J'ai entendu le sénateur Merchant faire son propre récit, et j'y vois le reflet du mien. Mon père est parti deux ans avant nous, et ma mère a atterri à Vancouver avec trois enfants à la traîne.

Il y a des liens communs à toutes les histoires d'immigration. Pour quiconque a vécu pareille expérience, c'est une histoire collective à partager, pour notre pays et les familles.

Halifax is a long way from Vancouver, and not everyone has the opportunity to go Pier 21. It is one thing to look at the website and visit virtually, but it is another to see it with our own eyes and feel the stories come to life. Has there been discussion with the minister and your department on having a museum similar to Pier 21 in Vancouver, be it an extension or something separate?

Ms. Sherwood: I cannot speculate about future government decisions, but under the capacities and powers section, this museum, as every other national museum, will have the power to open an exhibition centre anywhere in Canada. The potential to do that is foreseen in the act, although it is obviously a question of resources and government decisions at a given time.

Senator Martin: I like that potential. Although I have not seen Pier 21, I understand there is a multi-purpose space where receptions and weddings take place. Will that sort of multi-purpose use continue after the enactment of this bill?

Ms. Sherwood: All national museums are expected to generate revenues. Proposed paragraphs 15.6(1)(o) and 15.6(1)(p) of the bill contain two very relevant concepts. One is the ability to lease or otherwise make available its facilities for any purpose, and the second is the ability to charge fees for its goods, services, et cetera.

Pier 21 has an amazing track record of revenue generation and a very active program of facilities rental. I would expect that the new board of trustees looking at a revenue plan would want to study very closely how they have managed to be so successful.

Senator Martin: It is also an opportunity to engage a wider community. I attended a citizenship ceremony at the Canadian War Museum last week. It was definitely symbolic, and a memorable experience for me as well. I am sure those kinds of uses will continue.

Ms. Sherwood: Pier 21 has hosted that as well.

[Translation]

Senator Champagne: Senator Martin asked one of my questions. From what I understand, currently you can lease space for social events and that will continue under paragraphs O and P. People should be made aware of that information. I would think that people who came here 50 years ago and who want to have a family reunion with the next generations would definitely be interested in that. What a wonderful location. I hope that the new Canadian Museum of Immigration will let people know they can do that, because it is not common knowledge and people who would like to get together at Pier 21 can hold a family reunion there or celebrate the anniversary of someone's arrival; it would interest someone with descendants who is now part of a Canadian family.

Halifax est bien loin de Vancouver, et tout le monde n'a pas la possibilité d'aller jusqu'au Quai 21. C'est une chose que de consulter le site Web et de faire une visite virtuelle, mais une autre que d'être sur place et de voir les récits s'animer. A-t-il été question, avec le ministre et votre ministère, d'avoir un musée semblable au Quai 21 à Vancouver, que ce soit un établissement satellite ou une entité distincte?

Mme Sherwood : Je ne peux pas faire d'hypothèses sur les décisions futures du gouvernement, mais en vertu des capacités et pouvoirs qui lui sont attribués dans le projet de loi, ce musée, comme tout autre musée national, pourra créer un centre d'exposition n'importe où au Canada. Cette possibilité est prévue dans la loi, bien que tout dépende évidemment de ses ressources et des décisions du gouvernement à ce moment-là.

Le sénateur Martin : J'aime savoir que c'est possible. Bien que je n'aie encore pas vu le Quai 21, j'ai cru comprendre qu'il s'y trouve un local multifonctionnel où se tiennent des réceptions et des noces. Est-ce qu'il y aura encore ce local multifonctionnel après la promulgation de ce projet de loi?

Mme Sherwood : Tous les musées nationaux doivent générer des recettes. Les alinéas 15.6(1)(o) et 15.6(1)(p) du projet de loi comportent deux concepts très pertinents. L'un est la capacité de mettre ses installations à la disposition d'autres personnes à n'importe quelle fin, notamment par location. L'autre est la capacité de percevoir des droits pour ses biens, services, et cetera.

Le Quai 21 a fait ses preuves en matière de production de recettes et possède un programme très dynamique de location des installations. Je pense que le nouveau conseil d'administration, lorsqu'il étudiera un plan de recettes, s'intéressera de près au fonctionnement de ce programme jusqu'ici, puisqu'il a eu un tel succès.

Le sénateur Martin : C'est aussi une occasion de mobiliser un plus vaste segment de la communauté. J'ai assisté à une cérémonie de citoyenneté au Musée canadien de la guerre, la semaine dernière. C'était tout à fait symbolique, un événement mémorable pour moi aussi. Je suis sûre que ce genre d'utilisation des locaux restera.

Mme Sherwood : Il y a aussi eu de ces cérémonies au Quai 21.

[Français]

Le sénateur Champagne : Le sénateur Martin a posé la question que je voulais poser. Je crois comprendre qu'en ce moment, vous pouvez louer une partie des endroits pour des réceptions et qu'avec les sections O et P, cela pourra continuer. Il faudra diffuser cette information. J'imagine des gens arrivés il y a 50 ans qui voudraient se retrouver avec leurs descendants pour une fête de famille, ce serait absolument touchant. Quel endroit merveilleux. J'espère que le nouveau Musée canadien de l'immigration laissera savoir à la population que cette possibilité existe, parce qu'on ne le sait pas normalement et tous ceux qui voudraient se retrouver sur le Quai 21 auront la possibilité d'organiser une fête de famille ou de célébrer l'anniversaire de l'arrivée de quelqu'un; quelqu'un qui a des descendants et qui, aujourd'hui, fait partie des familles canadiennes.

As Canadians, I hope that this is a huge success for all of us. We need to get the word out because not only do we have people who came from overseas, but also many of our people who went off to war from there. I have uncles who left for the war from there. I would think to myself, "Is that one going to leave"? We were almost happy when we heard that one of our uncle's feet were too flat for him to go off to war. They would go through our town, Saint-Hyacinthe, on their way to Halifax. There are also all those people whom we should tell that this would be a great place for a gathering. Thank you for keeping up the good work.

[English]

The Chair: Thank you for that comment.

There being no further questions, I will thank our panellists for being here and engaging in this conversation with us.

Is it agreed, honourable senators, that we proceed to clause-by-clause consideration of the bill?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 6 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 8 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 9 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 10 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 11 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 12 carry?

Hon. Senators: Agreed.

Je nous souhaite à tous en tant que Canadiens et Canadiennes que ce soit un succès extraordinaire. Il faudra en parler parce qu'on a eu, oui, des gens qui sont arrivés d'outre-mer, mais on a eu beaucoup de nos gens qui sont partis à la guerre. J'ai des oncles qui sont partis à la guerre depuis cet endroit. Petite, je disais celui-là va-t-il partir? On était presque heureux lorsqu'on entendait dire qu'un oncle avait les pieds trop plats pour aller à la guerre. On passait par chez nous à Saint-Hyacinthe pour aller à Halifax. Il y a aussi tous ces gens à qui on voudra laisser savoir que ce serait un bien bel endroit pour se réunir. Merci du travail que vous continuerez à faire.

[Traduction]

Le président : Je vous remercie pour ce commentaire.

Puisqu'il n'y a pas d'autres questions, je remercie nos témoins d'être venus s'entretenir avec nous.

Êtes-vous d'accord, honorables sénateurs, pour entamer l'examen article par article du projet de loi?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il reporté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est-il reporté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 2 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 3 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 4 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 6 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 7 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 8 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 9 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 10 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 11 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 12 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

The Chair: Shall clause 13 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Does the committee wish to consider appending observations to the report?

Hon. Senators: No.

The Chair: Is it agreed that I report this bill to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I shall do so.

We will continue the committee hearing with respect to Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act. We have been dealing with this since this morning, and we are picking up a little bit earlier than when we were scheduled. I appreciate your willingness to start earlier.

We will have a disruption around 5 p.m. where we will have to go over to the Senate for a vote. Hopefully, we will be back by 6 p.m. By starting early, we may be able to finish by then. If not, if you can stay around, that is great. That is up to you as to whether you are able to do so or not.

Let me briefly introduce for the members of the committee who we have before us.

We have Janet Dench, who is from the Canadian Council for Refugees. She is here with Elizabeth McWeeny, past president. Ms. Dench is the executive director of the Canadian Council for Refugees, which is a non-profit umbrella organization committed to the rights and protection of refugees in Canada and around the world, and to the settlement of refugees and immigrants in Canada.

From the Canadian Bar Association, CBA, we have Mitchell Goldberg, executive member of the CBA national citizenship and immigration law section. He was admitted to the Quebec bar in 1989 and currently specializes in refugee law. He began his refugee and immigration law practice in Montreal after volunteering for a human rights organization in Guatemala. He is a founding member and former president of Action Réfugiés Montréal, a volunteer organization that assists refugees. In 2008, he was elected to the national executive of the Canadian Bar Association's immigration section, and since 1990, he has represented more than 1,000 immigrants and refugees at all judicial levels.

He is here with Kerri A. Froc, a staff lawyer, Law Reform and Equality with the Canadian Bar Association. Prior to joining the association staff in 2005, she worked as a staff lawyer for the Women's Legal Education and Action Fund, LEAF — I

Le président : L'article 13 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le projet de loi est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le comité souhaite-t-il annexer des observations au rapport?

Des voix : Non.

Le président : Est-il entendu que je fasse rapport du projet de loi au Sénat?

Des voix : D'accord.

Le président : C'est donc ce que je ferai.

La réunion se poursuit, et nous parlerons cette fois du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales. Nous en avons parlé ce matin, et nous reprenons la discussion un peu plus tôt que prévu, ce dont je vous remercie.

Nous serons interrompus vers les 17 heures pour aller voter au Sénat et nous espérons être de retour pour 18 heures. En commençant plus tôt, nous pensons peut-être en avoir terminé d'ici là. Si ce n'est pas le cas, il serait très apprécié que vous puissiez rester. Tout dépend de vous, si vous le pouvez ou non.

Permettez-moi de vous présenter brièvement nos témoins.

Janet Dench est directrice du Conseil canadien pour les réfugiés. Elle est accompagnée d'Elizabeth McWeeny, l'ancienne présidente du conseil. Le Conseil canadien pour les réfugiés est un organisme de regroupement qui se voue à la défense des droits et à la protection des réfugiés au Canada et dans le monde entier, et à l'établissement des réfugiés et des immigrants au Canada.

Nous accueillons aussi Mitchell Goldberg, membre exécutif de la Section nationale du droit de l'immigration et de la citoyenneté de l'Association du Barreau canadien, l'ABC. Il a été reçu au Barreau canadien en 1989 et se spécialise actuellement en droit des réfugiés. Il a commencé à pratiquer le droit des réfugiés et de l'immigration à Montréal après avoir été bénévole pour une organisation des droits de la personne au Guatemala. Il est membre fondateur et ancien président d'Action Réfugiés Montréal, une organisation bénévole de soutien des réfugiés. En 2008, M. Goldberg a été élu à la section de l'immigration de l'Association du Barreau canadien et, depuis 1990, il a représenté plus de 1 000 immigrants et réfugiés à tous les paliers du système judiciaire.

M. Goldberg est accompagné de Kerri A. Froc, avocate-conseil, Législation et réforme du droit à l'Association du Barreau canadien. Avant de se joindre à l'équipe de l'association en 2005, Mme Froc a été avocate-conseil auprès du Fonds d'action et d'éducation

remember it well — and as a lawyer in private practice in Saskatchewan focusing on civil litigation, administrative law, and human rights and constitutional law.

I will introduce Lorne Waldman when he is here. He is not late; we are early. I will introduce him later. In the meantime, we will start with Janet Dench.

Janet Dench, Executive Director, Canadian Council for Refugees: Thank you for the opportunity to talk about this important bill.

The refugee system exists to offer protection to people fleeing oppression. The system must not itself oppress the very people it is intended to protect.

[Translation]

As the act states, the refugee program is in the first instance about saving lives and offering protection to the displaced and persecuted. All refugees flee oppression, but some face multiple levels of oppression that require our attention. We are referring notably to women persecuted on the basis of gender, including victims of sexual assault, individuals persecuted on the basis of their sexual orientation or gender identity, children and survivors of torture.

We appreciate that one of the goals of the current bill is to ensure that those who do not need protection are quickly rejected. We do not object to that goal. Our concern, however, is that some measures intended for that purpose will hurt the most vulnerable refugees and may lead to them being denied the protection they need.

[English]

We also recognize that there are major problems that need reform in the current system. These include long delays for many claimants. Bill C-11 addresses this but risks going to the other extreme. Too fast is unfair. Proposed timelines for the interview are 15 days, and for the hearing 60 days or 90 days, depending on the category.

A person who has no need of protection and perhaps has arrived with an invented story will have no difficulty with a 15-day interview. However, we ask you to consider the impact on a woman who has been sexually assaulted and who has not yet told anyone exactly why she fled, or a gay man who has spent his whole life afraid to tell anyone who he really is.

Similarly, some claimants will have no trouble preparing themselves and their evidence for a hearing 90 days or even 60 days later — for example, a high-profile political activist who is mentioned in newspaper or human rights reports. However, the persecution faced by women, by gays, by transgender persons, by members of neglected ethnic or religious minorities, are generally under-reported. Finding documentation to substantiate a claim is much more time-consuming.

juridiques pour les femmes, le FAEJ — je m'en souviens bien — et avocate dans un cabinet privé de la Saskatchewan qui se consacrait aux poursuites au civil, au droit administratif, aux droits de la personne et au droit constitutionnel.

Je vous présenterai Lorne Waldman quand il arrivera. Il n'est pas en retard; c'est nous qui sommes en avance. Entre-temps, commençons par Janet Dench

Janet Dench, directrice exécutive, Conseil canadien pour les réfugiés : Je vous remercie de m'offrir cette occasion de parler de cet important projet de loi.

Le système des réfugiés existe pour offrir une protection à ceux qui fuient l'oppression. Il ne doit pas opprimer ceux-là mêmes qu'il est censé protéger.

[Français]

Comme le dit la loi, le programme pour les réfugiés vise avant tout à sauver des vies et à protéger les personnes de la persécution. Tous les réfugiés fuient l'oppression. Or, certains réfugiés font face à de multiples niveaux d'oppression qui exigent notre attention. Nous nous référons notamment aux femmes persécutées en raison de leur genre, dont des victimes d'agression sexuelle aux individus persécutés en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre, aux enfants, aux survivants de la torture.

Nous reconnaissons que l'un des objectifs du projet de loi est de s'assurer que des demandeurs, qui n'ont pas besoin de protection, sont rapidement déboutés. Nous n'avons rien contre cet objectif. Nous craignons, toutefois, que certaines mesures destinées à cet effet fassent mal aux réfugiés les plus vulnérables et les privent de la protection dont ils ont besoin.

[Traduction]

Nous reconnaissons aussi qu'il y a d'énormes problèmes et qu'une réforme du système actuel s'impose. Nous comptons au nombre de ces problèmes celui des longs délais d'attente pour de nombreux demandeurs. Le projet de loi C-11 cherche à le régler, mais risque de pécher par l'excès. Trop vite, ce n'est pas équitable. Les délais proposés pour l'entrevue sont de 15 jours, et pour l'audience, de 60 ou 90 jours, selon la catégorie.

Quelqu'un qui n'a aucun besoin de protection et qui est peut-être arrivé avec une histoire montée de toutes pièces n'aura aucune difficulté à se présenter pour une entrevue en 15 jours. Cependant, nous vous demandons de penser à l'incidence que peut avoir cette règle sur une femme qui a été victime d'agression sexuelle et qui n'a encore dit à personne exactement pourquoi elle a fui, ou un homosexuel qui a passé toute sa vie dans la peur de se révéler à quiconque.

De même, certains demandeurs n'ont aucune difficulté à se préparer dans les 90 jours, ou même 60 jours ni à dresser leur dossier de preuves en vue d'une audience — par exemple, un activiste reconnu dont parlent les journaux ou les rapports sur les droits de la personne. Cependant, la persécution dont sont victimes les femmes, les homosexuels, les transsexuels, les membres de minorités ethniques ou religieuses n'est pas assez dénoncée. Il faut beaucoup plus de temps pour trouver la documentation pouvant étayer une demande.

Rushing such claimants to a hearing before they are ready may well lead to oppressed persons being wrongly rejected.

Parliament needs to ensure that timelines are reasonable and are implemented in a way that is sensitive to the needs of the most oppressed.

A second problem with the current system is the lack of appeal. We, therefore, welcome the commitment to implement, at last, the refugee appeal. However, proposed timelines for filing and perfecting the applications would make it completely meaningless. These timelines are not part of the law, but if implemented as suggested, the law would not serve its intended purpose. In order to function, the refugee appeal division needs decent submissions. It will be difficult enough for a rich, healthy and well-connected refugee to get a properly prepared submission in within 15 days. Imagine a woman who speaks neither English nor French, is dependent on legal aid because she has no money, and is suffering from post-traumatic stress disorder because of the torture she experienced.

A third issue I want to highlight is the quality of decision makers. There is currently extremely inconsistent decision making from member to member, and this is clearly demonstrated in statistics. This makes the current system something of a lottery. It is critical that the selection process of decision makers be improved. For the refugee protection division, RPD, under Bill C-11, members will be hired in accordance with the rules of the Public Service Commission. It is not clear to us that this will mean that the best qualified potential candidates are hired.

Members of the refugee appeal division, RAD, on the other hand, will be Governor-in-Council appointees. Are RPD members simply going to be moved up to the refugee appeal division? Will the same selection process be used? If we have the same inconsistent quality of decision making at the appeal that we currently have at first instance, the problem is simply magnified because appeal decisions have precedential value. Bill C-11 still offers no process in law for the selection of RAD members.

I want to also mention some new issues in Bill C-11. Currently, before removal, refused claimants have an opportunity to present new evidence of risk. Under Bill C-11, there is no mechanism to deal with individual changes of circumstances for 12 months after a claimant has been refused at appeal. Suppose, for example, a claimant learns that several family members have been arrested as political dissidents and she will face the same risk of imprisonment if she is removed. The inability of the system to consider this new and important evidence is a major gap in the law. It is not likely to affect many people, but for those individuals it may be a matter of life and death. Canada will be

Tenir l'audience de ces demandeurs avant qu'ils soient prêts pourrait entraîner le rejet à tort de gens opprimés.

Le Parlement doit faire en sorte que les délais soient raisonnables et adaptés aux besoins des plus opprimés.

Un deuxième problème que pose le système actuel, c'est le manque de mécanisme d'appel. Nous sommes donc heureux qu'un engagement soit enfin pris de créer un mécanisme d'appel des réfugiés. Les délais proposés pour présenter et parfaire les demandes, toutefois, le rendent tout à fait inutile. Ces délais ne sont pas stipulés dans la loi, mais s'ils sont appliqués comme c'est proposé, la loi n'atteindrait pas l'objectif visé. Pour être efficace, la Section d'appel des réfugiés a besoin de dossiers bien ficelés. Il serait déjà assez difficile pour un réfugié riche et en santé qui a le bras long de préparer une demande en 15 jours. Imaginez une femme qui ne parle ni l'anglais, ni le français, qui dépend de l'aide juridique parce qu'elle n'a pas d'argent et qui souffre de stress post-traumatique à cause de la torture qu'elle a subie.

Le troisième problème dont je voulais vous parler, c'est la qualité des décisionnaires. En ce moment, les décisions varient énormément d'un membre à l'autre, comme en témoignent clairement les statistiques. Cela fait du système actuel une espèce de loterie. Il est indispensable d'améliorer le processus de sélection des décisionnaires. Pour la Section de la protection des réfugiés, la SPR, en vertu du projet de loi C-11, les membres seront embauchés conformément aux règles de la Commission de la fonction publique. Ce n'est pas pour nous une garantie d'embauche des candidats potentiels les plus qualifiés.

De leur côté, les commissaires de la Section d'appel des réfugiés seront nommés par le gouverneur en conseil. Les commissaires de la Section de la protection des réfugiés seront-ils tout simplement promus à la Section d'appel des réfugiés? Aura-t-on recours au même processus de sélection? Si la prise de décision est tout aussi inégale sur le plan de l'appel que de la première instance, on ne fait qu'aggraver le problème puisque les décisions prononcées en cour d'appel font jurisprudence. Ainsi, le projet de loi C-11 n'officialise toujours pas le processus de sélection des commissaires de la Section d'appel des réfugiés.

Je voudrais aussi mentionner de nouveaux problèmes créés par le projet de loi C-11. Premièrement, à l'heure actuelle, avant d'être renvoyés, les demandeurs d'asile déboutés ont la possibilité de présenter de nouveaux éléments de preuve qui montrent qu'ils sont à risque. Or, le projet de loi C-11 ne prévoit aucun mécanisme qui permette de traiter des changements dans les circonstances d'un demandeur dans les 12 mois qui suivent le rejet de son appel. Prenez l'exemple d'une demandeuse qui apprend que plusieurs membres de sa famille ont été arrêtés parce qu'ils sont considérés comme des dissidents politiques, demandeuse qui courra le même risque si elle est expulsée. L'impossibilité de se

violating its international human rights obligations if we send them back to persecution.

Second, turning to designated countries of origin, we are strongly opposed to the introduction of a list of “designated countries of origin.” It is wrong on principle. Refugee determination requires the assessment of an individual case, not judgments on countries. Such designations also politicize the refugee system in a most unfortunate way. We are particularly concerned about the potential impacts on women, lesbian, gay, bisexual, transgender and transsexual persons, and children and members of racial and ethnic minorities. These are all groups whose fundamental rights are most likely to be at risk in countries that otherwise may seem to be reasonably safe.

Just to conclude with some major recommendations, we recommend that the law be amended immediately to address the major shortcomings. Failing that, the Senate can play an important role in minimizing the negative consequences of weaknesses in the law by giving guidance as to implementation. As a general point, it is crucial that there be full consultation on draft rules and regulations.

The Chair: We will now go to the representatives of the Canadian Bar Association. Mr. Goldberg and Ms. Froc will split their time.

Kerri A. Froc, Staff Lawyer, Law Reform and Equality, Canadian Bar Association: The Canadian Bar Association is pleased to appear before this committee today on Bill C-11, the Balanced Refugee Reform Act. The Canadian Bar Association is a national voluntary association with about 37,000 members across the country. Its citizenship and immigration law section comprises about 1,000 lawyers with expertise in all areas of citizenship, immigration and refugee law.

The primary objectives of the organization are improvements in the law and in the administration of justice. It is through this optic that we make our comments here today.

For the purposes of our appearance here today, we have circulated to you the submission that we made before the House of Commons Standing Committee on Citizenship and Immigration, but of course we will be confining our presentation to the remaining issues of concern after revisions were made to the bill subsequent to the Commons committee report.

pencher sur ce nouvel élément de preuve important dans le cadre du processus constitue une lacune majeure du projet de loi. Ce détail n'aura probablement une incidence que sur très peu de gens, mais pour ces derniers, il pourrait représenter une question de vie ou de mort. Le Canada contreviendra à ses obligations internationales en matière de droits de la personne en renvoyant ces gens dans un pays où ils risquent d'être persécutés.

Deuxièmement, nous sommes fermement opposés à la création d'une liste de « pays d'origine désignés ». Le principe même est inacceptable. La détermination du statut de réfugié doit être fondée sur une évaluation effectuée au cas par cas, et non sur des jugements portés sur les pays. En outre, des désignations de ce genre politisent le système de détermination du statut de réfugié d'une façon on ne peut plus malheureuse. Nous nous inquiétons particulièrement des répercussions qu'elles pourraient avoir sur les femmes et sur les personnes lesbiennes, gaies, bisexuelles, transgenres et transsexuelles, ainsi que sur les enfants et les personnes qui appartiennent à une minorité raciale ou ethnique. Les membres de tous ces groupes sont ceux qui risquent le plus d'être victimes de violations de leurs droits fondamentaux dans des pays qui, autrement, semblent raisonnablement sûrs.

J'aimerais conclure en présentant des recommandations majeures. Nous vous encourageons fortement à modifier la loi immédiatement afin d'en corriger les faiblesses considérables. À défaut de cela, le Sénat peut jouer un rôle important pour tenter de minimiser les conséquences néfastes des faiblesses de la loi en offrant des conseils sur la manière de la mettre en œuvre. Finalement, de façon générale, il est crucial qu'on procède à des consultations exhaustives en ce qui a trait aux projets de règles et de règlements.

Le président : Nous passons maintenant aux représentants de l'Association du Barreau canadien. M. Goldberg et Mme Froc partageront leur temps de parole.

Kerri A. Froc, avocate-conseil, Réforme du droit et Égalité, Association du Barreau canadien : L'Association du Barreau canadien est ravie de se présenter aujourd'hui devant le comité pour parler du projet de loi C-11, Loi sur des mesures de réforme équitables concernant les réfugiés. L'Association du Barreau canadien est une association bénévole nationale qui compte environ 37 000 membres dans l'ensemble du pays. Sa section du droit de l'immigration et de la citoyenneté compte approximativement 1 000 avocats spécialisés dans tous les domaines liés au droit de la citoyenneté, de l'immigration et des réfugiés.

L'organisation a pour objectif premier d'améliorer le droit et l'administration de la justice. C'est sous cet angle que nous nous adressons à vous aujourd'hui.

Aux fins de notre comparution d'aujourd'hui, nous vous avons distribué le mémoire que nous avons présenté au Comité permanent de la citoyenneté et de l'immigration de la Chambre des communes. Toutefois, bien entendu, notre déclaration portera uniquement sur les questions qui n'ont pas été réglées au moyen des corrections qui ont été apportées au projet de loi après que le comité de la Chambre a déposé son rapport.

I will ask Mitchell Goldberg, who is an executive member of the CBA's citizenship and immigration law section, to make substantive comments about the bill.

[Translation]

Mitchell Goldberg, Executive Member, CBA National Citizenship and Immigration Law Section, Canadian Bar Association: Mr. Chair, when this process began, the Canadian Bar Association felt that there were some fairly significant problems with the bill. We recognize, however, that some major amendments have been made, and, more importantly, we see that those amendments have ensured that everyone has access to an appeal on the merits. There are not even restrictions on applicants from designated countries. We are very glad to see that such a change was made.

As for humanitarian considerations, we were very concerned that there were restrictions on applicants seeking protection on humanitarian grounds. We are very grateful for the work done by all the political parties, who put the interests and protection of refugees above political interests. We can now say that we support the bill, despite the fact that, in our view, there are still some outstanding issues.

[English]

We are concerned about the one-year bar on the temporary residence permits. Just to outline a few remaining concerns, as I said in French, we are not calling for amendments to this bill because we think it respects a very difficult balance that was made among the political parties, but we are concerned about the temporary resident permits that are being banned for one year. As the Canadian Council for Refugees said, there is no provision for new evidence of risk, and that we think is not Charter-compliant.

We are also concerned about the limitations on new evidence at the refugee appeal division, although we do recognize that significant improvements were made on the version that is in the present law. Section 110 of the present law did not allow for any new evidence. Now there are limitations on new evidence, but we are still concerned that it does not go far enough. We are also concerned about delayed implementation of various parts of the bill. We agree with the point of the Canadian Council for Refugees with regard to designated countries. The Canadian Bar Association believes that there should be no discrimination on the basis of nationality. We are concerned that the process politicizes the refugee determination system by creating this designated class.

However, as I said before, we are pleased that at least everyone will have the right to an appeal. This conforms to the concerns of the United Nations High Commissioner for Refugees on the use of designated safe countries.

Je vais demander à Mitchell Goldberg, qui est membre de l'exécutif de la section du droit de l'immigration et de la citoyenneté de l'ABC, de présenter des observations importantes sur le projet de loi.

[Français]

Mitchell Goldberg, membre de l'Exécutif, Section nationale du droit de l'immigration et de la citoyenneté de l'ABC, l'Association du Barreau canadien : Monsieur le président, l'Association du Barreau canadien croyait au début de ce processus que le projet de loi avait des lacunes assez importantes. Cependant, nous reconnaissons que des amendements importants ont été effectués et d'une façon plus importante, nous voyons que les amendements ont fait en sorte que tous les gens pourraient avoir accès à un appel sur le fond. Il n'y aura pas de restriction même pour des personnes venant des pays désignés. Nous sommes très heureux de voir que ce changement a été apporté.

En ce qui a trait aux considérations humanitaires, nous étions très préoccupés par le fait qu'il y avait des restrictions pour des revendicateurs qui voulaient faire une demande pour des motifs humanitaires. Nous sommes très reconnaissants du travail de tous les partis politiques qui ont mis l'intérêt et la protection des réfugiés au-delà des intérêts politiques. Nous pouvons alors dire que nous appuyons le projet de loi, même s'il y a toujours selon nous, des lacunes qui demeurent.

[Traduction]

L'interdiction d'un an par rapport aux permis de séjour nous inquiète. Pour présenter brièvement quelques questions qui nous préoccupent toujours, je le répète, nous ne vous demandons pas de modifier le projet de loi puisque nous trouvons que les partis politiques ont réussi à surmonter les difficultés et à atteindre un équilibre; or, l'interdiction d'un an en ce qui concerne les permis de séjour nous préoccupe. Comme le Conseil canadien pour les réfugiés vient de le dire, aucune disposition ne prévoit la présentation de nouveaux éléments de preuve pour établir le risque, ce qui, selon nous, va à l'encontre de la Charte.

Nous sommes aussi inquiets des limites imposées par rapport aux nouveaux éléments de preuve présentés à la Section d'appel des réfugiés, bien que nous reconnaissons que des améliorations importantes ont été apportées relativement à la version actuelle de la loi. En effet, l'article 110 de la loi actuelle interdit la présentation de nouveaux éléments de preuve. Cette interdiction a maintenant été levée et des limites imposées, mais nous craignons que les nouvelles mesures ne soient pas suffisantes. Par ailleurs, le délai de la mise en œuvre de diverses parties du projet de loi nous préoccupe. De plus, nous sommes d'accord avec les propos du Conseil canadien pour les réfugiés en ce qui concerne les pays désignés. L'Association du Barreau canadien est contre la discrimination fondée sur la nationalité. Nous craignons qu'avec la création d'une catégorie de pays désignés, on politise le système de détermination du statut de réfugié.

Toutefois, je le répète, nous sommes ravis que tous, du moins, auront droit d'interjeter appel, ce qui répond aux préoccupations du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés au sujet de la désignation de pays sûrs.

We want to highlight three issues for regulations that we hope the Senate might consider in your report. First, in order for there to be a meaningful application on humanitarian grounds, it is not enough to have it remain in the act. If the Canada Border Services Agency were to remove people systematically without giving them a chance to make an application, without giving them a chance to have a decision on their humanitarian grounds application, this would render that part of the law meaningless. Right now, people are able to, most of the time, have a decision made prior to removal. We think it is very important that there be administrative policies in place to protect the rights of people having a humanitarian grounds application.

We also agree that you cannot have an effective system — no matter how well crafted it is, no matter how fair and fast it appears on the face of it — if you do not have merit-based appointments. The Senate and the House of Commons have heard this for years from all sorts of people. I hope we will be the last people to have to say this.

There have been improvements in the system over the years. Both governments have made some steps along these lines. However, I think the Canadian people deserve to have a system that is 100-per-cent merit-based, and refugees desperately need it.

I want to note that the Auditor General issued a report last year in which she indicated that most of the IRB, Immigration and Refugee Board of Canada, reappointments are not based on merit. I think she said that, 56 per cent of the time, the IRB's recommendations are ignored by the minister. She issued that report in April 2009.

We are also concerned about the timelines for the information gathering interview — the refugee protection division and the refugee appeal division. I will not repeat what the Canada Council for Refugees' position is because we share those concerns. That said, I would like to go into more detail about the interview.

I have been recently told that the IRB is budgeting four hours for this 15-day interview. You probably know that, right now, on average, a refugee hearing takes less than three hours. Therefore, the interview itself will likely be longer on average than a hearing.

This brings up a whole bunch of problems. There are the concerns that Ms. Dench raised with regard to fairness for vulnerable people. We share those concerns. There is also the potential here for this process to turn into an administrative swamp where a backlog could grow at that very first stage. We have seen this in the past with the credible basis inquiries. We have seen it in the 1980s with the process whereby there were interviews that were not before the decision maker.

Nous voulons signaler trois points qui devraient faire l'objet de réglementation et qui, nous l'espérons, seront inclus dans le rapport que vous déposerez au Sénat. Premièrement, pour qu'on puisse vraiment présenter des demandes fondées sur des motifs d'ordre humanitaire, il ne suffit pas de ne pas retirer de la loi la disposition à cet effet. Si l'Agence des services frontaliers du Canada renvoyait systématiquement les gens sans leur permettre de faire demande, sans qu'il soit possible qu'une décision soit prise relativement aux demandes fondées sur des motifs humanitaires, cette partie de la loi deviendrait insignifiante. En ce moment, dans la plupart des cas, la décision est antérieure au renvoi. Selon nous, il est très important de mettre en place des politiques administratives pour protéger les droits des personnes qui déposent des demandes fondées sur des motifs d'ordre humanitaire.

Deuxièmement, nous sommes aussi d'accord qu'il est impossible que le système soit efficace — peu importe à quel point il est bien construit ou il semble rapide et juste — si les nominations ne sont pas fondées sur le mérite. Il y a des années que des gens de toutes espèces présentent cet argument au Sénat et à la Chambre des communes. J'espère que nous serons les derniers à avoir à le mentionner.

Au fil des années, des améliorations ont été apportées au système. Les deux gouvernements ont pris des mesures en ce sens. Or, je pense que les Canadiens méritent un système qui soit fondé entièrement sur le mérite, et les réfugiés en ont désespérément besoin.

Je voudrais remarquer que la vérificatrice générale a publié un rapport l'an dernier, dans lequel elle a noté que la plupart des renouvellements de nomination à la CISR, la Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada, ne sont pas fondés sur le mérite. Si je me souviens bien, elle a indiqué que le ministre ignore les recommandations de la CISR 56 p. 100 du temps. Ce rapport a été publié en avril 2009.

Nous nous inquiétons également des délais fixés relativement à l'entrevue de collecte de renseignements pour la Section de la protection des réfugiés comme pour la Section d'appel des réfugiés. Je ne vais pas répéter l'opinion du Conseil canadien pour les réfugiés, car nous partageons ses soucis. Cela dit, j'aimerais parler plus longuement des entrevues.

J'ai appris récemment que la CISR prévoit quatre heures pour l'entrevue après 15 jours. Comme vous le savez probablement, à l'heure actuelle, l'audience moyenne de détermination du statut de réfugié dure moins de trois heures. Ainsi, en moyenne, l'entrevue même sera probablement plus longue que l'audience.

Ce fait pose de nombreux problèmes. Il y a, entre autres, les préoccupations soulevées par Mme Dench au sujet de l'équité pour les personnes vulnérables; nous nous inquiétons aussi à ce sujet. Il est aussi possible que le processus se transforme en marasme administratif et qu'on prenne du retard dès la première étape. C'est ce qui s'est produit lorsqu'on a introduit les enquêtes chargées de statuer sur le minimum de fondement, et aussi dans les années 1980, lorsque des personnes autres que le décideur donnaient des entrevues.

Think about what would happen if a refugee claimant and their counsel contest what was supposedly said at that interview. They will be given electronic copies of the interview, but who will pay for transcripts? Will the IRB member listen to three or four hours of an interview? Will the refugee claimant and their counsel pay for transcripts? There is every potential there for the system to break down.

We hope the interview will be used to schedule, as required in the act, and also to identify vulnerable claimants, to identify people who need designated representatives, perhaps to refer people to counsel if they are unrepresented, and perhaps to help them with questions regarding the forms they have to fill out. We hope that process will be done in a way that will be fast and fair.

The Chair: Thank you both. We are now joined by Mr. Waldman, who comes as an independent lawyer. He received his law degree from Osgoode Hall in Toronto. He practices exclusively in the area of immigration refugee law. He is an author and editor of *Canadian Immigration & Refugee Law Practice*, which has often been cited as an authority by the Federal Court and the Supreme Court of Canada. He has written extensively in the area of the Charter and its impact on the rights of immigrants and refugees. He has written many articles on human rights issues for various newspapers.

Also interesting, he successfully acted as co-counsel for Maher Arar at the public inquiry into the circumstances behind his deportation from the United States to Syria. Welcome. You are on time. We were early. Please go ahead, Mr. Waldman.

Lorne Waldman, Lawyer, as an individual: Thank you for inviting me. I have to say that I find myself in a strange position. Usually when I come to speak before parliamentary committees, I am here to urge the committees to make amendments to the legislation. I thought that would be what might happen this time.

Having said that, due to the parliamentary process and the successful negotiation amongst all of the political parties, what is now before you in the Senate, which I think is a compromise, I am urging the Senate to pass this without amendment. It is the first time I can say this. I have appeared before parliamentary committees since 1976. This is the fifth time I have appeared before either the Senate or the House of Commons, sometimes both, and this is the first time I am making this request.

The bill is not perfect. I think you have heard from the other speakers about things that we might like to see different. However, on balance, I think it is a compromise. The government gave a lot and the opposition parties and the NGOs, non-governmental organizations, gave a lot. At the end of the day, the positive effects of the bill far outweigh the negative ones, in my view. I think it is a compromise that should be embraced by the Senate.

Pensez à ce qui se produira si un demandeur d'asile et son conseil contestent ce qui a prétendument été dit au cours de l'entrevue. Ils recevront des copies électroniques de l'entrevue, mais qui payera les transcriptions? Le membre de la CISR écoutera-t-il une entrevue de trois ou quatre heures? Le demandeur d'asile et le conseil payeront-ils les transcriptions? Nous avons là tous les ingrédients qui pourraient causer l'écroulement du système.

Nous espérons que l'entrevue servira à établir le programme, comme l'exige la loi; à repérer les demandeurs vulnérables et ceux qui nécessitent un représentant désigné; et peut-être à adresser les gens à un conseil s'ils ne sont pas représentés, ainsi qu'à répondre à leurs questions au sujet des formulaires qu'ils doivent remplir. Nous espérons également que le processus sera rapide et juste..

Le président : Merci à vous deux. Nous accueillons maintenant M. Waldman, qui est ici à titre d'avocat indépendant. M. Waldman a fait ses études de droit à Osgoode Hall, à Toronto. Il travaille uniquement dans le domaine du droit de l'immigration et des réfugiés. En outre, il est auteur et rédacteur d'un ouvrage intitulé *Canadian Immigration & Refugee Law Practice*, qui est souvent cité par la Cour fédérale et la Cour suprême du Canada. Il a écrit de nombreux textes au sujet de la Charte et de ses répercussions sur les droits des immigrants et des réfugiés. De plus, ses articles sur les droits de la personne ont été publiés dans divers journaux.

Autre fait intéressant, il a servi avec succès d'avocat adjoint auprès de Maher Arar dans le cadre de l'enquête publique sur les circonstances entourant son expulsion des États-Unis vers la Syrie. Je vous souhaite la bienvenue. Vous êtes à l'heure; nous avons commencé d'avance. Je vous cède la parole, monsieur Waldman.

Lorne Waldman, avocat, à titre personnel : Merci de m'avoir invité à me présenter devant vous. Je dois dire que je me trouve dans une position étrange. Normalement, lorsque je m'adresse aux comités parlementaires, c'est pour leur recommander avec insistance de modifier la loi. C'est ce que je croyais qui se produirait aujourd'hui aussi.

Cela dit, compte tenu du processus parlementaire et du succès des négociations qui ont eu lieu entre tous les partis politiques, je conseille vivement au Sénat d'adopter la mesure qu'il examine actuellement — mesure qui, je crois, constitue un compromis — sans lui apporter d'amendements. C'est la première fois que je peux dire une chose pareille. Je témoigne devant les comités parlementaires depuis 1976; c'est la cinquième fois que je comparais devant le Sénat ou la Chambre des communes, ou les deux, et c'est la première fois que je présente une telle demande.

Le projet de loi n'est pas parfait. Je pense que les autres témoins vous ont parlé des différences qu'on aimerait y voir. Toutefois, à tout prendre, je pense qu'il s'agit d'un compromis. Le gouvernement a fait de nombreuses concessions, et les partis de l'opposition et les ONG, les organisations non gouvernementales, aussi. Au bout du compte, selon moi, les effets positifs du projet de loi sont beaucoup plus nombreux que les effets négatifs. Je pense donc que le Sénat devrait l'adopter.

I think we can learn a lot from the process that occurred in this case. Independent of the content of the bill, the different opposition parties worked together with the non-governmental organizations and experts in the field, sought their advice and proposed amendments. The government was flexible enough to enter into negotiations which came up with a compromise. That is something that could well be emulated in the future, given that it is likely — and may well be — that we will have minority governments for some time to come.

Having said all of that, there are positive aspects of the bill. The creation of a refugee appeal division is something that we, as lawyers and non-governmental organizations, have long advocated for. It is an extremely important achievement. It is important that, if the Senate issues a report, one of the things it should highlight is a need to ensure that the members of the refugee appeal division are the most senior, most experienced and most expert members of the Immigration and Refugee Board. They will be the ones who will be charged with reviewing the decisions by the first-instance decision makers. They should be people with the accumulated expertise and knowledge. I would hope the Senate in its report would comment on the need to ensure that the RAD members are senior.

One of the changes of the bill is switching from Governor-in-Council appointees to public servants at the refugee protection division, which is the first level division that will make the initial claims. This was somewhat controversial. Some of the refugee rights groups and others were concerned about this. The key issue here is that experience in other countries shows that, if the positions are entry-level positions that do not encourage senior qualified people to apply, you tend to get very junior applicants who see it as an entry position into the government and who then leave.

What you want to create is a body of skilled, knowledgeable senior decision makers who develop expertise and who see this as a career they want to stay in for a period of time. The expertise you need to be a competent refugee decision maker is not something you gain overnight; it takes a period of time. This was a matter of some discussion, and I would urge the Senate in its report to encourage the government to ensure that the positions created for refugee protection members are senior enough positions to attract senior applicants who would see this as a career and not just as an entry point into the government.

In terms of the categories, PM-6 is what we were talking about as a minimum entry level for this category. If it is anything less than that, you run the risk of creating decision makers who will not be competent and experienced. As all the speakers have said, that must be the key point.

Je suis aussi d'avis que nous pouvons tirer de nombreuses leçons de la méthode qui a été suivie dans ce cas-ci. Indépendamment du contenu du projet de loi, les différents partis de l'opposition ont collaboré avec les organisations non gouvernementales et les spécialistes dans le domaine; ils leur ont demandé leur avis et ils ont proposé des amendements. De son côté, le gouvernement a fait preuve d'assez d'ouverture pour engager des négociations qui ont mené à un compromis. On pourrait certainement imiter cette démarche dans l'avenir, compte tenu du fait qu'il est fort probable que nous ayons des gouvernements minoritaires pendant encore bien des années.

Cela dit, le projet de loi compte des aspects positifs. Par exemple, il y a longtemps que les avocats et les organisations non gouvernementales recommandent la création d'une section d'appel des réfugiés. Cet accomplissement est extrêmement important. Si le Sénat publie un rapport, l'un des points qu'il devrait souligner, c'est qu'il faudrait absolument que les membres de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié qui ont le plus d'expérience et de compétences dans le domaine soient ceux qui deviennent les commissaires de la Section d'appel des réfugiés. Ce sont eux qui seront chargés de réexaminer les décisions prises en première instance; ils devraient donc avoir une connaissance approfondie du domaine. En somme, j'espère que le Sénat mentionnera dans son rapport le besoin de veiller à ce que les commissaires de la Section d'appel des réfugiés soient des personnes chevronnées.

L'une des modifications apportées par le projet de loi, c'est que les commissaires de la Section de la protection des réfugiés — la section de première instance qui jugera la demande initiale — ne seront plus nommés par le gouverneur en conseil, mais seront plutôt des fonctionnaires. Ce changement était quelque peu controversé et il était source de préoccupation pour certains, notamment pour des groupes de protection des droits des réfugiés. Le problème, c'est que l'expérience d'autres pays montre que si les postes sont de premier échelon et s'ils n'encouragent pas les personnes chevronnées à poser leur candidature, les personnes qui postulent ont tendance à être des débutants qui finissent par partir puisque le poste ne représente pour eux qu'une porte d'entrée dans la fonction publique.

Or, ce qu'il faut créer, c'est un organe formé de décideurs chevronnés et compétents qui acquièrent de l'expérience et pour qui le poste représente une carrière qu'ils veulent poursuivre pendant un certain temps. On ne développe pas les compétences nécessaires pour être un bon décideur en matière du statut de réfugié du jour au lendemain; il faut du temps pour y arriver. Ce point a fait l'objet de discussions, et je conseillerais vivement au Sénat d'encourager dans son rapport le gouvernement à veiller à ce que les postes de commissaires créés pour la Section de la protection des réfugiés soient d'un niveau assez élevé pour attirer des postulants chevronnés pour qui il s'agirait d'une carrière et non seulement d'une façon d'intégrer la fonction publique.

Il faudrait donc un niveau de recrutement minimal de PM-6 pour cette catégorie d'emploi. S'il est plus bas, les décideurs risquent de n'avoir ni les compétences ni l'expérience requises. Comme tous les témoins l'ont dit, cet élément est essentiel.

I am making points here; these are not things in the legislation itself. They are things the Senate can certainly comment on and it would be important that they do.

The second key point with respect to the decision makers is that the process has to be an open one. We have been assured by the chair of the IRB that it would be important. However, I think it is important for the Senate to emphasize the need to try to attract the most qualified and experienced people as possible to apply for these positions through an open competition.

With respect to the safe country of origin list, you have heard some of the speakers suggest that they oppose this list. Quite frankly, I agree. I do not think it is something that is necessary.

Having said that, the government did agree to an extremely important amendment. The original proposal of the safe country of origin list would have had the effect of denying people access to the appeal process. The government compromised by changing the legislation so that everyone gets an appeal, and if you are on the safe country of origin list, the effect of that would be to give you an expedited hearing process. This is in keeping with the recommendation made by the United Nations, who appeared before the House of Commons committee and said if this type of list exists, it should not have the effect of denying access to the appeal.

As I said, I agree that it is probably something I would rather not see in the legislation, but it was part of a compromise. At the end of the day, I would not suggest that you vote against the legislation because it is here.

This is not something in the legislation, but one of the concessions that the government made was to include in the legislation and the accompanying regulations a requirement that there is a committee that recommends to the minister what countries would be on the list and the committee must have independent experts. It is important for the Senate to urge the government to ensure that the experts who are appointed to represent the public interest, and to ensure that only countries that deserve to be on the list are on the list, are competent and qualified experts who have the public's confidence, and there should be some kind of independent appointment process for those experts. Again, this is not something in the legislation, but it is something that would be important for the Senate to point out.

One of the key aspects is a change in the process that calls for an interview followed by a hearing. The time frames are not in the legislation, but the government has told us that target time frames are 15 days for the interview and 90 days for the hearing process. I would urge the Senate to state that those are minimum time periods and that anything short of that would not be acceptable.

The key issue that emerges through all of this is the need to ensure that refugee claimants have adequate legal representation. This is again not something that is part of the legislation itself, but when there have been other major changes to legislation, the government has in the past provided funding for legal aid. We believe it is essential that refugee claimants have competent legal representation, especially within the context of a legal process

À noter que les points que je vous présente ne font pas partie de la mesure législative même; ce sont des questions sur lesquelles le Sénat pourrait certainement se prononcer et devrait le faire.

Le deuxième point important en ce qui concerne les décideurs, c'est que le processus doit être ouvert. Le président de la CISR nous a assurés qu'il s'agirait là d'une priorité. Toutefois, je pense qu'il est important que le Sénat mette l'accent sur le besoin d'essayer d'attirer les personnes les plus qualifiées et chevronnées au moyen d'une compétition ouverte.

En outre, certains intervenants vous ont dit qu'ils s'opposaient à la liste de pays d'origine sûrs. Franchement, je suis d'accord. Je ne crois pas qu'elle soit nécessaire.

Cela dit, il est vrai que le gouvernement a accepté un amendement extrêmement important. La proposition originale relative à la liste de pays d'origine sûrs aurait eu l'effet d'empêcher les gens d'interjeter appel. Toutefois, le gouvernement a consenti à un compromis : il a modifié la mesure législative de façon à ce que tous bénéficient du droit d'appel; si une personne provient d'un pays qui figure sur la liste de pays d'origine sûrs, le processus d'audience sera simplement accéléré. Cette façon de procéder suit la recommandation des Nations Unies, qui ont comparu devant le comité de la Chambre des communes et qui ont déclaré que si une telle liste est utilisée, elle ne devrait pas porter atteinte au droit d'appel.

Je le répète, je préférerais probablement, moi aussi, qu'une telle disposition soit exclue du projet de loi, mais elle fait partie d'un compromis. Tout compte fait, je ne vous suggérerais pas de voter contre la mesure législative parce qu'elle contient cette disposition.

Mon prochain point ne fait pas partie du projet de loi, mais l'une des concessions que le gouvernement a faites, c'est d'inclure dans la mesure législative et dans les règlements connexes l'exigence de créer un comité formé de spécialistes indépendants et chargé de recommander au ministre quels pays inscrire sur la liste. Le Sénat doit absolument conseiller vivement au gouvernement de veiller à ce que les spécialistes nommés pour représenter l'intérêt public et pour faire en sorte que la liste ne contienne que des pays qui méritent la désignation — que ces spécialistes, donc, soient compétents et qualifiés, que la population leur fasse confiance, et qu'ils soient nommés au moyen d'un processus indépendant. Je le répète, ce point ne fait pas partie de la mesure législative, mais il importe que le Sénat le souligne.

L'un des changements principaux apportés au processus, c'est qu'on donnera une entrevue qui sera suivie d'une audience. Les délais prévus ne sont pas donnés dans le projet de loi, mais le gouvernement nous a dit qu'il visait 15 jours pour l'entrevue et 90 pour l'audience. Je conseille vivement au Sénat de déclarer qu'il s'agit là de périodes minimales et que des délais plus courts seraient inacceptables.

L'élément clé qui ressort de tout cela, c'est le besoin de veiller à ce que les demandeurs d'asile soient représentés de façon adéquate sur le plan juridique. Ce point ne fait pas partie, lui non plus, de la mesure législative; or, lorsque des modifications importantes ont été apportées à la loi par le passé, le gouvernement a versé des fonds dans l'aide juridique. À mon avis, il est essentiel que les demandeurs d'asile soient représentés par un conseil compétent, surtout dans le

where interviews will be conducted within 15 days. I would urge the Senate to note the need to ensure that legal aid is made available to refugee claimants.

Having said that, as with everything, this legislation was a compromise. Some of us here on the panel could tell you long stories about how we worked with the opposition and with the government to try to come up with a compromise. It is not perfect, it does not have everything we want, but as Mr. Goldberg said, on balance, we support it and we would ask you to pass it.

The Chair: Thank you very much to all of you. We will now carry on a dialogue with the members of the committee. I will start off with a couple of questions.

Ms. Dench, you spent a fair bit of time talking about the 15 days, yet the legislation clearly says at the earliest 15 days, so there is a provision for a longer period of time if some of the conditions that you talked about prevail. Does that not cover the situations you are concerned about?

Ms. Dench: I think we are speaking to our concerns about how it will be implemented. It says no sooner than 15 days, and as you point out, the law therefore provides for it to be potentially postponed because a lawyer is not present, or postponed because a claimant needs more time to get herself ready.

However, it depends on how it is interpreted and how it is implemented. We had a meeting of the Immigration and Refugee Board consultative committee last week, where we were told that Parliament is giving a very clear message that they want the process to be extremely fast. They were not seeing that they could interpret the law in such a way as you are suggesting.

The Chair: This morning, the minister said he wanted a system that is fast and fair. You are saying that you are concerned there is too much focus by officials on being fast and not enough on being fair. Is that right?

Ms. Dench: Yes, and we are hoping that the Senate will ensure that we do not lose the emphasis on fairness and that fairness not be sacrificed for the goal of fast.

The Chair: You also indicated a concern about changes of conditions in various countries. Again, the minister this morning said that he can act fast if there are changing conditions in countries. The political situation can change, and they need to be on top of that in order to ensure they are not sending people back to a condition that may not have existed earlier in the process. Does this not cover that problem?

contexte d'un processus juridique dans le cadre duquel des entrevues ont lieu dans un délai de 15 jours. Je recommande donc fortement au Sénat de souligner le besoin de faire en sorte que les demandeurs d'asile aient droit à de l'aide juridique.

Cela dit, comme toute chose, la mesure législative est le fruit de concessions. D'autres témoins ici présents pourraient vous en dire long sur tout le travail que nous avons fait avec les partis de l'opposition et le gouvernement pour tenter d'en arriver à un compromis. Le projet de loi n'est pas parfait, il ne contient pas toutes les dispositions que nous aimerions y trouver, mais, comme M. Goldberg l'a dit, tout bien considéré, nous l'appuyons et nous vous demandons de l'adopter.

Le président : Merci beaucoup à tous. Nous allons maintenant ouvrir une discussion avec les membres du comité. Je vais commencer avec deux ou trois questions.

Madame Dench, vous avez parlé assez longuement des 15 jours; pourtant, la mesure législative stipule clairement que la période de 15 jours représente le délai minimal. Il y a donc une disposition qui prévoit le prolongement du délai si certaines des conditions dont vous avez parlé sont présentes. Cette disposition ne permet-elle pas de traiter des situations qui sont pour vous source de préoccupation?

Mme Dench : Je pense que ce dont nous parlons et ce qui nous préoccupe, c'est la façon dont la mesure législative sera mise en œuvre. La loi précise que le délai minimal est de 15 jours; ainsi, comme vous l'avez dit, elle prévoit la possibilité de prolonger le délai en raison de l'absence d'un avocat ou dans le cas où la demandeur a besoin de plus de temps pour se préparer.

Toutefois, tout dépend de la façon dont on interprète la loi et dont on l'applique. Le comité consultatif de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié a tenu une séance la semaine dernière, dans le cadre de laquelle on nous a dit que le Parlement montre clairement qu'il veut que le processus soit extrêmement rapide. Pour cette raison, les membres du comité ne croient pas qu'il sera possible pour eux d'interpréter la loi de la manière que vous venez de suggérer.

Le président : Ce matin, le ministre nous a affirmé qu'il voulait que le système soit rapide et juste. Ce que vous nous dites, c'est que vous vous inquiétez que les agents du gouvernement se concentrent trop sur la rapidité, au détriment de l'équité. Est-ce bien cela?

Mme Dench : Oui, et nous espérons que le Sénat s'assurera qu'on ne perde pas de vue l'équité et qu'elle ne soit pas sacrifiée pour le bien de la rapidité.

Le président : Vous avez aussi mentionné que vous vous inquiétez au sujet des changements de conditions dans divers pays. Encore une fois, le ministre a dit ce matin qu'il peut agir rapidement si la situation dans un pays change. Il est toujours possible qu'il se produise des revirements dans la situation politique, et on doit toujours surveiller ces choses de près afin de ne pas renvoyer des gens dans un endroit où les conditions ne sont plus ce qu'elles étaient au début du processus. Cette possibilité ne règle-t-elle pas la question?

Ms. Dench: If you are referring to the section in the bill that allows the minister to designate a specific country that would be exempt from the 12-month rule that denies one access to the pre-removal risk assessment, what they have in mind there, undoubtedly, is a change of situation in the country of origin, a change in government or other dramatic political condition.

That will address many people's situations, but the remaining concern is for people who are not affected by a generalized change in conditions but a personal change in conditions. There is not a provision in the bill that allows the minister to exempt an individual because the individual situation has changed.

I provided the example of an individual whose family members had been arrested. It is not the sort of generalized situation of change that would lead the minister to say everyone from this country should now get access to the pre-removal risk assessment, but what about that one claimant who has now received terrifying news that reinforces her fears that she will be put in jail? In fact, if someone looked at it, they might well agree she will be put in jail, yet there is no provision in the bill, as it stands, that would allow her to have those risks assessed.

The Chair: Not even in the human and compassionate area? I sensed that everything was covered one way or the other here.

Ms. Dench: As I say, it is not something that will likely affect a large number of people. There was one amendment brought forward by one of the opposition parties that would have allowed for some kind of reopening at the board so that one could make an application and put in information to say this is what has happened, my family members are now in jail, please take a look at this. However, that amendment did not go through.

There is the option of making an application for humanitarian and compassionate; however, there is no stay of removal in the meantime, and the bill has also specifically said that humanitarian and compassionate decision makers should not consider section 96 or 97 factors, which are the refugee definition and the other risks if you are returned. Therefore, you would be in a difficult situation in which you have new evidence that proves you are a refugee, yet the law says you are not supposed to make reference to the refugee definition when making submissions under humanitarian and compassionate.

The Chair: Do any of other panelists have any comment on this concern?

Mr. Waldman: I think there is validity to the concern in the sense that this appears to be an area where there might arise a circumstance that one will fall within this very narrow gap. We have to consider that.

Mme Dench : Si vous parlez de l'article du projet de loi qui permet au ministre de désigner un pays donné qui serait exempté de l'interdiction de 12 mois qui empêche de mener un examen des risques avant renvoi, ce dont on parle là, sans doute, c'est d'un changement dans la situation du pays d'origine, un changement de gouvernement ou un autre événement politique important.

Cet article permettra de traiter de nombreux cas, mais nous continuons à nous inquiéter pour les gens qui ne sont pas touchés par un changement généralisé des conditions, mais plutôt par un changement dans leur situation personnelle. En effet, le projet de loi ne contient aucune disposition qui permette au ministre d'exempter une personne parce que sa situation à elle a changé.

J'ai donné l'exemple d'une personne dont les membres de la famille ont été arrêtés. On n'a pas affaire ici au genre de changement généralisé de la situation qui pousserait le ministre à déclarer que toutes les personnes originaires de ce pays devraient maintenant être admissibles à l'examen d'évaluation des risques avant renvoi; or, qu'en est-il de la demandeur qui vient de recevoir des nouvelles terrifiantes qui renforcent sa peur d'être d'emprisonnée? En fait, quelqu'un qui examinerait sa situation pourrait bien être d'accord que la demandeur risque d'être emprisonnée; or, sous sa forme actuelle, le projet de loi ne contient aucune disposition qui permette à la demandeur de faire évaluer ses risques.

Le président : Même pas en vertu des dispositions visant les motifs d'ordre humanitaire? J'avais l'impression que la mesure législative prévoyait toutes les situations, d'une façon ou d'une autre.

Mme Dench : Je le répète, très peu de personnes risquent d'être touchées par ce dont nous parlons. L'un des partis de l'opposition a proposé un amendement qui aurait permis une certaine réouverture à l'échelle de la commission grâce à laquelle il aurait été possible pour quelqu'un de présenter une demande et de fournir des renseignements pour expliquer sa situation, par exemple, pour dire : « Les membres de ma famille ont été emprisonnés; s'il vous plaît, examinez mon dossier. » Toutefois, l'amendement a été rejeté.

Il est possible de faire une demande fondée sur des motifs d'ordre humanitaire; or, on n'accorde pas de sursis de renvoi dans l'intervalle, et le projet de loi précise également que la personne chargée de juger une demande fondée sur des motifs humanitaires ne peut pas tenir compte des facteurs énumérés aux articles 96 et 97, c'est-à-dire de la définition du terme « réfugié » et des autres risques que comporte le renvoi. Ainsi, le demandeur se trouverait dans une situation difficile puisqu'il aurait de nouveaux éléments de preuve pour montrer qu'il est un réfugié, mais la loi stipule qu'il ne doit pas mentionner la définition de ce terme dans le cadre d'une demande fondée sur des motifs d'ordre humanitaire.

Le président : Y a-t-il d'autres témoins qui aimeraient se prononcer sur la préoccupation en question?

M. Waldman : Je trouve la préoccupation fondée, car il semble possible que quelqu'un soit laissé pour compte en raison de cette très petite lacune dans la mesure législative. Nous devons considérer cette possibilité.

The bill allows the minister, if there is a change in country conditions, to exempt those people from the one-year bar. You have a right to make an application on humanitarian grounds on an individualized basis, and that covers most. However, there may be the case where an individual has an issue of risk that is excluded because of the amendment and does not come within the change in general conditions. I believe that if such a circumstance arose, there would be a legal remedy available under the Charter. Ultimately, it is quite clear under the Charter of Rights that we cannot move someone to a country where he or she would be at risk. If that circumstance arises as a factual question — it may or may not — if I were the person's counsel, I would make an application under the Charter. I think it would be difficult for a court to sanction the deportation of someone in the face of credible evidence that they would be at risk. The Charter is the ultimate remedy available in that kind of situation.

Senator Plett: I agree with Mr. Waldman and Mr. Goldberg that the bill is not perfect, but 308 parliamentarians worked long and hard at reaching a compromise. I liked the bill better before the compromises, so we at least agree that it is not perfect. However, there were compromises made and I appreciate that we have something.

Prior to coming to the Senate, I spent about seven years travelling coast to coast to coast and had the opportunity to talk to refugees and immigrants across the country. I know this might sound partisan, but I heard repeatedly what a wonderful job this government was doing for the immigrants and refugees in our country. I heard that when in Vancouver speaking to the wonderful Chinese and Korean communities there, when in Brampton speaking to the Sikh community there, et cetera. I repeatedly heard praise for our immigration minister, who has been at this job for a little over a year.

My questions are directed to Ms. Dench's organization.

In the time that Minister Kenney has been in charge of immigration, can you think of something he has done that is praiseworthy? I get the feeling that your organization has feelings of negativity toward the government and the immigration minister.

I will ask my second question before you respond to the first.

Your organization has long advocated an increase in the number of refugees resettled by Canada and for increases to the refugee assistance program, but when Minister Kenney announced a 20 per cent increase in the target for resettled refugees and a 20 per cent increase in the refugee assistance program, you were critical. In fact, you said that it was, and I quote, "extremely disrespectful."

Why would you attack the government for doing what you asked it to do? In your opinion, do most private sponsorship agreement holders agree with you that increasing the number of privately sponsored refugees Canada accepts is, in your words, extremely disrespectful?

Le projet de loi permet au ministre d'exempter les personnes concernées de l'interdiction d'un an dans le cas où il y a un changement dans les conditions du pays. De plus, chaque personne a le droit de faire une demande fondée sur des motifs d'ordre humanitaire; la plupart des cas peuvent entrer dans cette catégorie. Toutefois, il est possible qu'une personne coure un risque qui est exclu en raison de la modification et qui n'est pas lié à un changement dans la situation générale. À mon avis, si un tel cas se présentait, la Charte permettrait un recours judiciaire. Au bout du compte, la Charte des droits et libertés stipule clairement qu'on ne peut pas renvoyer une personne dans un pays où elle serait menacée. Si la question factuelle se posait — ce qui pourrait arriver ou non — et que j'étais l'avocat de la personne concernée, je ferais une demande en vertu de la Charte. Il serait difficile pour un tribunal d'autoriser l'expulsion d'une personne qui présente des preuves crédibles de risque. Ainsi, dans une situation de ce genre, la Charte offre le recours ultime.

Le sénateur Plett : Je suis d'accord avec MM. Waldman et Goldberg que le projet de loi n'est pas parfait, mais 308 parlementaires ont travaillé longtemps et fort pour trouver un compromis. Personnellement, je préférerais le projet de loi avant qu'on y apporte les changements; au moins, nous nous entendons qu'il n'est pas parfait. Or, on a fait des concessions, et je suis heureux que nous ayons une mesure législative en main.

Avant de siéger au Sénat, j'ai voyagé pendant environ sept ans d'un océan à l'autre et j'ai eu l'occasion de discuter avec des réfugiés et des immigrants partout au pays. Ma prochaine observation semblera peut-être partielle, mais on m'a dit à maintes reprises que le gouvernement fait un travail incroyable pour les immigrants et les réfugiés de notre pays. On me l'a dit à Vancouver, dans le cadre de discussions avec les admirables communautés chinoise et coréenne; à Brampton, avec la communauté sikhe; et à bien d'autres endroits encore. Nombreux sont ceux qui ont fait l'éloge du ministre de l'Immigration, qui occupe son poste depuis un peu plus d'un an.

J'adresse mes questions à l'organisme de Mme Dench.

Depuis que le ministre Kenny est responsable de l'immigration, pouvez-vous nous dire quelque chose qu'il a fait qui mériterait des félicitations? J'ai l'impression que votre organisme a du ressentiment vis-à-vis du gouvernement et du ministre de l'Immigration.

Je vais vous poser ma deuxième question avant que vous répondiez à la première.

Votre organisme a longtemps prôné l'augmentation du nombre de réfugiés réinstallés par le Canada et l'augmentation du budget du Programme d'aide au rétablissement, mais lorsque le ministre Kenney a annoncé une hausse de 20 p. 100 du nombre visé de réfugiés réinstallés et de 20 p. 100 du budget du Programme d'aide au rétablissement, vous avez émis des critiques. En fait, vous avez dit, et je vous cite, que c'était « extrêmement irrespectueux ».

Pourquoi attaqueriez-vous le gouvernement alors qu'il fait quelque chose que vous lui avez demandé de faire? Selon vous, est-ce que la plupart des signataires privés d'entente de parrainage sont de votre avis, à savoir que l'augmentation du nombre de réfugiés parrainés par le secteur privé que le Canada accepte est, comme vous l'avez dit, extrêmement irrespectueuse?

Ms. Dench: For clarification on the last point, I think the words are taken slightly out of context. I never said that it was disrespectful to increase the numbers of refugees being resettled. In fact, we were delighted, and I would say that we are very grateful to the current minister for his interest in resettled refugees. We wish to see an increase in the numbers of refugees resettled.

What I said was disrespectful was that the initial release put out by the minister contained an error. I am sure it was not the minister's fault personally, but it suggested that the refugees who were intending to come would be visa-office-referred refugees, and I said it would be disrespectful to make an announcement, which would involve enormous expense from the private sponsors, without first consulting the private sponsors. I asked the private sponsors whether they knew they would now be responsible to pay to bring in the extra refugees that would be selected by the government rather than by the private sponsors, and they said they had not been consulted.

It turned out that it was a mistake in the press release, and the press release was corrected. Of course, that changed the picture entirely.

Senator Plett: I am sure you issued a press release apologizing for your comments.

Ms. Dench: We did not issue a press release initially. Also, the minister never issued a press release to apologize for the error in his press release.

Senator Plett: You are suggesting that you were misquoted, and I am not sure that you were, and now you are saying you know that the press release was in error.

The Chair: We are getting off the topic of Bill C-11.

Ms. Dench: I wrote to the minister's office to explain the circumstances and to apologize for any misunderstanding.

The Chair: I will now go to Senator Jaffer from British Columbia.

Senator Jaffer: I want to recognize the tremendous work that the Canada Council for Refugees does and to thank you personally for the great work you do. I have worked with you for many years. The points you have raised today are very important, and I thank you for that.

I would like a clarification from all of you. I understand that, in 2004, the backlog was 20,000 refugees and that now it is 60,000. What went wrong with the system since 2004? Why is there such a tremendous backlog?

Mr. Goldberg: The backlog was essentially eliminated by 2006 and then the new government almost stopped making new appointments, to the point where up to 40 per cent of the positions on the Immigration and Refugee Board were left vacant,

Mme Dench: Au sujet du dernier point, il convient de préciser que mes paroles ont été citées légèrement hors de leur contexte. Je n'ai jamais dit que d'augmenter le nombre de réfugiés réinstallés était irrespectueux. En fait, nous en étions ravis, et je dirais que nous sommes reconnaissants de l'intérêt que le ministre porte aux réfugiés réinstallés. Nous souhaitons que le nombre de réfugiés réinstallés augmente.

Ce que j'ai qualifié d'irrespectueux, c'était que la première publication du ministre contenait une erreur. Je suis certaine que le ministre n'en était pas personnellement responsable, mais on laissait entendre que les réfugiés qui avaient l'intention de demander l'asile ici seraient des réfugiés recommandés par le bureau des visas, et j'ai dit que ce serait irrespectueux de faire une annonce qui exigerait des dépenses énormes des parrains privés sans les consulter d'abord. J'ai demandé aux parrains privés s'ils savaient qu'ils devraient désormais assumer les coûts pour faire venir les réfugiés supplémentaires qui seraient choisis par le gouvernement et non pas par les parrains privés, et ils ont répondu qu'ils n'avaient pas été consultés.

Il s'est avéré qu'une erreur s'était glissée dans le communiqué de presse, et le communiqué a été corrigé. Bien entendu, cela a complètement changé la donne.

Le sénateur Plett: J'imagine que vous avez publié un communiqué de presse pour vous excuser de vos commentaires.

Mme Dench: Nous n'en avons pas émis de prime abord. Le ministre n'a jamais non plus publié de communiqué de presse pour s'excuser de l'erreur que contenait son communiqué de presse.

Le sénateur Plett: Vous prétendez avoir été mal citée, et je n'en suis pas convaincu. Ensuite, vous dites savoir que le communiqué de presse contenait une erreur.

Le président: Nous nous éloignons du sujet, soit le projet de loi C-11.

Mme Dench: J'ai écrit au bureau du ministre pour expliquer les circonstances de mes commentaires et pour m'excuser de tout malentendu.

Le président: Je passe la parole au sénateur Jaffer, de la Colombie-Britannique.

Le sénateur Jaffer: J'aimerais souligner le travail formidable du Conseil canadien pour les réfugiés et vous remercier personnellement de votre excellent travail. J'ai travaillé avec vous durant de nombreuses années. Les points que vous avez soulevés aujourd'hui sont très importants, et je vous en remercie.

J'aimerais que vous me précisiez quelque chose. En 2004, je comprends que le nombre de demandes d'asile en souffrance était de 20 000, et qu'il est maintenant de 60 000. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans le système depuis 2004? Pourquoi le nombre de demandes d'asile en souffrance est-il si énorme?

M. Goldberg: Il n'y avait pratiquement plus de demandes d'asile en souffrance en 2006, puis le nouveau gouvernement a presque arrêté de nommer de nouvelles personnes, à un point tel que jusqu'à 40 p. 100 des postes de la Commission de

and this created a new backlog. There were other factors, but that was the most important.

To the credit of Minister Kenney, when he was appointed minister, he made a great number of appointments and we got very close to a 100 per cent complement, but by that point the damage was done and a new backlog had unfortunately been created.

Senator Jaffer: Thank you for that clarification.

Mr. Waldman, you have suggested that this is a compromise and a good start to move on to the next stage of this process. Do you think that we should suggest a review in a year, perhaps, of how the new system is working out, with a report to Parliament on how things are going, what is happening with the backlog and some of the concerns that have been raised today?

Mr. Waldman: Having appeared with the CBA at the parliamentary review of the anti-terrorism legislation, I think it is always a good idea for Parliament to review whether the legislation has had the effect that it was intended to have, and whether issues have arisen that need to be addressed. Some of the speakers have already indicated some of their concerns. If I remember correctly, this has arisen in other cases, and I believe that you do not need to make an amendment to the legislation, but rather that you can make a resolution of the committee to that effect. If I recall correctly, you could invite speakers to your committee in a year or two to review how the legislation is being implemented.

You must remember, however, that if the bill is passed, parts of it will be proclaimed immediately but other parts will not be proclaimed for between one and two years, so any review of the legislation would have to wait until the bill has been implemented. I think a year after the bill has been implemented would be a good time to take stock. I am sure that issues will arise.

Part of what has happened in the past is we wait too long to detect the problems. By the time we get around to looking at how things are moving, huge problems have arisen and it becomes much more difficult to fix them. It is a very useful suggestion to make a recommendation to the Senate that a year after implementation, the Senate conduct hearings to see how effective the new legislation is — how it is working and what concerns the NGO community and others have about how it is being implemented.

Senator Jaffer: I commend the minister for bringing the appeal process; I am happy about that, but that will not be implemented for two years. We understand a new process has to be put in place. I would have preferred a year, but the process will not be in place for two years.

What happens in the meantime? There will be no appeals for the next two years, right?

Mr. Goldberg: That is right, and I think that is a very serious concern. The concern that human rights' organizations, lawyers' groups and advocates have had for many years will remain for

l'immigration et du statut de réfugié étaient laissés vacants, et cela a provoqué de nouveau l'accumulation des demandes. D'autres facteurs étaient en cause, mais c'était le plus important.

Lorsque le ministre Kenney a été nommé ministre, il a le mérite d'avoir nommé un grand nombre de personnes, ce qui a eu pour effet de pourvoir presque tous les postes, mais le mal était déjà fait et les nouvelles demandes d'asile s'étaient malheureusement accumulées.

Le sénateur Jaffer : Merci de cette précision.

Monsieur Waldman, vous avez prétendu que c'était un compromis et une bonne base en prévision de la prochaine étape de ce processus. Croyez-vous que nous devrions suggérer dans un an, par exemple, d'examiner de quelle manière le nouveau système fonctionne et de soumettre un rapport au Parlement sur la manière dont les choses vont, sur ce qui advient des demandes d'asile en souffrance et de certaines inquiétudes qui ont été mentionnées aujourd'hui?

M. Waldman : Étant donné que j'ai témoigné avec l'ABC à l'examen parlementaire de la loi sur l'antiterrorisme, je crois que c'est toujours une bonne idée que le Parlement examine si la loi a eu l'effet escompté et si la loi a causé des problèmes qui doivent être corrigés. Certains témoins ont déjà fait part de leurs inquiétudes. Si ma mémoire est bonne, cela est survenu dans d'autres cas, et je crois que vous n'avez pas besoin de modifier la loi. Vous pouvez adopter une résolution du comité à cet égard. Si je me souviens bien, vous pourriez inviter les témoins au comité dans une année ou deux pour examiner de quelle manière la loi est appliquée.

Cependant, vous devez vous rappeler que si le projet de loi est adopté, des articles seront promulgués immédiatement, mais d'autres le seront que dans un an ou deux. Donc, il faudrait attendre que le projet de loi soit mis en œuvre avant de procéder à l'examen de la loi. Je crois que l'examen devrait avoir lieu un an après la mise en œuvre du projet de loi. Je suis certain que des problèmes auront fait surface.

Ce qui s'est passé en partie par le passé, c'est que nous avons attendu trop longtemps avant de déceler les problèmes. Lorsque nous sommes rendus à nous pencher sur la question, des problèmes énormes ont déjà fait surface, et il devient alors beaucoup plus difficile de les corriger. Il s'agit d'une suggestion très pertinente que de recommander au Sénat de procéder à des audiences un an après la mise en œuvre pour évaluer l'efficacité de la nouvelle loi — si elle s'applique bien et si les ONG et les autres ont des inquiétudes quant à sa mise en œuvre.

Le sénateur Jaffer : Je félicite le ministre pour la création du processus d'appel; j'en suis ravie, mais il ne sera mis en place que dans deux ans. Nous comprenons qu'un nouveau processus doit être instauré. J'aurais préféré que cela prenne un an, mais le processus ne sera mis en place que dans deux ans.

Que se passe-t-il entre-temps? Il n'y aura pas d'appels pour les deux prochaines années, n'est-ce pas?

M. Goldberg : C'est exact, et je crois que c'est un problème très sérieux. Ce que les organisations de protection des droits de la personne, les groupes d'avocats et les défenseurs ont décrié depuis

two years. Life and death decisions are being made and there is no appeal on the merits until the new bill is implemented. That is a very serious concern.

We hope that the minister will use his powers to provide maximum flexibility in terms of looking at applications on humanitarian grounds, pre-removal risk assessments and temporary resident permits, et cetera. Many tools are available that are, in our opinion, poorly used or inefficiently used that hopefully can help mitigate the damage that will continue to go on for the next two years.

The Chair: This morning, I raised with the minister this matter that parts of this bill will come into effect immediately, parts of it not for a couple of years and one part of it even for three years. He indicated today that it is his goal to get the whole system into effect within a 12- to 18-month period. I will just pass that on.

Do you have anything further, Senator Jaffer?

Senator Jaffer: If I may, did either of you want to speak about the appeal process and the concerns? More than the appeal process, you did mention the humanitarian compassionate process, but the thing that concerns me is that you have to show hardship and not refer to the original application. I understand, if I am not mistaken, that you have to show further hardship and not refer to your original claim. May I get your comments on that?

Mr. Waldman: This amendment was a compromise. The government's view was that, given that persons would get a refugee claim, where issues related to risk as understood in the definition would be considered, there was no need to have that as part of the humanitarian and compassionate review. There is some logic behind that. Aside from the situation that Ms. Dench mentioned, where there is a change that occurs after the refugee decision, it makes sense to have an expert refugee body make those types of decisions.

The concern, however, was there has been a recognition in the jurisprudence, and also by those of us who work in the field, that there are people who assert risks that do not come within the refugee definition. The refugee definition is basically it has to be a particularized risk directed at you. There are some exceptions, but that is the general concept. There are some situations where the refugee board will find you may be at risk, but it is a risk that is faced by everyone; it is a generalized risk.

The jurisprudence has excluded that from the refugee definition. The concern we had with the way the bill was drafted was that we were worried that, if you exclude any consideration of risk from the H & C, that would get lost. Now the rule is, if it is something that is not a particular risk, it is not part of the refugee system, but it can be considered in the humanitarian application. The introduction of the amendment

tant d'années se poursuivra encore deux ans. Des décisions de vie ou de mort sont prises, et aucun appel sur le bien-fondé de la demande ne sera possible jusqu'à la mise en œuvre de la nouvelle loi. Il s'agit d'un problème très sérieux.

Nous espérons que le ministre utilise ses pouvoirs pour assurer un maximum de flexibilité quant à l'étude des demandes en ce qui concerne les motifs d'ordre humanitaire, l'examen des risques avant renvoi et les permis de séjour temporaire, et cetera. Selon nous, il existe de nombreux outils disponibles qui sont mal utilisés ou qui le sont inefficacement et qui pourraient, avec un peu de chance, aider à réduire les préjudices qui continueront d'être infligés au cours des deux prochaines années.

Le président : Ce matin, j'ai porté à l'attention du ministre que des articles de ce projet de loi entreraient en vigueur immédiatement, d'autres, dans un an ou deux, et pour une partie, il faudra même trois ans. Il a indiqué aujourd'hui qu'il vise à ce que tout le système soit en place d'ici 12 à 18 mois. Je voulais simplement en informer le comité.

Avez-vous quelque chose à ajouter, sénateur Jaffer?

Le sénateur Jaffer : Si vous me le permettez, est-ce que l'un d'entre vous voudrait parler du processus d'appel et des inquiétudes? Plus important encore, vous avez mentionné le processus d'ordre humanitaire, mais ce qui m'inquiète, c'est qu'on doit démontrer les préjudices et ne pas se référer à la demande originale. Si je ne m'abuse, on doit démontrer davantage de préjudices et ne pas se référer à sa demande originale. Quels sont vos commentaires à cet égard?

M. Waldman : Cette modification était un compromis. Selon le gouvernement, étant donné que les personnes rempliraient une demande d'asile, au cours de l'étude de laquelle les craintes quant aux risques mentionnés dans la définition seraient examinées, il n'était pas nécessaire de l'inclure dans l'examen des considérations humanitaires. Il existe une certaine logique derrière tout cela. Outre la situation que Mme Dench a mentionnée, où un changement survient après que la décision sur le statut de réfugié est rendue, il paraît logique qu'un groupe de spécialistes sur les réfugiés prennent de telles décisions.

Cependant, le problème, c'était que la jurisprudence et ceux d'entre nous qui travaillent dans le domaine reconnaissent que certaines personnes évaluent des risques qui ne se retrouvent pas dans la définition de réfugié. La définition de réfugié stipule qu'il doit s'agir d'un risque particulier à l'égard de sa personne. Il existe certaines exceptions, mais il s'agit du concept général. Il arrive parfois que la commission du statut du réfugié confirme que la vie de la personne peut être menacée, mais il s'agit d'un risque auquel tout le monde fait face. Il s'agit d'un risque général.

La jurisprudence a exclu cet élément de la définition de réfugié. En ce qui concerne la façon dont le projet de loi était rédigé, nous craignons que, si on ne considérait plus les risques dans les motifs d'ordre humanitaire, cela soit perdu. En ce moment, s'il ne s'agit pas d'un danger particulier, la loi dit que cela ne fait pas partie du système d'octroi de l'asile, mais cela peut être pris en compte dans la demande de statut de réfugié pour des considérations

that said that, notwithstanding, you can consider anything that is related to the refugee definition — you can consider hardship — was intended to cover those generalized risk situations.

I think it probably does succeed in doing that. Again, it was a compromise, but I think it works to alleviate many of the concerns we had over that particular change.

Senator Jaffer: May I come on a second round?

The Chair: There is no one left on my list, so you might as well keep going.

Senator Jaffer: Ms. Dench or Ms. McWeeny, did you have any comments to make on that?

Elizabeth McWeeny, Past President, Canadian Council for Refugees: I would like to respond to Senator Plett's comments earlier, particularly around the response that the CCR gave to the announcement on the increased resettlement. Certainly, we have always advocated for increased numbers for resettlement.

In addition to what Ms. Dench and others have already said, we were also concerned about the linkage between that announcement and the conditionality of getting the legislation through, getting the reforms through on the protection side. In our mind, those two should never be linked. Protection is a right; asylum is a right. Resettlement is something we do as responsibility sharing with other nations. It is in addition to, but not conditional or contingent on, our obligations for protection.

When the two announcements were made one day after the other, with very strong remarks from the minister around we will get the resettlement when we get the reform, that caused us quite a bit of concern.

With respect to have we found anything to praise the minister? You do not want to go there? Fine.

The Chair: No, we have gone through that conversation. Let us stick to Bill C-11.

Ms. McWeeny: In terms of Bill C-11, one of the other things we probably should be looking at very carefully is going back, again, to the timelines. I am a sponsorship agreement holder, but I also work with refugees in protection.

To really emphasize the 15-day thing, I interview refugee claimants when they first come to the office; and my first opening line is, "Why should Canada accept you as a refugee? Tell me what has happened to you." You might get one sentence. It takes a very long time for some people to be able to tell their story.

They do not even trust themselves to be able to speak the words; it is not just about trusting the person they are telling it to. We have to be very sensitive to the fact that some people cannot say what has happened to them until there is a certain level of comfort with the interviewer, with the people who are helping

humanitaires. Néanmoins, l'ajout de la modification qui dit qu'on peut considérer tout ce qui se retrouve dans la définition de réfugié — on peut considérer les difficultés — visait à pallier les situations où des risques généraux sont en cause.

Je crois que c'est probablement efficace. Encore une fois, c'était un compromis, mais je crois que cela réussit à calmer les inquiétudes que nous avions au sujet de cette modification.

Le sénateur Jaffer : Puis-je commencer la deuxième série de questions?

Le président : Il ne reste personne sur ma liste. Vous pouvez donc poursuivre.

Le sénateur Jaffer : Mmes Dench ou McWeeny, voudriez-vous dire quelque chose?

Elizabeth McWeeny, ancienne présidente, Conseil canadien pour les réfugiés : J'aimerais répondre au commentaire fait plus tôt par le sénateur Plett, plus précisément ses propos sur la réponse du CCR au sujet de l'annonce de l'augmentation du nombre de réinstallations. Il est évident que nous avons toujours souhaité une augmentation du nombre de réinstallations.

En plus de ce que Mme Dench et les autres ont déjà dit, nous étions également inquiets du lien entre cette annonce et le processus pour faire adopter ce projet de loi et les modifications en matière de protection. Selon nous, ces deux choses ne devraient jamais être associées. La protection est un droit, tout comme l'asile. La réinstallation est une responsabilité partagée avec d'autres pays. C'est en plus de nos obligations en matière de protection, mais cela n'y est pas conditionnel ou n'en dépend pas.

Lorsque les deux annonces ont été faites à une journée d'intervalle et que le ministre a fortement insisté sur le fait que les réinstallations auront lieu en même temps que la réforme, cela nous a passablement inquiétés.

Avons-nous trouvé une action du ministre qui mériterait des félicitations? Voulez-vous que nous lancions le débat? D'accord.

Le président : Non, cette conversation est terminée. Tenons-nous-en au projet de loi C-11.

Mme McWeeny : Pour ce qui est du projet de loi C-11, l'une des choses que nous devrions probablement regarder plus attentivement, c'est les échéanciers. Je suis une signataire d'entente de parrainage, mais je travaille également avec les réfugiés en matière de protection.

Pour vraiment expliquer l'échéancier de 15 jours, je fais passer une entrevue aux demandeurs d'asile lorsqu'ils se présentent pour la première fois au bureau. Je débute en leur demandant : « Pourquoi le Canada devrait-il vous accorder l'asile? Racontez-moi votre histoire. » Il se peut qu'ils répondent en une phrase. Certaines personnes ont besoin de beaucoup de temps avant d'être en mesure de raconter leur histoire.

Ils n'ont même pas confiance en leurs capacités pour pouvoir raconter leur histoire; il ne s'agit pas seulement du fait qu'ils ne font pas confiance à la personne à qui ils la racontent. Nous devons être très sensibles au fait que certaines personnes ne peuvent pas en parler avant qu'un certain niveau de confort ait été établi avec

them prepare. As an NGO, not a lawyer, I used to help them prepare their PIFs, personal information forms. That was a very long process.

When we go to the interview now, we are looking at something which, if it goes beyond the administrative, has the potential to disregard that vulnerability. It is very important that when the Senate makes its report, that is something which is given a lot of weight.

Senator Seidman: Thank you very much for coming to discuss these very important matters this afternoon. This bill has probably been a labour of compassion and commitment for this minister and for the government for about 18 months by now. With consultation meetings with the stakeholders, other political parties and lots of advice from experts, we have a non-trivial bill that many people may say is not perfect, but it very clearly provides remedies for parts of the system that are very broken.

Mr. Goldberg and Mr. Waldman, you have both spoken to this and you work actively with asylum seekers as legal advisers. Could you tell us a bit more about why you think these proposed changes are necessary to Canada's refugee system?

Mr. Goldberg: The first thing I can tell you is that 20 years of working as a refugee lawyer, one of the most terrifying things for my clients is walking into that hearing room without knowing who the refugee protection division board member will be. They are right to be terrified, because there is a huge difference between various members. That is statistically borne out. Some members have a 5-per-cent acceptance rate while others have a 90-per-cent acceptance rate, from the same country. We have had to work all these years without an appeal on the merits. It is true that people could make a leave application to the Federal Court to ask in writing for permission to hold a hearing for the lawyers to argue on points of law, not on credibility issues or on the merits.

There are limitations to this process as I mentioned, with regard to new evidence but, depending on how it is implemented, which I emphasize, this has the potential to have a serious impact on these life and death decisions. When I say "depending on how it is implemented," I am thinking about the fact that the IRB, as Ms. Dench mentioned earlier, was told last week by the minister's office that they would like to see the delays for the refugee appeal division at 15 days. In other words, we would have 15 days to file a notice and written submissions. I hope this is not true. Maybe it is just a position that the minister wants to haggle with us. I do not know but, if it is true, it would make a mockery of the system.

l'interlocuteur et avec les gens qui les aident à se préparer. En tant que membre d'une ONG, et non pas en tant qu'avocate, par le passé, je les ai aidées à remplir leur formulaire de renseignements personnels. Il s'agissait d'un processus très long.

Maintenant, lorsque nous passons les gens en entrevue, nous cherchons quelque chose qui aurait le pouvoir de passer outre cette vulnérabilité, si cela dépasse la portion administrative. Il est très important d'y accorder un poids prépondérant dans le rapport sénatorial.

Le sénateur Seidman : Merci beaucoup d'être venue discuter de ces sujets très importants cet après-midi. Ce projet de loi a probablement été un travail de compassion et d'engagement de la part du ministre et du gouvernement depuis environ 18 mois. Grâce aux consultations avec les parties concernées et les autres partis politiques et grâce aux nombreux conseils de spécialistes, nous avons un projet de loi important que bon nombre de gens prétendent peut-être être imparfait, mais il apporte des correctifs très évidents aux sections du système qui en ont vraiment besoin.

Messieurs Goldberg et Waldman, vous en avez tous les deux parlé et vous travaillez activement auprès des demandeurs d'asile à titre de conseillers juridiques. Pourriez-vous nous dire pourquoi vous croyez que ces modifications sont nécessaires au système de détermination du statut de réfugié du Canada?

M. Goldberg : La première chose que je peux vous dire après avoir travaillé 20 ans à titre d'avocat pour les réfugiés, c'est que l'une des choses les plus terrifiantes pour mes clients, c'est d'entrer dans la salle d'audience sans savoir qui seront les membres présents de la Section de la protection des réfugiés. Mes clients ont raison d'être terrifiés, parce qu'il y a une énorme différence entre les différents membres. Certains membres ont un taux d'acceptation de 5 p. 100, alors que d'autres ont un taux d'acceptation de 90 p. 100 pour le même pays. Nous avons dû travailler toutes ces années sans un droit d'appel sur le bien-fondé. Il est vrai que les demandeurs pourraient faire une demande d'autorisation par écrit à la Cour fédérale pour pouvoir tenir une audience afin que les avocats puissent les défendre en se fondant sur les questions de droit et non pas sur les problèmes de crédibilité ou sur le bien-fondé.

Le processus à ses limites pour ce qui est des nouveaux éléments, comme je l'ai mentionné, mais selon la manière dont il est mis en place, j'insiste sur ce point, cela peut avoir de graves répercussions sur ces décisions de vie ou de mort. Lorsque je dis « selon la manière dont il est mis en place », je fais allusion au fait que la CISR, comme l'a mentionné Mme Dench auparavant, a été informée la semaine passée par le bureau du ministre qu'il souhaitait que le délai prescrit pour la Section d'appel des réfugiés soit de 15 jours. Autrement dit, nous aurions 15 jours pour soumettre par écrit une notification et un plaidoyer. J'espère que ce n'est pas vrai. Il s'agit peut-être d'une position que le ministre aimerait négocier avec nous. Je ne sais pas, mais, si c'est vrai, le système serait la risée du monde.

The IRB would be very concerned because there would be a flood of applications to extend the deadline and very poor-quality written submissions. Let us remember that, only in exceptional cases will there be oral arguments, so it will all succeed or fail on the written submissions.

If the 15 days is in the regulations, then the minister is not serious about having an appeal on the merits.

Mr. Waldman: I will add briefly to that. I agree with what Mr. Goldberg said. It strikes me that, having done this for a few more years than Mr. Goldberg, the lack of a real appeal has caused us the greatest difficulty over the years. The fact that there will now be an appeal is a huge positive step forward. I agree that the Senate, as a contribution, could urge the government in implementation to ensure that the time periods made pursuant to regulation for the appeal process at least echo those in the Federal Court, where you have 15 days to file the notice and 30 days to file the material, which is still tight but doable. However, 15 days in total is not a reasonable time frame. To give with one hand and take with the other by making unreasonable time frames is not a reasonable way to operate.

It is also important to acknowledge the commitment of the government to adequately resource the new system. As long as I have been doing refugee law, one of our chronic problems is the constant lack of sufficient resources in the system to do our job. The boards and the tribunals are constantly accused of being inefficient when, in fact, the reality is they are not given enough resources to do what they are supposed to do. You have to understand that the decision-making process is often complex and time-consuming. You do not want to rush it if you want to get it right. Given what is at stake, you want to get it right.

The government has made it clear that it will commit the resources. If that does come to pass, it would be extremely important.

Remember, every time a new system is implemented, one of the main challenges is dealing with the backlog. We will have a huge backlog. The government is saying they will try to whittle away at it over the course of the next year to year-and-a-half until the new system is implemented, but still there will be a backlog. They will have to ensure that there are transitional resources in place. Even if you have a system that works perfectly to deal with the new cases, but it is saddled with 20 or 30 existing cases, it will not be able to function. There have to be sufficient resources initially to deal with the backlog and then to deal with the new system.

La CISR en ressentirait énormément les effets, parce qu'il y aurait un déluge de demandes pour reporter l'échéance et des plaidoyers très mal rédigés. Il faut se rappeler que c'est seulement dans des cas exceptionnels que des plaidoyers oraux sont acceptés. Donc, la réussite ou l'échec dépendent des plaidoyers écrits.

Si la période de 15 jours se retrouve dans la réglementation, alors le ministre n'est pas sérieux en ce qui concerne le droit d'appel sur le bien-fondé.

M. Waldman : J'aimerais ajouter quelque chose brièvement. Je suis d'accord avec ce que M. Goldberg a dit. J'ai quelques années de plus dans le domaine que M. Goldberg, et il me semble que le manque d'un véritable droit d'appel a engendré une difficulté énorme au fil des années. L'ajout d'un processus d'appel sera un important progrès. Je suis d'accord que le Sénat, pour apporter sa contribution, pourrait presser le gouvernement, au moment de la mise en place du système, de s'assurer que les délais prescrits du processus d'appel sont au moins semblables aux délais prescrits par la Cour fédérale, qui accorde 15 jours pour soumettre la notification et 30 jours pour soumettre la documentation, ce qui est une période assez courte, mais c'est faisable. Cependant, une période de 15 jours n'est pas un délai raisonnable. Avec ces délais insensés, le gouvernement donne d'une main et reprend de l'autre; ce n'est pas une manière raisonnable d'agir.

Il est également important de reconnaître que le gouvernement s'est engagé à affecter les ressources nécessaires au nouveau système. Un des problèmes chroniques que nous rencontrons en droit des réfugiés, depuis le temps que je travaille dans ce domaine, c'est le manque constant de ressources suffisantes dans le système pour réaliser notre travail. On accuse sans cesse les commissions et les tribunaux d'être inefficaces alors qu'en réalité, ils ne reçoivent pas assez de ressources pour accomplir le mandat qui leur est attribué. Il faut comprendre que le processus décisionnel est souvent long et complexe. On ne peut pas se permettre de faire les choses à la va-vite si on veut s'assurer que les bonnes décisions soient prises. Étant donné les enjeux, on a intérêt à ne pas commettre d'erreur.

Le gouvernement a clairement indiqué son intention d'affecter les ressources nécessaires. Si cela devient réalité, les avantages seront extrêmement importants.

N'oubliez pas : chaque fois qu'un nouveau système est mis en œuvre, un des principaux défis consiste à s'attaquer à l'arriéré. Notre arriéré sera énorme. Le gouvernement affirme qu'il essaiera de le réduire au cours des 12 à 18 prochains mois, jusqu'à ce que le nouveau système soit mis en œuvre, mais l'arriéré persistera quand même. Le gouvernement devra veiller à ce que des ressources soient en place pour assurer la transition. On a beau disposer d'un système qui fonctionne à merveille quand vient le temps de s'occuper de nouveaux cas, mais s'il est déjà engorgé de 20 ou 30 dossiers, il ne pourra plus fonctionner. On doit donc avoir, dès le départ, suffisamment de ressources pour résorber l'arriéré, puis pour s'adapter au nouveau système.

The commitment of the government to sufficiently and adequately resource the system would be an important change from what we have seen over the course of the last many, many years, with both governments — a chronic under-resourcing that creates backlogs.

Senator Seidman: I hear both of you saying that what we have now is a whole lot better than what we have had in the past. I thank you very much for that.

Senator Eaton: This is a fascinating discussion because nothing is black and white.

Mr. Waldman, we heard from the minister this morning. He said that \$500 million is being poured into the system. In this day of fiscal restraint, there is a lot of goodwill.

My difficulty in listening to both Ms. McWeeny and Ms. Dench is that, from a Canadian taxpayer's point of view and perhaps sounding heartless, I am hearing from you ladies that every person who wants to jump the queue is giving our refugee system a bad name. They are jumping the queue and are not bona fide refugees. They are perhaps economic want-to-be immigrants who do not want to wait in line. Is there perhaps a solution that, because you have worked for many years with refugees, do you ever tell someone that they do not fit the criteria? You are an immigrant not a refugee. Perhaps you should go back to your country and apply as an immigrant. Does that ever happen? Do you ever give your expertise to the other side of the fence?

Ms. Dench: You might be surprised to know how much that is part of the daily bread and butter of many of our member organizations. They are constantly dealing with people, some of whom need protection, others who have been badly advised by someone else to make a refugee claim when they do not have any basis for such a claim. Our organization has been very consistent over many years in raising these issues with the government knowing, as we do, that some people who make claims do not need protection and should not be in the system and that we need to have effective ways of recognizing and dealing with those claims.

Senator Eaton: Do you communicate this?

Ms. Dench: We have raised it many times in meetings with the department. We have made recommendations of our own for dealing with such cases. Taxpayers have these same concerns. We also have concerns for ensuring that the refugee determination works well and has the support of Canadians. We do not want to see it broken down. I do not think we are as far apart as you might think. It is difficult to make a refugee determination —

Senator Eaton: The impression you give when you talk about the bill is that nothing is good about it. This country needs a lot of immigration. It worries me when organizations such as yours come before a committee and say very little good about the bill or what has been arrived at in consensus. It does not help because it

L'engagement pris par le gouvernement de consacrer des ressources suffisantes et adéquates au système constituerait un changement important par rapport à ce que nous avons observé au cours de nombreuses années, sous les deux gouvernements — une insuffisance chronique de ressources, ce qui crée des retards.

Le sénateur Seidman : Vous venez de dire, tous deux, que la situation actuelle est nettement meilleure que celle qui existait dans le passé. Tous mes remerciements pour ce compliment.

Le sénateur Eaton : C'est une discussion fascinante parce que rien n'est tout noir ou tout blanc.

Monsieur Waldman, nous avons entendu le ministre ce matin. Il a affirmé qu'un montant de 500 millions de dollars sera injecté dans le système. Malgré l'austérité budgétaire qui caractérise notre époque, il y a un excellent climat de bonne volonté.

Ce qui me dérange quand j'entends les propos de Mmes McWeeny et Dench, c'est que du point de vue des contribuables canadiens, au risque de passer pour un sans-cœur, vous êtes en train de dire, mesdames, que toute personne qui cherche à contourner la liste d'attente ternit la réputation de notre système de détermination du statut de réfugié. Ces resquilleurs ne sont pas des réfugiés de bonne foi, mais peut-être de soi-disant immigrants de la composante économique qui ne veulent pas faire la queue. Peut-on envisager une solution? Compte tenu de votre très vaste expérience de travail avec les réfugiés, vous arrive-t-il de dire à un client qu'il ne remplit pas les critères? Lui dites-vous carrément qu'il n'est pas un réfugié, mais un immigrant? Lui conseillez-vous de retourner dans son pays et de faire une demande d'immigration? Est-ce que cela arrive? Avez-vous déjà eu à fournir ce genre de conseils?

Mme Dench : Vous seriez surprise d'apprendre à quel point ces cas constituent le pain quotidien de nos organisations membres. Parmi leurs clients, il y en a certains qui ont bel et bien besoin de protection, mais il y en a aussi d'autres qui sont mal conseillés par un tiers et qui présentent une demande d'asile alors qu'il n'existe aucun fondement. Pendant plusieurs années, notre organisation a sans cesse soulevé ces problèmes au gouvernement, puisque nous savons fort bien que certains demandeurs d'asile n'ont pas besoin de protection et ne devraient pas se trouver dans le système et que nous avons besoin de moyens efficaces pour reconnaître et traiter ces cas.

Le sénateur Eaton : Avez-vous fait part de ces problèmes?

Mme Dench : Nous les avons soulevés à maintes reprises au cours de rencontres avec le ministère. Nous avons formulé des recommandations pour régler ce genre de cas. Les contribuables ont les mêmes préoccupations que nous. Le bon fonctionnement du système de détermination du statut de réfugié nous tient également à cœur, et nous voulons que ce système jouisse de l'appui des Canadiens. Nous ne souhaitons pas le contraire. Je ne crois pas que nos objectifs soient aussi différents que vous ne le pensiez. Il est difficile de déterminer le statut de réfugié...

Le sénateur Eaton : À vous entendre, on a l'impression que le projet de loi n'a rien de bon à offrir. Notre pays a besoin de beaucoup d'immigration. Cela m'inquiète quand des organisations comme la vôtre se présentent devant un comité et ne disent pas grand-chose de positif sur le projet de loi ou sur ce

promotes a greater backlash amongst Canadians who see this as a really good piece of legislation that has been arrived at in the House of Commons.

Ms. McWeeny: I will respond to that, and perhaps Ms. Dench might add to it.

The system we had prior to Bill C-11 was a good system. It had a lot of problems in it but, as we know, it has been recognized worldwide as an example and model.

I disagree with Senator Plett in that I did not like the bill when it was first tabled. I, Ms. Dench and a number of others at CCR were somewhat involved in the discussions around what amendments could happen, and certainly what could happen within the discussions at the committee level.

We ended up with a fantastic step forward from where we began. I think we all recognize that. There were some very key pieces in the original legislation that we were dismayed and horrified at because they not only did not fix what was already in the system, but they actually took a step back.

That being said, there have absolutely been some steps forward. However, as we take those steps forward, one of our jobs at the Canadian Council for Refugees is to point out where the weaknesses are. That is what we do; we are not set up to praise. We are there to be observant and to speak for and about the weaknesses because we want to have a better system for refugees, as does every Canadian. We do not disagree on that. We want a good system, but it has to be a system where people do not fall through the cracks because of the way the system is set up.

That is where we started with our submission today. We do not want to see a piece of legislation that is, in and of itself, oppressive and exclusionary. We want the complete opposite.

Senator Eaton: Listening to you, you went all through the bill and you basically had very few good things to say about it. I am sorry if I got the wrong impression.

Ms. McWeeny: We had very few good things to say about it at the beginning; that is certainly so. In terms of how we reached the amendments at this point, our point is to still strive for better, and that is why we raise the points we do.

Senator Eaton: We should take a first step and pass this bill and you can work forward from there.

The Chair: I think we canvassed that.

Mr. Waldman: I just wanted to add one thing on that point about economic immigrants. Mr. Goldberg and I are lawyers and we see this in our office all the time. It is a huge problem. Part of the problem, really, is the consultants, both the unlicensed consultants and even the licensed consultants. The problem is that

qui est le fruit d'un consensus. De tels propos n'aboutissent à rien parce qu'ils ne font que renforcer l'hostilité parmi les Canadiens, pour qui le projet de loi présenté à la Chambre des communes est une excellente mesure législative.

Mme McWeeny : Je vais répondre à cette observation, et Mme Dench voudra peut-être ajouter quelque chose.

Le système dont nous disposions avant le projet de loi C-11 était un bon système. Malgré ses nombreux défauts, il a été reconnu à l'échelle mondiale comme un exemple à suivre.

Je ne suis pas d'accord avec le sénateur Plett, car la première mouture du projet de loi ne m'avait pas plu. Un certain nombre de représentants du CCR, dont Mme Dench et moi, ont quelque peu participé aux discussions sur les modifications éventuelles et, bien entendu, sur les questions qui pourraient être soulevées lors des délibérations en comité.

Nous avons fini par faire un pas de géant par rapport à notre point de départ. Je crois que personne ne peut le nier. Nous avons été consternés et horrifiés par certaines dispositions clés dans la version initiale du projet de loi, non seulement parce qu'elles ne réglaient pas les problèmes actuels du système, mais parce qu'elles représentaient un pas en arrière.

Cela dit, il y a sûrement eu quelques progrès. Quoi qu'il en soit, une des fonctions du Conseil canadien pour les réfugiés consiste à signaler où se trouvent les lacunes. Tel est notre mandat; nous ne sommes pas là pour nous lancer des fleurs. Nous sommes là pour observer la situation et pour parler des lacunes parce que nous voulons instaurer un meilleur système pour les réfugiés, tout comme chaque Canadien. Nous nous entendons là-dessus. Nous voulons un bon système, mais encore faut-il que celui-ci soit conçu de façon à ce que personne ne puisse passer à travers les mailles du filet.

Voilà donc l'argument de départ de notre témoignage d'aujourd'hui. Nous ne voulons pas de mesure législative axée sur l'oppression et l'exclusion. Nous voulons tout le contraire.

Le sénateur Eaton : D'après ce que vous venez de dire, vous avez donc passé en revue le projet de loi et, en somme, vous avez eu certaines bonnes choses à dire à son sujet. Je suis désolée si j'ai mal compris.

Mme McWeeny : Nous avions très peu de bonnes choses à dire au début; il n'y a aucun doute là-dessus. Quant aux raisons ayant motivé les modifications proposées, sachez que nous visons l'amélioration continue du système. Voilà pourquoi nous soulevons ces points.

Le sénateur Eaton : En guise de première étape, nous devrions adopter le projet de loi, et vous pourrez faire ce qui s'impose à partir là.

Le président : Je pense que nous en avons déjà discuté.

M. Waldman : Je tenais simplement à ajouter une observation sur l'argument concernant les immigrants de la composante économique. En tant qu'avocats, M. Goldberg et moi traitons constamment ce genre de cas. C'est un gros problème. En fait, c'est partiellement attribuable aux mauvais conseils donnés par les

people are encouraged to make fraudulent refugee claims by people who do not give them good advice. Usually, by the time they end up in our offices, they are already well down the process.

There is a huge problem here. To be honest with you, I have complained to the RCMP many times about consultants. They tell us they do not have the resources, they do not have the staff, and they do not have the interest in prosecuting. As long as we have situations where there are unscrupulous consultants who take advantage of people and take large amounts of money and encourage them to engage in fraudulent activities, this will continue to be a problem.

Senator Eaton: That is why Minister Kenney instituted the interview where you could determine what had been written by a lawyer and what the real refugee story was.

Anyway, thank you, Mr. Chair.

Senator Merchant: Thanks to all of you for explaining to us the different aspects of this legislation.

I want to go to the safe country of origin. Can you maybe explain to us a little bit how this will work and what you foresee? You said something about politicizing the refugee system. Can you maybe just elaborate on how this bill now, as it has been reworked as a compromise, will work?

Mr. Goldberg: The Canadian Bar Association believes that the very concept of designating certain countries as being "safe" is problematic. The situation is constantly shifting; what might be safe for some people is not safe for others. The example often used is gays, women who fear domestic violence and children.

It might be that a country has elections, like Mexico does. They have elections every four years, but there are many other extremely serious human rights concerns in that country, from police, human rights activists and journalists being killed; there are thousands of assassinations every year; and a corrupt judiciary and police force. Yet the minister has been saying very publicly over and over again that he foresees Mexico would be on that list.

Therefore, that is of very great concern to us. We think this should continue to be an individualized process where an IRB member looks at the merits of each case individually.

Let me just say this. The beautiful thing about this whole process — and I am sorry if I am jumping ahead — is the way all the political parties worked together. The minister reached out to the opposition. All parties endorsed this legislation. In addition to that process, other things were going on behind the scenes where various stakeholders and organizations were involved with bringing the parties together and advocating on these issues. It is something that could make all Canadians proud.

consultants, tant les consultants non agréés que les consultants agréés, qui encouragent les gens à présenter des demandes d'asile frauduleuses. D'habitude, lorsque ceux-ci finissent par venir nous voir, ils en sont déjà aux dernières étapes du processus.

Il y a là un problème grave. Pour vous dire franchement, j'ai dû porter de nombreuses plaintes à la GRC au sujet des consultants. Toutefois, la GRC nous dit n'avoir ni les ressources, ni le personnel, ni l'intérêt pour tenter une poursuite. Tant et aussi longtemps que nous permettrons à des consultants sans scrupules de tirer profit des gens, d'empocher des sommes importantes et d'encourager ces derniers à s'engager dans des activités frauduleuses, ce problème persistera.

Le sénateur Eaton : C'est la raison pour laquelle le ministre Kenney a prévu la tenue d'une entrevue permettant de déterminer le point de vue de l'avocat et l'histoire réelle du réfugié.

En tout cas, je vous remercie, monsieur le président.

Le sénateur Merchant : Merci à vous tous de nous expliquer les différents aspects du projet de loi.

J'aimerais me pencher sur la question du pays d'origine sûr. Pourriez-vous nous expliquer un peu comment cela fonctionnera et quelles en seront les conséquences? Vous avez parlé de la politisation du système de détermination du statut de réfugié. Pourriez-vous nous donner plus de précisions là-dessus, aux termes de la version actuelle du projet de loi proposée en guise de compromis?

M. Goldberg : D'après l'Association du Barreau canadien, l'idée même de désigner certains pays comme étant des pays « sûrs » pose problème. La situation évolue sans cesse; ce qui paraît sans danger pour certains ne l'est pas pour d'autres. On cite souvent l'exemple des homosexuels, des femmes qui craignent la violence conjugale et des enfants.

Prenons le cas d'un pays qui tient des élections, comme le Mexique. Des élections ont lieu tous les quatre ans, mais la situation des droits de la personne dans ce pays est extrêmement précaire : des agents de police, des défenseurs des droits de la personne et des journalistes perdent la vie; des milliers d'assassinats sont commis chaque année, sans compter la corruption qui sévit dans le système judiciaire et la force policière. Pourtant, le ministre a déclaré publiquement, à maintes reprises, que le Mexique serait ajouté à la liste des pays sûrs.

Par conséquent, cette question nous inquiète beaucoup. À notre avis, on devrait continuer à suivre un processus individualisé, dans lequel un commissaire de la CISR étudie les mérites de chaque cas.

Je me contenterai de dire ceci : la beauté de ce processus — et je suis désolé si je saute des étapes —, c'est la façon dont tous les partis politiques ont travaillé ensemble. Le ministre a tendu la main à l'opposition. Tous les partis ont endossé cette mesure législative. Mis à part le processus, d'autres efforts ont été déployés en coulisse : divers intervenants et organisations ont joué un rôle en vue de rassembler les partis et de défendre ces questions. Voilà de quoi rendre fiers tous les Canadiens.

I want to say that one of the key players in this beautiful process was the Canadian Council for Refugees, which has been really incredibly constructive and which has made a very significant contribution. You will not read about that in the media because it is all behind the scenes. Nobody is out there taking credit, but I think they are the conscience of Canada, and they make me proud.

Senator Jaffer: Hear, hear.

Senator Merchant: By politicizing, do you mean there are other pressures on governments that would come into play when they declare a safe country? Mexico, for instance, is a trading partner. Are there other pressures you are afraid will come into this?

Mr. Goldberg: There are some criteria in the law which, as we say in French, are worth what they are worth. We know from recent experience that, from the Federal Court of Appeal, they will not enforce that if we were to try to appeal to the court. It will probably go nowhere because they consider it a political process.

Ms. Dench: From our perspective, our concern is that, once you get into identifying countries as complying or not with human rights, inevitably there is a risk that it can have some impact on the diplomatic side. For instance, if there is a country that you have put on the safe country list and you decide to take it off, they may take offence at that.

That is something that has to be worried about around the cabinet table, which is really not desirable. Refugee determination is always a little bit difficult because you are talking about human rights abuses occurring in another country, and whether a state is able or willing to protect its citizens.

The only way it can work is if you manage to insulate it from the political realm. You would be trying to say, "This is just about an individual recourse for an individual; it is not about labelling or casting criticism on a country." The refugee determination systems, generally, are able to keep away from that. Certainly, in Canada for many years, we have kept away from that.

Our concern is that you are getting back into those kinds of dangerous political zones.

The Chair: We have run out of time, unless there are any closing remarks.

Mr. Waldman: I agree. I think the problem with the list and why we opposed it originally was because of the risk of it being politicized. We have seen how it was politicized in the case of Mexico. Another example was the South African refugee who was accepted because he was a white fearing persecution and because he was white. That created this huge diplomatic incident between South Africa and Canada.

Je souligne que l'un des principaux joueurs dans ce beau processus a été le Conseil canadien pour les réfugiés, grâce à ses efforts très constructifs et à sa contribution fort importante. On n'en entend pas parler dans les médias parce que ce travail se fait dans l'ombre. Personne n'est là pour s'attribuer le mérite, mais je pense que le CCR reflète la conscience du Canada, et j'en suis fier.

Le sénateur Jaffer : Bien dit.

Le sénateur Merchant : Par politisation, voulez-vous dire que d'autres pressions risquent de s'exercer sur les gouvernements lorsqu'ils déclarent un pays sûr? Le Mexique, par exemple, est un partenaire commercial. Y a-t-il d'autres pressions qui pourraient entrer en ligne de compte, d'après vous?

M. Goldberg : On doit tenir compte de certains critères dans la loi qui, comme on le dit en bon français, valent ce qu'ils valent. L'expérience récente nous a montré que la Cour d'appel fédérale ne les appliquera pas si nous essayons d'interjeter appel. Cela ne débouchera probablement sur rien parce qu'on considère qu'il s'agit d'un processus politique.

Mme Dench : De notre point de vue, quand on se met à désigner des pays comme étant conformes ou non aux droits de la personne, cela risque inévitablement d'avoir une incidence sur les efforts diplomatiques. Par exemple, si on a placé un pays dans la liste des pays sûrs, mais qu'on décide de le retirer, les dirigeants de ce pays pourraient s'en offusquer.

C'est une préoccupation dont on doit tenir compte au Cabinet, parce que ce n'est pas vraiment une situation souhaitable. La détermination du statut de réfugié est toujours une tâche un peu difficile puisqu'on parle de violations des droits de la personne dans un autre pays; après tout, on tente de déterminer si un État est apte ou disposé à protéger ses citoyens.

La seule façon dont le système pourrait fonctionner, c'est si on parvient à l'isoler du monde politique. On dirait alors qu'il s'agit d'un recours individualisé pour un particulier, sans aucune intention d'étiqueter ou de critiquer un pays. En général, les systèmes de détermination du statut de réfugié peuvent se tenir loin de la politique. En tout cas, c'est ce que nous avons réussi à faire au Canada pendant de nombreuses années.

Ce qui nous inquiète, c'est que vous vous avancez de nouveau sur des terrains politiques minés de ce genre.

Le président : À moins que quelqu'un ait quelques dernières observations à formuler, nous allons nous arrêter, car notre temps est écoulé.

M. Waldman : Je suis d'accord. Je crois que la liste est problématique parce qu'elle risque d'être politisée. C'est également la raison pour laquelle nous nous y sommes opposés. Nous avons constaté à quel point le processus avait été politisé dans le cas du Mexique. Il y a aussi l'exemple du réfugié sud-africain qui a été accepté parce qu'il était blanc et qu'il craignait d'être persécuté en raison de sa race. Cela a provoqué un énorme incident diplomatique entre l'Afrique du Sud et le Canada.

It is clear that refugee determination, although it is supposed to be an individualized determination by an independent tribunal, becomes a political issue when it reaches the news. The problem with creating a list is that you create a situation where you are politicizing the refugee determination system.

Having said that, it was so important to put the criteria in so that the government can say, as an out, in any occasion, "You are not on the list, but the criteria require that a certain percentage of claimants come from a certain country, and you do not meet that criterion or the other criteria." It lessens the impact.

I do share the concerns. Having said that and from my point of view, at the end of the day, it is something I can live with, given the amendments.

The Chair: We have run out of time, but I thank all five of you for being here and for contributing to this discussion on Bill C-11. You have all provided valuable input.

Colleagues, we will now suspend for one hour. We will come back in one hour. I will bring the officials back from Citizenship and Immigration Canada and the Canada Border Services Agency, I believe. You can ask questions if you had any questions for the officials from this morning when the minister was here, or you can ask any additional questions. I have questions and perhaps you do, too.

Following the officials, we will go into clause-by-clause consideration of the bill, which will take us to seven o'clock.

We will now suspend. I would like to thank our panellists.

(The committee suspended.)

(The committee resumed.)

We shall resume our consideration of Bill C-11, an Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act. I welcome back four officials who are here to help us in that regard. From Citizenship and Immigration Canada, we have Les Linklater, Jennifer Irish, John Butt and Luke Morton.

We heard from the minister this morning when you were here. We have heard from a few other people on Bill C-11, and that raised some questions. Members, if I could get your names down for anyone who wants to ask questions of the officials, I will start it off.

The representative of the United Nations High Commissioner for Refugees, UNHCR, indicated that they were pleased with the bill as amended but indicated that, in testing they have done of people who have gone through the system, 30 per cent do not have proper legal representation or interpretation. Can you comment on that situation? What do you do about those situations? I hope I am characterizing what he said

Bien que le statut du réfugié soit censé être déterminé au cas par cas par un tribunal indépendant, il est clair que la décision rendue prend un caractère politique lorsqu'elle défraie la chronique. Le problème, c'est qu'en dressant une liste, vous politisez le système de détermination du statut du réfugié.

Cela étant dit, il était très important d'inclure le critère, afin qu'en toute occasion, le gouvernement puisse se tirer d'embarras en disant : « vous ne figurez pas sur la liste, mais l'un de nos critères exige qu'un certain pourcentage de demandeurs d'asile provienne d'un certain pays, et vous ne remplissez ni ce critère, ni l'autre. » Cela atténue l'affront.

Je partage effectivement vos inquiétudes. Cela étant dit, en fin de compte, je peux me contenter de ce projet de loi, compte tenu des modifications qui lui ont été apportées.

Le président : Le temps qui nous était imparti est écoulé, mais je vous remercie tous les cinq d'être venus et d'avoir contribué à cette discussion sur le projet de loi C-11. Vous nous avez tous fourni de très précieux renseignements.

Chers collègues, nous allons maintenant suspendre nos travaux pendant une heure. Ensuite, je ramènerai les hauts fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration Canada et de l'Agence des services frontaliers du Canada, je crois. Si vous désiriez poser des questions aux fonctionnaires pendant la visite du ministre ce matin, vous pourrez le faire ou poser toute autre question. J'ai des questions à leur poser, et peut-être est-ce également votre cas.

Après la comparution des hauts fonctionnaires, nous procéderons à l'étude article par article du projet de loi, ce qui durera jusqu'à 19 heures.

Nous allons maintenant suspendre nos travaux. J'aimerais remercier les membres de notre groupe d'experts.

(La séance est suspendue.)

(La séance reprend.)

Nous allons reprendre notre examen du projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales. Je souhaite de nouveau la bienvenue aux quatre hauts fonctionnaires qui sont ici pour nous aider à cet égard. Nous accueillons Les Linklater, Jennifer Irish, John Butt et Luke Morton de Citoyenneté et Immigration Canada.

Ce matin, nous avons entendu le ministre pendant que vous étiez ici. Nous avons également entendu le témoignage de quelques autres personnes à propos du projet de loi C-11, et cela a soulevé certaines questions. Chers membres, si je pouvais obtenir et consigner les noms de toute personne qui souhaite poser des questions aux hauts fonctionnaires, j'amorcerais le processus.

Le représentant du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, de l'UNHCR, a indiqué que le projet de loi modifié les satisfaisait mais que, d'après les entrevues qu'ils avaient menées auprès des gens qui avaient eu recours au système, 30 p. 100 d'entre eux n'avaient pas été adéquatement représentés par des avocats et n'avaient pas eu accès à des services d'interprétation. Pouvez-vous formuler des observations à propos de cette situation? Que faites-

correctly. Maybe some of you were here and heard it, but 30 out of 100 is a large percentage of people.

Jennifer Irish, Director, Asylum Policy Program Development, Citizenship and Immigration Canada: The UNHCR does regular monitoring of Canada's asylum system, which includes monitoring of IRB hearings and also port of entry procedures. The 30 out of 100 that UNHCR was referring to refers mainly to the lack of counsel available at port-of-entry procedures. When a claimant comes to the port of entry, there is an admissibility interview and some initial information is taken on the claim. Under the future system, most of that information on the claim will actually be done at the triage interview, the information-gathering interview at the 15-day mark.

With respect to counsel at IRB hearings, over the past five years — we double-checked with the IRB — approximately 89 per cent to 94 per cent of claimants do have counsel at the RPD or the first-level hearing.

The Chair: Do you think that, under the new procedure, this will be a problem? Do you think the representation or interpretation problem will be improved upon? You say it happens at the initial stage, and that is not relevant to the stage where the interview will take place.

Ms. Irish: Counsel is not normally available at the port-of-entry stage and would not be under the new system either. The advantage of the new system is that claimant information would also not generally be taken at the port of entry; it would be taken at the information-gathering stage by an IRB public servant.

The Chair: Second, Mr. Goldberg from the Canadian Bar Association indicated a concern about the appeal period, that there is 15 days to file notice and provide the brief or whatever is required to justify the case. He felt that was an extremely short period of time. Could you comment on that?

Ms. Irish: Yes, it is envisaged under our new model that there would be a 15-day period under which the appeal would have to be filed and perfected following the first-level decision. That period would be in regulation, so it would be the subject of gazetting and consultation. It is envisaged that it would be a 15-day period following the first-level hearing that would include both an application for appeal and the perfecting of the appeal.

The Chair: Is that not rather unreasonable? Right now, if there is an appeal to the Federal Court, they have 15 days to file the appeal but they have, I understand, up to 30 days to perfect it, as you say, or put the case. This condenses the whole thing to 15 days. Is that not rather unreasonable?

vous dans ces cas-là? J'espère que je rapporte fidèlement ce qu'il a dit. Peut-être que certains d'entre vous étaient ici et ont entendu son témoignage, mais 30 personnes sur 100 représentent un important pourcentage.

Jennifer Irish, directrice, Développement des programmes et politiques des droits d'asile, Citoyenneté et Immigration Canada : L'UNHCR surveille régulièrement le régime canadien de l'asile, y compris les audiences de la CISR et les procédures au point d'entrée. Lorsque l'UNHCR a mentionné les 30 personnes sur 100, il faisait surtout allusion au manque d'avocat aux points d'entrée. Quand un demandeur d'asile se présente à un point d'entrée, une entrevue est menée pour déterminer la recevabilité de la demande et l'admissibilité du demandeur, et certains renseignements préliminaires sur la demande sont consignés. Lorsque le nouveau système sera mis en œuvre, la plupart de ces renseignements seront recueillis au cours de l'entrevue de triage, l'entrevue de collecte de renseignements qui aura lieu 15 jours plus tard.

En ce qui concerne la présence d'avocats aux audiences de la CISR, au cours des cinq dernières années — nous avons vérifié ce fait à deux reprises auprès de la CISR —, de 89 à 94 p. 100 des demandeurs étaient représentés par un avocat lors de leur audience devant la Section de la protection des réfugiés ou de leur premier palier d'audience.

Le président : Pensez-vous que cette question sera problématique une fois la nouvelle procédure adoptée? Croyez-vous qu'elle améliorera l'accès aux avocats et aux services d'interprétation? Vous dites que cette lacune se produit à l'étape initiale et qu'elle ne s'appliquera pas l'étape où l'entrevue aura lieu.

Mme Irish : Habituellement, les avocats ne sont pas disponibles au point d'entrée et ne le seront pas non plus dans le cadre du nouveau régime. Toutefois, le nouveau régime présente l'avantage suivant : en règle générale, les renseignements du demandeur ne seront pas recueillis au point d'entrée; un fonctionnaire de la CISR les consignera à l'étape de la collecte des renseignements.

Le président : Deuxièmement, M. Goldberg de l'Association du Barreau canadien a mentionné qu'il était préoccupé par la période d'appel. Les avocats ont 15 jours pour déposer l'avis d'appel et pour présenter le mémoire ou le document quel qu'il soit qui est nécessaire pour justifier la cause. Il avait le sentiment que cette période était extrêmement brève. Pourriez-vous formuler des observations à cet égard?

Mme Irish : Oui, le nouveau modèle prévoit que les avocats disposeront d'une période de 15 jours pour interjeter appel de la décision rendue au premier palier et pour mettre l'appel en état. Cette période sera stipulée dans le Règlement. Par conséquent, elle sera publiée dans la *Gazette* et fera l'objet de consultations. On prévoit que la période de 15 jours qui suivra le premier palier d'audience servira à déposer l'avis d'appel ainsi qu'à mettre l'appel en état.

Le président : Ce délai n'est-il pas plutôt déraisonnable? À l'heure actuelle, lorsqu'un appel est interjeté auprès de la Cour fédérale, les avocats disposent de 15 jours pour déposer l'avis d'appel, mais je crois comprendre qu'ils ont jusqu'à 30 jours pour mettre l'appel en état, comme vous le dites, ou soumettre l'affaire. Vous concentrez tout le processus en 15 jours. N'est-ce pas exagéré?

Ms. Irish: We believe that it is a sufficient period of time. When you compare it with international practices, it is actually, if anything, a longer period of time compared to other countries. We do feel that 15 days is a sufficient period of time for this process, but as I mentioned, it will be subject to gazetting. There will be a pre-publication period and a consultation on those time frames when the time comes.

The Chair: In other words, when the regulation is published in the *Canada Gazette*, people will have an opportunity to comment and indicate at the time if they see that as a problem, and there could be a change made at that point?

Ms. Irish: That is correct, chair.

The Chair: In the humanitarian and compassionate grounds consideration, there is mention of an applicable fee. What are those fees and what is the rationale for that provision, particularly talking about refugees here, not regular street immigrants. We are talking about refugees.

Les Linklater, Assistant Deputy Minister, Strategic and Program Policy, Citizenship and Immigration Canada: In fact, the humanitarian and compassionate category of immigration is meant as an avenue or an opportunity for individuals who do not meet other criteria of the act and regulations to be able to seek and obtain permanent residence. There is a fee for a request for humanitarian and compassionate consideration that is normally charged to all applicants, including those who may have been through the refugee determination system and found not to be refugees but are in Canada and seeking to remain. This also applies to people from overseas, for example, who may be members of an extended family but who are reliant on relatives in Canada for care and support and who wish to join their relatives here but do not meet the definition of the family class. They, too, can ask for a humanitarian and compassionate consideration of their file.

Because this is not a protection stream per se, but is a special opportunity for individuals to seek permanent residence in Canada, a fee is normally charged. We are seeking to clarify that in the proposed package to ensure it is well understood that, in making a request for humanitarian and compassionate consideration, a fee will be levied.

The Chair: What kind of a fee are we talking about?

Mr. Linklater: It is consistent with the application fee for permanent residents, which is \$550 for an adult applicant.

The Chair: You are asking that of refugees, people who come here in some cases penniless?

Mr. Linklater: In the context of refugee reform, this agency application would be for individuals who have been found not to be refugees.

The Chair: I thought we were talking about refugees. That is what Bill C-11 is about.

Mme Irish : Nous croyons que cette période suffit. Si vous la comparez à celle adoptée par d'autres pays, vous constaterez qu'en fait, elle est probablement plus longue. Nous avons le sentiment que 15 jours suffisent à mener à bien ce processus mais, comme je l'ai mentionné, la durée de cette période sera publiée dans la *Gazette*. Lorsque le temps viendra, ces délais feront l'objet d'une publication préalable et de consultations.

Le président : En d'autres termes, lorsque le Règlement sera publié dans la *Gazette du Canada*, les gens auront l'occasion de formuler des observations et d'indiquer s'ils jugent cette période problématique, et un changement pourra être apporté à ce moment-là?

Mme Irish : C'est exact, monsieur le président.

Le président : Dans la partie consacrée aux motifs d'ordre humanitaire, des droits afférents sont mentionnés. Quels sont ces droits, et qu'est-ce qui motive cette disposition, en particulier quand il s'agit ici de réfugiés et non d'immigrants ordinaires? Nous parlons de réfugiés en ce moment.

Les Linklater, sous-ministre adjoint, Politiques stratégiques et programmes, Citoyenneté et Immigration Canada : En fait, les demandes d'asile pour motifs d'ordre humanitaire permettent aux gens qui ne remplissent pas les autres critères prévus par la loi ou le Règlement de demander et d'obtenir le statut de résident permanent. Habituellement, toutes les personnes qui présentent une demande d'asile pour motifs d'ordre humanitaire, y compris celles qui ont eu recours en vain au système de détermination du statut du réfugié, mais qui se trouvent au Canada et qui cherchent à y rester, doivent déboursier des frais. Cela s'applique également aux gens qui présentent une demande à partir de l'étranger. Par exemple, il peut s'agir de membres d'une famille élargie qui dépendent de leurs parents au Canada pour subsister et qui souhaitent les rejoindre, mais qui n'appartiennent pas à la catégorie de la famille. Eux aussi peuvent demander que leur dossier soit examiné pour des raisons d'ordre humanitaire.

Étant donné qu'il ne s'agit pas d'un programme de protection en soi, mais plutôt d'une occasion particulière de demander le statut de résident permanent au Canada, des frais sont habituellement imposés. Nous cherchons à clarifier ce point dans le projet de loi, afin qu'il soit bien entendu qu'un droit sera perçu pour chaque demande d'asile présentée pour des motifs d'ordre humanitaire.

Le président : De quel genre de droit parlons-nous?

M. Linklater : Il est conforme au droit exigé pour le traitement d'une demande de résidence permanente, qui s'élève à 550 \$ par adulte.

Le président : Vous demandez une somme pareille à des réfugiés, à des gens qui, dans certains cas, arrivent ici sans le sou?

M. Linklater : Dans le contexte de la réforme du système de détermination du statut de réfugié, notre organisme impose ces frais à des personnes qui se sont vu refuser le statut de réfugié.

Le président : Je croyais que nous parlions de réfugiés. C'est ce dont traite le projet de loi C-11.

Luke Morton, Senior Legal Counsel, Manager Refugee Legal Team, Legal Services, Citizenship and Immigration Canada: That is part of the confusion. As Mr. Linklater was saying, this codifies current practice. Anyone can apply for the H and C, humanitarian and compassionate, and there are no charges in the refugee system to go to the refugee protection division or to apply for a pre-removal risk assessment. However, outside of the protection system, you have this humanitarian and compassionate application, and currently everyone is charged the \$550, and this is simply codifying the current practice into the legislation.

The Chair: What if the person is a refugee?

Mr. Morton: If they were a refugee, they would presumably get protection at the RPD and they would get landing that way. This is a non-refugee stream, the H and C. You have the protection stream, which is the refugee protection division, refugee appeal division, potential PRRA, pre-removal risk assessment, given the time frames on the pre-removal risk assessment. Outside of the protection system, you have the humanitarian and compassionate, which is not a protection or —

The Chair: I hear what you are saying. You are saying that a refugee, a person who ultimately can be found to be a refugee, would not be eligible to go through the humanitarian and compassionate grounds?

Mr. Morton: That was part of the discussion earlier with some of the witnesses. One of the amendments is to carve out of the H and C application the 96 and 97 risk factors. As was explained earlier, it is to clarify that the H and C is not a protection proceeding. You have sufficient proceedings at the IRB — you have the RPD, the RAD and the PRRA. The H and C is not a protection proceeding. It is a humanitarian and compassionate proceeding.

Senator Jaffer: You were in the room when the Canadian Council for Refugees spoke about the hardship from the humanitarian and compassionate point of view. Can you explain from your point of view whether their concerns are legitimate?

Ms. Irish: I can certainly explain the rationale behind the proposal.

Senator Jaffer: “Legitimate” is not the right word. What is the rationale for the government?

Ms. Irish: The rationale for separating risk considerations from the H and C is to make clear that there are two different streams. The refugee system will continue to be dedicated to assessing risk,

Luke Morton, avocat-conseil, gestionnaire, Équipe juridique pour les réfugiés, Services juridiques, Citoyenneté et Immigration Canada : C’est ce qui contribue à la confusion. Comme M. Linklater le disait, cette disposition codifie les pratiques actuelles. N’importe qui peut présenter une demande d’asile pour motifs d’ordre humanitaire et, au sein du système de détermination du statut de réfugié, on peut s’adresser à la Section de la protection des réfugiés ou présenter une demande d’examen des risques avant renvoi gratuitement. Toutefois, à l’extérieur du régime de protection, on peut présenter une demande d’asile pour motifs d’ordre humanitaire et, à l’heure actuelle, tout le monde doit déboursier 550 \$ pour le faire. La disposition codifie simplement dans la loi les pratiques actuelles.

Le président : Que se passe-t-il s’il s’agit d’un réfugié?

M. Morton : S’il s’agissait d’un réfugié, je présume qu’il serait protégé par la SPR et qu’il obtiendrait ainsi le droit d’établissement. Le programme fondé sur des motifs d’ordre humanitaire n’est pas axé sur les réfugiés. En revanche, il existe un programme de protection qui comprend la Section de la protection des réfugiés, la Section d’appel des réfugiés et l’examen potentiel des risques avant renvoi, compte tenu des délais qu’il comporte. À l’extérieur du régime de protection, il y a les demandes fondées sur des motifs d’ordre humanitaire, qui n’ont rien à voir avec la protection ou...

Le président : Je comprends ce que vous dites. Vous soutenez qu’un réfugié, une personne qui peut finalement être considérée comme un réfugié, n’aurait pas le droit de présenter une demande d’asile pour motifs d’ordre humanitaire?

M. Morton : C’est en partie ce dont vous discutiez plus tôt avec certains des témoins. L’une des modifications vise à empêcher que les facteurs de risque énumérés aux articles 96 et 97 soient pris en considération lors de l’évaluation des demandes d’asile pour motifs d’ordre humanitaire. Comme je l’ai expliqué précédemment, nous cherchons à clarifier que le fait que ces demandes ne sont pas des demandes de protection. La CISR offre suffisamment de mécanismes de recours — il y a la SPR, la SAR et l’ERAR. Les demandes d’asile pour motifs d’ordre humanitaire ne sont pas des moyens d’obtenir une protection. Elles sont acceptées pour des raisons d’ordre humanitaire.

Le sénateur Jaffer : Vous étiez dans la salle quand la représentante du Conseil canadien pour les réfugiés a parlé des sérieuses difficultés auxquelles sont confrontées les personnes qui présentent des demandes d’asile pour motifs d’ordre humanitaire. Pouvez-vous expliquer si, d’après vous, ses préoccupations sont légitimes?

Mme Irish : Je peux certainement expliquer ce qui motive la proposition.

Le sénateur Jaffer : « Légitime » n’est pas le bon mot. Quelles sont les raisons du gouvernement?

Mme Irish : Nous avons retiré les facteurs de risque du processus d’évaluation des demandes d’asile pour motifs d’ordre humanitaire parce que nous voulions établir clairement une

which, in Canada, is embodied in sections 96 and 97 of the IRPA. Immigration and Refugee Protection Act.

In the future, H and C will not be able to look at these risk factors, so that will remove an important redundancy in our system. Rather than having two arms of the Canadian government looking at the same application under the same criteria, effectively now, if you are a refugee, you will be expected to go through the refugee determination system. If you have humanitarian and compassionate considerations, you can file separately for those. There will be no overlap in terms of assessment of risk.

To ensure that an H and C application can still consider risk-like factors that do not meet the threshold of sections 96 and 97, it was made clear in the amendment that humanitarian and compassionate consideration can consider hardship factors.

I do not mean to try to come up with an exhaustive list, but factors like generalized country situations, systemic discrimination, best interests of the child as well as traditional agency factors can continue to be considered in the humanitarian and compassionate consideration process. Anything that meets that threshold of sections 96 and 97 risk will be the purview of the Immigration and Refugee Board and the refugee status determination system.

Senator Jaffer: That helps. In this H and C, one of the factors presently, if I am not mistaken, is how a person has established themselves; they have a job here, for example. Would that continue under the H and C?

Ms. Irish: Establishment considerations will continue to be a part of humanitarian and compassionate consideration, although we imagine that for an asylum claim coming into the new system, they will be spending less time in Canada. We expect the number of establishment cases to go down as the reforms take hold.

Senator Jaffer: There is just one more thing that I do not quite get. Please help me. I get what you are saying that the refugee determination system is separate and the H and C system is separate. Where does PRRA fit in?

Ms. Irish: Under the amendments put forward in the standing committee, the PRRA function will now be transferred to the Immigration and Refugee Board.

Senator Jaffer: That will be under the IRB, right?

distinction entre les deux programmes. Le système de détermination du statut de réfugié continuera de se consacrer à l'évaluation des risques illustrée au Canada par les articles 96 et 97 de la LIPR, la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés.

À l'avenir, les gens qui seront chargés d'évaluer les demandes d'asile pour motifs d'ordre humanitaire ne seront pas en mesure de tenir compte des facteurs de risque, ce qui éliminera l'important chevauchement qui existe à l'heure actuelle dans notre système. Au lieu d'avoir deux branches du gouvernement qui examinent la même demande en fonction des mêmes critères, dorénavant, s'il s'agit d'un réfugié, on s'attendra à ce qu'il fasse appel au système de détermination du statut de réfugié. S'il souhaite que des facteurs humanitaires soient pris en considération, il peut présenter une demande distincte à cet effet. Il n'y aura plus de chevauchement en matière d'évaluation des risques.

Pour veiller à ce qu'une demande d'asile pour motifs d'ordre humanitaire puisse toujours tenir compte de facteurs apparentés aux risques qui ne répondent pas aux critères énoncés aux articles 96 et 97, on a indiqué clairement dans la modification que les difficultés exceptionnelles peuvent être prises en considération.

Je n'ai pas l'intention d'essayer de dresser une liste complète des aspects à prendre en considération, mais des facteurs tels que des situations généralisées à l'échelle du pays, une discrimination systématique, l'intérêt de l'enfant ainsi que les facteurs dont l'organisme a tenu compte dans le passé peuvent toujours être étudiés dans le cadre de l'évaluation des demandes d'asile pour motifs d'ordre humanitaire. Tout facteur qui répond aux critères énoncés aux articles 96 et 97 relèvera de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié ainsi que du système de détermination du statut de réfugié.

Le sénateur Jaffer : C'est utile. Si je ne m'abuse, la manière dont une personne s'y est prise pour s'établir — si elle a décroché un emploi ici, par exemple — est l'un des facteurs humanitaires que l'on examine actuellement. Continuerait-on d'en tenir compte dans le cadre des considérations d'ordre humanitaire?

Mme Irish : Les facteurs relatifs à l'établissement vont continuer de faire partie des considérations d'ordre humanitaire, même si nous estimons que, dans le cadre du nouveau système, les demandeurs d'asile passeront moins de temps au Canada. Nous nous attendons à ce que le nombre de cas d'établissement diminue au fur et à mesure que les réformes vont être enclenchées.

Le sénateur Jaffer : Il n'y a qu'un seul autre aspect que je ne comprends pas parfaitement. J'aimerais que vous m'aidiez. Je comprends la distinction que vous faites entre le processus de détermination du statut de réfugié et l'examen des considérations humanitaires. Qu'en est-il de l'examen des risques avant renvoi?

Mme Irish : En vertu des modifications proposées par le comité permanent, l'examen des risques avant renvoi va maintenant relever de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

Le sénateur Jaffer : Ce sera une responsabilité de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié. C'est bien cela?

Ms. Irish: That will be under the IRB as well. That is part of that streamlining of the machinery. Those risk decisions will firmly become the purview of the Immigration and Refugee Board.

Senator Jaffer: The risk factors, the same factors that the refugee determination board assesses, that can apply to PRRA, unlike to H and C?

Ms. Irish: That is correct.

Senator Cordy: It has been a long day for you, I am sure. I would like to go back to the question that the chair asked, that I had asked the minister this morning, which is the time frame for appealing. It is not in the legislation. Ms. Irish said it would be in the regulations. We look at what the Federal Court has — 15 days to give notification of the appeal and then 30 days to have all the documentation ready.

When I asked the minister, it seemed like there was a bit of flexibility, but when I hear that a number may actually go into the regulations, that leads me to believe there would be little, if any, flexibility. If it is put in the regulations, it will be gazetted and you said there would be consultation. Who would you consult with? Would it be the people you consulted with to draft the bill?

Mr. Linklater: During pre-publication in the gazette, anyone is welcome to make comments on the draft regulations as presented. We would expect many of the stakeholders with whom we have consulted will offer opinions on any number of aspects of the regulations including the time frame we would propose which, at this point, is likely to be 15 days.

Senator Cordy: That would be 15 days not just notification but 15 days with your written submission?

Mr. Linklater: As I understand it, that is correct.

Senator Cordy: My understanding is that this new appeal board will deal only with written submissions, that the person would not appear before them. Is that correct?

Mr. Linklater: In point of fact, the refugee appeal division will have the opportunity to call for an oral hearing under circumstances where they deem it warranted. We would foresee that a number of the appeals will be dealt with on a paper basis but where there is cause, the member will be free to convoke an oral hearing.

Senator Cordy: If the adjudicators or board members felt there were questions unanswered in the appeal, they would call. However, that would be the exception and not the rule; is that right?

Mr. Linklater: We have dealt with criteria and Mr. Butt can expand on those in some detail.

John Butt, Manager, Program Development, Citizenship and Immigration Canada: There are criteria spelled out in the legislation about when there would be an oral hearing with respect to an appeal. That is where there is evidence that raises

Mme Irish : Ce sera également une responsabilité de la CISR dans le cadre de cette rationalisation des processus. Ces décisions liées au risque seront complètement intégrées au mandat de la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

Le sénateur Jaffer : Les facteurs de risque, les mêmes facteurs qu'évalue la Commission de détermination du statut de réfugié, peuvent s'appliquer à l'examen des risques avant renvoi, contrairement aux considérations d'ordre humanitaire?

Mme Irish : C'est exact.

Le sénateur Cordy : Vous avez dû avoir une longue journée. J'aimerais revenir à la question qu'a posée le président et que j'ai posée au ministre ce matin, à propos du délai pour interjeter un appel. Il ne figure pas dans le projet de loi. Mme Irish a dit qu'il serait inscrit dans le règlement. La Cour fédérale dispose de 15 jours pour déposer un avis d'appel, puis de 30 jours pour préparer tous les documents.

Lorsque je me suis renseignée auprès du ministre, il semblait y avoir une certaine souplesse. Cependant, quand j'entends dire qu'un certain nombre de détails pourraient figurer dans un règlement, cela me porte à croire qu'il y aurait peu de souplesse, voire aucune. Si l'on procède ainsi, ces détails seront publiés dans la *Gazette du Canada*, et vous dites qu'il y aurait une consultation. Qui consulteriez-vous? S'agirait-il des mêmes personnes que vous avez consultées pour rédiger le projet de loi?

M. Linklater : Durant la prépublication dans la *Gazette du Canada*, tous sont invités à formuler des observations sur le projet de règlement tel que présenté. Nous nous attendons à ce qu'un bon nombre des intervenants que nous avons consultés nous fassent part de leurs opinions sur maints aspects du règlement, y compris le délai proposé. Actuellement, il s'agirait probablement d'un délai de 15 jours.

Le sénateur Cordy : Ce délai ne serait pas seulement pour le préavis; il inclurait également l'observation écrite.

M. Linklater : D'après ce que je comprends, c'est exact.

Le sénateur Cordy : Si j'ai bien compris, cette nouvelle commission d'appel n'examinera que les observations écrites, car elle n'accordera pas d'audience au demandeur. Est-ce exact?

M. Linklater : En fait, la Section d'appel des réfugiés aura la possibilité de demander une audience dans des circonstances où elle le jugera nécessaire. Nous prévoyons qu'un certain nombre d'appels seront traités à l'écrit, mais lorsque c'est justifié, la section d'appel sera libre de convoquer une audience.

Le sénateur Cordy : L'audience serait convoquée si les arbitres ou les membres de la commission estiment qu'il y a des questions sans réponse dans le cadre de l'appel. Cependant, ce serait une exception et non la norme, n'est-ce pas?

M. Linklater : Nous nous sommes penchés sur les critères. M. Butt peut vous donner plus de détails à ce sujet.

John Butt, gestionnaire, Développement de programmes, Citoyenneté et Immigration Canada : Le projet de loi comporte des critères quant aux circonstances où il devrait y avoir une audience concernant un appel. Il y a lieu de le faire lorsqu'il existe

questions with respect to the credibility of the appellant where the issue is central to the decision to be rendered by the refugee appeal division, and where the assessment of the credibility of that evidence would be determinative of the appeal. Those are the three criteria spelled out in the legislation.

Senator Cordy: I would want to be assured that you have the right balance between expediency, because you do not want the backlogs we had several years ago of 60,000, with fairness.

What about a refugee claimant who wishes to appeal and does not have legal counsel? Is there any provision made for them, or would they have 15 days? I am using 15 days; we do not have the regulations because we do not have the law yet.

Mr. Butt: The regulations, as you say, are not drafted but certainly most claimants, as Ms. Irish pointed out, have legal representation at the refugee protection division. They do have someone who can assist them once a decision is rendered in terms of filing an appeal. It would be in relatively few cases that a person would be unrepresented before the refugee protection division and, therefore, would not have access to legal advice with respect to the appellate options available to him or her.

Senator Cordy: Do we do anything to help those who do not have legal counsel?

Mr. Butt: Certainly, the major provinces who receive refugee protection claimants today have legal aid plans that fund legal protections before the Immigration and Refugee Board.

Senator Cordy: I know in Nova Scotia it would probably be challenging to get someone to do your report within a short period of time.

Mr. Butt: It is true that the Province of Nova Scotia does not provide immigration and refugee legal aid.

Senator Cordy: Would it be different if you lived in some other provinces?

Mr. Butt: Again, in Ontario, Quebec, Alberta, British Columbia, Manitoba and Newfoundland, the legal aid plans do fund representation before the Immigration and Refugee Board.

Senator Cordy: If you are in those provinces, you are more fortunate. There is no national plan; it is all done by provinces?

Mr. Butt: The provinces make the choice as to whether they will fund those programs. The federal government provides financial assistance to the provinces for those programs.

Senator Cordy: It provides funds to provinces that provide legal aid for those who need it?

Mr. Butt: Yes.

des éléments de preuve qui soulèvent des questions en ce qui concerne la crédibilité de l'appelant, quand la question est essentielle pour la prise de décision par la Section d'appel des réfugiés et lorsque l'évaluation de la crédibilité de cet élément de preuve serait déterminante pour l'appel. Ce sont les trois critères énoncés dans le projet de loi.

Le sénateur Cordy : J'aimerais que l'on m'assure que vous avez la bonne vitesse de croisière parce que, honnêtement, vous ne voudriez pas avoir les 60 000 arrières que nous avons il y a quelques années.

Qu'en est-il des demandeurs d'asile qui souhaitent interjeter appel et qui n'ont pas d'avocat? A-t-on prévu une disposition à leur égard, ou est-ce qu'ils ont 15 jours? Je parle d'un délai de 15 jours; nous n'avons pas de règlement parce que la loi n'a pas encore été adoptée.

M. Butt : Comme vous le dites, le règlement n'est pas encore rédigé. Cependant, comme Mme Irish l'a souligné, la plupart des demandeurs ont recours à la représentation par avocat à la Section de la protection des réfugiés. Quelqu'un peut les aider à en appeler d'une décision rendue. Il est plutôt rare qu'une personne soit non représentée par un avocat devant la Section de la protection des réfugiés et, par conséquent, qu'elle n'ait pas accès à des avis juridiques quant aux options d'appel qui s'offrent à elle.

Le sénateur Cordy : Faisons-nous quelque chose pour aider les gens qui n'ont pas d'avocat?

M. Butt : Tout à fait. Les principales provinces qui reçoivent actuellement des demandeurs du statut de réfugié ont des régimes d'aide juridique qui financent les protections juridiques devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

Le sénateur Cordy : Je sais qu'en Nouvelle-Écosse, il serait probablement difficile de trouver quelqu'un pour préparer un rapport dans un court laps de temps.

M. Butt : Il est vrai que la Nouvelle-Écosse n'offre pas d'assistance juridique concernant les immigrants et les réfugiés.

Le sénateur Cordy : Est-ce que ce serait différent dans une autre province?

M. Butt : Encore une fois, les régimes d'aide juridique de l'Ontario, du Québec, de l'Alberta, de la Colombie-Britannique, du Manitoba et de Terre-Neuve-et-Labrador financent la représentation juridique devant la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

Le sénateur Cordy : Une personne qui se trouve dans l'une de ces provinces est bien chanceuse. Il n'y a pas de stratégie nationale. Tout est fait par les provinces?

M. Butt : Les provinces choisissent de financer ou non ces programmes. Le gouvernement fédéral offre une aide financière aux provinces pour ces programmes.

Le sénateur Cordy : Le gouvernement fédéral fournit des fonds aux provinces qui offrent l'aide financière pour les personnes qui en ont besoin?

M. Butt : Oui.

The Chair: I asked the minister this morning about the personal information form. I want to clarify this. Some people have indicated a concern about getting rid of that and going to an interview because they are concerned that the person who conducts the interview might not quite interpret the way they mean to present their case. The personal information form gives them an opportunity to put it in their words, consult a lawyer and get it right in their opinion. The interview will now take that over.

Is there no room for a written document still? I am trying to keep within the same time frames. I understand that. I thought the purpose behind the personal interview was to cut down on the time it took. If someone wants to do a printed one, wants to consult a lawyer, cannot quite express it, for language and other reasons, is there a possibility of that or does it have to be the interview?

Ms. Irish: During the interview, the interview officer will be engaged with the claimant to bring out the story behind their claim. They will use as a basis, we understand from the board, a form that will structure the responses. It will not be the generation of a personal information form or that cumbersome a process, but there will be a process for structuring the claim into a digestible report that would then be transmitted to the first-level hearing.

After the interview takes place, the claimant would get a recording of the actual interview but, in addition, a report on the claim will be transmitted to the first-level hearing. That report will be available to the claimant.

The claimant, in fact, can add to that report any time up to the period of disclosure, which is currently 20 days in advance of the hearing. Up to that point, the claimant can add any information or change any information in consultation with counsel up to the point of the interview. All of this will be the subject of procedures that will be developed by the Immigration and Refugee Board.

The Chair: I see. A person will do the interview and the interviewer will fill out a form. The claimant will be able to see that form and determine if something does not quite represent what they were saying, or they can consult with their lawyer and the lawyer might indicate that. There could then be adjustments made before it is submitted for the first level. Is that right?

Ms. Irish: That is correct. I believe, in accordance with the testimony of the executive director in the House of Commons, they indicated that someone could add to their report. They could not necessarily substitute, but they could add to that report and clarify the reason for the additions right up to the period of the hearing.

The Chair: That is good. Thank you for that.

Senator Jaffer: Adding to the chair's questions, I have done refugee work for a long time. I have yet to meet a genuine refugee who at the first meeting will tell you what has happened to them. You all know this. I am not telling you anything new. There is an

Le président : Ce matin, j'ai interrogé le ministre au sujet du formulaire sur les renseignements personnels. Je tiens à clarifier ce point. Certaines personnes ont exprimé leur préoccupation quant au fait de le remplacer par un entretien, car elles craignent que l'intervieweur puisse interpréter leurs propos quelque peu différemment de la façon dont elles ont l'intention de présenter leur affaire. Le formulaire sur les renseignements personnels leur donne l'occasion de s'exprimer dans leurs mots, de consulter un juriste et de bien faire les choses pour refléter leur opinion. L'entrevue va maintenant prendre le relais.

Ne reste-t-il donc aucune place pour un document écrit? Je comprends qu'il faut respecter les mêmes délais. Je croyais que l'entrevue personnelle visait à réduire la durée du processus. Si une personne veut fournir un document écrit et consulter un avocat, notamment pour que les mots utilisés soient adéquats, peut-elle procéder ainsi ou faut-il absolument passer une entrevue?

Mme Irish : Durant l'entrevue, l'intervieweur tâchera de mettre en évidence avec le demandeur l'histoire entourant la demande. D'après ce que nous a dit la commission, nous comprenons que l'intervieweur va utiliser un formulaire qui structure les réponses. On ne générera pas de formulaires sur les renseignements personnels et l'on n'entamera pas de processus lourds, mais il y aura un processus pour structurer la demande dans un rapport conséquent qui sera ensuite transmis à l'audience au premier palier.

Après l'entretien, le demandeur devrait recevoir un enregistrement, mais un rapport sur la demande sera également transmis à l'audience au premier palier. Le demandeur pourra avoir accès à ce rapport.

En fait, le demandeur peut ajouter des éléments à ce rapport en tout temps jusqu'au moment de la divulgation, qui a actuellement lieu 20 jours avant l'audience. Jusque-là, le demandeur peut ajouter ou modifier des renseignements, en consultation avec un avocat jusqu'au moment de l'entrevue. Tous ces renseignements vont faire l'objet de procédures qui seront développées par la Commission de l'immigration et du statut de réfugié.

Le président : Je vois. La personne qui mène l'entretien va remplir un formulaire. Le demandeur pourra en prendre connaissance et déterminer si ses propos ont bien été reflétés. Il peut aussi consulter son avocat, qui pourra le signaler. Il pourrait alors y avoir des corrections avant que le rapport soit transmis à l'audience au premier palier. Est-ce exact?

Mme Irish : Oui. Si je ne m'abuse, dans son témoignage à la Chambre des communes, le secrétaire général a indiqué qu'il était possible d'ajouter un complément au rapport de la commission. Il ne s'agirait pas nécessairement d'une substitution, mais il serait possible d'ajouter des éléments à ce rapport et de justifier ces ajouts, et ce, jusqu'au moment de l'audience.

Le président : C'est bien. Merci pour cela.

Le sénateur Jaffer : Pour donner suite aux questions du président, je travaille auprès des réfugiés depuis longtemps. Je n'ai pas encore rencontré de réfugiés qui veulent raconter ce qui leur est arrivé dès la première rencontre. Vous êtes tous au courant. Je

issue of trust of authorities because they come from a country where they do not trust authorities. There is an issue of trust just generally, in addition to being confused.

I felt satisfaction when the minister talked about the vulnerable people, if I am not mistaken, getting more time. I believe that, for the genuine refugee, there will be a lot of vulnerable people. I have great concern because in all my years, the minimum time it took for me to take a refugee through the process was 16 hours on a straightforward case. I believe you will all be doing your job diligently, but you will find that during the first process, there may be a backlog. I hope I am wrong, but I share that from my experience of being a refugee lawyer for over 20 years.

You must have given a lot of thought as to how you came up with this process.

Mr. Linklater: It is important to note that there are not prescribed, or there will not be prescribed, time periods around the conducting of the first-level information-gathering interview. It will take as much time as it takes.

Where there are cases of obvious trauma or distress, the employee of the board will have the opportunity to adjourn the proceedings to allow the person to collect himself or herself or to reschedule at a time that will be more conducive to the sharing of the information.

I take your point wholeheartedly. I think it is a strong rationale through this new process that an entire new appeal division is being proposed to ensure those individuals who do have legitimate claims, and may not receive the appropriate decision at the first level, do have an opportunity to bring forward information that may not have been available at the first hearing, or to add to what had been discussed at the first hearing.

Senator Jaffer: Further to that, besides gaining the trust of the person is obtaining the documentation. You know that most people do not leave their countries with documentation. Just to collect all of it takes up to six months. If they have come from a conflict zone — you know the issues, so I will not get into them.

I will give you a quick example. I had a Burmese client who said if one were abducted and taken to Thailand, forced to do things against their will and contracted AIDS as a result, upon returning back to their village, they would be killed if it was discovered they had AIDS. No one would believe a story like that, right? I had to collect all kinds of documentation because I even found it hard to believe. I am talking about years ago; now it is different. That document gathering takes months. This particular one took me two years to complete.

ne vous apprend rien. Il y a un problème de confiance envers les autorités, car les demandeurs proviennent d'un pays où ils ne font pas confiance aux autorités. Il s'agit généralement d'une question de confiance, en plus de la confusion.

J'ai éprouvé une certaine satisfaction lorsque le ministre a parlé des personnes vulnérables pour lesquelles il faudra plus de temps, si j'ai bien compris. J'estime qu'il y aura de nombreuses personnes vulnérables parmi les demandeurs authentiques. Je suis grandement préoccupée parce qu'après tant d'années d'expérience, le temps minimal qu'il m'a fallu pour accompagner un réfugié au cours du processus, c'était 16 heures, dans un cas simple. Je suis certaine que vous ferez tous votre travail avec diligence, mais il se peut qu'il y ait du retard au cours du premier processus. J'espère me tromper, mais je vous fais part de cette inquiétude d'après mon expérience en tant qu'avocate spécialisée en droit des réfugiés depuis plus de 20 ans.

Vous avez dû abondamment réfléchir à la manière d'arriver à ce processus.

M. Linklater : Il est important de noter qu'il n'y a pas et n'y aura pas de délais prescrits en ce qui concerne la réalisation de l'entrevue de collecte de renseignements de premier niveau. Elle durera aussi longtemps qu'il est nécessaire.

Dans les cas de traumatisme ou de détresse évidents, l'employé de la commission pourra ajourner l'entretien pour permettre au demandeur de se ressaisir ou le reporter à une date qui sera plus propice à l'échange d'information.

Je comprends tout à fait ce que vous dites. Certaines personnes ont des demandes légitimes, mais elles n'ont peut-être pas reçu la décision appropriée au premier niveau. Je crois que c'est très justifié dans ce nouveau processus, qui vise à créer une toute nouvelle Section d'appel pour que ces demandeurs aient vraiment l'occasion de présenter des renseignements qui n'étaient peut-être pas disponibles à la première audience ou d'ajouter un complément à ce qui avait alors été discuté.

Le sénateur Jaffer : Dans la même veine, en plus d'obtenir la confiance des demandeurs, il faut obtenir les documents. Vous savez que la plupart des gens quittent leur pays sans leurs documents. Il faut jusqu'à six mois seulement pour les rassembler tous. S'ils proviennent d'une zone de conflit... Vous connaissez les problèmes; je ne vais pas en parler davantage.

Je vais vous donner un exemple, brièvement. J'ai eu un client du Myanmar qui m'a raconté qu'une personne enlevée et emmenée en Thaïlande pourrait être contrainte de poser des gestes contre sa volonté et qu'elle serait tuée si elle contractait le sida de cette manière et que les gens de son village l'apprenaient à son retour. Personne ne croirait une telle histoire, n'est-ce pas? J'ai dû rassembler toutes sortes de documents parce que je trouvais moi-même que c'était difficile à croire. Cet exemple a eu lieu il y a des années; la situation est maintenant différente. Cette recherche de documents prend des mois. Il m'a fallu deux ans pour terminer celle dont je viens de vous parler.

For me, the challenge is how to get the documents and how to prove whether what the person is saying is true. I think your intentions are good. I agree with you that we need to hasten the process. I am just very concerned in that I do not want us to fall on our faces before we even start. I share with you my angst.

Mr. Linklater: With the new system, the fact that the expertise that has already been inculcated and developed at the IRB with the members as they are now, having that expertise — the documentation centre, the understanding of the broader country trends and the constant gathering of information — available to the officers who will be doing the first-level information gathering, to the public servants who will be making the first-level decisions, as well as to the appeal division members will be helpful in terms of ensuring the decision making is as robust and current with trends as it can possibly be.

Senator Jaffer: My last question is on humanitarian and compassionate. The UNHCR article was speaking about sur place. Would that come under hardship? Say they are out of the refugee process and something happens in their country — they used Uzbekistan as an example. Because of hardship and issues, they would come under the category of hardship in H and C. Is that correct? Do you agree with that?

Mr. Morton: I will make a general comment about sur place, and then Ms. Irish or Mr. Butt can follow up.

The basic notion of sur place, as you well know, is that something has happened to make you a refugee since you left your country of origin. When you were in your country of origin, you were not a refugee; you left your country of origin and something has happened. There are different events that can happen. Sometimes it is something such as a *coup d'état* at Tiananmen Square; there are a whole range of different country conditions. There is a smaller category, in which a person might be protesting in front of an embassy and has created a refugee sur place by that person's action.

The most common situation we see of refugee sur place is there is a change in the country conditions in their country of origin. That is a background. Ms. Irish could add to that.

Ms. Irish: We gave this considerable thought. There is a unique provision in the bill that has not gotten a lot of attention. Proposed subclause 4(2.1) of the bill allows an exception to pre-removal risk assessment if there has been a change in country circumstances. This was meant to address the exceptional considerations of people who have gone through the first level hearing and an appeal, but while they are in the removals inventory, they are refugee sur place fundamentally by a change in country conditions. Under the provisions of the bill, they would be barred from the pre-removal risk assessment.

This provides the opportunity for that particular cadre of people who are barred from pre-removal risk assessment and where there has been a change in country circumstances, there is a procedure

Pour moi, la difficulté réside dans la façon d'obtenir les documents et de prouver la véracité des propos de la personne. Je pense que vos intentions sont honorables. Je suis d'accord avec vous : nous devons accélérer le processus. Seulement, je ne veux pas que nous nous plantions avant même de commencer. Vous connaissez maintenant mes appréhensions.

M. Linklater : Le nouveau système fait que la CISR a déjà reçu et développé des compétences qu'elle met — le centre de documentation, la compréhension des tendances générales observées à l'étranger et la saisie constante de renseignements — à la disposition des agents enquêteurs et des fonctionnaires décideurs de premier niveau, ainsi que des membres de la Section d'appel. De la sorte, les décisions seront aussi solides et aussi au diapason des tendances que c'est possible de l'être.

Le sénateur Jaffer : Ma dernière question porte sur les considérations humanitaires. L'article du HCR parlait de la notion de « sur place ». Est-ce que cela a quelque chose à voir avec les épreuves endurées? Supposons que notre cas ne soit pas ou ne soit plus pris en charge par le processus de traitement des cas des réfugiés, mais que quelque chose survienne dans son pays — dans l'exemple, c'était l'Ouzbékistan. À cause des épreuves et des problèmes, des motifs de compassion entreraient en jeu, n'est-ce pas?

M. Morton : Je ferai une observation générale sur la notion de « sur place », puis Mme Irish ou M. Butt pourront y aller de leurs commentaires.

La notion de base de « sur place », comme vous le savez très bien, découle d'un événement qui fait de la personne un réfugié depuis qu'elle a quitté son pays d'origine. Dans son pays d'origine, elle n'était pas un réfugié; elle quitte son pays d'origine, puis quelque chose survient. Ce peut être bien des choses. Parfois, c'est un coup d'État, comme à la place Tian'anmen; il y a toute une gamme de conditions, selon le pays. Dans une catégorie mineure, une personne qui proteste devant une ambassade devient par ce fait un réfugié sur place.

Le plus souvent, de nouvelles conditions apparaissent dans le pays d'origine. Voilà le contexte général. Mme Irish pourra ajouter ses explications.

Mme Irish : Nous avons beaucoup réfléchi à cette notion. Dans le projet de loi, une disposition particulière a peu attiré l'attention. Le paragraphe 4(2.1) autorise une exception à l'examen des risques avant renvoi, si des changements sont survenus dans le pays d'origine. Il s'agissait, en effet, de s'occuper de la situation exceptionnelle de personnes ayant franchi l'audition de premier niveau et l'appel et qui, pendant qu'elles se trouvaient dans l'inventaire des renvois, sont devenues des réfugiés sur place, essentiellement à cause de changements survenus dans leur pays. En vertu du projet de loi, elles seraient exclues de l'examen des risques avant renvoi.

Dans cette situation particulière, le ministre peut les exempter de l'interdiction visant la tenue d'un examen des risques avant renvoi. C'est le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration

whereby the minister can provide an exemption to the bar on PRRA. That exemption will be exercised by the Department of Citizenship and Immigration Canada, who will make a recommendation to the minister when we hear about a change in circumstances, for example, as was the case in Uzbekistan most recently. Then we could exempt that class of nationals from the bar on PRRA to permit them to have a pre-removal risk assessment. It will not mean that we could actually make a decision that they would be able to stay in Canada indefinitely, but that they would be entitled to an assessment of the risk under that provision.

Senator Jaffer: Then what will happen to them?

Ms. Irish: Then they get a pre-removal risk assessment, which will also be done by the board, because the pre-removal risk assessment function will be transferred over. If that risk assessment is found to be in favour of the claimant, then the claimant will get protected person status as if they had gone through the asylum system.

The Chair: Are there any other questions of the officials? There being no other questions of the officials, I will say thank you very much to you and excuse you. I appreciate your spending a lot of time waiting for this call back, but it has been helpful to our deliberations.

Colleagues, we are now at the point of proceeding to clause by clause, if you are ready to do that.

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Okay. There are 42 clauses here, and I have not been able to come up with a logical grouping of them to save going through 42 different calls here, but I will go through them rapidly. Please yell out the number if there is any number that you want to say anything about or move an amendment to.

Are we ready? Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Clause 3?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Clause 4?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Clause 5?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Clause 6?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: I will save your voice: I will consider it carried unless I hear somebody say "stop." Otherwise you will do this 42 times.

qui appliquera l'exemption, par une recommandation qu'il fera au ministre quand sera porté à son attention un changement comme celui qui est survenu en Ouzbékistan, très récemment. Nous pourrions alors exempter cette catégorie de ressortissants de l'interdiction visant la tenue d'un examen des risques avant renvoi, pour les autoriser à subir cet examen. Cela ne signifie pas que nous décidons qu'ils peuvent séjourner indéfiniment au Canada, mais qu'ils ont droit à une évaluation des risques en vertu de cette disposition.

Le sénateur Jaffer : Que leur arrivera-t-il ensuite?

Mme Irish : Ils subissent l'examen, qui sera également effectué par la Commission, parce qu'elle aura hérité de cette fonction. Si l'examen leur est favorable, les demandeurs obtiendront le statut de personnes protégées, comme s'ils avaient franchi la filière du régime d'asile.

Le président : Y a-t-il d'autres questions pour les représentants du ministère? Comme il n'y en a pas, je vous remercie. Vous êtes excusés. Je vous suis reconnaissant de votre longue attente avant cette séance, mais sachez que votre concours a été très utile à nos délibérations.

Chers collègues, nous passons à l'étude article par article du projet de loi, si vous êtes prêts.

Des voix : D'accord.

Le président : Bon. Nous avons 42 articles, et je n'ai pas réussi à les regrouper logiquement de façon à nous épargner la peine de demander chaque fois s'ils sont adoptés. Cependant, je les énumérerai rapidement. Je vous demande de bien faire entendre le numéro de l'article sur lequel vous avez des choses à dire ou pour lequel vous voulez proposer un amendement.

Êtes-vous prêts? L'étude du titre est-elle réservée?

Des voix : D'accord.

Le président : L'adoption de l'article 1 est-elle reportée?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 2 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 3?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 4?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 5?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 6?

Des voix : D'accord.

Le président : Je veux épargner vos cordes vocales : je considérerai l'article comme adopté à moins que je n'entende quelqu'un s'écrier « arrêtez ». Sinon, vous devrez vous répéter 42 fois.

Clauses 6, 7, 8, 9, 10, 11 —

Senator Jaffer: May I suggest that we say if there is anything that anyone does not agree to, to save your voice too, and we agree to all of them?

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: We have to do them unless you group them.

The Chair: Apparently I have no choice. There is this procedure here.

Senator Jaffer: Sorry.

The Chair: Clauses 11, 11.1, 12, 13, 14, 14.1, 15, 16, 16.1, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 27.1, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 37.1, 38, 39, 40, 41, 42.

Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Does the committee wish to consider appending observations to the report?

Senator Jaffer: I would appreciate if the committee would consider two very short observations, if I may read them to you.

The two observations are what Mr. Waldman had suggested, and I would ask the committee to consider an observation to have a one-year review after the implementation of the act to see how the bill is operating and if there are any concerns about the implementation.

My second observation, if the committee agrees, is to recommend that any appointments to the refugee protection board must be of senior positions, at least — as he put it — PM-6 or higher, and they must go through a public and open process. It is basically to have senior, experienced people from the IRB as members of the refugee board, and that the Senate committee or both houses look at the review after the implementation of the bill, which I imagine will be two, two-and-a-half to three years from now. Those are my observations.

The Chair: I think what he was saying was a review after one year of implementation, not a one-year review.

Senator Jaffer: After which would be about two to three years.

The Chair: You are suggesting a review by both houses?

Senator Jaffer: That is my suggestion, the Senate or both houses.

The Chair: Colleagues, just a procedural thing before you either put other things or want to agree or disagree with those. The wording can be reworked a little bit by the steering committee before the presentation of the report with the observations, if it is your wish to have them.

Les articles 6, 7, 8, 9, 10, 11...

Le sénateur Jaffer : Puis-je proposer que nous disions s'il y a un article avec lequel nous ne sommes pas d'accord, afin d'épargner vos cordes vocales aussi, puis que, le cas échéant, nous donnions notre accord à tous ces articles?

Jessica Richardson, greffière du comité : À moins de regrouper les articles, nous devons les passer un par un.

Le président : Je n'ai apparemment pas le choix. C'est la marche à suivre.

Le sénateur Jaffer : Désolée.

Le président : Les articles 11, 11.1, 12, 13, 14, 14.1, 15, 16, 16.1, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 27.1, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 37.1, 38, 39, 40, 41, 42.

L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le projet de loi est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le comité désire-t-il joindre des observations au rapport?

Le sénateur Jaffer : J'aimerais bien que le comité joigne deux observations très courtes, si vous me permettez de les lire.

Les deux observations vont dans le sens de la proposition de M. Waldman, et j'aimerais demander au comité d'examiner une observation selon laquelle un examen annuel de la loi aurait lieu après sa mise en œuvre, pour constater comment elle fonctionne et si sa mise en œuvre est source de préoccupations.

Ma deuxième observation, si le comité est d'accord, consiste à recommander que les nominations à la Commission de protection des réfugiés se fassent à des postes de haut niveau, au moins PM-6 — pour reprendre les termes de M. Waldman — et que le processus soit transparent et public. Essentiellement, il s'agit de doter la Commission de membres expérimentés et de faire en sorte que le comité sénatorial ou les deux chambres examinent les résultats de l'examen après la mise en œuvre de la loi, qui, je suppose, nous mènera dans deux à trois ans d'ici. C'était mes observations.

Le président : Je pense qu'il avait parlé d'un examen après un an de mise en œuvre, et non pas d'un examen annuel.

Le sénateur Jaffer : Après quoi, ce serait de deux à trois ans.

Le président : Proposez-vous un examen par les deux chambres?

Le sénateur Jaffer : Par le Sénat ou les deux chambres.

Le président : Chers collègues, une simple mise au point sur la procédure, avant que vous n'ajoutiez quelque chose aux observations ou que vous ne vouliez exprimer votre accord ou désaccord. Le libellé des observations peut être remanié légèrement par le comité de direction, avant la présentation du rapport avec les observations, si tel est votre souhait.

That would mean that Senator Ogilvie, Senator Martin and myself, before we present this to the Senate tomorrow, in addition to adopting the report, would file a page of observations along the lines that Senator Jaffer has mentioned, but we will tidy up the wording. That is the normal way these things are done. I will just put that before you, if you wish to go with that.

Senator Eaton: Do we vote on the amendments? The observations?

The Chair: They are not amendments. They are observations. Yes, we have to decide whether you agree with the observations or not.

Senator Seidman: Since the government officials are still in the room, I wonder if it is possible to consult them to see if they have some advice or clarification that they might give us on both of these observations. Can we perhaps ask someone to come back to the table to clarify and give us some advice?

The Chair: Do you have anything? One of them is a review after one year of putting it in place, which the minister said would be 12 to 18 months. The other is that we have a high calibre of people considered for the refugee appeal division. Do you have any comment about that?

Ms. Irish: Certainly. First of all, with respect to the review, there is an evaluation that is already foreseen for the three-year mark. This is an internal evaluation of the functioning of the system. The purpose of that is to ensure that the assumptions that went into the planning for the new system of valid assumptions, that the system is functioning well, there are no pressures forming where there had been different pilot projects launched under the new system, that those are functioning well and can continue.

That is already envisaged for the three-year mark. It was envisaged as an internal evaluation.

The Chair: That is an internal departmental review?

Ms. Irish: The results of that evaluation will go to the minister, and then the minister is to report the results to cabinet with any recommendations.

The Chair: Senator Jaffer is recommending a parliamentary review. In order to coincide with that, if there is to be an observation of a parliamentary review, it should probably come at the time or after you do your internal audit. That is after three years, you say?

Mr. Linklater: We are looking at the three-year mark for the broad evaluation across the new system.

The Chair: Three years from now?

Mr. Linklater: From the implementation of the new system. Three years from that date, which we think will probably be — as the minister said this morning — Royal Assent.

The Chair: Then there is the situation with respect to the calibre of people that go into it. Again, Mr. Waldman's point earlier.

Cela voudrait dire que les sénateurs Ogilvie, Martin et moi-même, avant de les présenter demain au Sénat, outre l'adoption du rapport, nous déposerions une page d'observations selon les grandes lignes exposées par le sénateur Jaffer, mais après toilettage. C'est la façon usuelle de procéder. Je vous propose uniquement cela, si vous y consentez.

Le sénateur Eaton : Mettons-nous les amendements aux voix? Les observations?

Le président : Ce ne sont pas des amendements. Ce sont des observations. Oui, nous devons décider si nous sommes d'accord avec les observations.

Le sénateur Seidman : Comme les représentants du gouvernement sont encore parmi nous, je me demande si on peut les consulter, s'ils ont des conseils ou des explications à nous donner sur ces observations. Pouvons-nous, peut-être, demander à l'un d'eux de revenir à la table pour nous donner ses explications et ses conseils.

Le président : Avez-vous des observations à formuler? L'une des observations concerne un examen de la loi, après un an de mise en œuvre, qui, d'après le ministre, aurait lieu dans 12 à 18 mois. L'autre observation concerne des candidats de haut niveau pour la Section d'appel des réfugiés. Avez-vous des observations à ce sujet?

Mme Irish : Bien sûr. Premièrement, en ce qui concerne l'examen, une évaluation interne est déjà prévue au troisième anniversaire, sur le fonctionnement du système. Il s'agit de s'assurer que les hypothèses sur lesquelles a reposé sa planification sont valides, qu'il fonctionne bien, que les différents projets pilotes lancés en vertu de lui n'engendrent pas de pressions, qu'ils fonctionnent bien et qu'ils peuvent se poursuivre.

Voilà ce qui est déjà prévu pour le troisième anniversaire. C'était considéré comme une évaluation interne.

Le président : C'est un examen ministériel interne?

Mme Irish : Les résultats de cette évaluation seront communiqués au ministre, qui doit ensuite faire rapport des résultats au Cabinet avec des recommandations.

Le président : Le sénateur Jaffer recommande un examen parlementaire. Pour que les deux coïncident, l'examen parlementaire devrait probablement avoir lieu en même temps ou après votre vérification interne. Vous dites que votre évaluation aurait lieu après trois ans?

M. Linklater : Nous envisageons l'évaluation générale de tout le nouveau système au troisième anniversaire.

Le président : Dans trois ans d'ici?

M. Linklater : À partir de la mise en œuvre du nouveau système. Trois ans après cette date, qui, d'après nous, sera probablement — comme le ministre l'a dit ce matin — la date de la sanction royale.

Le président : Il y a ensuite la question du calibre des candidats. Encore une fois, une observation faite plus tôt par M. Waldman.

Mr. Linklater: The IRB has made very firm commitments to observing the requirements of the public service management act and the Public Service Employment Act in terms of the staffing procedures for new decision makers at the IRB to ensure maximum flexibility for deputy heads, including the chair. Those authorities are delegated and allow them to use a number of tools to be able to ensure that fairness and competence are part of the hiring process.

The Chair: What about this PM-6 level that Mr. Waldman suggested?

Mr. Linklater: Again, the board is looking at the various permutations and combinations for the staffing of those positions. There is a cost issue associated with this, and certainly our costings have been developed on certain assumptions, which I believe are generally in the PM-5 to PM-6 range for members of the board.

The Chair: Anything else you want to clarify with the officials?

Senator Cordy: The three years technically would be 2015, because the minister said it would likely take two years before everything is implemented?

The Chair: Twelve to eighteen months, he said.

Mr. Linklater: It would likely be 2014. We are looking at an implementation schedule of 12 to 18 months following Royal Assent, so three years following that.

The Chair: If there is nothing more for the officials, I will excuse you again. Thank you.

Senator Plett: In my opinion, Senator Jaffer is suggesting that we are giving direction, not making an observation. I think there is a difference. I think we are writing directives by accepting those particular observations, and that I have a problem with. We are passing the bill unamended. I struggle with observations, period; however, certainly, I personally cannot support these observations because I think we are directing someone to do something, and that is not our position.

Maybe it can be reworded, Senator Jaffer. However, I am not sure that I am happy with allowing the steering committee to reword it in their way. Maybe it can be reworded in a way that I would be a little happier with it. At this point, I think we are directing Parliament to do something, and I do not think that is the right thing to do in an observation.

Senator Ogilvie: I was going to ask Senator Jaffer if the response with regard to the review met her general objective as an overall purpose. My thinking was along the line of Senator Plett — that the observation would be that we strongly support the concept of the full review as presented to us and on the time frame.

Senator Plett: That I could support.

M. Linklater : La CISR s'est engagée très fermement à respecter les exigences de la Loi sur la modernisation de la fonction publique et de la Loi sur l'emploi dans la fonction publique, en ce qui concerne les méthodes de dotation des nouveaux postes de décision à la CISR, pour assurer le maximum de souplesse pour les administrateurs généraux, y compris la présidence de la Commission. Les pouvoirs qui leur sont délégués leur permettent d'utiliser un certain nombre de moyens pour favoriser l'équité et la compétence dans le processus d'embauche.

Le président : Qu'en est-il du niveau PM-6 proposé par M. Waldman?

M. Linklater : Encore une fois, la Commission examine les diverses permutations et combinaisons possibles pour la dotation. Elles entraînent des coûts et, bien sûr, nous avons établi nos coûts à partir de certaines hypothèses qui, je crois, font que les membres de la Commission sont généralement de niveaux PM-5 et PM-6.

Le président : Voulez-vous préciser d'autres points avec l'aide des représentants du ministère?

Le sénateur Cordy : Techniquement, le troisième anniversaire nous amène en 2015, parce que le ministre a dit qu'il faudrait probablement deux ans avant une mise en œuvre complète.

Le président : Il a dit de 12 à 18 mois.

M. Linklater : Cela tombera probablement en 2014. Nous envisageons un calendrier de mise en œuvre de 12 à 18 mois après la sanction royale, ce qui nous amène trois ans après cette date.

Le président : Si on n'a rien d'autre à demander aux représentants du ministère, je les excuserai de nouveau. Merci.

Le sénateur Plett : D'après moi, le sénateur Jaffer propose que nous donnions des directives et non pas que nous fassions des observations. Ce n'est pas la même chose. Je pense que nous rédigeons des directives en acceptant ces observations particulières. J'ai des objections. Nous adoptons le projet de loi sans modification. J'éprouve des difficultés avec les observations, un point c'est tout; cependant, personnellement, je ne peux certainement pas les appuyer, parce que je pense que ce sont des directives, et notre rôle n'est pas d'en rédiger.

Peut-être pouvons-nous reformuler ces observations, sénateur Jaffer. Cependant, je me demande si je fais bien de laisser le comité de direction s'en charger à sa manière. Peut-être pourrions-nous les reformuler d'une façon qui me rendrait plus heureux. Actuellement, je pense que nous donnons au Parlement une directive et je ne pense pas que ce soit la chose à faire sous le couvert d'une observation.

Le sénateur Ogilvie : J'allais demander au sénateur Jaffer si la réponse concernant l'examen satisfaisait à son objectif général. Ma réflexion était dans la même veine que celle du sénateur Plett — c'est-à-dire que l'observation serait que nous appuyons absolument la notion d'examen complet telle qu'elle nous a été présentée et le calendrier de cet examen.

Le sénateur Plett : C'est quelque chose que je pourrais appuyer.

The Chair: Is it not also a question of whether we want a parliamentary review? I think what Senator Jaffer has said is that we can coincide with this review, the internal departmental, but then do we want a parliamentary review?

Senator Ogilvie: It comes down to how you word it so that it becomes an observation, which is really the issue, and then if you felt that the review is appropriate as described — I do not want to put words in the senator's mouth — the observation might be, "and we would observe that it would be helpful if the results were made available to the two houses of Parliament" or some such wording. I am not trying to create this; it is your suggestion. However, I think the critical issue for a number of us will be that it is an observation as opposed to an instruction.

Senator Jaffer: In the haste of things, I am not looking at direction and I want everyone here to be comfortable. I am glad this has happened. Obviously, I expected them to be diligent. Why would I have expected anything else? They already have it in place. Because things happen and things get out of hand, as we have seen with the backlog, if all of my colleagues agree, I think there should be not direction but observations, and we should look at the parliamentary review suggestion.

The Chair: We note that there is a plan for a review by the department and ask that the minister submit that to the two houses of Parliament. Then the two houses of Parliament can do as they wish with them, and it would probably undertake a review. That is the normal thing that happens around here. Does that sound okay?

Senator Plett: I am not sure I understood that, chair.

Senator Ogilvie: The critical thing will be in the language of writing. Again, as I think the chair has indicated, it is difficult to write these things in committee. The critical thing will be to get a general sense of the observation and then, as per the chair's suggestion, that it be drafted in some form. We are meeting as a committee tomorrow morning. Perhaps it would be possible to have draft observations made available to the committee as a whole tomorrow morning and this could be further considered at that point.

Senator Plett: Sure.

The Chair: Yes, that is a good way of doing it.

Senator Eaton: I want to make sure I understood Senator Eggleton. An evaluation would take place the way the department has planned, every three years.

The Chair: It said "in three years." It did not say "every three years."

Senator Eaton: In three years, at the three-year mark, but we would ask the minister to make that evaluation accessible to whatever committee, either in the Senate or in the house, or both, and it would be up to the committee to evaluate whether they had to go further.

Le président : N'est-ce pas également que nous voulons un examen parlementaire? Je pense que le sénateur Jaffer a dit que nous pouvons faire coïncider cet examen et l'examen ministériel interne. Mais, d'un autre côté, voulons-nous d'un examen parlementaire?

Le sénateur Ogilvie : Notre problème se résume à formuler la chose pour en faire une observation. Si ensuite on estime que l'examen, tel qu'il est décrit, convient — je ne veux pas faire dire au sénateur ce qu'il n'a pas dit —, on pourrait formuler l'observation comme suit : « et nous observerions qu'il serait utile de communiquer les résultats aux deux chambres du Parlement » ou quelque chose d'approchant. Je n'essaie pas de substituer mon idée à la vôtre. Cependant, je pense que la distinction essentielle, pour un certain nombre d'entre nous, c'est que ce soit une observation plutôt qu'une directive.

Le sénateur Jaffer : Bref, je n'essaie pas d'imposer des directives, et je tiens à rassurer tout le monde ici. Je suis heureuse de la tournure de la discussion. Je voulais bien sûr que la Chambre fasse preuve de diligence. Pourquoi aurais-je souhaité autre chose? Le mécanisme est déjà en place. Si vous êtes tous d'accord, en raison des vicissitudes et des pertes de contrôle, comme nous l'avons vu avec l'accumulation des dossiers en retard, je pense que nous ne devrions pas envoyer de directives mais des observations et que nous devrions examiner la proposition d'examen parlementaire.

Le président : Nous notons qu'un examen ministériel est prévu et nous demandons au ministre d'en soumettre les résultats à l'examen des chambres du Parlement. Elles pourront en faire ce qu'elles veulent, et ce sera probablement un examen. Ici, c'est la suite normale des choses. Est-ce que cela vous semble acceptable?

Le sénateur Plett : Je ne suis pas certain d'avoir bien compris, monsieur le président.

Le sénateur Ogilvie : L'essentiel réside dans le choix des termes. Encore une fois, comme, je pense, le président l'a laissé entendre, la rédaction de ce genre d'observation en comité est difficile. L'essentiel, c'est que, de façon générale, elle ressemble à une observation et que, ensuite, conformément à la proposition du président, sa rédaction épouse une certaine forme. Demain, le comité se réunit de nouveau. Demain matin, peut-être sera-t-il possible de soumettre à l'examen du comité, globalement, l'ébauche d'observations.

Le sénateur Plett : Bien sûr.

Le président : Oui, c'est une bonne démarche.

Le sénateur Eaton : Je veux m'assurer d'avoir compris le sénateur Eggleton. Une évaluation aurait lieu, de la manière prévue par le ministère, à tous les trois ans.

Le président : D'après le libellé, c'est « dans trois ans ». Ce n'est pas « à tous les trois ans ».

Le sénateur Eaton : Dans trois ans, au troisième anniversaire, nous demanderions au ministre de rendre accessible l'évaluation pour un comité, quel qu'il soit, du Sénat, de la Chambre ou des deux, et il incomberait au comité d'évaluer s'il faut approfondir la question.

The Chair: Yes.

Senator Seidman: I concur with Senator Ogilvie, and I appreciate what you are saying, Senator Jaffer. I appreciated the clarification that there is already a built-in evaluation process at the three-year mark, so the one-year does not make a whole lot of sense. Indeed, if we could have something worded along those lines as we have now discussed, I would be in support of that.

The Chair: Okay.

Senator Cordy: This is three years after implementation, not after Royal Assent.

The Chair: Right. They are estimating that the three-year mark would be 2014. Does that cover your point, Senator Eaton?

Senator Eaton: Yes.

The Chair: Senator Martin?

Senator Martin: Yes. I just wanted to express support, so to speak, in the second point that Senator Jaffer made, but I am mindful of the importance of the wording. I did hear all of the witnesses today, including the officials, speak about how important it will be to have decision makers who are well trained and culturally sensitive and who have experience, because of the claimants and their vulnerability when they are being interviewed. I think those concerns were shared by everyone, and by all of us.

We also heard that we already have good training that takes place. According to the High Commission representatives, they are pleased with the high standards, so just to maintain that, and I think that comment was borne out.

The Chair: We can have both of these here tomorrow morning. In that way, instead of just the steering committee, it will be the whole committee that will see these things in writing in front of them tomorrow morning. You can decide then what you want to do with them.

Senator Seidman: I did want to speak to the second one, which I feel is more directive. I do have trouble with it from that point of view, that in a way we are interfering with a management system that will be put in place. We had it very well described here. I just have trouble with that kind of a directive, which is not an observation.

The Chair: It can be worded in such a way that, "We believe there should be the highest and best people in these positions." That is not a directive.

Senator Seidman: Okay.

The Chair: We can put it in that wording.

Senator Seidman: We will not put in levels, PM-6?

The Chair: No.

Senator Cordy: I was going to say, too, "that the committee was pleased to hear the government officials state that . . ." That is definitely an observation.

Le président : Oui.

Le sénateur Seidman : Je suis d'accord avec le sénateur Ogilvie, et vos propos, sénateur Jaffer, sont de mon goût. J'ai bien aimé entendre l'explication selon laquelle il y avait déjà un processus d'évaluation prévu pour le troisième anniversaire, de sorte que la notion d'examen annuel n'a pas beaucoup de bon sens. En effet, si nous pouvions rédiger quelque chose qui s'inspire de la discussion que nous venons de tenir, j'appuierais ce document.

Le président : Très bien.

Le sénateur Cordy : Nous parlons de trois ans après l'entrée en vigueur du projet de loi, et non après la sanction royale.

Le président : En effet. On estime que le délai de trois ans serait écoulé en 2014. Cela répond-il à votre question, sénateur Eaton?

Le sénateur Eaton : Oui.

Le président : Sénateur Martin?

Le sénateur Martin : Oui. Je tiens simplement à dire que j'approuve, pour ainsi dire, la deuxième remarque du sénateur Jaffer, mais que je suis consciente de l'importance de la formulation. Tous les témoins, y compris les représentants du ministère, ont souligné aujourd'hui à quel point il est important que les décideurs soient bien formés, qu'ils tiennent compte de la réalité culturelle et qu'ils aient de l'expérience, en raison de la vulnérabilité des demandeurs lorsqu'ils sont interrogés. Je crois qu'il s'agit d'un sujet de préoccupation pour nous tous.

On nous a aussi mentionné que l'on offre déjà une bonne formation. Les représentants du Haut Commissariat se sont dits satisfaits des normes élevées; nous devons donc les maintenir, et je crois que ce commentaire était pertinent.

Le président : Nous pouvons faire rédiger les deux observations pour demain matin. De cette façon, le comité en entier, pas seulement le comité de direction, pourra les examiner. Nous pourrions ensuite décider de ce que nous voulons en faire.

Le sénateur Seidman : Je voulais que nous discussions de la deuxième observation, que je trouve plus directive. Cela me dérange, car en un sens, nous nous ingérons dans un système de gestion qui sera mis en place. On le décrit très bien ici. J'ai des réserves en ce qui concerne ce genre de directive; il ne s'agit pas d'une observation.

Le président : Nous pourrions la formuler ainsi : « Nous croyons que ces fonctions devraient être assumées par les cadres supérieurs les plus compétents ». Ce n'est pas une directive.

Le sénateur Seidman : D'accord.

Le président : Nous pouvons la formuler ainsi.

Le sénateur Seidman : Nous ne mentionnerons pas le niveau, soit PM-6?

Le président : Non.

Le sénateur Cordy : Je voulais aussi ajouter : « que les membres du comité ont été heureux d'entendre les représentants du gouvernement déclarer que [...] ». C'est clairement une observation.

The Chair: There are different ways you can word this. What you are doing, though, is putting some emphasis on these things because they are of concern in the implementation of it.

Senator Ogilvie: Following up on Senator Seidman and Senator Cordy, and with regard to your first intervention on this, Senator Jaffer, if we were to try to develop language around what has just been said, something to the effect that, "The committee was pleased to hear from all officials that the quality of personnel will be critical to the success of the program, and we urge every effort to secure appropriately qualified personnel," something along that line?

Senator Jaffer: Absolutely. That sounds good. Thank you.

The Chair: Sounds good.

Senator Ogilvie: I think we can make progress on that.

The Chair: I think that gets the point across, without it being a directive.

We will get some wording up for tomorrow morning on that. Is there anything else on this?

Subject to those observations, then, I can ask you the final question tomorrow about the report being submitted to the Senate.

That is it for tonight. Tomorrow morning at 8:30 a.m., we will have Minister Finley with us to talk about Bill C-13, relevant to the military personnel and the amendment to the Employment Insurance Act. That should not take more than an hour. When we are through that, we will go back to this and finish up on the two little points of this, the observations and the report of the bill into the Senate tomorrow.

Senator Champagne: Is that all we have to do tomorrow?

The Chair: That is it.

Senator Champagne: Must we start this early, then?

The Chair: That is when Minister Finley can be here.

Senator Eaton: Do we not have another bill. Bill C-40, now?

The Chair: Bill C-40 is still on the floor of the Senate. It has not yet been referred here. It is being held for debate.

Tomorrow could be our last meeting, and should be our last meeting. There is no meeting in the afternoon. When we finish this tomorrow morning, that should be it, unless sometime next week you want to come back to deal with Bill C-40.

I do not know what the leadership on both sides of the house will say, but Bill C-40 is on the establishment of a national seniors day. What is being proposed is October 1. If it ends up getting held over to September, it would still be in time. It is a short bill. I do not see it taking very much time. That is something we will

Le président : Il y a différentes formulations possibles. Or, vous accordez de l'importance à ces choses parce qu'elles ont à voir avec sa mise en œuvre.

Le sénateur Ogilvie : Pour faire suite aux commentaires des sénateurs Seidman et Cordy, en ce qui concerne votre première intervention à ce sujet, sénateur Jaffer, nous pourrions essayer de formuler une observation d'après ce que nous venons de dire, quelque chose comme : « Le comité a été heureux d'entendre tous les représentants dire que la qualité du personnel sera essentielle au succès du programme, et nous demandons avec instance que tous les efforts soient déployés pour que le personnel approprié y soit affecté », ou quelque chose du genre?

Le sénateur Jaffer : Absolument. Cela semble très bien. Merci.

Le président : Cela me semble bien.

Le sénateur Ogilvie : Je pense que c'est un bon départ.

Le président : Je crois que le message est clair, sans être directif.

Nous allons obtenir le libellé pour demain matin. Y a-t-il autre chose sur cette question?

Au sujet de ces observations, alors, je pourrai vous poser la dernière question demain, à savoir si le rapport sera soumis au Sénat.

C'est tout pour ce soir. Demain matin, à 8 h 30, la ministre Finley viendra nous parler du projet de loi C-13, qui porte sur le personnel militaire et les modifications à la Loi sur l'assurance-emploi. Cela ne devrait pas durer plus d'une heure. Lorsque nous aurons terminé, nous terminerons la discussion sur ces deux points, soit les observations et le rapport sur le projet de loi à soumettre au Sénat demain.

Le sénateur Champagne : Est-ce tout ce que nous avons au programme pour demain?

Le président : Oui.

Le sénateur Champagne : Sommes-nous obligés de commencer si tôt, alors?

Le président : C'est l'heure à laquelle la ministre Finley est disponible.

Le sénateur Eaton : Ne devons-nous pas faire l'étude du projet de loi C-40, maintenant?

Le président : Le Sénat en est encore saisi. Il ne nous a pas encore été renvoyé ici. Il fait l'objet d'un débat.

Notre réunion de demain pourrait et devrait être la dernière. Nous ne siégerons pas en après-midi. Lorsque nous aurons terminé d'examiner cette question, demain matin, ce devrait être tout, à moins que vous ne souhaitiez revenir la semaine prochaine pour examiner le projet de loi C-40.

Je ne sais pas ce que vont dire les dirigeants des deux côtés de la Chambre, mais le projet de loi C-40 porte sur la création d'une journée nationale des aînés. La date proposée est le 1^{er} octobre. Si l'étude du projet de loi est repoussée en septembre, il pourrait tout de même être adopté à temps. C'est un projet de loi assez court. Je

have to wait for the leadership of the two parties to determine whether or not it needs to be dealt with by committee before we rise for the summer, but it will not be this week; that is for sure.

We are in this room at 8:30 a.m. tomorrow morning. Thank you.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, June 23, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 8:29 to study Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act.

The Honourable Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today, we will deal with Bill C-13, though we have some wrapping up to do on Bill C-11 when we are finished, so do not bolt when we are finished with Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act.

We are pleased to welcome the Honourable Diane Finley, Minister of Human Resources and Skills Development; and Louis Beauséjour, Director General, Employment Insurance Policy, Skills and Employment Branch.

Minister Finley, the floor is yours.

The Hon. Diane Finley, P.C., M.P., Minister of Human Resources and Skills Development: Thank you very much, chair and honourable senators.

It is a pleasure for me to be here today to discuss with you our important bill, the Fairness for Military Families (Employment Insurance) Act. I am sure that many of you are familiar with how this bill came to be. My colleague, Pierre Poilievre, the Member of Parliament for Nepean-Carleton, was door-knocking. He met Lieutenant-Colonel James Duquette, who explained he had been serving in Afghanistan. While there, he missed out on his parental leave; he did not have a chance to stay with his new-born baby when he came back from serving because his parental leave had run out. This situation offended Mr. Poilievre. When he explained it to me, I said that is not right; that is not the way it should be.

This bill amends the Employment Insurance Act to extend the parental eligibility window by the number of weeks that a Canadian Forces member is serving. In that way, the 52 weeks for which they are eligible is extended, for the time they have been serving when they otherwise would have been eligible up to a maximum of 52 weeks.

ne crois pas que ce sera très long. Nous devons attendre que les dirigeants des deux partis aient déterminé s'il doit être renvoyé au comité avant l'ajournement des travaux pour l'été, mais ce ne sera pas cette semaine, c'est certain.

Je vous reverrai ici demain matin, à 8 h 30. Merci.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 23 juin 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 8 h 29 pour étudier le projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi.

L'honorable Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous allons examiner le projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi, même s'il nous reste à finaliser le projet de loi C-11. À ce propos, je vous demanderais de rester un peu à la fin pour terminer l'étude de cette mesure législative.

Nous sommes ravis d'accueillir aujourd'hui l'honorable Diane Finley, ministre des Ressources humaines et du Développement des compétences, ainsi que Louis Beauséjour, directeur général, Politique de l'assurance-emploi, Direction générale des compétences et de l'emploi.

Madame la ministre, la parole est à vous.

L'honorable Diane Finley, C.P., députée, ministre des Ressources humaines et du Développement des compétences : Monsieur le président et honorables sénateurs, merci beaucoup.

C'est pour moi un plaisir que d'être ici aujourd'hui pour discuter de cette importante mesure législative qu'est la Loi sur l'équité pour les familles militaires (assurance-emploi). Je suis certaine que beaucoup d'entre vous connaissent l'origine de ce projet de loi. Un jour, mon collègue Pierre Poilievre, député de Nepean-Carleton faisait du porte-à-porte dans sa circonscription. C'est alors qu'il a rencontré le lieutenant-colonel James Duquette qui lui a expliqué qu'il avait servi en Afghanistan. Pendant qu'il était là-bas, il n'avait pas été en mesure de prendre un congé parental pour passer du temps avec son nouveau-né. Cela a choqué M. Poilievre. Lorsqu'il est venu m'expliquer le problème, j'ai eu la même réaction que lui — c'est injuste et il faut que ça change.

Ce projet de loi modifie la Loi sur l'assurance-emploi pour prolonger la période d'admissibilité au congé parental du nombre de semaines pendant lesquelles un membre des Forces canadiennes est en service. Cela permet d'augmenter la période d'admissibilité en conséquence; sinon, cette personne ne serait admissible qu'à un maximum de 52 semaines.

In plain language, we are ensuring that when someone decides to become a member of our Canadian Armed Forces to serve our country and to promote and protect Canadian values around the world, they do not have to make the choice between serving their country and giving up the opportunity to bond with their children that other Canadians have.

This bill was passed with unanimous consent in the House of Commons. The bill was passed with an amendment, as well, to ensure it does not apply only to members of the Armed Forces from the day this bill comes into force but that there is a retroactivity clause so that anyone who is eligible — that is, they are on parental leave or serving an imperative military requirement — will be eligible, as well. It is not going forward; it will apply to anyone as of the day it comes into force.

This bill recognizes the unique circumstances of the Canadian military. The military are the only Canadians — and I stress, the only Canadians — who are compelled by law to deploy. Unlike all other Canadians, they do not have the choice about their deployment. That is what makes this situation so special.

Canadian Forces members are required to serve their country when called upon. They make major sacrifices. They spend time away from their family and their friends, often in dangerous and harsh conditions. Unfortunately, as we saw again yesterday, some of them pay the ultimate sacrifice.

[Translation]

They do this because they believe passionately in Canadian values and freedoms, so much so that they defend them not just on behalf of Canadians, but also on behalf of people all around the world.

[English]

They are bravely fighting terrorism and extremism in Afghanistan and they were among the first to get on the ground and provide desperately needed help and supplies to the people of Haiti. Those are only two of the countless examples where our Canadian Forces members are serving us and people around the world. We will be forever grateful to our Canadian Forces.

[Translation]

But it is not just the soldiers who make sacrifices. Their families do as well. They spend countless sleepless nights worrying about the safety of their loved ones and spend months without the help and support of their spouse, parent or child. We also owe them thanks for all of their hard work and sacrifice.

En clair, nous nous assurons que lorsque quelqu'un décide de devenir membre des Forces canadiennes pour servir notre pays, promouvoir et protéger les valeurs canadiennes dans le monde, il n'a pas à choisir entre servir son pays et renoncer à la possibilité de créer des liens avec ses enfants, possibilité qu'ont d'autres Canadiens.

Ce projet de loi a été adopté à l'unanimité à la Chambre des communes. Il est passé avec un amendement, également, pour s'assurer qu'il s'appliquera non seulement aux membres des forces armées le jour de son entrée en vigueur, mais il contient également une clause de rétroactivité; de sorte que tous ceux qui sont admissibles — c'est-à-dire ceux qui ont un congé parental ou qui sont en service en raison d'un besoin opérationnel impératif — pourront en bénéficier. C'est aussi simple que cela; il s'appliquera à tout le monde dès son entrée en vigueur.

Avec ce projet de loi, on reconnaît les circonstances uniques des membres des Forces canadiennes. Ce sont les seuls Canadiens — et j'insiste là-dessus — que la loi peut contraindre à un déploiement. Contrairement à tous les autres Canadiens, ces gens n'ont d'autre choix que d'obtempérer. C'est ce qui rend cette situation si particulière.

Les membres des Forces canadiennes doivent servir leur pays lorsqu'on le leur demande. Ils font des sacrifices considérables. Ils passent beaucoup de temps loin de leur famille et de leurs amis, souvent dans des conditions rudes et dangereuses. Malheureusement, comme nous l'avons vu hier encore, certains font le sacrifice ultime.

[Français]

Les membres des Forces canadiennes sont mus par une conviction passionnée de la justesse des valeurs et des libertés canadiennes à tel point qu'ils les défendent non pas seulement au nom des Canadiens, mais bien au nom de tous les peuples du monde.

[Traduction]

Ils combattent avec bravoure le terrorisme et l'extrémisme en Afghanistan, et ils étaient parmi les premiers à se rendre sur le terrain et à fournir l'aide et les vivres dont le peuple haïtien avait si désespérément besoin. Ce ne sont là que deux des exemples innombrables de la façon dont les Forces canadiennes servent notre pays et les populations ailleurs dans le monde. Nous leur serons à jamais reconnaissants pour ce qu'elles font.

[Français]

Mais il n'y a pas que les soldats qui font des sacrifices. Leurs familles en font également. Elles passent un nombre incalculable de nuits sans sommeil à s'inquiéter de la sécurité de leurs êtres chers et passent des mois privés de l'aide et du soutien d'un époux, d'un parent ou d'un enfant. Nous devons aussi les remercier de leur dur labeur et de leurs sacrifices.

[English]

This bill reflects our government's clear commitment to family. We believe that family is the foundation of this great country and that parents should have the option to raise their kids as they see fit.

The bill also reflects our government's unwavering support for our Canadian Forces. With this bill, we can move a step closer to ensuring that soldiers have access to the programs and services to which they are entitled. When Lieutenant-Colonel Duquette appeared before the house standing committee via videoconference from Afghanistan, the emotion in his voice and in his face was proof that this bill is necessary, and will make a major positive impact on the lives of military families.

Canadian Forces members put their lives on the line to protect Canadian values and freedoms around the world. The least we can do in return is to ensure they are able to spend time with their newborn child when they return. Even if they have to miss that child's first steps, we want to ensure that they are there to hear the first words.

Honourable senators, I urge you all to pass this bill in a timely manner so that our military families receive the benefits they both need and deserve.

The Chair: Thank you very much. I will start off with a couple of questions.

Perhaps it is simply my lack of understanding of the bill, but in the section being added here relevant to duty for military personnel, there is a phrase that states "... parental leave is deferred or a claimant is directed to return to duty from parental leave." We well understand and support the condition military people and their families find themselves in, and we desire to support them in this endeavour.

However, what is that first part — "parental leave is deferred"? That is a general provision in the act, as well. How does that apply?

Ms. Finley: Right now, any Canadian has a window of 52 weeks after the birth or adoption of a child in which they can claim the 35 weeks of parental leave; it can be any time within that window. If a member of the military is serving on an imperative military requirement during any part of that window, they can defer the leave outside of that 52-week window.

Let us say they are deployed for three months. Their parental leave can then be deferred for three months. Does that help?

The Chair: That is a general provision, though.

[Traduction]

Ce projet de loi est le reflet de l'engagement clair de notre gouvernement à l'égard de la famille. Nous croyons que les familles sont le fondement de notre grand pays, et que les parents devraient avoir la possibilité d'élever leurs enfants comme ils l'entendent.

Ce projet de loi est également le reflet du soutien indéfectible de notre gouvernement à l'égard des Forces canadiennes. Par cette mesure législative, nous pouvons faire un pas de plus pour que nos soldats aient accès aux programmes et aux services auxquels ils ont droit. Lorsque le Lieutenant-colonel Duquette a comparu par vidéoconférence devant le comité permanent de la Chambre, l'émotion qui se lisait sur son visage et s'entendait dans sa voix était la preuve que ce projet de loi est nécessaire et qu'il aura d'importantes répercussions positives sur la vie des familles militaires.

Les membres des Forces canadiennes risquent leur vie pour protéger les valeurs et les libertés canadiennes partout dans le monde. La moindre des choses que nous puissions faire en échange, c'est de veiller à ce qu'ils soient en mesure de passer un peu de temps avec leur nouveau-né à leur retour. Et même s'ils ne sont pas là pour voir les premiers pas de leur enfant, nous voulons nous assurer qu'ils seront présents pour les entendre prononcer leurs premiers mots.

Honorables sénateurs, je vous exhorte tous à adopter ce projet de loi en temps opportun pour que nos familles militaires puissent bénéficier de ces prestations dont elles ont besoin et qu'elles méritent.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Je vais commencer par vous poser quelques questions.

Peut-être est-ce simplement un manque de compréhension du projet de loi de ma part, mais dans l'article qui a été rajouté et qui concerne le rappel en service du personnel militaire, il y a une phrase qui dit « ... du congé parental du prestataire est reporté ou celui-ci est rappelé en service pendant ce congé, la période de prestations est prolongée du nombre de semaines qu'aura duré le report ou le rappel, selon le cas ». Nous comprenons bien la situation dans laquelle se trouvent les militaires et leur famille, et nous voulons les appuyer dans leur quête.

Toutefois, que signifie cette première partie « le début du congé parental du prestataire est reporté »? Il s'agit d'une disposition générale de la loi également. Comment s'applique-t-elle?

Mme Finley : Actuellement, chaque Canadien bénéficie d'une période d'admissibilité de 52 semaines, après la naissance ou l'adoption d'un enfant, au cours de laquelle il peut prendre un congé parental de 35 semaines; ce congé peut être pris à n'importe quel moment pendant cette période. Si un membre des Forces canadiennes est déployé aux fins de besoins opérationnels impératifs pendant cette période, il peut reporter ce congé et le prendre après cette période d'admissibilité de 52 semaines.

Admettons que quelqu'un est déployé pour une durée de trois mois. Son congé parental pourra être différé de trois mois. Est-ce que cela vous aide à mieux comprendre?

Le président : Il s'agit donc d'une disposition générale.

Ms. Finley: It is a general provision, up to a maximum of 52 weeks.

The Chair: Other people can do this, as well, but you have added in the clause "or a claimant is directed to return to duty," which relates specifically to military personnel.

Louis Beauséjour, Director General, Employment Insurance Policy, Skills and Employment Branch, Human Resources and Skills Development Canada: It is a completely new clause. There is only one case when the benefit window under the parental benefit can be extended. It is when a child is, or children are, in the hospital. In that case, we can extend the benefit period. The only case where we look at deferring the leave is when someone is directed to return to duty or when it occurs while on duty.

The Chair: Minister, let me ask you about police officers and why they are not covered under this bill. They are serving side by side and experiencing similar risks; their families experience much the same kinds of challenges as military families.

I realize there is less of a compulsion once they are posted. We do not have a draft system, so people voluntarily join the regular forces or the reserve forces. However, when they are sent to duty, they are sent to duty.

Police officers also put their lives on the line. Why do we not extend the benefit to those folks as well?

Ms. Finley: That is a good question and one we considered. There are many who are serving, for example, in Afghanistan and in other conflicts who are there and away from family and who may be giving up their parental leave. Another example is people in the foreign service. There are also people with non-governmental organizations who are in the same place and in the same kind of conditions. We appreciate the work they do.

You mentioned the key difference: For the military, it is an imperative military requirement. They are the only Canadians who do not have the choice about going and serving. There is a key distinction there.

We looked at police officers and we checked. We also checked with the RCMP. They have a choice as to whether they go. However, the members of the Canadian Forces do not have that choice. We believe that, since it is the government and our rules that are forcing them to go, we should change the rules so that members of the Canadian Forces receive the benefits that they otherwise would give up.

The Chair: There are other people, though, to whom these provisions could extend; there are various categories, including people in jail.

Mme Finley : Effectivement, jusqu'à concurrence de 52 semaines.

Le président : Cela s'applique également à d'autres personnes, mais vous avez ajouté dans l'article : « ou celui-ci est rappelé en service pendant ce congé », ce qui touche précisément le personnel militaire.

Louis Beauséjour, directeur général, Politique de l'assurance-emploi, Direction générale des compétences et de l'emploi, Ressources humaines et du Développement des compétences : Il s'agit d'un article complètement nouveau. Il n'existe qu'un cas en vertu duquel la période d'admissibilité pour congé parental peut être prolongée. C'est lorsqu'un ou plusieurs enfants sont à l'hôpital. Dans ce cas précis, la période de prestations peut être prolongée. Le seul cas où le report du congé est envisageable, c'est lorsque le prestataire est rappelé ou lorsque cela se passe pendant qu'il est en service.

Le président : Madame la ministre, pourriez-vous me dire pourquoi les policiers ne sont pas couverts par ce projet de loi? Ils courent pourtant des risques semblables aux militaires; les familles sont confrontées à des problèmes qui ressemblent beaucoup à ceux des familles de militaires.

Je comprends qu'ils subissent moins de contraintes une fois qu'ils ont reçu leur affectation. Nous n'avons pas de service obligatoire; les gens entrent dans la Force régulière ou la Force de réserve de manière volontaire. Toutefois, une fois qu'ils sont déployés, ils ne peuvent pas faire marche arrière.

Les agents de police mettent également leur vie en péril. Pourquoi ne pas étendre ces prestations à eux aussi dans ce cas?

Mme Finley : C'est une bonne question, et nous y avons réfléchi. Beaucoup servent, par exemple, en Afghanistan ou dans d'autres zones de conflits et sont loin de leur famille ou peuvent devoir renoncer à leur congé parental. Un autre exemple concerne le personnel des services extérieurs. Il y a aussi les employés des organisations non gouvernementales qui travaillent aux mêmes endroits et dans les mêmes conditions que les gens que je viens de citer. Nous mesurons la valeur du travail qu'ils font.

Vous avez mis le doigt sur la différence essentielle : dans le cas des militaires, il s'agit de besoins opérationnels impératifs. Ce sont les seuls Canadiens qui n'ont pas d'autre choix que de répondre à l'appel. C'est là une distinction importante.

Nous avons examiné la situation des agents de police. Nous avons fait des vérifications auprès de la GRC. Ces agents peuvent accepter ou refuser de partir. Cependant, les membres des Forces canadiennes n'ont pas ce choix. Nous croyons, étant donné que c'est le gouvernement et nos règles qui les forcent à partir, que nous devrions changer les règlements pour que les membres des Forces canadiennes reçoivent les prestations auxquelles ils devraient autrement renoncer.

Le président : Il y a d'autres personnes à qui ces dispositions pourraient s'appliquer; il existe différentes catégories, y compris les gens en prison.

Ms. Finley: Unfortunately, that is a common myth; they cannot extend. The Canadian military are the only ones who are forced to go. The only other extension where there would be a longer period of time where one could take parental leave would be in the case where the child is hospitalized.

Senator Merchant: How many families does this bill involve? Have you prepared estimates about what the costs would be?

Ms. Finley: Yes, we did take a look at cost. We estimate some 60 families a year will be involved. Obviously, there is no exact number because we do not know how many will become pregnant, deliver a child at that time or even adopt, but we estimate approximately 60 families per year at an annual cost of roughly \$600,000.

Senator Merchant: I need more clarification as to when this bill will come into effect.

Ms. Finley: It will come into force the Sunday after it receives Royal Assent.

Senator Merchant: When you talked about retroactivity, what does that entail?

Ms. Finley: Anyone on that day will be eligible for the parental leave, if they were not deployed, for example.

Senator Eaton: I think this initiative is wonderful. I thank you for being so good about taking up something that Mr. Poilievre discovered while canvassing one night.

I understand there was an amendment at the report stage in the other place. Can you tell us what the effect of this amendment is and how it will serve our military families?

Ms. Finley: Yes, I will be glad to do so. When we first drafted the bill, it was written in such a way that it would apply only to those who were to become eligible from that day forward. The amendment, which was agreed to unanimously by all parties in the other place, ensured that anyone who was currently eligible, who became eligible some time ago, will qualify as well. The amendment broadens the group to whom these benefits will be available.

Senator Eaton: It is retroactive to what — 104 weeks? It is generous, I think.

Mr. Beauséjour: If a child is born less than 104 weeks before the legislation comes into force, and the soldier was on imperative military requirement at some time during that period, an extension will apply after the coming into force, up to the maximum of 104 weeks after the child is born.

Senator Eaton: Following up on the retroactivity that Senator Merchant addressed, I was intrigued by something. You mentioned several times that if a child is hospitalized, there is a way of stacking

Mme Finley: Malheureusement, c'est un mythe courant; cela ne s'applique pas à eux. Les militaires canadiens sont les seuls qui sont forcés de partir. Le seul autre exemple où l'on prolongerait la période au cours de laquelle une personne pourrait prendre un congé parental serait dans le cas où son enfant devrait être hospitalisé.

Le sénateur Merchant: Combien de familles sont visées par ce projet de loi? Avez-vous préparé une estimation des coûts que cela pourrait représenter?

Mme Finley: Oui, nous avons examiné la question des coûts. Nous estimons à 60, par année, le nombre de familles concernées. Évidemment, il ne s'agit pas là d'un chiffre exact parce que nous ne savons pas combien de femmes vont tomber enceintes, accoucher ou même adopter un enfant, mais nous prévoyons que cela touchera environ 60 familles par année, pour un coût annuel d'à peu près 600 000 \$.

Le sénateur Merchant: J'aimerais que vous me disiez plus précisément à quel moment cette mesure législative entrera en vigueur.

Mme Finley: Elle entrera en vigueur le dimanche qui suivra sa sanction royale.

Le sénateur Merchant: Lorsque vous avez parlé de rétroactivité, que vouliez-vous dire?

Mme Finley: À compter de jour, toutes les personnes admissibles à un congé parental, si elles n'ont pas été déployées, par exemple, pourront en bénéficier.

Le sénateur Eaton: Je trouve cette initiative merveilleuse. Je vous remercie de vous être si bien occupée d'un problème qu'avait découvert M. Poilievre un soir en faisant du porte-à-porte.

Si j'ai bien compris, on avait proposé un amendement, à l'étape du rapport, à l'autre endroit. Pourriez-vous me dire quel est l'effet de cet amendement et comment il servira nos familles militaires?

Mme Finley: Oui, avec plaisir. Lorsque nous avons préparé notre première ébauche du projet de loi, nous l'avons fait de manière à ce qu'il s'applique uniquement à ceux qui deviendraient admissibles à partir de cette date. L'amendement, qui a été adopté à l'unanimité par tous les partis à l'autre endroit, visait à ce que toute personne admissible, qui était devenue admissible il y a quelque temps déjà, soit également acceptée. L'amendement permet d'élargir le groupe de personnes auquel ces prestations seront versées.

Le sénateur Eaton: C'est donc rétroactif jusqu'à 104 semaines, n'est-ce pas? C'est généreux, je trouve.

M. Beauséjour: Si un enfant est né moins de 104 semaines avant l'entrée en vigueur de la loi, et que le soldat est déployé aux fins de besoins opérationnels impératifs à un moment donné pendant cette période, une période de prolongation s'appliquera après l'entrée en vigueur de la loi, jusqu'à un maximum de 104 semaines après la naissance de l'enfant.

Le sénateur Eaton: Quelque chose m'intrigue à propos de la question de la rétroactivité soulevée par le sénateur Merchant. Vous avez parlé à plusieurs reprises du fait que si l'enfant est

benefits. If the mother or the child is sick, the parental leave is extended until the child leaves the hospital, is that correct — that there is some form of benefit in the bill that is generous?

Mr. Beauséjour: In the act, there is a possibility of stacking different types of benefits.

Senator Plett: My question has been answered so I will simply make a comment.

Mr. Poilievre told me about the bill in the early stages when he started to speak to you about it. I want to commend you for taking up this issue. I think it is a great bill and it needs to be passed as quickly as possible.

Ms. Finley: Thank you, senator. We are pleased to be able to offer this benefit. I worked closely with Mr. Poilievre on this bill. He seems pleased and I know I am.

Senator Plett: He told me about the conversation that he had when he went campaigning. That this issue had slipped through the cracks for so long is unfortunate, but, again, I appreciate it.

Senator Seidman: I, too, want to say thank you very much to Mr. Poilievre and to you, minister, and to your department for picking up on something that is critical.

I do not have a question; I only have a comment. I feel an enormous amount of gratitude to our Canadian Forces members and their families. There is no question that they make many sacrifices, both individually and as families. The least we can do is honour them in this way by ensuring that they have family time with their newborn children. Thank you for seeing this issue as a priority.

Senator Mercer: I had the honour — if you can use that word for such an occasion — to attend the funeral of a Canadian diplomat that was killed in Afghanistan. I happened to be in Britain at the time; this funeral occurred in January, 2006.

This bill would not affect his family. It dawned on me that he was serving on the frontlines in Afghanistan on behalf of all Canadians, and he was killed in the line of duty. I do not understand why we do not extend this bill to cover such situations.

I understand the whole problem with NGOs; I spent my career working for NGOs. We cannot extend it beyond the government's direct responsibility. However, we are responsible for military personnel and people from the Department of Foreign Affairs and International Trade and the Canadian International Development Agency. These people are deployed.

You say they have a choice. That is true; they can say no. However, when they work for CIDA, they are pretty sure that, at some point, they will go overseas somewhere and that it will not

hospitalisé, il y a moyen de cumuler les prestations. Si la mère ou l'enfant est malade, le congé parental sera prolongé jusqu'à ce que l'enfant obtienne son congé de l'hôpital; ai-je raison de dire que ce projet de loi est, à certains égards, généreux?

M. Beauséjour : Dans la loi, il existe la possibilité de cumuler différents types de prestations.

Le sénateur Plett : Vous avez répondu à ma question; je vais donc me contenter de faire un commentaire.

M. Poilievre m'a parlé du projet de loi à ses débuts, quand il commençait à le défendre. Je tiens à vous féliciter de vous être occupé de ce problème. Je pense que c'est un excellent projet de loi et qu'il doit être adopté le plus rapidement possible.

Mme Finley : Merci, sénateur. Nous sommes ravis de pouvoir offrir ces prestations. J'ai travaillé étroitement avec M. Poilievre sur ce projet de loi. Il semble en être satisfait et moi je le suis aussi.

Le sénateur Plett : Il m'a parlé de l'échange qu'il a eu pendant qu'il faisait campagne. Il est regrettable qu'on ait ignoré ce problème pendant si longtemps mais, je le répète, je me réjouis qu'on ait trouvé une solution.

Le sénateur Seidman : Moi aussi, je tiens à remercier énormément M. Poilievre et vous, madame la ministre, ainsi que votre ministère, de vous être attaqués à un dossier épineux.

Je n'ai pas de question, j'ai seulement ce commentaire : je suis extrêmement reconnaissante aux membres des Forces canadiennes ainsi qu'à leurs familles. Indubitablement, ils font de nombreux sacrifices, tant sur le plan personnel que familial. Le moins que nous puissions faire, c'est de les honorer de cette manière en s'assurant qu'ils pourront passer du temps en famille avec leurs nouveau-nés. Merci d'avoir fait de ce problème une priorité.

Le sénateur Mercer : J'ai eu l'honneur — si je puis me permettre d'utiliser cette expression pour ce genre d'occasion — d'assister aux funérailles d'un diplomate canadien tué en Afghanistan. À l'époque, j'étais en Grande-Bretagne. Les funérailles ont eu lieu en janvier 2006.

Ce projet de loi n'aurait rien changé pour la famille du défunt. J'ai compris que celui-ci avait servi sur la ligne de front, en Afghanistan, au nom de tous les Canadiens, et il a été tué dans l'exercice de ses fonctions. Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions pas étendre la portée de ce projet de loi afin qu'elle couvre ce genre de situation.

Je comprends tout le problème entourant les ONG; j'ai passé ma carrière à travailler pour ces organisations. Nous ne pouvons pas aller au-delà de la responsabilité directe du gouvernement. Toutefois, nous sommes responsables du personnel militaire, des employés du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ainsi que de l'Agence canadienne de développement international. Ces personnes sont envoyées en mission à l'étranger.

Vous avez dit qu'elles avaient le choix. C'est vrai, elles peuvent renoncer à partir. Toutefois, lorsqu'elles travaillent pour l'ACDI, elles peuvent être à peu près sûres qu'à un moment ou à un autre,

be as safe and warm as Scarborough or Bedford, Nova Scotia. It will be a place that is probably more dangerous.

Did you give any thought, minister, to including those people? I will vote for this bill, there is no question about that. However, have we missed people here, namely, the people serving us in our missions around the world and people who are serving CIDA in strange and not so nice places, trying to make this world a better place?

Ms. Finley: We are appreciative of the efforts of those people. They take on challenges that I am not sure I would want to take on. Having been to some of those places makes us appreciate home, there is no question about it.

We looked at a broad range of people that might be included: for example, people who are in the foreign service; the NGOs who provide so much valuable work; and the RCMP and the local police who sometimes go there to help out, and probably will more and more in the future.

The key difference is that the group that we are talking about — members of the Canadian military — are described in this act on specific terms as being on imperative military requirement. That means they do not have any choice in whether they go. We are compelling them to go; there is no alternative for them.

We are denying them the benefit, the opportunity, to spend that time with their child. We are depriving them of rights and entitlements that every other Canadian has. We think it is fair that since we are the ones that are taking away that opportunity, we have an obligation to provide it to them.

As I said, the members of the Canadian military on imperative military requirement are the only ones who are denied these benefits. Others have a choice. It may not be the best of choices, but it nonetheless is a choice that our military do not have. That is why we clearly determined that it would be members of the military and any reservist who is on imperative military requirement that would receive this benefit.

If they are not on imperative military requirement, they are not eligible. It is clear in the act. Only when we deny them those benefits as a government and as a country do we have the obligation to replace them. That is what we are trying to do by deferring their eligibility.

Senator Demers: Minister Finley and Mr. Beauséjour, thank you for being here. I spent time in Europe with hockey people who entertain the Canadian Forces overseas. One comes to know them. Some give their lives. When they return, they have their picture in the paper and then, all of a sudden, the family goes their own way, and no one talks about them. They are forgotten; it is sad. When we raise something like this issue, it shows that we are

elles devront aller dans des pays et des lieux qui ne seront peut-être pas aussi sécuritaires et chaleureux que Scarborough ou Bedford, en Nouvelle-Écosse. Ce sera probablement dans des endroits plus dangereux.

Avez-vous pensé, madame la ministre, à inclure ces personnes? Je vais voter en faveur de ce projet de loi, sans aucun doute. Toutefois, n'avons-nous pas oublié des gens, je veux parler de ceux qui servent notre pays dans des missions à l'étranger ou qui travaillent pour l'ACDI dans des endroits pas toujours très faciles pour tenter de bâtir un monde meilleur?

Mme Finley : Nous sommes reconnaissants envers ces gens pour les efforts qu'ils déploient. Ils relèvent des défis que je ne suis pas sûre d'être prête à accepter. M'étant moi-même rendue dans certains de ces endroits, je me rends compte que cela nous fait apprécier ce que nous avons ici, sans nul doute.

Nous avons examiné la possibilité d'étendre la portée de ce projet de loi à différentes catégories de personnel : par exemple, les gens qui travaillent pour les services extérieurs; le personnel des ONG qui fait un travail si remarquable; les membres de la GRC et de la police locale qui partent parfois en mission d'aide, et ce sera probablement de plus en plus fréquent à l'avenir.

La différence essentielle, c'est que le groupe dont nous parlons — les membres des Forces canadiennes — est décrit dans cette mesure législative selon des termes spécifiques comme devant être déployé pour répondre à des besoins opérationnels impératifs. Cela signifie que ces gens n'ont d'autre choix que de partir lorsqu'on le leur demande. On le leur ordonne; ils n'ont pas d'autre issue.

Nous leur refusons l'avantage, l'occasion, de passer du temps avec leur enfant. Nous les privons de droits qu'ont tous les autres Canadiens. Nous considérons qu'il est juste, étant donné que nous leur enlevons cette opportunité, de nous faire un devoir de leur accorder ces prestations.

Comme je l'ai dit, les membres des Forces canadiennes doivent répondre à des besoins opérationnels impératifs et ce sont les seuls à qui on refuse ces prestations. D'autres ont le choix. Ce ne sont peut-être pas les meilleurs choix, mais ce sont quand même des possibilités que nos militaires n'ont pas. C'est la raison pour laquelle nous avons clairement déterminé que ce seraient les militaires et les réservistes déployés pour répondre à des besoins opérationnels impératifs qui recevraient ces prestations.

S'ils ne sont pas appelés à répondre à des besoins opérationnels impératifs, ils ne sont pas admissibles. C'est clairement dit dans la loi. Si, en tant que gouvernement et en tant que pays, nous les privons de ces avantages, nous avons l'obligation de les compenser. C'est ce que nous essayons de faire en différant leur période d'admissibilité.

Le sénateur Demers : Madame la ministre Finley et monsieur Beauséjour, je vous remercie d'être venus. J'ai passé du temps en Europe avec des équipes de hockey allées divertir les membres des Forces canadiennes en poste à l'étranger. On finit par connaître ces gens. Plusieurs perdent la vie. Lorsqu'ils reviennent au pays, on voit leur photo dans les journaux et ensuite, la famille reprend aussitôt ses habitudes et plus personne ne parle d'eux. Ils sombrent dans

thinking about them. When one comes to know them, they feel their frustration. I can see that everyone here seems to be together on this issue. Nothing is perfect, but you will make a lot of people pleased.

These people in the forces do a lot for us. A lot of them return home — excuse the word — screwed up. They have difficulty living a normal life for different reasons. Some have to be hospitalized because they are not the same people, given what goes on over there. Thank you so much.

Ms. Finley: Thank you, senator. From my point of view, it is a question of fairness.

Senator Demers: Absolutely.

The Chair: That completes my list. Unless there are other questions, I thank you, Minister Finley, for appearing before the committee this morning. You are right that extending the benefits is a fair thing to do. As one who has been involved in public life for many years and campaigned a lot for both myself and others, it shows the value of door-knocking. We meet our constituents and find out what the problems are.

We will now move to clause-by-clause consideration of Bill C-13, if the committee is ready.

Ms. Finley: Thank you for your support, senators.

The Chair: Is it agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill C-13, An Act to amend the Employment Insurance Act?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 1 stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: You all sound in good voice today.

Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the title carry?

l'oubli; c'est triste. En nous attaquant à un problème de ce genre, nous montrons que nous pensons à eux. Quand nous allons à leur rencontre, nous nous rendons compte de leur découragement. Je peux voir que tout le monde, ici, semble résolu à régler ce problème. Même si rien n'est parfait, vous allez contenter beaucoup de gens.

Les membres des forces font énormément pour nous. Beaucoup rentrent à la maison — pardonnez-moi l'expression — maganés. Ils ont de la difficulté à reprendre une vie normale pour différentes raisons. Certains doivent être hospitalisés parce qu'ils ne sont plus les mêmes en raison des événements qu'ils ont vécus. Je vous remercie infiniment.

Mme Finley : Merci, sénateur. Selon moi, c'est une question d'équité.

Le sénateur Demers : Absolument.

Le président : Je suis arrivé à la fin de ma liste. À moins qu'il y ait d'autres questions, j'aimerais vous remercier, madame la ministre, d'avoir comparu devant notre comité ce matin. Vous avez raison de dire qu'accorder ces prestations est juste. Ayant moi-même participé à la vie publique pendant de nombreuses années et ayant fait campagne aussi bien pour moi que pour d'autres, je sais à quel point le porte-à-porte est important. Nous rencontrons nos électeurs qui nous font part de leurs problèmes.

Nous allons maintenant passer à l'étude article par article du projet de loi C-13, si les membres du comité sont prêts.

Mme Finley : Merci pour votre appui, sénateurs.

Le président : Le comité est-il d'accord pour que nous procédions à l'examen article par article du projet de loi C-13, Loi modifiant la Loi sur l'assurance-emploi?

Des voix : Oui.

Le président : Êtes-vous d'accord pour que l'on reporte l'étude du titre?

Des voix : Oui.

Le président : Êtes-vous d'accord pour que l'on reporte l'étude de l'article 1?

Des voix : Oui.

Le président : L'article 2 est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : L'article 3 est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : L'article 4 est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : Vous parlez tous à l'unisson, aujourd'hui.

L'article 1 est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : Le titre est-il adopté?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Shall the bill carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Does the committee wish to consider appending observations to the report?

Hon. Senators: No.

The Chair: Is it agreed that I report this bill without amendments or observations to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Thank you. That completes our consideration of Bill C-13.

We will move to observations for Bill C-11, An Act to amend the Immigration and Refugee Protection Act and the Federal Courts Act. Senator Jaffer proposed a couple of observations yesterday. Your steering committee members, Senator Ogilvie, Senator Martin and I, worked on this matter and developed two suggestions:

The committee was pleased to learn of the Department of Citizenship and Immigration's plan —

What is the department's formal title?

Senator Seidman: It is the Department of —

The Chair: The minister has a title that is different from the department.

Senator Martin: It is Citizenship and Immigration Canada, CIC.

The Chair: Yes, it is Citizenship and Immigration Canada. We will put the proper title in the observations to read:

The committee was pleased to learn of Citizenship and Immigration Canada's plan to conduct an internal evaluation of the immigration system as reformed by the bill three years after implementation and requests that the Minister make this report available to both houses of Parliament for their consideration.

With that one change to the name of the department, does that sound all right?

Some Hon. Senators: Yes.

Senator Plett: If everyone wants this wording, I will not vote against it, but I still have a bit of a problem with the word "request." In the second paragraph, I like the wording much better when we "urge" or "encourage" as opposed to "request." I still think that, as an observation, we are specifically asking someone to do something. Again, I do not think that is correct in an observation. I much prefer to see the word "request" changed to "urge" or "encourage." Again, that is my opinion. I will not vote against the observations if everybody else agrees with this word.

Des voix : Oui.

Le président : Le projet de loi est-il adopté?

Des voix : Oui.

Le président : Le comité souhaite-t-il examiner les observations jointes au rapport?

Des voix : Non.

Le président : Êtes-vous d'accord pour que je fasse rapport du projet de loi non modifié et sans observations au Sénat?

Des voix : Oui.

Le président : Merci. Cela conclut notre examen du projet de loi C-13.

Nous allons maintenant passer aux observations concernant le projet de loi C-11, Loi modifiant la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés et la Loi sur les Cours fédérales. Hier, le sénateur Jaffer a soumis quelques observations. Les membres du comité de direction, les sénateurs Ogilvie, Martin et moi-même avons travaillé là-dessus et élaboré deux propositions :

Le comité a été heureux d'apprendre que le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration se propose d'effectuer...

Quel est le titre officiel du ministère?

Le sénateur Seidman : C'est le ministère de...

Le président : Le ministre porte un titre différent de son ministère.

Le sénateur Martin : C'est Citoyenneté et Immigration Canada. CIC.

Le président : Oui, c'est Citoyenneté et Immigration Canada. Nous allons mettre le bon titre dans les observations que je vous lis :

Le comité a été heureux d'apprendre que le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration du Canada se propose d'effectuer une évaluation interne du système d'immigration tel qu'il aura été réformé par le projet de loi trois ans après sa mise en œuvre, et demande que le ministre soumette ce rapport à l'examen des deux Chambres du Parlement.

Si on inclut le petit changement concernant le nom du ministère, est-ce que cela vous semble correct?

Des voix : Oui.

Le sénateur Plett : Si tout le monde est d'accord sur ce libellé, je ne voterai pas contre, mais le mot « demande » me dérange encore un petit peu. Dans le deuxième paragraphe, je préfère davantage que nous disions « demande avec insistance » ou « encourage » plutôt que « demande ». Je continue de penser que même s'il s'agit d'une observation, nous demandons précisément à quelqu'un de faire quelque chose. Je trouve que ce n'est pas correct dans une observation. Je préfère que nous remplacions le mot « demande » par « demande avec insistance » ou « encourage ». C'est mon opinion. Je ne voterai pas contre les observations si tous les autres membres sont d'accord sur la terminologie.

Senator Ogilvie: As you will have gathered, the steering committee agreed with this wording, which means that I agree with the wording. I will explain the basis for the wording.

I agree with the idea that we should not attempt to order or direct but a request is a request. Clearly, it was the view of the committee yesterday that this observation would be a good idea. I think it would enhance our awareness of the importance of this program. I appreciate your point, Senator Plett, but I feel comfortable with the word "request," and I believe it will be well received.

Senator Plett: Thank you, senator. As I said, I will not vote against it; I will support it.

The Chair: Thank you. The second observation is:

The committee was pleased to hear from all officials that the quality of personnel will be critical to the success of the implementation of the bill and we urge every effort to secure appropriately qualified personnel to the Refugee Protection Division and the Refugee Appeal Division.

The first division of staff will be hired under the standard employment processes, and the second division of staff will be Governor-in-Council appointments to the Refugee Appeal Division.

The paragraph should read: "secure appropriately qualified personnel for" instead of "secure appropriately qualified personnel to."

We will change the preposition "for" to "to." Are members agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: We have dealt with the observations and are agreed.

Senator Seidman: Nicely done.

The Chair: Is it agreed that I report this bill, with the observations, to the Senate?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: We are finished with Bill C-11 and the meeting.

(The committee adjourned.)

Le sénateur Ogilvie : Comme vous l'aurez tous compris, le comité de direction s'est entendu sur ce libellé, ce à quoi je souscris. Je peux vous expliquer pourquoi c'est ce que nous avons choisi.

Je suis d'accord que nous ne devrions pas ordonner ou exiger, mais une demande reste une demande. Il est clair que le comité pensait hier que ce serait une bonne idée de faire cette observation. Je pense que cela permettrait de nous sensibiliser davantage à l'importance de ce programme. Je comprends votre point de vue, sénateur Plett, mais je suis tout à fait à l'aise avec le mot « demande » et je crois qu'il sera bien perçu.

Le sénateur Plett : Merci, sénateur. Comme je l'ai dit, je ne voterai pas contre. J'y suis favorable.

Le président : Merci. La deuxième observation est :

Le comité a été heureux d'entendre tous les représentants officiels dire que la qualité du personnel sera essentielle au succès de la mise en œuvre du projet de loi et demande avec insistance que tous les efforts soient déployés pour que le personnel approprié soit affecté à la Section de la protection des réfugiés et à la Section d'appel des réfugiés.

Le personnel de la première section sera recruté selon le processus normal d'embauche, et le personnel de la deuxième section, c'est-à-dire de la Section d'appel des réfugiés, fera l'objet de nominations de la part du gouverneur en conseil.

Le paragraphe anglais devrait se lire comme suit : « secure appropriately qualified personnel for » au lieu de « secure appropriately qualified personnel to ».

Nous remplacerons donc, dans la version anglaise, la préposition « to » par « for ». Êtes-vous d'accord?

Des voix : Oui.

Le président : Nous avons donc examiné les observations et sommes d'accord.

Le sénateur Seidman : Beau travail.

Le président : Consentez-vous que je fasse rapport de ce projet de loi, avec les observations, au Sénat?

Des voix : Oui.

Le président : Nous en avons terminé avec le projet de loi C-11 et la séance est terminée.

(La séance est levée.)

Immigration and Refugee Board of Canada:

Simon Coakeley, Executive Director;
Sylvia Cox-Duquette, Senior General Counsel, Legal Services.

Office of the United Nations High Commissioner for Refugees:

Hy Shelow, Senior Protection Officer;
Michael Casasola, Resettlement Officer.

Department of Canadian Heritage:

Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group;
Judith Marsh, Senior Policy Analyst, Heritage Group;
Stephen Wallace, Associate Deputy Minister.

Canadian Council for Refugees:

Janet Dench, Executive Director;
Elizabeth McWeeny, Past President.

Canadian Bar Association:

Mitchell Goldberg, Executive Member, CBA National Citizenship
and Immigration Law Section;
Kerri A. Froc, Staff Lawyer, Law Reform and Equality.

As an individual:

Lorne Waldman, Lawyer.

Wednesday, June 23, 2010

Human Resources and Skills Development Canada:

Louis Beauséjour, Director General, Employment Insurance Policy,
Skills and Employment Branch.

Commission de l'immigration et du statut de réfugié du Canada :

Simon Coakeley, secrétaire général;
Sylvia Cox-Duquette, avocate générale principale, Services juridiques.

Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés :

Hy Shelow, administrateur principal chargé de la protection;
Michael Casasola, administrateur chargé de la réinstallation.

Ministère du Patrimoine canadien :

Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine;
Judith Marsh, analyste principale de politiques, Groupe du patrimoine;
Stephen Wallace, sous-ministre délégué.

Conseil canadien pour les réfugiés :

Janet Dench, directrice exécutive;
Elizabeth McWeeny, ancienne présidente.

Association du Barreau canadien :

Mitchell Goldberg, membre de l'Exécutif, Section nationale du droit
de l'immigration et de la citoyenneté de l'ABC;
Kerri A. Froc, avocate-conseil, Réforme du droit et Égalité.

À titre personnel :

Lorne Waldman, avocat.

Le mercredi 23 juin 2010

Ressources humaines et Développement des compétences Canada :

Louis Beauséjour, directeur général, Politique de l'assurance-
emploi, Direction générale des compétences et de l'emploi.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Tuesday, June 22, 2010

The Honourable Jason Kenney, P.C., Minister of Citizenship,
Immigration and Multiculturalism (by video conference).

Wednesday, June 23, 2010

The Honourable Diane Finley, P.C., M.P., Minister of Human
Resources and Skills Development.

WITNESSES

Tuesday, June 22, 2010

Citizenship and Immigration Canada:

Les Linklater, Assistant Deputy Minister, Strategic and Program
Policy;

Jennifer Irish, Director, Asylum Policy Program Development;

John Butt, Manager, Program Development;

Luke Morton, Senior Legal Counsel, Manager Refugee Legal
Team, Legal Services.

Canada Border Services Agency:

Peter Hill, Director General.

(Continued on previous page)

COMPARAISSENT :

Le mardi 22 juin 2010

L'honorable Jason Kenney, C.P., député, ministre de la Citoyenneté,
de l'Immigration et du Multiculturalisme (par vidéoconférence).

Le mercredi 23 juin 2010

L'honorable Diane Finley, C.P., députée, ministre des Ressources
humaines et du Développement des compétences.

TÉMOINS

Le mardi 22 juin 2010

Citoyenneté et Immigration Canada :

Les Linklater, sous-ministre adjoint, Politiques stratégiques et
programmes;

Jennifer Irish, directrice, Développement des programmes et
politiques des droits d'asile;

John Butt, gestionnaire, Développement de programmes;

Luke Morton, avocat-conseil, gestionnaire, Équipe juridique pour
les réfugiés, Services juridiques.

Agence des services frontaliers du Canada :

Peter Hill, directeur général.

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Social Affairs, Science and Technology

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Wednesday, September 29, 2010
Thursday, September 30, 2010

Issue No. 12

First and second meetings on:

The study on
Canada's pandemic preparedness

WITNESSES:
(See back cover)

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires sociales, des sciences et de la technologie

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Le mercredi 29 septembre 2010
Le jeudi 30 septembre 2010

Fascicule n° 12

Première et deuxième réunions concernant :

L'étude sur l'état de
préparation du Canada en cas de pandémie

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



STANDING SENATE COMMITTEE ON
SOCIAL AFFAIRS, SCIENCE
AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Braley	Dickson
Callbeck	Dyck
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Merchant
(or Tardif)	Seidman
Demers	Wallace

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Wallace replaced the Honourable Senator Martin (*September 30, 2010*).

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Patterson (*September 30, 2010*).

The Honourable Senator Dickson replaced the Honourable Senator Eaton (*September 28, 2010*).

The Honourable Senator Patterson replaced the Honourable Senator Martin (*September 28, 2010*).

The Honourable Senator Braley replaced the Honourable Senator Plett (*September 22, 2010*).

The Honourable Senator Callbeck replaced the Honourable Senator Mercer (*June 28, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES SOCIALES, DES SCIENCES
ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie
et

Les honorables sénateurs :

Braley	Dickson
Callbeck	Dyck
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Merchant
(ou Tardif)	Seidman
Demers	Wallace

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Wallace a remplacé l'honorable sénateur Martin (*le 30 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Patterson (*le 30 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Dickson a remplacé l'honorable sénateur Eaton (*le 28 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Patterson a remplacé l'honorable sénateur Martin (*le 28 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Braley a remplacé l'honorable sénateur Plett (*le 22 septembre 2010*).

L'honorable sénateur Callbeck a remplacé l'honorable sénateur Mercer (*le 28 juin 2010*).

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Monday, June 28, 2010:

The Honourable Senator Ogilvie moved, seconded by the Honourable Senator Eggleton, P.C.:

That the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology be authorized to examine and report on Canada's pandemic preparedness;

That in particular the Committee be authorized to examine issues concerning Canada's past pandemic preparedness, lessons learned from the response to the 2009 pandemic virus (H1N1), the roles of all levels of government in pandemic preparedness, and Canada's future pandemic preparedness;

That the Committee's examination include processes and ethical issues related to pandemic preparedness;

That the Committee submit its final report no later than October 31, 2010, and that the Committee retain all powers necessary to publicize findings of the Committee until January 31, 2011.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, September 28, 2010:

The Honourable Senator Eggleton, P.C. moved, seconded by the Honourable Senator Smith, P.C.:

That notwithstanding the order of the Senate adopted on June 28, 2010, the date for the presentation of the final report by the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology on Canada's pandemic preparedness be extended from October 31, 2010 to December 31, 2010 and that the date until which the committee retains powers to allow it to publicize its findings be extended from January 31, 2011 to March 31, 2011.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

ORDRES DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du lundi 28 juin 2010 :

L'honorable sénateur Ogilvie propose, appuyé par l'honorable sénateur Eggleton, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie soit autorisé à examiner, afin d'en faire rapport, l'état de préparation du Canada en cas de pandémie;

Qu'en particulier le Comité soit autorisé à examiner les questions relatives aux mesures prises par le Canada dans le passé en vue de se préparer en cas de pandémie, les leçons apprises à la suite du virus de pandémie (H1N1) en 2009, le rôle de tous les ordres de gouvernement en ce qui concerne l'état de préparation en cas de pandémie, ainsi que l'état de préparation du Canada en cas de pandémie pour l'avenir;

Que l'étude du Comité porte sur les processus et les questions éthiques ayant trait à l'état de préparation en cas de pandémie;

Que le Comité présente son rapport final au plus tard le 31 octobre 2010 et qu'il conserve tous les pouvoirs nécessaires pour faire connaître ses conclusions jusqu'au 31 janvier 2011.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 28 septembre 2010 :

L'honorable sénateur Eggleton, C.P. propose, appuyé par l'honorable sénateur Smith, C.P.,

Que par dérogation à l'ordre adopté par le Sénat le 28 juin 2010, la date pour la présentation du rapport final du Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie soit reportée du 31 octobre 2010 au 31 décembre 2010 et que la date jusqu'à laquelle le comité conserve les pouvoirs pour faire connaître ses conclusions soit reportée du 31 janvier 2011 au 31 mars 2011.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday September 29, 2010
(27)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dickson, Eggleton, P.C., Merchant, Ogilvie, Patterson and Seidman (10).

In attendance: Odette Madore and Sonya Norris, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, June 28, 2010, the committee began its study on Canada's pandemic preparedness.

WITNESSES:*BC Centre for Disease Control:*

Dr. Danuta Skowronski, Epidemiology Lead for Influenza and Emerging Respiratory Pathogens.

Public Health Agency of Canada:

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer.

Mount Sinai Hospital:

Dr. Donald E. Low, Microbiologist-in-Chief.

As an individual:

Dr. Susan Tamblyn, Public Health Consultant.

The chair made a statement.

Dr. Butler-Jones, Dr. Skowronski, Dr. Low and Dr. Tamblyn each made a statement and, together, answered questions.

At 6:18 p.m., the committee suspended.

At 6:19 p.m., the committee resumed.

The Honourable Senator Seidman moved:

That the following special study budget application (Canada's pandemic preparedness) for the fiscal year ending March 31, 2011, in the amount of \$ 1,550, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

Summary of Expenditures

Professional and Other Services	\$	900
Transportation and Communications	\$	650
All Other Expenditures		0
TOTAL	\$	1,550

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 29 septembre 2010
(27)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dickson, Eggleton, C.P., Merchant, Ogilvie, Patterson et Seidman (10).

Également présentes : Odette Madore et Sonya Norris, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 28 juin 2010, le comité entreprend son étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie.

TÉMOINS :*BC Centre for Disease Control :*

Dre Danuta Skowronski, chef, Épidémiologie de l'influenza et des nouveaux pathogènes respiratoires.

Agence de la santé publique du Canada :

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique.

Hôpital Mount Sinai :

Dr Donald E. Low, microbiologiste en chef.

À titre personnel :

Dre Susan Tamblyn, conseillère en santé publique.

Le président fait une déclaration.

Le Dr Butler-Jones, la Dre Skowronski, le Dr Low et la Dre Tamblyn font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 18, la séance est suspendue.

À 18 h 19, la séance reprend.

L'honorable sénateur Seidman propose :

Que le budget relatif à l'étude spéciale sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie pour l'exercice se terminant le 31 mars 2011, d'un montant de 1 550 \$, soit approuvé et présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Résumé des dépenses

Services professionnels et autres	900 \$
Transport et communications	650 \$
Autres dépenses	0
TOTAL	1 550 \$

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:20 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday September 30, 2010
(28)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Dickson, Eggleton, P.C., Merchant, Ogilvie, Seidman and Wallace (10).

In attendance: Odette Madore and Sonya Norris, Analysts, Parliamentary Information and Research Service; and Molly Shinhat, Communications Officer, Communications Directorate.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, June 28, 2010, the committee continued its study on Canada's pandemic preparedness.

WITNESSES:

Canadian Food Inspection Agency:

Paul Mayers, Associate Vice-President, Programs;

Catherine Airth, Associate Vice-President, Operations.

Public Health Agency of Canada:

Dr. Theresa Tam, Director General, Centre for Emergency Preparedness and Response.

Health Canada:

Dr. Paul Gully, Senior Medical Advisor.

Public Safety Canada:

Daniel Lavoie, Associate Assistant Deputy Minister, Emergency Management and National Security Branch.

The chair made a statement.

Mr. Lavoie, Dr. Tam, Dr. Gully and Mr. Mayers each made a statement and, together with Ms. Airth, answered questions.

At 12:31 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 20, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 30 septembre 2010
(28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 30, dans la pièce 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Dickson, Eggleton, C.P., Merchant, Ogilvie, Seidman and Wallace (10).

Également présentes : Odette Madore et Sonya Norris, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Molly Shinhat, agente de communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 28 juin 2010, le comité poursuit son étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie.

TÉMOINS :

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Paul Mayers, vice-président associé, Programmes;

Catherine Airth, vice-présidente associée, Opérations.

Agence de la santé publique du Canada :

Dre Theresa Tam, directrice générale, Centre de mesures et d'interventions d'urgence.

Santé Canada :

Dr Paul Gully, conseiller médical principal.

Sécurité publique Canada :

Daniel Lavoie, sous-ministre adjoint délégué, Secteur de la gestion des mesures d'urgence et de la sécurité nationale.

Le président fait une déclaration.

M. Lavoie, la Dre Tam, le Dr Gully et M. Mayers font chacun une déclaration puis, aidés de Mme Airth, répondent aux questions.

À 12 h 31, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, September 29, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:16 p.m. to study Canada's pandemic readiness.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

We are starting a new study on pandemic preparedness in this first session as a result of a letter received from the Minister of Health, the Honourable Leona Aglukkaq, which came to us in June. The researchers and staff have prepared a work plan, which has been approved by the steering committee. We will conduct this study over the next nine hearings, some meetings will be two hours and some will be three hours in length. Toward the end of these hearings we will hold a round table meeting for three to four hours to wrap us up in early November. The Library of Parliament researchers will then draft a report and submit it for translation. Toward the middle of December, before the Senate adjourns for Christmas, the committee will table the report in the Senate.

You might have noted that yesterday in the Senate I put a motion to extend the reporting time from the end of October, which was in the original request from the minister, to the end of December. We consulted with the minister's office, and they agreed to that extension.

The first session will deal with background and overview of the H1N1 situation in Canada. Before I introduce today's witnesses, I welcome Senator Patterson, who is sitting in as a substitute today; and a new regular member Senator David Braley, from Ontario. I also welcome all others who have been here before.

Our first witness today is Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer of the Public Health Agency of Canada. Mr. Butler-Jones is Canada's first Chief Public Health Officer and leads the agency that provides leadership on government efforts to protect and promote the health and safety of Canadians. He has worked in many areas of Canada in both public health and clinical medicine and has consulted in a number of other countries.

Our second witness is Dr. Danuta Skowronski, Epidemiology Lead for Influenza and Emerging Respiratory Pathogens with the BC Centre for Disease Control. Dr. Skowronski is a clinical Assistant Professor at the School of Population and Public Health at UBC. She has been a communicable disease consultant with the South Fraser Health Region in Lower Mainland B.C. She is also a member of the American Board of Preventive

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 29 septembre 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 16, pour étudier l'état de préparation du Canada en cas de pandémie.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie

[*Traduction*]

Au cours de la séance, nous amorçons une nouvelle étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie, en réponse à une lettre que nous a adressée en juin la ministre de la Santé, l'honorable Leona Aglukkaq. Les attachés de recherche et le personnel ont préparé un plan de travail, qui a été approuvé par le comité de direction. Nous allons poursuivre cette étude au cours des neuf prochaines audiences. Certaines dureront deux heures, et d'autres, trois heures. Vers la fin, nous aurons une table ronde d'une durée de trois ou quatre heures, ce qui nous permettra de terminer au début de novembre. Les attachés de recherche de la Bibliothèque du Parlement prépareront ensuite un rapport et le feront traduire. Vers la mi-décembre, avant l'ajournement du Sénat pour Noël, le comité va déposer le rapport au Sénat.

Vous avez peut-être remarqué qu'hier, au Sénat, j'ai présenté une motion pour repousser à la fin du mois de décembre la date de dépôt du rapport, initialement prévue à la demande de la ministre pour la fin d'octobre. Nous avons consulté le cabinet de la ministre, qui a accepté notre requête.

Au cours de la première réunion, nous examinerons le contexte et ferons un survol de la situation en ce qui concerne le H1N1 au Canada. Avant de vous présenter les témoins d'aujourd'hui, j'aimerais souhaiter la bienvenue au sénateur Patterson, qui est ici aujourd'hui à titre de remplaçant, et à un nouveau membre du comité, le sénateur David Braley, de l'Ontario. Je souhaite aussi la bienvenue à tous les autres qui faisaient déjà partie du comité.

Aujourd'hui, notre premier témoin est le Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique de l'Agence de la santé publique du Canada. Le Dr Butler-Jones est le premier administrateur en chef de la santé publique du Canada et il dirige l'agence qui met en œuvre les efforts du gouvernement visant à protéger et à promouvoir la santé et la sécurité des Canadiens. Il a travaillé dans de nombreuses régions du Canada, tant en santé publique qu'en médecine clinique, et a été consultant dans plusieurs pays.

Notre deuxième témoin est la Dre Danuta Skowronski, chef du service de l'épidémiologie de l'influenza et des nouveaux pathogènes respiratoires au BC Centre for Disease Control. La Dre Skowronski est professeure clinicienne adjointe à la School of Population and Public Health à l'Université de la Colombie-Britannique. Elle a été consultante en maladies transmissibles auprès de la South Fraser Health Region dans le Lower Mainland

Medicine. Dr. Skowronski is one of a team responsible for surveillance, research and policy issues related to vaccine preventable diseases, most notably influenza and pertussis.

Our third witness is Dr. Donald Low, whom I remember from Toronto during the SARS outbreak. Dr. Low is Medical Director of the Ontario Agency for Health Protection and Promotion public health laboratories. He is head of the Department of Microbiology at the University Health Network and Mount Sinai Hospital in Toronto. His primary research interests are in the study of epidemiology and the mechanisms of antimicrobial resistance in community and their clinical relevance. Dr. Low is a recognized authority on microbiology and infectious diseases. He has published more than 300 papers in peer-reviewed journals.

Dr. Susan Tamblyn is a consultant for pandemic planning and past chair of the National Advisory Committee on Immunization. She is a former medical officer of health. Dr. Tamblyn has been involved in influenza pandemic planning for over two decades. Since 2004 she has consulted on pandemic planning for all levels of government, and during the SARS outbreak she served on the Ontario SARS Expert Advisory Committee. During the H1N1 2009 pandemic, Dr. Tamblyn supported the pandemic response for the Public Health Agency of Canada as a member of the vaccine team.

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer, Public Health Agency of Canada: I would like to thank the Senate committee members for this opportunity and for this contribution to the ongoing pandemic planning process. Several agency representatives will appear over the coming weeks, and myself more than one time to discuss pandemic planning and more details on the lessons learned from H1N1.

[Translation]

To help set the context today, I think it will be appropriate to start with the H1N1 experience.

[English]

Mr. Chair, what we saw in 2009 with the H1N1 pandemic could have been much worse. If the world and our approach to pandemics had not changed, it could have looked very much like 1918 all over again. Keep in mind that in 1918, a young healthy person would have died. In 2009 that same young healthy person was on a respirator, thanks in part to major improvements in technology, antibiotics and treatment.

en Colombie-Britannique. Elle est aussi membre de l'American Board of Preventive Medicine. La Dre Skowronski fait partie d'une équipe chargée de la surveillance, de la recherche et des questions stratégiques en matière de maladies évitables par la vaccination, de l'influenza et de la coqueluche en particulier.

Notre troisième témoin est le Dr Donald Low, dont je me souviens, car il était à Toronto pendant l'épidémie du SRAS. Le Dr Low est directeur médical des laboratoires de santé publique de l'Agence ontarienne de protection et de promotion de la santé. Il dirige le département de microbiologie du University Health Network et à l'hôpital Mount Sinai à Toronto. Ses principaux domaines de prédilection sont l'étude de l'épidémiologie et des mécanismes de la résistance aux antimicrobiens dans les collectivités et leur importance clinique. Le Dr Low est une autorité reconnue internationalement en matière de microbiologie et de maladies transmissibles. Il a publié plus de 300 articles dans des revues évaluées par des pairs.

La Dre Susan Tamblyn est consultante en planification en cas de pandémie et ancienne présidente du Comité consultatif national de l'immunisation. Elle a été médecin hygiéniste. La Dre Tamblyn est active dans le domaine des pandémies d'influenza depuis plus de deux décennies. Depuis 2004, elle a été consultante en matière de planification en cas de pandémie pour tous les ordres de gouvernement, et durant l'épidémie de SRAS, elle a siégé au comité consultatif d'experts sur le SRAS de l'Ontario. Pendant la pandémie de grippe H1N1 de 2009, la Dre Tamblyn a participé à l'intervention contre la pandémie à titre de membre de l'équipe de vaccination pour l'Agence de la santé publique du Canada.

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique du Canada, Agence de la santé publique du Canada : Je tiens à remercier les membres du comité sénatorial de me donner la parole ainsi que la possibilité de contribuer au processus constant de planification en cas de pandémie. Plusieurs représentants de l'agence paraîtront dans les semaines à venir — et je viendrai moi-même plus d'une fois — pour parler de la planification en cas de pandémie et pour donner plus de détails sur les leçons apprises de la pandémie de grippe H1N1.

[Français]

Afin de définir le contexte, je crois qu'il serait approprié de parler tout d'abord de la pandémie.

[Traduction]

Monsieur le président, ce que nous avons vu en 2009 dans le cas de la pandémie de H1N1 aurait pu être bien pire. Si le monde et nos méthodes de lutte contre les pandémies n'avaient pas changé, nous aurions pu nous retrouver dans la même situation qu'en 1918. Gardez à l'esprit qu'en 1918, une personne jeune et en bonne santé serait morte. En 2009, cette même personne jeune et en bonne santé était branchée à un appareil d'assistance respiratoire grâce, en partie, à l'évolution importante de la technologie, des antibiotiques et des traitements.

However, H1N1 was not a Robin Cook novel, and there is a good reason for that. It is because Canadians, together with their communities, institutions and governments, responded effectively, as did those around the world. Our collective response could not have happened had it not been for years of planning and the Government of Canada's investment in this planning effort.

Without the plan, Canada may not have benefited from one of the world's highest H1N1 vaccination rates. A structure would not have existed to share ever-changing information and surveillance between jurisdictions, laboratories and hospitals. Canada would not have had a vaccine contract so unique in the world, tailored to our specific needs and focused on maximizing the safety of the vaccine and the vaccination process. We would not have been able to go from decoding the virus to the largest mass mobilization in Canadian history all in a matter of a few months.

[Translation]

We would not have been able to effectively address risks in vulnerable populations.

[English]

We would not have been able to launch national advertising and public education campaigns to provide Canadians with the information they needed to protect themselves and their families. Nor would Canadians have benefited from the access to early antiviral treatment thanks to national stockpiles and to relatively seamless, effective care, all of which helped ensure an 85 per cent survival rate in institutional cases, in those in the most severe cases in ICUs. The plan worked.

Governments invested in years of planning and it paid off. The plan built on lessons from the SARS outbreak in 2003, which included setting up the Public Health Agency of Canada, agreeing to protocols, tools and improving lab capacity, research and communication. It was centered on a unique 10-year pandemic vaccine contract, and it linked and maintained national groups of expertise, international networks, global and domestic surveillance, media and communications, following the leadership of the World Health Organization.

It is nearly impossible to count with any certainty the amount of illness and death that the actions of all Canadians prevented. International comparisons are difficult, especially given major differences in how other countries collect data.

[Translation]

But the outcomes of our shared interventions speak volumes.

Toutefois, la grippe H1N1 n'avait rien d'un roman de Robin Cook, et il y a une bonne raison à cela. C'est parce que les Canadiens et Canadiennes, conjointement avec leur milieu, leurs institutions et leurs gouvernements, ont réagi efficacement, tout comme cela a été le cas à l'échelle mondiale. Cette réponse collective aurait été impossible sans les années de planification et les investissements en ce sens du gouvernement du Canada.

Sans le plan, le Canada n'aurait peut-être pas eu un des taux de vaccination contre la grippe H1N1 les plus élevés au monde. Il n'y aurait pas eu de structure permettant aux gouvernements, aux laboratoires et aux hôpitaux d'échanger de l'information et des données de surveillance en constante évolution. Le Canada n'aurait pas eu ce contrat unique au monde, adapté à nos besoins et visant à maximiser le caractère sécuritaire du vaccin et de la vaccination. Nous n'aurions pas réussi, en quelques mois seulement, à passer du décodage du virus à la plus grande mobilisation de masse dans l'histoire du pays.

[Français]

Nous n'aurions pas réussi à nous attaquer efficacement aux risques chez les groupes vulnérables.

[Traduction]

Nous n'aurions pas réussi à lancer des campagnes nationales de publicité et de sensibilisation du public pour donner aux Canadiennes et aux Canadiens les renseignements dont ils avaient besoin pour se protéger et protéger leur famille. La population canadienne n'aurait pas non plus bénéficié d'un accès à des traitements aux antiviraux précoces par l'intermédiaire des réserves nationales ni de soins efficaces et relativement harmonieux. Grâce à toutes ces mesures, le taux de survie chez les cas hospitalisés, même les cas graves, est de 85 p. 100. Le plan a fonctionné.

Les gouvernements ont investi dans des années de planification et cela en a valu la peine. Le plan reposait sur des leçons tirées de la crise du SRAS, en 2003, qui ont notamment mené à l'établissement de l'Agence de la santé publique du Canada, à la signature de protocoles, à la création d'outils, au renforcement des capacités de laboratoire et à l'amélioration de la recherche et des communications. Le plan était centré sur un contrat d'approvisionnement en vaccins décennal unique. Sous la houlette de l'Organisation mondiale de la santé, le plan a permis d'unifier et de maintenir des groupes d'experts nationaux, des réseaux internationaux ainsi que le secteur de la surveillance, des médias et des communications à l'échelle nationale et internationale.

Il est pratiquement impossible de dénombrer avec certitude le nombre de cas et de décès que les mesures prises par la population canadienne ont permis d'éviter. Il est aussi difficile de faire des comparaisons à l'échelle internationale, en particulier parce qu'il existe des différences importantes dans le mode de collecte de données des autres pays.

[Français]

Toutefois, les résultats de nos interventions communes en disent long.

[English]

The use of antivirals in children leapt from 48 per cent to 89 per cent between both waves of H1N1 and 60 per cent to 65 per cent of Canadians said they increased how they often practiced basic, personal infection control like hand washing and coughing into their sleeves. An Ontario study highlights that our shared interventions helped prevent \$20 million in potential health care costs, not to mention preventing death and illness on a large scale.

This does not mean any plan can stop a virus in its tracks. Pandemics are notoriously unpredictable in terms of pattern and severity. By the end of the second wave, Canada experienced 428 deaths and thousands of hospitalizations. While the majority had underlying risk factors, about one-third had been perfectly healthy, and many of the others had mild, controllable diabetes, asthma and other conditions.

Intensive care doctors in Canada had never seen anything like the severity of respiratory distress and difficulty in ventilating adults. Young people not hospitalized described it as the sickest they had ever been. Others tell the story of heart and other problems that have persisted long after being ill.

Not everything about our response, though, was perfect. Managing the flow of urgent demands for information in real time meant we sometimes had to adjust our advice. The technical uncertainties associated with vaccine production sometimes translated into public uncertainties as to when vaccines might be available. Discordant voices tended to confuse rather than help Canadians.

All of this shows, as history has taught us, that the planning is just as important as the plan. For this reason, I am pleased to report the Joint Public Health Agency and Health Canada review of its response to H1N1 is nearly complete.

The review will include specific areas for action, across the spectrum of the response effort, leading to several cross-cutting recommendations. Non-government organizations engaged by PHAC and Health Canada throughout the pandemic were asked for feedback. Many of our partners, including provincial and territorial governments have their own reviews under way.

This committee's study will be an indispensable resource for all of us at the agency and for all partners involved. For the agency specifically, H1N1 was a test of our abilities on all levels in terms of preparing for public emergencies, promoting health and the practice of public health. I believe this experience will serve us very well in the future for all emergencies, not just future pandemics.

[Traduction]

L'utilisation d'antiviraux chez les enfants est passée de 48 à 89 p. 100 entre les deux vagues de la pandémie de H1N1, et de 60 à 65 p. 100 des Canadiens ont dit avoir utilisé plus souvent des mesures personnelles de prévention des infections, comme se laver les mains et tousser dans sa manche. En Ontario, une étude montre que nos interventions conjointes ont permis d'éviter des coûts de santé possibles de 20 millions de dollars, et qu'elles ont aussi permis de prévenir des décès et des cas de maladie à grande échelle.

Cela ne signifie pas qu'un plan peut stopper la progression d'un virus. Les pandémies sont connues pour leur caractère imprévisible, tant sur le plan de leur évolution que de leur gravité. À la fin de la deuxième vague, il y avait eu 428 décès et des milliers d'hospitalisations au Canada. Dans la majorité des cas, les gens présentaient des facteurs de risque sous-jacents, mais environ un tiers étaient en parfaite santé. Parmi les autres, nombreux sont ceux qui souffraient d'une forme peu sévère et contrôlable de diabète, d'asthme et d'autres maladies.

Jamais auparavant les médecins aux soins intensifs au pays n'avaient vu des cas de détresse respiratoire aussi graves, ni autant de cas chez les adultes où les respirateurs ne suffisaient pas. Les jeunes qui n'ont pas été hospitalisés ont dit que c'était la première fois qu'ils étaient aussi malades. D'autres personnes mentionnent des problèmes de cœur ou d'autres types de problèmes qui ont longtemps persisté.

Notre réponse n'a pas toujours été parfaite. Pour gérer le flot d'information en temps réel et les demandes de renseignements urgentes, il a parfois fallu modifier nos avis. Les incertitudes techniques entourant la production de vaccins ont parfois entraîné des doutes chez le public quant au moment où le vaccin serait offert. Des opinions discordantes ont eu tendance à embrouiller les Canadiennes et les Canadiens plutôt qu'à les aider.

Tout ceci démontre, comme l'histoire nous a enseigné, que la planification est aussi importante que le plan. Voilà pourquoi je suis heureux d'annoncer que l'Agence de la santé publique du Canada et Santé Canada ont pratiquement terminé leur examen des mesures prises pour lutter contre la grippe H1N1.

L'examen englobera des secteurs d'intervention précis dans l'ensemble des mesures prises et entraînera la formulation de plusieurs recommandations intersectorielles. L'Agence de la santé publique et Santé Canada ont aussi demandé l'avis et les commentaires des organisations non gouvernementales avec lesquelles ils ont collaboré tout au long de la pandémie. Bon nombre de nos partenaires, y compris les provinces et les territoires, effectuent leur propre examen.

L'étude du comité constituera une ressource essentielle pour tous les employés de l'agence et tous les partenaires concernés. Dans le cas de l'agence plus précisément, la grippe H1N1 a mis à l'épreuve nos capacités à tous les échelons, qu'il s'agisse de se préparer aux urgences publiques, de promouvoir la santé ou de pratiquer la santé publique. Je crois que cette expérience nous sera très utile à l'avenir et nous permettra de faire face à toutes les urgences, et non seulement aux pandémies à venir.

Dr. Danuta Skowronski, Epidemiology Lead for Influenza and Emerging Respiratory Pathogens, BC Centre for Disease Control: I want to start by giving committee an indication of my perspective. It did not necessarily come across in the biography, but I am a senior public health adviser and also a researcher, a scientist, and my portfolio covers rapid response activities. I have the rapid response portfolio, and I will explain what that means.

As a policy adviser, I am a member of a number of provincial and national committees, including the National Advisory Committee on Immunization, the pandemic vaccine task group, the Pandemic Vaccines Working Group, formerly the Pandemic Influenza Committee, and so on.

I advise policy-makers around influenza prevention and control annually, and during health crises due to novel respiratory pathogens — emerging pathogens. As an example, I was the lead on the response to SARS in British Columbia in 2003. We had a very different kind of SARS experience from Ontario. I also provided the human health recommendations around control of the largest poultry outbreak of avian influenza in Canadian history, the H7N3 outbreak, and I provided the guidance around the B.C. response to pandemic H1N1 this past year.

In order to do my job, in order to inform the policy-makers, is up-to-date and the best available evidence. That means that there has to be a real swiftness in the ability to generate that evidence but also to critically appraise new evidence that other people may be generating, because during a crisis that comes in very quickly. It is not necessarily done in the best form. In other words, a randomized controlled clinical trial cannot be done so sometimes the methods are not the top-notch methods that we were looking for but it is the best that we have during a quickly evolving crisis and compressed timelines.

There has to be an ability to appraise critically that evidence, and sometimes we have to generate that evidence ourselves and we have to be able to communicate that and translate that for others who need to make some public health decisions. All of that requires readily available and rehearsed expertise, infrastructure and capacity, both human and material resources.

I want to relate my main impressions from that perspective about the pandemic H1N1 response. First, from that perspective, there definitely has been improvement in rapid response and applied public health research capacity in Canada since the lessons learned from SARS in 2003. For instance, we now have three large and linked provincial public health agencies, namely the long-established BC Centre for Disease Control where I come from; also the Institut national de santé publique du Québec; and

Dre Danuta Skowronski, chef, Épidémiologie de l'influenza et des nouveaux pathogènes respiratoires, BC Centre for Disease Control : Je veux commencer par vous donner un aperçu de mon point de vue, qui n'a pas nécessairement été mis en évidence dans la biographie. Je suis une conseillère en chef en matière de santé publique et aussi une chercheuse, une scientifique. Ma sphère de responsabilité couvre les interventions rapides. J'ai donc un portefeuille lié aux interventions rapides, et je vais vous expliquer de quoi il s'agit.

À titre de conseillère en politiques, je suis membre d'un certain nombre de comités provinciaux et nationaux, dont le Comité consultatif de l'immunisation, le Groupe de travail sur les vaccins pandémiques, anciennement connu sous le nom de Comité sur la pandémie de l'influenza, et cetera.

Je conseille les décideurs au sujet de la prévention et du contrôle de l'influenza chaque année et pendant les crises sanitaires dues aux nouveaux pathogènes respiratoires, les pathogènes émergents. À titre d'exemple, en 2003, en Colombie-Britannique, j'étais la responsable des interventions dans le cas du SRAS. Nous avons vécu une situation très différente de celle de l'Ontario. J'ai aussi fourni des recommandations en matière de santé humaine liées au contrôle de la plus grande épidémie de grippe aviaire de l'histoire du Canada, l'épidémie de H7N3, qui a touché la volaille. J'ai fourni des conseils à la Colombie-Britannique, au cours de la dernière année, dans le cadre de son intervention concernant la pandémie de grippe H1N1.

Pour que je puisse faire mon travail, pour pouvoir informer les décideurs, j'ai besoin des meilleures données disponibles à jour. Cela signifie qu'il faut que la capacité de produire ces données soit vraiment rapide, tout comme doit l'être l'analyse critique des nouvelles données qui peuvent être fournies par d'autres personnes parce que pendant une crise, les données nous arrivent très rapidement. Les choses ne se font pas nécessairement de la meilleure façon. Autrement dit, on ne peut pas procéder à un essai clinique contrôlé randomisé. Il arrive donc parfois que les méthodes utilisées ne soient pas les méthodes de premier plan que nous souhaiterions employer, mais ce sont les meilleures dont nous disposons en temps de crise en évolution rapide, où les délais sont très courts.

Nous devons être capables de procéder à une analyse clinique de ces données, et parfois nous devons produire ces données nous-mêmes et nous devons être en mesure de les diffuser et de les analyser pour ceux qui doivent prendre des décisions en matière de santé publique. Tout cela demande que l'on ait facilement accès à une infrastructure, une capacité, des ressources tant humaines que matérielles, et des experts tout fin prêts.

C'est de ce point de vue que je veux établir un lien avec la réponse à la pandémie de H1N1. Premièrement, il y a eu de toute évidence une amélioration en matière d'intervention rapide et sur le plan de la capacité de recherche appliquée en santé publique au Canada depuis qu'on a tiré des leçons de la pandémie de SRAS en 2003. Par exemple, nous avons maintenant trois grandes agences de santé publique reliées entre elles, soit le BC Centre for Disease Control, d'où je viens, l'Institut national de santé

we have the newly created Ontario Agency for Health Protection and Promotion, which came about, as did the Public Health Agency of Canada, as a result of the SARS experience.

It is great that the three largest provinces are collaborating on research initiatives — that is, on evidence-based decision making. Obviously, it would be greater if there were others that could contribute to that.

The Public Health Agency of Canada was established as a result of the SARS outbreak. That agency is an enhancement to the national coordination efforts. In addition, Public Health Agency of Canada and CIHR-funded pandemic team grants that have helped support research networks and their development across Canada.

However, I do also think that there is still much room for improvement in the rapid response research capacity in Canada. First, we need to establish and rehearse a national process for rapidly generating, appraising, incorporating and communicating new evidence during a crisis. That is critical. If you look at the next slide, you will see a quote from a public health official indicating how he was struggling with dealing with new and evolving evidence that was accumulating real time during the pandemic. He said, “This is not my favourite way to do public health practice — in the middle of an evolving outbreak, to have to consider preliminary research as an influence on decision making.”

During an evolving crisis, there is nothing but preliminary evidence. By definition, if you are dealing with a novel pathogen, everything is new. You must develop that evidence quickly and you have to be able to appraise and respond to it. This requires ready expertise, system flexibility and transparency.

Honourable senators, I believe that we have a severe lack of communicable disease epidemiologists or methodologists who can support and inform public health practitioners, policy-makers, and officials such as the public health official I just quoted.

I want to make the clear distinction between epidemiologists and academically trained methodologists — those who know how to appraise critically new evidence and studies — from the public health practitioners that use that information, from the policy-makers, and from the clinicians at the front line who are giving care. You need epidemiologists who can actually appraise the evidence as it is coming in rapidly.

I have observed an unwillingness to depart from prevalent viewpoints or bureaucratic processes. I say this in particular in relation to influenza vaccine. There are some strongly held opinions about influenza vaccine, almost polarized. It is almost religious in nature, the belief either in the vaccine or not in the vaccine. That can become difficult to deal with when you have to honestly and openly appraise evidence for or against the use of that product. We have to be able to let down our strongly held

publicque du Québec et nous avons la toute nouvelle Agence ontarienne de protection et de promotion de la santé, qui a été créée, tout comme l'Agence de la santé publique du Canada, à la suite de l'épisode du SRAS.

C'est formidable que les trois plus grandes provinces collaborent dans le cadre d'initiatives de recherche sur la prise de décision fondée sur des preuves. De toute évidence, ce serait encore mieux si d'autres pouvaient y contribuer.

L'Agence de la santé publique du Canada a été créée à la suite de l'épidémie de SRAS. L'organisme vient en renfort aux efforts de coordination nationale. De surcroît, les subventions de l'Agence de la santé publique du Canada et de l'équipe pour la préparation en vue d'une pandémie des IRSC ont contribué à appuyer les réseaux de recherche et leur expansion partout au Canada.

Toutefois, je pense également qu'il y a encore beaucoup de place à l'amélioration au chapitre des capacités de recherche sur l'intervention rapide au Canada. Premièrement, nous devons établir et mettre à l'essai un processus national pour générer, évaluer, incorporer et communiquer rapidement de nouvelles données durant une crise. C'est crucial. À la diapositive suivante, vous verrez une citation d'un responsable de la santé publique qui explique à quel point il a eu du mal à gérer les nouvelles données qui s'accumulaient en temps réel durant la pandémie. Il a dit : « Ce n'est pas ma façon préférée de gérer la santé publique — de devoir fonder des décisions sur des recherches préliminaires au beau milieu d'une épidémie. »

Durant une crise, on n'a rien d'autre que des données préliminaires. Par définition, si on fait face à un nouvel agent pathogène, tout est nouveau. On doit trouver ces données rapidement et pouvoir les évaluer et intervenir en conséquence. Pour ce faire, il faut une expertise prête et un système flexible et transparent.

Mesdames et messieurs les sénateurs, je crois que nous sommes aux prises avec une grave pénurie d'épidémiologistes des maladies transmissibles ou de spécialistes de méthodologie qui peuvent aider et informer les professionnels de la santé publique, les décideurs et les responsables, comme le représentant de la santé publique que je viens de citer.

Je veux établir une distinction claire entre les épidémiologistes et les spécialistes de la méthodologie ayant reçu une formation universitaire — ceux qui savent comment évaluer de manière critique les nouvelles données et études — et les professionnels de la santé publique qui utilisent ces renseignements, les décideurs et les cliniciens de première ligne qui prodiguent des soins. On a besoin d'épidémiologistes qui peuvent vraiment évaluer les données qui arrivent rapidement.

J'ai constaté un manque de volonté de s'écarter des points de vue ou des processus bureaucratiques répandus. Je parle plus particulièrement en ce qui a trait au vaccin contre la grippe. Certains ont des opinions bien arrêtées, presque polarisées, au sujet du vaccin contre l'influenza. Elles sont presque religieuses de nature, que l'on croie au vaccin ou non. Il peut devenir difficile de gérer ces opinions au moment d'évaluer de manière honnête et ouverte les données en faveur de l'utilisation du produit ou contre

beliefs when we are evaluating during an evolving crisis, and we have to be able to adapt to the current context and our public health objectives.

I also observe advisory committees who are informing decision making whose conflicts of interest and debates are held as confidential. As a researcher, if I want to publish my research findings, I must declare in print what my conflicts of interest may be so that whoever is reading that evidence can know how to interpret it. However, that is not the case for advisory committees. In the U.S., the conflicts of interest are declared openly, published and posted. That is not the case here in Canada. For the sake of transparency, that needs to happen.

Finally, we have a critical appraisal and a peer review and publication process that cannot keep pace during a pandemic or an evolving crisis. If we want good peer review of science before it is translated into public policy, we need that system of experts who can participate in that process.

I will not go through these additional slides for the sake of time, but I want to draw your attention to the fact that an earlier review was done in follow up to the 1976 swine flu event. For those of you who do not know, in 1976 another H1N1 swine flu outbreak occurred, a limited outbreak, in Fort Dix military camp in the U.S. As a result of that the U.S. decided to launch a mass immunization campaign to immunize all Americans. It turned out that the 1976 emergence of a swine flu outbreak was limited. It was contained and it did not cause a pandemic. It did not spread the way they had anticipated, so it turned out that decision to immunize all Americans was not the right decision. Unfortunately, some serious adverse events happened as a result of that vaccine.

As a result of that experience, Neustadt and Fineberg — Neustadt being a political analyst and Fineberg being a policy analyst — did an in-depth review of the factors that led to that premature decision to immunize in the U.S. I would like to draw your attention to the references that I have provided because they give good insight. I have summarized the seven key lessons from that experience, which were echoed in the 2009 pandemic. They are difficult lessons to learn, obviously, but I think they are really important. I will just touch on a couple of them, if I may.

The Chair: Quickly.

Dr. Skowronski: First, overconfidence in theories spun from meagre evidence. Again, the evidence will always be meagre during an evolving crisis. What you want to avoid is overconfidence in evidence early on. You want to ensure you have a filter, a good safeguard of experts, epidemiologists, who can critically appraise that evidence.

Second, premature commitment and deciding more than had to be predetermined. For instance, the decision to use an adjuvanted vaccine in Canada was made early on. Was there a documentation of the evidence for and against that? That is, was there a detailed analysis of the benefits and risks associated with

celle-ci. Nous devons être capables de mettre de côté nos croyances profondes durant une crise et de nous adapter au contexte actuel et à nos objectifs en matière de santé publique.

Je constate également que les conflits d'intérêts et les débats des comités consultatifs qui éclairent la prise de décision sont confidentiels. En tant que chercheur, si je veux publier mes conclusions de recherche, je dois déclarer par écrit quels peuvent être mes conflits d'intérêts pour que ceux qui prennent connaissance de ces renseignements puissent savoir comment les interpréter. Ce n'est cependant pas le cas des comités consultatifs. Aux États-Unis, les conflits d'intérêts sont déclarés ouvertement, publiés et affichés. Ce n'est pas ainsi qu'on procède au Canada. Par souci de transparence, on devrait faire de même ici aussi.

Enfin, nous avons une évaluation critique, un examen par les pairs et un processus de publication qui n'arrivent pas à suivre le rythme durant une pandémie ou une crise. Si nous voulons que les données scientifiques fassent l'objet d'un bon examen par des pairs avant qu'elles se traduisent par des politiques publiques, ce réseau d'experts doit pouvoir participer au processus.

Pour économiser du temps, je ne vais pas passer en revue les autres diapositives, mais je veux attirer votre attention sur le fait qu'un examen a déjà été réalisé pour donner suite à l'épisode de grippe A de 1976. Pour ceux d'entre vous qui ne le savent pas, une autre écloison de grippe A H1N1 est survenue en 1976, une épidémie mineure, au camp militaire de Fort Dix, aux États-Unis. Par la suite, les États-Unis ont décidé de lancer une campagne de vaccination de masse pour immuniser tous les Américains. Il s'est avéré que l'éclosion de grippe A en 1976 était limitée. L'épidémie a été contenue et n'a pas causé de pandémie. Le virus ne s'est pas propagé comme on l'avait prévu; or, immuniser tous les Américains n'était pas la bonne décision. Malheureusement, le vaccin a donné lieu à des effets secondaires néfastes graves.

À la suite de cette expérience, Neustadt et Fineberg — analyste politique et analyste des politiques, respectivement — ont réalisé un examen approfondi des facteurs qui ont mené à la décision prématurée d'immuniser la population américaine. J'aimerais attirer votre attention aux références que j'ai fournies parce qu'elles donnent un bon aperçu. J'ai résumé les sept principales leçons tirées de cette expérience, qui ont été reprises lors de la pandémie de 2009. Il s'agit évidemment de leçons pénibles, mais je pense qu'elles sont vraiment importantes. Je vais simplement en aborder quelques-unes, si vous le permettez.

Le président : Rapidement.

Dre Skowronski : Tout d'abord, la confiance démesurée dans les théories découlait du manque de données. Je répète qu'il y aura toujours peu de données durant une crise. Ce que l'on veut éviter, c'est de trop se fier aux données dès le début. Il faut s'assurer d'avoir un filtre, une bonne mesure de protection, en faisant appel à des experts et à des épidémiologistes qui peuvent évaluer ces données de manière critique.

Deuxièmement, on ne doit pas s'engager trop tôt ni prendre plus de décisions qu'il n'en fallait. Par exemple, la décision visant à utiliser un vaccin avec adjuvant au Canada a été prise tôt. Y avait-il un document comportant les données en faveur du vaccin et contre celui-ci? Autrement dit, existait-il une analyse détaillée des

going with an adjuvanted versus a non-adjuvanted vaccine? How flexible was that decision with the evolving evidence as we progressed through the pandemic?

Third, the insufficient questioning of scientific logic and implementation prospects. At the local level, how readily were they able to administer that vaccine? We saw long line-ups. Was that taken into account in the planning process? For instance, the vaccine required mixing at the time of administration. How did that slow things down? All of these sorts of factors, for instance, and these lessons — and, I will not go through all of them — can each be applied in the modern era.

Finally, Fineberg did an update to those 1976 lessons learned in relation to avian influenza. I have summarized those for you as well. The two lessons that I would most like to emphasize are the need to invest in a balanced portfolio of research and contemporary preparedness. During a crisis, knowledge is power; information is critical. If you do not have that rapidly generated and synthesized, you are operating in a vacuum.

Second, we should refrain from the overstatement of objectives and the misrepresentation of risk if we want to ensure our long-term credibility and the trust that the public has in us.

The Chair: Thank you very much.

Before I go to our next speaker, I want to mention that Senator Dickson is also here. I am so used to seeing him at the Finance Committee, I thought he belonged here every day, but he is in as a visitor today. Thank you, welcome.

Senator Dickson: I am here for Senator Eaton.

The Chair: Senator Patterson, as I mentioned, is here for Senator Martin.

Dr. Donald E. Low, Microbiologist-in-Chief, Mount Sinai Hospital: First, I would like to thank the committee for allowing me to present before you today on some of the thoughts on the pandemic of 2001, some of the lessons learned and maybe some of the things we can do better in the future.

At the time that I was asked to make this presentation, I was also asked by the Canadian Medical Association Journal to do an analysis on the pandemic. Dr. Allison McGeer and I co-authored that analysis. It will be available in about two weeks online. Many of the thoughts that I share with you today are included in that article.

I also want to disclose that I participated in advisory boards for Roche and Novartis and that I have served on speaker bureaus for Roche and GlaxoSmithKline.

avantages et des risques associés à l'utilisation d'un vaccin avec adjuvant par rapport à un autre sans adjuvant? Dans quelle mesure cette décision pouvait-elle être adaptée en fonction des données obtenues au fur et à mesure que la pandémie progressait?

Troisièmement, il faut poser suffisamment de questions au sujet de la logique scientifique et des possibilités de mise en œuvre. À l'échelle locale, dans quelle mesure les responsables étaient-ils prêts à administrer le vaccin? Nous avons vu de longues files d'attente. Cet aspect a-t-il été pris en considération dans le processus de planification? Par exemple, il fallait mélanger les composantes du vaccin avant de l'administrer. À quel point cette étape a-t-elle ralenti le processus? Tous ces facteurs et ces leçons — et je ne les passerai pas tous en revue — peuvent être appliqués à l'ère moderne.

Enfin, Fineberg a fait une mise à jour de ces leçons tirées en 1976 relativement à la grippe aviaire. Je les ai résumées pour vous également. Les deux leçons que je tiens le plus à souligner, c'est la nécessité d'investir dans un portefeuille de recherche équilibré et des mesures de préparation modernes. Durant une crise, la connaissance, c'est le pouvoir; l'information est essentielle. Si les renseignements ne sont pas générés et synthétisés rapidement, on travaille dans le vide.

Deuxièmement, nous devrions nous abstenir de fixer des objectifs exagérés et d'énoncer de façon inexacte les risques si nous voulons maintenir notre crédibilité à long terme et la confiance que la population nous témoigne.

Le président : Merci beaucoup.

Avant de céder la parole à notre prochain témoin, je tiens à mentionner que le sénateur Dickson est aussi présent. Je suis si habitué de le voir au Comité des finances que je croyais qu'il était un membre à part entière ici, mais il est des nôtres aujourd'hui à titre de visiteur. Merci et bienvenue.

Le sénateur Dickson : Je suis ici pour le sénateur Eaton.

Le président : Comme je l'ai mentionné, le sénateur Patterson remplace le sénateur Martin.

Dr Donald E. Low, microbiologiste en chef, Hôpital Mount Sinai : J'aimerais tout d'abord remercier le comité de me donner l'occasion de lui faire part aujourd'hui de quelques réflexions sur la pandémie de 2001, de certaines des leçons tirées et peut-être de quelques améliorations à apporter dans l'avenir.

Lorsqu'on m'a pressenti pour faire cet exposé, le Journal de l'Association médicale canadienne m'a également demandé de faire une analyse de la pandémie. La Dre Allison McGeer et moi avons corédigé l'article découlant de cette analyse. Il sera accessible en ligne dans deux semaines environ. Bon nombre des réflexions que je vais vous communiquer aujourd'hui figurent dans l'article.

Je veux également signaler que j'ai participé à des conseils consultatifs pour les sociétés Roche et Novartis et que j'ai fait partie des bureaux des conférenciers pour Roche et GlaxoSmithKline.

I will touch briefly on three things that continue to come up: Was the pandemic overhyped; the vaccine program; and maybe some of the lessons learned that we can look for to better ourselves in the future.

It is important to remember that, given that the flu pandemic is a global problem, it is the World Health Organization that is called upon in helping us prepare for it. Their involvement is critical. Because of SARS, subsequently because of H5N1 that was about 2005, and the fear that there may be another pandemic, it really served as encouragement to all countries to prepare for a pandemic, which was done, including Canada.

However, because of the severity of the human infection with H5N1 when it occurred, the mortality rate was over 50 per cent for individuals infected with H5N1. I think the public's expectations were that a similar pandemic or another pandemic would result in the same kind of mortality rates.

It is interesting when I speak to colleagues that it is almost as if they were disappointed that our pandemic did not live up to expectations. There is a bit of danger that people are perhaps thinking that we should not be concerned about pandemics. That is an important lesson we need to get out to the public.

One of the questions is why was it not as severe as it was or, in fact, was it really that bad? I think that we measure things in death rates. We look back to 1918, where we saw the death rate was about 1 in 100 people, 2 in 100 people. In fact, with H1N1, the mortality rate was only, fortunately, 5 in 10,000.

Part of the reason for that was it was an H1N1 virus, which is not as severe as H3N2. Probably more importantly, it affected young people. In fact, 10 per cent of the population infected was over the age of 65, whereas in a typical seasonal year of influenza, 90 per cent of mortality is found in individuals over 65 years of age. Therefore, a different part of the population was affected.

If you look back at years of life that have been lost — that is, someone that dies at age five and all of those years that are lost — and compare it to our H1N1 pandemic, it probably is as severe as a seasonal flu year and probably was as severe as the pandemic of 1968. We have to take that into consideration.

Regarding the immunization program, the decision was made by the Public Health Agency of Canada to have a vaccination program. That was done in June at a time when there was very little information available about how severe the situation would be. It is very difficult, with so little information, to make that decision. Was it going to be .1 per cent, 1 per cent or .02 per cent?

Je vais aborder brièvement trois sujets qui continuent d'être soulevés : la question de savoir si on a fait trop grand cas de la pandémie, le programme de vaccination et certaines des leçons tirées que nous pouvons examiner en vue de nous améliorer dans l'avenir.

Il est important de se rappeler que, étant donné que la pandémie de grippe est un problème qui touche le monde entier, c'est l'Organisation mondiale de la santé qui est appelée à nous aider à s'y préparer. Sa participation est essentielle. À cause du SRAS, et par la suite à cause du virus H5N1 qui est apparu aux alentours de 2005 et de la crainte qu'une autre pandémie pourrait éclore, l'OMS a vraiment encouragé tous les pays à se préparer à une pandémie, ce qu'ils ont fait, le Canada compris.

Toutefois, en raison de la gravité de l'infection au H5N1 chez l'humain, le taux de mortalité était de 50 p. 100 chez les personnes infectées. Je pense que la population s'attendait à ce qu'une pandémie semblable ou une autre pandémie affichent des taux de mortalité comparables.

Quand je discute avec des collègues, je trouve intéressant de constater qu'ils semblent presque déçus que notre pandémie n'ait pas été aussi grave que prévue. Il est un peu risqué que les gens croient que nous ne devrions pas être préoccupés par les pandémies. C'est une leçon importante que nous devons communiquer à la population.

L'une des questions consiste à savoir pourquoi la pandémie n'a pas été aussi grave que prévue ou si elle a vraiment été si terrible en fait. Je pense que nous mesurons la gravité à partir des taux de mortalité. En 1918, le taux de mortalité était d'environ une ou deux personnes sur 100. En fait, dans le cas de la grippe H1N1, le taux de mortalité n'était heureusement que de 5 sur 10 000.

Ce taux est en partie attribuable au fait qu'il s'agissait d'un virus H1N1, qui n'était pas aussi virulent que le H3N2. Fait probablement plus important, c'est qu'il touchait les jeunes. En réalité, 10 p. 100 de la population infectée était âgée de plus de 65 ans, tandis que dans une saison de la grippe typique, 90 p. 100 des personnes qui décèdent des suites de la grippe ont plus de 65 ans. Par conséquent, le virus s'est attaqué à un segment différent de la population.

Si on jette un œil aux années de vie perdues — autrement dit, quelqu'un qui décède à l'âge de cinq ans et toutes ces années perdues — et qu'on fait une comparaison avec la pandémie de H1N1, c'est probablement une saison de la grippe aussi dévastatrice que la pandémie de 1968. Nous devons prendre cet aspect en considération.

En ce qui concerne le programme d'immunisation, l'Agence de la santé publique du Canada a pris la décision d'avoir un programme de vaccination. Cette décision a été prise en juin au moment où très peu de renseignements étaient disponibles quant à la gravité de la situation. Lorsqu'on dispose de si peu d'information, il est très difficile de prendre cette décision. Quel allait être le taux — 0,1, 0,2 ou 1 p. 100?

A decision was made to buy vaccine to have it available for every Canadian to be vaccinated. Some of the problems that evolved after that were the implementation of the vaccine program. These are where there are many lessons to learn.

I do not think we anticipated the complexity of delivering the vaccine. It was badly underestimated. The attempts to deliver a rapid public health education message about the vaccine failed and the vaccine did not become as available as quickly as we had hoped.

Vaccine manufacturers actually did a pretty good job. They got it out in six months, but everyone was hoping it would be sooner. The virus did not grow as quickly as we had hoped it would grow. In addition, we had the complete production of the routine seasonal vaccine, so you could not start up until that was complete.

There was a brief period that was lost because it was recognized that since we were using an adjuvanted vaccine, we would have to make some non-adjuvanted vaccine for pregnant women and young children, and that slowed things down, unfortunately.

It also returned a bit quicker than we had hoped. It came back in early September with a vengeance. I think we were all hoping we would get a bit of a break and that the second wave would come sometime in October or November, once the children were back to school, we saw this surge of H1N1.

The other issue that was a bit of a problem was in the delivery of the vaccine and the communication to the frontline physicians. Frontline physicians normally distribute vaccine, at least in Ontario, during the seasonal flu. That was in the plan for a pandemic, but it was going to be public health that delivered it.

There was a bit of a problem for primary care physicians who would have to buy 500 doses of vaccine at a time. Unfortunately, the vaccine was sold in that amount. This posed a problem for a physician who would not normally need 500 doses for a private practice. The physicians would run the risk of wasting a considerable amount of vaccine. The vaccine was also available in 10-dose vials, which meant that once the physician mixed the vaccine, he or she would have to give it to 10 individuals. After 24 hours it would no longer be effective. That was a bit of a problem.

In Ontario, there was a prequalification requirement for family physicians in order to be eligible to administer the vaccine. The physician had to have a proper refrigerator and the common bar fridge was not adequate. This meant that the physician would have to buy a new fridge and this in turn slowed down the process.

The message from the Public Health Agency of Canada was a little bit unclear — vaccine available for everyone but we have priority groups. Early on in September, from the polls that were being taken, it looked like no one was keen about being vaccinated. Only about 30 per cent of people were going to be vaccinated.

On a décidé d'offrir le vaccin à tous les Canadiens. Au nombre des problèmes qui sont survenus par la suite, citons notamment la mise en œuvre du programme de vaccination. C'est à partir de ces problèmes que l'on peut tirer des leçons.

Je ne pense pas que nous avons prévu à quel point il serait difficile d'administrer le vaccin. On a vraiment sous-estimé l'ampleur de la tâche. Les tentatives de communiquer rapidement un message d'éducation en matière de santé publique au sujet du vaccin ont échoué et le vaccin n'a pas été disponible aussi promptement que nous l'avions espéré.

Les fabricants du vaccin ont fait du bon travail. Ils ont répondu à la demande en six mois, mais tout le monde espérait qu'ils le feraient plus rapidement. Le virus ne s'est pas propagé aussi rapidement que nous l'avions anticipé. En outre, il y avait la production complète du vaccin saisonnier habituel, alors on ne pouvait pas commencer avant qu'elle soit terminée.

On a perdu un peu de temps car il a été reconnu que puisque nous utilisons un vaccin avec adjuvant, il faudrait concevoir des vaccins sans adjuvant pour les femmes enceintes et les jeunes enfants, ce qui a malheureusement ralenti le processus.

Le virus est revenu un peu plus rapidement que nous l'avions prévu. Il a fait un retour en force au début septembre. Je pense que nous espérions tous avoir un petit répit et que la deuxième vague commencerait quelque temps en octobre ou en novembre. mais lorsque les enfants ont recommencé l'école, il y a eu une vague de cas de H1N1.

La distribution des vaccins et la communication avec les médecins de première ligne ont aussi été sources de difficultés. Normalement, ce sont les médecins de première ligne — du moins en Ontario — qui administrent les vaccins contre la grippe saisonnière. C'est ce qui était prévu dans le plan de lutte contre la pandémie, sauf que c'est la santé publique qui devait s'occuper de la distribution.

Dans une certaine mesure, le fait que les médecins de premier recours devaient acheter 500 doses du vaccin à la fois a également posé problème. Malheureusement, c'est la quantité dans laquelle le vaccin était vendu, ce qui a causé des ennuis aux médecins qui n'auraient pas normalement besoin de 500 doses pour leur pratique privée. Ces médecins courraient donc le risque de gaspiller une quantité importante du vaccin. En outre, le vaccin venait dans des fioles de 10 doses, ce qui signifie qu'une fois mélangé, il devait être administré à 10 personnes. Après 24 heures, il n'était plus efficace. C'était là un autre problème.

De plus, les médecins de famille de l'Ontario devaient satisfaire à une exigence avant de pouvoir administrer le vaccin : ils devaient posséder un réfrigérateur adéquat, et le réfrigérateur bar habituel ne l'était pas. Cela signifie qu'ils devaient acheter un nouveau réfrigérateur, ce qui a aussi ralenti le processus.

En outre, le message transmis par l'Agence de la santé publique du Canada n'était pas très clair : il y a suffisamment de vaccins pour tous, mais nous avons établi des groupes prioritaires. Au début du mois de septembre, les résultats des sondages montraient que les gens ne semblaient pas tenir à se faire vacciner. En fait, seulement environ 30 p. 100 de la population planifiait le faire.

There was not a lot of interest, so some of the provinces said now we have this vaccine coming in October, let us use it and roll it out to everyone; they kind of fell from the guidelines. Then on October 26, we had the death of the young boy in the Greater Toronto Area and all of a sudden everyone started to take this quite seriously and people started to line up. Pretty soon, clinics were out of vaccine. In fact, I remember my son was in Calgary and he waited five hours to get vaccinated. The public became discouraged.

Then we came into a situation where people started to think, is this vaccine safe and do we really need it? We are not seeing the number of deaths that we have been told would happen and we are hearing about this adjuvant vaccine. Is it safe for my family?

What have we learned and what can we look for in the future that we have to do better? Will we be able to deliver a vaccine before the second wave of the next influenza pandemic or will we have to look for a new way to manufacture vaccines? How can we provide effective public education in the setting of a new disease? Can we better understand the emotional epidemiology of pandemic influenza? What is the optimal way to measure rapidly the virulence of a new pandemic influenza virus? That is, how quickly can we establish the narrow confidence limits for case fatality that range between .1 per cent and 1 per cent? When non-pharmaceutical interventions are effective, which ones are effective in reducing the spread of influenza and how effective are they? How can they be best implemented?

Dr. Susan Tamblyn, Public Health Consultant, as an individual: Good afternoon, senators. My presentation will be on a little bit different aspect than what you have just heard. I am probably the only person here who has been involved in Canadian pandemic planning since the beginning in 1983. That is when the National Advisory Committee on Immunization was asked to develop a pandemic plan for Canada, a project that I was subsequently asked to lead.

The impetus was the 1976 swine flu incident that Dr. Skowronski mentioned, in which a novel influenza virus caused severe illness on a U.S. military base and people feared the 1918 deadly pandemic would come back.

There were lessons learned, but a major lesson for Canada was finding that our usual U.S. vaccine supply was cut off. We had to scramble to find vaccine somewhere else. That experience taught us the importance of having a pandemic vaccine source within Canada.

Canadians were pioneers in pandemic planning and we developed solutions on our own, using our knowledge of past pandemics and of seasonal flu, the influenza that comes around every winter, as a guide.

Puisque l'intérêt était limité, certaines provinces ont déclaré : « Nous recevrons le vaccin en octobre; utilisons-le et offrons-le à tout le monde. » Elles ont outrepassé quelque peu les directives. Puis, le 26 octobre, un jeune garçon de la région du Grand Toronto est décédé, et tout à coup, tout le monde s'est mis à prendre la situation au sérieux, et les gens ont commencé à faire la queue. Les cliniques ont vite épuisé leurs stocks de vaccins. En fait, je me souviens que mon fils était à Calgary et qu'il a attendu cinq heures pour se faire vacciner. La population s'est découragée.

Ensuite, les gens se sont mis à se demander si le vaccin était sûr et s'ils en avaient vraiment besoin. Les nombres de décès étaient plus bas que les taux prédits et on parlait d'un vaccin avec adjuvant. Les gens voulaient donc savoir si le vaccin présentait un danger à leur famille.

Qu'avons-nous appris et sur quels plans devrions-nous nous améliorer dans l'avenir? Arriverons-nous à distribuer un vaccin avant la deuxième vague de la prochaine pandémie de grippe ou devrons-nous trouver une nouvelle façon de fabriquer les vaccins? Que pouvons-nous faire pour informer le public de façon efficace lorsqu'une nouvelle maladie se déclare? Est-il possible pour nous d'améliorer notre compréhension de l'aspect émotionnel des pandémies de grippe? Quelle est la meilleure façon de mesurer rapidement la virulence d'un nouveau virus de grippe pandémique? Autrement dit, à quelle vitesse pouvons-nous fixer les limites de confiance étroites par rapport au taux de mortalité, qui va de 0,1 p. 100 à 1 p. 100? Lorsque les mesures d'intervention non pharmaceutiques sont efficaces, lesquelles peuvent servir à freiner la propagation de la grippe et à quel point fonctionnent-elles? Aussi, quelle est la meilleure façon de les mettre en œuvre?

Dre Susan Tamblyn, conseillère en santé publique, à titre personnel : Bonjour, mesdames et messieurs les sénateurs. Le sujet de ma déclaration diffère un peu de ce que vous venez d'entendre. Je suis probablement la seule personne ici présente qui travaille à l'élaboration d'un plan de lutte contre la pandémie au Canada depuis le début, soit depuis 1983. C'est cette année-là qu'on a demandé au Comité consultatif national de l'immunisation de dresser un plan de lutte contre la pandémie pour le Canada, un projet que j'ai été appelée à diriger par la suite.

L'élément moteur fut l'épisode de grippe A de 1976, que la Dre Skowronski a mentionné, dans le cadre duquel un nouveau virus de la grippe a frappé durement une base militaire américaine; les gens craignaient une récurrence de la pandémie mortelle de 1918.

Au Canada, nous avons appris des leçons, notamment que nous ne pouvions plus recevoir notre approvisionnement habituel en vaccins des États-Unis. Nous avons dû faire des pieds et des mains pour nous procurer des vaccins ailleurs. L'expérience nous a donc appris l'importance d'avoir une source de vaccins en cas de pandémie au Canada même.

Les Canadiens furent des pionniers dans le domaine de la planification contre la pandémie; nous avons mis au point nos propres solutions en nous fondant sur nos connaissances relatives à d'autres pandémies et à la grippe saisonnière, celle qui frappe tous les hivers.

The first plan completed in 1988 was much simpler than the current version, but it already identified the major issues and the response components that we have today. It recognized the link between strong seasonal or every year influenza programs and pandemic preparedness.

Throughout the 1990s, a small group including myself developed successive versions of the pandemic plan, adding operational details, and we consulted internationally. The 1997 bird flu incident in Hong Kong, which is when the H5N1 first came on the scene, added additional lessons.

The major lessons included the challenge of communications in a pandemic because it truly was a media frenzy, and the advisability of stockpiling antiviral drugs for influenza treatment because the world's supply was snapped up within days of that incident first being announced.

The following years witnessed the birth of the comprehensive current Canadian Pandemic Influenza Plan for the Health Sector — CPIP. In the early 2000s, the provinces and territories were encouraged to develop their own pandemic plans under the umbrella of the national goals and approaches. The recognition that pandemic plans could serve us well in other outbreaks or serious health events was a strong impetus for this planning, and everyone took it up seriously. A pandemic vaccine contract was signed with the domestic manufacturer, an extremely innovative approach, as you have heard, that has been subsequently copied by other countries. A national stockpile of the new antiviral drugs, Tamiflu and Relenza, was put into place. The intent of all of these measures was to protect Canadians when the next pandemic arrived. We knew its arrival was certain, but its timing and severity could not be predicted. We had to be ready for whatever came. The SARS experience led to further improvements. Influenza surveillance was enhanced, coordination was improved and operational details were added as annexes to the plan.

Was the pandemic plan complete when H1N1 struck in 2009? The plan was officially published in 2004, and it had been through one full update. It did not cover everything. It is always a work-in-progress, but it served us well. We were able to mount a fast and organized response in Canada, despite the huge difficulties of coordinating a health emergency that involves so many jurisdictions and sectors, as well as sectors beyond health. Influenza is not simple. There is not a cookie cutter approach. Most critical decisions have to be taken very early, when there is still little information, but they are built on the best scientific

Dans sa première version, terminée en 1988, le plan était beaucoup plus simple que celui d'aujourd'hui, mais il contenait déjà les enjeux majeurs et les mesures d'intervention contenus dans celui d'aujourd'hui. De plus, on y reconnaissait le lien qui existe entre les programmes solides relatifs à la grippe saisonnière et la capacité de réaction en cas de pandémie.

Au cours des années 1990, un petit groupe, dont je faisais partie, a créé des versions successives du plan de lutte contre la pandémie; nous y avons ajouté des détails opérationnels et nous avons procédé à des consultations partout dans le monde. Lorsque la grippe aviaire, le H5N1, a frappé pour la première fois à Hong Kong en 1997, nous avons appris des leçons additionnelles.

Les grandes leçons tirées portaient notamment sur la difficulté de communiquer dans le cadre d'une pandémie, car le dossier a véritablement accaparé toute l'attention des médias, et sur l'importance de constituer des stocks des médicaments antiviraux nécessaires pour traiter la grippe puisque l'approvisionnement mondial s'est envolé dans l'espace de quelques jours après l'annonce de l'affaire.

La version exhaustive et actuelle du Plan canadien de lutte contre la pandémie d'influenza dans le secteur de la santé, le PCLPI, a vu le jour au cours des années suivantes. Au début des années 2000, on a encouragé les provinces et les territoires à concevoir leurs propres plans de lutte contre la pandémie en s'inspirant des méthodes et des objectifs nationaux. Tous ont pris le projet au sérieux et reconnaissaient que les plans de lutte contre la pandémie pourraient nous aider à prendre des mesures adéquates si notre santé devait être menacée par une différente maladie ou par d'autres facteurs. De plus, on a signé un contrat d'approvisionnement en vaccins en cas de pandémie avec le fabricant canadien, une mesure extrêmement novatrice, comme on l'a déjà dit, qui a été employée depuis par d'autres pays. On a également constitué un stock national des nouveaux médicaments antiviraux, Tamiflu et Relenza. Toutes ces mesures visaient à protéger les Canadiens lors de la prochaine pandémie, car nous savions qu'elle frapperait, mais nous ne pouvions pas prédire à quel moment et avec quelle force. Nous devions être prêts à affronter n'importe quoi. D'autres améliorations ont aussi été apportées après l'affaire du SRAS : on a renforcé la surveillance de la grippe, on a amélioré les mesures de coordination et on a ajouté au plan des annexes contenant des détails opérationnels.

Le plan de lutte contre la pandémie était-il complet lorsque la grippe H1N1 a frappé en 2009? Il avait été publié officiellement en 2004 et il avait fait l'objet d'une mise à jour exhaustive. Il ne prévoyait pas tout. Le plan ne sera jamais terminé, mais il nous a bien servis. Nous avons réussi à orchestrer une réponse rapide et organisée au Canada, malgré les difficultés considérables associées à la coordination des mesures d'intervention dans le cadre d'une urgence sanitaire qui touche un si grand nombre de territoires et de secteurs, y compris des secteurs autres que celui de la santé. Le problème de la grippe n'est pas simple; on ne peut pas le résoudre en

evidence we have at the time. As anticipated, the response to H1N1 was adjusted over time to match the evolving picture and the emerging scientific knowledge.

I want to make special mention of the critical role of surveillance because it underpins every aspect of controlling influenza. For example, we need surveillance data to predict how full our hospitals and our intensive care units will be; to choose appropriate public health measures so we do not overreact or under react; and to decide who to vaccinate first to prevent the greatest amount of severe illness and death. Our Canadian surveillance systems have improved a lot since SARS, but they still need work.

Let me conclude with a few observations about pandemic vaccine and antiviral drugs because those are the two primary areas where my own planning efforts have been focused in recent years and in the case of vaccine where I assisted with the H1N1 response. The pandemic contract and preparation by our regulators helped to ensure that we had a pandemic vaccine. There is accumulating evidence that shows that the H1N1 vaccine was safe and that it worked very well. Even though the second wave of illness was well under way last fall when the vaccination campaigns began, a recent Ontario study has found that the vaccine prevented hundreds of thousands of H1N1 cases, along with many hospitalizations and deaths; and that it was cost effective. Certainly, it would have been better to get vaccine sooner. I look forward to the scientific advances that will allow this to happen.

If I could mention, I am just back from a recent international meeting where there was a lot of discussion at WHO and at very senior levels around the world about how we can shave weeks off the delivery schedule or even move to completely new approaches to get us vaccine sooner.

Antiviral drugs used to treat influenza are especially valuable before we have vaccine to prevent the disease. Again, accumulating international evidence — I have a stack of some of the papers right here — show that the use of antiviral drugs in the H1N1 pandemic did reduce the risk of complications, hospitalizations and death due to influenza. They did what we hoped and expected they would do.

employant une recette universelle. La plupart des décisions cruciales doivent être prises très tôt, à un moment où les renseignements sont limités; elles sont donc fondées sur les meilleures données scientifiques dont on dispose à ce moment-là. Comme prévu, la réponse à la grippe H1N1 a été adaptée avec le temps en fonction de la situation et des nouvelles données scientifiques.

Je tiens à souligner l'importance de la surveillance, car elle sous-tend toutes les mesures mises en œuvre pour maîtriser la grippe. Par exemple, il nous faut des données de surveillance pour prédire le nombre de personnes qu'il y aura dans les hôpitaux et les services de soins intensifs; pour choisir des mesures de santé publique adéquates, grâce auxquelles notre réaction ne sera ni excessive, ni insuffisante; et pour décider qui vacciner en premier afin de minimiser les décès et les cas graves. Nous avons beaucoup amélioré nos systèmes de surveillance au Canada depuis l'affaire du SRAS, mais il y a encore du chemin à faire.

Pour conclure, j'aimerais parler brièvement du vaccin contre la grippe pandémique et des médicaments antiviraux, car c'est principalement dans ces deux domaines que j'ai concentré mes efforts de planification au cours des dernières années; dans le cas de la grippe H1N1, j'ai prêté main-forte dans le domaine des vaccins. Sans le contrat en cas de pandémie et la préparation effectuée par nos organismes de réglementation, nous n'aurions probablement pas eu de vaccin. De plus en plus de données montrent que le vaccin contre la grippe H1N1 était sûr et qu'il était très efficace. Même si la deuxième vague de la pandémie était bien avancée lorsque les campagnes de vaccination ont commencé l'automne dernier, selon une étude récente effectuée en Ontario, le vaccin a prévenu des centaines de milliers de cas de grippe H1N1, ainsi que nombre d'hospitalisations et de décès; l'étude montre aussi qu'il était rentable. Bien sûr, il aurait été préférable d'obtenir le vaccin plus tôt. J'attends avec impatience les avancées scientifiques qui permettront une telle chose.

J'aimerais mentionner que je viens tout juste de revenir d'une rencontre internationale, au cours de laquelle l'OMS et des représentants très haut placés de partout dans le monde ont beaucoup parlé des moyens qu'on pourrait employer pour accélérer la distribution de plusieurs semaines ou même adopter de toutes nouvelles méthodes qui nous permettraient d'obtenir le vaccin plus tôt.

Les médicaments antiviraux employés pour traiter la grippe sont particulièrement précieux lorsque nous n'avons pas encore de vaccin pour prévenir la maladie. Encore une fois, de plus en plus de données recueillies à l'échelle internationale — j'ai une pile d'articles juste ici — montrent que l'utilisation de médicaments antiviraux dans le cadre de la pandémie de la grippe H1N1 a diminué les risques de complications, d'hospitalisation et de décès associés à la maladie. Les médicaments ont donc eu les effets escomptés.

I began by recounting how past outbreaks and events including SARS have fed into our pandemic planning and improvements. To me preparedness was critical for the H1N1 response. While Canada did well, every experience makes us better prepared for the next time, and there will be a next time.

The Chair: That is why we are here looking at this; there will be a next time. Dr. Butler-Jones, you mentioned in your comments that you were doing a review at this time of the lessons of H1N1. When do you anticipate that report will be complete and when can we look at it?

Dr. Butler-Jones: Every time there is an event, we do a review. Obviously for H1N1 it was much more extensive since the involvement was much more extensive. The review is coming in the next few weeks and will be in parallel with your investigation.

The Chair: That is what I wanted to know. We will get it before we go too far down the path.

Dr. Butler-Jones: I anticipate that.

The Chair: That is great. I will ask my two-part general question to all witnesses.

You have given us your experiences, your thoughts about the different epidemics and pandemics we have had in past. I am trying to determine a suitable direction for us in terms of those experiences.

Could you give us two or three key improvement areas based on what happened with H1N1 and SARS that this committee should deem high priority in this study? What path should we follow so that during the upcoming hearings we are able to deal with those key issues?

We could have a mild pandemic or a severe pandemic. What do you think we should plan for — mild, moderate, severe — or is it a layered approach to planning? How do we come to grips with that?

Dr. Butler-Jones: the planning, while focused on influenza, is for all hazards. If we have another SARS outbreak or other event that we need to respond to, do we have the systems and processes in place to address it, whether mild, moderate, or severe?

Back in the spring, we had a virus from Mexico, as did the Americans, which was of a different strain. In studying influenza viruses, ferrets are the best animal model. These viruses from Mexico killed the ferrets faster and nastier than our 1918 virus. The virus is very variable, which has been seen in the past. Even in 1918, different communities had very different experiences with

J'ai commencé en vous expliquant que les épidémies et les événements du passé, y compris l'affaire du SRAS, ont influencé notre plan de lutte contre la pandémie et les améliorations qui y ont été apportées. À mon sens, la préparation a joué un rôle essentiel dans la lutte contre la grippe H1N1. Le Canada s'en est peut-être bien sorti, mais chaque expérience nous aide à mieux nous préparer pour la prochaine fois, et il y en aura certainement une.

Le président : C'est pour cette raison que nous nous penchons actuellement sur la question : il y aura une prochaine fois. Dr Butler-Jones, vous avez mentionné au cours de votre déclaration que vous procédiez en ce moment à un examen des leçons apprises dans le cadre de la pandémie de la grippe H1N1. Quand croyez-vous que ce rapport sera prêt et quand pourrions-nous y jeter un coup d'œil?

Dr Butler-Jones : Chaque fois qu'il se produit quelque chose, nous faisons un examen. Évidemment, dans le cas de la grippe H1N1, l'examen était beaucoup plus poussé puisque le rôle joué était beaucoup plus important. L'examen paraîtra au cours des prochaines semaines, en même temps que vous menez votre enquête.

Le président : C'est ce que je voulais savoir. Nous le recevrons avant d'être rendus bien loin dans notre étude.

Dr Butler-Jones : C'est ce que je prévois.

Le président : C'est très bien. Ma question générale compte deux parties et elle s'adresse à tous les témoins.

Vous avez partagé avec nous vos connaissances et vos pensées par rapport aux différentes épidémies et pandémies auxquelles nous avons dû faire face par le passé. J'essaie d'établir dans quelle direction nous devrions nous lancer selon ce que vous nous avez dit.

En vous fondant sur les circonstances entourant la grippe H1N1 et le SRAS, pouvez-vous nous donner deux ou trois domaines dans lesquels il est essentiel d'apporter des améliorations et sur lesquels le comité devrait se concentrer dans le cadre de son étude? Quelle voie devrions-nous suivre afin de traiter de ces priorités au cours des prochaines audiences?

La pandémie pourrait être grave ou limitée. Selon vous, à quoi devrions-nous nous préparer — une pandémie limitée, modérée ou grave —, ou faut-il adopter une approche à facettes multiples? Comment devons-nous nous attaquer au problème?

Dr Butler-Jones : Les plans visent principalement la grippe, mais ils peuvent servir à affronter tous les risques. Si le SRAS frappe à nouveau ou si nous devons prendre des mesures pour lutter contre une autre situation, avons-nous mis en place les procédures et les dispositifs nécessaires pour résoudre le problème, qu'il soit limité, modéré ou grave?

Le printemps dernier, nous étions aux prises avec un virus de souche différente en provenance du Mexique; les Américains aussi. Le meilleur animal à utiliser pour étudier le virus de la grippe, c'est le furet. Or, le virus du Mexique tuait les furets plus rapidement et brutalement que celui de 1918. Le virus est très variable, ce qui n'est pas inédit. Même en 1918, le virus frappait

the virus. As people learned the lessons from the East Coast experience, the mortality rate improved moving west across the country.

At the end of the day, although 1918 was probably the worst pandemic in human history, as far as we know, of influenza, 99.5 per cent of Canadians survived it. Of the 25 per cent that became ill, mortality was 1 per cent to 2 per cent, but that is still a lot of people. As Dr. Low made reference, the 2009 pandemic in terms of premature mortality and potential years of life lost was only second to that of the 1918 pandemic, and ahead of the 1950s, and 1960s pandemics because of its effect on younger people. We need to plan for all possibilities.

Reality for a virus is that it does not want to kill a lot of people because it wants to spread. People who die do not spread it easily. You will likely not have a 30 per cent mortality rate in an influenza that spreads easily from person to person. However, even 0.5 per cent, to 2 per cent mortality is an awful lot of people in a short period of time. In this pandemic, 90 per cent of the deaths were younger people, and 90 per cent of deaths in seasonal flu outbreaks are the very elderly. The median age, that is half-younger, half-older in terms of death for this pandemic was 51 years. That age was very close to the median age of the pandemic of 1918. In seasonal flu, the median age is in the mid-80s. Again, it is a very different pattern of disease with a very different impact.

Our desire is really to look at the different aspects. We have learned a number of lessons. We have applied them through it. For example, while we had a number of deaths in pregnancy in the spring, we had zero deaths in the fall because of, again, recognizing the high risk, applying antivirals. We changed the picture in Northern Canada to basically eliminate or reduce the mortality significantly.

I would like to start where we ended, plus the lessons learned. The lessons learned that you can glean around are there models of better, more rapid immunization? Again, some communities were able to do it better than others. In terms of validating, we think the pre-positioning of antivirals in remote communities really made a huge difference.

There are a number of things like that that in your review, in your questioning of witnesses, to validate the positive things that we have learned, if that is in fact true, as well as how we can address things better in terms of either decision making or communications. We can always do more communications, but again, it is fortunate the antivirals worked. If we had had resistance to antivirals, we would probably have had thousands of deaths.

les diverses collectivités de façons très différentes. Les gens ont tiré des leçons de la situation sur la côte Est, et la progression de la maladie dans l'Ouest a été accompagnée d'une baisse dans le taux de mortalité.

Au bout du compte, même si, à notre connaissance, la pandémie de grippe de 1918 était probablement la pire de l'histoire de l'humanité, 99,5 p. 100 des Canadiens y ont survécu. Le taux de mortalité parmi les 25 p. 100 de la population qui ont été touchés était peut-être de 1 à 2 p. 100, ce qui est tout de même un grand nombre de personnes. Comme Dr Low l'a mentionné, sur le plan de la mortalité prématurée et des années potentielles de vie perdues, la pandémie de 2009 n'est surpassée que par celle de 1918; elle était pire que celles des années 1950 et 1960 en raison de ses effets sur les jeunes. Ainsi, nous devons être parés contre toute éventualité.

En fait, un virus ne cherche pas à tuer un grand nombre de personnes, mais à se répandre. Lorsque les gens meurent, le virus ne se répand pas facilement. Il est peu probable qu'une grippe qui se propage facilement de personne à personne entraîne un taux de mortalité de 30. p. 100. Toutefois, même un taux de mortalité de 0,5 à 2 p. 100 représente un très grand nombre de décès sur une courte période de temps. Lors de cette pandémie, 90 p 100 des décès sont survenus chez les jeunes, tandis que lors d'une épidémie de grippe saisonnière, 90 p. 100 des décès surviennent chez les personnes âgées. L'âge médian des personnes décédées — c'est-à-dire moitié jeunes et moitié âgées — lors de cette pandémie était de 51 ans, soit à peu près le même que lors de la pandémie de 1918. L'âge médian des personnes qui décèdent de la grippe saisonnière est d'environ 85 ans. Il s'agit donc encore une fois de deux maladies différentes qui frappent de manière très différente.

Ce que nous voulons faire, c'est de prendre en considération les différents aspects. Nous avons tiré des leçons et les avons appliquées par la suite. Par exemple, lorsqu'au printemps nous avons eu quelques cas de décès chez les femmes enceintes, nous avons pris conscience des risques élevés et avons administré des antiviraux, si bien qu'à l'automne nous n'avons eu aucun cas. Dans le Nord du Canada, nous avons réussi ainsi essentiellement à éliminer ou à réduire considérablement les décès.

J'aimerais commencer par la fin et parler des leçons apprises. La question qu'on peut se poser est existe-t-il des programmes d'immunisation plus efficaces, plus rapides? Là encore, certaines collectivités s'en sont tirées mieux que d'autres. En ce qui a trait à la confirmation, nous pensons que la distribution préalable d'antiviraux dans les collectivités éloignées a fait une différence énorme.

Dans votre étude, dans les questions que vous posez aux témoins, il y a divers éléments comme ceux-ci qui vous permettent de confirmer les aspects positifs des leçons que nous avons apprises, si tel est bien le cas, et les éléments que nous pouvons améliorer, soit du point de vue du processus décisionnel ou des communications. Il peut toujours y avoir plus de communications, mais encore une fois, les antiviraux ont fonctionné et c'est tant mieux. Si les antiviraux n'avaient pas fonctionné, il y aurait sans doute eu des milliers de décès.

It is also fortunate that for most of the world that used unadjuvanted vaccine, that in fact it was effective because the clinical trials that led up to the decision to use an adjuvanted vaccine found that, with H5N1, unadjuvanted vaccines did not work. They were not effective in producing immunity, even after two doses, much less than an adjuvanted vaccine. In the spring we had no idea of how effective the vaccine was, so an adjuvanted vaccine, as it turned out, gave virtually 100 per cent protection to children with one half dose.

Again, the validation and the challenge as we move forward will be very helpful to all of us.

The Chair: Again, the question is the two or three priority areas we should be looking at, and mild, moderate or severe.

Dr. Skowronski: Rapid response needs a system that is nimble, well rehearsed, for which the infrastructure is already present. By definition, a crisis requires rapid response. As I said earlier, I think we need to beef up the rapid response, in terms of controlling the crisis and in terms of evaluating the crisis; the rapid response research capacity. It is not just the research but the ability to then interpret that research. I will say it again: We lack academically trained epidemiologists, methodologists who are highly skilled in critically appraising the meagre evidence or the weaker levels of evidence that are generated real time during a crisis. That takes high-level skill, and you do not get that on a dime. You do not get that when a crisis is starting if it is not well established.

The nice thing about influenza is that it recurs every year and each year it adds a new twist or turn. Maybe it is antiviral resistance of a seasonal strain one year. Every year I am asked by the media: Is this the worst year that it has ever been? Is this the mildest year that it has ever been? It is always something different. Therefore the nice thing about influenza is it needs to be evaluated on an ongoing basis.

Think about how much money we spend on influenza prevention and control every year. In fact, more people die from seasonal influenza between pandemics than die during a pandemic, so there are many things that we need to evaluate with influenza.

That is a nice platform, then, for establishing infrastructure and for rehearsing it. We are not there yet. If we were to invest in more epidemiologists, more methodologists, they could become critical to the policy-makers who are having to make the tough decisions during a crisis and do not have the support of the information. Nobody wants to have to make a tough decision without information to support that decision, so if we had those epidemiologists and that research network and that process for

Il est heureux que le vaccin sans adjuvant ait donné de bons résultats dans la plupart des pays où il a été utilisé, car les essais cliniques qui nous avaient amenés à opter pour le vaccin avec adjuvant avaient révélé que le vaccin sans adjuvant était inefficace contre le virus de la grippe H5N1. Le vaccin sans adjuvant ne réussissait pas à procurer l'immunité, même après deux doses, et fonctionnait beaucoup moins bien qu'un vaccin avec adjuvant. Au printemps, nous ne connaissions pas le degré d'efficacité du vaccin. Il s'est révélé qu'une demi-dose du vaccin avec adjuvant offrait une protection presque complète aux enfants.

Encore une fois, la confirmation et l'enjeu nous seront très utiles à tous pour l'avenir.

Le président : Je répète que nous voulons savoir quelles sont les deux ou trois questions prioritaires à examiner et s'il faut se concentrer sur une pandémie légère, modérée ou grave.

Dre Skowronski : Pour réagir rapidement, il faut avoir un système souple et bien rodé qui s'appuie sur une infrastructure déjà en place. Par définition, une crise exige une réponse rapide. Comme je l'ai déjà mentionné, je crois que nous devons accroître notre capacité de répondre rapidement, c'est-à-dire d'évaluer et d'endiguer la crise, notre capacité de recherche dans ce domaine. Il ne faut pas accroître seulement la capacité de recherche, mais également la capacité de l'interpréter. Je tiens à le répéter : nous n'avons pas suffisamment d'épidémiologistes qui possèdent une formation universitaire, de spécialistes de la méthodologie hautement qualifiés qui peuvent interpréter les minces preuves ou le très faible niveau de preuves dont nous disposons en temps réel pendant une crise. Nous avons besoin de gens hautement qualifiés pour le faire, et on ne les trouve pas du jour au lendemain. Il faut que ces gens soient déjà en place au moment où la crise éclate.

Ce qui est bien avec la grippe, c'est qu'elle revient chaque année, et chaque année, il y a quelque chose de différent. Une année, la souche peut être résistante aux antiviraux. Chaque année, les journalistes me posent la même question : est-ce la pire année? Est-ce la moins mauvaise? Il y a toujours quelque chose de différent. Ce qui est bien avec la grippe donc, c'est qu'il faut une évaluation continue.

Pensons à tout l'argent que nous dépensons chaque année pour prévenir la grippe et lutter contre cette dernière. En fait, plus de gens meurent de la grippe saisonnière entre les pandémies qu'il en meure pendant une pandémie; alors, il y a plusieurs choses que nous devons évaluer dans le cas de la grippe.

C'est donc une excellente plate-forme pour élaborer une infrastructure et faire des simulations. Nous ne sommes pas encore rendus à ce point. Si nous investissons dans un plus grand nombre d'épidémiologistes, de spécialistes de la méthodologie, ces derniers pourraient devenir des éléments déterminants pour les décideurs qui doivent prendre des décisions difficiles en période de crise sans avoir de l'information sur laquelle s'appuyer. Personne ne veut devoir prendre une décision difficile sans avoir de

generating and evaluating critically appraising evidence real-time. I think it would really set us far ahead. It would serve not only Canadians but actually others who would depend on that evidence as well.

Then in terms of should we prepare for a mild, moderate or severe pandemic, frankly, again, you want your system to be flexible. If you have the infrastructure in place, it should not be too much of a stretch to go further or to use that system for events that may be slightly outside of the margins for which you are already accustomed. If you do not have those baseline systems and that infrastructure in place already, you cannot even respond to a mild or moderate pandemic.

Ideally, of course, you want to be able to address across the spectrum; prepare, as they say, for the worst and hope for the best, but at least have that infrastructure in place, rehearsed and well-experienced so when it is needed you are ready to serve.

Dr. Low: We have come a long way since SARS 2003. There have been incredible improvements and we all know we can do better in the future. One of the topics at the top of the list of things that maybe did not work well and can work better in the future is communication — communications federally among the provinces so that the messages are synchronized. That is what the public wants to hear. They want to hear the same message.

Generally we need to know how we can deliver the right message to the public when we are dealing with something that is mild to a moderate risk. How can we do that? If we focus on influenza — and there is quite a large effort being made to look at this south of the border — we need to look at vaccine production. We need to either look at a different way of making vaccines or getting vaccines available to us sooner.

We also need to understand influenza. As Dr. Skowronski said, this is something that comes back every year, and the same questions keep coming up. Personal protection; do I have to wear an N95; when do I have to wear an N95? We just do not understand a lot about this virus, despite the fact that it has caused us such grief over the years. We need to continue to do research in that area. We need to continue to support the epidemiologists in the surveillance that is so critical, and I think we did quite well during H1N1.

Preparing for the next event, whatever it is, whether mild, moderate or severe, I would agree with Dr. Skowronski's remarks. We need to prepare for the worst and hope for the best.

Dr. Tamblin: I will start with your second question. I really agree with the previous two. Our current plan focuses mainly on a moderate scenario but emphasizes the flexibility. I think it was always the intent that the next step in planning was to develop a

l'information pour appuyer cette décision; alors, si nous avions ces épidémiologistes, ce réseau de recherche et ce processus pour générer des données en temps réel et en faire une évaluation critique, je pense que cela nous permettrait de progresser beaucoup. Cela serait utile non seulement aux Canadiens, mais également à d'autres qui dépendent de ces données également.

Et ensuite, pour ce qui est de savoir si nous devrions nous préparer en fonction d'une pandémie légère, modérée ou grave, franchement, encore une fois, vous voulez que votre système soit flexible. Si vous avez l'infrastructure en place, il ne s'agirait pas d'un bien grand pas à franchir pour aller plus loin et utiliser ce système pour des événements qui pourraient se situer légèrement à l'extérieur des marges, et auxquels vous êtes déjà habitué. Si vous n'avez pas ces systèmes de base et cette infrastructure en place, vous ne pouvez même pas réagir à une pandémie légère ou modérée.

Idealement, évidemment, vous voulez pouvoir faire face à tout le spectre; comme on dit, préparez-vous au pire et espérez le meilleur, mais au moins, ayez cette infrastructure testée et rodée en place, de sorte que lorsqu'on en aura besoin, vous serez prêts à servir.

Dr Low : Nous avons fait beaucoup de chemin depuis l'épidémie de SRAS en 2003. Des améliorations incroyables ont été apportées et nous savons tous que nous pourrions faire mieux à l'avenir. Un des sujets qui dominent la liste des choses qui, peut-être, n'ont pas bien fonctionné et pourraient fonctionner mieux à l'avenir, c'est la communication — les communications au niveau fédéral entre les provinces, de sorte que les messages soient synchronisés. Voilà ce que le public veut entendre. Il veut entendre le même message.

De façon générale, nous devons savoir comment nous pouvons communiquer le bon message au public lorsque nous traitons de quelque chose qui correspond à un risque léger à modéré. Comment pouvons-nous faire cela? Si nous nous concentrons sur la grippe — et il y a un effort assez important pour examiner cette question au sud de la frontière —, nous devons examiner la production de vaccins. Nous devons examiner soit une façon différente de fabriquer les vaccins soit une façon de les rendre disponibles plus tôt.

Nous devons également comprendre la grippe. Comme l'a dit la Dre Skowronski, c'est quelque chose qui revient chaque année et les mêmes questions refont toujours surface. La protection personnelle : dois-je porter un masque N95? Quand dois-je porter un masque N95? Nous ne savons tout simplement pas grand-chose au sujet de ce virus, malgré le fait qu'il cause tant de mal année après année. Nous devons poursuivre la recherche dans ce domaine. Nous devons continuer d'appuyer les épidémiologistes dans la surveillance qui est si déterminante et je pense que nous avons fait de l'excellent travail durant la pandémie de H1N1.

Pour ce qui est de la préparation au prochain événement, quel qu'il soit, qu'il s'agisse d'une pandémie légère, modérée ou grave, je serais d'accord avec les observations de la Dre Skowronski. Nous devons nous préparer au pire et espérer le meilleur.

Dre Tamblin : Je vais commencer par votre deuxième question. Je suis tout à fait d'accord avec les deux personnes précédentes. Un des plans actuels est centré principalement sur un scénario modéré, mais met l'accent sur la souplesse. Je pense qu'il a

broader range of scenarios. I would say that moderate focus served us well because it is easier to go up or down. One of the H1N1 observations is that some countries that had been planning for something that was very drastic had a very hard time adjusting to something that was not quite as drastic and used a lot of public health measures that were really problematic until they were able to finally sort that out.

I have already mentioned the importance of surveillance and the need to invest in improving our surveillance systems in the country, and I would add to that and echo what others have said about pandemic research. In terms of surveillance, the capacity for analysis has been brought to your attention; that is the need for special studies, particularly very early on in a pandemic where you want to know what the disease is like and how fast it is spreading through a population. We do not have a lot of those special studies in place, organized or capacity to organize them on a national basis. That needs to be part of the preparedness.

There is the capacity to monitor who is being vaccinated where through systems like Panorama. It is intended to be a national system of electronic record keeping, and that stalled along the way and would be tremendously helpful for another time. Then finally there is the record sharing agreement. There has been quite a lot of work in this, and I am not quite sure what their status is, but things like that need to be finalized.

My second area that I wanted to mention is I think we can do a lot to improve capacity to deliver vaccines and antivirals all through the system, but that is something that happens particularly at local level under provincial or territorial directions. There is a lot to learn in this area, and there is a lot of experience. We saw many good solutions. Most areas got their feet under them within a week or two and developed some smooth ways of moving forward. I encourage the sharing of best practices by provinces and territories for ways to target people. We began with a targeted program to people who were high risk or in the first priority group. I encourage the sharing of how to reach people effectively and how to do it smoothly. That is to say, how to move large numbers of people efficiently through clinics. I think there is a lot to learn there from sharing our best practices.

Finally, I wish to mention the whole issue of surge capacity in our health care system. That is an ongoing challenge in our country. Many aspects of the system, for example, family doctors' offices, hospitals and intensive care units, were right at capacity. They were using their pandemic plans. They were right at capacity. If it had been any worse — and you have heard this was

toujours été prévu que la prochaine étape dans la planification serait d'élaborer une gamme plus étendue de scénarios. Je dirais que le fait de mettre l'accent sur un événement modéré nous a bien servis parce qu'il est plus facile de monter ou de descendre dans l'échelle. Une des observations liées au H1N1, c'est que certains des pays qui avaient fait une planification en fonction de quelque chose qui était extrêmement grave ont eu beaucoup de difficulté à s'adapter à quelque chose qui n'était pas aussi grave et ils ont eu recours à un grand nombre de mesures de santé publique qui posaient vraiment des difficultés jusqu'à ce qu'ils soient finalement en mesure de démêler toute la situation.

J'ai déjà parlé de l'importance de la surveillance et de la nécessité d'investir pour améliorer nos systèmes de surveillance au pays et j'ajouterais à cela en me faisant l'écho de ce que les autres ont dit au sujet de la recherche sur les pandémies. En termes de surveillance, la capacité d'analyse a été portée à notre attention, c'est-à-dire le besoin d'études spéciales, surtout très tôt au cours d'une pandémie lorsque vous voulez savoir à quoi ressemble la maladie et à quelle vitesse elle se propage dans une population. Nous n'avons pas beaucoup de ces études spéciales en place, ou de capacité pour les organiser à une échelle nationale. Cela doit faire partie de notre état de préparation.

Nous avons la capacité de surveiller qui se fait vacciner à quel endroit grâce à des systèmes comme Panorama. Il est prévu comme un système national d'archivage électronique des données, et ce système est tombé en panne en cours de route et sera d'une très grande utilité à une autre occasion. Et enfin, il y a l'entente sur le partage des dossiers. Il s'est fait beaucoup de travail dans ce domaine et je ne suis pas certaine où nous en sommes rendus, mais des choses comme celles-là doivent être terminées.

La deuxième chose que je voulais dire, c'est que je pense que nous pouvons faire beaucoup pour améliorer la capacité d'administrer les vaccins et les agents antiviraux dans tout le système, mais c'est quelque chose qui se produit particulièrement au niveau local, en vertu des directives provinciales ou territoriales. Il y a beaucoup à apprendre dans ce domaine et on a acquis beaucoup d'expérience. Nous avons vu de nombreuses bonnes solutions. La plupart des régions étaient à pied d'œuvre en l'espace d'une ou deux semaines et ont élaboré certaines façons très astucieuses d'aller de l'avant. J'encourage la mise en commun des meilleures pratiques par les provinces et territoires en ce qui concerne les façons de cibler les gens. Nous avons commencé par un programme ciblé sur les personnes qui présentaient un risque élevé ou qui appartenaient au premier groupe prioritaire. J'encourage la mise en commun des façons de rejoindre les gens efficacement et des façons de le faire d'une manière sans heurts. C'est-à-dire, comment faire circuler un grand nombre de personnes efficacement dans les cliniques. Je crois qu'il y a beaucoup à apprendre à partir de la mise en commun de nos meilleures pratiques.

Enfin, j'aimerais souligner toute la question de la capacité de pointe dans notre système de soins de santé. Il s'agit d'un défi constant dans notre pays. De nombreux éléments du système, par exemple, les cabinets des omnipraticiens, les hôpitaux et les services de soins intensifs fonctionnaient à pleine capacité. Ils mettaient en œuvre leurs plans en cas de pandémie. Si les choses

not on the severe end of pandemics — we would have been in large trouble. That is an area that is not easy to solve. It is not even easy to know how to address the planning, but it is an area where future work will pay off.

Senator Merchant: The federal government was criticized because we had only one supplier of vaccine. The government kept saying that the supplier would be able to deliver the vaccine within a certain time, but the supplier was not always able to do so.

Do you feel that for future planning we ought to have a backup plan? How would you handle this differently? How would the government handle this differently? I look to all of you for a response if you could, please.

Dr. Butler-Jones: Since I am here as a federal representative I will begin the answer.

Canada, with a domestic supplier, had a more secure and complete supply than countries with multiple suppliers. Many countries without domestic supply — and Dr. Tambllyn referred to this earlier, namely that part of the reason for having domestic supply was the access-to-vaccine issue — were still waiting for vaccine in January. I said in the spring that we hoped to have vaccine by November. We started immunizing in October. I said that we hoped to be able to immunize anyone who wanted to do so before Christmas, and we did so. We met what we expected to do, and one supplier provided us with sufficient vaccine so that all Canadians who wished to be immunized could have been done so by Christmas. We are the only country that I am aware of that was able to do that, except for maybe Sweden with a much smaller population.

Are there best methods? For example Nunavut, with very disparate communities scattered over the size of Europe, within two weeks provided immunization in every community for those who needed it and wished it and had a high rate of immunization. There are many lessons to learn in the planning as we move forward and from best practices as well. I am sure you will be identifying those as you move forward in your deliberations.

Dr. Tambllyn: I will add to that. I think the real values of having a second supplier as a backup is in case something goes wrong. Also, it is a way to get an alternate formulation if you need a small amount of another vaccine that someone else is producing without having to disrupt your major way of moving forward. As Dr. Butler-Jones has said, your domestic source is really important.

avaient été un peu plus sérieuses — et vous savez qu'il ne s'agissait pas d'une pandémie de nature grave —, nous aurions été vraiment dans le pétrin. C'est quelque chose qui n'est pas facile à résoudre. Il n'est pas facile même de savoir comment envisager la planification, mais c'est un domaine où le travail qui sera fait à l'avenir rapportera des dividendes.

Le sénateur Merchant : Le gouvernement fédéral a été critiqué parce qu'il n'avait qu'un seul fournisseur de vaccins. Le gouvernement disait sans cesse que le fournisseur serait en mesure de fournir le vaccin dans un certain délai, mais ce dernier n'a pas toujours été en mesure de le faire.

Estimez-vous que, pour la planification future, nous devrions avoir un plan de secours? Comment auriez-vous géré cette question différemment? Comment le gouvernement gérerait-il cela différemment? J'aimerais avoir une réponse de chacun d'entre vous, s'il vous plaît.

Dr Butler-Jones : Puisque je suis ici à titre de représentant fédéral, je vais commencer à répondre.

Le Canada, qui avait un fournisseur national, a eu un approvisionnement plus sûr et plus complet que les pays qui avaient des fournisseurs multiples. De nombreux pays qui n'avaient pas de fournisseur national — et la Dre Tambllyn en a parlé plus tôt, à savoir qu'une partie de la raison qui justifie le fait d'avoir un approvisionnement national était la question de l'accès aux vaccins — attendaient toujours leur vaccin en janvier. J'avais dit au printemps que nous espérions avoir le vaccin en novembre. Nous avons débuté la vaccination en octobre. J'avais dit que nous espérions être en mesure de vacciner quiconque voulait l'être avant Noël, et nous l'avons fait. Nous avons réussi à faire ce que nous avions prévu de faire, et un fournisseur unique nous a fourni suffisamment de doses de vaccin pour que quiconque au Canada désirait être vacciné puisse l'être avant Noël. Nous sommes le seul pays, à ma connaissance, qui a été en mesure de faire cela, sauf peut-être la Suède dont la population est beaucoup plus faible.

Existe-t-il de meilleures méthodes? Par exemple, le Nunavut, dont la population est très dispersée sur un territoire aussi grand que l'Europe, a réussi, en l'espace de deux semaines, à faire parvenir des vaccins dans toutes les collectivités pour ceux et celles qui avaient besoin d'être vaccinés et qui désiraient l'être et a obtenu un taux de vaccination élevé. Il y a beaucoup de leçons à tirer dans la planification au fur et à mesure que nous avançons et à partir des meilleures pratiques également. Je suis certain que vous allez les relever au fur et à mesure que vous allez progresser dans vos délibérations.

Dre Tambllyn : Permettez-moi d'ajouter quelque chose. Je pense que la principale raison militant en faveur d'un deuxième fournisseur comme solution de secours, c'est au cas où quelque chose tournerait mal. De plus, c'est une façon d'obtenir une autre préparation vaccinale, si vous avez besoin d'une petite quantité d'un autre vaccin que quelqu'un d'autre produit, sans perturber votre principale production. Comme l'a dit le Dr Butler-Jones, votre source nationale est vraiment importante.

Dr. Butler-Jones: With the existing manufacturer, the government and the manufacturer have committed to a new fill facility which essentially has the capacity of 30 million doses a month, which will be a different issue should we face a new pandemic.

Dr. Skowronski: I think there was good, solid rationale for wanting to have a domestic manufacturer. I think that was a wise investment. It was like buying insurance to ensure that we had some supply in Canada. Whether it should be a single manufacturer versus some diversification, I think some diversification as a backup would be a good idea.

Where I have some additional concern is, again, related to process. Having one manufacturer means that you are dependent on that manufacturer. If there are difficulties in negotiation at the time of a crisis, that is not a good situation to be in.

For instance, the decision on the process of selecting an adjuvanted formulation over a non-adjuvanted formulation was made at the federal level. I was on the Pandemic Vaccine Task Group that was advising on those sorts of decisions, but the benefit-risk analysis — that is, the pros and cons, the strengths and limitations of one over the other — was not documented, to my knowledge.

How those decisions are made when you have a single manufacturer opens up some questions about process. It would be good to have some diversification because that does force some of the process issues to be followed.

Dr. Butler-Jones: For clarification, the discussion of adjuvanted versus non-adjuvanted had gone on for some time in advance of the pandemic, and clinical trials were funded to look at adjuvanted vaccine or mock vaccine with the H5N1. That is where it was identified that if we faced a virus like that, un-adjuvanted vaccine would not be effective versus the adjuvanted vaccine.

While at the time of that decision there was not a specific consultation with that particular committee, those discussions had gone on for some time in advance. This is a communications question. I think more communications are important, and that is certainly a lesson that we have learned. By and large, it had left the barn. There is an RFP out currently for looking at potential alternate suppliers.

Senator Merchant: Did part of the difficulty in delivery also have something to do with jurisdictional powers between the provinces, the federal government and the municipalities? At times, there seemed to be a lack of communication among them.

Dr. Butler-Jones: That may be variable depending on where you are in the country. One of the challenges was that we were watching the vaccine being produced as we were about to use it. Normally those things happen months in advance of actually moving it out. No one ever knew about this, but literally, every

Dr Butler-Jones : Le gouvernement et le fabricant actuel se sont engagés à construire une nouvelle installation de remplissage qui, essentiellement, aura la capacité de produire 30 millions de doses par mois, et les choses seront bien différentes la prochaine fois que nous ferons face par une pandémie.

Dre Skowronski : Je pense qu'il y avait une très bonne justification pour vouloir un fabricant national. Je pense qu'il s'agissait d'un investissement sage. C'était comme contracter une assurance que nous aurions un certain approvisionnement au Canada. Quant à savoir s'il doit s'agir d'un fabricant unique par opposition à une certaine diversification, je pense qu'une certaine diversification comme solution de secours serait une bonne idée.

Là où j'ai certaines préoccupations additionnelles, c'est, encore une fois, au niveau du processus. Le fait d'avoir un fabricant unique signifie que vous êtes à la merci de ce dernier. Si les négociations sont difficiles au moment d'une crise, ce n'est pas une situation très enviable.

Par exemple, la décision sur le processus consistant à choisir une préparation avec adjuvant par rapport à une préparation sans adjuvant a été prise au niveau fédéral. Je siégeais au sein du Groupe de travail sur le vaccin pandémique qui donnait des conseils pour ce genre de décision, mais à ma connaissance, l'analyse des avantages et des risques — c'est-à-dire le pour et le contre, les forces et les limites de l'un par rapport à l'autre — n'était pas documentée.

La façon dont ces décisions sont prises lorsque vous avez un fabricant unique soulève certaines questions au sujet du processus. Il serait bon d'avoir une certaine diversification parce que cela oblige à respecter certaines questions liées au processus.

Dr Butler-Jones : Pour information, la discussion concernant le recours à un vaccin avec adjuvant ou sans adjuvant se déroulait depuis un certain temps déjà avant la pandémie, et des essais cliniques ont été financés pour examiner le vaccin avec adjuvant ou le vaccin prototype contre le H5N1. C'est là qu'il a été constaté que si nous étions aux prises avec un virus comme celui-là, un vaccin sans adjuvant ne serait pas aussi efficace qu'un vaccin avec adjuvant.

Bien qu'au moment où cette décision a été prise, il n'y ait pas eu de consultation précise avec ce comité particulier, ces discussions se déroulaient depuis un certain temps déjà. Il s'agit d'une question de communication. Je pense qu'il est important d'avoir plus de communication et c'est là certainement une leçon que nous avons tirée. Grosso modo, on peut dire que l'affaire est déjà amorcée. Une demande de proposition a été lancée pour essayer de trouver des fournisseurs de remplacement potentiels.

Le sénateur Merchant : Est-ce qu'une partie des difficultés liées à l'approvisionnement a également quelque chose à voir avec les différences de compétences au niveau provincial, fédéral et municipal? À certains moments, il semblait y avoir un manque de communication entre ces différents paliers de gouvernement.

Dr Butler-Jones : Cela peut varier selon l'endroit où vous êtes au pays. Un des défis, c'était que nous examinions le vaccin en train d'être produit au moment même où nous nous apprêtions à l'utiliser. Normalement, ces choses surviennent des mois avant que le vaccin sorte. Personne ne l'a jamais su, mais littéralement,

time there was a series of cracked vials, the manufacturer learned it as we learned it, as we told the provinces, as they advised people and had to adjust their plans. It was challenging and made it difficult for the public because we were thinking that we were going to get three million doses this week. Suddenly, a whole bunch of vials were cloudy. Safety is paramount. You pull a bunch of boxes away and you only have one million that week. It is difficult for planning, but, in the midst of a crisis, you are building the plane as you are trying to fly it through the storm.

Dr. Low: Part of the problem, too, is the logistics. You do not like to promise something that is not going to be there. The promise was in November that the vaccine would be delivered, but we were lucky to have it earlier. You then had local public health having to ramp up quickly. That was difficult, because they had to rent a facility and they had to stock that facility. They had to hire people and train those people how to give the vaccine. They had to hire refrigerator trucks in order to store the vaccine. These are huge things to carry out. You want to do it as fast as possible, because we were on this part of the curve. There was no waiting around a few weeks. We had to do it. You saw this in the media. People were lining up because they were concerned, especially after the death of that young boy. These are logistical problems that are difficult to deal with in such a situation.

Dr. Skowronski: You raise an important point. As Neustadt and Fineberg pointed out in the lessons learned in the swine flu of 1976, local implementation plans and prospects for delivering have to be taken into account. As part of pandemic planning, in some areas, that was a weakness. That was a "had-not-got-to-yet" part of the plan.

To be fair, certain nuances of this vaccine were unexpected. For instance, the packaging and the repackaging was not made known in a timely way at the provincial or local level. There was also a need for the actual deliverer of the vaccine to have to mix it; it was almost like a partially produced vaccine. They had to finish the production process, to mix it. That added time and delay.

We can learn from that. I hope that at the local level, they are paying attention to that and building some buffers, some capacity to enable them to move more swiftly the next time.

Senator Cordy: Thank you all for being here because I think it is important that we evaluate what happens and do a lessons learned exercise.

We all know that after the SARS crisis, there were great improvements in the way things were done, and hopefully, we can improve on the way things will be done in the future. As Dr. Skowronski said, we know there will be more flu epidemics in the future.

chaque fois qu'une série de flacons étaient fissurées, le fabricant l'apprenait en même temps que nous, pendant que nous le disions aux provinces, pendant qu'elles-mêmes prévenaient les gens et qu'elles modifiaient leurs plans. C'était un défi et cela rendait les choses difficiles pour le public parce que nous pensions recevoir trois millions de doses cette semaine-là. Soudain, toute une série de flacons est trouble. La sécurité l'emporte sur tout le reste. Vous retirez un paquet de boîtes et vous vous retrouvez avec seulement un million de doses pour la semaine. C'est difficile pour la planification, mais, en pleine crise, vous êtes en train de construire l'avion avec lequel vous essayez de traverser la tempête.

Dr Low : Sachez que le problème réside également dans la logistique. On ne veut pas faire une promesse qu'on ne pourra pas tenir. On avait promis que les doses du vaccin seraient distribuées en novembre, mais nous avons eu la chance de les recevoir plus tôt. Les autorités locales de la santé publique ont dû s'adapter rapidement. La situation était difficile puisqu'il fallait louer un local et y installer tout l'équipement requis. Les autorités ont dû recruter des gens et les former sur l'administration du vaccin. Elles ont dû avoir recours à des camions réfrigérants pour y entreposer les vaccins. Il y avait énormément de choses à gérer. Le processus étant enclenché, il fallait faire vite. Il n'était pas question d'attendre quelques semaines de plus. Nous devons agir tout de suite. Comme vous l'avez vu dans les médias, les gens faisaient la queue devant les cliniques de vaccination tellement ils étaient inquiets, surtout après le décès de ce jeune garçon. Ce sont donc des problèmes de logistique difficiles à gérer dans une telle situation.

Dre Skowronski : Vous soulevez une question importante. Comme Neustadt et Fineberg l'ont souligné, dans les leçons tirées de la grippe porcine de 1976, les plans de mise en œuvre locaux et les perspectives concernant la distribution des vaccins doivent être pris en considération. Dans le processus de planification, on a constaté des lacunes à ce chapitre. Pour certains, on n'en était pas encore à cette étape du plan.

Pour être honnête, le vaccin a apporté son lot d'imprévus. Par exemple, les questions entourant l'emballage et le remballage des vaccins n'ont pas été communiquées en temps voulu à l'échelle provinciale ou locale. De plus, il fallait combiner et mélanger les deux composantes du vaccin avant de l'administrer. Cela nous a donc fait perdre du temps.

Nous pouvons en retenir des leçons. J'espère qu'on en fait autant à l'échelle locale et qu'on prend certaines précautions de sorte que, la prochaine fois, on pourra réagir plus rapidement.

Le sénateur Cordy : Merci à vous tous d'être ici aujourd'hui. Je pense qu'il est important d'évaluer la situation et de tirer des leçons de nos erreurs.

Comme vous le savez, après la crise du SRAS, nous avons considérablement amélioré nos méthodes et nous espérons pouvoir les améliorer encore dans le futur. Comme la Dre Skowronski l'a indiqué, nous assisterons à un nombre croissant d'épidémies de grippe dans les années à venir.

Dr. Low, you asked was H1N1 overhyped and Dr. Skowronski talked about decision making on a slippery slope. Senator Merchant asked about the single source provider.

We know from radio, television and newspaper reports that many people waited to be vaccinated. We know that the provinces were not sure how much vaccine they were going to get or when they were going to get it. We know the end story, that 50.4 million doses of the vaccine were purchased and that 25.143 million doses were distributed. I believe five million went to Mexico and they were going to be sent back to Canada by March 2010; five million were donated to the WHO relief efforts through CIDA — another great idea. That would leave 15 million doses. Did we buy more vaccine than we needed? If we did, are those 15 million doses storable? What is the best-before date for that vaccine?

It seemed to me that we waited too long to get the vaccine. Then suddenly in December-January, we were still getting all of these dosages. While 45 per cent of the population received the vaccination, 55 per cent did not. What happened to the 15 million doses, or 20 million if you count in the five million returned from Mexico?

Dr. Butler-Jones: We can provide all of that information to the committee. Essentially, at the request of the provinces, we ordered 50.4 million doses. The order was placed eight years ago when the contract was first let, and then it was just how many we actually wanted because we had first priority on the vaccine.

As we got closer to it, that order was placed. It was recognized that the efficiency of this particular vaccine was good — that one dose should be sufficient. With the manufacturer, it was actually mixed, so there were packaged doses, bulk vaccine not actually packaged, et cetera. There was a range of preparations to add to the flexibility.

As you say, five million doses went to Mexico. WHO had sufficient vaccine given where they were, so we did not do that, but the bulk was purchased back at a cost. There were a number of things so that we were able to reduce the total cost. We did not actually buy 50.4 million doses, but we can provide you with the details. We will send that to the committee clerk.

Senator Cordy: The next thing I would like to talk about is communication and how we can improve it. After SARS, we certainly had plans in place with all levels of governments for communication. I am not sure that it filtered down. I think people at the top might have known the communication plans, but I am not sure it got to the front line providers in the provinces.

In Nova Scotia, we saw full-page ads, paid for by the federal government, telling us that all citizens had to be vaccinated. The article on the next page said that the clinics would only be open

Docteur Low, vous vous êtes demandé si la gravité de la grippe H1N1 n'avait pas été surestimée et, docteur Skowronski, vous avez parlé d'un processus décisionnel mené sur une pente glissante. Le sénateur Merchant a posé des questions sur le fournisseur unique.

Nous l'avons vu et entendu dans les médias. Les gens étaient nombreux à faire la file pour se faire vacciner. Les provinces ignoraient combien de vaccins elles recevraient et quand elles les recevraient. Nous savons comment cela s'est terminé; 50,4 millions de doses du vaccin ont été achetées et 25,143 millions de doses ont été distribuées. Si je ne me trompe pas, on a prêté au Mexique cinq millions de doses, qui devaient nous revenir au plus tard en mars 2010. Ensuite, par l'entremise de l'ACDI, on a fait un don de cinq millions de doses à l'appui des efforts de lutte que menait l'OMS contre la pandémie mondiale — une autre excellente idée. Cela signifie qu'il nous en reste 15 millions. Avons-nous acheté plus de vaccins qu'il n'en fallait? Si oui, ces 15 millions de doses sont-elles entreposables? Quelle est leur date de péremption?

L'attente du vaccin m'a paru extrêmement longue, puis soudainement, en décembre et janvier, nous avons trop de doses. Alors que 45 p. 100 de la population a reçu le vaccin, 55 p. 100 ne s'en est tout de même pas prévalu. Par conséquent, qu'est-il advenu des 15 millions de doses, ou plutôt des 20 millions si l'on considère les 5 millions qui sont revenues du Mexique?

Dr Butler-Jones : Nous pouvons fournir tous ces renseignements au comité. En gros, à la demande des provinces, nous avons commandé 50,4 millions de doses. La commande avait été passée huit ans plus tôt, lorsque le contrat avait été initialement attribué, et il ne nous restait plus qu'à déterminer la quantité de vaccins nécessaires, étant donné qu'on nous avait accordé la priorité.

Lorsque la pandémie était imminente, on a passé une commande. On a reconnu l'innocuité du vaccin et confirmé qu'une dose était suffisante. Pour ce qui est du fabricant, il y avait des doses emballées, le vaccin en vrac n'était pas emballé, et cetera. Il y avait une gamme de mesures à prendre pour assurer la flexibilité.

Comme vous l'avez dit, on a envoyé cinq millions de doses au Mexique. L'OMS disposait de suffisamment de vaccins dans les circonstances, alors nous n'avons pas bougé, mais le chargement a été racheté. Certains facteurs nous ont permis de réduire le coût total. En fait, nous n'avons pas acheté 50,4 millions de doses. Nous pouvons vous fournir les détails, si vous le souhaitez. Nous les communiquerons à la greffière du comité.

Le sénateur Cordy : J'aimerais maintenant parler des communications et de la façon dont nous pourrions les améliorer. Après la crise du SRAS, nous avons mis en place des plans de communication avec tous les ordres de gouvernement. Je ne suis pas certaine que les communications aient été faites à tous les niveaux. Selon moi, les autorités ont pu prendre connaissance des plans de communication, mais je ne crois pas que ces plans soient parvenus aux travailleurs de première ligne dans les provinces.

En Nouvelle-Écosse, nous avons vu des annonces pleine page, payées par le gouvernement fédéral, insistant sur l'importance que tous les citoyens soient vaccinés. Pourtant, sur la page suivante,

on Monday and Tuesday because they did not have enough vaccine for the week. People got a little bit nervous and understandably so.

Another thing was the priority groups. Who determines the priority groups? I got something from the International Firefighters — I am sure other people on the committee did as well — saying that health care providers certainly were at the front of the line, as they should be since they are dealing with it, but what about other emergency workers? Firefighters felt that they should be considered for the priority list. The firefighters in one province, in fact, received a scathing letter from a health administrator asking how they could dare to be so outrageous as to ask to be on a priority list.

Who determines the priority lists? Does the federal government make that determination? The letter we received — and I am not sure whether that is something that this person experienced or whether this was all over — said that local people, not even ministers, were making those decisions. Did that decision come from the federal or local level? On communications overall, how can we ensure that it will filter down?

Dr. Skowronski: Communications is key. I totally agree with you; and I agree with Dr. Low that harmonized messaging is critical. As credible experts, we must be able to express uncertainty about timelines for vaccine availability, uncertainty about risk and so on. The way to improve upon that is through proper processes, ensuring you get the input of experts before declaring to the public about certain risks or certain timelines. It is important to build that capacity, because communications is an issue every year with influenza. We ought to have that opportunity to rehearse each year, and we do. It is ensuring that the right people are kept informed in communicating, and that is at the top and all the way down to the local level.

In terms of the priority groups for vaccine receipt, that was one of the responsibilities of the Pandemic Vaccine Working Group, to which I belonged. I can tell you that this emphasized for me why it is so critical to have evidence and surveillance data available. Ideally, you are trying to make decisions to prioritize vaccine, to sequence vaccine during periods of vaccine scarcity right at the beginning when it is just starting to roll out. Do not forget, we were rolling out vaccine pretty much around the time of the peak of the pandemic, so we really wanted to ensure those who were at greatest risk were being protected because, thereafter, they are not going to get the same kind of benefit.

You want to make that decision based on who is at greatest risk of the disease, while taking into account the social priorities. For instance, what emphasis do people place on children versus the very old? We must recognize that most parents want their children protected before themselves.

on apprenait que les cliniques ne seraient ouvertes que le lundi et le mardi en raison de la pénurie de vaccins. Les gens ont donc commencé à s'inquiéter et avec raison.

Il y avait également les groupes prioritaires. Qui détermine les groupes prioritaires? J'ai reçu une lettre de l'Association internationale des pompiers — je suis sûre que c'est arrivé aussi à d'autres membres du comité — selon laquelle les fournisseurs de soins de santé de première ligne faisaient partie des groupes prioritaires. C'est logique puisqu'ils travaillent directement avec les malades, mais qu'en est-il des autres travailleurs des services d'urgence? Les pompiers estimaient qu'ils devaient être considérés comme un groupe prioritaire. D'ailleurs, les pompiers d'une certaine province ont reçu une lettre cinglante de la part d'un administrateur de la santé leur disant à quel point ils devaient avoir honte de demander une telle chose.

Qui établit les listes de priorité? Est-ce le gouvernement fédéral? D'après la lettre que nous avons reçue — j'ignore si la personne a vécu cette situation en particulier ou si c'était la règle partout —, ce n'était pas les ministres qui prenaient les décisions, mais plutôt les gens des municipalités. Cette décision venait-elle du gouvernement fédéral ou des administrations locales? Par ailleurs, comment peut-on faire en sorte que le message se rende à tous les niveaux?

Dre Skowronski : De bonnes communications sont essentielles. Je suis tout à fait d'accord avec vous et avec le Dr Low; il est crucial que le même message soit transmis. Nous sommes des experts crédibles et nous devons être en mesure d'exprimer une certaine incertitude à propos des échéanciers, de la disponibilité des vaccins, des risques, et cetera. Une façon d'améliorer les choses serait de mettre en place des processus adéquats pour recevoir l'avis d'experts avant de faire des déclarations publiques au sujet des échéanciers et des risques liés au vaccin. Il est important de nous doter de cette capacité puisque les communications font problème chaque année avec la grippe. Nous devons avoir la possibilité de refaire l'exercice tous les ans, et c'est ce que nous faisons. L'information doit circuler de haut en bas pour que les bonnes personnes soient tenues informées.

Le choix des groupes prioritaires pour l'administration du vaccin relevait du Groupe de travail sur les vaccins pandémiques auquel j'ai participé. Je peux vous dire que j'ai compris toute l'importance d'avoir des données scientifiques et des données de surveillance à notre disposition. Idéalement, on essaie de dresser une liste de priorités, d'établir un ordre pour l'administration du vaccin, lorsque le produit se fait rare, soit au tout début de sa distribution. Il faut se rappeler que nous avons distribué le vaccin au plus fort de la pandémie; c'est pourquoi nous voulions avant tout protéger les groupes les plus vulnérables parce qu'ils n'allaient pas pouvoir en tirer le même avantage par la suite.

On veut prendre cette décision en fonction des groupes les plus vulnérables à cette infection, mais en même temps, on doit tenir compte des priorités sociales. Par exemple, les enfants ont-ils la priorité sur les personnes très âgées? Il faut reconnaître que la plupart des parents veulent que leurs enfants soient protégés avant eux.

It is really a balancing of those different perspectives, and that is why it is important to have that surveillance data available to know who is most at risk: Is it the 90-year-old or is it the 9-year-old and what kind of risk? That evidence, that surveillance data underpins every decision, and should, that we make. That is why we really have to emphasize getting that information. The decision was made by the policy-makers and the public health network, et cetera, that Dr. Butler-Jones led with advice from the Pandemic Vaccine Working Group.

Dr. Low: It is very difficult when health is a provincial responsibility, whereas in the U.K., it is a little bit easier to roll out the same message across the country. It is difficult when provinces make different decisions about whether to have the same priority group and how they will deliver the vaccine.

I am not sure that there is an easy answer for that question. Maybe Dr. Butler-Jones can speak to it. We found differences in two ads in *The Globe and Mail*. It would be ideal to avoid mixed messages. It is unfortunate, but people sometime use such messages as an argument.

Concerning priority groups, this is all part of surveillance and working together and gathering information so that we can use it intelligently. We will do better next time than we did this time.

During SARS, we had patients who were getting four different drugs with absolutely no evidence that any of the four made any difference whatsoever. It would have taken only a clinical trial of 20 patients and we could have saved a lot of grief by not administering toxic drugs; but that never happened. As we progressed through SARS, we continued to administer because we did not have the ability to do the science in real time, which we have to be able to do. Dr. Skowronski referred to the fact that we have to pull that information in quickly so that we can make proper decisions.

Dr. Tamblin: It is interesting that there was actually a pandemic vaccine prioritization framework developed by the Pandemic Vaccine Task Group about a year in advance of the pandemic. It was done to be able to help us out in exactly this situation, and was waiting for a chance to exercise it before it was published. Well, we got a real time exercise. That prioritization framework was published and made available on the website before the process actually happened. It is a comprehensive framework based on the framework that provinces and territories use for deciding what vaccines to buy. It includes not only the scientific evidence but also the ethical considerations and program considerations; issues such as strategies, logistics and the acceptability of doing it that way; and additional policy considerations, including looking at WHO recommendations and what our neighbours to the south will be doing.

In doing the work and making the recommendations this summer to work on that, the process in the meeting where those recommendations were worked up included provincial and territorial representatives, so they could advise us on feasibility,

C'est donc une question d'équilibre entre ces différentes perspectives, et c'est pourquoi il est important de disposer de ces données de surveillance pour déterminer qui sont les gens les plus à risque : l'ainé de 90 ans ou l'enfant de neuf ans, et quel est le risque? Ces données de surveillance devraient être à la base de toutes les décisions, d'où la nécessité d'obtenir ces renseignements. La décision a été prise, entre autres, par les décideurs et le réseau de la santé publique, qui ont été conseillés par le Dr Butler-Jones, du Groupe de travail sur les vaccins pandémiques.

Dr Low : C'est plus compliqué lorsque la santé est une responsabilité provinciale. Au Royaume-Uni, par exemple, il est un peu plus facile de diffuser le même message à la grandeur du pays. Cela devient problématique lorsque des provinces choisissent d'autres groupes prioritaires et d'autres façons d'administrer le vaccin.

Je ne crois pas qu'il y ait une réponse simple à cette question. Le Dr Butler-Jones pourrait peut-être se prononcer là-dessus. Nous avons trouvé des disparités dans deux annonces publiées dans le *Globe and Mail*. Idéalement, il faudrait éviter de diffuser des messages contradictoires. C'est dommage, mais les gens s'en servent parfois comme argument.

Pour ce qui est du choix des groupes prioritaires, tout cela s'inscrit dans la surveillance, la collaboration et la collecte de renseignements que nous pourrions utiliser à bon escient. Nous ferons mieux la prochaine fois.

Durant l'épisode de SRAS, certains patients recevaient jusqu'à quatre médicaments, mais rien n'indiquait que le traitement faisait effet. Il n'aurait fallu qu'un seul essai clinique mené sur 20 patients et nous aurions pu éviter bien des problèmes en n'administrant pas des médicaments toxiques; mais cela n'a pas été fait. Tout au long de la crise, nous avons continué de les administrer parce que nous n'avions pas la capacité de faire des recherches en temps réel, ce que nous devons être en mesure de faire. La Dre Skowronski a parlé du fait que nous devons avoir cette information rapidement afin de prendre des décisions judicieuses.

Dre Tamblin : Il est intéressant de constater qu'un cadre de priorisation des vaccins pandémiques avait été élaboré par le Groupe de travail sur les vaccins pandémiques. Ce cadre avait été conçu pour nous aider à faire face exactement à ce genre de situation, et il ne restait plus qu'à le mettre à l'essai avant de le rendre public. On peut dire que nous avons eu un exercice en temps réel. Ce cadre de priorisation a été rendu public et affiché sur le site web avant que le processus soit enclenché. Il s'agit d'un cadre exhaustif fondé sur celui dont se servent les provinces et les territoires pour le choix des vaccins à acheter. Il contient non seulement les données scientifiques, mais aussi les considérations éthiques et les éléments relatifs aux programmes dont il faut tenir compte; des questions telles que les stratégies, la logistique et l'acceptabilité des méthodes envisagées; ainsi que d'autres considérations générales, notamment les recommandations de l'OMS et les mesures prises par nos voisins du Sud.

Cet été, lorsque nous avons préparé nos recommandations, nous avons rencontré des représentants provinciaux et territoriaux, qui nous ont donné l'heure juste sur la faisabilité, ainsi que des représentants de la Société canadienne de pédiatrie, de la Société

as well as representatives from the Paediatric Society, the Society of Obstetricians, First Nations, et cetera. There was a great deal of consultation before they were accepted.

Certainly, these were national recommendations. I had hoped, and I still hope, that at another time they would be applied more consistently across the country. That was a lesson learned. They were tailored quite carefully to what we expected the vaccine availability would be but, of course, that changes over time. There is a need to look more carefully at them at the time you are ready to roll out, but that has all the difficulties of last minute decision-making as well. People need to know where to go. If there were difficulties in applying them, it was because there were variations across the country. At first, people wanted to be able to not send away those who did not fit criteria and make them come back. They wanted to be able to accommodate them but then realized that it was not going to fit with the vaccine supplies. Many lessons were learned in the provinces and territories. I note again that it is a huge challenge to target these people and to deliver such a program. Many lessons were learned that will be captured, I hope, to know how to do it better next time.

Dr. Butler-Jones: We do not hope to ever have this again, but there are always events of some kind.

One thing that crosses over to a number of these questions is the importance of testing the plans. Many local health authorities thought they were ready for pandemic influenza immunization but suddenly their two city clinics were overwhelmed. They never really tested but thought they were fine. To everyone's credit, they adapted quickly as they found ways and learned from each other to move it. Testing is important.

In terms of ads, there was close coordination of provincial and federal ad messaging in terms of everyone having the same information. Even with having the same information, once in a while someone would choose to do something different. That is the nature of the federation. More consistency is better. A number of reporters commented on their frustration because we were all saying the same things, so they sought out different opinions, even though some were ill informed. Some people said that the vaccine would not be ready until January for various reasons. Where did they get that information?

Senator Cordy: Did that surprise you?

Dr. Butler-Jones: No, but the amount of it surprised me. Priority groups, as described, are established initially. The purpose of the plan is to reduce severe illness, mortality and social disruption. We found in the first wave that those who were dying, by and large, were pregnant women and those with underlying risk factors, not kids. Kids were more likely to come down with it but they were unlikely to die. To immunize all the kids and leave out vulnerable young adults with asthma or obesity did not make sense. The priority groups for the initial wave were based on those who were most likely to get ill. We knew we would

des obstétriciens et gynécologues du Canada, des communautés des Premières nations, et cetera. Nous avons tenu de nombreuses consultations avant de formuler nos recommandations définitives.

Bien sûr, il s'agissait de recommandations nationales. J'espère que la prochaine fois, on les appliquera plus uniformément à l'échelle du pays. Voilà une leçon que nous avons retenue. On a bien fait attention d'adapter les recommandations à nos besoins, en fonction des prévisions sur la disponibilité des vaccins, mais, naturellement, les besoins évoluent au fil du temps. Il faut donc les revoir attentivement avant la distribution des vaccins. Il ne faut pas non plus oublier toutes les difficultés que peuvent engendrer les décisions de dernière minute. Les gens ont besoin de savoir où aller. Les difficultés auxquelles on a été confronté étaient attribuables aux disparités entre les provinces. Premièrement, les gens auraient préféré ne pas avoir à renvoyer chez elles les personnes qui ne répondaient pas aux critères de la vaccination. Ils auraient aimé pouvoir les accepter, mais l'approvisionnement en vaccins ne le permettait pas. On a tiré de nombreuses leçons dans les provinces et les territoires. Encore une fois, je signale qu'il est extrêmement difficile de cibler ces gens et d'exécuter un tel programme. Nous avons beaucoup appris de nos erreurs et j'espère que nous en prendrons bonne note pour faire mieux la prochaine fois.

Dr Butler-Jones : Nous espérons qu'il n'y aura pas de prochaine fois, mais nous serons toujours confrontés à ce genre de situation.

Ce qui est ressorti, entre autres, c'est l'importance de mettre les plans à l'essai. De nombreuses autorités de la santé locales s'estimaient prêtes à procéder à l'immunisation contre la grippe pandémique, mais très vite, les deux ou trois cliniques qu'elles avaient ouvertes étaient engorgées. Elles n'avaient jamais vraiment mené d'essais et elles se croyaient prêtes à toute éventualité. Heureusement, elles ont su s'adapter rapidement en trouvant des solutions et en s'inspirant des autres. Dans ce cas-ci, les essais sont très importants.

Sur le plan des annonces, les autorités provinciales et fédérales ont collaboré étroitement pour qu'un message uniforme soit transmis à toute la population. Bien que la même information soit donnée, il y a toujours des gens qui décident de faire autrement. C'est le propre d'une fédération. Évidemment, le mieux, c'est de miser sur l'uniformité. Plusieurs journalistes se sont lassés de répéter constamment les mêmes choses et ont recueilli des avis différents, même s'ils provenaient de personnes mal informées. Certains ont affirmé que le vaccin ne serait pas prêt avant janvier pour diverses raisons. Je me demande d'où ils tenaient leur information.

Le sénateur Cordy : Est-ce que cela vous a surpris?

Dr Butler-Jones : Non; c'est plutôt l'ampleur qui m'a étonnée. Les groupes prioritaires, comme je l'ai indiqué, sont établis au départ. Le plan a pour objectif de réduire le nombre de cas graves, la mortalité et les perturbations sociales. Durant la première vague de l'éclosion du virus, parmi les décès signalés, on retrouvait davantage de femmes enceintes et de personnes qui présentaient des facteurs de risque de complications; pas des enfants. Les enfants étaient les plus susceptibles de contracter le virus, mais pas d'en mourir. Il n'était donc pas logique d'immuniser tous les enfants et de laisser de côté les jeunes adultes aux prises avec un problème

have enough vaccine for everyone so the message, although not always heard, was that those not in a high-risk group were to please wait and be assured that there would be vaccine available for them. In the meantime, whether a fire fighter, a police officer or a Walmart greeter become ill and needed the vaccine, we had enough antivirals to treat everyone. It was primary prevention for those likely to die and secondary treatment for those who might get the disease in the meantime.

We funded the research network in advance, which was another lesson from SARS. We could move some of those more quickly but a lot are longer term. As well, we brought together ICU experts, public health people, clinicians, et cetera, in the summer to look at the lessons learned in the spring on how to better treat in the fall. We think that made a dramatic improvement in terms of mortality and how people were best treated. We could move such lessons learned up even further.

Senator Callbeck: Welcome, and thank you for coming. It is great to hear that we have made tremendous strides since SARS. I am sure those strides will continue.

Dr. Low, you said that the public wants to hear the same message. The agency put out the guidelines and, as I recall, some of the provinces decided they were going to administer the vaccine to all seniors while other provinces decided they would not do all seniors. Some decided they would have the H1N1 vaccine and seasonal flu vaccine together and other provinces disagreed. There was an awful lot of confusion among the public. How will we avoid that confusion next time?

Dr. Skowronski: We ought to be able to explain to people the reasons that we have chosen one approach or the other approach. We ought to have documented why we chose one approach or the other. Then we should ask why some provinces are veering away from that and on what basis. That is why I think it is important that we clearly document the careful benefit risk analysis we did in going in one direction versus another direction. People will understand if you explain it to them. People will understand if you tell them the reasons. Perhaps we need to be better at explaining the rationale. Why did people come forward even though they were asked to stay back to allow other more high-risk people to come forward first? Perhaps they did not understand the rationale. Perhaps it is a question of credibility and trust. Why do we not have their credibility and trust?

It comes down in large part to our ability to explain ourselves to the public and to communicate to the public and to clinicians and others at the provincial and local levels the reasons for the decisions we have made and for them to explain why they want to veer from those decisions.

Dr. Tamblin: I think you have an opportunity, because I understand you will be having more discussions on federal-provincial-territorial relationships. It is important to identify

d'asthme ou d'obésité. Par conséquent, durant la première vague, on a accordé la priorité aux personnes les plus vulnérables à l'infection. Comme nous savions que nous aurions suffisamment de vaccins pour tout le monde, nous avons voulu en informer les gens, tout en les priant d'attendre leur tour, mais cela a été plus ou moins bien compris. Entre-temps, si un pompier, un policier ou un employé de Wal-Mart tombait malade et avait besoin d'être vacciné, nous disposions de suffisamment d'antiviraux pour soigner tout le monde. En premier lieu, on voulait protéger les personnes vulnérables, et ensuite, soigner les personnes qui avaient contracté l'infection.

À la suite de l'épidémie de SRAS, nous avons financé des recherches en prévision d'événements semblables. Nous pourrions accélérer la réalisation de certaines études, mais bon nombre d'entre elles sont menées à long terme. De plus, au cours de l'été, nous avons réuni des experts d'unités de soins intensifs, des gens de la santé publique, des médecins, et cetera, pour nous pencher sur les leçons retenues au printemps en vue de mieux intervenir à l'automne. Je pense que cela a eu une incidence énorme sur le taux de mortalité et sur les soins qu'on a prodigués aux gens. N'empêche que des progrès pourraient être réalisés.

Le sénateur Callbeck : Bienvenue et merci d'être ici aujourd'hui. Je suis ravie d'entendre que nous avons fait d'importants progrès depuis la crise du SRAS. Je suis sûre que nous pourrions poursuivre dans cette voie.

Docteur Low, vous avez indiqué que la population voulait entendre un message uniforme. L'agence avait publié ses lignes directrices et, si ma mémoire est bonne, certaines provinces ont décidé d'administrer le vaccin à tous les aînés alors que d'autres n'étaient pas d'accord. Certaines ont même décidé d'administrer à la fois le vaccin saisonnier et le vaccin contre la grippe H1N1. Une grande confusion régnait au sein de la population. Comment éviter toute cette confusion la prochaine fois?

Dre Skowronski : Nous devons être en mesure d'expliquer aux gens les raisons pour lesquelles nous avons favorisé une approche plutôt qu'une autre. Nous devons étayer nos choix. Ensuite, nous devrions demander aux provinces pourquoi elles dérogent à notre approche. C'est pourquoi, à mon avis, il est important que nous leur expliquions clairement l'analyse des risques et des avantages sur laquelle nous nous sommes fondés pour décider d'aller dans cette direction. Les gens comprendront s'ils connaissent les raisons de nos choix. Nous devrions peut-être leur donner de meilleures explications. Pourquoi des gens se sont-ils présentés aux cliniques de vaccination alors qu'on leur avait demandé de céder la priorité aux personnes vulnérables? Ils n'avaient peut-être pas compris les raisons. C'est peut-être une question de crédibilité et de confiance. Pourquoi n'ont-ils pas confiance en nous?

Cela se résume en grande partie à notre capacité de donner des explications et de communiquer les raisons de nos choix à la population, aux médecins et aux responsables aux niveaux provincial et local qui, à leur tour, doivent nous dire pourquoi ils veulent déroger à nos décisions.

Dre Tamblin : Je pense que vous en aurez la possibilité, car si j'ai bien compris, vous tiendrez davantage de discussions sur les relations fédérales-provinciales-territoriales. Il est important de

what is really important to do the same across the country. That may be some aspects of the program and of the response. In other parts of the response, it might not matter if one province does it differently from another. That might be who actually gives flu shots, because they might want to use their regular model.

There are some things that are quite critical on which to have national consensus and then try to roll out the same. I think this experience, when you tease out what things bothered people when they were not the same, would help to inform where we need to be working toward national approaches versus having this diversity, according to a more local need.

Dr. Low: There is a great quote from the *Pirates of the Caribbean*: “They are only guidelines.” They are guidelines, and you will have this variation as people weigh the risk benefit in different regions of the country. I do not think we will ever solve it. It would be ideal, but it will always be an issue.

Dr. Butler-Jones: Sameness is sometimes a virtue and sometimes is a real problem because different communities may experience it differently. Dr. Skowronski referred to the importance of looking at the evidence. If, in your community, seniors are at greater risk, you will not doggedly follow a national guideline.

Similarly, guidelines needed to change over time, and collectively we were all criticized for it: A month ago you told us this and now you are telling us that. Probably the best response to that, again, is transparency, the conversation, but sound bites do not pick it up very well, the nuances. We need to find more effective ways to do that.

Vincent Lam, who won the Giller Prize, commented that standard protocol that is not working with a patient with congestive heart failure must be altered to help the patient. He commented that he does not doggedly continue with something that is not working.

Somehow, at the community level, when we see the pandemic or disease evolving, or the fact that antivirals work no matter what age, we do not say normally we do not give them after day two. We say yes, use them because it makes a difference. Then that gets interpreted as: you guys do not know what you are talking about. No, we are taking science, taking evidence and adapting it to the situation, which I think is very important.

To Dr. Low's point, we will never completely get around that. I am thinking from the lessons on this, we will focus much more on that in the future in terms of how that messaging occurs.

Senator Callbeck: The national average was 45 per cent. In my own province, we were the second highest at 62 per cent. What was the lowest and the highest, percentage wise?

définir les mesures réellement nécessaires pour que tous fassent la même chose partout au pays. Cela peut viser certains aspects du programme et des mesures à prendre pour réagir à la crise. Dans certains cas, l'adoption d'une approche différente dans une province donnée peut n'avoir aucune incidence. Une province pourrait, par exemple, choisir elle-même qui administrera les vaccins contre la grippe, en fonction de son propre modèle habituel.

Il y a toutefois certaines choses sur lesquelles il est essentiel de parvenir à un consensus national. Je pense qu'en recueillant ainsi les commentaires des gens sur ce qui les a dérangés lorsque les pratiques n'ont pas été les mêmes, nous pourrions nous ajuster pour prendre des mesures nationales et éviter l'application de mesures disparates qui varient en fonction des besoins locaux.

Dr Low : Comme on le dit dans le film *Le pirate des Caraïbes* : « Ce ne sont là que des lignes directrices ». On a beau avoir des lignes directrices, les gens font leur propre évaluation des avantages et des risques dans leur région et cela donne lieu à des écarts entre les régions. Ce serait bien de pouvoir remédier à la situation, mais je ne crois pas que ce sera possible.

Dr Butler-Jones : L'uniformité n'est pas toujours une bonne chose parce que, d'une collectivité à l'autre, la situation peut varier. La Dre Skowronski a souligné l'importance d'examiner les données scientifiques. Si, dans votre collectivité, les aînés sont les personnes les plus à risque, vous n'allez pas vous acharner à suivre une ligne directrice nationale.

De la même manière, il a fallu apporter des changements aux lignes directrices et on nous a tous reproché d'avoir changé de discours en cours de route. Encore une fois, la meilleure chose à faire est de miser sur la transparence et le dialogue, car les messages éclairés ne permettent pas de faire ressortir toutes les nuances. Nous devons trouver des façons plus efficaces d'y parvenir.

Vincent Lam, qui a remporté le prix Giller, a déclaré qu'il faut déroger au protocole standard lorsqu'il ne fonctionne pas pour un patient ayant une insuffisance cardiaque congestive. C'est pour le bien du patient. Il a ajouté qu'il ne s'entête pas à conserver une méthode inefficace.

À l'échelle locale, lorsque nous constatons que la pandémie ou la maladie évolue, ou encore que les antiviraux se révèlent efficaces peu importe l'âge des patients, nous n'attendons pas le deuxième jour pour les administrer. Nous recommandons de les donner tout de suite puisqu'ils aident réellement les malades. Mais les gens interprètent cela comme si nous ne savions pas du tout de quoi nous parlons. En fait, nous prenons les données scientifiques et nous les adaptons à la situation, ce qui, à mon avis, est très important.

Pour revenir aux propos du Dr Low, j'estime que nous ne pourrions jamais remédier complètement au problème. D'après les leçons que nous avons tirées, je pense qu'à l'avenir, nous allons surtout nous concentrer sur la bonne communication des messages.

Le sénateur Callbeck : Quarante-cinq pour cent de la population s'est fait vacciner au Canada. Ma province se classe au deuxième rang avec 62 p. 100 de la population immunisée. Quel est le pourcentage le plus élevé et le plus faible?

Dr. Butler-Jones: The percentages were quite broad. One of the challenges, back to surveillance, we do not have an accurate count. Somewhere between 45 per cent and 50 per cent, much higher in kids, back to the need for better systems to actually track it. There were a couple of provinces on the lower end, in the 30 percentile, and a few at 60 per cent and 70 per cent. That is less of an issue. Part of it is geography, culture and timing.

The Chair: We have a chart.

Dr. Low: Yes. Ontario did the worst.

The Chair: That is right. It is in your document, but it is also in one of our background papers.

Dr. Skowronski: To underscore what Dr. Butler-Jones said, we do not have a good system — is that not shocking — in Canada for measuring vaccine coverage. That ought to be routine by now. It is not like we are novices at immunizing. We should have a system. We should demand a system in Canada for measuring vaccine coverage. If Walmart can track its merchandise, we ought to be able to track who we are giving vaccine to, right?

I would say, for instance, in some provinces they said, yes, we do need a registry, and they set one up real time. For instance, Quebec set up a registry to track who was getting the pandemic vaccine. That is a responsible thing to do. This should be a lesson learned. We must have that immunization coverage measure. Then we need to have the infrastructure and system in place to collect, summarize and analyze that data. It comes back to the need for information and evidence. If you do not have the infrastructure in place, you will have to set it up fast, real time, during a pandemic because you will not be able to answer these kinds of important questions.

Senator Seidman: Thank you very much for coming to see us as we start this study.

My question is about data. I am not sure you could even give us the data, but, just for the record, it might be helpful.

Do we have basic descriptive statistics comparing our H1N1 experience with the ordinary influenza for that period?

Dr. Butler-Jones: Yes.

Senator Seidman: Do you have the data on hospitalizations, ICU admissions and deaths?

Dr. Butler-Jones: We have a fair bit of information. It is still being collected. We will not ultimately know the burden of mortality in terms of the number of deaths until we get the vital statistics. Many of them are not directly influenza but secondary to influenza.

Dr Butler-Jones : Les pourcentages sont assez vagues. Nous n'avons pas le compte exact, et c'est là un des problèmes que nous avons avec la surveillance dont je vous ai parlé plus tôt. Le pourcentage de vaccination se situe entre 45 et 50 p. 100, et il est plus élevé chez les enfants. Cela confirme qu'il faut améliorer nos systèmes de suivi. Certaines provinces ont eu un pourcentage plus bas, aux alentours de 30 p. 100 alors que d'autres frôlaient les 60 et 70 p. 100. Cela ne représente pas vraiment un problème, puisque le taux de vaccination dépend de la géographie, de la culture et du moment choisi.

Le président : Nous avons un tableau.

Dr Low : Oui. C'est en Ontario qu'on a observé le taux de vaccination le plus faible.

Le président : C'est exact. Cela se trouve dans votre document, mais aussi dans l'un de nos documents d'information.

Dre Skowronski : Pour revenir à ce que disait le Dr Butler-Jones, n'est-il pas stupéfiant que le Canada ne dispose pas d'un système adéquat pour mesurer la couverture de vaccination? Pourtant, à l'heure actuelle, un tel suivi devrait être une pratique courante. Ce n'est pas comme si nous étions des débutants en la matière. Nous devrions avoir en place un système nous permettant de mesurer la couverture vaccinale. Si Wal-Mart parvient à retracer ses marchandises, nous devrions pouvoir en faire autant pour la vaccination, n'est-ce pas?

Par exemple, certaines provinces ont vu la nécessité d'avoir un registre et en ont établi un. Le Québec, entre autres, a instauré un registre pour savoir qui recevait le vaccin. Voilà une attitude responsable. Nous devrions en tirer une leçon. Il nous faut pouvoir mesurer la couverture de vaccination. Nous devons donc mettre en place une infrastructure et un système pour recueillir, résumer et analyser l'information. Cela nous ramène à la nécessité de recueillir des renseignements et des données scientifiques. Si on ne se dote pas tout de suite de l'infrastructure nécessaire, on devra le faire rapidement, en temps réel, durant une pandémie, parce qu'on ne sera capable de répondre à ces questions importantes.

Le sénateur Seidman : Merci beaucoup d'avoir accepté de comparaître au début de cette étude.

Ma question porte sur des statistiques. Je ne suis pas certaine que vous êtes en mesure de nous fournir ces données, mais pour les fins du compte rendu, ce serait bien utile.

Avez-vous des statistiques sur le nombre de cas signalés de grippe H1N1 par rapport à la grippe saisonnière pour la même période?

Dr Butler-Jones : Oui.

Le sénateur Seidman : Avez-vous les données sur le nombre de personnes hospitalisées, de personnes admises aux soins intensifs et de personnes décédées?

Dr Butler-Jones : Nous disposons de beaucoup de renseignements et nous sommes encore en train d'en recueillir. Nous ne connaissons pas le nombre de personnes décédées tant que nous n'aurons pas obtenu les statistiques de l'état civil. Beaucoup de gens ne sont pas décédés directement du virus mais plutôt de causes secondaires.

We have probably one of the best surveillance systems in the world in terms of tracking this stuff, but about two thirds of hospitalizations with flu, and we were only seeing H1 as flu, were not picked up in that first round. You never get everything, but we will be getting a more accurate picture as we move forward. That is not to underestimate the importance of continuing to improve the surveillance systems we have.

Dr. Skowronski: We actually do not even have good systems in place for monitoring serious outcomes due to seasonal influenza, and that is part of the problem. People are trying to compare what is happening during a pandemic when everyone is focused on case counting to seasonal influenza when no one is paying much attention. Many of the estimates that we have generated for seasonal influenza are based on statistical manipulations of administrative data. It is not actively going out and swabbing to confirm a case. Frankly, by the time a case is hospitalized, you often cannot detect the virus anymore, even if influenza was the initial cause.

Again, this comes back to why we are not tracking. Look at how much money we are spending on influenza prevention and control every year. Why do we not have good tracking systems for serious outcomes due to seasonal influenza? That would then form the proper baseline to compare during a pandemic.

Dr. Butler-Jones: We will obviously be providing you with a fair bit of data in terms of the difference. It is a different disease, fundamentally. As I was saying, 90 per cent of mortality in seasonal flu is the very elderly and those with serious underlying conditions. In this case, 90 per cent of the mortality was in relatively young people. This is the second highest year of life lost since 1918, and the pattern of disease in terms of who got it. We are continuing to collect that information.

There are two things. One, what is the information you need to actually manage the situation? What is the information you need to reflect on it later to draw conclusions as you move forward? You need both.

What we had at the time, in terms of managing it, was sufficient to manage it in terms of guidelines around who should be treated, et cetera. We will be able to refine those as we get more information. The ultimate burden of this we will not know until after the whole mortality review, and all of those things that can take some time.

Senator Seidman: Indeed, as you say, there are two reasons to collect the data. One is to track it at the time so you know how to deal with the situation and your rapid response, and the other is

Nous avons probablement l'un des meilleurs systèmes de surveillance au monde, mais l'hospitalisation d'environ les deux tiers des personnes admises pour la grippe — on croyait alors que le H1N1 n'était qu'une grippe comme les autres — n'a pas été enregistrée durant cette première vague. Nous ne pourrions jamais connaître le nombre exact, mais au moins, nous pourrions dresser un tableau plus précis à mesure que nous progresserons. Et ici, je ne veux pas sous-estimer l'importance qu'il y a à continuer d'améliorer nos systèmes de surveillance.

Dre Skowronski : Nous n'avons même pas de système en place pour surveiller les complications graves liées à la grippe saisonnière, et c'est une part du problème. Les gens essaient de comparer une pandémie de grippe, au cours de laquelle tout le monde cherche à recenser les cas, avec une grippe saisonnière dont personne ne se préoccupe. Bon nombre des estimations que nous avons produites pour la grippe saisonnière sont fondées sur des manipulations statistiques de données administratives. On n'est pas allé sur le terrain et on n'a pas recueilli de prélèvements pour être en mesure de confirmer un cas. Honnêtement, il arrive souvent qu'on ne puisse plus détecter le virus chez des patients hospitalisés, même si la grippe était la cause initiale.

Encore une fois, cela démontre notre incapacité à assurer un suivi. Pensez à tout l'argent qu'on investit chaque année dans la prévention et le traitement de la grippe. Pourquoi n'avons-nous pas de bons systèmes de suivi pour les complications graves de la grippe saisonnière? Cela nous permettrait d'avoir un point de comparaison en cas de pandémie.

Dr Butler-Jones : Évidemment, nous avons beaucoup d'information à vous donner sur ce qui différencie ces deux types de grippe. Essentiellement, la grippe pandémique H1N1 est une grippe différente. Comme je le disais, dans 90 p. 100 des cas, ce sont des personnes très âgées et celles souffrant de graves troubles sous-jacents qui meurent de la grippe saisonnière. Dans le cas de la pandémie, 90 p. 100 des décès sont survenus chez une population relativement jeune. Les décès enregistrés cette année arrivent au deuxième rang des pertes subies depuis 1918, et il en va de même pour ce qui est des personnes touchées par le virus. Nous continuons de recueillir de l'information.

Il faut savoir deux choses. De quels renseignements avez-vous besoin, d'une part, pour pouvoir vraiment gérer la situation, et d'autre part, pour pouvoir réfléchir plus tard à la situation et en tirer des conclusions en temps et lieu? Vous avez besoin des deux réponses.

En ce qui a trait à la gestion de la maladie, nous en savions alors suffisamment pour définir les lignes directrices indiquant quelles personnes devaient recevoir un traitement, et cetera. Nous pourrions les affiner au fur et à mesure que nous recevrons davantage d'information. Nous ne connaissons pas toute l'ampleur de la pandémie avant la fin de l'examen de l'ensemble des décès, et tout cela peut prendre du temps.

Le sénateur Seidman : Comme vous dites, il y a effectivement deux raisons de recueillir des données. Durant la crise, elles servent à connaître l'état de la situation pour savoir quoi faire et

to analyze what really happened. Will you be able to give us the data when you have it, although I do not know if you will have it before we complete our study?

Dr. Butler-Jones: There is a lot we can provide to the committee, because obviously we are interested in understanding how this is different from previous pandemics and seasonal flu and how we move forward.

Senator Seidman: Do you have the differences among provinces, for example, in hospitalizations, ICU admissions and deaths?

Dr. Butler-Jones: That information is collected. You may need to get some of that from the provinces, but we will provide what we can.

Dr. Skowronski: The only thing I would caution is you do not want to compare apples and oranges. You want to make sure the data is collected in the same way. The way it was collected during a pandemic reflects how it is collected with seasonal influenza. You must pay close attention to the quality of the data.

Dr. Butler-Jones: Interprovincial comparisons are fraught with all kinds of other things. Even with other jurisdictions we can draw some conclusions by patterns.

For example, I was just in China, a country with a population that is 30 times larger than Canada. Their official mortality is only about 100 more than Canada's. Is that a surveillance issue? Is that because the disease was different?

Senator Seidman: I would like to ask Dr. Skowronski to confirm for the record that the World Health Organization describes the phase that we are in, so to speak. In other words, we are dependent on WHO evidence and their declaration of the level of the pandemic phase. Is that the case?

Dr. Skowronski: That is with international input and surveillance data collected globally. Then the World Health Organization, in consultation, will make a decision and declare it. However, this is not done in isolation; it is done in consultation and with input from countries around the world.

Senator Seidman: Once they make that declaration, it applies across the board to every country; is that correct?

Dr. Butler-Jones: There are two aspects. For example, level 6 of the pandemic levels is where multiple regions of the WHO are all affected by the same bug. We were in phase 6, in terms of Canada, back in April and May. We were in the pandemic. The fact that it had not spread to Asia or other continents at that point was irrelevant to us.

That is one of the issues in planning. As Dr. Tamblin alluded to, when you get to level 6, you have to do this, this and this. We had companies and others in Canada saying, "At level 6, we have to do this, this and this," when in fact it really was not appropriate. Therefore, it is not about the level. That certainly has great interest and significance internationally in terms of a

pouvoir agir rapidement, et par la suite, elles permettent d'analyser ce qui s'est réellement produit. Serez-vous en mesure de nous fournir les renseignements lorsque vous les connaîtrez, même si j'ignore si vous les aurez avant la fin de notre étude?

Dr Butler-Jones : Nous pouvons vous donner beaucoup d'information, car nous voulons évidemment comprendre les différences entre cette grippe et les pandémies antérieures ou la grippe saisonnière, et déterminer ce que nous ferons à l'avenir.

Le sénateur Seidman : Connaissez-vous les différences entre les provinces en ce qui a trait, par exemple, aux hospitalisations, au nombre d'admissions aux soins intensifs et aux décès?

Dr Butler-Jones : Ces données ont été recueillies. Il se peut que vous deviez en demander une part aux provinces, mais nous vous fournirons celles dont nous disposons.

Dre Skowronski : Je voudrais seulement vous inviter à ne pas faire l'erreur de comparer des pommes et des oranges. Assurez-vous que les données ont été recueillies de la même façon durant la pandémie et la grippe saisonnière. Vous devez faire très attention à la qualité des données.

Dr Butler-Jones : Une multitude de renseignements peuvent être tirés des comparaisons interprovinciales. Même les tendances qui ressortent dans d'autres pays nous permettent de tirer des conclusions.

À titre d'exemple, je viens d'arriver de la Chine, un pays dont la population est 30 fois plus nombreuse que celle du Canada. Là-bas, il n'y a eu officiellement que 100 décès de plus qu'au Canada. Est-ce une question de surveillance? La maladie était-elle différente là-bas?

Le sénateur Seidman : J'aimerais demander à la Dre Skowronski de confirmer que c'est l'OMS qui décrit la phase dans laquelle nous trouvons, si on peut dire. En d'autres mots, nous dépendons des données dont dispose l'OMS, qui annonce notre phase d'alerte à la pandémie, n'est-ce pas?

Dre Skowronski : L'OMS appuie sa décision sur les données internationales et sur les données de surveillance. Elle en fait ensuite l'annonce après consultation. Rien n'est décidé indépendamment; il s'agit d'un processus consultatif auquel contribuent d'autres pays.

Le sénateur Seidman : Une fois que l'annonce est faite, elle s'applique à l'ensemble des pays, n'est-ce pas?

Dr Butler-Jones : Il y a deux aspects. Par exemple, à la phase 6 d'alerte à la pandémie, plusieurs régions de l'OMS sont touchées par le même virus. En avril et en mai dernier, le Canada se trouvait en phase 6; nous étions dans la zone de la pandémie. Le fait que le virus ne s'était pas encore propagé en Asie ou sur d'autres continents était sans importance à nos yeux.

C'est l'une des difficultés rencontrées lors de la planification. Lorsqu'on se trouve en phase 6 d'alerte à la pandémie, il y a toute une liste de choses à faire, ce à quoi Dre Tamblin a fait allusion. Au Canada, des entreprises et d'autres organismes ont cru devoir faire telle ou telle chose parce qu'on se trouvait dans la phase 6, alors que, en réalité, ce n'était vraiment pas nécessaire. Ce ne sont

number of international conventions and other activities, but in terms of Canada, we were in phase 6 before the summer, before we had to respond.

Dr. Skowronski: It is important to say that we were acting as if we were, so we were preparing and taking the necessary steps in advance. The declaration of the levels is to help encourage others to do that as well.

Senator Patterson: One important aspect of communications is the provinces and territories, and Parliament, which I think had quite a role in the public awareness on this issue. With regard to relations with the provinces and territories, how has this rolled out? How often did you talk? How well did that work?

Dr. Butler-Jones: Quite honestly, there was unprecedented collaboration. The provinces and territories — and we at the official level — were in contact daily. We had senior officials meetings and deputy meetings several times a week by phone, as well as ministers in regular contact with our minister. In addition, there were regular briefings of the opposition critics. I made it open to any MP who wanted to come. We had a number of question-and-answer sessions, providing responses to whatever questions arose.

This was not just at the intergovernmental level but with the different organizations. The willingness to collaborate and offer up their help was unprecedented, whether within the federal government or from deputy ministers and other ministers in terms of the role of the federal government, or with our provincial or territorial colleagues or people working in professional associations. As Dr. Low mentioned, this was a very different experience than during SARS. We did not always agree, but it was an open and transparent opportunity to have that disagreement and to come to a common conclusion, where possible.

Senator Patterson: You mentioned Parliament. I must say that some of the questions and statements in the House of Commons, and even in the Senate, I did not find helpful. Were efforts made to brief the opposition critics and members of the House of Commons Health Committee? How did that work out, as far as you are concerned?

Dr. Butler-Jones: To her credit, the minister was enthused about the idea of briefing the opposition critics, having a forum for MPs, and both of us engaging in a range of activities for the public and others. This was something I had not seen before to that extent, and I think it was very important to do. As we see everywhere, people draw their own conclusions and make whatever statements they will. This was absolutely essential and I would certainly do it again; if anything, even more.

We made it open to MPs. Maybe it is a measure of their confidence in the spring, generally, but basically only the Health Committee and a half dozen others, at most, came. Everyone is

donc pas les phases qui importent le plus. Pour plusieurs conventions internationales et pour d'autres activités, elles présentent bien sûr un grand intérêt et sont très significatives à l'échelle internationale. Néanmoins, le Canada se trouvait en phase 6 à la fin du printemps, avant de devoir réagir.

Dre Skowronski : Il est important de préciser que nous agissions comme si nous nous trouvions en situation de pandémie; nous nous sommes préparés et avons pris les mesures nécessaires à l'avance. L'annonce de la phase d'alerte à la pandémie encourage les autres à en faire autant.

Le sénateur Patterson : L'un des aspects importants des communications était les échanges entre les provinces et territoires et le Parlement, qui, je crois, a joué un rôle prépondérant dans l'information de la population. Comment les relations avec les provinces et territoires se sont-elles déroulées? Quelle était la fréquence des discussions? Est-ce que tout s'est bien passé?

Dr Butler-Jones : En toute honnêteté, il s'agissait d'une collaboration sans précédent. En tant que fonctionnaires, nous discutons quotidiennement avec des représentants des provinces et des territoires. Des rencontres téléphoniques entre les hauts fonctionnaires et les sous-ministres avaient lieu plusieurs fois par semaine, et d'autres ministres communiquaient régulièrement avec notre ministre. De plus, on organisait couramment des séances d'information pour les porte-parole de l'opposition. J'invitais tous les membres du Parlement à y assister, s'ils le désiraient. Nous avons tenu plusieurs séances de questions et réponses au cours desquelles nous répondions à toute question soulevée.

La collaboration ne se limitait pas aux gouvernements et comprenait aussi différents organismes. Des employés fédéraux, des sous-ministres et d'autres ministres, nos confrères des provinces et des territoires, et même des employés d'associations professionnelles étaient prêts à collaborer et voulaient offrir leur aide, une situation sans précédent. Comme Dr Low l'a mentionné, l'expérience n'avait rien à voir avec la crise du SRAS. Nous ne nous entendions pas toujours, mais nous avions ainsi l'occasion d'être en désaccord ouvertement et avec transparence, puis d'arriver à une conclusion commune, lorsque c'était possible.

Le sénateur Patterson : Vous avez parlé du Parlement. Je dois dire que j'ai trouvé inutiles certaines des questions et des déclarations faites à la Chambre des communes et au Sénat. Des efforts ont-ils été déployés pour informer les porte-parole de l'opposition et les membres du Comité de la santé à la Chambre des communes? À votre avis, cela s'est-il bien passé?

Dr Butler-Jones : Notre ministre s'est montrée très enthousiaste, ce qui est à son honneur, à l'idée d'informer les porte-parole de l'opposition, d'organiser un forum pour les députés et de participer, comme moi, à toute une gamme d'activités à l'intention du public et des autres. Je n'avais jamais vu des efforts d'une telle ampleur, et je crois qu'il était très important de le faire. Comme partout ailleurs, les gens tirent leurs propres conclusions et déclarent ce qu'ils veulent. C'était tout à fait essentiel, et je recommencerais assurément; j'en ferais même plus.

Nous avons invité les députés aux séances d'information. Seuls les membres du Comité de la santé et une demi-douzaine d'autres députés se sont présentés, tout au plus; c'est peut-être un indice de

busy. That is a symbol that people were getting their questions addressed and that the answers made sense, and we will continue to do that.

Dr. Low: The communication is obviously critical, but we have to find out how we can do it most effectively. During these events, you become paralyzed with teleconferences. You can be on teleconferences from 9 a.m. to 10 p.m. When is there time to do your work? It is a real challenge.

[Translation]

Senator Champagne: Perhaps I will repeat what you said back to you. You are telling us about preparing a plan that will be better than the one you had during SARS and H1N1. Now all of you, Dr. Tamblin, Dr. Skowronski and yourself, are telling us about the importance of monitoring what is going on, the importance of analysis, the importance of study. Dr. Tamblin, you were saying that we have not quite done enough study at the moment.

Once you have really put this plan into action, it can always be improved. We can always do better. Do we have to wait for the declaration from the WHO? We can say no, this is not a seasonal flu that is a little more serious this year than in other years. Which age group is at greatest risk of infection, of more serious infection, so that we can avoid the things we saw during H1N1 where a 70-year-old with asthma was told to go home; we have younger people and they are more important. That is a little troubling.

At what point do you say: now we are going with the plan that we have worked on, studied and really put into place to make sure that everything goes well? Do you press the button and say: now we are going with our pandemic plan, this is no longer just an epidemic of flu?

Dr. Butler-Jones: Plans are essential. Planning is essential. But when the situation arises, the plan is a guide. The time to start the plan, to start the action, is one parameter of the problem. The first goal is to notify others and to get a commitment from the provinces and territories that they will get ready.

Senator Champagne: To tell the factory to start making vaccine, because something is really coming.

Dr. Butler-Jones: When we have a virus like that, the conversations with the companies who make the vaccines and the antivirals start just like the ones with the provinces and others to decide on the revised process. The plan is changed according to the context.

Senator Champagne: That does not happen overnight. So you see something coming because of what is happening elsewhere and you say: we may be affected too. If it does happen here, when do you act? I am sure that the plan is going to be excellent and that it will cover everything it needs to. You have more experience now. At what point do you decide to tell people to take precautions?

leur confiance au printemps. Tout le monde est occupé. Cela signifie qu'on fournissait des réponses sensées aux questions, ce que nous allons continuer de faire.

Dr Low : Il est évidemment essentiel de communiquer, mais nous devons trouver la façon la plus efficace d'y arriver. En temps de crise, les vidéoconférences finissent par nous paralyser. Il peut y en avoir de 9 à 22 heures. Quand pouvons-nous faire notre travail? C'est un vrai défi.

[Français]

Le sénateur Champagne : Peut-être que je vous ferai répéter ce que vous avez dit. Vous en êtes à nous parler de la préparation d'un plan, qui serait supérieur à celui que vous aviez au moment du SRAS et de H1N1. Maintenant, vous nous parlez tous, que ce soit la Dre Tamblin, la Dre Skowronski et vous aussi, de l'importance de surveiller ce qui se passe, de l'importance de l'analyse, de l'importance des études. Vous disiez, docteur Tamblin, qu'il n'y en avait pas tout à fait assez en ce moment.

Une fois que vous aurez vraiment mis ce plan en marche, il pourra toujours être amélioré. On peut toujours faire mieux. Est-ce qu'il faut attendre la déclaration de l'OMS? On peut dire, non, ce n'est pas une grippe saisonnière qui est, cette année, un peu plus sévère que celle d'autres années. Quel groupe d'âge risque d'être le plus touché et le plus sérieusement, pour éviter des choses comme ce qu'on a vécu avec le H1N1 où une septuagénaire avec de l'asthme s'est fait dire de rentrer chez elle. Il y a des plus jeunes et c'est plus important. Cela dérange un peu.

À quel moment dites-vous : le plan que nous avons travaillé, étudié et vraiment mis en place pour faire en sorte que tout se passe bien? Pesez-vous sur le bouton et dites-vous : maintenant nous tombons dans notre plan pandémie, ce n'est plus une épidémie de grippe tout simplement?

Dr Butler-Jones : Les plans sont essentiels. La planification est essentielle. Mais dans une éventualité, le plan est un guide. Le temps pour commencer le plan, pour introduire les activités, c'est un paramètre du problème. Et le premier but est de notifier les autres, engager les provinces et territoires et se préparer.

Le sénateur Champagne : Dire à l'usine de commencer à préparer les vaccins, ça s'en vient.

Dr Butler-Jones : Quand nous avons un tel virus, la conversation avec les compagnies, qui fabriquent les vaccins et les antiviraux, commencent de même qu'avec les provinces et les autres, par décider du processus qui est révisé. On change le plan selon le contexte.

Le sénateur Champagne : Cela ne se fait pas du jour au lendemain. Vous voyez donc venir par ce qui se passe ailleurs et vous dites : on risque d'être touché aussi. Si cela commençait chez nous, à quel moment agir? Le plan, je suis certaine, qu'il va être excellent et qu'il va couvrir tout ce qu'il faut. Vous avez en plus l'expérience maintenant. À quel moment on décide de dire aux gens de faire attention?

Dr. Butler-Jones: When Mexico asked us for help with the virus, we started communicating about the research.

[English]

As it evolves, you bring in more, depending on your level of certainty.

Initially, for example, we had the call from Mexico. We said we would be pleased to help. They sent us samples. We figured out what the virus was; it was, in fact, a new virus with the potential to be a pandemic.

Within two days we were seeing cases in Canada. At that time we had already gone public with the information. We were engaged and called up the vaccine manufacturer and others to start getting things ready so that once the virus is available, they could start the process, et cetera.

Things were engaged each step of the way: in activating our operations centre, ensuring the provinces and territories know what we know, et cetera. I was on the phone with Margaret Chan, the Director-General of the WHO, a couple of times a week at least just in terms of what is going on and to get a heads up. I was also in contact with my colleagues in the United States and Mexico, because it was initially a North American situation.

Together with an American team, we sent a team to Mexico and helped set up their lab and surveillance system to figure out who was at greatest risk, et cetera. That was then very helpful to us in terms of our own planning moving forward.

It really is an incremental, iterative process.

Dr. Skowronski: During a crisis, you want to buy as much time as you can, so you do not do things sequentially. You do them in parallel and then you watch and see, and ask yourself what if this happens? Am I prepared to deal with it? What assumptions am I applying now that might not apply later?

Therefore, you are buying contingencies; you are buying time by setting up parallel processes. Then you are monitoring to see in which direction things will go. Then you have both options. You want to keep your options open that way.

It is incremental and iterative, but it is also parallel rather than sequential.

Dr. Butler-Jones: For example, in seasonal flu, after a couple of days, the general wisdom is that antivirals are not very effective. Therefore some physicians would refuse to prescribe it if you were over two days in, unless you were desperately ill.

Dr Butler-Jones : Quand le Mexique a requis notre assistance au sujet du virus, nous avons entrepris les étapes de communication pour les recherches.

[Traduction]

Au fur et à mesure que la situation évolue, la communication s'intensifie selon le niveau de certitude.

Par exemple, nous avons tout d'abord reçu un appel du Mexique. Nous avons déclaré aux autorités en place que nous les aiderions avec plaisir. On nous a envoyé des échantillons. Nous avons alors découvert qu'il s'agissait d'un nouveau virus possiblement pandémique.

Deux jours plus tard, des cas commençaient à être diagnostiqués au Canada. Nous avons alors déjà informé le public de la situation. Nous avons contacté le fabricant du vaccin, de même que d'autres intervenants, de sorte qu'il commence à tout préparer et puisse se mettre à la tâche dès que le virus serait disponible, et cetera.

Chaque étape du processus était enclenchée : les centres d'opération étaient en fonction, les provinces et territoires savaient la même chose que nous, et cetera. Afin de me tenir au courant de ce qui se passait, je discutais au moins deux ou trois fois par semaine au téléphone avec Margaret Chan, directrice générale de l'OMS. De plus, je communiquais régulièrement avec mes confrères aux États-Unis et au Mexique, étant donné qu'il s'agissait au départ d'un problème nord-américain.

Le Canada et les États-Unis ont tous les deux envoyé une équipe au Mexique pour aider à l'installation d'un laboratoire et d'un système de surveillance sur place qui permettraient d'identifier les personnes présentant un risque plus élevé, et cetera. Cette information nous était alors très utile pour planifier la suite des choses.

Il s'agit vraiment d'un processus cumulatif et itératif.

Dre Skowronski : Étant donné qu'il faut gagner autant de temps que possible lors d'une crise, on ne suit pas un ordre séquentiel. Il faut agir en parallèle, puis observer ce qui se passe et se demander si on est prêt à faire face à des situations hypothétiques. Quelles sont les hypothèses sur lesquelles reposent actuellement nos actions et qui pourraient être réfutées plus tard?

Il s'agit donc de prévoir les événements imprévus et de gagner du temps en planifiant des processus en parallèle. Il faut ensuite surveiller la direction que prendra la situation. On se trouve alors avec deux options. Il est important de laisser ainsi la porte ouverte à différentes possibilités.

Il s'agit d'un processus cumulatif et itératif mené en parallèle plutôt que de façon séquentielle.

Dr Butler-Jones : Dans le cas de la grippe saisonnière, par exemple, il est généralement admis que les antiviraux ne sont pas très efficaces deux ou trois jours après l'infection. Certains médecins refusent même d'en prescrire à un patient malade depuis plus de deux jours, à moins qu'il ne soit dangereusement malade.

That lost us time, because with a novel virus, like a pandemic virus, those who get desperately ill have an immune system that is not able to deal with it. The virus keeps replicating. If you give an antiviral on day two, it is better than day three and day three is better than day four.

It was a matter of having this on one side and, at the same time, we are starting to get stories of this. If in doubt, treat. Again, that was just one example of needing to have parallel stuff while you are figuring out all of these things. There are literally dozens and hundreds of people all tasked each day to do different

Part of the reason I am now based in Ottawa rather than Winnipeg is because you cannot do it remotely and linearly.

Senator Chaput: Thank you for everything you have done and please keep up the good work. We need it.

Senator Ogilvie: Thank you all. At various times, you have alluded to this: The constitutional situation we have in Canada makes national response to complicated issues a real challenge in its own right, and SARS certainly demonstrated that we had not worked out an arrangement at that point.

Frankly, I am quite impressed by what I have read over the last several months in terms of how we have moved forward through the Public Health Agency and other developments to attempt to put ourselves in a much better situation. Clearly we have learned lessons that gave us advantage in this last situation.

The overlapping jurisdictions have to work together voluntarily to roll out a plan. Ultimately, it leads to delivery, which is at the local and regional level. I want to ask a specific question. On page 5 of Dr. Low's document, he indicates that at week 40 of our Canadian pandemic calendar, the local health authorities were mobilized to deal with the issue, and were given roughly two weeks to prepare to deliver the vaccine.

Dr. Butler-Jones and Dr. Low, was that because it was not until we had sufficient understanding of the nature of the vaccine and how it would be delivered that we could begin to provide the information to the local health authorities to determine how they would roll it out? Is that the reason it took until week 40 of our calendar to have them mobilized to be able to deliver the vaccine?

Dr. Low: I think Dr. Butler-Jones will be best able to answer this question. There was always concern that it would not be until mid-November that there would be enough vaccine available to start the vaccination process. It was fortunate that the vaccine was available earlier.

There was not enough vaccine available at the same time to vaccinate everyone, but at least those in the high-priority group could be treated. The rationale was to start the process rather than wait until mid-November. However, at the same time, it was difficult because local authorities then had to ramp up what they

Nous avons perdu du temps pour cette raison; en présence d'un nouveau virus à l'origine d'une pandémie, le système immunitaire de ceux qui deviennent dangereusement malades n'est pas en mesure de combattre le virus, qui se réplique sans cesse. Dans ce cas, il est préférable d'administrer un antiviral le deuxième jour que le troisième jour, tout comme on est mieux de le faire le troisième jour que le quatrième jour.

Il fallait donc découvrir cela, et nous commençons au même moment à entendre des histoires à cet égard. En cas de doute, il faut administrer un traitement. Il ne s'agit que d'un exemple où nous avons dû agir en parallèle pendant que nous essayions de comprendre tous les aspects du virus. Des dizaines, voire des centaines de personnes s'occupent chaque jour de différents...

L'une des raisons pour laquelle je travaille désormais à Ottawa plutôt qu'à Winnipeg, c'est qu'on ne peut y arriver à distance et de façon linéaire.

Le sénateur Chaput : Je vous remercie de tout ce que vous avez fait, et je vous encourage à poursuivre votre excellent travail. Nous en avons besoin.

Le sénateur Ogilvie : Je remercie chacun d'entre vous. Vous avez plusieurs fois fait allusion au fait que la situation constitutionnelle au Canada en soi représente un véritable défi lorsque vient le temps de répondre à des enjeux complexes. L'exemple du SRAS démontre sans l'ombre d'un doute que, à l'époque, rien n'était prévu pour ce genre de situation.

En toute honnêteté, je suis assez impressionné de ce que j'ai lu au cours des derniers mois sur les progrès que nous avons réalisés, entre autres, par l'intermédiaire de l'Agence de la santé publique, pour tenter d'améliorer notre situation. Au cours de la dernière crise, nous avons de toute évidence profité des leçons apprises.

Les instances, qui se chevauchent, doivent ensemble élaborer un plan sur une base essentiellement volontaire qui, au bout du compte, doit mener à une réaction à l'échelle locale et régionale. J'aimerais poser une question précise. À la page 5 de son document, le Dr Low dit qu'on a chargé les instances sanitaires locales de s'occuper du problème à la semaine 40 du calendrier canadien de la pandémie, et qu'on leur a donné environ deux semaines pour se préparer à administrer le vaccin.

Docteurs Butler-Jones et Low, avons-nous dû attendre de comprendre suffisamment la nature du vaccin et son mode d'administration avant de commencer à fournir des renseignements aux instances sanitaires locales sur la façon de procéder? Est-ce la raison pour laquelle elles n'ont pas été mobilisées pour administrer le vaccin avant la semaine 40 de notre calendrier?

Dr Low : Je pense que le Dr Butler-Jones est mieux placé pour répondre à cette question. Nous craignions sans cesse de ne pas avoir suffisamment de vaccins avant la mi-novembre pour commencer la campagne. Heureusement, le vaccin était prêt plus tôt.

Au départ, il n'y avait pas suffisamment de vaccins à la fois pour en administrer à tout le monde, mais ceux qui appartenaient au groupe hautement prioritaire pouvaient à tout le moins le recevoir. Nous avons établi des priorités pour commencer la vaccination sur-le-champ plutôt que d'attendre la mi-novembre.

anticipated would have been a few more weeks of time to recruit, train and prepare for what was initially thought to be a vaccine process that maybe only 30 per cent of the population would receive.

Dr. Butler-Jones: It is a very good question for which there is not a clear answer. I know from April to May I was certainly hoping to have vaccine by early November and telling people to be prepared for that month.

In the summer, just as an anecdote, I ran into a local medical officer and asked how the preparations were going. She said that they would be ready to start immunizing in December. I asked her why in December. Her explanation was that the vaccine would come in early November and then they would have to make certain preparations. I said it was not a regular vaccine campaign, but a pandemic. You cannot organize the same orderly way as you would during a seasonal flu when you have time to prepare and all parties are ready. In a pandemic situation, you have to do it as soon as it is available and change the planning.

One of the lessons learned was that we cannot deal with a pandemic or a public health crisis in the same way as our routine work. On all levels, politically, administratively or program wise we must be able to make the shift very quickly.

Senator Ogilvie: We are dealing with an evolution of learning as to how we prepare as a society for true pandemics, emergencies and these kinds of situations. We are focusing on the flu for obvious reasons but, as we have seen from SARS, there will be other issues. Heaven forbid that an Ebola outbreak or something like that could occur.

A couple of you referred to the necessity of being able to mobilize a research capability to be able to study the responses quickly as the situation is unfolding. Do we have the authority under existing legislation to force the mobilization of academic laboratories as a support knowledge asset, if that were appropriate, and if the expertise existed there? Do we have the authority in legislation under extreme conditions to be able to mobilize that capability along the lines to develop a highly organized approach to an extraordinary threat?

I think we handled this one quite well under the circumstances. We learned a lot. You have already pointed out a number of those issues, but I can imagine situations that can move much more rapidly and require a much more intense response.

Dr. Skowronski: I actually think the labs stood up well during this pandemic. We did tap into academic laboratories to contribute to some of the additional testing that was required. I think the labs did exceptionally well when you think about the pressure that was on them.

Parallèlement, c'était quand même difficile, étant donné que les autorités locales pensaient avoir quelques semaines de plus et ont dû accélérer le processus pour recruter et former le personnel, et pour se préparer à une campagne de vaccination qui, au départ, ne devait toucher que 30 p. 100 de la population, peut-être.

Dr Butler-Jones : C'est une très bonne question à laquelle on ne peut répondre précisément. À partir des mois d'avril et de mai, j'espérais bien que le vaccin arriverait au début du mois de novembre et je disais aux gens d'être prêts pour cette date.

J'aimerais vous relater une simple anecdote ayant eu lieu au cours de l'été. J'ai croisé un médecin local et lui ai demandé comment se déroulaient les préparatifs. Elle m'a répondu que son équipe serait prête à commencer la vaccination en décembre. Lorsque je lui ai demandé pourquoi si tard, elle m'a expliqué que certains préparatifs devaient être finalisés après l'arrivée du vaccin, au début du mois de novembre. Je lui ai dit qu'il ne s'agissait pas d'une campagne de vaccination ordinaire; c'est une pandémie. On ne peut pas procéder de façon aussi méthodique qu'avec la grippe saisonnière, où tout le monde a le temps de se préparer. En situation de pandémie, il faut administrer le vaccin dès qu'il est prêt et changer les plans en conséquence.

Nous avons notamment appris qu'une pandémie ou une crise touchant la santé publique ne se traite pas comme le travail courant. Il faut être capable de changer de cap très rapidement à tous les niveaux, tant politique et administratif que dans le cadre des programmes.

Le sénateur Ogilvie : On remarque que l'apprentissage se poursuit quant à la façon de nous préparer, en tant que société, à affronter de vraies situations de pandémie, d'urgence ou autres. Nous mettons l'accent sur la grippe pour des raisons évidentes, mais il y aura d'autres genres de crises, comme nous avons pu le constater avec le SRAS. Pourvu que nous ne soyons pas touchés par le virus d'Ebola ou par quelque chose de semblable.

Deux ou trois d'entre vous ont dit qu'il faut pouvoir faire appel à une capacité de recherche qui puisse rapidement étudier la situation au fur et à mesure qu'elle évolue. La loi actuelle nous permet-elle d'obliger les laboratoires universitaires, porteurs du capital de savoir, à nous prêter main-forte s'ils ont les compétences nécessaires et que la situation le justifie? Selon la loi, avons-nous le pouvoir, dans des conditions extrêmes, de mobiliser cette capacité pour qu'elle élabore une approche extrêmement concertée en réponse à une menace sérieuse?

Dans les circonstances, je crois que nous avons plutôt bien géré la crise. Nous avons beaucoup appris. Vous avez déjà souligné certains problèmes, mais je peux penser à des situations où tout peut se dérouler beaucoup plus rapidement et où une réaction beaucoup plus forte est nécessaire.

Dre Skowronski : Je crois que les laboratoires ont bien tenu le coup au cours de la pandémie. Nous avons demandé à des laboratoires universitaires de participer à certaines des analyses additionnelles nécessaires. À mon avis, les laboratoires ont fait un travail exceptionnel étant donné les fortes pressions qu'ils subissaient.

However, where I think we need to enhance our capacity is in the epidemiologist area, as I have said. For instance, you cannot just pull someone who has no knowledge, no experience and no expertise on influenza and expect that person to be able to do the kinds of analyses and interpretations that you need from an expert epidemiologist working on influenza all the time.

During the pandemic, there were many sections of my department for whom the pandemic made not a ripple to their workday, while those of us who were working on the immunization and influenza stayed very long hours. It was pointless to pull these other people into the workload because it would have taken more time to train them, to bring them up to speed and to make them knowledgeable. They became more of a handicap than a help.

We need to have a much-enhanced capacity. That is, we need a resource of epidemiologists who are working on these issues on a regular basis, and maybe not specifically on influenza but on respiratory pathogens that can spread quickly and can change quickly. For example, they might be working on a respiratory syncytial virus but have the required knowledge and skills particular to a fast spreading respiratory virus. I think the labs did well.

Dr. Butler-Jones: I think some measure of cross-training preparation, what is your surge capacity, a whole range of fields, scientific and otherwise, is key. Certainly, we made use of other epidemiologists. You need your specialized expertise for certain aspects, but many others can collect the data, do the analysis, et cetera. It is about building the capacity.

Back to your question of authorities, we will be reviewing this. We did have that with CIHR, namely, the fund, the network of researchers, et cetera. We were able to mobilize them quickly. Was that enough? Again, we will be looking at that. Could we have done other things differently? Es, we could have done more on the clinical studies side, yes. Some important information came forward, for example, one study showed that the N95 mask proved no better than regular respiratory masks in terms of protecting nurses. That information was very helpful.

In terms of the labs themselves, within two days of receiving the samples, our lab was able to identify that it was a new H1N1, different from anything ever seen. It was able to quickly develop the reagents and the methods so that all the provincial labs across the country were able to do their own diagnostics and it did not all have to come to the federal government. The labs and the lab networks, which have proven themselves repeatedly as effective mechanisms, worked well.

One of the things to Dr. Skowronski's point is that not everyone rushing in is actually helpful. They need to be trained. If there are capacities we need in advance, we need to have those people trained or cross-trained, as it were.

Je pense toutefois que nous devons améliorer notre capacité en épidémiologie, comme je l'ai dit. Par exemple, on ne peut pas s'attendre à ce qu'une personne sans aucune connaissance, expérience ou compétence ayant trait à l'influenza puisse procéder au même genre d'analyses et proposer des interprétations comme le ferait un spécialiste en épidémiologie qui travaille à temps plein sur l'influenza.

Au cours de la pandémie, la journée de travail des employés de bien des sections de mon ministère n'a pas bougé d'un iota, tandis que ceux qui, comme moi, s'occupaient de la vaccination et de l'influenza ont travaillé de très longues heures. Il était inutile de demander aux autres de nous aider, étant donné qu'il aurait été trop long de les former, d'actualiser leurs connaissances et de nous assurer qu'ils sont compétents. Ils ont fini par nous nuire davantage que nous aider.

Il faut améliorer notre capacité. En d'autres mots, nous avons besoin d'épidémiologistes dont le travail porte régulièrement là-dessus, peut-être pas expressément sur l'influenza, mais sur les pathogènes respiratoires pouvant se propager et évoluer rapidement. Par exemple, même s'ils étudient un virus respiratoire syncytial, ils doivent posséder les connaissances et compétences particulières qu'il faut pour les virus respiratoires à propagation rapide. Je pense que les laboratoires ont fait du bon travail.

Dr Butler-Jones : Je crois que la clé, c'est d'être prêt à offrir des formations multidisciplinaires dans toute une gamme de domaines, scientifique ou autres, et de connaître la capacité en cas de crise. Nous avons bien entendu fait appel à d'autres épidémiologistes, dont on a besoin dans certains cas. Or, bien d'autres peuvent recueillir les données, effectuer les analyses, et cetera. Il faut renforcer les capacités.

Pour ce qui est du pouvoir, nous allons nous pencher sur la question. Grâce aux Instituts de recherche en santé du Canada, nous avons accès au financement, à un réseau de chercheurs, et cetera. Nous avons pu les mobiliser rapidement. Était-ce suffisant? C'est ce que nous allons voir. Aurions-nous pu agir différemment? Bien sûr; nous aurions pu aller plus loin du côté des études cliniques. Nous avons obtenu des renseignements importants. Par exemple, une étude a démontré que les masques N95 ne protégeaient pas mieux les infirmières que les masques respiratoires ordinaires. Cette information s'est avérée très utile.

Deux jours après avoir reçu les échantillons, notre laboratoire a pu identifier le virus, une nouvelle forme de H1N1 différente de tout ce que nous connaissions. Nous avons rapidement créé les réactifs et les méthodes pour permettre à tous les laboratoires provinciaux au pays d'effectuer leur propre diagnostic sans faire appel au gouvernement fédéral. Les laboratoires et les réseaux de laboratoire, des mécanismes efficaces qui ont maintes fois fait leurs preuves, ont fait du bon travail.

Comme l'a dit la Dre Skowronski, il est plus facile de travailler lorsque tout le monde ne se précipite pas. Il faut former les gens. Si nous savons à l'avance que nous aurons besoin de certaines ressources, nous devons donc former ces employés dans une ou plusieurs disciplines.

Dr. Low: Where we did fail was not providing the resources through CIHR for researchers in Canada. At the end of the day, only \$1 million was made available. I think it was given to five centres. That is \$200,000 each. It is a spit in the bucket, and it took a long time to get it. It took into the fall when this whole thing was over. We should have the ability to come up with the resources on a dime and get them out because we have a lot of great researchers out there who are willing to work on whatever problem we have. We have to give them the resources to be able to do it.

Dr. Tamblin: On the same line, I will note that by luck, that approval for funding for a pandemic immunization grant co-funded between CIHR and the Public Health Agency of Canada came through just about the time the pandemic started. They developed a full range of activities. They moved up their agenda quickly to try to do as much as they could during the pandemic itself. Their results are just beginning to roll out. For example, four special studies were done on vaccines. One study looked at the response in Canada in Aboriginal populations and asked the whether they respond the same as non-Aboriginal populations. They looked at HIV-infected individuals and at results in adults. A series of other studies were fairly unique to Canada.

There are five aspects to that particular grant, but that was an example of the sort of thing where this type of funding can be useful. The pandemic grant project itself through CIHR is time limited and is producing so much good work that it should be supported in an ongoing basis.

Senator Braley: I do not have all the expertise that you have. Our family sat down, and the information was so confusing that you forgot who your customer was. You were dealing with all these operations. You were dealing with tests here and tests there and information coming out. The media was panicking. We were trying to decide, as a family, whether to get the vaccination. We decided not to get it because it was too confusing. Most of the people in my businesses and in my community did not either. We live in Ontario.

It seems that you forgot the customer in the communications. You did great work but we were confused. You could not convince people to be vaccinated because of that. You had great work done, but these things confused us. I am just making a statement because that is my feeling. You said that it was new. Then we heard that it was in South America for six years and that I would have protection already, as I was 69 years of age. We did not know what to do. When we had the same discussions in our employee groups at work, we had the same problems. We could not tell our employees what to do. That must come from leadership and form part of the communication plan. I am sorry, but I wanted to make those points.

Dr Low : Notre faiblesse, c'est de ne pas avoir pu fournir les ressources financières aux chercheurs canadiens par l'intermédiaire des Instituts de recherche en santé du Canada. Au bout du compte, un million de dollars seulement a été accordé. Je crois qu'on l'a réparti entre cinq centres, dont chacun a reçu 200 000 \$. Ce ne sont que des miettes, et il a fallu attendre longtemps pour les recevoir; les fonds n'ont été attribués que tard dans l'automne, une fois que tout était terminé. Nous devrions pouvoir obtenir et distribuer les ressources en criant ciseaux, parce qu'un grand nombre d'excellents chercheurs sont prêts à travailler avec nous pour résoudre n'importe quel problème. Nous devons leur fournir les ressources dont ils ont besoin.

Dre Tamblin : Pour poursuivre sur la même lancée, j'aimerais souligner que la subvention pour la vaccination contre la grippe pandémique financée conjointement par les IRSC et l'Agence de la santé publique du Canada a été approuvée par chance au tout début de la pandémie. Toute une gamme d'activités a alors été mise en place. On a essayé de faire avancer les choses rapidement pour en faire le plus possible au cours de la pandémie. On commence tout juste à connaître les résultats. Par exemple, on a mené quatre études spéciales sur les vaccins. L'une portait sur la réponse des populations autochtones au Canada, et l'on cherchait à savoir si elle était différente de celle des non-Autochtones. On a aussi étudié les résultats chez les personnes atteintes du VIH et chez les adultes. Une série d'autres études étaient assez propres au Canada.

La subvention comporte cinq aspects, mais je vous ai donné un exemple de ce à quoi ce genre de financement peut servir. Le projet de subvention des IRSC en cas de pandémie est limité dans le temps, mais il devrait être appuyé de façon continue étant donné la quantité de bon travail qui en découle.

Le sénateur Braley : Je ne possède pas votre vaste compétence. Ma famille et moi avons pris le temps de réfléchir à la vaccination. L'information était tellement difficile à suivre qu'on ne savait plus à qui elle s'adressait. Vous aviez toutes ces activités sur les bras. Des analyses étaient réalisées ici et là, d'où l'information était tirée. Les médias étaient pris de panique. En famille, nous essayions de prendre une décision. Nous avons décidé de ne pas recevoir le vaccin parce qu'il y avait trop de confusion. Dans mes entreprises et au sein de ma collectivité, la plupart des gens ont décidé de ne pas le faire non plus. Nous habitons en Ontario.

Il me semble que vous avez oublié de vous adresser au consommateur dans le cadre de vos communications. Vous avez fait du bon travail, mais nous ne nous y retrouvions plus. C'est la raison pour laquelle vous n'arriviez pas à convaincre les gens de recevoir le vaccin. Vous avez fait un excellent travail, mais c'était difficile à suivre. Je vous le dis simplement parce que c'est ainsi que je me suis senti. Vous disiez qu'il s'agissait d'un nouveau virus, mais nous avons ensuite entendu dire qu'il sévit en Amérique du Sud depuis six ans, et que j'étais déjà immunisé étant donné que j'avais 69 ans. Nous ne savions pas quoi faire. Lorsque nous en avons discuté avec nos employés au travail, les mêmes questions ont été soulevées. Nous ne pouvions pas leur dire quoi faire. C'est aux autorités de le faire dans le cadre d'un plan de communication. Je vous prie de m'excuser, mais je tenais à vous le dire.

One supplier is terrible. I would not let my company survive on one supplier; I would have a backup supplier. In fact, I have two. On my main product, I have three. One gets 50 per cent to 60 per cent, one gets 30 per cent and the other gets the rest. If you rely on one and he fails you for some reason or another, then you are in real trouble.

Dr. Butler-Jones: That is one of the challenges of the information age. That is why I would say listen to your local medical officer because they are the ones who know. All the other people on the media or the Internet did not have a clue and they make it up as they go along. That was a huge source of confusion to people. If there is a way of getting the message out, listen to your local public health officials. They are the ones who know what is going on.

Senator Braley: Try and talk directly to the public.

Dr. Butler-Jones: Absolutely. I tried to, but I do not know if people heard me. Thank you very much.

Dr. Low: It is difficult. The last point that I made in my presentation is about how we must learn how to deliver the right message.

The Chair: On that note, we will conclude this session. Thank you very much. You have us off to a good start with a lot to think about in terms of the coming hearings.

Committee members, we have another hearing tomorrow morning at 10:30 a.m., but we also do have another item on the agenda. We will excuse our witnesses and then we will go to this other budget item on the agenda.

Members of the committee, this should not take long. We have a request for budget authorization. This would take us to the Internal Economy Committee. This is not a big expenditure. We are looking at editing and revision services of about \$900. We also need some ground transportation because we have a site visit.

Senator Chaput: Is that tomorrow?

The Chair: No. Do not worry. We are not going tomorrow.

This is the budget. In November, we have a site visit to Nepean. It is the nerve centre. We need a bus to get us there. It is a grand total of \$1,550. It is the lowest budget of any committee going.

Can we get your approval to move this on?

Senator Seidman: I so move.

Senator Ogilvie: I second it.

The Chair: It is approved. We do now formally stand adjourned until 10:30 a.m. tomorrow morning. Thank you.

(The committee adjourned.)

Il est très mauvais de n'avoir qu'un fournisseur. Je ne permettrais pas que ma propre entreprise dépende d'un seul fournisseur; j'en trouverais un autre. En réalité, j'en ai deux, et même trois pour mon principal produit. Je donne 50 à 60 p. 100 des contrats au premier, 30 p. 100 au deuxième et le reste au troisième. Si on se fie à un seul fournisseur et qu'il manque à ses engagements pour une raison ou une autre, on a alors de graves problèmes.

Dr Butler-Jones : C'est l'un des défis de l'ère de l'information. Je dirais donc à la population d'écouter les médecins locaux, parce qu'eux savent vraiment ce qui se passe. Tous ceux qui parlaient dans les médias et sur le web n'en avaient aucune idée et inventaient même des choses. Cela jetait une grande confusion dans la population. Pour recevoir le bon message, il faut écouter les responsables locaux de la santé publique. Ce sont eux qui sont vraiment au courant de ce qui se passe.

Le sénateur Braley : Essayez de parler directement au public.

Dr Butler-Jones : Tout à fait. J'ai essayé de le faire, mais j'ignore si on m'a entendu. Je vous remercie beaucoup.

Dr Low : C'est difficile. Dans mon exposé, j'ai terminé en disant que nous devons apprendre comment transmettre le bon message.

Le président : Sur ce, nous allons mettre fin à la séance. Je vous remercie beaucoup. Vous nous avez donné un bon point de départ, et nous pourrions réfléchir à bien des choses pour les audiences à venir.

Chers membres, nous tiendrons une autre audience à 10 h 30 demain matin, mais il nous reste un point à l'ordre du jour. Nous allons laisser partir nos témoins, puis nous passerons au prochain point qui porte sur le budget.

Nous ne devrions pas en avoir pour longtemps. Il faut autoriser le budget pour le Comité de la régie interne. Nous n'avons pas de grosses dépenses : des services de mise en forme et de révision d'une valeur de 900 \$ environ. Nous avons aussi besoin d'un transport terrestre pour notre visite.

Le sénateur Chaput : Y allons-nous demain?

Le président : Non, ne vous inquiétez pas, nous n'y allons pas demain.

C'est ce qui fait le tour du budget. En novembre, nous irons visiter Nepean; c'est le centre névralgique. Nous avons besoin d'un autobus pour y aller. Le total s'élève à 1 550 \$. C'est le budget le moins important de tous les comités actuels.

Pouvez-vous me donner votre approbation pour que je puisse le présenter?

Le sénateur Seidman : J'en fais la proposition.

Le sénateur Ogilvie : J'appuie la proposition.

Le président : C'est approuvé. La séance est maintenant officiellement ajournée jusqu'à demain matin, 10 h 30. Merci.

(La séance est levée.)

OTTAWA, Thursday September 30, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:30 a.m. to examine Canada's pandemic preparedness.

Senator Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today we continue with our study in the preparation of a recommendation to the Minister of Health with respect to pandemic preparedness. We will deal today with the federal family in this regard, federal emergency preparedness and coordination. The people who will lead us through that are at the end of the table.

Let me introduce them to you. We will start with Public Safety Canada. Daniel Lavoie, Associate Assistant Deputy Minister, Emergency Management and National Security Branch. We will then go to the Public Health Agency of Canada, Dr. Theresa Tam, Director General, Centre for Emergency Preparedness and Response. We will hear from Health Canada next. Dr. Paul Gully, Senior Medical Advisor, is here. Last, but not least, we will hear from Paul Mayers, Associate Vice-President of Programs for the Canadian Food Inspection Agency. For purposes of any questions senators may have, he is accompanied by Catherine Airth, Associate Vice-President of Operations.

Let me ask those of you who are speaking to make your opening comments in seven minutes, please.

Daniel Lavoie, Associate Assistant Deputy Minister, Emergency Management and National Security Branch, Public Safety Canada: Thank you, Senator Eggleton.

The Chair: We used to work together in the Treasury Board.

Mr. Lavoie: I would like to thank the committee for inviting me here today as it reviews the issue of pandemic preparedness.

Public Safety Canada has and will continue to take the necessary steps within its mandate to protect the safety and security of Canadians with respect to pandemics. As defined in the Emergency Management Act, the Minister of Public Safety's role in addressing an emergency such as a pandemic influenza outbreak is to provide leadership and coordination on the whole-of-federal-government response. This mandate does not take away the responsibility of the Minister of Health or the Minister of Agriculture for overall national coordination of the public or animal health response. In fact, it supports it.

OTTAWA, le jeudi 30 septembre 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 30 pour étudier la préparation du Canada en cas de pandémie.

Le sénateur Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous allons poursuivre notre étude sur l'élaboration d'une recommandation destinée à la ministre de la Santé à l'égard de l'état de préparation du Canada en cas de pandémie. Nous allons nous intéresser à l'état de préparation et aux plans d'intervention et de coordination du gouvernement fédéral. Les personnes qui vont nous expliquer tout cela sont à l'autre bout de la table.

Permettez-moi de vous les présenter. Nous commencerons par entendre Daniel Lavoie, sous-ministre adjoint délégué, Secteur de la gestion des mesures d'urgence et de la sécurité à Sécurité publique Canada. Ensuite, nous écouterons la Dre Theresa Tam, directrice générale, du Centre des mesures et d'interventions d'urgence de l'Agence de la santé publique du Canada. Elle sera suivie par le Dr Paul Gully, conseiller médical principal de Santé Canada, qui est ici. Enfin, le dernier, mais non le moindre, à comparaître sera M. Paul Mayers, vice-président associé, Programmes, de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. M. Mayers est accompagné de Catherine Airth, vice-présidente associée, Opérations, qui répondra à toutes les questions des sénateurs.

Je vous demanderais à tous de limiter vos déclarations liminaires à sept minutes, s'il vous plaît.

Daniel Lavoie, sous-ministre adjoint délégué, Secteur de la gestion des mesures d'urgence et de la sécurité nationale, Sécurité publique Canada : Merci, sénateur Eggleton.

Le président : Nous avons travaillé ensemble au Conseil du Trésor.

M. Lavoie : J'aimerais remercier le comité de m'avoir invité aujourd'hui dans le cadre de son examen des questions relatives à l'état de préparation du gouvernement du Canada en cas de pandémie.

Sécurité publique Canada a pris les mesures nécessaires, dans le cadre de son mandat, pour protéger les Canadiens et les Canadiennes en cas de pandémie, et il continuera de le faire. Comme le prévoit la Loi sur la gestion des urgences, le ministre de la Sécurité publique du Canada doit assurer le leadership et la coordination de l'intervention fédérale pangouvernementale en cas d'urgence, notamment pendant une pandémie de grippe. Ce mandat n'empiète pas sur celui de la ministre de la Santé ou du ministre de l'Agriculture à l'égard de la coordination nationale de l'intervention relative à la santé publique ou à la santé animale. En fait, il l'appuie.

Public Safety Canada exercises its role at three levels: federally, nationally and internationally. As early as 2006, the Government of Canada launched a whole-of-government strategy by establishing interdepartmental committees of deputy ministers and assistant deputy ministers on avian and pandemic influenza. It also established various supporting committees and a work plan. Public Safety Canada assumed a leadership role in managing this governance structure by establishing a secretariat, drawing additional resources from the Canadian Food Inspection Agency and the Public Health Agency.

[Translation]

During H1N1, Public Safety undertook several coordination activities at the federal level. The department coordinated the federal interdepartmental management of the crisis by chairing or supporting decision-making committees, and worked with institutions to identify their critical services. In September 2009, Public Safety asked Audit Services Canada to evaluate the pandemic annexes of the Business Continuity Plan of 78 federal institutions.

A follow-up assessment was conducted at the end of October. The department supported decision-makers and the emergency management community with daily consolidated situation reports. It also played an active role in the coordination of the federal public communications response. The department's Communications Branch provided support for a Directors General Communications Working Group on H1N1, to facilitate the sharing of information and communications products.

[English]

Nationally, the department had several important measures in place to support pandemic preparedness. These greatly facilitated our ability to respond effectively to H1N1. For example, in 2006, Public Safety Canada and the Public Health Agency of Canada launched a private sector pandemic working group, which we continue to co-chair together. Members are drawn from Canada's 10 critical infrastructure sectors. Its purpose is to ensure a consistent approach to pandemic influenza planning and preparedness.

During the second wave of the pandemic in the fall of 2009, Public Safety Canada worked with federal departments and agencies that are responsible for critical infrastructure sectors to produce daily situation reports on pandemic impacts. Thankfully, there were none, but the important point is that we had the processes in place to monitor and report on this.

The federal-provincial-territorial table of senior officials responsible for emergency management, what we call SOREM, collaborates on a range of emergency management initiatives. During H1N1, Public Safety Canada organized and chaired

Sécurité publique Canada exerce son rôle à trois niveaux : fédéral, national et international. Dès 2006, le gouvernement du Canada a lancé sa stratégie pangouvernementale en créant des comités interministériels de sous-ministres et de sous-ministres adjoints sur la planification en cas de grippe aviaire et de pandémie d'influenza. Il a également mis sur pied divers comités de soutien et défini un plan de travail. Sécurité publique Canada joue un rôle de premier plan dans la gestion de cette structure de gouvernance, puisqu'il a créé un secrétariat qui regroupe des employés de l'Agence canadienne d'inspection des aliments et de l'Agence de santé publique du Canada.

[Français]

Pendant l'épidémie de grippe H1N1, Sécurité publique Canada a exercé plusieurs activités de coordination à l'échelle fédérale. Le ministère a coordonné la gestion interministérielle de la crise en présidant ou en appuyant divers comités décideurs. Il a aussi travaillé avec les institutions pour déterminer les services essentiels qu'elles offraient. En septembre 2009, Sécurité publique Canada a demandé à Conseil et Vérification Canada d'évaluer les annexes relatives aux pandémies du plan de continuité des activités de 78 organisations fédérales.

Une évaluation de suivi a été réalisée à la fin octobre. Le ministère a soutenu les décideurs et le milieu de la gestion des urgences en diffusant chaque jour des rapports de situation consolidés à travers le centre des opérations du gouvernement. Il a joué un rôle actif dans la coordination des communications publiques fédérales. La direction générale des communications du ministère a fourni un appui à un groupe de travail de directeurs généraux sur la grippe H1N1, pour faciliter la diffusion de l'information et des produits de communication.

[Traduction]

À l'échelle nationale, le ministère a instauré plusieurs mesures d'envergure pour contribuer à la préparation en cas de pandémie. Ces mesures ont grandement facilité notre capacité d'intervenir de façon efficace lors de la pandémie de grippe H1N1. Par exemple, en 2006, Sécurité publique Canada, en collaboration avec l'Agence de la santé publique du Canada, a mis sur pied le Groupe de travail du secteur privé sur la pandémie, qu'il copréside toujours. Les membres de ce groupe viennent de 10 secteurs d'infrastructures essentielles. Le groupe de travail vise à assurer une approche cohérente en matière de planification et de préparation en cas de pandémie de grippe.

Pendant la deuxième vague de la pandémie, à l'automne 2009, Sécurité publique Canada a collaboré avec les ministères et organismes fédéraux responsables des secteurs d'infrastructures essentielles dans le but de produire des rapports quotidiens sur l'incidence de la pandémie. Heureusement, on n'a noté aucune incidence importante, mais il faut surtout retenir que nous avions des processus en place pour surveiller l'évolution de la situation et faire rapport sur la question.

Le groupe fédéral-provincial-territorial des cadres supérieurs responsable de la gestion des urgences, que nous appelons aussi le CSRGU, collabore à divers projets de gestion des urgences. Pendant la pandémie de grippe H1N1, Sécurité publique Canada a

regular teleconferences of SOREM to exchange information with the provinces. Internationally, Public Safety Canada also laid the groundwork for effective pandemic preparedness.

Since 2007, Public Safety Canada has served as the Canadian federal lead for the coordinating body of the North American Plan for Avian and Pandemic Influenza. The plan was designed to be flexible in that the processes and procedures that it established worked for either an avian or a pandemic influenza. The plan also considers measures to take depending on whether the virus originates inside or outside North America, but even if the plan is sound, it can still be strengthened as a result of H1N1. We are now tackling this with our partners.

[Translation]

More generally, when reflecting on the H1N1 experience, there are areas that the Government of Canada can improve upon. For example, consistent and timely release of information to employees, the public, and the private sector proved to be a challenge. We will be reviewing our procedures to determine what steps could be taken to improve this challenging issue. Also, some federal departments and agencies implemented their pandemic plans during the H1N1 event, even though they had not been tested.

We encourage federal departments and agencies to look at opportunities to validate their plans in future exercises. These examples underscore the level of attention paid to pandemic preparedness in the federal government and the high degree of commitment to providing ongoing operations and delivering critical services to Canadians.

Thank you. I would be pleased to answer your questions.

[English]

The Chair: Next, we go to Dr. Tam from the Public Health Agency.

Dr. Theresa Tam, Director General, Centre for Emergency Preparedness and Response, Public Health Agency of Canada: Good morning, members of the committee. Thank you for the invitation and for this opportunity to participate in this study.

During the H1N1 response, I was the emergency manager who was sitting inside our state-of-the-art Emergency Operations Centre helping to coordinate all the various teams responsible for the federal public health response. The teams were drawn from both Health Canada and the Public Health Agency. We function

organisé et présidé régulièrement les téléconférences de ces cadres supérieurs afin d'échanger de l'information avec les provinces. À l'échelle internationale, Sécurité publique Canada a également jeté les bases d'une préparation efficace en cas de pandémie.

Depuis 2007, le ministère agit comme responsable fédéral canadien de l'organe de coordination du Plan nord-américain contre l'influenza aviaire et la pandémie de grippe. Ce plan a été conçu de manière à être flexible puisque les processus et les marches à suivre qu'il prévoit s'appliquent autant à l'influenza aviaire qu'à la pandémie de grippe. Le plan tient également compte des mesures à prendre selon que le virus arrivait de l'extérieur ou venait de l'intérieur de l'Amérique du Nord. Mais même si le plan est judicieux, il peut toujours être amélioré grâce à l'expérience acquise lors de la grippe H1N1 — ce à quoi nous travaillons avec nos partenaires.

[Français]

De façon générale, d'après l'expérience vécue pendant la crise H1N1, il est évident que le gouvernement du Canada doit apporter certaines améliorations. Par exemple, nous avons de la difficulté à assurer une diffusion uniforme et rapide de l'information aux employés du gouvernement fédéral, au public, ainsi qu'au secteur privé. Nous examinerons nos procédures et déterminerons quelles mesures doivent être prises pour pallier ces problèmes. De plus, certains organismes et ministères fédéraux ont mis en œuvre leur plan de lutte contre la pandémie d'influenza pendant la grippe H1N1 même s'ils n'avaient pas été testés auparavant.

Nous encourageons donc les ministères et organismes à profiter des occasions qui s'offrent à eux pour valider leur plan au moyen d'exercices. Ces exemples montrent l'attention accordée par le gouvernement fédéral à la préparation en cas de pandémie et le haut niveau d'engagement nécessaire pour assurer la continuité des opérations et la prestation de services essentiels aux Canadiens et Canadiennes.

Je vous remercie. Je répondrai maintenant à vos questions avec plaisir.

[Traduction]

Le président : Nous allons laisser maintenant la parole à la Dre Tam, de l'Agence de la santé publique du Canada.

Dre Theresa Tam, directrice générale, Centre de mesures et d'interventions d'urgence, Agence de la santé publique du Canada : Bonjour, mesdames et messieurs les membres du comité. Merci pour l'invitation et pour l'occasion que vous me donnez de participer à cette étude.

Pendant la pandémie de grippe H1N1, j'étais la gestionnaire responsable des urgences, au cœur de notre Centre des opérations d'urgence à la fine pointe de la technologie, pour aider à coordonner les différentes équipes chargées de l'application de la stratégie fédérale en matière de santé publique. Les équipes

together as the Health Portfolio. I believe we offered an opportunity for members to visit the EOC if the opportunity arises. We have multiple teams in different streams and colours, which I conducted during the response.

As my colleague Mr. Lavoie has indicated, Public Safety Canada is the overall lead for coordinating the whole-of-federal-government response to emergencies, while the health portfolio is focused on imagining events that might affect the health and well-being of Canadians.

Public health in Canada is a shared responsibility amongst local, provincial, territorial and federal governments. While most domestic outbreaks are managed locally, the Public Health Agency takes on a leadership role in coordinating our collective response to outbreaks that involve more than one province or territory, and we are involved whenever there is potential for spread of a disease into or out of Canada.

An influenza pandemic is a very good example of an outbreak that involves more than one jurisdiction and spreads internationally. During H1N1, we did take a leadership role in work on disease surveillance, antiviral and vaccine programs, infection prevention measures, collection of clinical care guidelines and public health communication, as well as in research and laboratory testing.

Outbreak response and emergency management are similar in that they use a bottom-up approach, meaning that local authorities prepare and respond to emergencies using their own resources and systems. When the local capacity is exceeded, provinces and territories, as well as the federal government, might become involved. Due to a significant investment by the Government of Canada and pandemic planning that occurred for many years prior to the outbreak of H1N1, the Health Portfolio was prepared to respond to this latest pandemic.

The 2006 Canadian Pandemic Influenza Plan for the Health Sector was the basis of our Canadian response. While this plan provided a pan-Canadian framework for preparedness and response, every jurisdiction has to develop their own plans and response structures.

For Health Canada and the Public Health Agency, we have a Health Portfolio Emergency Response Plan that operationalizes our joint response to any emergency. During H1N1, this plan was used to define our response structure and procedures for our staff.

étaient composées de représentants de Santé Canada et de l'Agence de la santé publique. Ensemble, nous formons le portefeuille de la Santé. Je crois que nous avons invité les membres du comité à venir visiter le Centre des opérations d'urgence dès que l'occasion se présentera. Nous avons de multiples équipes, dans toutes sortes de domaines, que j'ai dirigées pendant l'intervention.

Comme l'a dit mon collègue, M. Lavoie, Sécurité publique Canada est le principal responsable de la coordination de l'intervention du gouvernement fédéral en cas d'urgence, alors que le portefeuille de la Santé est chargé de gérer les situations susceptibles de nuire à la santé et au bien-être des Canadiens.

Au Canada, la santé publique est une responsabilité partagée entre les administrations locales, les gouvernements provinciaux et territoriaux et le gouvernement fédéral, selon le cas. Bien que la majorité des éclosons au pays soient gérées par les autorités locales, l'Agence de la santé publique joue un rôle de chef de file en assurant la coordination d'une réponse collective aux éclosons qui touchent plus d'une province ou d'un territoire. Elle intervient également lorsqu'il y a un risque de propagation au pays ou au-delà de nos frontières.

Une pandémie de grippe est un très bon exemple d'éclosion de maladie qui touche plus d'une province ou d'un territoire et peut se propager à l'échelle internationale. Durant la pandémie de grippe H1N1, nous avons pris la direction des opérations pour ce qui est de la surveillance de la maladie, des programmes de vaccination et d'antiviraux, des mesures de prévention de l'infection, des directives cliniques et de la communication en matière de santé publique, ainsi que du travail de recherche et de test en laboratoire.

L'intervention en cas d'épidémie et la gestion des urgences sont semblables en ce sens que l'approche utilisée est ascendante, c'est-à-dire que les autorités locales se préparent aux urgences et interviennent, s'il y a lieu, en utilisant les ressources et les systèmes de gestion des urgences locaux. Quand une situation d'urgence surpasse la capacité locale, il se peut que les provinces et les territoires ainsi que le gouvernement fédéral soient appelés à intervenir. Grâce aux investissements importants du gouvernement du Canada et à la planification en cas de pandémie entreprise il y a de nombreuses années, le portefeuille de la Santé était prêt à intervenir lorsqu'est apparue la dernière pandémie.

Le Plan canadien de lutte contre la pandémie d'influenza dans le secteur de la santé, qui date de 2006, a servi de point de départ à l'intervention canadienne. Bien que ce plan prévoit un cadre pancanadien de préparation et d'intervention, chaque province et territoire a ses propres plans et structures d'intervention.

Pour Santé Canada et l'Agence de la santé publique du Canada, le Plan d'intervention d'urgence du portefeuille de la Santé permet d'appliquer concrètement notre réponse commune à toute situation d'urgence. Durant l'épisode de grippe H1N1, ce plan était utilisé pour établir la structure d'intervention en cas d'urgence ainsi que les directives de fonctionnement à l'intention du personnel.

Our plans, including the Canadian Pandemic Influenza Plan for the Health Sector, our Health Portfolio Emergency Response Plan and the North American Plan for Avian and Pandemic Influenza, were tested through a number of exercises prior to the H1N1 outbreak.

The Public Health Agency also manages and maintains a state-of-the-art Emergency Operations Centre on behalf of the Health Portfolio. This serves as the hub to coordinate our response to significant events. Our operations centre was rapidly activated in the earliest days of the virus being detected in recognition that such a virus would have a national and international scope.

Our agency is also responsible for maintaining a National Emergency Stockpile System, which we call the NESS. This system contains a reserve of medical resources, including hospital equipment, pharmaceuticals, including antivirals, and provides surge support to the provinces and territories when requested. Since 2004, after the agency was created, NESS has been enhancing its pandemic stockpiles.

Finally, our strong links to international, federal, provincial and territorial partners enabled us to have a successful response to this outbreak. We maintain a strong linkage to the World Health Organization as part of our commitment to the International Health Regulations. We also have international liaison officers placed in Ottawa and elsewhere in different countries who maintain our linkage to our international partners. From the earliest days, information was rapidly shared via teleconferences with our North American partners as well as our provinces and territories.

I would like to take this opportunity to speak briefly to some of the challenges that the Health Portfolio faced. Since the SARS outbreak, we have indeed enhanced our ability to gather all of the resources from across our department to respond to emergency events. We adopted an incident management system that helped coordinate our logistics, operational, planning, administrative and communication teams during the response.

In the first wave of the pandemic, we started off with an exponential tempo and escalated our response rapidly, which then morphed into a marathon rather than a 100-metre sprint. Although we were able to sustain our response this time to both waves of the pandemic, activating our operations centre so quickly and running it 24/7 at full capacity for weeks put the agency and the Health Portfolio at risk of exhausting its human resources, especially our medical and technical experts, who were limited in number.

Pandemic H1N1 tested the agency's ability to respond to a pan-Canadian and international public health event. After close to a year of activation of the EOC, the agency is now one of the

Ces plans sont le Plan canadien de lutte contre la pandémie d'influenza dans le secteur de la santé, le Plan d'intervention d'urgence du portefeuille de la Santé et le Plan nord-américain contre l'influenza aviaire et la pandémie d'influenza; ils ont été mis à l'essai dans le cadre d'un certain nombre d'exercices avant l'éclosion de la grippe H1N1.

L'Agence de la santé publique du Canada assure la gestion et le maintien d'un Centre des opérations d'urgence à la fine pointe de la technologie pour le compte du portefeuille de la Santé. Ce centre sert de plaque tournante pour la coordination des interventions en cas de problèmes de santé publique graves. Le Centre des opérations d'urgence s'est mis au travail dans les premiers jours qui ont suivi la détection du virus, puisqu'on avait reconnu la portée nationale et internationale d'une pandémie potentielle.

L'Agence de la santé publique du Canada est aussi responsable du contrôle et du maintien du Système de la réserve nationale d'urgence que l'on appelle aussi SRNU. Ce système est une réserve de ressources médicales, comme du matériel hospitalier et des produits pharmaceutiques, notamment des antiviraux, qui peut être mise à la disposition des provinces et des territoires en cas de crise. Depuis 2004, soit après la création de l'agence, le SRNU accroît sa réserve devant servir en cas de pandémie.

Enfin, les solides relations que nous avons établies avec les partenaires internationaux, fédéraux, provinciaux et territoriaux nous ont permis d'intervenir avec succès lors de la dernière pandémie. Nous sommes en liaison étroite avec l'Organisation mondiale de la santé, puisque le Canada a adhéré au Règlement sanitaire international. Nous avons également des agents de liaison internationaux établis à Ottawa et dans différents pays, qui sont chargés d'assurer la liaison avec nos partenaires étrangers. Dès les premiers jours de l'intervention, l'échange d'information était facilité par des téléconférences avec nos partenaires nord-américains ainsi qu'avec tous nos partenaires provinciaux et territoriaux.

J'aimerais maintenant profiter de l'occasion qui m'est donnée pour parler brièvement de certains des défis auxquels le portefeuille de la Santé a fait face. Depuis l'éclosion de SRAS, nous avons réellement amélioré notre capacité de mobiliser toutes les ressources du ministère pour faire face aux situations d'urgence. Nous avons adopté un système de gestion des incidents qui nous a aidés à assurer la coordination entre nos équipes logistiques, opérationnelles, administratives et celles chargées de la planification durant l'intervention.

Lors de la première vague de pandémie, nous sommes entrés en action à la vitesse de l'éclair, mais le sprint du 100 mètres est ensuite devenu un marathon. Bien que le portefeuille de la Santé ait été en mesure de soutenir son action durant les deux vagues de pandémie, le déploiement aussi rapide du Centre des opérations d'urgence, qui est resté en activité jour et nuit pendant des semaines, aurait pu causer l'essoufflement des ressources humaines de l'agence et du portefeuille de la Santé, en particulier des spécialistes médicaux et techniques qui étaient en nombre limité.

La pandémie de grippe H1N1 a mis à l'épreuve la capacité de l'agence de faire face à un problème de santé publique pancanadien et international. Après environ un an d'activités du

most well-rehearsed federal departments in emergency response. We have demonstrated our ability to work together as a Health Portfolio and have strengthened our coordination with Public Safety Canada and other federal departments.

We are seizing this opportunity to build on this experience and will continue to exercise, update and test our plans and protocols. We believe that the organizations that worked together during this experience now have a much better understanding of how we respond together in the future.

The Chair: We are coming out to see the Emergency Operations Centre. We have it on our schedule, so we look forward to you giving us the tour and telling us how it works.

I will now go to Dr. Gully, Senior Medical Advisor for Health Canada.

Dr. Paul Gully, Senior Medical Advisor, Health Canada: I would like to complement the presentations of my colleagues by giving you a description of some of Health Canada's key activities in emergency preparedness and response, both before and during the pandemic of H1N1, as it relates specifically to on-reserve First Nations communities.

The First Nations and Inuit Health Branch of Health Canada did receive \$6.5 million of the Government of Canada investment over five years in order to strengthen federal public health capacity and surge capacity and to work with communities on emergency preparedness planning, training and integration with provincial health authorities. Thus, Health Canada was able to work directly with First Nations communities to provide pandemic planning support for several years prior to the H1N1 pandemic. This included development of templates for community pandemic planning and testing, as well as mass immunization.

Approximately 80 per cent of First Nations communities had an influenza pandemic plan in place before the start of the pandemic. By the end of the first wave, 96 per cent of those communities had a plan in place; by the end of the second wave, 98 per cent have plans in place and 87 per cent of those have tested the components of those plans, such as for mass immunization.

In response to the SARS outbreak in 2004, Health Canada purchased personal protective equipment in order to protect the health and safety of health care workers providing services in First Nations communities. At the onset of the H1N1 pandemic, Health Canada distributed those supplies to First Nations communities, including those that are remote and isolated, and it purchased additional equipment during 2009 to meet the estimated surge capacity needs later in the pandemic.

Centre de mesures et d'interventions d'urgence, l'agence est maintenant l'un des ministères fédéraux les mieux rodés pour intervenir en cas de crise. Le portefeuille de la Santé a démontré sa capacité de travailler de façon concertée, et nous avons renforcé notre coordination avec Sécurité publique Canada et d'autres ministères fédéraux.

Nous nous efforçons de tirer parti de cette expérience et poursuivrons les exercices ainsi que les essais des plans et des protocoles. Nous croyons que les organisations qui ont travaillé ensemble durant cette période auront une bien meilleure idée de la façon d'intervenir à l'avenir.

Le président : Nous irons visiter le Centre de mesures et d'interventions d'urgence; c'est prévu à notre agenda. Nous avons donc hâte que vous nous fassiez faire le tour des installations et que vous nous expliquiez comment cela fonctionne.

Je cède maintenant la parole au Dr Gully, conseiller médical principal à Santé Canada.

Dr Paul Gully, conseiller médical principal, Santé Canada : J'aimerais compléter les exposés de mes collègues en vous décrivant quelques-unes des principales activités de préparation aux situations d'urgence et d'intervention de Santé Canada qui ont été menées avant et pendant la pandémie de grippe H1N1, en ce qui concerne les communautés des Premières nations vivant dans les réserves.

La Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits de Santé Canada a reçu 6,5 millions de dollars sur cinq ans du gouvernement canadien pour consolider les capacités fédérales en santé publique et les capacités en période de pointe, ainsi que pour collaborer avec les communautés à des fins de préparation aux situations d'urgence, de planification, de formation et d'intégration avec les provinces et les autorités sanitaires. Santé Canada a donc été en mesure de travailler directement avec les communautés des Premières nations en contribuant à la planification de la lutte contre les pandémies plusieurs années avant l'apparition de la grippe H1N1. Ce travail a consisté notamment à élaborer et à mettre à l'essai des modèles de plans communautaires, y compris des plans de vaccination de masse.

On a estimé qu'environ 80 p. 100 des communautés des Premières nations avaient mis en place des plans d'intervention en cas de pandémie d'influenza avant le début de la pandémie. À la fin de la première vague, 96 p. 100 des communautés avaient des plans en place; à la fin de la deuxième vague, 98 p. 100 des communautés s'étaient dotées de tels plans, et 87 p. 100 avaient mis à l'essai des éléments de leurs plans, notamment les plans de vaccination de masse.

À la suite de l'épidémie de SRAS, en 2004, Santé Canada a fait l'achat d'équipement de protection individuel afin de protéger la santé et la sécurité des travailleurs de la santé qui offrent des services dans les communautés des Premières nations. Au début de la pandémie de grippe H1N1, Santé Canada a distribué cet équipement aux communautés des Premières nations, y compris les communautés éloignées et isolées; il a même acheté de l'équipement supplémentaire en 2009 pour répondre aux besoins estimatifs en cas d'aggravation de la pandémie de grippe.

Due to the outbreaks of H1N1 in Manitoba in May and June, the First Nations and Inuit Health Regions of Health Canada worked quickly with the provinces to preposition antiviral medications in remote and isolated reserves by July of last year.

Health Canada has been engaged in collaborative federal preparedness and response for a number of years and works collaboratively with provincial, regional and local entities to ensure that the considerations of First Nations are well integrated in overall planning efforts. Prior to the pandemic, Health Canada had developed a strong relationship with the Assembly of First Nations and the Public Health Agency of Canada through a three-year trilateral work plan on pandemic influenza preparedness. Together, we produced culturally appropriate posters, which were well received in communities and were reordered.

Starting in 2004, Health Canada participated in the federal-provincial-territorial pandemic influenza committee to develop Annex B for on-reserve First Nations of the Canadian Pandemic Influenza Plan for the Health Sector. This annex provides guidance to all levels of government in planning for pandemic preparedness in on-reserve First Nations communities. It was revised during 2009.

In June 2009, Indian and Northern Affairs Canada and the First Nations and Inuit Health Branch developed a joint H1N1 action plan which covers key areas such as standardized water accessibility, emergency and business continuity planning. The group also developed a communications protocol, which played a key role in the sharing of information between the two organizations and with First Nations.

Our collaborative efforts with provincial public health counterparts made a significant difference in our collective response, whether it was the completion and testing of the plans, the timely prepositioning of antivirals or the efficient rollout of vaccines for mass immunization.

Health Canada, in collaboration with the provinces and First Nations communities, achieved coverage of immunization of 64 per cent.

Health Canada will continue to assist First Nations communities in building and strengthening their plans by providing education tools, templates, workshops, teleconferences and tabletop exercises.

We will also continue to work closely with Indian and Northern Affairs to ensure that community-led pandemic plans are well integrated into the INAC-supported all-hazards emergency plans to support a cohesive and coordinated

En raison de la pandémie de H1N1, au Manitoba, au cours des mois de mai et juin, les régions de la Santé des Premières nations et des Inuits de Santé Canada ont travaillé en collaboration avec les provinces pour approvisionner en médicaments antiviraux toutes les communautés éloignées et isolées des réserves pour juillet de l'année dernière.

Santé Canada collabore depuis plusieurs années à l'élaboration de plans d'urgence et d'intervention et travaille en étroite collaboration avec les organismes provinciaux, régionaux et locaux pour s'assurer que les considérations des Premières nations font bien partie des efforts de planification globaux. Avant la pandémie, Santé Canada avait établi de solides relations avec l'Assemblée des Premières Nations et l'Agence de la santé publique du Canada par le biais d'un plan de travail triennal portant sur les activités de préparation à une pandémie d'influenza. Ensemble, nous avons produit des affiches adaptées aux différences culturelles, qui ont été bien accueillies dans les communautés puisqu'on en a commandé de nouvelles.

Dès 2004, Santé Canada a participé au comité fédéral-provincial-territorial sur la pandémie d'influenza pour élaborer l'annexe B, qui est l'annexe du Plan canadien de lutte contre la pandémie d'influenza dans le secteur de la santé pour les communautés des Premières nations vivant dans les réserves. Cette annexe fournit des orientations pratiques aux planificateurs de la lutte contre les pandémies concernant une pandémie d'influenza dans les communautés des Premières nations vivant dans les réserves. Elle a été révisée en 2009.

En juin 2009, le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien ainsi que la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits ont élaboré un plan conjoint de lutte contre la grippe H1N1, qui tient compte d'éléments clés, comme les normes sur l'accès à l'eau, la capacité en période de pointe et la planification en matière d'urgence et de continuité des opérations. De plus, ce groupe a également élaboré un protocole de communication qui a joué un rôle central dans le partage de l'information entre les deux organisations et avec les Premières nations.

Nos efforts de collaboration avec nos homologues provinciaux en santé publique ont été déterminants dans notre capacité d'intervention collective lorsqu'il s'agissait, par exemple, de terminer et de mettre à l'essai les plans d'intervention, d'assurer, en temps opportun, un approvisionnement en médicaments antiviraux et de prévoir le déploiement efficace des vaccins pour les vaccinations de masse.

Santé Canada, en collaboration avec les provinces et les communautés des Premières nations, a atteint une couverture d'immunisation de 64 p. 100.

Santé Canada continuera d'aider les communautés des Premières nations à élaborer et à consolider leurs plans d'intervention en cas de pandémie, en leur fournissant des outils de formation et des modèles, et en organisant des ateliers, des téléconférences et des exercices de simulation.

Nous continuerons également de travailler en étroite collaboration avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, afin de nous assurer que les plans d'intervention des communautés en cas de pandémie soient bien intégrés au plan

approach to planning, response and resource utilization. We will also facilitate the integration into provincial and regional health authority plans. We will work with partners and stakeholders to identify and further clarify the roles and responsibilities of all players involved regarding First Nations.

In conclusion, we will continue to build on our collective H1N1 experiences and apply them to our day-to-day public health initiatives. This was actually done in early July 2010 when a community in the Saskatchewan region suffered the consequences of a tornado. The community had adapted its pandemic plan to respond successfully to this emergency. The community's chief stated that the "extremely well-organized response," as he described it, can be attributed to that community's modified version of their pandemic plan being put in place immediately following the tornado.

As a result of H1N1, the level of preparedness on reserve has significantly increased. However, important work remains to be done to prepare First Nations communities for future pandemics and other public health emergencies. We will target the areas of improvement identified during H1N1 and are committed to helping First Nations communities prepare for any future pandemics or public health emergencies.

The Chair: We will now hear from Paul Mayers of the Canadian Food Inspection Agency.

Paul Mayers, Associate Vice-President, Programs, Canadian Food Inspection Agency: I wish to thank the committee for inviting the Canadian Food Inspection Agency to present an overview its work.

With regard to pandemic preparedness, the CFIA focuses its work on preventing, preparing for and responding to federally controlled diseases which threaten animal as well as human populations.

[Translation]

In 2007, the CFIA joined the Public Health Agency of Canada, Health Canada and Public Safety in planning for avian and pandemic influenza. The agency provided, and continues to provide, expertise on animal disease prevention, detection and control.

With its counterparts in the U.S. and Mexico, the CFIA contributed to the North American Plan for Avian and Pandemic Influenza (NAPAPI). The principal areas addressed in the plan were, among others, avian influenza and border monitoring and control.

d'urgence contre tous les dangers, qui sont appuyés par AINC, de façon à favoriser la cohésion et la coordination de la planification, des interventions et de l'utilisation des ressources. Nous essaierons également de faciliter l'intégration des plans des communautés dans les plans des autorités sanitaires provinciales et régionales. Nous travaillerons également avec nos partenaires ainsi que les parties intéressées afin de préciser les rôles et les responsabilités de tous les intervenants concernés par les Premières nations.

En conclusion, nous poursuivrons sur la lancée de nos expériences collectives liées à la pandémie de grippe H1N1 et nous les mettrons en application dans le cadre de nos initiatives courantes de santé publique. C'est ce qui a été fait au début de juillet 2010, quand une communauté de la Saskatchewan a été frappée par une tornade. La communauté a adapté son plan de lutte contre les pandémies et a pu bien réagir à cette situation d'urgence. Selon le chef de la communauté, les mesures prises ont été extrêmement bien organisées parce qu'immédiatement après la tornade, la communauté a mis en place une version modifiée de son plan de lutte contre les pandémies.

À la suite de la pandémie de grippe H1N1, le niveau de préparation des communautés vivant dans les réserves s'est considérablement amélioré. Il reste, toutefois, un travail important à faire pour préparer les communautés des Premières nations à toute pandémie future ou à toute autre situation d'urgence en santé publique. Nous ciblerons les points qui doivent être améliorés selon les leçons que nous avons retenues durant la pandémie de grippe H1N1, et nous sommes déterminés à aider les communautés des Premières nations à se préparer à toute pandémie éventuelle ou à toute situation d'urgence en santé publique.

Le président : Nous allons entendre maintenant M. Paul Mayers, de l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Paul Mayers, vice-président associé, Programmes, Agence canadienne d'inspection des aliments : Je tiens à remercier le comité d'avoir invité l'Agence canadienne d'inspection des aliments à présenter un aperçu de son travail.

Pour ce qui est de l'état de préparation face à une pandémie, l'Agence canadienne d'inspection des aliments, ou ACIA, oriente ses activités sur la prévention, la préparation et l'intervention lors de flambées de maladies à déclaration obligatoire qui menacent les populations animales et représentent un risque pour la santé humaine.

[Français]

En 2007, l'ACIA s'est jointe à l'Agence de la santé publique du Canada, à Santé Canada et à Sécurité publique Canada pour préparer des plans de lutte contre l'influenza aviaire et l'influenza pandémique. L'agence fournit toujours une expertise en matière de prévention, de détection et de lutte contre celle-ci.

Avec nos homologues des États-Unis et du Mexique, l'ACIA a contribué à la préparation du plan nord-américain contre l'influenza aviaire et la pandémie d'influenza. Le plan régit les activités se rapportant, notamment au contrôle de l'influenza aviaire, à la surveillance et au contrôle des frontières.

The CFIA's focus was primarily on avian influenza as the more likely source and risk for pandemic influenza. This concern drove the development of significant CFIA programs, policies and scientific research.

However, the emergence of H1N1 and the identification of infected swine required further adjustment to existing plans.

[English]

In adjusting to H1N1, the CFIA developed an H1N1 policy in collaboration with international and domestic animal health, public health and industry stakeholders, and has entered into a memorandum of understanding with agriculture officials in Mexico and the United States that provides direction on effective disease notification and appropriate trade measures when the H1N1 virus is detected in swine herds.

Looking forward, public and animal health officials from multiple levels of government in Canada continue preparing with a document entitled, "Human Health Issues Related to Influenza in Swine in Canada," which addresses issues such as public health management strategies, infection control, vaccination and preventing virus re-assortment. The CFIA's measures in this regard fall within four broad areas: prevention and early warning, preparedness, communications, and response.

With regard to the first measure, prevention and early warning, our activities centre on animal surveillance, bio-security and import controls.

Our second measure is preparedness. Extensive emergency response plans and protocols have been developed to address a variety of scenarios. These plans are coordinated with our provincial and territorial partners, and include joint foreign animal disease emergency support agreements.

On the third measure of communications, the agency devotes considerable effort to ensure that the most reliable and recent information is available to decision makers, stakeholders and Canadians.

[Translation]

Our final measure is response. The plans that I mentioned earlier aim to achieve the following goals: quickly detecting newly infected livestock, halting the spread of the disease through movement controls, and rapidly destroying infected livestock.

During actual A1 and H1N1 diseases outbreaks here in Canada, the CFIA has provided rapid and effective protection to safeguard Canada's food supply and economy.

L'agence a surtout concentré ses efforts sur l'influenza aviaire, étant donné que celle-ci est la source la plus probable d'une pandémie d'influenza. Elle est ainsi venue à élaborer d'importants programmes politiques et activités de recherche scientifique.

Toutefois, avec l'apparition du virus H1N1 et avec la nécessité de déceler les porcs infectés, il a fallu modifier davantage les plans existants.

[Traduction]

Afin de faire les ajustements qui s'imposaient avec l'apparition de l'influenza H1N1, l'ACIA a élaboré une politique de lutte contre la maladie, en collaboration avec des organismes canadiens et étrangers spécialisés en santé animale, des organismes de santé publique et des intervenants de l'industrie. L'agence a conclu avec les représentants de l'agriculture des États-Unis et du Mexique un protocole d'entente qui fournit un cadre pour la mise en place de systèmes efficaces de déclaration des maladies et de mesures commerciales, lorsque le virus H1N1 a été détecté dans un cheptel porcin.

Par ailleurs, les responsables de la santé publique et de la santé animale de diverses administrations publiques du pays préparent actuellement un document intitulé « Problèmes de santé publique liés à la grippe chez le porc au Canada ». Ce document porte entre autres sur la santé publique, les stratégies de gestion, le contrôle de l'infection, la vaccination et la prévention du réassortiment du virus. L'ACIA a pris à cet égard des mesures dans quatre grands domaines, à savoir : la prévention et la détection précoce, la préparation, les communications et l'intervention.

Pour ce qui est de la première mesure, la prévention et la détection précoce, les activités de l'agence se rapportent principalement à la surveillance des animaux, à la biosécurité et aux contrôles des importations.

La deuxième mesure est la préparation. On a mis en place des plans et des protocoles détaillés d'intervention en cas d'urgence afin qu'il soit possible d'intervenir adéquatement dans diverses situations. Ces plans sont coordonnés avec ceux de nos partenaires provinciaux et territoriaux, et ils sont exécutés grâce à des accords collectifs de soutien d'urgence en cas de maladie animale exotique.

Pour la troisième mesure, les communications, l'agence déploie des efforts considérables pour que les décideurs, les intervenants et la population en général puissent avoir accès à l'information la plus fiable et la plus récente.

[Français]

La dernière mesure est l'intervention. L'exécution des plans, dont j'ai parlé plus tôt, permet d'atteindre les buts suivants : la détection rapide des animaux d'élevage nouvellement infectés, l'arrêt de la propagation de la maladie grâce au contrôle des déplacements et l'abattage rapide des animaux infectés.

Durant les périodes de flambées d'influenza aviaire et de grippe H1N1 qu'a connu le Canada, l'ACIA a fourni de façon rapide et efficace une protection qui a permis de préserver le système alimentaire et l'économie.

[English]

We constantly monitor the international situation and work closely with our trading partners. We also continue to guide our efforts based on the most current internationally accepted understanding of influenza viruses. The agency uses this intelligence to ensure continued preparedness in protecting Canadians and our animal resources.

We look forward to your questions.

The Chair: I would like to welcome Senator Wallace from New Brunswick, who is here today substituting for Senator Martin. Also, Senator Dickson substituting for Senator Eaton. Thank you for joining us.

Mr. Lavoie, in your statement you talked about the need to improve the challenging issue of reviewing procedures and improving communications. In particular, you mentioned the release of information to employees in the public and the private sector as being very important. You also said that you encourage federal departments and agencies to look at opportunities to validate their plans in future exercises. That last statement seems to be a soft approach as opposed to compelling them to do that. If we maintain a soft approach, it may get shelved to the back of the line in terms of receiving the important attention it deserves.

With respect to H1N1, we had a mild pandemic, but what if it gets more severe? What if it becomes a moderate or severe pandemic? A soft approach does not sound like enough.

Perhaps you could comment on that, as well as this whole question of communications. I think we will spend a lot of time on communications with the public because we found that many people came to the conclusion that it was not necessary to get the vaccination. In fact, they were getting mixed messages; they were reading the negative information in the press. We could not seem to get the message out strong enough, and there were even suggestions that the federal and provincial messages were not coordinated well enough. Communications will be a big issue for us to deal with going forward.

Given your comments, you said it does need a review and you spoke about encouraging federal departments. Can you comment further?

Mr. Lavoie: Absolutely.

During the response phase, when we had the first phase in the spring, over the summer, right away, Public Safety Canada designed an exercise that we made available to departments and agencies. My deputy minister wrote to them and told them that they needed to exercise their pandemic plan based on this information.

[Traduction]

L'agence surveille en permanence la situation internationale et travaille en étroite collaboration avec ses partenaires commerciaux. Elle exerce toujours ses activités en tenant compte des données probantes les plus récemment acceptées à l'échelle internationale en ce qui a trait à l'étude des virus de l'influenza. L'agence utilise cette information afin que sa préparation en cas d'urgence soit la plus efficace possible pour la sauvegarde de la santé des Canadiens et pour la protection des ressources animales.

Nous avons hâte de répondre à vos questions.

Le président : J'aimerais souhaiter la bienvenue au sénateur Wallace, du Nouveau-Brunswick, qui remplace le sénateur Martin aujourd'hui. Je souhaite également la bienvenue au sénateur Dickson, qui remplace le sénateur Eaton. Merci de vous joindre à nous.

Monsieur Lavoie, dans votre déclaration préliminaire, vous avez parlé du besoin d'améliorer les procédures et la communication. Vous avez dit en particulier qu'il est très important d'assurer la diffusion de l'information aux employés des secteurs public et privé. Vous avez dit également que vous encouragez les ministères et organismes fédéraux à profiter des occasions qui s'offrent à eux de valider leurs plans au moyen d'exercices. Cette dernière observation semble révéler une approche douce; vous ne dites pas qu'ils ont l'obligation de le faire. Si l'on conserve une approche douce, la question risque d'être reléguée au dernier rang et de ne pas recevoir toute l'attention qu'elle mérite.

Nous avons fait face à une pandémie de H1N1 légère, mais que se passerait-il si elle devait s'aggraver? Que se passerait-il si nous devions faire face à une pandémie modérée ou grave? Il semble qu'une approche douce ne suffirait pas.

Vous pourriez peut-être nous dire ce que vous en pensez, et aborder la question de la communication. Je crois que nous consacrerons beaucoup de temps à parler de la communication avec le public, car nous avons constaté que bien des gens en sont venus à la conclusion qu'il n'était pas nécessaire de se faire vacciner. En fait, ils recevaient des messages contradictoires; ils lisaient les renseignements négatifs dans la presse. Il semble que nous ne pouvions pas transmettre efficacement le message, et on a même fait valoir que les messages du fédéral et des provinces n'étaient pas assez bien coordonnés. À mesure que nous avancerons, la question de la communication sera pour nous importante.

Dans votre déclaration préliminaire, vous avez dit qu'un examen est nécessaire et vous avez parlé d'encourager les ministères fédéraux. Pourriez-vous en dire un peu plus à ce sujet?

M. Lavoie : Absolument.

Durant la phase d'intervention qui a eu lieu au cours de l'été, alors qu'il y avait eu la première phase au printemps, Sécurité publique Canada a immédiatement conçu un plan qu'il a mis à la disposition des ministères et organismes. Mon sous-ministre leur a écrit pour leur dire qu'ils devaient essayer leur plan de lutte en cas de pandémie en se basant sur ces renseignements.

We followed up and did a first assessment in August and found that approximately 70 per cent of the departments were complying with the exercise and the rest of the standards they needed to have in their business continuity planning. We did another round, and by the middle of the second phase, about 90 per cent of them were complying and had done an exercise.

Now we are going back to them with a much clearer set of guidelines about how they need to plan for emergency management. The Emergency Management Act tells them that they must identify the risks, plan, exercise and adjust.

You may remember that the Auditor General did an audit of our activities last fall. One of her comments was that we need to have — she did not say that — a little bit of a stick, and we will assess the level of preparedness of departments. We will start in 2011 with the departments that we consider have a key role in supporting the continuity of government and those that we figure have an emergency support function. We are talking about the Department of Industry, the Health Portfolio, Transport Canada, the RCMP, those kinds of organizations. We want to ensure that they meet the exercise requirement, the planning, the actual evaluation of their plan, and we will then expand that to other groups.

The Chair: You said 70 per cent have responded. What about the other 30 per cent?

Mr. Lavoie: No, 70 per cent were in compliance, and by the middle of the second phase, over 90 per cent were in compliance.

The Chair: It sounds like you are compelling them to do this as opposed to the softer words you used here. That is good to know.

Let me ask a question of the Public Health Agency, and the question will be similar to one I will ask of the Canadian Food Inspection Agency.

Dr. Tam, you said that the Emergency Operations Centre was activated quickly and was up and running 24/7 but that this put the agency at the risk of exhausting its human resources. That was a mild pandemic. Do you have the resources now to deal with not only a repeat of the H1N1 scenario but something more severe? Do you have the resources that you need?

I ask the same of the Canadian Food Inspection Agency. You tell us about all the expertise you have here, but do you have enough of it? When we went through the listeriosis controversy, there were many questions about whether you had the resources to deal with it.

I would ask Dr. Tam to respond to the issue of resources and then Mr. Mayers.

Nous avons donné suite à cette demande, en faisant une première évaluation en août. Nous avons découvert qu'environ 70 p. 100 des ministères s'étaient conformés au plan et au reste des normes dont ils avaient besoin pour continuer à planifier leurs activités. Nous avons fait une autre évaluation, et au milieu de la seconde phase, environ 90 p. 100 des ministères s'étaient conformés et avaient mis un plan en place.

Maintenant, lorsque nous communiquons de nouveau avec eux, ils ont des lignes directrices plus claires sur la façon dont ils doivent planifier la gestion des situations d'urgence. En vertu de la Loi sur la gestion des urgences, ils doivent établir les risques, planifier, agir et s'ajuster.

Vous vous souviendrez peut-être que l'automne dernier, la vérificatrice générale a fait une vérification de nos activités. Entre autres, elle a dit que nous devons faire preuve de fermeté — elle ne l'a pas dit dans ces termes — et évaluer le niveau de préparation des ministères. Nous commencerons à le faire en 2011 en évaluant tout d'abord les ministères qui ont un rôle clé à jouer dans la continuité du gouvernement, selon nous, et les organismes qui ont comme fonction de soutenir les services d'urgence. Nous parlons du ministère de l'Industrie, du portefeuille de la Santé, de Transports Canada, de la GRC, bref, de ce type d'organismes. Nous voulons nous assurer qu'ils respectent les exigences du plan, qu'ils planifient, qu'ils évaluent leur plan et, par la suite, nous ferons la même chose avec d'autres groupes.

Le président : Vous avez dit que 70 p. 100 des ministères y ont donné suite. Qu'en est-il des autres, des 30 p. 100?

M. Lavoie : Non, 70 p. 100 s'y étaient conformés, et au milieu de la seconde phase, 90 p. 100 s'y étaient conformés.

Le président : Il semble que vous les obligez à le faire, ce qui ne reflète pas la clémence dans vos propos de tout à l'heure. C'est bon à savoir.

Permettez-moi de poser une question à la représentante de l'Agence de la santé publique, et cette question sera similaire à celle que je poserai au représentant de l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Docteur Tam, vous avez dit que le Centre des opérations d'urgence a été mis en action rapidement et qu'il est resté en service jour et nuit, mais que cela aurait pu causer l'essoufflement des ressources humaines de l'agence. Il s'agissait d'une pandémie légère. Avez-vous maintenant les ressources qu'il faut pour faire face non seulement à une pandémie de H1N1 semblable à celle que nous avons vécue, mais aussi à une situation encore plus grave? Avez-vous les ressources qu'il faut?

Je pose la même question au représentant de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Vous nous avez parlé de toutes les connaissances et ressources que vous avez, mais en avez-vous assez? Durant la controverse entourant la crise de la listériose, beaucoup se sont demandé si vous aviez les ressources nécessaires pour y faire face.

Je demanderais à la Dre Tam de me répondre au sujet des ressources, et ensuite ce sera le tour de M. Mayers.

Dr. Tam: From my perspective, I have seen an enhancement since SARS. During the SARS crisis, small groups of Health Canada employees were working flat out trying to respond. During this event, with the emergency response platform — the portfolio — in place, and by adapting our management structure, we managed to pull human resources from across the multiple different branches of the agency.

This works for certain positions, mainly many supportive functions such as logistical, administrative and some of the planning and policy positions, not to forget that just briefing the machinery of government takes a huge team almost as large as the expert groups that one needs. Our Chief Public Health Officer indicated that this was the priority and that everyone would focus on it. If you are summoned to work, you come to work as part of the response and you can reprioritize other work later. This was a really good approach.

However, there are definitely certain key positions amongst leadership positions and some of the technical expertise where I feel we do need to enhance this in the future. Dr. Skowronski alluded yesterday to the fact that it takes time to train influenza epidemiologists and influenza experts. I spent about 10 years working on influenza to feel comfortable in being able to manage an event, and we need more people who have been in the field for a long enough period of time.

Many enthusiastic epidemiologists came forward to help, but training them in the middle of an outbreak is definitely a challenge. I think we met the challenge. There is no exercise as big as the one we just had. We will be able to use this event to train more people on a more continuous basis.

The Chair: This is a problem going forward. You are telling us your experiences with the H1N1 pandemic, but I am trying to look forward. Do you have the resources you need, particularly if the outbreak is more severe?

Dr. Tam: If it is more severe, we would need more resources, particularly in subject-matter expertise in some of the technical positions.

We will continue to train people to function in an emergency response organization, but I think this speaks to some of the previous recommendations from the SARS experience about building public health capacity. We have put in place many programs to build up public health capacity in Canada, but it does not happen overnight. This is what I would consider a 10-year project plan.

The Chair: Mr. Mayers, with respect to the way forward, do you have the resources you need or do you need more?

Mr. Mayers: In terms of resources in this area, because of avian influenza and our previous experiences with avian influenza since the 2004 initial outbreak, the government has invested quite significantly in terms of preparedness. As a result, the agency is

Dre Tam : Pour ma part, j'ai constaté une amélioration depuis la crise du SRAS. Durant cette crise, de petits groupes d'employés de Santé Canada ont travaillé d'arrache-pied pour tenter d'intervenir. Grâce au plan d'intervention d'urgence — du portefeuille de la Santé — et à notre structure de gestion adaptée, nous avons réussi à amener des ressources humaines de différents secteurs de l'organisme.

Cela fonctionne pour certains postes, principalement pour un grand nombre de fonctions d'appui en matière de logistique, d'administration et dans une certaine mesure, de planification et de politique; il ne faut pas oublier que pour seulement informer l'appareil gouvernemental il faut une équipe énorme, qui doit être presque aussi grande que les comités d'experts auxquels on a recours. Notre administrateur en chef de la santé publique a dit que c'était une priorité et que tout le monde axerait ses efforts en ce sens. Si l'on fait appel à une personne pour qu'elle vienne travailler, elle le fait dans le cadre de l'intervention et elle peut mettre ses priorités à jour plus tard. C'était une très bonne approche.

Toutefois, je crois que dans l'avenir, il nous faudra certainement améliorer certaines fonctions clés liées à la direction et à l'expertise technique. Hier, la Dre Skowronski a dit qu'il faut du temps pour former des épidémiologistes et des spécialistes de la grippe. Il m'a fallu 10 ans de travail dans ce domaine pour être en mesure de gérer une crise, et nous avons besoin de l'aide d'un plus grand nombre de personnes qui travaillent depuis assez longtemps dans le domaine.

Bon nombre d'épidémiologistes enthousiastes sont venus offrir leur aide, mais il est certainement difficile de les former en plein milieu d'une crise. Je crois que nous avons été à la hauteur. Il n'y a pas de meilleur exercice que celui que nous venons d'avoir. Nous serons capables de nous servir de cette expérience pour former un plus grand nombre de gens de façon plus régulière.

Le président : C'est un problème qui se poursuit dans l'avenir. Vous nous parlez de ce que vous avez vécu lors de la pandémie de H1N1, mais je tente de me tourner vers l'avenir. Avez-vous les ressources qu'il vous faut, surtout si l'épidémie est plus grave?

Dre Tam : Advenant l'éclosion d'une épidémie plus grave, nous aurons besoin d'un plus grand nombre de ressources, surtout de spécialistes dans certaines fonctions techniques.

Nous continuerons à former des gens pour qu'ils soient en mesure de travailler dans des organismes d'intervention d'urgence, mais je crois que cela illustre certaines des recommandations précédentes à propos du renforcement de la capacité en matière de santé publique issues de la crise du SRAS. Nous avons mis en place un grand nombre de programmes pour améliorer les services de santé publique au Canada, mais cela ne se fait pas du jour au lendemain. Je considère que c'est un plan de projet décennal.

Le président : Monsieur Mayers, concernant la voie à suivre, avez-vous les ressources qu'il faut, ou vous en manque-t-il?

M. Mayers : En ce qui a trait aux ressources dans ce domaine, grâce à l'expérience que nous avons acquise précédemment depuis la vague initiale de grippe aviaire en 2004, le gouvernement a investi assez largement dans la préparation. Par conséquent,

well positioned in terms of its resources. We have learned in exercises and real application in response to such outbreaks that we can move expertise and on-the-ground capacity to the areas that are responding to animal disease outbreaks in a rapid and efficient manner. In each case where we have had live exercise, if you will, dealing with real avian influenza outbreaks, we have been able to mobilize the resources necessary to control, contain and ultimately eradicate those diseases. We are satisfied that we are in a position to respond appropriately.

Senator Merchant: I will follow the same line of questioning because I would like to probe some of the realities. We heard from you this morning that you had gone through years of preparedness and that you have state-of-the-art facilities, but I would like to know why the vaccination rates were so low. I think the government had a target of about 70 per cent, and in the end we saw that around 40 per cent of the public felt the need to be vaccinated.

With respect to some of the reasons that are known to you, first was the failure to communicate the risk of the pandemic and the safety of the adjuvant. I think that has come across clearly.

Second, there was difficulty with the sequencing guidelines that gave priority to high-risk groups, but sometimes that was not followed on the ground in the different areas of the country, which confused the public.

Third, there was an inability from Ottawa to fully inform the provinces of the weekly vaccine supply, which impeded their planning.

What would you do differently if you had another chance? You mentioned that this was a mild form of the virus. You talked about the strain felt by staff in your departments. What would have happened if the outbreak had been more severe and if another public health issue had come up at the same time? There was terrible confusion. People were confused about the vaccine.

Dr. Tam: To finish the comments on capacity, I think we are rapidly building our abilities to harness capacity across our agency and the portfolio. However, I think in many other events, we can leverage the public health agencies in provincial jurisdictions, such as the BC for Disease Control and the agencies in Ontario and Quebec as well. A pandemic is more challenging because the issue is coast to coast. However, we still had panels of experts come forward to help. This was very much a provincial-territorial as well as a federal response.

We managed to deal with this pandemic situation together with preparedness for the Olympics, the Vancouver 2010 games. We had to modify our emergency response so that we managed both. At the Vancouver games, we did exercises in another room alongside our pandemic response, which was occurring in the

l'organisme est en bonne position sur le plan des ressources. Grâce à des exercices et à nos interventions lors d'épidémies réelles, nous avons appris que nous pouvons mobiliser de façon rapide et efficace des spécialistes et des compétences sur le terrain dans les secteurs qui luttent contre des éclosions de maladies animales. Chaque fois que nous avons vécu de vraies situations, si l'on veut, quand nous avons dû faire face à une vraie épidémie de grippe aviaire, nous avons été capables de mobiliser les ressources nécessaires pour contrôler, contenir et éradiquer ces maladies. Nous sommes contents de pouvoir intervenir comme il se doit.

Le sénateur Merchant : Je vais poursuivre dans la même veine, car j'aimerais examiner certains aspects. Ce matin, vous nous avez dit que vous êtes passés par des années de préparation et que vous avez des installations ultramodernes, mais j'aimerais savoir pourquoi le taux de vaccination a été si bas. Je crois que l'objectif du gouvernement était d'environ 70 p. 100, et au bout du compte, nous avons constaté qu'environ 40 p. 100 des gens ont senti le besoin de se faire vacciner.

Concernant certains motifs que vous connaissez, il y a eu premièrement le manque de communication au sujet des risques de pandémie et de la fiabilité de l'adjuvant. Je crois que c'est un constat évident.

Deuxièmement, il y a eu les problèmes quant à l'établissement d'un ordre de préséance donnant la priorité aux groupes à risque élevé; mais parfois cet ordre n'était pas suivi sur le terrain dans les différentes régions du pays, ce qui a créé une certaine confusion au sein de la population.

Troisièmement, Ottawa n'a pas été en mesure d'informer les provinces à propos de la quantité de doses de vaccin pour chaque semaine, ce qui les empêchait de planifier leur intervention.

Si vous en aviez la chance, que feriez-vous différemment? Vous avez dit que c'était une forme légère du virus. Vous avez parlé du fardeau que le personnel de vos ministères a porté. Que serait-il arrivé si l'épidémie avait été plus grave et si un autre problème de santé publique était survenu en même temps? Il y a eu beaucoup de confusion. Les gens étaient confus sur la question du vaccin.

Dre Tam : Je veux dire une dernière chose au sujet de la capacité. Je crois que nous améliorons rapidement nos capacités partout à l'agence et dans le portefeuille. Cependant, je crois que dans bien d'autres situations, nous pouvons tirer parti des organismes de santé publique provinciaux, comme le BC Center for Disease Control et les organismes de l'Ontario et du Québec également. Une pandémie comporte plus de problèmes, car elle s'étend d'un océan à l'autre. Toutefois, nous avions encore des groupes de spécialistes qui nous venaient en aide. L'intervention est venue tant des provinces et des territoires que du fédéral.

Nous avons réussi à faire face à la pandémie tout en nous préparant pour les Jeux olympiques de Vancouver. Nous avons dû modifier nos interventions d'urgence pour pouvoir gérer les deux situations. Aux Jeux de Vancouver, nous avons fait des exercices dans une autre salle tout en luttant contre la pandémie.

main theatre. We were able to, in real life, manage two simultaneous events. We even thought, "What if another event were to occur?" I think we are increasingly able to manage a situation such as that.

With respect to communication, I do not want to underestimate the amount of preparedness that was done ahead of time from all levels of government. We did have communication networks in place, an annex in our plan that was tested ahead of time.

Our federal-provincial-territorial communication leads participated in teleconferences every day. Their aim was to inform the public and to provide clear and harmonized messages. They tried very hard to do that. They agreed on key messages. Again, the communication environment is very complex in Canada, and people adapt those key messages to their local and other needs.

I would agree with some of the panel members yesterday that you can do everything you can, but in the end, it is still a complex situation.

Our FPT communication networks discussed both social marketing and our public communications in two separate subgroups every single day. That is how much effort people put into this. Still, of course, it appears there is room to actually do better next time.

I would also suggest that the details about the vaccination program would probably best be discussed in the session you have to look at the immunization program itself. In any case, the outcome is a collective, national result.

Dr. Gully: I am aware that you will specifically examine the issues relating to First Nations, but I will make two comments.

First, in terms of the mobilization of staff, leadership within the organization is extremely important. I was at WHO when the pandemic started, and one of the important factors then was the recognition of the fact that this was to be a marathon, not a sprint, and that we would look after our employees, which was extremely important for staff to know. As Dr. Tam said, this was the case in the Public Health Agency. It is a question of trying to utilize and support the staff you have, especially those experts, which I think is extremely important.

Second, as you had heard me say, the immunization rates amongst First Nations communities was higher than in the general population. In fact, some of those communities reached 80, 90 and greater than 100 per cent coverage given that some people went back to the reserve to be immunized because they thought they had greater accessibility there than where they were living in the urban centres.

However, my impression was there was a high level of immunization because of the sense of threat as a result of what happened in Northern Manitoba at the beginning, where the disease went through First Nations communities, probably for good reasons in terms of socio-economic status, high rates of

qui se déroulait sur le terrain. Dans les circonstances, nous avons été capables de gérer deux situations à la fois. Nous avons même pensé à ce que nous ferions s'il devait se produire autre chose. Je crois que nous sommes de plus en plus en mesure de gérer une situation comme celle-là.

Concernant la communication, je ne veux pas sous-estimer la qualité de la préparation de tous les paliers de gouvernement. Nous avions des réseaux de communication en place, une annexe de notre plan dont on a fait l'essai à l'avance.

Tous les jours, les gens des communications au niveau fédéral, provincial et territorial ont participé à des téléconférences. Leur but était d'informer le public et de fournir des messages clairs et cohérents. Ils se sont efforcés de le faire. Ils se sont entendus sur les messages. Encore une fois, le secteur des communications est très complexe au Canada, et les gens adaptent les messages importants à leurs besoins locaux et à d'autres types de besoins.

Je suis d'accord avec certains témoins qui ont dit hier que l'on peut faire tout ce qu'on veut, mais en fin de compte, la situation demeure complexe.

Nos réseaux de communication FTP ont soulevé, chaque jour en deux sous-groupes distincts, les questions de marketing social et de nos communications publiques. Voilà tous les efforts entrepris à ce niveau, mais bien sûr il semble qu'il soit possible de faire encore mieux la prochaine fois.

Je pense qu'il serait préférable de discuter des détails concernant le programme de vaccination durant la réunion consacrée à votre étude du programme d'immunisation. En tout cas, l'aboutissement est un résultat collectif national.

Dr Gully : Je sais que vous allez examiner tout particulièrement les questions relatives aux Premières nations, mais je ferai deux observations.

Premièrement, le leadership au sein de l'organisation est extrêmement important au plan de la mobilisation du personnel. J'étais à l'OMS quand la pandémie est apparue et, à ce moment, l'un des plus importants facteurs était la reconnaissance du fait que nous allions devoir faire un marathon, pas un sprint, et que nous devrions prendre soin de nos employés, et il est important que le personnel le sache. Comme la Dre Tam l'a dit, ce fut le cas à l'Agence de la santé publique. Il s'agit d'essayer d'utiliser le personnel et de le soutenir, particulièrement les experts, et cela est extrêmement important, à mon avis.

Deuxièmement, comme vous m'avez entendu le dire, les taux de vaccination dans les communautés des Premières nations étaient supérieurs à ceux de la population en général. En fait, certaines de ces communautés ont enregistré des taux de 80, 90 et plus de 100 p. 100 compte tenu du fait que des résidents de centres urbains sont retournés dans des réserves pensant y avoir un meilleur accès à la vaccination.

Cependant, j'ai l'impression que le taux de vaccination était élevé en raison de la menace qui pesait suite à ce qui s'était passé dans le Nord du Manitoba au commencement, quand la maladie a touché des communautés de Premières nations. C'était probablement pour des raisons liées au statut socioéconomique,

disease and other factors, and resulted in high rates of morbidity in terms of sickness and some mortality. Where that threat existed, the community responded. That threat was not in place in Southern Canada, apart from perhaps certain circumstances where individuals died and the threat then increased.

We in public health always have to deal with perceptions that are communicated in a whole variety of ways through social media. We have to contend with them. It will be a continuing challenge, but certainly if the threat had been perceived to be greater, then those immunization rates would have been much higher and we would all have had to deal with them.

Senator Callbeck: Dr. David Butler-Jones appeared before this committee yesterday. He talked about a review being done by the Public Health Agency and Health Canada, saying it is nearly complete. Have all of your agencies and departments been consulted on this? I know that certainly the Public Health Agency and Health Canada would be, but I wonder about the rest of you. Have you been consulted?

Mr. Lavoie: From the public safety perspective, we have been consulted not on the medical side but on the connection back to government, which is where we were active. At Public Safety Canada, we are also looking at our own lessons learned, which is what we call them. We are looking not only at our relationship with the Health Portfolio, but we are looking at the internal systems we have in place and the lessons learned.

Senator Callbeck: What you are doing is really separate from what Health Canada and the Public Health Agency are doing; is that right?

Mr. Lavoie: I would say it is complementary. We contribute to theirs and they will be part of ours.

Senator Callbeck: What about the Canadian Food Inspection Agency?

Catherine Airth, Associate Vice-President, Operations, Canadian Food Inspection Agency: From our perspective, we too activated a national emergency operations centre. We conduct lessons learned as part of our process, a way of continuous improvement.

The other piece we have traditionally followed in the last five or six years is that we embed a person from CFIA in the national emergency operations centre with the Public Health Agency and vice versa so that we are able to ensure we are making the connections between the two. That would extend to the lessons learned exercises in making sure that both sides are informed in terms of respective responsibilities.

Senator Callbeck: Are you part of the evaluation, then?

Ms. Airth: Yes, we would be.

Senator Callbeck: With respect to the emergency response plans, as I understand it, the Health Portfolio Emergency Response Plan is prepared by the health agency and Health Canada. Then you have the Federal Emergency Response Plan

aux taux élevés de maladies et à d'autres facteurs, qui ont fait augmenter les taux de morbidité et ont entraîné plusieurs décès. Les communautés qui ont été exposées à cette menace ont pris des mesures. Cette menace ne s'est pas manifestée au Sud du Canada, à l'exception de quelques situations où des personnes sont mortes et donc la menace s'est renforcée.

L'Agence de la santé publique doit toujours contrer les perceptions communiquées sous différentes formes par les médias sociaux. Nous devons les confronter. C'est un défi permanent, mais évidemment si l'on avait perçu une menace plus grande les taux de vaccination auraient été bien plus élevés et nous aurions tous été obligés de composer avec cette situation.

Le sénateur Callbeck : Le Dr David Butler-Jones a comparu hier devant le comité. Il a mentionné un examen qu'effectuent l'Agence de la santé publique et Santé Canada en ajoutant qu'il était presque terminé. Vos organismes et ministères ont-ils été tous consultés à ce sujet? Je sais que l'Agence de la santé publique et Santé Canada l'ont certainement été, mais qu'en est-il du reste d'entre vous. Vous a-t-on consulté?

M. Lavoie : Du point de vue de la sécurité publique, nous avons été consultés pas sur le plan médical mais au sujet des contacts avec le gouvernement, domaine dans lequel nous étions actifs. L'Agence de la santé publique du Canada tire aussi des leçons de ses expériences; nous les appelons les leçons apprises. Nous examinons non seulement nos rapports avec le ministère de la Santé, mais aussi les systèmes internes que nous avons mis en place et les leçons retenues.

Le sénateur Callbeck : Vos activités sont tout à fait distinctes de celles de Santé Canada et de l'Agence de la santé publique, n'est-ce pas?

M. Lavoie : Je dirais qu'elles sont complémentaires. Nous contribuons à leurs efforts et eux aux nôtres.

Le sénateur Callbeck : Et qu'en est-il de l'Agence canadienne d'inspection des aliments?

Catherine Airth, vice-présidente associée, Opérations, Agence canadienne d'inspection des aliments : Nous avons aussi ouvert un centre national des opérations d'urgence. Dans le cadre de notre processus, nous mettons en œuvre les leçons apprises; c'est un moyen d'amélioration permanente.

Ce que nous faisons aussi de manière traditionnelle au cours des cinq ou six dernières années, c'est d'affecter à l'Agence de la santé publique une personne de l'ACIA attachée au centre national des opérations d'urgence et nous procédons aussi à une affectation inverse afin d'assurer les rapports entre les deux. Cela fait partie des leçons apprises visant à assurer que les deux parties sachent qu'elles sont leurs responsabilités respectives.

Le sénateur Callbeck : Vous participez donc à l'évaluation?

Mme Airth : Oui.

Le sénateur Callbeck : En ce qui concerne les plans d'intervention d'urgence, si je comprends bien, le plan d'intervention d'urgence du portefeuille de la santé est préparé par l'Agence de la santé publique et Santé Canada alors que le

under the Minister of Public Safety, and both plans work side by side. Who is really in charge here? Is it the Minister of Public Safety? Is it the Minister of Health?

Mr. Lavoie: There is an integration. As the federal government over the years has dealt with various emergencies, such as H1N1, the blackout, the ice storm, returning people from Lebanon and so forth, we have learned that we need a common way of responding to emergencies so that we do not reinvent the wheel whenever something happens. We can fall back on a system that people know and have tested, with well-defined roles. That is the Federal Emergency Response Plan.

The Public Health Agency and Health Canada have worked with the provinces to develop the Canadian Pandemic Influenza Plan, and through that we connect the Federal Emergency Response Plan at the federal level. Just as Health Canada, the Public Health Agency and CFIA have their partners in the provinces, we have our emergency management partners in the provinces. That plan allows us to keep a sense of cohesion.

With respect to who is really in charge, if it is a health emergency, it is the Minister of Health. If it is an environmental disaster, it is the Minister of the Environment. Public Safety Canada comes into play if the emergency involves the provinces or if it involves many departments. We come in with a process and we assist.

Senator Callbeck: You have to be asked by the provinces to go in; is that right?

Mr. Lavoie: If we are to deploy resources in a province, yes, we have to be asked, or if the event is solely under federal jurisdiction, then we can go in. For example, a nuclear incident would require an immediate federal response, but a health emergency is a shared responsibility.

Senator Callbeck: The plan that is under the Minister of Public Safety is the Federal Emergency Response Plan, and a special committee of cabinet is under that; am I right?

Mr. Lavoie: The value of that plan is that it works no matter what. For example, during the Olympics, a group of ministers was preoccupied with the games and we were supporting that process. In the case of the return of Canadians from Haiti or Lebanon, another group of ministers might be interested, but the same process supports them.

Senator Callbeck: What about interacting with provincial counterparts?

Mr. Lavoie: Do you mean at the ministerial level or at the level of officials?

Senator Callbeck: Either.

Plan fédéral d'intervention d'urgence relève du ministre de la Sécurité publique, et les deux plans sont mis en œuvre parallèlement. Qui est vraiment responsable? Le ministre de la Sécurité publique? Le ministre de la Santé?

M. Lavoie : Les plans sont intégrés. Le gouvernement fédéral ayant été confronté au cours des ans à diverses urgences, comme celles de la grippe H1N1, la panne d'électricité, la tempête de glace, le rapatriement de personnes du Liban, et ainsi de suite, nous avons compris qu'il nous fallait un moyen de travailler ensemble pour réagir aux situations d'urgence et non pas réinventer la roue à chaque événement qui se produit. Nous pouvons recourir à un système connu, éprouvé et qui attribue des rôles bien définis. C'est cela le Plan fédéral d'intervention d'urgence.

L'Agence de la santé publique et Santé Canada ont élaboré en collaboration avec les provinces le Plan canadien de lutte contre la pandémie d'influenza auquel est relié, au niveau fédéral, le Plan fédéral d'intervention d'urgence. Tout comme Santé Canada, l'Agence de la santé publique et l'ACIA ont des partenaires dans les provinces. Nous avons des partenaires de gestion des urgences dans les provinces. Le plan nous permet de maintenir une certaine cohésion.

Qui est vraiment responsable? Dans le cas d'une urgence sanitaire, c'est le ministre de la Santé. Dans le cas d'une catastrophe environnementale, c'est le ministre de l'Environnement. Sécurité publique Canada intervient si les provinces ou plusieurs ministères sont concernés par la situation d'urgence. Nous intervenons en présentant un processus et nous offrons une assistance.

Le sénateur Callbeck : Pour intervenir, vous devez être invités par les provinces, n'est-ce pas?

M. Lavoie : Oui, pour que nous déployions des ressources dans une province, il faut qu'on nous demande d'intervenir. Nous pouvons intervenir directement si la catastrophe relève exclusivement de la compétence fédérale. Par exemple, un accident nucléaire nécessiterait une intervention immédiate du gouvernement fédéral, mais une urgence sanitaire est une responsabilité partagée.

Le sénateur Callbeck : Le Plan fédéral d'intervention d'urgence est de la responsabilité du ministre de la Sécurité publique et n'est-il pas vrai qu'un comité spécial du Cabinet tombe sous le coup de cette responsabilité?

M. Lavoie : L'intérêt de ce plan est qu'il fonctionne dans tous les cas. Par exemple, pendant les Jeux olympiques, un groupe de ministres s'inquiétait de problèmes de santé possibles, et nous avons pris la situation en main; la même procédure s'applique pour le rapatriement de ressortissants canadiens d'Haïti ou du Liban.

Le sénateur Callbeck : Et à propos de l'interaction avec les homologues provinciaux?

M. Lavoie : Au niveau ministériel ou au niveau des fonctionnaires?

Le sénateur Callbeck : À n'importe lequel des deux niveaux.

Mr. Lavoie: At the level of officials, which is my area of expertise, I have a monthly federal-provincial-territorial meeting with my counterparts. Most of the time the meetings are conducted over the phone. Since 2004, we have built the framework for emergency management in Canada, which guides how we approach emergency management. We develop common tools and we talk about collaboration. During the H1N1 pandemic, we kicked that down to the operational level. For example, in Quebec the emergency management group was a key player. The Minister of Public Safety was the lead over there because their premier had decided that.

In Alberta, when they started having problems with the vaccine distribution, they called in emergency management and gave them a major role. At the federal level, we got that community together, allowed them to share information so they could be on top of the information that was coming along.

The Chair: Did a special cabinet committee coordinate all of this during the H1N1 pandemic?

Mr. Lavoie: In the case of H1N1, I do not remember whether there was a special committee, but I believe it was under OPS. I can check, but we did report to ministers.

The Chair: We have a silo system here, so we have to see whether it is all coordinated, and that is the nature of the questions being asked.

Senator Seidman: I will continue to pursue this line of questioning because I am finding it a difficult to understand who is really in charge. There are so many levels of jurisdiction and so many different agencies that it sounds very complicated. It reminds me of the oil spill in the Gulf of Mexico, trying to figure out who was in charge and how it would all work.

I want to ask you about the Emergency Management Act and the Emergencies Act themselves because we were heading there with Senator Callbeck's questions about committees.

Some are calling for changes to the federal legislation around emergency preparedness. They say that the Emergencies Act and the Emergency Management Act do not effectively overlap. Indeed, there are all kinds of issues around getting the consent of the provinces. The municipalities are ultimately in charge.

People have called for a new agency to handle the pandemic mandate and all the resources needed to intervene at all levels of government. Could you comment on that, please?

Mr. Lavoie: Would you like me to comment on the creation of a new agency?

Senator Seidman: Could you discuss how effectively the Emergency Management Act and the Emergencies Act allow the multiple levels to coordinate things and then comment on the

M. Lavoie : Au niveau des fonctionnaires, qui est mon domaine d'expertise, je rencontre une fois par mois mes homologues fédéraux-provinciaux-territoriaux. La plupart du temps, ces réunions se font par téléphone. Depuis 2004, nous avons mis en place un cadre de travail pour la gestion des urgences au Canada qui guide notre approche de la gestion des urgences. Nous développons des outils communs et nous discutons de collaboration. Lors de la pandémie de la grippe H1N1, cela a été mis en pratique au niveau opérationnel. Par exemple, au Québec le groupe de la gestion des urgences a été un intervenant essentiel. Le ministre de la Sécurité publique a joué un rôle de premier plan ainsi que l'avait décidé le premier ministre du Québec.

Lorsque des problèmes de distribution de vaccins sont apparus en Alberta, la gestion des urgences a été contactée pour jouer un rôle important. Au niveau fédéral, nous avons établi des liens entre les diverses parties et les avons aidées à échanger des renseignements pour se tenir au courant de l'évolution de la situation.

Le président : Est-ce que tout cela a été coordonné par un comité spécial du Cabinet pendant la pandémie de la grippe H1N1?

M. Lavoie : Je ne me souviens pas s'il y avait un comité spécial pour la grippe H1N1, mais je crois qu'il relevait de la SEC, je peux vérifier, mais nous relevions des ministres.

Le président : Il existe là un cloisonnement; nous voulons savoir si tout est coordonné et c'est le sens des questions posées.

Le sénateur Seidman : Je veux m'attarder sur cette question parce qu'il m'est difficile de comprendre qui est vraiment responsable. Il y a tellement de niveaux de compétence et tellement d'organismes différents que cela paraît très compliqué. Cela me rappelle le déversement de pétrole dans le golfe du Mexique quand on essayait de déterminer qui était responsable et la façon dont tout se déroulera.

Je veux vous poser des questions portant sur la Loi sur la gestion des urgences et la Loi sur les mesures d'urgence car c'est vers ces lois que nous mènent les questions du sénateur Callbeck à propos des comités.

Certains demandent des changements de la loi fédérale concernant la planification d'urgence. Ils disent que la Loi sur les mesures d'urgence et la Loi sur la gestion des urgences ne se chevauchent pas efficacement. En fait, il y a toutes sortes de questions concernant le consentement des provinces. En fin de compte, ce sont les municipalités qui sont responsables.

Les gens réclament une nouvelle agence pour lutter contre la pandémie et pour gérer toutes les ressources nécessaires à l'intervention à tous les niveaux du gouvernement. Avez-vous quelque chose à dire à ce sujet?

M. Lavoie : Vous voulez mon avis sur la création d'une nouvelle agence?

Le sénateur Seidman : Pouvez-vous me dire dans quelle mesure la Loi sur la gestion des urgences et la Loi sur les mesures d'urgence sont efficaces pour permettre la coordination à tous les niveaux

idea of creating one agency that would coordinate everything to do with pandemic issues, giving that agency the mandate on every level of government and the resources?

Mr. Lavoie: I believe the Emergency Management Act was enacted in 2007. We have made great strides with that. It has modernized the thinking about emergency management.

Back in the mid-1990s, Treasury Board issued a list of 10 or 11 departments and said, "You are responsible for this, and you need a plan." That was the end of it.

Now, the Emergency Management Act says that the Minister of Public Safety is responsible for coordination, and if there is a void, the minister steps in until something happens.

It also says to all other ministers that they are responsible for identifying within their area of legislative mandate the threats and risks, and they must develop plans accordingly. It is clear that we still need to live with it for a few years, but ministers now know that they must be ready. For example, if they deal with natural resources and the supply of something and there is a breakdown in that supply, they must be ready to act. Public Safety Canada is there to support them. We cannot be the expert in everything.

As to the creation of an agency, that is pretty much what the government did in 2003 following the SARS outbreak. Dr. Tam was part of the team that responded to SARS. I think that was the focus when Public Safety Canada was created and the Public Health Agency was created as a separate agency. Dr. Gully was also there at the time, so I will defer to them.

Dr. Tam: Certainly from the perspective of pandemic response, the Public Health Agency has a very clear leadership role. The Minister of Health is the lead minister when it comes to health events such as this. I think that is clear.

We work under the Federal Emergency Response Plan as one of the 13 essential support functions. We know what we have to do and we have committed to doing the risk assessments, including the risk for a pandemic. We have committed to getting our plans in place. The Health Portfolio plan is really our organization's response to the requirements of the Federal Emergency Response Plan.

We do our own exercises. We link with the federal-provincial-territorial counterparts on health, and the Public Health Network Council was created to do that. The system and mechanisms are in place.

It is difficult to think of all these plans, but there are overarching plans and there are specific plans to do with departments and specific risks. We look at them as a series of nested plans.

puis me dire ce que vous pensez de la création d'une agence qui coordonnerait tout ce qui a trait à la pandémie et qui aurait les ressources et le mandat à tous les niveaux du gouvernement.

M. Lavoie : Je crois que la Loi sur la gestion des urgences a été promulguée en 2007 et elle nous a permis d'accomplir de grands progrès. Cette loi a modernisé l'idée que nous nous faisons de la gestion des urgences.

Au milieu des années 1990, le Conseil du Trésor a publié une liste de 10 ou 11 ministères en leur indiquant leurs responsabilités et en leur disant qu'ils devaient avoir un plan et les choses en sont restées là.

Aujourd'hui, la Loi sur la gestion des ressources dit que le ministre de la Sécurité publique est responsable de la coordination, et si rien ne se fait, le ministre intervient jusqu'à ce qu'il se produise quelque chose.

La loi dit aussi que tous les autres ministres sont responsables de l'identification des menaces et des risques qui entrent dans le cadre de leur mandat législatif et ils doivent élaborer des plans en conséquence. Il est évident que nous devons accepter cet état de fait pendant encore quelques années, mais les ministres savent maintenant qu'ils doivent être prêts. Par exemple, s'ils s'occupent de ressources naturelles et de l'approvisionnement d'une ressource et que cette ressource n'est plus approvisionnée, ils doivent être prêts à agir. Sécurité publique Canada est à leur disposition pour les aider, mais nous ne pouvons pas être des experts dans tous les domaines.

Quant à la création d'une agence, c'est pratiquement ce que le gouvernement a fait en 2003 après l'épidémie du SRAS. La Dre Tam faisait partie du groupe d'intervention contre le SRAS. Je pense que c'était le point de mire quand Sécurité publique Canada a été créée et que l'Agence de la santé publique a été créée séparément. Le Dr Gully était également là à cette époque, alors je leur laisse la parole.

Dre Tam : Il est évident que sur le plan de l'intervention contre la pandémie, l'Agence de la santé publique joue un rôle de premier plan. Le ministre de la Santé est le ministre concerné en premier lieu dans des cas sanitaires tels que celui-ci. J'estime que cela est clair.

Nous œuvrons dans le cadre du Plan fédéral d'intervention d'urgence en tant qu'une des 13 fonctions de soutien essentielles. Nous savons ce que nous devons faire et nous nous sommes engagés à évaluer les risques, y compris le risque d'une pandémie. Nous nous sommes engagés à mettre en œuvre nos plans. Le plan du portefeuille de la santé est vraiment la réponse de notre organisation aux exigences du Plan fédéral d'intervention d'urgence.

Nous faisons nos propres exercices. Nous communiquons avec nos homologues fédéraux-provinciaux-territoriaux dans le domaine de la santé, le Conseil du réseau de santé publique a été créé à cet effet. Le système et les mécanismes sont en place.

Il est difficile de penser à tous ces plans, mais il y a des plans d'ensemble et des plans particuliers conçus pour des ministères et des risques particuliers. Nous les considérons comme une série de plans imbriqués les uns aux autres.

Senator Seidman: To continue along this vein, the Canadian Medical Association conducted an analysis of physicians' legal duty of care and legal right to refuse to work during a pandemic. Physicians have historically believed that they have absolute autonomy with respect to the work they are engaged in and that they cannot be forced to work. Would you please comment on that?

Dr. Tam: I will reiterate that health is a provincial-territorial jurisdiction and that the licensing of physicians is a provincial responsibility. The federal role is to coordinate communication. We communicate with the CMA during a pandemic, but we do not have specific jurisdiction over physicians.

Senator Seidman: Would someone at the federal level have the authority to order physicians to work in a pandemic situation? We talk about taxing resources, and that is understandable, but again it becomes a question of jurisdiction. Who is in charge if there is a manpower issue and how would one deal with it?

Dr. Gully: Health Canada as well as the Public Health Agency do employ physicians, and Health Canada physicians actually do work in the regions and then do support communities at the local level. However, those physicians are licensed by the province in which they work and would therefore be bound by the licensing requirements of those jurisdictions. As federal civil servants, one could certainly encourage them to take that responsibility seriously, but as physicians, they would still have to make that decision. This applies to nurses as well.

However, that issue certainly did not arise during this pandemic. The physicians and the numerous nurses who work for us felt encouraged by the support they received and the provision of personal protective equipment to enable them to do their job.

The Chair: We have talked about a lot of plans. Yesterday Dr. Low quoted Dwight D. Eisenhower as saying, "In preparing for battle I've always found that plans are useless, but planning is indispensable." One may agree with that or not, but I think that one thing we need is a list of these plans. The deputy chair and I have asked our researchers if we could get a list of the plans in order to get a sense of the relationship between them and their pecking order. I think that would help us to sort things out. We are hearing a concern from people that all these plans, jurisdictions and silos that we all know exist in the federal field — not to mention in other governments — do not end up tripping over each other, particularly if we get into something more severe than the H1N1 pandemic.

Senator Cordy: Thank you for being a part of our study on the preparations for what will inevitably be the next pandemic, a study we were requested to undertake by the Minister of Health.

Le sénateur Seidman : Pour continuer dans ce sens, l'Association médicale canadienne a fait une analyse de l'obligation juridique des médecins de donner des soins et de leur droit légal de refuser du travail en période de pandémie. Historiquement, les médecins croient qu'ils sont entièrement maîtres de leur travail et qu'on ne peut pas les forcer à travailler. Qu'en pensez-vous?

Dre Tam : Je répèterais que la santé relève de la compétence provinciale et territoriale, or, ce sont bien les provinces qui délivrent les permis de pratique aux médecins. Le rôle du gouvernement fédéral est de coordonner la communication. Nous communiquons avec l'Association médicale canadienne en période de pandémie, mais nous n'avons pas d'autorité particulière sur les médecins.

Le sénateur Seidman : Est-ce que quelqu'un au niveau fédéral a le pouvoir d'ordonner aux médecins de travailler durant une pandémie? Nous parlons d'imposition des ressources, et c'est compréhensible, mais encore une fois cela devient une question de compétence. Qui est responsable en cas de problème de main-d'œuvre et comment s'attaquer à ce problème?

Dr Gully : Santé Canada ainsi que l'Agence de la santé publique emploient des médecins, et les médecins de Santé Canada travaillent dans les régions puis apportent un soutien aux communautés locales. Cependant, ces médecins ont des permis délivrés par les provinces dans lesquelles ils travaillent et ils sont donc tenus de respecter la réglementation professionnelle des permis de ces juridictions. En tant que fonctionnaires, on pourrait certainement les encourager à assumer sérieusement cette responsabilité, mais c'est à eux, en tant que médecins, de prendre cette décision. Cela est également valable pour les infirmiers et les infirmières.

Cependant, ce problème ne s'est pas manifesté durant la pandémie. Les médecins et les nombreux infirmiers et infirmières qui ont travaillé pour nous étaient encouragés par le soutien qu'ils recevaient et par l'équipement de protection individuelle qui leur a été remis pour leur permettre de faire leur travail.

Le président : Nous avons parlé de beaucoup de plans. Hier, le Dr Low a cité Dwight D. Eisenhower qui a dit : « En me préparant pour une bataille, j'ai toujours trouvé que les plans sont inutiles, mais que la planification est indispensable. » On peut être ou ne pas être d'accord, mais j'estime que nous avons besoin de la liste de ces plans. Le vice-président et moi-même avons demandé à nos chercheurs si nous pouvions obtenir une liste des plans afin d'avoir une idée de leur ordre de priorité et des rapports qui les lient. Cela nous aidera à faire le tri. Des gens nous ont dit qu'ils craignaient que tous ces plans, ces compétences et ces cloisonnements qui existent, nous le savons tous, au niveau fédéral — sans vouloir mentionner d'autres gouvernements —, ne finissent par se nuire mutuellement surtout si nous sommes confrontés à quelque chose de plus grave que la pandémie de la grippe H1N1.

Le sénateur Cordy : Merci de participer à notre étude sur les préparations de ce qui sera inévitablement la prochaine pandémie, une étude que le ministre de la Santé nous a demandé de faire.

I am interested in the National Emergency Stockpile System. I am not sure if the Office of Critical Infrastructure Protection and Emergency Preparedness, OCIPEP, is still around. It was established to deal with emergencies that might take place within Canada.

Do the Public Health Agency, the Department of National Defence, and Public Safety Canada have national emergency stockpiles, or is there one stockpile to which everyone contributes?

Mr. Lavoie: I will give you the short answer and then ask Dr. Tam to respond.

OCIPEP has been pulled out of the Department of National Defence and merged with the Department of Public Safety. My area of responsibility encompasses more or less what the old OCIPEP used to do, and we have no stockpile.

Senator Cordy: So there is only one national stockpile?

Dr. Tam: Yes. The National Emergency Stockpile System is managed and coordinated by the Public Health Agency of Canada and is primarily focused on providing surge capacity to the provinces and territories in the areas of health and social services. The stockpile has been around for a long time, but for pandemic purposes we have really built up surge capacity since 2004, after the agency was formed. We maintain that in order to support the provinces and territories.

In contrast, the Department of National Defence has a different mandate, which is to support Canadian Forces members. They do exist under a different system in terms of how they take care of their members under the Canada Health Act. They have a separate stockpile geared toward their membership, which is essentially comprised of young, healthy persons working in the Canadian Forces, meaning that they do not have the volume or do not have to take care of the very young or the very old. Our stockpile is much more comprehensive and larger in volume and can be mobilized across the country.

However, DND is very much part of our planning and discussions and, wherever possible, sharing of certain things is important. For example, even with the vaccine supply, there were negotiations and discussions in terms of mobilizing a vaccine. If the Canadian Forces do not use it, the provinces get it. There is constant communication regarding supplies, but DND is different.

Senator Cordy: Thank you for that.

When OCIPEP had stockpiles, they were in a number of locations across the country. Do you have just one location at headquarters in Nepean, or are there stockpiles across the regions of Canada?

Dr. Tam: The National Emergency Stockpile System has 10 federal-reserve warehouses. We also have 1,300 other sites across Canada. They are distributed by agreements with the provinces and territories and can be accessed immediately should they be needed. The sites are dispersed because when things

Ce qui m'intéresse, c'est le système de la Réserve nationale de secours. Je ne suis pas sûre si le Bureau de la protection des infrastructures essentielles de la protection civile, le BPIEPC, existe encore. Il a été créé pour faire face aux urgences qui pourraient se déclarer au Canada.

Est-ce que l'Agence de la santé publique, le ministère de la Défense nationale et Sécurité publique Canada ont des réserves nationales de secours ou bien existe-t-il une réserve à laquelle tous contribuent?

M. Lavoie : Je vais vous répondre brièvement puis je demanderai à la Dre Tam de répondre.

Le BPIEPC a été retiré du ministère de la Défense nationale pour être fusionné au ministère de la Sécurité publique. Mes responsabilités sont plus ou moins celles de l'ancien BPIEPC et nous n'avons pas de réserve.

Le sénateur Cordy : Il n'y a donc qu'une seule réserve nationale?

Dre Tam : Oui. Le Système de la réserve nationale d'urgence est géré et coordonné par l'Agence de la santé publique du Canada et vise principalement à répondre aux demandes subites des provinces et des territoires dans les secteurs de la santé et des services sociaux. La réserve existe depuis longtemps, mais en prévision d'une pandémie, nous constituons une réserve pour répondre aux demandes subites depuis 2004, après la création de l'agence. Nous la maintenons pour satisfaire les besoins des provinces et des territoires.

Par ailleurs, le ministère de la Défense nationale a un mandat différent, qui consiste à soutenir les membres des Forces canadiennes. Il suit un système différent pour ce qui est de prendre soin de ses membres en vertu de la Loi canadienne sur la santé. Il possède une réserve distincte destinée à ses membres, qui sont essentiellement de jeunes personnes en santé travaillant pour les Forces canadiennes, ce qui signifie que son stock est donc plus limité que le nôtre et que le ministère n'a pas à prendre soin des enfants ou des personnes âgées. Notre réserve est beaucoup plus large et importante et elle peut être mobilisée dans tout le pays.

Toutefois, le MDN fait partie intégrante de notre planification et de nos discussions et, dans la mesure du possible, de l'échange de certains renseignements importants. Par exemple, malgré l'approvisionnement en vaccins, des négociations et des discussions ont eu lieu pour mobiliser un vaccin. Si les Forces canadiennes ne l'utilisent pas, les provinces l'obtiennent. Il y a une communication constante au sujet des approvisionnements, mais le MDN est différent.

Le sénateur Cordy : Merci de cette observation.

Quand le BPIEPC avait des réserves, on les retrouvait à un certain nombre d'endroits partout au pays. Avez-vous seulement une administration centrale à Nepean, ou y a-t-il des réserves dans diverses régions du Canada?

Dre Tam : Le Système de la réserve nationale d'urgence compte 10 entrepôts de réserve fédérale. Nous avons 1 300 autres sites un peu partout au Canada. Les stocks sont distribués en vertu d'ententes avec les provinces et les territoires et on peut y avoir accès immédiatement, au besoin. Les sites sont dispersés car

happen locally, you need quick access. We also have the capability — even from our largest stockpile, which is located in Ottawa — to deliver what the provinces need within a 24-hour time frame.

Senator Cordy: How do you stockpile pharmaceuticals? They have a best-before date. Do you continuously give them back to pharmaceutical companies, or do you have agreements with those companies so that you have access to pharmaceuticals? Are the pharmaceuticals actually located in your stockpiles, and how do you deal with the best-before dates?

Dr. Tam: There are different strategies, depending on the medication and on the arrangements with manufacturers. In a pandemic situation, antiviral medication is a key pharmaceutical. We do stockpile that inside our warehouses. Also, there is the National Antiviral Stockpile, which is cost-shared and distributed amongst provincial-territorial warehouses.

That is a good question because we are constantly looking at new ways to manage, in the most cost-efficient manner, a rather large piece of investment. We are looking at this in multiple ways. Science is always changing. Essentially, the regulatory piece on the drugs could change based on data as well, so shelf life can change. We are constantly trying to look at how to extend the stockpile.

With certain pharmaceutical companies, including those that produce antiviral medication, there were opportunities for us to send some back and then get a fresh supply. There are different arrangements, depending on what we are talking about. Vaccines are different, though. The pandemic vaccine is maintained by the manufacturers. We do not stockpile that inside our warehouses.

Senator Cordy: It is always a challenge when you are looking at something that has a shelf life.

Dr. Gully: I am interested in your comments concerning on-reserve First Nations communities. For 80 per cent of the communities to have pandemic plans before the start of the H1N1 pandemic is excellent.

You talked about some of the things that you did within the communities, posters that were put up and those kinds of things. I was on a committee that conducted a study on seniors. We talked about how to get information to seniors on First Nations reserves because many of them often are not aware of available programs. One of the recurring issues was posters, training and forms to be filled out in the language of the people on the reserve. Is that part of your planning? Do you actually deal with the language of the people on the reserve?

Dr. Gully: Yes is the answer to that question. That does not just apply to information in terms of promoting antiviral use or immunization or personal hygiene. It applies to other programs as well. It is very much dependent on the wishes of the community.

lorsque quelque chose survient dans une localité, on doit pouvoir accéder rapidement aux réserves. Nous possédons les capacités — même à partir de notre plus importante réserve, qui est située à Ottawa — de répondre aux besoins en approvisionnements des provinces dans un délai de 24 heures.

Le sénateur Cordy : Comment stockez-vous les médicaments? Ils ont des dates de péremption. Les retournes-vous continuellement aux sociétés pharmaceutiques, ou avez-vous des ententes avec elles pour accéder à ces médicaments? Est-ce que les médicaments sont dans vos réserves, et comment gérez-vous les dates de péremption?

Dre Tam : Il existe différentes stratégies, selon le médicament et les ententes avec les fabricants. En situation de pandémie, les antiviraux sont un médicament clé. Nous les stockons dans nos entrepôts. Il y a aussi la Réserve nationale d'antiviraux, dont les frais sont partagés et les stocks sont répartis entre les entrepôts des provinces et des territoires.

C'est une bonne question car nous cherchons constamment de nouvelles méthodes pour gérer, de la manière la plus rentable possible, un investissement plutôt important. Nous examinons la question de bien des façons. La science change sans cesse. Essentiellement, la réglementation sur les médicaments pourrait changer à partir des données également, si bien que la durée de conservation peut changer. Nous essayons constamment d'examiner comment augmenter la réserve.

Certaines sociétés pharmaceutiques, y compris celles qui fabriquent des antiviraux, nous donnent l'occasion de retourner une partie des médicaments et d'en obtenir de nouveaux. Diverses ententes sont conclues, selon le sujet dont il est question. C'est toutefois différent dans le cas des vaccins. Les approvisionnements de vaccins en cas de pandémie sont gérés par les fabricants. Nous ne stockons pas ces vaccins dans nos entrepôts.

Le sénateur Cordy : C'est toujours difficile quand il s'agit d'un produit qui a une durée de conservation.

Docteur Gully, je suis intéressée par vos observations concernant les collectivités des Premières nations qui vivent dans des réserves. Le fait que 80 p. 100 des collectivités avaient des plans de lutte contre les pandémies avant le début de la pandémie du virus H1N1 est excellent.

Vous avez parlé de certaines mesures que vous avez prises dans les collectivités, d'affiches qui ont été mises en place et de ce genre de choses. Je siégeais à un comité qui a réalisé une étude sur les aînés. Nous avons discuté de la manière de communiquer ces renseignements aux aînés dans les réserves des Premières nations car bon nombre d'entre eux ne sont souvent pas au courant des programmes disponibles. On parlait souvent d'affiches, de formation et de questionnaires à remplir dans la langue des membres de la réserve. Ces démarches font-elles partie de votre planification? Vous occupez-vous de la question de la langue des gens de la réserve?

Dr Gully : Oui. La question de la langue ne s'applique pas seulement aux renseignements pour ce qui est de promouvoir l'utilisation d'antiviraux, l'immunisation ou l'hygiène personnelle. Elle s'applique à d'autres programmes également. Cela dépend

The H1N1 pandemic demonstrated that if the community felt empowered and took responsibility for responding, then the ability of that community to have a successful response was great.

I think this also applies to the situation that we are referring to here as well. If the chief and council, the director of health and the health committee are fully engaged in the issues to which you refer, then that is good for the whole community. They would identify the issues and then the First Nations and Inuit Health Branch would respond in a variety of ways.

It is complicated because of the different levels of transfer. Some communities are supported directly; for example, our nurses are in some communities. However, for many other communities, the responsibility for primary care and public health is transferred to the community. It is even more important for that community to identify those issues because then we would be responsive.

Senator Cordy: It would be great if we could have the immunization rates and the information given to the rest of Canada as it was given to the First Nations communities.

You also said that we still have a lot of work to do. What kinds of things? Where should we look for improvements?

Dr. Gully: We have all had the “lessons learned” that we referred to. Clarification of roles and responsibilities, especially at the level of the regions, continues to need to be worked on because of the complex nature of the inter-relationship between the First Nations and Inuit Health Branch, Health Canada and the First Nations communities and the provinces. We work closely together. For those communities that are remote and isolated, it is more straightforward. For the ones that are in contact by road, for example, then it becomes even more complex.

It is much more straightforward in some jurisdictions. In Alberta, for example, most of the communities are not remote and isolated. They are connected by roads. Their inter-relationship with the province is somewhat easier. For others, we must continue to move further. As we move towards, hopefully, what is happening in British Columbia where there will be a tripartite agreement between First Nations and the provinces, supported by the Government of Canada, those relationships would have to be further clarified. That is an ongoing issue.

Senator Cordy: Mr. Mayers, do you come under the Department of Agriculture or the Department of Health? When a pandemic is declared, how do you fit within the Public Health Agency? You did an excellent job of telling us the kinds of things that you do, but what do you do on day one?

Mr. Mayers: The Canadian Food Inspection Agency is part of the agriculture portfolio. We are not part of the department. We are a separate agency, but we report to the Minister of Agriculture and form part of the agriculture portfolio.

beaucoup de ce que la collectivité souhaite. La pandémie du virus H1N1 a montré que si la collectivité jugeait être en mesure d'intervenir et en assumait la responsabilité, elle le ferait probablement avec succès.

Je pense que la question s'applique également à la situation dont nous parlons ici. Si le chef et le conseil, le directeur de la santé et le comité de la santé s'engagent pleinement dans les dossiers que vous mentionnez, alors toute la collectivité en bénéficiera. Ils cernent les problèmes et la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits intervient de diverses façons.

C'est compliqué à cause des différents niveaux de transfert. Certaines collectivités reçoivent de l'aide directement; par exemple, des membres de notre personnel infirmier se trouvent dans certaines collectivités. Toutefois, pour bien d'autres collectivités, la responsabilité des soins primaires et de la santé publique est transférée à la collectivité. Il est d'autant plus important pour cette collectivité de cibler ces problèmes pour qu'on soit en mesure d'y réagir.

Le sénateur Cordy : Ce serait merveilleux si nous pouvions communiquer les taux d'immunisation et les renseignements au reste du Canada comme nous le faisons dans les collectivités des Premières nations.

Vous avez dit également qu'il nous reste encore beaucoup de travail à faire. Quel genre de travail? Qu'est-ce que nous devrions chercher à améliorer?

Dr Gully : Nous avons tous évoqué des « leçons tirées ». On continue de travailler à la clarification des rôles et des responsabilités, surtout dans les régions, en raison de la nature complexe des relations entre la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits, Santé Canada, les collectivités des Premières nations et les provinces. Nous travaillons en étroite collaboration. Pour les collectivités qui sont éloignées et isolées, c'est plus simple. Pour celles qui sont reliées par voie terrestre, par exemple, cela devient encore plus complexe.

C'est beaucoup plus simple dans certaines provinces ou certains territoires. En Alberta, par exemple, la plupart des collectivités ne sont pas éloignées et isolées. Elles sont reliées par voie terrestre. Leurs relations avec la province sont un peu plus faciles. Pour d'autres, nous devons continuer d'aller plus loin. À mesure que nous progressons, espérons-le, dans le dossier de la Colombie-Britannique, où une entente tripartite sera conclue entre les Premières nations et les provinces, avec l'appui du gouvernement du Canada, il faudra clarifier ces relations. Le problème n'est toujours pas réglé.

Le sénateur Cordy : Monsieur Mayer, relevez-vous du ministère de l'Agriculture ou du ministère de la Santé? Si une pandémie se déclare, quel est votre rôle au sein de l'Agence de la santé publique? Vous avez très bien réussi à nous expliquer le travail que vous effectuez, mais que faites-vous la première journée?

M. Mayer : L'Agence canadienne d'inspection des aliments fait partie du portefeuille de l'agriculture. Nous ne faisons pas partie du ministère. Nous sommes une agence distincte, mais nous relevons du ministère de l'Agriculture et nous faisons partie du portefeuille de l'agriculture.

With respect to both preparedness and response as they related to the pandemic, as noted, the Minister of Health led in the area of human health, and we supported that response in terms of information regarding the animal-human interface. The direct response concerning infected herds remained in the agriculture portfolio.

As my colleague noted, in order to facilitate that ongoing engagement and collaboration, we embedded an officer in the Emergency Operations Centre of the Public Health Agency so that there was an ongoing exchange of information to ensure that coordination. Furthermore, we participated in the broader coordination process led by Public Safety Canada.

[Translation]

Senator Champagne: We are all well aware that Health Canada, Public Safety Canada and all of the partners and 13 agencies involved, which Dr. Tam was referring to earlier, did an excellent job of monitoring and implementing a meticulous intervention plan, as the chairman said, to see to it that Canadian men and women were affected as little as possible by this expected pandemic. Clearly a lot of experience was acquired during the SARS epidemic, the apprehended avian flu, and the emergence of the H1N1 flu after that.

I have a two-part question. We know that there were also some shortcomings when H1N1 emerged. We talked about communications, availability, the distribution of the various vaccines. I would like to know what the government could have done at that time to help you minimize these problems.

And looking to the future, now, what would be the most urgent needs to be met so as to optimize your preparedness? I doubt that it is strictly a matter of financial resources. There are surely other things. Does there need to be someone at the top of the pyramid?

What could we have done during the pandemic, and in the best of all possible worlds, what would you like to see, what would you like the government to do to make your job easier, should we be faced with an even more serious pandemic than what we have seen in the course of the past two years?

Mr. Lavoie: Those are two very difficult questions.

Senator Champagne: I never ask easy questions. It is not in my DNA.

Mr. Lavoie: Concerning what the government could have done following SARS, I think that it made good decisions: it created the Public Health Agency of Canada and Public Safety Canada. This was the first real national crisis we had to manage using the new structure.

Perhaps things did not get off the mark quickly enough. Perhaps our elected representatives, who can usually see things coming from quite a distance, did not whip us into action soon enough. That might be the only thing. In my opinion the government reacted very well by giving us the attention we needed. We were able to send information to cabinet very quickly. The usual turnaround times were shortened. The government

En ce qui a trait à la préparation et à l'intervention en cas de pandémie, comme on l'a fait remarquer, le ministre de la Santé a dirigé les mesures prises dans le secteur de la santé humaine, et nous avons appuyé ces interventions relatives à l'interface animal-humain. L'intervention directe concernant les troupeaux infectés continue de faire partie du portefeuille de l'agriculture.

Comme mon collègue l'a souligné, pour faciliter cette collaboration et cet engagement constants, nous avons affecté un agent au Centre des opérations d'urgence de l'Agence de la santé publique pour qu'il y ait un échange de renseignements continu afin d'assurer cette coordination. De plus, nous avons participé au processus de coordination plus large mené par Sécurité publique Canada.

[Français]

Le sénateur Champagne : Nous sommes tous bien conscients que Santé Canada, Sécurité publique Canada et tous les partenaires et les 13 agences impliquées, dont la Dre Tam nous parlait tout à l'heure, ont fait un excellent travail de surveillance et de mise en marche d'un plan d'intervention issu d'une intervention minutieuse, comme le président l'a dit plus tôt, et ceci pour faire en sorte que les Canadiens soient le moins touchés possible par cette pandémie annoncée. Il est évident que beaucoup d'expérience avait été acquise lors de l'épidémie de SRAS, par la crainte de la grippe aviaire et, ensuite, avec la venue de la grippe H1N1.

Ma question comporte deux volets. Nous sommes conscients qu'il y a eu aussi des lacunes au moment de la grippe H1N1. Nous avons parlé des communications, de disponibilité, de distribution des différents vaccins. Je voudrais savoir ce que le gouvernement aurait pu faire à ce moment-là pour vous aider à pallier à ces lacunes?

Et pour l'avenir, quels seraient les besoins les plus urgents pour que votre préparation soit vraiment optimale? Je ne veux pas croire que c'est strictement une question de ressources financières. Il y a sûrement autre chose. Est-ce qu'il faut un chapeau à la pyramide?

Qu'est-ce qu'on aurait pu faire pendant la pandémie et qu'est-ce que vous souhaiteriez, dans vos rêves les plus merveilleux, que le gouvernement fasse pour faciliter votre tâche au cas où nous serions aux prises avec une pandémie encore plus grave que celle que nous avons vécue au cours des deux dernières années?

M. Lavoie : Ce sont deux questions très difficiles.

Le sénateur Champagne : Je ne pose jamais de questions faciles. Cela ne fait pas partie de mon ADN.

M. Lavoie : Pour ce qui est de ce que le gouvernement aurait pu faire suite au SRAS, je pense que le gouvernement a pris de bonnes décisions : il a créé l'Agence de la santé publique et le ministère de la Sécurité publique. Cela a été la première vraie crise nationale qu'on a eu à gérer avec la nouvelle structure.

On n'est peut-être pas parti assez vite. Peut-être que le nez de nos élus, qui est habituellement très bon, peut-être qu'ils ne nous ont pas fouettés assez et assez tôt. Ce serait peut-être la seule chose. Le gouvernement, à mon avis, a très bien réagi en nous donnant l'attention dont on avait besoin. On a été capable d'envoyer des informations au cabinet très rapidement. Les délais habituels ont été raccourcis. Le gouvernement l'a vraiment bien compris comme

really understood that this was a crisis, and I believe the ministers adjusted very well. But perhaps things did not get going quickly enough, and they did not get on our case fast enough. I think that was one of the reasons.

I must add that it is not just a matter of funding, it is also a matter of attention. We often hear that that which is measured will move forward. I think, as the chairman was saying, that people are going to have to be somewhat firmer with regard to our level of pandemic preparedness. And I mean within the federal apparatus. I think that there are situations that may be harder to manage at the federal and provincial levels when there are shared legal responsibilities.

Senator Champagne: You say that they did not get on your case fast enough. Were they made aware of what was going on soon enough? Because our cabinet colleagues are not epidemiological experts. In fact, you had to sound the alarm, or one of the 13 agencies had to do so.

Mr. Lavoie: That was done but we did not get going quickly enough overall. That said, in Canada we did get off the mark quickly, very quickly if you compare us to other countries.

If you look at what happened in Mexico and the United States, as soon as there were indications that something was going on, there were messages in airplanes, and border monitoring was increased. They made sure that people who had symptoms were advised.

At the very beginning, this was the first time that the whole system worked together; but we very quickly reached our cruising speed.

Senator Champagne: And what about the future, Mr. Lavoie?

Mr. Lavoie: For the future, I think we have learned a great deal. Earlier Dr. Tam was saying that this was the best exercise we could have had. Fortunately it was not too deadly, the virus was not too virulent. We learned a lot through this. And what we had put in place proved to us that we have some good foundation blocks to build on.

Decisions were made through consultation. You asked if someone should be in charge of everything. That is something that needs to be assessed once all of the lessons learned have been absorbed. However, I can tell you now that throughout the process, I knew who was in charge and I knew whom to support. And when I was asked for assistance, I provided it if it was in my area, and if it was not, I found a solution because it was my minister's mandate to find solutions. And so, given that, the operational structure worked well.

Senator Champagne: Does anyone else want to answer for yesterday and tomorrow?

[English]

Mr. Lavoie: I would agree with my colleague that this is the biggest "exercise" we would ever get. This kind of opportunity does not come around frequently, thank goodness. However, the

étant une crise et les ministres, je pense, se sont bien adaptés. C'est peut-être que l'on n'est pas parti assez vite et qu'ils ne nous ont pas fouettés assez tôt. Pour moi, c'est une des raisons.

Il faut ajouter que ce n'est pas juste une question d'argent, c'est aussi une question d'attention. Souvent, on dit que ce qui est mesuré va progresser. Et je pense qu'il va falloir, comme le disait le président, qu'on soit un peu plus ferme par rapport à notre niveau de préparation relativement à la pandémie. Et là, je parle à l'intérieur de l'appareil fédéral. Je pense qu'il y a des situations qui sont peut-être plus difficiles à gérer du côté fédéral/provincial lorsqu'il y a des responsabilités partagées au niveau juridique.

Le sénateur Champagne : Vous dites : « Ils ne nous ont pas fouettés assez vite. » Est-ce qu'ils ont été mis au courant assez tôt? Parce que nos collègues du cabinet ne sont pas des spécialistes en épidémiologie. En fait, l'alarme devait venir de chez vous ou d'une des 13 agences.

M. Lavoie : Elle est venue, mais nous ne sommes pas partis assez vite, dans l'ensemble. Malgré tout, au Canada, nous sommes partis très, très vite si on compare à d'autres pays.

Si on regarde ce qui s'est passé avec le Mexique et avec les États-Unis, dès qu'on a eu une indication qu'il y avait quelque chose, il y avait des messages dans les avions, on a commencé à augmenter la surveillance à la frontière. On s'assurait que les gens, qui avaient des symptômes, étaient avisés.

C'est juste qu'au tout début, c'était la première fois que tout le système partait ensemble, mais on a très rapidement pris une vitesse de croisière.

Le sénateur Champagne : Et pour l'avenir, monsieur Lavoie?

M. Lavoie : Pour l'avenir, je pense qu'on a appris beaucoup. La Dre Tam, plus tôt, disait que cela a été le meilleur exercice qu'on pouvait avoir. Heureusement, cela n'a pas été trop meurtrier, le virus n'était pas trop virulent. On a appris beaucoup avec cela. Et ce qu'on avait mis en place nous a prouvé qu'il y avait des bons blocs pour construire notre échafaudage.

Les décisions qui ont été prises l'ont été en consultation. Vous avez demandé si quelqu'un devrait être en charge. Ce sera à évaluer à la fin de toutes nos leçons apprises. Toutefois, je peux vous dire que tout au long du processus, je savais qui était en charge et je savais qui appuyer. Et lorsqu'on est venu me demander de l'aide, je le faisais si c'était dans mon secteur, si cela ne l'était pas, je trouvais une solution parce que c'était le mandat de mon ministre de trouver des solutions. Donc, à partir de là, la structure d'opération a bien fonctionné.

Le sénateur Champagne : Quelqu'un d'autre veut-il répondre pour hier et pour demain?

[Traduction]

M. Lavoie : Je suis d'accord avec mon collègue pour dire qu'il s'agit du plus important « exercice » que nous n'aurions jamais. Ce genre d'occasions ne se présentent pas souvent, fort

plans were there and we utilized the plans. It is really the process of planning that helped us identify all our partners and helped us prepare ahead of time.

It is really important to capture our experience this time. When we did our planning for the vaccine strategy or the antiviral strategy, it did not get all the way down to the absolute minute details of how you get a pill into someone as fast as possible. This experience will be extremely valuable for the next time. How do you get medications quickly? How do you get vaccine programs running really fast?

I do believe that all authorities worked diligently, with a single goal in mind, which was protecting the health of Canadians. Antivirals are not used very much for seasonal flu in Canada. We do not know how to dispense antivirals in the timelines that were required. Now we do know, and the next time we had better be using the experience that we have just gained, because there is no exercise that I can design between now and the next pandemic that will be better than the one we just had.

With regard to what the other witnesses have already mentioned in terms of desirables and augmenting our abilities, communication always comes up at the end of any event as being an area for improvement. I do not think there is any doubt that we can do better.

However, I want to emphasize that a tremendous amount of work was done. There were some tangible, positive results in terms of Canadians hearing the right messages about personal hygiene, coughing into your sleeve, et cetera.

The vaccine is very complicated given the environment we are in, and we had better capture how some of the jurisdictions did a really good job mobilizing. Perhaps others who had more difficulties could learn from the shared experience.

Surveillance underpins much of the decision making in terms of evidence, so we know that this can always be improved. Everyone shared information really fast. I have to emphasize that when I looked at the first days of this pandemic, with Mexico sharing information very quickly with the United States, we could not have had a much better heads-up to this event. We activated really quickly. There was no slowness as far as the Health Portfolio was concerned. Our operations were ramped up in a matter of hours to deal with the situation, in anticipation that it could be worse.

I think that a better ability to share clinical, laboratory and surveillance information is always desirable, but our labs did very well.

Lastly, you will, I think, examine the vaccine program carefully. This program is the biggest mobilization of a mass vaccination campaign in this country, and we must not lose the opportunity to really capture that.

heureusement. Toutefois, les plans étaient en place et nous les avons utilisés. C'est vraiment le processus de planification qui nous a aidés à cerner tous nos partenaires et à nous préparer.

Il est vraiment important de tirer parti de notre expérience cette fois-ci. Quand nous avons effectué la planification pour la stratégie relative aux vaccins ou celle pour les antiviraux, nous ne sommes pas entrés dans les moindres détails pour déterminer comment administrer un comprimé le plus rapidement possible. Cette expérience sera très utile pour la prochaine fois. Comment obtient-on rapidement des médicaments? Comment met-on sur pied des programmes de vaccination très rapidement?

Je crois que toutes les autorités ont travaillé avec diligence, en ayant un seul but en tête : protéger la santé des Canadiens. Les antiviraux ne sont pas beaucoup utilisés pour la grippe saisonnière au Canada. Nous ne savions pas comment distribuer des antiviraux dans les délais requis. Maintenant nous le savons, et la prochaine fois, nous ferions mieux de tirer parti de l'expérience que nous venons d'acquérir, car aucun exercice que je pourrais mettre au point d'ici la prochaine pandémie ne sera meilleur que celui que nous venons d'avoir.

En ce qui concerne ce que les autres témoins ont déjà mentionné sur les mesures souhaitables et le renforcement de nos capacités, la communication finit toujours par être un point à améliorer. Je crois qu'il ne fait aucun doute que nous pouvons faire mieux.

Toutefois, je tiens à souligner qu'une quantité considérable de travail a été réalisée. On a obtenu des résultats positifs et tangibles : les Canadiens ont entendu les bons messages au sujet de l'hygiène personnelle, comme tousser dans leur manche, et cetera.

La question du vaccin est très compliquée en raison de notre environnement, et nous ferions mieux de saisir comment certaines des provinces ou certains territoires ont fait de l'excellent travail de mobilisation. D'autres qui ont peut-être éprouvé plus de difficultés pourraient apprendre de l'expérience commune.

La surveillance est à la base d'une bonne partie du processus de décision pour ce qui est des données, si bien que nous savons que nous pouvons toujours l'améliorer. Tout le monde a échangé des renseignements très rapidement. Je tiens à souligner que quand j'ai passé en revue les premières journées de la pandémie, le Mexique échangeait très rapidement des renseignements avec les États-Unis et nous n'aurions pas vraiment pu recevoir un meilleur avertissement. Nous avons enclenché le processus très rapidement. Rien n'a traîné en ce qui concerne le portefeuille de la Santé. Nos opérations ont été déployées en l'espace de quelques heures pour faire face à la situation, en prévision que ce pourrait être pire.

Je pense qu'il est toujours souhaitable d'avoir une meilleure capacité en matière d'échange de données cliniques et de renseignements sur les laboratoires et la surveillance, mais nos laboratoires s'en sont très bien tirés.

Pour terminer, je pense que vous allez examiner attentivement le programme de vaccination. Il s'agit de la plus importante mobilisation d'une campagne de vaccination de masse au pays, et il ne faut pas rater l'occasion d'apprendre de ce qui s'est passé.

[Translation]

Senator Champagne: What would you like to see us convey to the various ministers in the core of our report?

[English]

Dr. Tam: I am sure I can wish for many things.

[Translation]

Senator Champagne: The report will be long enough to include a number of things.

[English]

Dr. Tam: I want to emphasize that our “lessons learned” is in consultation not just with other federal departments but with other stakeholders, Aboriginal leaders and others with whom we have interacted over this response. Much of our focus would concentrate, of course, on the federal response and how we, as the portfolio, could do better the next time.

Senator Ogilvie: I have a request of the chair and I on behalf of the committee, and then I have two specific questions.

It is my understanding that we have attempted to get a flow chart of the organizational structures and that both PHAC and Health Canada have been asked for such a thing and nothing has arisen. Having read the documents on the nature of our Confederation as well as the structural organizations we have throughout at the federal, provincial and other levels, I am not sure anything short of a hologram or 3D glasses would be helpful, but it would be tremendously useful to the committee.

Mr. Lavoie, given your title and that of your organization, on behalf of the committee, I would ask if you could come up with a flow chart. I realize that you may need to use different colours to show the various jurisdictions, but could you give us something so that would help us visualize the organizational structure? The acronyms, et cetera, are there. I will leave that issue with you.

I want to come back to the communication issue. I realize that you do not and do not wish to control the free press in any way. I saw some creative things both in headline form and in the explanations within our free press and our visual press that clearly caused difficulties for the public and that probably caused you difficulties in trying to manage communication.

Leaving that aside, I wish to ask a specific question. Suppose there is an issue with getting out a comment on the safety of the vaccine. Which of these many boxes has the responsibility of coming up with the final statement on the safety of the vaccine, and then which box issues that message to us?

[Français]

Le sénateur Champagne : Quel serait votre souhait que nous pourrions transmettre aux différents ministres dans le cœur de notre rapport?

[Traduction]

Dre Tam : Je suis certaine que je peux souhaiter bien des choses.

[Français]

Le sénateur Champagne : Le rapport sera assez épais pour qu'on puisse écrire plusieurs choses.

[Traduction]

Dre Tam : Je tiens à souligner que les « leçons tirées » découlent de consultation non seulement avec d'autres ministères fédéraux, mais avec d'autres intervenants, des leaders autochtones et d'autres avec qui nous avons interagi concernant l'intervention. Nous nous sommes en grande partie concentrés, bien entendu, sur l'intervention du fédéral et sur comment nous, qui sommes chargés du portefeuille, pourrions faire mieux la prochaine fois.

Le sénateur Ogilvie : J'ai une demande du président et, au nom du comité, je vais ensuite poser deux questions précises.

Je crois savoir que nous avons tenté d'obtenir un organigramme des structures organisationnelles et qu'on a demandé à l'ASPC et à Santé Canada d'en fournir un, mais que rien n'a été fait. Après avoir lu les documents sur la nature de notre Confédération de même que les organismes structurels que nous avons aux paliers fédéral et provincial et à d'autres niveaux, je ne suis pas certain si n'importe quelle solution autre qu'un hologramme ou des lunettes 3D serait utile, mais elle le serait énormément pour le comité.

Monsieur Lavoie, étant donné votre titre et le nom de votre organisme, au nom du comité, j'aimerais vous demander si vous ne pourriez pas nous présenter un organigramme. Je comprends qu'il vous faudra peut-être utiliser différentes couleurs pour montrer les divers champs de compétence, mais pourriez-vous nous donner quelque chose qui nous aiderait à visualiser la structure organisationnelle? Les acronymes, et cetera, sont là. Je laisse cette question entre vos mains.

Je veux revenir à la question des communications. Je comprends que vous ne contrôlez pas et ne désirez pas contrôler la presse libre de quelque façon que ce soit. J'ai vu des choses pleines de créativité à la fois sous forme de manchettes et dans les explications dans notre presse libre et dans notre presse télévisuelle qui, sans aucun doute, ont causé des difficultés au public et vous ont probablement causé des difficultés du côté de la gestion des communications.

Laissons cette question de côté, je veux poser une question précise. Supposons qu'il y a un problème concernant la publication d'une observation sur l'innocuité du vaccin. Laquelle de ces nombreuses boîtes a la responsabilité de faire une déclaration finale sur l'innocuité du vaccin et ensuite, quelle boîte nous transmet ce message?

Dr. Tam: I will respond first, and then Dr. Gully will respond.

There is a regulatory component as well as the overarching public health message. On the overarching public health message about the safety of vaccine, the Public Health Agency would put out that message.

Having said that, the message that is put out would undergo extensive analysis based on the information that is collected, collectively, from the local level up. There would be a reliance on the special studies and the special surveillance systems that were set up. We would then discuss those messages with the provinces and territories and the experts in our pandemic vaccine task groups and our vaccine safety committees, et cetera. They would be consulted before drawing a conclusion on the vaccine, but the message itself would come out of the Public Health Agency through our Chief Public Health Officer.

Dr. Gully: Health Canada has regulatory responsibility in terms of determining safety and efficacy. Health Canada would then advise the minister, and the minister would make that decision in terms of "licensure." As Dr. Tam said, I think the public messaging about that safety in this event would come from the Chief Public Health Officer.

With respect to the issues of the evaluation of safety and what happens after the distribution phase, the surveillance system for that is within the Public Health Agency of Canada. The regulator would have access to the information and would consider it in terms of whether the requirements for licensure and continued distribution need to be changed. However, the public messaging would come from the Chief Public Health Officer.

Senator Ogilvie: My second question deals with an aspect that did not arise in this pandemic but could well with regard to certain agents, particularly if they were far more virulent or in another area. That is the issue of quarantine. Who would make the decision? If it is a minister, who would make the recommendation to the minister with regard to a quarantine on a community or individual travel restrictions within the country or on entry into Canada?

Dr. Tam: The Public Health Agency of Canada has a quarantine service, and we essentially oversee the Quarantine Act. There is a Quarantine Act. We partner with Health Canada, which is in charge of actual vessels, if you like, the ships and the planes. We are in charge of the people inside the ships and the planes.

Dre Tam : Je vais répondre en premier et ensuite, le Dr Gully répondra.

Il y a un élément de réglementation ainsi qu'un message de santé publique primordial. En ce qui concerne le message de santé publique primordial au sujet de l'innocuité du vaccin, c'est l'Agence de la santé publique qui transmettrait ce message.

Ceci dit, le message qui est transmis fait l'objet d'une analyse poussée fondée sur l'information qui est recueillie, collectivement, du niveau local jusqu'en haut de la chaîne. On se fierait à des études spéciales et aux systèmes de surveillance spéciaux qui auraient été mis sur place. Nous discuterions alors de ces messages avec les provinces et les territoires et avec les experts de nos groupes de travail sur le vaccin pandémie et de nos comités sur l'innocuité des vaccins, et cetera. Ces gens seraient consultés avant que l'on tire une conclusion sur le vaccin, mais le message lui-même serait transmis par l'Agence de la santé publique par l'intermédiaire de l'administrateur en chef de la santé publique.

Dr Gully : Santé Canada assume la responsabilité de nature réglementaire pour ce qui est de déterminer l'innocuité et l'efficacité des vaccins. Santé Canada conseillerait ensuite le ministre, et c'est le ministre qui prendrait la décision en matière d'homologation. Comme l'a dit la Dre Tam, je pense que la diffusion du message public au sujet de l'innocuité de ce vaccin, dans cet événement, serait la responsabilité de l'administrateur en chef de la santé publique.

En ce qui concerne les questions liées à l'évaluation de l'innocuité et à ce qui arrive après l'étape de la distribution, le système de surveillance à cet égard se situe au sein de l'Agence de la santé publique du Canada. L'organisme de réglementation aurait accès à l'information et l'examinerait afin de déterminer si les exigences concernant l'homologation et la poursuite de la distribution doivent être modifiées. Toutefois, la diffusion du message public relèverait de l'administrateur en chef de la santé publique.

Le sénateur Ogilvie : Ma deuxième question porte sur une question qui ne s'est pas posée au cours de cette pandémie, mais qui pourrait très bien se poser dans le cas de certains agents, surtout s'ils sont beaucoup plus virulents ou s'ils surviennent dans un autre domaine. C'est la question de la quarantaine. Qui prendrait la décision? Si c'est le ministre, qui ferait la recommandation au ministre concernant la mise en quarantaine d'une collectivité ou l'imposition de restrictions sur les déplacements individuels à l'intérieur du pays ou l'interdiction d'entrer au Canada?

Dre Tam : L'Agence de la santé publique du Canada compte un service de quarantaine et, essentiellement, nous veillons à l'application de la Loi sur la mise en quarantaine. Il existe une Loi sur la mise en quarantaine. Nous travaillons en partenariat avec Santé Canada, qui a la responsabilité concernant les moyens de transport, c'est-à-dire des navires et des avions. Nous avons la responsabilité des personnes à bord de ces navires et de ces avions.

The Quarantine Act has quite broad powers regarding the ability of our quarantine service to stop travellers at the international border, people moving in and out of Canada in terms of whether they pose a threat to the safety of Canadians. We do already have that power.

The quarantine service was operational at the very start of this outbreak. When we knew that the cases in Canada may have been related to travel to Mexico, for instance, we worked with the Canada Border Services Agency and others to screen, to put out health alert notices at the borders, to meet planes that were coming from Mexico, with the idea that we could potentially stop symptomatic people from moving on.

Quarantine at the individual and community level is the responsibility of the local medical officer of health. They have broad powers, as you have seen with the situation of SARS, in being able to quarantine people in their own jurisdictions. I will not comment on that specifically, but the federal government does have jurisdiction at the international border.

Senator Braley: I wish to make a comment and then ask for your thoughts.

You could not convince me to be vaccinated. I assume you thought everybody in Canada should be vaccinated. You could not convince 75 per cent of my employees across Canada to be vaccinated, but only 25 per cent did. There must be a communication problem with the customer.

I manage technical companies, and we have great technical people who do all sorts of beautiful operational things. We design things, build them and then sell them to car companies and what have you. However, if we do not convince the customer to use what we are producing, we are failing in some form. I understood it was around 40 per cent.

We have to reach out and touch the customer. Theoretically, that should be done under one spokesman. If the same message is delivered and if something comes up, he or she corrects that message. Has that been developed in the overall plan or tent for managing operations and delivery? Who is in charge? That is what it comes back to. It is a simple thing, but we want the customers, the people of Canada, the public, to be safe. How do we improve on that performance?

We must ensure that this gets the same attention as the operational side. It takes fewer people, but equally brilliant people, as it does on the operational side.

La Loi sur la mise en quarantaine confère des pouvoirs assez étendus concernant la capacité de notre service de quarantaine d'arrêter les voyageurs à la frontière internationale, les gens qui entrent au Canada et qui en sortent pour ce qui est de savoir s'ils constituent une menace pour la sécurité des Canadiens. Nous avons déjà ce pouvoir.

Le service de quarantaine était opérationnel au tout début de cette pandémie. Lorsque nous avons appris que les cas survenus au Canada pouvaient être liés à un voyage au Mexique, par exemple, nous avons travaillé avec l'Agence des services frontaliers du Canada et d'autres pour faire du dépistage, pour placer nos avis d'alerte médicale aux frontières, pour accueillir les avions en provenance du Mexique, avec l'idée que nous pourrions empêcher, éventuellement, les personnes symptomatiques de poursuivre leur voyage.

La mise en quarantaine au niveau individuel et au niveau de la collectivité est la responsabilité du médecin hygiéniste local. Ce dernier dispose de pouvoirs étendus, comme vous avez pu le voir dans le cas du SRAS, pour ce qui est de la mise en quarantaine de personnes sur le territoire où il exerce sa compétence. Je ne veux pas discuter de cette question précisément, mais la frontière internationale relève de la compétence du gouvernement fédéral.

Le sénateur Braley : Je désire faire une observation et ensuite, vous demander ce que vous en pensez.

Vous n'avez pas pu me convaincre de me faire vacciner. Je suppose que vous pensiez que tout le monde au Canada devrait être vacciné. Vous n'avez pas pu convaincre 75 p. 100 de mes employés partout au Canada de se faire vacciner; seulement 25 p. 100 d'entre eux l'ont fait. Il doit y avoir un problème de communication avec le consommateur.

Je gère des entreprises de technologie, et nous avons des gens avec de grandes compétences techniques qui font toutes sortes de belles choses opérationnelles. Nous concevons des choses, nous les fabriquons et ensuite, nous les vendons à des fabricants d'automobiles et tout le reste. Toutefois, si nous ne parvenons pas à convaincre notre client d'utiliser ce que nous produisons, c'est une forme d'échec. Je crois savoir que c'était autour de 40 p. 100.

Nous devons aller à la rencontre du consommateur et le toucher. Théoriquement, cela devrait se faire par l'intermédiaire d'un porte-parole. Si le même message est transmis et si quelque chose survient, cette personne corrige ce message. Est-ce que cela a été incorporé dans le plan global ou l'intention globale pour la gestion des opérations et l'administration du vaccin? Qui a la responsabilité? Ça se résume à cela. C'est une chose simple, mais nous voulons que les consommateurs, les citoyens du Canada, le public, soient en sécurité. Comment pouvons-nous améliorer cette performance?

Nous devons nous assurer que nous obtenons la même attention que du côté opérationnel. Il faut moins de gens, mais il faut des gens aussi brillants que du côté opérationnel.

You have done a great job in the test. I know about the amount of work that has been done at McMaster University on infectious diseases, but we could not convince the people in my community to use the vaccine. That is a problem. I would like your comments on how we can fix that.

Dr. Tam: We would certainly accept any findings from your study to improve the situation.

I think that, recognizing all the difficulties, we did have among the best coverage in the world. That is the bottom line. If the pandemic had been more severe, I am sure the interests of the public would suddenly escalate and then the issue would be coping with the rush of people who would want the vaccine. The virus is unpredictable, and that could actually change public perception. Vaccine coverage rates could change overnight, depending on what happened the day before. It is quite a challenging thing to actually get a handle on.

Having said that, yes, we do have to understand the customer and our audience, the general public, which can be divided into high-risk groups and those that are not. How do you target high-risk groups versus people who may not care quite so much if they do not get vaccinated?

Health care workers represent another group that we think about on a seasonal basis as well as on a pandemic basis. The Health Canada statistics released this morning, which you probably will get copies of, indicated that overall vaccine coverage was over 40 per cent. The vaccination rate for health care workers was 66 per cent. It was higher, but could it have been higher still? Yes, it could have been higher. The provinces and territories have looked at many different methods for trying to convince health care workers to be vaccinated, but that is a key area that we need to have a further look at.

The vaccination rate for people with chronic medical conditions was 55 per cent. However, 76 per cent of the people who normally get seasonal vaccines received the H1N1 vaccine. This means that we have an opportunity every single year to help improve that rate. People who regularly get vaccinated, who recognize the importance of the influenza vaccine, seem to get the message during a pandemic.

Again, every pandemic will be different. How we scale up, scale down or remain flexible to the situation is definitely one area that will be looking at.

Senator Braley: Instead of calling it public relations, maybe you just need a great salesman who is the spokesman.

Dr. Tam: Great spokespeople are very important, for sure.

Vous avez fait un excellent travail dans le test. Je suis au courant de la quantité de travail qui a été abattue à l'Université McMaster sur les maladies infectieuses, mais nous n'avons pas réussi à convaincre les gens de ma collectivité à utiliser le vaccin. C'est un problème. J'aimerais avoir vos observations sur la façon dont nous pouvons corriger cela.

Dre Tam : Nous serions certainement heureux d'accepter toute constatation tirée de votre étude pour améliorer la situation.

Je pense que, compte tenu de toutes les difficultés, nous avons obtenu une des meilleures couvertures dans le monde. C'est la conclusion finale. Si la pandémie avait été plus sérieuse, je suis certaine que l'intérêt du public aurait bondi soudainement et alors, la question aurait été de parvenir à faire face à l'afflux de personnes qui veulent être vaccinées. Le virus est imprévisible et cela pourrait effectivement changer la perception du public. Les taux de vaccination pourraient changer du jour au lendemain selon ce qui est survenu la veille. C'est une chose assez difficile à saisir véritablement.

Cela étant dit, oui, nous devons comprendre le client et notre public, le grand public, qui peut être divisé en personnes à risque élevé et en personnes qui ne le sont pas. Comment cibler les groupes à risque élevé par opposition aux personnes qui ne sont peut-être pas préoccupées plus qu'il ne le faut d'avoir le vaccin?

Les travailleurs de la santé représentent un autre groupe auquel nous pensons aussi bien dans le cas de la grippe saisonnière que dans le cas d'une pandémie. Les données statistiques de Santé Canada publiées ce matin, dont vous allez probablement recevoir des copies, indiquent que le taux de vaccination était supérieur à 40 p. 100. Le taux de vaccination des travailleurs de la santé était de 66 p. 100. Il était plus élevé, mais aurait-il pu être plus élevé? Oui, il aurait pu être plus élevé. Les provinces et les territoires ont envisagé de nombreuses méthodes différentes pour tenter de convaincre les travailleurs de la santé de se faire vacciner, mais il s'agit d'un domaine clé que nous devons examiner de manière plus approfondie.

Le taux de vaccination chez les personnes atteintes d'une maladie chronique était de 55 p. 100. Toutefois, 76 p. 100 des personnes qui reçoivent normalement le vaccin saisonnier ont reçu le vaccin contre le H1N1. Cela veut dire que nous avons l'occasion chaque année d'essayer d'améliorer ce taux. Les personnes qui se font vacciner régulièrement, qui reconnaissent l'importance du vaccin contre la grippe, semblent comprendre le message durant une pandémie.

Encore une fois, chaque pandémie sera différente. La façon dont nous allons augmenter ou réduire l'échelle, ou demeurer flexibles face à la situation est certainement une question qui devra être examinée.

Le sénateur Bradley : Plutôt que d'appeler cela des relations publiques, peut-être avez-vous simplement besoin d'un bon vendeur qui agira comme porte-parole.

Dre Tam : Les bons porte-parole sont très importants, c'est certain.

Senator Braley: You are brilliant people. The question is that you are dealing with silos all over the place, and the message to the masses was not there.

My family discussed at some length whether the vaccine was safe and whether it had been tested enough, and we did not have the sense of comfort that it had. The lineups were gone in two days in my community. We thought it was probably not important because most people did not think they should be vaccinated. When my general practitioner called and asked if we wanted to be vaccinated, we made the decision not to be. My wife is a nurse and she was not vaccinated.

How do you convince the general public? You need a spokesman. I am just trying to respond to what you said. As much time must be spent on communications as is spent on the operations side — the testing and all the things that have to be done — because if it is not, your customers will not use the vaccine.

Dr. Gully: The context is important in relation to immunization in general. You would have seen in the last number of years — not necessarily in this country, but the information does travel — concern about the polio vaccine in certain parts of the world, the whooping cough and the measles vaccines in the United Kingdom, where those in the medical community who are against the vaccines were highly influential in creating a sense of real concern and skepticism about the safety and the means of assuring safety. That is very much in the background.

I agree with Dr. Tam. During a pandemic, if the threat is there, which was certainly the case in First Nations communities, then people would get the vaccine.

We are continually promoting immunization, battling against a fact of life where the anti-vaccine lobby can get information out very quickly through the social media, which can then quite rightly make people think.

Senator Braley: I agree with you, but are we putting into operation something to deal with it?

Dr. Gully: We attempted to do that during the H1N1 pandemic, but as we see from the figures, we collectively could have done better.

Senator Braley: We need to improve and spend time on that. For example, was there one spokesperson or did each department speak on its own?

Dr. Gully: There was one spokesperson — the Chief Public Health Officer.

The Chair: You also have other levels of governments to deal with in this context too, provincial governments and what happens at the local level. How do you pull that together to create what Senator Braley is looking for in terms of one spokesperson? Is it the federal level or the provincial level?

Le sénateur Bradley : Vous êtes des personnes brillantes. Le problème, c'est que vous traitez avec des gens qui vivent en vases clos partout et le message destiné aux masses ne se rend pas.

Dans ma famille, nous avons beaucoup discuté pour savoir si le vaccin était sûr et s'il avait été suffisamment testé, et nous n'avions pas le sentiment que c'était le cas. Dans ma collectivité, les files d'attente ont disparu en l'espace de deux jours. Nous avons pensé que ce n'était probablement pas important parce que la plupart des gens n'ont pas jugé bon de se faire vacciner. Lorsque mon médecin de famille a appelé pour nous demander si nous voulions être vaccinés, nous avons décidé de ne pas l'être. Mon épouse est infirmière et elle n'a pas été vaccinée.

Comment pouvez-vous convaincre le grand public? Vous avez besoin d'un porte-parole. J'essaie simplement de répondre à ce que vous avez dit. Il faut consacrer autant de temps aux communications que l'on en consacre au côté opérationnel — les essais et toutes les choses qui doivent être faites —, parce que si ce n'est pas fait, vos clients n'utiliseront pas le vaccin.

Dr Gully : Le contexte est important dans le cas de l'immunisation en général. Il y a eu au cours des dernières années — pas nécessairement ici, mais l'information circule — des inquiétudes au sujet du vaccin contre la poliomyélite dans certaines parties du monde, les vaccins contre la coqueluche et la rougeole au Royaume-Uni, où des personnes au sein de la communauté médicale qui s'opposent aux vaccins ont eu une grande influence pour créer un sentiment réel d'inquiétude et de scepticisme à l'égard de l'innocuité des vaccins et des moyens d'assurer la sécurité. Cela est très présent en arrière-plan.

Je suis d'accord avec la Dre Tam. Au cours d'une pandémie, si la menace existe, ce qui était certainement le cas dans les collectivités des Premières nations, les gens vont se faire vacciner.

Nous faisons constamment la promotion de l'immunisation. Luttant contre le fait que le lobby anti-vaccination peut diffuser très rapidement de l'information par le biais des médias sociaux, ce qui peut alors, à juste titre, faire réfléchir les gens.

Le sénateur Bradley : Je suis d'accord avec vous, mais est-ce que vous mettez en place quelque chose pour corriger la situation?

Dr Gully : Nous avons essayé de le faire durant la pandémie de H1N1, mais comme nous pouvons le voir à partir des chiffres, collectivement, nous aurions pu faire mieux.

Le sénateur Bradley : Nous devons améliorer cela et consacrer du temps à cette question. Par exemple, y avait-il un seul porte-parole ou est-ce que chaque ministère avait son propre porte-parole?

Dr Gully : Il y avait un porte-parole — l'administrateur en chef de la santé publique.

Le président : Vous avez également d'autres paliers de gouvernement avec qui vous devez traiter dans ce contexte aussi, les gouvernements provinciaux et au niveau local. Comment avez-vous arrangé tout cela pour obtenir ce que le sénateur Bradley cherche, à savoir un seul porte-parole? Est-ce le niveau fédéral ou le niveau provincial?

Mr. Lavoie: The Minister of Health actually did a very good job, and Dr. Butler-Jones, the Chief Public Health Officer of Canada, did very well. They travelled extensively and were criss-crossing the country.

I will be more blunt than Dr. Gully. When the government puts out information, every single radio station and TV station across the country finds its own specialists to say what is wrong with what the government just said. That gives people information from two different sources. The credibility of these two sources is not necessarily the same. I am not taking away from the credentials of the individuals, but extensive research and discussion has been done at the federal-provincial level and then the critics get the same amount of airtime. That is a reality we deal with in society and that is fair.

I agree that we need to do more and get more into the social media. We need to be able to harness what is out there. Your comment is good, but that is part of the challenge we are facing.

Senator Braley: In our business we find the best people to market, even though we call it public relations. We need real strength in that department because you have to take competitors head on or you lose.

You were successful; you did a lot of good things. Thank goodness it was not a horrific pandemic with thousands of people dying every month.

The Chair: We are dealing with multilayered government as opposed to business in this case. There may be lessons from business practices, but government is much more complex and divided.

Senator Dickson: I support the previous comments of senators regarding the issue of communications. I will refer in some detail to Dr. Low's paper. Hopefully you have read Dr. Low's presentation from yesterday. He was one of our witnesses, and I think Dr. Tam referred to Dr. Low.

In his paper he said that communications poses one of the greatest challenges, and it seems to me that we just were not on the ball. We were not up to date with the new way of communicating, which I find that shocking, to be honest.

I have a couple of questions arising from Dr. Low's paper. We have heard a great deal about the effectiveness of plans, that they were tested and that it was planned perfectly. At page 9 of Dr. Low's paper, he writes:

... much of our planning for pandemic vaccination was incomplete, and that even the best-intentioned program can be undermined by unanticipated internal and external events.

M. Lavoie : En fait, la ministre de la Santé a fait de l'excellent travail, et le Dr Butler-Jones, l'administrateur en chef de la santé publique du Canada, a très bien fait. Ils ont sillonné le pays d'un bout à l'autre.

Je serai plus direct que le Dr Gully. Lorsque le gouvernement diffuse de l'information, chaque station de radio et de télévisions au pays trouve son propre spécialiste pour dire ce qui ne va pas avec ce que le gouvernement vient tout juste de dire. Cela donne aux gens de l'information provenant de deux sources différentes. La crédibilité accordée à ces deux sources n'est pas nécessairement la même. Je ne veux rien enlever aux compétences de ces personnes, mais de la recherche et des discussions poussées ont eu lieu au niveau fédéral-provincial et ces critiques obtiennent le même temps d'antenne. C'est une réalité à laquelle nous faisons face dans la société et c'est de bonne guerre.

Je suis d'accord pour dire que nous devons en faire davantage et diffuser plus d'information dans les médias sociaux. Nous devons être capables d'exploiter ce qui existe. Votre commentaire est bon, mais cela fait partie du défi auquel nous sommes confrontés.

Le sénateur Bradley : Dans notre domaine, nous trouvons les meilleures personnes pour vendre, même si nous appelons cela des relations publiques. Nous avons besoin d'une véritable force dans ce domaine parce que vous devez affronter la concurrence directement sinon vous allez perdre.

Vous avez eu du succès; vous avez fait beaucoup de bonnes choses. Dieu merci, il ne s'agissait pas d'une pandémie effroyable provoquant des milliers de morts tous les mois.

Le président : Dans ce cas-ci, nous avons affaire à un gouvernement multicouche, par opposition à une entreprise. Il pourrait y avoir des leçons à tirer des pratiques du milieu des affaires, mais le gouvernement est beaucoup plus complexe et divisé.

Le sénateur Dickson : J'appuie les observations précédentes des sénateurs concernant la question des communications. Je vais me reporter en grande partie au document du Dr Low. J'espère que vous avez lu l'exposé qu'a fait le Dr Low hier, et je pense que la Dre Tam a fait référence au Dr Low.

Dans son document, il a dit que les communications posent un des plus grands défis, et il me semble que nous n'étions pas présents. Nous n'étions pas à jour avec les nouvelles façons de communiquer, ce que je trouve scandaleux, pour être honnête.

J'ai des questions découlant du document du Dr Low. Nous avons beaucoup entendu parler de l'efficacité des plans, du fait qu'ils ont été testés et que la planification était parfaite. À la page 9 de son document, le Dr Low dit ceci :

[...] qu'une bonne part de notre planification de la vaccination contre une pandémie était incomplète et que même le programme animé des meilleures intentions peut être miné par des événements internes et extérieurs imprévus.

He said that much of our planning was incomplete.

Would anyone like to comment on that? How do you rationalize this? It was all tested and was all at 100 per cent, but yet a person outside of government — I have great respect for government and the effectiveness of your work and your programs. Dr. Low said people probably do not realize that we got value for money. However, on the other hand, with all the planning that was done, the plan was incomplete. I would be interested to get your reaction to that remark.

Dr. Tam: No plan is ever complete and every day you are probably building on it. Having said that, I will reiterate that this experience must be captured because before a pandemic actually arises, all the little details related to how you get vaccines out and delivered into someone's arm may not all be in place. We have a vast country with numerous local levels and organizations that are not always at the same stage of readiness.

At the federal level, we have our roles which ensure that we have a vaccine contract and that we can get vaccine out as quickly as possible. We will be looking at how to get it out faster. There are many details at different levels, which is why you get these different plans. You get nested plans because a single plan will not deal with every detail that is required to actually get the vaccine into someone's arm.

Having realized that a vaccine is central to any pandemic program, there is a really good opportunity to capture all of that at every level. Unfortunately, as the federal government, you cannot have one plan that suits everyone. Everyone has a responsibility in order to make this work.

Since SARS, with the creation of the agency, we do have a Chief Public Health Officer. Before that, we did not have that lead. He went out and did many media events and daily interventions at every radio station. There were ads in everything. We will certainly be capturing that experience to see how much more we can do.

We also now use new social media such as Twitter, Facebook and Google. Our website was accessed frequently. We are trying to keep up with the new technologies as well.

Dr. Gully: I accept that there was a lack of understanding that one could translate into planning in terms of the procedure for licensing of vaccine and for bringing it into the arms of Canadians. I believe you will be examining that with other witnesses from Health Canada. I think that was part of it, and I presume you will pursue that further.

C'est ce qu'il a dit au sujet du fait que notre planification était incomplète.

Est-ce que quelqu'un voudrait commenter cela? Comment rationalisez-vous tout cela? Tout a été testé et les résultats étaient de 100 p. 100, pourtant, une personne de l'extérieur du gouvernement — j'ai beaucoup de respect pour le gouvernement et l'efficacité de votre travail et de vos programmes —, le Dr Low, a dit que les gens ne réalisent probablement pas que nous avons eu une optimisation des ressources. Cependant, de l'autre côté, malgré toute la planification qui a été effectuée, le plan était incomplet. J'aimerais connaître votre réaction à ce sujet.

Dre Tam : Aucun plan n'est jamais complet et, tous les jours, vous travaillez probablement à l'améliorer. Ceci dit, je vais répéter qu'il faut analyser cette expérience avant qu'une pandémie survienne, parce que tous les petits détails nécessaires liés à la façon dont vous produisez les vaccins pour les administrer dans le bras de quelqu'un ne sont peut-être pas tous en place. Nous avons un pays très vaste comportant d'innombrables niveaux locaux et organismes qui ne sont pas toujours au même niveau de préparation.

Au niveau fédéral, nous avons nos rôles à jouer pour nous assurer que nous avons un contrat pour la production d'un vaccin et que nous pouvons le sortir aussi rapidement que possible. Nous allons examiner comment on peut le faire plus rapidement. Il y a de nombreux détails à différents niveaux, ce qui explique pourquoi vous avez ces plans différents. Vous obtenez des plans imbriqués parce qu'un seul plan ne permet pas de traiter de tous les détails nécessaires pour faire en sorte que le vaccin soit effectivement administré dans le bras de quelqu'un.

Ayant pris conscience qu'un vaccin est central à tout programme de lutte contre une pandémie, il y a une excellente occasion de capter tout cela à tous les niveaux. Malheureusement, en tant que gouvernement fédéral, vous ne pouvez pas avoir un plan qui convient à tout le monde. Tout le monde a une responsabilité pour que cela puisse fonctionner.

Depuis le SRAS, avec la création de l'agence, nous avons un administrateur en chef de la santé publique. Avant, nous n'avions pas ce dirigeant. Il a participé à de nombreux événements médiatiques et il a fait des interventions quotidiennes dans toutes les stations de radio. Il y avait des annonces partout. Nous allons certainement analyser cette expérience pour voir ce que nous pouvons faire de plus.

Nous utilisons aussi les nouveaux médias sociaux, comme Twitter, Facebook et Google. Notre site web a été visité à plusieurs reprises. Nous essayons également de nous tenir au courant des nouvelles technologies.

Le Dr Gully : J'admets qu'il y a eu un manque de compréhension dont on pourrait tenir compte afin d'améliorer la planification par rapport à la procédure pour obtenir une licence de vaccin et pour acheminer le vaccin vers les citoyens. Je crois que vous allez étudier la question avec d'autres témoins du ministère de la Santé. Je crois que c'est une partie du problème, et j'imagine que vous allez en discuter davantage.

The Chair: We have scheduled one whole session to deal with issues such as vaccines and antivirals.

Senator Dickson: Does Canada have any membership on the WHO pandemic review committee, and if so, who?

Dr. Gully: Yes. I am being cagey because I am not sure whether that list of members is in fact public, so I think we would have to check that. Sorry for being so bureaucratic, but I know the WHO was concerned about releasing the membership of its emergency committee, as well as the membership of the review committee. Certainly the chair was concerned.

If that is public, and Dr. Tam would be able to obtain it through WHO, we could certainly let you know. I do know there is a Canadian on the panel.

The Chair: That is not a Canadian government issue.

Dr. Gully: No, an expert from Canada is in fact on that committee.

The Chair: You are saying that for sure, and you do not know whether you can divulge it because of WHO rules; is that correct?

Dr. Gully: Correct.

Senator Dickson: Referring to page 1 of Dr. Low's paper, he writes:

An article published in the *British Medical Journal* alleged that some of the experts advising the WHO on the pandemic had declarable financial ties with drug companies that were producing antivirals and influenzal vaccines. It is claimed that as a result, the WHO was unduly influenced to declare a pandemic and to exaggerate its potential severity

Whether there is substance to these allegations is being investigated by the WHO pandemic review committee chaired by Dr. Harvey Fineberg, president of the United States (U.S.) Institute of Medicine.

I am curious as to whether Canada is actively involved in that review — forget the person for a moment — as much as the United States. Is there any substance to these allegations?

Dr. Gully: I did work at the World Health Organization for three and half years and was there when the pandemic was declared. These findings in the *British Medical Journal* are certainly being examined by that committee. The Government of Canada's Public Health Agency has, I believe through the minister, submitted a report to that committee in terms of its own experience but also then in terms of its relationship and, I believe, support for the World Health Organization. I know that this particular subject is being examined very carefully by the committee.

If I might point out that the co-chair of that committee, Dr. Fineberg, also authored the review of the 1976 swine flu activity in the United States, which I know Dr. Skowronski

Le président : Nous avons prévu une autre séance pour discuter de choses, comme les vaccins et les antiviraux.

Le sénateur Dickson : Le Canada est-il représenté au comité d'examen des pandémies de l'OMS, et si oui, par qui?

Le Dr Gully : Oui. J'hésite un peu à vous dire de qui il s'agit, parce que je ne sais pas si la liste des membres a été rendue publique. Je crois qu'il faudrait vérifier. Pardonnez-moi mon comportement bureaucratique, mais je sais que l'OMS était réticente à l'idée de publier la liste des membres du comité d'urgence et du comité d'examen. Il est clair que le président avait des réserves.

Si la liste des membres a été rendue publique, et si c'est le cas, la Dre Tam pourrait en obtenir une copie auprès de l'OMS, nous pourrions vous dire de qui il s'agit. Mais je sais que le Canada est représenté à ce comité.

Le président : Cette question n'a rien à voir avec le gouvernement canadien.

Le Dr Gully : Non, il y a vraiment un expert canadien qui siège à ce comité.

Le président : Vous en êtes certain, mais vous ne savez pas si vous pouvez révéler de qui il s'agit à cause des règles de l'OMS, c'est bien cela?

Le Dr Gully : C'est cela.

Le sénateur Dickson : À la page 1 de sa présentation, le Dr Low écrit :

Un article publié par le *British Medical Journal* a prétendu que certains des experts chargés de prodiguer des conseils à l'OMS sur la pandémie avaient des liens financiers déclarés avec des compagnies pharmaceutiques qui produisaient des antiviraux et des vaccins contre la grippe. Ils affirment que l'OMS a été abusivement influencée pour déclarer une pandémie et exagérer son éventuelle gravité [...].

Est-il possible d'ajouter foi à ces allégations, c'est la question sur laquelle se penche le comité d'examen des pandémies de l'OMS présidé par le Dr Harvey Fineberg, président de l'Institute of Medicine des États-Unis (É.-U.).

Je me demande si le Canada — oublions qui siège au comité pour le moment — participe aussi activement à cet examen que les États-Unis. Ces allégations sont-elles fondées?

Le Dr Gully : J'ai travaillé pendant trois ans et demi au sein de l'Organisation mondiale de la santé, et j'y étais lorsque la pandémie a été déclarée. Il est clair que ce comité étudie les conclusions du *British Medical Journal*. L'Agence de la santé publique du Canada, par l'entremise de la ministre si ma mémoire est bonne, a présenté un rapport à ce comité concernant sa propre expérience, mais aussi sa relation avec l'Organisation mondiale de la santé et son soutien envers l'OMS. Je sais que le comité examine attentivement ce dossier.

J'aimerais souligner que le vice-président de ce comité, le Dr Fineberg, a publié les résultats d'un examen qu'il a effectué sur la grippe porcine de 1976 aux États-Unis, et je sais que la

referred to yesterday. There is some connection between him in terms of past experience and what he is doing now in relationship to the World Health Organization.

Senator Wallace: Mr. Mayers, you referred in your presentation to the H1N1 policy developed by the Canadian Food Inspection Agency. Following on that, a memorandum of understanding has been entered into with Mexico and the United States involving effective disease notification and appropriate trade measures, measures that I take would be relevant when the virus is detected in swine herds.

In terms of our trade and the impact it has on our agricultural industry — it can obviously be significant — would this be something that your agency deals with in isolation in developing the terms of these memorandums of understanding, or are you required to deal with, for example, the Department of Agriculture and the Department of International Trade and Commerce?

Mr. Mayers: Indeed, we work very closely with our colleagues within the agriculture portfolio and as well with the Department of Foreign Affairs and International Trade around these issues because the economic implications of border closures to Canadian products are significant in terms of their ramifications both for the industry and for rural communities. It is a collaborative effort.

This is one of the areas of learning for us. We have seen, not only in relation to H1N1 but in relation to other diseases, that when countries around the world take very different approaches to responding to an animal disease event, that can then translate into consumer confusion and significant economic impacts.

With H1N1, we worked very hard not only in terms of response and preparedness but as well in terms of engagement in the international context to pursue a return to normalcy. It was very clear right from the beginning that pork was not a concern in terms of transmission of the disease. Getting that message out to Canadians and to the international community was important in order to avoid border closures to Canadian pork products.

The MOU that we pursued with the U.S. and Mexico was intended to bolster that thinking by ensuring that we were responding to each other within the North American context. We anticipated that the U.S. and Mexico would see similar outcomes to those that we were observing in Canada. Our response to each other had to be consistent so as to reduce the potential for confusion in the marketplace. If we were responding to each other differently, we may not have had a good result.

Absolutely, it is a collaborative effort and an important one in terms of protecting Canadian agriculture.

Senator Wallace: Right, but are you required to consult and have their input? With respect to the U.S. departments of industry, commerce and agriculture, are you required to have their input and their okay before you entering into a memorandum of understanding? I can see that on the health

Dre Skowronski y a fait référence hier. Il y a un lien entre son expérience et le travail qu'il fait aujourd'hui au sein de l'Organisation mondiale de la santé.

Le sénateur Wallace : M. Myers, vous avez fait référence dans votre présentation à la politique sur la grippe H1N1 élaborée par l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Un protocole d'entente a été conclu avec le Mexique et les États-Unis concernant des déclarations efficaces de maladies et des mesures commerciales adéquates, des mesures qui, j'imagine, seraient pertinentes lorsque l'on découvre un virus dans un troupeau de porcs.

En ce qui concerne notre commerce et l'impact sur le secteur agricole canadien — visiblement, l'impact peut être considérable —, est-ce que votre agence établit ce genre de protocole d'entente toute seule, ou est-elle tenue de travailler avec, disons, le ministère de l'Agriculture et le ministère du Commerce international?

M. Mayers : En effet, nous travaillons en étroite collaboration avec nos collègues du portefeuille de l'Agriculture et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international sur ces dossiers, parce que la fermeture des frontières aux produits canadiens peut avoir des incidences économiques importantes, tant pour le secteur que pour les collectivités rurales. C'est un effort commun.

C'est un des secteurs dans lequel il nous reste encore des choses à apprendre. Nous avons compris avec la grippe H1N1, mais aussi avec d'autres maladies, que lorsque les pays du monde adoptent des approches très différentes les uns des autres pour réagir à une maladie animale, cela peut créer de la confusion chez les consommateurs et entraîner des conséquences économiques considérables.

Dans le cas de la grippe H1N1, nous avons travaillé très fort, non seulement au chapitre de la réponse et de la préparation, mais aussi au chapitre de la participation internationale pour que la situation revienne à la normale. Il était très clair dès le début que le porc ne posait aucune crainte quant à la transmission de la maladie. Il était important d'en informer les Canadiens et la communauté internationale pour éviter la fermeture des frontières au porc canadien.

Le protocole d'entente conclu avec les États-Unis et le Mexique visait à soutenir cette idée pour assurer une réaction uniforme en Amérique du Nord. Nous nous attendions à ce que les résultats aux États-Unis et au Mexique soient similaires aux nôtres. Nous devons réagir de manière uniforme pour réduire les risques de confusions sur le marché. En réagissant de manière différente, les résultats n'auraient peut-être pas été concluants.

Il est clair qu'il s'agit d'un effort commun et important pour protéger l'agriculture canadienne.

Le sénateur Wallace : D'accord, mais êtes-vous tenus de les consulter et d'obtenir leur point de vue? Concernant le département américain de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, êtes-vous obligés d'obtenir leur avis et leur accord avant de conclure un protocole d'entente? J'admets que, du point

issue everything you say makes complete sense, but dealing with the economic impact of something like this more properly is the focus of other departments. I want to make sure that they have to influence what goes into these memorandums.

Mr. Mayers: In terms of requirements, the memoranda focus on the animal health dimension, which is the jurisdiction of the CFIA. The reason we engage our partners is not as a requirement from an obligation perspective; it is government practice and policy to work collaboratively across the agencies involved.

Within the agriculture portfolio, of course we report to the minister, and as a result it is an automatic event on which we collaborate closely. Our interaction with DFAIT is equally a normal part of our practice, as opposed to any written obligation.

Senator Wallace: Memorandums were entered into with the United States and Mexico. Was there any need for agreements with other trading partners?

Mr. Mayers: In terms of a bilateral approach, for example, China did close its border to Canadian pork for a period of time. We entered into bilateral negotiations with China to resolve that issue. It did not require an MOU, but we pursued a similar resolution of that border closure in order to get Canadian product flowing again.

The Chair: That brings this session to a close. We appreciate very much the contribution that all of you have made to our desire to find out about pandemic preparedness and to be able to make recommendations on how we can improve the way forward.

(The committee adjourned.)

de vue de la santé, tout ce que vous dites est totalement logique, mais d'autres départements sont plus aptes à réagir adéquatement aux conséquences économiques d'une situation comme celle-ci. Je veux m'assurer qu'ils ont leur mot à dire sur le contenu de ces protocoles d'entente.

M. Mayers : En ce qui concerne les exigences, le protocole d'entente se concentre sur la santé animale qui est une des compétences de l'ACIA. Nous ne sollicitons pas la participation de nos partenaires parce que nous y sommes obligés; le gouvernement a comme pratique et politique de collaborer avec toutes les agences concernées.

Évidemment, à l'intérieur du portefeuille de l'Agriculture, nous relevons du ministre. Donc automatiquement, nous collaborons étroitement avec lui lorsqu'il est question d'un protocole d'entente. Notre collaboration avec le MAECI constitue elle aussi une pratique normale pour nous; ce n'est pas une obligation écrite.

Le sénateur Wallace : Des protocoles d'entente ont été conclus avec les États-Unis et le Mexique. Était-il nécessaire de conclure des ententes avec d'autres partenaires commerciaux?

M. Mayers : Pour ce qui est d'une approche bilatérale, par exemple, la Chine a effectivement fermé sa frontière au porc canadien pendant un certain temps. Nous avons entamé des négociations bilatérales avec la Chine pour régler la situation. Un protocole d'entente n'était pas nécessaire, mais nous nous en sommes inspirés pour négocier la réouverture de la frontière au porc canadien.

Le président : Nous vous remercions beaucoup de nous avoir aidés à en apprendre davantage sur l'état de préparation en cas de pandémie. Cela nous aidera dans nos recommandations sur la façon d'améliorer les choses. La séance est levée.

(La séance est levée.)

Health Canada:

Dr. Paul Gully, Senior Medical Advisor.

Public Safety Canada:

Daniel Lavoie, Associate Assistant Deputy Minister, Emergency Management and National Security Branch.

Santé Canada :

Dr Paul Gully, conseiller médical principal.

Sécurité publique Canada :

Daniel Lavoie, sous-ministre adjoint délégué, Secteur de la gestion des mesures d'urgence et de la sécurité nationale.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, September 29, 2010

BC Centre for Disease Control:

Dr. Danuta Skowronski, Epidemiology Lead for Influenza and
Emerging Respiratory Pathogens.

Public Health Agency of Canada:

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer.

Mount Sinai Hospital:

Dr. Donald E. Low, Microbiologist-in-Chief.

As an individual:

Dr. Susan Tamblyn, Public Health Consultant.

Thursday, September 30, 2010

Canadian Food Inspection Agency:

Paul Mayers, Associate Vice-President, Programs;

Catherine Airth, Associate Vice-President, Operations.

Public Health Agency of Canada:

Dr. Theresa Tam, Director General, Centre for Emergency
Preparedness and Response.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 29 septembre 2010

BC Centre for Disease Control :

Dre Danuta Skowronski, chef, Épidémiologie l'influenza et de
nouveaux pathogènes respiratoires.

Agence de la santé publique du Canada :

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique

Hôpital Mount Sinai :

Dr Donald E. Low, microbiologiste en chef.

À titre personnel :

Dre Susan Tamblyn, conseillère en santé publique.

Le jeudi 30 septembre 2010

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Paul Mayers, vice-président associé, Programmes;

Catherine Airth, vice-présidente associée, Opérations.

Agence de la santé publique du Canada :

Dre Theresa Tam, directrice générale, Centre de mesures
d'interventions d'urgence.

(Suite à la page précédente)





Third Session
Fortieth Parliament, 2010

Troisième session de la
quarantième législature, 2010

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

**Social Affairs,
Science and
Technology**

**Affaires sociales,
des sciences
et de la technologie**

Chair:

The Honourable ART EGGLETON, P.C.

Président :

L'honorable ART EGGLETON, C.P.

Wednesday, October 6, 2010
Thursday, October 7, 2010

Le mercredi 6 octobre 2010
Le jeudi 7 octobre 2010

Issue No. 13

Fascicule n° 13

Third and fourth meetings on:

Troisième et quatrième réunions concernant :

The study on Canada's pandemic preparedness

L'étude sur l'état de préparation du Canada en cas de
pandémie

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

STANDING SENATE COMMITTEE ON SOCIAL AFFAIRS,
SCIENCE AND TECHNOLOGY

The Honourable Art Eggleton, P.C., *Chair*

The Honourable Kelvin Kenneth Ogilvie, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Braley	Dyck
Callbeck	Eaton
Champagne, P.C.	* LeBreton, P.C.
Cordy	(or Comeau)
* Cowan	Martin
(or Tardif)	Merchant
Demers	Seidman

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Martin replaced the Honourable Senator Wallace (*October 4, 2010*).

The Honourable Senator Eaton replaced the Honourable Senator Dickson (*October 4, 2010*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES
SOCIALES, DES SCIENCES ET DE LA TECHNOLOGIE

Président : L'honorable Art Eggleton, C.P.

Vice-président : L'honorable Kelvin Kenneth Ogilvie

et

Les honorables sénateurs :

Braley	Dyck
Callbeck	Eaton
Champagne, C.P.	* LeBreton, C.P.
Cordy	(ou Comeau)
* Cowan	Martin
(ou Tardif)	Merchant
Demers	Seidman

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur Martin a remplacé l'honorable sénateur Wallace (*le 4 octobre 2010*).

L'honorable sénateur Eaton a remplacé l'honorable sénateur Dickson (*le 4 octobre 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, October 6, 2010
(29)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:14 p.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie and Seidman (10).

In attendance: Sonya Norris, Analyst, Parliamentary Information and Research Service.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, June 28, 2010, the committee continued its study on Canada's pandemic preparedness. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESSES:*Public Works and Government Services Canada:*

Francine Brisebois, Senior Director, Commercial and Consumer Products Directorate;

Henry Kreker, Manager, Influenza Vaccine Project;

Tom Ring, Assistant Deputy Minister, Acquisitions Branch.

Health Canada:

Elwyn Griffiths, Director General, Biologics and Genetic Therapies Directorate;

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch.

Public Health Agency of Canada:

Dr. Barbara Law, Chief Vaccine Safety, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases;

Dr. John Spika, Director General, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases.

Roche Canada:

Jim Hall, Vice-President, Urgent Care;

Anne-Marie Hayes, Business Manager, Government, Urgent Care.

Canadian Pharmacists Association:

Jeff Poston, Executive Director;

Janet Cooper, Senior Director, Membership and Professional Affairs.

GlaxoSmithKline Canada:

Paul Lucas, President and CEO.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 6 octobre 2010
(29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 16 h 14, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (10).

Également présente : Sonya Norris, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 28 juin 2010, le comité poursuit son étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Travaux publics et Services gouvernementaux Canada :*

Francine Brisebois, directrice principale, Direction des produits commerciaux et de consommation;

Henry Kreker, gestionnaire, Projet d'immunisation antigrippale;

Tom Ring, sous-ministre adjoint, Direction générale des approvisionnements.

Santé Canada :

Elwyn Griffiths, directeur général, Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques;

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments.

Agence de la santé publique du Canada :

Dre Barbara Law, chef de Sécurité des vaccins, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses;

Dr John Spika, directeur général, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses;

Roche Canada :

Jim Hall, vice-président, Soins d'urgence;

Anne-Marie Hayes, gestionnaire des opérations, gouvernement, Soins d'urgence.

Association des pharmaciens du Canada :

Jeff Poston, directeur exécutif;

Janet Cooper, directrice principale, Affaires professionnelles et relations avec les membres.

GlaxoSmithKline Canada :

Paul Lucas, président et chef de la direction.

Rx Canada:

Wendy Nelson, President and CEO;

Jeff Aramini, Senior Consulting Epidemiologist.

The chair made a statement.

Mr. Ring made a statement and, together with Mr. Kreker and Ms. Brisebois, answered questions.

At 5:13 p.m., the committee suspended.

At 5:18 p.m., the committee resumed.

Ms. Ballantyne, Mr. Griffiths and Dr. Spika each made a statement and, together with Dr. Law, answered questions.

At 6:17 p.m., the committee suspended.

At 6:21 p.m., the committee resumed.

Mr. Hall, Mr. Poston, Mr. Lucas and Ms. Nelson each made a statement and, together with Ms. Hayes, Ms. Cooper and Mr. Aramini, answered questions.

At 7:31 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday October 7, 2010
(30)

[English]

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:31 a.m., in room 2, Victoria Building, the chair, the Honourable Art Eggleton, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Braley, Callbeck, Champagne, P.C., Cordy, Eaton, Eggleton, P.C., Martin, Merchant, Ogilvie, and Seidman (10).

In attendance: Sonya Norris, Analyst, Parliamentary Information and Research Service.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Monday, June 28, 2010, the committee continued its study on Canada's pandemic preparedness. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESSES:

Institute of Epidemiological Diagnosis and Reference:

Dr. Celia Alpuche, Deputy Director General (by video conference).

Public Health Agency of Canada:

Dr. Frank Plummer, Scientific Director General, National Microbiology Laboratory.

As an individual:

Dr. Todd Hatchette, Associate Professor, Department of Microbiology and Immunology, Dalhousie University.

Rx Canada :

Wendy Nelson, présidente et chef de la direction;

Jeff Aramini, épidémiologiste-conseil principal.

Le président fait une déclaration.

M. Ring fait une déclaration puis, aidé de M. Kreker et de Mme Brisebois, répond aux questions.

À 17 h 13, la séance est suspendue.

À 17 h 18, la séance reprend.

Mme Ballantyne, M. Griffiths et le Dr Spika font chacun une déclaration puis, aidés de la Dre Law, répondent aux questions.

À 18 h 17, la séance est suspendue.

À 18 h 21, la séance reprend.

MM. Hall, Poston et Lucas ainsi que Mme Nelson font chacun une déclaration puis, aidés de Mmes Hayes et Cooper ainsi que de M. Aramini, répondent aux questions.

À 19 h 31, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 7 octobre 2010
(30)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui, à 10 h 31, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Art Eggleton, C.P. (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Braley, Callbeck, Champagne, C.P., Cordy, Eaton, Eggleton, C.P., Martin, Merchant, Ogilvie et Seidman (10).

Aussi présente : Sonya Norris, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le lundi 28 juin 2010, le comité poursuit son étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Institut de diagnostic et de référence épidémiologique :

Dre Celia Alpuche, directrice générale adjointe (par vidéoconférence).

Agence de la Santé publique du Canada :

Dr Frank Plummer, directeur général des programmes scientifiques, Laboratoire national de microbiologie.

À titre personnel :

Dr Todd Hatchette, professeur associé, Direction de la microbiologie et de l'immunologie, Université Dalhousie.

The chair made a statement.

Ms. Alpuche made a statement and answered questions.

At 11:17 a.m., the committee suspended.

At 11:21 a.m., the committee resumed.

Dr. Plummer and Dr. Hatchette each made a statement and together, answered questions.

At 12:18 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le président fait une déclaration.

Mme Alpuche fait une déclaration puis répond aux questions.

À 11 h 17, la séance est interrompue.

À 11 h 21, la séance reprend.

Les Dr Plummer et Hatchette font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 18, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, October 6, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 4:14 p.m. to study Canada's pandemic preparedness.

The Honourable Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today, we continue our study of pandemic preparedness, and specifically vaccines, antivirals and adverse reactions.

We have three panels over a three-hour period. We will hear from Public Works and Government Services Canada for the first hour, then Health Canada and the Public Health Agency of Canada, and the third panel will involve various pharmaceutical companies involved with vaccines and antivirals.

We have three witnesses from Public Works and Government Services Canada: Tom Ring, Assistant Deputy Minister, Acquisitions Branch; Henry Kreker, Manager, Influenza Vaccine Project; and Francine Brisebois, Senior Director, Commercial and Consumer Products Directorate.

[*Translation*]

Tom Ring, Assistant Deputy Minister, Acquisitions Branch, Public Works and Government Services Canada: Mr. Chair, I am pleased to be here today and I thank you for the opportunity to appear before this committee to address the role of Public Works and Government Services in the procurement of influenza vaccine and antiviral drugs for the study of Canada's pandemic preparedness.

[*English*]

You have introduced my colleagues, but I would like to note that Mr. Kreker has been involved in the vaccine program for over 10 years and is probably considered expert across the country in the acquisition of these particular products.

[*Translation*]

We are here to answer questions you may have related to the procurement of influenza vaccine and antiviral drugs as it pertains to the pandemic preparedness strategy. I will be discussing the following points with you today.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 6 octobre 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 16 h 14 pour étudier la préparation du Canada en cas de pandémie.

L'honorable Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous continuons notre étude sur l'état de préparation du Canada en cas de pandémie, et plus précisément sur les vaccins, les antiviraux et les effets indésirables.

Au cours des trois prochaines heures, trois groupes de témoins comparaitront. Nous entendrons des représentants de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada pendant la première heure, puis de Santé Canada et de l'Agence de la santé publique du Canada, et enfin, de différents établissements pharmaceutiques qui travaillent dans le domaine des vaccins et des antiviraux.

Nous accueillons trois témoins de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada : Tom Ring, sous-ministre adjoint à la Direction générale des approvisionnements, Henry Kreker, gestionnaire du Projet d'immunisation antigrippale, et Francine Brisebois, directrice principale de la Direction des produits commerciaux et de consommation.

[*Français*]

Tom Ring, sous-ministre adjoint, Direction générale des approvisionnements, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada : Monsieur le président, je suis très heureux d'être ici parmi vous aujourd'hui. Je vous remercie de me donner l'occasion de m'exprimer devant le comité sur le rôle de Travaux publics et services gouvernementaux dans l'achat de vaccins contre la grippe et des médicaments antiviraux dans le cadre de l'étude sur la préparation du Canada en cas de pandémie.

[*Traduction*]

Vous avez présenté mes collègues, mais j'aimerais souligner que M. Kreker participe au programme de vaccination depuis plus de 10 ans et qu'il est probablement considéré partout au pays comme un spécialiste dans l'acquisition de ces produits particuliers que sont les vaccins.

[*Français*]

Nous sommes ici pour répondre à vos questions au sujet de l'achat de vaccins contre la grippe et les médicaments antiviraux dans le cadre de la stratégie de préparation à une pandémie. Voici ce dont je vous parlerai aujourd'hui.

[English]

I would like to provide you with some general background on the procurement processes with respect to vaccines and antivirals. I would like to provide you with a brief history of the FPT Group Purchasing Program for drugs and vaccines, the procurement process specific to pandemic and annual influenza vaccines and the procurement of antiviral drugs.

[Translation]

As you may know, Public Works operates as a common service agency for the Government of Canada.

[English]

Our activities are directed towards providing services and support to the programs of other government departments, boards and agencies.

The acquisition process requires that our clients define their operational requirements, including the essential characteristics of the goods or services being sought.

Upon receipt of these requirements, we examine the potential sources of supply, identify applicable contracting issues and develop a contracting approach. In all of these steps in the process, we follow the government contracting policies and regulations; we pursue this in a manner consistent with the principles of fairness, openness and transparency, and all the while with an eye to maximizing value for Canadian taxpayers.

The FPT Group Purchasing Program for drugs and vaccines was launched in 1973 to allow all jurisdictions to benefit from these activities and the cost savings through economies of scale. As part of the program Public Works purchases influenza vaccines on behalf of all provinces and territories and six federal departments. We base these purchases on the estimates provided to us by each jurisdiction. Each province and territory is responsible for setting their own parameters for their individual vaccine campaigns.

In 1998, Canada began planning to establish domestic pandemic preparedness in the event of an influenza pandemic. In 2000, a request for proposals was publicly posted to invite members of the vaccine industry to submit bids to establish a domestic pandemic influenza vaccine supply. Only one company was interested in establishing sufficient domestic capacity to manufacture enough vaccine to inoculate the entire population in the event of an influenza pandemic.

Following the evaluation of its bid, Canada awarded a 10-year contract to Shire BioChem Inc. This contract also guaranteed that the company would supply 50 per cent of Canada's annual

[Traduction]

J'aimerais vous donner un aperçu général du processus d'approvisionnement des vaccins et des antiviraux. J'aimerais faire un bref historique du Programme fédéral-provincial-territorial d'achat collectif de médicaments et de vaccins, décrire le processus d'approvisionnement propre à la grippe pandémique et aux vaccins annuels contre la grippe et parler de l'achat de médicaments antiviraux.

[Français]

Comme vous le savez déjà, Travaux publics et services gouvernementaux Canada agit en qualité d'organisme en services communs pour le compte du gouvernement du Canada.

[Traduction]

Nos activités sont principalement orientées vers la prestation de services dans le cadre des programmes offerts par les autres ministères, conseils et organismes du gouvernement du Canada.

Dans le cadre du processus d'achat, nos clients sont appelés à définir leurs exigences opérationnelles, y compris les caractéristiques essentielles des produits et services qu'ils désirent acheter.

Après avoir obtenu ces exigences, Travaux publics examine les sources d'approvisionnement possibles, recense les problèmes contractuels potentiels et détermine le processus d'achat à préconiser. Dans la réalisation de toutes ces étapes du processus, nous suivons les politiques et les règlements, sur la passation de marchés du gouvernement du Canada, nous agissons dans le respect des principes d'équité, d'ouverture et de transparence, et nous faisons tout cela en veillant à optimiser l'argent des contribuables.

Le Programme fédéral-provincial-territorial d'achat collectif de médicaments et de vaccins a été mis sur pied en 1973 afin de permettre à tous les paliers de gouvernement de bénéficier des activités d'achat et de réaliser des économies d'échelle. Dans le cadre de son programme, TPSGC achète des vaccins antigrippaux pour le compte des provinces, des territoires et de six ministères fédéraux. Nous faisons ces achats sur la base des estimations fournies par chaque palier de gouvernement. Il revient à chaque province et territoire de définir les paramètres de leurs propres campagnes de vaccination.

En 1998, le Canada a entrepris l'établissement d'un plan national de préparation en cas de pandémie de grippe. En 2000, une demande de proposition a été diffusée afin d'inviter les producteurs de vaccins à soumissionner en vue de l'établissement d'une réserve nationale de vaccins contre la grippe pandémique. Seule une entreprise était disposée à se munir, au Canada, des installations nécessaires pour fabriquer des vaccins en quantités suffisantes pour vacciner toute la population canadienne en cas de pandémie de grippe.

À la suite de l'évaluation de la soumission obtenue, le Canada a attribué un contrat de 10 ans à l'entreprise Shire Biochem Inc. Le contrat garantissait également que le fournisseur répondrait à

influenza program needs. The remaining 50 per cent is purchased through two separate contracts, and these contracts are split evenly between GlaxoSmithKline Inc. and Sanofi Pasteur.

The ownership of the Canadian manufacturing facility is now owned by ID Biomedical Corporation, which is a wholly owned subsidiary of GlaxoSmithKline.

[Translation]

Under the current pandemic influenza contracts, Canada pays a yearly pandemic readiness fee, and a per dose price, upon purchasing the pandemic vaccine. The pandemic readiness fee is paid to maintain all the necessary materials and personnel to produce enough vaccine for all Canadians if an influenza pandemic were to occur.

[English]

The existing vaccine contract has been extremely successful in delivering high quality products at very competitive prices. It is important to note that we have had full priority access to pandemic vaccine. This means that the manufacturer must supply Canada's order before it can distribute any of its vaccine to other clients.

The need for domestic manufacturing and full priority access was never more evident than it was last year during the H1N1 outbreak. In fact, Canada was one of two countries that had enough vaccine for its entire population by December 15, 2009. The United States was not in the same position as Canada despite having contracts with five different suppliers. Mexico, relying on offshore manufacturing, had only 750,000 doses, despite being the country to record the first case of H1N1. Canada had amongst the highest vaccination rates in the world.

The three contracts for the supply of annual influenza vaccine have also been highly effective. Canada's contractors have supplied all jurisdictions with timely delivery of highly effective products at relatively low prices.

All three contracts for seasonal and pandemic influenza vaccine will expire at the end of March 2011. We are currently in the re-procurement process. As this re-procurement process is ongoing, unfortunately we will not be able to discuss any of the details of the results, as the evaluation of the bids is not concluded.

Canada has gained a wealth of experience over the last 10 years, culminating with the H1N1 pandemic. Our experience, as well as multiple independent studies on the risk assessment pertaining to the threat of border closures and embargoes during a pandemic, demonstrates the importance of having a domestic primary supplier.

50 p. 100 des besoins du Canada au chapitre de ses programmes de vaccination annuelle contre la grippe. Le reste des vaccins sont achetés par l'entremise de deux contrats distincts. Il s'agit de deux contrats de valeur égale attribués aux entreprises GlaxoSmithKline Inc. et à Sanofi Pasteur Ltd.

Les installations de fabrication au Canada appartiennent maintenant à ID Biomedical Corporation, qui est une filiale à 100 p. 100 de GlaxoSmithKline Inc.

[Français]

Dans le cadre des contrats actuels, le Canada paie un tarif annuel de disponibilité de vaccins contre la grippe pandémique ainsi qu'un prix par dose, payable à l'achat du vaccin contre la grippe pandémique. Le tarif de disponibilité du vaccin contre la grippe est versé à l'entrepreneur pour qu'il garde à sa disposition tout le matériel et tout le personnel nécessaires pour produire suffisamment de vaccins pour tous les Canadiens si une pandémie de grippe survenait.

[Traduction]

Le contrat actuel pour le vaccin a permis d'obtenir des produits de très haute qualité à des prix très concurrentiels. Il est important de noter que nous avons eu un accès prioritaire au vaccin antipandémique. Cela signifie que le fabricant doit exécuter les commandes du Canada d'abord avant de pouvoir distribuer ses vaccins à d'autres clients.

La nécessité de fabriquer le vaccin au pays et d'avoir un accès prioritaire n'a jamais été aussi bien démontrée que pendant l'éclosion de H1N1 l'an dernier. En fait, le Canada est l'un des deux pays qui avaient suffisamment de vaccins pour protéger tous ses citoyens en date du 15 décembre 2009. Les États-Unis n'étaient pas dans la même situation que le Canada, même si des contrats avaient été attribués à cinq fournisseurs différents. Le Mexique, qui a fait fabriquer ses vaccins à l'étranger, avait seulement 750 000 doses en mains, même si le premier cas de grippe H1N1 s'est déclaré dans ce pays. Le Canada a obtenu un des meilleurs taux de vaccination au monde.

Les trois contrats de fourniture du vaccin contre la grippe saisonnière ont également été très efficaces. Les fournisseurs du Canada ont livré à temps dans toutes les provinces et dans tous les territoires des produits très efficaces à un coût relativement faible.

Les trois contrats pour les vaccins contre la grippe H1N1 et la grippe saisonnière expirent à la fin mars 2011. Nous travaillons actuellement au processus d'attribution des nouveaux contrats. Étant donné que le lancement du processus d'attribution des nouveaux contrats est en cours, nous ne pouvons malheureusement pas discuter des résultats, puisque l'évaluation des soumissions n'est pas encore terminée.

Le Canada a acquis une vaste expérience au cours des dix dernières années, y compris pendant la pandémie de grippe H1N1 de l'année dernière. Notre expérience démontre, à l'instar de nombreuses études indépendantes sur l'évaluation des risques relatifs à la menace de fermeture des frontières et d'embargos pendant une pandémie, à quel point il est important de pouvoir compter sur un fournisseur principal au pays.

The experience from H1N1 also highlighted that although domestic supply is vital, a contract with a backup supplier could be prudent if there were production problems with the primary supplier. Our re-procurement process addresses this concern by exploring the feasibility of this concept.

In combination with influenza vaccine, antiviral drugs are also an important part of our program. The government purchases of antivirals have largely gone into two stockpile systems in Canada. The federally owned and funded, National Emergency Stockpile System, (NESS), provides a rapid response to support the efforts of provinces and territories to manage an influenza pandemic. The second stockpile is a provincially and territorially funded and administered supply of antiviral drugs.

During the 2009 pandemic, antiviral drugs were important in combating the first wave of the influenza. The stockpile proved helpful in combating H1N1 and will continue to be a key part of the pandemic preparedness strategy.

[Translation]

In conclusion, we consider that the bulk-purchasing program for drugs and vaccines has been a well-executed strategy.

[English]

We have cooperation among the various members of the federal-provincial-territorial groups and solid working relationships with our suppliers. We are collaborating with our clients and suppliers to strengthen further our strong program for pandemic preparedness in Canada. We will be pleased to respond to any questions you may have.

The Chair: The previous procurement involved only one company showing interest but you ended up with three companies. I guess it is down to two with a takeover of one by another.

How did that happen? How did that come about that you started with only one company but then ended up with three?

Mr. Ring: For clarification, there was a request for proposals for pandemic preparedness and pandemic vaccines in 2000. Only one supplier expressed an interest and that was Shire BioChem, so we entered into a contractual relationship with them.

Part of that process where they would have the pandemic readiness and supply of vaccines was that they would also get 50 per cent of the annual influenza vaccine. That was part of making sure they had the capacity within Canada; if you do the pandemic readiness and assure us that we will have a domestic supply of pandemic vaccine, you will be guaranteed 50 per cent of the annual influenza vaccine.

L'expérience tirée de la pandémie de grippe H1N1 a également permis de souligner que, même s'il est indispensable de compter sur la production de vaccins au pays, un contrat avec un fournisseur de réserve pourrait être une solution en cas de problème de production chez le fournisseur principal. Notre processus d'attribution des nouveaux contrats vise à éliminer ce risque en examinant la possibilité de procéder ainsi.

En combinaison avec les vaccins antigrippaux, les médicaments antiviraux sont un élément important de notre programme. La plupart des achats du gouvernement de médicaments antiviraux sont stockés dans deux réserves au Canada. La Réserve nationale de secours, détenue et financée par le gouvernement fédéral, permet de répondre rapidement à la demande pour aider les provinces et les territoires à gérer une pandémie d'influenza. La seconde est une réserve de médicaments antiviraux financée et administrée par les provinces et les territoires.

Lors de la pandémie de grippe H1N1 de 2009, les médicaments antiviraux ont joué un rôle très important afin de combattre la première vague d'influenza. Les réserves ont été précieuses pour combattre la grippe H1N1 et elles continueront d'être un élément clé de la stratégie de préparation en cas de pandémie.

[Français]

Pour terminer, nous considérons que le programme d'achat en vrac de médicaments et de vaccins a été une stratégie bien exécutée.

[Traduction]

Les membres des groupes à l'échelle fédérale, provinciale et territoriale coopèrent, et nous avons établi une solide relation de travail avec nos fournisseurs. Nous collaborons avec nos clients et nos fournisseurs pour améliorer notre solide programme de préparation en cas de pandémie au Canada. Nous répondrons avec plaisir à toutes les questions.

Le président : Une seule entreprise a manifesté son intérêt lors du premier processus d'attribution, mais vous vous êtes retrouvés avec trois entreprises. Je suppose qu'il n'est maintenant plus question de trois, mais bien de deux entreprises, puisque l'une d'entre elles a été acquise par une autre.

Comment cela s'est-il produit? Comment avez-vous pu passer d'une entreprise à trois entreprises?

M. Ring : Je vais clarifier les choses. En 2000, nous avons publié une demande de proposition pour la préparation en cas de pandémie et les vaccins contre la grippe pandémique. Un seul fournisseur a manifesté son intérêt : Shire BioChem. Nous avons donc conclu un contrat avec cette entreprise.

Le contrat garantissait également que l'entreprise fournirait en plus 50 p. 100 des vaccins annuels contre la grippe. Nous voulions ainsi nous assurer qu'elle disposerait d'une capacité de production suffisante au Canada. Si vous nous garantisiez une réserve nationale de vaccins contre la grippe pandémique, nous vous assurons en retour que vous produirez 50 p. 100 des vaccins annuels contre la grippe.

The other 50 per cent was competed separately, and two bidders that split the final 50 per cent. GlaxoSmithKline won 25 per cent and Sanofi Pasteur won the final 25 per cent.

The Chair: What happened en route? In the first instance, only one company expressed an interest and then you went out for other bids. You assured them 50 per cent.

Mr. Ring: That is the pandemic.

The Chair: How did the other two companies come on if they were not interested in the first place?

Mr. Ring: They were not interested because they were not able to demonstrate they would have a domestic capacity for the pandemic. The condition for the first 50 per cent was that they would have a domestic pandemic readiness capacity. We were looking for a guarantee that the company would be able to produce the pandemic vaccine domestically.

The Chair: You did not have to ask for that guarantee on the second two companies, correct.

Mr. Ring: The second two companies' bid was about the annual influenza vaccine, not the pandemic.

The Chair: One of the issues we hear a lot about is the notion of a single supplier. A number of comments suggest that is unwise. Notwithstanding the three suppliers, I guess you still have a single supplier for pandemic purposes.

Mr. Ring: Correct.

The Chair: What are the advantages and disadvantages of having that single supplier? It sounds like a risky business.

Mr. Ring: There are two sides to that particular debate. In the first instance, having a guaranteed domestic supply of pandemic vaccine proved to be enormously important to Canada. There were examples in other countries where they did not have a domestic supplier and were not able to get the kind of vaccines they needed during the course of the pandemic.

There are issues with respect to embargo, where countries, for their own domestic supply, will not allow exports of vaccines. Canada has a very favourable arrangement with a domestic supplier.

As I noted in my opening comments, because of some of the issues around whether there are potential problems with your pandemic supplier, we are looking at a potential for a backup and looking at the feasibility and the cost of a secondary or backup pandemic provider. However, that would likely be offshore; and then you will have a risk that if you need the vaccines, you may not be able to get them during a pandemic.

The two sides of the equation are the extra insurance of having a backup supplier, but in Canada's particular case, that backup supplier will be offshore.

L'autre 50 p. 100 faisait partie d'un processus à part, et il a été attribué à deux soumissionnaires. GlaxoSmithKline a obtenu 25 p. 100 et Sanofi Pasteur a obtenu l'autre 25 p. 100.

Le président : Que s'est-il passé en cours de route? Dans un premier temps, une seule entreprise a manifesté son intérêt, et dans un deuxième temps, vous êtes passés à d'autres soumissions. Vous leur avez garanti 50 p. 100.

M. Ring : Pour ce qui est de la pandémie.

Le président : De quelle façon les deux autres entreprises se sont avancées, étant donné qu'elles n'avaient pas manifesté leur intérêt au départ?

M. Ring : Elles n'étaient pas intéressées, car elles n'étaient pas capables de montrer qu'elles pouvaient produire le vaccin contre la grippe pandémique au pays. La condition en ce qui concerne le premier 50 p. 100, c'était que l'entreprise dispose de la capacité de production nécessaire. Nous cherchions une garantie que l'entreprise serait capable de produire le vaccin contre la grippe pandémique au Canada.

Le président : Vous n'aviez pas à demander cette garantie aux deux autres entreprises, n'est-ce pas?

M. Ring : Les soumissions des deux autres entreprises concernaient le vaccin annuel contre la grippe, et non le vaccin contre la grippe pandémique.

Le président : Nous avons beaucoup entendu parler de l'idée d'avoir un seul fournisseur. Si l'on se fie à un certain nombre de commentaires, ce n'est pas judicieux. Malgré que vous ayez trois fournisseurs, je suppose qu'un seul a le mandat de répondre à une pandémie.

M. Ring : C'est exact.

Le président : Quels sont les avantages et les inconvénients de n'avoir qu'un seul fournisseur? Il me semble que c'est risqué.

M. Ring : Il y a deux aspects dans ce débat. Tout d'abord, avoir au Canada un approvisionnement national garanti de vaccins contre la grippe pandémique s'est avéré très important. Durant la pandémie, d'autres pays n'avaient pas de fournisseur national et n'ont pas été capables d'obtenir tous les vaccins dont ils avaient besoin.

Il y a la question des embargos. En effet, certains pays interdiront l'exportation de vaccins pour garantir leur approvisionnement. Le Canada a une entente très favorable avec un fournisseur national.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, puisque nous pourrions faire face à des problèmes avec le fournisseur principal, nous examinons la possibilité d'attribuer un contrat à un fournisseur de réserve. Nous examinons la possibilité de le faire et les coûts que cela engendrerait. Toutefois, ce fournisseur se trouverait vraisemblablement à l'étranger; ce qui poserait un risque : s'il devait y avoir une pandémie et que nous avions besoin de vaccins, nous risquerions de ne pas être capables de les obtenir.

Avoir un fournisseur de réserve donne une assurance supplémentaire, mais dans le cas particulier du Canada, le fournisseur de réserve se trouverait à l'étranger.

The Chair: You have no possibility of a backup supplier in Canada, is that right?

Mr. Ring: We have asked. When we went with our re-procurement for the domestic supply, there was only one respondent in Canada and that was GSK.

The Chair: Is that on the current supplier?

Mr. Ring: On the current re-procurement.

Henry Kreker, Manager, Influenza Vaccine Project, Public Works and Government Services Canada: Canada's preference would be to have more than one supplier in Canada. That is why when we went out with the bid solicitation documents in 2000, any of the six or seven large international manufacturers could have bid on that requirement. It was open for them to bid but only one came back with a proposal to establish capacity in Canada.

Capacity in Canada is paramount, as Mr. Ring indicated, because several studies conclude that there is a very high risk of contractors from abroad not being able to supply the vaccine. That is because domestic governments where those contractors are located would want to ensure their home populations are satisfied before they allow export of a potentially lifesaving vaccine.

The Chair: If you cannot get a second supplier within Canada, is it better to have other possible suppliers outside the country for backup?

Mr. Kreker: That could be the case, depending on the cost, obviously. What is the risk of it coming to Canada even though they are contractually bound to do so? Would they be allowed to export the vaccine? That is what we are grappling with now. What is the cost associated with paying all that money in advance and then, when the pandemic comes, you may not receive the product that you have paid for? Those are the types of issues we are considering.

The Chair: As you pointed out in your opening remarks, Mr. Ring, the vaccine was available for the entire population by December 15. Many people did not think that was good timing; they thought that was rather late. Given that there was a 45 per cent take up, it raises the question why the rest of the population did not do it. According to the Statistics Canada report that came out last week, it is because they did not think it was necessary. One of the reasons I heard that they did not think it was necessary was because they thought it was rather late.

Supposedly, you have a guaranteed supplier who is supposed to go to you first, so why was it so late in getting into the field?

Le président : Il ne serait pas du tout possible que le fournisseur de réserve soit au Canada, n'est-ce pas?

M. Ring : Nous l'avons demandé. Lorsque nous avons lancé notre processus d'attribution de nouveaux contrats pour l'approvisionnement national, il n'y avait qu'une seule entreprise intéressée au Canada et c'était GlaxoSmithKline.

Le président : Parlez-vous du fournisseur actuel?

M. Ring : Je parle du processus d'attribution de nouveaux contrats actuel.

Henry Kreker, gestionnaire, Projet d'immunisation antigrippale, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada : Le Canada préférerait avoir plus d'un fournisseur au pays. C'est pourquoi, lorsque nous avons fait notre demande de proposition en 2000, les six ou sept plus grands fabricants étrangers auraient pu soumissionner. Ils avaient la possibilité de soumissionner, mais une seule entreprise a présenté une proposition pour produire les vaccins au pays.

Comme M. Ring l'a dit tout à l'heure, il est primordial d'avoir une capacité de production au Canada, car d'après plusieurs études, il y a un très grand risque que les entreprises à l'étranger ne soient pas capables de nous fournir les vaccins : les gouvernements des pays où se trouvent ces entreprises voudront répondre aux besoins de leur population avant de permettre l'exportation d'un vaccin qui peut sauver des vies.

Le président : Si l'on ne peut pas avoir un deuxième fournisseur au Canada même, est-il préférable d'avoir des fournisseurs de l'extérieur du pays en renfort?

M. Kreker : Ce pourrait être le cas, selon les coûts, évidemment. Quelles sont les chances que le Canada obtienne les vaccins, même si les fournisseurs ont signé un contrat? Leur permettra-t-on d'exporter le vaccin? C'est le problème auquel nous faisons face présentement. Quel montant devons-nous verser d'avance en sachant que si une pandémie survient, il n'est pas garanti que nous recevrons le produit pour lequel nous avons payé? C'est le genre de questions que nous examinons.

Le président : Monsieur Ring, comme vous l'avez souligné dans votre déclaration préliminaire, il y avait suffisamment de vaccins pour tous les citoyens en date du 15 décembre. Bien des gens ont pensé que le temps avait été mal choisi; ils trouvaient qu'on s'y était pris plutôt tard. Le fait que 45 p. 100 des gens se sont fait vacciner nous amène à nous demander pourquoi le reste de la population ne l'a pas fait. Selon le rapport de Statistique Canada publié la semaine dernière, les gens ne l'ont pas fait parce qu'ils croyaient que ce n'était pas nécessaire. J'ai entendu dire qu'ils pensaient ainsi parce qu'entre autres, ils trouvaient qu'on s'y était pris plutôt tard.

Vous avez un fournisseur supposé fiable qui est censé vous donner la priorité, mais pourquoi a-t-on mis tellement de temps à intervenir?

Mr. Ring: That is an excellent question. There was a phased delivery of pandemic vaccine that started as early as October, and other witnesses who will come later will be able to answer questions with respect to the provincial and territorial vaccination programs and how vaccines were transported and delivered.

The contractual arrangement we had with the supplier was to provide a significant quantity of vaccines beginning in October. There were, in fact, some early production difficulties with the vaccine. Those problems were overcome quickly. In fact, when I say that in December there was enough to vaccinate the entire population, which was well beyond the requirements that were established by the various federal, provincial and territorial health organizations. We feel that the contractual arrangements we had in place met the needs of the Canadian population. I think Dr. Butler-Jones said the same thing when he appeared before you last week.

Senator Eaton: As you know, we are here to know how to do it better next time. I live in Toronto. I was lucky to get the vaccination very early on at St. Michael's Hospital. I think many people were perhaps put off because of the lineups; they were never sure they would get the vaccination. You could sit in City Hall and wait for two hours.

Once you provide the provinces with the vaccination, they are responsible for the planning, coordinating and delivering of the vaccination. What did we learn the last time? Are there recommendations we could give the provinces? Some provinces gave the vaccination in schools and workplaces, which seems to me to be very efficient. Toronto seemed to be a bit of a mess in the way it administered the vaccine in terms of getting people to come to sites and then wait in line for hours. Are you the people to answer the question concerning what we learned and what we can do better?

Mr. Ring: We are interested in learning anything from our experience last year that will improve our collective responsibility federally and provincially for undertaking the actions that are needed to protect the health and safety of Canadians.

For us, transportation of the products that we acquire is a key part. However, your question is probably better directly addressed to some provincial organizations in terms of their vaccination programs. If those vaccination programs were in fact provincially organized and delivered, some of the health officials later on this evening might be able to answer that question.

I will ask Mr. Kreker to speak to the process in terms of explaining to the committee the transportation from the supplier.

Senator Eaton: Were all the provinces supplied at the same time? Were they told how much of the vaccine they were getting and what they could expect? Do you have recommendations for the next time?

M. Ring : C'est une excellente question. Dès le mois d'octobre, on a commencé progressivement à distribuer le vaccin contre la grippe pandémique, et d'autres témoins qui comparaitront plus tard seront en mesure de répondre aux questions sur les programmes provinciaux et territoriaux de vaccination et sur la façon dont les vaccins ont été transportés et distribués.

Selon l'entente contractuelle que nous avons conclue avec le fournisseur, il devait fournir une quantité importante de vaccins dès le mois d'octobre. En réalité, très tôt, nous avons fait face à quelques problèmes concernant la production du vaccin. Ces problèmes se sont réglés rapidement. Lorsque je dis qu'en décembre, il y avait suffisamment de vaccins pour protéger tous les citoyens, en fait, nous dépassions les exigences établies par les différents organismes de la santé fédéraux, provinciaux et territoriaux. Nous pensons que les ententes contractuelles que nous avions prises répondaient aux besoins des Canadiens. Je crois que le Dr Butler-Jones a dit la même chose lorsqu'il a témoigné devant vous la semaine dernière.

Le sénateur Eaton : Comme vous le savez, nous sommes ici pour savoir comment nous pourrions mieux nous y prendre la prochaine fois. Je vis à Toronto. J'ai eu la chance de me faire vacciner très tôt à l'Hôpital St. Michael. À mon avis, bien des gens ont remis la vaccination à plus tard en raison des files d'attente; ils n'étaient jamais certains qu'ils se feraient vacciner. On pouvait attendre deux heures à l'hôtel de ville.

Une fois que les provinces obtiennent les vaccins, elles sont responsables de la planification, de la coordination et de la distribution des vaccins. Quelles leçons avons-nous apprises la dernière fois? Pourrions-nous faire des recommandations aux provinces? Certaines provinces ont procédé à la vaccination dans les écoles, dans les milieux de travail, ce qui me semble très efficace. Il semble qu'on ait géré la vaccination de façon chaotique à Toronto; on amenait les gens à se présenter pour ensuite les faire attendre en ligne pendant des heures. Est-ce vous qui êtes en mesure de nous dire les leçons que nous avons apprises et les améliorations qu'il faut apporter?

M. Ring : Nous sommes intéressés à tirer des leçons de notre expérience l'an dernier qui pourraient nous aider à améliorer notre responsabilité collective tant au fédéral qu'au provincial afin de prendre les mesures nécessaires pour protéger la santé et la sécurité des Canadiens.

Pour nous, le transport des produits que nous obtenons est un élément fondamental. Toutefois, en ce qui concerne les programmes de vaccination, il serait probablement préférable que vous posiez la question directement à des organismes provinciaux. Si ce sont les provinces qui mettaient les programmes de vaccination sur pied et qui les offraient, certains des représentants du domaine de la santé qui comparaitront plus tard ce soir pourraient être en mesure de répondre à cette question.

Je demanderais à M. Kreker d'expliquer au comité le processus de transport depuis l'usine du fournisseur.

Le sénateur Eaton : Les provinces recevaient-elles les vaccins en même temps? Leur disait-on combien de vaccins elles recevraient et à quoi elles devaient s'attendre? Avez-vous des recommandations à faire pour la prochaine fois?

Mr. Kreker: We are working closely with the supplier and all the provinces and territories in determining how much vaccine should be shipped to each of the provincial and federal jurisdictions. Under the contract, the supplier has committed to supply certain quantities, and those quantities were established in 2001. It was supposed to be a rate of approximately 2 million doses per week, totalling about 8 million doses per month starting in mid-November, the contract start date.

That schedule was changed slightly in October 2009 because of the high visibility and demand. We met with the supplier to ask if they could speed up that schedule, and they in fact started delivery towards the end of October rather than mid-November, the time frame that they were supposed to start. They were to deliver vaccine at a rate that we negotiated, which was slightly better than the original contract. The supplier had some minor hiccups with the start-up process but as Mr. Ring indicated, that was corrected quickly, they were back on track, and we had sufficient vaccine for everyone by mid-December.

Concerning transportation, every lot that comes off the production line, usually about 500,000 doses, is then allocated among the various jurisdictions. A decision as to how much each jurisdiction receives is made between the federal government and the provinces. They contact us and say that a lot is coming off the production line, there are 500,000 doses, and we advise how much should be shipped to each jurisdiction and where in that jurisdiction it should be shipped to. After the lot is received by the provincial jurisdiction, that jurisdiction is responsible for distributing that vaccine and actually doing the vaccinations.

Senator Eaton: Do you think that as the federal department you should come up with recommendations as to how, in a future pandemic, the vaccination should be administered? It was different and chaotic in each of the provinces. Surely, someone in Health Canada is pulling together all these experiences. The provinces, of course, do not have to follow your recommendations, but should there not be some kind of recommendations that go forth from this experience?

Mr. Ring: I do believe someone from Public Safety appeared before you, and I know that Public Safety has undertaken a significant lessons learned program with respect to the whole experience. I would have to check on the details, senator — I would not want to mislead you — as to whether those kinds of recommendations would have been in the federal lessons learned report with respect to the H1N1 pandemic.

Senator Eaton: One of the things I have learned sitting on these committees is that we live in silos in this country. One province does not tend to learn from the other in terms of best practices. That is why I think this is essential.

Mr. Ring: I do believe that early on there was a recognition that a lessons learned report was important to look at all the things that could be done better, keeping in mind, as you have heard from Dr. Butler-Jones, that there is a pretty significant feeling that it was a successful response.

Senator Eaton: That is not what I am saying.

M. Kreker : Nous collaborons étroitement avec le fournisseur ainsi que toutes les provinces et tous les territoires pour déterminer la quantité de vaccins qu'il faut leur envoyer. Dans le cadre du contrat, le fournisseur s'est engagé à leur en fournir certaines quantités, qui ont été établies en 2001. On était censé en fournir environ deux millions par semaine, pour un total de huit millions par mois à partir de la mi-novembre, soit lorsque le contrat entrait en vigueur.

En raison de l'intérêt suscité et de l'importante demande, le calendrier a été quelque peu modifié en octobre 2009. Nous avons rencontré le fournisseur pour lui demander s'il était possible d'accélérer le processus, et la distribution a commencé vers la fin octobre plutôt qu'à la mi-novembre comme il était prévu au départ. Il devait distribuer le vaccin à un rythme que nous avions négocié, soit un peu plus rapidement que ce qu'exigeait le contrat initial. Au début du processus, le fournisseur a eu des difficultés mineures, mais comme M. Ring l'a dit, il les a résolues rapidement, tout est revenu à la normale, et nous avons suffisamment de vaccins pour tout le monde à partir de la mi-décembre.

En ce qui concerne le transport, chaque lot qui sort de la chaîne de production, qui compte habituellement 500 000 doses environ, est ensuite réparti entre les provinces. Le gouvernement fédéral et les provinces décident ensemble combien de doses chaque province recevra. Le fournisseur communique avec nous pour nous dire qu'un lot sort de la chaîne de production, qu'il y a 500 000 doses, et nous l'informons de la quantité que chaque province doit recevoir et des endroits exacts où les doses doivent être envoyées dans les provinces. Après avoir reçu sa part, la province est responsable de la distribution du vaccin et de la vaccination.

Le sénateur Eaton : Croyez-vous qu'en tant que ministère fédéral, vous devriez faire des recommandations sur la façon de gérer la vaccination s'il devait y avoir une autre pandémie? Le tout s'est déroulé de façon différente et chaotique dans chaque province. Une personne de Santé Canada est sûrement en train de faire le bilan de toute cette expérience. Bien entendu, les provinces ne sont pas obligées de suivre vos recommandations, mais des recommandations ne devraient-elles pas découler de cette expérience?

M. Ring : Je crois qu'une personne représentant Sécurité publique Canada a comparu devant vous, et je sais que ce ministère a entrepris un programme sur les leçons tirées de cette expérience. Sénateur, il faudrait que je vérifie les détails pour voir si ce type de recommandations figurent dans le rapport fédéral sur les leçons apprises durant la pandémie de grippe H1N1 —, car je ne voudrais pas vous induire en erreur.

Le sénateur Eaton : L'une des choses que j'ai apprises en siégeant aux comités, c'est que dans notre pays, nous fonctionnons en vase clos. Une province ne tend pas à se servir des pratiques exemplaires d'une autre comme exemple. C'est pourquoi je crois que c'est fondamental.

M. Ring : Je crois qu'on a très vite reconnu qu'il était important d'examiner tout ce qui aurait pu être mieux fait et d'émettre un rapport sur les leçons apprises, en ne perdant pas de vue que, comme le Dr Butler-Jones l'a dit, beaucoup de gens croient qu'on a bien répondu à la demande.

Le sénateur Eaton : Ce n'est pas ce que je suis en train de dire.

Mr. Ring: It is important to us as well, hence the re-procurement examination of the feasibility and cost effectiveness of a backup pandemic supplier.

Senator Merchant: Thank you to our presenters.

You made a comment about maximizing value for Canadian taxpayers. Who is responsible for funding of the vaccine? Is it the federal government, the provinces, or is it a shared responsibility?

Mr. Ring: It is a shared responsibility.

Senator Merchant: Is it 50-50, or do you know?

Mr. Kreker: The seasonal vaccine, which is the vaccine administered on an annual basis, is paid for by the provinces and territories. The pandemic vaccine purchased last year for the influenza pandemic was a shared cost. It is a one-time agreement between the federal government and provinces, where the federal government paid 60 per cent of the cost of the pandemic vaccine and the provinces paid 40 per cent.

Senator Merchant: You said you had enough pandemic vaccine to vaccinate every Canadian. At the same time, we know that less than 45 per cent of Canadians were vaccinated. What did you do with the leftover vaccine? In addition, you had also stockpiled about 55 million doses of anti-virals. What happens to these vaccines and what is the standard of efficacy that we use in Canada for the vaccines?

Mr. Ring: I apologize, senator; both questions will have to be answered by health officials. As the purchaser, we acquire the vaccines, they are provided to the provinces, and that is where our responsibility ends.

Senator, you have asked a very good question. I believe people will have the answer in terms of what happened to the unused vaccine. That question is not one I can answer.

[Translation]

Senator Champagne: Our chair mentioned earlier, and it has been said before, that we were all a little disappointed that only 45 per cent of Canadians took advantage of our offer and got the pandemic influenza vaccine.

Yet our government actively advertised to encourage people to get the vaccine. I think Quebec was definitely the province with the best response. I think the percentage of people who got the vaccine was the highest.

As Senator Eaton mentioned, people would go, line up and wait for hours, and then they were often told: "Well, that is it for today, go home and come back tomorrow." We were told that it was because the vaccine had a very short shelf life. For those who went to the clinic, the vaccines were only good for a few hours. After that, people could no longer be vaccinated.

Is it true that the vaccines you purchased had a very short shelf life? Was distribution insufficient? I even heard that people my age were pushed back very late before they could get it. I go back

M. Ring : C'est important pour nous également, d'où notre évaluation de la possibilité d'attribuer un contrat à un fournisseur de réserve et du rapport coût-efficacité de cette option.

Le sénateur Merchant : Merci à nos intervenants.

Vous avez parlé d'optimiser l'argent des contribuables. Qui finance le vaccin? Est-ce le gouvernement fédéral, les provinces ou s'agit-il d'une responsabilité partagée entre les deux paliers de gouvernement?

M. Ring : Il s'agit d'une responsabilité partagée.

Le sénateur Merchant : S'agit-il d'un partage 50-50? Êtes-vous au courant?

M. Kreker : Le vaccin contre la grippe saisonnière, qui est le vaccin administré chaque année, est payé par les provinces et les territoires. L'achat du vaccin contre la grippe pandémique effectué l'an dernier s'est fait sur la base du partage des frais. Il s'agit d'un accord ponctuel entre le gouvernement fédéral et les provinces; le gouvernement fédéral a payé 60 p. 100 du coût du vaccin et les provinces en ont payé 40 p. 100.

Le sénateur Merchant : Vous avez dit que vous aviez suffisamment de vaccins contre la grippe pandémique pour tous les Canadiens. En même temps, nous savons que moins de 45 p. 100 des Canadiens se sont fait vacciner. Qu'avez-vous fait des doses non utilisées? Également, vous aviez stocké 55 millions de doses d'antiviraux dans des réserves. Que fait-on de ces vaccins et quelles normes d'efficacité sont utilisées au Canada pour les vaccins?

M. Ring : Je m'excuse, sénateur Merchant, mais il vous faudra poser ces deux questions à des représentants du domaine de la santé. En tant qu'acquéreurs, nous achetons le vaccin, il est fourni aux provinces, et c'est là que notre travail s'arrête.

Sénateur, vous avez posé une très bonne question. Je crois que des gens auront des réponses à vous donner au sujet des vaccins inutilisés. Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question.

[Français]

Le sénateur Champagne : Notre président a mentionné tout à l'heure, et cela a été répété, que nous étions tous un peu déçus que seulement 45 p. 100 des Canadiens se soient prévalus de ce qu'on leur offrait, à savoir d'être vaccinés contre cette grippe pandémique.

Notre gouvernement a quand même fait beaucoup de publicité pour inciter les gens à se faire vacciner. Au Québec, je pense que c'est sans doute la province où on a le mieux répondu. Je pense que le pourcentage de gens qui s'est fait vacciner est le plus important.

Les gens se rendaient — un peu comme le disait le sénateur Eaton — et faisaient de longues files, attendaient des heures et souvent, à un moment donné, on disait : « Ah! c'est fini pour aujourd'hui, retournez chez vous et revenez demain. » On nous donnait comme raison que le vaccin avait une durée de vie très courte. Pour ceux qui arrivaient dans la clinique, ils n'étaient valables que pendant un certain nombre d'heures. Après, on ne pouvait plus les injecter aux gens.

Est-ce vrai que ce que vous avez acheté n'avait qu'une très courte durée de vie? Est-ce qu'on n'en avait pas distribué suffisamment? Je veux bien croire que les gens de mon âge ont

to the people who stood in line for hours on end just to be told: "We have to close for today because the vaccines are no longer any good since we have had them for too long." Was that an excuse or the truth? That is what I would like to know.

Mr. Ring: I am not actually the right person to answer these questions.

Senator Champagne: But it was you who ordered the vaccine.

[English]

Does it have a short shelf life or not.

Mr. Ring: No, not necessarily within a day or two. The shelf life, according to the contract, was a long period of time. I have not heard of the suggestion that clinics were closed because of a shelf life issue, but again, that would be a question to address to medical professionals. The shelf life that was in the contract was 18 months, not 18 hours or several hours.

[Translation]

Senator Champagne: Your answer reassures me. That is what was said in the news and the papers. Those people were sent home because the vaccines were supposedly no longer good. These types of vaccines should not be purchased. You are the one who bought them.

[English]

Senator Ogilvie: My questions are for clarification on the overall procurement process.

Based on the document that you read to us today, do I correctly understand that on the contract that we are discussing from the past, if we were to look at it currently, we had one supplier who had 100 per cent of the pandemic vaccine production and as a result of reconfigurations in the industry that supplier wound up with 75 per cent of the annual vaccine product and then the other supplier had 25 per cent?

Mr. Ring: That is correct.

Senator Ogilvie: The second part of that moves on to the current process and your comments on your current RFPs. Did I hear correctly that we are currently looking at a dialogue with one company for 100 per cent of both pandemic and annual vaccine?

Mr. Ring: No, in August, we sent out two RFPs on the government electronic tendering system. The first was entitled a domestic pandemic and annual influenza vaccine supply and the second was just for annual vaccine supply and a backup pandemic supply. Does that answer your question?

été repoussés très tard avant qu'on y ait droit. J'en viens aux gens qui ont fait la ligne pendant des heures et des heures pour se faire dire : « On doit fermer pour aujourd'hui parce que les vaccins ne seront plus bons, cela fait trop longtemps qu'on les a reçus. » Était-ce un prétexte ou la vérité? Voilà ce que je veux savoir.

M. Ring : Effectivement, ce n'est pas à moi qu'on doit poser ces questions.

Le sénateur Champagne : Cependant, c'est vous qui avez commandé le vaccin.

[Traduction]

Le vaccin a-t-il une courte durée de conservation?

M. Ring : Non, il n'a pas nécessairement une durée de conservation d'un jour ou deux. Le contrat prévoyait une longue durée de conservation. Je n'ai pas entendu dire qu'on a fermé des cliniques pour une question de durée de conservation, mais encore une fois, vous devriez poser la question à des professionnels de la santé. Le contrat précisait que la durée de conservation était de 18 mois, et non de 18 heures ou de plusieurs heures.

[Français]

Le sénateur Champagne : Vous me rassurez beaucoup, c'est bien ce qu'on nous a dit dans les bulletins de nouvelles, ce qu'on a dit dans les journaux. Ces gens ont été retournés chez eux parce que les vaccins qu'on avait n'auraient plus été valables. Il ne faut pas acheter les vaccins de cette catégorie. C'est vous qui les achetez.

[Traduction]

Le sénateur Ogilvie : Je veux obtenir des précisions sur le processus général d'attribution de contrat.

Si je me fie au document que vous nous avez lu aujourd'hui, je veux savoir si j'ai bien compris : si nous devons examiner l'ancien contrat en ce moment, nous constaterions qu'un fournisseur produisait 100 p. 100 des vaccins contre la grippe pandémique, et que par suite de la reconfiguration de l'industrie, ce fournisseur s'est retrouvé à produire 75 p. 100 des vaccins annuels contre la grippe et qu'un autre fournisseur en produisait 25 p. 100, n'est-ce pas?

M. Ring : C'est exact.

Le sénateur Ogilvie : Je veux maintenant parler du processus actuel et de vos observations sur la demande de proposition actuelle. Avez-vous bien dit que nous examinons la possibilité de négocier avec une entreprise pour la production de 100 p. 100 des deux types de vaccins, soit le vaccin contre la grippe pandémique et le vaccin annuel contre la grippe?

M. Ring : Non. En août, nous avons fait afficher deux demandes de propositions au Service électronique d'appels d'offres du gouvernement. La première portait sur l'approvisionnement national en vaccins contre la grippe pandémique et en vaccins annuels contre la grippe, et la seconde portait seulement sur l'approvisionnement en vaccins annuels et un approvisionnement de réserve en vaccins contre la grippe pandémique. Ai-je répondu à votre question?

Senator Ogilvie: I understood you to say, and perhaps this is where I made the error in interpretation, that you received only one response to your RFPs.

Mr. Kreker: As Mr. Ring indicated, we sent out two proposals. One proposal called for bids for a domestic supplier for pandemic vaccine, which would be the primary supplier. That primary supplier would also be given a certain percentage of the domestic seasonal vaccine market. Another proposal asked for a backup supplier in the event of a pandemic, not necessarily a domestic backup supplier. Our preference would be a domestic supplier, but experience has shown us that it is probably too expensive for manufacturers to build new facilities in Canada. We noted the concerns of Canadians about putting all our eggs in one basket. We are looking at the feasibility of having a backup pandemic vaccine supplier, even though that supplier is located abroad and may be subject to embargo should there be a severe outbreak and that government decides to take care of its own citizens before it allows the export of the vaccine.

Senator Ogilvie: I understand all the complications with regard to an outside supplier. I thought I heard you say you only had one response to your RFPs. I want to know what that meant. I understood it to be to both your RFPs.

Mr. Kreker: We have had more than one response, but we are evaluating those proposals. We cannot go into details, but we have more than one response.

Senator Ogilvie: You have more than one response to both RFPs?

Mr. Kreker: Together we have three suppliers that have responded between the two RFPs.

Senator Ogilvie: Thank you. That is substantially different from how I interpreted the comment as it came through. That is good.

Looking at our domestic capability, I understand what you said concerning the response for supply to the previous pandemic. I understand more clearly, what you said concerning the response to your current RFPs.

In looking at the Canadian capability, how many companies operate within Canada with facilities that could potentially have produced 25 per cent of our annual influenza vaccine production?

Mr. Kreker: To my knowledge, there is only one supplier that manufactures influenza vaccine in Canada. You have to keep in mind that the manufacturing means that they have to produce the complete vaccine in Canada. The egg suppliers must be located in Canada, et cetera.

Le sénateur Ogilvie : Je crois vous avoir entendu dire, et c'est peut-être à ce moment-là que j'ai mal interprété vos propos, qu'une seule entreprise avait répondu à vos demandes de propositions.

M. Kreker : Comme M. Ring l'a dit, nous avons fait afficher deux demandes. L'une visait à attribuer un contrat à un fournisseur national de vaccins contre la grippe pandémique, qui allait être le fournisseur principal. Le fournisseur principal obtiendrait également une certaine partie du marché national du vaccin contre la grippe saisonnière. L'autre demande visait à attribuer un contrat à un fournisseur de réserve en cas de pandémie, mais il ne devait pas nécessairement être installé au Canada. Nous préférierions qu'il le soit, mais nous savons d'expérience que la construction de nouvelles installations au Canada coûterait probablement trop cher aux fabricants. Nous avons pris note des préoccupations des Canadiens, qui n'aiment pas qu'on mette tous nos œufs dans le même panier. Nous examinons la possibilité d'attribuer un contrat à un fournisseur de réserve pour les vaccins contre la grippe pandémique, même si ce fournisseur devait se trouver à l'étranger et qu'il y a un risque d'embargo si une grave épidémie devait exploser; le gouvernement pourrait décider de répondre aux besoins de ses citoyens avant de permettre l'exportation du vaccin.

Le sénateur Ogilvie : Je comprends toutes les complications qu'engendre l'attribution de contrat à un fournisseur étranger. Je croyais vous avoir entendu dire qu'une seule entreprise avait répondu à vos demandes de propositions. Je veux savoir ce que cela veut dire. J'ai compris que c'était le cas pour vos deux demandes de propositions.

M. Kreker : Nous n'avons pas reçu qu'une seule réponse, mais nous sommes en train de les évaluer. Nous ne pouvons pas vous donner de détails, mais nous n'avons pas reçu qu'une seule réponse.

Le sénateur Ogilvie : Vous en avez reçu plus qu'une pour les deux demandes de propositions?

M. Kreker : En tout, trois fournisseurs ont répondu pour les deux demandes de propositions.

Le sénateur Ogilvie : Merci. J'avais interprété le commentaire de façon complètement différente. C'est bon.

Si je prends en compte notre capacité nationale, je comprends ce que vous avez dit concernant la réponse aux demandes d'approvisionnement lors de la pandémie précédente. Je comprends mieux ce que vous avez dit au sujet de la réponse à vos demandes de propositions actuelles.

Du point de vue de la capacité canadienne, combien d'entreprises au pays auraient les installations nécessaires pour fabriquer 25 p. 100 de notre production annuelle de vaccins contre la grippe?

M. Kreker : À ma connaissance, un seul fournisseur au Canada fabrique le vaccin contre la grippe. N'oubliez pas que pour entrer dans cette catégorie, le vaccin au complet doit être fabriqué au pays, c'est-à-dire que les œufs doivent provenir du Canada, et cetera.

One supplier presently manufactures everything that is required for influenza in Canada. There are other suppliers in the vaccine manufacturing business that could get into producing influenza vaccine in Canada. If they chose to do so, they could bid on the contract and build facilities or convert existing facilities from manufacturing another vaccine to the manufacturing of flu vaccine, including fill and packaging capacity. However, they have not expressed an interest in quoting on domestic supply.

Senator Ogilvie: I understand. I want to come back to the issue of your evaluation of the Canadian capabilities in this area. I fully understand the steps, involved in the vaccine production. I also understand the limited number of suppliers that have responded.

If they were so inclined, how many Canadian companies do you feel could potentially respond to a production of 25 per cent of our annual flu vaccine?

Mr. Kreker: You are probably aware that we had an industry consultation in March before we issued the bid solicitations for Canada's requirement and the provincial requirements. Six suppliers attended that consultation. There was an additional supplier that chose not to attend. It is my belief that if any one of those seven suppliers had chosen to build facilities in Canada, they could have done so.

Senator Ogilvie: Thank you. That is it exactly. I was looking for the answer I believe I now have.

Mr. Kreker: Any one of the seven suppliers could have bid on the requirement.

Senator Callbeck: Thank you for your presentations. I refer to page 5 in the brief on costs. It says that under the current pandemic and forensic contract, Canada pays a yearly pandemic readiness fee. How much is the fee?

Mr. Kreker: The individual pricing negotiated with the companies is considered commercially confidential. I cannot disclose that fee without the permission of the party that is signatory to the contract.

Mr. Ring: That person is appearing later this evening, so you might want to ask him.

Senator Callbeck: There is a readiness fee and a per-dose price. The brief says that Canada received these at a very competitive price.

Mr. Ring: Yes.

Senator Callbeck: Can you tell us the total cost, including the readiness fee, and compare it to other countries?

Mr. Ring: Mr. Kreker will have more than ample information for you. His challenge will be not answering that question in a way that would release that commercially confidential figure.

Actuellement, seulement un fournisseur au Canada produit tout ce qui est nécessaire pour lutter contre la grippe. Nous avons d'autres fabricants de vaccins qui pourraient se lancer dans la production du vaccin contre la grippe. S'ils décidaient de le faire, ils pourraient présenter une soumission et construire les installations nécessaires pour la fabrication du vaccin, ou transformer des installations qui sont déjà équipées pour fabriquer d'autres types de vaccins, y compris le remplissage et l'emballage. Ils n'ont cependant pas manifesté d'intérêt à soumissionner pour l'approvisionnement national.

Le sénateur Ogilvie : Je comprends. Revenons à votre évaluation des capacités canadiennes dans ce domaine. Je comprends bien les étapes de la production d'un vaccin. Je comprends aussi qu'un nombre limité de fournisseurs ont donné une réponse.

À votre avis, combien d'entreprises canadiennes pourraient, si elles décidaient de le faire, fabriquer 25 p. 100 du nombre de vaccins contre la grippe dont nous avons besoin chaque année?

M. Kreker : Vous savez probablement déjà que nous avons effectué une consultation auprès de l'industrie en mars dernier, avant de lancer les appels d'offres pour répondre aux exigences du Canada et des provinces. Six fournisseurs étaient présents à la consultation. Il existait un septième fournisseur qui a choisi de ne pas y assister. Selon moi, si n'importe lequel de ces sept fournisseurs avait décidé de construire les installations nécessaires au Canada, il aurait pu le faire.

Le sénateur Ogilvie : Merci. Et voilà. Je crois avoir obtenu la réponse que je cherchais.

M. Kreker : N'importe lequel des sept fournisseurs était en mesure de présenter une soumission pour répondre à la demande.

Le sénateur Callbeck : Merci pour vos exposés. Je me reporte maintenant à la page 6 du mémoire, au sujet des coûts. On y dit que dans le cadre du contrat actuel sur le vaccin contre la pandémie, le Canada paie un tarif annuel de disponibilité de vaccins contre la grippe pandémique. Quel est ce tarif?

M. Kreker : Le prix négocié avec chaque entreprise est un renseignement commercial confidentiel. Je ne peux pas dévoiler cette information sans avoir le consentement de la partie signataire du contrat.

M. Ring : Cette personne comparaitra plus tard ce soir; vous pourrez lui demander.

Le sénateur Callbeck : Il y a un tarif de disponibilité ainsi qu'un prix par dose. Le mémoire précise que le Canada a payé un prix très concurrentiel pour ces doses.

M. Ring : En effet.

Le sénateur Callbeck : Pouvez-vous nous donner le coût total, avec le tarif de disponibilité, et le comparer à ce que paient d'autres pays?

M. Ring : M. Kreker vous donnera plus d'information à ce sujet. Il devra cependant s'arranger pour répondre à cette question sans dévoiler de renseignement commercial confidentiel.

We have done comparisons of our price versus what other countries have paid and we can make assurances about the reasonableness of the prices we paid.

Mr. Kreker: In our discussions with the industry, which included all six suppliers that attended the industry consultations in March, the industry indicated that the prices we currently pay for seasonal vaccine compare to prices that will be paid by Third World countries, not rich Western countries. The prices we paid for seasonal vaccine were extremely low in comparison to what other Western developed nations paid.

For example, in comparison to our neighbours to the south who buy 10 times as much seasonal vaccine as we buy, we paid less than one half what they paid. Does that give you some assurance?

Senator Callbeck: That is great. On page 4, you discussed the amount that was ordered for all the provinces. The figure was based on estimates provided by each jurisdiction. How many doses were ordered?

Mr. Kreker: Is that for pandemic vaccine?

Senator Callbeck: Yes.

Mr. Kreker: We ordered 50.4 million doses of pandemic vaccine in August 2009.

Senator Callbeck: Did you say 50 million doses?

Mr. Kreker: Yes, it was 50.4 million.

Senator Callbeck: Our population is not that great.

Mr. Kreker: We were purchasing a completely new vaccine to protect against a virus never seen before. A pandemic vaccine is a new drug. Therefore, when we ordered the vaccine, it had not been quite established whether a person would require one dose to build the required immune response or two doses. Our colleagues from Health Canada will be able to explain that in more detail.

At the time of ordering the vaccine for Canada and the provinces, it was not clear how many doses would be required to afford the necessary protection to citizens. There was a chance that we might need two doses of the vaccine per person, as was the case with avian flu that circulated in previous years. We could not take a chance on ordering only one dose per person in case it proved to be that a two-dose regimen was required. That is why 50.4 million doses were ordered.

Senator Callbeck: When was it established that one or two doses would be required?

Mr. Kreker: I believe that technical question is better addressed to our colleagues, who will follow us on the next panel of witnesses.

Senator Callbeck: I do not know whether my next question should be addressed to you or other witnesses on how the vaccines were packaged. Who made the decision on the packaging format?

Nous avons comparé le prix que nous payons avec celui que paient d'autres pays et nous pouvons vous assurer qu'il est très raisonnable.

M. Kreker : Dans le cadre de nos discussions avec l'industrie, qui incluait les six fournisseurs qui ont assisté aux consultations de mars dernier, on nous a précisé que les prix que nous payons actuellement pour les vaccins saisonniers se comparent avec les prix payés par les pays du tiers monde, plutôt qu'avec ceux payés par les pays occidentaux riches. Les prix que nous avons payés pour les vaccins saisonniers étaient extrêmement bas comparés à ceux d'autres pays occidentaux développés.

Par exemple, nous avons payé moins de la moitié de ce qu'ont payé nos voisins du Sud, qui achètent pourtant 10 fois plus de vaccins que nous. Est-ce que cela vous rassure?

Le sénateur Callbeck : C'est parfait. À la page 4, vous parlez de la quantité commandée pour toutes les provinces. Cette quantité a été calculée d'après les estimations que chacune des provinces a envoyées. Combien de doses ont été commandées?

M. Kreker : Parlez-vous du vaccin pandémique?

Le sénateur Callbeck : Oui.

M. Kreker : Nous avons commandé 50,4 millions de doses de vaccin pandémique en août 2009.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous dit 50 millions de doses?

M. Kreker : Oui, nous en avons commandé 50,4 millions.

Le sénateur Callbeck : C'est plus que la population du pays.

M. Kreker : Il s'agissait d'un vaccin tout à fait nouveau pour nous protéger d'un virus jusqu'alors inconnu. Un vaccin pandémique est un nouveau médicament, ce qui fait qu'au moment où nous l'avons commandé, nous ne savions pas encore si une ou deux doses devaient être administrées pour provoquer la réaction immunitaire attendue chez une personne. Nos collègues de Santé Canada pourront entrer dans les détails.

Au moment de commander les vaccins pour le Canada et les provinces, donc, on ne connaissait pas encore avec certitude le nombre de doses nécessaires pour protéger efficacement chaque citoyen. Deux doses par personne auraient pu être nécessaires, comme ce fut le cas pour la grippe aviaire dans les dernières années. Nous ne pouvions pas prendre le risque de commander seulement une dose par personne, juste au cas où il en aurait fallu deux. C'est pourquoi 50,4 millions de doses ont été commandées.

Le sénateur Callbeck : Quand a-t-on pu déterminer si une ou deux doses étaient nécessaires?

M. Kreker : Je crois que nos collègues, qui feront d'ailleurs partie du prochain groupe de témoins, pourront mieux répondre à cette question de détail.

Le sénateur Callbeck : Je ne sais pas si c'est à vous que je devrais poser ma prochaine question, qui porte sur l'emballage des vaccins, ou si je devrais attendre les autres témoins. Qui a décidé du format d'emballage?

Dr. Donald E. Low, from Mount Sinai Hospital, appeared before the committee last week. He talked about the problems faced by front line physicians with the way the doses were packaged. Each vial carried 10 doses, which meant that after mixing a vial, 10 shots had to be administered within 24 hours to avoid having to throw out the remaining vaccine in that vial. In addition, the vaccine came in packages of 500 doses, so any physician would have to give a minimum of 500 vaccination shots. Who made that decision?

Mr. Kreker: The packaging was decided by the manufacturer based on their estimate that the vaccine would go to mass vaccination clinics. Therefore, the manufacturer chose a larger rather than smaller package size. That particular assumption proved to be wrong, as we experienced last season. We are making adjustments in the new tender process to allow for smaller package sizes that will be more convenient to our end users.

Senator Callbeck: That is certainly one thing we have learned.

The Chair: Does that mean smaller packages to go to physicians who did not take advantage of the program because the sizes were too big? We have heard about that.

Mr. Kreker: The package size will be determined in consultation with the provinces and territories and officials from the Public Health Agency of Canada, and the manufacturers' capability will be considered. For your information, Canada represents less than 2 per cent of the vaccine market in the world. The multi-national manufacturers ship, produce and manufacture vaccine for shipment all over the world. The package size that is convenient in Canada might not be convenient in other countries. If we were to specify a package size, a manufacturer would have to put in a new packaging line. If it were specific to Canada only, then the vaccine for Canada would be more expensive. Given that Canada represents only 2 per cent of the market, the manufacturers are reluctant to make that change. The suppliers also heard the same complaints from other jurisdictions in other countries, so I am sure they will be able to speak to the issue and let you know what arrangements they will make in the future. Our preference is for smaller package sizes.

Senator Seidman: Mr. Ring, for clarification, on page 3 you say:

The acquisition process requires that our clients define their operational requirements including the essential characteristics of the goods or services being sought.

Could you clarify that statement please?

Mr. Ring: In summary, we do not determine what is required. We are given the requirement. Our client will tell us what they need, and we will acquire it. That is all it means. We do not determine how much vaccine a client might need, for example. We do not make that determination.

Senator Seidman: Are you referring to the provinces and territories?

Le Dr Donald E. Low, de l'hôpital Mount Sinai, a comparu devant le comité la semaine dernière. Il a parlé des problèmes que causait l'emballage du vaccin aux médecins qui devaient l'administrer. Chaque flacon contenait 10 doses, ce qui signifie qu'après en avoir mélangé le contenu, on devait administrer 10 vaccins dans les 24 heures, afin de ne pas avoir à jeter ce qui restait dans le flacon. De plus, le vaccin arrivait en paquets de 500 doses, ce qui obligeait le médecin à administrer au moins 500 vaccins. Qui a décidé tout cela?

M. Kreker : Le fabricant a décidé du format d'emballage en présumant que le vaccin était destiné aux cliniques de vaccination de masse. C'est pourquoi il a décidé d'emballer le vaccin en gros paquets plutôt qu'en petits. Mais comme nous avons pu le constater la saison dernière, l'hypothèse de départ était fautive. Nous sommes en train d'ajuster le nouveau processus d'appel d'offres afin de favoriser la production d'emballages plus petits qui conviendront mieux à ceux qui devront s'en servir.

Le sénateur Callbeck : Voilà une leçon que nous avons apprise.

Le président : Est-ce que cela signifie que des paquets plus petits seront envoyés aux médecins qui n'ont pas participé au programme parce que les emballages étaient trop volumineux? C'est ce que nous avons entendu.

M. Kreker : La taille des paquets sera déterminée en consultation avec les provinces et les territoires ainsi qu'avec des représentants de l'Agence de la santé publique du Canada. La capacité des fabricants sera aussi prise en compte. À titre de renseignement, le Canada compte pour moins de 2 p. 100 du marché mondial du vaccin. Les fabricants multinationaux expédient, produisent et fabriquent le vaccin en vue de le vendre partout dans le monde. La quantité de vaccins par emballage qui convient au Canada ne convient peut-être pas à d'autres pays. Si nous demandions une quantité précise de vaccins par emballage, le fabricant devrait installer une nouvelle ligne d'emballage. Si cette quantité ne convenait qu'au Canada, le vaccin serait alors plus cher. Puisque notre pays n'occupe que 2 p. 100 du marché, les fabricants ne voient pas l'utilité de changer leur méthode d'emballage. Les fournisseurs ont aussi reçu le même genre de plaintes des autorités d'autres pays, alors je suis sûr qu'ils seront en mesure d'étudier la question et de vous communiquer les arrangements pour l'avenir. Quant à nous, nous préférons des emballages plus petits.

Le sénateur Seidman : Monsieur Ring, à des fins de clarification, à la page 3, vous dites :

Dans le cadre du processus d'achat, nos clients sont appelés à définir leurs exigences opérationnelles, y compris les caractéristiques essentielles des produits et services qu'ils désirent acheter.

Pourriez-vous préciser cet énoncé, je vous prie?

M. Ring : En gros, ce n'est pas à nous de déterminer les besoins. Nos clients nous disent ce dont ils ont besoin, et nous l'obtenons pour eux. C'est tout ce que cela signifie. Par exemple, nous ne décidons pas de la quantité de vaccins à donner à un client. Nous ne prenons pas cette décision.

Le sénateur Seidman : Parlez-vous des provinces et des territoires?

Mr. Ring: In this case, yes, because we purchase for the provinces and territories, and six government departments — DFAIT, for example.

Senator Seidman: The provinces and territories are responsible for planning, coordinating and delivering immunization programs. There are differences in the vaccine programs across these jurisdictions. We know that Canada is unique; for example, the U.S., Australian and the U.K. have centralized systems.

Did this present particular challenges for you? Is there anything you might change, given the opportunity to do so?

Mr. Ring: Are you asking if combining the requirements from 13 different jurisdictions poses a particular challenge to the acquisition process?

I will answer in general terms but then I will ask Mr. Kreker to respond specifically to last year's experience.

In general terms, I would have to say no, we would simply bundle the requirements and that the entire purpose of the FPT bulk-purchasing program is to get that economy of scale. We think we achieved that goal.

Mr. Kreker, with respect to last year, was there any particular problem with the fact that the requirements came from multiple different jurisdictions.

Mr. Kreker: I do not believe there was any problem with communication with the provinces or our federal clients. We have been running this particular program for over 30 years. We meet regularly with our clients, all the provinces and territories, as well as the federal departments, and we have telephone consultations with them as and when required. The communication lines with the provinces and territories, and with the federal departments, are well established and they are very good communications lines. The program has provided significant savings, especially to smaller jurisdictions, in product cost savings, as well as administrative cost savings because they do not have to do the procurements 14 or 15 times. They do it once and the economies of scale obviously offer better pricing, as I had noted before.

From our point of view, they tell us how much they need and they get the vaccine delivered. As Mr. Ring indicated earlier, for seasonal vaccines, in the 10 years I have been involved with the program we have not had any major hiccups. As many of you probably noted, in 2004 there were boatloads of people coming over from Seattle to Vancouver to try to get vaccinations because our American neighbours were not as lucky. That is one of the main reasons they have spent a lot of money, in billions of dollars, in trying to establish domestic vaccine production capacity. Canada's expenditures to date have been minimal in comparison to the expenditures made by our neighbours to the south.

M. Ring : Dans ce cas, oui, parce que nous achetons pour le compte de provinces et de territoires, ainsi que pour six ministères fédéraux — le MAECI, entre autres.

Le sénateur Seidman : Les provinces et les territoires sont responsables de la planification, de la coordination et de la prestation des programmes d'immunisation. Ces programmes varient d'une province à l'autre. Nous savons que la situation au Canada est unique; par exemple, les États-Unis, l'Australie et le Royaume-Uni ont des systèmes centralisés.

Est-ce que cela vous a causé des difficultés en particulier? Que changeriez-vous si vous en aviez la possibilité?

M. Ring : Est-ce que vous me demandez si le fait de combiner les besoins de 13 provinces et territoires complique le processus d'approvisionnement?

Je vais répondre de façon générale et je vais ensuite demander à M. Kreker de donner plus de précisions par rapport à la situation de l'an dernier.

À priori, je dirais que non; nous n'avons qu'à regrouper les besoins, et sachez que le Programme fédéral-provincial-territorial d'achat collectif a pour but ultime de nous faire bénéficier d'économies d'échelle. Je pense que nous avons atteint cet objectif.

Monsieur Kreker, le fait de recevoir les besoins de 13 différentes administrations vous a-t-il occasionné des problèmes particuliers l'an dernier?

M. Kreker : À ma connaissance, il n'y a pas eu de problème de communication avec les provinces ni avec nos clients fédéraux. Nous exécutons ce programme depuis plus de 30 ans. Nous rencontrons régulièrement nos clients, toutes les provinces et tous les territoires, ainsi que les ministères fédéraux, et nous tenons des consultations téléphoniques avec eux, au besoin. Nous avons établi de très bonnes communications avec les provinces et les territoires, de même qu'avec les ministères fédéraux. Ce programme nous a permis de réaliser d'importantes économies, ce qui a été encore plus profitable pour les petites administrations. On a pu économiser sur le coût des produits et, parce que les activités d'achat étaient réunies en une seule, on a pu réduire les coûts administratifs. Comme je l'ai dit plus tôt, on a pu épargner grâce aux économies d'échelle.

De notre point de vue, nos clients nous disent de combien de vaccins ils ont besoin et nous leur fournissons la quantité demandée. Comme M. Ring l'a dit précédemment, en ce qui concerne les vaccins saisonniers, aucun incident ne s'est produit depuis que je participe au programme, soit depuis dix ans. Comme bon nombre d'entre vous s'en souviennent probablement, en 2004, des navires en provenance de Seattle accostaient à Vancouver chargés de gens qui tentaient d'obtenir le vaccin, étant donné que nos voisins du Sud n'avaient pas eu autant de chance. C'est d'ailleurs l'une des principales raisons pour lesquelles les États-Unis ont dépensé autant d'argent, soit des milliards de dollars, dans la mise en place d'une capacité de production nationale de vaccins. Les dépenses que le Canada a engagées jusqu'à présent sont minimes comparativement à celles des États-Unis.

Senator Seidman: On page 5, you say:

The ownership of the Canadian pandemic influenza manufacturing facility changed hands in the past 10 years. The plant is now owned by ID Biomedical Corporation, which is a wholly owned subsidiary of GlaxoSmithKline Inc.

Could you elaborate on that please?

Mr. Ring: When we signed the contract, Shire BioChem owned the facility and it changed hands twice within that 10-year period. I do not know who the intervening owner is but I am sure Mr. Kreker would know. Then subsequently ID Biomedical purchased that facility and ID Biomedical is a wholly owned subsidiary of GlaxoSmithKline.

Senator Seidman: Does that mean that the Canadian manufacturing facility that we use to manufacture pandemic vaccine is owned by GSK?

Mr. Ring: Yes.

Senator Seidman: What do you think Canada's role should be in the provision of vaccine to other countries, such as the developing countries?

Mr. Ring: It is difficult for me to opine on that question. That is a question for our colleagues in Health Canada. Certainly as an acquisition agent in acquiring these things, you let us know how much it is you want and what you want to do with it and we will find it for you.

Senator Martin: From listening to your presentation and to the answers to the questions today I wish to commend you on really doing your job, which is to ensure that the supply was there for Canadians and we did have more than enough.

I am from British Columbia and I know our rate was the lowest. The government did its job in leading the horse to water, and I know friends and family who, for various reasons, did not receive the vaccine. We can do only so much, but perhaps that is a question of educating and getting ready for the next pandemic outbreak.

My question concerns capacity building. Although your role is to ensure the supply is there, can you speak to what we may be doing to build that capacity. I imagine that in looking at the overseas supplier, it would involve a more competitive process.

You mentioned some lessons learned, but on page 6, you remark that we can make the mistakes ourselves, or learn from the mistakes of others. Are there lessons learned from other jurisdictions that may affect how you proceed with the next pandemic outbreak?

Mr. Ring: I will try to respond to that in two ways with respect to the lessons learned and the building capacity. Before I do that I actually would like to thank you for your opening comment and I would like to suggest that there is a system in place to make sure these things happen. It is public servants like Mr. Kreker, who has been working on this for 10 years. Mr. Kreker worked day

Le sénateur Seidman : À la page 5, vous dites :

Les installations de fabrication du vaccin contre la grippe pandémique au Canada ont changé de propriétaires au cours des dix dernières années. L'usine appartient maintenant à ID Biomedical Corporation, qui est une filiale à 100 p. 100 de GlaxoSmithKline Inc.

Pourriez-vous nous donner plus de détails, s'il vous plaît?

M. Ring : Quand nous avons signé le contrat, l'usine appartenait à Shire BioChem, mais elle a changé de mains à deux reprises durant ces dix années. J'ignore qui était le propriétaire intermédiaire, mais je suis convaincu que M. Kreker le sait. Par la suite, ID Biomedical Corporation, qui est une filiale à 100 p. 100 de GlaxoSmithKline, a acheté l'usine.

Le sénateur Seidman : Est-ce que cela signifie que l'usine de fabrication canadienne avec laquelle nous faisons affaire pour le vaccin pandémique appartient à GSK?

M. Ring : Oui.

Le sénateur Seidman : Selon vous, quel rôle le Canada devrait-il jouer dans la fourniture des vaccins aux autres pays, tels que les pays en développement?

M. Ring : Il m'est difficile de me prononcer sur cette question. Nos collègues de Santé Canada seraient mieux placés pour vous répondre. Grosso modo, vous n'avez qu'à nous dire combien vous en voulez et ce que vous voulez en faire et nous, en tant que responsables de l'approvisionnement, nous vous l'obtiendrons.

Le sénateur Martin : D'après ce que vous avez dit dans votre déclaration et vos réponses, je tiens à vous féliciter pour votre excellent travail, qui était de veiller à ce que les Canadiens aient accès au vaccin. Vous en avez donné plus que le client en demandait.

Je viens de la Colombie-Britannique et je sais que le taux de vaccination dans ma province a été le plus faible. Le gouvernement s'est acquitté de sa tâche en fournissant le vaccin, n'empêche que j'ai des amis et de la famille qui, pour toutes sortes de raisons, ne se sont pas fait vacciner. Il y a une limite à ce que nous pouvons faire, mais il faudrait peut-être sensibiliser les gens et mieux se préparer à la prochaine pandémie.

Ma question porte sur le renforcement de notre capacité d'action. Même si votre rôle consiste à assurer l'approvisionnement, pourriez-vous nous dire comment on peut renforcer notre capacité d'action? J'imagine que le recours possible à un fournisseur étranger rendrait le processus plus concurrentiel.

Vous avez cité quelques leçons tirées, mais à la page 6, vous dites que nous pouvons apprendre de nos erreurs et de celles des autres. Avez-vous retenu des leçons des autres administrations qui pourraient avoir une incidence sur la façon dont vous réagirez à la prochaine pandémie?

M. Ring : Je vais essayer de répondre en deux volets, pour ce qui est des leçons tirées et du renforcement de notre capacité d'action. Mais tout d'abord, j'aimerais vous remercier pour votre compliment, et j'aimerais dire qu'on a un système en place pour que tout soit fait dans l'ordre. Il y a des employés dévoués tels que M. Kreker, qui se consacre à cette tâche depuis 10 ans. M. Kreker

and night to ensure this acquisition was done properly and on time. Professional public servants such as Mr. Kreker deserve the credit and I will thank you on his behalf.

On capacity building, through the acquisition process, one way to build capacity in Canada, not only with respect to vaccines but also in our acquisition of anything, is to declare well in advance, what the requirements will be for a long period of time. We have done that in the particular case of vaccines. We have a 10-year contract that gives the kind of long-term security that private sector companies need in order to do the right business planning and make a determination as to whether they will invest in the types of facilities that would be required to produce any product. We have learned that lesson.

We have learned the lesson about planning. We learned the lesson about the guaranteed domestic supply, about making sure your supply of pandemic vaccine is provided from a domestic source. All those things together would suggest that we are doing what we can to encourage the capacity building in Canada.

When we had the industry day in March, as was noted, six companies came. They understood the requirements for a very long period. They understood the risks and benefits associated with bidding on those requirements. I would say that the system we have in place of a guaranteed supply, long-term contracts, are the kinds of tools that help to build capacity within the industry.

In terms of looking at other jurisdictions and the lessons learned, that is a good point. I do not have the answer. Again, as part of the government-wide lessons learned, I will not suggest and I have not suggested in my comments that we do not have some lessons to learn from a Public Works perspective, but more broadly with respect to pandemic readiness. It is within the health professional field. There are international organizations looking at sharing best practices and ensuring the jurisdictions share that information. I believe that work is actually being done.

Senator Cordy: We are indeed fortunate to be living in Canada and you certainly get a better understanding of that when you travel to other countries.

In Public Works, you are strictly dealing with the procurement; you get the contracts and sign them and then you distribute the product. Did you distribute the vaccines directly to the provinces and territories?

Mr. Ring: I will ask Mr. Kreker to explain.

Mr. Kreker: Canada is very fortunate to have a domestic supplier that can provide all the vaccine that we require for our citizens. We are one of the few countries in the world that has that good fortune.

We were the model in 2001. The model we established is now being copied by other countries. Based on Mexico's experience last year, it is my understanding that they are investing \$125 million to build facilities in Mexico to ensure they have a vaccine earlier than January.

a travaillé jour et nuit pour que l'approvisionnement soit fait à temps et de façon adéquate. Tout le mérite revient aux gens comme M. Kreker, et je vous remercie en son nom.

Tout d'abord, une façon de renforcer la capacité d'action du Canada dans le processus d'approvisionnement, qu'il s'agisse de vaccins ou d'autres produits, c'est de fixer bien à l'avance les besoins à long terme. C'est ce que nous avons fait en particulier dans le cas des vaccins. Nous avons conclu un contrat de 10 ans, ce qui garantit la sécurité à long terme dont les compagnies privées ont besoin pour faire une analyse de rentabilisation adéquate et décider d'investir ou non dans le type d'installations nécessaires pour la fabrication des produits. C'est ce que nous avons appris.

Nous avons tiré des leçons à propos de la planification et de l'approvisionnement national garanti, c'est-à-dire de la nécessité d'avoir une source d'approvisionnement canadienne pour le vaccin pandémique. Tout cela montre que nous faisons notre possible pour encourager le renforcement de la capacité d'action au Canada.

À l'occasion de la journée de l'industrie tenue en mars dernier, comme on l'a déjà indiqué, nous avons rencontré les représentants de six entreprises. Ils ont compris nos besoins à long terme, de même que les risques et les avantages liés à ce genre de soumissions. Je dirais que le système que nous avons en place pour l'attribution de contrats d'approvisionnement garanti à long terme contribue à renforcer la capacité d'action de l'industrie.

Quant aux leçons tirées des autres administrations, c'est une bonne question à laquelle je n'ai pas de réponse. Encore une fois, pour ce qui est des leçons retenues à l'échelle du gouvernement, je ne dis pas — et je ne l'ai pas dit dans ma déclaration — que nous n'avons pas de leçons à tirer à Travaux publics, mais qu'il y a des leçons à tirer de façon plus générale sur la façon de nous préparer à une pandémie. Cela relève du domaine des professionnels de la santé. Il y a des organisations internationales qui échangent des pratiques exemplaires et s'assurent que les diverses administrations reçoivent l'information. Je crois que c'est ce qu'on fait actuellement.

Le sénateur Cordy : Nous avons effectivement beaucoup de chance de vivre au Canada et vous le réalisez sans doute davantage lorsque vous voyagez dans d'autres pays.

À Travaux publics, vous vous occupez strictement de l'approvisionnement; vous attribuez les contrats et les signez, puis vous fournissez le produit. Avez-vous distribué les vaccins directement aux provinces et aux territoires?

M. Ring : Je vais m'en remettre à M. Kreker pour cette question.

M. Kreker : Le Canada peut s'estimer chanceux d'avoir un fournisseur national de vaccins capable de combler les besoins de la population. Nous sommes l'un des rares pays dans le monde à avoir cette chance.

Nous étions un modèle en 2001, et les autres pays s'inspirent de nous aujourd'hui. À la suite de la pandémie de l'an dernier, le Mexique a décidé d'engager 125 millions de dollars, si je ne me trompe pas, pour construire des installations afin qu'un vaccin soit prêt avant janvier.

In terms of your question senator, we arrange for the delivery of the vaccines, and the shipments for pandemic vaccine went directly to each jurisdiction that needed that particular vaccine. The provinces tell us where it is to be shipped and we make the arrangements to ensure it is shipped to that location.

Senator Cordy: I want to come back to Senator Callbeck's question about 50.4 million doses ordered. Who made that decision? Was it Public Works or Health Canada?

Mr. Kreker: The decision as to the quantity of vaccine to be ordered was made jointly between the provinces, territories and federal government departments.

Senator Cordy: Did we have to pay for 50.4 million doses of vaccine?

Mr. Kreker: That was the original order. That order was reduced significantly as we received the information. The actual quantity of vaccine we ended up obtaining was significantly less than 50.4 million doses.

Senator Cordy: Statistics Canada tells us that 41 per cent of the population received the vaccination, and Public Health says 45 per cent. Even if we looked at 50 per cent of the population — and it was not that high — we still would not need 50.4 million doses. If 50 per cent of the population received the vaccination, we would need only 32 million for two dosages per citizen; and as it turns out, we only needed one dose. Those numbers make me nervous to think we would order that many doses for inoculation in Canada:

Mr. Kreker: That question is probably better directed to our colleagues at Health Canada. However, I mentioned earlier that at the time it was not clear whether a person would need one or two doses.

The health practitioners will be able to answer the question as to how they arrived at that number. However, even after the order was placed, we did not take delivery of the 50.4 million doses. The actual quantity was significantly less than that number.

Senator Cordy: How many did we pay for?

Mr. Kreker: I do not have the exact numbers in front of me but I would be more than pleased to provide those numbers to the clerk.

The Chair: How many did you actually buy?

Mr. Kreker: I think that is what the senator asked. We ordered 50.4 million doses, but we reduced that quantity as the information rolled in.

The Chair: But you do not know what you reduced it to?

Mr. Kreker: Some of the vaccine was bought in bulk and the adjuvant was sold separately from the antigen. When you split those up and hold them for future — some vaccine and adjuvant was stockpiled for future use.

Pour répondre à votre question, madame le sénateur, nous avons pris des dispositions concernant la distribution des vaccins, de sorte que les lots de vaccins se sont rendus directement dans les provinces et les territoires qui les avaient demandés. Les provinces nous ont transmis leurs coordonnées et nous avons expédié les vaccins aux bons endroits.

Le sénateur Cordy : J'aimerais revenir à la question du sénateur Callbeck concernant les 50,4 millions de doses commandées. Qui a pris cette décision? Était-ce Travaux publics ou Santé Canada?

M. Kreker : La quantité de vaccins à commander a été déterminée conjointement par les provinces, les territoires et les ministères fédéraux.

Le sénateur Cordy : Avons-nous déboursé pour ces 50,4 millions de doses?

M. Kreker : C'était la commande initiale. Nous avons réduit la commande considérablement lorsque nous avons reçu l'information. Au bout du compte, la quantité réelle de vaccins que nous avons obtenue était de loin inférieure à 50,4 millions de doses.

Le sénateur Cordy : Statistique Canada nous dit que 41 p. 100 de la population s'était fait vacciner et, selon l'Agence de la santé publique du Canada, le taux de vaccination se situait à 45 p. 100. Par conséquent, même si on parlait de 50 p. 100 de la population — et je sais que ce n'était pas autant —, on n'aurait toujours pas besoin de 50,4 millions de doses. Trente-deux millions de doses auraient suffi, même en administrant deux doses du vaccin à chaque citoyen, mais il s'avère qu'une seule dose a suffi. L'idée qu'on ait commandé autant de doses pour la vaccination au Canada me rend un peu nerveuse.

M. Kreker : Nos collègues de Santé Canada seraient probablement mieux en mesure de répondre à cette question. Toutefois, comme je l'ai dit plus tôt, à l'époque, nous ne savions pas s'il fallait administrer une ou deux doses du vaccin.

Les professionnels de la santé pourront vous dire comment ils en sont arrivés à ce nombre. Par contre, même après avoir passé la commande, nous n'avons pas reçu les 50,4 millions de doses. La quantité réelle était beaucoup moindre.

Le sénateur Cordy : Combien de doses avons-nous payées?

M. Kreker : Je n'ai pas les chiffres exacts sous les yeux, mais je les communiquerai volontiers à la greffière.

Le président : Combien de doses avez-vous achetées?

M. Kreker : Je pense que c'est ce que m'a demandé Mme le sénateur. Nous avons commandé 50,4 millions de doses au départ, mais nous avons réduit cette quantité dès que nous avons reçu l'information.

Le président : Vous ignorez de combien de doses vous avez réduit la quantité?

M. Kreker : Une partie des vaccins a été achetée en vrac, et l'adjuvant était vendu séparément de l'antigène. Certains vaccins et adjuvants ont été entreposés pour un usage futur.

The Chair: You will provide that information.

Mr. Kreker: Yes.

The Chair: We have run out of time but thank you very much for coming and explaining your role as the procurement entity.

Our second panel will focus on people in Health Canada and the Public Health Agency of Canada. Welcome to Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch, Health Canada and Elwyn Griffiths, Director General, Biologics and Genetic Therapies Directorate, Health Canada. From the Public Health Agency of Canada, we have John Spika, Director General, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases and Dr. Barbara Law, Chief Vaccine Safety, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases, Public Health Agency of Canada.

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch, Health Canada: Thank you honourable senators for the privilege of speaking with you about the role of vaccines and other health products in our response to the H1N1 outbreak last year.

[Translation]

I have with me Dr. Elwyn Griffiths, Director General of the Biologics and Genetic Therapies Directorate, who will be speaking from the perspective of the regulator.

[English]

I have two other colleagues in the audience, Dr. Supriya Sharma, the Director General of the Therapeutic Products Directorate, who handled the antivirals, sanitizers and masks, as well as Dr. Chris Turner, who monitored the adverse reactions to the antiviral.

To give you a little context, the Health Products and Food Branch regulates health products. We attest to the safety, quality and efficacy of the vaccine, of antivirals and some of the other health products that were used during the outbreak last year. We ask are they safe to use? Are they manufactured under good manufacturing practices? Do they do what they say they will do? We ask and answer those questions before they are made available to Canadians.

Our goal during last year's pandemic was to help facilitate access to these products. As one of the senators said, it seems like we work in silos, but we all have our distinct roles and we are interdependent in providing access to these products.

Our role in the Health Products and Food Branch is to authorize the vaccine and the antivirals, so that Health Canada scientists have reviewed these products and can attest to their safety, quality and efficacy. The Public Health Agency of Canada, in collaboration with the provinces and territories, and with our colleagues from Public Works and Government Services Canada is responsible for managing the supply, and provides guidance on the use of these antivirals. We determine how much is needed,

Le président : Vous nous transmettez cette information plus tard.

M. Kreker : Absolument.

Le président : Nous n'avons plus de temps, alors j'aimerais vous remercier d'être venus témoigner et d'avoir expliqué votre rôle à titre de responsables de l'approvisionnement.

Notre prochain groupe de témoins réunit des représentants de Santé Canada et de l'Agence de la santé publique du Canada. Accueillons Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments, Santé Canada, et Elwyn Griffiths, directeur général, Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques, Santé Canada. Ensuite, de l'Agence de la santé publique du Canada, nous allons entendre John Spika, directeur général, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses, et la Dre Barbara Law, chef de Sécurité des vaccins, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses.

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments, Santé Canada : Je vous remercie, honorables sénateurs, de me donner l'occasion de vous parler de l'importance des vaccins et d'autres produits de santé dans notre lutte contre l'épidémie de grippe H1N1 en 2009-2010.

[Français]

Je suis accompagnée de mon collègue, le Dr Elwyn Griffith, le directeur général de la Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques, qui vous parlera de l'aspect réglementaire.

[Traduction]

J'ai deux autres collègues dans l'assistance, soit la Dre Supriya Sharma, directrice générale de la Direction des produits thérapeutiques, qui s'occupait de la manipulation des antiviraux, des désinfectants et des masques, ainsi que le Dr Chris Turner, qui était chargé de surveiller les réactions indésirables de l'antiviral.

Pour mettre les choses en perspective, sachez que la Direction générale des produits de santé et des aliments est l'organisme qui réglemente les produits de santé. Nous attestons l'innocuité, la qualité et l'efficacité des vaccins, des antiviraux et de certains autres produits de santé comme ceux qui ont été utilisés durant la pandémie de l'an dernier. Nous évaluons s'ils sont sûrs, s'ils sont fabriqués selon les pratiques appropriées et s'ils produisent l'effet prévu avant leur distribution à la population canadienne.

Lors de la récente pandémie de l'an dernier, notre objectif était de favoriser l'accès à ces produits. Comme un des sénateurs l'a fait remarquer, nous avons l'air de travailler en vase clos, mais nous avons tous des rôles distincts mais étroitement liés.

La Direction générale des produits de santé et des aliments est responsable de l'autorisation de mise en marché des vaccins et des antiviraux. Cela signifie que des scientifiques de Santé Canada examinent les produits et peuvent en garantir l'innocuité, la qualité et l'efficacité. L'Agence de la santé publique du Canada, en collaboration avec les provinces et les territoires, ainsi qu'avec nos collègues de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, est responsable de l'approvisionnement et des directives d'utilisation.

when to roll it out and how to use it. Of course, the provinces and territories are ultimately responsible for the delivery, immunization programs, rollout and use of the vaccine.

[Translation]

Collaboration across all these organizations was critical in making the vaccine and antivirals available as quickly and safely as possible throughout last year's outbreak.

[English]

My colleagues will share what they learned in providing timely access to safe and effective products.

I would like to highlight one of our successes, which was the expedited approval of the pandemic vaccine without compromising safety. The assessment and authorization of the H1N1 vaccine was critical for public health authorities to begin their immunization programs.

For the first time in our history, we were able to approve a vaccine literally as it was coming off the production line, without cutting corners on safety. We were able to do this with extensive planning and collaboration with our international counterparts. There was a lot of work and advance planning, which Dr. Griffiths will speak about.

As you know, this was a global event that required a global solution. We had a variety of memoranda of understanding with our partners in the U.S., the EU and Australia. We had global clinical data. As they were using the vaccine in these countries, they were giving us the data in real time so that we could make decisions here about the vaccine we were assessing. We were able to assess in real time whether the benefits would outweigh the risks of these products, which is what we always do as a regulator, assessing the benefit-to-risk ratio.

My colleagues here and in the branch worked tirelessly around the clock last fall, having daily conversations with the manufacturer. We had people at the GlaxoSmithKline facility in Sainte-Foy, Quebec; we had testing going on within our labs in Health Canada; and we were in constant conversation with our international colleagues.

As you have noted, our experience from last year also provides us with an opportunity to improve our actions for the future. We continue to update our plans and we flag areas for improvement, particularly in the way we communicate our decisions and actions in emergency situations, when the need for information is at its highest.

Nous déterminons quelles quantités sont nécessaires, puis de quelle façon et à quel moment les produits doivent être utilisés. Évidemment, ce sont les provinces et les territoires qui, au bout du compte, veillent à la fourniture des produits à la population, y compris à la mise en place de programmes d'immunisation ainsi qu'à la distribution et à la bonne utilisation du vaccin.

[Français]

La collaboration de toutes ces organisations a été essentielle pour garantir l'accès aux vaccins et antiviraux en question de la façon la plus rapide et la plus sûre possible tout au long de l'épidémie de l'an dernier.

[Traduction]

Aujourd'hui, mes collègues vous donneront les détails des leçons qu'ils ont tirées alors qu'ils assuraient un accès rapide à un vaccin anti-pandémique sûr et efficace et à d'autres produits de santé.

J'aimerais commencer en soulignant l'une de nos réussites, soit le processus d'approbation accéléré du vaccin contre la grippe pandémique H1N1. Il était essentiel que le vaccin soit évalué et autorisé avant que les autorités de santé publique puissent mettre en place leurs programmes d'immunisation.

Pour la première fois de notre histoire, nous avons été en mesure d'approuver un vaccin dès sa sortie de la chaîne de fabrication, sans rien négliger pour en assurer l'innocuité. Nous avons réussi cet exploit grâce à la planification minutieuse et à la collaboration avec nos homologues internationaux. Cela représente beaucoup de travail et de planification au préalable, et le Dr Griffiths vous entretiendra sur cette question.

Comme vous le savez, l'épidémie était une situation d'envergure mondiale qui a nécessité une intervention internationale. Grâce aux protocoles d'entente qui nous ont permis d'échanger de l'information avec des partenaires clés des États-Unis, de l'Australie et de l'Europe en matière de réglementation, nous avons pu, lors de nos évaluations, tenir compte de données d'essais cliniques réalisés à l'échelle mondiale dès qu'elles étaient disponibles. Nous avons ainsi pu être en mesure d'évaluer, en tant réel, si les avantages surpassaient les risques engendrés par ces produits — c'est-à-dire le rapport risques-avantages — ce que nous faisons toujours en tant qu'organisme de réglementation.

Mes collègues ici et à la direction ont travaillé sans relâche, jour et nuit, à échanger de l'information et des données avec le fabricant. Des membres de notre personnel se trouvaient à l'usine de GlaxoSmithKline, située à Sainte-Foy, à Québec; d'autres réalisaient des essais dans les laboratoires de Santé Canada; et nous consultions constamment nos collègues du monde entier.

Comme vous l'avez remarqué, l'expérience que nous avons acquise de l'épidémie de l'an dernier nous a permis d'améliorer nos mesures pour le futur. Nous continuons de mettre nos plans à jour et de cerner les secteurs à améliorer, en particulier dans la communication de nos décisions et de nos mesures d'urgence, lorsque le besoin d'information est le plus grand.

It is interesting to know that some of these same topics have been raised by my international counterparts, such as improving the transparency of our decisions and building a better understanding of the role of the regulator and the public health officials.

[Translation]

Thank you again for this opportunity to shed light on our tremendous efforts in responding to the H1N1 outbreak.

[English]

Elwyn Griffiths, Director General, Biologics and Genetic Therapies Directorate, Health Canada: I would like to thank the committee for inviting me to come here this afternoon to present. I think we should go back 12 months, almost one year ago to the day, when Health Canada authorized GlaxoSmithKline's Arepanrix H1N1 vaccine. This was a milestone in our efforts to protect Canadians against pandemic influenza, and in this case, the pandemic was due to H1N1.

As Ms. Ballantyne indicated, we were able to review and approve this vaccine in record time without compromising safety. I will share with you some of the methodologies and how we overcame the challenges.

Indeed, there are unique challenges in relation to development and regulatory evaluation of influenza vaccines in themselves, let alone, a pandemic. The challenges are magnified in a pandemic situation.

Influenza pandemics are caused by a virus strain not previously circulated. They are novel, brand new, so we have not seen them before. A key challenge, then, is that vaccine manufacturing cannot begin until the actual pandemic strain has been identified and isolated. That is the first part. The time available between completion of manufacturing and getting a vaccine into the arms of Canadians to provide protection when it is needed is extremely short. This is the problem, and it is a major challenge. This was recognized early on.

The ability to approve a safe and effective vaccine for an H1N1 pandemic for Canadians in such a short time was due to two factors: advance planning and extensive collaboration, much of it international. Health Canada and the Public Health Agency of Canada had been proactively preparing for a pandemic for several years. This preparatory work took place at both the international and domestic level.

Between 2006 and 2007, Health Canada hosted regulatory preparedness workshops, together with the U.S. Food and Drug Administration and the World Health Organization. These workshops resulted in the development of WHO guidelines on regulatory preparedness for human pandemic influenza vaccines and it also created a global network of influenza vaccine regulators. This network proved to be invaluable, as regulators worldwide were dealing with the same situation as we had in Canada. This is not peculiar to Canada; it is global.

Il est intéressant de noter que mes homologues étrangers soulèvent certaines de ces questions, par exemple en ce qui concerne une plus grande transparence de nos décisions et une meilleure compréhension du rôle des responsables de la réglementation et des autorités de santé publique.

[Français]

Je vous remercie de m'avoir permis de souligner nos efforts exceptionnels dans notre lutte contre l'épidémie de H1N1.

[Traduction]

Elwyn Griffiths, directeur général, Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques, Santé Canada : Je tiens à remercier le comité de m'avoir invité à prendre la parole cet après-midi. Il y a déjà presque un an aujourd'hui que Santé Canada a autorisé le vaccin Arepanrix H1N1 de GlaxoSmithKline. Il s'agissait d'une étape clé dans nos efforts pour protéger les Canadiens contre la grippe pandémique, en l'occurrence, le virus de la grippe H1N1.

Comme l'a souligné Mme Ballantyne, nous avons été en mesure d'examiner et d'approuver ce vaccin en un temps record sans compromettre la sécurité. Je vais vous expliquer comment nous y sommes parvenus et quels sont les défis que nous avons dû relever.

La mise au point et l'évaluation réglementaire des vaccins contre la grippe comportent des défis uniques. Ces défis sont amplifiés en situation de pandémie.

Les pandémies de grippe sont causées par de nouvelles souches du virus n'ayant jamais été détectées chez les humains. L'un des principaux défis tient au fait que la fabrication de vaccins ne peut commencer avant l'identification et l'isolement de la souche pandémique même. C'est une partie du problème. Une fois la fabrication du vaccin terminée, nous devons agir rapidement pour le faire administrer aux Canadiens afin de fournir la protection nécessaire au moment requis. C'est là qu'est le problème et nous nous en sommes rendu compte dès le début.

La capacité d'approuver si rapidement un vaccin sûr et efficace contre la grippe pandémique H1N1 pour les Canadiens est attribuable à deux facteurs clés : une planification préalable et une collaboration mondiale. En effet, depuis des années, Santé Canada et l'Agence de la santé publique du Canada se préparent de manière proactive à faire face à une pandémie. Ces travaux préparatoires se sont effectués tant à l'échelle nationale qu'internationale.

Entre 2006 et 2007, Santé Canada a organisé des ateliers de planification réglementaire en collaboration avec la Food and Drug Administration des États-Unis et l'Organisation mondiale de la Santé. Ces ateliers ont donné lieu à l'élaboration des directives de l'OMS sur la préparation réglementaire relative au vaccin contre la grippe pandémique et à la création d'un réseau mondial d'organismes de réglementation des vaccins contre la grippe. Ce réseau s'est révélé très précieux, étant donné que les organismes de réglementation du monde entier vivaient la même situation.

Domestically, there was close collaboration with the contract vaccine manufacturer, GlaxoSmithKline. In the pre-pandemic period, Health Canada evaluated a potential pandemic vaccine, which we call a mock vaccine. It was an H5N1 avian vaccine, produced by GSK.

This mock vaccine enabled Health Canada to inspect the vaccine manufacturing facilities to review the data on the quality, safety and efficacy of the vaccine. Thanks to this advance planning, the safety and effectiveness of the adjuvant was also assessed over this period in that pre-pandemic time by Health Canada and by the other regulatory agencies. Again I emphasize that this was a global activity.

Once the H1N1 pandemic strain had emerged, vaccine manufacturing could then begin and the regulatory approval process started. We reviewed information as it became available. We call it a rolling submission. Normally with a vaccine or a product coming in, the whole package comes in and that is it; we wait to have all the data in together. In this case, we were rolling. As the data came in, we were reviewing it.

The H1N1 vaccine was subject to the same stringent manufacturing and quality oversight that is in place for any other vaccine. Extensive quality control and product testing is required at multiple stages during the manufacturing process. However, due to the uniqueness of the pandemic situation, all the safety and effectiveness data regularly required for a vaccine were not available at the time of licensure. This was the case in Canada and in all jurisdictions; it was not peculiar to Canada.

Additional studies and surveillance continued post market in order to detect any potential adverse events. During the pandemic, WHO hosted biweekly teleconferences with the previously established network of regulators, and we were in almost daily contact with the key regulators, for example, with the U.S. Food and Drug Administration and European regulators. There was a tremendous amount of international interaction.

Most importantly, there was a global commitment amongst the regulators to share quality clinical and safety data on the H1N1 vaccines in real time, as they became available. That is unusual. This was new. This enabled countries to maximize the amount of data available to support approval of this vaccine.

Once immunization programs began worldwide, Health Canada and the Public Health Agency collaborated with the World Health Organization and other regulators to closely monitor the safety and effectiveness of the H1N1 vaccines and communicated any potential adverse events following immunization in a timely manner. We had all the information as it came out.

In conclusion, we had been preparing for a pandemic for several years; we had a regulatory plan in place; and following the plan, we made it possible for the vaccine to be developed and

Sur le plan national, il y a eu une étroite collaboration avec le fabricant du vaccin sous contrat, GlaxoSmithKline. Au cours de la période précédant la pandémie, Santé Canada a évalué un vaccin potentiel ou un vaccin prototype, produit par GSK, pour prévenir une pandémie potentielle de grippe aviaire, le H5N1.

Cet exercice de simulation a permis à Santé Canada d'inspecter les installations de fabrication du vaccin et d'examiner les données relatives à sa qualité, à son innocuité et à son efficacité. Grâce à cette planification préalable, l'innocuité et l'efficacité de l'adjuvant ont également été évaluées au cours de la période précédant la pandémie par Santé Canada et les autres organismes de réglementation dans le monde. Encore une fois, j'insiste sur le fait qu'il s'agissait d'une activité mondiale.

Lorsque la souche pandémique H1N1 a fait surface, la fabrication du vaccin a débuté et le processus d'approbation réglementaire a été entamé. Nous avons examiné l'information à mesure qu'elle était disponible par l'entremise de ce que nous appelons une présentation ouverte. Normalement, lorsqu'un vaccin ou un produit fait son entrée, nous avons déjà reçu toutes les données. Dans ce cas, nous révisons les données au fur et à mesure.

Le vaccin contre le virus H1N1 a fait l'objet de la même surveillance rigoureuse pour la fabrication et la qualité que les autres vaccins. Un contrôle de la qualité et des essais de produits élaborés sont obligatoires à diverses étapes du processus de fabrication. Toutefois, en raison du caractère unique d'une situation de pandémie, les données sur l'innocuité et l'efficacité habituellement requises n'étaient pas toutes disponibles au moment de l'octroi de la licence. Cette situation s'est produite au Canada et dans toutes les autres administrations.

Des études et une surveillance supplémentaires se sont poursuivies après la commercialisation du vaccin afin de détecter tout effet indésirable possible. Pendant la pandémie, l'OMS a tenu des téléconférences aux deux semaines avec le réseau des organismes de réglementation des vaccins établi au préalable, et nous étions également en communication presque quotidienne avec les organismes de réglementation clés, comme la FDA des États-Unis et l'Agence européenne des médicaments. L'interaction internationale était exceptionnelle.

De façon plus importante, les organismes de réglementation ont pris l'engagement commun de transmettre les données cliniques et celles sur l'innocuité des vaccins contre le virus H1N1 en temps réel dès que celles-ci étaient disponibles. C'est inhabituel, et c'était nouveau. Cet engagement a permis aux pays de maximiser la quantité de données disponibles en vue d'appuyer l'approbation des vaccins.

Lorsque les programmes d'immunisation ont été lancés à l'échelle mondiale, Santé Canada et l'ASPC ont collaboré avec l'OMS et d'autres organismes de réglementation afin de surveiller de près l'innocuité et l'efficacité des vaccins contre le virus H1N1 et de communiquer en temps opportun tout effet indésirable possible découlant de la vaccination. Nous recevions toutes les données dès qu'elles étaient disponibles.

En conclusion, nous nous préparions à une pandémie depuis plusieurs années. Nous étions également dotés d'un plan de réglementation. Le fait de suivre le plan a permis de mettre au

authorized within about five months following identification of the pandemic strain without compromising the safety. This is considered a great technical and regulatory achievement.

Advanced planning and global collaboration in the development and regulatory oversight of a pandemic vaccine was essential for making vaccines available to Canadians within such tight timelines.

We continue to collaborate internationally on vaccine regulatory issues. For example, Health Canada, with the U.S. FDA and the World Health Organization jointly organized a workshop on lessons learned from testing of the H1N1 pandemic vaccines in July and the meetings were held here in Ottawa. The workshop focused on the use of alternative testing that could potentially expedite even further the availability of vaccines. More research will be required at that level.

Dr. John Spika, Director General, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases, Public Health Agency of Canada: It is a pleasure to be here to focus on Canada's experience with vaccines, antivirals and the adverse events during the H1N1 pandemic. With me today is Dr. Barbara Law. She is head of our vaccine safety group with my centre.

[Translation]

To preface my remarks, I will provide a few definitions.

[English]

A vaccine prevents illness. It stimulates the production of antibodies against a virus. It is the ideal first line of defence against infection. Canada, as you have heard, has had a contract in place to ensure vaccines for all Canadians who want and need them during a pandemic.

Antivirals are there to treat illness. They work by interfering with the replication of the virus in an already-infected person. Canada has a national stockpile of antivirals at the ready in the event of a pandemic. I know questions came up earlier and hopefully we can address them as we go forward.

Both vaccines and antivirals are important parts of our pandemic response. Preventing needless illness through immunization is the cornerstone of Canada's health response to pandemic influenza.

Throughout the pandemic, the Government of Canada and the provinces and territories were committed to providing pandemic flu vaccine to every Canadian who needed and wanted it.

As you have already heard, Canadians did have access to H1N1 vaccine sooner, in greater volume and at lower cost than almost any other country. If necessary, we can provide more information in that area. Thanks to years of planning with all

point le vaccin et de l'autoriser dans les cinq mois suivant l'identification de la souche pandémique sans compromettre la sécurité. Il s'agit d'une grande réalisation technique et réglementaire.

La planification préalable et la collaboration mondiale en vue de la mise au point et de la surveillance réglementaire d'un vaccin pandémique étaient essentielles afin de rendre les vaccins disponibles aux Canadiens à l'intérieur d'un délai aussi serré.

Nous poursuivons les efforts de collaboration internationale sur les questions réglementaires relatives aux vaccins. Par exemple, Santé Canada, la FDA des États-Unis et l'OMS ont organisé conjointement un atelier sur les leçons apprises des essais des vaccins contre le virus H1N1 qui a eu lieu ici même, à Ottawa, en juillet 2010. L'atelier se centrait sur le recours à des méthodes d'essais alternatives qui pourraient accélérer encore plus la mise en disponibilité des vaccins antigrippaux. Des recherches supplémentaires sont nécessaires à ce chapitre.

Dr John Spika, directeur général, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses, Agence de la santé publique du Canada : Je suis heureux d'être ici pour discuter de l'expérience canadienne lors de la pandémie de grippe H1N1 en ce qui a trait au vaccin, aux antiviraux et aux réactions indésirables. Je suis accompagné aujourd'hui de la Dre Barbara Law qui dirige notre groupe d'innocuité des vaccins.

[Français]

Avant de poursuivre, j'aimerais présenter quelques notions.

[Traduction]

Un vaccin sert à prévenir une maladie en stimulant la production d'anticorps contre un virus. Il s'agit de la première ligne de défense idéale contre l'infection. Comme vous l'avez entendu, le Canada a un contrat en place qui garantit un approvisionnement suffisant en vaccins pour que tous les Canadiens qui veulent ou qui doivent le recevoir pendant une pandémie puissent le faire.

Les antiviraux servent à traiter la maladie en entravant la réplication virale chez une personne déjà infectée. Le Canada a une réserve nationale d'antiviraux en cas de pandémie. Je sais que des questions ont été soulevées un peu plus tôt à ce sujet et j'espère pouvoir y répondre ultérieurement dans le cadre de cette séance.

Les vaccins et les antiviraux constituent des éléments importants de la réponse à une pandémie. La prévention de la maladie à l'aide d'immunisation constitue la pierre angulaire du Canada dans la lutte contre la grippe pandémique.

Tout au long de la pandémie, le gouvernement du Canada ainsi que les provinces et territoires étaient résolus à fournir un vaccin antigrippal à tous les Canadiens qui voulaient ou qui devaient se faire vacciner.

Comme vous l'avez déjà entendu, le vaccin a été offert au Canada plus tôt, en plus grandes quantités et à un meilleur prix que dans presque tous les autres pays. Au besoin, nous pouvons vous fournir plus de détails à ce sujet. Grâce à des années de

partners and to the response of Canadians, we successfully completed the largest immunization effort in Canadian industry. That is no small feat.

The collaboration aspect is crucial. Immunization is a shared responsibility. The federal government facilitates health system preparedness, provides national leadership and guidance, and exercises the regulatory function to approve vaccines. Provinces and territories deliver health care services to the population during a pandemic and deliver vaccine through local health authorities. Of course, it is then up to each Canadian to make the effort to be immunized.

Given this, securing the vaccine to begin with was a critical step in our planning. As you have heard, after 2001, after developing a question for proposal we ended up with a contract for domestic vaccine that was awarded to the company that is now owned by GlaxoSmithKline. This ensured all Canadians who wanted and needed it would have access to the vaccine.

[Translation]

All jurisdictions wanted this certainty and security.

[English]

Our experience showed that it was much better to plan for it, rather than face the risk of last-minute scrambling for supplies, competing with other countries, or facing the risk of a product being stuck at the border crossings.

The contract was unique in the world at the time. It ensured sufficient infrastructure and capacity to produce 100 per cent of our domestic supply needs. New vaccines typically take years to be authorized, but thanks to advanced planning, Canada was able to move quickly. As you have heard from Dr. Griffiths, the company knew in advance what safety data requirements it had to meet for its H1N1 vaccine to be approved.

From identifying the virus in our laboratories at the Public Health Agency, to developing a seed strain, to clinical trials and authorization, Canada had a H1N1 vaccine in only a few months.

Our original order of 50.4 million doses, announced in August 2009, was informed by the best domestic and international scientific and epidemiologic evidence available at the time. Again, I will be pleased to respond to any specific questions you may have about how that number was derived.

In September 2009, we published our sequencing guidelines for vaccine delivery. We all understand that even with our vaccine production capacity it was physically impossible to have everyone immunized at once. After approval in 2009, while other countries were still waiting to secure their vaccine supplies, our immunization efforts were in full swing.

planification avec tous nos partenaires ainsi qu'à la réponse des Canadiens, nous avons mené avec succès la plus importante campagne de vaccination de l'histoire du Canada. Ce n'est pas rien.

La collaboration est essentielle. L'immunisation est une responsabilité partagée. Le gouvernement fédéral favorise l'état de préparation du système de santé, assure le leadership à l'échelle nationale et réglemente l'approbation des vaccins. Les provinces et les territoires offrent des services de santé à la population pendant une pandémie et distribuent le vaccin par l'intermédiaire des autorités sanitaires locales. Bien sûr, il revient ensuite à chaque Canadien de faire l'effort nécessaire pour recevoir le vaccin.

Il est donc évident que l'obtention d'un vaccin constituait, en premier lieu, une étape clé de notre planification. Comme vous l'avez déjà entendu, après 2001, à la suite d'un appel de propositions, le contrat d'approvisionnement national en vaccins a été conclu avec l'entreprise qui appartient maintenant à GlaxoSmithKline. Ce contrat garantissait un nombre suffisant de vaccins pour tous les Canadiens qui voulaient ou qui devaient le recevoir.

[Français]

Cela a donné à l'administration la certitude et la sécurité qu'elle cherchait.

[Traduction]

Selon notre expérience, il valait mieux prévoir le coup que de s'y prendre à la dernière minute pour s'approvisionner en vaccins, de faire concurrence à d'autres pays ou d'avoir à faire face à la possibilité que l'importation de la marchandise soit bloquée aux douanes.

Le contrat, unique en son genre dans le monde entier, conférait une infrastructure et une capacité suffisantes pour la production de vaccins permettant la couverture vaccinale de 100 p. 100 de la population. En temps normal, l'homologation d'un nouveau vaccin prend des années. Mais grâce à la planification, le Canada a été en mesure de faire avancer les choses plus rapidement. Comme l'a expliqué le Dr Griffiths, le fabricant connaissait à l'avance les exigences qu'il fallait respecter en matière de données sur l'innocuité pour que son vaccin H1N1 soit homologué.

Sans brûler d'étapes — l'identification du virus en laboratoire, la préparation d'une souche de semence, les essais cliniques et l'homologation —, le Canada s'est muni d'un vaccin contre la grippe H1N1 en quelques mois seulement.

Notre commande originale de 50,4 millions de doses, annoncée en août 2009, se fondait sur les meilleures données scientifiques et épidémiologiques au Canada et à l'étranger à ce moment-là. Encore une fois, je serai heureux de répondre à vos questions sur la façon dont nous en sommes arrivés à ce chiffre.

En septembre 2009, nous avons publié les lignes directrices relatives à la distribution du vaccin. Nous comprenons très bien que, malgré nos capacités de production, il était impossible de vacciner tout le monde en même temps. Une fois le vaccin homologué en octobre 2009, pendant que d'autres pays s'affairaient à s'assurer un approvisionnement en vaccins, notre campagne de vaccination battait déjà son plein.

Jurisdictions gave out more vaccine per day than they had ever given out in history. One hundred per cent of First Nations communities held immunization clinics, and across the country health care professionals worked tirelessly and around the clock to get shots in arms under very challenging and unique circumstances. These are the reasons Canada achieved one of the highest immunization rates in the world with 45 per cent of Canadians receiving the vaccine. Children and on-reserve First Nations saw even higher numbers of uptake. We were also able to carry out nationwide surveillance to ensure vaccine safety.

[Translation]

Antivirals helped reduce the severity of illness in those infected.

[English]

Canada had a contract in place to monitor antiviral prescriptions and over-the-counter medicine use. We had existing national guidance on antiviral use posted on the Public Health Agency website for risk groups, health care workers, and for those caring for someone ill at home.

During the second wave, we saw fewer patients requiring hospitalization who were admitted to the ICU, and although we saw four deaths during the much smaller first wave, we saw no deaths among pregnant women during the second wave.

Earlier and more aggressive treatment with antivirals surely played a role. It is thanks to years of planning for those critical public health interventions that the effect of the pandemic was minimized in Canada, but it was not an easy balancing act. Hundreds of difficult decisions had to be made, even as the evidence and science changed, for example, between adjuvanted and unadjuvanted vaccines. We could not recommend adjuvanted vaccine for pregnant women until there was sufficient evidence on its safety and effectiveness. This was one example of how even years of solid planning are not immune to changing science and lead to delays in how everything rolls out.

Looking ahead, the Government of Canada will pursue a new long-term pandemic vaccine contract, as you have heard, that reflects on our lessons learned.

Honourable senators, during the H1N1 pandemic we informed Canadians of the decisions that we made every step of the way. The Chief Public Health Officer had access to all the relevant information necessary to support informed decisions on all H1N1 vaccine matters. This information reflected the latest scientist

Jamais de leur histoire les provinces et les territoires n'avaient administré autant de vaccins par jour. Cent pour cent des communautés des Premières nations ont tenu des cliniques de vaccination. Partout au pays, des professionnels de la santé travaillaient d'arrache-pied pendant de longues heures pour administrer le vaccin dans des conditions de travail uniques et très difficiles. Il n'est donc pas surprenant que le taux de vaccination au Canada était parmi les plus élevés au monde. Quarante-cinq pour cent des Canadiens ont reçu le vaccin. Le taux de vaccination était encore plus élevé chez les enfants et chez les Autochtones vivant en réserve. Nous avons également mené des activités de surveillance à l'échelle nationale pour veiller à l'innocuité du vaccin.

[Français]

Par ailleurs, les antiviraux ont aidé à atténuer les symptômes chez les personnes déjà infectées.

[Traduction]

Le Canada avait conclu une entente pour que s'effectue la surveillance des prescriptions d'antiviraux et de l'utilisation de médicaments en vente libre. Des lignes directrices sur l'utilisation d'antiviraux, visant les groupes à risque, les professionnels de la santé et les personnes prenant soin d'un malade à la maison, étaient déjà affichées sur le site Web de l'Agence de la santé publique du Canada.

Pendant la deuxième vague de la pandémie, le nombre de patients devant être hospitalisés aux soins intensifs a diminué, et aucun décès n'a été signalé chez les femmes enceintes au cours de la deuxième vague, même si quatre décès ont été signalés chez ce groupe au cours de la première vague grippale, moins intense.

Un traitement précoce et agressif à l'aide d'antiviraux a sans doute eu un impact sur ces résultats. C'est grâce à des années de planification de mesures d'intervention d'urgence en santé publique que la pandémie a eu moins de répercussions au Canada. Cependant, maintenir l'équilibre n'a pas été chose facile. Il a fallu prendre des centaines de décisions difficiles à mesure que de nouvelles données scientifiques se présentaient. Par exemple, il y avait la question du vaccin avec ou sans adjuvant. Nous ne pouvions pas recommander le vaccin avec adjuvant chez les femmes enceintes avant d'avoir suffisamment de données en matière d'innocuité et d'efficacité. Voilà un exemple qui démontre que, malgré des années de planification, la réalité scientifique peut toujours changer, ce qui peut ralentir les travaux.

Aux fins de préparation, le gouvernement du Canada tentera d'établir un nouveau contrat à long terme en matière d'approvisionnement en vaccins qui tient compte des leçons retenues.

Honorables sénateurs, pendant la pandémie de grippe H1N1, nous avons tenu les Canadiens au courant de nos décisions tout au long du processus. L'administrateur en chef de la santé publique avait à sa disposition tous les renseignements nécessaires à la prise de décisions éclairées en réponse à toutes les questions

evidence and was shared in a timely way with all provincial and territorial counterparts, all of whom contributed to and supported the decisions ultimately taken.

We were upfront with everyone about the global challenges with which we were dealing. We worked in concert with provinces and territories to provide consistent advice and timely information to stakeholders and the public. I believe our accomplishments in this area put our country on solid ground for the future.

I look forward to hearing this committee's findings on these efforts so that we can incorporate them into our ongoing planning.

The Chair: Thank you very much.

At the end of the day, 45 per cent of the population was immunized. The biggest reason for people to not be inoculated was that they did not think it was necessary. We also heard from people who said that they thought it was rather late. I appreciate that went to a lot of work to get it out; but this made the headlines, it was front page news in the early part of the fall, and yet it was not until December 15 that everything was available. I realize it rolled out over a period of time, but you ordered this in August and the final part did not come until December 15. There is a feeling that much of it came late, and that could have been a factor in why people did not go for it.

I would like you to comment on that and what you think could be done next time.

I also want you to comment on the gap between when you order it and when it comes. Regardless of when it comes, there is a gap. What will you do and what should we be doing in future with respect to that period of time from when you order it, because I understand from the comments you have made that you have to determine the actual strain; you have to identify and test it; you want to ensure that there is no compromise of safety. I understand that, but there are people who could be suffering in that period of time. What should our plan be to deal with that gap period?

Dr. Spika: The production of influenza vaccine is a very complicated process. We knew that from the time the vaccine manufacturer received the seed strain, it would take 20 weeks for us to start receiving vaccine deliveries. Indeed, as Dr. Griffiths can comment, we met that timeline.

In terms of the lateness of supply, many issues are related to technology and the egg-based technology has factors associated with it that delay the development of the vaccine. Certainly, there is cell-culture technology that might be able to reduce by four weeks the availability of that vaccine. Even newer methods are coming along using DNA technologies that could reduce the time line.

relatives à la vaccination contre la grippe H1N1. Cette information, fondée sur les dernières données scientifiques, était communiquée en temps opportun à tous les homologues provinciaux et territoriaux qui avaient l'occasion de participer au processus décisionnel et d'appuyer les décisions définitives.

Nous ne cachions à personne les défis de portée mondiale auxquels nous faisons face. Nous avons travaillé de concert avec les provinces et les territoires pour offrir aux intervenants et au public des lignes directrices pertinentes et de l'information en temps opportun. Je crois que nos réalisations à cet égard ont placé le Canada sur une base solide pour l'avenir.

J'attends avec intérêt les constatations du comité relativement à ces efforts pour que l'on puisse en tenir compte dans notre planification.

Le président : Merci beaucoup.

En fin de compte, 45 p. 100 de la population a été immunisée. La principale raison pour laquelle des gens n'ont pas été immunisés, c'est qu'ils croyaient que ce n'était pas nécessaire. D'autres nous ont dit que, selon eux, le vaccin était arrivé un peu tard. Je sais que vous avez déployé beaucoup d'efforts pour rendre le vaccin accessible au public, mais c'est ce qui faisait les manchettes. C'était en première page des journaux au début de l'automne. Pourtant, il a fallu attendre jusqu'au 15 décembre avant d'avoir les vaccins. Je comprends que le processus a nécessité du temps, mais vous avez passé la commande au mois d'août, et il a fallu attendre jusqu'au 15 décembre avant d'avoir les vaccins. Les gens avaient le sentiment que le vaccin était arrivé trop tard. C'est peut-être une des raisons qui expliquent pourquoi les gens ne se sont pas fait immuniser.

J'aimerais connaître votre opinion à ce sujet et sur la façon de procéder la prochaine fois.

J'aimerais également connaître votre opinion sur le laps de temps qui s'est écoulé entre la commande et la livraison. Peu importe la date de livraison, il y a une période d'attente. Que ferez-vous et que pourrions-nous faire la prochaine fois pour réduire ce délai? Je crois comprendre selon vos commentaires qu'il faut déterminer la souche du virus, identifier le virus et procéder aux essais. Il ne saurait y avoir de compromis au chapitre de la sécurité. Je comprends cela. Mais pendant ce temps, des gens peuvent souffrir. Quel devrait être notre plan pour composer avec ce laps de temps?

Dr Spika : La production d'un vaccin contre la grippe est très complexe. Nous savions qu'à partir du moment où le fabricant du vaccin recevait la souche semence, il faudrait attendre 20 semaines avant de recevoir les premiers vaccins. Comme l'a souligné le Dr Griffiths, nous avons respecté cette échéance.

En ce qui concerne les retards en approvisionnement, il y a de nombreux problèmes liés à la technologie, et certains facteurs associés à la technologie de fabrication à partir d'œufs retardent le développement du vaccin. Oui, la technologie de la culture cellulaire pourrait réduire de quatre semaines le temps de fabrication du vaccin. Des méthodes encore plus nouvelles font leur apparition. Elles utilisent des technologies de l'ADN qui pourraient réduire elles aussi le temps d'attente.

One of the issues before us is to be in a position to encourage companies to licence those vaccine products when they are available for us to take advantage of and get used to them, unlike the experience we had with H1N1 vaccine where the adjuvanted vaccine was new for us.

The gap of 45 per cent was a very good job. Only Sweden did better at 70 per cent. Most other countries were down in the 10 per cent to 20 per cent range. In part, lateness was an issue. Another factor that we do not appreciate was that while public health officials at both the provincial, territorial and federal levels were trying to coordinate, develop and use common messaging, there was a great deal of other messaging happening at the same time. This was the first pandemic to occur during the new information age. In 1918, they had newspapers; in 1957, they had the radio; and by 1966, they had the television. We had the Internet, cell phones and all the other forms of social media. If nothing else, we learned that communication was incredibly complex. The other important thing is that we did not know a lot about what was going on with the pandemic. We did not have firm data as to the burden of the disease. As an example, in early November when we began our immunization campaign, the WHO was collecting information from a number of countries on the mortality burden associated with the virus. In their reports, there was a 70-fold difference in the rates of death between the lowest and the highest country. Most of the countries with the highest rate of death had the disease during their winter in the southern hemisphere. Canada's rate of mortality was about one fifth that of Mexico, and the United States was about one fifth that of Argentina, which, after the first wave, had the highest rate of mortality.

The Chair: Dr. Spika, my question on the gap deals with the period of time between the ordering of the vaccine and its availability. What kind of plan do we need for that period of time?

Dr. Spika: The plan was to use antivirals and to promote public health measures, such as telling people how to cough, and to wash their hands frequently.

The Chair: That should be the plan going forward.

Dr. Spika: That is right.

Mr. Griffiths: Following on that, pandemics essentially come in three waves. We never know whether it will be number one, two or three. The first wave is the beginning of the pandemic and there are no vaccines. The only thing you can do is promote public health measures and antivirals, as Dr. Spika said. The aim is to have a vaccine by the second wave, if possible. In Canada, that arrived in late October and early November. At times, there is a third wave, which we did not see in this case. It is not predictable. Each of these strains behaves differently, and this particular strain was a more unusual beast than we had seen before. It was difficult to predict what would happen with this particular strain. That is the main thing about the gap.

Un de nos objectifs consiste à encourager les entreprises à accorder des licences d'utilisation pour les vaccins lorsqu'ils sont disponibles afin que nous puissions nous familiariser avec eux et en profiter, contrairement à ce qui s'est produit avec le vaccin contre la grippe H1N1, alors que le vaccin avec adjuvant était nouveau pour nous.

Le taux de vaccination de 45 p. 100, c'est excellent. Seule la Suède a fait mieux avec 70 p. 100. Pour la plupart des autres pays, ce taux se situait dans les 10 à 20 p. 100. Une autre chose dont nous ne semblons pas être conscients, c'est que pendant que les responsables de la santé publique fédéraux, provinciaux et territoriaux tentaient de composer et de communiquer un message commun, il y en avait beaucoup d'autres qui circulaient. Cette pandémie était la première de cette nouvelle ère de l'information. En 1918, il y avait les journaux, en 1957, la radio et en 1966, la télévision. Nous avons Internet, les téléphones cellulaires et toutes les autres formes de médias sociaux. À tout le moins, nous avons appris que la communication est une chose drôlement complexe. L'autre point important, c'est que nous n'avions pas beaucoup d'information sur la pandémie. Nous n'avions aucune donnée confirmée sur les répercussions de la maladie. Par exemple, au début du mois de novembre, lorsque nous avons lancé notre campagne de vaccination, l'OMS recueillait des données auprès de nombreux pays sur le nombre de décès associés au virus. Selon ces données, il y a 70 fois plus de décès dans le pays ayant enregistré le plus fort taux de mortalité que dans celui ayant connu le plus faible taux de mortalité. La plupart des pays qui présentaient les taux de mortalité les plus élevés se trouvaient dans l'hémisphère Sud où l'hiver était en cours. Le taux de mortalité au Mexique était cinq fois plus élevé que celui du Canada, tout comme celui de l'Argentine par rapport à celui des États-Unis. Après la première vague, l'Argentine présentait le taux de mortalité le plus élevé.

Le président : Docteur Spika, ma question porte sur le laps de temps entre la commande et la livraison du vaccin. Quel genre de plan devrions-nous adopter à ce sujet?

Dr Spika : Le plan était d'utiliser les antiviraux et de promouvoir des mesures de santé publique, comme dire aux gens comment tousser et leur rappeler de se laver les mains fréquemment.

Le président : C'est ce qui devrait être le plan à l'avenir.

Dr Spika : C'est cela.

M. Griffiths : J'ajouterais que les pandémies arrivent essentiellement en trois vagues. On ne sait jamais s'il s'agit de la première, de la deuxième ou de la troisième. La première vague constitue le début de la pandémie, et il n'y a aucun vaccin de disponible. La seule chose à faire, c'est de promouvoir des mesures de santé publique et d'utiliser les antiviraux, comme l'a précisé le Dr Spika. Le but est d'avoir un vaccin lorsque la deuxième vague arrive. Au Canada, la deuxième vague est arrivée fin octobre, début novembre. Parfois, il y a une troisième vague, ce qui ne s'est pas produit dans ce cas-ci. C'est imprévisible. Chaque souche se comporte différemment, et celle-ci était plus inhabituelle que ce que l'on avait connu auparavant. Il était difficile de prévoir comment elle allait réagir. C'est la principale raison qui explique ce laps de temps.

You mentioned earlier the cell-based vaccines. All these new technologies are being evaluated and will be looked at unquestionably. You will always have that time gap between the first wave of the pandemic and the second wave. If you can get there more quickly, it might be useful. Yes, people are looking into these gaps.

[Translation]

Senator Champagne: I would like some clarification as the result of a question addressed to your predecessors, both for us and for the people listening.

Mr. Ring was telling me that the shelf life of the vaccine was 18 months. Yet, one day in Quebec, I saw people who had stood in line for many hours being told that, unfortunately, the vaccines could not be administered because they were no longer good.

I think an explanation would be useful since we are really being given two versions.

[English]

Dr. Spika: It is a good question with several aspects to it because the vaccine that we used required reconstitution. The adjuvant and the virus had to be mixed together before using them. The short shelf life you describe is really the shelf life of that mixture because it did not have a preservative in it. It could only be used within a certain period of time before having to throw the vial away.

Senator Champagne: The size of the vial made a difference and whether it was too big or health professionals could not use it in the same day.

Dr. Spika: Exactly. It was a 10-dose vial that came in boxes of 50 vials. Each mix was a 10-dose vial. If you did not administer all 10 doses in 24 hours, the rest was thrown away. Some large vaccination centres were mixing multiple syringes to take care of the crowds to be vaccinated. It was not as though you were just using one vial and throwing it away and then mixing another. Given the timing, it was possible for them to run out of vaccine due to the length of time it had been mixed.

[Translation]

Senator Champagne: The situation is clear, thank you. I would also like to talk about the antivirals that proved to be extremely effective. We were told they should be taken within 48 hours of being in contact with the H1N1 virus. How can seasonal flu or H1N1 be diagnosed within 48 hours? Is it easy for our doctors to make a diagnosis in time?

[English]

Dr. Spika: When H1N1 was circulating, it was the only flu strain circulating. There was no need to differentiate it from other flu strains. It was the predominant respiratory virus in circulation. For someone at high risk, there was a lot of justification and

Vous avez parlé plus tôt des vaccins à base de cellules. Toutes ces nouvelles technologies sont à l'étude et seront analysées, c'est certain. Il y aura toujours un laps de temps entre la première et la deuxième vague d'une pandémie. Il serait peut-être utile de réduire ce délai de livraison, et il y a des gens qui se penchent sur la question.

[Français]

Le sénateur Champagne : Je voudrais mettre les choses au clair suite à une question posée à vos prédécesseurs, et ce, autant pour nous que pour les gens qui nous écoutent.

M. Ring me disait que le vaccin avait une vie de 18 mois. Toutefois, j'ai vu dans la province de Québec, un moment donné dans une journée, des gens se faire dire après avoir fait la file pendant des heures que malheureusement, la vaccination devait arrêter parce que les vaccins n'étaient plus bons.

Je crois qu'il serait bénéfique d'en expliquer les raisons puisqu'il y a vraiment deux possibilités qui nous sont offertes.

[Traduction]

Dr Spika : C'est une bonne question qui comprend plusieurs volets, car le vaccin que nous avons utilisé devait être reconstitué. Il fallait mélanger l'adjuvant et le virus avant de pouvoir les utiliser. La courte durée de vie dont vous parlez était celle du mélange, car celui-ci ne comprenait aucun agent de conservation. Si le vaccin n'était pas administré à l'intérieur d'un certain temps, il fallait jeter le flacon.

Le sénateur Champagne : La taille du flacon était importante : si le flacon était trop gros, les professionnels de la santé ne pouvaient pas administrer toutes les doses dans la même journée.

Dr Spika : C'est exact. Chaque boîte de vaccin comprenait 50 flacons de 10 doses chacun. Les doses non administrées à l'intérieur de 24 heures étaient jetées. Certains grands centres de vaccination préparaient de nombreuses seringues pour les citoyens. Ce n'est pas comme si on procédait au mélange dans un flacon, qu'on le jetait après avoir administré une seule dose pour ensuite en utiliser un autre. Étant donné la durée de vie du vaccin, certains centres pouvaient manquer de vaccins en raison de la durée de vie de celui-ci.

[Français]

Le sénateur Champagne : La situation est clarifiée, merci. J'aimerais aussi parler de ces antiviraux, qui se sont avérés extrêmement efficaces. On nous disait qu'ils devaient être utilisés dans les 48 heures après avoir été en contact avec le virus H1N1. Comment peut-on établir un diagnostic de grippe saisonnière ou de H1N1 en 48 heures? Est-il facile pour nos médecins d'arriver à poser un diagnostic à temps?

[Traduction]

Dr Spika : À l'époque, le virus de la grippe H1N1 était le seul à se propager. Il n'était pas nécessaire de le différencier des autres souches du virus de la grippe. C'était le virus respiratoire prédominant. Les femmes enceintes, les personnes massivement

encouragement from us to be vaccinated. For example pregnant women, morbidly obese people and other high risk people were encouraged to do the diagnostic test and start treatment.

As Dr. Butler-Jones pointed out last week, we learned a lot. The traditional recommendation for use of antivirals is you need to give them within 48 hours of the onset of illness. However, we learned that you could actually go longer than that. Indeed, for someone that was sick, we could use the antivirals for three, four or five days after the onset of illness. We were not confined to the 48 hours because that was based on seasonal flu.

[Translation]

Senator Champagne: When we got the H1N1 vaccine, it was very difficult to get the seasonal flu shot. Going back to a clinic was extremely difficult.

I had a tracheotomy, so I am one of the people with respiratory problems. When I had to go abroad in July, I was asked whether I got the seasonal flu shot and I said: "I got it. How long is it good for?"

[English]

Do I need another one now?

Dr. Spika: In terms of your personal question, we recommend that you get another seasonal flu vaccine this year.

Senator Champagne: Even if I had it in July?

Dr. Spika: Yes.

The Chair: We are getting free medical advice here at the committee.

Senator Champagne: Health Canada gave it to me.

Mr. Griffiths: The reason for the need for another flu shot is that the strains are changing. The shot you had last year will cover a certain number of strains. This coming season it will be different strains, so they do not give you protection against the new strains. That is why you have to keep on changing.

Senator Eaton: I would like to applaud you all. Indeed, you did achieve something wonderful in getting this vaccine, but I think you were so efficient that I am not sure how many Canadians believe there was a pandemic. Is there a definition for what a pandemic is, and why was H1N1 considered a pandemic?

Dr. Spika: There is a definition of a pandemic. The WHO changed their definition a little bit and their new one was available in the spring of 2009. A pandemic is a new flu virus strain, unique, that demonstrates the ability to effectively be

obèses et les autres personnes hautement à risque avaient de bonnes raisons pour se faire vacciner et nous les encourageons à le faire. Nous les encourageons à subir un test diagnostique et à commencer le traitement.

Comme l'a souligné la semaine dernière le Dr Butler-Jones, nous avons beaucoup appris de cet épisode. S'il faut administrer des antiviraux, nous recommandons habituellement de le faire dans les 48 heures suivant l'apparition des premiers symptômes. Cependant, nous nous sommes aperçus que ce délai pouvait être prolongé. Chez une personne atteinte, il était possible d'administrer les antiviraux trois, quatre voire cinq jours après l'apparition des premiers symptômes. Nous n'étions plus limités par le délai de 48 heures, car il s'applique à la grippe saisonnière.

[Français]

Le sénateur Champagne : Quand nous avons reçu le vaccin pour la H1N1, c'était très difficile d'obtenir le vaccin pour la grippe saisonnière. Retourner dans un centre de vaccination devenait extrêmement difficile.

J'ai eu une trachéotomie, donc je fais partie des gens qui ont des problèmes respiratoires. Quand j'ai dû partir à l'étranger, au mois de juillet, on m'a demandé si j'avais eu le vaccin de grippe saisonnière et j'ai dit : « On me l'a donné. C'est bon pendant combien de temps? »

[Traduction]

Est-ce que j'ai besoin de recevoir un autre vaccin?

Dr Spika : En ce qui a trait à votre situation personnelle, nous vous recommandons de vous faire vacciner de nouveau cette année contre la grippe saisonnière.

Le sénateur Champagne : Même si je l'ai déjà eu au mois de juillet?

Dr Spika : Oui.

Le président : Nous avons droit à des consultations médicales gratuites au comité.

Le sénateur Champagne : C'est Santé Canada qui me l'a administré.

M. Griffiths : Vous devriez recevoir un autre vaccin parce que les souches changent. Le vaccin de l'an dernier vous protégera contre un certain nombre de souches. Celles-ci seront différentes la saison prochaine. Donc, le vaccin de l'an dernier ne vous protégera pas contre les nouvelles souches. C'est pourquoi il faut toujours modifier les vaccins.

Le sénateur Eaton : J'aimerais tous vous féliciter. Non seulement vous avez fait un travail merveilleux avec ce vaccin, mais vous avez été si efficace, que je me demande combien de Canadiens croient qu'il y a eu une pandémie. Qu'est-ce qui définit une pandémie, et pourquoi le virus H1N1 a-t-il été considéré comme une pandémie?

Dr Spika : Au printemps 2009, l'OMS a légèrement modifié sa définition de ce qu'est une pandémie. Une pandémie est une souche nouvelle et unique du virus de la grippe qui se transmet efficacement d'une personne à une autre. Ensuite, la classification

transmitted from person to person. Then, as you go up in the level four, five and six, it is how widely distributed it is globally. Once it had spread within the Americas region, we were at level five; and once it spread well within two WHO regions, we moved up to level six.

Senator Eaton: I had my shot. I believed, I listened to the ads and rightly so. Do you not believe that many people were very wary because more people were not sick or dying? They were saying what are they talking about, why am I sitting in this centre for hours. Do you feel there was a disconnect between what Canadians believed and what you were telling them?

Dr. Spika: There perhaps were some misperceptions about a pandemic generally. Flu is a virus that is very effectively, once it reaches a certain stage, transmitted from person to person, but it does not kill everyone. It is not like an Ebola virus. Many people do get flu that are not very sick or have mild illness, even with a pandemic.

Senator Eaton: We have winter; we have the flu shot.

Dr. Barbara Law, Chief Vaccine Safety, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases, Public Health Agency of Canada: Another thing that makes it different from the seasonal flu is the age spectrum and the severity of disease in the different ages. If you were to ask our intensive care doctors across the country if there was a pandemic, they would have no problem saying there was.

There were more young people admitted to hospital, more people needing intensive care and long use of ventilators to the point that in the first wave in Manitoba, there was a huge concern they would run out of ventilators for people who needed them. These were young people, many of them otherwise healthy or with some underlying condition and that made it very different. Normally in pandemics, because it is a new virus, people do not have experience with it so you see it in a younger, otherwise healthy adult population and children.

Senator Eaton: Next time would you communicate things differently? I guess people were relating to the flu in the early 20th century when hundreds of thousands of people died so they could not quite make that leap. Perhaps we should think of teaching Canadians what the word "pandemic" means so they take it seriously.

Mr. Griffiths: To add to that, there is a perception it was a mild disease going around. Dr. Law's point was that the younger population was very susceptible and they went into intensive care.

The problem there is the burden on the health system. Running the ventilators is very expensive. I am sure you have cases where hospitals were overburdened by people on ventilators and such. Back in 1918, there were no ventilators, of course; the whole care system has changed since that time.

de la pandémie aux niveaux quatre, cinq et six dépend de l'étendue de sa propagation dans le monde. Dès que le virus se répand à l'intérieur de la région des Amériques, la pandémie atteint le niveau cinq, et lorsqu'il est bien répandu à l'intérieur de deux régions de l'OMS, elle est classée niveau six.

Le sénateur Eaton : J'ai reçu mon vaccin. J'ai écouté les publicités, et j'y ai cru. Et avec raison. Ne croyez-vous pas que beaucoup étaient sur leurs gardes, parce que peu de gens étaient malades et qu'il y avait peu de décès? Ils se disaient : « Mais de quoi parlent-ils? Pourquoi est-ce que je passe des heures assis dans un centre de vaccination? » Croyez-vous qu'il y avait un fossé entre ce que les Canadiens croyaient et ce que vous leur disiez?

Dr Spika : De façon générale, la pandémie a peut-être été mal perçue. Lorsqu'il atteint un certain niveau, le virus de la grippe se transmet très efficacement d'une personne à une autre, mais il ne tue pas toutes les personnes atteintes. Ce n'est pas comme le virus d'Ebola. Beaucoup contractent le virus, mais ne sont pas très incommodées, même lorsqu'il y a une pandémie.

Le sénateur Eaton : L'hiver, il y a le vaccin contre la grippe.

Dre Barbara Law, chef de Sécurité des vaccins, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectieuses, Agence de la santé publique du Canada : Une autre chose qui différencie le H1N1 du virus de la grippe saisonnière est le spectre de l'âge des gens atteints et la gravité de la maladie selon l'âge. Si vous demandez aux médecins des soins intensifs canadiens s'il y avait une pandémie, ils vous diront sans hésiter que oui.

Il y avait plus de jeunes hospitalisés. Plus de gens avaient besoin de soins intensifs, et plus de gens avaient besoin d'utiliser des ventilateurs pour de longues périodes. La demande pour les ventilateurs était si grande que, lors de la première vague au Manitoba, les autorités craignaient beaucoup d'en manquer. La plupart des malades étaient des jeunes, et un grand nombre d'entre eux jouissaient auparavant d'une bonne santé ou avaient une affection sous-jacente. C'était là la différence. Normalement lorsqu'il y a une pandémie, les gens ne sont pas habitués au virus, puisqu'il est nouveau. Donc, ce sont les jeunes adultes et les enfants en bonne santé qui sont atteints.

Le sénateur Eaton : La prochaine fois, allez-vous communiquer l'information différemment? Peut-être que les gens s'imaginaient l'époque au début du XX^e siècle où des centaines de milliers de personnes mourraient de la grippe. Peut-être qu'ils n'arrivaient pas à concevoir qu'une telle situation était possible à notre époque. Il faudrait peut-être apprendre aux citoyens ce que signifie le mot « pandémie » pour qu'ils prennent une telle situation au sérieux.

M. Griffiths : J'ajouterais que les gens croyaient qu'il s'agissait d'une maladie bénigne. Là où la Dre Law voulait en venir, c'est que les jeunes étaient très vulnérables et qu'ils se sont retrouvés aux soins intensifs.

Le problème, c'est que le système de santé a été mis à rude épreuve. C'est très dispendieux de faire fonctionner les ventilateurs. Je suis convaincu qu'il y avait des hôpitaux surchargés de patients en ventilation assistée. Évidemment, en 1918, il n'y avait pas de ventilateurs. Le système de santé a radicalement changé depuis.

Senator Cordy: Thank you for coming before us. It is important that you share what you have. It is extremely important that we look at the lessons learned because I assume you are preparing for the next pandemic.

Do you continue to work with the global network of influenza vaccine regulators? Does working with that group allow vaccines and other pharmaceuticals to receive approval or disapproval more expediently? I think that the way that you were able to make approvals while ensuring the safety of the vaccine was certainly to your credit.

Is planning for pandemics moving to the global scale?

Ms. Ballantyne: As Dr. Spika and Dr. Griffiths have said, the pandemic vaccine is a hugely complicated process. As Dr. Griffiths noted, there is wave one and you will not have anything for that first wave because the strain is just being identified. First, the strain has to be identified by the World Health Organization and the viruses have to be developed by WHO-certified labs. Then the viruses are sent to manufacturers and manufacturers start producing the vaccine. The regulator, which is our group, is basically working in lockstep with them — the rolling submission as the data becomes available.

No matter how much we plan — and we are doing as much as we can in advance — there will always be that time from when it starts coming off the production line and before it can be used; we can only get that data then with that strain.

When you look at what goes into the process, when we say we look at safety, quality and efficacy, we basically look at the chemistry and manufacturing, the production line. We look at animal studies and we look at human studies. We ask the whether that particular vaccine from that particular plant gone into humans and if it has, what has been the assessment?

We can only start doing those things in that short period. However, as Dr. Griffiths pointed out, in the pandemic planning, we had a mock vaccine, H5N1, and we did a lot of work in terms of inspecting the facilities, having the adjuvant ready and testing it — which would be no matter which strain came in, the adjuvant would be used. We had clinical trial data on the adjuvant, so we worked very closely with the global community.

You are right senator; this has become a huge global preparatory. Health Canada or Canada could not do this alone.

We are working with all of the other counterparts to do the scientific research to shorten the gap and ensure we are even better prepared.

Senator Cordy: When you speak with the global partners, do you continue to follow up on the long-term effects the vaccine might have had?

Le sénateur Cordy : Merci d'être venus témoigner. Il est important que vous nous transmettiez l'information. Il est extrêmement important d'analyser les leçons retenues, car j'imagine que vous vous préparez déjà en vue de la prochaine pandémie.

Travaillez-vous encore avec le réseau des organismes de réglementation des vaccins? Cette collaboration permet-elle aux fabricants de vaccins et autres produits pharmaceutiques de savoir plus rapidement si leur produit est approuvé? C'est tout à votre honneur que vous ayez réussi à approuver le vaccin sans compromettre sa sécurité.

La planification en cas de pandémie est-elle en voie de se faire à l'échelle mondiale?

Mme Ballantyne : Comme l'ont déjà expliqué le Dr Spika et M. Griffiths, le processus de fabrication d'un vaccin est très complexe lorsqu'il y a pandémie. Comme l'a souligné M. Griffiths, il n'y a aucun vaccin de disponible lors de la première vague, car le virus vient d'être identifié. D'abord, l'Organisation mondiale de la Santé doit identifier la souche, et les virus doivent être développés dans des laboratoires certifiés par l'OMS. Ensuite, les virus sont envoyés aux fabricants qui se mettent à produire le vaccin. L'organisme de réglementation, nous, travaille avant tout de concert avec les fabricants. La présentation ouverte se fait ensuite dès que les données sont disponibles.

Peu importe la planification que l'on fait — et nous l'effectuons le plus possible à l'avance —, il y a toujours un délai entre la livraison du vaccin et le moment où il peut être utilisé; cette souche du virus est notre seule source de données.

Lorsque nous disons que, dans le cadre du processus, nous examinons la sécurité, la qualité et l'efficacité, nous entendons avant tout par là que nous examinons la chimie, la fabrication et la chaîne de production. Nous analysons les résultats des études expérimentales sur animal et des recherches chez les humains. Nous voulons savoir si ce vaccin particulier, fabriqué à l'aide de cette plante particulière, a été testé chez les humains et, le cas échéant, quels ont été les résultats?

Ce n'est possible que pendant ce court laps de temps. Toutefois, comme l'a souligné M. Griffiths, dans la planification en cas de pandémie, nous avons un vaccin prototype, le H5N1, et nous avons fait beaucoup d'efforts pour inspecter les installations, préparer l'adjuvant et le mettre à l'essai — peu importe la souche, l'adjuvant aurait été utilisé. Nous avons des données sur les essais cliniques menés sur l'adjuvant, donc nous avons travaillé en étroite collaboration avec la communauté internationale.

Vous avez raison; la planification se fait maintenant à l'échelle mondiale. Santé Canada ou le gouvernement du Canada ne pourrait y arriver seul.

Nous travaillons avec tous nos homologues dans la recherche scientifique afin de raccourcir le délai et d'être mieux préparés.

Le sénateur Cordy : Dans vos communications avec vos partenaires mondiaux, assurez-vous encore le suivi des effets à long terme du vaccin?

Ms. Ballantyne: Yes, the Public Health Agency monitors the adverse reactions to the vaccines in the long term, and we do the antivirals in Health Canada. We work with the global community and all countries involved monitor those effects as well. All of that information will become part of the data package for the next time around when we get this information.

Dr. Law: I would like to echo, from a question of safety, there was unprecedented communication across the country. We had weekly calls from our counterparts in all the provinces and territories. All parties involved in the immunization program, federal, provincial, and territorial, shared information about vaccine safety. We heard about what they were seeing, and heard about their concerns. We shared with them the global information that was coming to us weekly from China, Australia, the United States, Sweden and the United Kingdom.

WHO took a big lead in that, and it is a proof of concept of how nations can work together to study the long-term effects or potential risks of safety. One concern was a form of paralysis called Guillain-Barré syndrome, which was seen with the swine flu back in 1967. It did not emerge this time, to the best of our knowledge, but it is better to be able to test the hypothesis and see if there was a link.

Canada and the United States will participate in a global study led by the World Health Organization. The study gathers minimal information looking at all cases that have occurred over a certain time period from the time campaigns started to three months after they were finished and looking to see if they received a vaccine or not in the six weeks before.

This method allows you to prove the hypothesis that there is no link. I think it is exciting and we hope to build on this information in the global arena. Especially with rare events, we have to work together.

Dr. Griffiths: In response to your question about preparedness, whether the regulators group is working, it is working hard here and we are working together.

There is the idea of stockpiling vaccines. There could be domestic or international stockpiles. The problem is we do not have a crystal ball to say what might come up, but the likely one would have been H5N1. That is a very nasty virulent organism moving around in Southeast Asia and Egypt. If that became highly transmissible, that would be problematic.

Getting stockpiles of vaccine, like H5N1 vaccine, is a possibility and something we are looking at, how do you monitor those and the like.

Mme Balianynte : Oui. L'Agence de la santé publique surveille de près les réactions indésirables à long terme des vaccins, et Santé Canada s'occupe des antiviraux. Nous travaillons avec la communauté internationale, et tous les pays participants surveillent eux aussi ces effets indésirables. Toutes ces informations seront regroupées en vue de la prochaine pandémie.

Dr. Law : J'abonde dans le même sens que ma collègue. Au chapitre de la sécurité, la communication entre les pays a été sans précédent. Chaque semaine, nous étions en contact avec nos homologues provinciaux et territoriaux. Tous les intervenants du programme d'immunisation, que ce soit à l'échelle fédérale, provinciale ou territoriale, communiquaient leurs informations sur la sécurité des vaccins. Ils nous transmettaient leurs observations et leurs préoccupations, et nous, les informations que nous envoyaient chaque semaine la Chine, l'Australie, les États-Unis, la Suède et le Royaume-Uni.

L'OMS a joué le rôle de chef de file sur cette question, et c'est la preuve que les pays peuvent travailler ensemble pour étudier les effets à long terme ou les risques potentiels en matière de sécurité. Une des préoccupations était une forme de paralysie que l'on appelle le syndrome de Guillain-Barré, dont on a répertorié des cas lors de la pandémie de grippe porcine, en 1967. Ce ne fut pas le cas cette fois, à notre connaissance, mais il est préférable de pouvoir tester l'hypothèse et de vérifier s'il y avait un lien.

Le Canada et les États-Unis vont participer à une étude menée à l'échelle internationale par l'Organisation mondiale de la Santé. L'étude recueille des données minimales concernant tous les cas qui sont survenus au cours d'une certaine période, entre le début des campagnes de vaccination jusqu'à trois mois après la fin. Le but est de savoir si les personnes ont reçu un vaccin au cours des six semaines précédentes.

Cette méthode permet de prouver l'hypothèse selon laquelle il n'y a aucun lien. Je pense que c'est intéressant et nous espérons tirer profit de ces renseignements sur la scène internationale. Nous devons travailler ensemble, particulièrement en ce qui concerne les situations exceptionnelles.

Dr. Griffiths : En ce qui concerne votre question au sujet de notre état de préparation, à savoir si l'organisme de réglementation fonctionne, sachez qu'il travaille fort ici et que nous travaillons ensemble.

Et il y a l'idée de constituer des réserves de vaccins. Il pourrait y avoir des réserves à l'échelle nationale ou internationale. Le problème, c'est que nous n'avons pas de boule de cristal pour nous indiquer ce qui pourrait survenir, mais selon toute vraisemblance, cela aurait pu très bien être le H5N1. IL s'agit d'un organisme très dangereux et virulent qui se propage en Asie du Sud-Est et en Égypte. S'il devenait hautement transmissible, ce serait problématique.

La constitution de réserves de vaccins est une possibilité — comme le vaccin contre le virus H5N1. Ce que nous envisageons, c'est savoir de quelle façon on peut surveiller la situation, entre autres.

Senator Callbeck: Following on talking about the regulators, I take from what you say, Dr. Griffiths, that before this there was not much global cooperation among regulators?

Dr. Griffiths: Not at that level. I do not think, no, for this particular problem of a pandemic. How did we do it? Everyone got together. There has always been under the World Health Organization a group of people interested in influenza but not so much the regulators. They were the people who were going to make the vaccines.

Senator Callbeck: As we go on, you anticipate now that there will be great global cooperation.

Dr. Griffiths: Yes.

Senator Callbeck: That is good.

Dr. Spika, you mentioned that Canadians had access sooner at greater volumes and at lower cost and you could provide more information.

Dr. Spika: Yes, I can give some quick updates. We started our vaccine program here in Canada at week 43 of 2009. The first country that started their vaccine program was China in week 39. We were one the first eight countries to get going. There were other countries that started our same week, but to me that is a demonstration of the fact that we were moving along quite quickly vis-à-vis other countries.

Another point is we had all our vaccine delivered by around December 20. Only one other country was able to do that as far as we know, and that was Australia. Our vaccines were available quickly and 45 per cent of the population received it; which is the second highest rate of coverage. Those are key points.

In terms of the pricing, I guess that is something we would have to work with Public Works on in terms of what they could release.

Senator Callbeck: You have heard the panel from Public Works, and the question was asked about the 50 million doses. Who made the decision to order that number? Then we were told it was cut back. Who made the decision to cut it back?

Dr. Spika: Briefly, realizing we have limited amount of time, the common understanding with pandemics is that you could need up to two doses per person to develop the desired immunity. Based on that, basically the provincial and territorial chief medical officers of health as well as the Public Health Agency decided that our target, what we felt was required, was 75 per cent coverage — that is what we felt comfortable shooting for — and that we would need two doses. That is the origin of the 50.4 million doses.

Le sénateur Callbeck : Pour poursuivre dans la même veine, au sujet des organismes de réglementation, j'ai cru comprendre — d'après ce que vous dites, docteur Griffiths — qu'avant cette pandémie il n'y avait pas beaucoup de collaboration entre ces organismes à l'échelle mondiale?

Dr Griffiths : Pas à ce niveau, je ne crois pas, non. Pas pour le problème précis d'une pandémie. De quelle façon y sommes-nous parvenus? Tout le monde a collaboré. À l'Organisation mondiale de la Santé, il y a toujours eu un groupe de personnes qui s'intéressait à la grippe A, mais pas les organismes de réglementation. Il s'agit des personnes qui allaient fabriquer les vaccins.

Le sénateur Callbeck : En ce qui concerne la suite des choses, prévoyez-vous maintenant que la collaboration internationale restera à un niveau élevé?

Dr Griffiths : Oui.

Le sénateur Callbeck : Voilà qui est bien.

Docteur Spika, vous avez dit que les Canadiens avaient eu accès au vaccin plus tôt, en plus grande quantité et à meilleur coût, et que vous pouviez nous fournir davantage de renseignements.

Dr Spika : Oui, je peux vous donner quelques précisions. Au Canada, nous avons commencé notre programme de vaccination au cours de la semaine 43 de 2009. Le premier pays à commencer son programme de vaccination a été la Chine, au cours de la semaine 39. Nous avons été un des huit premiers pays à aller de l'avant. D'autres pays ont commencé au cours de la même semaine que nous, mais pour moi, cela démontre que nous allions de l'avant assez rapidement comparativement à d'autres pays.

De plus, tous nos vaccins ont été livrés aux environs du 20 décembre. À notre connaissance, un seul autre pays a été capable d'en faire autant, et c'est l'Australie. Nos vaccins étaient disponibles rapidement et 45 p. 100 de la population l'a reçu, soit le deuxième taux d'administration le plus élevé. Ce sont les points les plus importants.

En ce qui concerne le coût, je crois que nous devrions travailler avec Travaux publics pour savoir quels renseignements peuvent être rendus publics.

Le sénateur Callbeck : Vous avez entendu le témoignage des gens de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, à qui on a posé la question au sujet des 50 millions de doses. Qui a pris la décision de commander cette quantité? Ensuite, on nous a dit qu'elle avait été réduite. Qui a pris la décision de la réduire?

Dr Spika : Brièvement, puisque notre temps est limité, nous nous entendons tous pour dire que dans le cas des pandémies, jusqu'à deux doses par personne seraient nécessaires pour atteindre le niveau d'immunité désiré. C'est en fonction de ce critère que les médecins hygiénistes en chef des provinces et des territoires de même que l'Agence de la santé publique du Canada ont décidé que notre objectif, ce qu'on croyait nécessaire, était un taux d'administration de 75 p. 100 — un objectif raisonnable, à notre avis — et que nous aurions besoin de deux doses. Voilà qui explique les 50,4 millions de doses.

Now come the fall, as you heard, about the time we were starting our campaign, it was recognized that we needed one dose in general. In effect, of the 50.4 million doses, one half you could say was vaccine we did not need but was part of our good planning process because we were basing our decisions on the best available information.

Senator Merchant: The government had planned on 75 per cent coverage, and we said that overall there was something around 45 per cent. Do you ever lie awake at night and wonder if you could have delivered 75 per cent coverage? We heard that the system was very strained. If you had to deliver all these vaccines, if there was a big demand for them and for a second inoculation, what have you learned from what happened. Can we possibly deliver on 75 per cent?

Dr. Spika: We consulted with the provinces and territories on several occasions to get their sense of what they could deliver. Indeed, they were part of the decision making process. There is a session in the next couple of weeks involving the provinces and territories in terms of planning. Maybe that question would be best answered at that table because they are the ones delivering the vaccine.

Senator Merchant: What happens to the unused vaccine or antivirals?

Dr. Spika: In terms of the vaccine, it is a complicated response. The adjuvanted vaccine had some shelf life issues. That vaccine where the virus lost its potency, we are still storing the adjuvant from those doses with the intent of hopefully being able to use them, and that adjuvant represents about seven eighths of the cost of the vaccine.

Antivirals have a shelf life. Next year, a large chunk of antivirals will be expiring. We have an FPT process in place to review our overall antiviral strategy, such as whether we really needed that number of antivirals, given the fact that there were antivirals available commercially, the numbers we used, all those factors. Next fiscal year, we will be making some recommendations to move forward on how best to structure that antiviral stockpile.

Senator Seidman: Canadians had access to H1N1 vaccine sooner, in greater volume and at lower cost than almost any other country. Dr. Spika, I think you started to comment on the sooner part, but I am not sure you commented on the greater volume and at lower cost than almost any other country.

Dr. Spika: To me, the sooner part was in terms of our timing and the rollout of our campaign. Some countries beat us to it, like China, but the amount of vaccine they had was minimal compared to their population.

L'automne venu, comme vous l'avez entendu, à peu près au moment où nous avons commencé notre campagne de vaccination, il a été reconnu qu'en général une seule dose était nécessaire. En réalité, on pourrait dire que nous n'avions pas besoin de la moitié des 50,4 millions de doses, mais elles faisaient partie de notre bon processus de planification parce que nous fondions nos décisions sur les meilleurs renseignements disponibles.

Le sénateur Merchant : Le gouvernement avait planifié un pourcentage d'administration de 75 p. 100 et nous avons dit que dans l'ensemble, il se situait à 45 p. 100 environ. Vous arrive-t-il de rester éveillé la nuit à vous demander si vous auriez pu atteindre un pourcentage d'administration de 75 p. 100? Nous avons entendu dire que le système a été mis à rude épreuve. Si vous aviez à administrer tous ces vaccins, si la demande devenait très forte pour le vaccin et pour une deuxième dose, quelles leçons avez-vous retenues de ce qui s'est passé? Pouvons-nous atteindre l'objectif de 75 p. 100?

Dr Spika : Nous avons consulté les provinces et les territoires plusieurs fois pour connaître la quantité de vaccins que leurs réseaux de la santé pensaient être capables d'administrer. En effet, les provinces et les territoires participaient au processus de prise de décision. Une réunion de planification — à laquelle participeront les provinces et les territoires — est prévue au cours des deux ou trois prochaines semaines. Vous obtiendriez peut-être une meilleure réponse à cette question au cours de cette réunion, parce que ce sont eux qui administrent le vaccin.

Le sénateur Merchant : Qu'advient-il des vaccins ou des antiviraux inutilisés?

Dr Spika : En ce qui concerne les vaccins, la réponse est complexe. Les vaccins avec adjuvant posaient des problèmes de durée de conservation. Dans le cas des vaccins pour lesquels le virus avait perdu ses propriétés, nous entreposons toujours l'adjuvant de ces doses dans l'espoir que nous pourrions les utiliser. L'adjuvant représente environ sept huitièmes du coût du vaccin.

Les antiviraux ont une durée de conservation. L'an prochain, une grande partie des antiviraux vont expirer. Nous avons mis en place un processus FPT pour examiner notre stratégie antivirale, de façon à déterminer si nous avons vraiment besoin de cette quantité d'antiviraux, compte tenu du fait que des antiviraux étaient disponibles dans le commerce, de la quantité que nous avons utilisée, de tous ces facteurs. Au cours de la prochaine année financière, nous allons faire des recommandations en ce qui concerne le meilleur moyen de gérer la réserve d'antiviraux.

Le sénateur Seidman : Les Canadiens ont eu accès au vaccin contre le H1N1 plus tôt, en plus grande quantité et à un coût moindre que dans la plupart des autres pays. Docteur Spika, je crois que vous aviez commencé à parler du premier point, mais je ne suis pas certaine si vous avez parlé de la portion qui porte sur la plus grande quantité à un coût moindre que dans la plupart des autres pays.

Dr Spika : À mon avis, la première partie concernait le choix du moment et la mise en œuvre de notre campagne. Certains pays, comme la Chine, nous ont devancés, mais le nombre de vaccins qu'ils avaient était minime en comparaison avec leur population.

Even though the United States started sooner than we did, they had the nasal vaccine, which was not good for pregnant women and the very young. They also had limited supply. They started faster, but we had twice the coverage rate.

Some countries like Sweden, Belgium and Italy started the week before us. Clearly, Sweden had a higher coverage at 70 per cent, but in terms of the message about faster, we had all of the vaccine that we planned to use delivered by December 20.

Other than Australia, which is in the southern hemisphere and was not running on the same timeline, we were the only other country to get the vaccine out that fast. For price, I would have to refer to Public Works.

Senator Seidman: You said that you published sequencing guidelines for vaccine delivery. I would like to know if you have identified any problems in the sequencing guidelines that you might update for the next pandemic.

Dr. Spika: In a quick response, the development of those sequencing guidelines was a collaborative effort with the provinces, territories and ourselves. It identified the highest risk groups for receipt of vaccine. In terms of how they were actually implemented, there was in some cases a provincial modification of those, so to speak, as was mentioned in the first session. One of the jurisdictions decided to put school children up front as well.

One of the issues that came forward was that some jurisdictions decided they would not turn anyone away if they showed up. I think the lesson learned was that by doing so, they saw a lot of queue jumping, long lines and even more disgruntled vaccine recipients. If there was a clear message that we should stick with our plan.

Senator Seidman: Ms. Ballantyne, you say on the last page of your presentation:

Our experience throughout last year's outbreak also provides us with an opportunity to improve our actions for the future. We continue to update our plans and flag areas for improvement, particularly in the way we communicate our decisions and actions in emergency situations when the need for information is at its highest.

Could you briefly touch on that? What have you discovered that you could do to improve your communications?

Ms. Ballantyne: We had heard about authorizing this vaccine earlier, sooner, and people did not have a good understanding of the steps that we had to take to ensure we were not cutting corners on safety and working the rolling submission with the manufacturer of the product as it came off the production line. It was critical for us to explain the role of the regulator. Where does the regulator fit in? You have the supplier on one side, the

Même si les États-Unis ont commencé avant nous, ils avaient le vaccin nasal, qui n'était pas recommandé pour les femmes enceintes et les jeunes enfants. De plus, leur quantité était limitée. Ils ont commencé plus rapidement, mais notre taux d'administration était deux fois plus élevé que le leur.

Certains pays comme la Suède, la Belgique et l'Italie ont commencé une semaine avant nous. De toute évidence, à 70 p 100, le taux d'administration de la Suède était plus élevé, mais en ce qui concerne la rapidité, tous les vaccins que nous avons prévu utiliser ont été administrés avant le 20 décembre.

À part l'Australie, qui est située dans l'hémisphère Sud et qui n'avait pas le même échéancier, nous sommes le seul pays à avoir administré le vaccin aussi rapidement. Pour ce qui est du coût, je devrais vous diriger vers Travaux publics.

Le sénateur Seidman : Vous avez dit que vous avez publié des lignes directrices sur la séquence de l'administration du vaccin. À ce sujet, j'aimerais savoir si vous avez relevé des problèmes que vous pourriez régler en prévision de la prochaine pandémie.

Dr Spika : Pour vous donner une réponse brève, l'élaboration de ces lignes directrices sur la séquence de l'administration du vaccin est le résultat de la collaboration entre les provinces, les territoires et nous-mêmes. Nous avons déterminé les groupes les plus à risque pour déterminer la séquence de l'administration du vaccin. En ce qui concerne leur mise en œuvre sur le terrain, dans certains cas, il y a eu une modification de la séquence à l'échelle provinciale, pour ainsi dire, comme il a été mentionné la première séance. Une des provinces a décidé de mettre les enfants d'âge préscolaire en haut de la liste des priorités aussi.

Un des problèmes que nous avons eus, c'est que certaines provinces ont décidé qu'elles ne refuseraient personne qui se présentait pour se faire vacciner. Je pense que ce qu'on a appris, c'est qu'agir de cette façon a créé de nombreux problèmes : beaucoup de personnes ont voulu passer avant leur tour, les files d'attente s'allongeaient et encore plus de personnes étaient mécontentes. Cette situation nous a indiqué clairement que nous devrions respecter notre plan.

Le sénateur Seidman : Madame Ballantyne, à l'avant-dernière page de votre déclaration préliminaire, vous dites :

L'expérience que nous avons acquise de l'épidémie de l'an dernier nous a permis d'améliorer nos mesures pour le futur. Nous continuons de mettre nos plans à jour et de cerner les secteurs à améliorer, en particulier dans la communication de nos décisions et de nos mesures en cas d'urgence, lorsque le besoin d'information est à son paroxysme.

Pourriez-vous nous en parler brièvement? Qu'avez-vous découvert qui pourrait vous aider à améliorer la communication?

Mme Ballantyne : Nous avons entendu parler de l'autorisation de ce vaccin plus tôt et les gens n'avaient pas une bonne compréhension des étapes que nous devons suivre pour nous assurer que nous ne faisons aucun compromis en matière d'innocuité. Nous devons aussi nous occuper de la présentation ouverte avec le fabricant du produit au fur et à mesure que celui-ci sortait de la chaîne de production. Il était essentiel que nous

manufacturer, and you have the public health agency in the provinces and territories making decisions on how this will be rolled out and when. We do not look at that as a regulator.

We wanted to ensure that whatever is rolled out is safe, with the benefits outweighing the risks. At that point, there was a lot of pressure in the media, as you had mentioned, in terms of what is taking so long and reports of the regulator not moving fast enough. We felt we needed to take the necessary time so that we could ensure that when it was rolled out, we did not have to retract because of some huge safety issue.

We had to explain that to a variety of audiences so they understood clearly that we could not cut out any steps, and if we did, there might be unhappy consequences.

The Chair: On that note, we have come to the end of this panel. We appreciate you all being here. We have learned a lot from your presentations in terms of what you did, the various hoops and barriers you had to work around to get everything moving. I think while we asked some probing questions, we are appreciative of the work you have done.

The Chair: We will hear now from the pharmaceutical industry. From Roche Canada, we will hear from Jim Hall, Vice-President, Urgent Care; and Anne-Marie Hayes, Business Manager, Government, Urgent Care. From the Canadian Pharmacists Association, we will hear from Jeff Poston, Executive Director; and Janet Cooper, Senior Director, Membership and Professional Affairs. From GlaxoSmithKline Canada, we will hear from Paul Lucas, President and CEO. From Rx Canada, we will hear from Wendy Nelson, President and CEO; and Jeff Aramini, Senior Consulting Epidemiologist. Welcome.

Previously in the meeting we heard from officials at Public Works and Government Services Canada, Health Canada and the Public Health Agency of Canada. We will now hear your perspectives on vaccines.

Jim Hall, Vice-President, Urgent Care, Roche Canada: I am Vice-President of Sales and Marketing at Roche Canada. I thank you for the invitation to address the committee this evening.

As we emerge from the first global pandemic of the 21st century, it is important to examine and evaluate the outcomes of our country's response. To that end, I commend the committee for undertaking these hearings, and I am hopeful that Roche Canada's first-hand perspective and knowledge will assist the committee in its deliberations.

expliquions le rôle de l'organisme de réglementation. À quel moment l'organisme de réglementation intervient-il? D'un côté, il y a le fournisseur, le fabricant, et de l'autre, il y a les services de santé publique des provinces et des territoires qui prennent des décisions sur le déroulement de la campagne de vaccination et le moment choisi pour le faire. À titre d'organisme de réglementation, nous ne nous occupons pas de ces choses.

Nous voulions nous assurer de l'innocuité du produit livré. Les bienfaits devaient l'emporter sur le risque. Comme vous l'avez mentionné, à ce moment-là, les médias exerçaient beaucoup de pression et se demandaient ce qui prenait tant de temps et pourquoi les rapports de l'organisme de réglementation n'étaient pas présentés assez rapidement. Nous estimions devoir prendre le temps nécessaire pour nous assurer que lorsque le produit allait être distribué, nous n'aurions pas à faire marche arrière en raison d'une question d'innocuité importante.

Nous avons dû l'expliquer à divers auditoires pour qu'ils comprennent sans équivoque que nous ne pouvions pas sauter d'étape parce que si nous le faisons, il pourrait y avoir des conséquences malheureuses.

Le président : Sur ces propos, nous avons terminé d'entendre ce groupe d'experts. Nous vous sommes reconnaissants d'être venus. Vos exposés nous ont permis d'en apprendre beaucoup sur ce que vous avez fait, sur les divers obstacles que vous avez affrontés pour pouvoir mettre tout cela en œuvre. Je pense que malgré le fait que nous avons posé des questions directes, nous sommes reconnaissants pour le travail que vous avez fait.

Le président : Nous allons maintenant entendre les témoignages de l'industrie pharmaceutique. De Roche Canada, nous accueillons Jim Hall, vice-président, Soins d'urgence, et Anne-Marie Hayes, gestionnaire des opérations, gouvernement, Soins d'urgence. De l'Association des pharmaciens du Canada, nous entendrons Jeff Poston, directeur exécutif, et Janet Cooper, directrice principale, Affaires professionnelles et relations avec les membres. De GlaxoSmithKline Canada, nous entendrons le témoignage de Paul Lucas, président et chef de la direction. De Rx Canada, nous accueillons Wendy Nelson, présidente et chef de la direction, et Jeff Aramini, épidémiologiste-conseil principal. Soyez les bienvenus.

Précédemment, au cours de la réunion, nous avons entendu les témoignages des responsables de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, de Santé Canada et de l'Agence de la santé publique du Canada. Nous allons maintenant entendre votre point de vue en ce qui concerne les vaccins.

Jim Hall, vice-président, Soins d'urgence, Roche Canada : Je suis vice-président des ventes et du marketing chez Roche Canada. Je vous remercie de m'avoir invité à comparaître devant le comité ce soir.

Au moment où nous sortons de la première pandémie mondiale du XXI^e siècle, il est important d'examiner et d'évaluer les résultats obtenus dans le cadre de la réaction du pays devant cette situation. Dans cette optique, je félicite le comité d'avoir entrepris ces audiences et j'espère que l'expérience et les connaissances acquises sur place par Roche Canada vont aider le comité dans ses travaux.

As the manufacturer of Tamiflu, an antiviral used for the treatment and prevention of influenza, Roche Canada has significant experience working with governments around the world on their pandemic plans. We continue to invest significantly in clinical trial research and other scientific studies related to pandemics, including work done in Canada led by Canadian experts.

During any pandemic, there will be a lag time of approximately six months between the emergence and identification of the new influenza strain and the availability of a vaccine, making antivirals the first line of defence.

However, antivirals are not limited to the pre-vaccine period. Antivirals augment a vaccine strategy by offering protection during the time it takes to fully vaccinate a population, during the period of antibody development, and in those individuals for whom vaccine is not an option. Given our recent experience where vaccination rates were as low as 40 per cent in some areas, antivirals are an important treatment option.

Tamiflu's efficacy during the pandemic is well documented both scientifically and anecdotally. Between May and December 2009, over 21 million treatment doses of Tamiflu were prescribed globally, including almost 500,000 in Canada, with no observable new safety signals. We know that treating with Tamiflu resulted in reduced severity of illness, decreased hospitalization, decreased ICU admission and reduced mortality. We heard Dr. Butler-Jones tell this committee last week that antivirals transformed the face of treatment during the pandemic.

As an organization that understands the potential public health threat posed by an influenza pandemic, Roche Canada works with the World Health Organization and governments around the world to ensure a supply of Tamiflu. While we do this in several ways, I would like to draw your attention to our policy of giving governments and hospitals priority over stock once the WHO declares a pandemic to be at phase four or higher.

When phase four was declared in April 2009, Roche Canada suspended commercial and retail sales in order to prioritize governments and hospitals. We reached out to our government partners and gave them first right of refusal on all Tamiflu available in Canada. Once those needs were addressed, we worked to ensure additional supply, as necessary, through our global supply chain.

Roche Canada is proud to say that at no time during the pandemic did we run out of Tamiflu. While there was a limited supply of the Tamiflu formulation commonly used for children during the second wave, it was remedied by converting adult capsules into a pediatric solution. From the outset of the

À titre de fabricant du Tamiflu, un antiviral utilisé pour le traitement et la prévention de la grippe A, Roche Canada possède une grande expérience de collaboration avec les gouvernements du monde entier en ce qui concerne leur planification en cas de pandémie. Nous continuons à investir d'importantes sommes dans la recherche en matière d'essais cliniques et d'autres études scientifiques liées aux pandémies, y compris le travail effectué au Canada et dirigé par des spécialistes canadiens.

Pour toute pandémie, il y a un délai d'environ six mois entre l'émergence et l'identification d'une nouvelle source d'influenza et la disponibilité d'un vaccin, ce qui fait des antiviraux la première ligne de défense.

Cependant, l'utilisation des antiviraux ne se limite pas à la période qui précède l'introduction d'un vaccin. Les antiviraux sont un complément à une stratégie de vaccination parce qu'ils offrent une protection pendant la période requise pour vacciner une population entière, pendant la période de formation des anticorps, et pour les personnes pour qui la vaccination n'est pas envisageable. En regard de notre récente expérience — où les taux de vaccination étaient d'à peine 40 p. 100 dans certaines régions —, les antiviraux représentent une importante option thérapeutique.

L'efficacité du Tamiflu pendant la pandémie est bien documentée, tant d'un point de vue scientifique que des témoignages. Entre mai et décembre 2009, plus de 21 millions de doses de Tamiflu ont été prescrites à l'échelle mondiale, dont près de 500 000 au Canada. Aucun nouvel avertissement en matière d'innocuité n'a été émis. Nous savons que le traitement au Tamiflu a permis de réduire la gravité de la maladie, le temps d'hospitalisation, le nombre de patients admis aux soins intensifs et le nombre de décès. La semaine dernière, nous avons entendu le témoignage du Dr Butler-Jones selon lequel les antiviraux ont transformé le mode de traitement pendant la pandémie.

Roche Canada — une entreprise qui comprend la menace potentielle que représente une pandémie de grippe A pour la santé publique — travaille avec l'Organisation mondiale de la Santé et les gouvernements de partout dans le monde pour assurer un approvisionnement de Tamiflu. Bien que nous réalisons cet objectif de différentes façons, j'aimerais attirer votre attention sur notre politique qui consiste à accorder la priorité en matière d'approvisionnement aux gouvernements et aux hôpitaux lorsque l'OMS déclare qu'une pandémie atteint le stade quatre.

Quand la pandémie a atteint le stade quatre en avril 2009, Roche Canada a suspendu ses ventes dans le commerce et ses ventes au détail pour accorder la priorité aux gouvernements et aux hôpitaux. Nous avons contacté nos partenaires gouvernementaux et leur avons accordé le premier droit de refus pour tout le Tamiflu offert au Canada. Une fois ces besoins comblés, nous nous sommes employés à assurer un approvisionnement supplémentaire, au besoin, dans l'ensemble d'une chaîne d'approvisionnement à l'échelle mondiale.

Chez Roche Canada, nous sommes fiers de dire qu'en aucun temps, pendant la pandémie, nous n'avons manqué de Tamiflu. Bien que durant la seconde vague nous avions une quantité limitée de Tamiflu spécialement formulé pour les enfants, nous avons réglé le problème par la conversion de doses pour adultes

pandemic, Roche Canada regularly communicated with governments, in particular about alternatives to providing dosing for children given their heightened risk. We did this by working closely with the Public Health Agency of Canada and many stakeholders, including the Canadian Pharmacists Association, to ensure that up-to-date product information was available at all times.

On the scientific side, Roche Canada continues to conduct clinical trials to satisfy unmet medical needs for the benefit of patients worldwide. For example, of the WHO's 14 priority antiviral research areas, Roche Canada is conducting trials to address more than one-half of them, including studies of critically ill patients, alternative delivery mechanisms, and pregnant women. Furthermore, four of Roche Canada's 43 Tamiflu studies are being led in Canada by Canadian experts.

While resistance was not a significant issue with pandemic H1N1, Roche Canada takes the matter seriously. Dr. Butler-Jones referred to the problem we would have had if pandemic H1N1 had been resistant to antivirals. Roche Canada recognizes the importance of remaining vigilant and, to this end, is sponsoring an international resistance study designed to assess the clinical impact of naturally occurring and drug-induced resistance to antiviral drugs.

Here at home, Roche Canada is working with the Public Health Agency of Canada as they review and evaluate Canada's response to last year's influenza outbreak. We are sharing data, commissioning economic and life impact modelling studies, and working to understand government's needs in this post-pandemic era.

In terms of validating what worked, it is clear that where there was pre-positioning of the antiviral stockpile, health outcomes were significantly and positively impacted.

As for recommendations, I will leave you with two. First, our experience during pandemic H1N1 illustrated that early and ongoing communication between Roche Canada and the Government of Canada is vital to a successful response. It was very good, but there is always room for improvement.

Second is the importance of planning, which we cannot emphasize enough. It is not enough to talk about it because pandemic planning needs to be resourced properly. In 2006, the government announced a five-year, \$1-billion fund to ensure that the antiviral stockpile and emergency response infrastructure were capable of dealing with any outbreak. Not only did this funding meet that goal, it helped position Canada as a world leader in

en doses pédiatriques. Dès le début de la pandémie, Roche Canada a communiqué sur une base régulière avec les gouvernements, en particulier au sujet des solutions de rechange à l'inoculation des enfants, compte tenu du risque plus élevé qu'ils encourent. Nous avons réussi cela grâce à notre étroite collaboration avec l'Agence de la santé publique du Canada et de nombreux intervenants, dont l'Association des pharmaciens du Canada, pour nous assurer de disposer en tout temps des renseignements les plus récents sur les produits.

Dans le domaine scientifique, Roche Canada poursuit les essais cliniques pour répondre aux besoins médicaux non satisfaits, au bénéfice des patients à l'échelle mondiale. Par exemple, Roche Canada procède à des essais cliniques pour plus de la moitié des 14 priorités de l'OMS en matière de recherche antivirale, y compris les études qui concernent les patients gravement malades, les solutions de rechange en matière de livraison et les femmes enceintes. De plus, quatre des 43 recherches sur le Tamiflu entreprises par Roche Canada sont faites au Canada par des spécialistes canadiens.

Bien que la résistance n'ait pas été un problème important dans le cas de la pandémie de H1N1, Roche Canada prend la question au sérieux. Le Dr Butler-Jones a parlé du problème que nous aurions eu si le virus pandémique H1N1 avait été résistant aux antiviraux. Roche Canada reconnaît l'importance de demeurer vigilant. À cette fin, Roche Canada commandite une étude internationale sur la résistance dont le but est d'évaluer les effets, sur le plan clinique, d'une résistance naturelle et d'origine médicamenteuse aux médicaments antiviraux.

Ici, Roche Canada travaille avec l'Agence de la santé publique du Canada dans le cadre de son examen et de son étude de la réaction du Canada à la pandémie d'influenza de l'an dernier. Nous partageons des données, nous commandons des études économiques et des études de modélisation des répercussions sur la vie et nous nous employons à comprendre les besoins des gouvernements en cette ère postpandémique.

Pour ce qui est de la validation des résultats obtenus, il est évident que là où on avait préalablement créé des réserves d'antiviraux, les effets sur la santé ont été importants et positifs.

Pour ce qui est des recommandations, je vous en donnerai deux : premièrement, notre expérience pendant la pandémie de H1N1 a démontré qu'il est essentiel, si l'on veut que l'intervention soit une réussite, d'établir la communication entre Roche Canada et le gouvernement du Canada dès le début et de la maintenir tout au long de la crise. Les résultats étaient très bons, mais il y a toujours de la place pour l'amélioration.

Deuxièmement, il y a l'importance de la planification, sur laquelle nous n'insisterons jamais assez. En parler ne suffit pas, parce que la planification en cas de pandémie doit être financée adéquatement. En 2006, le gouvernement a annoncé qu'il consacrait un milliard de dollars — sur une période de cinq ans — pour faire en sorte que la réserve d'antiviraux et l'infrastructure d'intervention en cas d'urgence soient suffisantes

pandemic planning. As the pandemic preparedness budget is slated to sunset at the end of March, we urge the Senate to recommend its renewal.

Once again, I commend the work of this committee and hope that you hear from a wide range of interested parties. We look forward to the committee's report.

Roche Canada is extremely proud of our work during the recent pandemic and of the pivotal role that our product played in treating and protecting the health of Canadians.

Thank you and I am happy to answer questions.

Jeff Poston, Executive Director, Canadian Pharmacists Association: Honourable senators, thank you for the invitation to appear before you this evening. For those of you not familiar with the Canadian Pharmacists Association, we are the national voluntary organization that represents Canadian pharmacists. Pharmacists played a pivotal role in the response to the H1N1 pandemic. My remarks today are intended to do two things: to use the H1N1 experience as an example to highlight the role that pharmacists can play in a pandemic response, and to share with you the things that we learned that can help us to respond to future pandemics. I believe that pharmacists can be better utilized in future pandemic responses.

With respect to the role of pharmacists during this pandemic period, for most Canadians, pharmacists are the most accessible front line health care provider they can access. They are located in communities throughout Canada; they are highly trusted and highly valued by their patients. This was proven again during the H1N1 crisis in Canada, where pharmacists were often the first point of contact with the health care system.

One of the things we learned is that the communication between the patient and the health care provider is key. The 2010 Canadian Community Health Survey asked people who had not received a vaccine why they had not done so, and 74 per cent of those surveyed said they thought it was not necessary. Clearly, the communication factor is an important part of managing a pandemic. We also believe that pharmacists have a key role in improving communications.

Pharmacists provided information about the H1N1 outbreak to Canadians, answered questions and managed patients who presented symptoms. In that respect, pharmacists relieved a lot of the pressure from the primary care system by preventing unnecessary visits to physicians' offices or emergency rooms.

pour intervenir en cas de pandémie. Non seulement cette mesure a-t-elle permis d'atteindre cet objectif, mais elle a aidé à faire du Canada un chef de file mondial de la planification en cas de pandémie. Comme ce programme se termine à la fin du mois de mars, nous demandons instamment au Sénat de recommander son renouvellement.

Encore une fois, je salue le travail du comité et j'espère que vous entendrez les témoignages d'un large éventail d'intervenants dans ce domaine. Nous attendons le rapport du comité avec impatience.

Chez Roche Canada, nous sommes extrêmement fiers du travail que nous avons fait pendant la récente pandémie et du rôle essentiel que notre produit a joué dans le traitement et la protection de la santé des Canadiens.

Je vous remercie. Je serai heureux de répondre aux questions.

Jeff Poston, directeur exécutif, Association des pharmaciens du Canada : Honorables sénateurs, je vous remercie de l'invitation à comparaître devant vous ce soir. Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas l'Association des pharmaciens du Canada, nous sommes un organisme bénévole national qui représente les pharmaciens canadiens. Les pharmaciens ont joué un rôle essentiel dans la lutte contre la pandémie de grippe H1N1. Mes propos d'aujourd'hui ont deux objectifs : faire de l'expérience de la pandémie de grippe H1N1 un exemple du rôle que les pharmaciens peuvent jouer dans la lutte contre une pandémie et vous renseigner sur les leçons apprises qui pourront nous aider à lutter contre les pandémies à venir. Je crois que les services des pharmaciens pourraient être mieux exploités à l'avenir.

En ce qui concerne le rôle des pharmaciens pendant la dernière pandémie, il faut savoir que les pharmaciens représentent, pour la plupart des Canadiens, le fournisseur de soins de santé de première ligne le plus accessible. On les retrouve dans les collectivités à la grandeur du Canada, ils sont très fiables et très respectés de leurs patients. Cela a été prouvé encore une fois pendant la pandémie H1N1 au Canada, période pendant laquelle les pharmaciens étaient souvent le premier contact des personnes touchées avec le réseau de la santé.

Une des choses que nous avons apprises, c'est que la communication entre le patient et le fournisseur de soins de santé est essentielle. En 2010, dans le cadre de l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes, on a demandé aux personnes qui n'avaient pas été vaccinées pourquoi elles ne l'avaient pas fait. Soixante-quatorze pour cent des personnes interrogées ont dit qu'elles pensaient que ce n'était pas nécessaire. De toute évidence, le facteur de la communication est un élément important de la gestion d'une pandémie. Nous croyons également que les pharmaciens ont un rôle crucial à jouer dans l'amélioration de la communication.

Les pharmaciens ont fourni des renseignements sur l'éclosion de la grippe H1N1 aux Canadiens et ont répondu aux questions des patients qui présentaient des symptômes. À cet égard, les pharmaciens — par la prévention des visites inutiles dans les cabinets des médecins ou les salles d'urgence — ont grandement diminué la pression exercée sur le réseau de soins primaires.

Pharmacists were also responsible for dispensing antivirals from the national stockpile, and in some provinces were able to extend refills of a prescribed drug without a physician's authorization, again improving access for the consumer.

In some provinces, pharmacists were authorized to prescribe medications and vaccinate patients. British Columbia extended immunization authority to some 400 pharmacists to vaccinate residents of that province. Nearly 8,000 British Columbians received vaccination from pharmacists during the pandemic.

I should also add that during the pandemic period our association acted as a conduit of information between various public health authorities and notably the Public Health Agency of Canada and front line pharmacists. Janet Cooper, who is with me today, led those efforts on our behalf. I also want to take this opportunity to acknowledge the effective work with did we Roche and Health Canada on access to an oral form of Tamiflu especially for children.

What are some of the lessons learned? Overall, we feel that the response to the H1N1 pandemic was well coordinated. However, we believe that communications between public health agencies and health care providers could have been improved. There were areas where the response was lacking and where pharmacists could have been better utilized to respond more effectively.

We recommend the following measures should be considered. We found that there were limited pan-Canadian clinical guidelines provided for community pharmacy practice and perhaps for other front line providers as well. Clinical guidelines developed explicitly for community pharmacists and other front line providers would be a useful tool to support pharmacists as to how best to deal with potential and real pandemic cases.

There is also little information available to staffing pharmacies on options around protection measures. Measures that are acceptable in a hospital setting, such as provision of gowns and masks, do not necessarily apply in community settings.

Our third recommendation is that the distribution of antivirals and vaccines should use the well-established existing supply chains. The current manufacturer-wholesaler-pharmacy supply chain in pharmacy already works well and is effective. We believe that those same supply chains could be used very effectively during a pandemic period.

We believe that the role of pharmacists should be expanded. Given the accessibility that pharmacists represent, greater responsibility should be extended to pharmacists during any pandemic period. Those responsibilities should include prescribing antivirals or other preventive measures when appropriate, and the fact that only 45 per cent of Canadians received vaccinations could have been improved, we believe, if pharmacists were provided with a greater scope of responsibilities.

Les pharmaciens étaient également chargés de la distribution des antiviraux de la réserve nationale. Dans certaines provinces, ils ont été en mesure de renouveler les médicaments prescrits sans avoir recours à l'autorisation d'un médecin, ce qui a une fois de plus permis au consommateur d'avoir un meilleur accès au produit.

Dans certaines provinces, les pharmaciens ont été autorisés à prescrire des médicaments et à vacciner les patients. La Colombie-Britannique a autorisé quelque 400 pharmaciens à vacciner les habitants de la province. Près de 8 000 Britanno-Colombiens ont été vaccinés par les pharmaciens pendant la pandémie.

Je devrais aussi ajouter que tout au long de la pandémie, notre association a servi d'intermédiaire entre les différents services de santé publique et l'Agence de la santé publique du Canada ainsi que les pharmaciens de première ligne, entre autres. Janet Cooper — qui m'accompagne aujourd'hui — a dirigé ces efforts. Je tiens également à saisir cette occasion pour souligner le travail efficace que nous avons accompli avec Roche Canada et Santé Canada pour la distribution d'une forme orale du Tamiflu, en particulier pour les enfants.

Quelles leçons avons-nous apprises? Dans l'ensemble, nous pensons que la riposte à la pandémie de H1N1 a été bien coordonnée. Cependant, nous croyons que la communication entre les organismes de santé publique et les fournisseurs de soins de santé aurait pu être améliorée. À certains égards, il y a eu des problèmes. Pour plus d'efficacité, on aurait pu mieux utiliser les services des pharmaciens.

Nous recommandons que les mesures suivantes soient prises en considération. Nous avons constaté que les lignes directrices cliniques pancanadiennes prévues pour la prestation de services de pharmacie communautaire — et peut-être pour d'autres fournisseurs de première ligne — étaient limitées. Des directives cliniques élaborées expressément pour les pharmaciens communautaires et d'autres fournisseurs de première ligne seraient un outil utile qui permettrait aux pharmaciens de connaître les meilleures mesures à prendre en cas de pandémie potentielle et réelle.

Aussi, en ce qui concerne les mesures de protection, les pharmacies disposent de peu de renseignements sur les options possibles. Les mesures acceptables en milieu hospitalier, comme la fourniture de blouses et de masques, ne sont pas forcément nécessaires en milieu communautaire.

Notre troisième recommandation est la suivante : la distribution d'antiviraux et de vaccins doit se faire par l'intermédiaire des chaînes d'approvisionnement existantes bien établies. Dans ce domaine, la chaîne d'approvisionnement actuelle — fabricant-grossiste-pharmacie — fonctionne déjà bien et est efficace. Nous croyons que ces mêmes chaînes d'approvisionnement pourraient être utilisées de façon très efficace pendant une pandémie.

Nous croyons que le rôle des pharmaciens devrait être élargi. Pendant une pandémie, compte tenu de l'accessibilité des pharmaciens, on devrait leur confier plus de responsabilités. Celles-ci devraient inclure la prescription d'antiviraux ou d'autres mesures préventives, au besoin. Le fait que seulement 45 p. 100 des Canadiens ont été vaccinés est un aspect qui aurait pu être amélioré, à notre avis, si on avait délégué davantage de responsabilités aux pharmaciens.

Another recommendation is that although we felt that information provision was good, there were many competing sources of information that we had to deal with. As an association, we have to sift through and evaluate the most relevant pieces of information for our members and a more coordinated approach to information provision would be useful.

Like other health care providers, pharmacists were often poorly informed about the supply of antivirals and priority vaccination lists. There needs to be a consistent pan-Canadian strategy put in place regarding supply of antivirals.

In conclusion, as the H1N1 pandemic demonstrated, pharmacists can play a key role in pandemic responses. However, there are a number of steps that we believe public health officials can and should take to make better use of pharmacists as front-line health care providers. We encourage the Senate committee to send a strong recommendation to the minister and public health agencies to support expanding the role of pharmacists in future pandemic planning and to ensure that they receive information in a clear and timely manner so as to maximize the benefits to their patients.

Paul Lucas, President and CEO, GlaxoSmithKline Canada: Thank you for the opportunity to appear before this committee this evening.

Learning from the successful Canadian H1N1 response and striving to improve is a goal we share with this committee, our federal public health officials and their counterparts across the country.

GSK is the largest biopharmaceutical employer in Canada. We are the only company in this country with a comprehensive influenza prevention and treatment portfolio, comprised of antivirals and domestically produced pandemic, pre-pandemic and seasonal influenza vaccines.

We are a top 15 investor in research and development. We have facilities in several provinces and employ more than 2,700 people across the country.

GSK supplied enough H1N1 vaccine to protect every Canadian by the end of 2009. I am proud of our contribution, but at the same time, as a significant partner, feel it is important to offer suggestions on how GSK can contribute to future success. I believe we can further strengthen our partnerships to ensure an even more timely, safe and effective response to any future pandemic.

We should note that the 2009 H1N1 response was the largest single vaccination program in Canadian history. Federal, provincial and territorial governments rolled out the response in

Bien que nous considérions que la transmission de renseignements a été bonne, nous avons dû composer avec de nombreuses sources de renseignements concurrentes. Notre association doit passer en revue et déterminer quels renseignements seront les plus pertinents pour ses membres. Une approche mieux coordonnée en matière de communication des renseignements serait utile.

En ce qui concerne l'approvisionnement d'antiviraux et les listes de vaccination prioritaires, les pharmaciens, comme d'autres fournisseurs de soins de santé, sont souvent mal informés. Une stratégie nationale cohérente doit donc être mise en place.

En conclusion, comme la pandémie de grippe H1N1 l'a démontré, les pharmaciens peuvent jouer un rôle clé dans l'intervention en cas de pandémie. Cependant, nous considérons que les responsables de la santé publique peuvent — et doivent — adopter un certain nombre de mesures pour tirer profit du rôle que jouent les pharmaciens à titre de fournisseurs de soins de santé de première ligne. Nous invitons le comité du Sénat à enjoindre à la ministre et aux organismes de la santé publique à faire en sorte qu'à l'avenir, dans le cadre de la planification en cas de pandémie, les pharmaciens se voient conférer un rôle accru et que l'on veille à ce qu'ils reçoivent des renseignements clairs en temps opportun, ce qui bénéficiera davantage à leurs patients.

Paul Lucas, président et chef de la direction, GlaxoSmithKline Canada : Je vous remercie de me donner l'occasion de m'adresser au comité ce soir.

Tirer des leçons de l'intervention réussie du Canada relativement à la pandémie de grippe A (H1N1) et s'engager envers l'amélioration continue est un objectif que nous partageons avec le comité, les responsables fédéraux de la santé publique et leurs homologues de partout au pays.

GSK est le plus important employeur du secteur biopharmaceutique au Canada. Nous sommes la seule entreprise au Canada qui dispose d'un arsenal complet de prévention et de traitement contre la grippe, comprenant notamment des vaccins pandémiques et prépandémiques, des vaccins contre la grippe saisonnière et des antiviraux.

Nous figurons parmi les 15 principaux investisseurs en recherche-développement, exploitons des installations dans plusieurs provinces et employons plus de 2 700 personnes au pays.

GSK a fourni suffisamment de vaccins contre le virus de la grippe A (H1N1) pour protéger l'ensemble de la population canadienne avant la fin de 2009. Je suis fier de notre contribution, et à titre de partenaire notable, je juge qu'il est important pour GSK de suggérer des moyens pouvant contribuer à de futures réussites. À mon avis, nous pouvons renforcer davantage nos partenariats pour assurer une réponse encore plus opportune, sûre et efficace à une pandémie future.

Il est important de souligner que la réponse de 2009 à la pandémie de grippe A (H1N1) s'est avérée le plus important programme de vaccination unique de l'histoire du Canada. Les

an impressively short time. There were many factors contributing to this success. I would like to focus on three areas in which GSK played a critical role.

First, as Canada's only domestic influenza vaccine manufacturer, GSK provided priority access to a secure supply of the H1N1 vaccine for all Canadians. Second, Canada selected GSK's innovative adjuvant technology, resulting in faster access and the potential for broader health protection for Canadians. Third, strong pandemic preparedness partnerships existed between the governments of Canada, the various public health agencies, health care providers, and manufacturers such as GSK and Roche to ensure a coordinated response.

Let me address these success factors in order. First, we were all fortunate in Canada to be home to world-class vaccine production expertise. Since acquiring the Sainte-Foy, Quebec facility in 2005, GSK has invested \$200 million in that facility, a timely investment that enabled GSK to provide the entire supply required for Canada to address the H1N1 threat and handle over 50 million eggs in the production of the H1N1 vaccine. Let me point out that these 50 million eggs came from Canadian farmers via Canadian transport. A priority access contract with a domestic manufacturer using domestic raw materials means a secure source of pandemic vaccine for Canadians.

The World Health Organization declared a pandemic on June 11, 2009, and the first deliveries of GSK's pandemic vaccine were shipped within four months. As a result, an impressive 45 per cent of Canadians received protection from the H1N1 virus by being vaccinated with GSK's Arepanrix. By comparison, at the end of 2009, only 20 per cent of Americans, 25 per cent of Australians, 12 per cent of Japanese and 7 per cent of British citizens had been vaccinated. The U.S. had five suppliers of H1N1 vaccine; Japan, five suppliers; and most European countries, two suppliers.

Canada's immunization rate was among the highest in the world. Our government and public health partners should be congratulated for achieving this notable outcome. The government also negotiated priority access from their sole supplier, something other countries with multiple and even domestic suppliers were not able to replicate.

Second, GSK began planning for pandemic production as far back as the 1990s. We were able to apply our extensive knowledge, gained from years of research, innovation, and investment, to the development of a safe and effective H1N1

gouvernements, tant fédéral que provinciaux et territoriaux, ont réagi à cette pandémie avec un empressement hors du commun. Les facteurs ayant contribué à ce succès sont nombreux, et j'aimerais me concentrer ici sur trois aspects où GSK a joué un rôle déterminant.

Premièrement, GSK est le seul fabricant de vaccins antigrippaux au Canada et il a pu fournir un accès prioritaire à un approvisionnement fiable en vaccins contre la grippe A (H1N1) pour l'ensemble de la population canadienne. Deuxièmement, le Canada a opté pour l'adjuvant innovateur de GSK, ce qui a permis un accès plus rapide ainsi qu'un potentiel accru de protection pour les Canadiens. Troisièmement, de solides partenariats dans la préparation à la pandémie ont été établis entre les différents paliers gouvernementaux du Canada et divers organismes de santé publique, professionnels de la santé et fabricants comme GSK et Roche. Ces partenariats avaient pour but d'assurer une réponse coordonnée à la pandémie.

Permettez-moi d'aborder ces facteurs de réussite dans l'ordre. En premier lieu, nous avons la chance au Canada de nous être dotés d'une expertise de calibre mondial dans la production de vaccins. Depuis l'acquisition de son centre de production de vaccins à Ste-Foy, au Québec, en 2005, GSK y a investi 200 millions de dollars. Cet investissement opportun a permis à GSK de fabriquer la totalité des vaccins dont a eu besoin le Canada pour contrer la menace du virus H1N1 et traiter plus de 50 millions d'œufs pour produire le vaccin contre cette grippe. Je précise que ces 50 millions d'œufs canadiens provenaient d'agriculteurs canadiens et que leur transport était assuré par des transporteurs canadiens. Un contrat d'accès prioritaire prévoyant l'utilisation de matières premières de provenance et de fabrication canadiennes se traduit par un approvisionnement fiable en vaccins contre la grippe pandémique pour les Canadiens.

L'Organisation mondiale de la Santé a déclaré l'état de pandémie le 11 juin 2009 et GSK a livré ses premiers lots de vaccins contre la grippe pandémique dans les quatre mois qui ont suivi. En conséquence, 45 p. 100 de la population canadienne, un taux impressionnant, a reçu le vaccin Arepanrix contre le virus H1N1, produit par GSK. À titre de comparaison, à la fin de 2009, seulement 20 p. 100 des Américains, 25 p. 100 des Australiens, 12 p. 100 des Japonais et 7 p. 100 des Britanniques avaient été vaccinés. Les États-Unis et le Japon comptaient chacun cinq fournisseurs du vaccin contre le virus H1N1 et la plupart des pays européens en avaient deux.

Ainsi, le Canada a affiché l'un des taux d'immunisation les plus élevés de la planète et nos gouvernements et organismes de santé publique méritent des éloges pour avoir réussi cet exploit. Le gouvernement a aussi négocié l'accès prioritaire auprès de son unique fournisseur, ce que n'ont pas su faire d'autres pays qui avaient accès à plusieurs fournisseurs, et même à des fournisseurs nationaux.

En deuxième lieu, GSK a entrepris dès les années 1990 de planifier la production pour l'éventualité d'une pandémie. Nous avons su tirer parti de nos vastes connaissances, fruit de nombreuses années de recherche, d'innovation et d'investissements, pour mettre

vaccine. This early investment in influenza vaccine technology of more than £2 billion globally meant that we were able to activate an unprecedented pandemic response.

GSK's Arepanrix pandemic vaccine contains our innovative adjuvant technology. Adjuvants are added to vaccines to boost protection against challenging pathogens like H1N1. Adjuvant technology also uses a lower antigen dose, resulting in more vaccine to go around.

Adoption of innovative adjuvant technology, combined with a front-of-the-line contract, put Canada in the best position of any country in the world for a secure supply of H1N1 vaccine. As a result, Canada had available for use more vaccine per capita than any other country from any other manufacturer in every week of the immunization campaign.

[Translation]

Canada was the first country in the world to have enough pandemic influenza vaccines to immunize the entire population.

[English]

GSK made available enough vaccine to protect every Canadian by the end of 2009. That was our commitment, and we met it.

Finally, partnerships across governments, regulatory agencies, public health bodies and industry are the key to responding quickly and innovatively to an event as unpredictable as the H1N1 pandemic. With H1N1, we have seen an unprecedented level of partnership, not just with politicians and officials, but also with scientific advisers, health care professionals and other manufacturers, to deliver the right solutions.

While it is important to recognize our collective successes in responding to H1N1, it is even more important to reflect on the challenges and learn for the future. As partners in protecting Canadians from future health threats, it is our responsibility to strengthen our capabilities.

There are three areas in which I believe GSK can make a greater contribution in the future: first, manufacturing capacity; second, helping to improve communications between the private and public sectors at all stages of Canada's emergency preparedness regime; and third, increased attention to supporting government's efforts to educate the public.

As mentioned, GSK has invested significantly in expanding the capacity of the Sainte-Foy facility to produce influenza vaccine. In times of urgent global demand and suddenly heightened public

au point un vaccin sûr et efficace contre le virus H1N1. Cet investissement précoce de plus de 2 milliards de livres sterling à l'échelle mondiale dans la technologie de production de vaccins contre la grippe nous a permis de réagir avec une efficacité sans précédent à la pandémie.

Le vaccin contre la grippe pandémique Arepanrix de GSK renferme notre adjuvant novateur. Les adjuvants, ajoutés aux vaccins, rehaussent la protection contre des agents pathogènes redoutables comme le virus H1N1. Par ailleurs, cette technologie permet d'employer de plus faibles doses d'antigènes et, ainsi, de produire une plus grande quantité de doses du vaccin.

Grâce à l'adoption d'une technologie d'adjuvant de pointe et la signature d'un contrat de première ligne, le Canada a pu mieux que tout autre pays s'assurer un approvisionnement fiable en vaccins contre le virus de la grippe H1N1. Ainsi le Canada a-t-il eu accès à plus de doses du vaccin par habitant que tout autre pays, toutes sources d'approvisionnement confondues, pendant toute la durée de la campagne d'immunisation.

[Français]

Le Canada a été le premier pays au monde à avoir suffisamment de vaccins contre la grippe pandémique pour immuniser la totalité de sa population.

[Traduction]

GSK a fourni suffisamment de doses du vaccin pour protéger tous les Canadiens avant la fin de 2009. C'était notre engagement, et nous l'avons tenu.

Enfin, des partenariats entre les gouvernements, les organismes de réglementation, les organismes de santé publique et l'industrie sont la clé d'une réponse rapide et innovatrice à une situation imprévisible comme la pandémie de grippe H1N1. Dans le cas de la pandémie H1N1, la recherche des bonnes solutions s'est faite dans un esprit de collaboration sans précédent, non seulement entre les élus et les fonctionnaires, mais aussi entre des conseillers scientifiques, des professionnels de la santé et d'autres fabricants.

Il importe de reconnaître nos succès collectifs dans la lutte contre la pandémie de grippe H1N1, mais il est encore plus important de faire une rétrospective sur les difficultés rencontrées et d'en tirer des leçons pour l'avenir. En notre qualité de partenaires dans la protection de la population canadienne contre de menaces futures pour la santé, il nous incombe de renforcer nos capacités.

GSK pourra, je pense, accroître sa contribution sur trois plans à l'avenir : premièrement, par sa capacité de production; deuxièmement, parce qu'elle pourra aider à améliorer les communications entre les secteurs privé et public à tous les stades des programmes de planification d'urgence au Canada; et troisièmement, parce qu'elle pourra accorder plus d'attention au soutien des efforts du gouvernement pour sensibiliser le public.

Comme je le disais, GSK a investi considérablement pour accroître la capacité de production de vaccins contre la grippe de ses installations de Ste-Foy. Lorsque la demande mondiale se fait

awareness, the vaccine filling process can become a supply challenge. The H1N1 pandemic reinforced this challenge for all vaccine manufacturers.

GSK is exploring ways to expand capacity to handle surge demand. Governments have a role to play in building this capacity through partnership investments and utilization of this capacity through expanded demand for domestically produced annual influenza vaccine. Second, GSK should be more proactively involved at the planning stage and open to dialogue throughout the process.

As you heard last Thursday, an effective emergency preparedness regime is essential to a successful response, but emergency preparedness is not a government responsibility alone. The private sector is a necessary partner in emergency planning, not simply response. As Mr. Lavoie mentioned, a private sector panel does advise on pandemic preparedness. We need to expand on this practice.

Each year, GSK in Canada undertakes a complex process to provide the seasonal influenza vaccine. Our work begins in February. Government and public health involvement increases in late September with the first shipments of finished vaccine. Pandemics do not work that way. Governments, public health, Canadians and the media wanted to take this journey with GSK, step by step.

For future events, GSK is better prepared to open dialogue with our partners and stakeholders on the complexities and uncertainties across the continuum from discovery to delivery.

Finally, while Canada had one of the highest H1N1 vaccination rates in the world, we can and should strive to improve on that uptake in a future event. To do so, we should collectively help Canadians educate themselves about viruses and vaccinations.

The truth is, with the exception of clean, safe drinking water, no treatment worldwide rivals immunization in reducing mortality rates. According to the World Health Organization, immunization saves 3 million lives globally each year.

Unfortunately, during the pandemic there was conflicting information about the true virulence of H1N1 and about the safety of the vaccine. Additionally, the public sector was not clear on the benefit of immunization, as you have seen in the recent Statistics Canada report.

urgente et que le public est soudainement plus sensibilisé à la menace, le processus de conditionnement de doses de vaccin peut devenir tout un défi sur le plan de l'approvisionnement. La pandémie de grippe H1N1 a amplifié ce défi pour l'ensemble des fabricants de vaccins.

GSK cherche à accroître ses capacités de production afin de pouvoir répondre efficacement à des hausses soudaines et marquées de la demande. Les gouvernements ont un rôle à jouer dans le renforcement de ces capacités en investissant dans des partenariats et utilisant ces capacités en période de demande accrue de vaccins contre la grippe saisonnière produits au pays. Deuxièmement, GSK doit participer de façon plus proactive à la planification et s'ouvrir au dialogue tout au long du processus.

Vous l'avez entendu jeudi dernier, un programme de planification d'urgence efficace est essentiel à la réussite de toute intervention. Cependant, la responsabilité de la planification d'urgence ne relève pas uniquement des gouvernements. Le secteur privé est un partenaire essentiel non seulement dans l'intervention d'urgence, mais aussi et surtout dans la planification d'urgence. Comme l'a mentionné M. Lavoie, un groupe d'experts du secteur privé prodigue des conseils en matière de préparation en cas de pandémie; et c'est une pratique que nous devons développer davantage.

Chaque année, au Canada, GSK mène un processus complexe pour assurer l'approvisionnement en vaccins contre la grippe saisonnière. Nous amorçons le travail dès février. Les interventions des gouvernements et des organismes de santé publique s'intensifient à la fin de septembre, lorsque les premiers lots de vaccins sont livrés. Mais ce n'est pas la façon de faire pour les pandémies. Les gouvernements, les organismes de santé publique, les Canadiens et les médias voulaient suivre GSK pas à pas dans le processus.

GSK est mieux préparée à amorcer le dialogue avec ses partenaires et les intervenants sur les complexités et les incertitudes que comporte l'ensemble du continuum, depuis la découverte jusqu'à la livraison.

Enfin, bien que le Canada ait affiché l'un des taux de vaccination contre la grippe H1N1 les plus élevés à l'échelle mondiale, nous pouvons et nous devons chercher à augmenter ce taux à l'avenir. Pour ce faire, nous devons collectivement aider les Canadiens à parfaire leurs connaissances sur les virus et les vaccins.

En réalité, à l'exception d'un approvisionnement sûr en eau potable, aucun traitement dans le monde n'est aussi efficace que l'immunisation pour réduire les taux de mortalité. Selon l'Organisation mondiale de la Santé, les programmes d'immunisation préviennent trois millions de décès par année à l'échelle planétaire.

Malheureusement, au cours de la dernière pandémie, des données contradictoires ont circulé quant à la véritable virulence du virus de la grippe H1N1 et à l'innocuité du vaccin. De plus, comme vous avez pu le constater dans un rapport récent de Statistique Canada, la population ne reconnaissait pas clairement les avantages de l'immunisation.

The federal government can lead with a national immunization strategy, one that builds capacity, prioritizes education and helps dispel such misinformation we witnessed being circulated last fall. As a responsible partner, GSK can continue its efforts to create awareness of the importance of immunization not just during pandemics and the annual influenza season.

GSK is a long-standing partner with governments across Canada and around the world in delivering life-saving medicines and vaccines. I would like to acknowledge the challenging and excellent work done by all involved, including the foresight of the federal government, along with their provincial and territorial counterparts, to plan for such an event as far back as 2001, and to secure priority access and domestic supply of vaccine.

Thank you for undertaking this extensive study to ensure we recognize our successes, learn from our challenges and further strengthen our partnerships so that together we can effectively and efficiently respond to the needs of Canadians in the face of a future pandemic.

Wendy Nelson, President and CEO, Rx Canada: Thank you for the opportunity for Rx Canada to appear before you this evening.

Rx Canada was the lead organization responsible for the National Antiviral and Over-the-Counter Medication Surveillance Program for the Public Health Agency of Canada during the recent H1N1 outbreak. Dr. Spika referred to this project.

The project started in May of 2009: mere days after the outbreak made headlines. I have with me tonight Dr. Jeff Aramini, who is Senior Public Health Epidemiologist on the project, and who is President and CEO of Intelligent Health Solutions, a project partner with Rx Canada.

I would like to spend a few minutes telling you a little bit about Rx Canada and the role the pharmacy sector can play in pandemic preparedness. Mr. Poston talked to you about the role of the pharmacist, and I will talk to you about the role of pharmacy, the operation or business entity of pharmacy. I will also provide you with a concrete example of the role pharmacies played in the recent H1N1 outbreak.

We are here tonight to convince you that this unique pharmacy surveillance system, established during the H1N1 outbreak, should be recognized as an essential component of the Public Health Agency of Canada's pandemic surveillance system and funded on a permanent basis. I believe Dr. Aramini and I have some compelling evidence to convince you of that within the next five minutes.

Sometimes out of a crisis comes a gem, a new project and some innovation, and that is what this project was all about.

Le gouvernement fédéral peut montrer la voie en menant une stratégie nationale d'immunisation qui renforce les capacités, accorde la priorité à l'éducation et contribue à réfuter des renseignements erronés comme ceux qui ont circulé l'automne dernier. De plus, en sa qualité de partenaire responsable, GSK pourra poursuivre ses efforts de sensibilisation à l'importance de l'immunisation — non seulement durant les pandémies, mais lors des saisons grippales annuelles.

GSK est un partenaire de longue date des gouvernements à l'échelle nationale et mondiale pour l'approvisionnement en médicaments et en vaccins d'importance vitale. Je tiens à souligner l'excellent travail qu'ont réalisé tous les intervenants et à féliciter les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux d'avoir eu la prévoyance de planifier dès 2001 en vue d'une telle situation et d'assurer un accès prioritaire à une source nationale d'approvisionnement en vaccins.

Je vous remercie d'avoir entrepris cette étude approfondie visant à reconnaître nos succès, à tirer des leçons de nos faiblesses et à consolider nos partenariats afin que nous puissions, ensemble, répondre efficacement aux besoins des Canadiens advenant une nouvelle pandémie.

Wendy Nelson, présidente et chef de la direction, Rx Canada : Je vous remercie d'offrir à Rx Canada l'occasion de témoigner devant vous ce soir.

Rx Canada a été le principal organisme chargé du Programme national de surveillance des antiviraux et des médicaments sans ordonnance pour l'Agence de santé publique du Canada lors de la récente pandémie de grippe H1N1. Le Dr Spika vous a mentionné ce projet.

Le projet a été lancé en mai 2009, quelques jours à peine après que l'éclosion de grippe ait fait les manchettes. Je suis accompagnée ce soir du Dr Jeff Aramini, l'épidémiologiste principal en santé publique attaché au projet. Il est le président et chef de la direction d'Intelligent Health Solutions, un partenaire de projet de Rx Canada.

J'aimerais consacrer quelques minutes à vous parler de Rx Canada et du rôle que peut jouer le secteur pharmaceutique dans la capacité d'intervention en cas de pandémie. M. Poston vous a parlé du rôle du pharmacien, et je voudrais vous expliquer le rôle de la pharmacie — de l'établissement ou de l'entité commerciale qu'est la pharmacie. Je vous donnerai aussi un exemple concret du rôle qu'ont joué les pharmacies lors de la récente pandémie de grippe H1N1.

Nous sommes ici ce soir pour vous convaincre de la nécessité de reconnaître ce système unique de surveillance pharmaceutique qui a vu le jour pendant la pandémie de grippe H1N1 comme un élément essentiel du système de surveillance des pandémies de l'Agence de santé publique du Canada, ainsi que de la nécessité de le financer en permanence. Je crois que le Dr Aramini et moi-même avons des arguments susceptibles de vous en convaincre dans les cinq prochaines minutes.

Il arrive qu'une crise engendre un joyau, un nouveau projet et des innovations, et c'est ce qu'a été ce projet.

Rx Canada is a pharmacy-sponsored organization committed to enabling pharmacists with tools, programs and technology to provide excellent patient care. To this end, Rx Canada has developed a suite of evidence-based programs to manage chronic disease and improve medication adherence. These programs are offered to the Canadian public through their pharmacist.

Rx Canada is also committed to working collaboratively with governments to develop and execute national and provincial pharmacy solutions. Examples of this include the national drug recall system that we are developing in collaboration with GSI Canada, and of course this project which is the focus of my remarks today.

Rx Canada works with all pharmacies in Canada. Currently we work actively with over 4,000 Canadian pharmacies, both chain and independent pharmacies. We receive and track over 70 per cent of all prescriptions dispensed in Canada. Participating pharmacies use our suite of evidence-based programs and a technology network that we call Rx Gateway, which links pharmacies to a central data hub, a near real-time national prescription and OTC database that we use for service execution, reporting, program evaluation and research. This unique system was built as a result of investment and cooperation from the pharmacy industry, and it provides value, especially during times of public health emergencies.

Rx Canada's data reporting systems and Canadian pharmacies were called to immediate action during the recent H1N1 crisis. Within one week of being called upon by the Public Health Agency of Canada, Rx Canada was able to mobilize over 2,500 pharmacies, in all provinces, to supply us with daily prescription data related to antiviral medications such as Tamiflu and Relenza. We also received daily over-the-counter medication sales data related to products for the early treatment of flu symptoms, such as cough and cold medications.

This data represented a statistically significant sample of the national pharmacies in operation. In rural and remote regions, Rx Canada reached out to independent pharmacies, putting in place the necessary data collection systems to ensure representation from as many communities as possible. All data was "anonymized" and was aggregated to protect the identities of patients as well as information related to individual pharmacies and pharmacy chains.

This was Canada's first national pharmacy based surveillance system, a system that is in place in a growing number of public health jurisdictions throughout the world, including the U.S. and Europe.

Rx Canada est un organisme commandité par des pharmacies qui a pour vocation de munir les pharmaciens des outils, programmes et technologies utiles à l'offre de services de grande qualité à leur clientèle. C'est dans cette optique que Rx Canada a conçu une série de programmes fondés sur des preuves pour gérer les maladies chroniques et accroître l'observance thérapeutique. Ces programmes sont accessibles aux Canadiens par l'intermédiaire de leur pharmacien.

Rx Canada est aussi résolu à collaborer avec les gouvernements pour concevoir et mettre en œuvre des solutions pharmaceutiques nationales et provinciales. Je peux vous donner comme exemple le système national de rappel des médicaments que nous sommes en train de mettre au point en collaboration avec GSI Canada et, bien entendu, ce projet-ci, qui est le thème de ma déclaration d'aujourd'hui.

Rx Canada travaille avec toutes les pharmacies du Canada. En ce moment, nous collaborons activement avec plus de 4 000 pharmacies du pays, tant des chaînes que des pharmacies indépendantes. Nous recevons plus de 70 p. 100 de toutes les ordonnances prescrites au Canada et en faisons le suivi. Les pharmacies participantes utilisent notre groupe de programmes fondés sur des preuves et un réseau informatisé, que nous appelons Rx Gateway. Les pharmacies ont ainsi accès à un système central — une base nationale de données en temps quasi réel sur les ordonnances et les médicaments en vente libre qui nous sert à fournir des services, dresser des rapports, évaluer des programmes et faire des recherches. Nous devons ce système unique à l'investissement et la coopération de l'industrie pharmaceutique. Il est utile, particulièrement en périodes de crise de santé publique.

Les systèmes de communication de données de Rx Canada et les pharmacies du pays ont dû agir très rapidement lors de l'épidémie récente de grippe H1N1. En moins d'une semaine après que l'Agence de santé publique du Canada y ait fait appel, Rx Canada a pu mobiliser plus de 2 500 pharmacies dans toutes les provinces pour nous approvisionner en données quotidiennes sur les ordonnances de médicaments antiviraux, comme Tamiflu et Relenza. Nous avons aussi reçu au jour le jour les données des ventes libres de médicaments pour le traitement précoce des symptômes de la grippe, comme les produits contre la toux et le rhume.

Ces données constituaient un échantillon statiquement important des pharmacies du pays qui étaient en activité. Rx Canada a aussi communiqué avec les pharmacies indépendantes des régions rurales et isolées et a mis en place les systèmes de collecte de données nécessaires pour assurer la représentation du plus grand nombre de collectivités possible. On a « anonymisé » et regroupé toutes les données pour protéger l'identité des patients et les renseignements propres aux pharmacies et aux chaînes pharmaceutiques.

C'est le tout premier système national de surveillance pharmaceutique du Canada, un système qu'un nombre croissant d'instances de santé publique du globe possèdent déjà, notamment aux États-Unis et en Europe.

As realized in these other jurisdictions, near real-time information on pharmacy over-the-counter products can help public health officials identify outbreaks earlier than is possible through laboratory tests ordered by physicians when patients present with more severe symptoms. An effective surveillance system using over-the-counter data can detect outbreaks or significant health trends days or even weeks before lab confirmation.

In the case of the H1N1 outbreak, we detected increases in respiratory related OTC products — the cough and cold medications — three to six weeks prior to the second wave of the H1N1 influenza. In the second wave, sales of these products peaked approximately three weeks prior to a peak in antiviral prescriptions and began to decline during the vaccination campaign. In outbreak situations, the public health officials and health care workers can use this precious time to ensure public safety and an appropriate response.

Based on Rx Canada's national data collection system during the H1N1 outbreak, experienced epidemiologists such as Dr. Aramini applied complex statistical algorithms to produce some daily, weekly and monthly reports for public health officials in Canada. Daily reports provided local public health officials with information to detect new clusters of activity, monitor community health trends and develop appropriate strategies for outbreak management. Weekly and monthly reports provided more summary information at provincial and national levels.

I believe senators have a copy of one of the monthly summary reports that we provided. The reports were jointly developed with the Public Health Agency of Canada and contained charts, graphs and summary trends, making it easy for public health officials to monitor, at a glance, occurrences in their province.

Recently, we have created and are evaluating specific health region reports that drill down to a very local level. We have also proposed to the Public Health Agency of Canada the development of online reports to immediate access throughout Canada.

In addition, during the outbreak, ad hoc reports were produced to monitor specific activity such as during the Vancouver 2010 Olympic and Paralympic Winter Games. At one point in the outbreak, Rx Canada's electronic messaging system in pharmacy was mobilized to disseminate critical information about antiviral supply — a paediatric oral Tamiflu — to over 10,000 dispensing pharmacists within 24 hours of notification. This same system can be used to provide the Canadian public with immediate, standardized information during outbreaks, as well.

Ces autres instances l'ont compris, les données en temps quasi réel sur les produits pharmaceutiques vendus sans ordonnance peuvent les aider à déceler les épidémies plus tôt que ne le permettent les analyses en laboratoire commandées par les médecins dont les patients affichent des symptômes plus graves. Un système efficace de surveillance qui exploite les données sur les ventes libres de médicaments peut déceler les épidémies ou les tendances importantes en matière de santé des jours, voire des semaines avant que les analyses en laboratoire puissent les confirmer.

Dans le cas de l'épidémie de grippe H1N1, de trois à six semaines avant la deuxième vague de l'épidémie, nous avons décelé une hausse des ventes de médicaments sans ordonnance pour les troubles respiratoires — les produits contre la toux et le rhume. Pendant la deuxième vague, les ventes de ces produits ont atteint un sommet quelque trois semaines avant que les ordonnances de produits antiviraux n'en fassent autant, et elles ont commencé à diminuer pendant la campagne de vaccination. Dans un contexte d'épidémie, les instances de santé publique et les travailleurs de la santé peuvent mettre à profit ce temps précieux pour protéger le public et préparer une intervention appropriée.

À la lumière des données que recueillait le système national de Rx Canada pendant l'épidémie de grippe H1N1, des épidémiologistes chevronnés comme le Dr Aramini ont appliqué des algorithmes statistiques complexes pour produire des rapports quotidiens, hebdomadaires et mensuels à l'intention des instances de santé publique du Canada. Les rapports quotidiens donnaient à ces instances des renseignements qui leur permettaient de reconnaître les nouvelles grappes d'activité, d'observer les tendances en matière de santé dans les collectivités et de formuler des stratégies appropriées de gestion des épidémies. Les rapports hebdomadaires et mensuels renfermaient des renseignements plus sommaires aux niveaux provincial et national.

Je crois que vous avez tous reçu un exemplaire des rapports sommaires mensuels que nous avons fournis. Ces rapports ont été conçus en collaboration avec l'Agence de santé publique du Canada et renferment des tableaux, graphiques et données sommaires sur les tendances, qui permettent aux organismes de santé publique de juger d'un coup d'œil la situation dans leur province.

Nous avons créé récemment des rapports plus spécifiques sur les régions sanitaires, qui comportent des détails à un échelon très local et nous sommes en train de les évaluer. Nous avons aussi proposé à l'Agence de santé publique du Canada la production de rapports en ligne qui seraient accessibles instantanément dans tout le pays.

On a aussi produit des rapports spéciaux pendant la pandémie pour faire un suivi d'activités particulières, notamment lors des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de 2010. À un moment donné pendant l'épidémie, Rx Canada a utilisé exclusivement le système électronique avec lequel elle communique avec les pharmacies pour transmettre des renseignements essentiels sur l'approvisionnement en produits antiviraux — une version orale de Tamiflu pour usage pédiatrique — à plus de 10 000 pharmaciens, et ce, en moins de 24 heures. Le même système peut servir à diffuser sans délai au public des renseignements standardisés pendant les épidémies.

Rx Canada is in the process of creating a quality assurance data set of historical data that can now be used by the Public Health Agency of Canada for retrospective analysis and comparative analysis with other data sources to study what occurred during the H1N1 outbreak. This will give government officials a look back on what happened in order to learn and plan for improved responses moving forward.

Overall, our work during H1N1 was well received. The government consulting services conducting a review and a survey of territorial and provincial representatives. A full 77 per cent believed in the value of sustaining this type of system and supported the project. Just as important, 94 per cent of public health respondents found the reporting system timely, 86 per cent found it easy to access and 74 per cent found it user-friendly.

The federal government provided approximately \$1.5 million toward this system over the past 18 months. This was more than had been projected when we proposed the system to the Public Health Agency of Canada back in 2008. However, most of that investment was required in the early weeks and months to ensure immediate mobilization of the reporting system and a national pharmacy response in conjunction with H1N1 activity.

Rx Canada's existing drug data management infrastructure has been used and, to date, Canadian pharmacies have contributed data to the project on a voluntary basis. No investment has yet been made in hardware or software, including automation, to drive down operating costs and ensure efficiency over a longer period of time.

Most important, this investment has now created a reporting system that is sustainable and scalable. The reporting system can be readily expanded to monitor not only flu but other outbreak situations, such as SARS, waterborne disease such as we experienced in Walkerton or environmentally triggered outbreaks such as asthma caused by poor air quality.

Such a financial investment has a return over a very short period of time. Based on a business case we produced for the Public Health Agency of Canada, if pharmacy surveillance reporting is broadly based, automated and maintained on a regional basis, this type of national pharmacy based surveillance system should conservatively save the Canadian public \$2.5 million per year in avoided health service costs due to early detection of outbreaks.

In conclusion, by leveraging its existing technology network and the prescription pharmacy data system, Rx was able to mobilize support from Canadian pharmacies to implement and deliver this first-of-a-kind surveillance system. We maintained it throughout the H1N1 influenza outbreak and we are ready to continue to report during the next flu season.

Rx Canada est en train de mettre au point une série de données d'assurance de la qualité des données historiques, que l'Agence de santé publique du Canada peut maintenant utiliser dans le cadre d'analyses rétrospectives et d'analyses comparatives avec d'autres sources de données pour décortiquer le déroulement de l'épidémie de grippe H1N1. Les représentants du gouvernement auront ainsi une vue d'ensemble dont ils pourront tirer des leçons pour planifier des interventions futures plus efficaces.

De façon générale, notre travail, pendant la pandémie de grippe H1N1 a été bien accueilli. Les services-conseils du gouvernement ont fait un examen et un sondage auprès des représentants territoriaux et provinciaux. Pas moins de 77 p. 100 d'entre eux étaient convaincus de l'utilité du maintien de ce type de système et appuyaient le projet. Fait tout aussi important, 94 p. 100 des répondants du milieu de la santé publique jugeaient le système de présentation de rapports rapide, 86 p. 100 le considéraient facile d'accès et 74 p. 100 l'estimaient convivial.

Le gouvernement fédéral a injecté environ 1,5 million de dollars dans la conception de ce système au cours des 18 mois derniers mois. C'est plus que ce qui était prévu quand nous avons proposé le système à l'Agence de santé publique du Canada en 2008. Cependant, dès les premières semaines et les premiers mois, il a fallu consacrer la plus grande partie de cette somme à l'exploitation immédiate du système de production de rapports et à la mobilisation du réseau national de pharmacies dans le cadre des activités liées à la grippe H1N1.

C'est sur une base facultative que l'infrastructure existante de gestion des données sur les médicaments de Rx Canada a servi et que, jusqu'à maintenant, les pharmacies du Canada ont fourni des données. On n'a encore rien investi dans le matériel ou les logiciels, notamment dans l'automatisation, pour réduire les coûts de fonctionnement et assurer l'efficacité du système à long terme.

Surtout, cet investissement a donné lieu à la création d'un système de production de rapports viable et évolutif. On peut rapidement enrichir le système pour faire un suivi non seulement des gripes, mais aussi d'autres types d'épidémies, comme le SRAS, les maladies d'origine hydrique comme celle qui a sévi à Walkerton, ou encore les épidémies d'origine environnementale, comme l'asthme causé par une piètre qualité de l'air.

Ce genre d'investissement financier est rentable à très court terme. D'après une analyse de rentabilisation que nous avons faite pour l'Agence de santé publique du Canada, si les rapports de surveillance des pharmacies étaient généralisés, automatisés et tenus à jour sur une base régionale, ce type de système national de surveillance fondé sur les pharmacies représenterait pour le public canadien une économie d'au moins 2,5 millions de dollars par année en coûts de services de santé qui seraient évités grâce à la détection précoce des épidémies.

En conclusion, l'exploitation du réseau technologique existant et du système de données sur les ordonnances a permis à Rx d'obtenir l'appui des pharmacies canadiennes à la création et à la mise en œuvre de ce tout premier système de surveillance. Nous l'avons maintenu pendant toute la pandémie de grippe H1N1 et nous sommes prêts à continuer de produire des rapports pendant la prochaine saison de grippe.

This public health surveillance program is a testament to the important contribution that community pharmacies can make to ensure effective pandemic preparedness across Canada. Our recommendation to the Public Health Agency of Canada and to your committee is to keep this innovative system in place and recognize and resource the system as an ongoing essential component of Canada's surveillance system.

Thank you for your time. Thanks to all the pharmacies that contributed to this project and to the senior officials in the Public Health Agency of Canada for their vision in allowing this project to move forward.

The Chair: Mr. Lucas, I want to focus on the vaccine you produced. Could you tell me about the manufacturing issues you faced in the production of the vaccine and what needs to be done to resolve any of the issues that arose in that period of time?

There has been some discussion about packaging and that packaging seemed to be instrumental in some physicians deciding not to be involved in giving the vaccine; the quantities were much larger than they felt they could cope with. Could you discuss packaging?

You mentioned the 50 million eggs. I will not throw an egg at you, but some people are allergic to eggs. I understand the U.K. did something a little different in that regard. Maybe you could comment about that part of the problem as well.

Mr. Lucas: Thank you. On the manufacturing situation, this is where communication between ourselves and the government and so on would have been more helpful to explain exactly what happens in the manufacturing process.

The unique thing about the H1N1 vaccine was that the virus was kind of difficult to work with. It was difficult to formulate. Every manufacturer had that same problem and the WHO recognized that and so on. That was not unique to us by any means. Keep in mind that no one had made this vaccine before. In any manufacturing process, in any industry, for any product, you can never make the product right the first time. It was not unusual that we would run into issues in terms of production as we were making it for the first time. We did. However, that was not unusual, as I say, in terms of manufacturing. This was a more difficult virus to work with.

When we make the seasonal vaccine, we also have problems. No one ever sees that, though, because we get an order, we produce it, we work out all the bugs and deliver it in September. No one sees the issues we face in terms of making it for the first time. For H1N1, we were doing that in real time, so people saw that and said, "You are having problems with manufacturing." They were not really unique issues.

When you look at the timelines, we typically make the seasonal vaccine every year. From the time we get the seed strain to the time we get it out the door, it is about seven months. In the case of

Ce programme de surveillance de la santé publique témoigne de la mesure dans laquelle les pharmacies des diverses collectivités peuvent contribuer à une intervention efficace en cas de pandémie à l'échelle du Canada. Nous recommandons à l'Agence de santé publique du Canada et à votre comité de maintenir ce système innovateur, de le reconnaître et de le financer en tant que composante essentielle et permanente du réseau de surveillance du Canada.

Je vous suis reconnaissante de m'accorder de votre temps. Je remercie toutes les pharmacies qui ont contribué à ce projet et les hauts fonctionnaires de l'Agence de santé publique du Canada pour leur vision, grâce à laquelle ce projet a pu progresser.

Le président : Monsieur Lucas, parlons du vaccin que vous avez produit. Pourriez-vous m'expliquer les obstacles auxquels s'est butée sa fabrication, et ce qu'il faudrait faire pour résoudre les problèmes qui se sont posés pendant cette période?

Il a été question de l'emballage et du fait qu'il semble être un facteur déterminant dans la décision des médecins de ne pas administrer le vaccin; il était livré en quantités beaucoup plus importantes que celles avec lesquelles les médecins pensaient pouvoir composer. Pouvez-vous donc nous expliquer cela?

Vous avez parlé de 50 millions d'œufs. Il y a des gens qui sont allergiques aux œufs. J'ai cru comprendre que la démarche du Royaume-Uni est quelque peu différente à cet égard. Peut-être pourriez-vous parler aussi de cet aspect?

M. Lucas : Je vous remercie. En ce qui concerne la fabrication, le processus aurait pu être expliqué plus efficacement dans les communications entre nous, le gouvernement et d'autres.

Le seul problème, en ce qui concerne le vaccin contre la grippe H1N1, c'est que le travail avec le virus était plutôt complexe. Il était difficile à formuler. Tous les fabricants ont eu le même problème et l'OMS l'a reconnu. Nous n'étions absolument pas les seuls dans cette situation. N'oublions pas que personne n'avait fabriqué ce vaccin auparavant. On ne peut jamais parfaitement réussir le produit du premier coup, quel que soit le processus de fabrication, l'industrie ou le produit. Les problèmes de production ne sont pas rares au premier essai, et celui-ci n'a pas fait exception. Je répète toutefois que ce n'est pas rare, en fabrication. C'était un virus plus difficile.

Nous avons aussi des problèmes quand nous fabriquons le vaccin contre la grippe saisonnière. Personne ne le sait jamais, cependant, parce que la commande est passée, nous fabriquons le vaccin, nous réglons tous les problèmes et nous livrons le vaccin en septembre. Personne n'est au courant des problèmes que nous devons régler en faisant le vaccin pour la première fois. Pour la grippe H1N1, nous travaillions en temps réel, alors le public l'a su et a dit « Vous avez des problèmes avec la fabrication ». Ce n'était rien vraiment d'exceptionnel.

Pensez au calendrier de production. Nous fabriquons généralement chaque année le vaccin contre la grippe saisonnière. Entre la réception de la cellule souche et le moment

H1N1, we did it in four months — a vaccine we had never made before. I think we left the committee a chart in terms of mapping out the manufacturing process.

This product was packaged in what we called “shoe boxes.” The vials were 10 doses each and there were 50 vials in each box. That is a global standard. All of our customers received that package around the world, not only from this plant but also the other plant. The reason for that is it significantly accelerated how quickly we could get vaccine out the door.

For those jurisdictions in Canada that employed mass vaccination clinics, that was not a problem. However, if you were trying to deliver that through physicians’ offices, it became a problem. It was related to the jurisdiction and how they actually distributed it.

The Chair: That is different from a seasonal flu because that is given by physicians. You must package that differently.

Mr. Lucas: Yes. We are not in a situation where we are working on a much tighter time frame. Clearly, the bigger boxes speed up the production process. You are always making trade-offs in this process. You do something to slow down or to speed up. In the case of H1N1, everything we did was to speed up the process. We accelerated our quality control times. We shortened those from what we normally do, without taking undue risks. We were doing everything we could to shorten the process and that is why we could do it in four months, not seven. There was a lot of urgency. Hopefully that explains the packaging issue.

On the egg allergy situation, I am trying to remember that discussion. There is a very small proportion of the population is allergic to vaccines made from eggs. I think the U.K. sourced one that was made from cell culture. The problem is that the vast majority of flu vaccines are made from eggs and cell culture is not a very advanced technology in this area. You do not have a lot of choice, but a small proportion of the population is affected.

Mr. Poston: If I could add something on the packaging, I think both the manufacturers that are at this table did a superb job in responding. One of the interesting things that happened with packaging was we had hospitals second pharmacy technicians to clinics in some part of the country because these vaccines had to be reconstituted. It was another factor that was an issue, so we had a number of major success stories of nursing and pharmacy partnering to make this a very smooth transaction at the mass clinic level.

However, the committee has an important point, and it is something to think about in terms of planning mass preventative measures. The ease of administration of your product is critical. I think the trade-off Mr. Lucas described is a classic one. It is ease of administration versus mass coverage and there is always a trade-off.

où le vaccin quitte nos laboratoires, il s’écoule environ sept mois. Pour le virus H1N1, il n’a fallu que quatre mois — un vaccin que nous n’avions jamais fabriqué auparavant. Je crois que nous avons laissé au comité un graphique du processus de fabrication.

Ce produit a été emballé dans ce que nous avons appelé des « boîtes à chaussures ». Les fioles contenaient chacune 10 doses, et chaque boîte contenait 50 fioles. C’est une norme mondiale. Tous nos clients ont reçu le même emballage dans le monde entier, pas seulement de cette usine, mais de l’autre aussi. La raison, c’est que cette méthode accélérât nettement le délai de livraison.

Là où il y avait des cliniques de vaccination de masse, au Canada, cela n’a posé aucun problème. Par contre, le problème a surgi quand on a voulu faire administrer le vaccin dans des cabinets de médecins. Tout dépendait du territoire de compétence et du mode de distribution.

Le président : C’est différent de la grippe saisonnière parce que le vaccin est administré par les médecins. Vous devez l’emballer autrement.

M. Lucas : Oui. Nous n’avons pas à composer avec des délais beaucoup plus courts. Il est clair que les plus grosses boîtes accélèrent le processus de production. Il faut toujours faire des compromis dans ce processus. On prend des mesures pour ralentir ou pour accélérer les choses. Dans le cas de la grippe H1N1, tout ce que nous avons fait visait à accélérer le processus. Nous avons raccourci nos délais de contrôle de la qualité. Nous les avons écourtés comparativement aux délais normaux, sans prendre de risques indus. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour que le processus soit plus court et, ainsi, nous avons pu livrer le produit en quatre mois plutôt que sept. C’était urgent. J’espère que cela peut expliquer le problème de l’emballage.

Pour ce qui est de l’allergie aux œufs, j’essaie de me rappeler de quoi il s’agissait. Un très faible pourcentage de la population est allergique aux vaccins à base d’œufs. Je pense que le Royaume-Uni en a créé un qui est fait de culture cellulaire. Le problème, c’est que la grande majorité des vaccins contre la grippe sont faits avec des œufs et la culture cellulaire n’est pas une technologie très avancée, dans le domaine. On n’a pas tellement de choix, mais une petite partie de la population est touchée.

M. Poston : Si je peux ajouter quelque chose au sujet de l’emballage, j’ai trouvé que les deux fabricants qui sont ici ont agi superbement. Le fait intéressant, à propos de l’emballage, c’est que des hôpitaux ont détaché des techniciens en pharmacie dans des cliniques de certaines régions du pays, parce que ces vaccins devaient être reconstitués. C’était un autre facteur qui posait problème. Alors il y a eu plusieurs cas ainsi, de belles histoires de partenariat entre le monde des infirmiers et celui des pharmacies, pour assurer la fluidité des opérations dans les cliniques de vaccination de masse.

Le comité soulève néanmoins une question importante, et c’est quelque chose qui doit entrer en compte dans la planification des mesures de prévention de masse. Il est primordial que votre produit soit facile à administrer. Je pense que le compromis dont parlait M. Lucas est tout à fait courant. C’est une question de facilité d’administration en regard de la couverture de masse, et il y a toujours un compromis à faire.

It is important for the Public Health Agency of Canada and the work that goes on in planning responses to pandemics. This is a viral pandemic; it could have been a bacterial pandemic. Even in emergency preparedness measures, it is something important to consider as you plan the response.

Mr. Lucas: The only difference in packaging from seasonal vaccine is the larger number of vials. The vials are the same; they have 10 doses in them.

Senator Martin: Mr. Hall and Mr. Lucas, both of you spoke about priority access, and it is reassuring to know there is priority access for Canadians. Is that guaranteed?

Mr. Hall: Our policy is that governments have priority access to antivirals and that will not change, as far as we can tell. There would be no reason for it to change. That is our policy and there is good reason for it.

The concern is not about priority access; that is pretty much ensured. It is making sure you have enough antivirals if a pandemic were to occur. The best way to ensure that is through stockpiling, and that is what the Canadian government has decided to do, thankfully. When we had the recent pandemic, there were enough antivirals to cover all Canadians.

Mr. Lucas: To be clear, that priority access is different than this priority access. That is priority access to governments around the world. Canada, through the contract that they have with GSK that expires at the end of this year, had priority access to the vaccine coming off our line. We could not ship to anybody else until we supplied Canada.

That is a huge privilege for Canada. For me, it was the fundamental reason why Canada was able to get as much vaccine as quickly as we did.

In terms of whether it will continue and whether it is guaranteed, that will be determined in the upcoming procurement process around a new contract. Canada is fortunate in that it is one of very few, if only, countries in the northern hemisphere that has priority access. You have to build that into the contract.

Senator Martin: All of you provided very specific recommendations, which are helpful. The role of the pharmacist is one that I think is another very key point. Just listening to some of your recommendations, some key themes include partnership, education and planning. Have you begun the process to include pharmacists in a greater way for the next pandemic outbreak?

Mr. Poston: One thing that is happening in most of the provinces in Canada is that there is legislation being passed that is giving pharmacists some form of prescriptive authority. That is clearing some of the legal obstacles.

C'est important pour l'Agence de santé publique du Canada et le travail qui se fait pour planifier l'intervention en cas de pandémie. C'était cette fois-ci une pandémie virale; ç'aurait pu être une pandémie bactérienne. Même dans les mesures de préparation aux situations d'urgence, c'est un aspect important de la planification de l'intervention.

M. Lucas : La seule différence par rapport à l'emballage du vaccin saisonnier, c'est le plus grand nombre de fioles. Les fioles sont les mêmes; chacune contient 10 doses.

Le sénateur Martin : Messieurs Hall et Lucas, vous avez tous deux parlé d'accès prioritaire, et il est rassurant de savoir que les Canadiens jouissent d'un accès prioritaire. Est-il garanti?

M. Hall : Selon notre politique, les gouvernements ont accès en priorité aux antiviraux, et à ce que je sache cela ne changera pas. Rien ne justifierait un changement. C'est notre politique, et elle a de bonnes raisons d'être.

Le problème, ce n'est pas l'accès prioritaire; celui-ci est largement assuré. Il s'agit plutôt de veiller à avoir assez d'antiviraux s'il survient une pandémie. Le meilleur moyen de s'en assurer est par la constitution de stocks, et c'est ce que le gouvernement du Canada a décidé de faire, fort heureusement. Quand est survenue la dernière pandémie, il y avait assez d'antiviraux pour tous les Canadiens.

M. Lucas : Précisons que c'est un type différent d'accès prioritaire. C'est l'accès prioritaire pour les gouvernements du monde entier. Le Canada, avec le contrat qu'il avait conclu avec GSK, qui arrive à échéance à la fin de cette année, avait accès en priorité aux vaccins que nous produisons. Nous n'aurions pu les envoyer à personne d'autre tant que le Canada n'aurait pas été approvisionné.

C'est un énorme privilège pour le Canada. Je pense que c'est le facteur fondamental qui a fait que le Canada a pu obtenir autant de vaccins aussi rapidement.

Quant à savoir si cela continuera et si c'est garanti, tout dépendra du prochain processus d'approvisionnement, en application du nouveau contrat. Le Canada a de la chance en ce sens qu'il est l'un des très rares pays, voire l'unique pays de l'hémisphère Nord, à jouir d'un accès prioritaire. C'est le genre de choses qu'il faut préciser dans le contrat.

Le sénateur Martin : Vous avez tous fait des recommandations très précises et utiles. Le rôle du pharmacien est, je pense, un autre élément très important. À entendre certaines de vos recommandations, on comprend que les thèmes principaux tournent autour du partenariat, de l'éducation et de la planification. Avez-vous amorcé le processus visant à mieux intégrer les pharmaciens dans l'intervention, quand surviendra une autre pandémie?

M. Poston : La plupart des provinces du Canada sont en train d'adopter des lois qui investiront les pharmaciens d'une espèce de pouvoir de prescription. Ainsi certains obstacles juridiques sont éliminés.

As an association, we have worked closely with the Public Health Agency of Canada to develop and build into this plan. The further development speaks to the importance of planning.

Ms. Cooper: Perhaps committee members are unaware of the role that pharmacists played in the pandemic. Patients were coming into pharmacies with influenza like symptoms and the pharmacists were assessing their symptoms and providing them with advice and recommendations. The pharmacists were advising the patients to go home, take an over-the-counter medication, or go to the emergency department of the local hospital. It was an assessment of their level of illness. That triaging role that community pharmacists played was a critical one, especially at that time. During that time, pharmacists gave advice and recommendations on the patients getting the vaccine.

Often they were the kind of go-to source of information to clarify all the confusing information out there in the media. Should I get vaccinated? What about antivirals? We had people wanting to get prescriptions for antivirals, especially during the first wave, to hoard it themselves. Pharmacists were seeing a fair number of prescriptions that probably were not appropriate for antivirals. There was a big role, but as Mr. Poston said, we continue to work with our pharmacy partners and other health care providers, as well as the PHAC and Health Canada.

Senator Martin: Thank you for the good work all of you have done.

Senator Ogilvie: Mr. Hall, where is your Tamiflu produced for the North American market?

Mr. Hall: We have facilities throughout the world. I am not at liberty to say exactly where our production facilities are. That is commercially sensitive information, but we have production facilities throughout the world in many different countries and have many different partners.

Senator Ogilvie: If that is your answer, I find it remarkable, but I will leave that alone and go to the issue of 500,000 doses, which was the amount of Tamiflu that you supplied.

Mr. Hall: There were 21 million prescriptions globally and, yes, 500,000 prescriptions were filled in Canada.

Senator Ogilvie: Were these 500,000 prescriptions in addition to the stockpile that Health Canada refers to that it had in various locations, or is that the amount that was produced to provide their stockpile?

Mr. Hall: The 500,000 prescriptions likely came largely from the stockpile that was deployed throughout Canada, and some may have come from regular retail channels as well.

Senator Ogilvie: Thank you.

Notre association a collaboré très étroitement avec l'Agence de santé publique du Canada à l'élaboration et au développement de ce plan. La suite des événements témoigne de l'importance de la planification.

Mme Cooper : Les membres du comité ne connaissent peut-être pas le rôle qu'ont joué les pharmaciens pendant la pandémie. Des patients allaient à la pharmacie porteurs de symptômes semblables à ceux de la grippe. Les pharmaciens évaluaient leurs symptômes et prodiguaient conseils et recommandations. Ils conseillaient aux patients de rentrer chez eux, de prendre des médicaments en vente libre ou de se rendre au service des urgences de l'hôpital local. Ils faisaient une évaluation de la gravité des symptômes. Ce rôle d'évaluation préliminaire qu'ont joué les pharmaciens de la collectivité a été d'une importance fondamentale, particulièrement pendant cette période. Les pharmaciens fournissaient des avis et recommandations au sujet des patients qui recevaient le vaccin.

Ils ont souvent été une espèce de source d'information, à qui on demandait de faire la lumière sur toute l'information troublante que diffusaient les médias. Est-ce que je devrais me faire vacciner? Et les antiviraux? Il y a eu des gens qui voulaient obtenir des ordonnances d'antiviraux, surtout durant la première vague, dans le but de les stocker. Les pharmaciens ont vu passer pas mal d'ordonnances d'antiviraux qui n'étaient probablement pas appropriées. C'était un rôle important, mais comme l'a dit M. Poston, nous continuons de travailler avec nos pharmacies partenaires et avec d'autres fournisseurs de soins de santé, de même qu'avec l'ASPC et Santé Canada.

Le sénateur Martin : Merci pour tout ce beau travail que vous avez fait.

Le sénateur Ogilvie : Monsieur Hall, où est produit votre Tamiflu pour le marché nord-américain?

M. Hall : Nous avons des installations partout dans le monde. Je ne suis pas libre de vous dire exactement où. Ce sont des renseignements commerciaux de nature délicate. Quoi qu'il en soit, nous avons des installations de production partout dans le monde, dans bien des pays, et nous avons de nombreux partenaires.

Le sénateur Ogilvie : Si c'est tout ce que vous pouvez dire, je trouve cela remarquable, mais je n'insisterai pas et je passerai à la question des 500 000 doses, la quantité de Tamiflu que vous avez fournie.

M. Hall : Il y a eu 21 millions d'ordonnances à l'échelle mondiale et, oui, 500 000 ont été remplies au Canada.

Le sénateur Ogilvie : Est-ce que ces 500 000 doses s'ajoutent au stock dont a parlé Santé Canada, que le ministère avait réparti en divers endroits, ou est-ce la quantité produite pour constituer ce stock?

M. Hall : Les 500 000 doses provenaient probablement en grande partie du stock réparti dans tout le pays, et on s'en est peut-être procuré une autre quantité par les voies régulières du marché au détail.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie.

Mr. Lucas, you clearly indicated that 100 per cent of the vaccine supplied in Canada was produced in Canada.

Mr. Lucas: Correct.

Senator Ogilvie: Were you able to supply any export markets from Canada in addition?

Mr. Lucas: Yes, we were, but only after we supplied and filled Canada's requirements.

Senator Ogilvie: I understand. Thank you very much.

With regard to the adjuvanted vaccine, we heard from the previous panel that the adjuvant can be reformulated and reused. Is that done by having it returned to you and that process is carried out or is that carried out by Health Canada or some other facility?

Mr. Lucas: With the H1N1 vaccine, there was one vial that had the adjuvant and one vial that had the antigen, so the antigen is gone. Now there is the adjuvant, and that sits in a stockpile. If there were an H5N1 vaccine, they could use that adjuvant with that antigen.

Senator Ogilvie: Thank you very much. If it had been put that way in the earlier panel, I would not have asked the question.

Ms. Nelson, coming to Rx Canada and the pharmacies in general, I was delighted to hear the issue of your independent efforts to develop an automated information system, the value of which is obvious. If you can develop this and then by some miracle convince the medical profession that it ought to use the same with regard to prescriptions, we might save 15 per cent of the deaths that occur immediately from all sources in hospital systems, let alone the issues that arise from these kinds of issues, so please continue. If there is anything we can do to help, please let us know.

Ms. Nelson: Thank you. We totally agree and appreciate the support.

[Translation]

Senator Champagne: Mr. Poston, you seem a little disappointed to see that only 45 per cent of Canadians were vaccinated. You said there had to be some sort of communication problem. I completely agree with you because, whenever a radio or television public affairs broadcast had a guest to talk about the importance or the necessity of being vaccinated, they also had another guest who was against vaccination, just to seem like they were not taking sides.

In instances like that, if we had another pandemic, God forbid, I think pharmacists could play an even more significant role, whether they are from your association or from Rx.

We are obviously asking ourselves whether the distribution system has to go through you. But pharmacies, instead of selling lottery tickets, should display big posters showing the importance

Monsieur Lucas, vous avez clairement dit que l'intégralité des vaccins que le Canada a reçus ont été produits au Canada.

M. Lucas : C'est juste.

Le sénateur Ogilvie : Avez-vous pu approvisionner aussi des marchés étrangers à partir du Canada?

M. Lucas : Oui, mais seulement après avoir approvisionné le Canada et répondu à ses besoins.

Le sénateur Ogilvie : Je vois. Je vous remercie.

À propos du vaccin avec adjuvant, le groupe précédent nous a dit que l'adjuvant peut être reformulé et réutilisé. Est-ce qu'il faut vous le retourner pour que vous le fassiez, ou est-ce que c'est Santé Canada ou une autre installation qui s'en charge?

M. Lucas : Pour le vaccin contre la grippe H1N1, un flacon contenait l'adjuvant et un autre, l'antigène, alors l'antigène n'est pas récupérable. Il reste l'adjuvant, qui est gardé en stock. S'il fallait fabriquer un vaccin contre le virus H5N1, on pourrait utiliser cet adjuvant avec l'antigène.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie beaucoup. Si le groupe d'avant vous l'avait expliqué ainsi, je n'aurais pas eu à poser la question.

Madame Nelson, au sujet de Rx Canada et des pharmacies en général, j'ai été ravi d'apprendre les efforts que vous avez déployés de votre propre chef pour concevoir un système d'information automatisé, dont l'utilité ne fait pas de doute. Si vous pouvez le concevoir et, par quelque miracle, convaincre la profession médicale de l'utiliser pour les ordonnances, nous pourrions éviter 15 p. 100 des décès attribués actuellement à toutes sortes de maux des réseaux hospitaliers, sans parler des problèmes qui découlent de ce genre de situation, alors je vous demande de tenir bon. S'il y a quelque chose que nous puissions faire pour vous aider, n'hésitez pas à nous le dire.

Mme Nelson : Je vous remercie. Nous sommes tout à fait d'accord et nous vous sommes reconnaissants de votre soutien.

[Français]

Le sénateur Champagne : Monsieur Poston, vous sembleriez un peu déçu de voir qu'au Canada, seulement 45 p. 100 des gens ont été vaccinés. Vous disiez qu'il devait y avoir eu un problème de communication quelque part. Je suis bien d'accord avec vous, parce qu'à la radio ou à la télévision, lorsqu'une émission d'affaire publique recevait un invité pour parler de l'importance, voire de la nécessité d'être vacciné, pour avoir l'air neutre, ils recevaient un autre invité qui était, lui, opposé aux vaccins.

C'est dans ces cas où je pense que les pharmaciens, que ce soit chez vous ou chez Rx, pourraient, si nous avions une autre pandémie — Dieu nous en garde ! — faire un travail encore plus important.

Nous nous questionnerons sûrement pour savoir si le système de distribution doit passer par chez vous. Mais les pharmacies, au lieu de faire des loteries quelconques, devraient afficher de grands

of being vaccinated. Are you wondering whether you should get the vaccine? Come and talk to us. I believe that is what pharmacists should have done and should do, if this happens again.

[English]

Mr. Poston: We would support that, and indeed, much of our messaging to pharmacists was around the need to encourage patients to be vaccinated and educating patients why it was important to be vaccinated. There is further potential to do that.

One of the things we dealt with is that accessibility to vaccination varied as well. Certainly, the experience in British Columbia pointed to the value of having pharmacists able to administer vaccines. I think that the mass immunization clinics worked extremely well in some places, but if we were going to do better than 45 per cent, we have to think about mobilizing family physicians, community pharmacists, the people that are in day-to-day engagement.

One of the big issues that we focused on was trying to ensure that the high-risk patients were vaccinated, and this is where the sort of program that Rx Canada runs could be an example. Pharmacists who are dealing with chronic asthmatics, the patients with respiratory illness, the need was to ensure that population got the message that it was important for them to get vaccinated. They are all good points and there are certainly areas that we encourage pharmacists to do, and we can build on that in the future.

[Translation]

Senator Champagne: It is obvious that you can do a lot of things because people go to the pharmacy a lot more often than to the doctor or the hospital emergency room.

My other question is for Mr. Lucas. A number of people told us they were concerned about the fact that the government only used one vaccine supplier. I apologize for this bad pun, but that is what we call "to put all one's eggs in one basket", and when there are 50 million eggs, that is a lot of eggs.

You said that you felt you were in a really good position. What would happen if the vaccines had to be recalled for one reason or another? We would be in a situation where we could no longer get vaccines because they come from one place only and, if that place had problems, it would become a real issue. It is not that I want to take business away from you, but I need to be reassured.

[English]

Mr. Lucas: That good question has come up a number of times. Canada has been in a pretty position to have priority access. The question is what would happen if. The reality is if we could not make the vaccine no one else could make it either because we have a lot of practice in making vaccines. As long as

panneaux démontrant l'importance de se faire vacciner. Vous vous demandez si vous devez vous faire vacciner? Venez nous en parler. Je pense que c'est ce que les pharmaciens auraient pu et pourraient faire, si le cas se représentait.

[Traduction]

M. Poston : Nous l'appuierions et, de fait, une bonne partie de nos messages aux pharmaciens portaient sur la nécessité d'encourager les patients à se faire vacciner et de leur expliquer pourquoi c'est important. Il est possible d'en faire encore plus sur ce plan.

Il y a une chose que nous avons constatée, et c'est que l'accessibilité au vaccin variait aussi. Il est certain que l'expérience de la Colombie-Britannique a mis en évidence l'utilité d'avoir des pharmaciens capables d'administrer les vaccins. Je pense que certaines cliniques d'immunisation de masse ont été très efficaces, mais si nous voulons faire mieux que 45 p. 100, il faut penser à mobiliser les médecins de famille, les pharmaciens communautaires, les gens qui composent au jour le jour avec la population.

Nous avons particulièrement veillé à ce que les patients à haut risque reçoivent le vaccin, et c'est là que les programmes du genre de ceux qu'offre Rx Canada peuvent servir d'exemple. Il fallait veiller à ce que la clientèle des pharmaciens qui souffre d'asthme chronique, de troubles respiratoires, comprenne l'importance de se faire vacciner. Ce sont tous de bons éléments, et il y a certainement des choses que nous encouragerions les pharmaciens à faire, et nous pourrions miser sur cela à l'avenir.

[Français]

Le sénateur Champagne : Il est bien évident que vous pouvez faire beaucoup de choses en ce sens, parce que les gens vont bien plus souvent à la pharmacie que chez le médecin ou qu'à l'urgence de l'hôpital.

Mon autre question s'adresse à M. Lucas. Plusieurs personnes nous ont fait part de leur inquiétude face au fait que le gouvernement n'avait qu'un seul fournisseur de vaccins. Pardonnez-moi ce mauvais jeu de mots, mais je vais dire que cela s'appelle « mettre tous ses œufs dans le même panier », et quand il y en a 50 millions, cela fait beaucoup d'œufs!

Vous disiez que vous vous estimiez vraiment bien placé; qu'est-ce qui se passerait si, pour une raison ou pour une autre, il devait y avoir un rappel de vaccins? On se retrouverait face à une situation où on ne pourrait plus en obtenir, parce que s'ils ne viennent que d'un endroit, et que cet endroit rencontrait des ennuis, ce serait vraiment problématique. Ce n'est pas que je veux vous enlever du travail, mais je veux me faire rassurer.

[Traduction]

M. Lucas : C'est une bonne question qui a été soulevée à plusieurs reprises. Le Canada a été assez bien placé pour jouir d'un accès prioritaire. La question, c'est de savoir qu'est-ce qui arriverait si... La vérité, c'est que si nous ne pouvions produire le vaccin, personne d'autre ne le pourrait non plus, parce que nous avons

we can formulate the specific virus, and H1N1 was a little more difficult, you saw that we had a little difficulty with the formulation but so did everyone else.

In the case that you outlined, it is not unreasonable to have some sort of backup plan. I know that previous presentations have tried to address that situation, but the question is can you actually get a backup supply. It is a matter of cost, availability, access, and risk management. If you have a backup supply that is not manufactured in Canada, will you ever get it anyway? If the border shuts down and everyone is having a problem making vaccine, Canada will probably not get that vaccine. You are always managing a risk and the cost and so on.

Senator Champagne: I just wanted to hear it from the horse's mouth.

Senator Cordy: You have been most helpful with your comments today.

Mr. Lucas, I know that you were not the one who said that it should be 50.4 million doses. That was a government decision. Witnesses that we heard earlier said that number changed as time moved on. What was the final number? How many doses did we end up buying?

Mr. Lucas: I will not be able to answer that specific question.

The number moved around a lot. The 50.4 million doses, I thought, was a sensible approach. Since that time, there have been a couple of adjustments so we forgave the government some doses. We cancelled part of the agreement. We have given credits for some of the vaccine antigen because of the shelf life issue.

It is hard to give you a specific number as to how much antigen and adjuvant we actually sold. I would have to go back and calculate that number. It was significantly less than 50.4 million.

Senator Cordy: I think all of you touched on communication. I think Mr. Lucas's private-public sector silos have to be minimized. I believe Mr. Poston spoke about conflicting messages and about receiving information in a clear and timely manner.

This is not the first time we heard that communication was a concern during the pandemic, as in the question that Senator Champagne just asked. People were reading an advertisement from the federal government on one page of the newspaper and there was conflicting information on the page facing it; people just did not know whether they should get the vaccination.

How will we overcome that problem? What can we do better the next time in terms of communication? We saw Dr. Butler-Jones on television, if not every night, every second night.

Mr. Poston, you talked about the role of pharmacists. I trust my pharmacist in Cole Harbour. I can talk to him and he is extremely helpful. When our committee did a study a few years

beaucoup d'expérience en la matière. L'important, c'est de pouvoir formuler le virus particulier, et le H1N1 a posé un peu plus de difficulté. Vous avez pu constater que sa formulation nous a posé quelque difficulté, mais il en a été de même pour tout le monde.

Dans le cas dont vous parlez, il n'est pas exagéré d'avoir une espèce de plan de rechange. Je sais que des témoins que vous avez entendus ont essayé de le faire, mais la question, c'est de savoir si on peut vraiment avoir un plan de rechange pour l'approvisionnement. C'est une affaire de coût, de disponibilité, d'accès et de gestion des risques. Si on peut avoir un approvisionnement de réserve d'une source en dehors du Canada, est-ce qu'on le recevra jamais, de toute façon? Si la frontière est fermée et tout le monde a du mal à produire les vaccins, le Canada ne les recevra probablement pas. Il faut gérer un risque, les coûts, et cetera.

Le sénateur Champagne : Je tenais à l'entendre directement de la source.

Le sénateur Cordy : Vos commentaires ont été des plus utiles.

Monsieur Lucas, je sais que ce n'est pas vous qui avez dit que ce devrait être 50,4 millions de doses. C'est le gouvernement qui en a décidé. Les témoins que nous avons déjà entendus nous ont dit que le nombre a fluctué au fil du temps. Quel a été le chiffre définitif? Combien de doses avons-nous fini par acheter?

M. Lucas : Je ne pourrai pas répondre à cette question.

Il y a eu beaucoup de fluctuations. Le nombre de 50,4 millions de doses m'a semblé raisonnable. Quelques ajustements ont été faits depuis ce temps-là, alors nous avons dispensé le gouvernement d'un certain nombre de doses. Nous avons résilié une partie de l'entente. Nous avons accordé des crédits pour une partie de l'antigène du vaccin, à cause du problème de durée de conservation.

Il est difficile de vous donner un chiffre exact sur la quantité d'antigène et d'adjuvant que nous avons réellement vendue. Il faudrait que je fasse un calcul. C'était nettement moins que 50,4 millions de doses.

Le sénateur Cordy : Vous avez tous parlé, je crois, de communication. Je pense qu'il faut réduire le cloisonnement des secteurs public et privé auquel M. Lucas a fait allusion. Je crois que M. Poston a parlé de messages contradictoires et de réception en temps opportun de messages clairs.

Comme l'a indiqué le sénateur Champagne, on nous a déjà dit qu'on était préoccupé par la communication durant la pandémie. Les gens lisaient une publicité du gouvernement fédéral sur une page de journal et une information contradictoire sur la page d'en face; les gens ne savaient simplement pas s'ils devaient se faire vacciner.

Allons-nous surmonter ce problème? Que pouvons-nous faire pour que la communication soit meilleure la prochaine fois? Pourtant, si le Dr Butler-Jones n'était pas à la télévision chaque soir, il l'était au moins un soir sur deux.

Monsieur Poston, vous avez parlé du rôle que jouent les pharmaciens. Je fais confiance à mon pharmacien de Cole Harbour. Il m'aide beaucoup lorsque je lui pose des questions.

ago on the health care system, we recommended that pharmacists play an even bigger role in the partnerships of caring for the patient. That is starting to happen although it has taken a while.

Mr. Poston: We had information to deal with from the Public Health Agency of Canada, from the World Health Organization; provincial governments and regional health authorities. If you think about it, your pharmacist in Coal Harbour was getting messages from the WHO, the Public Health Agency of Canada, the Nova Scotia government and regional health authorities. We would be saying something and the media would as well. There was this vast number of sources of information.

It was very good that we had Dr. Butler-Jones out front on the media. I think one of the critical things is a strong role for the Public Health Agency of Canada. There probably needs to be more funding and support around the communications piece and the link with the media.

Also, they did a fairly good job of coordinating us as organizations that were involved. I think at one stage there were daily teleconferences, but it was just managing all of these different pieces of information.

I would start with looking at the role of the Public Health Agency of Canada, but to pick up on Mr. Lucas's point, they have to bring the private sector into it. Ms. Nelson's company is a good example of where the private sector made an important contribution to assisting public health in this area and it all has to be brought together.

Ms. Nelson: There are wonderful pharmacists who we trust and go to for health advice, but even the best pharmacist's need tools. We are able to supply the pharmacists with communication tools. I will go back to the example that I made in my remarks.

The Public Health Agency of Canada had a key message to get out on the supply of antivirals. Within 24 hours, they had approved the message they wanted to go out through pharmacies. Through our technology, we were able to get that message out to 2,500 pharmacies and all of the dispensing pharmacists who work in those pharmacies.

We need to take advantage of those types of systems and work collaboratively on the message that needs to get out, and then engage pharmacists to get that message out to the community.

Mr. Lucas: It is a big challenge and it has to be multi-factorial. I thought Dr. Butler-Jones delivered some strong consistent messaging. The press loves to talk to the contrarians that that created many of the problems. I will be critical of the press on that front. "Canada AM" and all the big networks went to the people who contradicted what was coming out of the Public Health Agency of Canada. That created a lot of problems and I do not know how to fix that in a democracy.

Lorsque nous avons mené une étude sur le système de soins de santé il y a quelques années, nous avons recommandé que les pharmaciens jouent un rôle encore plus grand pour soigner les patients. Cela commence à se produire, mais il a fallu un certain temps.

M. Poston : Nous recevions de l'information de l'Agence de la santé publique du Canada, de l'Organisation mondiale de la Santé, des gouvernements provinciaux et des autorités régionales de la santé. Si on y réfléchit, votre pharmacien de Cole Harbour recevait de l'information de l'ASPC, de l'OMS, du gouvernement de la Nouvelle-Écosse et des autorités régionales de la santé. Nous diffusions de l'information et les médias en diffusaient également. Il y avait un très grand nombre de sources d'information.

C'était une très bonne chose que le Dr Butler-Jones ait bénéficié d'une grande couverture médiatique. Je pense qu'il importe beaucoup que l'Agence de la santé publique du Canada ait une grande influence. Il faut sans doute augmenter les fonds et le soutien qu'on lui accorde pour qu'elle communique de l'information et qu'elle traite avec les médias.

Par ailleurs, l'agence a fait un assez bon travail pour ce qui est de coordonner les organisations concernées. Je pense qu'à un certain moment, elle tenait des téléconférences quotidiennes, mais c'était avant tout pour gérer tous les éléments d'information.

Je commencerais par examiner le rôle de l'Agence de la santé publique du Canada, mais pour dire comme M. Lucas, il faudrait que participe le secteur privé. L'entreprise de Mme Nelson est un bon exemple de participation importante du secteur privé dans la santé publique, et il faut que tout le monde poursuive les mêmes objectifs.

Mme Nelson : Il y a d'excellents pharmaciens en qui nous avons confiance et à qui nous demandons conseil pour notre santé, mais même les meilleurs pharmaciens ont besoin d'outils. Nous pouvons fournir des outils de communication aux pharmaciens. Je vais reprendre l'exemple que j'ai donné dans mon exposé.

L'Agence de la santé publique du Canada devait communiquer des informations essentielles concernant l'approvisionnement en antiviraux. En 24 heures, on avait approuvé le message à diffuser dans les pharmacies. Grâce à notre technologie, nous avons transmis le message dans 2 500 pharmacies et à tous les pharmaciens qui y délivraient des médicaments.

Nous devons tirer profit de ce genre de système et collaborer concernant l'information à communiquer pour ensuite demander aux pharmaciens de la transmettre à la population.

M. Lucas : C'est un grand défi et de nombreux facteurs entrent en compte. Je pense que le Dr Butler-Jones a été clair et cohérent. Mais les journalistes aiment connaître les points de vue discordants et cela a créé bien des problèmes. J'ai des réticences concernant le travail des médias à cet égard. Canada AM et tous les grands réseaux ont donné la parole à ceux qui contredisaient l'Agence de la santé publique du Canada. Cela a créé bon nombre de difficultés et je ne sais pas comment on peut régler ce problème dans une démocratie.

Senator Cordy: Mr. Poston, what did you mean when you said we should be using the supply chains that we currently have during a pandemic?

Mr. Poston: In some provinces, it was a question of how do you distribute the national stockpile, particularly of antivirals? In some provinces, rather than saying you can get your antivirals through the local pharmacy, there was a debate as to whether you had destination pharmacies so you picked special pharmacies to send it to. There was a lot of debate and discussion around distribution.

There is a well-oiled, well-established distribution chain. Most pharmacies get at least one delivery from their wholesaler every day; some get as many as three deliveries from their wholesalers every day. There is a well-organized, very efficient and effective supply chain for pharmaceuticals in this country. There is documentation and monitoring; there is a cold supply chain that ensures if it has to be kept in a refrigerator, it stays at the right temperature over that supply chain. Pharmacists document their stocks so if you had to do a product recall, you could do it easily.

There are many advantages to using the established supply chain. There is no need to create a separate supply chain when you are dealing with a pandemic or some emergency situation.

Ms. Nelson: From a tracking and accountability point of view, it is easy for us to count and track what comes through that supply chain. It posed more difficulties for us to track what was happening in the stockpile. Again, the other advantage of using the existing system is that we can track and trace whereabouts of the product.

Senator Seidman: Ms. Nelson I am looking at your monthly report. Figure 1, shows the relationship between the national antiviral prescriptions and the respiratory related over-the-counter transaction is impressive. It makes a case showing the value of good data in predicting important trends under very critical circumstances, so thank you for that.

You say here that no investment has been made in hardware or software to drive down the operating costs of what must have been a valuable tool for the Public Health people. You say that you made a recommendation to Public Health in order to recognize and resource the system as an essential component of Canada's pandemic surveillance system. Have you had a response from them?

Ms. Nelson: Not actually, but we are optimistic. Our existing contract ends at the end of November. We are slated to have discussions on what the system would look like going forward.

We have brought forward proposals to automate the system. It was not automated during H1N1 because of the nature of our contract with Public Works; we were not able to buy hardware and software. However, going forward, automation is a key to

Le sénateur Cordy : Monsieur Poston, pourquoi avez-vous dit que nous devrions utiliser les chaînes d'approvisionnement actuelles si une pandémie se déclarait?

M. Poston : Dans certaines provinces, c'était une question de distribution des stocks nationaux, en particulier d'antiviraux. Dans certaines provinces, au lieu d'offrir les antiviraux dans les pharmacies locales, on se demandait si on devait envoyer les stocks dans certaines pharmacies seulement. Il y a eu beaucoup de débats et de discussions concernant la distribution.

La chaîne de distribution fonctionne bien. La plupart des pharmacies reçoivent au moins une livraison de leur grossiste tous les jours; certaines reçoivent jusqu'à trois livraisons tous les jours. La chaîne d'approvisionnement pour les produits pharmaceutiques au Canada est bien organisée; elle est très efficace et très efficace. On consigne l'information et on effectue de la surveillance. Il y a un réseau d'approvisionnement réfrigéré qui permet de garder les produits à la bonne température tout au long de la chaîne d'approvisionnement. S'il faut rappeler un produit, c'est facile à faire, car les pharmaciens prennent en note les renseignements sur leurs stocks.

Il y a de nombreux avantages à se servir de la chaîne d'approvisionnement existante. Il est inutile de créer une chaîne d'approvisionnement indépendante si on est aux prises avec une pandémie ou une autre situation d'urgence.

Mme Nelson : Il est facile pour nous de compter ce qui passe dans la chaîne d'approvisionnement et d'en suivre la trace. Ce qui était plus difficile pour nous, c'était de gérer les stocks qu'il y avait dans les pharmacies. Grâce au système actuel, nous savons où les produits sont expédiés.

Le sénateur Seidman : Madame Nelson, je regarde votre rapport mensuel et je constate qu'à la figure 1, la relation entre les ordonnances d'antiviraux au Canada et les ventes de produits respiratoires sans ordonnance est frappante. Je vous remercie, car cela montre qu'il importe d'avoir de bonnes données pour prévoir les tendances lourdes qui se dégagent dans les circonstances extrêmes.

Vous dites ici qu'on n'a pas investi dans le matériel informatique ou les logiciels pour réduire les coûts de fonctionnement dans ce qui aurait dû être un outil très utile pour l'Agence de la santé publique du Canada. Vous dites que vous avez fait une recommandation à l'agence pour qu'elle reconnaisse que cet outil était une composante essentielle du système de surveillance en cas de pandémie et qu'elle y affecte les ressources en conséquence. L'agence a-t-elle réagi à votre recommandation?

Mme Nelson : En fait, non, mais nous sommes optimistes. Le contrat actuel se termine à la fin novembre. Nous prévoyons discuter de ce dont aura l'air le système.

Nous avons fait des propositions concernant l'automatisation du système. Le système n'était pas automatisé durant la crise du H1N1, en raison de la nature de notre contrat avec TPSGC; nous ne pouvions pas acheter de matériel informatique ni de logiciels.

processing this information in a timely way and then driving down the costs. They have our proposals and we are optimistic. Your encouragement is very much appreciated.

The Chair: That brings us to the end of the meeting. Thank you all for being here and thank you for the information you provided to us. It will be most helpful as we move forward and try to give the government a plan that it can work on in the future if and when we face these circumstances again.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, October 7, 2010

The Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology met this day at 10:31 a.m. to study Canada's pandemic preparedness.

The Honourable Art Eggleton (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome to the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology.

[*English*]

Today we continue with our study on pandemic preparedness with the theme of surveillance, laboratory preparedness and liaison with international public health networks.

Our meeting this morning will have two segments. The first one takes us to Mexico via video conference, and in one hour we will start the second part with two people who will be here with us.

Our first witness is Dr. Celia Alpuche, Deputy Director General of the Institute of Epidemiological Diagnosis and Reference in Mexico, where they are at the centre of dealing with issues of flu. Dr. Alpuche is also involved in coordinating the national network of laboratories of public health in matters of diagnosis, investigation, training and technological development.

A very warm welcome to you, Dr. Alpuche. If you could make some opening remarks, we will then have a question and answer period.

Dr. Celia Alpuche, Deputy Director General, Institute of Epidemiological Diagnosis and Reference: Good morning. Here in Mexico I direct the National Reference Laboratories' Center for Epidemiological Surveillance and Disease Control. I am glad to be talking to you and I am willing to respond to any questions you may have, including on our current collaboration with the National Microbiology Laboratory of the Public Health Agency of Canada in Winnipeg, and all the direct and indirect help that we have received from Dr. Frank Plummer and his group.

Cela dit, l'automatisation est essentielle pour traiter l'information dans les délais requis et réduire les coûts. Nous avons soumis des propositions et nous sommes optimistes. Nous vous sommes très reconnaissants de votre appui.

Le président : Notre réunion va se terminer là-dessus. Merci à tous d'avoir été là et de l'information fournie. Elle nous sera très utile pour progresser dans notre réflexion et tenter de donner au gouvernement un plan qui l'aidera à gérer la situation si nous sommes de nouveau aux prises avec une telle crise.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 7 octobre 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie se réunit aujourd'hui à 10 h 31 pour étudier la préparation du Canada en cas de pandémie.

L'honorable Art Eggleton (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous poursuivons notre étude concernant l'état de préparation du Canada en cas de pandémie, sous le thème de la surveillance, de l'état de préparation des laboratoires et de la liaison avec les réseaux internationaux de santé publique.

La séance de ce matin comportera deux parties. La première nous reliera au Mexique par vidéoconférence, et au bout d'une heure, nous entamerons la deuxième partie de la séance en recevant parmi nous deux témoins.

Notre premier témoin est la Dre Celia Alpuche, directrice générale adjointe de l'Institut de diagnostic et de référence épidémiologique du Mexique, qui est au centre de tout ce qui concerne les questions liées à la grippe. La Dre Alpuche participe également à la coordination du réseau national de laboratoires en santé publique dans les domaines du diagnostic, des investigations, de la formation et du développement technologique.

Je vous souhaite la plus cordiale bienvenue, madame Alpuche. Nous vous prions de faire quelques remarques préliminaires, après quoi nous aurons une période de questions et réponses.

Dre Celia Alpuche, directrice générale adjointe, Institut de diagnostic et de référence épidémiologique : Bonjour. Ici, à Mexico, je dirige le centre national des laboratoires de référence pour la surveillance épidémiologique et la lutte contre les maladies. Je suis heureuse de m'adresser à vous, et je suis disposée à répondre à toute question que vous pourriez avoir, notamment en ce qui concerne notre actuelle collaboration avec le Laboratoire national de microbiologie de l'Agence de santé publique du Canada à Winnipeg, et toute l'aide directe et indirecte que nous avons reçue de la part du Dr Frank Plummer et de son équipe.

The Chair: Could you tell us a little more about that collaboration and how you feel it has benefited both of our countries, particularly during the recent H1N1 pandemic?

Dr. Alpuche: To tell you a little more about how we started the collaboration, I started in this position in Mexico in February of 2007, and I had the opportunity to meet Dr. Frank Plummer in May of 2007 at the Global Health Security Action Group, GHSAG, laboratory network meeting. The GHSAG is based in Canada and is formed by the G7 countries plus Mexico. The Global Health Security Laboratory Network is a very successful working group dedicated to all the goals of this group. It is mostly based on preparedness and responding to different emerging infectious diseases.

I had the opportunity to interact with various members of the working group, particularly with Canada and the United States. Although we previously had the North American partnership collaboration working group, the G7 laboratory network was the most important working group that allowed me to join with and work in this collaboration.

I visited the National Microbiology Laboratory, NML, in Winnipeg in 2008 and had the great opportunity to see the infrastructure you have there. As we were starting a project to build a new national reference laboratory building in Mexico, that was very useful. I met with the expert company that designed the NML, and I was able to get that company to do the preliminary design for our laboratory here in Mexico.

In the week of April 13 to 17, 2009, we recognized that we had an increase of severe acute respiratory diseases in Mexico City and some of the surrounding areas, and I needed some help because we did not have the final diagnosis to define the cause of the disease.

In discussion with my authorities, I decided that it was best to get some help from our North American partners. The Centers for Disease Control and Prevention, CDC, is the national collaborative centre within the WHO influenza laboratory network. We have a signed agreement with CDC to send them all possible specimens for definition. Even the quality assurance of our diagnosis is done through the CDC influenza division.

However, once we knew of the great experience that you had related to the SARS epidemic, and because at that time we did not know exactly what was causing our respiratory problem in Mexico, we thought it was a good opportunity to get some help from the NML; they have a great algorithm to work with unknown pathogens in respiratory diseases.

Since we had had previous experience working with Dr. Plummer through GHSAG and had received help and advice from him on various matters, it was easy for me to send him an email on Friday, April 17, telling him about the situation

Le président : Pourriez-vous nous donner plus de détails sur cette collaboration et nous dire en quoi, selon vous, elle a été bénéfique pour nos deux pays, particulièrement au cours de la récente pandémie de grippe H1N1?

Dre Alpuche : Je vais vous expliquer comment a commencé cette collaboration. J'ai commencé à occuper ce poste à Mexico en février 2007, et j'ai eu l'occasion de rencontrer le Dr Frank Plummer en mai 2007 lors d'une réunion du réseau de laboratoires du Groupe de travail sur la protection de la santé mondiale, ou GTPSM. Le GTPSM, qui est basé au Canada, est formé des sept pays du G7, plus le Mexique. Le Réseau mondial des laboratoires de protection de la santé, quant à lui, est un groupe de travail très efficace voué à tous les objectifs de ce groupe. Il est surtout axé sur la préparation et les mesures d'intervention pour lutter contre les différentes maladies infectieuses émergentes.

J'ai eu la chance d'interagir avec les divers membres du groupe de travail, et surtout avec ceux du Canada et des États-Unis. Nous avions auparavant le groupe de travail sur la collaboration des partenaires nord-américains, mais le réseau de laboratoires du G7 a été le plus important groupe de travail qui m'ait permis de prendre part à cette collaboration.

J'ai visité le Laboratoire national de microbiologie, le LNM, à Winnipeg en 2008, et j'ai eu le privilège de voir l'infrastructure que vous avez là-bas. Puisque nous lançons justement un projet de construction d'un nouvel édifice pour le laboratoire de référence nationale à Mexico, cela a été très utile. J'ai rencontré la firme spécialisée ayant conçu le LNM, et j'ai pu la convaincre de procéder à la conception préliminaire de notre laboratoire ici, à Mexico.

Au cours de la semaine du 13 au 17 avril 2009, nous avons découvert une hausse des maladies respiratoires aiguës sévères dans la ville de Mexico et dans certaines régions environnantes, et j'ai eu besoin d'aide parce que nous n'avions pas le diagnostic final permettant d'établir la cause de la maladie.

Après discussion avec les autorités de mon pays, j'ai déterminé qu'il était préférable d'obtenir de l'aide de nos partenaires nord-américains. Les Centers for Disease Control and Prevention, les CDC, constituent le centre de collaboration nationale au sein du réseau de laboratoires d'étude du virus de l'influenza de l'OMS. Nous avons signé avec les CDC une entente visant à leur envoyer tous les spécimens possibles à des fins de définition. Même l'assurance de qualité de notre diagnostic est effectuée par l'entremise de la direction de la grippe pandémique des CDC.

Cependant, une fois que nous avons eu connaissance de l'expérience considérable que vous aviez acquise relativement à l'épidémie de SRAS, et compte tenu du fait qu'à l'époque, nous ne savions pas au juste quelle était la cause du problème respiratoire observé à Mexico, nous avons pensé que c'était une bonne occasion d'obtenir de l'aide du LNM, qui dispose d'un excellent algorithme pour travailler avec des agents pathogènes inconnus de maladies respiratoires.

Puisque nous avions déjà travaillé avec le Dr Plummer dans le cadre du GTPSM, et qu'il nous avait fourni de l'aide et des conseils sur diverses questions, j'ai pu facilement lui envoyer, le vendredi 17 avril, un courriel pour l'informer de la situation, lui

and asking for his advice and about the possibility of sending some samples to Canada in order to benefit from his knowledge as an infectious disease expert. We tried to get help from both CDC and Canada at the same time.

Dr. Plummer emailed me back immediately, and we set up a teleconference for the next day to discuss the situation in more detail. We were doing the first direct and intensified survey in Mexico City of hospitalized patients over that weekend, the 18th and the 19th. We decided, in conjunction with Dr. Plummer, that we would try to prepare all the samples from the cases that we surveyed over the weekend and get all the necessary permissions to send samples to NML at the beginning of the week. On the following Monday, I got the permissions to ship the samples to NML and did so.

The first shipment arrived at NML on Tuesday, April 21. The same day, almost at midnight that Tuesday, Dr. Plummer called me on my cell phone to tell me that they determined that it was influenza and they were asking permission to keep going with the sequencing to define it as a new virus, possibly the new virus that was already published by CDC.

The next day, Wednesday, April 23, 2009, around two o'clock in the afternoon, Dr. Plummer called directly to my cell phone to say that he wanted to have a teleconference, and he informed me that we have the new virus, which was causing the cases we were seeing in Mexico. His call allowed me to immediately tell my authorities — the deputy secretary of disease prevention and health promotion, Dr. Mauricio Hernández; and from him to the secretary of health, Dr. Córdoba — the results that Dr. Plummer was giving me by phone. An hour later I was given the sequencing of some of the genes of these viruses that proved the presence of the new virus. With that information in my hands, I was able to prove to my authorities that we had a new virus in Mexico, and we started our response because of that.

The same night, at eight o'clock, we received confirmation of the virus in the different lots of samples from CDC with the same results. There were different batches of samples. First they were confirmed by NML in Canada, and later the same evening they were confirmed by CDC.

That was April 23. On the night of April 26, we had people coming from Canada and CDC to help us in the laboratory to set up the new techniques. By the Monday, April 27, we were working all day long to develop the new technique here in Mexico. We even got reagents and supplies coming from both countries — Canada and the United States — to start with the diagnosis. We had three machines, the same ones being used at CDC and NML, and we were able to start with a new diagnosis later the same day, in the evening of April 27.

Personnel from NML stayed with us for a month to help us develop all these new diagnoses and also to help us set up the baseline conditions to set up different labs around the reference lab, and to be able to expand the diagnosis. That helped a lot to

demandar son avis et m'enquérir de la possibilité d'envoyer des échantillons au Canada pour bénéficier de ses connaissances à titre d'expert en maladies infectieuses. Nous avons tenté d'obtenir de l'aide des CDC et du Canada en même temps.

Le Dr Plummer m'a répondu par courriel sur-le-champ, et nous avons fixé une téléconférence le lendemain afin de discuter de la situation en plus grand détail. Au cours de ce week-end-là, les 18 et 19 avril, nous procédions à la première enquête intensive et directe auprès de nos patients hospitalisés à Mexico. Nous avons décidé, d'un commun accord avec le Dr Plummer, de tâcher de préparer tous les échantillons provenant des cas que nous aurions étudiés au cours de la fin de semaine, et d'obtenir toutes les permissions nécessaires pour faire parvenir ces échantillons au LNM en début de semaine. Le lundi suivant, j'ai reçu les autorisations requises et j'ai envoyé les échantillons.

Le premier envoi est arrivé au LNM le mardi 21 avril. Le même jour, peu avant minuit, le Dr Plummer m'a appelée sur mon téléphone cellulaire pour m'annoncer qu'on avait déterminé qu'il s'agissait de la grippe, et qu'on demandait l'autorisation de poursuivre le séquençage afin d'identifier ce virus en tant que nouveau virus, possiblement celui qui faisait déjà l'objet d'une publication par les CDC.

Le lendemain, le mercredi 23 avril 2009, vers 14 heures, le Dr Plummer m'a appelée directement sur mon téléphone cellulaire pour demander une téléconférence, en m'informant que c'était un nouveau virus qui était à l'origine des cas observés au Mexique. Son appel m'a permis d'aviser immédiatement les autorités de mon pays — le sous-secrétaire à la Prévention de la maladie et à la promotion de la santé, M. Mauricio Hernandez, et par son entremise, le secrétaire de la Santé, M. Córdoba — des résultats dont le Dr Plummer m'avait fait part au téléphone. Une heure plus tard, on m'a remis le séquençage de gènes de virus qui prouvaient qu'on était en présence d'un nouveau virus. Avec cette information en main, j'étais en mesure de prouver aux autorités du Mexique que nous avions un nouveau virus au pays, et nous avons lancé nos mesures d'intervention sur la base de ces faits.

Ce soir-là, à 20 heures, nous avons reçu confirmation de la présence du virus dans les lots d'échantillons des CDC, qui avaient obtenu les mêmes résultats. Il s'agissait de lots d'échantillons différents. Les résultats ont d'abord été confirmés par le LNM au Canada, et plus tard dans la soirée, par les CDC.

C'était le 23 avril. Le soir du 26 avril, des gens sont arrivés du Canada et des CDC pour nous aider à préparer les nouvelles techniques en laboratoire. Dès le lundi 27 avril, nous étions au travail toute la journée pour mettre au point la nouvelle technique ici, à Mexico. Les deux pays — le Canada et les États-Unis — nous ont même envoyé des agents réactifs et des fournitures pour qu'on puisse commencer à établir le diagnostic. Nous disposons de trois machines, les mêmes que celles utilisées aux CDC et au LNM, et nous avons pu commencer à appliquer un nouveau diagnostic plus tard, dans la soirée du 27 avril.

Le personnel du LNM est resté avec nous pendant un mois pour nous assister dans l'élaboration de tous ces nouveaux diagnostics, et pour nous aider à établir les conditions de base pour la mise sur pied de différents laboratoires autour du

define how the epidemic was going on in Mexico and how to work with different responses in different areas in Mexico. We have geographic differences in Mexico, so it was helpful to have people from NML and from CDC to help us during the crisis to help develop the technology quickly. It was not just the technology itself. It was more than that. It was the organization of the laboratory response during the main crisis of the pandemic.

The Chair: Thank you very much. That is a very detailed description of what sounds like a great collaboration that you had both with CDC in the United States as well as with our laboratory here in Canada.

By the way, Dr. Plummer will appear before the committee later on this morning.

We have also been looking at lessons learned, as I am sure you do — everyone does — out of the H1N1 pandemic, because we want to be ready for the next one, whenever that happens. Does anything in particular stand out for you as lessons learned about this crisis that you hope will bring about some changes, either in Mexico or in your collaboration with Canada?

Dr. Alpuche: In Mexico, particularly in the area of laboratories, we have run different lessons-learned meetings to define what we did, what is okay, what we need to prepare even better for the future. In terms of the laboratory in Mexico, it was the need to really think to the future to develop stronger technologies and also to decentralize the confirmatory technology for emerging infectious diseases, not only to have this reference lab but to have better technology in different areas in Mexico to have a much better response.

That was the first thing we were able to detect and that is very good for us now, because now we have a very good network of molecular biology technology developed based on the influenza but the same platform. We were able to expand that platform to other diagnoses and those will improve even more. We have a very strong network now that will help us a lot, and now we need to maintain that network.

The most important thing is the quality of work. It is not just to have it, but to maintain it in good shape and to have quality assurance of the system that we are working with. That is very important.

The other important thing is human resources. We need to have human resources that are well trained to respond, not just in the techniques themselves but also to respond during a crisis. That is the other collaboration that we have going on with NML. We are working with the command system, which is very important in general, and also in more specific areas such as laboratories and laboratory networks. That is a current collaboration that we have with NML. We are receiving training to develop our organization using the incident command system; that is the other lesson learned during the pandemic, and we are working on that.

laboratoire de référence, afin d'être en mesure d'étendre les diagnostics. Cela nous a grandement aidés à définir comment évoluait l'épidémie au Mexique, et à savoir comment appliquer diverses interventions selon diverses régions du Mexique. En effet, au Mexique, il y a des différences géographiques, alors il a été utile de pouvoir compter sur les gens du LNM et des CDC au cours de la crise pour nous aider à mettre au point rapidement la technologie. Mais cela ne s'arrêtait pas à la technologie en soi. Il s'agissait de l'organisation des services d'intervention des laboratoires au cours de la crise majeure de la pandémie.

Le président : Merci beaucoup. Vous nous avez décrit de façon très détaillée ce qui semble avoir été une collaboration remarquable avec les CDC aux États-Unis de même qu'avec des laboratoires canadiens.

Soit dit en passant, le Dr Plummer comparaitra plus tard cet avant-midi.

Nous avons également tenté de tirer des leçons après la pandémie du H1N1; je suis persuadé que vous aussi — comme tout le monde. Nous voulons être prêts la prochaine fois. Avez-vous tiré des leçons de cette crise grâce auxquelles vous espérez apporter certains changements, que ce soit au Mexique ou dans votre collaboration avec le Canada?

Dr Alpuche : Au Mexique, nous avons tenu diverses réunions sur les leçons tirées, surtout dans le domaine des laboratoires, afin de revoir ce qui a été fait et de déterminer ce qui convient et ce qui devra faire l'objet d'une meilleure préparation à l'avenir. Le laboratoire du Mexique doit vraiment développer des technologies sophistiquées en se tournant vers l'avenir. Afin d'améliorer notre capacité d'intervention, nous devons aussi décentraliser la technologie de confirmation des nouvelles maladies infectieuses, c'est-à-dire nous doter d'une meilleure technologie à différents endroits au Mexique en plus du laboratoire de référence.

C'est la première chose que nous avons découverte. C'est très bien, parce que nous profitons maintenant d'un excellent réseau en technologie de biologie moléculaire créé à partir de la plateforme en place pour la grippe. Nous avons pu utiliser cette plateforme pour d'autres maladies, et nous le ferons encore mieux. Il faut donc maintenir ce très solide réseau, car il nous sera d'une grande aide.

La qualité du travail est l'élément le plus important. Il ne suffit pas d'atteindre un certain niveau de qualité; il faut aussi le maintenir et avoir une assurance de la qualité du système avec lequel nous travaillons. C'est essentiel.

Les ressources humaines constituent un autre élément majeur. Les personnes doivent être bien formées non seulement sur le plan technique, mais aussi pour l'intervention lors d'une crise. Nous y arrivons grâce à notre collaboration avec le Laboratoire national de microbiologie, qui nous aide avec le système de commandement, généralement d'une grande importance, de même qu'avec d'autres domaines particuliers comme les laboratoires et les réseaux de laboratoires. Voilà en quoi consiste notre collaboration avec ce laboratoire. On nous forme pour que notre organisme puisse utiliser un Système de commandement des interventions; c'est l'autre leçon apprise au cours de la pandémie, et nous y travaillons.

The other important thing is risk communication: How will we be able to communicate risk and not create panic? That is even harder for us, because we are depending on different groups that are the ones who will communicate risk based on our results. We still do not have the real answer. We are still working on a plan to improve our risk communication, not just within the country but also internationally. It is very important for us to speak the same language, all of us, to have a much better response.

Plans are not perfect, it is true, but it is much better to have a plan and to work based on a plan than to have nothing. We did have a plan, and one of the things that we learned about our pandemic influenza preparedness and response plan is that we needed to have our standard operational procedures, SOPs, described in more detail. Our SOPs were very general and could not be adapted very easily if the circumstances were not really the same as those that were thought of during the plan. We need to have more detailed SOPs, but at the same time we need SOPs that we are able to adapt to different circumstances. We are still working on a plan to define how we will work better on those SOPs. We do not have much yet.

Open communication, both within the country and internationally, is also very important. This time because we got the final confirmation of this virus through Canada, not just those samples but, after all, they were doing testing for us. They did almost 2,500 independent sample tests at NML for us in the beginning when we were just adapting the diagnosis here. To communicate all that information, it is very important to do it openly and transparently. It is very important for the international community, and I think we did that.

We are hoping we can still do that, but the important lesson learned is that no matter what agreement there is internationally, and all the specific recommendations the WHO will be giving during a pandemic, there will always be political issues that will end up with specific recommendations by countries that will hurt some of the countries if they are unable to communicate the information transparently. You know that very well. They closed the borders and travel to Mexico. That resulted in an important economic and social impact to our country. That is not good. Perhaps some of the countries that will find themselves in the same situation will not be as open as we were in the beginning. That will not be good for the international community.

These are the general considerations we have. I do not have other comments about the international collaboration that we had because I am saying openly that it was great. If this North American collaboration ever worked, it was this time. We had great collaboration, particularly in the laboratory area. We also had some epidemiologists in Canada and the United States working with us. That was very useful during the crisis.

La communication des risques constitue un autre élément crucial. Comment pourrions-nous divulguer les risques sans semer la panique? C'est encore plus difficile dans notre cas, étant donné que nous dépendons de différents groupes qui communiqueront les risques à partir de nos résultats. Nous n'avons toujours pas trouvé la bonne réponse. Nous sommes encore en train d'élaborer un plan pour améliorer la communication des risques non seulement au pays, mais aussi à l'échelle internationale. Pour mieux pouvoir intervenir, il est essentiel que chacun d'entre nous soit sur la même longueur d'onde.

Il est vrai que les plans ne sont pas parfaits, mais il est bien mieux d'en avoir un et de travailler à partir de celui-ci que de n'avoir rien du tout. Nous avons bel et bien un plan; le plan de préparation en cas de pandémie d'influenza et le plan d'intervention nous ont notamment permis d'apprendre que nous devons mieux décrire nos procédures normalisées. Celles que nous avions étaient très générales et pouvaient difficilement être suivies si les circonstances n'étaient pas tout à fait semblables à celles envisagées lors de leur création. Elles doivent être plus détaillées, mais nous devons aussi pouvoir les adapter à différentes circonstances. Nous sommes toujours en train d'élaborer un plan décrivant la façon dont nous pourrions mieux travailler avec ces procédures normalisées. Nous en avons encore peu fait à cet égard.

Privilégier une communication ouverte tant au pays que sur la scène internationale est aussi très important. Dans ce cas, c'est le Canada qui nous a finalement confirmé la nature du virus. Il ne travaillait pas seulement à partir des échantillons, mais, après tout, c'est lui qui effectuait les analyses pour nous. Le Laboratoire national de microbiologie a analysé de façon autonome près de 2 500 échantillons pour nous au début de la crise, alors que le Mexique tentait de s'adapter au diagnostic. Il est très important de communiquer toute l'information d'une manière ouverte et transparente. C'est crucial pour la communauté internationale, et je pense que c'est ce que nous avons fait.

Nous espérons que nous pourrions encore le faire. Nous avons appris une leçon importante : peu importe les accords internationaux et les recommandations que l'OMS formulera aux pays lors d'une pandémie, il y aura toujours des enjeux politiques associés aux recommandations qui causeront du tort à certains pays, s'ils sont incapables de communiquer l'information d'une manière transparente. Vous le savez très bien. On a fermé les frontières du Mexique, ce qui a entraîné des répercussions économiques et sociales considérables au pays. Ce n'est pas acceptable. Il pourrait arriver que des pays se retrouvent dans cette situation sans faire preuve de la même ouverture que nous, au début de la crise. Ce serait néfaste pour la communauté internationale.

C'est ce qui termine nos observations d'ordre général. Je n'ai pas d'autres commentaires à propos de la collaboration internationale, étant donné qu'elle s'est très bien déroulée; je vous le dis ouvertement. C'est là que la collaboration nord-américaine a le mieux fonctionné. Les pays ont collaboré étroitement, surtout les laboratoires. Des épidémiologistes du Canada et des États-Unis travaillaient également avec nous. C'était très utile pendant la crise.

We really learned how to work together. We learned an important lesson that we cannot forget, and we can get better at it.

The Chair: That is helpful. You emphasized communication. We are having that same discussion here as well; communication is key in this situation.

Yesterday we heard about the use of vaccines and antivirals during the pandemic. We were able to have an assured supplier within Canada so that we had the number of doses we needed for vaccines. About 45 per cent of the population was inoculated. Some felt it should have been higher, but it was probably higher than it was in many countries. Could you tell us about your vaccine program, how many were vaccinated and how it went in your country?

Dr. Alpuche: That is not my area of jurisdiction in Mexico. I am working more for epidemic surveillance. I can give you the information generally, but I do not have more detailed information with me.

We have an annual program for seasonal influenza vaccination in Mexico that targets group risk, mostly in children less than three years old and in older people more than 50 years of age. We also have the immune-compromised patients and some people identified for seasonal influenza. For this particular pandemic influenza, in the beginning we did not have more information related to this virus, even before knowing that we had this new virus. When we started to see the increase in respiratory infections, we used the remaining vaccines that we had for seasonal influenza immediately. In April, we started with the vaccination of other groups, particularly health workers and others, with the seasonal influenza vaccine.

About one or two weeks later, we knew that we had this new virus and that we would need the new vaccine. Mexico has a pre-contract to buy vaccine during a pandemic. We were able to buy 30 million doses of the vaccine. The one lesson learned is that there is not enough vaccine production in the world during a pandemic. That was obvious to everyone.

One of the obvious problems we had in Mexico is that without our own production, it did not matter that we had pre-contracts to buy the vaccine. We got the vaccine once the country that was producing it had covered its own needs. Those things happen. They were talking about target groups as priorities, but all the countries that had their own production were doing their own considerations to do the vaccination. We were not able to get the vaccine until late in December, and it was not a lot of the vaccine. Most of our contracts were for January. Our campaign will start in January, February, and so on. We have enough proof that we vaccinated close to 28 million people to use all of the vaccines that we were able to buy. However, the communication to find the risk groups

Nous avons vraiment appris à travailler ensemble. Nous avons tiré une leçon importante que nous n'oublierons jamais, et nous nous améliorerons.

Le président : C'est utile. Vous avez mis l'accent sur la communication. Au Canada, c'est aussi ce que nous croyons; la communication est cruciale dans cette situation.

Hier, on nous a parlé de l'utilisation des vaccins et des antiviraux pendant la pandémie. Au Canada, nous avons pu trouver un fournisseur fiable qui nous a permis de recevoir le nombre de vaccins dont nous avions besoin. Environ 45 p. 100 de la population a été vaccinée. Certains croient que ces chiffres auraient dû être plus élevés, mais c'est probablement davantage que dans bien des pays. Pourriez-vous nous parler de votre programme de vaccination? Dans votre pays, combien de personnes ont reçu le vaccin, et comment la campagne s'est-elle déroulée?

Dre Alpuche : Ce n'est pas mon domaine de compétence. Je m'occupe plutôt de l'épidémiologie. Je peux vous en parler d'une manière générale, mais je n'ai pas d'information plus détaillée sous la main.

Au Mexique, nous avons instauré un programme annuel de vaccination pour la grippe saisonnière qui cible les groupes présentant un risque, en particulier les enfants de moins de 3 ans et les personnes âgées de plus de 50 ans. Les patients immunodéprimés et d'autres personnes reçoivent aussi le vaccin pour la grippe saisonnière. Au début de la pandémie de grippe, nous n'avions pas d'information sur la maladie et ne savions même pas que nous étions en présence d'un nouveau virus. Lorsque nous avons constaté une augmentation des infections respiratoires, nous avons immédiatement utilisé les vaccins pour la grippe saisonnière qui restaient. En avril, nous avons commencé à les administrer à d'autres groupes, en particulier à ceux qui travaillent dans le domaine de la santé et à d'autres.

Une à deux semaines plus tard, nous avons appris qu'il s'agissait d'un nouveau virus et que nous aurions besoin du nouveau vaccin. Le Mexique a conclu un contrat préliminaire pour l'achat de vaccins au cours d'une pandémie. Nous avons pu acheter 30 millions de doses de vaccin. Nous avons appris que la production mondiale de vaccins est insuffisante lors d'une pandémie. C'était évident pour tous.

L'un des problèmes flagrants avec lequel le Mexique a été aux prises, c'est que les contrats préliminaires pour acheter le vaccin n'ont pas été respectés et que nous ne produisons pas nos propres vaccins. Nous avons reçu nos vaccins une fois que le pays producteur en avait produit suffisamment pour sa propre population. C'est le genre de choses qui arrivent. On voulait vacciner les groupes cibles en priorité, mais tous les pays qui fabriquaient le vaccin comblaient d'abord leurs propres besoins. Nous n'avons reçu le vaccin qu'à la fin du mois de décembre, et nous n'en avons pas reçu beaucoup. La majorité de nos contrats prévoyait la livraison en janvier; la campagne de vaccination devait être lancée à ce moment et se poursuivre en février,

for vaccination during a pandemic is hard. That is more my personal point of view and my personal knowledge and not the government's position, because that is not my area of jurisdiction.

The Chair: I understand. Thank you very much. I will now turn the questioning over to my colleagues at the table. I will start with Senator Ogilvie, the deputy chair of this committee. Senator Ogilvie is from Nova Scotia.

Senator Ogilvie: Thank you, doctor. You have given us a remarkable summary this morning. It was a frank summary of the actual experience that you were directly involved in at a critical point in the detection and development of the response to the outbreak. It was enormously helpful, even just hearing it from your personal point of view.

I have understood all that you have said and it has been extremely helpful to me. I would like to get it in the exact chronological sequence. Could you give me the precise calendar day and year that you sent those first samples off to determine the nature of their contents? You gave the days of the week, and so on. Could you remind me of the actual calendar date?

Dr. Alpuche: Yes. Hopefully I am not wrong about the dates. The first week we started to see this was the weekend of April 18 and 19. Those are the days that I talked with Dr. Plummer by phone. I sent an email on April 17.

The day that I talked by phone with Dr. Plummer was Saturday, April 18. The email was sent on April 17. I sent samples on Tuesday, April 21. I was able to get all the permissions ready to send the samples. Those samples arrived on Wednesday, April 22. The same day, close to midnight, I received the first result from Dr. Plummer.

Senator Ogilvie: Thank you very much. That was 2009, right?

Dr. Alpuche: Yes, 2009.

Senator Ogilvie: Is my recollection correct that you were involved at the very beginning of the identification of this particular outbreak?

Dr. Alpuche: Yes.

Senator Ogilvie: I wanted it in the absolute sequence because you were at the forefront. Yet, because of collaborations you had developed, within a short period of time you were able to identify an outbreak of a new strain of the virus, which could have potential significance.

Dr. Alpuche: Exactly.

Senator Ogilvie: The kinds of things you have outlined regarding the international collaboration and the network you had were critical to the speed with which this was recognized. I find your comments towards the end of your summary interesting, namely that Mexico suffered the same result that we in Canada suffered with regard to SARS: that is, the travel issue

et cetera. Nous croyons avoir vacciné près de 28 millions de personnes, étant donné que nous avons épuisé tous les vaccins achetés. Toutefois, il est difficile de communiquer avec les groupes qui présentent un risque et doivent recevoir le vaccin lors d'une pandémie. Il s'agit davantage de ma connaissance et de mon point de vue personnels que de la position du gouvernement, car ce n'est pas mon domaine de compétence.

Le président : Je comprends. Je vous remercie beaucoup. Je vais maintenant laisser à mes collègues la chance de vous poser des questions. Commençons avec le sénateur Ogilvie, vice-président du comité, originaire de la Nouvelle-Écosse.

Le sénateur Ogilvie : Merci, madame la docteure. Vous nous avez présenté un résumé incroyable ce matin. C'était un compte rendu honnête de l'expérience réelle que vous-même avez vécue à un point critique du dépistage du virus et de l'intervention lors de son éclosion. Vos commentaires nous ont grandement aidés, même s'il ne s'agissait que de votre point de vue personnel.

J'ai compris tout ce que vous avez dit, et cela m'a été bien utile. J'aimerais connaître le déroulement chronologique exact des événements. Pourriez-vous me dire précisément la date et l'année où vous avez envoyé les premiers échantillons afin de déterminer la nature du virus? Vous nous avez nommés les jours de la semaine. Pourriez-vous me rappeler la date exacte?

Dre Alpuche : Oui. J'espère que j'ai les bonnes dates. Nous avons observé le phénomène pour la première fois la fin de semaine du 18 et du 19 avril. C'est alors que j'ai discuté au téléphone avec le Dr Plummer. J'ai envoyé un courriel le 17 avril.

J'ai parlé au téléphone avec le Dr Plummer le samedi 18 avril. J'ai envoyé le courriel le 17 avril et les échantillons, le mardi 21 avril. J'avais alors obtenu toutes les autorisations nécessaires pour envoyer les échantillons, qui sont arrivés à destination le mercredi 22 avril. J'ai reçu les premiers résultats du Dr Plummer la même journée, près de minuit.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie beaucoup. C'était en 2009, n'est-ce pas?

Dre Alpuche : Oui, en 2009.

Le sénateur Ogilvie : Si je me souviens bien, vous êtes intervenus dans cette crise dès l'identification du virus, n'est-ce pas?

Dre Alpuche : Oui.

Le sénateur Ogilvie : Je voulais savoir comment les choses s'étaient vraiment déroulées étant donné que vous étiez au premier plan. Les collaborations que vous aviez développées vous ont permis d'identifier rapidement l'éclosion d'une nouvelle souche du virus, qui pouvait présenter de l'importance.

Dre Alpuche : Exactement.

Le sénateur Ogilvie : C'est la collaboration internationale et le réseau en place dont vous avez parlé qui ont permis d'identifier le virus aussi rapidement. J'ai trouvé cela intéressant lorsque vous avez dit, vers la fin de votre exposé, que le Mexique a subi les mêmes conséquences que le Canada pendant la crise du SRAS, soit les problèmes de déplacements à Toronto, principalement.

for specifically Toronto, Canada, at the time of the SARS outbreak. You experienced that at the very beginning of this outbreak, and I have noted in particular your comments with regard to how we are able to handle those issues in addition to the actual medical situation that is under way.

I found your observations enormously interesting and helpful with regard to the international nature of this situation, the detection at the very beginning of an outbreak, and the steps that you took so rapidly to be able to move it forward. Thank you very much.

Senator Martin: Thank you very much for the information you have shared with us. I echo what Senator Ogilvie has said. The summary you provided helps us to understand the value of this international network.

You also highlighted the lessons learned on Mexico's part from the Canadian laboratories and officials. My question is with regard to the exchange of information from Mexico to Canada. Was there information that you were able to share with Canadian labs and officials that was helpful to Canada in dealing with the pandemic outbreak in Canada?

You mentioned that the technology was more advanced and that we had learned from our previous SARS outbreak. In terms of perhaps some of the training that has taken place in Mexico, what was the exchange of information? I should pose this question to our next witness as well, but what were some things that you felt you were able to impart to or share with Canadians?

Dr. Alpuche: Are you talking about the current information we have or during the crisis?

Senator Martin: During the last pandemic outbreak, with the collaboration that you undertook in the exchange of knowledge and information, what were some things that you felt the Mexican officials and scientists and so on were able to share with the Canadian labs?

Dr. Alpuche: I need to be very honest. In the moment of the situation we were living through here in Mexico, it was obvious that we were too overwhelmed with our own situation to be able to discuss what information we could share with Canada or the U.S., other than the information we were receiving during the pandemic regarding the geographic differences, the susceptibility of the virus, the measures we were taking here, and we were providing this information immediately to our North American partners. Other than that, I cannot say specifically what other information we provided to Canada that could be used to help with its pandemic, other than the information we provided immediately as we were receiving that information.

Senator Martin: That underscores what you said before: the real value of this international network, the collaborative process, the ability to communicate almost instantly, and the fact that we are living in this age of global communication, was extremely helpful to everyone involved.

Dr. Alpuche: Exactly.

C'est ce qui s'est passé au Mexique au début de la crise. J'ai surtout remarqué vos commentaires portant sur la façon dont nous réussissons à nous occuper de ces problèmes en plus de la situation médicale en cours.

J'ai trouvé extrêmement intéressantes et utiles vos observations sur la nature internationale de la situation, sur le dépistage dès l'éclosion du virus et sur les mesures que vous avez prises rapidement pour prendre en charge la situation. Je vous remercie beaucoup.

Le sénateur Martin : Je vous remercie beaucoup de nous avoir fait part de ces renseignements. J'appuie les propos du sénateur Ogilvie. Le résumé que vous nous avez présenté nous aide à comprendre la valeur de ce réseau international.

Vous avez aussi souligné les leçons que le Mexique a apprises grâce aux laboratoires canadiens et à ses collaborateurs ici. Ma question porte sur la diffusion d'information du Mexique vers le Canada. Avez-vous pu transmettre aux laboratoires et à vos collaborateurs canadiens des renseignements qui ont aidé le Canada à faire face à l'éclosion de la pandémie?

Vous avez parlé de la technologie sophistiquée et des leçons tirées de la crise du SRAS. Quel genre d'information a été échangée en ce qui a trait, peut-être, à certaines formations ayant eu lieu au Mexique? Je devrais également poser cette question au prochain témoin, mais quels genres de renseignements avez-vous estimé pouvoir communiquer aux Canadiens?

Dre Alpuche : Parlez-vous de l'information que nous détenons actuellement ou bien de celle dont nous disposons pendant la crise?

Le sénateur Martin : Lors de l'éclosion de la dernière pandémie, et dans le cadre de la collaboration visant l'échange de connaissances et d'information, quels renseignements les représentants et les scientifiques mexicains ont-ils pu transmettre aux laboratoires canadiens?

Dre Alpuche : Je dois être très franche avec vous. Lorsque nous nous trouvions au beau milieu de la crise ici, au Mexique, nous étions évidemment bien trop submergés par les événements pour discuter des renseignements que nous pourrions transmettre au Canada ou aux États-Unis. Nous faisons immédiatement part à nos partenaires nord-américains de l'information qui portait sur les différences entre les régions géographiques et sur la sensibilité du virus aux médicaments, et nous leur transmettions également l'information relative aux mesures prises ici. Mis à part ces éléments, que nous communiquons immédiatement au Canada au fur et à mesure que nous les recevons, je ne sais pas vraiment quels renseignements utiles relatifs à la pandémie ont été donnés au Canada.

Le sénateur Martin : C'est une illustration de ce que vous avez dit plus tôt : tous les intervenants ont grandement bénéficié de la valeur réelle de ce réseau international, du processus collaboratif, de la capacité de communiquer presque instantanément et du fait que nous vivons à l'ère des communications à l'échelle planétaire.

Dre Alpuche : Tout à fait.

Senator Callbeck: Thank you, doctor, for sharing your experiences with us.

I want to ask about a report entitled *Response to Pandemic (H1N1) 2009 in the Americas*. It speaks about the fact that 35 are countries involved in the Pan American Health Organization — Canada, the U.S. and Mexico being three of them — and that there was a difference of opinion on the point-of-entry surveillance and monitoring of the potential cases.

Could you comment on that? Did that cause real problems? If so, are we working on that so that the next time it is corrected?

Dr. Alpuche: Let me see if I understood the question correctly. Are you asking about whether the definition of cases or the entry of information of the Pan American Health Organization caused some confusion in the beginning?

Senator Callbeck: Was the definition the same for Mexico, the United States and Canada? I read somewhere that it was not.

The Chair: Senator Callbeck, do you have any further elaboration that might help the doctor?

Senator Callbeck: Was the definition different among Mexico, Canada and the United States?

Dr. Alpuche: There were mild differences in the definition and the entry of cases. I think the beginning of the confusion was that we were seeing a higher fatality rate here in Mexico than in other countries, and we were seeing the tip of the iceberg in terms of the severe cases. We were not seeing the entire number of cases. There was not a real difference in the case definition or the way that it was defined to collect the information. There was just a moment of confusion during the crisis here in Mexico. We were seeing only the severe cases. We were not conducting outside surveillance to see all types of cases.

Once we corrected that situation, in the second week of the problem, it was solved. At the end, we could all see the same tendency of the epidemic. I do not think the differences hurt that much at the beginning of the situation.

Right now, we are working even more to have a binational or tri-national case definition. We need to work within tri-national agreements in terms of pandemic preparedness to strengthen that part even more. However, I do not think this created too much of a problem after the second week; it was just in the first week that we had those differences.

Senator Callbeck: That answers the definition question.

The first question I asked was about the report stating that there were differing views from country representatives of the Pan American Health Organization about the importance of point-of-entry surveillance and the monitoring of the cases.

Le sénateur Callbeck : Merci, madame la docteure, de nous faire part de vos expériences.

J'aimerais vous parler d'un rapport portant sur l'intervention dans les Amériques lors de la pandémie de H1N1 en 2009, qui s'intitule *Response to Pandemic (H1N1) 2009 in the Americas*. On y dit que parmi les 35 pays membres de l'Organisation panaméricaine de la santé — dont font partie le Canada, les États-Unis et le Mexique —, on ne s'entend pas à propos de la surveillance aux points d'entrée et du contrôle des cas potentiels.

Pourriez-vous nous en parler? Est-ce que cela a réellement entraîné des problèmes? Dans l'affirmative, des mesures sont-elles prises pour que la situation soit corrigée la prochaine fois?

Dre Alpuche : Voyons voir si j'ai bien compris la question. Me demandez-vous si, au début de la crise, la définition d'un cas ou bien la saisie des données pour l'Organisation panaméricaine de la santé a été une source de confusion?

Le sénateur Callbeck : La définition était-elle la même pour le Mexique, les États-Unis et le Canada? J'ai lu quelque part que ce n'était pas le cas.

Le président : Sénateur Callbeck, pourriez-vous apporter des précisions qui aideraient madame la docteure?

Le sénateur Callbeck : Les définitions du Mexique, du Canada et des États-Unis étaient-elles différentes?

Dre Alpuche : Les définitions et l'enregistrement des cas présentaient de légères différences selon les pays. Je pense que la confusion a commencé lorsqu'on a remarqué un taux de mortalité plus élevé au Mexique qu'ailleurs; on se limitait aux cas graves, il ne s'agissait que de la pointe de l'iceberg. Nous ne connaissions pas le nombre total de cas. La définition d'un cas ou la manière de recueillir l'information ne présentaient pas vraiment de différence. Le Mexique a simplement connu une confusion passagère. Nous n'étions au courant que des cas graves. Tous les types de cas ne faisaient pas l'objet d'une surveillance.

Le problème a été réglé après deux semaines, une fois la situation redressée. Nous pouvions finalement observer la même tendance épidémique que tout le monde. Je ne crois pas que les différences remarquées au début de la crise aient causé bien du tort.

À l'heure actuelle, nous travaillons davantage pour en arriver à une définition binationale ou trinationale d'un cas. Le travail de préparation en cas de pandémie doit s'inscrire dans le cadre des accords tripartites afin de reposer sur des bases encore plus solides. Toutefois, je ne crois pas que cela ait vraiment posé problème après la deuxième semaine; ce n'est que la première semaine qu'il y avait des différences.

Le sénateur Callbeck : Vous avez répondu à ma question sur la définition.

La première question que je vous ai posée portait sur le rapport qui faisait mention d'opinions divergentes entre les pays membres de l'Organisation panaméricaine de la santé à propos de l'importance de la surveillance aux points d'entrée et du contrôle des cas.

Dr. Alpuche: First I want to say that the International Health Regulations, IHR, are very important. This system will help us to homogenize the information with regard to the point of entry or whatever we are working on. A lesson learned is that we need to work harder to implement the International Health Regulations.

I am not sure I understand your question well.

Senator Callbeck: I read that among the 35 countries there were many different views about the importance of point-of-entry surveillance and the monitoring of these cases.

Dr. Alpuche: Yes. Point-of-entry surveillance is very important. We need to focus on the definition of point-of-entry surveillance. For example, one issue we have been discussing with the United States is that they are focused on border surveillance, and there are no geographic borders anymore. We have airports, with many airplanes travelling between our three countries, so we need to work on the International Health Regulations and the port entrance surveillance definitions that are there to homogenize the type of surveillance we have, working within the International Health Regulations. It will not only work for us but for the 35 countries that you are talking about.

I do not want to say more. Also, this is not my expertise, just my general point of view; I am a laboratory person.

Senator Callbeck: Thank you very much.

Senator Merchant: I too want to thank you very much for your detailed information on how you approached this pandemic.

A couple of times you talked about the geographical difficulties that a country like Mexico is faced with. How did you go about collecting so quickly — because you did things quickly in the beginning, as you provided us with your daily progress. How did you go about collecting the specimens? You talked about decentralizing. Could you elaborate a little on the changes that you would now make, having lived through this experience?

Dr. Alpuche: As a correction, I was not talking about geographical difficulties, rather geographical differences in the presentation of the pandemic in terms of time, as well as the magnitude of the spread of the virus within the different geographical areas of Mexico.

We have had an epidemiological surveillance system in Mexico for a long time now. It was reinforced in the 1980s, mostly towards the end of that decade. We have almost 19,000 units reporting to our national epidemiological surveillance system in Mexico.

This influenza surveillance system was in place and mostly reinforced in 2001, and it was even better in 2005. In fact, since 2007, it was completely reorganized in central clinics that are all around the country.

Dre Alpuche : J'aimerais tout d'abord préciser que le Règlement sanitaire international revêt une grande importance. C'est ce système qui nous aidera à uniformiser l'information relative aux points d'entrée ou à tout autre sujet auquel nous travaillons. Nous avons appris qu'il faut redoubler d'efforts pour que le Règlement sanitaire international soit mis en œuvre.

Je ne suis pas certaine de bien comprendre votre question.

Le sénateur Callbeck : J'ai lu que les opinions des 35 pays divergeaient à propos de l'importance de la surveillance aux points d'entrée et du contrôle des cas.

Dre Alpuche : Oui. La surveillance aux points d'entrée est très importante, et il faut se pencher sur sa définition. Par exemple, l'un des problèmes dont nous sommes en train de discuter avec les États-Unis, c'est l'accent qui est mis sur la surveillance de la frontière américaine alors qu'il ne s'agit plus d'une limite géographique. Nous possédons tous des aéroports, et beaucoup d'avions volent entre les trois pays. Il faut donc se pencher sur le Règlement sanitaire international et les définitions actuelles de la surveillance aux points d'entrée afin d'homogénéiser la surveillance dans le cadre du Règlement. Cela ne touche pas que nous, mais aussi les 35 pays dont vous parlez.

Je ne veux pas en dire plus. De plus, il ne s'agit pas de mon champ d'expertise, mais simplement de mon point de vue général; je travaille dans un laboratoire.

Le sénateur Callbeck : Merci beaucoup.

Le sénateur Merchant : Je tiens moi aussi à vous remercier sincèrement de nous avoir révélé en détail la manière dont vous avez abordé cette pandémie.

Vous avez parlé à quelques occasions des difficultés sur le plan géographique qu'un pays comme le Mexique peut éprouver. Comment avez-vous procédé pour réaliser aussi vite — au début de la crise, vous avez agi très rapidement, comme en témoignent les rapports que vous nous soumettiez quotidiennement. Comment avez-vous procédé pour réaliser les prélèvements? Vous avez parlé de décentralisation. D'après votre expérience, pourriez-vous nous parler un peu plus des modifications que vous apporteriez?

Dre Alpuche : J'aimerais rectifier une chose. Je ne parlais pas de difficultés sur le plan géographique, mais plutôt de différences géographiques; le moment d'apparition de la pandémie et l'ampleur de la transmission du virus variaient entre les différentes régions géographiques du Mexique.

Le Mexique dispose depuis longtemps d'un système de surveillance épidémiologique, qui a été renforcé au cours des années 1980, surtout vers la fin de la décennie. Près de 19 000 équipes à travers le Mexique signalent les cas au système national de surveillance épidémiologique.

Le système de surveillance de l'influenza en place a été renforcé davantage en 2001, puis il a atteint son apogée en 2005. En 2007, il a même été complètement réorganisé autour de cliniques centralisées dans les différentes régions du pays.

We had a problem before the pandemic. Clinicians were not thinking influenza as a diagnosis, so we received very few samples, mostly in ambulatory cases. The first focus of our orientation was in separate cases because it was not obvious for primary care clinicians to think influenza. As a result we received very few samples.

Once information about the pandemic was out in the early weeks, this network of epidemiological surveillance started to think about influenza and began clinical diagnoses of influenza-like illness, not only in the severe cases but also in the ambulatory cases, and they started to take samples from those patients. Then we had the opposite situation: We were overwhelmed with samples.

That is another problem, that a pandemic can create a crisis in laboratory diagnoses during emerging infections. Even if we defined the amount of testing, that we did not need to have a test for each patient, there was so much demand for it. That was the reason we were able to collect samples from across the country.

Senator Merchant: Canada is a very large country, and the topography is varied. As a result, we have many isolated communities. Do you have many communities like that in Mexico? If so, were you able to work with those isolated communities?

Dr. Alpuche: Yes, we have some isolated communities, mostly in some of the poorest states in the country, which are located to the south of the country, such as Tlapa. In some of the upper areas of those states are located very isolated communities.

However, still in those areas or close to those areas, we have units for epidemiological surveillance. Therefore, we were able to reach them. Of course, we have weaknesses in those areas, as you have mentioned. We have to recognize that. However, in each one of the states, the epidemiological surveillance state groups were doing more active surveillance even in the isolated areas. That was the reason we were able to obtain information.

We are sure there were many more cases than we initially thought. Once we finish our analysis of prevalence, we will see this information much better.

Senator Merchant: Thank you very much.

The Chair: Honourable senators, are there any further questions?

Dr. Alpuche: We are out of questions, so you have answered everything and even more. You have given us some very good and helpful information. We have a better appreciation of the collaboration that exists internationally, particularly between our lab here and your operation in Mexico. Thank you very much for being with us, and we wish you well in your future endeavours.

Dr. Alpuche: Thank you. It was a pleasure to speak with you.

The Chair: On our next panel, let me welcome Dr. Frank Plummer, Scientific Director General, National Microbiology Laboratory, Public Health Agency of Canada. To give you a little

Avant l'écllosion de la pandémie, nous butions sur un problème : les médecins ne considéraient pas l'influenza comme un diagnostic. C'est pourquoi nous avons reçu très peu d'échantillons, qui provenaient surtout de cas ambulatoires. Au début, nous nous sommes d'abord tournés vers les cas isolés, étant donné que les médecins en soins primaires ne pensaient pas nécessairement à l'influenza. C'est ce qui explique le très petit nombre d'échantillons reçus.

Lorsque l'information sur la pandémie a été diffusée au cours des premières semaines, le réseau de surveillance épidémiologique a commencé à envisager l'influenza et à poser des diagnostics cliniques d'une maladie s'apparentant à l'influenza non seulement pour les cas graves, mais aussi pour les cas ambulatoires. On a commencé à réaliser des prélèvements chez ces patients. La situation s'est alors inversée; nous avons été submergés d'échantillons.

C'est un autre problème; une pandémie peut provoquer une crise relativement au diagnostic en laboratoire de la maladie infectieuse émergente. La demande était énorme malgré les critères d'analyse établis et le fait que chaque patient n'avait pas besoin d'un test. C'est pourquoi nous avons pu recueillir des échantillons partout au pays.

Le sénateur Merchant : Le Canada est un très grand pays ayant une topographie diversifiée. Par conséquent, bon nombre de nos collectivités sont isolées. Y a-t-il beaucoup de collectivités dans cette situation au Mexique? Dans l'affirmative, avez-vous pu travailler avec elles?

Dre Alpuche : Oui, certaines de nos collectivités sont isolées, surtout dans certains des États les plus pauvres au Sud du pays, comme Tlapa. Des collectivités très isolées se trouvent dans certaines des régions situées au Nord de ces États.

Toutefois, des groupes de surveillance épidémiologique sont présents dans ces régions ou aux environs. Nous avons donc pu les atteindre. Bien entendu, le système présente des faiblesses dans ces régions, comme vous l'avez mentionné. Il faut en être conscient. Toutefois, les groupes de surveillance épidémiologique de chaque État se sont montrés plus vigilants même dans ces régions isolées. C'est pourquoi nous avons pu obtenir de l'information.

Nous sommes convaincus qu'il y avait beaucoup plus de cas que nous l'avions d'abord cru. Nous en aurons une meilleure idée une fois l'analyse de la prévalence terminée.

Le sénateur Merchant : Merci beaucoup.

Le président : Honorables sénateurs, y a-t-il d'autres questions?

Docteur Alpuche, nous avons fait le tour de nos questions, ce qui signifie que vous avez répondu à toutes les interrogations, et plus encore. Vous nous avez fourni des renseignements utiles et très pertinents. Nous avons une meilleure idée de la collaboration internationale en place, surtout entre le laboratoire canadien et vos activités au Mexique. Je vous remercie beaucoup de votre comparution, et nous vous souhaitons du succès dans vos projets.

Dre Alpuche : Merci. J'étais ravie de discuter avec vous.

Le président : Nous allons maintenant accueillir le prochain groupe d'experts. Je souhaite la bienvenue au Dr Frank Plummer, directeur général des programmes scientifiques, Laboratoire

background, after Dr. Plummer completed his medical degree, he went to Nairobi to study infectious diseases. He spent the next 16 years researching HIV/AIDS. In 2003, he was appointed director general of the Centre for Infectious Disease Prevention and Control, and in June 2005, Dr. Plummer and his team received funding from the Bill & Melinda Gates Foundation to work on developing a potential vaccine against HIV/AIDS.

Dr. Todd Hatchette, Associate Professor, Department of Microbiology and Immunology, Dalhousie University, earned his MD from Memorial University in Newfoundland. He completed internal medicine training at Memorial and followed that with a fellowship in infectious diseases and medical microbiology at Dalhousie University. His main area of focus has been influenza A. He is also a collaborator in the newly created Canadian Center for Vaccinology in Halifax that will bring together basic and clinical researchers investigating vaccine approaches to control infectious diseases.

We will begin with Dr. Plummer.

Dr. Frank Plummer, Scientific Director General, National Microbiology Laboratory, Public Health Agency of Canada: I would like to thank the Senate committee members for this opportunity to talk about the Public Health Agency of Canada's laboratory and surveillance preparedness for and response to the H1N1 pandemic.

As you have heard, I am the chief science officer of the Public Health Agency of Canada, PHAC, as well as the scientific director of the National Microbiology Laboratory in Winnipeg. During the H1N1 pandemic, I led the agency's scientific research and national public health laboratory responses to this novel influenza strain.

As you heard from Dr. Alpuche earlier, on April 17, 2009, the Public Health Agency of Canada first became aware of a problem with severe respiratory illness in Mexico City when we received an email from Dr. Alpuche requesting laboratory assistance.

Within a very short period of time, Mexican laboratory samples arrived at the national microbiology lab for testing and identification, and we were able to identify them as a novel H1N1 virus that had recently been reported in the United States, on April 18, within less than 24 hours.

About 24 hours after that, we got a call from Dr. Hatchette, saying they had identified some untypable influenzas in Nova Scotia, and we received those specimens the following day. They were sent from Halifax in the care of an RCMP officer.

national de microbiologie, Agence de la santé publique du Canada. Voici un aperçu du parcours du Dr Plummer. Après ses études en médecine, il est allé à Nairobi pour étudier les maladies infectieuses. Il a consacré 16 années à l'étude du VIH et du sida. En 2003, il a été nommé directeur général du Centre de prévention et de contrôle des maladies infectieuses, et en juin 2005, le Dr Plummer et son équipe ont reçu des fonds de la fondation Bill et Melinda Gates pour travailler à la création d'un vaccin contre le VIH et le sida.

Le Dr Todd Hatchette, professeur associé, Direction de la microbiologie et de l'immunologie, Université Dalhousie, a obtenu son titre de médecin à l'Université Memorial de Terre-Neuve. Il y a terminé sa formation en médecine interne, puis il a reçu une bourse de recherche sur les maladies infectieuses et la microbiologie médicale à l'Université Dalhousie. La grippe A constitue son principal domaine de recherche. Il est aussi collaborateur au nouveau Centre canadien de vaccinologie à Halifax, qui rassemblera des spécialistes en recherche fondamentale et en recherche clinique pour étudier les méthodes de vaccination visant à contrôler les maladies infectieuses.

Nous allons d'abord laisser la parole au Dr Plummer.

Dr Frank Plummer, directeur général des programmes scientifiques, Laboratoire national de microbiologie, Agence de la santé publique du Canada : J'aimerais remercier les membres du comité sénatorial de me donner cette occasion de parler de l'état de préparation de l'Agence de la santé publique du Canada, l'ASPC, en matière de surveillance et d'intervention lors de la pandémie de grippe H1N1.

Comme vous le savez, je suis conseiller scientifique principal de l'Agence de la santé publique du Canada et directeur général scientifique du Laboratoire national de microbiologie à Winnipeg. Pendant la pandémie de grippe H1N1, j'ai dirigé les travaux scientifiques, la recherche et les services nationaux de laboratoire de santé publique en réaction à cette nouvelle souche grippale.

Comme la Dre Alpuche l'a dit plus tôt, c'est le 17 avril 2009 que l'Agence de la santé publique du Canada a d'abord été mise au courant de l'éclosion d'une maladie respiratoire grave à Mexico, lorsque la Dre Alpuche a envoyé un courriel à l'Agence demandant de l'appui en laboratoire.

Peu après, le Laboratoire national de microbiologie a reçu des échantillons du Mexique pour qu'on effectue des essais en laboratoire et qu'on identifie le virus. On a découvert le 18 avril, soit moins de 24 heures plus tard, qu'il s'agissait d'une nouvelle souche du virus de la grippe H1N1, qui avait été signalée dernièrement aux États-Unis.

Environ 24 heures plus tard, le Dr Hatchette nous a téléphoné pour nous dire qu'il avait identifié des souches inconnues de grippes en Nouvelle-Écosse. Nous avons reçu le lendemain les prélèvements, qui avaient été confiés aux soins d'un agent de la Gendarmerie royale du Canada à Halifax.

Within a very short period of time, we were able to confirm that we had cases of this new virus in Canada as well as in Mexico and the United States; that was the first indication that there was a pandemic.

Canada's rapid response to H1N1 was in part based upon Canada's strong influenza surveillance program. The Public Health Agency of Canada, in collaboration with provinces and territories, monitors influenza activity through FluWatch, which is our national influenza surveillance system. Through FluWatch, we were able to produce rapidly a national picture of the spread of this new virus and its trends over time.

In response to the dynamics of H1N1 and the increased rates of severe disease, PHAC was also able to expand FluWatch surveillance activities quickly to include the collection of epidemiological data on H1N1 hospitalizations, intensive care unit admissions and deaths.

Throughout the response, PHAC worked with Canada's network of federal and provincial public health laboratories, the Canadian Public Health Laboratory Network, of which Dr. Hatchette is a member, to discuss H1N1 and laboratory detection issues. This close working relationship between federal and provincial public health labs ensured a cohesive and strong national response.

PHAC also put in place a number of other surveillance systems to monitor the purchase of antiviral medications, antiviral resistance and adverse reactions to the H1N1 vaccine. All of this was done on the fly. All these systems functioned together and helped to ensure that Canada's response to H1N1 was grounded in the most up-to-date and accurate information available.

In addition to the strength of Canada's influenza surveillance system, PHAC's National Microbiology Laboratory played a leadership role in supporting both domestic and international efforts by providing technical assistance, support and surge capacity to identify, better understand and monitor the novel flu virus.

You have already heard about the experience with Mexico, and I will elaborate on what Dr. Alpuche said. We were able to send five people to Mexico to assist in enhancing their laboratory capacity. Within a very short period of time, in a circumstance where they were under tremendous pressure to produce results, we were able to get the throughput in their laboratory up from 20 specimens a day to over 1,000 specimens a day.

Within days of the strain's being discovered, we developed and shipped specific H1N1 diagnostic tools to provincial public health laboratories; so within a very short period of time, testing in Canada was decentralized.

En très peu de temps, on a confirmé que des cas du nouveau virus se trouvaient au Canada, de même qu'au Mexique et aux États-Unis; c'était le premier indice qu'il s'agissait d'une pandémie.

L'intervention rapide du Canada lors de la pandémie de grippe H1N1 est en partie attribuable à son solide système de surveillance de l'influenza. En collaboration avec les provinces et les territoires, l'Agence de la santé publique du Canada ou ASPC surveille l'activité grippale par l'entremise du programme Surveillance de l'influenza (FluWatch), le système canadien de surveillance. Grâce au programme Surveillance de l'influenza, l'ASPC a pu rapidement visualiser la propagation de la pandémie de grippe H1N1 à l'échelle nationale et surveiller les tendances se dessinant au fil du temps.

À mesure que la pandémie prenait de l'ampleur et que les taux de maladie grave augmentaient, l'ASPC a pu rapidement élargir les activités du programme Surveillance de l'influenza pour y inclure la collecte de données épidémiologiques sur les hospitalisations, les admissions aux unités de soins intensifs et les mortalités dues à la grippe H1N1.

Pendant toutes les activités d'intervention, l'ASPC a travaillé avec le réseau regroupant les laboratoires de santé publique du fédéral et des provinces, le Réseau des laboratoires de santé publique du Canada ou RLSPC, dont le Dr Hatchette est membre, afin de discuter de questions liées à la détection de la grippe H1N1 et aux travaux en laboratoire dans ce domaine. Cette étroite collaboration entre laboratoires de santé publique a permis d'assurer une intervention à la fois cohérente et robuste à l'échelle nationale.

L'ASPC a aussi mis sur pied plusieurs autres systèmes afin de surveiller, entre autres, l'achat de médicaments antiviraux, la résistance à ces médicaments et les effets indésirables du vaccin contre la grippe H1N1. Tous ces systèmes, liés entre eux, ont fait en sorte que la réaction du Canada à la grippe H1N1 s'appuyait solidement sur les renseignements les plus à jour et les plus exacts.

En plus du système de surveillance de l'influenza du Canada, le Laboratoire national de microbiologie ou LNM, de l'ASPC, a joué un rôle de premier plan au pays et de par le monde en fournissant des conseils techniques, de l'assistance et des capacités d'appoint afin d'identifier la nouvelle souche grippale, de mieux la comprendre et de la surveiller.

La Dre Alpuche vous a déjà parlé de l'expérience avec le Mexique, mais permettez-moi de vous fournir des détails supplémentaires. Nous avons pu envoyer cinq personnes au Mexique pour y accroître la capacité du laboratoire. Dans un délai très court et dans des circonstances où le Mexique subissait des pressions énormes pour produire des résultats, nous avons pu faire passer la capacité de traitement de son laboratoire de 20 échantillons par jour à plus de 1 000 échantillons par jour.

Dans les jours qui ont suivi la découverte de la souche grippale, le LNM a mis au point des outils diagnostiques relatifs à la grippe H1N1 et les a envoyés aux laboratoires provinciaux de santé publique. Alors, dans un délai très bref, les tests en laboratoire, au Canada, ont été décentralisés.

That was a matter of importance for a number of reasons. One was simple self-preservation in Winnipeg. We would have been inundated with specimens. In addition, it is important to have testing as close to the patient as possible, and a solution to everything cannot be sent in specimens to Winnipeg.

The NML is nationally and internationally recognized as a state-of-the-art public health laboratory. Because of its reputation, international partners sought our advice and assistance. You have heard in great detail about the collaboration with Mexico, which we were very pleased to do. We helped them a lot. Some of the 2,600 Mexican samples that we received came on the Mexican president's plane, which was kind of an interesting experience. The president's plane visited Winnipeg twice.

On May 5, through the expertise, dedication and work of the staff of the National Microbiology Laboratory, Canada was the first nation to submit entire genomic sequences of Mexican and Canadian strains of pandemic influenza to GenBank, and this substantially contributed to international scientific understanding of this novel strain.

Canada's successful domestic surveillance and public health laboratory response to the H1N1 pandemic was in part due to the strong pre-established relationships that we have with international partners at the policy, technical and senior officials' levels.

Because of these established relationships, we collaborated and shared information with the U.S. Centers for Disease Control and Prevention and the Mexican national public health laboratory regularly throughout the early stages of the pandemic.

As you heard from Dr. Alpuche, we are also a member of the Global Health Security Action Group, an initiative that was started post-9/11 by the G7 countries and Mexico. Health Canada hosts the secretariat for that, and the National Microbiology Laboratory is the chair of the laboratory network that is part of that Global Health Security Action Group.

The Global Health Security Action Group provided a valuable pre-established network, which facilitated the exchange of epidemiological information and the mitigation strategies employed by other countries. Canada also levered other pre-established relationships with international organizations such as the Pan American Health Organization and the World Health Organization. Together, our ongoing international partnerships, cooperation and collaboration greatly facilitated the exchange of critical information on the nature of the pandemic and the public health response, which helped to ensure that Canada remained at the forefront of preparedness and response to H1N1.

To conclude, the H1N1 pandemic was an important test of Canada's public health surveillance and laboratory system, and a test to which I think we responded very well.

Cette décentralisation était importante pour diverses raisons, entre autres parce qu'il fallait éviter de surcharger le laboratoire de Winnipeg, qui risquait d'être inondé d'échantillons. De plus, il est important de faire les tests le plus près possible des patients. Envoyer tous les échantillons à Winnipeg n'aurait pas été une solution viable.

Le LNM est reconnu au Canada et dans le reste du monde comme un laboratoire de santé publique à l'avant-garde de la technologie. C'est pourquoi des partenaires étrangers ont eu recours à nos conseils et à notre assistance. Vous avez entendu parler de manière très détaillée de notre collaboration avec le Mexique, dont nous sommes enchantés. Nous avons beaucoup aidé les Mexicains. Fait intéressant, parmi les 2 600 échantillons mexicains que nous avons reçus, certains sont arrivés à bord de l'avion présidentiel mexicain, qui est venu à Winnipeg deux fois.

Le 5 mai, grâce à l'expertise, à la motivation et au travail du personnel du LNM, le Canada a été le premier pays à présenter la totalité des séquences génomiques des souches mexicaines et canadiennes du virus de la grippe H1N1 à GenBank. Cela a contribué considérablement à accroître, dans le monde, les connaissances scientifiques liées à cette nouvelle souche.

Les bons résultats de la surveillance nationale et des travaux des laboratoires de santé publique, au Canada, à l'occasion de la pandémie de grippe H1N1, sont attribuables en partie aux solides relations qu'entretiennent depuis un temps décideurs, spécialistes et hauts fonctionnaires avec des partenaires à l'étranger.

Grâce à ces relations, nous avons pu collaborer et échanger des renseignements régulièrement avec les Centres for Disease Control and Prevention des États-Unis et avec le laboratoire national de santé publique du Mexique, dès les premiers stades de la pandémie.

Comme la Dre Alpuche vous l'a indiqué, le Canada est également membre du Groupe de travail sur la protection de la santé mondiale, qui a été créé dans le sillage des attentats du 11 septembre 2001 par les pays du G7 et le Mexique. Le ministère de la Santé du Canada héberge le secrétariat de ce groupe, et le Laboratoire national de microbiologie préside le réseau de laboratoires faisant partie du Groupe de travail sur la protection de la santé mondiale.

Le Groupe de travail sur la protection de la santé mondiale disposait d'un précieux réseau préétabli qui a facilité la mise en commun des données épidémiologiques et des stratégies d'atténuation employées par divers pays. Le Canada a aussi tiré parti de ses liens avec des organisations internationales, notamment l'Organisation panaméricaine de la santé et l'Organisation mondiale de la santé. Les partenariats, la coopération et la collaboration dont profite l'ASPC à l'échelle internationale ont grandement facilité les échanges d'information cruciale sur la nature de la pandémie et sur les interventions en matière de santé publique, ce qui a permis au Canada de demeurer à l'avant-garde des préparatifs et de la lutte contre la grippe H1N1.

Je termine en vous disant que la pandémie de grippe H1N1 a constitué une mise à l'épreuve importante pour le système de surveillance et le réseau de laboratoires protégeant la santé publique, au Canada. Je pense que nous avons très bien réussi l'épreuve.

We continue to work with our federal, provincial, territorial and international influenza partners to improve and enhance our processes and mechanisms for the rapid sharing of information and materials between jurisdictions and nations. Together these efforts will strengthen our continued work to address future national and international public health issues.

Dr. Todd Hatchette, Associate Professor, Department of Microbiology and Immunology, Dalhousie University, as an individual: I would like to thank the committee for inviting me here. It is a privilege to be able to offer some reflections on my experiences with the pandemic that has passed.

I have prepared a statement and I can pass it on afterwards. I may read from it during some of my presentation, but I will also be addressing some of the comments that have been made so far.

On April 25, our laboratory in Nova Scotia was the first lab in Canada to diagnose the novel influenza virus. I have had a unique opportunity to experience the pandemic from many different perspectives.

As a father, I watched anxiously as my middle son developed pandemic influenza because I knew that although mild in most, it was killing young people unexpectedly. As an infectious disease consultant, I was on service during the height of the pandemic. I would walk through the ICU in amazement as half of the ICU was filled with pandemic H1N1 patients. This is not something we have seen before and is not typical of seasonal influenza. One of the things I would like to emphasize is that from my personal perspective, this was not seasonal influenza.

As a physician who has been involved in pandemic planning since 2005, I have had numerous opportunities to interact in various capacities with both provincial and national bodies. I am the co-chair of the Pandemic Influenza Laboratory Preparedness Network, or PILPN, which is a subgroup of the Canadian Public Health Laboratory Network. Our job was to develop the lab preparedness guidelines for a Canadian influenza pandemic plan.

During this pandemic, I was the Canadian Public Health Laboratory Network's representative on the Pandemic Coordination Committee, PCC. I was also a co-chair of the Surveillance, Epidemiology and Laboratory Task Group for PCC and a member of the Clinical Care and Antivirals Task Group for PCC, so I have had a bit of experience with the various task groups. I will provide some reflections on how I think we did and some areas that perhaps need to be improved.

The Pandemic Influenza Laboratory Preparedness Network was established to develop the laboratory annex guidelines, or Annex C, for the Canadian pandemic plan. Prior to the pandemic, we developed a key document that outlined the minimal requirements needed by provincial public health labs to be able to meet the challenge of diagnosing novel influenza strains.

L'ASPC poursuit sa collaboration avec ses partenaires fédéraux, provinciaux, territoriaux et étrangers afin d'améliorer, notamment, les méthodes et les mécanismes de mise en commun rapide de l'information et des substances avec eux. Ces efforts conjoints ont pour effet de consolider notre travail en vue de résoudre les futurs problèmes nationaux et internationaux de santé publique.

Dr Todd Hatchette, professeur associé, Direction de la microbiologie et de l'immunologie, Université Dalhousie, à titre personnel : Je voudrais remercier le comité de m'avoir invité à témoigner. C'est un privilège de pouvoir vous communiquer mes réflexions concernant la pandémie qui s'est produite.

J'ai préparé une allocution que je pourrai vous remettre sur papier par la suite. Je vais en lire des passages, mais je vais aussi vous parler de ce qui a été dit jusqu'à maintenant.

Le 25 avril, notre laboratoire, en Nouvelle-Écosse, a été le premier au Canada à diagnostiquer la nouvelle souche du virus de la grippe. J'ai eu une occasion unique de vivre la pandémie depuis plusieurs perspectives.

En tant que père de famille, j'ai regardé avec angoisse le deuxième de mes fils combattre le virus de la pandémie parce que, bien que ce virus eût des effets légers dans la plupart des cas, il pouvait causer la mort sans crier gare, chez certains jeunes. En tant qu'expert-conseil des maladies infectieuses, j'étais au travail à l'apogée de la pandémie. En circulant dans l'unité de soins intensifs, j'ai pu constater avec effarement que la moitié des patients qui s'y trouvaient étaient atteints de la grippe H1N1. C'était une situation nouvelle, qui n'était pas typique de la grippe saisonnière. Permettez-moi de souligner que, de mon point de vue personnel, il ne s'agissait pas de la grippe saisonnière.

En tant que médecin ayant participé à la planification contre les pandémies depuis 2005, j'ai eu de nombreuses occasions d'interagir avec des organismes provinciaux et nationaux, dans le cadre des diverses fonctions que j'ai exercées. Je suis coprésident du Réseau des laboratoires de santé publique canadienne, qui est un sous-groupe du Réseau de santé publique pancanadien. Notre mandat consistait à élaborer les directives de préparation des laboratoires dans le cadre du plan canadien de lutte contre les pandémies de grippe.

Au cours de la pandémie de l'année dernière, je représentais le Réseau des laboratoires de santé publique canadienne au sein du comité de coordination de la lutte contre la pandémie. J'étais aussi, dans ce comité, coprésident du groupe de travail de la surveillance, de l'épidémiologie et des analyses en laboratoire ainsi que membre du groupe de travail des soins cliniques et des antiviraux. J'ai donc passablement d'expérience avec les divers groupes de travail. Je voudrais vous présenter mon appréciation des résultats obtenus et vous indiquer quelles améliorations me paraissent nécessaires.

Le Réseau des laboratoires de santé publique canadienne a été établi pour élaborer les directives destinées aux laboratoires contenues à l'annexe C du plan canadien de lutte contre la pandémie. Avant la pandémie, nous avons préparé un document clé qui définissait les exigences minimales devant être remplies par les laboratoires provinciaux de santé publique pour pouvoir

Central to this plan was the implementation of molecular diagnostics to look for the genetic fingerprint, rather than growing the virus.

The NML must be commended: They provided generous funding to allow the public health labs to purchase the necessary equipment to rise to that need. Like the Mexican experience, much of the equipment purchased by the labs prior to the pandemic was the same as the equipment the Mexicans purchased so they could respond. We saw we needed to do that even before the pandemic hit.

Once the virus was identified in Canada, within 48 hours the necessary reagents were disseminated to the provincial public health labs so that we could diagnose the virus on our own. That is very important because, as Dr. Plummer mentioned, the provincial public health labs are often used as the key labs for diagnosing influenza in many areas of the country.

In addition, they were able to modify the CDC testing protocol to machines that exist in all provincial public health labs, thereby increasing capacity. Another key feature that happened toward the middle of the pandemic was that they worked closely with one of our provincial partners, the BC Centre for Disease Control, to modify a procedure they had in their lab that was able to identify resistance to oseltamivir and distribute those reagents to the provincial public health labs across the country.

Why is this important? These were all outlined in our laboratory annex, so we had thought of all these things and everything worked very smoothly. In fact, I would like to say that the labs are probably the best example of how things should work.

That said, some things have been highlighted that we probably could improve on. Communication is an oft-repeated theme here. The communication with our external partners, meaning the front-line hospitals and clinicians, probably could have been strengthened. As we reached capacity for lab testing, we had to modify algorithms, and improving our communication with those partners perhaps would have smoothed things over.

As Dr. Plummer mentioned, the communication between the labs was very smooth. That is because of the pre-existing relationship we all had. It was easy to get on the phone in teleconferences and share information we needed.

The same cannot be said for the epidemiology side and the lab side. These are two different sides to the surveillance coin. Often we do not talk well enough together. I will address that highlighted point next.

diagnostiquer la nouvelle souche du virus de la grippe. Au cœur de ce plan se trouvait un procédé de diagnostic à l'échelle moléculaire visant à obtenir l'empreinte génétique du virus plutôt que d'en faire une culture.

Il faut féliciter le Laboratoire national de microbiologie : il a accordé un financement généreux aux laboratoires de santé publique pour qu'ils puissent acheter l'équipement nécessaire, afin de répondre à ce besoin. Il s'agit du même équipement que celui que les Mexicains ont acheté pour pouvoir diagnostiquer la présence du virus. Nous avons vu à nous procurer cet équipement avant même que ne frappe la pandémie.

Dans les 48 heures ayant suivi la détection du virus au Canada, les réactifs nécessaires ont été distribués aux laboratoires provinciaux de santé publique pour qu'ils puissent diagnostiquer eux-mêmes la présence du virus. C'était très important parce que, comme le Dr Plummer l'a indiqué, les laboratoires provinciaux de santé publique sont souvent les laboratoires clés pour le diagnostic de la grippe dans de nombreuses régions du pays.

De plus, les gens du laboratoire national ont été capables d'adapter le protocole d'analyse du Centre for Disease Control pour qu'il soit utilisé avec les appareils existant dans tous les laboratoires provinciaux de santé publique. Vers le milieu de la pandémie, ils ont collaboré étroitement avec le Centre for Disease Control de la Colombie-Britannique, en vue de modifier une méthode déjà appliquée dans le laboratoire de cet organisme, qui permet de détecter la résistance à l'oseltamivir. Ils ont ensuite distribué les réactifs nécessaires aux laboratoires provinciaux de santé publique du pays.

Pourquoi est-ce important? Toutes les directives destinées aux laboratoires étaient énoncées dans l'annexe du plan. Donc, nous avons bien réfléchi à toutes les dimensions de la question, et tout s'est très bien déroulé. Je dirais même que les laboratoires illustrent probablement mieux que n'importe quel autre élément du système comment celui-ci devrait fonctionner idéalement.

Cela dit, il reste qu'on a fait ressortir certains points faibles. Des améliorations seraient possibles, et la communication est le thème qui revient le plus souvent à cet égard. La communication avec nos partenaires externes, c'est-à-dire les hôpitaux et les cliniciens qui sont en première ligne, aurait pu être meilleure. Lorsque nous avons atteint la pleine capacité des laboratoires, nous avons dû modifier les algorithmes. Ces modifications auraient été effectuées plus harmonieusement si nous avions amélioré notre communication avec ces partenaires.

Comme l'a indiqué le Dr Plummer, la communication entre les laboratoires s'est très bien faite, grâce aux liens qui avaient été établis au préalable et qui ont facilité la tenue de téléconférences ainsi que les échanges d'information dont nous avons besoin.

Le constat que l'on peut faire pour les laboratoires ne s'applique pas, toutefois, à l'autre dimension de la surveillance, c'est-à-dire la dimension épidémiologique. Il arrive souvent que nous ne communiquions pas assez efficacement entre nous. Je vais reparler de ce point à souligner dans un instant.

As the co-chair of the Surveillance, Epidemiology and Laboratory Task Group, I was able to learn many things because I am a lab physician and not an epidemiologist. The mandate of the group was to coordinate the overall strategy for surveillance, epidemiology and lab activities in Canada related to the pandemic H1N1 2009.

Surveillance is the underpinning to any control or mitigation to any disease. I was at a conference recently, and Rob Webster, who was my post-doctoral supervisor and one of the grandfathers of influenza, said that without surveillance we have nothing.

I think the members of the influenza surveillance group worked hard to respond to the constant questions that were asked of them. They had to analyze the data in real time to provide the necessary background to support the decisions that were being made at higher levels. However, despite this, there was a perception from many in the group that their advice and recommendations were underappreciated at the higher levels and that the surveillance issues were not given adequate weight at the table.

In my personal opinion, the greatest challenge faced by the surveillance section is the lack of resources. Prior to the pandemic, the surveillance group at PHAC consisted of four individuals — a medical specialist, a senior epidemiologist, a junior epidemiologist and a virologist. During the pandemic there was a secondment of another senior medical specialist and another senior epidemiologist, and a number of junior epidemiologists came and went throughout the pandemic, staying anywhere from two to four weeks.

This made responding to the near constant questions, queries and multiple meetings and teleconferences very challenging. Sometimes having more bodies was more difficult than time-saving because these people had to be brought up to speed on influenza and the surveillance around the disease.

An additional challenge we faced as a surveillance group was that there was no mechanism to rapidly disseminate information. In the United States, CDC has the *Morbidity and Mortality Weekly Report*, MMWR. We did not have that, so we suggested that the *Purple Paper* be created, which was our way of knowledge translation. There is also a lack of clarity where influenza surveillance fits within the PHAC structure.

Finally, there is a need for enhancement and more formal linkage between labs and epidemiologists, as I mentioned previously. Providing a better understanding of the data being generated by these two different but complementary sides of the surveillance coin is essential. This will become more important as labs have gained the ability to use more sensitive and versatile molecular tools for respiratory pathogens. At the same time, these

En tant que coprésident du groupe de travail de la surveillance, de l'épidémiologie et des analyses en laboratoire, j'ai pu apprendre beaucoup de choses, car je suis un médecin spécialisé dans le travail en laboratoire, et non un épidémiologiste. Le mandat du groupe était de coordonner la stratégie de surveillance dans son ensemble, y compris les travaux d'épidémiologie et les analyses en laboratoire, relativement à la pandémie de grippe H1N1 au Canada, en 2009.

La surveillance est la pierre angulaire du dispositif de lutte contre toute maladie, qu'il s'agisse de l'endiguer et d'en atténuer les effets. Récemment, lors d'une conférence à laquelle j'assistais, Rob Webster, qui a supervisé mes études postdoctorales et qui est l'un des pionniers de la lutte contre la grippe, a affirmé que, sans la surveillance, nous sommes complètement impuissants.

Je pense que les membres du groupe de surveillance de la grippe n'ont ménagé aucun effort pour répondre aux questions qui leur ont été constamment posées. Ils devaient analyser les données en temps réel de manière à éclairer les décideurs se trouvant aux échelons supérieurs. Toutefois, beaucoup de membres du groupe ont eu l'impression que leurs recommandations n'étaient pas suffisamment écoutées par les décideurs et que ces derniers n'accordaient pas suffisamment d'attention au dossier de la surveillance.

Selon moi, c'est le manque de ressources qui a été la principale difficulté pour les responsables de la surveillance. Avant la pandémie, le groupe chargé de la surveillance à l'Agence de santé publique du Canada comprenait quatre personnes : un médecin spécialiste, un épidémiologiste principal, un épidémiologiste assistant et un virologue. Au cours de la pandémie, un autre médecin spécialiste et un autre épidémiologiste ont été affectés temporairement au groupe. De plus, un certain nombre d'épidémiologistes assistants ont été affectés au groupe à divers moments, pendant des périodes allant de deux à quatre semaines.

Compte tenu du manque de personnel, il a été très difficile de répondre aux questions et aux demandes d'information qui arrivaient constamment, tout en assistant à de nombreuses réunions et à de nombreuses téléconférences. Par moment, l'arrivée de renforts a nui parce qu'il fallait donner au fur et à mesure un supplément de formation aux nouveaux venus concernant la grippe et la surveillance.

Le groupe chargé de la surveillance a aussi dû affronter le problème de l'absence d'un mécanisme de diffusion rapide de l'information. Aux États-Unis, le Center for Disease Control dispose du *Morbidity and Mortality Weekly Report*. Or, nous n'avions pas un moyen semblable. C'est pourquoi nous avons proposé la création du *Purple Paper*, qui visait à nous permettre de transmettre les connaissances. En outre, la place de la surveillance de la grippe dans la structure de l'Agence de santé publique du Canada était mal définie.

Enfin, il serait nécessaire de renforcer et d'officialiser les liens entre les laboratoires et les épidémiologistes, comme je l'ai indiqué précédemment. Il est essentiel d'améliorer la compréhension des données qu'ont, chacun de leur côté, ces deux éléments complémentaires du dispositif de surveillance. Ce sera d'autant plus important que les laboratoires sont désormais capables de procéder à des analyses moléculaires des agents pathogènes des

tests cost a lot of money, and we have to develop novel algorithms on how to use them. Unless the epidemiologists understand how the lab is testing, they may not be able to interpret the data it is generating.

The last issue I would like to highlight relates to my involvement in the Clinical Care and Antivirals working group. Although PHAC's mandate is public health, it was the perception of some provinces and many members of the public that PHAC would provide leadership in the guidance on clinical care.

This task group was developing clinical care guidelines and was co-chaired by a PHAC member, yet because the mandate of PHAC was not to be involved with clinical — I guess legally they are not allowed to provide clinical advice — there was no one really in charge. Toward the end of the pandemic I think this was clarified, where PHAC's role was seen more to facilitate and support the development of these guidelines through the various national societies and bodies. However, early on that was not clear; and I think that because of that, there was a delay in the guidelines, and many of the provinces went on to develop their own.

Finally, I would like to take this opportunity, as co-chair of PILPN and the Surveillance, Epidemiology and Laboratory Task Group, to thank personally and publicly each of the members for all the time and effort they put in during the years prior to the pandemic in the planning stage and in the demanding but very exciting months during the pandemic. Without the efforts of these volunteers and every other clinician, laboratory physician, scientist, pharmacist and other allied professionals who volunteered their time at the national and provincial level, Canada would not have been able to rise to the challenge of pandemic H1N1.

The Chair: That is a lot of quite helpful information coming from lessons learned. You will give us something in writing, but do you have some thoughts on each of those areas as to specific mechanisms, particularly with regard to the communications? You do not need to go into that now, but we need to know if you have any suggestions you could give us.

Dr. Hatchette: I could certainly provide something in writing. I will give you the transcript of this and elaborate perhaps in communication.

The Chair: It is helpful to have this because you are from outside the system. You have that objective angle, yet you also know the good work that has been done.

voies respiratoires, ce qui constitue une méthode plus sensible et plus polyvalente. Néanmoins, ces analyses sont dispendieuses, et nous avons mis au point de nouveaux algorithmes pour en traiter les résultats. À défaut de comprendre la méthode employée pour ces analyses, les épidémiologistes risquent de ne pas pouvoir interpréter les données générées.

Le dernier sujet dont j'aimerais vous parler concerne ma participation au groupe de travail des soins cliniques et des antiviraux. Bien que le mandat de l'Agence de santé publique du Canada soit bel et bien la santé publique, certaines provinces et une bonne partie du public s'attendaient à ce qu'elle donne des directives concernant les soins cliniques.

Le groupe de travail des soins cliniques et des antiviraux a préparé des directives sur les soins cliniques et était coprésidé par un membre de l'Agence de santé publique du Canada. Toutefois, comme le mandat de l'agence ne comprend pas les soins cliniques et comme la loi lui interdit de donner des conseils cliniques, personne n'était vraiment chargé de ce dossier. Vers la fin de la pandémie, je crois que les éclaircissements nécessaires ont été apportés. Le rôle de l'Agence de santé publique du Canada doit être de faciliter la préparation des directives cliniques par les divers organismes nationaux compétents. Toutefois, au début, ce rôle n'était pas défini clairement, ce qui explique, je crois, le retard dans la préparation des directives et ce qui fait que beaucoup de provinces ont décidé de se doter de leurs propres directives.

Enfin, à titre de coprésident du Réseau des laboratoires de santé publique canadienne et du groupe de travail de la surveillance, de l'épidémiologie et des analyses en laboratoire, j'aimerais profiter de l'occasion pour remercier personnellement et publiquement tous les membres de ces groupes pour le temps et les efforts qu'ils ont consacrés aux préparatifs, au cours des années ayant précédé la pandémie, au stade de la planification de même qu'au cours des mois de travail exigeant mais très stimulant qui ont précédé la pandémie. Sans les efforts de ces volontaires ainsi que des cliniciens, des médecins œuvrant en laboratoire, des scientifiques, des pharmaciens et des autres professionnels qui ont, eux aussi, fait volontairement don de leur temps à l'échelon fédéral et dans les provinces, le Canada n'aurait jamais été capable de lutter efficacement contre la pandémie de grippe H1N1.

Le président : Voilà de l'information passablement utile, qui fait partie des leçons à tirer de l'expérience. Vous allez nous remettre vos observations écrites, mais auriez-vous des réflexions à nous faire tout de suite, sur le sujet, concernant des mécanismes précis que vous auriez en tête, en particulier dans le domaine des communications? Vous n'avez pas besoin de nous en parler maintenant, mais nous devons savoir si vous avez des suggestions à nous faire.

Dr Hatchette : Je pourrais certainement vous remettre mes suggestions par écrit. J'ajouterai à la version écrite de mon allocution quelques idées peut-être au sujet des communications.

Le président : Vos idées nous sont utiles parce que vous êtes de l'extérieur du système. Vous le voyez sous un angle objectif, tout en étant conscient du bon travail qui a été fait.

My question could go to both or either of you. We heard about the collaboration with Mexico and how you, Dr. Plummer, were able to be of help to Mexico, but I take it that it was two ways. We were also getting information we needed here. Indeed, wherever there will be an outbreak in a future pandemic, we will need to get vital information from other countries.

However, in a report, apparently some comments were made to the WHO Global Influenza Surveillance Network about some regions of the world less developed in flu surveillance, and it was said this could pose a problem. Could you talk more about that, and what needs to be done to overcome it?

Dr. Plummer: The capacity to diagnose influenza is variable around the world. Some countries would have very little capacity to diagnose a novel influenza strain. Even a country like Mexico, which is a middle-income country, was not able to identify it as a novel strain because they did not have the technology at the time. Had they had a different technology, they would have been able to find the outbreak about a month earlier; they had some signals of illness of an undefined nature prior to that.

As part of the International Health Regulations' activities, the World Health Organization is committed to strengthening laboratories around the world. The Global Health Security Action Group, which I mentioned, has a particular lab network committed to helping the World Health Organization do that through providing technical assistance when requested.

It is a big task, however. There are many countries and many labs. With the World Health Organization, as a preliminary step in this we are doing mapping of global laboratory capacity. We have developed a software tool, called GLaDMap, that maps all laboratories in the world and identifies laboratory networks. You can click on a lab in Africa and find out their capability and what their relationships are with other laboratories. As I said, though, it is a big task.

The Chair: In the case of Mexico, you went directly. It was not the international body that got the information and got in there to work with the Mexicans; you and people from CDC went directly.

What does that tell us about the ability of the international network? In the future, if a virus starts in another country, will we be able to build up the capability in that country to be able to provide the surveillance needed?

Dr. Plummer: This is a slightly different situation in that we are on the same continent as Mexico, and we had a trilateral agreement for assistance with pandemic influenza. When they started off they did not know it was flu. They knew they had a severe respiratory illness. Additionally, I had a personal relationship with Dr. Alpuche, so they got in touch with us.

Ma question s'adresse à vous deux. Vous nous avez parlé de la collaboration avec le Mexique et de l'aide que vous, Dr Plummer, avez pu apporter à ce pays. Toutefois, je tiens pour acquis que cette collaboration a été utile pour le Canada aussi. Vous avez obtenu de l'information dont nous avons besoin au pays. D'ailleurs, chaque fois qu'il y aura une pandémie, nous devons obtenir de l'information vitale de la part d'autres pays.

Cependant, un rapport présenté au réseau mondial de surveillance de la grippe de l'OMS indique qu'il existe des régions du monde où la surveillance de la grippe est moins développée, ce qui pourrait poser un problème. Pourriez-vous nous en parler davantage et nous indiquer ce qui devrait être fait à cet égard?

Dr Plummer : La capacité de diagnostiquer la grippe varie d'un endroit à l'autre dans le monde. Certains pays disposent de très peu de moyens pour détecter une nouvelle souche du virus de la grippe. Même un pays comme le Mexique, qui est moyennement riche, n'a pas pu au départ déterminer qu'il s'agissait d'une nouvelle souche, parce qu'il ne disposait pas de la technologie nécessaire, à l'époque. S'il avait eu cette technologie, il aurait pu détecter l'éclosion du virus environ un mois plus tôt. Avant que le diagnostic soit possible, on signalait au Mexique une maladie non identifiée.

Dans le cadre des activités entourant le Règlement sanitaire international, l'Organisation mondiale de la santé s'est engagée à améliorer la qualité du travail en laboratoire partout dans le monde. Le Groupe de travail sur la protection de la santé mondiale, dont je vous parlais tout à l'heure, mise sur un réseau de laboratoires qui offre l'assistance technique requise afin d'appuyer l'OMS dans ce travail.

Ce n'est toutefois pas une mince tâche. Il y a bien des pays et bien des laboratoires. De concert avec l'OMS, nous nous employons dans un premier temps à cartographier la capacité mondiale en matière de laboratoires. Nous avons conçu pour ce faire un logiciel, le GLaDMap, qui situe tous les laboratoires de la planète et identifie les réseaux qui les relient. Il suffit d'un clic sur un laboratoire en Afrique pour connaître ses capacités et ses liens avec d'autres laboratoires. Mais comme je l'ai indiqué, nous avons beaucoup de pain sur la planche.

Le président : Dans le cas du Mexique, vous êtes intervenus directement. Ce n'est pas l'organe international qui a obtenu l'information et s'est rendu sur place pour travailler avec les Mexicains; vous l'avez fait directement de concert avec les gens du CDC.

Qu'est-ce que cela nous apprend au sujet des capacités du réseau international? À l'avenir, si un virus fait son apparition dans un autre pays, serez-vous en mesure de permettre à ce pays de se donner les moyens d'exercer la surveillance nécessaire?

Dr Plummer : La situation est un peu particulière, car le Mexique est un pays de notre continent avec lequel nous avons conclu une entente trilatérale d'assistance en cas de pandémie d'influenza. Au départ, les Mexicains ne savaient pas qu'il s'agissait d'une grippe. Ils savaient qu'on était aux prises avec une infection respiratoire grave. En outre, comme je connais personnellement la Dre Alpuche, on est entré en contact avec nous.

Normally a country would make a request to the World Health Organization through its regional office, and then that request would be passed on to other countries.

The World Health Organization operates a network called the Global Outbreak Alert and Response Network, GOARN, which is a kind of like a volunteer fire department. A country will come to the WHO and say it has a particular problem it needs help with. The WHO will assess that problem and then put out a call for certain kinds of expertise, which countries would provide on a voluntary basis.

We do that fairly regularly. We have an advanced mobile laboratory capability that can be on a plane going anywhere in the world within three hours. We have sent that team to Angola, the Dominican Republic, Vietnam, China, Hong Kong and other places.

There is a system. Is it perfect? No. Does it need strengthening? Yes. Public health labs around the world are very uneven in their capabilities.

The Chair: Is something being done to strengthen it? Ultimately, it impacts us all, and it is important to get this information. We have capability, but this comes under a WHO-led organization, I take it. Is that body really making improvements at this point?

Dr. Plummer: I think it is making improvements, but it is slow. I have already mentioned the mapping exercise we are involved in. We are really doing it for WHO. We have a lot of experience in lab networks, and we are also working with WHO in using our expertise to create other lab networks around world.

You heard Dr. Alpuche talk a little about what they are doing in Mexico with a lot of support from us. Work is being done. Is it as fast as ideal? No.

Dr. Hatchette: I am not really privy to this above the Canadian level.

Senator Eaton: Thank you, gentlemen. I would like to talk a bit more about communication. When we hear "pandemic Phase 6," does the WHO set those scales? Do they say it is a Phase 5 or a Phase 6?

Dr. Plummer: They make the determination that it is a Phase 6, basically that there is a new virus that is essentially everywhere in the world.

Senator Eaton: That is based on what is happening in the whole world, is it?

Dr. Plummer: Correct.

Normalement, un pays devrait présenter une demande à l'OMS par l'entremise de son bureau régional, et cette demande serait ensuite transmise aux autres pays.

L'OMS administre le GOARN, le Réseau mondial d'alerte et d'action en cas d'épidémie, qui peut s'apparenter à une brigade de pompiers volontaires. Un pays s'adresse à l'OMS en lui faisant part d'un problème particulier à l'égard duquel il a besoin d'aide. L'OMS s'occupe du problème en faisant appel à différents types d'expertise que les pays membres peuvent lui fournir de façon volontaire.

C'est un processus que nous répétons assez régulièrement. Nous disposons notamment d'un laboratoire mobile perfectionné que nous pouvons expédier par avion n'importe où dans le monde dans un délai de trois heures. Nous avons ainsi dépêché des équipes en Angola, en République dominicaine, au Vietnam, en Chine et à Hong Kong notamment.

Il y a donc un système en place. Est-ce que tout est parfait? Non. Est-ce que des améliorations s'imposent? Oui. Il y a disparité quant aux capacités des laboratoires de santé publique des différents pays du monde.

Le président : Est-ce que des mesures sont prises pour améliorer les choses? En fin de compte, c'est une situation qui nous touche tous, et il est important d'obtenir cette information. Nous disposons des capacités nécessaires, mais cela relève, si je ne m'abuse, d'une organisation administrée par l'OMS. Dans l'état actuel des choses, est-ce que cette organisation permet de véritables améliorations?

Dr Plummer : Je crois qu'il y a bel et bien des améliorations, mais le processus est lent. Je vous ai déjà parlé de l'exercice de cartographie que nous avons entrepris. Nous le faisons d'abord et avant tout pour le compte de l'OMS. Nous avons beaucoup d'expérience dans les réseaux de laboratoires et nous mettons également notre expertise à contribution, de concert avec l'OMS, pour créer d'autres réseaux semblables à l'échelle planétaire.

La Dre Alpuche vous a parlé brièvement des mesures prises au Mexique avec un soutien senti de notre part. Des efforts sont bel et bien déployés, mais il va de soi que les choses ne se déroulent pas aussi vite qu'on le souhaiterait.

Dr Hatchette : Je ne pourrais pas vraiment vous en dire davantage à ce sujet en dehors du contexte canadien.

Le sénateur Eaton : Merci, messieurs. J'aimerais revenir un peu à la question des communications. Lorsqu'on nous parle de « pandémie de niveau 6 », est-ce suivant une échelle établie par l'OMS? Est-ce à ce palier qu'on détermine qu'il s'agit d'un niveau 5 ou d'un niveau 6?

Dr Plummer : Ce sont eux qui indiquent qu'il s'agit d'un niveau 6, c'est-à-dire essentiellement qu'un nouveau virus est présent à peu près partout dans le monde.

Le sénateur Eaton : C'est en fonction de ce qui se produit dans l'ensemble de la planète, n'est-ce pas?

Dr Plummer : C'est exact.

Senator Eaton: The virulence of this disease was enormous. I think when most of us saw “pandemic at the scale of a Phase 6,” it initially raised people’s expectations, only to realize that 500 people, I think, died in the H1N1 pandemic. How many die a year from seasonal flu? Is it 4,000 or 6,000?

Would it not serve us to have our own scale? The WHO might say it is at Phase 6 around the world, but you, sir, might say it is at Phase 2 in Canada. In that way, Canadians would see the difference. It might be a Phase 7 here and a Phase 2 around the world. In that way, we would really have a fairer assessment and a better feel for what is really happening.

Dr. Plummer: I have a couple of responses to that. First, Phase 6 does not in any way reflect the severity of disease. Basically, it is the extent of geographic spread. That is what it is intended to convey.

The public’s perception of what a pandemic is consists of something along the lines of the 1918 flu. The severity has nothing to do with the definition of “pandemic.” This whole issue is a matter of debate now at the World Health Organization because other countries are concerned there is this perception that a pandemic means a severe disease. It does not. It is just the extent of geographic spread.

Having said that, although there were only 400 deaths in Canada, it would have been worse had we not had the excellent critical care, including antivirals and vaccines.

Senator Eaton: I agree with all of what you are saying.

Dr. Plummer: Most people who were admitted to ICU would have died.

Senator Eaton: I agree, but I think many people did not take advantage of the vaccination because once they realized that the second stage was over, they stopped worrying. The WHO was saying “Pandemic 6,” but people were not dying in droves, so people took an “oh well” attitude towards it.

Dr. Plummer: We need to better understand through additional research why people did not get vaccinated.

People made some odd decisions. I was interviewed at a public event a couple of weeks ago. I asked the journalist who was interviewing me if she got the vaccine. She said she did not. I asked her why she did not, and she was worried about side effects, yet she got her children immunized. I could not figure out the logic of that.

Le sénateur Eaton : Cette maladie était extrêmement virulente. Je crois que la plupart d’entre nous nous attendions à quelque chose d’énorme lorsqu’on a parlé au départ de pandémie de niveau 6. On s’est ensuite rendu compte que la pandémie de H1N1 avait fait 500 victimes, si je ne m’abuse. Combien de personnes meurent de la grippe saisonnière? Est-ce 4 000 ou 6 000 par année?

Ne serait-il pas utile de nous doter de notre propre échelle? L’OMS peut déterminer qu’il s’agit d’une pandémie de niveau 6 sur le plan mondial, mais vous pourriez très bien, docteur, affirmer qu’elle est de niveau 2 au Canada. Ainsi, les Canadiens pourraient voir la différence. On pourrait aussi avoir un niveau 7 au Canada et un niveau 2 ailleurs dans le monde. De cette manière, nous aurions une évaluation plus équitable et une impression plus juste de la situation réelle.

Dr Plummer : J’aurais quelques précisions à apporter en réponse à votre question. D’abord et avant tout, le niveau 6 n’a absolument rien à voir avec la gravité de la maladie. Il correspond essentiellement à l’ampleur de la propagation géographique. C’est l’indication que ce niveau nous fournit.

La perception du public à l’égard de ce qu’est une pandémie s’inspire dans une large mesure du souvenir de la grippe de 1918. La dénomination de pandémie ne se définit aucunement en fonction de la gravité de la maladie. Toute cette question fait actuellement l’objet d’un débat au sein de l’Organisation mondiale de la santé, car certains pays se préoccupent de cette perception voulant qu’une pandémie soit synonyme de maladie grave. Ce n’est pourtant pas le cas. C’est simplement une indication de l’étendue géographique.

Il faut toutefois préciser que même s’il n’y a eu que 400 décès au Canada, les choses auraient été bien pires sans les excellents soins aigus qui ont été dispensés, notamment pour ce qui est des antiviraux et des vaccins.

Le sénateur Eaton : Je suis d’accord avec vous sur tous ces points.

Dr Plummer : La plupart des patients admis aux soins intensifs seraient décédés.

Le sénateur Eaton : Je suis d’accord, mais je crois que bon nombre de personnes n’ont pas profité de la vaccination parce qu’elles ont cessé de s’inquiéter en se rendant compte que la seconde phase était terminée. L’OMS parlait d’une pandémie de niveau 6, mais il n’y avait pas de décès à la tonne, ce qui en a incité plusieurs à adopter une attitude plutôt désinvolte.

Dr Plummer : Nous devons mener d’autres recherches afin de mieux comprendre les raisons pour lesquelles on ne s’est pas fait vacciner.

Les gens prennent parfois des décisions étranges. Il y a quelques semaines, une journaliste m’a interviewé à l’occasion d’une activité publique. Je lui ai demandé si elle avait été vaccinée. Elle m’a dit que non. Je lui ai demandé pourquoi et elle m’a répondu qu’elle craignait les effets secondaires, mais elle avait tout de même fait immuniser ses enfants. Je n’ai pas compris son raisonnement logique.

Senator Eaton: Again, that is an issue of information and communication.

Dr. Hatchette: Regarding our 4,000 a year who die, that has been generated through modelling and looking at excess mortality during influenza and pneumonia season. We will not know the final tallies until we look at other things. Never before have we actually looked in-depth at people admitted to hospital with influenza. Part of it is that our previous estimations might be wrong. We have been touting those figures for years because we know influenza kills people every year. How accurate they are is not clear, and we might see some differences in the years to come.

Senator Eaton: We do not talk about a flu pandemic. We simply tell people to get their flu shots and to be careful about washing their hands. We do not say in the symptoms that they might die.

Dr. Hatchette: It depends on whom you speak to. When I give talks to health care professionals, my first question to them is, "How many of you are coming to work to kill a patient today? Because if you do not get a flu shot, that is potentially what you could do." It depends on the target audience. Everyone is complacent about influenza. Regularly we hear people comment, "I had a bit of the flu this weekend." If you had influenza, you would know it is more than a bit of flu because it knocks you down for a number of days. It is people's perception of what influenza is. Perhaps that is our communication challenge. The biggest mistake from a staging perspective was not clarifying that Level 6 meant spread, not severity. As Dr. Plummer said, they are looking at revising all of that.

Canada's pandemic plan had a sort of 6.1 or 6.2, depending on whether there was an extensive spread across the world or within Canada. We did try to nuance that, but it becomes difficult to message.

Senator Eaton: It is like the homeland security alerts, which can be orange or red depending on the level of threat. People automatically assume it is the depth of the danger perceived, not geographical.

Senator Ogilvie: This last discussion really illustrates the challenge that you folks and health authorities have in general with situations of this nature. Dr. Hatchette, you got into some aspects of it and could talk to us all day about the different subgroups of the regular flu, those susceptible to the different levels, and whether you build up against them the longer you live relative to the number of times you have been exposed, et cetera. It is a complex issue. I have looked at these things from a chemist's point of view, and I do not think you have any simple way of reaching the population. In the 1918 pandemic, younger adults in the barracks were decimated by the flu while older folks, although they succumbed, did not do so at the same rate. It has to

Le sénateur Eaton : Encore là, c'est une question d'information et de communication.

Dr Hatchette : Pour ce qui est du nombre de 4 000 décès par année, on y est arrivé au moyen d'une modélisation en fonction de la mortalité accrue pendant la saison de l'influenza et des pneumonies. Il faudra examiner d'autres éléments pour connaître les chiffres véritables. Nous n'avons jamais mené d'étude approfondie sur les patients admis à l'hôpital avec la grippe. Il faut notamment s'attendre à ce que certaines estimations établies précédemment soient erronées. Nous répétons ces chiffres depuis des années parce que nous savons que la grippe fait des victimes à tous les ans. On ne sait pas dans quelle mesure ces chiffres sont précis et nous pourrions sans doute constater certains écarts au cours des prochaines années.

Le sénateur Eaton : Nous ne parlons pas d'une pandémie de grippe. Nous disons simplement aux gens d'aller se faire vacciner pour la grippe et de bien se laver les mains. Nous ne leur disons pas qu'ils pourraient en mourir.

Dr Hatchette : Tout dépend à qui vous vous adressez. Ma première question pour les professionnels de la santé est toujours la même : « Combien parmi vous êtes entrés au travail ce matin avec l'intention de tuer un patient? Si vous n'avez pas été vaccinés contre la grippe, c'est pourtant ce que vous pourriez faire. » Tout dépend donc de l'auditoire cible. Tout le monde est complaisant à propos de l'influenza. On entend régulièrement des gens déclarer qu'ils ont été un peu grippés au cours du week-end. S'il s'agissait d'influenza, vous ne diriez pas que vous avez été un peu grippés parce que vous seriez sur le carreau pendant quelques jours. C'est la manière dont les gens perçoivent l'influenza. Peut-être s'agit-il de notre grand défi en matière de communication. À cet égard, la plus grosse erreur a peut-être été de ne pas préciser que le niveau 6 était un indice de propagation, et non de gravité. Comme le disait le Dr Plummer, on s'emploie actuellement à revoir tout ce système.

Le plan canadien en cas de pandémie prévoyait en quelque sorte un niveau 6.1 ou 6.2, selon qu'il y avait propagation partout dans le monde ou seulement au Canada. Nous avons essayé d'apporter les nuances nécessaires à cet égard, mais il est devenu difficile de faire passer clairement le message.

Le sénateur Eaton : C'est un peu comme les alertes en matière de sécurité intérieure, qui peuvent être oranges ou rouges selon l'ampleur de la menace. Les gens présument automatiquement qu'il est question de l'importance du danger perçu, plutôt que de sa propagation géographique.

Le sénateur Ogilvie : Voilà qui illustre vraiment bien les difficultés avec lesquelles vous, comme les autorités de la santé d'une manière générale, devez composer dans des situations semblables. Docteur Hatchette, vous avez abordé certains aspects de la problématique et vous pourriez nous parler pendant des heures des différents sous-groupes visés par la grippe saisonnière, ceux pouvant être touchés aux différents niveaux, et la résistance que l'on peut espérer développer à la faveur de sa longévité et du nombre de fois où l'on est exposé, entre autres sujets. C'est une question très complexe. En examinant ces éléments de mon point de vue de chimiste, je ne crois pas qu'il y ait une façon simple pour vous de bien renseigner la population. Lors de la pandémie

do not only with previous exposure but also with the concentrations of people in an area and many other things. I do not envy you trying to advise us in detail on how we can reach the population as a whole.

We heard confirmation today that the virus in this hemisphere was identified definitively in three locations within a week of each other: the U.S., Mexico and Canada. Almost certainly the virus was in those countries for some time prior to that confirmation. You mentioned that perhaps it might have been detected a month earlier in Mexico had they had different capability. Do we know where the virus likely arose?

Dr. Plummer: The thinking is that the virus has North American swine sequence, Asian swine sequence, human sequence and bird sequence. Somehow, the virus picked up all of these different genes. Where that happened, no one is really sure. Most people would guess that it was in Mexico, but it could have been in California. I do not think it was in Canada. This is really a guess. There is no good way of going back and figuring it out.

Senator Ogilvie: I appreciate the point you make. It arose within a close period of time in three areas with some distance between them. Does anything in that issue and in your search back regarding the identity of the virus give us any hint as to how these things might be detected at an earlier stage of evolution?

Dr. Plummer: Prior to this pandemic, much thought had gone into how to contain the avian flu — H5N1 — at source when it first becomes sustainably transmitted in human populations. This experience shows the futility of thinking that can be done. This virus was out the door so fast that by the time the problem was recognized, it was everywhere. Nova Scotia was the first province to identify the problem, but it was in other provinces as well. Given the number of air travellers between Mexico and Canada in the winter and spring, I do not think anything can be done to contain it at source. If you were able to do something, it would have to be based on a robust laboratory capacity in countries around the world.

Dr. Hatchette: Part of the challenge in determining the source of the virus is the lack of surveillance in the swine populations. When people look at the origin of a virus, they compare its genetic fingerprint with everything that exists in the data banks. There is a span of 10 years or so for which there is no data on swine viruses circulating. In that 10-year period, this could have been

de 1918, les jeunes adultes étaient décimés pendant que leurs confrères plus âgés dans les casernes succombaient eux aussi à la grippe, mais pas de façon aussi soutenue. La situation était attribuable non seulement à l'exposition précédente au virus, mais aussi entre autres aux différentes concentrations de personnes dans un secteur donné. Je préfère ne pas être à votre place lorsqu'il s'agit de suggérer des moyens de rejoindre la population dans son ensemble.

On nous a confirmé aujourd'hui que le virus avait été identifié de façon définitive dans trois emplacements de notre hémisphère à une semaine d'intervalle : les États-Unis, le Mexique et le Canada. On peut être à peu près certain que le virus était présent dans ces pays avant cette confirmation. Vous avez d'ailleurs indiqué qu'il est possible qu'on ait pu le détecter un mois plus tôt au Mexique si l'on avait disposé des moyens requis. Pourriez-vous cibler l'endroit où le virus a sans doute fait son apparition?

Dr Plummer : On croit que, d'une manière ou d'une autre, le virus avait amalgamé quatre séquences génétiques, soit celles de la grippe porcine nord-américaine, de la grippe asiatique, de la grippe humaine et de la grippe aviaire. Personne n'est vraiment certain de l'endroit où cette amalgamation a pu se faire. La plupart des gens vous diraient que c'est sans doute au Mexique, mais il se peut fort bien que ce soit en Californie. Je ne crois pas que ce soit au Canada, mais cela reste du domaine des suppositions. Il n'existe pas vraiment de moyen efficace pour revenir en arrière et déterminer comment les choses se sont passées.

Le sénateur Ogilvie : Je vous remercie pour cette précision. L'éclosion s'est faite à l'intérieur d'une période relativement courte dans trois régions assez éloignées les unes des autres. Y a-t-il des éléments ressortant de ce dossier et de vos recherches pour retracer l'identité du virus qui pourraient vous permettre de trouver un moyen de détecter ces virus à un stade plus précoce de leur évolution?

Dr Plummer : Avant cette pandémie, on a beaucoup réfléchi à la façon d'endiguer la grippe aviaire (H5N1) à la source lorsque celle-ci a commencé à se transmettre de façon durable aux populations humaines. La plus récente expérience montre à quel point tout cet effort de réflexion peut se révéler futile. Ce dernier virus s'est propagé si rapidement qu'il se retrouvait déjà un peu partout lorsqu'on a réussi à l'identifier. La Nouvelle-Écosse a été la première province à cerner le problème, mais il était déjà présent ailleurs. Compte tenu du nombre de personnes qui voyagent en avion entre le Mexique et le Canada pendant l'hiver et le printemps, je ne vois pas comment on aurait pu endiguer le virus à sa source. Pour pouvoir faire quelque chose, il faudrait pouvoir compter sur un réseau de laboratoires efficaces dans les différents pays du monde.

Dr Hatchette : S'il est difficile de déterminer la source du virus, c'est notamment en raison d'un manque de surveillance des populations porcines. Lorsque des gens se penchent sur l'origine d'un virus, ils comparent son empreinte génétique à tout ce qu'on peut déjà trouver dans les banques de données. Il y a un intervalle d'une dizaine d'années pour lesquelles on ne dispose d'aucune

happening in any of the different areas in the U.S. or the U.K. The problem is that there is not a lot of animal surveillance, and it is a challenge to get animal surveillance happening.

Senator Ogilvie: I wanted to get that on the record from experts with regard to that particular aspect of that issue.

Dr. Hatchette, I go back to your comments about getting the word out. I am from Nova Scotia, where it is difficult in the fall to not know there is a flu circulating and who is most susceptible. It must be one of the most highly publicized health issues in Nova Scotia that I can even imagine relative to any other disease. Thank you.

Dr. Hatchette: It is interesting that, for whatever reason, the eastern part of the country had better vaccination rates than the western part of the country. A member of our department, Shelly McNeil, is looking at why that might be. We hope her results will help to inform vaccination strategies in the future.

Senator Cordy: Thank you both very much for the work you have done. We have to recognize that Canada has done a substantial amount of excellent work. This is about the lessons learned and how to do things better. Dr. Hatchette, you mentioned that immunization rates were higher on the East Coast and that was being looked at to determine how that could be beneficial as we plan for the next pandemic.

Dr. Hatchette, the first recognizable cases in Canada were in Nova Scotia. I believe they were students who had travelled to Mexico. How does it work? You talked about surveillance being so important, and I liked the comment that without surveillance we have nothing because if we do not find out that it is out there, we cannot do anything about it. How does it work? How did you get the information? Was it from the doctor who treated those students because they were all in the same area? Was it through the hospital? How did you end up with the information that you can send to the health agency?

Dr. Hatchette: Part of it has to do with the way we test. We test for influenza using a generic test that picks up any influenza. In the previous flu seasons before the pandemic, we knew that the two seasonal types circulating had different resistance patterns. From a clinical perspective, it was important to know whether it was an H1 or an H3 in order to treat them.

We were doing a lot of sub-typing, to identify exactly what that virus was. It was a little bit of serendipity, a bit of good planning and a little bit of good epidemiology that all went into this. I had been to a conference that week and had heard Stephen Lindstrom from the CDC release the two cases of the novel swine virus in kids in California. I got back on Thursday and received information from our epidemiology colleagues that there was a cluster of illness in a school that had contact with Mexico. Knowing from the ProMED releases that there was this unusual

donnée sur les virus de grippe porcine en circulation. Pendant cette période de 10 ans, il aurait pu y avoir éclosion dans n'importe quelle région des États-Unis ou du Royaume-Uni. Le problème vient d'une surveillance animale insuffisante, car il est particulièrement difficile à voir à ce que les efforts nécessaires y soient consacrés.

Le sénateur Ogilvie : Je voulais que nos experts se prononcent officiellement sur cet aspect particulier de la problématique.

Docteur Hatchette, j'en reviens à vos commentaires au sujet du message à transmettre. Je suis de la Nouvelle-Écosse, une province où il est difficile à l'automne de savoir si un virus est en circulation et quelles sont les personnes les plus vulnérables. Ce fut sans doute le problème de santé pour lequel il y a eu le plus de communications en Nouvelle-Écosse. Je vous remercie.

Dr Hatchette : Il est intéressant de noter que, pour une raison ou une autre, les taux de vaccination ont été supérieurs dans l'Est du pays. Une de nos collègues, Shelly McNeil, essaie de déterminer les causes de cette différence avec les régions plus à l'ouest. Nous espérons que les résultats de son étude permettront de mieux cibler les stratégies de vaccination à l'avenir.

Le sénateur Cordy : Merci à tous les deux pour tous les efforts que vous avez déployés. Nous devons reconnaître que le Canada a fait de l'excellent travail. Nous sommes ici pour tirer des enseignements de manière à nous montrer encore plus efficaces à l'avenir. Docteur Hatchette, vous venez de nous dire que les taux d'immunisation avaient été plus élevés sur la côte Est et que l'on essayait de savoir pourquoi afin de mieux planifier les interventions pour la prochaine pandémie.

Docteur Hatchette, les premiers cas identifiables au Canada ont été détectés en Nouvelle-Écosse. Je crois qu'il s'agissait d'étudiants qui s'étaient rendus au Mexique. Comment procède-t-on? Vous avez souligné l'importance de la surveillance en faisant valoir que sans surveillance, nous sommes démunis, car si nous ne découvrons pas l'existence d'un virus, nous ne pouvons rien faire pour en enrayer la propagation. Comment avez-vous obtenu l'information? Était-ce du médecin qui a traité ces étudiants qui étaient tous de la même région? Est-ce par l'entremise de l'hôpital? Comment vous êtes-vous retrouvés avec cette information pour pouvoir la transmettre à l'agence de la santé?

Dr Hatchette : Cela dépend en partie de la façon dont nous effectuons nos tests. Pour l'influenza, nous utilisons un test générique qui détecte toutes les souches. Dans les saisons grippales qui ont précédé celle de la pandémie, nous savions que les deux types de grippe saisonnière en circulation étaient assortis de modèles de résistance distincts. Aux fins du traitement clinique, il était important de savoir s'il s'agissait d'un virus de type H1 ou H3.

Nous avons effectué de nombreux tests de sous-catégorisation afin de déterminer exactement à quel virus nous avions affaire. Les résultats ont été attribuables en partie au hasard, à une planification efficace et à un bon travail épidémiologique. J'ai assisté cette semaine-là à une conférence au cours de laquelle Stephen Lindstrom du CDC a annoncé la découverte de deux cas du nouveau virus de grippe porcine chez des enfants californiens. À mon retour le jeudi, nos collègues de l'épidémiologie nous ont informés d'une grappe de cas dans une école ayant eu des contacts

respiratory outbreak in Mexico, we said we would make sure to sub-type these viruses to ensure that it is just the seasonal influenza. We did that about three o'clock in the afternoon, and we were not able to type them as normal seasonal influenzas. These viruses we could not type were our red flag to send it on to the NML for confirmation so that they could inform the WHO — the chain of command, if you will, for diagnostics.

We did that test not only once but twice, because it is always exciting to be the first, but you would hate to be the first person wrong.

Senator Cordy: True.

Dr. Hatchette: These things always happen on a Friday afternoon, and by that time it was six o'clock. FedEx does not transport things, so we had to figure out a way to get the sample to Winnipeg as soon as possible. Because novel pathogens are considered a higher level of bio-security, because they are a risk to the population, we could not just send it on a normal courier service. We were able to second an RCMP officer to personally escort the sample, and that way we did not have to go through the same regulations for transportation of dangerous goods. Although the sample was packaged the same way, there were not the courier necessities in order to get it to the laboratory.

It was my youngest son's third birthday, and I was on the phone all day with teleconferences, but I can remember quite clearly getting a call at 11:30 from Yan Li at the NML and having a teleconference with Dr. Plummer, Dr. Butler-Jones and my supervisor, and saying, yes, we have the novel strain in Canada.

It actually followed the exact path that it should have followed. We identified a virus that we could not show as human; we went up the chain, and within 24 hours we were able to do so. The only thinking on our feet we did there was how to get the sample to Winnipeg on a Friday afternoon.

Senator Cordy: Samples are taken in these situations and then forwarded to your laboratory; is that the way it works?

Dr. Hatchette: Correct. From a public health perspective, if there is a cluster of respiratory disease, they take samples and then forward them on to the local provincial laboratory where the necessary testing will be done to rule out normal respiratory pathogens. We generally start with influenza A, influenza B, respiratory syncytial viruses — RSVs — and some other viruses. From a public health perspective, there are mitigation strategies to use within small populations. If some people in a closed environment are infected, antivirals are given to the rest of them to prevent infection. That is done rapidly. Communication between the epidemiologists and the laboratories facilitates that. We have electronic means to ensure that happens — CIOSC alerts

avec le Mexique. Ayant été informés via ProMED d'une vague d'infections respiratoires inhabituelles au Mexique, nous nous sommes assurés de procéder à une détermination des sous-types de ces virus pour confirmer qu'il s'agissait simplement de grippe saisonnière. Nous avons fait les tests aux environs de 3 heures de l'après-midi et nous n'avons pas pu déterminer qu'il s'agissait de cas habituels de grippe saisonnière. Comme nous n'avons pas pu identifier ces virus, nous avons transmis le dossier au Laboratoire national de microbiologie pour confirmer le tout et en informer, suivant la chaîne de commande, si je puis dire, l'OMS à des fins diagnostiques.

Nous avons procédé au test deux fois plutôt qu'une, car s'il est toujours excitant d'être le premier à découvrir quelque chose, on ne veut surtout pas être le premier à faire une erreur.

Le sénateur Cordy : C'est vrai.

Dr Hatchette : Ces choses arrivent toujours le vendredi après-midi et il était 18 heures lorsque nous avons terminé. FedEx ne pouvant faire le transport, nous devions trouver un moyen de faire parvenir l'échantillon à Winnipeg le plus rapidement possible. En raison du risque qu'ils présentent pour la population, les nouveaux pathogènes exigent un degré élevé de précaution en matière de biosécurité, ce qui rend impossible de les expédier par les services de messagerie courants. Nous avons pu mandater un agent de la GRC pour escorter l'échantillon, ce qui nous a permis d'éviter l'application de certains règlements touchant le transport des matières dangereuses. Même si l'échantillon était emballé de la même façon, on n'avait pas à remplir toutes les exigences applicables au transport par messagerie jusqu'au laboratoire.

C'était le troisième anniversaire de mon plus jeune fils et j'ai passé toute la journée en téléconférence, mais je me souviens très bien avoir reçu un appel à 11 h 30 de Yan Li au LNM et d'avoir eu une téléconférence avec le docteur Plummer, le docteur Butler-Jones et mon superviseur et d'avoir dit qu'effectivement nous avions une nouvelle souche au Canada.

Elle a évolué exactement comme elle le devait. Nous avons identifié un virus sans pouvoir prouver qu'il était humain, nous sommes remontés dans la chaîne et avons réussi à le prouver en moins de 24 heures. La seule question que nous nous sommes posée était de trouver le moyen d'expédier l'échantillon à Winnipeg un vendredi après-midi.

Le sénateur Cordy : Dans ce type de situation, des échantillons sont prélevés, puis envoyés au laboratoire, c'est cela la procédure?

Dr Hatchette : C'est exact. Dans le cadre de la protection de la santé publique, en cas de grappe d'une maladie respiratoire, on prélève des échantillons puis on les envoie au laboratoire local provincial où seront effectués les tests nécessaires visant à exclure les agents pathogènes normaux des voies respiratoires. On commence généralement par la grippe A, la grippe B, le virus respiratoire syncytial bovin (VRS) et d'autres virus. Toujours pour protéger la santé du public, on peut mettre en œuvre des techniques palliatives au sein des petites populations. Si des personnes vivant dans un endroit isolé sont infectées, des antiviraux sont administrés à celles qui ne le sont pas afin d'empêcher l'infection de se propager. Cela est fait rapidement.

and things where the provinces can let other public health people in the province as well as laboratories know that there is a respiratory outbreak in this facility with these symptoms, and then that can be updated.

Senator Cordy: When you talked about surveillance and some of the challenges you faced during the H1N1 pandemic, staffing was one of the things that you mentioned, not having enough staff and then people coming in and out for two or three weeks, which required time to bring them up to speed. You talked also about difficulties in communication. When we are writing our report, what kinds of things should we put in as recommendations for the next pandemic in relation to surveillance?

Dr. Hatchette: From my personal perspective, surveillance and laboratory diagnostics are often overshadowed by the more sexy things like antivirals and vaccines. When I was a member of the now-sunsetted Pandemic Influenza Committee, PIC, I can remember going to my first PIC meeting, and both surveillance and laboratory were in the last 15 minutes of the meeting. You can imagine how many people were still at that meeting for that presentation.

This has highlighted the strengths of the laboratory system and the surveillance system, but also the funding for the epidemiology side of things, at least in influenza — and I cannot speak to the rest of the surveillance of other diseases — has been underfunded. I have seen people come and go through that section since 2005, which means that although you bring new ideas to the table, you also lose a lot of institutional memory, which can be very important when you are dealing with something that has a long history.

Maintaining people in those positions would be a challenge. I do not know whether it is a remuneration issue. I do not know why that is happening. However, I do think that you need more than four people in a section to deal with influenza. I do not know the exact numbers, but it would be good to add that to your report.

At the CDC, I think there are 300 people involved in influenza, both laboratory and epidemiology. In Canada, I think there are 15 people involved on the laboratory side of influenza at the national level and four people involved on the epidemiology side. Even if you take the one-in-ten dilution that we always do with the U.S., we are still underfunded from a human resource perspective.

Dr. Plummer: To add to that a little bit, one of the challenges we need to figure out is how to link laboratory and epidemiologic information. The way information flows is that a specimen comes into the laboratory and the result goes back to the provincial laboratory. There is another information flow, which is epidemiologic information that comes in to PHAC from a

La communication entre les épidémiologistes et les laboratoires facilitent ce processus. Des moyens électroniques permettent de s'en assurer comme des systèmes d'alerte SCISP, et cetera, où les provinces peuvent signaler aux autres employés de la santé publique dans la province et aux laboratoires qu'il y a une éclosion de maladies respiratoires dans cette installation, accompagnées de tels symptômes, puis les gens sont tenus au courant du développement de la situation.

Le sénateur Cordy : En évoquant la surveillance et certains défis auxquels vous avez été confrontés pendant la pandémie de la grippe H1N1, vous avez mentionné entre autres la dotation en personnel, le manque de personnel et le fait que les gens venaient et partaient toutes les deux ou trois semaines, vous avez donc dû consacrer du temps pour les informer de la situation. Vous avez parlé aussi des difficultés au niveau des communications. Quand nous écrirons notre rapport, quels genres de recommandations devons-nous proposer au plan de la surveillance pour faire face à la prochaine pandémie?

Dr Hatchette : J'estime que la surveillance et les diagnostics des laboratoires sont souvent relégués au second plan derrière des choses plus attractives comme les antiviraux et les vaccins. Quand j'étais membre du Comité de la grippe pandémique, comité qui n'existe plus aujourd'hui, je me souviens qu'à la première réunion la surveillance et les laboratoires n'ont été discutés que durant les dernières 15 minutes de la réunion. Je vous laisse imaginer le nombre de personnes encore présentes quand il a été question de cela.

Les avantages des laboratoires et de la surveillance ont été soulignés, mais il faut ajouter que les fonds consacrés à l'épidémiologie, du moins à la grippe — j'ignore ce qu'il en est pour les autres maladies — sont insuffisants. Depuis 2005, j'ai vu des gens rejoindre cette section puis la quitter, ce qui veut dire que bien que vous proposiez de nouvelles idées, vous perdez aussi beaucoup de mémoire institutionnelle, ce qui peut être très important quand vous avez affaire à quelque chose qui existe depuis longtemps.

Garder du personnel à ces postes sera difficile. Je ne sais pas si c'est une question de rémunération. Je n'en connais pas la raison. Je pense, cependant, qu'il faut plus de quatre personnes dans une section pour lutter contre la grippe. Je ne sais pas combien il en faudrait exactement mais ce serait une bonne idée d'ajouter cette question dans votre rapport.

Je crois que 300 personnes travaillent dans le domaine de la grippe au CDC, laboratoires et épidémiologie compris. Au Canada, je crois que 15 personnes travaillent dans les laboratoires dans le domaine de la grippe au niveau national et 4 personnes dans le domaine de l'épidémiologie. Même si l'on prend le rapport de un pour dix comme nous le faisons toujours dans les comparaisons avec les États-Unis, nos ressources humaines demeurent insuffisantes.

Dr Plummer : Pour ajouter quelque chose, l'un des problèmes que nous devons régler, c'est la façon de mettre en corrélation les renseignements provenant des laboratoires et ceux concernant l'épidémiologie. L'information est communiquée de la façon suivante : un échantillon arrive au laboratoire et le résultat est envoyé au laboratoire provincial. Il y a une autre façon de

different part of a provincial government. We have tremendous difficulty linking those two things together, which limits our ability to comment on severity of illness and all kinds of things. That is an issue where we need to figure out a better way.

At the national laboratory, we have about 10 people who work on influenza, including two research scientists, so we are not that deep either.

Dr. Hatchette: I would like to echo Dr. Plummer's comments on the laboratory-epidemiology linkage. The national laboratory has tremendous resources in computer science, and it is possible to link these databases, but there are some logistical issues that seem difficult to overcome. Some of them are privacy issues; some of them involve the province not wanting to give up the data. They can all be overcome; whether you describe them as easy or not is, I guess, your perspective. It is a highly important thing in order to correlate this data properly.

Senator Merchant: I may be just following along the last area you spoke about. I am not sure how much responsibility you have for this linkage.

You have identified the virus, but how do you communicate the severity, or do you? Is it up to you to communicate the severity of the problem? Do you have some say in the type of antivirals or vaccines that would respond to this particular virus? How much needs to be purchased? Those are the kinds of things that we have been dealing with in the last two or three days. I do not understand exactly the sequencing. Also, how do they get enough information? There was a bit of confusion with the adjuvanted vaccine and whether it was appropriate for pregnant women. That confused people early on. Have we learned something from the process that we can benefit from in the future?

Dr. Hatchette: Right now laboratories are lucky to get the appropriate name and birth date on a requisition, let alone clinical information. Often laboratories actually have no clinical data whatsoever about the specimen that they are processing, which is why it is so important to link it with epidemiologic information, because the epidemiology people will be able to say that this was a particularly severe virus, and then they can look to see how much antiviral resistance is there.

When to test antiviral resistance again depends on criteria that are set out by the laboratories. We have tried to establish some general criteria, but ultimately the province will decide what they are. We cannot test every virus for antiviral resistance, but we have set up criteria — for example, patients who seem to be failing therapy or who have been on antivirals, that sort of thing, and that may be able to provide some guidance regarding whether or not the antivirals are effective.

communiquer les renseignements : un organisme différent du gouvernement provincial fournit les renseignements sur l'épidémiologie à l'ASPC. L'établissement de liens entre ces deux informations nous pose d'énormes problèmes et limite notre capacité à nous prononcer sur la maladie et sur toutes sortes de choses. C'est une situation qui doit être remédiée.

Au laboratoire national, 10 personnes travaillent dans le domaine de la grippe, y compris deux chercheurs scientifiques, donc nous ne disposons pas encore une fois de ressources suffisantes.

Dr Hatchette : Je rejoins les propos du Dr Plummer concernant la relation entre les laboratoires et les services épidémiologiques. Le laboratoire national dispose d'énormes ressources en informatique, il est donc possible de relier ces bases de données, mais il semble qu'il y ait des problèmes logistiques difficiles à surmonter comme la protection des renseignements personnels et, dans certains cas, le refus de la province de communiquer des données. Tous ces problèmes, que vous pouvez juger simples ou complexes, peuvent être réglés. Mais c'est quelque chose de très important si l'on veut établir une bonne corrélation entre les données.

Le sénateur Merchant : Je continue sur le dernier sujet que vous évoquez. Je ne suis pas sûr du degré de responsabilité qui vous incombe pour établir cette relation.

Vous avez identifié le virus, mais de quelle façon signalez-vous sa gravité, si vous le faites? Est-ce à vous de signaler la gravité du problème? Avez-vous un mot à dire concernant le type d'antiviraux et de vaccins à administrer pour se protéger contre ce virus? La quantité d'antiviraux et de vaccins qu'il faut acheter? Voilà le genre de questions qui nous ont occupés ces deux ou trois derniers jours. Je ne comprends pas exactement le jalonnement des opérations. En outre, comment s'assurer qu'ils obtiennent suffisamment de renseignements? Il y a eu un peu de confusion au sujet du vaccin adjuvant, on se demandait s'il ne posait aucun risque pour les femmes enceintes. Les gens étaient déroutés dès le départ. Avons-nous tiré une leçon du processus, une leçon dont nous profiterons à l'avenir?

Dr Hatchette : Aujourd'hui, les laboratoires ont de la chance d'avoir le nom et la date de naissance exacts sur une demande, sans mentionner les renseignements cliniques. Les laboratoires n'ont souvent pas de données cliniques sur l'échantillon qu'ils analysent, voilà pourquoi il est si important d'établir une relation avec les renseignements épidémiologiques, car ceux qui travaillent dans ce domaine pourront alors dire si le virus est particulièrement dangereux et mesurer le degré de résistance antivirale.

Le moment où la résistance antivirale doit être testée dépend encore une fois des critères énoncés par les laboratoires. Nous avons essayé d'établir des critères généraux, mais en fin de compte c'est la province qui décide des critères. Nous ne pouvons pas mesurer la résistance antivirale pour tous les virus, mais nous avons établi des critères — par exemple, des patients qui n'ont pas été guéris par les traitements ou auxquels on a administré des antiviraux, ce genre de choses, et qui pourraient donner une indication sur l'efficacité ou l'inefficacité des antiviraux.

The effectiveness of vaccines is something a bit different from the clinical side of things. It really requires special scientific studies. You can look at the laboratory markers of vaccine efficacy, meaning that this proportion of people actually developed antibodies over this threshold. That means they should be protected, but you need to look to see how many people who were vaccinated got infected versus those who did not. That takes a large case-control design study, which could happen if there is better sentinel linkage with the lab.

With our current surveillance, the lab forwards data to the respiratory surveillance system, and it is aggregate data. We say that we have done 1,000 tests in the last month and 300 of them are positive for influenza A. At the same time, the sentinel physicians across the country say, "Okay, these proportions of people who are attending my clinic have influenza-like illness." We cannot correlate what those are. The sentinel physicians are not necessarily testing people with influenza-like illness, so we cannot tell you what proportion of those people with influenza-like illness actually have influenza. Until you make that linkage a bit better, it is hard to understand who is getting flu, what influenza-like illness symptoms they are getting and whether that is influenza. We know that two thirds of the time it may be flu in the peak of the season, but that means a third of the time it is not.

To get back to antivirals for a minute, the biggest challenge from a clinical perspective is to have a diagnostic test that is sensitive and rapid so that you have a result within 30 minutes. Rapid tests are available, but they perform quite poorly with the pandemic virus, let alone seasonal virus. With the pandemic virus, the sensitivity of the test — that is, the ability of the test to pick up the virus — ranged anywhere from 13 per cent to 60 per cent. That means 40 per cent to 80 per cent of the time you are missing the virus, even though that person may actually be infected. You could not rely on a quick test like that to say, "I am confident you do not have infection, so I am not going to give you antivirals."

The testing for the detection of the virus, these rapid tests, needs to be pushed forward. The CDC has provided a lot of funds and grants to companies that are trying to do that. That is sort of the Holy Grail of influenza diagnostics, and that will facilitate identification of virus in under-resourced countries as well.

Dr. Plummer: Decisions about what antivirals to stockpile must be taken years before the actual pandemic, although during a pandemic you can monitor whether the virus remains susceptible to those. We know that there is resistance to these antivirals, so we have a diversified antiviral stockpile, although probably not as diversified as we would like because there are not that many drugs that are effective for influenza.

L'efficacité des vaccins est un peu différente du point de vue clinique. Elle exige vraiment des études scientifiques particulières. Vous pouvez consulter les critères d'efficacité d'un vaccin, c'est-à-dire qu'un certain pourcentage de personnes ont développé des anticorps au-dessus d'un seuil donné. Ce qui signifie qu'elles devraient être protégées, mais ce qu'il faut comparer, c'est le nombre de personnes vaccinées qui ont été infectées par rapport au nombre de celles qui ne l'ont pas été. Pour cela, il faut faire une étude cas-témoin approfondie, ce qui serait possible s'il y avait une meilleure vigie avec les laboratoires.

Avec notre système de surveillance actuel, le laboratoire envoie des données au système de surveillance de maladies respiratoires, mais il s'agit de données globales. Nous disons que nous avons fait 1 000 tests au cours du dernier mois et que 300 de ces tests ont été positifs pour la grippe A. En même temps, les médecins rapporteurs à travers le pays signalent les pourcentages de personnes qui se présentent à leurs cliniques avec des symptômes de grippe. Nous ne pouvons pas mettre en corrélation ces pourcentages. Les médecins rapporteurs ne testent pas forcément les personnes ayant des symptômes de grippe, nous ne pouvons donc pas affirmer quel pourcentage de personnes présentant des symptômes de grippe ont réellement la grippe. Tant que cette relation ne sera pas améliorée, il sera difficile de savoir qui a la grippe, quels en sont les symptômes et si c'est réellement d'une grippe qu'il s'agit. Nous savons que deux fois sur trois, c'est peut être la grippe en pleine saison de grippe, mais cela veut dire qu'une fois sur trois, ça ne l'est pas.

Pour revenir un instant aux antiviraux, le plus gros défi pour une clinique, c'est d'avoir un test de diagnostic sensible et rapide afin d'obtenir un résultat en moins de 30 minutes. Il est possible de faire des tests rapidement, mais ils ne sont pas très efficaces pour ce qui est du virus pandémique, et encore moins pour le virus saisonnier. En ce qui concerne le virus pandémique, la sensibilité du test — c'est-à-dire la capacité du test de détecter le virus — varie entre 13 et 60 p. 100. Ce qui veut dire que 40 à 80 p. 100 du temps, le virus n'est pas détecté, même si la personne est infectée. On ne peut pas se fonder sur un test rapide comme celui-là pour dire : « Je peux vous assurer que vous n'êtes pas infecté, je ne vais donc pas vous prescrire des antiviraux. »

Il faut améliorer le test de détection du virus, le test rapide. Le CDC fournit beaucoup de financement et de subventions aux compagnies qui travaillent à cette fin. C'est en quelque sorte le Saint Graal des diagnostics de la grippe qui permettra de faciliter l'identification du virus même dans les pays qui manquent de ressources.

Dr Plummer : Les décisions concernant les antiviraux à mettre en réserve peuvent être prises des années avant la pandémie, bien que durant une pandémie on peut vérifier si le virus est toujours vulnérable à ces antiviraux. Nous savons qu'il y a une résistance à ces antiviraux, nous avons donc une réserve diversifiée d'antiviraux, même si elle ne sera probablement pas aussi diversifiée que nous le souhaiterions vu le petit nombre de médicaments qui sont efficaces contre la grippe.

With vaccines, as you heard yesterday, you really have to make them once the virus has emerged. The technology we are using for influenza vaccines is pretty old technology. Other technologies are possible. Maybe we could even have a universal influenza vaccine. Vaccine research is an important area.

Senator Merchant: Thanks so much. I think that is all.

The Chair: An interesting case was reported recently. We always see the reports about the virus going from animals to humans, but a reverse case was reported out west — or was it going the other way around, from a human to a swine? Was there anything of significance to that? How was that followed up?

Dr. Plummer: It was on a pig farm in Alberta where pigs became ill. The pigs presumably acquired the virus from the farm family, a number of whom were ill with the H1N1 virus.

The virus moves back and forth between swine and humans relatively frequently. Swine have a type of influenza virus that can infect people. Every year or so, we find one or two cases of this virus in humans, sometimes even in small children. Although they live on a pig farm, they have not been exposed to pigs. Presumably, they got it from their mother or their father.

The worry is that this will potentially result in the creation of a new virus that can be of increased virulence, but the actual harm this virus does to pigs is very little. That is why the animal industry is not interested in doing surveillance. Pigs get flu. They cough a little bit, and they get better. It does not really affect the meat production. It does not kill them, so they have limited interest in our interest in doing greater swine surveillance.

The Chair: Thank you.

Senator Braley: Your surveillance is superb. Did anything unusual come out of the surveillance in Canada? Were there any specific concentrations because of travel or other items, or is that not really being looked at?

Dr. Plummer: We have been looking at it. We have just submitted a whole genome sequence on 250 H1N1 viruses from the pandemic. There are some pretty interesting things in there. One is that obviously there were multiple introductions of this virus to Canada, as you might expect, from Mexico or wherever else. There are some regional differentiations into sort of sub-strains. There was only one big cluster of highly related strains, and that was in Manitoba, basically on First Nation reserves.

The virus came in many times, not just once. We cannot expect to keep viruses out at our borders. We have to deal with them once they are here.

Senator Braley: Would that information help us, or was there less resistance in certain areas of the country?

En ce qui concerne les vaccins, comme vous l'avez entendu dire hier, il faut les fabriquer dès l'apparition du virus. La technologie que nous utilisons pour fabriquer des vaccins contre la grippe est très ancienne. D'autres technologies existent. Nous pourrions peut-être avoir un vaccin universel contre la grippe. La recherche des vaccins est un domaine important.

Le sénateur Merchant : Merci beaucoup. Je crois que c'est tout.

Le président : Un cas intéressant a été signalé récemment. Nous voyons toujours des rapports sur des virus qui sont transmis des animaux aux êtres humains, mais un cas inverse a été signalé dans l'Ouest — ou était-ce dans le sens contraire, d'un être humain à un porc? Quelle importance a été attachée à ce cas? Quel a été le suivi?

Dr. Plummer : Ce cas s'est déclaré dans une exploitation porcine en Alberta où les porcs sont tombés malades. Il semblerait qu'ils aient été infectés par la famille propriétaire dont certains membres étaient porteurs du virus H1N1.

Le virus se transmet assez fréquemment du porc à l'être humain et vice-versa. Le porc a un virus grippal qui peut infecter l'être humain. Presque tous les ans, on découvre un ou deux cas de transmission de ce virus vers l'être humain, quelquefois même chez des enfants en bas âge qui, bien qu'ils vivent dans une exploitation porcine, n'ont pas approché de porcs. On présume qu'ils ont été infectés par leur mère ou par leur père.

Ce qui est préoccupant, c'est que le résultat pourrait être la création d'un nouveau virus bien plus virulent, mais les porcs infectés par ce virus n'en souffrent pas trop. C'est la raison pour laquelle l'industrie des productions animales n'est pas intéressée par la surveillance. Les porcs attrapent la grippe. Ils toussent un peu et se remettent. La production de viande n'est pas vraiment touchée. Le virus n'est pas mortel pour les porcs, l'industrie accorde donc peu d'importance à notre volonté d'augmenter la surveillance des porcs.

Le président : Merci.

Le sénateur Braley : Votre surveillance est excellente. A-t-elle donné des résultats inhabituels au Canada? Y a-t-il eu des concentrations particulières à cause de voyages ou d'autres facteurs ou est-ce quelque chose qui n'est pas vraiment suivie?

Dr. Plummer : Nous effectuons le suivi. Nous venons de présenter un séquençage génomique complet sur les virus H1N1 250 de la pandémie. Il y a des choses très intéressantes là-dedans. Par exemple, le fait que ce virus se soit introduit au Canada en provenance de différents pays, comme on peut s'y attendre, du Mexique ou d'ailleurs. Il y a quelques différences régionales qui se manifestent sous forme de sous-souches. Il n'y avait qu'une seule grande grappe de souches étroitement reliées, c'était au Manitoba, essentiellement dans les réserves des Premières nations.

Le virus s'est introduit plusieurs fois, pas une seule. Nous ne pouvons pas espérer retenir les virus à l'extérieur de nos frontières. Nous devons les affronter quand ils apparaissent chez nous.

Le sénateur Braley : Cette information nous sera-t-elle utile ou a-t-on constaté une résistance moindre dans certaines régions du pays?

Dr. Plummer: Do you mean antiviral resistance?

Senator Braley: No, a build up internally.

Dr. Plummer: Not that I am aware of. There were pretty high attack rates on some First Nation reserves and smaller communities in Nunavut. I think that may be related to crowded conditions, that kind of thing, rather than anything biological.

Senator Braley: Thank you.

The Chair: Is there anything else? If not, I wish to thank both of our witnesses who have been here this morning. You have been very interesting to hear from and have given us many good ideas and thoughts.

We will not be here next week, so the week after we will be back on the Monday.

Senator Cordy: What time is it on Monday?

The Chair: It is scheduled for 6:30 on Monday, October 8.

(The committee adjourned.)

Dr Plummer : Vous parlez de la résistance antivirale?

Le sénateur Braley : Non, une montée en puissance à l'intérieur du pays.

Dr Plummer : Non, pas à ma connaissance. Quelques réserves des Premières nations et des petites collectivités au Nunavut ont subi de très fortes attaques. Je pense que cela est dû aux logements surpeuplés, à ce genre de choses plutôt qu'à quelque chose de biologique.

Le sénateur Braley : Merci.

Le président : Y a-t-il d'autres observations? Dans ce cas, je tiens à remercier nos deux témoins de s'être présentés ce matin. Vos propos ont été forts intéressants et vous nous avez donné beaucoup de bonnes idées et de bonnes réflexions.

Nous ne siégerons pas la semaine prochaine, nous serons donc de retour le lundi de la semaine d'après.

Le sénateur Cordy : Lundi, à quelle heure?

Le président : À 18 h 30, le lundi 8 octobre.

(La séance est levée.)

Roche Canada:

Jim Hall, Vice-President, Urgent Care;

Anne-Marie Hayes, Business Manager, Government, Urgent Care.

Canadian Pharmacists Association:

Jeff Poston, Executive Director;

Janet Cooper, Senior Director, Membership and Professional Affairs.

GlaxoSmithKline Canada:

Paul Lucas, President and CEO.

Roche Canada:

Wendy Nelson, President and CEO;

Jeff Aramini, Senior Consulting Epidemiologist

Thursday, October 7, 2010

Institute of Epidemiological Diagnosis and Reference:

Dr. Celia Alpuche, Deputy Director General (by video conference).

Public Health Agency of Canada:

Dr. Frank Plummer, Scientific Director General, National Microbiology Laboratory.

As an individual:

Dr. Todd Hatchette, Associate Professor, Department of Microbiology and Immunology, Dalhousie University.

Roche Canada :

Jim Hall, vice-président, Soins d'urgence;

Anne-Marie Hayes, gestionnaire des opérations, gouvernement, Soins d'urgence.

Association des pharmaciens du Canada :

Jeff Poston, directeur exécutif;

Janet Cooper, directrice principale, Affaires professionnelles et relations avec les membres.

GlaxoSmithKline Canada :

Paul Lucas, président et chef de la direction.

Rx Canada :

Wendy Nelson, présidente et chef de la direction;

Jeff Aramini, épidémiologiste-conseil principal.

Le jeudi 7 octobre 2010

Institut de diagnostic et de référence épidémiologique :

Dre Celia Alpuche, directrice générale adjointe (par vidéoconférence).

Agence de la santé publique du Canada :

Frank Plummer, directeur général des programmes scientifiques, Laboratoire national de microbiologie.

À titre personnel :

Dr Todd Hatchette, professeur associé, Direction de la microbiologie et de l'immunologie, Université Dalhousie.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à :
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, October 6, 2010

Public Works and Government Services Canada:

Francine Brisebois, Senior Director, Commercial and Consumer Products Directorate;

Henry Kreker, Manager, Influenza Vaccine Project;

Tom Ring, Assistant Deputy Minister, Acquisitions Branch.

Health Canada:

Elwyn Griffiths, Director General, Biologics and Genetic Therapies Directorate;

Meena Ballantyne, Assistant Deputy Minister, Health Products and Food Branch.

Public Health Agency of Canada:

Dr. Barbara Law, Chief Vaccine Safety, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases;

Dr. John Spika, Director General, Centre for Immunization and Respiratory Infectious Diseases.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le mercredi 6 octobre 2010

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada :

Francine Brisebois, directrice principale, Direction des produits commerciaux et de consommation;

Henry Kreker, gestionnaire, Projet d'immunisation antigrippale;

Tom Ring, sous-ministre adjoint, Direction générale des approvisionnements.

Santé Canada :

Elwyn Griffiths, directeur général, Direction des produits biologiques et des thérapies génétiques;

Meena Ballantyne, sous-ministre adjointe, Direction générale des produits de santé et des aliments.

Agence de la santé publique du Canada :

Dre Barbara Law, chef de Sécurité des vaccins, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectueuses;

Dr John Spika, directeur général, Centre de l'immunisation et des maladies respiratoires infectueuses.

(Suite à la page précédente)



76006

